This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 954,043

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

La revue blanche

La
'evue blanche

Tome XVIII

JANVIER-FÉVRIER-MARS-AVRIL 1899

PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
I, RUE LAFFITTE, I
1899

AP
20
.R46

v.13

R-m 10
94654

L'instruction des troupes et les gaspillages de temps

Opinions contradictoires.

Quelle est la durée de service nécessaire pour instruire les jeunes soldats? — j'entends, pour leur enseigner le « métier », indépendamment de toute question d' « éducation » morale, de toute tendance à leur inculquer un « esprit militaire », deux sujets sur lesquels je me suis déjà expliqué.

Sur ce point, les opinions varient fort ; et ces divergences seraient bien déconcertantes, s'il n'était facile de constater que la plupart des auteurs négligent de se demander, au préalable, ce qu'il est réellement nécessaire d'enseigner à la troupe.

Ainsi, le capitaine Bois estime que l'instruction exige moins de temps pour le canonnier, qui « combat toujours sous les yeux de ses officiers », et pour le cavalier, qui, « pour la charge, est placé botte à botte dans l'escadron », que pour le fantassin, qui « doit avoir la force morale nécessaire pour demeurer des heures entières, pendant le combat, exposé à la pluie des balles, et qui, abandonné à lui-même, doit pouvoir conserver assez de calme pour utiliser sagement le terrain, apprécier exactement les distances et modifier la hausse, bien viser et être attentif à ses chefs ».

Il faut remarquer que l'auteur sort ici de la question : il ne s'agit pas de la force morale, ni du calme nécessaire pour exécuter les ordres reçus, mais de l'acquisition des connaissances, fort limitées, qui sont nécessaires à un simple soldat en campagne. Ce qu'il dit du fantassin peut, au surplus, s'appliquer textuellement aux autres armes : la pluie des balles n'est pas un monopole de l'infanterie.

Quoi qu'il en soit, le capitaine Bois estime que l'instruction du fantassin « exige plus de soins que celle du cavalier et de l'artilleur » et que, comme elle peut se donner en deux ans, il en est de même, « à plus forte raison », de celle des autres armes. J'allais oublier de mentionner qu'il est fantassin ; mais la remarque est peut-être superflue !

Voici, par contre, un artilleur, le général Tricoche, partisan du service de trois ans, qu'il propose même d'aggraver (1). Il s'élève

(1) *Le Service de deux ans*, Paris, Lavauzelle. — Cette brochure, écrite en réponse à celle du capitaine Bois, demande le service de trois ans « obligatoire pour tous, en principe », sauf pour un très petit nombre de dispensés, qui feraient deux ans ; plus, le développement des engagements pour quatre ans dans la cavalerie, et diverses réformes, telles que le « relèvement de la tenue, au point de vue de la richesse et de l'élégance », moyennant quoi « le problème serait vite résolu ».

naturellement contre la hiérarchie des instructions, telle que la conçoit le capitaine Bois; loin de traiter avec un dédain relatif l'instruction de la cavalerie, il estime que trois ans n'y suffisent pas, et qu'il faut multiplier dans cette arme le nombre des engagés pour quatre ans. Mais, tout en constatant, comme je le faisais après le colonel Patry, qu' « il faut faire son deuil du vieil esprit militaire d'antan », il se laisse visiblement guider, tout le long de sa brochure, par des considérations tendant à la restauration de cet esprit, c'est-à-dire à une entreprise dont lui-même reconnaît la vanité.

L'instruction intensive (expériences faites).

Sur le point particulier de l'instruction de l'infanterie, il faut mentionner spécialement la petite brochure *Le Fantassin en cinquante heures*, que nos officiers ont accueillie avec une faveur dont témoigne le rapide enlèvement de quatre éditions.

Qu'on se rassure ; l'auteur ne prétend nullement réduire à une ou deux semaines la durée du service militaire! Il indique seulement une méthode d'instruction qui lui a permis de « former » une troupe, c'est-à-dire de la rendre apte à bien manœuvrer, en cinquante heures d'exercices, réparties sur dix journées; après quoi il reste encore pas mal de choses à lui enseigner, tir à la cible, service en campagne, marches d'entraînement, etc.

Ce qui est important, c'est que ce n'est point là une étude théorique, mais le résultat d'une pratique de plusieurs années : « Plus de 4.000 soldats non instruits ont été soumis à ce mode d'enseignement. Chaque portion, variant de 200 à 600 hommes, a été, *après un mois*, réputée *absolument instruite* dans *toutes les parties* de l'instruction militaire.

« C'est donc un fait d'expérience entièrement acquis.

« On aurait pu craindre que cette instruction ne fût que superficielle et ne tînt pas. Or, nous avons reçu, *après trois ans*, des dispensés venant faire une nouvelle période : *on les a retrouvés bien instruits*, et, le lendemain de leur arrivée, l'ensemble du bataillon était très satisfaisant. Ils ont été de suite remis, et sont partis, après six semaines, arrivés à un point de perfection surprenant. »

La conclusion de l'auteur est que l'emploi de cette méthode devrait être étendu à tout le contingent de l'infanterie :

« *En deux mois* on obtiendrait la formation *complète* et *définitive* d'une classe entière de recrues. Il ne resterait plus à enseigner à la troupe que les exercices corporels : canne, boxe, gymnastique, escrime, qui ne sont, en somme, que des exercices hygiéniques pour le temps de garnison, et dont le soldat n'a pas besoin en campagne. »

Je n'ai qu'une objection à faire à cette conclusion : c'est que ces derniers exercices, dont « le soldat n'a pas besoin en campagne », il faut tout simplement les supprimer. La gymnastique, les hommes doivent la connaître avant d'être incorporés; quant à la canne, à la boxe et à l'escrime, ils n'en ont que faire. C'est vraiment trop, que de payer de nos charges actuelles le plaisir de voir cultiver ces arts dans

nos régiments, d'une manière d'ailleurs généralement médiocre. Aussi bien enseignait-on à nos troupiers, il y a une vingtaine d'années, à danser la gavotte et le rigaudon, sous le fallacieux prétexte de les assouplir, mais en réalité simplement pour les occuper pendant leurs longues années de service. Quand on supprima le cours de danse, plus d'un officier de l'ancien temps fut scandalisé ; et, sans aucun doute, le prestige de l'armée baissa dans les bals-musettes. Mais le seul tort qu'on ait eu fut de conserver quelques autres sports également inutiles.

Au fond, l'auteur du *Fantassin en cinquante heures* n'a fait que découvrir ce que nos voisins suisses avaient trouvé bien avant lui, la valeur du système des milices ! Sa brochure, il est vrai, ne fait aucune allusion à l'armée suisse, et ne vise aucunement à une réorganisation de notre armée; elle ne s'occupe que de la manière de tirer, sur un point particulier, le meilleur parti possible de nos institutions actuelles. Mais à ce seul titre, elle est d'une importance capitale.

Si l'auteur demande deux mois pour former « complètement et définitivement » une recrue d'infanterie, alors que les Suisses se contentent de quarante-cinq jours, c'est qu'il est tenu par nos programmes, qui l'obligent à enseigner diverses matières inutiles. D'autant plus intéressante est, dans ces conditions, cette expérience faite, et répétée, d'une instruction aussi rapidement donnée, et retrouvée satisfaisante, *au bout de trois ans*, à tel point que, du jour au lendemain, ces hommes pussent rentrer dans le rang et y présenter un aspect « très satisfaisant ».

Nous avons bien ici la confirmation expérimentale, et due à un officier français, de la valeur des milices ; d'autant que ces dernières, en Suisse, ne restent pas trois ans, mais deux ans seulement sans convocation.

Sans aller, également, jusqu'au bout du raisonnement, un autre officier s'est appuyé sur cette brochure pour proposer, dans un opuscule très sommaire, la réduction du service à deux ans (1). La mise en œuvre de cette réduction, telle qu'elle est indiquée par l'auteur, me semble très défectueuse ; il demande, en effet, que le service soit divisé en deux périodes, de dix-huit mois et de six mois, séparées par un congé de six mois.

Je ne crois pas que cette combinaison serait bien bonne, au point de vue militaire. Mais, socialement, elle serait détestable. Pour la plupart des hommes, ce congé de six mois serait fort mal venu, car ils auraient de grandes difficultés à trouver à se placer et à gagner leur vie pendant ce temps ; quand les « semestres » existaient jadis, on ne les imposait pas à toute la classe, mais on n'en donnait qu'un certain nombre, et il fallait évidemment avoir quelque aisance pour

(1) *L'Armée active nouvelle (infanterie).*

en profiter. Cette mise en congé serait en réalité, pour quantité d'hommes, une mise sur le pavé.

Je n'insiste donc pas sur cette étude, et me borne à signaler le lien qui la rattache à l'importante brochure sur le *Fantassin en cinquante heures*, non plus que sur cette phrase caractéristique de sa conclusion : « Depuis qu'on a imaginé cette méthode d'instruction rapide, rien ne saurait plus retarder une réduction de service si favorable aux intérêts du budget, à la richesse nationale et en même temps *à la valeur de l'armée.* »

Ces mots ont été écrits par un officier.

Enfin, il faut mentionner une importante expérience d'instruction intensive qui fut faite, il y a longtemps déjà, avec un plein succès, à ce que rapporte le capitaine Bois. Dès 1881, en effet, le général Lamiraux, alors colonel, appliqua au 53e régiment d'infanterie un *tableau d'instruction pour le dressage des recrues en huit semaines,* qui montre une bien étroite parenté d'idées entre cet officier et l'auteur du *Fantassin en cinquante heures.*

L'expérience de l'« instruction intensive » n'a pas, d'ailleurs, été faite seulement en France. On sait que, chez les Allemands, une partie des hommes de la réserve de recrutement, qui ne faisaient auparavant aucun service militaire, furent astreints, de 1880 à 1894, à trois périodes d'instruction, durant, la première, 10 semaines, et, les deux suivantes, 10 et 4 semaines. Or, bien que ces hommes fussent physiquement inférieurs au contingent ordinaire, et qu'on n'eût pas, pour les instruire, un cadre homogène comme celui d'une compagnie, le capitaine Miller déclare qu'au bout de la période de dix semaines, ils étaient parfaitement instruits. Et il ajoute : « Au dehors, les officiers n'en convenaient pas; mais entre soi, on reconnaissait que les résultats étaient surprenants, et que, sur les points essentiels, on ne pouvait pas distinguer la compagnie de réserve de celles de l'armée active (1). »

Un autre ancien officier allemand, le lieutenant Krafft, faisait allusion, dans une polémique de presse, aux compagnies de réserve de recrutement, « auxquelles on inculquait toutes les superfluités traditionnelles, et qu'on amenait néanmoins, en deux mois, à manœuvrer d'une manière parfaite, aussi bien à rangs serrés qu'en ordre dispersé. »

Une opinion bien motivée.

C'est certainement le colonel Patry qui a le mieux mis au point cette question de l'instruction des troupes. Il ne l'a fait, il est vrai, qu'au point de vue du service de deux ans, considéré par lui comme une étape inévitable vers l'adoption, également inévitable, du système de la milice ; mais toute son argumentation subsiste et conserve toute sa force, si l'on descend au-dessous de ce terme de deux ans, qu'il n'indique que comme une conséquence des nécessités actuelle-

(1) *Militaerische Fragen und Zustaende.* Stuttgart, 1890.

ment admises au point de vue des effectifs (voir tome XVII de *La revue blanche*, p. 597).

Or donc, voici le résumé de ce qu'il dit des trois principales armes combattantes :

Infanterie. « Les exigences de la guerre moderne se résument, pour le fantassin, en cette courte expression, peut-être peu grammaticale, mais compréhensible pour tous : *avoir du cœur au ventre.* Or, cette qualité essentielle ne s'acquiert pas par la prolongation du temps de service ; elle est dans le tempérament, et ce n'est ni la vie de caserne, ni les exercices répétés qui la donnent ou l'augmentent.»

Quant à la manœuvre et au tir : « Tout le monde admet bien que le temps passé par le soldat dans les rangs a pour but de le mettre à même d'accomplir, d'une façon aussi satisfaisante que possible, son devoir à la guerre. Or, de manœuvre, à la guerre, il n'en existe pas. Le fantassin, pour toute manœuvre en campagne, n'a qu'à marcher sur les routes en emboîtant le pas à l'homme qui marche devant lui, à suivre son chef quand on se déploie pour le combat, et, à partir de ce moment, à marcher en avant ou à courir en arrière. Le maniement de son arme se réduit à la charge et à tirer droit devant lui. »

L'instruction du tir a surtout pour objet de donner aux soldats la confiance en leur arme. Quant à l'usage qu'ils feront de cette arme, il ne dépend guère des exercices de tir qu'ils ont fait ; sur le champ de bataille, l' « agitation » du soldat est telle qu'il ne s'y rencontre plus de bons tireurs. Aussi bien, a-t-on toujours cherché « le type rêvé du fusil produisant des effets meurtriers considérables en quelque sorte *malgré* celui qui s'en sert. Je mets en fait que, sur plus de 200.000 Français et Allemands atteints par la fusillade pendant la guerre de 1870-71, il n'y en a pas eu 500 ayant reçu la balle qui leur était destinée, c'est-à-dire ayant été visés... »

« Quant au métier de guerre du soldat ou, pour mieux dire, à son rôle dans les opérations journalières d'une campagne, il se réduit à dire qu'il voit ou qu'il a vu telle ou telle chose, et voilà tout. » Dans tout cela, « les leçons de l'expérience n'entrent pour rien » (1).

(1) Dans son célèbre ouvrage sur *La nation en armes*, le général von der Goltz écrit : « Dans nos guerres modernes si vite finies, il n'est pas nécessaire que l'homme ait l'expérience de la vie militaire. A tout prendre, elle ne lui sert qu'à savoir vivre en campagne. Si nous attachons du prix à avoir des vétérans dans notre armée, c'est que nous avons encore les idées du temps où, par suite des guerres continuelles, les soldats avaient formé une caste entièrement distincte. Le régiment alors était leur patrie, la guerre était leur existence ; mais ces qualités extraordinaires ne trouveraient plus actuellement l'occasion de se déployer. »

Cela est parfaitement juste, mais les prémisses de von der Goltz sont mauvaises. Si ces qualités sont, dorénavant, des choses du passé, c'est bien parce qu'elles sont incompatibles avec le caractère des nations modernes et, par conséquent, de leurs armées. Mais cela ne suffirait pas à empêcher de les regretter, si elles étaient utiles en elles-mêmes. La vérité est que cette expérience est simplement inutile, du moment que l'homme sait le peu de choses dont il a besoin en campagne, et que son moral, son esprit civique, est bon. La durée

« L'homme qui a du cœur au ventre peut faire un excellent fantassin du jour au lendemain en quelque sorte. »

Et ce n'est point là une opinion acquise dans le calme du cabinet. Le colonel Patry cite bien des souvenirs historiques, et non des moindres, tels que les éloges que les conscrits de 1813 et de 1814 ont su mériter d'un connaisseur comme Napoléon. Mais il parle aussi par expérience personnelle. Il a commandé en 1870 une compagnie de vieux soldats à Metz, puis une compagnie de conscrits de vingt ans à l'armée du Nord, et se déclare incapable de relever une différence entre la tenue au feu de l'une ou de l'autre (1).

Cavalerie. Ici, l'auteur fait observer que, pendant chacune de leurs deux dernières années de service, nos cavaliers ne subissent en fait que six mois d'instruction, et il pense qu'on obtiendrait au moins les mêmes résultats en réunissant ces deux périodes en une seule et en employant, par conséquent, la seconde année de service exactement comme la première. La chose ne semble pas douteuse. On obtiendrait même probablement des résultats meilleurs, car une bonne partie du temps, dans les deux dernières années, est consacrée à « remettre en main » les hommes; non seulement ceux-ci ont beaucoup oublié, mais ils ont été dégoûtés par ces deux périodes pendant lesquelles on les a occupés tant bien que mal à des corvées, coupées par le service de garde et par de rares prises d'armes.

Quoi qu'il en soit, le colonel Patry demande qu'on fasse l'expérience de former un régiment de manœuvre dont les quatre escadrons seraient composés, l'un de conscrits d'un an; deux autres, respectivement, de soldats ayant achevé leur deuxième et leur troisième année de service; enfin, le quatrième, de soldats des trois classes, et de faire manœuvrer ce régiment devant un aréopage composé des inspecteurs de la cavalerie et des généraux commandant les divisions indépendantes ; enfin, qu'après avoir soumis cette troupe aux épreuves les plus difficiles, chacun de ces généraux indique, en votant au scrutin secret, la composition qu'il attribue à ces quatre escadrons. « Je parie cent contre un, dit-il, qu'il ne se formera aucune majorité en faveur d'un escadron quelconque, et, si j'osais aller jusqu'au bout de ma pensée, je dirais que c'est l'escadron des jeunes soldats qui serait jugé le meilleur à tous les points de vue. »

L'expérience, vraiment, vaut la peine d'être faite.

Ces opinions sont intéressantes à rapprocher de celles qu'un officier de cavalerie, qu'il est aisé de reconnaître pour un instructeur expérimenté, a développées tout récemment dans une brochure intitulée :

des guerres n'a rien à voir avec cette utilité. A plus forte raison, d'ailleurs, cette dernière serait-elle nulle, si nous avions à prévoir une guerre d'une grande durée, puisque les hommes auraient alors tout le temps d'acquérir l'expérience dont ils étaient dépourvus au début.

(1) On ne saurait trop recommander la lecture des souvenirs de 1870 que le colonel Patry a publiés sous le titre : *La guerre telle qu'elle est* (Paris, Librairie illustrée, 1898). On y perdra bien des illusions dangereuses.

L'Instruction intensive dans la cavalerie (1). Ce travail ne contient, à la vérité, aucune considération générale sur la réduction du temps de service, et se borne à étudier le côté technique de l'instruction. Mais voici les constatations qu'on y relève.

Une partie des soldats de deuxième année, ceux qui ne seront pas « embusqués » d'une manière ou d'une autre, pourront être utilisés au dressage des jeunes chevaux, ou bien comme moniteurs ou chefs d'escouade à l'instruction des recrues. « Ce ne sont du reste pas les meilleurs qui restent disponibles... Quant aux cavaliers de trosième année, n'y songeons pas; s'il s'en trouve, on les prendra de préférence à ceux de deuxième année, pourvu toutefois qu'ils soient capables; mais leur nombre infime et surtout leur qualité médiocre se réunissent pour conseiller d'en faire abstraction. » Parmi les anciens soldats, en effet, tout ce qui est bon est défilé dans ces « embuscades» dont je montrerai plus loin la complète inutilité, pour ne pas dire plus; dès lors, pourquoi ne pas renvoyer ces hommes chez eux?

Quant aux fonctions de chef de poste ou de patrouille, l'auteur estime qu'il faut les laisser aux gradés, et que ce sera toujours une « utopie » de vouloir les confier aux hommes de troupe : « Qu'il soit de première, deuxième ou troisième année, le cavalier, à part quelques rares exceptions, ne peut être considéré que comme un œil plus ou moins intelligent capable de bien voir et de rendre compte exactement, pourvu qu'on l'ait bien placé. Au bout d'un certain temps, il arrivera à se bien poster lui-même, mais là s'arrêtent les exigences rationnelles. » En somme, voir et rendre compte, ce sont les termes mêmes du programme si simple indiqué par le colonel Patry.

Quant à l'*artillerie,* le colonel Patry estime qu'elle souffre bien moins de la quantité des matières à enseigner aux hommes que du défaut de spécialisation de ces derniers, et de la manie qu'on a de leur enseigner toutes sortes de choses dont ils n'ont que faire.

Pour ma part, je ne peux qu'appuyer cette opinion : avec une instruction rationnellement dirigée en vue d'une spécialité bien déterminée, et sans autre préoccupation que l'exercice de cette spécialité à la guerre, il n'est pas si difficile de former des servants et des conducteurs.

Administration et instruction.

Il ne faut pas perdre de vue, d'autre part, qu'en Allemagne il n'y a plus que les cavaliers et les hommes des batteries à cheval qui soient astreints à trois ans de présence ; les autres canonniers, comme les pionniers, ne servent que deux ans, aussi bien que les fantassins, et les hommes du train six mois seulement. Nos conscrits, en France, ne sont pas, j'imagine, moins intelligents ou moins alertes que ceux d'outre-Rhin ?

A propos du train, une remarque s'impose. Une caractéristique de notre armée est la surabondance des non-combattants, des services

(1) Paris, Charles Lavauzelle, 1898.

auxiliaires ou administratifs, des personnels des écoles, etc. Ils forment 7 o/o de notre effectif, contre 3 o/o en Allemagne. Par exemple, nous avons 412 officiers et 11.110 hommes de train, contre 310 officiers et 7.750 hommes en Allemagne. Or, en Allemagne, les sections d'infirmiers font partie du train, alors qu'elles représentent chez nous, à elles seules, 5.129 hommes ; et nos voisins n'ont rien d'analogue à nos 8.720 hommes des sections de commis et ouvriers militaires d'administration.

Ce poids mort, que nous entretenons à grand frais, est déjà quelque chose de bien peu justifiable dans une armée où un assez grand nombre d'unités combattantes, votées par le Parlement, ne peuvent être formées faute d'hommes !

Mais qui croirait, en outre, que la véritable petite armée constituée par nos troupes d'administration s'est refusée, jusqu'en 1896, à recevoir des soldats d'un an ! — Parfaitement : on admettait qu'on pouvait former en un an un canonnier, mais non un scribe, un infirmier ou un boulanger, qui ne fait, après tout, que continuer au service son métier ordinaire ! On a pu donner à l'arme qui s'intitule immodestement la « reine des batailles » 58 o/o de ces soldats d'un an ; les « riz-pain-sel » n'en voulaient pas. Enfin, en 1896, alors que l'infanterie et l'artillerie recevaient encore respectivement 34 et 30 o/o de leur contingent en soldats d'un an, on en donna 24,5 o/o aux troupes d'administration. Il y a là vraiment de quoi inspirer de singulières réflexions sur les idées régnant chez nous en matière d'organisation militaire.

A titre de comparaison, j'indiquerai encore que, depuis 1894, les hommes de la réserve de recrutement, en Allemagne, ne sont plus incorporés comme combattants, mais font leurs trois périodes d'instruction (respectivement de 10, 6 et 4 semaines) dans les services auxiliaires, tels qu'infirmiers, employés aux subsistances, etc. Quant à la Suisse, les périodes d'instruction des troupes d'administration y sont encore plus courtes que celles des combattants, ce qui n'est pas peu dire.

La question des sous-officiers.

Au reste, les adversaires du service de deux ans, battus sur le terrain des effectifs, ne disputent plus qu'assez mollement celui de l'instruction de la troupe. Ils semblent plutôt disposés à se rabattre sur la question des cadres : ces derniers, disent-ils, seraient difficiles, sinon impossibles à recruter.

Ici, je me bornerai à citer le colonel Patry, qui a traité ce point avec le même bon sens calme et expérimenté que les précédents.

« Cette question des sous-officiers, dit-il, n'a pas l'importance qu'on lui prête... Il n'y a pas besoin, pour apprendre à des soldats leur métier dans ses moindres détails, d'une expérience de plusieurs années. Les jeunes sous-officiers, pourvus de leur galon d'or après un an de service, avec l'instruction intensive donnée dans les pelotons d'instruction, sont certainement tout à fait à la hauteur de leur tâche,

d'autant qu'ils opèrent constamment sous la direction d'officiers qui assument toute la responsabilité. Apprendre aux hommes la manœuvre sur la place d'exercice, la façon de se comporter en campagne, est une mission des moins compliquées, et le jeune sous-officier est tout à fait à même de la remplir.

« — Mais il n'a pas acquis l'autorité nécessaire pour en imposer à l'homme de troupe ! — C'est encore une erreur : le jeune sous-officier a bien plus de disposition à être foncièrement autoritaire que celui qui détient cette autorité depuis longtemps. La nouveauté de son grade lui fait attacher plus d'importance à sa fonction. Le désir de marquer, brutalement même, la transition entre le passé et le présent l'entraîne à exiger l'obéissance avec rigueur, et le plus souvent il faut modérer son ardeur de commandement...

« — Mais à la guerre, dira-t-on, ne faut-il pas des sous-officiers d'expérience et d'autorité ? — Pas plus qu'en temps de paix, le jeune sous-officier ne sera inférieur en campagne à son ancien. Le rôle du sous-officier se réduit à la guerre à peu de chose : installation des hommes au cantonnement et au bivouac, conseils à leur donner pour tirer le meilleur parti du peu qu'ils ont à leur disposition, surveillance très restreinte de leur service de garde ou de reconnaissance, enfin l'exemple du courage pendant le combat. Pour mener à bien cette tâche, des années d'expérience, pendant lesquelles la routine envahit les caractères les mieux trempés, sont-elles vraiment indispensables ? »

Au reste, si l'on adoptait le service de deux ans pour tous, tel qu'il est dans les intentions des promoteurs de la réforme, nous aurions un supplément d'excellents sous-officiers dans le plus grand nombre des jeunes gens à qui leur instruction supérieure vaut de ne faire actuellement qu'un an (au nombre de 4.691 en 1895), ainsi que dans un certain nombre des 45.984 dispensés à d'autres titres. Et dans le cas de la milice, l'obligation d'accepter le grade qu'on est reconnu capable d'occuper est une condition essentielle du système, comme je le montrais plus haut : toute l'élite intellectuelle et morale du pays y est donc utilisée rationnellement, c'est-à-dire dans les cadres.

D'autre part, étant donné le goût bien connu des Français pour le fonctionnarisme, et la circonstance que la qualité d'ancien sous-officier est requise pour l'admission dans diverses carrières (dont le nombre peut être augmenté), il n'y a aucune raison de supposer que nous ne trouvions pas, sous le régime du service de deux ans, autant de sous-officiers rengagés que nous voudrons. Quant à la milice, elle exige un corps d'instructeurs permanents, dont l'armée suisse nous offre le modèle, et pour lequel les candidats seront, chez nous comme chez nos voisins, bien plus nombreux que les vacances.

Instructions inutiles.

Il ne suffit pas d'avoir constaté que l'instruction, *telle qu'elle est comprise actuellement*, peut se donner en moins de trois ans, en deux ans par exemple.

Le fait important, c'est que :

Premièrement, cette instruction est aussi mal comprise que possible, en ce qui concerne le programme des matières enseignées ;

Et, en second lieu, le temps passé sous les drapeaux, et qui devrait être consacré uniquement à cette instruction et à l'exécution des corvées et services strictement indispensables, est en majeure partie gaspillé de toutes les manières.

Il est impossible d'entrer ici dans le détail de l'instruction propre à chaque arme ; tout ce que je puis faire, c'est d'indiquer, par quelques exemples choisis entre mille parmi les errements actuels, dans quel esprit il conviendrait de modifier ces errements.

A quoi peut bien servir le maniement d'armes qu'on enseigne péniblement aux fantassins ?

On l'a déjà notablement simplifié, il est vrai. J'ai vu, dans ma première enfance, pratiquer des mouvements aujourd'hui abolis, et qui constituaient de vrais tours de force. Tel l'ancien port d'armes (l'arme reposant sur la crosse, verticale et d'équilibre, dans la paume de la main droite). On admettait qu'il fallait deux bons mois à un conscrit pour s'en rendre maître : et c'était un spectacle bien étonnant que de voir de pauvres diables exécuter le « pas ordinaire » (décomposé), dans cette position d'équilibre éminemment instable. On a supprimé tout cela, et on a bien fait. Il faut maintenant supprimer le reste.

Quel besoin le soldat a-t-il, en effet, de savoir jongler avec son fusil ? Les Allemands — l'armée classique du *Drill*, c'est-à-dire du dressage mécanique — ne connaissent plus que deux positions pour le fantassin : l'arme au pied et l'arme sur l'épaule. L'empereur, quand il passe une revue, ne s'offre plus la satisfaction de faire exécuter un maniement d'armes impeccable, mais inutile, et se considère comme suffisamment honoré par des troupes reposées sur les armes.

Qu'on n'objecte pas l'utilité du maniement d'armes pour discipliner les troupes. On peut arriver au même résultat par l'exécution de n'importe quel mouvement d'ensemble. Les assouplissements, la marche au pas et les changements de direction, les quatre mouvements réellement nécessaires du maniement d'armes (mettre l'arme sur l'épaule, reposer l'arme, croiser la baïonnette, apprêter l'arme), en voilà plus qu'il n'en faut pour permettre à l'instructeur le plus exigeant de tenir ou de reprendre sa troupe en mains.

Pourquoi enseigner aux fantassins (quand il y a de l'artillerie dans la garnison) la charge du canon de campagne ? est-ce pour leur faire croire que le métier d'artilleur consiste à faire « à bras en avant » (en décomposant !) ?

Et les élèves de l'Ecole d'application de cavalerie, croit-on qu'ils aient besoin de connaître l'exécution des bouches à feu de siège ? Il est bien certain qu'ils n'auront jamais à diriger le tir de ces canons

(ce que d'ailleurs on ne leur enseigne pas). On suppose donc sans doute qu'un d'entre eux pourra un jour, à la suite de je ne sais quels désastres, remplir auprès d'une de ces pièces les fonctions de servant, c'est-à-dire, bien entendu, d'auxiliaire? Mais alors, il lui suffira de regarder les camarades pour savoir le peu qu'il aura à faire; quant à ce qu'il en aura appris à Saumur, il y aura belle lurette que ce sera oublié.

Et dans l'artillerie ! J'ai entendu des plaintes au sujet de la difficulté de former les canonniers en trois ans! Mais qu'on se décide donc ne faire d'eux que des canonniers aptes au service de guerre, et l'on verra de combien ce service, ou même celui de deux ans, est trop long.

Le malheur est qu'on veut faire d'eux, à la fois des fantassins, des cavaliers, des canonniers, des sapeurs et des savants par-dessus le marché ! On exerce les servants à l'escrime à la baïonnette, à l'école de compagnie ! On enseigne aux conducteurs l'école de peloton à cheval, le saut d'obstacles : on n'a pourtant jamais vu une pièce attelée sauter une haie ou un fossé !

On leur demande de savoir non seulement les détails les plus inutiles, les données numériques les plus fastidieuses concernant le matériel, mais de pouvoir donner des explications qui exigeraient qu'ils connussent la mécanique et la balistique. J'ai entendu un général inspecteur demander à un canonnier quel poids d'huile contient la burette d'une bouche à feu, et quel poids de vieux chiffons une batterie emporte pour le nettoyage de ses canons. Un autre pressait de questions un malheureux servant sur le fonctionnement de la fusée d'obus ; n'obtenant pas de réponse satisfaisante, il exprima, devant la batterie, un très vif mécontentement au capitaine, qui répondit tranquillement : « Mon général, les fusées fonctionnent quand même. » Fait remarquable, le général, pourtant un des moins endurants que l'artillerie ait possédés, empocha la leçon sans punir le capitaine, contrairement à l'attente des assistants : il avait compris.

Toutes ces instructions inutiles, données à tort et à travers à des hommes qui n'en ont que faire, sont à supprimer purement et simplement.

Il faut appliquer dans l'armée, comme dans toute organisation moderne, le principe de la division du travail. Cela est d'autant plus facile que, sur les centaines de milliers d'hommes que fournit le service obligatoire, toutes les variétés d'aptitudes se rencontrent à foison; en choisissant convenablement dans le personnel, on peut donc trouver de quoi fournir à chaque emploi autant de titulaires et de suppléants qu'il en est besoin, tous dressés spécialement en vue de cette tâche déterminée.

C'est une habitude invétérée dans notre armée, que de vouloir rendre les hommes « interchangeables » ; mais c'est une erreur des plus dangereuses. Les soldats et les cadres doivent être spécialisés avec le plus grand soin. Ne pas oublier le dicton : bon à tout, bon à rien.

La permanence des fonctions.

De là résulte évidemment que les soldats doivent être maintenus, comme réservistes et territoriaux, dans leur spécialité première, c'est-à-dire dans les fonctions dont ils ont reçu l'instruction spéciale ou du moins dans des fonctions analogues (1). L'importance de cette règle tombe sous le sens : elle ne devrait pas souffrir d'exception.

Or, je demande à tous ceux qui ont passé par l'armée s'il en est ainsi.

Pour ma part, j'ai vu arriver comme réservistes dans l'artillerie à pied d'anciens marins (et non des canonniers, mais bien deux gabiers !), des zouaves, des dragons ! Ainsi, on dépense de l'argent et des soins de toute nature pour enseigner l'équitation à un homme que l'on avait peut-être choisi parce qu'il avait déjà antérieurement l'habitude du cheval ; après quoi, on le verse comme réserviste, dans une batterie de forteresse, où son défaut d'instruction spéciale le fait employer comme auxiliaire, c'est-à-dire comme simple manœuvre, à l'égal des dispensés dépourvus de toute instruction militaire ! Ne valait-il pas mieux l'utiliser dans le train ?

Par contre, dans l'artillerie de campagne, il m'est arrivé de commander une section dans une batterie qu'on avait exclusivement composée de réservistes, en manière d'expérience ; sur sept brigadiers, cinq sortaient des batteries à pied, et n'avaient donc jamais monté à cheval. Nous fîmes ce jour-là, une bien mémorable marche en bataille au trot, heureusement sans accident !

Tant que de semblables négligences seront possibles dans le service du recrutement, on ne pourra évidemment songer à réduire le temps passé sous les drapeaux. Ou plutôt, si, on le pourra ; car, dans ces conditions, il est tout à fait indifférent que les hommes servent cinq ans, ou trois, ou deux ; ne pas maintenir les réservistes dans leur spécialité d'origine, c'est la négation même du système des réserves, c'est-à-dire du service obligatoire.

Le service du recrutement n'est pas seul coupable de cette mauvaise utilisation de nos contingents.

Voici, par exemple, pour les bureaux du ministère. Les ingénieurs des mines sont, en principe, officiers de réserve d'artillerie ; et on les affecte à des établissements, où ils remplacent, à la mobilisation, des officiers d'artillerie qui deviennent disponibles pour l'armée d'opérations. Un d'eux me disait qu'à chacun de ses stages, il avait en vain demandé à être envoyé dans l'établissement auquel il est affecté, pour apprendre ses fonctions du temps de guerre. Comme il porte l'uniforme d'artilleur, on l'expédiait régulièrement aux écoles à feu, qui ne pouvaient l'intéresser en rien. Il ne faut pas oublier que les écoles à feu coûtent fort cher : voilà de l'argent bien employé !

On ne saurait imaginer, d'autre part, à quelles absurdités du même genre a conduit la manie d'égalité mal comprise qui est la marque distinctive de la loi de 1889.

(1) Cette restriction a sa raison d'être, les diverses armes n'utilisant pas la même proportion de réservistes.

Chacun sait, par exemple, qu'un des principaux mobiles qui dirigèrent alors le législateur fut la volonté arrêtée d'imposer le service militaire aux séminaristes : « Les curés, sac au dos » fut en quelque sorte, un mot d'ordre électoral et législatif.

Sans doute, je suis le dernier à vouloir soustraire les séminaristes à l'obligation de concourir à la défense du pays. Ils figurèrent au nombre de 1,900 environ dans le contingent qui suivit le vote de la loi, tous jeunes gens bien conformés, par nécessité d'état ; et 25 contingents de 1,900 hommes font, en tenant compte des déchets annuels, plus de 36,000 hommes, la valeur d'un fort corps d'armée.

Mais encore faut-il utiliser cette force rationnellement. Une armée a aussi impérieusement besoin d'infirmiers et de brancardiers que de combattants, et il est naturel d'employer les ecclésiastiques à ces fonctions, ce qu'on fait d'ailleurs. Cela ne constitue nullement un privilège, car les brancardiers d'un corps de troupe n'échappent à aucune des misères, à aucun danger des combattants : ces derniers, au combat, ont même sur eux l'avantage d'être soutenus par l'action, par cette idée que, s'ils reçoivent des coups, ils en portent aussi, et ne restent pas inertes sous le feu comme des cibles.

Cela étant, quelle raison y a-t-il d'astreindre les séminaristes à une année de service au régiment ? Aucune autre que le désir de leur être désagréable. Et il y a, par contre, une raison excellente de les en dispenser, c'est que, pour leur enseigner pendant un an le maniement d'armes et le combat en ordre dispersé, dont ils n'ont que faire, il en coûte à l'Etat environ 800 francs par séminariste et par an, soit au total environ un million et demi, alors qu'il suffirait d'un stage de trois ou quatre semaines dans un hôpital militaire pour leur montrer le peu qu'ils doivent savoir : ramasser et transporter les blessés sur le champ de bataille en les faisant souffrir le moins possible.

De même pour les étudiants en médecine. On gaspille les deniers publics à leur enseigner ce qu'on ne leur demande pas de savoir ensuite, puisqu'au moment même de la mobilisation, ils déposeront leur fusil, pour prendre les fonctions de médecin auxiliaire. Le plus joli est que la seule instruction militaire dont ils auraient besoin, l'équitation, ne leur est pas enseignée, puisque la plupart d'entre eux font leur année de service dans les troupes à pied. J'en sais un qui a servi comme sapeur au régiment des chemins de fer !

Comment qualifier ces pratiques, sinon d'incohérentes ?

Ainsi, on peut réaliser une première et grande économie de temps, en limitant les matières enseignées à ce qui est nécessaire, et en veillant à ce que les hommes, une fois instruits et spécialisés, soient exclusivement chargés, par la suite, des fonctions auxquelles on les a préparés.

Mais cette économie serait peut-être dépassée encore par celle qu'on obtiendrait en supprimant toutes les occupations profondément inutiles auxquelles on astreint les soldats, ainsi que les nombreux em-

plois, n'ayant rien de militaire, dans lesquels les débrouillards se casent pour échapper au service courant.

Ateliers et embusqués.

Ces derniers emplois sont la plaie de l'armée. Le profane ne se doute pas de tout ce qui existe dans un régiment : musiciens, ordonnances, plantons, scribes, lithographes, tailleurs et cordonniers, jardiniers, sans compter tous les corps d'état du bâtiment, maçons, charpentiers, menuisiers, peintres, et combien d'autres encore, s'ingénient à « se défiler », et y parviennent merveilleusement. C'est un sujet de protestations incessantes de la part des rapporteurs du budget de la guerre. Celui de 1897 reproduisait des rapports de généraux signalant, par exemple, telle compagnie qui, sur un effectif de 121 hommes, en comptait 37 à la manœuvre, et 84 indisponibles, presque tous des « embusqués ». Le rapporteur de 1898 se borne à faire allusion à « la plaie des embusqués », comme à un mal chronique et bien connu de tous... Tant que nous conserverons une armée permanente, il faudra faire impitoyablement la chasse à cet abus. Une des grandes supériorités de la milice est qu'il ne peut même pas s'y produire.

Ce qui fait que, malgré toutes les prescriptions, ces emplois tendent toujours à pulluler, c'est que, si l'on ne va pas au fond des choses, beaucoup d'entre eux présentent l'apparence de l'utilité, de l'économie. Un régiment finit par prendre l'aspect d'une usine, ou d'une sorte de grande coopérative de production et de réparations, et on entend fort bien un colonel se féliciter de ce que sa troupe se suffit à elle-même, sans l'intermédiaire des ouvriers ou de certains marchands de la localité : ce n'est plus seulement une « grande famille » c'est un petit Etat dans l'Etat !

Je n'insiste pas sur les inconvénients militaires de ce système : tout a été dit sur ces soldats qui oublient leur métier de soldat, et sur les cadres qui se rouillent à commander des unités-squelettes.

La raison qui empêche d'en finir avec cet abus est moins dans les petites commodités que d'aucuns y trouvent, que dans les bonnes intentions qui le font perpétuer : on croit ménager les deniers de l'Etat en faisant faire quantité de choses à la caserne plutôt qu'au dehors. C'est là une grande erreur, tenant à ce qu'on néglige ici, comme dans tous les établissements militaires, de tenir compte des frais généraux.

Sans doute, une imprimerie régimentaire ou de bataillon, une fois que la presse est payée, ne semble coûter que le papier et l'encre. Mais le soldat (sinon même *les* soldats) qu'on y emploie, n'est-il pas entretenu par le budget ? Et à quel rendement correspond le travail de ces ateliers qui, naturellement, ne sont occupés que d'une manière intermittente ! Et, outre le temps, n'y gaspille-t-on pas des matières, dans une toute autre proportion que ne le font les ateliers privés ? Sans aucun doute, s'il était possible d'établir des prix de revient réel pour leurs produits, ceux qui les organisent seraient étonnés de constater à quel point ils représentent le contraire d'une économie.

Certains d'entre eux doivent être conservés néanmoins. Ce sont ceux qui effectuent des opérations d'entretien et de réparation que la troupe doit exécuter elle-même en campagne ; ils sont en effet des écoles, plutôt que des ateliers. La troupe ne doit dépendre que d'elle-même pour la cuisine, le ferrage des chevaux, les réparations à la chaussure et au harnachement, tout aussi bien que l'entretien de ses armes. Mais pas de jardiniers, de tailleurs, de lithographes, de menuisiers, ni d'autres « fricoteurs » de ce genre. Ce qu'ils font sera fait mieux, et, en fin de compte, à meilleur marché, par ceux dont c'est le métier. Qu'ils rentrent dans le rang, et, une fois instruits, qu'ils s'en retournent chez eux.

Les soldats-ordonnances.

Entre autres embusqués à supprimer, j'ai énuméré plus haut les soldats-ordonnances d'officier, *vulgo* brosseurs. Que mes anciens camarades ne frémissent pas : je ne veux nullement ajouter à leurs embarras matériels, que je connais trop.

Mais d'abord, en droit, brosser les effets et entretenir l'appartement d'un officier, n'a rien de commun avec l'« impôt du sang » ; ce n'est pas pour assurer l'accomplissement de ces besognes que nous conservons les soldats trois ans au régiment. D'autre part, la situation des ordonnances, pris entre leurs fonctions, si peu militaires, et leur assujettissement à la discipline militaire, ne laisse pas d'être assez délicate ; elle exige, chez l'officier, un tact qui ne se rencontre pas toujours. Tantôt suspectés, et tantôt simplement jalousés par leurs camarades, disposant de quelque argent, vêtus en civil, logeant parfois chez leur officier, les ordonnances tendent à se croire supérieurs à leurs caporaux, et sont un ferment d'indiscipline dans les corps de troupe. Enfin, il faut noter que ce sont naturellement toujours les « bons sujets » qui sont choisis pour cet emploi, c'est-à-dire les soldats soigneux et disciplinés, mais non capables d'être gradés, ceux qui, suivant l'ancienne conception de l'armée, devraient rester dans le rang pour encadrer leurs camarades, et qui, aujourd'hui, apparaissent comme des hommes à renvoyer dans leurs foyers. Je disais « non capables d'être gradés » ; j'ai connu pourtant un soldat qui aurait fait un excellent sous-officier, et qu'on n'a jamais pu décider à suivre le peloton d'instruction : il voulait absolument être ordonnance, c'est-à-dire tranquille. Ces cas de vocation pour l'embuscade ne sont pas rares.

Enfin, si l'on admet que l'entretien d'un soldat revienne à environ 800 francs par an, ce sont là des domestiques qui reviennent bien cher à l'Etat, pour les services qu'ils ont à rendre à leurs officiers.

Il importe de remarquer, en effet, que nous devons raisonner ici comme si tous les officiers étaient célibataires. L'ordonnance n'est en effet ni une femme de chambre, ni une bonne d'enfants, ni une cuisinière ; c'est un soldat mis à la disposition de l'officier (marié ou garçon, c'est tout un), pour soigner son cheval, entretenir ses effets et ses armes, et faire son ménage, supposé modeste, et généralement fort modeste en effet.

Or, un ménage de garçon est vite fait, et l'on étonnerait fort un employé à 2,500 francs (l'équivalent d'un lieutenant) en évaluant ce chapitre de son budget à 800 francs, plus environ 150 francs que l'officier est tenu de donner de sa poche à son ordonnance ! Et 35,000 ordonnances (au moins), à 800 francs l'un, représentent pour le budget une dépense, militairement inutile, de 28 millions !

Qu'on donne donc aux officiers inférieurs une « indemnité de service » — mettons, de 15 francs par mois, et, si l'on veut, une indemnité double aux officiers supérieurs, et qu'on leur supprime leurs ordonnances; ils ne perdront pas au change. Quant à l'Etat, tant qu'il voudra conserver une armée permanente, il trouvera ainsi, moyennant un faible sacrifice supplémentaire, quelque 35,000 hommes pour étoffer ses corps de troupe. Et, quand il entrera dans nos idées, il licenciera ces hommes, une fois instruits, et ce sera tout bénéfice.

Quant aux chevaux d'officier, ils seront pansés au quartier, avec ceux de la troupe. Il n'y a aucune raison pour que les officiers les logent en ville ; la majorité s'abstient d'ailleurs de le faire. Les chevaux ne sont que mieux surveillés au quartier. Et leur pansage est bien un service militaire, et non un service domestique ; il est, parmi les diverses tâches des ordonnances, la seule qui doive réellement être assurée militairement.

Le démon de l'astiquage.

Autre perte de temps : l'astiquage ! Qui fera jamais le compte du nombre d'heures de travail qui se gaspillent à astiquer, cirer, frotter, blanchir, noircir, jaunir, quantité d'objets qu'il suffirait de nettoyer, c'est-à-dire de laver et d'essuyer ! Peut-on imaginer une vexation plus sotte, que celle qui consiste à faire cirer les semelles du million de paires de souliers que l'armée française salit quotidiennement ? Eh oui, il y a pis : ce sont les soins des artistes en astiquage, qui trouvent moyen de faire ressortir les clous, sur le sombre miroir de leurs semelles, comme une constellation blanche et brillante. J'ai connu un canonnier qui, non content de cet excès de zèle, avait fait l'acquisition d'une « patience » en cuivre pour remplacer la réglementaire, qui avait à ses yeux le tort d'être en bois et de noircir à l'usage : de cette façon il avait un objet de plus à faire reluire, et il en était très fier. Voilà pourtant à quoi peut mener le désir de plaire à des supérieurs férus d'astiquage.

Etant lieutenant, j'assistai un jour de près à l'inspection d'un régiment de chevau-légers bavarois, à Munich même, le jour de la fête du roi ; quel ne fut pas mon étonnement, quand je constatai que les éperons étaient, non astiqués, mais oxydés à fond ! Un jour de parade en grande tenue ! Depuis, j'ai compris qu'on était dans le vrai, là-bas.

Donc, supprimons tout astiquage inutile. Les chaussures, les basanes, les buffleteries doivent être en cuir fauve, comme le harnachement.

Ce qui ne veut pas dire qu'on doive les entretenir par les moyens

qu'on emploie aujourd'hui pour le harnachement. auquel on s'ingénie à vouloir donner l'aspect du neuf, au moyen des enduits les plus compliqués. Je me souviens d'être allé avec ma batterie de Vincennes à Longchamps, pour la revue du 14 Juillet, au pas, de crainte que les chevaux, en transpirant, ne fissent déteindre sur eux leur harnachement, fraîchement encaustiqué ; quinze kilomètres au pas, sans pouvoir faire une halte... ceux qui ont fait des étapes à cheval savent ce que cela signifie ! On partait de Vincennes à sept heures du matin, et l'on était de retour à sept heures et demie du soir ; et la moitié de cette corvée excessive était imputable au démon de l'astiquage, auquel on avait déjà sacrifié en entier les quelques journées précédant la revue.

Donc, s'il convient de n'employer dans l'armée que des cuirs fauves, ce n'est pas pour qu'on en complique l'entretien comme s'ils étaient cirés. — On distinguera, dans le rang, un ceinturon neuf d'un vieux ? Eh, la belle affaire, si leurs deux porteurs manœuvrent également bien !

De même, il faut bannir de l'équipement la plupart des objets métalliques. Et ceux qu'on est obligé de conserver, on les fera en métal inaltérable, en nickel ou mieux en aluminium, ou encore en métal oxydé, s'il s'agit d'objets dont le miroitement trahirait de loin la présence de la troupe.

Les uniformes devraieut se boutonner à la russe, au moyen de boutons en corne ou en bois, dissimulés sous le drap ; plus faciles à entretenir, ils seront, par surcroît, moins coûteux et moins visibles à distance, ce qui est un grand point en campagne. De même, on supprimera ou l'on brunira les casques métalliques, on supprimera les attributs des képis, et l'on permettra aux semelles de souliers de ressembler à des semelles de souliers, plutôt qu'à des miroirs à barbe.

Nous voilà bien loin des propositions d'une certaine école, qui veut restaurer l'esprit militaire en « relevant la tenue au point de vue de la richesse et de l'élégance ». Mais la seule tenue qui ait une raison d'être pour une armée moderne, comprenant la totalité des citoyens, et à court service, c'est la tenue de campagne la plus pratique possible. De bons brodequins, avec ou sans molletières, en cuir fauve ; un pantalon et une blouse en drap, d'une couleur neutre et sans boutons métalliques apparents ; un chapeau de feutre imperméable ; et voilà une tenue pratique, facile à entretenir, et sous laquelle une troupe peut avoir tout aussi bon air qu'en mettant à contribution toutes les ressources de la passementerie ; il suffit, pour s'en convaincre, de voir la photographie d'un détachement américain pendant la campagne de Cuba.

Et, comme les petites causes produisent les grands effets, cette modification économique de l'uniforme serait un important facteur de la réduction du service militaire.

Le service de garde.

Le service de garde est encore un des abus qui pèsent le plus lourdement sur les corps de troupe. Il a déjà été notablement réduit, mais il doit subir encore une réduction équivalant presque à sa suppression pure et simple. La règle absolue devrait être de ne poser de sentinelles qu'à certains ouvrages fortifiés, ou dépôts d'armes ou de munitions. Mais pas de postes d'honneur, qui sont un vrai non-sens. Pas de poste à l'entrée des casernes : un sous-officier de planton y suffit, et d'ailleurs on s'en contente bien quand on manque d'hommes, par exemple pendant les grandes manœuvres ou après le départ de la classe. Pas de postes en ville, sous quelque prétexte que ce soit ; ce n'est pas à l'armée, mais à la police, à veiller sur la sûreté des rues et à garder les établissements publics.

A ce propos, voici un fait caractéristique. Il y a quelque vingt ans, mon père, alors colonel à Paris, soumettait à ses chefs des propositions tendant à supprimer la plupart des postes de la garnison. Il citait notamment, parmi les plus inutiles et les plus gênants, celui de la Banque de France (1 officier et 24 hommes), que les divers régiments d'infanterie fournissaient à tour de rôle, chacun pendant un mois. Son régiment était à la caserne de Reuilly, à une bonne lieue de la Banque ; entre autres inconvénients, on imagine quelle nourriture mangeaient les hommes de garde : leurs gamelles, apportées de Reuilly, à bras, leur parvenaient naturellement froides et à moitié vides. Or, aux époques les plus troublées de notre histoire, la Banque s'est gardée elle-même, à quoi il faut ajouter cette remarque que si elle était l'objet du plus improbable des coups de main, 24 hommes ne suffiraient pas à préserver ces vastes bâtiments, et ne feraient que fournir des armes aux émeutiers. Pour la garder, il suffit en réalité, de son concierge, des quelques agents de police qui sont répartis dans les salles accessibles au public, et de quelques autres agents pour en surveiller les abords. Et depuis cette époque, le téléphone est encore venu faciliter les choses.

Rien n'y fit, et la Banque a conservé son poste, alors qu'on a jamais songé à en donner un au Crédit Foncier ou aux autres établissements analogues. Mais ce qui est tout à fait remarquable, c'est que, quand la Banque s'agrandit, il y a quelques années, en occupant l'ancien Théâtre Italien, personne ne s'avisa d'installer là un second poste ; or, ce nouveau bâtiment, dont le rez-de-chaussée est percé de fenêtres sur tout son pourtour, contient le service des titres, c'est-à-dire des milliards de francs. N'est-ce point là le pendant de la plaisanterie classique du factionnaire qui gardait un banc, jadis fraîchement peint (1) ?

(1) Encore un détail curieux est que ce service est payé. La Banque verse 1.000 francs par mois pour l'ordinaire du régiment qui la garde. Et c'est pour que tout le monde bénéficie de cette aubaine, qu'on fait assurer ce service, à tour de rôle, par les régiments même les plus éloignés. Or, en admettant qu'il y ait 1 200 hommes vivant à l'ordinaire, ce versement représente 0 fr. 028 par homme et par jour : il ne compense vraiment pas la corvée !

Si j'étais actionnaire de la Banque, je demanderais la suppression de cette

C'est pour assurer une série de services de place aussi parfaitement inutiles que celui-là, qu'on arrive parfois à la limite des fatigues que le règlement permet d'imposer aux hommes, c'est-à-dire à leur faire passer une nuit blanche sur trois.

Conclusion.

Je me suis étendu quelque peu sur ces détails, auxquels on trouvera peut-être un caractère un peu trop anecdotique. Mais ils sont étroitement liés à la question de la réduction du service : on peut dire qu'ils en fournissent la clef.

Il importait, en effet, de faire ressortir à combien de choses absolument inutiles (et par conséquent tout à fait nuisibles) est consacrée la majeure partie du budget de la guerre.

Qu'on suppose réalisée la suppression des instructions superflues (c'est-à-dire sans rapports avec le service de guerre de l'homme qui les reçoit), la suppression des emplois d' « embusqués » de toute nature, des astiquages inutiles, des corvées surannées du service de place ; et l'on s'apercevra que, sur les journées de présence que le citoyen accomplit à la caserne, et sur celles qu'une fois rentré chez lui il solde en qualité de contribuable, le plus grand nombre, de beaucoup, est purement et simplement gaspillé.

Non seulement cette suppression entraînerait une économie énorme, en permettant de réduire la durée du service militaire bien au-dessous de deux ans, et même au-dessous d'un an ; mais elle présenterait ce grand avantage moral, d'enlever au passage par la caserne le caractère de corvée pénible et rebutante qu'il offre aujourd'hui pour tous ceux qui ne savent pas « se débrouiller » pour « tirer au flanc ».

Pour nous en tenir à la question de la réduction du service, on peut dire que ces réformes, accompagnées du renvoi des hommes qui sont actuellement occupés à toute autre chose qu'à se préparer à la guerre, équivaudraient, en fait, au remplacement de l'armée permanente par une milice.

Mais ce serait là une milice inorganisée, amorphe. On n'aurait fait que démolir, et il resterait à reconstruire. Pour reconnaître comment on peut organiser la défense nationale en obtenant du budget et de la population le plus grand rendement possible, il faut étudier avec toute l'attention qu'elle mérite, les institutions militaires de la Confédération helvétique. C'est ce que nous ferons quelque jour.

GASTON MOCH

dépense somptuaire : la plainte de l'actionnaire aboutirait peut-être, plutôt que celles de l'officier et du contribuable.

Le Conseil du Peuple [1]

QUATRIÈME ACTE

Le champ de bataille.
La fumée se dissipe. On distingue les débris du pont. On voit Rype couvert de boue ramper sur les mains, Ella, puis le poète, descendre de la montagne.

RYPE (*enlève de sa main la poussière qui le couvre, et regarde le champ de bataille*).

Ça y est ! (*Il trouve sur un des morts quelques provisions qu'il mange avec avidité. Regardant le ciel.*) Je serais surpris que nous ayons de la pluie ce soir.

(*Le peuple arrive, furtif et timoré.*)

LE CORDONNIER

Ici eut lieu une grande bataille !

LE TAILLEUR

Voici le roi, et voilà le général ennemi ! Je les connaissais : j'ai beaucoup travaillé pour eux.

UN HOMME

Et voici couché là, tout le Conseil du peuple. Ce furent des braves.

UN AUTRE HOMME

Ils ont battu l'ennemi !

TROISIÈME HOMME

Ils sont tombés pour la patrie !

LE CORDONNIER

Oui, tous !

LE TAILLEUR

Inclinons nos fronts devant la dépouille de ces héros !

LE CORDONNIER

Découvrons-nous d'abord.

LE TAILLEUR

Et nous qui les avions si mal jugés !

LE CORDONNIER

Nos braves pères conscrits ! Que leur nom vive à jamais parmi nous !

(1) Voir les trois premiers actes dans *La revue blanche* du 15 décembre 1898.

LE TAILLEUR

Nobles ancêtres, toute notre vie nous vous honorerons. Honneur aux grands morts !

TOUS (*solennellement*).

Honneur aux morts !

(*Longue pause, pour indiquer le respect.*)

UN HOMME (*montrant Rype*).

Tiens ! un vivant !

AUTRE HOMME

C'est celui qui leur montra la route.

UN HOMME

Tu les as vu mourir ?

(*Tous s'approchent curieusement de Rype.*)

RYPE

Oui, je les ai vus tomber l'un après l'autre.

LE CORDONNIER

Quel spectacle sublime, n'est-ce pas ? Comme ce devait être beau !

RYPE

Oui. C'était assez gentil.

LE TAILLEUR

Grandiose, n'est-il pas vrai ?

RYPE

Oui. Si vous voulez.

UN HOMME

Ils se sont jetés dans la mêlée.

RYPE

C'étaient des gaillards énergiques.

AUTRE HOMME

Tous braves.

RYPE

On ne saurait les qualifier de lâches !

UN HOMME

Et toi-même ? Quelle part as-tu prise à la bataille ?

RYPE

Oh ! moi, je me suis tenu un peu à l'écart.

UN HOMME

Avais-tu donc peur ?

PLUSIEURS HOMMES (*menaçant*).

Oui ! Avais-tu peur ?

RYPE (*se levant*).

Mais non ! Mais non ! Il le fallait, je portais la dynamite ; c'était à moi de m'occuper de l'ennemi, les autres ne le pouvaient pas.

LE CORDONNIER

Au plus fort de la mêlée, ils oubliaient la dynamite tant ils étaient chauds à la lutte. Ah ! les braves cœurs. Je ne puis plus parler : les larmes m'étouffent. (*Menaçant*) Cela apprendra à l'ennemi à s'aventurer dans nos montagnes.

LE TAILLEUR

Que les morts cependant ne nous fassent pas oublier ce héros vivant (*montrant Rype*), car il a bien mérité de la patrie.

UN HOMME

Nous entendons l'élire notre représentant au Conseil du peuple.

PLUSIEURS

Oui ! oui !

AUTRE HOMME

Non ! non ! C'est nous qui l'aurons pour député.

RYPE

Je vous en prie, laissez-moi, je n'entends rien à tout cela et je ferais très mal votre affaire. Ne vous querellez pas à cause de moi : je n'accepterais pas.

QUATRIÈME HOMME

Où es-tu né ?

RYPE

En ville, près du port.

UN HOMME

C'est là que j'habite.

PLUSIEURS HOMMES

Nous aussi. Tu seras notre représentant à nous.

RYPE

Je vous en supplie... Assez. Cela ne peut me convenir. Soyez assez aimables pour ne point insister. Je ne me mêlerai plus jamais des affaires du pays. Non, plus jamais.

LE CORDONNIER

Quelle modestie !

LE TAILLEUR (*à voix basse*).

Aussi mauvaise tête que brave cœur ! Tâchons plutôt de trouver une autre façon d'honorer ce brave.

UN HOMME

Peut-être qu'une bonne pension lui plairait davantage.

(*Comme le peuple ne fait plus attention à lui, Rype monte sur un arbre se cacher.*)

AUTRE HOMME

Le voilà mort, ce brave Pomp, qui pleurait toujours sur l'avenir du pays !

LE TAILLEUR

Et Stoll ! cet homme plein d'avenir. Comme son veston lui va bien ! aussi bien dans la mort que dans la vie.

UN HOMME

Voici Bresk, l'orateur à la voix puissante ! Celui qui surveillait toujours les agissements de l'ennemi.

LE TAILLEUR

Ah, les nobles cœurs ! Portons ces cadavres sur nos épaules, jusqu'à la ville. Que le peuple en deuil célèbre leurs funérailles, pendant que tinteront les cloches et que les drapeaux battront lugubrement en berne.

TOUS

Oui, oui, il le faut.

LE TAILLEUR

Et quand nous les aurons confiés à la terre, nous élirons un nouveau Conseil du peuple.

(*Rype sur son arbre tremble de tous ses membres.*)

LE TAILLEUR

Vive, vive la patrie !

(*Tous crient, puis s'en vont processionnellement. Les femmes ont cueilli des feuillages et les placent sur la tête des morts.*)

RYPE

Enfin ! (*Il descend de son arbre.*) J'en tremble encore d'effroi. C'est mal de vous faire peur ainsi ! (*Il aperçoit Ella et le poète.*) Tiens, du monde encore ! (*Il veut remonter sur son arbre.*)

(*Le poète, perdu dans sa rêverie, a longtemps contemplé le champ de bataille. Maintenant, il regarde le peuple s'en aller.*)

ELLA (*à Rype*).

Du sang ! Vous êtes blessé ?

RYPE

Blessé ! Peut-être ai-je reçu quelque éclaboussure sous le pont !

ELLA (*essuyant le sang avec son mouchoir*).

Vous étiez sous le pont ?

RYPE

Oui, je portais la dynamite.

ELLA

C'est vous qui...

RYPE

Chut!

ELLA

C'est vous qui...

RYPE

Non! Pour l'amour de Dieu, promettez-moi de n'en rien dire.

ELLA

C'est vous qui avez fait sauter l'ennemi avec le pont! Le Conseil du peuple n'y est pour rien!

RYPE

Chut! Oui, c'est moi. Mais n'en parlez pas, je vous en conjure... surtout au poète. Il n'aurait qu'à prendre l'idée de faire des vers là-dessus... Il m'a déjà dit qu'il me trouvait original... Savez-vous bien qu'il faut un rien pour vous faire conseiller du peuple à perpétuité! Oh! le joli mouchoir!

LE POÈTE (*s'approchant*).

Spectacle sublime! Oh! je veux, dans un chant immortel, célébrer cet acte héroïque, car maintenant j'ai foi dans ce glorieux peuple. O mes amis, venez (*les mains tendues*). Qu'il est doux de vivre pour admirer de tels héros, de si nobles sentiments!

ELLA

C'est idiot!

RYPE (*inquiet*).

Chut! Taisez-vous donc!

LE POÈTE

Grand Dieu! Votre âme est-elle donc fermée à tout ce qui est noble et grand? Etes-vous si indifférente, que la généreuse action de ces héros ne vous puisse émouvoir? Seulement coquette et froide...

ELLA (*durement*).

Pourquoi n'est-ce pas vous qui avez fait cela?

LE POÈTE

Cela? Parce que c'est une œuvre trop grande pour un seul homme.

ELLA

Allons donc!

RYPE (*inquiet*).

Chut!

LE POÈTE

Oui! En ce geste, c'est tout le génie d'un peuple qui s'épanouit comme une fleur, et qui brille comme un magique arc-en-ciel au-des-

sus de notre pays. Mon cœur tressaille d'allégresse, je me sens plus noble et plus fier. J'adore ma patrie maintenant, et, à genoux, je lui demande humblement pardon de l'avoir outragée de mes sarcasmes. Oh! Ella, dans votre cœur n'y a-t-il donc pas de place pour l'amour, pour l'humanité! Oh! venez je vous en conjure et unissons-nous avec ce peuple dans la joie du triomphe; oui, communions avec lui dans une patriotique ivresse.

ELLA

Je vous en prie, laissez-moi et allez-vous en.

LE POÈTE (*calme et fier*).

Je vous laisse donc, âme sans générosité et je vais rejoindre le peuple pour chanter sa mâle douleur et sa puissante joie.

RYPE (*enthousiaste*).

Voilà un homme bien intelligent!

ELLA (*le regarde longuement, puis crie*).

Je ne vous aime pas pourtant, vous!

RYPE (*modestement*).

Je n'ai jamais dit le contraire!

ELLA

Pourtant je le voudrais! Oui, je le voudrais tant!

RYPE

Assurément, si c'était possible, ce serait assez agréable.

(*Ella pleure, et s'en va.*)

RYPE

Eh bien! ce sont plutôt les autres qui sont singuliers! Mais il se fait tard, et il me faut vite rentrer à l'hôtel. Peut-être de nouveaux voyageurs sont-ils arrivés.

(*Rideau.*)

CINQUIÈME ACTE

La place publique.

Au fond sont rangés les cercueils. Les cloches sonnent à toute volée. Une procession composée de gens de toutes classes se déroule devant les cercueils et emplit bientôt toute la scène. Pendant le défilé on entend les conversations des assistants.

A. (*à B.*).

Pour le bonheur du peuple... Le bonheur du peuple... Le bonheur du peuple...

B. (*à A.*).

Beaucoup de travail et bien peu de bénéfice !

C.

Maintenant on porte beaucoup le vêtement clair aux enterrements.

E.

Il gueulait solidement, le mort, vous savez !

F.

Je vous crois ! On peut dire que tout est bien calme ici depuis qu'il n'est plus.

G.

Comme tout cela est arrivé vite.

H.

Pensez-donc ! il n'y a pas deux jours que j'ai vu...

I.

Otez-vous votre chapeau quand on prononce le nom du Christ ?

J.

Sans doute, mon cher, et tout le monde fait de même.

K.

Dieu sait à qui ce sera le tour, la fois prochaine !

L.

Oui.

M. (*ôtant son chapeau*).

Vous êtes bien M. Hansen, n'est-il pas vrai ?

N.

Du tout, et je vous prenais vous-même pour M. Hansen.

O.

Dieu merci ! ce n'est pas nous qui reposons entre quatre planches.

P. (*grincheux*).

Je suis bien sûr que ce n'est pas moi !

(*Quand tout le peuple est réuni au milieu de la scène, le poète s'avance et parle.*)

LE POÈTE

Chers concitoyens. Pour l'homme, il est deux sortes de douleurs : la douleur amère et cruelle qui abat et qui brise, et la douleur bénie d'où jaillit joyeusement la vie nouvelle, celle qui féconde et qui fortifie.

Comme un glacial vent d'hiver, la première nous terrasse ; mais, comme la douce mélancolie du printemps, la seconde nous pénètre.

Après la douleur amère, le doute en les hommes et même en Dieu

vous envahit. Mais après la douleur bénie, la foi éclate lumineusement au-dessus de l'humanité et dissipe le doute, ce brouillard qui égare les hommes dans leur route.

Chers concitoyens! Aujourd'hui le soleil de la foi inonde de ses rayons le pays tout entier, et va dissiper les derniers brouillards du doute qui subsistaient encore dans les âmes.

Pourquoi donc, en effet, en contemplant longuement ces cercueils, la terre que nous occupons nous paraît-elle maintenant plus grande? Pourquoi, nous-mêmes, nous sentons-nous plus fiers? Pourquoi nos poitrines respirent-elles plus librement?

Parce que de nobles actions viennent de s'accomplir au nom sacré de la patrie.

(*Larmes générales, cris patriotiques.*)

ELLA (*près du poète*).

Imbécile! Je te méprise.

LE POÈTE

Il est parmi nous des âmes indifférentes. Moi-même, je confesse avec humilité, avoir été de ces âmes-là. Oui, dans ma pauvreté de cœur, j'osai railler l'œuvre modeste de ces grands hommes, alors que si mon âme avait été illuminée par l'amour, j'aurais pu entrevoir la splendeur de l'acte héroïque plus tard accompli.

Je manquai de foi, de simplicité de cœur pour comprendre, et maintenant, pour nous qui avons douté, l'heure de pleurer est venue, alors que ceux qui ont eu la foi vont pouvoir se réjouir dans l'amour. (*Se tournant vers les cercueils.*) Héros!

(*L'émotion est à son comble, on entend des exclamations et des sanglots. Tous se serrent les mains ou s'embrassent.*)

ELLA (*lentement, mais énergiquement, au poète*).

Les conseillers se sont querellés, puis ils se sont tués les uns les autres. C'est Rype, le garçon de l'hôtel, qui a fait sauter le pont et, avec le pont, l'ennemi.

LE POÈTE (*très ému*).

Que dites-vous?

ELLA

Aussi vrai que j'existe, c'est la vérité.

LE POÈTE (*avec une nouvelle force*).

Chers concitoyens. Le rideau se déchire, la vérité m'apparaît. Le Saint-Esprit semble me posséder et une force irrésistible m'oblige à vous crier ce qui seul est vrai!

Peuple, écoute-moi!

(*Haletant, le peuple est suspendu à ses lèvres.*)

UNE FEMME (*à mi-voix*).

Il paraît inspiré comme un prophète.

PLUSIEURS VOIX

Oui, oui.

LE POÈTE

Si vraiment les hommes qui dorment là étaient tombés en luttant pour la patrie, ils n'eussent fait que leur devoir et payé simplement une partie de leur dette au pays.

Car ces hommes n'ont-ils pas, pendant de longues années, porté le trouble dans notre existence nationale? Quel est le paysan qu'ils n'ont pas ébloui de promesses jamais tenues?

N'ont-ils pas détruit tout ce que ce pays avait de bon, de généreux, d'élevé? N'ont-ils pas fait litière de l'opinion du peuple, du sentiment général?

Ah! leur hypocrisie patriotique avait su en imposer au populaire. Mais avec ces glorieux mots de patrie, d'honneur, de liberté, toujours répétés, qu'ont-ils donc fait?

Ah! mieux eût valu pour la nation que ce lest qui alourdissait la nacelle gouvernementale eût été jeté plus tôt.

Les voici maintenant vidés comme des cosses de pois, comme des jouets d'enfant, comme des ballons dégonflés.

Maudits soient ces hommes! Oui, maudits soient-ils!

(*La surprise a un instant fait se taire le peuple. Maintenant il parle.*)

UN HOMME

Mais il est fou!

AUTRE HOMME

Il blasphème des morts!

TROISIÈME HOMME

Oui, il souille les plus saintes choses du pays!

(*Ils se réunissent et menacent le poète.*)

LE POÈTE (*avec violence*).

En vérité, je vous le dis, ils nous ont menés jusqu'à l'abîme.

(*Un grand nombre d'étrangers paraissent sur la scène.*)

LE PREMIER ÉTRANGER

Serait-il mort? Alors nous arrivons trop tard! Nous étions venus saluer votre illustre enfant, et c'est seulement sur son cadavre que nous devrons nous incliner... Permettez-nous, à nous vos voisins qui fûmes successivement depuis des siècles vos alliés et vos ennemis, de vous témoigner la part vive que nous prenons à la perte que vous venez de faire en votre grand fils.

UN HOMME

Etranger, de qui parlez-vous donc? Qu'entendez-vous par notre grand fils?

L'ÉTRANGER

Est-ce à nous de vous apprendre l'illustration de vos enfants!

L'HOMME

Etes-vous venu railler notre douleur?

L'ÉTRANGER

La nôtre est profonde aussi, et il n'y a pas de place dans notre âme pour la raillerie. Tous nos grands hommes sont tombés.

L'HOMME (*montrant les cercueils*).

Oui, sous les coups vigoureux de nos courageux conseillers, ici, couchés.

TOUS

Oui! Oui!

L'ÉTRANGER (*avec un sourire*).

Non pas. Ceux-là se tuèrent entre eux sous nos yeux. Ils n'étaient plus quand nous sommes arrivés de la montagne.

TOUS LES ÉTRANGERS

Oui, oui, nous les avons vus s'entr'égorger.

L'ÉTRANGER

Nous vous avions tenus, je l'avoue, pour des adversaires négligeables. Nous comptions sur vos intestines divisions comme sur notre meilleur allié. Et ce fut ainsi que nous l'avions espéré. Mais alors arriva votre grand homme. Et le valeureux enfant du peuple a seul livré la bataille et nous a vaincus.

LES ÉTRANGERS

Oui, oui. C'est ainsi. C'est bien ainsi.

UN HOMME

Que voulez-vous dire?

TOUS

Quel grand homme?

UNE FEMME

Le poète le sait peut-être, lui qui connaît l'avenir et le passé.

LE PEUPLE (*au poète*).

Connais-tu notre grand homme? Quel est-il? Dis?

UN HOMME

Est-ce toi?

TOUS

C'est toi-même! Vive le sauveur de la patrie!

(*Joie frénétique. On acclame le poète.*)

ELLA (*méprisante*).

Répondez donc, dites la vérité!

L'ÉTRANGER

Mais le voilà!

LES ÉTRANGERS

Oui, oui. C'est bien lui !

(Ils montrent une fenêtre de l'hôtel d'où Rype apparaît en bras de chemise. Il tient quelque chose qu'il veut dissimuler.)

LE PEUPLE

C'est lui !

LES ÉTRANGERS

Oui, lui-même.

LE PEUPLE

Descends ! Vite, il faut descendre !

RYPE *(ne comprenant pas)*.

Moi ?

LE PEUPLE

Oui, toi !

RYPE

J'ai du travail maintenant, je ne sais si je puis.

LE PEUPLE

Viens ! Viens donc !

RYPE *(méfiant)*.

Vous savez quelque chose ?

LE PEUPLE

Oui, oui !

RYPE *(décidé)*.

Je vous préviens seulement que je n'accepte pas d'être conseiller.

LE PEUPLE

Si, si, tu seras conseiller !

RYPE *(faisant semblant de fermer la fenêtre)*.

Alors, je ne descends pas !

UN HOMME

Eh bien, non ! Tu ne seras pas conseiller. Mais descends toujours.

TOUS

Oui, oui, viens donc !

RYPE

Alors, j'arrive... Je dois seulement encore vider... *(il disparaît.)*

(Causeries animées parmi le peuple. Le poète et Ella s'avancent sur la scène.)

LE POÈTE

Ella !

ELLA

Tu as menti !

LE POÈTE

Menti... Non, non, j'ai cru que c'était la vérité.

ELLA

Pourquoi n'as-tu pas saisi le pouvoir ? Tu le voulais, je le voyais bien, mais tu n'as pas su étendre la main...

LE POÈTE

Soudain j'ai compris qu'il était criminel de vouloir gouverner quand on n'avait pas de génie et je connais maintenant, Ella, un grand acte à accomplir. (*S'adressant au peuple.*) Ecoutez-moi tous. Puisqu'il faut un gouvernement, choisissons-nous un chef vraiment grand. Un seul chef et non plusieurs, un chef que nous choisissions et non un chef qu'on nous impose.

Laissons-le gouverner comme il voudra, car il faut le pouvoir à celui qui dirige, et celui-là seul peut tenir le peuple en sa main qui a le courage et l'énergie nécessaires pour agir.

TOUS

Oui, choisissons Rype !

LE TAILLEUR

Moi, j'ai toujours proclamé la nécessité d'avoir un maître.

LE CORDONNIER

Moi, c'est aussi mon sentiment. Qui s'est élevé avec plus d'indignation que moi contre la puissance tyrannique de certains conseillers ? Plus de cent maîtres qui nous ont fait si longtemps souffrir !

(*Tous acclament Rype et courent vers lui.*)

ELLA (*inclinant la tête*).

Je le vois dans ton regard, tu viens de faire une grande action, tu as triomphé de toi-même ! Allons, pardonne-moi et aime-moi beaucoup... (*près de lui et souriante*) car je saurai encore te faire souffrir (*elle offre une rose aux lèvres du poète*).

(*Rype est porté en triomphe par le peuple.*)

LE PEUPLE

Nous le voulons comme chef, nous le choisissons pour nous gouverner.

RYPE

Nous avons le temps. Accomplissons d'abord l'essentiel. Enterrons ces hommes. Ensuite soyons gais, puisque nous avons la paix. Personne n'est musicien ici ? Passez-moi un violon. Je jouerai et vous danserez. Voilà la première chose à faire.

LE CORDONNIER

Sans doute, mais il nous faut un Conseil du peuple !

LE TAILLEUR

Et si nous voulons l'élire avant le coucher du soleil, il faut se hâter : l'heure presse.

RYPE

L'heure ne presse que pour les tailleurs et les cordonniers (*tous rient*). Tenez, voici la lune qui se lève. Chantez, poète, dites-nous une chanson joyeuse.

(Rype joue du violon. Le peuple enjambe les cercueils et la fête commence.)

GUNNAR HEIBERG

Traduit du norvégien
par le vicomte de COLLEVILLE
et FRITZ DE ZEPELIN.

FIN

Le rôle de la France

Lorsqu'on examine d'un rapide coup-d'œil la politique extérieure de la France, depuis 1871, on conclut qu'aucun pays n'a eu attitude plus flottante, ni programme moins arrêté. La Russie s'est vouée à la pénétration de l'Asie ; la Grande-Bretagne au développement de son colossal domaine exotique ; l'Allemagne à la mise en valeur de son propre territoire, en même temps qu'à son expansion économique dans tous les sens. Quel a été le principe directeur de nos relations avec le dehors? Bien subtile serait la pensée qui le démêlerait.

On pourrait, à la rigueur, discerner deux phases dans les vingt-huit années écoulées : l'idée de la revanche a d'abord hypnotisé la nation, comme, au lendemain des traités de 1815, la reconquête de la rive gauche du Rhin avait hanté toute une génération ; puis, de même qu'en 1830 la Monarchie de Juillet avait salué dans l'Algérie un dérivatif, à dater de 1881, la Troisième République a donné aux expéditions coloniales une extension démesurée. Mais cette division en deux étapes ne saurait avoir une valeur absolue. Nos gouvernants n'ont pu, ni résolument, dans la première, concentrer leur action sur le sol d'Europe, ni définitivement, dans la seconde, déserter la question d'Alsace-Lorraine. Les deux objectifs de la création d'un empire exotique et d'une reprise de Metz et de Strasbourg se sont associés, pénétrés, combattus. Les incertitudes, les faiblesses de notre politique sont faites d'une perpétuelle oscillation de l'un à l'autre. Nous n'apprécions pas, pour l'instant : il nous suffit de constater ; nous n'examinerons que plus loin le problème du rôle de la France, de ses devoirs envers elle-même et envers le monde. Mais, si l'on admettait que la Revanche dût être le but unique de la vie nationale, il fallait s'assurer l'alliance de l'Angleterre ; si l'on entendait se jeter à corps perdu dans la carrière des annexions africaines et asiatiques, c'était l'alliance de l'Allemagne qui devenait indispensable. Or ni l'une ni l'autre de ces puissances n'a lié son action à la nôtre ; ni l'une ni l'autre n'a même été sollicitée. Ce simple fait mesure la contradiction flagrante qui, jusqu'ici, est restée au fond de la politique de la Troisième République.

C'est l'alliance russe qui a été préférée. On a prétendu qu'elle sortait de la volonté populaire. En réalité, les démonstrations de Toulon et de Paris, au passage de l'amiral Avelan d'abord, du tzar Nicolas ensuite, n'ont été que le résultat d'une campagne de journaux, d'une pression officielle admirablement organisées. Le pacte avait aux

yeux des dirigeants un mérite ou plusieurs mérites de premier ordre. Il ne résolvait rien, laissait tout en suspens, ou du moins, car nos ministères successifs se sont pris à leur propre piège, il semblait compatible avec le statu quo de toutes les questions pendantes. Il permettait de plus la démonstration de cette vérité, d'une haute vertu pour certains, qu'une République n'est pas forcément exclue des accords monarchiques. Il devait être enfin, à l'intérieur, un merveilleux moyen de gouvernement, un frein résistant à la poussée démocratique qui, vingt ans après la Semaine Sanglante, s'affirmait plus vigoureuse, plus redoutable que jamais.

L'incertitude du but, la volonté d'éviter les décisions nettes, le pacte avec le tzarisme qui a abouti à notre inféodation presque immédiate : telles sont les caractéristiques de la politique extérieure de la France.

Elle a été, elle reste encore la propriété d'une oligarchie. Si le régime parlementaire est le paravent de la domination aristocratique bourgeoise, c'est surtout dans ce domaine spécial qu'il organise la servitude nationale. S'est-il élevé depuis 1871 un seul débat sérieux à la Chambre sur la question de nos relations avec les puissances ? Il semble que ce pays ait perdu le droit de savoir où on le conduit, quelles obligations on lui impose, à quelles crises ses fautes peuvent l'entraîner. Trente-huit millions de citoyens sont souverainement régentés par un peu moins de neuf cents représentants qui abdiquent eux-mêmes aux mains d'un seul homme. Cet homme peut être un sot, un criminel, un fou. Ses actes ne seront connus, discutés, censurés, que des années et des années après qu'ils auront produit leurs conséquences désastreuses. M. Hanotaux, durant les longs mois qu'il a passés au pouvoir, a réuni plus de prérogatives qu'un chancelier d'Autriche et de Russie, qu'un Bismarck même ; il a concentré plus d'omnipotence incontestée qu'un Richelieu ou un Olivarès. Il fournissait à la tribune telles explications mensongères qu'il lui plaisait : applaudissements frénétiques ; il nous engageait au rebours de la tradition, contre le droit, au mépris de nos intérêts de tout ordre : félicitations de la majorité, presque de l'unanimité des députés. Il publiait des livres jaunes sibyllins où les dépêches étaient falsifiées, d'où les documents les plus graves avaient disparu : le huis-clos diplomatique était défendu, acclamé par les organes les plus accrédités de la presse.

La mésaventure de Fachoda, l'humiliation forcée devant le Foreign-Office sont nées de l'absolutisme d'un ministre, de l'abdication servile du Parlement, de l'indifférente abnégation du pays. Un beau jour l'on a appris que, sans prendre conseil, sans se soucier de telle ou telle résistance naturelle, M. Hanotaux avait dépêché une expédition vers le Nil. Ce grand homme qui a, moralement et matériellement, abaissé la France, qui a introduit dans l'action diplomatique les pratiques des anciens flibustiers, attend encore la sanction de ses méfaits. Peut-être escompte-t-il un retour de fortune pour nous impo-

ser de nouveaux échecs. Les faits cependant parlent assez haut contre lui et rassemblent sur son trop long ministère d'assez vivantes flétrissures.

Les événements culminants de notre histoire extérieure, depuis 1871, se sont produits dans les trois dernières années. Ils ont eu pour théâtres quatre points différents du globe : l'Extrême-Orient, les mers du Nord, l'Orient, l'Afrique Orientale. Nous y saisissons, en plein relief, la régression ininterrompue de notre influence dans le monde.

Le Japon, grâce à la supériorité de son armement, de sa tactique, de sa cohésion, écrase la Chine et réclame le paiement de ses victoires. La Russie se sent menacée par cette puissance naissante qui va lui disputer l'empire de l'Asie du Nord. Pour lui complaire, l'Allemagne s'associe à elle ; la France intervient d'accord avec les deux Etats d'Occident, en faveur du Céleste-Empire, qui ne lui cache cependant point son hostilité. A la différence de l'Angleterre, elle donne ses préférences au peuple le plus barbare contre le plus civilisé. La nouvelle Triple-Alliance, que certains saluent déjà, a trouvé sa semence dans les flots des mers chinoises.

M. Hanotaux, fidèle au système de Ferry, entend se rapprocher de l'Allemagne, qui pourtant ne lui a donné aucun gage de conciliation. Il plaît à la Russie de marier nos pavillons aux pavillons de Guillaume II dans les eaux germaniques. Dans la rade de Kiel, le canon français tonne en l'honneur de la marine allemande. L'humiliation que le petit Danemark n'a jamais acceptée, nos dirigeants l'infligent à notre pays qui s'incline devant la brutalité victorieuse. La revendication du droit a plié devant les splendeurs de la force militaire. Spectacle presque sans précédent dans les annales de l'histoire!

Le Grand Turc massacre 300,000 Arméniens ; les bachi-bouzouks promènent de Smyrne à Trébizonde, de Brousse à Erzeroum, leurs yatagans rougis ; une nationalité presque entière expose ses ossements au soleil d'Asie. Lorsque cet effroyable événement est révélé à l'Europe, un seul peuple s'indigne, le peuple anglais. La Russie ne veut pas de représailles, parce que Nicolas II protège Abdul-Hamid, que son ami Guillaume II a des intérêts à Constantinople, et que le prince Lobanof et M. Pobedonostzef détestent l'Arménien révolutionnaire. Enhardi, le Commandeur des Croyants répand le carnage sur sa capitale, où les chrétiens se terrent, sur la Crète où de sauvages égorgements mutilent pour la dixième fois une population indomptable. Les Grecs frémissent et volent au secours des Hellènes de la Canée. L'Europe les laisse écraser ; le gouvernement français regarde et salue la victoire du Croissant ; les Crétois réclament le droit au plébiscite ; les fils des Constituants et des Girondins de 1792, les protestataires de la France vaincue et démembrée de 1871, refusent le plébiscite. La France, par eux, efface temporairement de son code

moral, des prescriptions de sa conscience, le principe de la liberté des peuples. Mais la Russie et l'Allemagne sont contentes.

Surgit la crise de Fachoda, la dernière, qui va nous révéler sans ambage notre situation internationale. Pour obtenir le rappel du commandant Marchand, libéraux et conservateurs d'outre-Manche multiplient les menaces et les sommations. Aucune des puissances que nous avions si fidèlement servies ne se dresse à nos côtés. Guillaume II est en Syrie où il renouvelle les entrées de la primitive Eglise. Nicolas II conseille la prudence, car déjà il négocie sous main, avec le Foreign-Office, le partage de l'Asie. Stupéfait de cet abandon, le gouvernement français cède aux injonctions de lord Salisbury. Il a consommé le Baylen diplomatique de la République bourgeoise. L'heure de la réflexion a sonné.

Que vaut l'alliance russe? Elle a mis la France plus bas que vingt ans d'isolement continu. Elle n'a rien étouffé, rien suspendu, comme l'avaient espéré chez nous ses champions. Les événements ont marché. En Europe, hors d'Europe, de grandes transformations se sont produites. Des classements, des déclassements sont intervenus. L'Empire moscovite en a été le héros, payant sa grandeur nouvelle, sa recrudescence de prestige, de la déchéance de son alliée.

La Russie nous a rapprochés de l'Allemagne, qui ne cherchait avec nous qu'une transaction tacite dont elle aurait tous les profits. Alexandre III, Nicolas II ont été les honnêtes courtiers, les marchands heureux de notre fierté nationale. Ils ont eu, aux yeux des successeurs de Bismarck, le double mérite de débarrasser la paix d'Europe d'une revendication subversive ; le conservatisme, d'un ferment révolutionnaire. Avec la plainte du pays démembré, ils se sont piqués d'éteindre le cri éternel d'une démocratie en travail de l'avenir. A cette besogne considérable, ils ont gagné la liberté totale de leurs allures sur le continent d'Asie, où leur domination gagne comme tache d'huile.

Depuis 1882, nos relations avec l'Angleterre étaient mauvaises, et, au fond de tous les litiges, passait par intervalles le long spectre égyptien. Notre alliance avec la Russie nous a acculés à la rupture, car il faut être avec Pétersbourg ou avec Londres, et qui est avec Nicolas II ne saurait avoir la sympathie du Royaume-Uni.

Un pas inutile vers l'Allemagne, un regain d'hostilités britanniques : voilà les résultats évidents et d'ailleurs logiques de l'accord contre nature que le peuple de France acclamait chaleureusement jadis, et qui restera la grande pensée de la République centre gauche.

Fachoda a blessé l'alliance russe : déjà nos nouvellistes se retournent en d'autres sens. Ne parlons plus d'hier. Que sera demain ?

Alliance allemande? Les chauvins qui, durant vingt-sept ans, ont appelé frénétiquement la guerre à la frontière vosgienne saluent l'abaissement de cette frontière. Ils n'ont plus maintenant l'Alsace-Lorraine à venger, mais le Haut-Nil. Ils ont oublié les casemates de

Mayence et de Glatz, Sedan et Saint-Privat, et Wœrth, pour évoquer les pontons du Premier Empire, Trafalgar et Waterloo. Sus à l'Angleterre ! Il ne nous convient pas d'être sans cesse arrêtés dans notre expansion coloniale, de nous heurter aux habits rouges dans tous les coins d'Afrique. L'avenir est à ceux qui accumuleront les milliers de kilomètres carrés. L'Allemagne a une armée et une flotte ; la Russie restera bien à ses côtés, aux nôtres. A travers l'Europe continentale, la nouvelle Triple-Alliance étendra sa ligne de bataille ininterrompue, contre laquelle n'osera se heurter la ligne anglo-saxonne.

Rêve fiévreux d'une nation affolée ! Vous ne comprenez donc pas qu'au grand jour de la guerre générale que vous ne craignez pas d'envisager, — Anglo-Saxons d'Europe, d'Amérique, d'Afrique, d'Océanie contre Germains, Slaves et Latins coalisés, — c'est la France qui recevra le premier choc, l'assaut suprême, que sur tous ses rivages l'artillerie tonnera, que ses possessions coloniales, votre orgueil, seront le point de mire des escadres ennemies. Sur son sol, l'Allemagne est invulnérable, et ses annexes exotiques ne comptent point. Qui se risquera dans les passes de la Baltique, dans les détroits turcs pour aller bombarder les côtes russes ? Une avalanche d'Indous se déversera-t-elle sur le Turkestan ? Dans l'entrecroisement, dans la bataille mortelle des ligues et des races, la France succomberait. Est-ce sa fin que vous attendez, et non-seulement devant vous, mais devant l'humanité, avez-vous le droit de la tuer ?

Ni alliance russe, ni alliance allemande, ni alliance anglaise. Nos alliances n'ont jamais servi que nos alliés, et, pour accomplir la tâche française, c'est par le monde entier que nous devons chercher des appuis.

Dans l'univers de formidables coalitions s'organisent, telles que ni le passé, ni le siècle même n'en ont vues. Dans les limites de la civilisation élargie, à travers les cinq continents travaillés d'un même appétit, tous asservis au lucre capitaliste, à l'organisation mercantile de la grande industrie, les gouvernements préparent des Zollvereins colossaux, cuirassés d'armes de toute nature. Des centaines de millions d'hommes sont dressés à combattre économiquement, ou autrement, contre des centaines de millions d'hommes.

La France, absorbée en un de ces groupements, perdra son individualité, sa flamme, sa vie. La France, isolée, se fera centre. On lui laisse le choix entre la spoliation matérielle et la mutilation morale : l'alliance anglaise lui vaudra celle-là, l'alliance allemande toutes les deux. Qu'elle opte pour une troisième alternative : rester soi-même. Elle était seule en 1792, et sa révolution l'a mise à l'abri des coups de toutes les monarchies conjurées. Elle était seule en 1848, et, haussée sur son génie républicain, elle a d'un seul mot ébranlé la vieille Europe, disloqué les anciens moules politiques et sociaux.

A côté, au-dessus des gouvernements constitutionnels et absolutistes, il y a les démocraties frémissantes, qui n'ont cessé de regarder

vers Paris. Pourquoi, dans les obscurcissements de notre justice, dans les tâtonnements de notre liberté, les peuples même enchaînés dénoncent-ils notre indolence, notre lâcheté ? C'est qu'ils s'attribuent des droits sur la France dont ils attendent la délivrance, la clarté, le grand sursaut final. Sachons donc user de notre force, et contre les coalitions de la vieille société capitaliste, organiser la ligue de la Révolution, de la République internationales.

Que la France soit et redevienne la voix de l'humanité en marche, des travailleurs qui souffrent, de tous les opprimés qui appellent à l'avenir. Elle n'aura plus besoin de verser chaque année des centaines de millions au militarisme oppresseur et rongeur. L'amour des démocraties, la poussée révolutionnaire décuplée, la protégeront contre toutes les attaques et lui permettront de défier toutes les dynasties, toutes les féodalités unies. Aux temps nouveaux, au monde transformé, dans sa structure, dans ses divisions, dans son aspect, il faut une politique nouvelle. Entre les grandes fédérations, non point de peuples, mais de gouvernements, qui s'entretueront pour la possession des marchés et qui tôt ou tard sombreront sous la ruine, il y a place pour le syndicat général du prolétariat : à nous de lui donner un siège social.

PAUL LOUIS

La Câlineuse [1]

IX

PARIS-CRAMPON

Merveilleux homme qui peut courir toutes les routes, sauter d'une voie ferrée dans un bateau, quitter les villes bruyantes pour les campagnes mortes, voir la mer, la montagne, les plaines se succéder devant ses yeux sans être lui-même plus qu'une balle lancée dans l'air et qui n'a pas conscience de sa vitesse! Je ne connais point, pour ma part, une semblable indifférence; quelques heures passées dans un endroit inconnu parmi des étrangers suffisent à m'enchaîner; je ne me détache que par un singulier besoin d'activité, je ne m'en vais qu'au milieu d'un cortège de souvenirs.

Dans la voiture qui m'emportait à cette gare de Lyon, si éloignée du Paris élégant, en traversant ces quartiers de travail, de prostitution, de petite rente croupissant paisible et heureuse parmi les ruines et les crimes; au milieu de cette foule diverse et sombre, je me sentais lié étroitement à la multitude d'existences dont j'allais me séparer; j'en goûtais avec violence, avec ivresse, la beauté, l'horreur, l'ignominie. Ces hautes maisons blanches au clair de lune, ces fenêtres innombrables qu'illumine d'une clarté rouge la lampe domestique, cet enlacement, cet entrecroisement de fiacres et de charrettes, ces lanternes qui courent à je ne sais quel but ignoré, toutes ces passions qui s'agitent autour de moi me deviennent chères : Paris m'appelle de ses grâces connues et de son mystère.

L'idée de Juliette s'est glissée en moi; elle occupe ma pensée, délicieuse et irritante comme le baiser d'une bouche lorsque le corps se refuse ou se dérobe. Je vois la jeune femme devant mes yeux; je pourrais croire qu'elle est à mon côté, et je me demande si je la rencontrerai jamais. Les soupçons s'évanouissent, et aussi le souvenir des violences, des injures que j'ai surprises. Pourquoi la fuir? Il me semble à présent que c'est un acte de courage tout à fait inutile. Et cependant je n'arrête point la voiture, je presse le cocher : j'ai peur de Juliette et de moi-même.

J'arrivai à la gare de Lyon parmi beaucoup de voyageurs. Couples heureux, visages que torture l'anxiété, errants mélancoliques qui vont promener leur richesse et leur ennui aux quatre coins du monde.

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 novembre, 1er et 15 décembre 1898.

Tous sont fébriles, impatients. De grandes femmes, enveloppées d'un pardessus quadrillé qui tombe jusqu'à leurs bottines, se promènent d'un pas militaire et en silence. Une frénésie de mouvement nous agite tous, dans cette gare si tranquille, si peu en harmonie avec les ambitions qui s'élancent sur ses rails, et qui conserve ses apparences de paix, de modestie provinciale au milieu des colères rouges et sifflantes des locomotives, des défilés incessants et fantômatiques des trains, des ombres, des fumées charnues, des clartés de lune, de feu, de soleil. Elle paraît indifférente à tant de départs hasardeux, coupables, enivrés. Elle ne vibre ni ne résonne aux passions qu'elle abrite. On dirait qu'elle a peur de porter ces bruits de voyage et de délivrance aux détenus de la prison voisine qui s'affolent de voir leur vie immobilisée. Et pourtant les jouissances qu'annonce cette agitation tumultueuse sont bien souvent vaines et illusoires. Les voyages, disait Lord Beresford, sont une mort volontaire pour ressusciter meilleur et plus beau, mais combien en reviennent sans avoir changé de formes, sans avoir rien fait que découvrir les murailles et les barreaux d'une geôle qu'ils ne soupçonnaient point!

Lord Beresford, lorsqu'il avait mal à l'estomac et ne se sentait pas d'inclination à être épicurien, s'inspirait volontiers du pessimisme noir de l'Ecclésiaste. Cette pratique est d'un grand secours dans les situations difficiles. On tarit le désir que l'on ne peut plus satisfaire et on se crée un esprit contempteur de tout ce qui nous est refusé.

Par malheur, dans la fâcheuse disposition où je me trouve, j'essaye vainement d'enlever des charmes à ce que j'abandonne. Mlle de Requoy elle-même devient, dans mon imagination, comme une des suivantes de Juliette destinée, par un savant et joli contraste, à rendre plus attirante l'amoureuse unique ou, si l'on veut, la première aimée.

Et j'irais mépriser toutes ces promesses de bonheur!

Ce fut au milieu de tant de regrets que vint me surprendre l'apparition de Paul Ancelle. Qu'il fût là, dans cette gare, je ne pouvais d'abord en croire mes yeux. Car, enfin, pourquoi quittait-il Paris? Je savais qu'il n'avait pas de famille ni d'intérêts dans le Midi; et, amoureux comme il l'était de Juliette, il ne pouvait lui venir l'idée d'entreprendre seul un voyage d'agrément. Or Juliette n'était pas libre. Un moment je m'imaginai qu'elle lui avait tout sacrifié, et avec une sorte d'angoisse je cherchai follement la jeune femme auprès de lui. J'éprouvai une grande joie à constater qu'il n'était pas accompagné.

Paul, je pense bien, ne m'avait pas aperçu, mais il se dirigeait de mon côté. Comme il me déplaisait de lui parler, je me hâtai de monter dans le train.

Une main sèche, tendue mollement avec la nonchalance d'une petite maîtresse qui offre ses doigts à un baiser, vint chercher la mienne.

Quelqu'un m'arrêta dans le couloir du sleeping-car.

C'était Pierre Chaperon, romancier, poète, chroniqueur. Je voulais fuir Paris et, déjà, le Tout-Paris s'accrochait à moi, me suivait comme

une femme jalouse, qui, sans avoir l'excuse d'un réel amour, tient cependant à proclamer ses droits sur ses amants.

— Vous avez devant vous, cher ami, dit-il d'une voix dolente et rythmée, un homme en galanterie avec la mort. Mais je l'ai si bien courtisée, que la mort, qui est capricieuse comme toutes les femmes, ne veut plus de moi. Alors je la fuis à mon tour, et je quitte Paris, son entremetteuse. Figurez-vous que je ne dors plus, sauf aux conférences de M. Legrier, et mon médecin vient justement de me les défendre, car ces dames y font un tel abus de parfums qu'on en sort avec d'atroces migraines. Pour parer à cet inconvénient j'ai pensé une minute à me déguiser en femme et à inviter M. Legrier à m'endormir chez moi, mais il paraît qu'il a renoncé aux conférences privées depuis son aventure avec la marquise de Palestro où il fut des plus aimables à l'égard de la grande dame, et où ne lui manqua que la parole quand il s'agit de dépouiller de vieux titres et de découvrir l'éternel féminin. Voyez comme nos savants mêmes se laissent abuser par leurs désirs ! Avec plus d'audace familière, M. Legrier, en troussant un peu de Palestro, eût trouvé encore beaucoup de cette Maria Gonzalès qui dansait avec une si gentille gaminerie dans les bouges de Toulon ; mais on a les grandes dames qu'on peut. M. Legrier en voulait une à tout prix. Et, comme a dit Voltaire, si les marquises n'existaient pas, il faudrait les inventer.

Les paupières demi-closes comme une vierge timide ou une coquette précieuse, il parlait avec lenteur et vivacité, tantôt caressant ses phrases, tantôt enfonçant sa pointe légèrement et d'un air détaché. Lorsque le trait venait bien, ses yeux s'ouvraient tout grands, et il riait d'un bon rire jovial. Appelé à vivre parmi des êtres ivres d'ambition, de vanité, d'envie, et qui n'ont pas de jouissance plus profonde que de dévorer leur prochain, Pierre Chaperon a tiré de la méchanceté tout un art. Il s'est donné une bonne fois tous les vices, pour avoir, dans la suite, le droit de jouer avec ceux des autres ; au besoin, afin de mieux connaître, de mieux railler les ridicules à la mode, il les effleure, il y trempe comme par badinage. Il met une grâce raffinée et toute sociable à apprêter les sauvages et cordiales agapes qu'on réclame de lui, où l'on se mange un peu les uns les autres et d'où l'on ne sort que meilleurs amis. Spirituel, naïf, enthousiaste, un peu dupe, suffisamment pervers, capable de dévouement par nature, de perfidie par attitude et pour le plaisir d'un instant, il allie en lui les vices, les qualités les plus contraires et compose de tout cela l'ensemble le plus séduisant. Dans une démocratie grossière, il apporte quelque chose de l'élégance fine et avisée du dernier siècle, glanant l'esprit d'une époque qui n'est point celle d'un Chamfort et à laquelle il prête bien plus souvent qu'il ne reçoit.

Pierre Chaperon était un compagnon de voyage pour un homme moins résolu que moi à la solitude, mais je n'avais point envie de causer, et puis il me rappelait trop un monde que je voulais oublier.

Cependant le train siffla, s'ébranla. Une petite femme arriva très vite devant nous, suivie d'un voyageur encombré de valises. Nous fûmes obligés de nous effacer dans l'étroit couloir pour les laisser passer.

Elle me pressa de toute la plénitude de ses hanches et, se détournant, elle eut sous la voilette un coup d'œil rapide et indifférent vers moi.

— Pardon, dit-elle entre les dents et comme avec un ennui d'être polie.

Mon cœur battit avec force, car j'avais reconnu Juliette. Et elle aussi m'avait bien reconnue, mais elle n'eut pas l'air d'être surprise ni de se soucier de ma présence.

— Une jolie grue, fit Pierre Chaperon avec un sourire, mais, mon cher, il me semble que vous la regardez avec une attention qui m'inquiéterait si j'étais son époux.

Je ne lui répondis point. Je ne m'occupais point de ses paroles. L'employé de service venait d'ouvrir le compartiment que Juliette et son compagnon avaient retenu, et je les écoutais s'installer pour la nuit.

— Dis-moi, petit rat, fit cette voix à la fois grasse et brève que j'avais entendue au bal des Jolies Rencontres, dis-moi où tu as mis la pharmacie.

C'était le commandant, l'ami en titre de Juliette.

— Vous êtes stupide en vérité, répliqua le « petit rat », mes malles m'ont donné assez de tracas aujourd'hui sans que je m'occupe de vos affaires.

— Mais, petit rat, c'est pour toi que j'emporte une pharmacie. Je suppose qu'à Naples, tu tombes malade. Comment te soigner ? Avec quels remèdes ? Moi qui ne sais pas un mot d'italien. On t'empoisonnerait que je n'y verrais que du feu.

— Vous voilà bien ! Je vous reconnais ! Gai comme un employé des pompes funèbres. Nous partons en voyage. Au lieu d'être heureux, de penser à vous amuser, vous songez à ma prochaine maladie. Mais, petit sot, je me porte à merveille, vous entendez, à merveille !

Le compagnon de route fut sans doute ravi de s'entendre appeler « petit sot ». Ce mot dut lui donner la conviction que Juliette ne voyait pas ses cheveux grisonner et sa peau se craqueler de rides ; dès lors, il s'abandonna à la plus franche gaieté. Derrière la porte nous entendîmes partir de jolies fusées de rires.

Le commandant avait dit qu'il allait à Naples. Je n'avais pris mon billet que pour Menton, mais je continuerais la route, je les suivrais partout.

A ce moment Pierre Chaperon me quitta.

— Bonsoir, mon cher, fit-il. Ne croyez pas que j'aille retrouver Caylus ni Manon, mais bien une vieille tante — sans jeu de mots. Le malheur, c'est qu'elle n'est pas une tante à héritage. — Un Pierre Chaperon en famille, n'est-ce pas que c'est bien parisien ? Que voulez-

vous? J'ai assez des succès mondains; je deviens vieux, j'ambitionne le prix Montyon.

Je ne pensais qu'à Juliette et je ne pouvais détacher mes yeux de cette porte fermée qui me séparait d'elle. Comme j'aurais désiré l'étreindre, la presser, qu'elle le voulût ou non! Une douleur persistait, dans tout mon être, de son brusque passage auprès de moi. Elle eût pu, sans se compromettre, d'un clin d'œil, d'un sourire rapide, me reconnaître. Pourquoi ne l'avait-elle pas fait?

Le voyage ne fut pour moi qu'une attente anxieuse. Je ne goûtai point la beauté des pays que je traversais. De plus en plus cette petite femme occupait despotiquement mes sens et ma pensée. Souvent dans le wagon nous nous rencontrâmes. Elle ne fit pas plus attention à moi que la première fois. Seulement j'observai que le voyage l'avait un peu fripée et défraîchie, qu'elle était assez poudreuse et négligée. Je pensai que son orgueil en était humilié et j'en fus heureux. Ce fut là mon unique triomphe.

Je me suis dit souvent que je me serais affligé bien davantage si j'avais vu Paul auprès d'elle. Je m'imaginai qu'il ne nous avait pas accompagnés, et son image même disparut de ma pensée.

Au train qui courait à toute vapeur dans le plus admirable pays du monde, je reprochais de ne point assez se hâter. J'étais si impatient d'être à Naples! Là sans doute je pourrais lui parler.

Rien ne venait me distraire, ni le paysage, ni mes voisins de route. Pierre Chaperon lui-même n'osait plus se montrer, craignant sans doute que je fusse avec lui trop taciturne et mélancolique.

Malgré tout, si violente que devînt déjà cette possession amoureuse, je trouvais la force de maudire ma chancelante résolution. Je me répétais : « A quoi bon aimer cette femme-là? » Seul le dieu qui pousse les êtres les uns vers les autres eût pu me répondre; nous ne sommes, nous, que des jouets dans sa main et qui ne savons rien de ses caprices.

X

PROFITS AMOUREUX D'UN VOYAGE

Trois jours après mon arrivée, je me trouvais au restaurant du Château de l'Œuf. Un tiède et heureux soleil d'automne illuminait d'une clarté fine, légère, la mer et le Pausilippe. En compagnie de Pierre Chaperon et de toute une caravane je laissais fuir les heures devant des verres de Falerne. Une volée de corneilles n'emplit pas les airs de bruits plus bizarres que ces hommes de tous pays, anglais, allemands, français, russes, polonais, se servant tour à tour des idiomes les plus variés, sans perdre rien, d'ailleurs, de leur accent national. Pierre Chaperon, seul, ne s'exprimait qu'en français, soit

qu'il ignorât les autres langues, soit qu'il dédaignât de les parler aussi imparfaitement que ses compagnons.

— Je viens, mon cher, disait-il, de découvrir un bijou! Dans un magasin de Chiaia. J'ai failli me ruiner. Figurez-vous un portrait qui réunit les grâces des deux sexes. C'est hardi, robuste, et en même temps cela vous a des airs langoureux, d'une tristesse, d'une grâce!... Vous n'imaginez pas. On ne retrouve aujourd'hui ces expressions que chez certaines Américaines ou parfois, à Rome, chez quelques adolescents du peuple... Le professeur Cicogna prétend que c'est un Saint Jean-Baptiste du Sodoma, M. Barbarani soutient au contraire que c'est une Sainte Catherine de Gaudenzio Ferrari. N'est-ce pas charmant que deux passions se satisfassent ainsi devant une seule image?

M. de Sonsfeld, lieutenant aux hussards de la Garde, haussa les épaules et s'écria :

— Affez-fous ffini avec fos saints. On ne parle que de Sainte Vierche, de Pon Tieu ici. Fous ne sortez d'une église que pour entrer dans une autre. Faites-fous tonc curé tout de suite. Moi che n'aime pas les imaches. Ch'aime la réalité, le ziel, la mer, les betits enfants.

— Comme le Christ, monsieur de Sonsfeld.... Mais nous ne vous empêchons pas de regarder les jeunes Napolitains. Seulement commencez par leur débarbouiller le visage, si vous ne voulez pas avoir les ennuis de M. Mielgounof.

— Guels ennuis?

M. Mielgounof, un violoniste russe né en Pologne, n'avait pas compris cette allusion à d'anciennes faiblesses et il dit doucement, d'une voix enfantine :

— Oh! on ne s'amuse pas à Napoli... Voulez-vous que je vous dise où on s'amuse? Eh bien, c'est à Vâsovie. Ainsi l'année dénière, j'étais à Vâsovie. Le prince Rodolphe est venu. On a fait la fête. Eh bien, nous avions avec nous la plus belle femme de Vâsovie... Une femme malhonnête, par exemple, mais belle. Nous lui avons donné un bain de champagne, et puis après nous avons bu dans son bain. Oh! on s'amuse à Vâsovie. Venez un jour, vous verrez!

— Pas avant de vous avoir interviewé, mon cher maître, dit M. Conningsby, rédacteur au *Sun* de New York et au *Moonshine* de Chicago.

— Oh! laissez-moi, je suis fatigué aujourd'hui, et puis j'ai ma sonate à repasser pour ce soir.

— Bien! Bien! Vous ne voulez pas vous laisser interviewer, mais je me vengerai.

— Oh! fit M. de Mielgounof épouvanté, et comment cela?

— Nous avons plus d'un moyen. Par exemple, nous vous ferons dire que Moussorgski est le plus grand compositeur qui ait jamais existé.

— Mais, c'est faux! Je ne le pense pas, vous le savez bien! Je le hais!

— Raison de plus. Nous dirons aussi que vous détestez Sarasate.

— C'est ignominieux, c'est infâme ! Moi qui le joue avec religion, avec la piété d'un ange !

— Je me venge, vous savez bien. Oh ! j'ai fait dire bien d'autres choses à mes interviewés. Tel que vous me voyez, j'ai interviewé toute l'Europe. Je suis allé chez M. de Bismarck. Il m'a crié : « Weg ! Weg ! » en me montrant la porte. Attends un peu, mon bonhomme ! Je l'ai salé en trois colonnes où mon prince reconnaissait qu'il avait causé tous les maux de l'Allemagne et demandait pardon à Dieu et à son pays. Je suis allé aussi chez M. de Moltke. Il a été très poli. Il m'a dit : « Cher monsieur Conningsby, je désirerais vous faire des confidences. Malheureusement cela m'est impossible. Mille regrets. » Je lui ai rendu sa politesse en deux colonnes. Chez M. Crispi, je n'ai même pas été reçu. Pour du coup, je me suis fâché tout rouge. Le ministre a écopé dans une feuille entière. Je lui faisais faire des excuses au roi d'Italie. M. Crispi a prétendu que je lui prêtais des paroles qui n'étaient pas les siennes. L'éditeur du *Sun* s'en est plaint à moi. Je lui ai répondu : « Est-ce M. Crispi qui est rédacteur au *Sun*, ou bien M. Conningsby ? Si c'est M. Conningsby, alors j'ai le droit de rédiger mes articles comme il me plaît et en me privant de la collaboration d'un Italien qui ne connaît pas comme moi, je pense, le goût de mes lecteurs d'Amérique.

— Et pourquoi donc, tenez-vous tant à avoir ma collaboration. Inventez-moi.

— Je ne saurais, je vous l'avoue. J'ignore la musique et il m'est impossible d'imaginer trois colonnes de vos opinions. Et puis j'ai besoin de temps à autre d'interviews authentiques qu'on ne démente point, pour inspirer confiance.

— Prenez un autre homme célèbre, M. Pierre Chaperon, par exemple.

— Vous êtes célèbre, monsieur ? Répondez-moi franchement. Vous savez, nous autres Américains, quand nous nous adressons à des Européens, nous voulons de véritables, de grandes, d'absolues célébrités. Combien gagnez-vous par an ? Cent, deux cent mille francs ?

— Je ne puis certes lutter en célébrité avec M. Mielgounof, répondit Pierre Chaperon.

— Ah ! observa simplement Mielgounof, c'est l'avantage de la musique sur les autres arts : on n'a besoin que d'avoir des oreilles pour la comprendre. A Vâsovie, à Londes, à Petesbourg, à Paris, pâtout je suis connu. Je fais pleurer quand je joue mes sonates. J'ai fait pleurer le tzar. J'ai fait pleurer l'autre jour Mme Sarah Bernhardt. Elle m'a dit : M. Mielgounof, vous êtes le plus grand artiste qué j'aie rencontré ! » Voilà ce qu'elle m'a dit, Mme Sarah Bernhardt !

— Et qu'aurait-elle tonc tit en entendant ces quitaristes, repartit sans malice le lieutenant des hussards de la Garde.

— Oh ! ceux-là ! Ce sont des criminels ! Ils déshonorent leurs instruments. On devrait les mettre à la torture. Tenez ! Je m'en vais repasser ma sonate. Je ne puis pas entendre ces scélérats !

M. Mielgounof partit au moment où un joueur de mandoline et un guitariste entraient dans la salle pour nous faire entendre leurs chansons napolitaines pleines d'ironies, de tristesse et de volupté, qui vous exaltent et où l'on s'absorbe comme dans ce large paysage de Naples, riche de toutes formes et de toutes lumières. Leurs pizzicati gouailleurs que terminent des notes filées et langoureuses, comme des cris d'oiseaux envolés et ravis dans le ciel, me rendaient à ma passion, dont ne m'avaient distrait qu'un instant le babil et les folies des touristes.

Je cherchais Juliette depuis mon arrivée. Je ne l'avais point vue descendre de train et j'avais vainement essayé de la rencontrer aux endroits que fréquentent d'ordinaire les étrangers. Cette déception m'accabla. La solitude de cette ville étrangère, où rien ne m'était familier, exagéra ma peine. J'étais alors trop préoccupé pour prendre garde aux beautés et aux singularités de Naples. Il n'y avait plus rien dans ma vie que l'idée de posséder une femme, et une seule femme. Ardeur folle d'étreinte et de vengeance qu'entretenaient à la fois mes sens et ma vanité virile ! Je promenais partout ma sombre affliction dans cette ville éclatante de clarté, où tout parle de jouissance, dure à l'amour malheureux comme le Londres gorgé de richesses l'est à la misère et à la faim.

Pierre Chaperon et la caravane de cosmopolites me cachèrent un peu ma détresse. Ils vivaient à Naples comme s'ils n'avaient jamais quitté le pays natal, sans rien remarquer de l'existence environnante que la table d'hôte où ils se réunissaient chaque soir, et je me laissais entraîner au milieu d'eux comme le misérable s'en va chez le marchand de vins boire un peu d'oubli et se figurer un instant que la vie coule sans obstacles.

La musique des mandolines et des guitares, des chansons passionnées me rendait ma douleur, mais elle me la rendait légère et ailée ; tant que résonnent ces vives mélodies, on se sent un consolateur, un soutien ; ce n'est qu'ensuite qu'on se retrouve plus accablé.

Cette fois, la musique fut pour moi le prélude d'une fête. A peine les dernières notes s'étaient-elles échappées des cordes qu'une petite servante s'approcha de moi et me tendit une lettre. Elle avait des cheveux noirs plaqués en accroche-cœurs, des dents et des yeux brillants, une robe sale, mais un si joli sourire ! Fillettes de ruelle et d'église, chairs innocentes et pétries d'artifices, ces mignonnes vont du confessionnal chez l'entremetteuse, et mêlent dans leurs poches les rosaires et les billets d'amour.

C'était la première femme que je regardais avec plaisir depuis que j'étais à Naples. C'est qu'aussi elle m'apportait de quoi me rendre heureux : une lettre, une invitation de Juliette.

« Vous avez beau vous faire introuvable, écrivait-elle : on parvient à vous dénicher. Je m'assomme ici. Voulez-vous venir me désennuyer ?

S'il vous plaît de me rencontrer, trouvez-vous cette après-midi, à Porta Capuana. »

J'étais émerveillé que Juliette eût pu me découvrir, et je ne songeai point d'abord au ton cavalier de l'épître.

Cette façon brutale de convoquer un homme qu'on ne s'est point jusque-là soucié de voir et qu'on soupçonne épris, était une des manières de son art d'amoureuse que je vis plus d'une fois se transformer. Elle opposait ainsi l'orgueil à l'orgueil, jugeant qu'une impudeur fière est souvent la meilleure séduction.

Je remis une réponse et quelques lire à la petite servante qui s'envola en chantant.

Juliette avait choisi ce quartier de Naples parce que c'est un quartier populaire où ne s'aventurent guère les étrangers.

Je me rendis aussitôt à la Porte de Capoue où je ne l'attendis qu'un instant. Elle arriva à pied comme si elle connaissait déjà fort bien le chemin.

— Bonjour, mon ami, fit-elle. Elle eut son joli rire franc et heureux, en me tendant les mains.

Elle devenait une femme si nouvelle qu'il eût été absurde de lui garder rancune de fautes qui réellement n'étaient plus les siennes.

J'avais envie de la battre en venant à son rendez-vous et maintenant je ne voulais plus que l'embrasser. Nous eûmes le langage de vieux amants qui se seraient quittés la veille et nous ne parlâmes d'abord que des menus faits de la journée.

— Vous savez, dit-elle, il a fallu m'échapper pour venir vous voir. Il devient insupportable.

— Le commandant ?

— Oui. Qui voulez-vous que ce soit ? Nous sommes allés aujourd'hui au Musée. Il a pris des notes.

— Et que faisiez-vous pendant ce temps-là ?

— Moi je regardais. Il y a des statues admirables. Le Taureau Farnèse. J'ai tout vu. Et puis il y a une pauvre petite Anglaise qui s'est trouvée mal. Heureusement que j'avais mes sels sur moi. J'ai couru vers elle et je les lui ai fait respirer. Elle s'est remise promptement. Elle m'a dit : « Je vous remercie, madame » en excellent français, sans accent. Et puis ses sœurs sont venues me remercier aussi. C'est agréable d'obliger de braves gens qui sentent ce que vous faites pour eux... Le commandant, lui, ne s'occupait de rien. Il en a été bien puni. Il a attrapé une horrible migraine qu'il a encore. Il est rentré se coucher à l'hôtel et j'en ai profité pour venir vous trouver. Suis-je gentille, hein ?

Nous profitâmes de l'obscurité et de la solitude d'une ruelle voisine pour nous baiser aux lèvres.

Mais de tumultueuses clameurs vinrent rompre notre intimité.

Le peuple de Naples a l'air de répéter tous les jours la comédie de la Révolution tant il dépense de cris et de mouvements.

Juliette fut effrayée.

— Oh ! fit-elle, moi qui croyais que ce quartier était bien tranquille.

— Vous ne le connaissiez donc pas ?

— Mais non ! J'y étais passée simplement une fois, en voiture.

La curiosité nous poussa au milieu des déclarations emportées et des commérages intarissables de la foule bruyante qui s'agitait devant le Castel Capuano. On nous regardait avec étonnement, mais sans malveillance. Juliette était vêtue avec un soin exquis qui surprenait ces gens débraillés. Très simple et d'une correction ordinaire à Paris, sa jupe et sa jaquette bien prises à la taille ; mais la chemisette aux fines broderies, la toque aux plumes légères et tout ce qu'il y avait d'élégance et de recherche dans sa parure contrastait avec cet entourage de vieilles masures, d'oripeaux pendus aux fenêtres, d'hommes et de femmes s'invectivant et ne craignant point de se montrer la laideur ou les charmes que Dieu leur a donnés.

Le Castel Capuano est le tribunal de Naples et la procédure y a gardé une simplicité toute patriarcale. J'appris bientôt qu'on jugeait en ce moment un homme accusé d'avoir commis un assassinat par jalousie. Il avait beaucoup de défenseurs et l'on se passionnait pour son acquittement. Nous vîmes une belle fille très entourée qui souriait doucement aux compliments et aux consolations de ses amies. On nous dit que c'était pour elle que l'accusé avait donné un coup de couteau.

— Pourquoi riez-vous? lui demanda un indiscret.

— Songo felice, signor, répondit-elle simplement, pecche n'è testemmonia.

Elle dit qu'elle est heureuse, fis-je en traduisant sa réponse pour Juliette, parce qu'il n'y a pas de témoins.

A ce moment, un petit homme qui semblait avoir volé sa tête rouge aux gros yeux blancs à quelque devanture d'un marchand de jouets, sortit de Castel Capuano, avec une robe sous le bras, et se livra à une mimique endiablée de Polichinelle devant un homme plus petit encore et qui parut s'anéantir à sa vue, comme un écolier surpris par son maître. On nous apprit que c'était un juge qui, ayant vainement cherché au tribunal un avocat pour défendre l'accusé, était descendu sur la place et venait enfin d'en trouver un.

— L'audience s'est prolongée un peu tard aujourd'hui, nous dit un voisin complaisant, et tous ces messieurs sont à Chiaia pour voir passer les équipages et les jolies femmes.

Le juge montait quatre à quatre les vieux escaliers branlants et pourris du Castel Capuano, sous les voûtes tendues de toiles d'araignées, et le malheureux petit avocat, qui n'avait pu se dérober avec ses amis, le suivait lentement avec une mine résignée, mais lamentable.

— Ah ! fit Juliette, on s'amuse plus ici qu'au Musée.

— Le Musée est divertissant aussi, repris-je, à condition qu'on n'y aille point avec un Baedeker, un guide et un carnet de notes. Il faut se donner franchement à la vie d'autrefois comme à celle d'aujourd'hui. Notre petite vie à nous seuls est si étroite, si limitée.

— Croyez-vous? fit-elle, avec dépit.

— Quelquefois, repris-je, quand on n'a point l'amour que l'on souhaite.

Puis, comme elle semblait craindre des reproches, je détournai la conversation.

— Voyez comme ce peuple est raisonnable, dis-je. Ces gens souffrent une police et en admettent même la nécessité, mais ils n'en font pas comme nous une religion. Un homme touché par un gendarme, condamné par un juge, enfermé dans une prison, n'est pas déchu. Un homme qui, dans un moment de passion, a levé son couteau sur un rival ne cesse pas pour cela à leurs yeux d'être un homme comme eux. Ils n'ont pas l'idée, à l'exemple de nos singuliers moralistes, d'en faire un monstre, un être à part. Leurs instincts ne sont-ils pas plus sages que notre jugement?

— Comme vous avez des idées bizarres! répliqua-t-elle simplement.

Je ne pouvais pas fuir plus longtemps une explication à laquelle me ramenaient toutes mes pensées et jusqu'aux détours de notre entretien.

— Si je comprends à merveille l'indulgence de ce peuple pour les criminels, repris-je, c'est que je comprends aussi la colère qui peut inspirer les crimes.

Elle se sentit désignée et sourit légèrement.

— Est-ce moi, demanda-t-elle, qui vous ai rendu si intelligent?

Comme je ne répondais rien, elle changea de ton et s'écria :

— Moi aussi, croyez-le, j'ai été bien irritée contre vous.

(*A suivre.*)

HUGUES REBELL

Un Chien

Tout petit, les yeux à peine ouverts, on l'avait baptisé Tommy ; dès que je l'eus, je l'appelai Toto, machinalement, sans me rendre compte alors, comme plus tard, à quel point la sonorité modeste et sans gloire de ce nom complétait harmonieusement l'ensemble de sa petite personne terne et bon enfant.

Je ne pouvais, même dans les premiers temps, prononcer hors de sa présence les deux syllabes que ma paresse avait adoptées pour le désigner, sans voir aussitôt s'évoquer, avec la silhouette effacée du petit griffon bas sur pattes qu'il était, le souvenir de la tendresse résignée de son œil unique. Tout de suite, je l'avais aimé pour la volonté manifeste et touchante de plaire par laquelle il semblait vouloir racheter ce que cette infirmité donnait de médiocre à son aspect. Au bout de quelques jours, il avait contracté près de moi, en deux ou trois soirées de jeu, des manies qui devaient constituer le fond de ses talents de petit chien. C'est ainsi qu'il sut très vite se dresser debout sur ses pattes de derrière, successivement repliées ou allongées suivant qu'on lui demandait le « petit beau » ou le « grand beau » ; sauter pour « Félix » sans sauter pour le « Roi » ; se rouler sur le dos à la demande « Comment on se couche ? » Il avait élu domicile pour la nuit près de mon lit, sur un petit tapis dont il se faisait un jeu de revendiquer, avec des grondements peu convaincus, l'exclusive propriété quand je feignais de tenter de le lui soustraire.

Mais, à ces prouesses faciles, il joignait un attachement, une sensibilité rares. Quand je sortais sans lui, son œil n'avait pas un reproche ; il s'étendait en travers de la porte, et mon retour le trouvait, quelle qu'eût été la durée de mon absence, à la même place et dans la même posture, qu'il ne quittait que pour me prodiguer les marques de sa joie de me revoir.

Quand je lisais, il se couchait sous mon siège, et son souffle court et régulier m'attestait, en montant vers moi, sa quiétude exempte de vœux.

Quand je pleurais, il rampait sans se lever hors de sa cachette jusqu'à se trouver bien en face de moi ; et là, le nez appuyé sur ses pattes de devant, il me regardait, — de son œil unique. — Ah ! ce regard, puis-je l'oublier ! J'ai vu d'autres chiens, empressés autour d'un maître éploré, témoigner par des mouvements désordonnés de tendresse qu'ils comprenaient le sens des pleurs ; jamais je n'ai pu me défendre de percevoir dans leur attitude une nuance d'indiscrète importunité ; l'intelligence de mon chien à moi s'était incontestablement ouverte à cette distinction subtile du mal de la douleur et du

bienfait des larmes ; son œil éteint disait alors sa compassion de mon chagrin ; son corps immobile attestait sa conscience du regret qui naît des sanglots retenus ; j'étais arrivé à connaître si bien le reflet de mes tristesses dans son œil et dans ses attitudes, qu'à ces jours de misère injustifiée où, rien qu'au défilé du cortège des misères humaines, à l'étreinte de toute la douleur de vivre, le cœur s'attendrit si bien, qu'inconscientes, les larmes se mettent à ruisseler le long des joues, bien des fois c'est en le regardant que j'avais compris que je pleurais.

C'était mon meilleur ami.

Incapable une fois de plus de résister à l'attendrissement du spectacle des prouesses habituelles qu'il me prodiguait dès qu'il me voyait le chapeau sur la tête, je l'avais emmené dehors avec moi un dimanche d'hiver.

Je me souviens que l'air était sec et froid ; une brume légère accrochée aux branches dénudées disait exquisement, si près de la réalité, la présence du bon rêve qui facilite la vie.

Tout m'est resté si bien précis de ce jour-là, que je retrouve aujourd'hui encore, au fond de ma mémoire, le souvenir de l'état d'âme qui me rendait allègre.

A voir trottiner devant moi le petit compagnon de ma solitude, si vivant et si joyeux, je sentais monter en moi la joie qui gonfle le cœur de tout être, conscient que, pour un moment du moins, il est le miracle pour un autre être.

Tout à coup, dans une rue qui montait, et que je revois, elle aussi, ah ! comme si j'étais encore à cette minute même, je le vis piquer au galop, tête baissée, sur un moineau qui picorait du crottin ; — il avait toujours aimé les moineaux follement ; — une voiture arrivait en sens inverse, et, avant que je pusse faire un mouvement, de toute la rapidité de sa course, encore accrue par la descente, elle passait sur le petit corps, pendant qu'il s'acharnait, affolé, à la pénétration du mystère de cette vie double qui le passionnait, aérienne et terrestre.

J'étais à vingt pas, et je le crus mort sur le coup ; dans un éclair d'imagination, je vis, pendant que je courais à lui sans le courage de le regarder, le pauvre œil unique chaviré à son tour ; je crus que c'en était fini de la jolie petite âme, du petit corps si docile ; et quand je le ramassai, tout pantelant, et que, la main sous le ventre si chaud, tout poissé de sang, je sentis battre encore à coups précipités, près de la patte gauche, le bon petit cœur, je compris seulement quelle émotion vraiment vitale venait de me parcourir tout entier, et quels liens pouvaient réunir à la destinée de ce qu'on appelle une bête — un homme.

Quelques minutes plus tard, le blessé reposait sur son tapis habituel, les côtes enfoncées, et, tout de suite, je compris bien qu'il allait mourir.

La lèvre inférieure pendait, ruisselante d'écume, découvrant les petites dents de poupée ; le sifflement faible et déchirant qui montait de la poitrine aplatie disait clairement l'adieu d'une vie tarie à sa

source; quiconque l'eût perçu, de loin même et sans en soupçonner l'origine, si caractéristique, eût compris qu'il chantait le poème d'une fin.

Alors, j'assistai à ce spectacle : dans l'œil de la petite bête s'alluma l'éclair d'une volonté merveilleuse, plus qu'humaine ; à travers un brouillard de larmes je la vis se dresser, saisie du désir fou de me donner, avant de s'éteindre, un dernier spectacle des prouesses que je lui avais apprises.

Oui, je crois fermement qu'à ce moment suprême, dans la tête du petit chien agonisant le rouleau des souvenirs se déroula, par l'effet du même miracle qui éclaire le visage des hommes qui vont mourir du reflet pâli des jours passés ; — si faible et si touchant, quand reparut à son tour sur l'écran de sa mémoire la vision des jours où je l'avais recueilli, il se coucha, pantelant, sur le dos, mimant avec le désespoir de l'impuissance finale les grâces des beaux jours enfuis.

La mort le prit assis sur ses petites pattes repliées, et il s'effondra brusquement en arrière ; ce qui lui restait à ce moment de vie, de volonté, de tendresse, était tendu vers un tel effort, que sa chute eut une grandeur. J'y crus voir alors un symbole de tout ce que, sans une minute de grâce ou de pitié, la mort, après que son approche seule l'a suscité, arrête si souvent cruellement au seuil des êtres avec la vie, d'éperdus besoins d'expansion.

J'avais perdu mon meilleur ami.

DANIEL MAZE

Six variations sur le Vase et sur la Rose

Orient de fantaisie...

I

Laissez ce soir votre viole,
chère jolie, et votre baladin :
j'ai mis, voyez, les trois roses du jardin
au col fragile de cette fiole.

Sur le verre de Schiraz qui se corrode,
le feu, jadis, comme un magicien se joue,
a dessiné des rubis et des émeraudes, —
et les roses ont l'incarnat de vos joues.

Le col du vase comme le vôtre est gracieux
et l'anse est mignonne comme vos poignets,
et l'eau où les roses sont baignées,
est claire, chère jolie, comme vos yeux.

Mais quand je jetterai les roses,
quand je viderai cette frêle fiole,
vous aurez repris peut-être votre viole
et ce nain savant qui sait si peu de choses ;

vous aurez oublié que je vous aime
et vous serez — sans amour, rieuse ou morose —
comme cette fiole de Schiraz ou de Bohême
à panse vide et col sans roses.

II

Usyeb, tu es beau comme un lis blond
qui penche sa corolle fraîche sur mes lèvres,
et ton corps d'enfant n'est pas félon
comme le corps souple des courtisanes mauvaises,
petit Usyeb candide aux cheveux blonds.

Petit Usyeb aux baisers de miel trop cher,
ton corps est fluet comme une fleur, ou presque,
car tu n'as, toi, ni les hanches élargies de chair
comme une danseuse mauresque,
ni les épaules tombantes d'une fillette,
ni les seins gonflés, petit gamin trop cher...

— Et voilà pourtant, chère mignonne, les choses
que dit ce vieux poète fourbe et menteur d'Endor,
qui joue aux cordes des courges creuses;
mais ne l'écoute pas, petite aimée aux cheveux d'or :
tu sais bien que tu es la plus jolie des roses,
et que je n'adore
que ton corps parfumé de petite amoureuse.

III

M'aimée, souffre que ton fou s'attarde,
ce soir encore où tu reposes,
à t'offrir ces essences rares de Bagdad
pour tes pieds qui sont mignons comme des roses.

Pour tes cheveux d'or souple voici la myrrhe,
et voici le henné pour tes ongles roses;
tu es plus riche de toutes ces choses
que les mages, les rois et les émirs.

Laisse-moi dérober encore une caresse
au creux de tes bras, au creux de tes hanches.
au creux de tes seins qui me paraissent
de chères petites colombes blanches.

Car ton corps, tu sais bien, charmeuse enfant de Schiraz
est le beau vase dont Dieu fut le vieux potier,
et que notre amour comme une rose
embaume tout entier.

IV

Voici des mules brochées de soie verte,
chère, pour remplacer tes babouches usées
qui bâillent comme des bouches ouvertes
de grenouilles fluettes dans la rosée.

Voici des mules brochées de soie verte
chère, avec de fins lacets d'argent :
c'est une vieille qui les a faites,
une vieille à ses aiguilles songeant.

Donne-moi ton petit pied peureux et nu
comme une main mignonne d'amour qui dort,
que je noue à tes chevilles menues
mes mules de soie verte à grelots d'or.

Et danse maintenant! Mes doigts font rire
ma guitare sur mes genoux croisés :
sois amoureuse à en mourir
de ma barbe blonde et de mon cœur brisé.

Ta robe légère est sur ta chair
comme une toile d'araignée sur une rose ;
danse, danse comme mon cœur, toute chère,
ou plutôt non, donne-moi la caresse qui repose.

Mais tes jambes de fillette se dérobent :
Oh! soutiens toi! Oh! danse encor,
et fais tourner mon cœur et ton corps et ta robe
sur tes mules de soie verte à grelots d'or!

V

Si tu veux une fiole jolie
et fine comme une fillette arabe,
petite folle aux chères folies,
petite amoureuse adorable,

si tu veux une fiole d'argile peinte
et d'argent ciselé, mignonne,
la voici pour y mettre la myrrhe et mainte
autre odeur d'héliotrope d'automne.

Maintenant parfume notre lit de violette
et tes lèvres amoureuses d'iris,
et brûle dans une cassolette
cet étrange ambre gris qui nous grise.

Mais garde pour demain
cette fiole mystérieuse de myrrhe,
ces essences de rose et de jasmin,
et laisse-moi ce soir, dormir

dans l'or embaumé de tes boucles
plus douces que tous les sachets d'Engaddi,
avec la féerique fleur de ton corps souple
entre mes bras de magicien maudit.

VI

Puisque les roses s'effeuillent dans la brise
et que l'oiseau d'Hafiz au paradis s'envole,
faut-il briser les cordes de ma viole,
comme mon cœur, mon cœur de fol se brise ?

On t'a fait en bois de rose du Liban
le plus mignon cercueil qu'on ait jamais eu ;
on t'a mis comme aux anges un voile blanc
et tu es jolie comme Jésus.

La mort en fleur sur le mince filet
de ta bouche purpurine et rosée
aux lueurs des cierges s'est posée
comme un papillon violet,

et le bandeau de cheveux d'or qui va s'éclaircir
jusqu'à la nacre de l'oreille,
n'encadre plus qu'un visage pareil
à la douceur agonisante de la cire.

Maintenant les doigts fluets de ta main
aux secrets charmeurs d'amour
ne broderont plus en fil de carmin
mon nom de fol sur notre livre d'amour ;

maintenant tes doigts légers
au fil des cithares ou des cinnors
ne me feront plus songer
à la chanson des cordes d'or ;

et ma main vieillie aux doigts amaigris,
jamais non plus, jamais ne récrira
ces songeries de baladin de Syrie
sur papier de soie rose de Sipparah.

TRISTAN KLINGSOR

Flétrissures

La Chambre a prétendu, par son ordre du jour du 16 décembre, flétrir les actes de candidature officielle. Il est certain que l'enquête parlementaire sur l'élection de Narbonne a révélé des détails caractéristiques, qui permettent d'étudier sur un exemple la manière de préparer les bonnes élections et de réparer les mauvaises. Mais si la Chambre a cru donner à son ordre du jour, selon la phrase de M. Viviani, « la force souveraine d'une condamnation morale », elle s'est gravement trompée.

D'abord il est trop évident que cette « indignation vertueuse » n'est que l'indignation hypocrite et intéressée d'un parti politique. Les députés radicaux se révoltent à l'idée de la candidature officielle exercée au profit des modérés; mais, à la fin de chaque législature, ils intriguent pour qu'il y ait, à l'intérieur, un ministre radical. Un des grands reproches qu'on continue d'adresser à M. Brisson, c'est d'avoir en 1885 respecté le suffrage universel, au risque de laisser ses adversaires entrer en majorité à la Chambre. Ni M. Viviani, ni M. Dujardin-Baumetz n'ont, jusqu'à ce jour, adressé d'interpellation rétrospective au gouvernement radical qui versa 5,000 fr. dans une caisse particulière, en vue de l'élection d'un candidat socialiste.

En second lieu, il est manifeste que le vote du 16 décembre n'a pas été seulement un vote de parti, mais encore un vote de rancune personnelle. Tous les adversaires de M. Barthou ont crié bien haut que, dans tous les arrondissements, on avait vu la même comédie qu'à Narbonne; or, au 16 décembre, toutes les élections avaient été examinées sauf deux, et la Chambre n'avait encore prononcé aucune invalidation pour faits de pression officielle. M. Dupuy ignorait-il qu'à Roubaix, l'administration a combattu M. Jules Guesde? Et n'est-il pas venu à l'idée de M. Viviani que le préfet du Tarn n'avait peut-être pas gardé, vis-à-vis du marquis de Solages, la stricte impartialité que lui dictait son devoir? Toujours est-il que M. Dupuy n'a pas demandé à la Chambre d'invalider M. Motte, et M. Viviani n'a pas encore trouvé l'occasion de rappeler à la Chambre le nom de Jaurès. Il est clair que M. Dupuy a saisi l'occasion que lui offrait l'élection de Narbonne pour se venger de M. Barthou qui lui a déjà joué plus d'un méchant tour; il est clair que les antisémites ont vu dans le discours de M. Viviani comme une revanche du discours de M. Poincaré, que la Ligue des roits de l'homme venait de faire afficher. M.

Viviani est toujours véhément, quand, prétendant parler au nom des socialistes, il peut, en même temps, ne pas déplaire aux antisémites. Il a proposé un jour d'amnistier les bandits antijuifs d'Alger ; il n'a pas protesté quand un de ses collègues demanda qu'on laissât « Zola à l'égout ». Il a prononcé avant les élections un discours virulent contre la magistrature civile, dont les nationalistes demandent aujourd'hui un second affichage ; on attend encore son réquisitoire contre les conseils de guerre.

Il est regrettable que M. Barthou n'ait pas eu l'audace qu'eut jadis, dans une occasion analogue, M. Rouvier. M. Barthou n'avait qu'à dire à ses collègues : « Vous voulez des élections *pures*, selon l'innocente expression de M. Dupuy ; mais vous savez bien que, si les élections avaient été pures, aucun de vous ne serait ici. » Il est vraiment étrange qu'une Chambre, élue au prix de tant de mensonges, de lâchetés et de corruptions, se croie le droit de condamner un procédé électoral. Il faut une certaine audace à M. Viviani pour dire que, dans la campagne du printemps dernier, tous ont, « sur le champ de bataille élargi, lutté idées contre idées, doctrine contre doctrine, drapeau contre drapeau ». La vérité est qu'on s'est débattu dans l'injure et l'équivoque. M. Viviani a-t-il oublié la liste des candidats officiels de l'*Intransigeant?* Les électeurs de la Sorbonne se rappellent encore que, pour leur député comme pour M. Méline, il n'y avait pas, au moment des élections, d'affaire Dreyfus.

Dans ces derniers temps, il est vrai, M. Viviani s'est nettement rallié au parti revisionniste. Il a approuvé les paroles de M. Brisson quand l'ancien président du Conseil demanda que le dossier secret fût communiqué à la Cour de cassation et à la défense. Mais l' « indignation vertueuse » de ceux qui condamnaient avec lui M. Barthou se traduisait cette fois, selon l'expression même du président de la Chambre, par des cris qui n'avaient rien d'humain. Le gouvernement et la majorité donnaient satisfaction à M. Lazies contre M. Brisson, et applaudissaient cette nouvelle déclaration de M. Cavaignac, que nous ne sommes pas maîtres chez nous de traiter nos affaires comme nous l'entendons.

La question du dossier secret est pourtant bien simple : si le gouvernement estime qu'il y a danger pour la sûreté de l'Etat à ce que certaines pièces soient divulguées, il peut demander le huis-clos. M. Brisson trouve même que ce n'est pas nécessaire ; et il est bien probable qu'avec de légères précautions, on pourrait s'en passer, ce qui vaudrait mieux à tous égards. En tous cas, il est inadmissible qu'on affecte des airs tragiques à l'idée que la Cour de cassation et la défense pourront prendre connaissance de pièces déjà connues d'une trentaine de ministres et d'officiers. Dreyfus, à le supposer coupable, est dorénavant inoffensif ; Me Mornard et Mme Dreyfus présentent autant de garanties qu'un député ou un capitaine. Toute la confusion dans cette affaire est venue de ce qu'on accordait plus d'autorité à la parole d'un officier qu'à celle d'un citoyen. Au Sénat, quand M. Cons-

tans demanda que les prévenus devant un Conseil de guerre fussent assistés d'un défenseur civil, un sénateur de la droite laissa entendre que la robe était plus suspecte de trahir le secret que l'uniforme, et, s'il ne le dit pas, ce fut par respect pour la mémoire de Berryer. Aujourd'hui on frémit en pensant qu'un avocat va être initié aux secrets du deuxième bureau. Plutôt la guerre civile, s'écrient les uns ; plutôt l'acquittement, prêchent d'un air magnanime les bons apôtres. En réalité, ils cherchent à nous faire reculer d'effroi devant la vérité ou du moins à laisser le doute et le trouble dans les consciences. Pour de tels procédés, la Chambre n'a pas encore trouvé de flétrissure.

C'est que M. Dupuy s'entend à guider les flétrissures de la Chambre. Le 16 décembre, il faisait blâmer M. Barthou par M. Drumont et M. Viviani ; le 23, il force les députés élus avec l'appui de la *Libre Parole* à désavouer M. Max Régis. A qui le tour maintenant ? Cela dépend sans doute de ce que fera la Cour de cassation et de ce qu'en dira l'opinion publique. Mais il importait d'affirmer dès aujourd'hui que ni ce gouvernement ni cette Chambre n'ont qualité pour flétrir qui que ce soit.

JACQUES LAUBIER

Notules de Théâtre

M. Alfred Athys ne pouvant reprendre encore ses articles de critique dramatique, il faut que La revue blanche *s'excuse près de ses lecteurs et des écrivains d'avoir dû morceler en notules les études qu'ils avaient accoutumé de trouver ici.*

Vaudeville : **Georgette Lemeunier,** pièce en quatre actes de M. Maurice Donnay.

M. Donnay n'a pas failli à sa réputation et l'on sait si depuis *Amants*, *la Douloureuse* et *l'Affranchie* elle est lourde à porter.

Il n'est pas cette fois moins spirituel. Il y a dans sa *Georgette Lemeunier* infiniment d'esprit. Même, quand on l'écoute, il semble qu'il y en ait dans cette pièce plus que dans les autres; mais, oublierait-on que c'est impossible, qu'il faudrait remarquer que ce n'est là qu'une illusion, parente de celle grâce à quoi jamais une femme ne nous paraît plus jolie que quand elle nous regarde. On objecte que quelques traits parmi les plus brillants pourraient indifféremment trouver place dans n'importe quelle comédie et qu'elles ne s'appliquent exactement ni au sujet ni à l'action. Combien il est facile de répondre qu'ils donnent du moins infiniment d'agrément au dialogue, que par là ils sont utiles, que ce superflu d'un prodigue ne l'épuise pas et que, quand bien même il serait ôté, il resterait encore dans ces quatre actes plus de mots de situation, plus de formules heureuses où s'imprime en relief un caractère, plus de fantaisie, d'entrain, de gaîté, de belle humeur qu'on n'en pourrait recueillir dans toutes les pièces que nous vaut une saison. C'est un régal. La délicate denrée n'est pas si commune. Il s'en faut.

M. Donnay n'a pas que prodigieusement d'esprit et de fantaisie heureuse, il a cette chose plus rare encore et qui ne peut pas davantage se définir sans une pédanterie dont il nous ferait rougir, il a le don. Il est aimable, il nous charme. Combien d'autres se travaillent dont il peut se contenter de louer les intentions ! qu'il ait à indiquer une scène, ou seulement un geste, qu'il écrive une de ces scènes âpres comme la conversation de Lemeunier et de sa belle Madame Sourette au deux, qu'il en aborde une aussi scabreuse que la discussion d'argent du trois, qu'il s'abandonne au plaisir de ces instants voluptueux avec quoi il excelle à nous émouvoir, ou qu'enfin il élargisse sa manière jusqu'à nous faire songer, dans la scène de l'irascible général ou de la restitution des bagues, aux plus jolies comédies du dix-huitième, même à Molière, c'est toujours, dans les détails ou pour l'essentiel, on dirait sans effort, qu'il réussit admirablement à nous présenter de petits tableaux charmants. Son aisance est prodigieuse. Si quelqu'un observe que parfois il y a des défaillances de métier, c'est sans aucun doute le métier qui a tort. Les objets où

aboutit l'art de M. Donnay sont parfaits. Il réussit à nous attendrir, il sait nous faire rire. Que veut-on de plus?

Prenez garde d'ailleurs qu'il ne s'y trouve point. Il prétend nous faire réfléchir et il y parvient. Sans doute, tant qu'il nous charme il ne nous en laisse pas le loisir. Mais nous gardons le souvenir de l'aimable et peu scrupuleuse Sourette, de la qualité d'honnêteté qui fait le charme et parfois la dureté de sa Georgette. On n'oublie facilement ni l'ardeur et l'adresse de la belle Madame Sourette, ni les embarras où sa puérilité amène le savant Lemeunier, ni ce que vaut l'inquiétante sagesse de Me Journay. On ne sait pas bien pour qui l'auteur prend au demeurant parti, mais ingénieusement, il ne s'en met pas plus en peine que l'existence même, où nous nous débattons. Il ne tire pas de moralité; c'est affaire au jugement dernier. Il regarde vivre ses contemporains et nous fournit le plaisir de nous attribuer ses observations. La matière est assez ample.

On aperçoit déjà qu'il ne lui suffit point d'être le plus mordant, le plus voluptueux, le plus âpre, le plus aigu des observateurs et des écrivains, le plus troublant en même temps que le plus aimable. Tout cela lui paraît trop aisé, et à le lire ou l'écouter on comprend qu'il soit devenu difficile. Je ne serais pas étonné que sous peu — il a commencé déjà — il ne donne fort à faire aux moralistes et aux sociologues.

Ce ne sont plus des interprètes, ce sont véritablement des collaborateurs qu'il rencontre avec des protagonistes comme Mme Réjane, M. Huguenet ou le délicieux Guitry. A les regarder vivre, car ils nous font oublier qu'ils jouent, on se demande si c'est eux qui se félicitent davantage de ce que l'auteur leur donne à faire ou lui de ce qu'ils en font. M. Nertann est un acteur de tout premier ordre et sur le talent de qui il y a plaisir à compter; Mlle Migard ferait excuser toutes les folies commises pour lui plaire, Mlle Avril est toute gracieuse, mais tous sont excellents. A. B.

Renaissance : **Otello**, interprété par M. Novelli.

Les malheureux à qui le ciel n'a pas donné de parler italien peuvent cependant aller regarder M. Novelli : c'est un mime bien plus expressif encore que le gros Séverin, pas une de ses phrases n'est perdue ; vous les lisez toutes sur son visage et vous les voyez dans ses gèstes. Les heureux qui comprennent un peu cette belle langue de poètes, l'entendront, magnifique et impérieuse : la voix assez sourde de Novelli n'a pas d'écho, elle est parfaitement nette. Enfin ceux qui aiment la vanité des discussions se perdront en commentaires sur cette façon de concevoir la vie : car Novelli ne joue pas « en beauté ». Il avait à interpréter, il est vrai, le More de Venise : or, Otello doit être aussi laid qu'il est bête. Si Mounet-Sully, cependant, ou tout autre français moins célèbre, devait nous rendre ce personnage, vous le verriez faire d'amples gestes, moduler des cris ingénieusement

terribles, porter sa tête, disposer ses jambes. Novelli ne fait rien de tout cela : c'est un effrayant cinématographe du doute et de la jalousie la plus bestiale. On voit que le cœur lui fait mal, et à la fin, il se coupe la gorge d'une manière vraiment hideuse. Mais pour parler à Desdémone, que de carresses, que de câlineries : une mère ! Enfin, il a le génie positif et charmant des méridionaux, qui sont de grands poètes puisqu'ils croient toujours que c'est arrivé, et nous le font croire.

Mais les acteurs devraient bien apprendre à manier leurs épées. Se rappelle-t-on comme Coquelin faisait peine dans le duel de Cyrano ? Novelli, dans la dernière scène, donne un coup de sabre à Iago, et c'est triste à voir. C. D.

Nouveau-Théâtre : **La Briguedondaine,** comédie en quatre actes de M. Henri Pagat.

Tous ceux qui savent choisir leurs lectures connaissent les romans de M. Henri Pagat : *la bonne en or*, *le baron Pangorju*, *Pangorju au pouvoir*, etc... L'écrivain distingué de ces livres curieux a réuni les plus piquantes des observations, éparses en ses ouvrages divers, sur les ruraux et la politique au village, dans une comédie jouée au Nouveau-Théâtre sous le titre énigmatique de : *La Briguedondaine*. Hésitante entre la grosse joie du vaudeville et la plaisante amertume de la satire, cette pièce aurait plu parmi tant d'autres de même genre, aux habitués de l'ancien Théâtre-Libre. Elle n'a réussi que par fragments, l'autre soir.

L'élection de M. de Sombacour, propriétaire foncier et gentleman raffiné, dépend de la Merlin, une commère haute en couleurs, légère, de mœurs seulement, qui est amoureuse du candidat et ne lui apportera les votes dont elle dispose que s'il consent à satisfaire sa passion. Nous avons vu maintes fois, aux Variétés ou au Palais-Royal, Mme Mathilde dans un rôle semblable à celui de la Merlin. M. Pagat est trop un homme de lettres et pas assez un vaudevilliste pour avoir tiré de la situation tout le comique violent qu'y aurait trouvé M. Bisson par exemple. Il a voulu maintenir sa pièce dans un ton d'études de mœurs et de recherche psychologique, et certains couplets de littérature, destinés à compenser d'autres effets plus gros, sans rétablir l'équilibre, parviennent à refroidir l'action.

L'interprétation est bonne. M. Bour est bon dans le rôle du candidat-gentilhommme. Mlle Basset est bonne dans le rôle de la Merlin. Incarnant le personnage élégant de Mme de Sombacour, Mlle Demongey est tout à fait charmante de grâce vive et de spirituelle finesse. E. F.

Odéon : **La Reine Fiammette,** de M. Catulle Mendès.

L'Odéon a été heureusement inspiré de reprendre cette *Reine Fiammette* de Mendès, où le signor Capoul avait laissé transparaître ses dons de haute cocasserie. Elle est délicieuse, cette féerie lyrique,

et jamais conte bleu ne fut conté par un poète à l'âme plus rose, plus éprise des chairs roses et de la douceur d'aimer. Peut-être pourrait-on regretter qu'à la fin sa muse, plus sévère, ait cru devoir froncer ses fins sourcils et se courroucer et punir. Le tragique appareil du dénouement nous trouve un peu incrédules, nous qui avions cru suivre un Shakespeare paradoxal, dans une Bologne d'irréalité. C'était donc sérieux ! Elle existait donc cette Fiammette, cette petite flamme capricieuse, reine artificielle et menue et enfant et femme ! Elle vivait donc d'une vraie vie puisqu'un déplorable Sforza peut l'atteindre en plein petit cœur et offrir au bourreau la plus jolie fragilité d'âme qui se puisse rêver ! Non ! non ! la petite flamme ne saurait périr et nous la retrouverons, follet encore amoureux, sur la tombe chérie de l'amant.

Les trois premiers actes de ce poème dramatique sont exquis, d'une joliesse et d'une grâce lyriques à quoi rien d'actuel n'est comparable. Depuis Banville, personne n'eût à même degré le don de ravir un public françois par la musique du rythme et de la rime. Et que de trouvailles, que de bonheur, que de rencontres inouïes d'expression ! J'aime moins les deux derniers actes, où le rêve tourne au cauchemar et la comédie légère au drame ténébreux. Mais qu'importe ! On a dû à cette Fiammetta des joies d'exception ! On sait qu'elle est le caprice même ! Peut-on lui en vouloir de nous décevoir un peu avant de nous fausser compagnie ?

Mlle Léonie Yahne a été fort applaudie, jolie dans le joli rôle, peut-être plus petite maîtresse du XVIIIe siècle que reine de féerie shakespearienne, ou, s'il vous plaît, piquante plus que lyrique. Cependant exquise et menue et fragile, très Saxe et figurine.

Mais les grands bravos sont allés à l'ardente et grave Segond-Weber qui, quoique travestie, c'est-à-dire toujours un peu déguisée, nous sut profondément émouvoir. Ah ! l'admirable artiste et qu'elle nous doit d'autres neuves et belles créations !

Des hommes, je dirai peu de chose ; plus, serait trop. Marquet a de la prestance et de la voix au besoin ; son rôle est peu reluisant ; n'insistons pas. Mais déclarons décidément Rameau des plus fâcheux. Cet artiste a de la bonne volonté, j'en suis assuré ; il a de l'élan et de l'enthousiasme ; mais il déclame de la façon la plus intolérable et il est très difficile de suivre son articulation défectueuse et peu distincte. Je regrette d'être si sévère ; c'est sans doute qu'au fond j'ai une grande sympathie pour lui.

Théâtre Antoine : **Britannicus.**

Le Théâtre Antoine nous a donné une très intéressante représentation de *Britannicus*. Sans doute nous attendons d'Antoine tout autre chose et je crois que le Tout-Paris des trois centièmes, le bon public d'amateurs et de lettrés fidèles au vieil art classique, lui fera fête lorsqu'il nous donnera (prochainement, je crois) *Bérénice* ou *l'Ecole des Femmes*, longuement préparés, travaillés et renouvelés quant à

la mise en scène, au décor, au costume. Mais cette fois nous savions que *Britannicus* avait été hâtivement répété entre deux répétitions de *Résultat des courses*, parce qu'Antoine, ravi d'avoir réunis Mme Marie Laurent, Mlle Mellot et M. de Max, n'avait pas pu résister à l'attrait d'une telle interprétation que peut-être il ne retrouverait plus de longtemps.

La représentation fut intéressante. Mme Laurent retrouva dans ce rôle d'Agrippine quelques-uns de ces accents impérieux qui lui donnèrent autrefois tant d'autorité sur les masses. Mlle Mellot fut une Junie délicieuse dont la grâce penchée et la voix enveloppante expliquèrent et justifièrent la crise passionnelle de Néron. Ce dernier a été merveilleusement évoqué par de Max qui est certes le tragédien le mieux doué de ce temps. Quant au rôle de Narcisse, il y aurait peut-être quelques réserves à faire sur la façon dont il a été interprété par l'excellent Gémier ; malheureusement la place nous est mesurée et nous aurons occasion de revenir sur ce sujet.

La représentation était précédée d'une conférence de Vanor, qui fut un modèle d'érudition, d'esprit et de paradoxe. Mais, mon cher maître, discréditer Racine n'est pas nécessairement réhabiliter Néron. Ah ! si vous n'aviez pas tant d'esprit, que d'objections ! Mais voilà ! on n'a pas le courage d'avoir raison contre vous.

Théâtre de l'Œuvre : **Mesure pour mesure**, traduit en vers par M. Ménard.

Je ne voulais pas clore ces quelques notes hâtives et évidemment improvisées sans remercier l'Œuvre en la personne de M. Lugné-Poë de la curieuse tentative d'art à laquelle il nous convia au Cirque-d'Eté. La représentation de *Mesure pour mesure* sur une estrade, selon les traditions de la société élisabéthaine, nous a prouvé, en effet, que le drame peut fort bien se passer de cartonnages et que l'illusion scénique n'est pas indispensable à l'œuvre d'un *poète*. Le vers se suffit, il évoque et à soi-même se crée son décor. Soit ! Mais quand le poète ne sera plus Shakespeare ? Et ici même, ce n'était pas souvent Shakespeare ! Car cette comédie, longue et d'intérêt assez mince, n'est pas de ses meilleures et il était traduit (en vers, chose regrettable !) c'est-à-dire toujours un peu trahi. Malgré ces réserves, félicitons M. Lugné-Poë de cet essai de renouveau artistique et signalons à l'admiration populaire les noms bien méritants de MM. Sarter, Mitrecey et Philipon.

G. H,

Musique

Opéra : **La Burgonde**, opéra en 4 actes et 5 tableaux de MM. Emile Bergerat et Camille de Sainte-Croix ; musique de M. Paul Vidal.

Attila, comme tous les êtres d'exception qui emplirent la terre du bruit de leurs exploits et exercèrent une attraction souveraine sur l'imagination populaire, possède deux physionomies distinctes : l'une historique ou réputée telle, car les renseignements sur la figure et l'existence furieuse du grand vaincu des Champs Catalauniques n'abondent pas ; l'autre purement légendaire. Les auteurs du livret de *la Burgonde,* dans lequel Attila joue un rôle, avaient donc à choisir entre l'homme de ruse et de massacre, le *flagellum Dei*, effroi du ve siècle, et le sage patriarche sorti centenaire de l'invention poétique, celui-là même dont les scribes de l'Eglise, pour les besoins de la cause sacrée, firent le champion du pape et de l'orthodoxie, sorte d'arbitre de la doctrine chrétienne qui chassa les Maures de l'Espagne bien avant le Cid Campéador, assiégea Ravenne, fonda Trèves, fut la cause de nombreux miracles et qui, roi débonnaire, prit place sur le trône d'auguste fainéantise et de grandiose chimère où les jongleurs, les trouvères et les chansons de gestes devaient installer Charlemagne à la barbe florie.

MM. Bergerat et de Sainte-Croix, assez embarrassés parmi tous les types du monstre protéiforme, tantôt Atli chez les Scandinaves, Atla chez les Anglo-Saxons, Etzel, Athel, Hettel, Athil chez les Allemands, ici presque Dieu, là démon né du commerce des sorcières avec les esprits innomables, se sont contentés d'un Attila intermédiaire, atténué et blafard.

Dans *la Burgonde*, Attila loin d'être le personnage central du drame est repoussé au second plan en compagnie de Gautier et de Hagen. L'intérêt s'éparpille au lieu de se concentrer sur une seule tête et, cela, au détriment de l'unité de la pièce. Et c'est grand dommage, vraiment, car le sujet est curieux et de nature à inspirer bellement un musicien. MM. Bergerat et de Sainte-Croix puisèrent en partie l'idée de leur livret dans le poème de *Walter d'Aquitaine*, mais ils ont beaucoup modifié la trame initiale, et l'on chercherait en vain, dans le poème, le cavalier masqué que l'on voit surgir de façon si inattendue à la fin du second acte.

Usant de la liberté dont jouissent les librettistes de prendre leur bien où ils le trouvent, MM. Bergerat et de Sainte-Croix ont introduit dans l'affabulation de *la Burgonde* de nombreux éléments empruntés à

divers récits traditionnels et légendes arrangés, amalgamés selon leur gré.

Gautier (le Waiter du poème) et Hagen, retenus comme otages à la cour d'Attila, aiment Ilda, jeune otage burgonde. Gautier est adoré d'Ilda. Les deux amoureux décident de fuir secrètement, aidés en leur projet par la reine Pyrrha, qui redoute une rivale en Ilda. Au milieu d'un banquet, tandis que les Huns et leur roi sont plongés dans l'ivresse, Gautier et Ilda partent légers comme des oiseaux. Attila sort de sa torpeur et, dès qu'il s'aperçoit de la fuite d'Ilda, il entre dans une colère extraordinaire. Et Attila n'est pas seulement furieux, il est amoureux fou. Un cavalier masqué, qui n'est autre que Hagen, offre de ramener les fugitifs à condition qu'on lui accordera l'épouse qu'il désire. Attila ravi promet tout :

Quel que soit son nom, elle sera tienne
Si tu reviens victorieux.
Je m'en porte garant, prince mystérieux;
Il n'est pas de serment que notre honneur ne tienne.

Gautier et Ilda, qui cheminaient doucement en se débitant des douceurs, sont saisis, garrottés par Hagen et sa bande. Ramenés au palais d'Attila, Hagen demande pour récompense Ilda. Attila s'empresse de la lui refuser en annonçant qu'il la réserve pour lui. Il la couvre de faveurs. Il retire à Pyrrha la garde du glaive-roi

..... *Qui fraye tout chemin,*
A l'Elu du destin qui le tient en sa main,

et confie ce talisman précieux à Ilda. Pourquoi? On ne sait trop. Puis, il annonce qu'Ilda sera son épouse en même temps qu'il envoie Gautier au supplice. Ilda implore Attila en faveur de Gautier, Attila ne veut rien entendre. Son amour et sa férocité sont également déchaînés. Quant à Hagen, qui tenait Ilda en sa puissance et qui fut assez sot pour la remettre aux mains d'Attila, il est tellement abasourdi du vilain tour que lui joue son bon maître qu'il court secourir Gautier. Il est tué et Gautier est sauvé. Il n'a pas de chance, ce pauvre Hagen. Mais en voici bien d'une autre, Ilda paraît, livide, tenant le glaive-roi tout dégouttant du sang d'Attila qu'elle vient de tuer. Les Huns se précipitent sur elle. Alors, Attila, qui était allé se faire frapper dans la coulisse comme un simple héros de tragédie, se traîne sur la scène.

Gautier et Ilda, protégés par le glaive-roi, au même titre que Matho, par le Zaïmph, partent tendrement enlacés, cependant qu'Attila expirant, exhale ces vers suprêmes :

A mes peuples, cachez, guerrier, ma mort infâme!
Laissez fuir mon bourreau.
Le monde ne doit pas savoir que le fléau
Des hommes... est tombé... frappé....par une femme!

En ce livret d'où les bizarreries ne sont pas exclues, la psychologie

des personnages est par trop sommaire. Les actions de chacun d'eux ne sont pas suffisamment expliquées ni justifiées et l'on se perd parfois dans les contradictions qui rendent inexplicables certains caractères. Pourtant, en son mélange de qualités littéraires, d'intérêt et de défauts, le livret de *la Burgonde* contient une variété de situations, pas très neuves sans doute, mais dont un musicien doué peut se contenter.

M. Paul Vidal est un compositeur heureux. Il n'a pas eu besoin, à l'exemple de tant de musiciens de valeur, de prendre le bâton du Juif-Errant et de parcourir les contrées inclémentes où règnent des impresarii sans entrailles. Après avoir eu le bonheur d'illustrer de musique jolie *le Baiser* de Banville, *le Noël* de Bouchor et maints arguments de pantomime, la bonne fée qui le protège mit M. Vidal sur le chemin de M. Gailhard. L'amitié d'un directeur étant un bienfait des dieux, à partir de ce moment la chance ne cessa plus de sourire au jeune maître. Et non seulement M. Gailhard prit son compatriote de Toulouse sous sa haute et efficace protection, le soutenant sans cesse avec une affectueuse constance, mais il poussa même le dévouement jusqu'à se muer en librettiste pour fournir au musicien de son choix l'occasion de déployer ses talents. De l'amicale collaboration sortirent deux œuvres d'aspect divers, mais de signification d'art équivalente : *Guernica* et *la Maladetta*. En outre, M. Gailhard, voulant garder auprès de lui l'élu de son admiration, hissa M. Vidal au pupitre de chef d'orchestre de l'Opéra, et, enfin, aujourd'hui, il lui joue un grand ouvrage en 4 actes et 5 tableaux. M. Paul Vidal est donc, grâce à M. Gailhard, un compositeur très enviable. Non que je veuille insinuer par là que les mérites du compositeur ne justifient pas amplement la faveur dont il est l'objet. J'entends dire simplement que beaucoup de jeunes musiciens ne seraient pas fâchés d'être aussi sérieusement et intelligemment aidés à leurs débuts.

Si la nouvelle partition de M. Vidal n'est pas supérieure à la partition de *Guernica*, elle n'est pourtant pas indigne de cette aînée. Elle possède les mêmes grâces habiles et le même charme légèrement factice. La musique de M. Vidal n'a rien d'excessif. Elle est d'une inspiration calme et aimable, sans véhémences d'aucune sorte. Jamais, dans *la Burgonde*, le vent ne souffle du large. Jamais le musicien ne se laisse emporter par le dramatique d'une situation. En dépit des efforts tentés pour faire croire à une puissance qui n'existe pas, en déchaînant le tonnerre des cuivres et des cymbales, le talent de M. Vidal est plus un talent de grâce qu'un talent fier et violent. Le bruit ne lui vaut rien. L'orchestration, quand le musicien ne cherche pas à excéder ses forces, est chatoyante, d'une joliesse étoffée, et, sans se perdre dans la stratégie des procédés, c'est plaisir de suivre la souriante pensée du musicien jusqu'en la ténuité de ses moindres dessins. De délicats frissons mélodiques papillottent dans l'orchestre, et, partout, ce ne sont que légères bagatelles, mignonnes arabesques, gentillesses harmoniques.

En général, les idées sont peu originales, et, en prêtant une oreille attentive à la musique, on est tenté de saluer de vieilles connaissances au passage. M. Vidal ne ressemble certes pas à ce baron d'Erkstein « qui était doué d'un mouvement d'esprit qui faisait rouler dans « son cerveau enflammé toutes les idées des autres », mais de singulières et involontaires analogies d'inspiration créent quelquefois d'étranges illusions, et, soit sottise, soit excès ou duperie de mémoire, l'auditeur croit découvrir des réminiscences où il n'y en a peut-être pas.

Dans *la Burgonde*, les rappels de motifs, les thèmes caractéristiques vivent en bonne inintelligence avec la romance et les couplets. Une fois de plus est tentée l'expérience de marier le Grand Turc avec la République de Venise. Assisterons-nous longtemps encore à des essais aussi inutiles que puérils. Croit-on que la vieille formule de l'opéra puisse se plier aux exigences du drame lyrique et que le drame lyrique veuille s'accommoder des vieilleries de l'opéra poncif? Et n'est-il pas surprenant qu'un musicien aussi renseigné, aussi avisé que M. Vidal ne se décide pas franchement à écrire ou un opéra vieux jeu ou un drame lyrique moderne, et ne se rendre pas compte que les ouvrages d'ordre composite, sans signification d'art tranchée, ne répondant à aucun idéal, sont d'avance condamnés à l'implacable oubli, car, ne satisfaisant personne, ni les avancés, ni les rétrogrades, tout le monde les accable de critiques plus justifiées les unes que les autres. L'heure a sonné de prendre un parti. Que les retardataires produisent des opéras comme au temps de l'autrefois; s'ils n'ont rien appris et rien oublié, tant pis pour eux! Mais au moins que les jeunes, pour qui l'avenir s'illumine de toutes les splendeurs de l'aurore, ne s'enlisent pas dans les fondrières du passé, ne s'attardent pas aux ornières des formules vermoulues et surtout ne tentent pas de concilier ce qui ne se peut concilier.

La direction de l'Opéra a monté *la Burgonde* avec un goût à nul autre pareil. La mise en scène est d'une somptuosité rare et les costumes sont d'une richesse extrême. Le ballet, qui évoque à l'esprit le souvenir prestigieux des divertissements en vogue durant l'Exposition, est d'un grouillement pittoresque et d'une barbarie imprévue et curieuse. Mlle Hirsch s'y est fort distinguée.

L'interprétation, d'une belle noblesse avec M. Delmas, est excellente avec M. Vaguet, M. Alvarez et Mlle Bréval.

Orchestre, chœurs, tout est parfait.

André Corneau

Petite Gazette d'art

DE M. FÉLIX VALLOTTON

Quelques-uns se rappellent encore leur surprise joyeuse il y a quelque sept ans à l'une des premières expositions de la Rose † Croix, dans les galeries Durand-Ruel, au spectacle si imprévu des estampes de M. Vallotton. C'étaient des portraits de personnages illustres de tous temps et de tous pays, des paysages, des scènes d'intérieur ou de la rue, des enterrements. Ces épreuves sur papier écru, l'apparente simplicité du procédé de gravure sur bois, préservait leur splendeur comme nue. Un savant trait noir y déroulait le faste inattendu d'un goût ornemental nouveau. La distribution des noirs solennisait une sorte de deuil somptueux en accord avec la cruauté et l'ironie de l'observation.

Ces objets si neufs, si on voulait les apparenter à une œuvre connue, on était amené à remonter jusqu'aux vieux maîtres allemands et aux inventeurs de la xylographie dont ce jeune homme restaurait l'art oublié. Il restituait son honneur, son éclat primitif, et rendait l'indépendance à un procédé avili par les progrès de l'industrie de l'illustration. Mais pour user à notre époque d'un procédé si naïf d'apparence et appliquer un art d'aspect si simple à figurer des physionomies contemporaines et des spectacles d'une très récente modernité, il fallait outre de la hardiesse, du génie. L'extraordinaire force d'expression de ces images et leur ingéniosité, l'autonomie d'une telle entreprise, déjà décelaient un maître.

Nous n'apprîmes pas sans surprise qu'elles étaient l'œuvre d'un jeune peintre suisse, depuis longtemps fixé à Paris et qui, même, s'il était honni par les graveurs, ses confrères, avait été récompensé au Salon. Sans doute ce jeune homme apportait quelque chose d'étrange et d'étranger et qu'expliquait son admiration avertie de maîtres tels que Durer ou les Holbein. Mais, mieux que son origine et ses travaux, mieux que n'eussent fait des papiers, la qualité de son esprit, ses sympathies, la sûreté de son goût, sa culture approfondie des maîtres français, d'Ingres en particulier, le nationalisaient français.

Depuis, l'œuvre considérable qu'il a produit et combien d'emprunts, dont quelques-uns sans vergogne, ont familiarisé le public avec le nom et l'art de M. Vallotton. Des études lui ont été consacrées, écrites en toutes langues et récemment un livre tout entier parut simultanément en Allemagne et en France (1). Il est célèbre. En même temps que nous applaudissions à ses succès de journaliste, d'illustrateur et apprenions à apprécier sa peinture, il nous édifiait sur la variété et les ressources de son art de graveur dont éclatait chaque

(1) J. Meier-Graefe : *Félix Vallotton*, Berlin, Stargardt, et Paris, Sagot, rue de Chateaudun, 39bis.

fois une perfection nouvelle. La valeur plastique de ses estampes prenait à chaque fois une qualité plus impressionnante et à chaque coup leur signification se généralisait et nous émouvait davantage.

La force et l'éclat de ses noirs, il sait les rehausser jusqu'à l'épouvante, jusqu'à la splendeur; ils sont mats ou ils sont brillants, profonds, souples; tantôt ils sont un excellent, un formidable point d'appui, tantôt se répartissent, se découpent, recréant toutes les nuances et les saveurs de la couleur, à l'absence de quoi ils suppléent selon une transposition savante, sans prétendre à en tenir lieu. Les blancs qu'ils laissent, tantôt ajoutent à leur tragique, tantôt font jouer leur souplesse, et ces petites surfaces candides, intactes, aucun trait n'aide plus à faire saisir leur modelé surprenant. Ces blancs et ces noirs, il sait les répartir dans la page, selon le sujet, l'effet ou l'émotion à produire, et en vue toujours de l'arabesque ornementale décisive — objet peut-être essentiel de sa préoccupation — il les répartit avec une sûreté telle et dans des propositions si savantes qu'on serait tenté de les dire mathématiques. Ses harmonies et ses formes, elles n'apparaissaient d'abord que puissantes, violentes, hardies à force de simplification, vigoureuses, expressives, mais, à manier les épreuves, on aperçoit bientôt combien il sait être en même temps subtil, ingénieux, délicat, sensuel, raffiné toujours.

L'observateur non plus, qu'est M. Vallotton, n'est si uniforme, simple, superficiel et comme extérieur qu'il paraît d'abord. Tandis qu'on ne le croit capable que d'ironie et de dureté, il sait nous émouvoir, nous attendrir, exciter notre pitié et notre indignation, nous faire réfléchir parfois jusqu'à des subtilités. Ce graveur, ce peintre, doué plastiquement de façon rare, est encore un poète subtil et gai, amer et voluptueux. Sans doute ses dons plastiques lui confèrent une place à part, au premier rang, et les meilleurs titres à la gloire, mais la tournure de son esprit peut nous le rendre cher entre beaucoup et le mêler aux meilleurs de ceux qui nous font rêver et à qui nous revenons délicieusement quand il nous faut un peu plus que la tendre compagnie d'un confident.

On peut l'aimer pour mille raisons ou seulement l'une d'elles, mais c'est peut-être dans l'alliance de ces deux aspects primordiaux de ses estampes — puissance d'expression ou valeur picturale, prolongement de la signification ou signification morale — qu'il faut chercher leur inoubliable saveur.

Déjà dans des œuvres précédentes et notamment dans la série des *Musiciens* et cette planche délicieuse, attendrissante, *le Confiant*, M. Vallotton avait singulièrement élargi sa manière et haussé son art. Il ne faut pas craindre de dire que, dans sa dernière suite, *Intimités*, il atteint au chef d'œuvre (1).

Jamais les qualités qu'on lui reconnaissait n'avaient apparu plus fortement. Jamais la maîtrise du graveur n'avait éclaté avec plus d'ai-

(1) Paris. Éditions de *La revue blanche*. Suite de dix planches originales gravées sur bois. Tirage à 30 exemplaires numérotés et signés.

sance. Il use de toute la variété de ses dons plastiques, de leur puissance comme de leur souplesse.

Tout ce que peut exprimer la violence tragique d'une tache noire se concentre dans *l'Argent*. Toute la splendeur qu'enroule entre les objets le faste d'une arabesque savante, *l'Irréparable* la réalise. La science raffinée du modelé, la recherche voluptueuse de lignes tendres, tout le charme que comporte la nature morte, toutes les ressources de l'art plastique, on les peut admirer dans ces tableaux délicieux. D'autant moins on craint pour eux la redoutable comparaison des plus illustres planches du dix-huitième, que les procédés et l'art de M. Vallotton ne leur empruntent rien. La force d'expression, la grâce de ces épreuves, elles éclatent et les yeux, jusqu'aux doigts qui les manient, en sont attendris.

Mais que dire de la pensée ou si l'on veut de la philosophie que ces images expriment? Dix fois un homme et une femme se rencontrent dans toutes les attitudes où les peuvent arrêter les accidents, les stations de la vie sentimentale. Elles en expriment tous les aspects imaginables, la naïveté et le ridicule, l'hypocrisie et le mensonge, la cruauté et jusqu'à ce goût de mort qui est dans notre conception de l'amour. On rit, on frémit, on s'attendrit, on s'indigne, on frissonne. Le délicieux, l'inquiétant spectacle.

A quel degré de maîtrise faut-il qu'un artiste soit monté pour avoir pu, presque sans trouble, presque avec sérénité, formuler de tels sujets, leur aspect plastique, leur signification morale ! Sa quiétude superbement expressive est telle qu'il arrive que le spectateur ne s'arrête qu'à la valeur picturale de ces arabesques.

EXPOSITION JAMES ENSOR

M. James Ensor est un artiste assez complexe, assez divers, et doué d'assez d'originalité pour que *la Plume* n'ait pas cru pouvoir faire moins que de lui consacrer six fascicules. Les divers aspects sous lesquels il y est successivement examiné et les illustrations qui rehaussent et commentent éloquemment le texte nous donnent une idée plus claire et qui paraît plus véritable de son talent et de son art que celle qui nous est fournie par une exposition, relativement restreinte, de quelques-unes de ses gravures (1).

Ces gravures, elles ne sont pas d'abord séduisantes. Si minutieusement fouillées qu'il faut s'en approcher de très près pour effacer l'impression presque désagréable que donne d'abord leur aspect et pour découvrir les drôleries macabres et la bouffonnerie aiguë que dissimulaient la plupart ou saisir l'agrément des paysages.

M. Ensor fait penser à la fois à Guys, à Callot, à Breughel, même à Goya et à Rembrandt et sans doute il a vu, bien regardé les œuvres

(1) Salon des Cent. Galerie de *la Plume*, 31, rue Bonaparte.

de ces maîtres et de chacun a retenu quelque chose. C'est quelque chose.

Il est à souhaiter qu'une exposition plus complète et qui comprenne plus d'œuvres et de tableaux — on en a pu voir à Bruxelles autrefois aux *Vingt* qui étaient fort significatifs — nous fournisse le plus tôt possible l'occasion de nous arrêter plus longuement, autant qu'il le mérite, à considérer un artiste dont l'œuvre est à coup sûr curieux et intéressant.

CHEZ DURAND-RUEL

Il faut aller voir ou revoir dans les galeries de MM. Durand-Ruel toute une série de tableaux de M. Renoir qui sont aux murs en ce moment. A considérer l'*Averse*, la délicieuse *Fillette à la Corde*, le *Bouquet*, la *Sortie du Conservatoire*, la *Femme en Chemise*, des toiles des années 75 et des baigneuses récentes, on pourra se convaincre que le peintre, dont les inventions, qu'elles datent de trente ans, demeurent aussi fraîches que neuves, fraîcheur et nouveauté éternelles, n'est pas seulement un des plus grands peintres français, que c'est un des plus grands peintres.

THADÉE NATANSON

Les Livres

GEORGES RODENBACH (1)

La soudaineté de la mort a saisi en pleine travailleuse et glorieuse maturité notre ami Georges Rodenbach ; jamais coup brusque du destin n'apparut si stupide. Voilà interrompu un effort de volonté qui avait porté le jeune poète de *la Jeunesse blanche* qui fut auparavant celui tout jeune des *Tristesses*, jusqu'à être le robuste créateur de la légende de *l'Arbre* et le pénétrant interprète de ce que nous renvoie d'intime et d'aigu *le Miroir du Ciel Natal.*

Voici éparpillé tout un faisceau de qualités mélancoliques et gracieuses, fines et nostalgiques, toute une grâce frileuse dont le poète avait paré pour nous les canaux lents de sa patrie, les tours aux carillons grêles de son Bruges, et les frigidités pâles de la Hollande d'hiver. Il avait au plus haut point le don de l'image rare et précieuse, et celui de saisir les lointaines analogies qui donnent un sens au paysage, au décor, ces analogies qui sont les gestes discrets et les paroles sourdes de l'âme des choses.

Et, autant qu'homme de talent, il fut homme de caractère droit et sûr ; c'était le plus fidèle et le plus dévoué des amis. Le fait d'être, comme lui, poète, suffisait à mériter de sa part une affection dont il donnait sans cesse, les plus sincères témoignages.

Georges Rodenbach laisse une veuve qui était, qui sera toujours fière de lui, de son grand cœur et de son grand talent, et un enfant charmant.

Il nous lègue des œuvres, il nous lègue d'amers regrets.

GUSTAVE KAHN

GEORGE SAND ET BARBÈS

EDMOND PLAUCHUT : **Autour de Nohant** (Calmann Lévy).

Vingt-trois lettres de Barbès à George Sand annexées à ce volume lui assurent des lecteurs et une durée. Elles sont édifiantes, ces lettres datées du donjon de Vincennes (1848), de la prison de Bourges (1849), de la prison de Doullens (1849-1850), du fort de Belle-Isle (1851-1854), de la Haye (1854-1870).

Barbès comprit mal les hommes et les choses de son temps, mais sur la fin de sa vie son esprit s'éclaira d'une étrange lumière et sa mort (juin 1870) fut celle d'un prophète.

Le 1er janvier 1870, il écrivait :

Je ne veux pas vous parler politique, car ma tête est terriblement obscure en ce moment, et les événements ne sont pas de nature à éclaircir mes idées. Tout ce qui me semble évident, c'est que l'Empire tombe comme un corps en

(1) Cf. dans *La revue blanche* du 1er mars 1897 un article de M. Gustave Kahn sur Georges Rodenbach.

dissolution, et que nous sommes à la veille d'une de ces grandes crises dont peu d'hommes, certainement, comprendront bien l'immensité...

Pur comme Mazzini, mais moins politique, c'est un saint et un simple. Il croit que « le peuple bon, brave, généreux, chevaleresque, ne fait le mal que lorsqu'on l'égare ». Ses idées restreintes sur le socialisme sont celles de Louis Blanc. Il professe pour George Sand un véritable culte et cela l'entraîne à lui écrire des madrigaux de ce goût au lendemain de son arrestation en mai 1848 :

... Notre chère République, bénie et chantée par votre muse, madame, reprendra sa destinée. Sans trop chercher à vous donner bon espoir, en effet, ce n'est pas sans motf que Dieu a fait naître dans ce siècle où l'humanité doit être affranchie la femme de plus de cœur et de génie qui fut jamais.

Et ceci :

Notre parti compte dans son sein tant d'éléments impurs, il y a un si grand nombre d'individus qui ne l'ont embrassé que comme une chance de faire là mieux leurs affaires qu'ailleurs, que je ne jurerais pas que le règne de ces autres coquins, les honnêtes et les modérés, ne puisse durer autant que nous, et pour ne pas être surpris par l'événement j'ai pris, en fait de patience, une longue haleine, comme font les plongeurs avant de descendre dans la mer.

Blanqui avait une autre idée de la Révolution que Barbès ; il en comprenait mieux l'essence composite et qu'elle a besoin dans sa marche du concours de tous les caractères et de tous les événements.

Dans une lettre datée de Belle-Isle, 27 mars 1851, la haine de Barbès pour Blanqui, son mépris pour ce *drôle*, ce *Tom-Pouce*, éclatent avec une rage concentrée, et ne s'expliquent que par les tendances mystiques et la belle prestance du Bayard de la démocratie.

On peut suivre dans ces lettres l'évolution du révolutionnarisme de Barbès transmué bientôt en un patriotisme exalté, religieux, qui se sublime en visions prophétiques souvent justes et se console des misères et des défaites sociales par le dogme de la prédestination de la France. A cette hauteur, loin des faits et loin du monde, dans l'exil volontaire, Barbès trouve des choses touchantes et des choses ridicules comme certaines images de piété. Il s'est pris d'un grand amour pour Jeanne d'Arc — déjà socialiste, il l'explique — ; il voudrait que madame Sand chantât l'héroïne nationale dans le style de *Lélia*.

Intempérant comme ceux qui mènent un régime trop sévère, je viens sans honte vous dire encore une de mes rêveries. Je nourris depuis longtemps la pensée de vous demander de faire un livre sur Jeanne d'Arc. La France manque d'une épopée. C'est celle-là qu'il lui faudrait ! Le style de *Lélia* et de *Jacques* célébrant la sublimité de la vierge de Vaucouleurs...

— On frémit d'y penser.

Dans ses dernières lettres, Barbès parle de Flaubert.

Flaubert a fait un bien beau livre, *Madame Bovary*. Figurez-vous que lorsque j'ai demandé ces deux volumes, je croyais entamer quelque abomination. Les journaux en avaient dit tant de mal ! Mais de quelle belle chose les journaux ne se font-ils pas les zoïles ? Lorsque j'eus fini ma lecture, je me suis déclaré que rarement j'avais lu œuvre aussi morale.

En octobre 1867, Barbès écrit :

Je suis bien heureux de l'affection que Flaubert m'accorde. C'est à vous que je dois cet ami ! Je ne cesserai de communier avec lui dans notre religion pour vous. Quant à son opinion sur moi, il m'estime beaucoup plus que je ne le mérite. Je n'ai été qu'un homme de bonne volonté — manquant de la plupart des qualités dont j'aurais eu besoin — et venu dans un mauvais temps.

Barbès, personnage politique, se jugeait bien; mais Barbès fut encore un beau caractère français un peu étroit, d'un autre âge, — et cela est supérieur aux aptitudes politiques.

VICTOR BARRUCAND

LES LETTRES RUSSES

Sous le titre : *Comment vit et travaille Léon Tolstoï*, M. Sergueenko a publié à Moscou, ces jours derniers, un livre, agrémenté de nombreuses illustrations, sur la vie privée de Tolstoï dans sa campagne d'Yasnaïa Poliana. Les pensées, les entretiens, les moindres détails de la vie de l'illustre écrivain y sont reconstitués avec une exactitude sténographique. Citons l'épisode Tolstoï-Déroulède.

M. Paul Déroulède était allé à Yasnaïa Poliana pour enflammer le comte Tolstoï à l'idée de *revanche*. Léon Tolstoï fit des efforts pour écouter avec sang-froid les arguments de son interlocuteur, mais à la fin, ne pouvant se contenir, il dit à M. Déroulède : « Les frontières des Etats doivent se délimiter, non par le fer et le sang, mais par une sage entente les peuples, et, quand tous les hommes qui pensent comme vous n'existeront plus, il n'y aura plus de guerre. » Puis, Tolstoï se leva brusquement et sortit. Cet incident embarrassa fort les assistants. Au retour de Tolstoï, Déroulède lui avoua qu'il ne pouvait croire naturelles de telles opinions, et qu'il était persuadé que n'importe quel moujik penserait autrement, et il proposa à Tolstoï de vouloir bien traduire en russe ses idées, au premier moujik qu'ils rencontreraient. Ils allèrent se promener et rencontrèrent le moujik Prokofi. Tolstoï lui traduisit le discours de Déroulède : « Le Russe et le Français sont des frères et s'aiment, mais entre eux est l'Allemand qui les empêche de s'embrasser. Ce monsieur propose au Russe de donner la main au Français, de serrer l'Allemand et de l'écraser ! » Prokofi avait écouté attentivement, et après quelques instants de réflexion, il répondit : « Non, monsieur, je crois qu'autrement serait mieux ; le Russe travaillera, le Français travaillera, et, le travail fini, ils iront au cabaret avec l'Allemand. » Cette combinaison du moujik n'a pas, paraît-il, satisfait M. Déroulède.

Tolstoï consacre les dernières années de sa vie à soulager les victimes de la famine. Malgré ses nombreuses occupations, il a écrit un nouveau roman de la vie contemporaine russe sous le titre : *Rédemption*, qui paraîtra dans la revue hebdomadaire *Niva*, en ce mois de

janvier, et qui, le mois prochain, sera publié simultanément en russe, en français, en allemand et en anglais.

On se rappelle l'article que publia Léon Tolstoï dans *La revue blanche* du 15 janvier 1896 sur ces sectaires russes, les *doukhobors*, qui furent persécutés en 1895 pour avoir refusé de se soumettre au service militaire. Leur obstination irréductible leur valut enfin d'être autorisés à quitter la Russie. 1,100 des leurs ont déjà émigré à Chypre, où l'Angleterre les accueille ; 6,400, qui sont encore en Russie, sont décidés à partir pour le Canada. Grâce à Léon Tolstoï, des sommes importantes destinées à faciliter leur exode ont été recueillies. Manquent encore 400,000 roubles (un million de francs). A propos de quoi, Léon Tolstoï vient d'écrire à son ami M. V. Tchertkoff la lettre suivante :

« Comme il est évident qu'il faut encore beaucoup d'argent pour l'émigration des Doukhobors, voilà ce que je pense faire. J'ai quelques nouvelles et récits, non encore édités, je voudrais les vendre aux conditions les plus avantageuses à des journaux anglais, américains ou autres, et employer le produit de cette vente à subventionner l'émigration de ces malheureux Doukhobors. Ces récits sont écrits d'après ma vieille méthode, que je critique maintenant. Si je les corrigeais jusqu'à ce qu'ils me satisfissent, je ne les finirais jamais, de sorte qu'en me décidant à les vendre à l'éditeur, je prends le parti de les lui livrer tels quels. C'est ce qui m'est déjà arrivé avec *les Cosaques*. Je n'avais pas corrigé ce livre ; mais je venais de perdre aux cartes beaucoup d'argent : et c'est pour m'acquitter que je le vendis à la rédaction d'un journal russe. La cause qui me fait agir maintenant est beaucoup plus noble. Si les récits eux-mêmes ne correspondent pas à mes idées actuelles sur l'art, s'ils ne sont pas écrits dans une forme très populaire, du moins ne sont-ils pas nuisibles par leurs idées. »

WLADIMIR BIENSTOCK

Le 24 décembre 1898, et pour célébrer le centième anniversaire de la naissance du poète national de la Pologne, a été inaugurée à Varsovie la statue monumentale d'Adam Mickiewicz, par M. Cyprien Godebski. Cette œuvre est une des plus importantes dans l'ensemble des statues qu'a érigées sur les places publiques de maintes capitales M. Godebski, fils d'un des chefs de l'émigration polonaise et élève de Jouffroy.

Le gérant : Paul LAGRUE.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. FREMONT

Contre la Guerre

« Monsieur,

« Dans le but d'être utile au développement des idées humanitaires et de la civilisation « la Vita internazionale » (Milan), avec l'appui de « l'Humanité Nouvelle » (Paris et Bruxelles), a cru devoir s'intéresser au difficile problème qui dernièrement s'est montré dans toute sa gravité et son importance, à cause de la délicate question pour laquelle la France et le monde entier se sont passionnés si vivement : nous voulons parler du problème de la guerre et du militarisme. A cette fin, nous prions tous ceux qui, en Europe, dans la politique, les sciences, les arts, dans le mouvement ouvrier, parmi les militaires mêmes, occupent la place la plus éminente, de contribuer à cette œuvre hautement civilisatrice en nous envoyant les réponses au questionnaire suivant :

« 1° *La guerre parmi les nations civilisées est-elle encore voulue par l'histoire, par le droit, par le progrès ?*

« 2° *Quels sont les effets intellectuels moraux, physiques, économiques, politiques du militarisme ?*

« 3° *Quelles sont les solutions qu'il convient de donner, dans l'intérêt de l'avenir de la civilisation mondiale, aux graves problèmes de la guerre et du militarisme ?*

« 4° *Quels sont les moyens conduisant le plus rapidement possible à ces solutions ?* »

Je ne puis cacher le sentiment de mépris, de honte et même de découragement que cette lettre a excité en moi. Les hommes intellectuels, sensés, bons, de notre monde chrétien, qui professent la loi d'amour et de fraternité et considèrent l'assassinat comme un crime affreux, tous ces hommes, incapables, sauf rares exceptions, de tuer un animal, spontanément, dans certaines conditions, quand le crime s'appelle la guerre, croient non seulement bons et obligatoires la violence et le meurtre, mais eux-mêmes contribuent à ces méfaits, s'y préparent, y participent et en sont fiers. Partout et toujours la même chose se produit; à savoir : que ceux qui commettent les violences et les meurtres et qui en portent toute la responsabilité, c'est-à-dire la majorité des hommes, les travailleurs, ne commencent pas, ne préparent pas, ne veulent pas ces meurtres, mais y prennent part contre leur volonté, parce que chacun d'eux est convaincu que sa situation sera pire encore s'il refuse son concours à ces violences, à ces meurtres et à leur préparation. La très petite minorité qui vit dans le luxe et l'oisiveté (grâce aux travailleurs) commence et prépare les crimes et les fait commettre au peuple laborieux. Le mensonge existe depuis longtemps déjà, mais, dans ces derniers temps, l'audace des im-

posteurs est arrivée au plus haut degré. Presque tout le fruit du travail des ouvriers leur est enlevé et sert aux préparatifs de pillage et d'assassinat. Dans tous les Etats constitutionnels de l'Europe, tous les travailleurs sans exception sont convoqués à prendre part à ces crimes; volontairement se multiplient de plus en plus les relations internationales qui doivent en définitive conduire à la guerre; sans aucune raison, les pays pacifiques se ruinent; chaque année, en quelque endroit, on pille et on assassine, et tous vivent dans une crainte perpétuelle du pillage et de l'assassinat. Il est évident que si de tels faits se produisent, c'est parce que la majorité est trompée par la minorité, pour qui ce mensonge est utile. Voilà pourquoi la première chose que doivent faire ceux qui veulent empêcher ces meurtres et ces pillages réciproques, c'est de dévoiler le mensonge dont la majorité est abusée, de lui montrer par qui il est fait, par quoi il se soutient, et comment elle peut s'en délivrer.

Mais les intellectuels d'Europe ne font rien de semblable. Sous prétexte d'assurer la paix, ils se réunissent dans telle capitale avec des airs très graves; ils s'asseoient autour d'une table, et voici ce qu'ils discutent d'abord : Quel est le meilleur moyen pour obtenir des brigands qu'ils cessent leurs brigandages et deviennent des citoyens paisibles? Ensuite, ils abordent les questions profondes, savoir : 1° *La guerre* EST-ELLE VOULUE *par l'histoire, par le droit, par le progrès?* (Comme si les fictions que nous inventons avaient qualité pour nous demander de supprimer les principales lois morales de notre vie.) 2° *Quelles peuvent être les suites de la guerre?* (Comme si l'on pouvait douter qu'elles soient toujours le malheur général, la licence sans bornes.) 3° Enfin, *Comment résoudre le problème de la guerre?* (Comme si l'on pouvait se poser le problème suivant : « Comment peut-on délivrer des hommes trompés par un mensenge que nous voyons très clairement? »)

C'est abominable. Nous voyons très souvent, par exemple, que des hommes heureux, bien portants et tranquilles, viennent, d'une année à l'autre, jouer dans quelque Monte-Carlo et y laissent pour le profit des maîtres de ces mauvais lieux leur santé, leur tranquillité, leur honneur et très souvent leur vie. Ils sont à plaindre, ces hommes; nous voyons très bien que l'erreur à laquelle ils succombent est due aux tentations qui les attirent, à l'inégalité des chances, à l'entraînement du jeu, et ils ont beau savoir qu'en général ils perdent, ils espèrent, malgré tout, être, pour une fois, plus heureux que les autres; tout cela est absolument clair. Mais voilà, pour délivrer les hommes de ce malheur, au lieu de leur montrer les pièges qui les attirent, au lieu de leur montrer que sans doute ils perdront, au lieu de leur montrer l'immoralité du jeu fondé sur l'espérance du malheur des autres; au lieu de tout cela, nous nous réunissons en assemblées, avec une mine sérieuse, nous discutons cette question : Comment faire pour que les maîtres des maisons de jeu ferment volontairement leurs établissements? Et nous écrivons des livres sur ce sujet et nous

demandons : L'histoire, le droit et le progrès ne veulent-ils pas ces maisons? Quelles peuvent être les suites économiques, intellectuelles et morales des roulettes?

Si je dis à un ivrogne qu'il peut, qu'il doit cesser de boire, il y a quelque chance pour qu'il m'écoute; mais si je lui dis que son ivrognerie est un problème difficile et compliqué que nous, hommes savants, tâchons de résoudre dans nos réunions, il y a bien des chances pour que lui, en attendant la résolution du problème, il continue de boire. Il en est de même des moyens faux, subtils, scientifiques qu'on emploie pour faire cesser la guerre, tels que : tribunal international, arbitrage et autres sottises, alors que nous taisons avec beaucoup de soin le moyen simple et infaillible de faire cesser la guerre, moyen qui éclate aux yeux de chacun. Pour que les hommes auxquels la guerre n'est pas nécessaire ne combattent pas, il ne faut ni droit international, ni arbitrage, ni tribunaux internationaux, ni discussions, mais il faut seulement éveiller les hommes qui ont cru au mensonge, les délivrer de ce « spell », de ce rêve qui les leurre. Le moyen d'empêcher la guerre, le voici : Que ceux pour qui la guerre n'est pas nécessaire, que ceux qui croient faire mal en se battant, ne se battent pas. Ce moyen a été propagé dans les temps anciens par les écrivains chrétiens Tertullien et Origène, par Paolicianes et ses successeurs les Ménonites, par les Quakers, les Guerngoutères; Daymond, Garrison et Balou en ont écrit. Il y a bientôt vingt ans que moi-même, autant que je le peux, je montre le péché, le malheur et la folie du service militaire. Ce moyen pratiqué autrefois l'a été aussi dans ces derniers temps, très souvent, en Autriche, en Prusse, en Suède, en Hollande, en Suisse, en Russie, soit par des particuliers, soit par des sociétés entières, telles que les Quakers, Ménonites, Nazaréens, et, en dernier lieu, par les Doukhobors (1), dont la population de 15.000 habitants, depuis déjà trois ans, lutte contre le puissant gouvernement russe et qui, malgré les souffrances qu'elle endure, refuse sa complicité au crime du service militaire.

Mais les amis éclairés de la paix, non seulement ne proposent pas ce moyen, mais ne peuvent supporter qu'on l'indique, et, quand ils l'entendent proposer, ils feignent de ne pas s'en apercevoir, ou s'ils veulent bien s'en apercevoir, ils haussent les épaules et prennent un air important et méprisant pour ces hommes grossiers et sots qui emploient des moyens si fantasques et si ridicules, lorsqu'eux en ont un bon : celui qui consiste à mettre du sel sous la queue de l'oiseau que l'on veut attraper, c'est-à-dire à prier le gouvernement, qui ne vit que de violence et de mensonge, de renoncer à ces pratiques.

On dit : les différends entre les gouvernements seront jugés par les tribunaux ou par l'arbitrage. Mais les gouvernements ne veulent pas

(1) Cf. *les Persécutions en Russie*, par M. Léon Tolstoï (*La revue blanche* du 15 janvier 1896), et une note de M. W. Bienstock (*loc. cit.*, n° du 1er janvier 1899).

qu'il en soit ainsi; au contraire, les gouvernements font naître des différends s'il n'en existe pas, parce qu'ils n'ont pas d'autres prétextes pour entretenir des armées, soutiens nécessaires de leur puissance. Ainsi les amis éclairés de la paix cachent au peuple qui souffre et travaille le seul moyen de se délivrer de l'esclavage où on le prépare dès le bas-âge avec les idées patriotiques, où on le maintient avec l'aide des apôtres vendus du Christianisme, en le liant par le serment et l'effroi des châtiments.

A notre époque d'union intime et pacifique entre gens de diverses nationalités ou Etats, la fausseté du patriotisme, réclamant toujours l'hégémonie pour un Etat ou une nationalité et, par suite, entraînant les hommes dans des guerres inutiles et ruineuses, est trop évidente pour que les hommes sages d'à présent ne s'en délivrent pas. Quant à la fausseté du serment religieux obligatoire, défendu absolument par l'Evangile même que reconnaissent les gouvernements, grâce à Dieu, on y croit de moins en moins. De sorte que ce qui réellement empêche la majorité des hommes de refuser le service militaire, c'est la crainte des punitions que les gouvernements infligent pour ce refus. Mais cette terreur n'est que la conséquence du mensonge des gouvernements et ne s'explique que par l'hypnotisme.

Les gouvernements peuvent et doivent avoir peur des réfractaires, et, en réalité, ils en ont peur, parce que chaque refus diminue ce prestige artificiel par quoi les gouvernements en imposent à leurs sujets. Mais les réfractaires n'ont aucune raison de redouter un gouvernement qui demande le crime. En refusant le service militaire, chaque homme risque beaucoup moins qu'en l'accomplissant. Le refus et la punition — prison ou déportation — c'est très souvent une assurance contre les dangers de ce service. En entrant dans l'armée, chaque homme risque de prendre part à une guerre et s'y prépare; en temps de guerre, il sera dans l'état d'un condamné à mort. Je l'ai vu à Sébastopol où notre régiment, remplaçant à un bastion deux régiments décimés, y est resté le temps qu'il a fallu pour le détruire. Hasard plus favorable, un homme entré au service militaire n'y est pas tué, mais meurt par suite de l'insalubrité des établissements et de la vie militaires. Le troisième cas, c'est qu'il ne puisse supporter une insulte de son chef, et commette un crime contre la discipline : il subira alors une punition pire que celle qu'il aurait subie en refusant le service militaire. Autre cas : au lieu de la prison ou de la déportation à laquelle il eût été condamné en refusant d'aller au régiment, cet homme passe trois ou cinq années de sa vie dans l'exercice de l'assassinat, dans un milieu corrompu, dans un esclavage comparable à celui de la prison, astreint en outre à cette humiliation d'obéir à des hommes pervers.

C'est la première raison. La deuxième, c'est que chaque homme, et cela n'est pas impossible, peut espérer qu'en refusant le service militaire, il ne subira aucune punition, que son refus sera la preuve suprême du mensonge des gouvernements, et qu'on ne pourra pas le

punir parce qu'on ne trouvera aucun homme assez stupide pour contribuer à la punition de celui qui a refusé son concours à un crime. L'obéissance à la loi militaire ne s'explique donc que par une force hypnotique de la foule, semblable aux moutons de Panurge se jetant à l'eau pour éviter un péril incertain.

Mais, outre l'intérêt, une autre cause doit inciter tout homme non hypnotisé, et qui comprend l'importance de ses actes, à refuser le service militaire. Un homme ne peut pas vouloir que sa vie soit inutile, ne s'emploie ni au service de Dieu, ni à celui des hommes. Très souvent la vie d'un homme passe sans lui fournir l'occasion d'être utile; or, de nos jours, l'appel au service militaire est cette occasion offerte à tous. En refusant son concours personnel à l'armée ou en refusant de payer les impôts que le gouvernement lève pour elle, il rend par son refus un grand service à Dieu et aux hommes : par ce refus, il contribue de la façon la plus sûre et la plus puissante au mouvement de l'humanité vers une meilleure organisation sociale.

Non seulement il est avantageux de refuser le service militaire, comme feraient la majorité des hommes de notre temps s'ils n'étaient pas hynoptisés, mais il est inadmissible qu'on ne le refuse pas. Pour tout homme existent des actes moralement impossibles, aussi impossibles que certains actes physiques. Et l'un des actes moralement impossibles pour la plupart des hommes d'à présent, s'ils sont affranchis d'hypnose, c'est la promesse d'obéir aveuglément à des hommes indifférents et immoraux qui se proposent l'assassinat. Ainsi, il est donc non seulement avantageux et obligatoire de refuser d'entrer dans l'armée, mais de plus c'est une chose impossible pour quiconque a l'esprit libre.

« Mais qu'arrivera-t-il quand tous les hommes refuseront d'aller au régiment? Les méchants ne connaîtront plus ni frein ni loi, ils triompheront! Nous ne pourrons nous défendre contre les sauvages et les hommes de la race jaune qui viendront et nous conquerront! »

Ai-je à dire que les méchants triomphent déjà depuis longtemps, qu'ils luttent contre les chrétiens? Doit-on commencer de redouter ce qui existe depuis si longtemps?

Je ne dirai pas que la crainte des sauvages et des jaunes que nous agaçons avec soin, à qui nous apprenons à combattre, est absurde, et que pour se défendre de ces sauvages et de ces jaunes la centième partie des troupes qui existent actuellement en Europe est suffisante.

Je ne parlerai pas de tout cela, parce que les opinions agitées par tout le monde ne peuvent pas servir de manuel pour régler nos actes et notre vie.

A l'homme a été donné un autre manuel, manuel indiscutable, le manuel de sa conscience, d'après lequel il sait absolument ce qu'il fait et ce qu'il doit faire.

Et c'est pourquoi ce danger dont on menace chaque homme s'il refuse le service, comme celui que courrait le monde si ce refus se généralisait, tout cela n'est qu'une partie du grand et affreux mensonge

dans lequel erre l'humanité chrétienne et que les gouvernements entretiennent avec soin pour se maintenir.

Que l'homme agisse selon son esprit, sa conscience et son Dieu, ce sera le meilleur pour lui et pour tout le monde.

Les hommes de notre temps se plaignent de la mauvaise direction de la vie dans notre monde chrétien. Peut-il en être autrement quand nous tous, dans notre conscience, reconnaissons depuis des milliers d'années, non seulement la loi divine fondamentale « Ne tue point », mais la loi d'amour et de fraternité, et que pourtant chaque homme du monde européen nie en pratique cette loi de Dieu qu'il reconnaît fondamentale, et que, par ordre du Président, de l'Empereur, du Ministre, de Nicolas ou de Guillaume, il prend l'abject uniforme, les armes de meurtre et dit : « Je suis prêt, je battrai, je ruinerai, je tuerai qui vous voudrez! »

Quelle peut être la société composée de tels hommes? Elle doit être abominable, et elle est vraiment abominable.

Souvenez-vous, frères; n'entendez-vous pas ce misérable qui, dès l'enfance, vous empoisonnait par le diabolique esprit de patriotisme, contraire au bien et à la vérité, et qui n'est bon qu'à vous priver de vos biens, de votre liberté, de votre dignité humaine! N'entendez-vous pas ces vieux imposteurs qui vantent la guerre au nom du Dieu cruel et vengeur qu'ils ont inventé, au nom du Christianisme qu'ils ont altéré! N'entendons-nous pas ces nouveaux Saducéens qui, au nom de la Science et de l'Instruction, voulant en réalité maintenir le *statu quo*, se réunissent en assemblées, écrivent des livres, prononcent des discours, promettent aux hommes sans peine une vie douce et pacifique! Ne les croyez pas. Croyez seulement votre conscience qui vous dit que vous n'êtes ni des animaux, ni des esclaves, que vous êtes des hommes libres, responsables de vos actes et que vous ne devez pas être des meurtriers, ni par votre volonté, ni par celle des chefs qui vivent de ces meurtres. Vous n'avez qu'à regarder autour de vous pour voir la folie et l'horreur de tout ce que vous avez fait, de ce que vous faites encore, et pour cesser de faire ce mal que vous-mêmes détestez et qui vous perd. Et si vous faites cela, les autorités menteuses, qui d'abord vous corrompent, puis vous torturent, se disperseront d'elles-mêmes sans efforts, comme les hiboux qui fuient la lumière du jour, et alors seront réalisées les conditions nouvelles, humaines, fraternelles de la vie, celles que vous attendez depuis si longtemps, que souhaite avec ardeur l'humanité chrétienne fatiguée de mensonge et acculée à une contradiction... qu'on ne peut résoudre.

Que seulement chaque homme, sans réflexion captieuse et compliquée, fasse ce que sans doute lui dit actuellement sa conscience, et il comprendra la vérité du mot de l'Evangile : « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de mon chef. » (Jean, VII-17.)

LÉON TOLSTOÏ

Service de la Reine

Il avait plu à verse pendant un grand mois, plu sur un camp de trente mille hommes et de milliers de chameaux, d'éléphants, de chevaux, de bœufs et de mulets, tous rassemblés dans un endroit appelé Rawal Pindi, pour une revue du vice-roi de l'Inde.

Le vice-roi recevait la visite de l'émir d'Afghanistan, roi sauvage d'un pays plus sauvage encore ; et l'émir avait amené, comme garde du corps, huit cents hommes avec leurs chevaux qui, de leur vie, n'avaient jamais vu un camp ni une locomotive des hommes sauvages et des chevaux sauvages nés quelque part au fond de l'Asie Centrale. Chaque nuit, on pouvait être sûr qu'une troupe de ces chevaux briseraient leurs attaches et galoperaient du haut en bas du camp par la boue, dans l'obscurité, ou que les chameaux rompraient leurs entraves, courraient de tous côtés et trébucheraient sur les cordes des tentes : l'on peut imaginer quel agrément pour des gens qui avaient envie de dormir.

Ma tente était dressée loin des lignes de chameaux, et je la croyais à l'abri ; mais, une nuit, quelqu'un passa brusquement la tête à l'intérieur et cria :

— Sortez vite ! Ils viennent ! Ma tente est par terre.

Je savais ce que « ils » signifiait ; aussi mis-je mes bottes, mon caoutchouc, et me précipitai dehors. La petite Vixen, mon fox-terrier, sortit par l'autre côté. Bientôt j'entendis gronder, grogner, gargouiller, et je vis la tente s'affaisser, tandis que le mât se cassait net, et se mettre à danser comme un fantôme en démence. Un chameau s'y était embarrassé, et, tout mouillé et furieux que je fusse, je ne pus m'empêcher de rire. Puis, je continuai à courir, car je ne savais pas combien de chameaux pouvaient s'être échappés. Je pataugeais toujours dans la boue. A la fin, je buttai sur la culasse d'un canon, et je me rendis compte que je me trouvais hors du camp, dans le voisinage des lignes de l'artillerie, là où on dételait les canons pour la nuit. Comme je ne voulais pas vaguer plus longtemps dans la bruine et dans le noir, je mis mon caoutchouc sur la bouche d'un canon et construisis une sorte de wigwam à l'aide de deux ou trois refouloirs trouvés là par hasard ; puis je m'étendis le long de l'affût d'un autre canon, me demandant où était passée Vixen et où exactement je pouvais bien me trouver moi-même.

Au moment où je me préparais à dormir, j'entendis un cliquetis de harnais et un grognement, tandis qu'un mulet passait devant moi en secouant ses oreilles mouillées. Il appartenait à une batterie de canons à vis, car je pus entendre un bruit de courroies, d'anneaux, de chaînes et de toutes les annexes de sa selle matelassée. Les canons à vis sont de tout petits canons faits de deux parties que l'on

visse ensemble quand arrive le moment de s'en servir ; on les hisse sur les montagnes, partout où peut passer un mulet, et ils rendent de grands services en terrain accidenté. Derrière le mulet, il y avait aussi un chameau, dont les gros pieds mous s'écrasaient et glissaient dans la boue, et qui balançait le cou comme une poule égarée. Heureusement, je connaissais assez le langage des bêtes — non pas celui des bêtes sauvages, mais le langage des bêtes de camp, cela va sans dire, — que m'avaient appris les indigènes, pour savoir ce qu'il disait. Ce devait être le même qui s'était étalé dans ma tente, car il interpella le mulet :

— Que faire ? Où aller ? Je me suis battu avec une chose blanche qui flottait, alors elle a pris un bâton et m'a frappé sur le cou... (C'était le mât brisé de ma tente, et j'étais très content de le savoir.) Continuons-nous à courir ? »

— Ah, c'est vous, dit le mulet, vous et vos amis, qui avez ainsi bouleversé le camp ? Très bien. Vous serez battu pour cela ce matin, mais je peux fort bien vous donner un acompte.

J'entendis le cliquetis du harnais au moment où le mulet prenait du champ pour envoyer au chameau deux ruades qui lui sonnèrent sur les côtes comme sur un tambour.

— Cela, dit-il, vous apprendra, pour une autre fois, à courir, la nuit, à travers une batterie de mulets en criant Au voleur ! et Au feu ! Couchez-vous et tenez votre grand niais de cou tranquille.

Le chameau se replia à la façon des chameaux, comme une règle de deux pieds, et se coucha en geignant. On entendit dans l'obscurité un bruit rythmé de sabots sur le sol, et un grand cheval de troupe arriva au petit galop d'ordonnance, comme s'il eût été à la parade, franchit la culasse d'un canon, et retomba tout près du mulet.

— C'est honteux, dit-il, en soufflant par les naseaux. Ces chameaux ont encore dévalé dans nos lignes. C'est la troisième fois cette semaine. Le moyen pour un cheval de rester en forme si on ne le laisse pas dormir ! Qui est ici ?

— Je suis le mulet de la pièce de culasse du canon n° 2 de la première batterie à vis, dit le mulet, et l'autre est un de vos amis. Il m'a réveillé aussi. Et vous ?

— N° 15, troupe E, 5e lanciers. Le cheval de Dick Cunliffe. Un peu de place, s'il vous plaît. Là.

— Oh, pardon, dit le mulet. Il fait si noir qu'on n'y voit guère. Ces chameaux sont-ils assez écœurants ! J'ai quitté mes lignes pour chercher un peu de calme et de tranquillité par ici.

— Messeigneurs, dit le chameau avec humilité, nous avons fait de mauvais rêves dans la nuit, et nous avons eu très peur ! Je ne suis qu'un des chameaux de convoi du 39e d'infanterie indigène, et je ne suis pas aussi brave que vous, messeigneurs !

— Alors, pourquoi n'êtes-vous pas resté à porter les bagages du 39e d'infanterie indigène, au lieu de courir partout dans le camp ? dit le mulet.

— C'étaient de si mauvais rêves, dit le chameau. Je vous demande pardon. Ecoutez!... Qu'est-ce que c'est?... Faut-il courir encore?

— Couchez-vous, dit le mulet, ou bien vous allez vous rompre vos longues perches de jambes entre les canons.

Il dressa une oreille et écouta.

— Des bœufs! s'écria-t-il. Des bœufs de batterie. Ma parole, vous et vos amis, vous avez réveillé le camp pour tout de bon! Il faut pas mal d'aiguillon pour faire lever un bœuf de batterie.

J'entendis une chaîne traîner au ras du sol, et un attelage de ces grands bœufs blancs taciturnes qui traînent les lourds canons de siège, quand les éléphants ne veulent plus avancer sous le feu, arriva en s'épaulant; sur leurs talons, marchant presque sur la chaîne, suivait un autre mulet de batterie, qui appelait avec affolement : « Billy! »

— C'est une de nos recrues. Ici, jeunesse! Assez braillé! L'obscurité n'a encore jamais fait de mal à personne.

Les bœufs de batterie se couchèrent en même temps, et commencèrent à ruminer; mais le jeune mulet se blottit contre Billy.

— Des choses! dit-il. D'affreuses et horribles choses, Billy!... C'est entré dans nos lignes tandis que nous dormions... Pensez-vous que ça doive nous tuer?

— J'ai grande envie de vous flanquer une ruade numéro un, dit Billy. A-t-on idée d'un mulet de quatre pieds six pouces, et de votre éducation, qui déshonore la batterie devant ce gentleman!

— Doucement, doucement! dit le cheval de troupe. Souvenez-vous qu'on est toujours comme cela pour commencer. La première fois que je vis un homme (c'était en Australie, et j'avais trois ans), je courus une demi-journée, et si j'avais vu un chameau, je courrais encore.

Presque tous nos chevaux de cavalerie anglaise dans l'Inde sont importés de l'Australie et dressés par les soldats eux-mêmes.

— C'est vrai, après tout, dit Billy. Assez tremblé comme cela, jeunesse! La première fois qu'on me posa sur le dos le harnais complet avec toutes ses chaînes, je me mis debout sur mes jambes de devant, et, à force de ruades, je jetai tout à terre. Je n'avais pas acquis encore la véritable science de ruer, mais ceux de la batterie disaient qu'ils n'avaient jamais rien vu de pareil.

— Mais ce n'était ni harnais ni rien qui tintât, dit le jeune mulet. Vous savez, Billy, que maintenant cela m'est égal. C'étaient des choses, grandes comme des arbres, et elles tombaient du haut en bas des lignes, et gargouillaient; ma bride s'est cassée et je ne pouvais pas trouver mon conducteur, je ne pouvais même pas vous trouver, Billy. Alors je me suis sauvé avec... avec ces gentlemen.

— Hum! dit Billy. Aussitôt que j'ai entendu dire que les chameaux s'étaient échappés, je m'en suis allé pour mon propre compte. Pour qu'un mulet de batterie... de batterie de canons à vis... ap-

pelle gentlemen des bœufs, il faut qu'il se sente bien ému. Qui êtes-vous, vous autres, là, par terre?

Les bœufs refoulèrent leur nourriture, et répondirent tous deux à la fois :

— Le septième joug du premier canon de la grosse batterie de siège. Nous dormions lorsque les chameaux sont arrivés. Mais, quand on nous a marché dessus, nous nous sommes levés et nous sommes partis. Il vaut mieux dormir tranquilles dans la boue que d'être dérangés sur une bonne litière. Nous avons dit à votre ami qu'il n'y avait pas de quoi s'effrayer, mais il savait tant de choses qu'il en a pensé autrement. Wah!

Ils se remirent à ruminer.

— Voilà ce que c'est que d'avoir peur, dit Billy. On se fait railler par des bœufs de batterie. Je pense que cela vous fait plaisir, jeunesse?

Les dents du jeune mulet sonnèrent, et j'entendis qu'il disait n'avoir peur d'aucun vieux bifteck qui fût au monde ; mais les bœufs se contentèrent de faire cliqueter leurs cornes les unes contre les autres et continuèrent à ruminer.

— Maintenant, ne vous mettez pas en colère après avoir eu peur. C'est la pire espèce de couardise, dit le cheval de troupe. Il est très pardonnable d'avoir peur la nuit, à mon avis, lorsqu'on voit des choses qu'on ne comprend pas. Nous nous sommes échappés de nos piquets des douzaines de fois, par bandes de quatre cent cinquante ensemble, et cela parce qu'une nouvelle recrue s'était mise à nous raconter des histoires de serpents-fouets qu'on trouve chez nous, en Australie, au point que nous mourions de peur à la seule vue des cordes pendantes de nos licous.

— Tout cela est très bien dans le camp, dit Billy ; je ne laisse pas de m'emballer moi-même, pour la farce, quand je ne suis pas sorti depuis un jour ou deux ; mais que faites-vous en campagne?

— Oh, c'est une toute autre paire de manches, dit le cheval de troupe. Dick Cunliff est alors sur mon dos et m'enfonce les genoux dans les côtes. Tout ce que j'ai à faire, c'est de regarder où je mets le pied, de bien rassembler mon arrière-main et d'obéir aux rênes.

— Qu'est-ce que c'est que cela, « obéir aux rênes? » dit le jeune mulet.

— Par les eucalyptus d'Australie! renâcla le cheval de troupe, voulez-vous me faire croire qu'on ne vous a pas appris, dans votre métier, ce que c'est que d'obéir aux rênes? A quoi êtes-vous bon si vous ne pouvez pas tourner tout de suite lorsque la rêne vous presse l'encolure? C'est une question de vie ou de mort pour votre homme, et naturellement de vie ou de mort pour vous. On commence à appuyer, l'arrière-main rassemblé, au moment où l'on sent la pression de la rêne sur l'encolure. Si l'on n'a pas la place de tourner, on pointe un peu et l'on se reçoit sur ses jambes de derrière. Voilà ce que c'est que d'obéir aux rênes.

— On ne nous apprend pas les choses de cette façon, dit froidement Billy le mulet. On nous enseigne à obéir à l'homme qui est à notre tête, à avancer lorsqu'il nous le dit, et à reculer lorsqu'il nous le dit également. Je suppose que cela revient au même... Maintenant, après tout ce beau métier de fantasia et de panache qui doit être bien mauvais pour vos jarrets, qu'est-ce que vous faites pour de bon?

— Cela dépend, dit le cheval de troupe. Généralement, il me faut entrer au milieu d'un tas d'hommes hurlants et chevelus, armés de couteaux, de longs couteaux brillants, pires que les couteaux du vétérinaire, et faire attention que la botte de Dick, sans appuyer, touche juste la botte de son voisin. Je peux voir la lance de Dick à la droite de mon œil droit, et je sais qu'il n'y a pas de danger. Je ne voudrais pas être l'homme ou le cheval qui se trouveraient dans notre chemin, à Dick et à moi, lorsque nous sommes pressés.

— Est-ce que les couteaux font mal? dit le jeune mulet.

— Eh bien... j'en ai reçu un coup à travers le poitrail; une fois, mais ce n'était pas la faute de Dick.

— Je me serais bien soucié de savoir de qui c'était la faute, si l'on m'avait fait mal, dit le jeune mulet.

— Il faut savoir, repartit le cheval de troupe. Si vous n'avez pas confiance dans votre cavalier, mieux vaut décamper tout de suite. C'est ce que font quelques-uns de nos chevaux, et je ne les blâme pas. Comme je le disais, ce n'était pas la faute de Dick. L'homme était couché sur le sol, je m'allongeais pour ne pas l'écraser, mais il me lança une estafilade de bas en haut. La prochaine fois que j'aurai à franchir un homme couché par terre, je poserai le pied dessus... et ferme.

— Hem! dit Billy; tout cela paraît bien absurde. Les couteaux sont de sales instruments en toutes circonstances. Ce qu'il y a de mieux, c'est d'escalader une montagne, une selle bien équilibrée sur le dos, de se cramponner des quatre pieds et des oreilles, de grimper, de ramper, de se faufiler, jusqu'à ce que l'on débouche à des centaines de pieds au-dessus de tout le monde, sur une saillie où on a juste la place de ses sabots... Alors, on s'arrête et on ne bouge plus... Ne demandez jamais à un homme de vous tenir la tête, jeunesse, on ne bouge pas, et, pendant ce temps, les hommes vissent les canons; puis on regarde tomber parmi les hautes branches des arbres, très loin au dessous, les petits obus pareils à des coquelicots.

— Vous ne buttez donc jamais? demanda le cheval de troupe.

— On dit que lorsqu'un mulet butte, on peut fendre une oreille de poule, dit Billy. De temps en temps peut-être, une selle mal paquetée peut faire chavirer un mulet, mais c'est très rare. Je voudrais pouvoir vous apprendre notre métier. C'est un beau métier. Eh bien, il m'a fallu trois ans pour découvrir ce que les hommes me voulaient. Toute la finesse de la chose, c'est de ne pas se détacher sur la ligne du ciel, parce que, si vous le faites, on peut tirer sur vous. Souvenez-vous de cela, jeunesse. Restez toujours défilé le mieux possible, même s'il

vous faut faire un détour d'un mille pour cela. C'est moi qui conduis la batterie quand on en arrive à ce genre d'escalade.

— Se laisser fusiller sans la chance de courir sus aux gens qui tirent! dit le cheval de troupe, en réfléchissant profondément. Je ne pourrais pas supporter cela. Je voudrais charger avec Dick.

— Oh non, vous ne voudriez pas ; vous savez qu'aussitôt en position, ce sont les canons qui font toute la charge. Voilà qui est scientifique et net. Mais les couteaux, pouah !

Il y avait quelque temps que le chameau de convoi balançait sa tête de ci de là, cherchant à glisser un mot dans la conversation. Et j'entendis qu'il disait timidement, en toussant pour s'éclaircir la gorge :

— J'ai... j'ai... j'ai fait un peu la guerre, mais ce n'était pas en grimpant, ni en courant comme cela.

— Non? Maintenant que vous le dites, repartit Billy, on s'en aperçoit. Vous n'avez pas l'air de quelqu'un très taillé pour grimper ou courir. Eh bien, comment cela se passait-il pour vous, vieux ballot de foin?

— De la vraie manière, dit le chameau. Nous nous couchions.

— Croupière et martingale ! dit le cheval de troupe entre ses dents. Se coucher!

— Nous nous couchions, nous étions une centaine, continua le chameau, en un grand carré, et les hommes empilaient nos kajawahs, nos charges et nos selles en dehors du carré, et ils tiraient par dessus notre dos, oui, de toutes les faces du carré.

— Quelle sorte d'hommes? N'importe quels hommes, au hasard? demanda le cheval de troupe. A l'école du cavalier, on nous apprend à nous coucher et à laisser nos maîtres tirer par dessus nous, mais Dick Cunliffe est le seul homme en qui j'aurais confiance pour cette opération. Cela me chatouille au passage des sangles et, en outre, je ne peux rien voir avec ma tête sur le sol.

— Que vous importe qui tire par dessus vous? dit le chameau. Il y a beaucoup d'hommes et beaucoup de chameaux tout près, et des masses de fumée. Je n'ai pas peur, alors. Je reste tranquille, et j'attends.

— Et cependant, dit Billy, vous faites de mauvais rêves et vous bouleversez le camp la nuit. Eh bien, avant que je m'étende (et je ne parle pas de s'asseoir) et que je laisse un homme tirer par dessus mon corps, mes talons et sa tête auraient quelque chose à se dire! A-t-on jamais entendu parler de rien de plus odieux?

Il y eut un long silence. Puis, un des bœufs de batterie leva sa grosse tête et dit :

— Tout cela est très absurde vraiment. Il n'y a qu'une manière de combattre.

— Oh! allez-y, s'écria Billy. Je vous en prie, ne faites pas attention! Je suppose que vous autres, vous combattez en vous tenant debout sur la queue.

— Une seule manière, reprirent-ils tous deux ensemble. (Ils de-

vaient être jumeaux.) La voici : mettre nos vingt attelages au gros canon aussitôt que Double-Queue commence à trompeter (Double-Queue est le nom d'argot de camp par lequel on désigne l'éléphant.)

— Pourquoi Double-Queue trompette-t-il? demanda le jeune mulet.

— Pour déclarer qu'il n'ira pas plus près de la fumée. Double-Queue est un grand poltron. Alors nous tirons tous ensemble le gros canon.., *Heya... Hullah ! Heeyah ! Hullah!...* Nous ne grimpons pas comme des chats, ni ne courons comme des veaux. Nous allons à travers la plaine unie, les vingt jougs à la fois, jusqu'à ce qu'on nous dételle. Alors nous paissons, tandis que les gros canons causent à travers la plaine avec quelque ville que protègent des murs de terre. Et des pans de murs s'écroulent, et la poussière s'élève comme si là-bas de grands troupeaux rentraient à l'étable.

— Oh ! Et vous choisissez ce moment pour paître ? dit le jeune mulet.

— Ce moment ou un autre. Manger est toujours bon. Nous mangeons jusqu'à ce qu'on nous remette le joug, et tirons de nouveau le canon pour revenir où Double-Queue l'attend. Quelquefois il y a dans la ville de gros canons qui répondent, et quelques-uns d'entre nous sont tués, mais alors, il y a plus à paître pour ceux qui restent. C'est le destin, rien autre que le destin... N'importe, Double-Queue est un grand poltron... Voilà la vraie manière de combattre... Nous sommes deux frères, venus de Hapur. Notre père était un taureau sacré de Siva. Nous avons dit.

— Eh bien, j'ai certainement appris quelque chose ce soir, dit le cheval de troupe. Est-ce que, messieurs de la batterie des canons à vis, vous vous sentez enclins à manger lorsqu'on tire sur vous avec de gros canons et que Double-Queue suit par derrière ?

— A peu près autant que nous nous sentons enclins à nous vautrer par terre et à laisser les hommes s'étaler sur nous, ou à courir parmi des gens à coutelas. Je n'ai jamais entendu pareilles billevesées. Une saillie de montagne, un fardeau bien équilibré, un conducteur à qui on puisse se fier et je suis votre mulet ; mais, les autres choses... non ! dit Billy, en frappant du pied.

— Naturellement, dit le cheval de troupe, tout le monde n'est pas fait du même bois, et je vois bien que votre famille, du côté de votre père, devait être lente à comprendre les choses.

— Ne vous occupez pas de ma famille du côté de mon père, dit Billy (avec irritation, car tous les mulets détestent s'entendre rappeler que leur père était un âne). Mon père était un gentlemen du sud, et capable de culbuter, de mordre et de ruer jusqu'à réduire en loques n'importe quel cheval. N'oubliez pas cela, vous, gros Brumby !

Brumby veut dire cheval sauvage sans origine. Imaginez les sentiments d'Ormonde si un cheval d'omnibus le traitait de rosse, et vous pouvez vous figurer ce que ressentit le cheval australien. Je vis le blanc de ses yeux étinceler dans l'obscurité.

— Dites donc, fils de baudet d'importation malagais, fit-il en ser-

rant les dents, je tiens à vous apprendre que je suis apparenté, du côté de ma mère, à Carbine, le vainqueur de la coupe de Melbourne ; et nous ne sommes pas habitués, dans mon pays, à nous laisser passer sur le ventre par des mulets à langue de perroquet et à tête de cochon, domestiques dans une batterie de pétardières et de chasse-pois... Etes-vous prêt ?

— Debout sur les jambes de derrière ! brailla Billy.

Tous deux se cabrèrent face à face, et je m'attendais à un furieux combat, lorsqu'une voix gargouillante, qui roulait sourdement, sortit de l'obscurité à droite :

— Enfants, qu'avez-vous à vous battre ? Calmez-vous !

Les deux bêtes retombèrent en renâclant de dégoût, car ni cheval ni mulet ne peuvent supporter la voix d'un éléphant.

— C'est Double-Queue, dit le cheval de troupe. Je ne peux pas le souffrir ! Une queue à chaque bout, c'est trop.

— Exactement mon avis, dit Billy, en se pressant contre le cheval pour se rassurer. Nous avons des points communs, en somme.

— Je suppose que nous avons hérité ces points-là de nos mères, dit le cheval de troupe. Ce n'est pas la peine de se quereller pour si peu. Eh ! Double-Queue, êtes-vous attaché ?

— Oui, dit Double-Queue, dont le rire roula tout le long de sa trompe. Je suis au piquet pour la nuit. J'ai entendu ce que, vous autres, vous avez dit. Mais n'ayez pas peur, je reste où je suis.

Les bœufs et le chameau dirent à mi-voix :

— Peur de Double-Queue, quelle absurdité !

Et les bœufs continuèrent :

— Nous sommes fâchés que vous ayez entendu, mais c'est vrai !.. Double-Queue, pourquoi avez-vous peur des canons lorsqu'ils parlent ?

— Eh bien, dit Double-Queue, en frottant une de ses jambes de derrière contre l'autre, exactement comme un petit garçon qui récite une fable. Je ne sais pas tout à fait si vous comprendriez !

— Nous ne comprenons pas, mais il nous faut tirer les canons, dirent les bœufs.

— Je le sais, et je sais que vous êtes beaucoup plus braves que vous ne le pensez. Mais, avec moi, c'est différent. Le capitaine de ma batterie m'a appelé l'autre jour : Anachronisme pachydermateux !

— C'est un autre moyen de combattre, je suppose ? dit Billy, qui reprenait ses esprits.

— Vous, vous ne savez pas ce que cela veut dire, naturellement, moi, je le sais. Cela signifie : « entre le zist et le zest »; et c'est juste où je suis. Je peux voir dans ma tête ce qui arrivera quand un obus éclate ; et, vous autres bœufs, vous ne le pouvez pas.

— Moi, je le peux, dit le cheval de troupe... Au moins un peu. J'essaie de n'y pas penser !

— Je vois mieux que vous, et j'y pense, moi. J'ai plus de surface qu'un autre à préserver, et je sais que, lorsque que je suis malade, personne ne connaît la manière de me soigner. Tout ce qu'ils peuvent

faire, c'est de suspendre la solde de mon cornac jusqu'à ce que je me remette, et je ne peux pas avoir confiance en mon cornac.

— Ah! dit le cheval de troupe, cela explique tout. Je peux avoir confiance en Dick, moi.

— Vous pourriez mettre un régiment entier de Dicks sur mon dos sans que je m'en comporte mieux. J'en sais juste assez pour me sentir mal à mon aise, et pas assez pour aller de l'avant, malgré tout.

— Nous ne comprenons pas, dirent les bœufs.

— Je sais que vous ne comprenez pas. Ce n'est pas à vous que je parle. Vous ne savez pas ce que c'est que du sang.

— Si, nous le savons, dirent les bœufs. C'est une matière rouge qui imbibe la terre et qui sent.

Le cheval de troupe lança une ruade, fit un bond et s'ébroua :

— Ne parlez pas de cela, fit-il. Je le flaire d'ici rien que d'y penser ; cela me donne envie de fuir, quand je n'ai pas Dick sur le dos...

— Mais il n'y en a pas ici, dirent le chameau et les bœufs. Pourquoi êtes-vous si stupide?

— C'est une sale chose, dit Billy. Je n'ai pas envie de fuir, mais je n'aime pas en parler.

— Vous y êtes! dit Double-Queue, en agitant sa queue pour expliquer.

— Sûrement... Oui, nous avons été ici toute la nuit, dirent les bœufs.

Double-Queue frappa le sol du pied, en faisant résonner son anneau de fer.

— Oh, je ne vous parle pas, à vous. Vous ne pouvez pas voir à l'intérieur de vos têtes.

— Non. Nous voyons par nos quatre yeux, dirent les bœufs. Nous voyons droit en face de nous.

— Si je n'étais capable que de cela et de rien autre, vous n'auriez pas besoin de tirer les gros canons. Si j'étais comme mon capitaine — il peut voir des choses à l'intérieur de sa tête, lui, avant que le feu commence, et il tremble du haut en bas, mais il en sait trop pour fuir — si j'étais comme lui, je pourrais tirer les canons à votre place. Mais si j'avais tant d'intelligence, je ne serais jamais venu ici. Je serais roi dans la forêt comme j'avais l'habitude d'être, dormant la moitié du jour, et me baignant lorsque cela me plaisait. Je n'ai pas pris de bon bain depuis un mois.

— Tout cela est bel et bon, dit Billy, mais il ne suffit pas de donner à une chose un nom qui n'en finit pas pour y changer quoi que ce soit.

— Chut! dit le cheval de troupe. Je crois que je comprends ce que Double-Queue veut dire.

— Vous comprendrez mieux dans une minute, dit Double-Queue en colère. Pour le moment expliquez-moi pourquoi vous n'aimez pas ceci !

Il commença à trompeter furieusement et de toute sa force.

— Arrêtez ! dirent ensemble Billy et le cheval de troupe.

Et je pus les entendre trépigner et trembler. Le barrissement d'un éléphant est toujours désagréable, spécialement dans la nuit noire.

— Je ne m'arrêterai pas, dit Double-Queue. Expliquez-moi donc cela, s'il vous plait? *Hhrrmph! Rrrt! Rrrmph! Rrrhha!*

Il s'arrêta tout à coup, et j'entendis dans l'obscurité une petite plainte qui m'apprit que Vixen m'avait enfin retrouvé. Elle le savait aussi bien que moi, la chose au monde dont l'éléphant a le plus peur, c'est un petit chien qui aboie ; aussi elle s'arrêta pour persécuter Double-Queue dans ses piquets, jappa autour de ses gros pieds. Double-Queue s'agita et cria :

— Allez-vous en, petit chien. Ne flairez pas mes chevilles, ou bien je vais vous donner un coup de pied... Bon petit chien, gentil petit chien !... Là !... Rentrez à la maison, vilaine petite bête hargneuse... Oh ! pourquoi personne ne l'enlève-t-il ! Elle va me mordre dans une minute.

— Paraît, dit Billy au cheval de troupe, que notre ami Double-Queue a peur à peu près de tout. A l'heure qu'il est, si on m'avait donné une ration par chien auquel j'ai donné un coup de pied sur le champ de manœuvre, je serais presque aussi gros que Double-Queue.

Je sifflai ; Vixen courut à moi, toute crottée, et me lécha le nez, et me raconta une longue histoire sur ses recherches à travers le camp. Je ne lui ai jamais laissé savoir que je comprenais le langage des bêtes, car elle aurait pris toutes sortes de libertés. Aussi boutonnai-je sur elle mon pardessus, tandis que Double-Queue s'agitait, foulait le sol et grondait en lui-même.

— C'est extraordinaire ! Tout à fait extraordinaire ! C'est un mal qui court dans la famille. Où est-elle passée, cette sale petite bête ?

Je l'entendis tâter autour de lui avec sa trompe.

— Je crois que nous avons tous nos faiblesses, chacun les siennes, continua-t-il en se mouchant. Tout à l'heure, vous autres, messieurs, paraissiez alarmés, je crois, lorsque je trompetais.

— Pas précisément alarmés, dit le cheval de troupe, mais c'était comme si j'avais eu sur la peau des frelons au lieu d'une selle. Ne recommencez pas.

— J'ai peur d'un petit chien, et le chameau qui est ici a peur des mauvais rêves dans la nuit.

— C'est très heureux pour nous que nous n'ayons pas à combattre tous de la même façon, dit le cheval de troupe.

— Ce que je voudrais savoir, émit le jeune mulet qui avait gardé le silence pendant longtemps, ce que je voudrais savoir, c'est pourquoi il nous faut combattre du tout.

— Parce qu'on nous le dit, fit le cheval de troupe, avec un ébrouement de mépris.

— C'est l'ordre, dit Billy le mulet ; et ses mâchoires sonnèrent.

— *Hukm hai!* (C'est l'ordre), dit le chameau avec un glouglou ; et Double-Queue et les bœufs répétèrent :

— *Hukm hai!*

— Oui, mais, qui donne les ordres ? dit le mulet de recrue.

— L'homme qui marche à votre tête...

— Ou s'asseoit sur votre dos...

— Ou tient la corde de votre nez...

— Ou vous tord la queue...

dirent Billy, le cheval de troupe, le chameau et les bœufs, l'un après l'autre.

— Mais qui leur donne des ordres ?

— Voilà que vous voulez en savoir trop, jeunesse, dit Billy, et c'est le bon moyen de vous attirer un coup de pied. Tout ce que vous avez à faire, c'est d'obéir à l'homme qui est à votre tête, et sans poser de questions.

— Il a raison, dit Double-Queue. Je ne peux pas toujours obéir, parce que je suis « entre le zist et le zest », mais Billy a raison. Obéissez à l'homme posté près de vous, qui donne l'ordre, ou bien vous arrêterez toute la batterie et vous serez rossé par-dessus le marché.

Les bœufs de batterie se levèrent pour s'en aller.

— Le matin vient, dirent-ils ; nous allons nous en retourner à nos lignes. C'est vrai que nous ne voyons que devant nos yeux et que nous ne sommes pas très intelligents ; cependant nous sommes les seuls, ce soir, qui n'ayons pas eu peur. Bonsoir, ô gens courageux !

Personne ne répondit, et le cheval de troupe demanda, pour changer le cours de la conversation :

— Où est-ce petit chien ?... Un chien quelque part, cela veut dire qu'il y a un homme.

— Je suis ici, jappa Vixen, sous la culasse de canon avec mon homme. C'est vous, grosse bête, gros étourneau de chameau, là-bas, c'est vous qui avez renversé notre tente. Mon homme est très en colère.

— Peuh ! dirent les bœufs, ce doit être un blanc.

— Naturellement, un blanc, dit Vixen. Croyez-vous que ce soit un bouvier noir qui s'occupe de moi ?

— *Huah! Ouach! Ugh!* dirent les bœufs. Allons-nous en promptement.

Ils plongèrent dans la boue, et firent si bien qu'ils enfilèrent leur joug au timon d'un caisson de munitions, où il resta fixé.

— Maintenant, ça y est, dit Billy tranquillement. Ne vous débattez pas. Vous voilà en panne jusqu'au jour ! Que diable vous prend-il ?

Les bœufs faisaient entendre les longs ronflements sifflants familiers au bétail hindou, se poussaient, se bousculaient, tournaient sur eux-mêmes, piétinaient, glissaient ; ils tombèrent presque dans la boue, en grognant de fureur.

— Vous allez vous casser le cou d'ici un instant, dit le cheval de troupe. Qu'est-ce qui vous arrive lorsqu'on parle d'homme blanc ? Je vis avec les blancs.

— Ils... nous... mangent !... Tire ! dit le bœuf qui était le plus près. Le joug claqua avec un bruit sec, et ils disparurent lourdement.

Je ne savais pas auparavant ce qui épouvantait le bétail hindou à la vue des Anglais. Nous mangeons du bœuf — viande à laquelle ne touche jamais un conducteur de bétail — et, naturellement, le bétail n'aime pas cela.

— Qu'on me fouette avec mes chaînes de bât, si j'aurais pensé que deux gros blocs comme cela pouvaient perdre la tête, dit Billy.

— N'importe, je vais aller voir cet homme. La plupart des hommes blancs, je sais, ont des choses dans leurs poches, dit le cheval de troupe.

— Je vous laisse, alors. Je ne je les aime pas assez. D'ailleurs, les hommes blancs, qui n'ont pas d'endroit pour dormir sont la plupart du temps des voleurs, et j'ai sur le dos pas mal de propriétés du Gouvernement. Venez, jeunesse, et retournons à nos lignes. Bonne nuit, Australie !... On vous verra à la parade demain, je suppose ? Bonne nuit, vieille balle de foin !... Tâchez de mettre un frein à vos sentiments, n'est-ce pas ? Bonne nuit, Double-Queue ! Si vous nous dépassez sur le terrain demain, ne trompetez pas. Cela dérange l'alignement.

Billy le mulet s'en alla clopinant, avec son dandinement martial de vieux troupier, et le cheval vint frotter sa tête contre ma poitrine ; je lui donnai des biscuits, tandis que Vixen, qui est la plus vaine des petites chiennes, lui contait des mensonges au sujet des vingtaines de chevaux qu'elle et moi nous possédions.

— J'irai à la parade demain dans mon dog-cart, dit-elle. Où serez-vous ?

— A la ganche du second escadron. C'est moi qui règle le pas pour toute ma troupe, ma petite dame, dit-il poliment. Maintenant, il me faut retourner auprès de Dick. Ma queue est toute crottée, et il va mettre deux heures de gros travail à me panser avant la parade.

La grande revue des trente mille hommes avait lieu dans l'après-midi ; et Vixen et moi avions une bonne place tout près du vice-roi et de l'émir d'Afghanistan. Celui-ci était coiffé d'un haut et large bonnet d'astrakan noir, qu'ornait une grande étoile de diamants. Pendant la première partie de la revue, le temps fut radieux, et les régiments défilèrent, vague sur vague de jambes se mouvant toutes ensemble et de fusils tous en ligne, jusqu'à nous brouiller les yeux. Puis, la cavalerie arriva au son du magnifique galop de *Bonnie Dundee*, et Vixen, assise dans le dog-cart, dressa les oreilles. Le second escadron des lanciers fila devant nous et le cheval de troupe parut, la queue comme de la soie filée, faisant des courbettes, une oreille droite et l'autre couchée, réglant l'allure pour tout son escadron, et ses jambes marchaient comme sur une mesure de valse. Puis vinrent les gros canons, et je vis Double-Queue et deux autres éléphants attelés de front à un canon de siège de quarante, tandis que vingt attelages de bœufs marchaient derrière. La septième

paire avait un joug neuf, et paraissait raide et fatiguée. Enfin, arrivèrent les canons à vis, et Billy le mulet se comportait comme s'il eût commandé toutes les troupes, et son harnais était huilé et poli à faire cligner les yeux. J'applaudis tout seul Billy le mulet, mais il n'eût pour rien au monde regardé à droite ou à gauche.

La pluie recommença à tomber, et, pendant quelque temps, il fit trop de brume pour qu'on pût voir ce que faisaient les troupes. Ayant formé un grand demi-cercle à travers la plaine, elles se déployèrent en ligne. Cette ligne s'allongea, s'allongea et s'allongea jusqu'à ce qu'elle eût trois quarts de mille d'une aile à l'autre — solide mur d'hommes, de chevaux et de fusils. Puis cela marcha droit sur le vice-roi et l'émir, et, à mesure que cela se rapprochait, le sol se mit à trembler comme le pont d'un steamer, lorsque les machines forcent la pression.

A moins d'avoir été là, vous ne pouvez imaginer quel effet effrayant cette arrivée en masse de troupes produit sur les spectateurs, même lorsqu'ils savent que ce n'est qu'une revue. Je regardai l'émir. Jusque là il n'avait pas manifesté l'ombre d'un signe d'étonnement ou de quoi que ce fût ; mais, maintenant, ses yeux s'ouvraient de plus en plus ; il rassembla les rênes de son cheval et regarda derrière lui, Une minute, il sembla sur le point de tirer son sabre et de se tailler une route à travers les Anglais, hommes et femmes, qui se trouvaient dans les voitures à l'arrière.

Enfin, la marche en avant s'arrêta court, le sol cessa de trembler, la ligne tout entière salua, et trente musiques commencèrent à jouer ensemble. C'était la fin de la revue : les régiments retournèrent à leurs campements, sous la pluie ; et une musique d'infanterie commença à jouer :

Les animaux allaient deux par deux,
Hourra !
Les animaux allaient deux par deux,
L'éléphant et le mulet de batterie,
Et ils entrèrent tous dans l'Arche
Pour se mettre à l'abri de la pluie !

Alors, j'entendis un vieux chef de l'Asie Centrale, à longue chevelure grise, qui était descendu avec l'émir, poser des questions à un officier indigène :

— Maintenant, dit-il, de quelle manière s'est faite cette chose étonnante ?

Et l'officier répondit :

— Un ordre a été donné, et ils ont obéi.

— Mais les bêtes sont-elles donc aussi intelligentes que les hommes ? dit le chef.

— Elles obéissent, comme font les hommes : mulet, cheval, éléphant ou bœuf obéit à son conducteur, et le conducteur à son sergent, le sergent à son lieutenant, le lieutenant à son capitaine, le capitaine à son major, le major à son colonel, le colonel au brigadier qui com-

mande trois régiments, le brigadier au général, qui obéit au vice-roi, qui est le serviteur de l'Impératrice. Voilà de quelle manière cela se fait.

— Je voudrais bien qu'il en fût de même en Afghanistan, dit le chef, car là nous n'obéissons qu'à notre propre volonté.

— Et c'est pour cela, dit l'officier indigène, en frisant sa moustache, que votre émir, auquel vous n'obéissez point, doit venir ici prendre les ordres de notre vice-roi.

CHANT DE PARADE DES ANIMAUX DU CAMP

ÉLÉPHANTS DE BATTERIE

Alexandre nous emprunta la force de l'Alcide,
La sagesse de nos fronts, la ruse de nos genoux,
Depuis, aux cous asservis, pèse encore son joug solide,
Aux attelages de dix pieds, faites place, tous, au cortège
Des grosses pièces de siège!

BŒUFS DE BATTERIE

Ces héros enharnachés ont peur d'un boulet de quatre,
La poudre les incommode, ils n'aiment plus à se battre.
Alors nous entrons en jeu, nous halons, nous autres bœufs.
Aux attelages de vingt jougs, faites place, tous, au cortège
Des grosses pièces de siège!

CHEVAUX DE CAVALERIE

Par ma marque à l'épaule, il n'est pas de chansons
Qui vaillent l'air des Lanciers, Houzards et Dragons;
Mieux me plait qu' « Au Pansage » ou bien « A l'écurie »
Le galop pour défiler de Bonnie Dundee (1)!
Du foin, des égards, de l'étrille et du mors,
De bons cavaliers et de l'air au dehors,
Par escadrons! En colonne! Et je parie
Qu'on nous voit bien galoper à Bonnie Dundee.

MULETS DE BAT

Quand mes compagnons et moi nous peinons le long du chemin de la côte,
Un sentier perdu de cailloux bossus, nous marchons sans faire de faute,
Car on peut grouiller et grimper, mes gars
N'importe où, paraitre et dire : Voilà!
Mais lorsqu'à la cime on se range
Le bonheur complet, c'est si l'on avait
Une patte ou deux de rechange!

(1) Vieil air de ralliement des partisans des Stuarts au temps de Cromwell. Il rythme en général les défilés au galop dans la cavalerie anglaise. Les paroles de la traduction s'adaptent, comme l'original, à la musique.

Merci donc, sergent, qui passez devant lorsque la route n'est pas large,
Et sur toi, malheur! failli conducteur, qui n'amarres pas droit la charge,
Car on peut grouiller et grimper, mes gars,
N'importe où paraître et dire : Voilà!
Mais lorsqu'à la cime on se range
Le bonheur complet, c'est si l'on avait
Une patte ou deux de rechange!

CHAMEAUX DU COMMISSARIAT

Nous n'avons jamais eu nul vieux refrain chameau
Nous aidant à traîner notre cahin-caha,
Mais chacun de nos cous est un trombone en peau
(Rita ta ta ta! chacun est un trombone en peau!)
Notre seule chanson de marche, écoutez-la!
Peux pas! Veux pas! N'irai pas! Rien savoir!
Qu'on se le passe et allez voir!
Un bât tourne, tant pis, si ça n'est pas le mien,
Une charge a glissé : Halte, hurrah! Crions bien!
Urrh! Yarrh! Grr! Arrh!
Quelqu'un écope et pas pour rien!

TOUS LES ANIMAUX ENSEMBLE

Nous sommes les enfants du Camp,
Nous servons chacun à son rang,
Fils du joug, du bât, des fardeaux,
Harnais au flanc ou sac au dos.
Voyez notre ligne ondulée,
Ainsi qu'une entrave doublée
Qui par la plaine va, glissant,
Tout balayer au champ du sang;
Tandis qu'à nos côtés les hommes,
Poudreux, muets et les yeux lourds,
Ne savent pas pourquoi nous sommes,
Eux et nous, voués sans retours
A souffrir et marcher toujours.
Nous sommes les enfants du Camp,
Nous servons, chacun à son rang,
Fils du joug, du bât, des fardeaux,
Harnais au flanc ou sac au dos!

RUDYARD KIPLING

Traduit de l'anglais par
LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES

Disputes

Les formes vivantes, une fois créées, s'scharnent dans leur type.
R. QUINTON. (*Acad. des Sc.*)

Il ne faut pas s'arrêter aux causes proches. Le petit fait qui étonne l'esprit par la grandeur de ses conséquences n'est pour un peuple qu'un prétexte à son évolution. Les causes qui déchaînent les nations sont immanentes. Elles ne sont pas situées dans le temps.

La question Dreyfus passionne à ce point l'opinion, qu'il est permis de se demander si elle n'est pas le prétexte à cette évolution. Elle sépare la France en deux camps et crée un tel désordre que l'on peut dire qu'elle a engendré chez nous la guerre civile des esprits.

Comme on ne rencontre pas dans l'histoire semblable division pour un sentiment désintéressé, tel que celui de justice, il faut remonter plus haut dans les sentiments des hommes, et rechercher les causes, qui ont amené un peuple libre à de pareilles hostilités.

La causalité est un besoin de l'esprit humain. Pour y satisfaire, il préfère induire à des causes immédiates. Cela lui donne la satisfaction de concevoir des rapports faciles. C'est pourquoi nous puisons la cause des événements, soit en des événements précurseurs, soit en nos sentiments propres.

Ainsi dans la question qui nous occupe a-t-on donné comme cause de la division nationale le sentiment de justice. Quelle est donc sa valeur en tant que cause ?

Ce sentiment ne peut exister que lorsque l'équilibre social est stable, car, dès qu'il est rompu, il devient le droit de défense. Aussi ne faut-il pas l'admettre comme provocateur de luttes en une société qui a des institutions pour défendre les intérêts sociaux. Car il ne peut que déterminer les citoyens à s'en remettre, dans les formes légales, à la décision de ceux qu'ils ont commis pour juger. Si dans le cas présent le sentiment de justice devait être invoqué, il ne pourrait être considéré comme un mobile de lutte, mais comme un mobile de solidarité, car tous les Français auraient soumis le différend au jugement de ceux qu'ils appellent juges, que tous ils reconnaissent comme arbitres, et dont tous ils acceptent les décrets.

Or une minorité seule réclame un recours à la justice. La majorité s'y oppose et regarde les hommes à la compétence de qui elle se confie d'ordinaire, non plus comme des juges, mais comme des partisans.

La différence de race existant entre l'accusé et les accusateurs a

fourni l'occasion de considérer la question Dreyfus comme une question ethnique. C'est pourquoi, outre le sentiment de justice, a-t-on donné comme cause à la division de la France l'antagonisme entre les éléments sémites et étrangers et l'élément purement national. Les faits prouvent que cet antagonisme ne peut fournir la genèse que nous recherchons.

Les qualités de la race sémite n'étant pas combatives, elle fut sans cesse vaincue, et, aux époques ou la conquête brutale d'un foyer s'imposait, elle resta errante, n'étant pas guerrière.

Pour s'adapter au milieu, elle se fit mercantile — ainsi les nations la subirent et la conservèrent comme la bourse que l'on pressure. Les nations chrétiennes y ajoutèrent la légende de la trahison. Les croyances religieuses s'étant affaiblies, la France donna une conscience nationale aux sémites qui y vivaient. Encastrés dans la nation, ils centralisent nos forces pécuniaires et sont devenus pour nous le symbole de l'argent. Ceux qui conservent les traditions des siècles morts et ceux qui ne possèdent pas leur sont hostiles. Mais eux, n'ayant conservé que leurs qualités primordiales et n'ayant pas acquis celles avec lesquelles ils eussent conquis un territoire, ne se sont pas montrés nos adversaires.

C'est pourquoi, dans la lutte présente, ils se sont répandus dans les partis; c'est pourquoi, liés aux combattants les plus hostiles à l'un des leurs, remarque-t-on un si grand nombre d'israëlites.

On a vu dans les applaudissements des étrangers au parti dreyfusiste, l'occasion saisie par nos ennemis d'affaiblir les forces défensives de la nation. Mais les sentiments identiques dont l'Europe entière a témoigné semblent détruire cette interprétation. Car, s'il est permis de supposer que les sentiments des Allemands et des Anglais n'étaient pas désintéressés, on ne le peut des peuples neutres, dont on ne percevra pas le but, et l'hypothèse s'écroule devant l'opinion de la cour et du peuple russes, à qui l'on ne peut prêter le dessein de nous réduire. Pour expliquer ces sentiments, il faut s'arrêter à des considérations d'un ordre psychologique. Je n'y verrai donc que le besoin désintéressé d'éclaircir un mystère ; le désir de conclure ; et aussi la satisfaction de donner à un peuple qui n'a d'autres maîtres que ses lois, et dont la Révolution fit se détourner Kant de sa route, une leçon de légalité.

Il faut s'arrêter à ce mot « légalité ». Voici le véritable terrain de cette lutte, qui n'est pas entre Sémites et Français, ni entre Etrangers et Français, mais entre Français. L'esprit s'étonne qu'en un état républicain, où la loi est seule souveraine, un conflit puisse éclater au sujet de la légalité. Or, dans notre état républicain, ce fait existe : — un parti considérable par le nombre s'est fait le champion de l'illégalité. Pour expliquer cette anomalie, il faut se libérer de la contingence pour remonter aux lois.

Les nations possédant des éléments de vitalité se composent de

groupes d'individus ayant pris conscience d'eux-mêmes à des époques différentes. Ces groupes se maintiennent dans leur type aux époques postérieures et s'efforcent de conserver ce qu'ils ont établi. Or les périodes troublées sont celles où un groupe social prend conscience de lui parce qu'il y a lutte entre le nouveau groupe conscient et ceux dont la conscience est antérieure.

La France étant encore une nation vitale se compose de groupes divers. Les plus anciens sont la noblesse, l'armée, les catholiques. Ces groupes, ayant pris les premiers conscience d'eux-mêmes, ont été, aux époques primordiales, seuls conscients dans la nation. Ils ont donc circonscrit leur concept de justice à eux seuls, et ont considéré comme étranger à la nation ce qui était étranger à eux-mêmes. C'est pourquoi, s'acharnant dans leur type, ils ignorent la légalité, qui est l'application de la justice à tous les individus d'une même nation. Les groupes nouveaux sont représentés par les protestants, les socialistes et les intellectuels. Ceux-là correspondent à des époques où, n'étant plus seuls nationaux, l'obligation s'est imposée à eux d'appliquer la même loi à tous les groupes, éléments du même état.

Or dans la question actuelle, nous voyons noblesse, armée, catholiques être anti-dreyfusistes et lutter contre la légalité,— protestants, socialistes, intellectuels être dreyfusistes et combattre pour la légalité,

Ces hommes libres, qui croient se dévouer à une cause, n'agissent que par un besoin vital. Les groupes anciens luttent pour retarder leur disparition prochaine, les groupes nouveaux pour affirmer leur vitalité. Ces derniers étant l'incarnation de la légalité, on peut induire à l'absorption de la force par la loi et, à des époques plus reculées, à la suppression de ce qui actuellement représente cette force.

RAYMOND DE PASSILLÉ

Les Yeux de l'Anesse

Deux jeunes gens se promenaient sur les bords de la Seine, entre la place de la Concorde et l'avenue de l'Alma.

On était en mai. Bleu pâle, dorée par places. la Seine coulait entre les deux rives blanches, réflétant dans son miroir la vision de la blonde capitale. Les arbres poussiéreux, en bordure des quais, cachaient à moitié les bateaux-omnibus, rouges et bleus, qui circulaient. Des manœuvres, nus jusqu'à la ceinture, débarquaient des planches de Norvège. Ruisselants et pétillants, des caniches sortaient de l'eau où on leur avait jeté du liège.

Les tramways cornaient. Des arroseurs municipaux inondaient la chaussée. La chaleur était supportable. Enfants et nourrices dominaient dans les allées et venues. Des flâneurs étaient accoudés sur le parapet.

Journée facile à vivre, gaie et silencieuse malgré le bruit, heures aisées où le cœur se repose dans l'admiration des teintes estompées, se prête à des curiosités enfantines.

Georges Caprice et Bertrand Dessein marchaient lentement, la canne derrière le dos leur battant les mollets. Ils appréciaient leur liberté par cette belle après-midi.

On eût deviné, à la façon dont ils se heurtaient parfois du coude involontairement. qu'ils n'avaient pas de secrets entre eux. Le charme de la saison les empêchait de converser.

Une certaine ressemblance les rapprochait. Elle ne s'apercevait que dans le squelette de la face, même menton, même nez, et aussi dans les contours des lèvres, petites et franches. Pour le reste, ils différaient. Blond et impressionnable, Georges Caprice n'était pas doué de la résistance robuste de Bertrand Dessein, dont le teint basané, les yeux fixes, le front dur, attiraient l'attention. Celui-ci portait au-dehors son sérieux, tandis que celui-là le cachait.

Ils s'aimaient d'une sympathie déjà vieille et jamais démentie. Ils se reconnaissaient, sans se le dire, une loyauté parfaite. Ils eussent, peut-être couché avec leurs maîtresses réciproques, sans se tromper.

Un peu plus grand, mieux bâti, Bertrand se faufilait d'habitude le premier pour frayer la voie à travers les groupes de personnes. Georges Caprice le suivait, n'ayant pas à s'occuper des moyens d'agir.

Mais Bertrand se confiait davantage au jugement de son ami qu'au

sien. Il le consultait sur presque toutes les démarches qu'il devait tenter et il lui faisait écrire ses lettres embarrassantes.

Georges Caprice s'exclama : « Rien ne me désole comme l'été. J'y trouve des reproches sans nombre. Il vaudrait mieux ne pas être que de trimbaler en une telle saison, dans la volupté atmosphérique, des désirs niais et des projets hasardeux. Je n'hésiterais pas entre un coup de couteau, l'amour ou la gloire ; il me serait indifférent de choisir. A quoi bon ! notre intelligence ne nous appartient pas. Elle se manifeste également sous la poitrine d'une « grue » et sur les lèvres d'une épouse. Personne ne se connaît. A peine quelques joies plus ingénues que les autres. »

Une automobile passa. Une femme s'y mordait les pouces. Pelotée dans un angle de la banquette de devant, les jambes croisées, elle défiait le public par son insolence.

Bertrand Dessein la salua. Elle lui fit signe de son mouchoir.

— Tu la connais, demanda Georges Caprice. Qui est-elle ?

— Une madame Christine d'Ambre. Du flanc, de l'espèce et de la vivacité. Je ne lui connais pas une grande sûreté d'affections. Les femmes d'à présent ont perdu en dignité. On ne rencontre plus chez elles le souci de l'analyse sentimentale qui caractérisait les princesses de l'ancien temps. Plus fortes en couleur, plus trépidantes, moins vicieuses, parce que moins prévenues, elles ne se distinguent pas des courtisanes du quartier Marbeuf. Cependant cette Christine d'Ambre se montre-t-elle dévergondée et tapageuse par mauvaise humeur ! Chez elle, elle se tient paresseusement et elle lit du Racine.

— A propos, demanda Bertrand, comment va maintenant ta Germaine Nonette ? Tousse-t-elle autant ?...

— Oui, je l'ai quittée hier soir avant dîner, prise d'un accès de fièvre. L'eau perlait entre ses doigts. Elle ne m'avoue pas la vérité. Son médecin, dit-elle, la trouve mieux.

— Elle devrait aller dans l'Engadine.

— Elle ne veut pas. J'ai compris qu'elle préférait rester ici, car je ne la suivrais pas. La comédie de la convalescence, qu'elle me joue, m'attriste profondément. Je suis obligé de me montrer gai devant elle. Elle souffrirait davantage de mes inquiétudes. Ses baisers me sont défendus par son ordre. Lorsque encore auprès d'elle je voudrais me laisser aller à quelques innocentes familiarités, elle m'écarte et me prie de ne plus abuser.

— Cette pudeur, après tant d'excès, ressemble au dépit d'un joueur qui a perdu sa culotte. Germaine, je l'ai peu connue, elle ne voulait pas se distraire de toi, n'était pas privée de tempérament. Sa figure était une illustration de la méditation sur les immoralités recommandables de l'amour. Comme elle s'aimait et comme elle t'aime !

— Tais-toi. Je ne tiens pas à savoir si elle m'aime ou si elle m'a jamais aimé. Tu ne conçois pas le ridicule d'être aimé d'une femme ?

Qu'est-ce que cela peut bien vous faire et pourquoi s'en occuper ? Aimer, soit, mais être payé de retour, non. Je me torturerais la cervelle que je n'y ferais pas entrer l'idée que Germaine m'ait témoigné autre chose que de la complaisance.

Ils étaient parvenus au pont de l'Alma. Un instant, il s'arrêtèrent à contempler le panorama du côté du Louvre et des Tuileries. De petits yachts blancs étaient accotés aux quais et se balançaient. Les tours de Notre-Dame, la flèche de la Sainte-Chapelle, au fond, le Palais-Bourbon, les Invalides, à droite, touchés de soleil, enfermaient dans leur enceinte au bord du fleuve le souvenir des années mortes, l'angoisse du présent, une mélancolie radieuse et touchante. De l'autre côté, du côté de Meudon et de Vanves, les collines boisées, trouées de maisons blanches, papillotaient dans une lumière violette. Un ballon planait dans l'air. Georges Caprice courbait la tête de confusion. Il se sentait impuissant à soulever tant de douleurs si aimables.

— Une fois, Germaine, continua Georges Caprice, à pareille époque, déambulait avec moi sur la terrasse de Saint-Germain. En pleine fraîcheur de jeunesse et de grâce, alors, sachant s'habiller avec des riens qui sur elle désignaient des intentions ravissantes, le rire attendri et suppliant, elle me confessait que, s'étant abstenue de quereller ses dons et ses défauts, elle se trouvait au milieu des taillis du parc, où écoutaient les blanches statues effritées des déesses, en face de la civilisation, représentée par les cheminées et les dômes de Paris dans la plaine éloignée, le cœur calme et lourd d'allégresse, par soumission à la légèreté du destin. « Paris, disait-elle, c'est l'étonnement d'une ville compliquée, surgie dans un décor idyllique; c'est l'Académie de Platon en grand. »

Ils remontèrent du côté de l'Arc-de-Triomphe et ils firent les cent pas dans l'avenue du Bois. Ils assistèrent au retour des courses. Les voitures défilaient difficilement sur plusieurs rangs.

Bertrand Dessein connaissait quelques personnalités parisiennes. Avocat à la cour, se destinant à la vie politique, il fréquentait un peu dans tous les mondes.

Pessimisme ou jalousie, il critiquait les talents les plus célèbres. Ses sympathies n'allaient qu'à une douzaine d'individus.

— Mon cher, avait-il souvent répété à Georges Caprice, lorsqu'on voit de près ces fameux écrivains et artistes qui nous encombrent, lorsqu'on approche les autorités de la parole, de la plume et de l'argent, on demeure consterné de tant de vanité unie à tant d'égoïsme. Vraiment, nos contemporains se contentent de peu; ils prodiguent leur admiration à des gens qui, au physique, ne valent pas Pranzini et qui, au moral, ne se distinguent pas de Jérôme Paturot. Langues épaisses, conversations oiseuses, luxures médiocres.

Il reprit la même antienne à propos d'un avocat, renommé surtout au criminel, qu'ils croisèrent. Bertrand Dessein lui serra la main au passage et, quand il fut disparu :

— Un gaffeur dont les succès s'expliquent par ses pitreries. Il prend les jurés pour des imbéciles, les déconcerte en grimaçant, les endoctrine par des coups de g... Un voyou congestionné et décoré. L'âme d'un fort de la halle...

Georges Caprice lui répliqua avec justesse qu'il n'avait pas le droit de s'exprimer sur des hommes qu'il haïssait, attendu qu'il n'avait pas encore donné des preuves d'une dignité supérieure à la leur.

Mollement adossées dans leurs victorias, tenant leur ombrelle, appuyée sur le rebord de la capote, par le milieu du manche, en robes claires de linon ou de toile avec des guirlandes de mousseline, les femmes se dévisageaient entre elles et épiaient les hommes.

— Je préfère marcher à pattes, prononça Bertrand Dessein. Elles se figurent que le luxe de leurs chevaux, l'éclat de leur livrée m'empêchent de les peser avec précision. Elles se trompent. Je les déshabille et les place au pied du mur. Regarde comme, malgré l'attirail dont elles s'entourent, leurs yeux reluisent de duplicité et d'effronterie. Toutes les mêmes, des anges qui bâillent par le postérieur. Je ne les méprise pas. Rien ne m'amuse autant que de m'en servir et de les vaincre. Victoire sans mérite et bête. Elles gobent tout, quand on se moque d'elles.

— Tu n'as jamais aimé et tu n'aimeras jamais, fit Georges Caprice.

— Je déteste l'amour des romans. Je ne suis pas venu à cette époque pour roucouler à la façon de Daphnis. Je n'envie pas le bonheur des amoureux.

— Tant pis pour toi. D'ailleurs, tu te trompes sur le sentiment des femmes. Leur sensualité seconde leur adoration de l'univers. L'ébranlement moral, telle est leur fin ; les exercices de volupté, tels sont leurs moyens. Il n'y a pas là de quoi fouetter un chien. Et puis quand même, l'éclair de désespoir qui fond les yeux d'une maîtresse ne comporte pas d'analogie. Cela ne se commande pas.

Georges Caprice se montrait chagrin de la banalité que, par ses propos fâcheux, Bertrand Dessein avait répandue sur le spectacle attrayant de la foule. La misère attenante à tout jugement particulier, à toute opinion agressive avait détruit la communion entre la pensée et l'ironie consolatrice de la comédie humaine. Il s'en voulait de percevoir avec moins de facilité les effets de la lumière qui se jouaient autour des physionomies, tempéraient de nuances changeantes la dureté de leurs arêtes.

Il passa sa langue sur ses lèvres ; Germaine Nonette s'empara de ses réflexions. Son souvenir le fit cracher à terre par horreur du cabotinage étalé sous ses yeux. « Ah, murmurait-il en soi-même, imbéciles, qui empestez le moisi des vieilles collections, vous vous bridez daus des attitudes de convention et vous refoulez votre originalité. Combien je préfèrerais que vous vous livrassiez à des ébats

indécents et à des besoins naturels. Ignorants qui prétendez à l'élégance et ne commettez pas d'actes ignorés. »

Germaine Nonette se mourait. Combien pourtant elle eût mérité de vivre, elle qui ne craignait pas de mettre au cabinet les lettres qu'il lui écrivait ! Preuve d'amour irréfragable, d'une imitation pénible ! Elle ne perdait pas une seule occasion de s'émouvoir. L'eau qu'elle buvait à table l'enivrait comme du champagne ; elle communiquait à tout ce dont elle se servait des qualités âcres et fiévreuses.

Les réverbères s'allumèrent. Le restant du jour s'éleva dans l'atmosphère. La poussière s'évanouit à la pénombre. Des nuages roses de flamant apparurent dans le prolongement de la voûte de l'Arc-de-Triomphe. Un vol de colombes fila vers le Bois. Les petites fleurs blanches des arbres tombaient sur les vêtements. La musique des tziganes d'un café égrenait des notes qui se dissipaient dans les feuillages. volatilisaient l'arome des gazons et du crottin.

Georges Caprice caressa les oreilles d'une ânesse, que l'on trayait devant une porte cochère. Elle leva ses gros yeux d'une stupidité admirable. « Voilà les yeux de Germaine, pensa-t-il ; il y réside la même indifférence à nos façons, la même surprise devant nos souffrances, la même bonté inoffensive. C'est justement ce que j'adore en elle. Dans la femme, je n'aime que la bête, la bête irrésistible de faiblesse et de curiosité, implorante et patiente, traître parfois. Je t'aime, ânesse, autant que Germaine. Tu représentes l'instinct à son égal. Tu lui serais supérieure même : tu as enfanté. »

Il courut pour rattraper Bertrand qui l'attendait au coin d'une rue. Bientôt ils se séparèrent. Georges Caprice demeurait sur la rive gauche, rue de Constantine.

Dans leur soirée, ils se retrouvèrent au Jardin de Paris.

EUGÈNE VERNON

II

Le Cobaye

> Il est vain de se plaindre de la feuille ou de la baie; coupez-la; l'arbre en portera une autre tout aussi mauvaise. Il vous faut commencer votre cure de plus bas.
>
> MONTAIGNE.

La tuberculose fait des ravages épouvantables. Elle ne tue pas forcément. Comment guérit-elle ?

L'hérédité tuberculeuse se manifeste avec des variantes et des bizarreries qui défient l'examen. Dans une même famille des membres restent indemnes, quelquefois les moins solides en apparence, tandis que d'autres succombent, qui n'étaient pas contaminés, à des sortes de para-tuberculoses, pleurésies sans bacilles et non inoculables, albumineries nerveuses ou brightiques, anémies pernicieuses.

Déchet de l'humanité, les tuberculeux sont balayés par le mauvais vent. Où qu'ils s'accrochent, ils sont emportés. Ils sont souvent condamnés d'avance, sans jugement.

Une nation où les tuberculeux se comptent en grand nombre est-elle favorisée ? Ne sont-ils pas l'émonctoire par lequel elle expulse son pus et ses saniosités ! Cela serait, si la société en même temps qu'elle chasse ses mauvaises humeurs ne s'en formait pas de nouvelles. Néanmoins les tuberculeux représentent des façons et des sensibilités qui tendent à disparaître. Ses mastodontes n'existent plus qu'à l'état de fossiles. La nature est experte pour se débarrasser des formes qui l'encombrent et ne répondent plus aux conditions récentes de son aspect. Les éléphants, les singes, les grands carnassiers disparaîtront sous les balles. La tuberculose est l'élément de destruction de l'homme.

Un jeune homme est atteint vers sa vingtième année; il a vu mourir sa mère quelques années auparavant des mêmes symptômes qu'il ressent.

On constate au sommet d'un de ses poumons la diminution du murmure vésiculaire, une expiration rude, le défaut de l'élasticité des parois, une légère matité. Il devient anorexique, maigrit, tousse et sue.

A vingt ans, la pensée d'un individu n'est pas formée. L'instruction reçue sur les bancs du collège, la connaissance de l'histoire universelle, la pratique des plus beaux génies du monde ne suffisent pas à tremper une intelligence, à la prémunir contre les tentations fortuites.

Le substratum de la tuberculose, c'est essentiellement le « manque de méthode ».

Qui dit manque de méthode dit inaptitude à vivre.

Les facteurs de la tuberculose sont la misère, l'ignorance, la bonté.

A la misère se rattachent l'alcoolisme et le scrofulate de vérole, selon l'expression de Ricord.

La pire ignorance, l'ignorance des lettrés et des dilettantes, qui pourrissent dans leurs vaines distinctions, augmente chaque jour le martyrologe des phtisiques.

La bonté molle des pauvres, la paresse des riches, l'esprit romanesque laissent envahir l'organisme par les causes de destruction qui flottent partout.

L'état d'âme des tuberculeux, faux, mauvais, ne répond pas à la réalité.

La volupté gâte les personnes qui la recherchent immédiatement, pour elle-même.

La dégénérescence de l'énergie, l'usure de la volonté, si fréquentes dans les époques de conscience incertaine et de luxe équivoque, les goûts raffinés, les mœurs dissolues, toutes les hyperesthésies vaniteuses, favorisent le terrain de la tuberculose.

L'héroïne du « Mariage blanc » de Jules Lemaître faisait venir les larmes aux yeux. Personne ne sent plus que nous la grâce des maladresses, la compassion des peines ; cependant ces mélancolies passagères, si étreignantes qu'elles soient, il faut les éloigner ou, du moins, ne pas s'y complaire, ni s'y entretenir. La culture de la pitié rend coupable. Aussi féconde est la douleur des fortes émotions, aussi désastreuse est la douleur des menus incidents.

Au dernier acte du « Mariage blanc », cette jeune personne mourait de surprise à la découverte de la vie dans sa dureté et dans ses exigences de sacrifices. Le dénouement nous signifie les défauts de notre gymnastique morale. Il n'est que trop tentant de se subtiliser.

La gymnastique morale, quelle plus belle œuvre ! Rompre ses sentiments, jongler avec ses tourments comme avec ses plaisirs, dédaigner faveurs comme insuccès, rire de ses larmes et pleurer de ses joies, joindre haines et amours, confondre passions et raisons, préférer son indépendance au bonheur même, — exercices d'une efficacité surprenante ! L'éducation devrait former des athlètes aussi forts par le cœur et le cerveau que par les muscles. Les idées fixes, les inclinations morbides seraient brûlées à ce manège.

Marie Bashkirtseff est morte poitrinaire à vingt-cinq ans. Quel caractère altier et extravagant; pourtant, quelle ardente sauvagerie, quelles espérances de travail et de talent!

« Et que de concierges se portent bien ! » écrivait-elle... Evidemment les concierges ne jouissent pas, en général, d'un tempérament aussi amusant que le sien. Ce qui est permis aux uns ne l'est pas aux autres. A mesure que vous vous élevez dans les connaissances, que vos sensations deviennent paradoxales, que vous vous détachez des éléments, la difficulté de se maintenir en bonne santé s'accroît. Après avoir lu Renan, votre susceptibilité maladive est accrue. Les conditions de l'équilibre sont changées, la corde est plus tendue et le vent souffle plus fort. Ceux qui restent à terre ne craignent pas ces inconvénients.

Le nombre des morts n'a pas diminué, malgré la civilisation. Le progrès a affaibli nos organismes. Le confort matériel a augmenté nos tourments, notre délicatesse physique. Nous ne sommes pas parvenus à accomplir dans notre sensibilité un changement analogue à celui que la vapeur et l'électricité ont accompli objectivement. Notre bien-être dépend du rapport qui s'établit entre les faits et notre manière de réagir.

Marie Bashkirtseff était douée sans doute d'une intelligence supérieure à son temps. Elle se brisa, cristal trop fragile ; solides comme la faïence, les concierges se défendent en outre par une appréciation assez exacte des catégories sociales. Peuple dans leurs expressions et dans leurs distractions, ils ne manquent pas de jugeotte. Il ne nuit pas de mettre les pieds dans le plat.

Les tuberculeux guérissent, lorsqu'ils guérissent, par un traitement terre à terre.

Malades qui ont perdu le sens des objets familiers, qui respirent les miasmes délétères de la civilisation, qui se gangrènent dans l'atmosphère lourde de tracas des villes, ils doivent s'enfuir vers des régions où le côté pratique de l'existence est masqué par la douceur du climat, la fraîcheur des inspirations, l'agrément des points de vue.

Les sanatoria nouvellement créés en Algérie, en Allemagne, un peu partout, ressemblent à des monastères où des personnes, ayant vécu avec dissipation, viennent accomplir une retraite et prendre de meilleures résolutions. La règle est sévère, le régime rigoureux. Purification à l'air libre, les stations d'aérothérapie détergent les poumons encombrés des produits de désassimilation qui les encombraient. C'est un retour à la vie sauvage, animale, très propice. L'intelligence, qui avait été surchauffée et viciée, en est réduite à sa plus simple expression. Aux distinctions d'une casuistique trop précieuse succèdent les constatations grossières, les mœurs patriarcales.

Les Alpes, les Pyrénées, la Forêt Noire se dressent devant les pauvres victimes de leur orgueil ou de leur foi dans leur majesté insensible et froide, lignes de beauté immuables, assises magnifiques où

sombre l'intérêt de nos qualifications. La vigueur des arbres, la vivacité des petites bêtes à fourrure y remplacent aisément nos soupirs.

La déminéralisation du sang, le dépérissement général relèvent de la suralimentation.

Le gavage, l'alimentation forcée supplée au manque de volonté du malade. Les lavements alimentaires, l'huile de foie de morue l'obligent à augmenter de poids. La poudre de viande mélangée à du lait, que l'on additionne d'une eau minérale alcaline, breuvage détestable, permet d'incorporer sous un petit volume des principes nutritifs abondants.

Cette méthode choquante, prosaïque et bestiale au possible, réussit le mieux. Vigoureux coup de fouet à l'apathie, à la nonchalance, à la langueur dégoûtée, elle réveille les instincts de gloutonnerie auxquels nous sommes engagés pour ne pas nous anémier.

La nourriture étant nécessaire, il est inutile de faire la petite bouche. Le porc est le symbole de ce que nous devons gober. Voilà ce qu'il faut nous assimiler si nous sommes tentés d'essayer une vie amoureuse et héroïque, si nous ne voulons pas souffrir de nos arguties, si nous nous permettons d'être transcendants.

Plus nous nous approchons de l'état de sainteté, c'est-à-dire plus nous nous différencions de nous-mêmes, plus nous devons nous lester avec de la vulgarité. Les pieds dans la boue et la tête dans le soleil. Les plus grands hommes ont été criminels.

Les phtisiques, qui d'ordinaire possèdent une sensibilité plus ornée qu'il ne sied, ne peuvent se racheter qu'en subissant les inconvénients de la suralimentation.

Les femmes n'accepteraient-elles pas la fessée tous les jours, en manière de révulsion, si le soin de leur beauté le réclamait ?

Tous les médicaments ont servi peu ou prou dans le traitement de la tuberculose.

Les uns, la créosote, par exemple, agissent comme anti-bacillaires, les autres, l'arsenic, le tanin, les hypophosphites, s'adressent à l'état général, sont employés à titre de reconstituants, modèrent l'exagération des échanges ; enfin la médication symptômatique combat la fièvre, les sueurs, la diarrhée, la toux et les hémoptysies.

La tuberculine de Koch n'a guère rencontré de succès.

Admettons que l'on trouve un sérum antituberculeux.

Ce sérum agira à l'insu des malades, les guérira par enchantement? Au début des lésions, peut-être ; non pas lorsque les cavernes seront formées. La perte de substance ne sera pas comblée. La fièvre hectique qui résulte des fermentations, des résorptions, de la purulence, qui s'élaborent en ces points, continuera. Qu'un tissu fibreux, à la longue, réunisse les parois, cela supporte l'examen. Mais, en tout état de

cause, la tuberculine de l'avenir fera faillite, car la logique n'admet pas qu'un sérum de ce genre, s'il tue le bacille, annihile les toxines qu'il sécrète, fasse qu'un organisme vicié et corrompu reprenne son intégrité, qu'un individu, loque en morceaux, sans manche, se bande encore.

Le sérum antirabique, le sérum antidiphtérique réussissent. Les troubles fonctionnels dépassent de beaucoup les troubles anatomiques dans ces cas. Il est inadmissible qu'un sérum jouisse du pouvoir magique de transformer de but en blanc une personne en une autre. Il faudra toujours compter avec soi, avec son hérédité, avec son tempérament.

Aucun remède surnaturel pour se sauver. Rien que des faits coordonnés. Il n'y a pas moyen de s'échapper. Les coups de fortune valent seulement comme phénomènes isolés, dépourvus d'applications sérieuses.

Tirant ses données de l'observation clinique et des études de laboratoire, la thérapeutique ne s'occupe guère des réflexions intéressées, plus ou moins capricieuses, des malades. Ils s'expliquent comme ils peuvent, avec illusion ou hypocondrie.

L'homme sert d'expérience pour la vérification de certaines hypothèses.

La phtisie ou, mieux, la consomption fournit l'étude du suicide lent, par entêtement, par idéalisme. Le cobaye, ou cochon d'Inde, est la meilleure pierre de touche de cette affection.

Il serait préférable d'être cochon d'Inde.

Il est vrai que cela revient au même.

PIERRE FINET

Notre Loi des Suspects

La France a connu à plusieurs reprises, au cours de ce siècle, ces paniques, provoquées par certains attentats, savamment exploitées par la réaction et qui ont toujours fait payer à la liberté les frais d'une sécurité menteuse. Sous la monarchie de Juillet, les lois de septembre furent votées sous l'impression de tentatives de régicide, sous le prétexte de la défense de l'ordre social, mais en réalité dans le dessein d'étouffer par la peur le mouvement révolutionnaire qui se poursuivait dans les masses profondes d'un peuple tenu hors l'enceinte du pays légal, et qui avait cessé de plaire aux anciens *carbonari* de la Restauration, devenus les conservateurs du nouveau régime auquel ils devaient places, honneurs et fortune. Ces lois d'exception furent le commencement de la brouille définitive entre la royauté soi-disant républicaine de la branche cadette et une démocratie dégoûtée de l'hypocrisie du juste milieu, du monopole politique d'une bourgeoisie aussi égoïste et moins décorative que l'ancienne noblesse et de la corruption croissante d'une société asservie au capitalisme. C'est de l'adoption de ces mesures de salut public que datent, et l'expansion accélérée du socialisme, mis hors la loi par un gouvernement oublieux de ses origines, et le renouveau de l'idéalisme républicain, proscrit par les anciens complices des conspirations révolutionnaires de la Restauration, et le dégoût sans borne et sans retour des libéraux, épris de justice et de progrès.

Le second Empire, fondé sur le crime, né d'un coup d'Etat, n'avait pas à renier ses origines ou à mentir à son principe. Régime hybride qui avait l'impudeur d'associer dans ses formules à la doctrine césarienne de l'Elu du peuple la doctrine légitimiste de l'hérédité, il affectait également d'inscrire au fronton d'une constitution copiée sur celles de l'Empire, c'est-à-dire du despotisme le plus écrasant qu'ait connu le monde, les principes de 1789 et la déclaration des Droits de l'Homme, base du droit public des Français. En 1857, après l'attentat d'Orsini, il jeta le masque. La loi de sûreté générale vint suspendre le peu de garanties que le 2 décembre avait daigné laisser à ceux des citoyens français que la mitraille de Canrobert et les proscriptions de Maupas ou de Morny avaient épargnés.

Dès lors, le second Empire fut marqué au front d'une tache indélébile. Il eut beau revêtir je ne sais quelles défroques d'un libéralisme mensonger. Il eut beau chercher à s'approprier les formes de ce parlementarisme d'emprunt qui n'a jamais servi, en dehors du sol historique où il est né et où ses racines ont pu s'enfoncer dans les couches apportées par les alluvions des siècles, qu'à dresser le décor d'une

mesquine et sordide comédie d'intrigues et qu'à tendre un paravent devant les louches combinaisons des politiciens de chambre et d'antichambre.

Le césarisme avait sué sa peur, il avait laissé transparaître son âme de défiance et d'oppression, il avait avoué, dans un hoquet de terreur, sa haine des garanties élémentaires du droit et son inguérissable amour pour la force brutale, pour la police tutélaire et le sabre protecteur.

Règle générale : quand un régime promulgue sa *loi des suspects*, quand il dresse ses tables de proscription, quand il s'abaisse à chercher d'une main fébrile dans l'arsenal des vieilles législations les armes empoisonnées, les armes à deux tranchants de la *peine forte et dure*, c'est qu'il est atteint dans ses œuvres vives, c'est qu'il se débat contre un mal qui ne pardonne pas, c'est qu'il a perdu, non seulement la confiance des peuples, mais toute confiance en soi-même.

Il s'agit de savoir à cette heure si la République Française en est là. Je m'empresse de dire bien haut que, s'il ne s'agissait que de la République telle que l'ont faite vingt-cinq ans d'opportunisme, telle que nous la connaissons sous les espèces d'un Président-parvenu qui joue au souverain, d'un premier ministre sournoisement brutal qui essaye d'adapter à sa lourde main la poignée du glaive de la raison d'Etat, d'un Parlement où tout est représenté, sauf la conscience et l'âme de la France, il ne vaudrait sans doute pas beaucoup la peine de se préoccuper bien vivement du sort de cet édifice branlant. Nous ne devons pas oublier, toutefois, que la République a cet avantage d'être une forme vide, un corps où nous pouvons souffler une âme, où nous pouvons mettre un esprit et qu'à la différence de tout autre gouvernement qui ne s'établirait pas sans avoir quelques-uns des artisans de l'avenir et sans avoir supprimé quelques-unes de nos pauvres franchises, elle se prête à merveille, si seulement nous avons la force de le vouloir, à toutes les transformations nécessaires, à toutes les réalisations progressives de l'idéal. Ce qui revient à dire qu'elle est la forme adéquate du gouvernement de tous par tous et que tout ce qui y porterait atteinte constituerait une usurpation.

Eh bien! cette République qui a trompé tant d'espérances, elle a, en un jour de panique, adopté, elle aussi, ses *lois de septembre*, sa *loi de sûreté générale*, sa *loi des suspects*. Sous l'impression terrifiante d'attentats pour lesquels ceux qui me connaissent ne s'attendront sûrement pas à ce que je m'abaisse à me défendre d'aucune indulgence, les Chambres ont voté en 1893 et en 1894, d'urgence, au pied levé, dans des conditions inouïes de précipitation et de légèreté, des mesures qui ne sont rien de moins que la violation de tous les principes de notre droit. Un juriste a admirablement exposé dans la *Revue blanche* du 1er juillet 1895 le caractère de cette législation d'exception. Un écrivain, que ses relations mettent à même de bien connaître les vic-

times de ces lois vraiment scélérates, a dépouillé, dans le numéro suivant, quelques-uns des dossiers des procès intentés de ce chef.

Je ne reviendrai pas sur une démonstration qui a été faite, et bien faite. Qu'il me suffise de dire que ces lois frappent, de propos délibéré, des délits ou des crimes d'opinion ; qu'elles sont faites contre une catégorie, non pas de délits ni de crimes, mais de personnes ; qu'elles modifient la juridiction de droit commun en matière de presse, laquelle est le jury ; qu'elles établissent un huis-clos monstrueux en supprimant la reproduction des débats ; qu'elles permettent l'imposition hypocrite d'une peine accessoire, la relégation, — qui n'est autre que le bagne et qui peut être le corollaire d'une condamnation à quelques mois d'emprisonnement ; qu'elles donnent une prime à la provocation et à la délation ; qu'elles prétendent atteindre, sous le nom d'entente et de participation à l'entente, des faits aussi peu susceptibles de répression que des entretiens privés, des lettres missives, voire la présence à une conversation, l'audition de certains propos ; qu'elles ont créé un nouveau délit, non seulement de provocation au crime, mais d'apologie du crime, lequel peut résulter de la simple énumération objective des circonstances dans lesquelles tel ou tel attentat se sera produit. J'en passe.

Ajoutez à cela que l'application de ces lois plus que draconniennes a été faite dans un esprit de férocité ; que c'est une sorte de guerre au couteau entre les soi-disant sauveurs et les prétendus ennemis de la société ; que l'on a vu les tribunaux frapper impitoyablement de la prison et de la rélégation, c'est-à-dire du bagne à perpétuité, la participation à des soirées familiales (Limoges), l'audition des paroles délibérement scélérates d'un agent provocateur (Dijon), le chant d'une chanson révolutionnaire (Milhau) ; que l'on n'a pas respecté le principe essentiel de la non-rétroactivité des lois ; que cette terrible machine d'injustice fonctionne au milieu de nous et que *onze* malheureux ont déjà été, en vertu de cette véritable mise hors la loi, condamnés à cette peine atroce de la relégation.

De telles constatations suffisent. Elles devraient du moins suffire pour des esprits un tant soit peu libéraux, j'entends qui soient restés, si peu que ce soit, fidèles aux doctrines des La Fayette, des Barnave, des Benjamin Constant, des Barrot et des Laboulaye. Un tel monument d'injustice ne peut subsister dans la législation d'un peuple qui se dit et se croit et veut être libre. Que si un tel appel à la conscience républicaine ne suffisait pas, il ne manque pas d'arguments d'un ordre moins élevé pour convaincre les égoïstes. Ces lois d'exception sont des armes terriblement dangereuses. On les bâcle sous prétexte d'atteindre une catégorie d'hommes spécialement en butte à la haine ou à la terreur du public. On commence par les leur appliquer et c'est déjà un scandale et une honte qui devraient faire frémir d'indignation tous les cœurs bien placés. Puis on glisse sur une pente

presque irrésistible. Il est si commode, d'interprétation en assimilation, par d'insensibles degrés, d'étendre les termes d'une définition élastique à tout ce qui déplaît, à tout ce qui, à un moment donné, pourrait effrayer le public. Or qui peut s'assurer d'échapper à cet accident? Hier, c'étaient les anarchistes. Les socialistes révolutionnaires ont été indirectement visés. Puis c'est le tour aujourd'hui de ces intrépides champions de la justice qui ont le tort inexcusable de n'ajouter pas une foi aveugle à l'infaillibilité des conseils de guerre. Qui sait si demain les simples républicains ne tomberont pas eux aussi sous le coup de ces lois? Qu'on se figure ces armes terribles entre les mains d'un dictateur militaire et l'état de siège agrémenté de l'application des lois scélérates, ou, pour retourner l'hypothèse, qu'on se représente une faction révolutionnaire, un Comité de Salut Public jacobin, s'emparant de ces effroyables dispositions contre des conservateurs qui ne sauraient qu'opposer à ce : *Patere legem quam ipse fecisti*. Que ce ne soient point là chicanes nées d'un esprit malade, jeux d'esprit d'un avocat sans scrupules, c'est ce que prouve la phrase dans laquelle un jurisconsulte, M. Fabreguette, a expressément reconnu qu'il est des cas où, malgré l'amendement de M. Bourgeois visant nominativement les anarchistes, la loi devrait élargir la portée de ses définitions en vue d'atteindre des crimes ou délits similaires. On sait où la méthode d'analogie peut entraîner des esprits prévenus.

J'estime d'ailleurs que ce sont là des considérations secondaires. Quand bien même les lois d'exceptions ne pourraient frapper, comme elles prétendent viser, que des anarchistes, elles n'en seraient pas moins la honte du Code parce qu'elles en violent tous les principes. Une société qui, pour vivre, aurait besoin de telles mesures aurait signé de ses propres mains son arrêt de déchéance et de mort. Ce n'est pas sur l'arbitraire, sur l'injustice, que l'on peut fonder la sécurité sociale. La redoutable crise déchaînée dans ce pays par le crime de quelques hommes, la complicité de quelques autres, la lâcheté d'un plus grand nombre et l'indifférence d'un nombre plus grand encore, n'aura pas été sans quelque compensation si elle ouvre les yeux à ce qui reste d'amis du droit, de fermes défenseurs de la justice, de républicains intègres, à certains dangers et à certains devoirs.

A la lueur aveuglante de l'affaire, nous avons entrevu des abîmes d'iniquité. Il nous a été révélé des choses auxquelles nous ne voulions et ne pouvions croire. La scélératesse de quelques hommes a eu une répercussion effrayante sur la faiblesse de beaucoup d'autres. Il est démontré qu'il n'existe pas de plus grand péril que de faire crédit aux individus — fussent-ils empanachés, couverts de galons et d'étoiles. Il est évident qu'il n'est pas de pire danger que de faire à des juges — même civils — le redoutable présent d'un droit arbitraire de vie et de mort sur toute une catégorie de citoyens. Après la légitime défiance des hommes, cette crise nous aura appris la défiance non

moins salutaire des institutions. Si nous sortons vainqueurs de ce grand combat, si la justice et la vérité l'emportent, quelle tâche s'offre ou plutôt s'impose à nous !

Quiconque a gardé au cœur le moindre souffle du libéralisme de nos pères, quiconque voit dans la République autre chose que le marchepied de sordides ambitions, a compris que le seul moyen de préserver le modeste dépôt de nos libertés acquises, le patrimoine si peu ample de nos franchises héréditaires, c'est de poursuivre sans relâche l'œuvre de justice sociale de la Révolution. A cette heure on ne peut plus être un libéral sincère, consciencieux, qu'à la condition de faire publiquement et irrévocablement adhésion au parti de la Révolution. Cela, pour deux raisons : parce que tout se tient dans une société et que la liberté n'est qu'une forme vide et un vain mot, un trompe-l'œil hypocrite, tant qu'on ne lui donne pas sous forme d'institutions les conditions sociales de sa réalisation individuelle ; puis, parce que le peuple seul a gardé quelque foi, quelque idéal, quelque générosité, quelque souci désintéressé de la justice et que le peuple, par définition, nécessairement, est révolutionnaire et socialiste.

Donc *l'affaire* aura eu ce bienfaisant résultat de faire prendre position sur ce terrain large et solide à ceux qui avaient bien l'intuition de ces vérités, mais que des scrupules ou des timidités retenaient et qu'il n'a pas fallu moins que l'appel pressant d'un grand devoir pour arracher aux charmes morbides du rêve et de l'inaction. Avant d'entreprendre une à une les innombrables réformes qui constitueront le programme du nouveau parti et qui figurent sur les *cahiers* du travail, il faudra déblayer le sol. Il serait impossible de conquérir, fût-ce une parcelle de justice, en laissant subsister la menace des lois d'exception de 1893-1894. C'est le premier coup de pioche qu'il faudra donner.

Tous, nous le sentons. Tous, nous l'avons dit et répété aux applaudissements du peuple dans ces réunions publiques que n'ont blâmées ou raillées que ceux qui n'y sont pas venus et où s'est scellée l'alliance féconde entre les travailleurs intellectuels et les travailleurs manuels sur la base commune de la conscience et de la science mises au service du progrès. Il y a là des engagements qui ont été pris, qui devront être, qui seront tenus, et tout le monde en est si convaincu que le Comité d'une Association qui a mené avec courage le bon combat, mais qui est loin de représenter l'élément avancé, le Comité de la Ligue des Droits de l'Homme et de Citoyen, a nommé une commission de cinq membres pour étudier, tout d'abord dans leur application, les lois d'exception de 1893-1894 et pour lui présenter ses conclusions dans un rapport.

Bon espoir donc et à l'œuvre ! De l'excès du mal naîtra le mieux. C'est au feu de la bataille que se forgent les armes bien trempées. Nous

avons vu, nous avons subi les crimes d'un militarisme aussi contraire aux intérêts de la défense nationale qu'aux libertés publiques. Nous voyons apparaître à l'horizon le fantôme arrogant d'un césarisme clérical comme le monde n'en a pas connu. Le danger est grand. Grand doit être notre courage. On n'arrête pas le progrès. L'humanité vit de justice et de liberté. Ce sera assez pour nous d'avoir donné notre effort et, s'il le faut, notre vie, pour une telle cause.

FRANCIS DE PRESSENSÉ

Documents

sur l'application des Lois d'exception de 1893-94

Six mois. — Déjà! Depuis qu'ici même je plaidai la cause des victimes des *lois scélérates*.

Six mois ne sont rien, pour qui les vit en liberté, même dans les plus pénibles conditions; mais six mois au bagne, sous le revolver des gardechiourme, avec la tâche surhumaine qu'il faut abattre, la nourriture malpropre et insuffisante, les fièvres d'un climat malsain, six mois d'une telle existence sont un long supplice.

Ce qu'est la vie au bagne, les extraits d'une lettre d'un condamné pour *association de malfaiteurs*, qui subit actuellement sa peine à la Guyane, en donneront un faible résumé :

« *J'ai quitté les Iles et je suis dans cette infecte capitale de la Guyane qu'on appelle Cayenne.*

Il va m'être possible de faire connaître comment l'homme est traité, depuis St-Martin-de-Ré jusqu'ici et même jusqu'à sa « crevaison », comme on nous dit ici....

Nous crevons littéralement de faim! C'est au point que le manque de nourriture est plus terrible que le climat. Le dimanche, le mardi et le jeudi, le matin à 10 heures, on reçoit chacun un quart de riz cuit à l'eau; le soir à 5 heures, un peu de viande et deux quarts de bouillon qui prétend être gras. Le tout n'est pas mangeable et les trois quarts des détenus, ne pouvant arriver à manger ces saletés, les jettent.

Le lundi et le vendredi, le matin, un peu d'endaubage; le mercredi et le samedi, un peu de lard le matin, et, les quatre soirs, deux quarts chacun de bouillon de légumes secs, pois, haricots ou lentilles.

Chaque jour, on nous donne 750 grammes de pain, — c'est l'unique chose qui soit mangeable! Le reste ne vaut autant dire rien et je suis certain qu'il y a en France les trois quarts des chiens qui sont mieux nourris que nous.

Voilà ce qui tue le forçat, beaucoup plus que le climat : mauvaise nourriture, manque de nourriture. — *sans oublier le travail et les balles de revolver!*

Il y a des chantiers forestiers où les détenus sont obligés de partir au travail le matin avant 6 heures; ils patauqent dans l'eau et dans la vase, souvent jusqu'à la ceinture, sans avoir une bouchée de pain dans les tripes jusqu'à 4, 5 ou 6 heures du soir. S'ils ne vont pas assez vite à travailler, il y a de ces contremaîtres qui les triquent jusqu'à plus soif, et si le soir, en rentrant, la tâche n'est pas faite, on les colle au cachot et aux fers en ne leur donnant qu'un petit

morceau de pain et quelquefois rien, — sans préjudice d'une distribution de coups.

Quand les hommes sont esquintés par tous ces procédés et qu'ils ne peuvent plus remuer, on les envoie aux Iles du Salut, à l'hôpital, — et il y en a peu qui s'en relèvent! Chaque jour, les canotiers jettent au moins une victime aux requins et chaque convoi qui arrive de France comble à peine le vide qui s'est fait d'un convoi à l'autre.

Ici, il tombe de l'eau pendant neuf mois de l'année et, qu'il fasse n'importe quel temps, il faut aller quand même au travail. Ainsi, j'ai vu être mouillé pendant 15 jours du matin au soir et, le soir en rentrant, sec ou mouillé, il faut tout de même se coucher sur le lit de camp avec une couverture.... »

Et les malheureux frappés par les *lois scélérates* sont loin d'être au bout de leurs souffrances! Pourtant, s'ils savaient, un faible espoir les réconforterait : l'opinion publique s'est orientée vers eux, — la curiosité a succédé à l'indifférence. Maintenant qu'on s'est ému, il faut agir : il faut tirer du bagne ces victimes.

Dans mon article de *La revue blanche* du 15 juillet 1898, je n'ai rien exagéré; je suis resté au-dessous de la vérité. J'ai eu grand soin de n'avancer rien dont je ne sois sûr, sachant que la moindre erreur de détail discréditerait l'ensemble de mon étude.

Il n'y a plus à hésiter. Ceux mêmes qui voudraient faire des réserves sur l'injustice et l'iniquité absolue de leur châtiment ne peuvent manquer de reconnaître que ces malheureux ont payé — et au delà! — leur dette... si dette il y eut. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner leur situation actuelle et de comparer aux charges alléguées contre eux la peine qu'ils ont déjà accomplie, — et celle qu'il leur reste à subir.

L'un des malfaiteurs d'Angers, Meunier, qui fut condamné à sept ans de travaux forcés et à dix ans d'interdiction de séjour pour la part active qu'il prit aux grèves de la région en août 1893 et pour avoir écrit une lettre de « bonne année » à un ami, est à la Guyane; sur ses sept ans de travaux forcés il en a subi près de cinq; encore un peu plus de deux ans et il sera libéré — mais dans quelles dérisoires conditions! De même que tous ceux qui ont une peine supérieure à sept ans de travaux forcés il sera astreint à séjourner à perpétuité dans la colonie et ne pourra jamais quitter la Guyane.

Chevry, son co-accusé, qui, pour avoir assisté à des soirées familiales et eu des velléités de coller des placards anarchistes, fut condamné à cinq ans de travaux forcés, aura bientôt terminé sa peine principale, il devra ensuite, subir la peine accessoire de dix ans d'interdiction de séjour et ce n'est qu'au terme de ces dix ans qu'il pourra quitter la Guyane.

Quant au troisième malfaiteur d'Angers, Philippe, il bénéficia de la loi de sursis; mais sa récente condamnation, à Lille, à un mois de prison, pour délit de presse, l'a rendu passible des cinq ans de détention qu'avait prononcés contre lui la cour d'assises de 1894; réfugié en Angleterre il ne peut donc rentrer en France.

Gabriel Monod, condamné à Dijon pour association de malfaiteurs, sous l'inculpation d'apologie de la mort de Carnot faite, après nombreuses libations, grâce aux excitations d'un agent provocateur, terminera ses cinq ans de travaux forcés en août 1899. Lui non plus ne quittera la Guyane : ayant été condamné, outre ses cinq ans, à la relégation perpétuelle il sera versé à la section des relégués, — c'est pour lui le bagne à perpétuité.

Le sort des deux condamnés de Laon, Vauthier et Lardaux, qui furent inculpés de la plus étrange des associations de malfaiteurs — association fomentée en maison centrale — est aussi lugubre que celui de Monod : Quand ils auront terminé, l'un ses cinq ans de réclusion, l'autre ses huit ans de travaux forcés, ils seront jetés à la relégation, — pour n'en sortir plus!

C'est l'existence que depuis trois ans mène Paul Bury à la Nouvelle-Calédo-

nie : quand il eut fini les quinze mois de prison qu'on lui octroya à Lille, pour quelques paroles qu'un commissaire de police avait affirmé subversives, il fut relégué aux bagnes calédoniens, — pour la vie!

Très probablement il sera rejoint prochainement par la dernière, en date, des victimes des *lois scélérates* : Mouysset, qui, à Milhau, en septembre 1897 fut condamné à un an de prison et à la relégation, doit être déjà embarqué à destination de la Nouvelle-Calédonie.

Liard-Courtois qui, pour avoir changé de nom, afin d'éviter les conséquences d'une condamnation pour délit de parole, fut, en 1894, à Bordeaux, frappé de cinq ans de travaux forcés, vient de terminer sa peine à la Guyane. Mais, ayant, lui aussi, de l'*interdiction de séjour* il ne pourra, d'ici cinq ans, sortir de Cayenne.

Ernest Grangé qui, victime, non des *lois scélérates*, mais de la scélératesse des lois, fut, en 1892, condamné à 12 ans de travaux forcés, à la stupéfaction de M. Roulier l'avocat général qui, en demandant un *verdict sévère*, escomptait deux ou trois ans de prison, est à la Nouvelle-Calédonie : il a sept ans de faits; il a encore cinq ans à accomplir; après quoi, malgré sa libération, il ne pourra quitter la colonie.

Quant à Girier-Lorion, son sort est plus pitoyable encore : il subit les cinq ans de réclusion cellulaire qui ont remplacé la peine de mort qui le frappa, en 1894, à la suite des massacres des anarchistes, aux îles du Salut.

Il est fou, à en croire les agents du gouvernement. Si oui, pourquoi le laisse-t-on au bagne?

Et la liste des victimes de l'arbitraire légal est loin d'être close.

En 1893, la Cour d'assises de la Seine condamnait a mort un anarchiste, Forêt, qui, à Saint-Ouen, avait tenter de s'approprier quelques lapins appartenant à la Compagnie l'Urbaine. Forêt fit aux jurés une « déclaration » anarchiste très brutale et les indisposa : ils oublièrent la peccadille dont on lui demandait compte et, ne voyant en lui que le théoricien, par ignorance des conséquences ils rendirent un verdict implacable, — qui emportait la peine de mort. Les jurés en furent les plus ahuris et, de suite, ils signèrent un recours en grâce : le condamné fut gracié de la guillotine; mais, pour un délit qui valait, au plus, quelques mois de prison, le malheureux est à la Guyane, pour la vie!

Et Villisse? Encore un oublié. Ouvrier aux ateliers de la Compagnie d'Orléans, il fut renvoyé à cause de ses opinions; sans travail, aigri, un soir que la foule acclamait, place de l'Opéra, les marins de l'amiral Avelane, il tira en l'air un coup de revolver, en manière de protestation. Il fut, pour ce fait, frappé de cinq ans de réclusion.

A tous ceux-là, ajoutons Paul Reclus, qui, au « Procès des Trente », fut condamné à vingt ans de travaux forcés par contumace. Il n'a pas daigné purger sa contumace et venir se faire acquitter; il reste donc avec ses vingt ans de travaux forcés en perspective... et, à ce titre, sa place est marquée au nombre des victimes des lois scélérates.

Un mot des autres condamnés du « Procès des Trente » : Ortiz et Chericotti. Ils avaient été impliqués dans le procès afin de justifier l'argumentation de l'accusation : là, les théoriciens, — ici les praticiens... Ils subirent seuls les conséquences de cette classification! En toute autre circonstance ils se seraient tirés à un meilleur marché de leur mauvais cas. Ne devrait-il pas leur en être tenu compte.

Après la récapitulation que je viens de faire, il me faut insister sur un point que je crains n'avoir pas assez précisé : les victimes que j'ai signalées ne sont pas les uniques victimes des *lois scélérates*. Il y en a eu d'autres, car ces lois n'ont plus d'exceptionnel que leur qualificatif : elles font partie intégrante de l'arsenal légal et les magistrats en usent aussi volontiers que des autres textes; si, trop rarement à leur gré, il leur est possible d'en faire de rigoureuses applications, tout au moins, presque journellement, elles leur servent à incarcérer arbitrairement et à maintenir en prévention des innocents qu'à regret il

leur faut, un jour ou l'autre, relâcher sans jugement. Et c'est cette accoutumance d'arbitraire qui est dangereuse.

Un de ces matins de janvier, à Tarare, un ouvrier brodeur, Colombin, a été arrêté sous le vague prétexte de propagande anarchiste. Dans quelques jours, le malheureux sera mis en liberté sans jugement, — c'est la solution courante. Mais, d'ici là, sa femme et ses enfants auront souffert de la faim, et il y a des chances pour que la victime ne trouve plus de travail à sa sortie.

Oui, les *lois scélérates* sont d'application normale.

Très succinctement, je vais grouper en série un certain nombre de faits qui étaieront mon dire. Je les choisirai postérieurs à l'avènement de Félix Faure, car, à remonter aux derniers mois de 1894, la besogne serait trop ardue, tant les arrestations arbitraires étaient alors fréquentes.

En septembre 1895, à l'occasion d'un pétard bourré de son et lancé par un malheureux détraqué, rue Laffitte, des perquisitions nombreuses et une demi-douzaine d'arrestations furent faites à Marseille, pour association de malfaiteurs et sous prétexte de rechercher les auteurs d'un prétendu complot contre Rothschild.

Quelques jours après, Sébastien Faure, qui conférenciait dans la même ville, était perquisitionné sous un motif similaire, ainsi que Matha. Ce dernier fut même arrêté quelques heures.

Un mois plus tard, en octobre, à Toulon, un anarchiste, soupçonné de faire partie d'une association de malfaiteurs, était perquisitionné, et *la Conquête du Pain* et *la Douleur Universelle*, deux volumes publiés librement, étaient saisis : c'est ce que les policiers avaient trouvé de plus subversif à son domicile.

En mars 1897, toujours pour *association de malfaiteurs*, un travailleur était arrêté à Saint-Denis. Après lui avoir confisqué un paquet de journaux et de brochures nullement clandestins, on le tint incarcéré trente-six heures. Il fut remis en liberté sans avoir su à quels malfaiteurs on le soupçonnait d'être affilié.

A quelques jours de là, à Narbonne, un autre anarchiste, Rochat, était arrêté dans les mêmes conditions et sous même prétexte. On saccagea son logement.

En juillet de la même année, à Montélimar, un colporteur, Pierre Panel, est arrêté, encore pour association de malfaiteurs. Ses complices? On ne lui en nomma aucun. Au bout de quinze jours de détention, il est mis en liberté : non-lieu; quelques semaines après, un autre parquet, celui de Montbrison, si ma mémoire est fidèle, s'avise d'arrêter Panel à nouveau, sous la même accusation, et ne le relâche qu'après deux ou trois semaines de prévention.

A Toulon, en mars 1897, le commissaire de police et huit policiers envahissent le « Bar des Artistes », siège du groupe libertaire. La bibliothèque du groupe est mise à sac, journaux, brochures et dessins sont enlevés et le patron du Bar, un anarchiste, Celle, est, deux mois après, poursuivi pour incitation au vol, au meurtre et au pillage; tout cela parce que dans les paperasses saisies on a trouvé un cahier sur lequel il avait copié des chansons révolutionnaires. On lui explique très sérieusement que c'est au moyen de ce cahier qu'il a commis les « incitations » qu'on lui reproche et, en vertu des *lois scélérates*, il est condamné à trois mois de prison.

Le 4 juillet 1898, à Brest, Marpeaux est arrêté sur la dénonciation d'un soldat qui l'accuse de lui avoir payé à boire, d'avoir fait en sa présence diverses apologies et de s'être proclamé chef d'une bande d'anarchistes. Au bout d'un mois et demi de prévention, Marpeaux passa en police correctionnelle et, malgré l'avocat général, le tribunal se déclara incompétent. Ne se tenant pas pour battu, l'avocat général forma appel, et Marpeaux fut transféré à Rennes où il fut définitivement acquitté après deux ou trois mois de prévention.

A Lille, pour s'affirmer zélée, volontiers la police arrête, à la sortie des réunions publiques, les trois membres du bureau. En 1897, pareil arbitraire s'est renouvelé une demi-douzaine de fois.

Il n'est guère qu'à Roubaix où la police manifeste pire acharnement. Un anarchiste, Sauvage, avait ouvert un cabaret à l'enseigne « Estaminet Liber-

taire ». Au cours de 1897, ce malheureux estaminet était perquisitionné environ une fois par semaine. La police atteignit son but : l'Estaminet Libertaire succomba sous ses tracasseries.

A noter que Lille et Roubaix jouissent de municipalités socialistes.

En septembre 1895, à Marseille, Cheylan et Octave Jahn furent arrêtés pour délit de paroles en réunion publique. Jahn, seul poursuivi, fut condamné à deux ans de prison qu'il fit à la maison centrale d'Aix.

A la salle d'Arras, à Paris, en juin 1896, pour un écart de langage, Louis Vivier fut arrêté préventivement et quelques jours après, condamné à dix-huit mois de prison.

En mars 1897, à Brioude, le commissaire de police arrêta un ouvrier lyonnais, Alexis Fromage, accusé d'avoir prononcé des paroles provocatrices dans une réunion tenue à Lyon en vue deprotester contre l'Inquisition espagnole.

Quelques mois après, en octobre, des affiches très légales étaient placardées à Nouzon, dans les Ardennes. La police y voulut voir un acte de propagande délictueux et elle perquisitionna chez un anarchiste, Roger, qui sans preuves fut considéré comme l'auteur de l'affichage et condamné à deux mois de prison.

Pour ces mêmes placards, intitulés « Germinal », une douzaine de perquisitions ou arrestations eurent lieu au Havre; il fut question d'impliquer les auteurs de l'affichage dans un procès d'association de malfaiteurs ; il fallut y renoncer.

Les *lois scélérales* ont aussi servi à échafauder des procès de presse : le *Libertaire* a été condamné une demi-douzaine de fois et, tout dernièrement, Bordes et Prost, le premier, auteur d'un article, le second, gérant du *Cri de Révolte*, furent frappés de six mois de prison.

Mais c'est en Algérie qu'en a été faite l'application la plus saugrenue : en mars 1897, à Tenez, deux jeunes gens, Ramsont et Vernet, collaient, sur un arbre, un placard du *Père Peinard* publié à l'occasion de l'anniversaire du 18 mars 1871. Le parquet de Paris n'avait rien relevé de subversif dans ce placard; mais un magistrat algérien poursuivit Ramsont et Vernet, ainsi qu'André Reclus qui, pour avoir remis l'affiche aux deux premiers, fut inculpé de provocation. Après des pérégrinations de tribunaux en tribunaux, la Cour d'Aix se déclara compétente et condamna les prévenus chacun à une centaine de francs d'amende. Alors que le parquet de Paris qui semble le seul réellement compétent pour instruire contre un livre, une brochure, un journal édité dans son ressort, a laissé passer une publication sans la poursuivre, il suffit, grâce aux *lois scélérates*, d'une lubie de magistrat de province pour incarcérer un lecteur ou un vendeur, alors que l'éditeur reste indemne.

Ce qu'on ignore aussi, c'est combien les déplacements de Félix Faure sont motifs d'appliquer les *lois scélérates :* chacun de ses voyages est marqué par une série de perquisitions et d'arrestations, — c'est ce que la police a trouvé de mieux pour faire sa cour à notre tsar.

En février 1896, il voyage dans le Midi : perquisitions et arrestations partout où il passe. A Valence, sous prétexte de complot, arrestations en masse.

En avril 1897, voyage dans l'Ouest : à Saint-Nazaire, arrestation de trois travailleurs.

Quelques mois après, en juillet, voyage dans le Midi, jalonné de deux arrestations à Romans, de six à Avignon et d'une à Orange... et j'en passe. Des six victimes d'Avignon cinq étaient des Italiens arrêtés pour « allures suspectes ».

Dernièrement, Félix Faure s'est encore déplacé : il est allé à Saint-Etienne et, là comme ailleurs, il y a eu des arrestations, non seulement à Saint-Etienne même, mais dans les petits villages environnants, le Chambon, Saint-Chamond, etc.

La plus importante de ces rafles eut lieu pour fêter joyeusement l'entrée du tsar Nicolas à Paris; des réfugiés russes et polonais (en très grand nombre)

furent, les uns, séquestrés chez eux, par ordre de police, les autres, envoyés au dépôt. Outre ces étrangers qui connurent alors l'hypocrisie de l'hospitalité républicaine, une cinquantaine d'anarchistes français furent incarcérés pendant une huitaine.,. puis remis en liberté sans même avoir su le motif de leur arrestation.

J'aurais pu allonger cette fastidieuse liste de menus faits. Il me suffit d'en avoir groupé un certain nombre qui démontrent la fréquence de ces mesquineries arbitraires.

On pourra alléguer que ces arrestations et ces perquisitions arbitraires sont des vétilles et que, dans la plupart des cas, un non-lieu en ayant été l'aboutissement, ce sont des ennuis peu graves. Mais, alors, ne nous faisons plus d'illusions et qu'il soit convenu que tous les français ne sont désormais qu'en liberté provisoire et qu'à la première réquisition d'un policier ou d'un juge d'instruction ils devront se rendre docilement en prison.

J'ai montré que les *lois scélérates* sont un danger permanent. Leur abrogation s'impose. Et la mesure qui doit être la conséquence immédiate de cette abrogation, ou même la précéder, c'est l'amnistie pleine et entière.

Meunier, Chevry, Philippe, Monod, Bury, Mouysset et Paul Reclus doivent être amnistiés,

Mais l'amnistie pure et simple serait une mesure insuffisante : elle n'atteindrait pas les victimes connexes.

Pour Liard-Courtois, Lorion-Girier, Grangé, Forêt, Villisse, des mesures particulières sont indispensables : tous doivent être libérés sans phrases.

Comment atteindre ce but ! En se fiant à l'action légale et parlementaire ? Certes non. Il faut l'agitation de la presse, des réunions, de la rue.

EMILE POUGET

Notre sœur

Depuis les jours premiers on conte sa hideur
De spectre monstrueux, impérissable, unique,
Qui se révèle toute en une âpre impudeur
Quand le vent colle à ses flancs vides la tunique.

On conte qu'elle court avec de secs fracas
Cliquetant d'elle entière et d'une arme néfaste
En des bruits de sinistre affreux et délicats
Par les chemins épouvantés qu'elle dévaste,

Ou bien qu'en la maison dont le seuil sera noir
Félinement insinuée elle maraude
Et joue avec l'angoisse affolée et l'espoir
Jusqu'au brutal moment dont aucun ne la fraude.

Et quand j'étais l'enfant frêle en le lit étroit,
Rêveuse, — et qu'on avait dit son nom sous la lampe,
Evitant le sommeil de tout mon regard droit
Dans l'ombre, je mourais de la croire qui rampe...

Maintenant je sais bien qu'on ment car je l'ai vue
Passante énigmatique en pâle robe chaste
A l'air calme mêlant la douceur imprévue
De sa divinité sans cortège et sans faste.

C'est par deux fois déjà qu'elle m'est apparue
Sororale de tout son immense silence
Large éployé sur ma faiblesse secourue
Par sa surnaturelle et sereine vaillance.

— Orgueilleuse et naïve au doux cœur difficile
J'étais celle qui meurt du mal que l'on ignore;
Parmi l'ombre factice où la lampe vacille
On parlait dans la chambre étrangement sonore.

Soudain elle est entrée et les voix se sont tues...
Des immobilités pareilles à la mienne
Mirent en un coin sombre un troupeau de statues;
Et l'hôtesse nouvelle en semblait la gardienne.

Et rayant d'un sillon blême la chambre obscure
D'attente impérieuse et de silence pleine,
Elle fut près de moi, svelte et froide stature
Qui de mon front pourtant détournait son haleine.

Longtemps elle resta sans me causer de crainte
Mais un consentement vaste à qui l'on se fie...
Puis elle a disparu sans sourire ni plainte,
A mon chevet blessé laissant la fleur de vie.

Laissant aussi dans mon âme ressuscitée
De son heure hésitante au bord du vieux mystère
L'insigne quiétude à jamais empruntée
A l'apparition muette et solitaire.

L'autre fois qu'elle vint j'étais très amoureuse.
Le soleil triomphal d'un baiser qui flamboie
Brûlait toute la mer, et la mer bienheureuse
Sous le resplendissant baiser chantait sa joie.

Mon cœur était pareil, à cause d'un miracle,
A l'immensité d'or, à la mer infinie...
Mais je sentais plus grand que son vain habitacle
Mon amour déborder de mon cœur d'harmonie.

Le promontoire où nous marchons vers les cieux fauves
Est tout fleuri des croix d'un ancien cimetière;
Les morts de soirs éteints y dorment sous les mauves,
Une église, au côté, le veille, sans prière.

Les rayons font les fleurs chaudes comme des flammes,
Sous nos pas étrangers la terre n'est pas triste,
L'air lumineux est fait avec des foules d'âmes
En qui la nôtre va, se prolonge, et persiste.

Mon ignorance apprend ce dont elle fut belle,
En mon bonheur éclos je reconnais mon rêve,
Le divin souvenir de ma vie immortelle
Ainsi que le soleil des aurores se lève...

... Et c'est alors qu'autour de nous elle est passée;
Mon bien-aimé, je crois que tu ne l'as pas vue...
Glissante elle frôlait la terre délaissée
De floraison sauvage et de lierres touffue.

Elle était, silhouette instable et sinueuse,
Tour à tour en blancheurs exactes modelée
Ou très vague, pareille à la neige berceuse
Indécise dans l'air lointain et presque ailée.

Et châtelaine errante en l'un de ses domaines
Elle fit miroiter dans la vague vivante
Et passer lentement sur nos amours humaines
L'ombre d'éternité dans ses voiles traînante.

Je sais encor qu'un soir tiède et crépusculaire
Ramènera vers moi la douce sœur sans blâme;

A cause des secours anciens, pour tout salaire!
Je la reconnaîtrai d'un sourire de l'âme.

Vers de petits enfants ma penchaison d'aïeule,
Car, je pense, en ce temps, je serai calme et vieille,
Fera semblant, menteuse, et se connaissant seule,
D'être un recours certain qui protège et qui veille;

Vers des enfants sacrés, innocents et futiles,
Vers des enfants d'amour, d'instinct et de génie,
En qui l'humanité, tristes âmes subtiles,
Contemple éperdument l'espérance infinie.

Vers des enfants faits de ma chair et de ma vie,
Qui tous m'ignoreront en leur candeur charmante,
Mais que pénétrera la grande foi flétrie
De mon âme de femme et de mère et d'amante.

Ils riront près du mur où rêvent les glycines,
Et, désobéissant à mes inquiétudes,
Sans cesse ils tenteront les vengeances voisines
Qui guettent sûrement leurs jeunes habitudes.

... Alors elle viendra tandis qu'ils rient encore;
Peu à peu je verrai leur joie inquiétée
S'éteindre, et le dernier rayon de soleil qui la dore
Se fixer dans leur chevelure veloutée.

Et le plus grand, après une attente étonnée,
Reposera sur mes genoux, de sa main fraîche,
Ma vieille main hors du fauteuil abandonnée,
Et qui depuis des jours froidit et se dessèche.

Ce sera dans mes yeux la vision dernière
Que celle de l'enfant au divin geste tendre,
Pour le songe emportée au seuil blême de l'ère
Neuve et révélatrice à qui j'irai prétendre.

Enfin sur mes cheveux très clairs dans la pénombre,
Toujours purifiés, de l'une à l'autre année,
D'un peu plus de blancheur après chaque nuit sombre,
Elle accomplira d'un baiser ma destinée.

Et parés de cols blancs et de cravates noires
Taches de deuil joli parmi les beaux dimanches,
Les enfants n'auront point gardé dans leurs mémoires
Peur de notre départ toutes deux toutes blanches...

Mme CATULLE MENDÈS

La Ligue de la Patrie française

La Ligue de la Patrie française est provisoirement fondée. D'après le programme officiel, elle se propose de faire cesser l'agitation actuelle et de maintenir les traditions nationales. Il y a là une double équivoque.

L'agitation actuelle, en effet, est entretenue aussi bien par le parti antirevisionniste que par le parti revisionniste. Si les fondateurs de la Ligue avaient estimé, comme M. de Heredia, que tous les Français doivent « dans l'affaire Dreyfus laisser faire la justice », ils auraient fait appel au patriotisme des deux camps pour amener une trêve ; ils auraient préparé les esprits pour que tout le monde fût prêt à s'incliner devant la décision de la Cour suprême. Il fallait chercher à apaiser les polémiques de presse, et protester, au nom du droit, contre tout appel à la force. Si les excitations à la haine fanatique, si les menaces de coup d'Etat avaient cessé, on aurait sans doute obtenu des professeurs qui, depuis quelques mois, président tous les soirs des meetings socialistes et libertaires, qu'ils consentent à prendre des vacances bien gagnées.

Mais ce n'est pas de ce côté que les ligueurs font porter leurs efforts : M. François Coppée considère que l'affaire est sans issue désormais « puisque l'innocence de Dreyfus aura été obtenue à coups de millions ». M. Barrès parle de « l'élaboration obscure d'une vérité suspecte » et ne blâme pas les adhérents qui estiment que l'affaire Dreyfus « devait être réservée à l'autorité gouvernementale ». Le comité d'initiative a décidé d'exclure tous ceux qui ont signé les protestations en faveur de Dreyfus ou de Picquart, et, sans doute, pour que l'exemple soit plus significatif, il fait connaître sa décision à propos de l'adhésion de M. Hervé de Kérohant. Pour plus de précision, pour mieux montrer qu'on voulait se placer au-dessus de l'affaire Dreyfus, on admettait tous ceux qui avaient souscrit pour honorer la mémoire du colonel Henry, et on se déclarait plus particulièrement heureux de l'approbation du clairvoyant M. Cavaignac et du chevaleresque M. Déroulède.

En réalité, aussitôt que la Ligue s'est affirmée publiquement, il a été manifeste que les professeurs du collège Stanislas et les cléricaux de race ou de circonstance qui forment la majorité à l'Académie française avaient voulu opposer aux intellectuels, champions du droit, la milice lettrée de la Contre-Revision. Il est donc évident que les signatures des adhérents qui souhaitent l'apaisement et respectent la jus-

tice, n'ont été obtenues que grâce à une réticence volontaire et jésuitique.

On avait eu soin pareillement de ne pas définir les traditions de la patrie française qu'il fallait maintenir. Les révolutionnaires, si on avait essayé de les séduire, auraient bien compris qu'il ne s'agissait pas des principes et des exemples légués par les Français de 1793; mais les démocrates modérés, comme M. Larroumet, ont pu croire, paraît-il, que l'on voulait parler du XVIIIe siècle, de Voltaire et de la Constituante, tandis que M. Brunetière se rappelait Bossuet et la Révocation de l'Edit de Nantes. M. Barrès pensait sans doute à Napoléon Ier; M. Coppée, qui trouve que M. Drumont dit d'utiles vérités, songeait peut-être dans son for intérieur aux traditions qui imposaient, avant chaque croisade, un massacre de Juifs.

Les hommes sincèrement libéraux qui ont été victimes de cette double équivoque auraient dû cependant avoir quelque soupçon, en lisant le dernier alinéa du programme qu'ils ont signé. Il y est dit que l'on voulait fortifier l'esprit de solidarité qui doit relier entre elles, à travers le temps, toutes les générations d'un grand peuple. Cet « esprit » de solidarité, défini comme l'élément permanent d'une nation à travers les âges, n'est le plus souvent évoqué que pour servir à une œuvre réactionnaire. Les partisans du trône et de l'autel ont toujours reproché à la Révolution d'avoir rompu avec l'ancienne France. Les romantiques allemands, au commencement du siècle, blâmaient les libéraux qui ne s'inspiraient pas du *Volksgeist*.

C'est vers une théorie de ce genre que nous acheminent, plus ou moins consciemment, nos patriotes français. Déjà ils déclarent que le « glorieux dépôt des intérêts vitaux de la Patrie française est aux mains de l'armée nationale » — sans doute depuis Metz et Sedan ; bientôt l'état-major sera le seul interprète autorisé de la volonté nationale traditionnelle, et comme on sait que sept officiers français sont infaillibles, la religion nouvelle sera fondée. M. Brunetière, le plus catégorique, sinon le plus franc, de ses apôtres, proclame déjà qu'il considère l'Armée comme « la base, le support de l'unité et de la grandeur nationales ». Qu'est-ce, en d'autres termes, sinon voir dans la hiérarchie militaire la représentation la plus haute de la nation et mettre une fois de plus un clergé au-dessus de l'église des fidèles ?

Cette Ligue de la Patrie française est donc dangereuse par ses tendances plus ou moins avouées. Sous prétexte d'apaiser l'agitation, elle l'envenime en prolongeant, dès aujourd'hui, l'affaire Dreyfus au-delà de la décision de la Cour suprême ; sous prétexte de défendre la patrie, elle la confisque pour la livrer à une oligarchie. Elle sera obligée, pour être logique et pour n'être pas vaincue, d'opposer la force au droit et de prendre parti pour les doctrines de Bismarck contre les principes de la Révolution française. Déjà nos nationalistes ont admis la théorie des races ; déjà ils considèrent la langue comme le signe distinctif d'un peuple, et parlent de noms qui ne sont pas français. On dirait que les chefs des Ligues de patriotes prennent à

tâche de justifier l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine. C'est, en réalité, l'idée allemande de la patrie — telle que Fichte, par exemple, l'a définie à l'époque d'Iéna — qu'ils défendent contre les doctrines internationalistes.

C'est qu'il est difficile de considérer comme deux termes contradictoires, l'internationalisme et l'idée française de la patrie. La patrie française a été jusqu'ici, selon le mot de M. Lavisse, la « plus humaine des patries ». Ce n'est pas elle qui, en se posant, s'oppose aux autres. L' « esprit de solidarité à travers le temps » n'exclut pas la solidarité réelle qui doit, à travers l'espace, unir les hommes de toutes les générations humaines.

Mais peut-être est-ce faire trop d'honneur à la nouvelle Ligue que de discuter ses doctrines. Voici que M. Giard se déclare internationaliste et appelle l'armée « une monstrueuse survivance des âges de barbarie ». Or, M. Giard est membre de la Ligue parce qu'il pense que « le seul moyen d'apaisement est de laisser le condamné là où il est ». Cette sereine et généreuse formule du professeur de la Ville de Paris, qui fut député socialiste, fera peut-être réfléchir ceux qui ont cru que la Ligue avait souci de l'éducation de la France.

JACQUES LAUBIER

L'impérialisme anglo-saxon

Il semble qu'un peu partout, en France et hors de France, sévisse une crise aiguë du nationalisme. Les frontières se sont surélevées, le chauvinisme s'exalte, l'étranger devient un ennemi, tout comme dans les sociétés antiques ; les droits du voisin sont niés, systématiquement méprisés. Chaque pays s'enfièvre dans la contemplation de sa puissance, de ses gloires militaires — et de ses appétits.

Cette crise annonce-t-elle pour le prochain siècle un resserrement des peuples sur eux-mêmes, un recul des grandes idées de solidarité universelle et de fraternité humaine semées il y a cent-dix ans par la Constituante et la Législative ? Est-elle, au contraire, le dernier soubresaut d'une époque qui a vu le principe des nationalités, triomphant, acclamé, transformer et régénérer la vieille Europe à travers de multiples conflagrations ? Nous opinerions plutôt pour la seconde hypothèse.

Le nationalisme contemporain est une réaction transitoire, concertée, intéressée, contre la poussée internationaliste grandissante : il est la dernière carte des monarchies et des bourgeoisies dirigeantes contre l'assaut des démocraties ; il s'est étayé sur la régression économique qui a restauré un peu partout le protectionnisme, et qu'il entraînera fatalement dans sa ruine. Il n'est, il ne sera qu'un instant dans l'histoire.

L'impérialisme anglo-saxon en est l'expression la plus sensible, la plus vivante, la plus redoutable.

Il est hors de doute que les convoitises brouillonnes d'un Chamberlain, d'un Rosebery, d'un Hichs Beach sont un danger permanent pour la paix du monde. Le jingoïsme, pour reprendre un terme maintenant entré dans la langue politique, est un des éléments — étranges et agissants entre tous — de la situation de l'Europe à la fin du XIXe siècle.

Au fond de l'impérialisme anglo-saxon, il y a une manœuvre des hommes d'Etat qui représentent au Foreign office, au Colonial office, et ailleurs, la haute industrie, le grand commerce d'outre-Manche, mais il y a plus : une maladie mentale qui a conquis tout un peuple, une sorte de névrose, d'hystérie psychologique d'une extraordinaire intensité.

Avant Chamberlain, — Pitt, Palmerston, Beaconsfield avaient déjà personnifié la fierté britannique. Ce n'est pas dans les dernières années que la théorie des droits prééminents de l'Angleterre sur le globe a été formulée : elle est bien plus ancienne ; depuis un siècle, elle est latente au cœur de la bourgeoisie anglaise qui a salué en elle le credo

de son égoïsme mercantile. Mais il est exact que jamais elle ne s'était affirmée en termes aussi nets, aussi audacieux qu'à l'époque immédiatement contemporaine. Un simple coup d'œil sur l'évolution même des grandes puissances, sur la marche des courants commerciaux nous expliquera cette soudaine amplification d'une thèse qui a dominé, dès le lendemain de la Révolution de 1640, la politique la plus soutenue, la plus suivie, la plus homogène dont l'histoire fasse mention.

L'Angleterre se sent menacée dans son hégémonie commerciale, dans sa prééminence coloniale. La France, la Russie, l'Allemagne même ont développé leur domaine dans les contrées exotiques. L'aigle moscovite réunit dans ses serres la moitié de l'Europe et la moitié de l'Asie ; la troisième République, cédant à cette générale impulsion qui sort de la structure économique de ce siècle, a essaimé ses dépendances sur tous les littoraux ; l'Allemagne, tard venue dans la carrière, jette son dévolu sur la Chine centrale et sur les terres de l'Islam. Les Etats-Unis ont saisi quatre îles ou archipels dans l'Atlantique et le Pacifique. L'importance d'Albion est diminuée d'autant. Ce qui lui est encore plus sensible et plus douloureux, c'est son affaiblissement relatif dans l'ordre du commerce.

C'est un fait avéré, que les échanges du Royaume Uni subissent une sorte de paralysie en leur essor, depuis huit ou dix ans. Dépression temporaire peut-être, mais, comme elle se prolonge, elle a semé le désarroi et l'effroi à Londres, à Manchester, à Birmingham, partout où s'exerce l'activité anglo-saxonne. De plus, comme elle coïncide avec la prodigieuse poussée des statistiques allemandes et américaines, avec une croissance très significative de l'industrie hindoue et japonaise, nos voisins n'envisagent pas l'avenir sans une extrême appréhension. Leurs rivaux grandissent, tandis que leurs marchés traditionnels d'Extrême-Orient se ferment ou se rétrécissent.

Les fondés de pouvoirs de la bourgeoisie britannique ne s'arrêtent pas d'ailleurs à l'écorce des choses, ils la brisent et vont à la moelle. Ils connaissent la dépendance étroite des phénomènes économiques et des phénomènes sociaux. C'est à la prospérité de son industrie et de son commerce que la classe dirigeante d'outre-Manche doit d'avoir conservé son autorité, ses privilèges, sa mainmise sur l'Etat. C'est grâce à une énorme augmentation de la richesse nationale qu'elle a pu contenir une démocratie pourtant mieux outillée, plus instruite, plus sérieusement organisée qu'aucune autre. Le jour, où devant la raréfaction de la demande extérieure, les ateliers ralentiront leur production, la puissance de la Cité de Londres, des grands comités électoraux libéraux et conservateurs, vacillera. Plus dangereuses et hautaines que n'importe où, s'affirmeront les exigences du prolétariat, voué à la souffrance d'un chômage sans précédent.

L'impérialisme, l'exaltation du chauvinisme assise sur tout un plan d'organisation nouvelle, est un merveilleux expédient des possédants d'outre-Manche. En surexcitant le sentiment national, ils sont tou-

jours sûrs d'entraîner derrière eux une partie de la population qui obéit moins à des réflexions profondes qu'à l'instinct héréditaire. En revendiquant un peu partout des terres même sans valeur, en soulevant tour à tour des litiges en Chine, à Terre-Neuve, au Siam, sur le Bahr-el-Ghazal, ailleurs encore, ils donnent un aliment à la naïveté incurable de certains éléments. De plus, en essayant d'une fédération de toutes les contrées où flotte le pavillon de la Reine, en constituant ou en tâchant de constituer une association douanière ceinturée d'une triple barrière de taxes, et qui comprendrait Australie, Canada, Inde, Cap, etc., etc., ils se préparent du coup une façon de monopole économique dans un marché de 25 milliards d'affaires. S'ils réussissent, la suprématie du grand capitalisme est consolidée pour des années dans le Royaume de Grande-Bretagne et l'Irlande. On conçoit qu'ils veuillent réussir, qu'ils donnent toute leur attention à cette œuvre et qu'à la rigueur, ils risquent une guerre pour la consommer. La seule garantie que la paix du monde conserve contre ce chauvinisme anglo-saxon, factice comme tous les chauvinismes, c'est l'intérêt du commerce anglo-saxon lui-même. Les profits d'une victoire, les avantages d'une lutte qui briserait, et dans l'empire anglais et au dehors, les résistances à la création du Zollverein rêvé, compenseront-ils les perturbations qu'un conflit jetterait dans les échanges du pays? Toute la question se résume en ces quelques mots.

L'homme qui est le maître du jingoïsme actuel, Chamberlain n'est pas accessible à d'autres considérations. C'est par une confrontation de chiffres qu'il se résoudra. Plus qu'aucun ministre depuis Pitt, il concentre en lui la pensée de l'Angleterre dirigeante. Ambitieux sans scrupules, parlementaire aux opinions non successives, mais adverses, le plus illustre des palinodistes d'une époque pourtant féconde en tels caractères, il est le chargé d'affaires de toute une génération. Il n'y a intérêt ni à contester son autorité, ni à nier l'étroitesse de ses conceptions philosophiques. Nul n'a plus médit du chauvinisme ; nul ne l'a porté plus haut. Personne n'a tant bafoué le conservatisme; personne ne défend plus énergiquement les principes de conservation sociale. La démocratie britannique n'est pas encore assez forte pour briser ce vieillard juvénile et froid qui déchaîne sur son pays la plus détestable des crises mentales.

PAUL LOUIS

Notules de Théâtre

Comédie-Parisienne. **L'Ecole des Amants**, de MM. Claude Roland et Pierre Morgand ; **Loreau est acquitté**, de MM. André de Lorde et Eugène Morel. — *Gymnase.* **Mademoiselle Morasset**, par M. Louis Legendre.

MM. Cl. Roland et Pierre Morgand ont ressuscité la jeune fille « fin de siècle ». Sur le point d'épouser un vieux marcheur, Victor Rivet, qu'elle a tenté par des airs de petite oie, Raymonde reçoit la visite de son amoureux, Paul Ancelin. Elle l'aime — et il faut l'en croire sur parole, car si elle ne le disait, le public ne s'en apercevrait guère — mais comme il n'a pas la fortune qu'elle veut, elle le décide à la laisser devenir Mme Rivet, et à épouser lui-même une certaine Alice : ensuite, elle sera sa maîtresse, etc. Les combinaisons de cette petite femme sont infinies. Au 3e acte, Paul Ancelin apprend que sa femme va le tromper, et Raymonde le sermonne pour la troisième fois. Tout d'ailleurs finit bien.

On pardonnerait aisément aux auteurs de n'avoir montré que des personnages médiocres et bas si du moins leur pièce était amusante. Il n'en est rien. On la croirait faite au hasard de la plume, entre vingt bocks. Pourquoi Paul Ancelin est-il amoureux de Raymonde? Chaque fois que celle-ci le voit, elle lui fait un cours de scolastique sur l'adultère ou une scène. On ne comprend pas mieux pourquoi Raymonde aime Paul Ancelin, car il est vraiment un peu trop naïf pour ce vieux Machiavel de maîtresse.

Mlle G. Berny est froide et raisonneuse comme une Raymonde au naturel. P. Achard joue bien et Mlle Toutain a le rôle sympathique.

Le spectacle de la Comédie-Parisienne commence par *Loreau est acquitté*, et, il faut l'avouer, la pièce en un acte de MM. André de Lorde et Eugène Morel vaut mieux que les trois actes de *l'Ecole des Amants*. Les incertitudes par lesquelles peut passer un avocat valent qu'on leur fasse les honneurs de la scène. On n'en parle jamais, on n'en discute pas, mais tout de même un avocat prête serment, et défend des hommes qu'il sait coupables. Ceci rentre dans la vitrine des choses surprenantes et pourtant admises, mais un auteur dramatique prend son bien où il le trouve. A plus forte raison quand ils sont deux. Ce qui, d'ailleurs, est regrettable, car si l'idée de cette pièce-ci, par exemple, vient de M. X..., homme d'esprit, il faut bien attribuer à M. Z... les intolérables tirades sur l'honneur qui la déparent. A quoi sert une tirade? Jamais à rien — sauf, cependant, à empêcher les hommes d'agir. Or, au théâtre (en prose), le remplis-

sage est grossier, superflu, agaçant, pénible. Et à quoi sert une tirade sur l'honneur? N'insistons pas, mais lisez Déroulède.

Cette réflexion nous amène à déplorer le même défaut chez *Mademoiselle Morasset* de M. Louis Legendre. On s'est beaucoup moqué du style très pompeux et très doux dans lequel l'auteur a écrit toute cette pièce, et notamment les *duos*. Il me semble qu'on a eu tort : sans doute, il y avait peut-être un peu d'excès et d' « arrondissement », mais la tendance est bonne, et le moment approche où il faudra bien réagir contre le dialogue téléphonique dont tout notre théâtre est offensé. Mais quel furieux désir M. Louis Legendre a-t-il donc de donner à ses personnages une âme pédante et catéchiste! Encore un coup, pourquoi faire? Cela ne leur ajoute ni force, ni grandeur, cela les raidit, et cela nous ennuie surtout. Et notez que l'auteur est un homme très fin, qui se rend compte de son défaut — pardon, de sa manie, car il exagère, cela se sent. C'est un parti-pris, et la jeune fille l'avoue au courant de la pièce : « Je semble démodée, n'est-ce pas? » Non, monsieur, votre jeune fille ne semble pas trop démodée, parce qu'elle le fait exprès. Et peut-être l'avez-vous rencontrée dans le monde : il doit bien y en exister de semblables, car on y trouve de tout. Mais, pour nous mieux faire sentir notre petitesse, vous lui donnez un terrible porte-voix. Si elle avait décidé son mari à restituer sa dot, doucement, énergiquement, sans éclat, sans mort manquée, sans prêche ni discours, elle nous eût surpris et touchés. C'était bien plus difficile, certes, mais vous avez montré assez d'esprit au 1er acte pour que l'on vous croie capable de ce tour de force. Et s'il fallait vous donner un conseil, ce serait de faire jouer *Mademoimoiselle Morasset* en crinolines : cela prendrait la saveur d'une jolie reconstitution historique, et l'on dirait : « Quelle adresse, et le joli talent : quand M. Legendre nous fera une pièce moderne, elle sera charmante. » Et nous le croyons sans peine. I. J.

Théâtre-Antoine. **Résultat des Courses,** pièce en cinq actes et six tableaux de M. Brieux. — *Comédie-Française.* **Le Berceau,** pièce en trois actes de M. Brieux.

Comme les vers classiques et les bœufs, les comédies de M. Brieux s'en vont par deux. Il y a quelques années, nous eûmes à une huitaine de distance : *les Bienfaiteurs* chez Coquelin et *l'Evasion* chez Poquelin; l'année qui suivit s'illustra de la reprise de *Blanchette*, boulevard de Strasbourg, précédant de peu *les Trois Filles de Monsieur Dupont,* boulevard Bonne-Nouvelle. L'année que voici verra aux Nations-Sarah *la Naissance d'une Ame* et au Gymnase-Porel *Nos Juges*.

En cette fin d'année lamentable, parmi la crotte et la boue et l'Affaire, M. Brieux parut sur deux scènes importantes avec un éclat mitigé. Ce fut le Théâtre-Antoine qui ouvrit le feu avec *Résultat des*

Courses. Ce drame intéressant et varié a réussi devant le public, malgré les résistances de la presse. Ni le public ni la presse n'eurent tort d'ailleurs, l'un de s'amuser, l'autre de protester. Le sujet de *Résultat des Courses* est d'un intérêt assez mince et l'histoire avait déjà servi, à M. Veyrin par exemple. Mais M. Brieux a eu l'habileté de l'agrémenter d'épisodes dont quelques-uns fort ingénieux. Il a une tendance évidemment regrettable à s'embarrasser de détails extérieurs à son sujet et le tableau de la médaille du père Jules est plus long qu'il ne conviendrait. A quoi rime, je vous prie, la scène fastidieuse de l'Anglais prêcheur d'abstinence? Mais, par contre, le tableau du commissariat de police est animé, d'observation heureuse et saisissante. Enfin, on peut reprocher à M. Brieux de manquer volontairement d'imagination et d'être assez fréquemment son propre plagiaire. Tout le dernier acte est littéralement démarqué de *Blanchette* et le retour d'Arsène Chantaud au logis familial escompte les mêmes effets d'émotion que celui de Blanchette chez le père Rousset.

Ces critiques sont trop fondées pour qu'il y ait lieu d'insister. Elles expliquent, si elles ne le justifient, l'accueil un peu frais que la presse a réservé à cette œuvre sans portée artistique et trop évidemment écrite pour distraire un public peu délicat. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'elle ait obtenu plus de faveur auprès des braves gens simplistes en quête d'émotions violentes et de joies peu raffinées. Et puis elle a été jouée et montée de façon supérieure. Antoine, Arquillière et Gémier se sont une fois de plus montrés les excellents artistes que l'on sait dans les rôles d'Arsène Chantaud, de Victor Chantaud et du père Jules. Il serait injuste de ne pas retenir les noms de MM. Marsay et Desfontaines et de Mmes Barny, Colas, Bellanger .

Aux Folies-Richelieu, comme dit l'autre, on joue fort mal la comédie et j'engagerais fort certains sociétaires, si j'avais dans la maison l'influence de certain gros critique, à venir prendre des leçons de vérité, de simplicité et plus généralement d'humanité chez Antoine et chez Réjane. Ces messieurs sont extraordinaires ; ils n'ont rien appris, ce qui est fâcheux, mais surtout rien oublié, ce qui est le désastre même, rien oublié du triste Conservatoire de déclamation (hélas!) dont tous furent élèves et où la plupart professent. Quand je dis *ces messieurs*, je suis volontairement courtois ; car, enfin, Mlle Bartet, la Bien-Aimée, la Divine, celle des faubourgs, des salonnières, des potinières et des mardistes, a été digne de M. Proudhon qui le fut de M. Leitner qui le fut de Mlle Persoons. Quant à M. Worms, nous nous souviendrons de ses talents d'autrefois... et puis n'a-t-il pas, au moins à la répétition générale, été victime d'un accident étrange? Enfin il y aurait manque de charité à s'appesantir.

Donc *le Berceau* a été détestablement joué et de cela il y a lieu de lui tenir compte. Nous ne reviendrons plus sur ce point. Bien mise en scène, simplement et sobrement interprétée, sans déclamation, sans solennité, sans gestes extravagants, sans pompe, la pièce eût,

j'en ai la certitude, été accueillie avec le respect que mérite toujours une œuvre sérieuse, sévère presque, qui aborde un grave problème moral. Sans doute, elle le pose mal, elle le résout plus mal encore, mais enfin elle le pose, et ce n'est déjà pas une entreprise si commune.

On a été fort injuste pour *le Berceau*, et il est vraiment pénible de constater la joie unanime et vaguement apache de nos chroniqueurs dramatiques à s'acharner sur une œuvre très honorable, mal venue, j'en conviens, mais digne, il me semble, d'égards.

D'abord, le seul choix du sujet est à l'éloge de M. Brieux. J'ai le sentiment qu'il n'en existe guère de plus scabreux, de plus ardu, de plus difficile, et il n'y a pas eu que présomption de sa part à s'y attaquer. Il fallait un réel courage dont, pour ma part, je lui sais gré et dont au fond tout le monde lui savait gré à la fin de son premier acte, si net, si direct, si remarquablement conduit. Par malheur, ici comme dans *l'Evasion*, comme dans *les Bienfaiteurs*, ce dramaturge — qui sera peut-être un auteur dramatique — faute d'avoir suffisamment médité, s'égare dès le second acte, va à l'aventure, combine des scènes au hasard, escomptant des effets d'émotion qui ne sauraient naître que de situations *nécessaires*, imposées par la logique interne et pour ainsi dire organique du sujet... Les effets ne se produisent pas, la pièce dévie et le public s'en désintéresse. Ce qui prouve que le hasard peut être un grand maître partout ailleurs qu'au théâtre, où nous ne nous laissons prendre qu'à ce que nous attendons, *malgré nous*. Tant pis! ce qu'on nous a *forcés* d'attendre, nous finissons par l'exiger impérieusement et nous faisons impitoyablement expier à l'auteur toute déception de ce genre dont il est, somme toute, seul responsable, car nous serions mal venus à lui reprocher de nous manquer de parole s'il ne s'était spontanément engagé par des promesses formelles.

Or, ici, qu'attendons-nous? qu'exigeons-nous? Le conflit entre l'amour maternel et l'amour passionnel, le premier conscient des droits du père, le second complice des exigences de l'amant. Il est donc *nécessaire* que le père ne soit pas aimé; il *faut* donc que l'amant ne soit pas le père. Cela est de toute évidence. Laurence ne peut nous émouvoir que si, adorant M. de Girieu, son second mari, elle est forcée de céder quelque chose de ses droits de mère à Raymond Chantrel, son premier mari, le père de l'enfant; que si, à quelque moment, elle est par la situation mise en demeure de choisir entre l'homme qu'elle aime et l'enfant qu'elle adore, mais qui appartient aussi à l'homme qu'elle n'aime pas. Le drame ainsi développé s'engendre pour ainsi dire de soi-même et peut être des plus hautement émouvants. Mais dès l'instant que Laurence aime Raymond et n'attend que de lui choir entre les bras, M. de Girieu devient le raseur détestable, l'empêcheur de s'aimer en rond qui ne saurait d'ailleurs rien empêcher et qu'aucune littérature, fût-elle plus raffinée que celle de M. Brieux, ne saurait sauver du ridicule.

Et alors les objections se multiplient. Pourquoi la jeune Laurence a-t-elle quitté Raymond qu'elle n'a jamais cessé d'aimer? Parce qu'il la trompait? Raison peu décisive, ce semble, pour une femme si impatiente d'amour qu'elle lui défaille entre les bras près du berceau même de l'enfant agonisant. Pourquoi, n'ayant pas la plus légère inclination pour M. de Girieu, consent-elle à devenir sa femme? Parce que ces parents (oh, ces parents!) s'y invitent? Mais alors cette Laurence est une simple bécasse et il est peut-être inconsidéré de nous apitoyer sur son cas. Parce que son enfant a besoin d'un père? Alors il fallait lui conserver l'ancien. Tout cela ne tient pas debout, d'autant que Laurence devient très déplaisante, aimant toujours Raymond, de subir les caresses légales de M. de Girieu pour assurer à son enfant un précepteur non intermittent.

Pourquoi donc? Oh! il y a un parce que, et si simple! *Parce que* cette œuvre qui pourrait être dramatique n'est au fond qu'une plaidoirie et dissimule maladroitement une thèse, la thèse détestable que voici : le divorce ne devrait pas exister entre époux qui ont des enfants, parce qu'*au fond* ils ne cessent jamais de s'aimer et qu'entre tous les mâles qui la possèderont la femelle appartiendra toujours à celui qui l'a rendue mère. Thèse détestable, disais-je, à tous points de vue; car il est psychologiquement faux qu'une femme aime malgré elle et pour la vie l'homme dont elle a eu des enfants et l'expérience quotidienne suffit à nous en assurer, puisqu'il est fréquent qu'une femme abandonne et son mari et ses enfants pour suivre le gigolo et s'en gorger durant de longues années; en outre, il serait socialement inadmissible que la présence de l'enfant constituât entre deux êtres un lien indissoluble et aggravât le mariage, institution déjà suffisamment paradoxale, tyrannique et anti-naturelle. Mais je n'ai pas le loisir de discuter ces divers points; il suffira de les indiquer ici pour faire comprendre l'échec de cette comédie intéressante, mais qui, pour s'être asservie à une thèse d'ailleurs désastreuse, a compromis un sujet des plus émouvants et montré une fois de plus qu'en M. Brieux les ambitions idéologiques portent un singulier préjudice aux dons réels du dramaturge. J'ajouterai que l'idéologue est, en plus, de tendances fort rétrogrades et, pour employer un mot d'actualité, *réactives* (rappelez-vous *l'Evasion*), souvent *peu généreuses* (relisez *les Bienfaiteurs*), et l'on n'en peut éprouver que du regret, puisque, malgré tout, M. Brieux a du talent à ses heures. Je suis sûr d'ailleurs que ses heures seraient plus nombreuses s'il les mettait au service de causes meilleures.

K. L.

Musique

Opéra-Comique : **Fidelio** — *Opéra :* Mlle Delna dans **Samson et Dalila**.

Une fois encore, à Paris, est tentée l'expérience d'imposer un pur chef-d'œuvre de musique au caprice admiratif du public. Une fois de plus, *Fidelio* se présente sur une de nos scènes lyriques en créancier non de la gloire, mais du succès.

Seulement, est-ce bien *Fidelio* de Beethoven que l'Opéra-Comique représente? N'est-ce pas plutôt un *Fidelio* revu, augmenté et quelque peu dérangé? Beethoven, pour des raisons qui devaient avoir leur valeur, ayant jugé bon de réserver une place au dialogue parlé dans son œuvre, il est assez surprenant qu'on ait substitué d'adroits récitatifs au dialogue voulu par le génie. Et ce qui n'est pas moins étonnant, c'est qu'à l'Opéra-Comique, lieu où l'on parle, on ne s'en soit pas tenu au simple *Fidelio* en deux actes, sans récitatifs. Si Beethoven avait estimé que des récitatifs fussent nécessaires à son *Fidelio*, il n'aurait certes pas hésité à les écrire, et, quelque respect que m'impose l'éminente personnalité de M. Gevaert, j'ai l'audace de penser qu'il y a des chances pour que ces récitatifs eussent été supérieurs à ceux du compositeur de *Georgette ou le Moulin de Fontenoy*, du *Billet de Marguerite* et de tant d'ouvrages universellement connus. Quelle utilité vraiment de toucher aux chefs-d'œuvre des maîtres!

Déjà Berlioz s'était laissé aller à introduire de sa musique dans *Freyschutz;* la partition de Weber n'y a rien gagné. Guiraud a écrit des récitatifs pour *Carmen*, sans que le besoin s'en fît sentir. On dit qu'un musicien, unanimement honoré, est actuellement occupé à introduire de force des récitatifs dans le *Joseph* de Méhul. Si la nouvelle se confirme, il est probable que de nombreuses protestations s'élèveront contre un pareil sacrilège. Nulle atteinte, si faible fût-elle, ne devrait être portée à l'auguste intégrité des chefs-d'œuvre, — et ils n'étaient pas précisément si sots les magistrats de la divine Athènes qui gardaient jalousement un exemplaire correct et complet des drames d'Eschyle, de peur qu'on se permît de changer rien aux vers cyclopéens du grand tragique.

L'histoire de *Fidelio* et de ses quatre ouvertures n'est plus à faire. Depuis de longues années, ce qui se rapporte à l'œuvre de Beethoven est familier à tous. On sait l'insuccès qui l'accueillit lors de sa première apparition à Vienne, le 28 novembre 1805, les difficultés, les mauvais vouloirs, les incompréhensions qu'elle eut à vaincre pour se faire admirer, les remaniements auxquels se résigna l'auteur; même les mots du sourd immortel ne sont ignorés de personne. Inu-

tile donc de fatiguer les dictionnaires et les livres pour déployer une érudition facile.

En France, des artistes comme la Schrœder-Devrient, la Cruvelli, Mmes Viardot et Krauss incarnèrent Fidelio. Aujourd'dui, c'est le tour de Mme Caron, en attendant qu'une autre cantatrice de haut style lui succède. Je n'irai pas jusqu'à affirmer que la pièce de *Fidelio* (anciennement *Léonore*) est absurde; car un sujet tout d'humanité et de douleur qui fait vibrer les fibres les plus secrètes du cœur, si médiocrement traité qu'il soit, ne peut jamais être taxé d'absurdité. Mais, s'il n'y a pas à dissimuler que le livret de *Fidelio* est plutôt ennuyeux, il n'est guère possible de ne pas reconnaître qu'il est profondément dramatique en ses parties essentielles. Il manque de variété, les épisodes découlant de l'idée initiale sont d'un intérêt fort relatif, la monotonie l'oppresse. Pourtant, il possède une unité de couleur triste qui impressionne.

Bien que Beethoven, en pleine gestation de son opéra, ait écrit : « La différence est grande de composer d'après les exigences d'un poème ou de se laisser aller à son inspiration », la musique de *Fidelio* est d'une splendeur merveilleuse. En l'écoutant, on oublie tout, charmé, enveloppé, violenté que l'on est par le flux de beauté qui monte de l'orchestre à la scène pour revenir ensuite bouillonner magnifiquement dans l'orchestre. Dans *Fidelio*, la musique règne despotiquement. Elle est la conscience de cette œuvre de haute et fière harmonie dont Weber vantait « la puissance de réalité ». Par elle, tout est ennobli. C'est elle qui fournit au drame l'élément expressif, met en lumière les replis de l'âme des personnages et en décrit les divers mouvements. L'action n'est pas rigoureusement intérieure comme dans les réalisations poétiques et musicales de Wagner; cependant, nombre d'événements et d'incidents extérieurs ne sont que la conséquence logique, la répercussion du drame qui se joue dans l'âme de Léonore. En sorte qu'il est permis de dire que, dans une certaine mesure, Beethoven fait pressentir Wagner. L'orchestre ne se contente pas de souligner les attitudes, les accents, les cris des êtres mêlés à l'action, il souffre, pleure avec eux, commentant, expliquant, magnifiant leurs moindres actes. Les critiques d'antan qualifiaient la partition de *Fidelio* de « partition renversée », ajoutant en manière d'explication que c'était « une musique écrite pour les instruments avec accompagnement de voix ». S'ils revenaient aujourd'hui, ils constateraient que les « partitions renversées » sont maintenant celles qui ne s'inspirent pas des principes d'art contre lesquels ils fulminaient jadis.

La partition de *Fidelio*, d'aspiration si pure, n'est nullement révolutionnaire au sens strict du mot. Si, par instant, Beethoven fait craquer les vieux moules qui enserrent, étouffent les noblesses et les grandeurs de sa musique, d'une humanité poignante, son ouvrage rentre néanmoins dans la catégorie des œuvres exécutées selon la formule en honneur dans les temps passés. Mais, de ce que Beetho-

ven s'inclina devant les idoles que Wagner n'hésita pas à renverser plus tard, il ne s'ensuit pas qu'il ait rien abandonné de sa personnalité sublime. Il est là, comme partout, l'immense artiste d'expression infinie qui, d'un coup d'aile souverain, s'élève vers les cimes et s'y maintient triomphalement. Le premier acte où s'épandent des grâces exquises fait songer à Mozart; il est d'un charme incomparable en sa simplicité extrême. Le second est admirable; la scène de la prison est d'une beauté à nulle autre pareille et, quant au chant de joie qui clôt *Fidelio*, il est d'une magnificence telle qu'on est saisi d'une émotion quasi-sacrée en l'entendant.

Me souvenant des belles soirées de *Sigurd* et de *Salammbô*, je ne veux rien dire de Mme Caron, qui fut et n'est plus. Malgré moi, le soir de la reprise de *Fidelio*, je me rappelais cette phrase de Chateaubriand : « Le talent qui expire saisit davantage que l'individu qui meurt : c'est une désolation générale dont la société est frappée; chacun au même moment fait la même perte. »

L'orchestre s'est montré à la hauteur de sa tâche, et c'est avec un plaisir très vif que je félicite M. André Messager qui le conduit de magistrale façon.

Accomplissant une heureuse métamorphose, Mlle Delna, que l'on n'avait vue à l'Opéra que sous les traits fatigués et affublée des haillons douloureux de Fidès du *Prophète*, vient de se montrer d'une radieuse jeunesse en Dalila. Est-il besoin de constater qu'immédiatement le succès s'est déchaîné en tempête? Jamais, depuis Mlle Block, qui créa Dalila à l'Eden, ce rôle n'a été aussi supérieurement tenu et chanté. C'est un pur ravissement d'entendre Mlle Delna interpréter de sa voix unique les délicieuses inspirations de Saint-Saëns. Quelle ampleur de style! Comme les moindres pages prennent un relief saisissant grâce au talent de la cantatrice! Et comme le personnage est intelligemment compris et rendu!... C'est une très grande artiste que Mlle Delna.

André Corneau

Les Livres

LES ROMANS

Ernest La Jeunesse : *L'Holocauste* (Fasquelle). — Marcel Boulenger : *La Femme Baroque* (Anc. Maison Lecène et Oudin). — Mathilde Serao : *Cœur malade* (Ollendorff). — Butti : *L'Automate* (Ollendorff); *l'Ame* (Mercure de France). — Girolamo Rovetti : *L'Illustre Matteo* (Calmann Lévy). — Fogazzaro : *Malombra* (Ollendorff).

L'Holocauste, roman contemporain, de M. Ernest La Jeunesse, est simplement un roman d'amour. Il n'y faut chercher ni fable, ni comparses, ni péripéties ; on n'y trouvera que de la joie, des plaintes, et, pour finir, un grand effort abstrait de résignation. Je ne sais si l'on aura beaucoup aimé ce livre, qui recèle trop peu d'aventures, et dont le tour, sans doute, aura paru trop particulier. C'est moins un livre qu'une longue déclamation, une mélopée, une litanie. Il m'a déconcerté, mais il m'a plu... Pourquoi ne puis-je penser à M. La Jeunesse sans murmurer les vers célèbres de Verlaine?...

> Je suis venu, calme orphelin,
> Riche de mes seuls yeux tranquilles...

La pièce se nomme, je crois : « Gaspard Hauser chante ». Voici le roman de Gaspard Hauser.

J'avoue que la lecture en est difficile. La profusion des mots est telle qu'elle éblouit et qu'elle déconcerte. Gaspard Hauser n'a pas parlé pendant trop d'années, et sans doute il veut tout dire en une fois. Les mots se pressent, se répètent, se répercutent, se multiplient. Les images s'enchevêtrent avec une abondance lyrique et broussailleuse. Tous les procédés connus de la rhétorique sont employés jusqu'au pire abus. Tout cela oblige à l'effort, force aux arrêts, aux reprises, et brouille perpétuellement le souvenir. Mais de tout ce verbalisme — qui est parfois même du verbiage —, on sentira se dégager une émotion, une vérité qui, pour moi, m'a touché et m'a retenu.

Je ne crois pas que M. La Jeunesse se soit beaucoup modifié depuis ses premiers livres, et entre *l'Holocauste* et *les Nuits, les Ennuis et les Ames*... il n'y a pas tant de différence que l'on croirait. Les mêmes dons de grossissement dans l'imitation, de mystification et de fidélité dans la parodie qu'il appliquait à contrefaire la poésie de M. Coppée ou la prose de M. Loti, il les emploie aujourd'hui à retracer l'amour qui fut, certainement, la joie et le tourment véridique de son âme. Le voici son propre imitateur ; et ce roman est à la fois une autobiographie et une autoparodie. Cette déformation presque scénique, jointe au lyrisme du procédé, peut troubler et même beaucoup déplaire. Mais tout de même on y sent à nu une âme ardente et renfermée de pauvre petit garçon défiant, impatient et présomptueux, mais si ten-

dre ; une âme qui n'est compliquée que de ses ignorances et de toutes ses puérilités. L'image est grossie, mais sincère ; elle est littéraire et travaillée, mais elle est émouvante et vraie ; et c'est peut-être de l'excès même de sa sincérité que M. La Jeunesse a tiré son paradoxe et son ironie.

C'est pourquoi j'aime ce livre, malgré la fréquence retentissante des prosopopées, malgré le cri strident des apostrophes, malgré la monotonie d'un récit infiniment varié dans sa matière et uniformément pareil dans son procédé ; malgré l'ennui de longs chapitres qui, du premier mot à la dernière ligne, ne sont qu'une interminable incantation. Je sens bien que M. La Jeunesse emploie ces vieux moyens oratoires avec un art, une audace et une persévérance qui vont parfois jusqu'à l'horreur ; mais je n'ai pas le courage de l'en railler. Au contraire, il me semble que c'est souvent avec bonheur qu'il fait parler les choses, se mouvoir les meubles et s'animer les objets. Il a trouvé en eux des confidents discrets et des compagnons tendres ; et jamais on ne dira plus de si jolies phrases à une chaise de chambre meublée ou aux grilles du Luxembourg. Je sens bien aussi que personne encore n'avait osé jusqu'au même point écrire avec le dictionnaire des synonymes. Mais cela ne me choque pas, cela n'a même pas d'importance, tant ces bavardages, ces remplissages, ces enfantillages me semblent ardents, trépidants et échevelés. Singulier livre ! Livre oratoire et lyrique, pour exprimer le frémissement continu et presque épileptique d'une sensibilité ardente, peureuse et repliée ! Et pourtant ce contraste n'est-il pas, au fond, harmonieux et naturel ? N'est-ce pas là un des secrets de Jean-Jacques ? A soixante ans, M. La Jeunesse, célèbre et misanthrope, écrira ses Confessions.

J'ai été lent à parler du livre de M. Marcel Boulenger, *la Femme Baroque*. Je m'en excuse, mais je ne regrette rien, car j'ai dû le relire, et je l'ai goûté plus vraiment et de plus près. C'est un livre délicat, mais sans mollesse, et qui ne se prête à aucune concession du goût. Il faut l'accepter dans toute sa manière. S'il ne plaît pas au premier coup d'œil, il se détournera sans insister. Il est un peu hautain et sur ses gardes. Il m'avait plu déjà, mais il me plait maintenant davantage. Sa distinction est sans fadeur et sans parade. Il mêle plusieurs impressions qu'on aime, et ne ressemble à rien de ce qu'on a vu.

Des trois séries de nouvelles qui composent le volume, j'excepterai volontiers la dernière, qui me semble moins particulière et moins achevée ; mais les deux premières sont presque parfaites. Pour peindre Edmée Gillot, sœur lointaine de la reine Louise de Vaudemont, la légende et la réalité se confondent avec un art insensible et minutieux qui ravira M. Anatole France ; et le paléographe Charles Hirec aurait sa place dans le salon de M. Sylvestre Bonnard. La courte et magnifique aventure d'Hippolyte l'Admirable aurait pu tenter M. Paul Hervieu. Elle rappelle son ironie un peu dure, l'art puissant et âpre de son observation. J'y sens la même volonté têtue d'extraire des

menus accidents de la mondanité l'élément savoureux et dramatique. Et pourquoi le cacher quand l'admiration de M. Boulenger le proclame ? le goût, la manière, l'instinct secret du style évoqueront nécessairement l'art inimitable de M. Jules Renard. Certes ce n'est pas de l'imitation, mais bien le goût des mêmes beautés de la langue, et un procédé de travail analogue appliqué à d'autres objets. Et M. Boulenger trouve souvent — malgré quelques erreurs, car c'est un art difficile — de ces images si imprévues que le premier rapport déconcerte et parfois crée le comique, de ses images si éloignées qu'il faut les ramener à soi presque violemment, et qui sont vraies, les seules vraies.

M. Boulenger, sans doute, écrira peu, car il est soigneux et paraît se défier de lui-même. Mais il écrit bien. Tout son livre a quelque chose de fier et d'intérieur. Je ne le loue pas seulement de haïr toute vulgarité. L'horreur du banal n'est pas à elle seule un mérite. Elle est une banalité comme les autres, mais plus présomptueuse, et aussi plus vide, car elle ne répond pas à ce que la vie manifeste de plus apparent et de plus habituel. Mais, chez M. Boulenger, il y a une originalité, une volonté, une aptitude. Je le vois instruit dans l'amour des meilleures lettres, attentif, armé, et guettant la vie qui offre tour à tour l'idée d'un livre, l'aspect d'une image ou la trouvaille d'un mot. Et il me paraît de ceux qui pour écrire une œuvre, une œuvre forte et durable, n'ont besoin que des circonstances.

Mme Charles Laurent a traduit, et bien traduit, un roman de Mme Mathilde Serao, lequel s'intitule *Cœur souffrant*, sur la couverture, et *Cœur malade*, dans le texte. Ces deux titres conviennent d'ailleurs également, l'héroïne ayant éprouvé les pires chagrins d'amour, avant de succomber à une hypertrophie héréditaire et fort douloureuse.

Ce roman est fort bon, et Mme Serao n'est pas capable d'écrire un roman même médiocre. Il me paraît pourtant inférieur au *Pays de Cocagne* et aux nouvelles déjà traduites dont l'une particulièrement, *Terne sec*, était tout près du chef-d'œuvre. Je crois aussi que Mme Serao qui a le plus beau talent d'observateur de foules et de romancier populaire est destinée à réussir moins heureusement dans le genre dit : roman mondain. Ce genre est fort usé chez nous, mais peut-être que l'influence des Bourget, dont nous sommes saturés jusqu'au dégoût, bat encore son plein au-delà des Alpes. Il est aisé de sentir à quel point ce snobisme a affadi et déconsidéré d'Annunzio. Souhaitons qu'il ait épargné Mme Serao dont le talent robuste, vigoureux et sain a mieux à faire.

Il y a dans *Cœur malade* de très belles pages, des morceaux de dialogue admirables de simplicité et d'expression. Tout ce qui est description, tableau de vie, scène populaire, y est surprenant de vérité et de relief. Le récit même me plaît moins. Encore est-il fait pour plaire.

D'ailleurs les romans italiens nous plairont toujours. Ils ont presque toujours ce que, depuis Stendhal, nous demandons vainement aux nôtres : la simplicité, l'ardeur, la vie. Le malheur est qu'en ce moment l'Italie paraît subir une mauvaise influence littéraire, qui est la nôtre tout simplement. Voici par exemple M. Butti, dont les débuts, paraît-il, furent éclatants, et de qui l'on a récemment traduit deux romans : *l'Automate* et *l'Ame*. Les dons de l'écrivain sont apparents et incontestables ; mais l'un de ces livres — fort imité de d'Annunzio — est gâté par un mauvais maniérisme mondain, et l'autre par un vague mysticisme psychologique. Combien je préfère le beau roman de M. Girolamo Rovetti : *l'Illustre Matteo*, un peu long, peut-être un peu tiré, mais si vivant, si truculent, si comique. Les deux cents premières pages débordent d'exubérance et de vie. C'est vraiment un beau roman.

Je veux noter aussi le livre de M. Fogazzaro : *Malombra*, traduit tout comme *Cœur malade* par madame Charles Laurent. La préface m'a appris que c'était l'œuvre de début de l'illustre auteur de *Daniel Cortis* ; j'ose croire que je m'en serais aperçu de moi-même. On y trouve déjà ces belles qualités de noblesse, d'élévation, et, si je puis dire, de tension morale, mais encore trop peu dégrossies par l'art ou par l'expérience, et presque décourageantes dans leur excès. Comme j'estime infiniment M. Fogazzaro, j'ai lu Malombra avec un grand intérêt ; le premier tiers du livre est fort attachant ; mais dans la suite je doute qu'on puisse chercher autre chose qu'un document littéraire. N'importe ; un tel début promettait.

A ce propos, puis-je exprimer à MM. les éditeurs un vœu timide ? Le succès inouï de d'Annunzio, — succès fort déplaisant, à mon gré, mais très aisément explicable — fait se multiplier les traductions italiennes. Ne pourrait-on y joindre quelques indications bibliographiques, aussi sèches et aussi brèves que l'on voudra, mais qui nous renseignent du moins sur la date du livre, sur l'âge de l'auteur, sur les œuvres antérieures et ultérieures ? Il faut savoir à quel moment d'une vie se place un livre, quels ouvrages l'ont annoncé, quels ouvrages il présageait lui-même, pour bien le comprendre et bien le juger. A l'éditeur cela coûterait peu de peine, et ce serait un renseignement essentiel pour le critique, et même pour le lecteur.

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS

Après *Sous le Sabre*, voici *les Deux Justices*. M. Jean Ajalbert ne se lasse point. Il est vrai que de l'autre côté on ne se lasse pas davantage. Nous aurons sans doute un troisième recueil au printemps prochain.

J'admire M. Ajalbert. Rien ne lui fait perdre son ardeur, sa bonne humeur, sa clarté. Rien de plus vif, de plus cavalier, de plus à-fond-de-train que ces articles écrits au jour le jour de la bataille et qui sentent bon la poudre. Mais comme ils restent simples, gais et justes. C'est charmant.

Il n'y a point de polémiste plus vigoureux que M. Ajalbert, et il

n'y en a point de plus agréable. On ne sent chez lui ni une amertume, ni une rancœur, ni une violence. Il a une belle vaillance claire et ensoleillée qui réconforte et qui réjouit. Ce n'était pas un professionnel, pourtant. Il n'avait pas l'entraînement. Mais la mêlée imprévue l'a trouvé tout prêt. Et maintenant il joue du bâton avec la prestesse, la sûreté et la bonne humeur de Polichinelle qui rosse la garde. Quelle belle chose que la littérature !

M. Ajalbert m'a dédié une de ces pages. Merci. Me voici tranquille. Je suis sûr de l'immortalité.

LÉON BLUM

A. LAQUIANTE : **Un hiver à Paris sous le Consulat, d'après les lettres de J.-F. Reichardt** (Plon et Nourrit).

Vous savez quel curieux document, préférable à toute gazette, nous a laissé le génie de Mercier avec son *Tableau de Paris* écrit sur la borne à la veille de la Révolution.

Le livre qu'un charmant érudit, A. Laquiante, mort trop tôt, a tiré adroitement des *Lettres intimes de Reichardt écrites de Paris en 1802-1803* n'est pas moins précieux.

Avec le vieux maître de chapelle de Frédéric II nous passons à travers les salons, les théâtres et les antichambres du Consulat, nous courons les rues et les cafés et participons au mouvement parisien à la veille de l'Empire. Le livre refermé, nous avons entendu Talma, approché Mme Récamier et surpris le sourire faux de Bonaparte.

Reichardt est un bon compagnon de route : il observe les modes, les étalages et les enseignes des boutiques, tout l'intéresse, jusqu'au nom des rues écrit au « coin ». Mais que trouve-t-on au « coin » ? — Trois ou quatre noms différents se rapportant chacun à une phase spéciale de la Révolution, — noms hors d'usage aujourd'hui, car chacun affecte de se servir des dénominations les plus anciennes. Le pauvre touriste demeure perplexe.

Sa matinée chez une « beauté à la mode », avec le défilé des fournisseurs, est un tableau de genre très réussi. La soirée au Théâtre-Français pour les débuts de Mlle Georges fixe un moment célèbre. « Nous étions là, serrés entre les sentinelles gardant l'entrée et les gens qui nous poussaient... La rare beauté de Mlle Georges a été à peu près ma seule compensation pour les bourrades et le tapage que j'avais endurés. »

A quelque temps de là on jouait la *Médée*, de Longepierre, l'ancien précepteur du Régent : « Mlle Raucourt, dit Reichardt, a été excellente : est incomparable pour l'expression des sentiments de fierté, hautaine d'énergie ou de douleur passionnée. Sa préférence pour la mauvaise

pièce de Longepierre prouve bien que les acteurs se guident en littérature comme les virtuoses en musique. Il suffit qu'une pièce ou qu'un morceau fournisse l'occasion de déployer des qualités spéciales ; le mérite littéraire ou musical est indifférent. » Sarah Bernhardt et Catulle Mendès liront avec intérêt le reste de la critique (p. 332).

Mais sous le Consulat tout devient matière à politique. La chronique scandaleuse rapporte que Mlle Georges a vendu son innocence à Lucien Bonaparte et que Mlle Raucourt a négocié cette affaire. « Le contrat pour la possession de la belle a été arrêté à une somme de cent mille livres servie de suite et à dix mille livres payables chaque année. » Tous les ennemis de Bonaparte iront donc au Théâtre-Français pour siffler Mlle Georges, puisqu'elle *est de la famille*. Le différend Georges-Duchênois ne sera qu'un prétexte. La police et la garde viendront bientôt soutenir la favorite de leurs applaudissements ; on verra dans ces soirées des agents en bourgeois exhiber leurs bâtons blancs — M. Lépine n'a rien inventé — et désigner les tapageurs. En plein carnaval, on signifie aux « cabaleurs » qu'ils aient à s'abstenir pendant dix jours de se montrer dans aucun théâtre ni bal public. Le régime de la liberté, selon Bonaparte, sévit dans toute sa rigueur. On coffre militairement les chefs de file. « La simultanéité avec laquelle les journaux ont publié les noms des perturbateurs enfermés à Bicêtre révèle bien qu'il y a eu une intention politique de la part du gouvernement. Depuis cette exécution, les représentations théâtrales ne sont plus troublées. »

Heureux temps! Les mœurs en sont peintes d'après nature dans ces lettres de Reichardt et nous aident à comprendre la politique consulaire. La frivolité des caractères et des coutumes explique la facile ascension de l'arriviste Bonaparte : « *Savez-vous habiller en enfant ?* est la première question que la parisienne adresse maintenant à une candidate femme de chambre », remarque le malicieux Reichardt.

Le style de ces lettres, sans avoir le mordant et l'audace du stylet de Mercier, ne laisse pas que d'être agréable et papillotant avec des naïvetés germaniques.

D. Jordell : **Répertoire bibliographique des principales revues françaises pour l'année 1897** (Per Lamm).

Depuis quelques années le « mouvement des revues » a pris une importance considérable. La vie intellectuelle s'y concentre. Dans vingt ans personne n'aura plus la curiosité de lire les journaux d'aujourd'hui. Tout ce qu'on y jette est perdu. Les articles intéressants se font donc de plus en plus rares dans les gazettes quotidiennes. Il s'y dépense du reste fort peu d'esprit nouveau et toutes les chroniques ambitieuses qu'on y peut lire ont une odeur de « réchauffé » qui répugne au lecteur informé. Il faut lire les revues dès qu'on a la curiosité des idées. Mais comment les lire toutes, comment trouver l'*article*, le *seul* que l'on cherche touchant telle ou telle question ?

C'est ici qu'apparaît la nécessité d'une publication bibliographique bien faite. Tous les ouvrages de ce genre qu'on publiera rendront les plus grands services. Les Américains, les Anglais, les Allemands, l'ont bien vu. En les suivant dans cette voie M. Jordell a mérité de la pensée française. Son répertoire est fort bien fait ; il n'inventorie que *146 revues* pour l'année 1897, une première fois par ordre alphabétique des matières, une seconde fois par noms d'auteurs ; mais on ne saurait penser à tout.

VICTOR BARRUCAND

KÆTHE SCHIRMACHER : **Le Féminisme** (Colin).

En moins de quatre-vingts pages d'un format restreint, l'auteur a su dire au point de vue documentaire l'essentiel sur la question, limitant toutefois sa tâche à exposer l'historique et l'état actuel du féminisme dans cinq pays où il se montre sous des aspects différents et caractéristiques, aux Etats-Unis, en France, dans la Grande-Bretagne, en Suède et en Russie. Ce résumé très sobre, d'une lecture facile par sa concision et sa clarté, révélera sans doute à quelques-uns qu'il existe réellement une question féministe, que les revendications des femmes, formulées depuis environ un siècle, ont été accueillies déjà sur plusieurs points, qu'elles ont eu pour champions des philosophes, des économistes, des hommes politiques tels que Condorcet, Stuart Mill, M. Gladstone.

En dehors des faits acquis, des victoires déjà réalisées qui ont conquis au féminisme une place importante dans les préoccupations de la sociologie, il est intéressant de noter que la modification survenue dans l'atmosphère économique explique, en une certaine mesure, le succès de cette cause et présage l'accès de la femme à un rôle social, à des fonctions dont elle avait été jusqu'ici écartée. Cette modification consiste en la possibilité d'emprunter à la nature inorganique une quantité chaque jour croissante de la force fournie jusqu'à présent par le muscle, possibilité qui a pour conséquence une évaluation nouvelle des différentes formes de l'activité humaine. A mesure que cette activité se déprécie sous sa forme brute par suite de l'embauchage des forces naturelles, elle acquiert une valeur plus grande sous sa forme mentale. Or il semble que ces conditions nouvelles soient plus favorables que les précédentes au développement de la femme et lui facilitent l'accès de tâches réservées jusqu'ici à l'homme seul.

Mme Kæthe Schirmacher cite dans son petit livre ce fait qui mérite réflexion : aux Etats-Unis, ce pays où la vie sociale, dégagée du joug de la tradition, semble instituer plus librement des expériences nouvelles, le nombre des illettrés est moindre, parmi les femmes de race blanche, que parmi les hommes de même race. C'est aussi aux Etats-Unis que le féminisme a fait les progrès les plus rapides et c'est là aussi que les conditions de la vie économique se sont modifiées le plus profondément dans le sens qui vient d'être indiqué. Il semble donc que la question du féminisme soit liée intimement à celle d'une

rénovation du milieu par le progrès scientifique. Sous l'influence d'une atmosphère nouvelle, des éléments se développent tout à coup qui n'avaient pas encore évolué, demeurés jusqu'ici embryonnaires, faute des circonstances favorables à leur croissance. Cette importance sociale acquise par la femme est-elle un bien, est-elle un mal, est-elle juste? Ce sont là questions de moralistes archaïques. Il sera moins oiseux, semble-t-il, de pronostiquer que ce phénomène semble faire partie de la destinée des sociétés nouvelles et de regarder naître avec une curiosité désintéressée cette forme nouvelle de la vie. Une telle curiosité, le petit livre documentaire de Mme Kæthe Schirmacher la satisfait en partie et l'éveille sûrement.

L'ESTHÉTIQUE

SAR PÉLADAN : **La Décadence esthétique. Réponse à Tolstoï** (Chamuel).

M. Péladan répond au *Qu'est-ce que l'Art?* de Tolstoï dont la thèse fut exposée ici-même. J'ai ouvert ce livre du sâr avec curiosité; je l'ai lu avec stupéfaction. Le traité de Tolstoï m'avait paru inoffensif par son exagération même. Il m'avait semblé que des jugements allant à disqualifier des gloires classiques, celles qui sont attachées aux noms de Beethoven, de Bach, des grands peintres de la Renaissance et des tragiques de la Grèce ne pouvaient avoir d'action sur aucune catégorie de lecteurs. Or la condamnation portée par Tolstoï sur tous ces maîtres, objets d'un culte fondé souvent sur la croyance, suffisait à rendre suspectes ses appréciations sur des artistes plus récents dont la valeur, non encore consacrée par la tradition officielle, se réclame des suffrages d'une élite.

L'attitude spirituelle de Tolstoï est incompatible d'ailleurs avec toute esthétique, et M. Péladan a relevé avec une juste ironie cette phrase qui eût dû clore le débat. « Qu'est-ce que l'art, *si nous écartons l'idée de beauté qui embrouille la question?* » Par cette restriction singulière, Tolstoï se retranche en un point de vue d'éthique pure : l'art, ou du moins ce qu'il appelle de ce nom, n'est pour lui qu'un moyen de propagande de l'idée chrétienne. Or utiliser l'art, c'est le nier. Mais cette négation de parti-pris n'a rien qui soit choquant de la part de Tolstoï : elle idéalise son attitude de chrétien intransigeant, et il lui faut savoir gré d'objectiver à nos yeux selon sa logique rigoureuse une doctrine d'une incontestable portée psychologique. Niant la beauté, il donne ainsi à qui sait le voir un spectacle esthétique. Faut-il ajouter que l'expansion de ce point de vue chrétien ne saurait inspirer de sérieuses inquiétudes aux esprits que l'art seul préoccupe? Le christianisme pur ne comporte pas d'application vitale. C'est sa valeur absolue de n'admettre aucun compromis avec la vie et d'aller tout droit à s'évader de l'existence.

M. Péladan voit les choses sous un autre jour. Le christianisme de Tolstoï lui apparaît gros de menaces et il tient pour redoutables les

déductions du *Qu'est-ce que l'art?* « Unir les hommes, prononce-t-il, tel est le rêve exprimé ; créer une haine immortelle entre la race latine et la race slave, tel est le résultat de ce livre. » Je laisse à d'autres le soin de décider si cette manière de voir ne comporte pas quelque grossissement, et je relève une déclaration de M. Péladan, qui m'a singulièrement surpris sous la plume d'un auteur chez lequel un parti-pris d'excentricité n'exclut pas pourtant des qualités de lettré et d'artiste : « Enseigner que l'art a une mission sociale et qu'elle consiste à pacifier et à unifier dans le sens chrétien, c'est bien dire. » Qu'auraient pensé, d'une pareille déclaration, et Flaubert et Baudelaire et tant d'autres dont M. Péladan se montre l'admirateur et s'institue le défenseur? Que l'œuvre d'art exerce parfois une action sociale, cela est incontestable, mais cet effet se produit précisément lorsque, considérée par des esprits frustes et inaptes à éprouver le plaisir esthétique, l'œuvre d'art est détournée de sa véritable signification. Une pareille interprétation est le résultat d'une erreur très grossière, et les hommes doués du sens artiste procèdent d'une façon tout inverse : c'est ainsi que tel fragment de la Bible, le livre de Job, par exemple, dont la lecture n'exercera aucune action sur leur vie morale, pourra leur apparaître une œuvre d'art excellente, alors que cette fable religieuse ne fut dans l'intention de son auteur inconnu qu'un moyen d'action sur le peuple, et, pour le peuple qui l'entendait, qu'un sujet de méditation et une exhortation à modifier sa conduite. C'est précisément en se dépouillant de toute efficacité morale dans l'esprit d'un moderne que ce récit destiné à édifier devient œuvre d'art.

Hélas! M. Péladan ne s'en tient pas à reconnaître à l'art une mission sociale, il recherche quelle doit être aujourd'hui cette mission et voici ce qu'il propose : « Il s'agirait, dit-il, d'attaquer dans l'œuvre d'imagination le vieux prestige de l'homme au sabre. » Et là-dessus la polémique de M. Péladan se réduit désormais à interpeller Tolstoï en ces termes : « O ancien officier! O officier! Mon officier! » Il est inutile d'insister sur ce qu'une pareille appellation, avec le sens péjoratif que lui attribue l'auteur, a d'inintelligible adressée à l'homme qui, obéissant à la logique de son point de vue chrétien, a écrit contre le service militaire le réquisitoire le plus inflexible qui ait jamais été formulé. Ce qu'il importait de signaler c'est cette erreur de doctrine qui consiste à prescrire à l'art une mission quelconque; c'est cette confusion entre les choses incertaines de la morale qui mettent aux prises, en des conflits et en des haines, les consciences les plus droites et cette contemplation sereine qu'est l'art, — indifférente aux préoccupations égoïstes, fussent-elles sociales ou religieuses, — uniquement attentive à refléter les objets et les actes au point de vue de leur beauté. Après cela, j'accorderai volontiers que la réponse de M. Péladan comporte, à côté et en dehors de la thèse principale, des aperçus intéressants et, sur l'art même, par un détour où la logique n'a rien à voir, des réflexions curieuses et justes.

EDMOND DE BRUIJN : **Réflexions sur M. Huijsmans** (Bruxelles, Société belge de librairie).

Ces quelques pages assemblées en brochure me permettent de donner suite aux réflexions précédentes. M. de Bruijn dirige à Bruxelles le *Spectateur catholique*, recueil orthodoxe, traitant de science, d'art et de jugement religieux. Tout en rendant justice au talent de M. Huysmans, défini et circonscrit en quelques phrases précises et pittoresques, il explique pourquoi le groupe auquel il appartient ne prendra pas en considération les raisons de croire qui déterminèrent la conversion de l'auteur de *la Cathédrale*. Ce manifeste est d'un esprit net, qui sait voir la limite entre l'art et la vie et ne prétend pas utiliser comme arguments dogmatiques et moyens de persuasion un état de sensibilité très spécial, quelque valeur de représentation qu'il puisse avoir d'ailleurs comme modèle à transposer au moyen de l'art verbal.

La littérature de M. Huysmans est, en effet, de nature hybride. Elle assume aux yeux des esprits rigoureux les inconvénients de cette ambiguïté. Tandis que les catholiques orthodoxes refusent de se laisser édifier par le récit de son aventure religieuse, sa conversion effective atténue la valeur ou tout au moins l'intention esthétique de son œuvre. Avoir résolu de peindre le catholicisme du moyen âge comme un motif prestigieux, c'était projet d'artiste. Mais choir de la contemplation dans la pratique, confondre les catégories du beau et du vrai, prendre un spectacle pour un argument, c'est se montrer sujet au vertige et inspirer des inquiétudes sur la clarté de sa vision. Pygmalion cessa de sculpter après qu'il eût porté Galathée dans sa couche. L'image devenue maîtresse au point d'aveugler la critique, se nomme hallucination. Au lieu de s'extérioriser en formes pures sous la direction de l'esprit qui la suscite, elle commande des sensations, soulève des terreurs et des désirs et reconstitue les émotions de la vie, non plus dans l'art, mais dans la pathologie.

JULES DE GAULTIER

ALBUMS ET LIVRES D'ART

HERMANN-PAUL : **Guignols** (Editions de *La revue blanche*).

On a eu l'heureuse idée de réunir soixante dessins choisis entre ceux que M. Hermann-Paul donne au *Cri de Paris* chaque semaine. Il y a autant de raisons pour recueillir dans un album les dessins de M. Hermann-Paul que pour former un volume avec les articles de tel polémiste. Leur effort est comparable.

D'ordinaire, on pense que les conditions du journalisme, exigences du public, hâte dans la production, ne conviennent qu'aux talents médiocres et déforment les meilleurs, s'ils ne savent résister à sa tentation. Que l'œuvre des journalistes est par essence inférieure et, comme par définition, indigne de survivre au besoin qui l'a fait naître. Déjà l'observation ne s'applique pas aux tempéraments doués

pour la polémique. Mais encore tout peut être bien et mal fait, avec ou sans art.

A condition que des articles de journaux aient su dégager, de l'actualité, des enseignements assez forts et assez généraux et qu'ils témoignent d'assez d'art, ne valent-ils pas qu'on les préserve de l'oubli et de la destruction ?

Comme d'autres artistes, infiniment mieux que la plupart, M. Hermann-Paul fait œuvre de journaliste, de polémiste. Avec beaucoup d'ingéniosité, d'à-propos et un bonheur d'expression si en relief, qu'il s'est fait une place parmi les plus ardents et les plus brillants polémistes auxquels l'agitation récente a permis de révéler leurs dons.

Il n'y a peut-être pas de raison de distinguer entre lui et tel écrivain de sa génération, M. Ajalbert ou M. Pierre Quillard par exemple. C'est au même titre qu'il mérite d'être loué. Il a autant de courage et d'esprit, autant d'ardeur et je ne doute pas que tel de ses dessins heureusement venu n'ait eu autant d'action et ne conserve autant de force que les articles les plus réussis. Ces écrivains devaient à l'art avec lequel ils contaient et chantaient, leur renommée et ils y ont ajouté beaucoup. M. Hermann-Paul a ajouté beaucoup ces temps-ci au renom que lui avait justement acquis son talent de dessinateur.

L'avantage qu'a trouvé ce talent à s'appliquer à la politique se marque même peut-être avec plus de précision que pour les camarades aux côtés de qui il lutte. Ce ne sont pas seulement ses dons d'observateur, d'ironiste, de physionomiste expressif, de traducteur heureux que son album montre très en progrès, même les natures mortes et sa mise en page ont gagné.

Ces images sont assez significatives et évoquent trop de souvenirs pour que le plaisir qu'on prend à les feuilleter soit sans un âcre mélange. Cependant leur spectacle est fortifiant et agréable. Il y en a de terribles et quelques-unes sont délicieuses.

T. N.

LÉON MAILLABD : **Auguste Rodin, statuaire** (H. Floury).

Léon Maillard n'est pas inconnu des bibliophiles. Pour eux il a composé de luxueux livres vite épuisés. Mais les artistes qui lui savaient déjà un gré infini d'avoir bellement présenté au grand public le vieux peintre Auguste Boulard, dont l'exposition presque *in extremis* fut une révélation pour tant de gens, le louent encore davantage d'avoir appliqué ses efforts, son goût sûr, son érudition à élever à Rodin un monument digne de lui.

Rodin, le génial et probe artiste, le signataire de l'*Homme des Premiers Ages*, du *Saint Jean-Baptiste*, des *Bourgeois de Calais*, du *Baiser*, de cette statue de *Balzac* qui eut tout récemment la gloire de l'insulte, Rodin qu'avaient glorifié Roger Marx, Gustave Geffroy, Octave Mirbeau et tant d'autres, allait-il, lui aussi, devenir la proie de quelque Vachon?

En écrivant pour un public d'élite sa belle étude, faite de sincérité,

d'émotion et de simplicité, Léon Maillard a empêché cela. Il a dit comme il fallait les luttes de l'artiste, son labeur, ses recherches, enfin ses triomphes mêlés parfois d'amertume; il a raconté ses origines, la genèse de son talent, ses enthousiasmes. Et pour commenter ses curieux chapitres, il a reproduit au moyen d'un grand nombre d'eaux-fortes, de bois, d'héliogravures et de simili gravures la plus grande partie de l'œuvre du maître, ne se contentant pas d'un aspect général, mais répétant un détail, présentant l'œuvre sous toutes ses faces, dans ses diverses transformations.

Il y a été aidé par le regretté Courtry et par ces maîtres : Léveillé, Lepère, Beltrand, Froment, traducteurs compréhensifs et respectueux du grand sculpteur.

Ajoutons que le volume est remarquablement présenté, dans son joli format in-8° carré, avec son papier solide et durable et sa couverture exquise où le graveur Léveillé s'est surpassé.

Un tel livre fait honneur à son intelligent éditeur.

ROGER MARX : **Les Médailleurs français contemporains**, album in-4° de 33 planches (H. Laurens, éditeur).

Il y a quelques mois nous parlions, ici même, du beau livre de M. Roger Marx sur les *Médailleurs du XIXe siècle*. Nous disions avec quel sobre goût il appliquait à chaque maître l'éloge qu'il méritait, caractérisait sa manière, son degré d'originalité au milieu de l'effort commun. Mais, pour apprécier ce livre, peut-être fallait-il avoir déjà quelque connaissance des artistes dont il était parlé, être renseigné sur l'art subtil de la Médaille.

Pour dire avec plus de force encore la gloire de cet art qu'il aime, en faveur duquel il n'a cessé de lutter, obtenant par exemple la refonte progressive des monnaies, M. Roger Marx vient de publier un nouvel album, *les Médailleurs français contemporains*, où près de mille œuvres se trouvent reproduites avec un soin qui permet à certaines planches de donner l'illusion de la réalité, presque de la matière.

Cet album est consacré aux vivants; à peine trouvons-nous deux morts : Degeorge et Chapu. Mais ces deux artistes sont essentiels, et il y aurait eu lacune regrettable, s'ils n'avaient pas ici figuré. Jamais trop on ne regardera, on n'admirera « l'Amélioration de la race chevaline » de Degeorge, « le Vœu du Sacré-Cœur », de Chapu.

Il faut vite tourner les feuillets. Voici les aînés : Ponscarme, Tasset, Borrel, Alphée Dubois, voici le génial Roty, voici Chaplain et Daniel Dupuis, deux maîtres. Mais, depuis eux, l'art s'est modifié, a subi de nouvelles influences. Aussi M. Roger Marx a-t-il tenu à placer à côté d'eux Vernon, Nocq, Carabin et même les débutants qui, comme Roiné, Delpech, Niclausse, ont affirmé leur originalité au dernier Salon seulement.

ANDRÉ MELLERIO : **La Lithographie en couleurs** (Publication de l'Estampe et l'Affiche).

M. André Mellerio, critique d'art et homme de goût, aime les im-

pressionnistes, et il a pu acquérir des Claude Monet, des Renoir, des Pissarro. Comme tant d'autres il a été séduit par l'estampe en couleurs où tant de jeunes talents ont fait merveille et très vite il a pu élever, sous forme d'une élégante plaquette, enluminée d'une lithographie de Bonnard, un monument à leur gloire. On y trouvera des opinions d'écrivains divers, de justes appréciations personnelles et la liste complète des artistes : Willette, Toulouse-Lautrec, Luce, Vuillard, Grasset et tant d'autres qui se sont plu à rendre agréables les estampes dérivant de la pierre lithographique colorée.

CHARLES SAUNIER

L'HISTOIRE

EDOUARD DRIAULT : **La question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours** (Alcan).

Cette éternelle question d'Orient, surtout religieuse au début, a pris un caractère essentiellement économique et politique. L'ouvrage de M. Ed. Driault comporte trois parties : la première — intitulée *les Origines* — est un rapide résumé des progrès et de la décadence de l'islamisme, depuis les premières conquêtes des Arabes, au septième siècle de notre ère, jusqu'à la chute du premier Empire et aux traités de Vienne.

La deuxième partie — *la Réforme de la Turquie et les démembrements* — contient l'histoire des luttes pour l'indépendance de la Grèce, de la crise de 1840, de la guerre de Crimée, de la guerre russo-turque de 1877 et du traité de Berlin qui la suivit.

Enfin, dans la troisième et dernière partie — *les Questions actuelles* — M. Ed. Driault, suivant un plan qui fait lumineusement saisir les situations respectives du monde musulman et du monde chrétien, présente successivement l'exposé des massacres d'Arménie de 1894 à 1896, du récent conflit gréco-turc, de la question de Macédoine, puis de la rivalité de la Russie et de la Grande-Bretagne en Asie; enfin des conquêtes des puissances européennes sur le continent africain, notamment de la France en Algérie, en Tunisie et au Soudan, de l'Angleterre au Soudan et en Egypte.

La conclusion de l'auteur est que l'Empire ottoman est fatalement destiné à être démembré et détruit. Il termine en émettant l'espoir que l'alliance franco-russe donnera à la question d'Orient une solution conforme aux intérêts de l'humanité et à ceux de la France.

C'est la première fois, croyons-nous, qu'un écrivain publie un exposé d'ensemble clair et concis de ce sujet. M. Ed. Driault ne s'est pas borné, en effet, à établir l'histoire des rapports de l'empire ottoman avec les Etats chrétiens d'Europe; il a expliqué quelles avaient été les relations de l'islamisme tout entier avec le monde chrétien.

M. Gabriel Monod, l'éminent membre de l'Institut, dont on connaît la compétence en la matière, a écrit pour ce volume une substantielle préface.

E. Denis : **L'Allemagne** (Henry May).

M. E. Denis, qui a retracé, dans un précédent volume, la fin de l'ancienne Allemagne, publie un second volume où il étudie la formation de l'Allemagne contemporaine.

Sur le sol déblayé par la Révolution et les conquêtes impériales, les guerres de l'Indépendance ont exalté le patriotisme, mais les idées politiques demeurent vagues et les traditions puissantes. Aussi, la Confédération germanique laisse le champ libre à toutes les compétitions. Après l'échec de l'Autriche et de Metternich, les libéraux du sud et de l'ouest prennent un moment la direction des affaires pendant la Révolution de 1848. Leurs succès momentanés et leur défaite définitive préparent la voie à la Prusse.

Comme dans son premier volume, l'auteur s'attache à dégager l'action qu'ont exercée sur les événements les théories philosophiques et les écoles littéraires, de manière à nous donner un tableau complet de la vie économique et morale de l'Allemagne pendant la première moitié du XIXe siècle.

Paul Cottin : **Toulon et les Anglais en 1793** (Ollendorff).

M. Cottin consacre des pages intéressantes aux opérations du siège et au rôle qu'y joua Bonaparte. Le plan de l'attaque, qui réduisit la place, fut-il l'œuvre du jeune commandant? *Grammatici certant.* « Son vrai mérite, déclare M. Paul Cottin, fut de donner à l'armée républicaine l'artillerie qui lui manquait. » L'auteur a raconté, jour par jour, les événements qui suivirent; il s'est appliqué à décomposer les éléments de la rébellion. Quant aux exécutions en masse qui furent ordonnées par les proconsuls Fréron et Barras, après la victoire des troupes républicaines, ce tragique épilogue n'est pas bien connu. Huit cents royalistes devaient être fusillés. La plupart d'entre eux furent couchés à terre par les premières décharges. Une voix cria : « Que les blessés se relèvent! La République leur pardonne! » Les malheureux obéirent et furent tués à bout portant. Fréron a été accusé d'être l'auteur de cet odieux guet-apens ; mais il s'en est toujours défendu avec beaucoup d'énergie, et, d'autre part, les dires de ses adversaires sont naturellement suspects.

Jean Guétary

LA PHILOSOPHIE

Scipio Sighele : **Psychologie des Sectes** (Giard et Brière).

M. Sighele, qui a été, je crois, avocat, écrit comme il doit parler, avec une certaine pétulance de verve, et un aimable laisser-aller. En le lisant, on se figure entendre une improvisation familière, parfois un peu bouillante, un peu hasardeuse, mais pleine de substance. On sent bien qu'on a affaire à un avocat, mais cet avocat est un penseur très exercé, très cultivé et de la bonne espèce.

Du reste, en ces matières, on est rassuré par la qualité de l'auteur : M. Sighele est le prophète de la *Psychologie collective*. S'il n'a pas

inventé « l'âme des foules », il est du petit nombre de ceux qui ont contribué le plus à en faire un objet distinct de connaissances, et à pressentir les riches moissons promises à la curiosité. Le premier, il s'est engagé, non pas à l'aventure, dans ces terres inconnues, avec la vision anticipée, mais exacte et systématique des résultats possibles ; il a devancé les belles études sur le même sujet de notre G. Tarde.

Le travail que nous signalons est l'histoire naturelle d'une idée fixe non plus chez un individu isolé, mais chez un groupe d'individus. — Une idée, un sentiment surgit en quelques cervelles, devient leur unique moteur, discipline et multiplie leurs énergies : voilà proprement la secte, minorité turbulente, forte parce qu'elle est aveugle et soumise sans réserve à la tyrannie d'un dogme obsédant. Taine a donné une analyse admirable de l'état mental du sectaire, dans ses *Origines* (Psychologie du Jacobin). La foi agissante et l'audace sans scrupules de ces fougueux idéalistes expliquent leur triomphe. Quels obstacles peuvent arrêter des hommes qui, loin de craindre les obstacles, en reçoivent un stimulant, et s'acharnent d'un effort obstiné à propager leur foi, par violence ou par ruse, prêts au besoin à mourir sur la brèche pour assurer la victoire. Surtout n'oublions pas que les intérêts terrestres donnent toujours la main aux intérêts intellectuels, et qu'à l'impulsion trop faible du sentiment désintéressé s'ajoute l'aiguillon plus vif des convoitises personnelles. Les Jacobins voulaient « régénérer », mais ils voulaient aussi les jouissances du pouvoir, et pour y atteindre, ils osaient tout. Au lendemain de la déclaration de guerre à la Prusse, un de nos « irréconciliables » se frottait les mains et disait : « Que nous soyons seulement battus, voilà l'Empire à terre, et nous sommes les maîtres. » Celui-là est devenu ministre. — C'est ce qui rend si difficile d'écrire l'histoire : tout idéal est servi par des ouvriers indignes, et il ne faut pas regarder de trop près aux intentions.

M. Sighele indique très bien de quelle façon l'équilibre moral s'altère dans les sectes en même temps que l'équilibre mental. Il se produit un phénomène de régression fort curieux. Les bornes naturelles du juste et de l'injuste sont déplacées, et le sectaire accomplit allègrement et sans remords des actions qui sont des crimes au regard de la conscience commune. C'est que la considération du but à atteindre prime tout le reste.

L'auteur emprunte la plupart de ses exemples aux sectes politiques ; mais il y a aussi des sectaires en art, en littérature, en religion, en philosophie ; il y a eu les romantiques, les parnassiens, plus récemment les symbolistes, les décadents, les wagnériens. En général, toute grande idée est d'abord recueillie dans une secte, adoptée par des gens qui la comprennent insuffisamment, et s'en font d'autant plus résolument les apôtres intransigeants : qu'un terrain favorable se rencontre, la secte agit à la façon du *levain* dans la pâte ; l'idée grandit, s'étend, et la secte d'hier est le parti de demain. Par contre, lorsque l'Idée, subissant le sort de toute chose vivante, s'affaiblit

et marche vers la destruction, c'est encore dans une secte qu'elle trouvera ses derniers défenseurs et son refuge. C'est ce qui rend inquiet sur les destinées de notre troisième République ; lorsqu'on verra l'esprit sectaire, après des apparitions fugitives et sporadiques, renaître et chercher à mordre, alors on pourra être sûr que les jours sont comptés...

En terminant, M. Sighele se livre contre le parlementarisme à une charge à fond qui n'est pas pour déplaire à certains. Le réquisitoire est plaisant, et force la conviction ; il n'est pas facile de voir ce qu'on pourrait lui rétorquer. Est-il exagéré de dire que « la Chambre n'est au point de vue psychologique qu'une femme, et une femme hystérique », et d'avancer que « la vie de député n'est pas pour fortifier le caractère », et que « le milieu parlementaire entoure nos honorables comme dans une spirale et est vraiment un boa constrictor qui étouffe peu à peu délicatesse, honneur, remords même » ? Il y aurait pourtant un moyen, non pas de guérir le mal, car il est incurable, mais d'en atténuer un peu les funestes effets. Ce moyen, c'est de réduire le nombre des députés. « Si les représentants de la nation étaient réduits à 100, il est certain que la moyenne de ces 100 personnes serait supérieure au point de vue intellectuel comme au point de vue moral à la moyenne des 500 députés actuels. Quand il y a trop de places la médiocrité pénètre nécessairement. » J'indique ceci en passant, mais il faut lire tout l'ouvrage ; ce serait le trahir que le résumer ; comme G. Tarde, M. Sighele sème à la course les aperçus ingénieux ; on se sent perpétuellement en commerce avec une belle intelligence, claire et vive, qui pense et qui fait penser.

Emile Boutroux : **Etudes d'Histoire de la Philosophie** (Alcan).

« L'historien qui est en quête, non d'anecdotes, mais d'une juste appréciation de l'œuvre d'un grand homme, s'attachera moins à mettre en ligne et à faire manœuvrer une quantité imposante de textes isolés, qu'à se pénétrer de plus en plus de la pensée de l'auteur, en lisant et relisant un grand nombre de fois l'ensemble de ses ouvrages. » En ces quelques lignes placées à la fin de son introduction, M. Boutroux définit nettement sa méthode, et répudie la conception mystique de l'histoire que lui ont supposée ceux qui le connaissaient mal. On lui reprochait de négliger les textes, de reconstruire d'une façon aventureuse les systèmes qu'il expose : les huit études que renferme ce livre sont une réponse victorieuse ; elles sont admirables pour la sûreté, la conscience et la clarté de l'analyse. Il ne faudrait pas croire cependant qu'il y eût rien d'étroit dans sa manière ; on n'a qu'à lire les pages où il confronte dans un très beau raccourci l'aristotélisme avec les grandes doctrines qui règnent aujourd'hui, celles de Kant et l'évolutionisme de Spencer. Il n'y a pas de réserves à faire sur le savoir et la méthode de M. Boutroux ; c'est un miroir où se réfléchissent scrupuleusement les systèmes ; il s'identifie avec les diverses philosophies au point de montrer à peine quelque préférence ; on dirait qu'il n'a point de pensée propre, et de fait

c'est ce que sont bien obligés de reconnaître ses admirateurs eux-mêmes. M. Boutroux, disent-ils, est un critique, seulement un critique. Il n'a pas de doctrine : qu'est-ce qu'on enseignera de lui? On ne saurait trouver dans ses écrits la matière d'un enseignement et c'est pourquoi il ne saurait être vraiment un MAITRE.

LUCIEN ARRÉAT : **Les croyances de demain** (Alcan).

M. Arréat traite son lecteur avec égards et distinction ; il a toujours des sujets choisis dont il fait les honneurs avec une élégance soignée où perce un rien de coquetterie. C'est un maître de maison qui vous promène dans les allées bien ratissées d'un joli parc bien arrangé, mais où manquent les beaux arbres. Je ne dirai pas que les *Croyances de demain* sont une de ces lectures fortes qui laissent dans l'esprit un sillage lumineux ; on y goûte toutefois un agrément continu, l'attrait d'une conversation de deux heures sans ennui avec un « honnête homme » (1) ami des idées générales et de la controverse philosophique.

Depuis le jour où Montesquieu disait qu'en l'état actuel on ne prévoit pas que le catholicisme puisse durer au-delà de cinq cents ans, la question a été étendue à toutes les religions, la succession déclarée ouverte, et les penseurs se sont livrés au noble jeu des pronostics sur le point de savoir quoi les remplacera. M. Arréat vient à son tour dire son mot sur la matière. Pour sa part, il croit au triomphe final de la philosophie. Il nous l'annonce pour demain. Il est avéré, nous dit-il, que la réponse des religions à l'énigme du monde et de son auteur, de l'âme et de sa destinée, est dès à présent inacceptable à l'intelligence. L'esprit porte en lui un besoin de vérité que la religion ne peut plus satisfaire ; mais d'un autre côté l'âme est possédée d'une soif de justice et d'idéal que jusqu'à présent la science ou la raison n'a pu contenter, et il semble que nous voyons s'accentuer chaque jour ce divorce du cœur et de la tête.

Comment se résoudra cette contradiction ? D'une façon toute naturelle, répond l'auteur, « La pensée moderne s'imprègne d'idées nouvelles qui seront les équivalents de la croyance ancienne... Le caractère universel de la vérité finira par imposer aux hommes une seule et plus haute philosophie religieuse... Les hommes de demain ne manqueront ni d'une philosophie qui leur convienne, ni du sentiment religieux attaché à toute conception profonde. »

M. Arréat, certainement, a lu l'admirable *Psychologie des sentiments* du maître Th. Ribot. Le savant psychologue du Collège de France nous montre que le sentiment religieux est par essence variable, puisqu'il est composé de divers éléments, qu'il est susceptible d'une épuration indéfinie allant de la peur grossière du fétichiste à l'émotion d'un Spinoza. L'auteur des *Croyances de demain* admet tout cela, et constate pareillement qu'à un certain degré de développement une scission nécessaire se produit entre l'élément

(1) Au sens de Nicole.

sentimental et l'élément rationnel de toute religion, qui s'achève alors en philosophie religieuse. Mais de plus il conjecture que l'humanité prise en masse doit parvenir à ce degré de sublimation. C'est peut-être un idéal désirable, mais alors qu'on reculerait ce *demain* jusqu'à la durée d'une période géologique, il est encore permis de marquer un doute. Sous cette forme rare le sentiment religieux ne convient qu'à une imperceptible phalange d'élus ; la multitude ne connaît pas de tels raffinements. Et je ne dis rien des âmes faibles ou mystiques auxquelles il faudra toujours d'autres aliments, et quoi qu'il advienne, un *au-delà*.

EDMOND THIAUDIÈRE : **L'Obsession du divin, Notes d'un pessimiste** (Fischbacher).

M. Thiaudière est aussi éloigné que possible de l'homme futur rêvé par M. Arréat ; il est un pauvre diable d'homme d'aujourd'hui, geignant et inapaisé. Il est hanté par le divin ; il le cherche partout et ne l'aperçoit que rarement.

Ce petit livre est un recueil de pensées, dont quelques-unes sont agréables et fines ou délicates. Mais ce mortel terrible dit tout, le bon, le mauvais et le pire ; c'est une pente fatale pour qui s'adonne à l'apophtegme, et M. Thiaudière est un récidiviste du genre. Il a trop da *pensées* comme celle-ci : « L'homme doit, dans sa jeunesse, tuer le cochon qu'il engraisse nécessairement en soi, et le manger même, s'il le veut, puis l'oublier à jamais ! » Et cette autre : « Il y a des esprits qui ne sont pas petits, mais qui toutefois ne sont pas grands... Ils sont gros. » — *Morbus litterarius*... L. BÉLUGOU

LES ALMANACHS

Almanach du Père Ubu, illustré (janvier, février, mars 1899).

Œuvre, évidemment, de MM. Jarry et Bonnard (et de M. Terrasse, s'il eût contenu des notes), grâce à cet almanach on vivra avec délices les trois premiers mois de 1899, l'an 8375 du règne d'Ubu. Une tristesse pourtant : l'éclipse, partielle, de ce monarque et de ce père, les 29, 30 et 31 février. Mais on pourra, et d'après les recettes du seigneur Alexis, Piémontais, se teindre les cheveux en vert, se faire choir les dents, affiner l'or avec les salamandres. On s'émouvra à une pièce en trois actes et plusieurs tableaux, *l'Ile du Diable*, où se voient Ubu, Mme France, le commandant Malsain-Athalie-Afrique, le palotin Clam et ce capitaine Bordure, condamné pour avoir vendu le plan, sur papier pelure, de la citadelle de Thorn et qui ne cesse de crier son innocence. Puis ce sont des prophéties : « Sera représenté pour l'exposition de 1900, *Pantagruel*, pièce nationale en cinq actes et un prologue, que viennent de terminer Alfred Jarry et Claude Terrasse » ; et des annonces : « Commerçants, bistros, propriétaires, ivrognes, pour bien clarifier vos vins, demandez la POUDRE DE SANG inodore de Charles Bonnard, en vente au laboratoire général de Bercy, 7, rue Soulages ».

Le gérant : Paul LAGRUE.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. FRÉMONT

Les Armées improvisées dans l'Histoire

I. — Avant 1870

Armées improvisées et milices.

La seule milice actuellement existante, c'est-à-dire l'armée de la Confédération helvétique, est assez heureuse pour n'avoir point d'histoire ; car on peut compter comme non avenue la guerre du Sonderbund, cette « guerre sans larmes ». terminée presque sans coup férir grâce aux habiles dispositions du général Dufour. Mais il ne manque pas d'exemples de luttes soutenues de la manière la plus brillante par des armées improvisées, et ces luttes sont singulièrement fécondes en enseignements. Les Suisses eux-mêmes en ont donné l'exemple en 1798, alors que les cantons, très indépendants, n'avaient pour ainsi dire aucune organisation militaire. Nos vétérans eurent fort à faire pour réduire les levées de Berne, d'Uri et des Grisons ; ces dernières défirent même à Dissentis la brigade Loison, en bataille rangée.

Certes, je ne songe pas à soutenir ce paradoxe que, pour bien faire la guerre, il suffise de n'y rien entendre. Mais ceux qui savent ce que c'est que l'armée suisse, reconnaîtront que les faits de guerre qui vont être rappelés ont été accomplis tous, sans exception, par des troupes infiniment inférieures, à tous égards, à cette armée. Et de cette constatation, on tirera la conclusion qu'elle comporte, savoir : qu'une organisation analogue à celle de la Suisse est absolument suffisante pour parer à toutes les éventualités, du moment que l'on n'a pas pour but d'envahir brusquement les nations voisines.

Comment, d'ailleurs, en serait-il autrement ? Pour faire la guerre, il faut une armée bien organisée, bien encadrée, bien commandée, munie d'un bon matériel, et, surtout, animée d'un complet esprit d'abnégation et de la volonté de vaincre. Or, l'armée suisse est organisée avec le plus grand soin en vue de sa tâche ; ses cadres ont toute l'instruction professionnelle nécessaire ; son matériel ne le cède à celui d'aucune autre ; et tout permet d'affirmer que le moral de ses miliciens, combattant pour leurs foyers, serait incomparable. D'ailleurs, où trouverait-on cette puissance invincible qui résulte de la conviction de défendre une cause juste, sinon chez un peuple obligé de défendre son territoire, après avoir prouvé au monde entier qu'il ne pouvait même pas songer à attaquer ses voisins ?

Le commandant en chef et ses auxiliaires.

Reste, parmi les conditions énumérées plus haut, la question du haut commandement : une armée de milices peut-elle espérer qu'au

moment du danger, il se trouvera parmi ses cadres un général en chef capable de la mener à la victoire ?

On peut disputer sur l'importance de ce facteur que, dans notre pays, le souvenir de Napoléon fait généralement placer en première ligne. Aux yeux de Tolstoï, par exemple, l'influence des « grands hommes » sur le cours des événements est nulle ; pour lui, la Moskova comme la Bérésina sont des épisodes fatals, indépendants de la volonté de l'empereur. Et, si exagérée que soit cette appréciation, la guerre de 1870 en a suscité d'analogues.

On sait, en effet, que les succès de l'armée allemande y furent dûs à la supériorité de la préparation (qui est l'œuvre d'un bon état-major, plutôt que de l'improvisateur que sait être un grand général) et à la méthode disciplinée avec laquelle chacun, sachant ce qu'il avait à faire, allait de l'avant comme on lui avait enseigné à le faire. D'où certains auteurs allemands ont cru pouvoir conclure que la grande supériorité de leur armée était de « n'avoir pas besoin d'un grand homme de guerre pour remporter la victoire ». Ils négligeaient cette circonstance qu'alors, comme en 1866, l'état-major prussien n'eut à combattre qu'une armée plus mal commandée encore, et qu'il se serait trouvé fort embarrassé, je ne dirai pas en face d'un Napoléon — on le serait à moins ! — mais en face de tel lieutenant de l'empereur.

En réalité, une semblable discussion sur l'importance du rôle joué par les grands stratèges peut offrir quelque intérêt au point de vue purement académique ; mais elle serait ici absolument oiseuse, par la raison qu'il n'y a aucun motif pour qu'un tel génie apparaisse dans une armée permanente plutôt que dans une milice, ou même dans une nation dépourvue de toute organisation militaire. Car, en ce qui concerne le rôle du général en chef, la guerre est un art, bien plutôt qu'une science : on naît grand capitaine, on ne le devient pas. En pareille matière, l'esprit souffle où il veut ; et cette circonstance n'est pas un des moindres hasards qui gouvernent et qui faussent le jeu des batailles.

Mais notons d'abord que l'on a coutume de prodiguer beaucoup trop la qualification de grand général. Comme le dit Paul-Louis Courier : « La moitié des gens qui se battent sont vainqueurs, et grands guerriers. De deux généraux opposés, l'un battra l'autre, et sera grand ; c'est l'affaire d'une heure... Vingt ans d'études ne font pas toujours un bon peintre, chaque jour de bataille fait un grand général ! (1) »

La vérité est que les grands capitaines, ceux qui furent réellement grands par leur génie, et non simplement grâce à la médiocrité de leurs adversaires, ou par un heureux concours de circonstances dans lequel ils n'étaient pour rien, ceux-là sont fort rares. Et l'on rencontre parmi eux des hommes de toute provenance, et que rien n'avait prédestinés au rôle de chef d'armée.

Or, si l'on cherche à reconnaître quel caractère commun les distinguait des autres généraux, il en est un qui saute aussitôt aux yeux : ils

(1) *Conversation chez la duchesse d'Albany.*

étaient tous fort jeunes. Je n'en veux citer qu'un exemple, celui des généraux de la Révolution, qui commandaient des armées à l'âge où, aujourd'hui, un officier ne songe même pas encore à passer capitaine. Bonaparte, en Italie, avait 27 ans. Marceau était du même âge que lui. Hoche avait un an de plus, et toute la pléiade de maréchaux et de généraux qui l'entourait, et parmi lesquels se trouvaient des officiers qu'un Napoléon seul pouvait éclipser, étaient à peu de chose près de son âge. Tels ces maréchaux de 1804, Ney, Soult et Lannes, nés en 1769 comme Napoléon ; Davout et Suchet, d'un an plus jeunes ; Murat, né en 1771. Par contre, les généraux de la coalition étaient plutôt âgés ; mais parmi eux se trouvait un tout jeune homme, qui dirigea des campagnes admirables : l'archiduc Charles avait 25 ans en 1796 (contre Jourdan, 34, et Marceau, 35 ans) : il avait 34 ans à Caldiero, et il fallut Napoléon pour le battre à Wagram. Bien que moins jeune, Wellington était encore loin de l'âge de nos généraux actuels : il avait 40 ans au début de son admirable campagne de Portugal et d'Espagne ; et, entre lui et Napoléon, Waterloo fut la lutte de deux hommes arrivés, à 46 ans, à l'apogée de la gloire guerrière.

C'est que les qualités nécessaires à un général en chef sont essentiellement celles de la jeunesse. Le chef d'armée est un agent d'impulsion qui doit avoir avant tout la vigueur, l'énergie, la rapidité de jugement et de décision. Quant à l'expérience, il suffit qu'à son côté quelqu'un l'ait pour lui ; j'entends par là qu'il doit être doublé d'un bon chef d'état-major, confident de sa pensée, et dont la mission est de rendre exécutables les décisions du chef suprême. C'est ce chef d'état-major qui doit être un homme d'expérience et posséder, à la suite d'une longue pratique, le « côté métier » de la guerre. Napoléon eût été souvent dans l'embarras sans Berthier, plus âgé que lui de plus de 16 ans, et qui avait fait la guerre en Amérique trois ans avant que le futur empereur entrât à Brienne. Il arrive, d'ailleurs, que si l'on n'a point de grands hommes de guerre en face de soi, des succès éclatants puissent être remportés par un simple chef d'état-major ; tel fut le cas de Moltke en 1870.

Or, on ne voit pas pourquoi un grand général ne se révèlerait pas dans une nation qui n'a qu'une milice. Nombreux sont au contraire les exemples de généraux improvisés. La plupart des généraux de la Révolution, par exemple, exerçaient, quelques années avant de commander des armées, les professions les plus variées et parfois les plus modestes.

Ce dernier fait est si connu, que je me bornerais à le mentionner sans insister, s'il ne venait de donner lieu en Allemagne à une polémique bien caractéristique.

M. Auguste Bebel, le député socialiste au Reichstag, a publié, au printemps dernier, sous le titre : *Pas d'armée permanente, mais une milice!* une brochure très étudiée et très documentée, témoignant d'une réelle compétence en matière militaire (1). Le général Boguslawski,

(1) *Nicht stehendes Heer, sondern Volkswehr!* Stuttgart, Dietz, 1898.

un des théoriciens les plus connus de l'armée allemande, répondit par une brochure intitulée : *Volksheer, nicht Volkswehr* (*Pas de milice, mais une armée*), dans laquelle il crut en imposer au public en le prenant de très haut à l'égard de M. Bebel, comme une « Excellence » se croit en droit de le faire vis-à-vis d'un député socialiste : « M. Bebel, dit-il avec une exquise urbanité, prétend que le plus grand nombre des généraux de la Révolution française étaient dépourvus de toute expérience militaire. Cela est absolument faux ». Et, pour corroborer cette opinion bien inattendue, il cite quelques exemples plus inattendus encore. Carnot et Berthier, dit-il, étaient officiers; Dumouriez et Kellermann étaient généraux au début de la Révolution ; Bessières, Moncey, Lefebvre, Grouchy, Macdonald, Bernadotte, Augereau, Ney servaient alors comme « simples soldats » ! Quant à Davout, il était officier dès 1785 ; et Soult et Mortier furent nommés officiers en 1791.

Le général aurait été plus prudent s'il avait prévu que M. Karl Bleibtreu entrerait en lice. M. Bleibtreu, un des historiens militaires les plus justement appréciés de l'Allemagne, est en effet un homme très dangereux dans la discussion ; nul n'est plus soucieux de l'exactitude rigoureuse, ni plus solidement documenté. Il répondit par une brochure intitulée : *Le tsar libérateur ; un mot pour la milice contre l'armée permanente*, œuvre peut-être un peu confuse, mais contenant de précieux renseignements, et infligeant au général une longue série de rectifications cruelles (1).

En ce qui concerne les exemples que je viens de reproduire, M. Bleibtreu répond, en effet, que Carnot fut, non pas un chef d'armée, mais un organisateur, et ne fit, en cette qualité, rien de plus que le civil Gambetta ; que la valeur de Berthier a été fort surfaite (je ne saurais, il est vrai, souscrire à ce jugement que Napoléon lui-même, homme plutôt compétent et malaisé à satisfaire, infirmait en dictant dans ses Mémoires : « Berthier avait toutes les facultés d'un bon chef d'état-major ») ; quant à Dumouriez et Kellermann, le premier aurait achevé de moisir dans l'oubli sans la Révolution, et, au surplus, mieux eût valu qu'il ne devînt pas général ; Davout était, en 1785, non pas officier, mais élève à Brienne, et commença sa carrière comme volontaire, chef d'un bataillon de la garde nationale ; quant à Mortier, « homme sans valeur », et à Soult, « un homme de génie », s'ils devinrent officiers en 1791, il est difficile de contester qu'ils fussent des fruits de la Révolution ; enfin, les autres généraux cités par Boguslawski n'étaient que des sabreurs, sauf Hoche, Masséna et Jourdan, « véritables talents » ; mais, en tous cas, du moment qu'ils étaient « simples soldats » en 1791, la thèse de M. Bebel subsiste en entier ; ils n'avaient aucune instruction militaire théorique, lorsqu'ils furent littéralement improvisés généraux.

Je ne saurais suivre ici M. Bleibtreu dans la longue énumération

(1) *Der Zar Befreier, ein Wort für Volkswehr gegen stehendes Heer.* Stuttgart, Dietz, 1898.

de ces généraux révolutionnaires, sous laquelle il écrase impitoyablement son contradicteur. Je me bornerai à rappeler les exemples les plus caractéristiques, en renvoyant soit à sa brochure, soit aux belles pages que M. Albert Sorel a consacrées aux volontaires de 1792 dans *L'Europe et la Révolution française* (1).

C'est d'abord Hoche, palefrenier des écuries royales, qui est trompé par un racoleur et engagé à son insu ; « il accomplissait les besognes les plus pénibles, pour gagner quelque argent, afin de pouvoir acheter des livres et payer des camarades qui montaient ses gardes » pendant qu'il développait son instruction rudimentaire ; il fallut la Révolution pour faire de lui un officier. Il en était de même de Marceau, clerc de procureur, engagé à seize ans, congédié comme sergent en 1789 et rengagé en 1792. De même encore Victor, Oudinot, Lecourbe, Jourdan, Masséna, Murat (un *maréchal-des-logis cassé!)*, Soult, Ney, Bernadotte, et d'autres qui furent plutôt des soldats heureux, comme Lefebvre, Augereau ; tous ceux-là étaient, quand la patrie fut déclarée en danger, simples soldats ou sergents, les uns au service, les autres déjà congédiés, et n'avaient jamais entrevu l'épaulette dans leurs rêves.

Et parmi les gardes nationaux de 1791 et les volontaires de 1792 qui n'avaient encore jamais porté le fusil, nous trouvons : l'avocat Moreau, l'apprenti teinturier Lannes, le peintre Gouvion Saint-Cyr, le perruquier Bessières ; la série des grands cavaliers, dignes émules de Murat, Lassalle, le conventionnel Milhaud, l'étudiant Pajol, Caulaincourt, Laferrière ; puis, l'étudiant Joubert, le fabricant Suchet, le publiciste Brune, le sculpteur Franceschi, l'aubergiste Decaen, le grainetier Leclerc, le professeur Duhesme, le valet de chambre Hullin, Sébastiani, un fils d'artisan ; les étudiants Junot, Mortier, Morand, Maison. De même, Molitor, Legrand, Dorsenne, Claparède, Lapisse, Dejean, Mouton, Clauzel, Drouet d'Erlon, Exelmans, Oudinot, Compans, Barbanègre, Cambronne, Daumesnil, Vandamme et Pacthod, qui se couvrit de gloire à la Fère-Champenoise, avec sa division de garde nationale, tous ceux-là, et bien d'autres que je passe pour ne pas allonger démesurément cette liste, s'engagèrent au début de la Révolution, quittant les carrières les plus diverses, et sans se douter eux-mêmes qu'il y avait en eux l'étoffe de grands généraux (2).

(1) Paris, Plon, 1895.

(2) La liste qu'on vient de lire n'est qu'une reproduction abrégée de celle que donne M. Bleibtreu, dont on ne saurait trop reconnaître la conscience d'historien. Je dois toutefois relever une légère erreur commise par cet auteur. Parmi les volontaires de la Révolution, il cite Drouot, dont il dit : « Drouot ne fut nommé sous-lieutenant de la garde nationale qu'en juillet 1793, pour devenir plus tard le plus grand général d'artillerie de tous les temps. » Napoléon, d'ailleurs, a dit lui-même : « Il n'y avait pas, je crois, deux officiers dans le monde pareils à Murat pour la cavalerie et à Drouot pour l'artillerie. » Or, s'il est vrai que le futur aide de camp de l'empereur était de l'extraction la plus modeste, il n'en était pas moins un officier de profession, des plus instruits. Fils d'un boulanger qui avait onze autres enfants, il fit les études les plus brillantes, malgré la misère des siens ; chaque soir, une fois rentré du collège, il lui fal-

Il en avait été de même de Washington, un planteur qui se vit brusquement nommé général en chef à l'âge de 43 ans, et qui vainquit des généraux réputés.

De même encore, lors de la Révolution d'Angleterre. Le brasseur Cromwell monta en selle pour la première fois à 42 ans. Il ne fut pas seulement un homme d'Etat, mais aussi un stratège de premier ordre, le véritable créateur de la tactique de cavalerie. Ses lieutenants Ireton et Lambert étaient étudiants ; Harrisson était boucher. Et que dire de ces colonels de son armée : Okey, un chauffeur ; Pride, un charretier ; Fox, un chaudronnier ; Harvey, un marchand de soieries? Blake, son grand amiral, était un professeur âgé de 50 ans ; il battit la flotte royale du prince Ruprecht, lequel se montra plus tard un bon marin, défit les Hollandais commandés par des chefs illustres comme Tromp et Ruyter, brûla une flottille turque à Tunis, captura les galions espagnols à Santa-Cruz.

De même encore Gœrgei, le héros de l'insurrection hongroise de 1849, était un chimiste (il est vrai que le journal militaire autrichien le *Wehr-Zeitung* a voulu faire de lui un ancien lieutenant, mais lui-même a déclaré à la *Gazette de Francfort* n'avoir jamais été officier, et il devait en savoir quelque chose).

Quant à la question de savoir si, dans une armée de milices, le commandant peut trouver les auxiliaires qui lui sont indispensables, un bon état-major dirigé par un bon chef, elle ne se pose même pas. Il ne s'agit plus ici, en effet, de mettre la main sur un homme de génie, qu'un hasard a fait naître, et qu'un autre hasard a placé à l'endroit où ses facultés trouveront leur emploi, mais seulement de dresser des hommes intelligents à un métier déterminé, au moyen d'une éducation méthodique, et d'une pratique se rapprochant le plus possible de ce qu'ils auront à faire en campagne.

lait porter le pain chez les clients ; faute de lumière, il ne travaillait le soir que quand la lune le lui permettait, et le matin il se remettait à l'étude à la lueur du four. Il se destinait aux ordres. Mais la proclamation de la patrie en danger transforma sa vocation. En 1793, il entra le premier à l'Ecole d'artillerie de Châlons, à la suite d'un examen si brillant, que Laplace embrassa le jeune paysan, dont un éclat de rire avait salué l'arrivée, et que lui-même était allé avertir, croyant que Drouot s'était fourvoyé par mégarde parmi les candidats. Un mois après, Drouot était nommé second lieutenant au 1er régiment d'artillerie à pied ; il fut capitaine en 1796 et chef de bataillon seulement en 1804, au cours de sa huitième campagne.

Il est remarquable qu'il en fut de même de tous les grands artilleurs de cette époque. Eblé, fils d'un officier d'artillerie, fut nommé sergent en 1775 et lieutenant en 3e en 1785, sur la proposition de Gribeauval. Senarmont sortit en 1785 de l'école d'artillerie de Metz, et était lieutenant en 1er en 1792, ainsi que Valée, qui sortait, comme Napoléon, de l'école de Brienne. Gassendi, le savant, Lariboisière, à la fois organisateur et tacticien, et Sorbier, le véritable créateur de l'artillerie à cheval, étaient en 1788 lieutenants au régiment de La Fère avec Bonaparte. Marmont et Foy passèrent plus tard par les écoles de l'artillerie. Enfin l'Ecole polytechnique fournit à la Grande-Armée Berge, Gourgaud et Duchand, le héros de Waterloo.

Or, milice ne signifie pas anarchie, absence d'organisation. Il existe un état-major, en Suisse, et précisément on verra qu'il s'acquitte de sa tâche du temps de paix d'une manière qui oblige à le classer tout simplement au premier rang en Europe ; quelle raison aurait-on de supposer qu'il deviendra incapable, précisément le jour de la mobilisation?

Il est à remarquer qu'en Suisse — et il en serait de même d'une armée organisée d'une manière analogue — l'état-major est dans une situation toute privilégiée en ce qui concerne sa tâche fondamentale, qui est la préparation à la guerre. Il n'est pas absorbé par le « service courant », qui oblige nos officiers à gaspiller leur intelligence en paperasseries inutiles ; ou, du moins, ce service courant se réduit au strict nécessaire, à la préparation des manœuvres, et l'on verra plus loin que ces dernières reçoivent en Suisse un développement qu'on ne saurait leur donner nulle part ailleurs. L'état-major d'une grande puissance militaire est obligé de se tenir prêt à combattre sur vingt théâtres d'opérations différents, et d'examiner pour chacun d'eux autant d'hypothèses diverses. Celui d'une armée de milices n'a à considérer qu'un théâtre d'opérations, celui qu'il peut parcourir sans cesse, sur lequel il manœuvre, et qu'il aura à défendre : le territoire national. Il est le seul pour lequel les grandes manœuvres soient véritablement les répétitions générales de la guerre, et se confondent avec la préparation à la guerre : qu'on se souvienne de nos officiers de 1870, bien pouvus de cartes d'Allemagne, mais réduits à subir l'invasion, et s'apercevant alors qu'ils ne possédaient aucune carte de France.

En résumé, les grandes crises font ressortir les hommes de génie ou de talent supérieur — où il s'en trouve : car où il n'y a rien, le roi perd ses droits. On peut même affirmer que, dans une période semblable, quand une nation combat pour l'existence, les institutions permanentes du temps de paix tendront plutôt à empêcher ces hommes exceptionnels de se mettre en valeur. Qu'il s'agisse d'organisation, le nom de Gambetta, celui même de Carnot (un simple chef de bataillon) montrent quelles énergies latentes sommeillent dans un grand peuple, attendant l'occasion de se produire ; pour la conduite des armées, on citera Cromwell, Blake, les généraux de la Révolution ; pour la réunion de ces deux ordres de talents, enfin, Napoléon. A quoi serait-il arrivé, en effet, dans notre armée du temps de paix, cet officier indiscipliné, sans orthographe, sans conduite et sans tenue, sinon à la *non-activité par retrait d'emploi*, dès le grade de lieutenant ? Il fallut la Révolution, la destruction de toute institution militaire permanente pour lui permettre d'émerger — pour le malheur de son pays et de l'Europe entière. Et à 27 ans, il se montra le plus grand des généraux ; à 31 ans, il transforma l'organisation de la France, lui imprimant ce caractère césarien que, maintenant encore, nous avons tant de peine à essayer d'abolir.

Ainsi rien ne distingue une milice d'une armée permanente, en ce

qui concerne la possibilité d'avoir un bon commandement suprême, appuyé sur un bon état-major. Et par là se trouve réalisée la dernière des conditions indiquées plus haut, et qu'elle doit remplir pour être capable de remplir sa mission.

Insurrections et guerres d'indépendance.

Une histoire, sérieusement documentée, des luttes soutenues par des armées improvisées, serait, même en la réduisant au résumé le plus sec, une œuvre démesurée : autant écrire l'histoire de toutes les insurrections, de toutes les « guerres d'indépendance ». Elle serait d'ailleurs fort difficile à écrire, car cette étude exige un soin et un esprit critique tout particuliers. Non-seulement, en effet, les levées improvisées sont flétries par les écrivains du parti adverse, mais elles n'échappent même pas au dénigrement de la part de certains de leurs compatriotes. Les esprits conservateurs, ainsi que les officiers, ont peu de tendresse pour elles ; et, toute idée de mauvaise foi étant écartée, on conçoit que les événements puissent être présentés d'une manière peu avantageuse pour des gens et des institutions contre lesquels on nourrit un préjugé politique ou professionnel.

Ce qui est certain, c'est que ces guerres, même soutenues contre des armées permanentes, ont été souvent victorieuses, toujours glorieuses. Et cela n'est pas étonnant ; car le peuple qui, manquant de tout, affronte une armée régulière pourvue de tout, montre par là même qu'il est animé de cette conscience de son bon droit, de cette exaspération suprême, qui comptent parmi les premiers facteurs de la victoire. Or, tel serait à l'avenir, et avec la préparation en plus, le cas d'une Suisse combattant pour sa liberté (1).

Je négligerai, dans ce qui suit, les nombreux mouvements insurrectionnels qui ont culbuté, souvent avec la plus surprenante rapidité, des gouvernements appuyés sur des troupes solides. Ce cas est celui de la guerre des rues, pour laquelle aucune armée n'est faite, la milice pas plus que l'armée permanente. Dans cette guerre, en face d'un peuple en fureur, la supériorité de l'armement est la seule chance que l'armée puisse avoir pour elle.

Je me bornerai donc à choisir quelques exemples parmi les guerres proprement dites, c'est-à-dire parmi les luttes prolongées, soutenues en rase campagne, et ayant donc exigé la mise en œuvre de toutes les ressources de l'art militaire, de tous les moyens d'action que les militaristes considèrent comme le monopole des armées permanentes.

Ces exemples, je les emprunterai de préférence à des écrivains militaires allemands, d'une autorité reconnue. Ces derniers sont, en effet,

(1) Voir, par exemple, l'insurrection polonaise de 1794. Un témoin oculaire, le général prussien von Seydlitz, écrivait à propos des bandes héroïques de Kosciuszko : « On ne saurait passer sous silence ce fait, que le troisième rang de l'infanterie russe, qui était armé de piques, se débandait peu à peu presque en entier, tandis que les insurgés, qui n'avaient que des piques, tenaient beaucoup mieux. »

les derniers qu'on puisse suspecter de partialité en faveur des milices populaires, et les conclusions auxquelles nous serons amenés ainsi n'en seront que plus frappantes.

Révolution d'Angleterre.

Je ne voudrais pas, dans cette courte revue historique, me voir reprocher de remonter au déluge. Mais, puisque je citais plus haut les noms de Cromwell et de ses lieutenants, dont les campagnes sont beaucoup trop peu connues en France (on n'en parle dans aucune de nos écoles militaires), il convient que je motive cette mention. Il suffira pour cela de reproduire un jugement cité par M. Bleibtreu; lord Wolseley, le généralissime actuel de l'armée anglaise dit que les troupes du Protecteur étaient l'armée modèle, la plus parfaitement dressée que l'Angleterre ait jamais possédée (*Model Army, the most highly trained we ever had*).

Et, en effet, ces troupes improvisées égalèrent les armées les plus réputées, aussi bien par leur endurance que par leur courage; leur cavalerie, notamment, les célèbres « Côtes de fer », accomplit des chevauchées qui n'ont été égalées depuis que... par une autre cavalerie improvisée, celle des Etats-Unis durant la guerre de Sécession.

Guerre d'indépendance d'Amérique.

Plus d'un siècle plus tard, d'autres insurgés vinrent révolutionner l'art militaire. Ce furent les Américains, dans leur guerre d'Indépendance, au courant de laquelle ils imaginèrent l'ordre dispersé moderne. Voici ce qu'en dit le major Scheibert, du génie prussien, dans l'introduction de son ouvrage sur la guerre de Sécession (1) :

« Les insurgés employèrent contre les lignes rigides des Anglais la tactique flexible des tirailleurs; adoptant l'ordre dispersé, ils entouraient de leurs essaims les lourdes masses de leurs adversaires, et, malgré leur défaut d'instruction militaire, ils chassèrent l'ennemi de leur pays.

« Quelques relations firent bien connaître en Europe le combat en tirailleurs à l'américaine, mais personne ne tint compte de cette nouveauté : on était bien trop grand seigneur, bien trop suffisant, pour accorder quelque attention à cette tactique d'hommes des bois. Seuls, les Français, entrant en campagne, lors de la Révolution, avec des conscrits aussi peu instruits que les insurgés américains, songèrent à faire combattre leurs jeunes troupes de la nouvelle manière... C'est avec cette tactique que Napoléon subjugua la moitié de l'Europe. »

Révolution française.

A cette époque, l'armée prussienne s'était endormie sur les lauriers de Frédéric, et n'avait que mépris à l'adresse de notre « ramassis de tailleurs et de cordonniers ». On sait comment ceux-ci répondirent, depuis Valmy jusqu'au traité de Bâle, et je me reprocherais d'insister ici sur les hauts faits des armées révolutionnaires; les noms de leurs généraux, rappelés plus haut, suffisent amplement.

(1) *Der Bürgerkrieg in den nordamerikanischen Staaten*. Berlin, 1874.

La leçon, néanmoins, ne porta pas, et ce fut encore l'armée de Frédéric que Napoléon trouva devant lui, onze ans après le traité de Bâle ; il suffit de deux batailles pour la faire tomber en décomposition.

Guerre d'indépendance allemande.

Cette fois, on comprit la nécessité des réformes. Sous l'impulsion de Scharnhorst, les institutions militaires de la Prusse furent entièrement refondues. Comme le traité de Tilsitt interdisait au royaume d'avoir plus de 42000 hommes sous les armes, on imagina le service obligatoire à court terme, la landwehr et le landsturm ; on divisa les contingents de recrues en plusieurs parties, et, dès que l'une d'elles était instruite, on la renvoyait dans ses foyers pour en appeler une autre ; en 1808, la durée de l'instruction fut réduite à *un mois*, le temps de donner aux hommes la notion du tir et du combat en ordre dispersé. Des officiers se rendaient périodiquement le dimanche dans les différents centres pour exercer les hommes congédiés (1).

De la sorte, la Prusse put mettre en ligne, en 1813, non pas 42000 hommes, mais bien 400000. Mais quels hommes ? *Des miliciens*. Oui, on peut dire que l'armée prussienne, qui prit une part si glorieuse à la guerre de l'Indépendance allemande, jusqu'à Waterloo, était, à quelques régiments et aux officiers près, une milice. Ce caractère fut encore accentué par l'ordonnance royale du 31 avril 1813, organisant le landsturm, dont voici quelques passages intéressants (je n'ai pas besoin de dire quelles protestations ont toujours soulevées les passages indiqués ci-dessous en italiques, ni de rappeler combien peu les Allemands auraient admis quelque chose d'analogue en 1870) :

« Art. 7. — Le landsturm, appelé à l'activité, combat pour l'existence menacée de la nation, *ce qui justifie tous les moyens employés*. Les moyens *les plus extrêmes et les plus inexorables* sont les meilleurs, parce qu'ils sont les plus propres à assurer le succès de la grande cause.

« Art. 8. — L'objet du landsturm est d'entraver la marche de l'ennemi, de lui couper la retraite, de s'emparer de ses munitions, d'arrêter ses courriers et ses ravitaillements, de le surprendre pendant la nuit, *de détruire ses hôpitaux*, bref, de le harceler par tous les moyens imaginables, de le détruire, soit *individuellement*, soit par détachements, partout et dans toutes les occasions favorables.

« Art. 39. — *Tout uniforme est défendu, toute marque distinctive* est interdite au landsturm, parce qu'une marque distinctive le trahirait aux yeux de l'ennemi et l'exposerait à être poursuivi. »

Mais, si Scharnhorst avait su faire adopter ses idées par le roi, les vieux généraux restèrent aveugles. Ils le traitaient de « maître d'école pédant », à ce que rapporte son collaborateur le général von Müffling. York déclarait que toute cette réorganisation était « une œuvre de cosmopolites et de raisonneurs ». Suivant la remarque spirituelle

(1) En même temps, la Commission de réorganisation militaire de 1808, à la tête de laquelle se trouvaient Scharnhorst, Gneisenau et Boyen, traçait un premier programme d'instruction militaire préparatoire pour les enfants des écoles.

de M. Bebel, à qui j'emprunte cette citation, il dirait aujourd'hui : de démocrates-socialistes et d'internationalistes sans patrie... Ajouterai-je qu'en France, il se bornerait à remplacer le mot de raisonneurs par celui d' « intellectuels » ?

Quant à l'ordonnance sur le landsturm, elle était, à ses yeux, quelque chose de « pas militaire », quelque chose de possible en Vendée, mais d' « impraticable pour les Allemands » : toujours le vieil argument consistant à déclarer impossible l'adaptation d'une institution étrangère ! On conçoit, d'ailleurs, l'indignation que ce général de la vieille école pouvait éprouver en lisant ces mots de Scharnhorst :

« C'est la milice qui a éveillé en France et en Angleterre l'esprit militaire de la nation, et soulevé un véritable enthousiasme en faveur de l'indépendance nationale. On devrait renoncer à tout ce qu'il y a de superflu dans nos institutions militaires, à tout ce qui est fait pour la parade, préparer le soldat exclusivement en vue de la guerre, faire enfin de l'armée un outil répondant à ce qu'on lui demande. »

Par exemple, Scharnhorst s'élevait — ô scandale ! — contre le service de garde, auquel il reprochait de changer le soldat en policier.

Quant à Gneisenau, il écrivait, dans le même ordre d'idées :

« Une cause principale a élevé la France à une telle hauteur : c'est que la Révolution a réveillé toutes les énergies du pays, et assigné à chacune d'elles le rayon d'action qu'elle comportait. Quelles forces infinies sommeillent, rudimentaires et inutilisées, au sein d'une nation ! Des milliers et des milliers d'hommes recèlent en eux un génie dont l'essor est entravé par leur condition modeste. Tandis qu'un empire s'effondre dans la faiblesse et dans la honte, un César laboure peut-être dans un village écarté, un Epaminondas arrive à peine à se nourrir du produit de son travail. »

Même Napoléon, oublieux de ses origines, oublieux des armées de la Révolution, traita d'abord dédaigneusement les réservistes prussiens d' « enfanterie ». Mais il dut déchanter : comme je le rappelais plus haut, c'est à Scharnhorst et à Gneisenau que l'événement donna raison. Le malheur est que les écrivains militaires ont déguisé la partie la plus intéressante des résultats obtenus par ces organisateurs géniaux, en taisant, sinon même en travestissant le rôle joué par la landwehr. Mais M. Bleibtreu, l'historien imperturbable, nous fournit la réponse à toutes leurs objections.

Ainsi, l'on mène grand bruit de la débandade des 15000 landwehriens de Blücher, qui se réduisirent à 5000 pendant la poursuite qui suivit l'affaire de la Katzbach. On oublie qu'ils étaient sans souliers et sans manteaux, en pantalons de toile, sous la pluie battante, par laquelle il leur fallait passer à gué des torrents gonflés et bivouaquer dans la boue ; on oublie qu'après tout les Français étaient en retraite, et qu'une fois reposés, les landwehriens rallièrent d'eux-mêmes leurs corps ; on oublie enfin que, sur 83000 soldats de la ligne, qui étaient convenablement équipés, Blücher en vit de même disparaître 15274.

On oublie aussi de dire que, sur le champ de bataille, ces mêmes

landwehriens combattirent vaillamment. A Dennewitz, le 1er régiment perdit la moitié de ses officiers. Dans cette même affaire, la cavalerie de la landwehr dispersa les célèbres lanciers polonais; et pourtant la cavalerie est généralement le point faible des milices. A Mockern, la landwehr perdit 2400 hommes sur 5600; à Reims, 3303 sur 5.689 (58 p. 100); à Probstheida, le 9e régiment perdit 530 hommes sur 950; à Leipzig, le bataillon Friccius perdit 82 p. 100 de son effectif. Dans la campagne de 1813, la landwehr d'York fondit de 11141 hommes à 2164.

Mais on ne veut pas lui rendre justice. On rappelle malicieusement que le 5e de landwehr prit la fuite à Ligny; mais il conviendrait d'ajouter qu'il y fut entraîné par le 25e de ligne. A Wawre, le 4e de landwehr repoussa treize assauts. A Grimma, le 3e de landwehr livre un assaut sanglant: les historiens classiques ne mentionnent qu'une partie d'une brigade de ligne, qui avait exécuté en même temps une attaque de flanc. De même, à Wartenburg, deux bataillons de landwehr se joignent, pour l'assaut, au régiment des gardes du corps: il n'est question que de ce dernier. « On n'admet pas que la landwehr ait pu se distinguer. » Pareillement, d'ailleurs, les militaristes allemands mènent grand tapage de ce qu'en 1870 quelques bataillons de landwher se sont mal comportés sous Metz, à Bellevue; pourquoi ne pas ajouter que la landwehr de la Prusse orientale s'est distinguée à Belfort, et que la plus belle marche d'endurance de la campagne de Dijon a été faite par les landwehriens de Goltz?

Campagne de France.

Et que dire de la campagne de France? Certes, Napoléon y donna comme il l'avait fait en 1796, toute la mesure de son génie. Mais de quelles troupes disposait-il, en dehors des débris de la Grande-Armée, sinon de conscrits et de gardes nationaux? Et l'on peut dire qu'en aucune occasion ces soldats improvisés ne se montrèrent indignes de leur chef et de leurs devanciers. Il suffit de rappeler la conduite glorieuse de la division de garde nationale de Pacthod, qui fit, à La Fère-Champenoise, l'admiration de l'empereur Alexandre et du roi de Prusse.

Révolution hongroise.

Il serait trop long de citer toutes les guerres d'indépendance de ce siècle et les exemples mémorables qu'elles fournissent, et qui permettent d'affirmer qu'une milice, à la condition d'être organisée, suffit à garantir l'indépendance d'un grand pays. Je mentionnerai seulement, pour la belle campagne que conduisit Gœrgei, la révolution hongroise de 1848-49, dont l'Autriche n'aurait pu venir à bout sans le secours de la Russie.

Guerre de Sécession.

J'ai hâte, en effet, d'en venir à la guerre de Sécession, dans laquelle les Etats-Unis montrèrent, de 1861 à 1865, quelles qualités militaires peuvent présenter des armées improvisées. On ne saurait en effet tirer argument du noyau d'armée permanente que la Confédération possédait avant cette guerre, car non seulement ce noyau était d'une fai-

blesse dérisoire en comparaison des effectifs qui furent mis en ligne, mais encore il se rangea en majorité dans l'armée sudiste, qui fut battue. Or, avec le major Scheibert, auquel sont empruntées les nombreuses citations qui suivent, on reconnaîtra qu'il n'y a pas un point d'art militaire sur lequel la guerre de Sécession n'ait été fertile en enseignements de premier ordre pour les armées permaneutes européennes.

« S'il existe une arme qui ait tiré un enseignement de cette guerre, et qui ait tenu compte des progrès que la tactique y a réalisés, *c'est bien la cavalerie allemande...* »

« Quelles que soient ces défectuosités [de l'artillerie américaine], il faut reconnaître aux Américains le mérite d'avoir *frayé la voie* à l'introduction des gros calibres rayés : c'est *en s'appuyant sur leur expérience* que s'est développé le système d'artillerie européen qui, sans doute, a dépassé de beaucoup les constructions de cette époque... »

« On s'étonna surtout des effets qu'ils obtinrent contre les maçonneries du fort Sumter, et cela en tirant à des portées *entièrement inaccoutumées jusqu'alors*. Ces succès de la grosse artillerie levèrent naturellement les derniers doutes sur l'efficacité des gros calibres, et, en Europe également, l'artillerie et la fortification *durent s'engager dans une voie nouvelle...* »

Bien que faute d'une industrie métallurgique assez développée, l'arme du génie de l'armée sudiste ait eu bien de la peine à se développer en face de l'artillerie fédérale, « les ingénieurs de tous les pays *durent l'imiter sur bien des points*, et *aujourd'hui encore* (1) on y trouve matière à d'utiles réflexions... »

« On sait que les défenses sous-marines et la torpille constituèrent une *nouveauté sensationnelle* dans l'art de la défense... »

« Dans la dernière partie de la guerre, le service du génie en campagne fut entièrement *renouvelé et développé...* »

« Les Sudistes ont été *maîtres* dans la défensive stratégique, de même que, dans la tactique, ils nous ont fourni le *modèle* du combat défensif... »

Et les constructions navales : « En mars 1861, la flotte du Nord comptait 42 navires de guerre en service ; en 1865, à la fin de la guerre, elle en possédait 671, dont 71 cuirassés, 37 grands vapeurs armés de gros canons Dalgreen et 121 transports à voiles (2)... »

« La richesse des enseignements que nous fournit la guerre de

(1) En 1874, trois ans après la guerre franco-allemande.

(2) Mentionnons, à ce propos, une petite erreur de M. Bebel. Ce ne sont pas les Américains qui construisirent les premiers navires cuirassés, mais les Français, à l'occasion de la guerre de Crimée. Les batteries cuirassées, proposées par Paixhans (alors chef de bataillon d'artillerie) dès 1825, furent réalisées comme les navires de guerre à vapeur, par l'ingénieur Dupuy de Lôme, et subirent victorieusement le baptême du feu à Kinbourn.

Sécession ne s'étend pas seulement à la conduite des troupes ; nous n'avons pas encore parlé du service sanitaire : ici, les Américains ont obtenu des résultats admirables et *presque inimitables*. Toute l'organisation de notre service de santé, les détails d'installation des baraques, des transports, des hôpitaux, tels qu'ils existent encore aujourd'hui dans les armées européennes, sont l'*imitation imparfaite du modèle americain*.

« Tous les témoins neutres ont représenté la *discipline* comme *excellente* pendant les dernières années... » Il faut remarquer à ce propos que les longues campagnes aboutissent généralement au résultat contraire ; Napoléon en a su quelque chose, et l'armée allemande aussi connut un certain relâchement à la fin de la guerre de 1870-71.

Tout comme le major Scheibert, l'officieux *Militaer-Wochenblatt* disait, dans son numéro du 17 novembre 1875 :

« Il est *remarquable* que, dans cette longue guerre, il ne se soit produit *aucun complot, aucune mutinerie*, et qu'on y ait constaté relativement *peu de cas d'indiscipline*. Tout général ou colonel capable sut rapidement obtenir l'obéissance passive : et, quand la paix fut faite, 800000 hommes retournèrent à leurs occupations *sans un mot de récrimination, sans récompenses, et sans indemnités*. »

Il faut citer encore ces jugements du major Scheibert, que corroborera tout officier au courant de l'histoire des campagnes : « Le général Lee fut le *créateur d'une nouvelle tactique* d'infanterie, qu'il sut manier brillamment... Le général Lee, *un des premiers hommes de guerre de ce siècle*. » Il est vrai que Lee, comme son illustre adversaire Sherman, était un officier de profession. Mais on reconnaîtra, je suppose, qu'au point de vue de l'expérience du commandement, on ne saurait assimiler aux officiers des armées européennes les officiers d'une armée de 16000 hommes, éparpillée dans de petits postes sur un territoire dix-sept fois plus grand que la France, et occupée uniquement à surveiller les tribus indiennes. On peut bien dire que, quand ils eurent à faire la grande guerre avec des armées de plusieurs centaines de milliers d'hommes, et qu'ils réalisèrent pour la première fois, et d'une façon magistrale, l'application militaire de toutes les conquêtes de l'industrie moderne, ils étaient, dans toute la force du terme, des chefs improvisés ; c'étaient, en quelque sorte, des lieutenants de gendarmerie qu'on aurait bombardés maréchaux de France.

Mais tel est le parti pris de ne pas voir ce qui heurte les intérêts et les préjugés, que le général Boguslawski, dans sa réponse à M. Bebel, n'a pas craint d'imprimer et même de souligner, cette énormité : « La guerre de Sécession constitue le meilleur témoignage contre les armées improvisées, car elle dura quatre ans, tandis que l'armée allemande ne mit que sept mois à vaincre la France. » M. Bleibtreu se contente d'inviter le général à prendre un compas, pour mesurer les deux théâtres d'opérations. Mais les espaces à franchir n'étaient pas

seulement énormes ; la densité de la population, le développement des voies de communication étaient incomparablement moindres que dans la campagne de France ; et l'on ne saurait trop admirer l'endurance que montrèrent, dans les marches, les troupes américaines, aussi bien l'infanterie que la cavalerie, dont on est si bien habitué à citer comme modèles les chevauchées, que, dans toutes les armées, on a adopté leur mot *raid*, pour désigner certaines opérations de la cavalerie indépendante.

Au reste, je ne saurais mieux faire que de reproduire ici une page du colonel Rüstow, une autorité indiscutée en art militaire (1) :

« En Europe, dit le savant historien et stratégiste, la guerre civile américaine a souvent servi d'argument contre la valeur du système des milices. L'homme sensé ne saurait comprendre ce que la guerre d'Amérique a de commun avec le système des milices, car les Etats-Unis possédaient une armée permanente, formée d'après l'ancienne mode anglaise, bien qu'on ait souvent écrit et prononcé le mot de miliciens. Pendant cette grande guerre civile, les deux partis n'eurent que des troupes improvisées, sans aucun système établi, qui n'étaient, à vrai dire, que des bandes de volontaires et des levées, sans aucun ordre au début. J'ai déjà dit à plusieurs reprises qu'il n'existe pas encore, dans le monde entier, un système rationnel de milices (2).

« Si l'on vient à se demander si la guerre aurait suivi une marche différente, ou si elle eût été plus tôt terminée, dans le cas où l'Union aurait eu une armée de cadres, sur le modèle européen, on peut se répondre que non. Dans les conditions où se trouvaient les Etats-Unis quand la guerre éclata, la grosse armée de cadres se serait fractionnée en deux, aussi bien que la petite armée permanente ; les meilleurs officiers et, avec eux, la plupart des troupes de l'armée de cadres auraient encore appartenu au Sud et se seraient rangés de son côté. Le Sud aurait eu ainsi, dès le début, plus d'avantages qu'il n'en eut réellement en 1861, mais ces avantages n'auraient, du reste, rien changé aux conditions générales résultant de l'immense étendue du théâtre de la guerre, de l'industrie plus développée du Nord, et de l'idée de liberté dont le Nord était le représentant. Tout au plus pourrait-on arriver à la conclusion suivante : *Si l'Union avait eu une grande armée de cadres en 1860, la guerre civile aurait duré beaucoup plus longtemps.* »

Quoi qu'il en soit, ces armées improvisées, si inférieures à ce que donnerait une organisation rationnelle de milices, justifièrent pleinement cette appréciation de M. Bleibtreu :

« Certes, ce serait de la partialité que de faire du talent l'apanage

(1) *Stratégie. Histoire militaire* (Traduction du général Savin de Larclause). Paris, Baudoin, 1881.

(2) Il est très important de remarquer à ce propos que les « réflexions sur la guerre de Sécession » datent de l'édition de 1866 du livre de Rustow. Or, la première organisation sérieuse — et encore bien imparfaite — de la milice suisse date de 1874.

du peuple et des révolutions. Le talent n'a pas d'arbre généalogique, ni d'un côté ni de l'autre. Il est aussi puéril de contester *a priori* la capacité d'un prince ou d'un aristocrate, que de tenir tout prêtre pour un hypocrite. Beaucoup de membres de familles régnantes ont montré de grands talents dans le domaine purement militaire, pour ne point parler de Frédéric le Grand : d'une manière générale, ce dernier appartenait à la famille des génies, dont on trouve rarement des représentants sur le trône. Mais la grande majorité de ceux qui se montrèrent tout à fait grands à la guerre — Cromwell et Napoléon, Carnot et Gambetta, Blake, Scharnhorst, Gneisenau, presque tous les généraux de la Révolution et de Napoléon — provenaient de la bourgeoisie ou des couches dites « inférieures » de la société. Aucune armée permanente — car même Scharnhorst et Gneisenau ne se sont élevés que grâce à l'abaissement des hobereaux — n'aurait fourni ces modèles à nos hommes de guerre : bien mieux, sans les révolutions française et anglaise, il n'y aurait ni théorie ni science de la guerre, puisqu'on n'aurait pas les exemples des campagnes de Cromwell et de Napoléon. Ainsi, la coterie des militaires professionnels doit tout aux armées improvisées; elle doit la tactique à celle de la France, la technique à celle des Etats-Unis, la stratégie aux généraux des révolutions française et anglaise. »

GASTON MOCH

Les Pauliciennes

Après s'être échappé d'entre les Bulgares qui le gardaient en otage, après avoir été trouvé, un matin, tout transi et loqueteux sur les marches d'une église de Byzance par un moine qui le fit accueillir par Damélis, riche matrone et veuve, de Patras, où, plusieurs années, il vécut, comme un amant choyé, Basile le Macédonien revint chercher fortune avec sa très jeune parente, Sophia, dans la ville de Constantin. Ils élurent domicile chez une marchande de dés, jetons et cassettes, en une rue proche de l'Hippodrome. Cette pieuse dame fut aimable pour l'adolescente, qui lui brodait des étoffes, habilement.

Par mille gâteries, l'hôtesse remerciait. Elle cuisit des tartes au gingembre; elle les mangeait avec Sophia. Ensemble, elles croquèrent de petits poissons frits d'abord dans la graisse, puis englués de miel.

A travers le treillage de la fenêtre, elles admiraient les scènes de l'Ancien Testament brodées, à la vieille mode, sur les manteaux des riches. D'autres portaient dans le brocart de leurs dos, des épisodes de chasse ; une panthère en drap y griffait une licorne de laine blanche ; un aigle enlevait dans les serres un dragon tordu en fils d'or. Des femmes avaient des voiles bleus et des robes rouges comme la mère de Dieu, et, au bas, de larges bandes où les apôtres, mêlés aux signes du zodiaque, étaient assis sur des tigres et des dauphins que la marche plissait. Beaucoup de gens venaient en promenade jusque la fontaine construite là. Les pouces dans leurs ceintures d'émaux, maints fonctionnaires jasaient à l'aise. Des jeunes filles s'adossaient à la corniche du bassin, entre les coqs et les boucs de métal qui lançaient l'eau vers la pomme de pin crachant vingt jets, au centre de la flaque. Plus loin, les flâneurs apercevaient le forum Augustœon, la statue de Justinien, habillé comme Achille, sur un cheval de bronze, les loggias, leurs arcades et leurs groupes sculptés, les battants d'ivoire derrière les gardes assemblés à la façade du Palais Impérial. En outre, les portes en cuivre de la Sainte-Sagesse, luisaient pardessus la cohue de caloyers aux crânes glabres.

Parfois les deux femmes sortaient, pénétraient dans la basilique. Sophia ne se lassa point d'y compter, parmi les six mille candélabres, la multitude des colonnes prises aux anciens temples de la Syrie, de la Grande-Grèce. Il en était de porphyre, de malachite, de marbre vert, de pierre blanche polie, et d'autres revêtues d'armures brillantes, d'icônes parées de joyaux, de peintures. Longtemps, les amies se promenaient sous les portiques du narthex; ou bien elles contemplaient les perspectives des coupoles, leurs mosaïques immenses, les couleurs des

saints en équilibre sur les crocodiles ou bien accoudés entre les ailes des vautours. On contournait la tribune de l'Ambon que surmontaient un dôme et une croix, puis, tout au bout, c'était le mur en argent massif de l'iconostase qui cachait le sanctuaire, l'autel d'or. Ensuite elles allaient le long du Palais Impérial, elles mesuraient de l'œil les hautes et massives architectures de briques. Elles longeaient, d'abord, Chalcé, les galeries pleines de soldats. Ils laissaient voir des mollets nerveux entre les caleçons bruns et les cnémides. Leurs faces étrangères riaient en inclinant des casques aux écailles de fer écarlate. Plus loin, les murs soutenaient, à leur faîte, des pilastres et des arcades, sur lesquelles s'entassaient d'autres étages ouverts par les cintres de baies énormes. Des terrasses surplombaient. Des campaniles s'affinaient dans le ciel. Des banderoles ondoyaient en haut des mâts rouges, par-dessus le Triclinion où mangeaient, couchés sur dix-neuf lits, les ambassadeurs des Barbares et des Sarrazins, les jours d'audience. Un matin, par des portes successives, elles entrevirent l'Atrium, le bassin bordé d'argent, au centre duquel s'érige un grand vase d'or. Là commençait Daphné, le quartier des appartements à l'usage spécial de l'Autocrator. L'hôtesse en énumérait les magnificences, par ouï-dire, car jamais elle n'avait vu, dans le Chrysotriclinion, s'ouvrir les deux portes d'argent qui révèlent, alors, à la foule agenouillée sur l'Octogone, la piété du Basileus apparu en son trône, au milieu des couronnes gemmées qui symbolisent Ses Puissances, des sièges en or qui signifient Ses Possessions. Dans la Magnaure, des arbres d'or aussi portent des oiseaux de pierreries qu'un mécanisme délicat fait chanter avec art. Deux lions, devant le dais impérial, se dressent sur leurs pattes de bronze, rugissent.

— La Téoctotos fasse que je les voie..., soupirait la sœur de Basile. Ecoute-moi, bonne hôtesse, ô Euphrosyne, comment parvenir jusque ces merveilles.

— Aide le Théos, colombe de Patras... Si tu me suivais...

— Où donc, Euphrosyne !

— Je te le dirai quand, ô Sophia, une amitié plus certaine aura lié nos cœurs ?

— Ta prudence se défie de moi.

— Quelle prudence se défierait de toi, petit pigeon ? D'autre part, il y a des choses qui étonnent la jeunesse...

— Si tu pouvais connaître, ô Euphrosyne, ma convoitise de franchir ces murs et de toucher à l'or des objets... Il me semble que cela me donnerait une autre santé, que mes joues deviendraient plus vermeilles, que j'améliorerais mes chances providentielles par la vertu des gemmes...

— Les gemmes retiennent le Rayon Céleste dans leur matière. Il ne faut pas l'attirer à soi, ni l'emprisonner dans sa propre pensée.

— Pourquoi ?

— Parce que le Démiurge appelé le Jéhovah par les Juifs a dérobé, tu le sais bien, l'âme du Plérôme qui est l'Universalité du Théos,

depuis le Père jusqu'au Fils ! Cette âme, tu l'entends, se lamente dans la tempête, crie avec le vent, les nuits d'orage ; c'est elle qui pleure aux yeux des petits enfants, qui geint avec l'arbre qu'on étronçonne, qui soupire avec le flux et le reflux sur la grève ; elle se désole parce qu'elle a quitté sa Jérusalem Céleste pour tomber sur la Terre Mortelle, plus bas que les Eons inférieurs. Le Théos du Plérôme a bien envoyé Christ pour la délivrer. Et Christ a vaincu, pendant quelque temps. Mais le Démiurge s'est ressaisi de l'Eglise, notre mère, à présent. Vois comme ses prêtres, ses moines, se couvrent d'or, vois comme ils emploient des moyens idolâtres, les cérémonies, les baptêmes..., ils se chargent de l'âme du Plérôme sans pudeur. Ils ne pensent plus, les sataniques, qu'il leur faudra rendre compte au jour du Jugement.

— Ni Damélis, notre ancienne hôtesse, ni ses filles, ni mon frère Basile ne m'avaient enseigné cela.

— Comment te l'auraient-ils enseigné, s'ils te chérissaient, colombe de Patras? Ignores-tu que notre impératrice Théodora fit périr dix myriades de nos frères, et plus, il y a quinze ans.

— O Euphrosyne, serais-tu de ces pauliciennes qui pulvérisent le bois des croix...

— Christ ne s'est pas uni à la matière... Le Plérôme ne pouvait déchoir jusqu'à s'unir aux apparences du Démiurge. Son corps céleste n'est pas mort sur la croix, mais un vain fantôme...

— Anathème !

— Silence, ô Théos... Si quelqu'un nous entendait, petit pigeon! Voudrais-tu perdre Euphrosyne?

L'hôtesse examinait furtivement la perspective de la rue. N'ayant avisé que les habits rouges et les bonnets jaunes de quelques Bardariotes, soldats persans de la garde impériale où l'on comptait les types de toutes les nations soumises, par hypothèse, au Nom romain, elle se rassura. Ces hommes languissants et félins agaçaient le cynocéphale d'un gros marchand accroupi qui tripotait ses pieds nus, entre les jarres d'olives, sous un auvent bleu.

Elles ne parlèrent plus. Euphrosyne baissait la tête, enveloppée dans un voile orange qui couvrait ses yeux et lui serrait les épaules, à cause de la brise bousculant les feuilles mortes jusqu'au ruisseau creusé dans le milieu de la voie sèche.

Une extrême agitation rendait Sophia tremblante. Que faire? A Byzance, elle ne connaissait d'autre personne que cette hôtesse, aimable et bonne, à la vérité, en dépit de ses idées sacrilèges. Cependant le Patrice Bardas la protégeait. Dès leur venue dans la ville, Basile avait compris la mauvaise fortune du Cunicleios Théoctiste, le débiteur de Damélis à qui cette veuve, sa maîtresse, l'avait adressé d'abord, par message. Toute la horde politique de l'Hippodrome se vouait à Bardas ; et pour lui complaire, Basile et sa jeune sœur avaient voulu se loger de préférence chez cette marchande qui vendait au frère de l'Impératrice les jetons de nacre gravés et les dés d'ivoire. Se fâcher

avec elle eût mécontenté justement le frère Bardas. Le sur il parlait avec le [illegible] des prétendues des ruteurs. L'assassinat Theoctiste et le patriarche Ignace jeune que ce pieux successeur de Méthode protégeait et à la suite d'incidents scandaleux, frapper le Patrice d'excommunication [illegible] Basile [illegible] le scandale universel du neveu de Bardas. Le [illegible] Photios qui était à son avis un patriarche redoutable pour le pape de Rome. D'ailleurs ce moine lui-même l'avait réveillé sur le seuil de l'église où il dormait, en arrivant de Bulgarie, pauvre soldat sans pain, puis l'avait envoyé à Patras, chez Damelis, lui avait prédit l'empire au moment où l'esprit de divination était exalté par les rigueurs d'une pénitence volontaire.

Sophia se représentait encore Basile furieux et déclamateur, toute sa bouche tordue à gauche dans le poil gris de la barbe quadragénaire. Il l'épouvantait un peu. Contredire en médisant sur la protégée du Patrice lui parut impossible. D'autre part, elle avait horreur des Paulicienne. Leurs mystères étaient odieux, affirmait-on. Ils avaient enlevé sa mère. L'impératrice Théodora en avait fait périr dix myriades et plus sans les pouvoir convertir. Comment cette Euphrosyne, un peu sévère de visage, pouvait-elle leur appartenir, de cœur et d'esprit sans doute, son mari était mort au temps de cette ample justice.

La veuve ressemblait aux saintes femmes que les fresques montrent en pleurs au pied de la croix, dans les monastères latins. Jamais Sophia ne l'eût crue si méchante hérésiarque en la regardant cuire des pâtisseries sur le disque de fer. Il l'étonnait que rien de cette tare morale ne parût au front, à la démarche de la matrone. Une paulicienne, une manichéenne devait être l'ostensoir de tous les vices. La jeune fille se la fût imaginée telle que les bacchantes qu'on voit encore en relief de bronze sur les vases païens. Au contraire, Euphrosyne ne recevait pas d'hommes. Elle lisait à voix pieuse les Epîtres de Saint Paul, vers la tombée du jour. Si elle ne fréquentait pas assidûment les offices de la Sainte Sagesse, si elle souriait lorsque sa locataire indiquait la pureté de la Théotokos, elle jeûnait le jour de la Passion, depuis chaque jeudi soir jusqu'aux matines du dimanche. Et parfois manquait de défaillir.

Sophia se rappelait cependant qu'aucune icone ne représentait la Vierge ni la croix, dans leur maison. On y adorait seulement le triomphe de Christ, tenant la boule du monde en la senestre, levant trois doigts de la dextre, le visage radieux contre l'auréole de gemmes. Toutes les lampes affectaient la forme d'une colombe en l'honneur du Saint Esprit. Or les Paulicéens et les Manichéens révèrent surtout le Paraclet. Certains jours l'Euphrosyne sortait mystérieusement à l'aube, elle ne rentrait qu'après le milieu du jour, lasse comme d'une longue route, et ses robes exhalaient une odeur d'herbes brûlées.

De tels signes étranges d'autres encore assaillirent la mémoire de la [illegible] [illegible] [illegible] hérésie de la dame qui hantait le [illegible] [illegible] les [illegible] de Constantin et l'empereur revêt ses vêtements avant de passer à l'hippodrome, puis celles de

l'Hippodrome lui-même, l'immense bâtisse ovale que dépassaient les mâts verts, les mâts rouges, qu'ouvraient des porches à cintres pleins sur lesquels des cochers de bas-relief conduisent leurs quadriges en bronze, qu'emplissait une rumeur continuelle de gens affairés, traînant leurs manteaux à la main, se rangeant contre les murs de marbre pour laisser la voie libre aux trotteurs blancs qui secouaient les crinières tressées d'écarlate et portaient des bracelets d'émail au-dessus des paturons. Cent marchandes arméniennes aux yeux de gazelle offraient des pastèques, des couronnes de feuillages, des poissons secs, des fromages de chèvre qui chargeaient les corbeilles en équilibre sur leurs cheveux gras. Les poings aux hanches, elles appelaient insolemment les hommes en sueur ; et avec de la convoitise aux yeux, elles faisaient trembler leurs gros seins dans le tissu des tuniques collantes. Des pierres barbares pendaient à leurs oreilles par de petits réseaux de pourpre. Sophia les enviait toujours secrètement. Nulle pudeur ne les empêche d'assouvir leur envie d'amour, elles ! Cent gaillards musclés et actifs, qui sifflent et poursuivent les coursiers par le dédale des routes sonores, les coucheront tantôt dans une botte de foin ; elles serreront les cuisses sur le frisson de reins virils, tandis que la nièce de Basile, la descendante d'Arsace mordrait les coussins de son lit roide et se sucerait les lèvres en râlant de désir, en fouillant sa mémoire pour évoquer l'image du soldat aperçu contre le tréteau des caloyers qui peignent des icones en plein vent, non loin des constructions encore inachevées du faubourg des Blachernes.

Alors Sophia se rappela les propos des bonnes femmes sur les mœurs manichéennes. On dit que les sectateurs de Cubricus se réunissent dans les souterrains, dans les vieux aqueducs, qu'ils accomplissent des cérémonies, qu'ils festoient, et que les flambeaux, éteints tout à coup, n'éclairent plus les embrassements hasardeux des convives masqués par l'ombre. On dit encore qu'ils gagent des nègres à cause de leur vigueur génésique, parce que leurs prêtres se servent de semence humaine pour leurs communions abominables... Sans doute Euphrosyne eût élucidé tout cela, eût donné des leçons précieuses et confié des paroles qui font bondir le cœur, qui arrêtent la salive dans la gorge, qui laissent frissonner l'échine et s'étreindre les cuisses des vierges. Mais Sophia n'oserait point interroger l'hôtesse maintenant, après l'avoir nommée anathème en étendant les trois doigts qui symbolisent l'Essence Trinitaire du Théos.

D'ailleurs ces contes mentaient peut-être. Basile riait aux éclats quand Damélis et ses filles insinuaient autrefois de pareilles accusations. Pour lui, Manichéens et Pauliciens ne formaient qu'une secte politique réclamant des économies à l'Etat, s'élevant contre les dépenses du clergé orthodoxe et du Palais, voulant une absurde égalité entre les citoyens, des lois somptuaires qui obligeraient chacun à la simplicité des Apôtres, comme Saint Paul en ses épîtres, la recommande. En outre, ils exigeaient l'expulsion des Juifs, et les assommaient à coups de bâton dans les rues parce que les magistrats du Sanhédrin cinq

fois avaient fait appliquer les trente-neuf coups de cordes à Paul durant ses prédications dans Jérusalem. A cause de cela, les Manichéens fomentaient des émeutes, car la populace, excitée par leurs homélies, pillait alors les ghettos, et il fallait que les soldats de la police intervinssent avec la pique ou la hache. Des séditions pareilles avaient motivé la grande répression de l'an 841, où plus de cent mille trouvèrent la mort tant à Constantinople que dans les autres cités de l'Empire.

Par riposte, ils s'étaient armés, alliés aux Bulgares. Ils avaient même converti à leurs imaginations le roi Bogoris qui leva l'étendard contre Théodora de Paphlagonie. Mais la prudente Augusta de lui faire dire : « O roi des Bulgares, certes tu me trouveras à la tête de mes légions, le glaive dans la main. Le Théos aidant, je te punirai d'avoir violé la paix afin d'entreprendre avantageusement la guerre contre un enfant ; car mon fils Michel est loin encore de la puberté. Et qui peut résister au Théos ? Tu seras vaincu. Mais fusses-tu même vainqueur, tu ne pourrais te glorifier pour cela puisque tu aurais combattu seulement contre une veuve et un orphelin. A la vérité, quel que soit le succès des événements, tu assumeras la honte d'avoir été battu par une femme, ou celle, plus infamante encore, de l'avoir battue ! » Frappé de ce raisonnement, Bogoris avait accueilli l'évêque impérial de l'ambassade.

Depuis que les deux souverains avaient ainsi convenu de la paix, beaucoup de Pauliciens rentraient secrètement dans les villes grecques ; il n'y a rien à gagner chez les Bulgares, qui restent pauvres et dépourvus de politesse. Selon l'apparence, Euphrosyne était du nombre.

Ces souvenirs se rangeaient subitement, accourus du désordre, de la multitude et de l'oubli qui garnissent les réserves mystérieuses du cerveau. C'était comme le déroulement d'une vieille tapisserie envoyée au tisserand, et qui, après un long séjour dans l'atelier est rapportée, tout à coup neuve, raccommodée, reteinte, avec l'évidence éclatante de ses couleurs.

Il fallut pour détourner Sophia de ses pensées qu'un rassemblement encombrât la rue. Sur la bosse d'un dromadaire lépreux couvert d'un filet de cordelettes amarante, un homme était assis, les jambes en croix. Dans un mauvais grec entremêlé de mots arméniens et persans, il vantait aux badauds le baume de Ctésiphon dont il versait au creux des mains tendues quelques gouttes huileuses tombant d'une petite outre. Des colporteurs habillés de peau de chèvre, un soldat en tunique verte et en capuche brune, des femmes empaquetées d'étoffes sombres écoutaient le rhéteur nasillard. Cependant, de sa bouche lippue terminant le long cou dépouillé par plaques, le dromadaire happait une branche de jasmin qui débordait la muraille prochaine. Des enfants s'extasiaient, car un paon juché sur la nuque basse du charlatan faisait la roue.

En un pli de son voile, Euphrosyne chercha de la monnaie d'ar-

gent. L'homme détachait de son baudrier une petite outre odorante ; il l'échangea contre la pièce. Alors la veuve releva du côté de la jeune fille un visage de larmes, et murmura :

— Ton orgueil refusera-t-il ce présent, ô Sophia ? Ignores-tu maintenant combien je t'aime, puisque je livrai, afin de sauver ton âme, colombe de Patras, le secret et ce qui en dépend : mon repos, mes biens, ma vie. Accepte-les cependant avec la suavité de ce parfum, qui compensera l'offense de ma piété envers ta candeur, lis du ciel, tour de nacre, étendard de pureté...

Elle perpétua toute une litanie. Sophia eut peine à reconquérir sa colère de l'instant passé. La voix dolente et humble coulait en elle, l'amollissait, noyait son horreur des hérétiques. Elle tâcha de rassembler les motifs de haine ; elle ne les retrouvait plus. Une voix sincère charmait, persuadait, et les larmes véritables de la bonne hôtesse tachaient les plis de son voile. L'Arsacide perdit le courage de l'affliger. Elle ne refermait pas la main sur le cadeau qu'on y avait posé : mais elle ne le repoussait point non plus. Une émotion détendait ses nerfs. Oui : Euphrosyne venait de lui offrir, en confiance, sa vie même avec le secret des Pauliciens ; et il n'appartenait pas à une descendante d'Arsace de trahir. Cela lui parut magnifique. Elle s'imaginait être une statue de la Théoctotos qu'une suppliante implorait. Elle s'admira telle, indulgente et miséricordieuse. Un sanglot enfla sa gorge. des larmes piquèrent ses yeux et jaillirent. Elle serra la main d'Euphrosyne, sans rien dire, et baisa les joues pâles de la veuve, disant :

— Jure-le par Christ. Ta prudence ne me parlera plus de ces choses qui me peinent, femme excellente... Je ne veux plus connaître ton erreur...

Rentrées, elles se jetèrent aux bras l'une de l'autre et pleurèrent longtemps.

Des jours passèrent. Sophia filait, derrière le treillage de la fenêtre, la laine des agneaux noirs. Le rouet ronflait. Le fuseau s'inclinait entre ses mains. Les Pauliciens l'inquiétèrent moins que les déceptions de son frère. Il ne réussissait pas à devenir un fonctionnaire du Palais. Bardas n'avait encore pu priver Ignace de la dignité patriarcale. Et tout le jour, Basile abandonnait les femmes, pour ne pas manquer aux intrigues nécessaires. D'ailleurs la jeune fille comprenait mal les discours qu'il rapportait de l'Hippodrome. Seulement il apparaissait que les compagnons habituels de l'oncle étaient des palefreniers et des eunuques, d'anciens fonctionnaires iconoclastes révoqués depuis que Méthode et l'impératrice avaient rétabli le culte des Images, des capitaines sans troupes, des entremetteurs, des embaumeuses et des bouquetières, des moines va-nu-pieds, des pèlerins qui n'atteindraient, en aucun jour, le terme de leur voyage, mais qui vivaient d'aumônes. Avec cette populace bruyante et arrogante, Basile recevait les largesses du Palais. Quelquefois même il rentrait muni

de viandes et de pains, de fruits géants que les officiers des tables impériales distribuent aux agitateurs, lorsque des festins ont été abondants, pour faire honneur à ces voix de l'opinion byzantine. Certaines confiseries reproduisaient des formes d'oiseaux, de couronnes, de croix. Des gâteaux étaient pétris à l'image du Paraclet.

C'était là tout le bénéfice Il se plaignit fort. Il injuria le destin. Il jetait ses sandales contre un Ignace invisible le nommant : « Vase d'hypocrisie ! Poche à fiel ! Bouche de mensonge ! » et puis mangeait goulûment, s'endormait ensuite, couché en rond, à la manière des chiens, parce que, soldat, il avait contracté l'habitude de cette posture dans les longues nuits froides autour du bivouac.

Dans le jour, il ne récitait plus ces contes inouïs où tant d'aventures éprouvent la fermeté des héros. Il ne composait plus d'iambes scandés par le sifflement de ses lèvres épaisses. « Et pourtant Photios m'a prédit l'empire ! » bramait-il soudain en rompant un silence morose, en repoussant l'échiquier, et son visage exprimait l'amertume de l'ironie, ou se contractait de haine.

A vendre des chevaux, à en acheter, à pourvoir de fourrages les greniers de l'Hippodrome, il gagnait cependant de l'or ; mais il le distribuait aux compagnons afin qu'ils criassent ensemble une acclamation, vers la fin de ses discours, et qu'ils allassent jusqu'à la taverne, répétant : « Ce Basile qu'on assure être le descendant des Arsacides opine avec éloquence pour les choses de la Ville. On dirait que des colombes s'envolent de sa bouche à chaque période. Notre Bardas, vous verrez cela, le fera quelque jour hétériarque et, plus tard, logothète. »

Malheureusement le destin ne réalisait pas les espérances de tels propos. En vain Basile se démenait-il de l'aube au crépuscule. En vain traînait-il à sa suite, et jusque devant l'étal d'Euphrosyne, toute une clientèle loqueteuse claquant de la sandale sur les cailloux cimentés de la rue. En vain abreuvait-il les trois capitaines encerclés, par dessus leurs haillons, dans les tours de baudriers en cuir de crocodile, où pendaient des cimeterres ébréchés et nus. En vain se signait-il avec les douze moines barbus de la face et rasés au crâne qui passaient les mains dans les trous de leur froc pour se gratter les reins. En vain parlait-il à demi prosterné devant l'évêque d'Hermopolis qui, assis sur un âne galeux, laissait pendre dans la poussière une dalmatique dédorée, frappait les alvéoles vides de joyaux sur son agrafe, s'il conjurait le Théos de secourir ses malheurs orthodoxes, de punir les cruautés sarrazines pour l'avoir chassé du siège épiscopal pour avoir dispersé le troupeau des fidèles et transformé en une écurie d'onagres, la basilique à la dédicace de St-Mathieu.

« Ainsi la Paphlagonienne néglige, fille de Patrice, les serviteurs de la Très Illuminante Pureté, pleurait-il en imposant sa bénédiction à Sophia. Vois mes diacres ! (*il montrait quatre sordides gaillards trapus et hirsutes qui maniaient, ainsi que des massues, leurs lourdes croix de cuivre*). Ils jeûnent trois jours sur quatre. Parfois nous dres-

sons un modeste autel au bord de la route impériale ; en échange de nos prières nous réclamons au voyageur son offrande. Celui qui passe solitaire ou devant une escorte peu nombreuse donne l'argent, mais celui-là refuse arrogamment qu'une cohorte de serviteurs armés accompagne... En vérité je vous le dis, mes frères, on n'honore plus le Théos, d'une âme universelle. Les Sarrazins foulent dans l'impunité abominable l'Ambon même dont Notre Evangéliste consacra l'emplacement à Hermapolis ! Et nulle veuve pieuse n'assure la solde des centuries que ces nobles-ci, vaillants capitaines, mèneraient au combat contre les ravisseurs. Oh, qui me rendra la vue de la Jérusalem Céleste, et le doux sourire du Sauveur ! Chaque nuit je montais au faîte du campanile. Entre les plaines du Ciel, m'étant exténué par l'abstinence et la prière, je te contemplais, Splendeur du Plérôme Universel, Illumination du Monde, Assemblée radieuse des Eons ! Les harpes des archanges sonnaient comme une mer calme ! La Théoctotos étendait son voile bleu sur le jardin des étoiles. Il pleuvait un miracle de parfums. Ma pénitente languissait d'amour céleste sur la poitrine de son père spirituel... Maintenant je campe sous une arche de l'Aqueduc, ou dans les maisons inachevées des Blachernes. Vos courtisanes me jettent par dérision les épluchures des limons. Les moines de mon cortège veillent avec des triques pour repousser de notre gîte les chiens féroces de tes rues, Byzance ! Cité impie des Autocrators... Urne d'orgueil ! Lice en chaleur que souillent les ruts de tous les Barbares ! Va, ton temps est écoulé. Comme Jean à Pathmos, j'ai vu descendre du Firmament l'Ange qui tient la Clef de l'Abyme et une grande chaîne en sa main. Il prendra le dragon, ton corps couvert d'essences précieuses, et qui est l'ancien serpent appelé Nahasch par les Juifs, celui qu'on nomme aussi Baal, Ahriman, Athamaroth et Satan. Et il t'enchaînera pour mille années ! »

A la fin de la période, il crachait une salive qui noircissait la poussière en forme d'étoile ; il étendait les bras sur une croix invisible. Sophia voyait alors le Rayon Céleste transparaître en ses membres. Les peaux blettes de son visage se sanctifiaient d'une douleur mystique... Ses petits yeux grossissaient, hors de leurs bourrelets de chair ; sa barbe rare se hérissait autour de ses joues hâlées. Les loques de pourpre doublant sa dalmatique pendillaient ainsi que les plumes de vastes ailes en essor ; et l'âne galeux dressait ses hautes oreilles semblables aux cornes sataniques de l'Ombre. A cet instant, pour l'âme religieuse de Sophia, le prélat représentait le triomphe de la Jérusalem Céleste sur la Jérusalem terrestre, l'extase des Eons reflétée en ombre par la patience inquiète de la bourrique noire.

Et les diacres aussi brandissaient leurs grands crucifix de bronze vers le ciel grisâtre, et les capitaines ébranlaient leurs cimeterres à coups de poing frappés sur leurs ceinturons ; et les moines psalmodiaient ensemble de tonitruants « Kyrie eleison ! » qui forçaient les groupes de passants à faire silence pour de rapides signes de croix. De la foule s'interrogeant, se pressant, bousculant les éventaires des

fruiteries, cent exclamations montaient alors : « Ecoute, ô femme, la plainte du saint évêque. — C'est encore un que le Logothète a laissé piller par les Sarrazins. — Regarde quelle souffrance a flétri sa figure ! — Sa souffrance ou l'abus du vin ? — Silence, iconoclaste, peste des camps manichéens ! — Gloire à Bardas qui te sauvera, Byzance, de tes Hypocrisies et de tes Lâchetés ! — Approuve Basile le Macédonien, descendant d'Arsace... Sa charité et sa richesse recueillent la détresse de nos prélats que la Paphlagonienne abandonne. — Père des chrétiens que ta Spiritualité Excellente accepte ces melons et ces bananes offerts par une âme pieuse et payés par une monnaie probe ! — Prends mes sandales, Patriarcalité d'Hermapolis ; j'ai honte de marcher sur du cuir neuf quand tes orteils crèvent les souliers rituels. J'irai pieds nus, jusqu'à ce que l'Hypocrisie d'Ignace cesse de souiller la Sainte Sagesse. — Aïe, courage, Jean fils de Grégorios, persévère dans la piété. — Bardas et Basile te rendront bientôt tes sandales. — Et ils y joindront des cnémides tannées dans la peau de Théoctiste, logothète, Amant de la Paphlagonienne ! — A moins, outre de Cappadoce, que ce bâton-ci ne lui décolle la mâchoire, à ton Bardas ! — Petit père, ne te fâche pas, cache le gourdin, Petit Père des pauvres ! — Quel sacrilège a prononcé, hors des formules, le nom de la Très Pieuse Impératrice des Romains ? Que celui-là vienne ici mesurer la profondeur de son ventre à la longueur de mon braquemart. — Soleil éclaire mille ans l'Augustalité de notre Très Pieuse Théodora qui a rétabli la Face du Théos sur les murailles saintes, et rendu le sourire de la Théoctotos aux iconostases ! — Mort aux pauliciens et aux iconoclastes abominables. — Eïa ! Eïa ! petite poule, fuyons d'ici, voilà qu'ils ramassent des pierres. — Baisse l'auvent, fils de Johannès, ou bien ces possédés piétineront tes pastèques mûres ! — Kyrie eleison ! Kyrie eleison ! — Paix aux hommes de bonne volonté ! — Rentre ton glaive, toi, l'Arménien. Si tu ne veux pas voir ta carcasse pendue à la potence de la Porte Eléphantine.— Crains les haches des Scholaires. — Avec ton beau manteau, tu attirerais leurs coups d'abord ! — Ils frappent de préférence sur qui montre un opulent butin ! — Vanité, vanité, mes frères ! Je ne suis pas venu apporter la guerre parmi vous, mais le baiser de paix et l'humilité de ma plainte épiscopale ! — Avance, Spiritualité d'Hermapolis, ton âne fiente sur mes aubergines ! Avance donc... » Un éclat de rire général calmait souvent ainsi les factieux. Et chacun s'en allait atténuant les sarcasmes. La poussière retombait. Les marchands réparaient le désordre des étalages, dans le cadre du cintre bleu ouvrant, sur les objets ou les fruits, une étroite baie.

Basile retenait facilement autour de l'évêque d'Hermapolis plusieurs badauds, portefaix, et soldats fanfarons qu'il menait boire à la taverne voisine. L'évêque s'y lamentait ; les moines dissertaient, en comptant sur leurs doigts les points de l'argumentation ; les capitaines péroraient au souvenir de leurs anciens exploits. Entre ceux-ci, Sophia choisissait pour se réjouir l'un qu'on surnommait Egômène,

parce qu'il commençait chaque phrase par ces deux mots significatifs : « Moi, d'abord... » Et il effilait, d'un geste toujours égal, sa barbe bleue, sous le nez en bec de corbeau. Les deux autres ne l'ennuyaient pas moins ; l'un, Philothée ressemblait à une barrique de salaisons hissée sur deux mollets torses ; l'autre, Hermotime, s'apparentait de toute l'allure aux chiens jaunes qu'on voit sournoisement courir le long des boutiques, où ils happent la viande et le poisson quand nul ne les observe.

Les diacres replets et les moines très maigres ne lui valaient pas moins de gaieté malicieuse, lorsque le cortège en haillons quittait la place pour regagner les Blachernes. Basile y avait pris à loyer une demeure en construction, le propriétaire étant mort presque insolvable, et les héritiers entamant une procédure contre les maîtres des maçons. La bande y campait parmi les plâtras et les tas de briques. Des nattes pourries remplaçaient les huis encore futurs. Les poutres tenaient lieu de sièges et de tables ; le foin de l'Hippodrome servait de lits. Devant la porte, les moines tour à tour prêchaient aux gens de la corporation, aux charpentiers, aux serviteurs des maçons. Les capitaines contaient leurs fables des guerres, les diacres leurs voyages. Ensuite l'auditoire partageait avec eux son fromage de chèvre et son pain gris.

Sophia emmenait Euphrosyne de ce côté pour les voir. De jour en jour la troupe s'accroissait d'autres moines, d'autres soldats, d'eunuques qui ressemblaient, à cause de leurs hanches lourdes et de leurs rides, à des vieilles femmes ; en outre ils marmonnaient et branlaient de la tête. Le Patrice Bardas chevauchait par là fréquemment. Alors ils sortaient tous, en une ovation : « Longue vie au Patrice ! Sauve nous, Tutélaire ! Bras du Théos ! Langue de la Vérité ! » Il les saluait noblement du haut de son cheval, il inclinait sa taille dans le long vêtement violâtre damassé d'or et fendu sur le sternum, sur l'échine, afin de recouvrir, en panneaux roides, les jambes engagées dans les étriers d'argent.

La jeune fille aimait cette face altière, pâle, ce nez busqué, cette longue barbe rousse et grise, ces froids yeux clairs, cette grande main gantée d'écarlate. Il lui parut souvent qu'il la regardait avec complaisance. Elle rêvait alors d'être introduite auprès de lui par une entremetteuse, de s'abandonner aux grandes mains écarlates, de subir la cruauté de sa débauche, de frotter à la longue barbe rousse et grise les pointes énervées de sa gorge. Une fois, elle rougit trop de sa pensée. Euphrosyne l'en reprit sévèrement, bien qu'elle aussi acclamât Bardas. Sans doute espérait-elle qu'il vengerait les Pauliciens tués selon l'ordre de Théodora ; elle laissait entendre que ses frères le soutiendraient de tout leur pouvoir, de leurs armées mêmes.

— Tu vois donc tes frères, ô Euphrosyne ?

Elle ne répondit.

A nouveau, leur amitié première les unissait cependant.

La veuve ne gardait pas rancune de l'injure qui l'avait nommée

anathème comme les sacrilèges et les blasphémateurs exposés par décret ecclésiastique à la malédiction des fidèles, sur le parvis des églises. Mais elle donnait gravement des conseils à l'adolescente. A maintes reprises elle la consola des colères de Basile que ses déboires politiques rendaient irritable. « Prie le Théos qu'il aide les projets de ton frère, et sa miséricorde exaucera ta prière. Es-tu assez pure, fille d'Arsace ? Il faut être pure. Alors tout réussit. On porte en soi la puissance des Eons, si l'on devient, par la sainteté, un Eon soi-même. »

Euphrosyne vivait chastement. Rien des ardeurs qui torturaient Sophia ne semblait la gêner. Pourtant la vieillesse ne la menaçait guère. Grasse et vigoureuse, elle se parait encore de fraîcheur, de malice. Des cheveux fort noirs couvraient son front de mèches ondulées ; ils tombaient au long des tempes et des joues mates, se terminaient en boucles courtes sur les épaules. Elle avait le regard vif et bon, la bouche rieuse, les mains agiles, la démarche indolente, le corps un peu massif. Des chalands la courtisaient lorsqu'elle alignait devant eux les trésors de ses coffres. Mais elle savait les éconduire d'une moquerie.

« Sûrement, méditait Sophia, l'hôtesse ne souffre point de l'envie amoureuse. Elle reste pure. Je ne le suis guère. Dès que je ferme les yeux, des images honteuses se dressent ; je frémis tout entière. Je devrais pratiquer l'abstinence d'Euphrosyne. Peut-être il y a-t-il quelque vérité particulière dans ses imaginations. Je veux m'accoutumer à ses habitudes et me priver aussi de grosses nourritures. Les herbes suffisent à maintenir la santé du corps. Elle dit que les viandes chargent le sang de vapeurs lourdes qui donnent des cauchemars ; que le pain et les gâteaux engraissent ; que les boissons font enfler le ventre. Je me priverai de cela. »

Des salades bouillies et les racines de raifort la contentèrent. En prononçant des oraisons, elle buvait l'eau de la fontaine afin que l'intérieur de son corps fût bénit à chaque gorgée. Elle pensa plus à la Jérusalem Céleste. Elle construisit le rêve du Plérôme, illuminant de ses Puissances les perspectives amoncelées de légendaires basiliques. Il lui advint de rester sans nourriture deux jours, son frère n'étant pas rentré chez l'hôtesse. Tout un matin où criaient ses entrailles, elle attendit avec confiance l'aigle qui apportait la nourriture aux solitaires dans la Thébaïde, et l'ange qui encensait leur visage saint.

A son retour Basile s'aperçut de cette faiblesse ; il fit tout avouer, la réprimanda. Maigrissant, elle pouvait perdre sa beauté. Il la contraignit à partager les viandes saignantes dont il s'alimentait lui-même, à la mode des Varangs. Il se fortifiait, lui, pour les prochains combats, disait-il, entre des invectives à l'adresse de Théoctiste et d'Ignace. Il faisait tâter le roulis de ses muscles sous la peau velue des bras. Alors Euphrosyne invoquait Christ, en criant qu'elle n'avait jamais vu d'homme aussi fort.

Quand les deux femmes se retrouvaient seules ensemble, l'adoles-

cente décrivait les extases de ses jeûnes. Une fois elle avait vu Christ entraînant la croix s'étendre sur elle, les lèvres tendues. Sûrement elle aurait reçu le baiser. La peur de s'évanouir, de mourir, l'avait obligée à se reprendre en haletant. Mais elle avait senti l'odeur suave des cheveux divins, de la barbe dorée ; elle avait aspiré le parfum de l'haleine ambrosiaque, cependant qu'elle-même, chair et os, semblait se fondre, s'épancher, telle une cire chaude. D'autres fois, au contraire, le Sauveur se répandait comme la pluie d'un lait tiède qui pénétrait sa peau. Du doigt, si elle faisait le geste d'étendre les taches du liquide miraculeux, elle sentait une substance onctueuse se diluer en caresses fluides. Un matin, à la naissance de l'aube, elle avait vu tous les Eons se précipiter vers sa nudité dans les rayons de l'astre apparu. Et ç'avait été une grâce indicible. Leurs forces l'avaient secouée de grands frissons délicieux.

En mille autres instants, elle obtenait des béatitudes.

— O Euphrosyne, ta science m'apprendra-t-elle les raisons de ce bonheur pressenti durant l'abstinence ? Ta parole, plus douce que le miel, déjà m'avait avertie de ces faveurs.

— Je pourrai. Colombe de Patras, satisfaire ta curiosité pieuse quand tu m'auras relevé du serment qui scelle ma bouche.

Un soir la jeune fille tout à coup commanda, devant les réticences de l'hôtesse.

— Oublie donc ton serment. Descelle ta bouche. Que Christ te protège si tu prononces des paroles indignes de Lui ! Je m'en lave les mains ainsi que Pilate se lava les mains.

Sophia versa sur ses ongles l'eau d'une petite urne.

— Apprends-le donc, vierge de Patras : dès que les bonnes extases t'enchantent, c'est le Plérôme qui descend jusqu'à toi.

— En vérité, le crois-tu ? Comment retiendrais-je en mon être impur, les essences du Plérôme ?

— Ainsi les retient la lueur des métaux ; ainsi la chanson des sources, ainsi le plumage des oiseaux. Ta beauté leur ressemble, n'est-ce pas ? Le Rayon Céleste se plaît en ta splendeur naturelle. Mais prends garde, ô Sophia. Si tu l'emprisonnes trop, tu assumeras la peine de ton orgueil. Voulant capter les Essences supérieures par le moyen de tes qualités attractives, le Démiurge t'inspirera les vices de Caïn : l'appétit des viandes, l'alourdissante paresse, la luxure qui obsède l'intelligence et la rend démente, la colère qui obsède le cœur et l'affole de haine. Alors tu ne pourras plus penser le Divin Plérôme ; tu t'abîmeras dans les enfers, qui sont la bêtise de Caïn.

— Je sens que tu ne dis pas de mensonges, bonne hôtesse, petite mère tendre ; continue... continue...

— Evite les pièges de Caïn. Défends-toi de manger les chairs d'animaux. Surtout, quand un homme t'aimera, laisse la semence tomber à terre. Car la génération emprisonnerait le Rayon Céleste dans ton ventre, et tu deviendrais mère du démon.

— O Théos écarte la malédiction !

— O Sophia, il en est ainsi. Je te révèlerai de grands mystères encore, si tu désires que Basile triomphe avec notre Bardas ; et tu deviendras une élue, une Pureté.

— Toi, tu es une Pureté...

— Qui peut le dire ? Je n'ose pas le penser, vraiment. Tu vois : je me nourris très rarement de viandes ; si j'étais pure, au contraire, je ne m'en priverais point, car, les mangeant, je séparerais le Rayon Céleste de la Matière, du Démiurge ; je la délivrerais, elle remonterait au Plérôme, dans la Jérusalem Céleste.

— Oh !

— Christ assainissait tout ce qu'il toucha. Aussi la Mère de Dieu est nommée la Très Illuminante Pureté. Elle n'acquit point d'elle-même cette vertu du Plérôme. En passant par sa matière adamique et terrestre, le Sauveur la lui imprima. De même il l'imprimera à tous les hommes, à toute la terre quand l'œuvre de Rédemption sera close. Et voilà pourquoi Marie porte le nom même de Maïa qui est l'apparence des choses... Il faut que Christ passe en notre chair et la purifie, ô Sophia ; il faut... Il le faut, afin que la Lumière Céleste triomphe du Démiurge, de Jahveh et des Juifs, son peuple néfaste..., le peuple noir comme l'Abyme...

Elle se jetait à genoux devant l'icône où la gloire de Christ brillait à la lueur d'une petite lampe en forme d'oiseau.

Sophia tremblait, priait.

PAUL ADAM

Elle est incorrigible

à F. F

Non, petite, n'insiste pas.
Vois-tu! c'est tenter l'impossible.
Ils sont trop pour si peu d'appas
Et tu fais un maigre repas
Pour la boulimie indicible
De tous ces gens dont tu frappas
Le cœur héroïque ou prud'homme.
Que feras-tu de tous ces hommes,
Majuscules, nains ou moyens,
Benjamins frais, rances doyens?
Tu n'as vraiment pas les moyens
De tous les satisfaire; en somme
Ton nombre est limité de sommes.

Pourtant tu les veux tous; bien! bien!
Et amoureux! cela te flatte!

Qu'il s'étrique ou qu'il se dilate,
Qu'il soit turc, kroumir ou nubien,
Gomme-gutte, ébène, écarlate,
Follement beau, sagement laid,
Etique, adipeux ou replet,
Manchot. cul-de-jatte ou complet,
L'hommage de tout sieur te plaît.
Car l'âpre désir te dépèce
De voir pendue à ton épaisse
Chevelure toute l'espèce.
Il n'est si décrié magot,
Boscot, tortu, rothomago,
Bougre de si pauvre structure
Dont le regard ne confiture
D'allégresse ton cœur gogo.
Ah! que ta nature est nature!
Tu n'admets pas qu'une autre en ait!
Ta plume le crie sur ton feutre
Et tout homme s'avoue benêt,
Goîtreux, ridicule et punais

Dont le viscère sot et pleutre
En te voyant demeure neutre.
Bélître qui te méconnait!
Il faut que chacun te préfère.
Parbleu! Quant à les satisfaire
Tous, dame! c'est une autre affaire!

Oh! si c'était possible, Tous,
Alors quels merveilleux toutous
Et matous!
Ils trotteraient dans ton sillage
Avides de mettre au pillage
En des Enghiens ou des Chatous
Tes charmes où leur papillage
Trouverait quelques plaisirs fous.
En ce cas, ce serait parfait!
Mais leur nombre veut qu'un effet
Les trois quarts d'entre eux soient bloffés.

De tout cela, petite amie,
Tu sais que je ne te veux mie.
Mon cœur est plein de bonhomie
Pour le tien tendre comme mie
Et qui voudrait se partager
A l'ami comme à l'étranger.
Ne pas te donner t'anémie!
Ce petit cœur, sans décorum,
Souhaiterait baba au rhum
S'offrir à toute gourmandise,
Epars, infiniment épars,
Donnant de soi toutes ses parts
Afin que chacun, quoi qu'on dise,
Goutât de cette friandise
Et subséquemment
Connût un moment
L'heur d'être l'amant.
Va! Ne crains pas que je t'en veuille!
C'est dans l'ordre que tu t'effeuilles
Et distribues infiniment
Ton corps délicat et charmant!

Pour les joies que tu en recueilles!!

Donc, ma chère, ne discutons

Point! Puisque c'est ta destinée
D'être la chose butinée,
Reprends ta pauvre âme obstinée
Loin des chemins où nous luttons
Et buttons.
Tu ne nous es pas la compagne
Forte d'âme qui ne dévie,
Heureuse de faire campagne
Avec nous et contre la vie;
Celle dont le charme d'enfance
Cèle un cœur trempé de fierté,
Rempart dressé pour la défense,
Source active vers la bonté;
La fidèle dont la caresse
Divine de don et d'accueil
Guérit par sa bonne tendresse
Le mal d'être seul et le deuil
Et fait refleurir l'allégresse.
Laisse-nous : va-t'en loin d'ici!
Tu fus trop notre inquiétude,
Notre alarme et notre souci!
Nous préférons la solitude
Et la détresse de l'étude
Aux affres d'être à ta merci.

ROMAIN COOLUS

Le nommé Graviou (1)

Que les patriotes me permettent de dénoncer un abus intolérable, monstrueux, et d'une pratique constante dans les armées de terre, comme dans la flotte.

L'Etat a des responsabilités envers ceux qu'il emploie.

Il est abominable, hideux, qu'il tente de s'y soustraire?

Il le fait journellement, assuré, le plus souvent, du silence des victimes, ignorantes et sans défense.

Un soldat, un marin, blessés « en service commandé », *incurablement*, ont droit à une pension? Par des subterfuges inqualifiables, ils seront frustrés. On ne leur délivrera pas de *certificat d'incurabilité*. On les traînera en longueur. On les enverra en convalescence. On les réformera en leur faisant accepter une *gratification* dérisoire. Et le tour est joué.

J'ai mené une enquête. Les réponses ont été uuanimes. Et je vais donner un exemple immédiat.

Le nommé Graviou, Joseph-Marie, a été « levé d'office » le 2 avril 1895 — « renonçant au sursis que pouvait lui conférer son frère alors sous les drapeaux », porte son livret.

Le 29 février 1896, il obtient le titre de chauffeur auxiliaire.

Le 8 mai 1897, à bord du *Hoche*, en rade de Cherbourg, vers onze heures du matin, ordre était donné de mettre « une vedette » à flot. Une amarre se rompt. La « vedette » reste suspendue par l'arrière aux « porte-manteaux ». Trois bommes tombent à la mer. Un est tué. Les deux autres blessés, dont Graviou, qui, la jambe cassée en deux endroits, secourt encore son camarade, nage, remonte à bord, par une ouverture à torpille.

Là, commence sa lamentable odyssée. Les médecins voient parfaitement qu'il demeurera estropié. Mais on ne le renverra pas dans ses foyers avec certificat d'incurabilité. Il aurait droit à une pension... !

Voici le récit des faits, par Graviou lui-même :

Blessé le 8 mai 1897 à bord du *Hoche* dans l'accident de la vedette n° 1 vers dix heures cinquante du matin, atteint de fracture des deux os de la jambe gauche, envoyé d'urgence à l'hopital maritime de Cherbourg.

Au mois de juillet 1897 avant de sortir de l'hopital le Médecin traitant M. Castagné dit que je devais être encore content d'avoir la jambe et qu'il avait fait tout son pouvoir.

Le 17 novembre on me demande si je veux aller en convalescence.

Le 19 novembre 97. On me demande avec M. Sadout Médecin de 1re classe si je veux être réformé avec gratification et le même jour il me dit que j'étais improbe au service; le 10 décembre 97, on me propose pour les eaux termales

(1) M. Alexandre Verchin, à l'*Express de Brest*, dans un article substantiel, a chaleureusement plaidé la cause de Graviou, — sans que les représentants de la région se soient émus. C'est dans son bel article et dans les documents que m'a remis Graviou lui-même que je puise les éléments de ces pages.

d'Amélie-les-Bains la 2e saison d'hiver; rentrer à l'hopital d'Amélie-les-Bains le 14 janvier 98 sortie le 13 mars sans amélioration et rentrer au 1er dépôt le 16 au soir le 19 on me fait un billet d'hopital le 20 je rentre à l'hopital en arrivant le médecin de 1re classe Sadout me dit qu'il allait me faire mon certificat d'incurabilité et que cette fois je ne rentrerais pas longtemps à l'hopital le 21 mars on me dit de même le 22 mars le médecin traitant commence à faire mon certificat d'incurabilité au même instant le médecin principal Laurent me consigne au lit en me disant quand me faisant un certificat d'incurabilité il faudrait me donné une pension et il se disputère sur ma situation le 5 avril on me demande si je ne peut marché et on me dit qu'on me ferait marché s'il le faudrait le 8 avril on me met au quart de la ration le 9 toujours de même comme récompense de mon dévouement alors le dimanche de Pâques je lui demande à manger et il me répondit que si on me donnerait à manger ma jambe gonflerait d'avantage et puis d'abord vous ne croyez pas être dans un restaurant ici le lendemain de même le 12 on me donne à manger et il me dit qu'il me fallait la réforme et une pension mais vous pouvez vous fouillez s'il n'y a que moi pour vous présentée et le même jour on écrit pour demander le certificat des eaux d'Amélie-les-Bains le 16 il me dit quon savait qu'est ce qui me fallait le 29 avril Dragome prépose pour les eaux termales pour la deuxième fois et le même jour je passe le conseil de santée le médecin en chef me dit comment vous n'êtes pas plus guérie que ça encore depuis pourtant il y à longtemps. Le 5 mais le médecin me dit il va aller aux eaux et après on va le réformé mais moi je m'en fou je ne serai plus là le 8 mai il me demande si ça allait mieux en me disant qu'il ne pouvait rien faire.

Le commandant demande le 1er août au médecin principal du 1er dépôt s'il faudrait me réformer et le médecin lui répondit que je revenais des eaux pour la 2e fois et quon verrait dans quelques jours le 5 août 98 je rentre à l'hopital le médecin principal Laurent me dit qu'il faudrait me faire une opération pour m'arranger un peut les os et les nerfs dans là jambe, le 6 août on me met un termomêtre à chaque pieds la gauche 28 degré la droite 34 degré dont il y avait 6 degré de différence entre les deux pieds. Longueur des deux jambes gauche 37 c. la droite 38 1/2 circonférences à 14 c. au-dessous de la rotule gauche 32 la droite 34.

Le 16 septembre je passe le conseil de santée et on me dit avec le directeur de service de santée que j'avais besoin d'une pension mais qu'on me donnerait une gratification renouvelable et un petit poste pour gagner ma vie, et au même moment je lui demande à me faire réadmettre et il me répond que aucune commission de réadmission ne me réadmettrais à cause de mon infirmitée causé par ma blessure le 14 octobre 1898 je passe la visite en présence de 5 médecins et ils m'ont dit que pour moi dit le médecin en chef je ne peux pas constater s'il est curable ou incurable non qu'ils ont tous répondu n'y moi non plus. Le même jours je passe le conseil d'administration on me dit que j'étais infirme et dans l'impossibilité de gagner ma vie mais que je devrais acceptez une gratification renouvelable; et au conseil supérieur on me consentait bien que je ne pouvais pas travailler sur mon métier de cultivateur n'y de marin mais si on me donnerait une pension comme j'avais l'air bien portant si je vivrais jusqu'à l'âge de 70 ans regardez qui dit le médecin en chef qu'elle somme cela ferait au gouvernement le 24 décembre on à voulu me renvoyé on à même signé ma feuille de route le commandant me fait appelé à plusieurs reprises en essayant de me faire partir même on m'affronte dans son bureau en présence du commandant en second du commissaire et du capitaine de compagnie pour essayer de me renvoyer à toute force sans consentement le 30 le commissaire me fait de même le 31 décembre je me présente pour me faire payé comme tous les camarades et on à voulu me faire signé avant que de toucher mon argent.

Le 2 janvier 1899 on me fait appelé avec l'adjudant principal et je me présente et au même instant on me met dans une voiture par 4 hommes un sergent pour les commandés et un enseigne le capitaine adjudant-major pour faire exécuté les ordres arrivé à la gare on m'embarque par force dans le wagon et on expédie mes bagages à Lannion et on me donne 46 sous pour me retourner

dans mes foyers arriver à Couville je descends du train et repart pour Cherbourg je rentre au dépôt vérs six heures à neuf heures du soir on me mets encore à la porte de la division par quatre hommes de garde sous la grêle et la pluie.

Que dirais-je qui valût les témoignages de ses supérieurs à Graviou? Voici des lettres qui montrent assez le dégoût et la violente tristesse des chefs, devant les « agissements » odieux des médecins.

Lettre de M. Boué de Lapeyrère, capitaine de vaisseau, commandant le *Brennus* :

Mon brave Graviou, je m'occupe de ton affaire. L'amiral Parrayon va s'en occuper aussi. Bon espoir et bon courage. Je te serre la main. — BOUÉ DE LAPEYRÈRE. 24 octobre 1898.

Lettre de M. l'amiral Parrayon :

15, rue de Naples, Paris, le 23 octobre 1898.

Je suis vraiment peiné, mon cher Graviou, de ce que vous me dites... Mais j'aurais beau vouloir qu'on vous donne une pension, que je n'y arriverais pas, si triste que soit la situation...

Du moment que la Commission de réforme ne juge pas que vous ayez droit à une pension, il ne m'appartient pas — quand même vous voudriez que j'aille jusqu'au ministre — de faire modifier son avis; je *n'ai pas le droit d'intervenir*. La loi est ainsi faite, mal faite si vous voulez; mais je ne saurais la changer en dépit de la peine que j'éprouve de vous voir reduit à une gratification renouvelable. — Je le répète : je mettrais encore dix fois plus de bonne volonté à m'employer pour vous, que je n'arriverais pas au but. — Mon *haut rang*, comme vous dites, ne peut servir à *rien* dans la circonstance. — Je vous envoie par la *division* de Cherbourg un mandat sur la poste de 30 francs.

Bien cordialement à vous — EM. PARRAYON.

Graviou a refusé la gratification.

Il a le dilemne obstiné. Ou je suis incurable, ou je ne le suis pas.

Dans ce dernier cas, si je dois guérir, gardez-moi, je ne demande qu'à rester. Si non, ma pension — ou, du moins, un poste qui me permette de ne pas mourir de faim.

Hélas, il est bien incurable, une jambe trop courte, incapable de se tenir, se traînant lamentablement.

Le long des quais de Lannion, ou dans son village de Brélévenez, il conte sa pauvre histoire. Ça doit encourager les camarades! Cependant, il ne rechiquait pas au service, lui! Il avait renoncé au sursis possible — et, mutilé, croyant guérir, ne demandait qu'à rengager! Brave petit gars, les joues roses, les yeux frais, vingt trois ans, un enfant encore, — invalide, qui ne veut pas croire, bien noté, aimé de ses chefs, à un pareil déni de justice et d'humanité...

Et il y en a de ces épaves vivantes, tout le long de la côte de France...

Qu'est-ce que ça peut bien faire, aux médecins, de certifier incurable un incurable? La pension? ce n'est pas eux qui paient? Mystère. Mais j'ai promis de me borner à l'exposé des faits.

JEAN AJALBERT

La Câlineuse [1]

XI

LES HAINES CRÈVENT AU BORD D'UN LIT

Les yeux sur ses bottines, inattentive au bruit et au mouvement de la rue, Juliette m'énumérait lentement et comme à plaisir les causes de son ressentiment. Elle semblait vouloir recueillir jusqu'aux miettes infimes de notre unique festin d'amour pour me montrer qu'elles étaient empoisonnées.

— Vous devez penser, mon cher, dit-elle, que lorsqu'une femme se donne à un homme, c'est une faveur qu'elle lui fait et elle entend qu'il apprécie le cadeau. Vous aviez l'air si indifférent ! J'étais exaspérée, je vous l'avoue.

Je lui répondis brutalement :

— Croyez-vous que l'arrivée de ce soldat dut me rendre bien heureux ?

Elle eut un rire singulier.

— Ah ! c'est cela ?... Vous êtes jaloux d'un *troupier* à présent ? Alors, qu'est-ce que je suis donc à vos yeux !

— Mais ce troupier est un jeune homme. Il vous suivait partout comme un chien, comme un amant. Et si vous le traitiez avec une familiarité assez vive, cela ne prouve pas, je pense, qu'il vous fût indifférent.

Elle attendait mes paroles en me regardant d'un air inquiet. Quand j'eus fini, elle haussa les épaules.

— Vous êtes ridicule, tenez !

— Mais ce jeune homme, pourquoi est-il toujours à vos côtés ?

— Je vous l'ai déjà dit. C'est un fou, un pauvre garçon qui s'est mis en tête de m'aimer d'un amour respectueux et servile qui ne doit pas vous effrayer. Je le rudoie, je le maltraite : il m'aime davantage... Le commandant l'avait pris à son service, seulement je l'ai gardé au mien. Il m'est bien utile parfois. Ainsi, le soir où nous avons soupé ensemble, s'il n'était venu m'avertir le commandant partait, et qui sait ? peut-être pour ne plus revenir.

J'avais cette exaspération vague qui s'irrite de tout, sans connaître son ennui. Si amoureux que je fusse de Juliette, si inexplicable que m'eût paru à trois reprises différentes, la présence de ce soldat auprès d'elle, ce n'était point de cet homme que j'étais jaloux, et Paul, non

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 novembre, 1er et 15 décembre 1898 et 1er janvier 1899.

plus, ne me semblait point à craindre. C'était son âme qui m'agaçait, et me rendait furieux, son âme tour à tour naïve et obscure, qui un instant, apparaissait dans ses yeux, s'offrait sur ses lèvres, puis, sans qu'on devinât pourquoi, se retirait brusquement et se couvrait de ténèbres. Juliette eût été franche que je n'aurais pensé qu'au plaisir de l'avoir près de moi, et maintenant j'étais absorbé par la blessure que faisaient, à mon orgueil, toutes ces apparences de mensonge.

Je ne savais à qui m'en prendre. Les lèvres me brûlaient de lui rappeler cette conversation insultante que j'avais surprise au Palais-Royal. Dans l'état où j'étais un homme n'a nulle délicatesse, nul esprit. Ma vanité fut la plus forte et m'empêcha de m'abaisser ainsi. Je dis seulement:

— Pourquoi ne m'avez-vous pas reconnue quand vous êtes montée dans le train, à la gare ?

— Le commandant était derrière moi.

— Il n'eût pas remarqué un clin d'œil, je suppose.

— C'est ce qui vous trompe. Il est excellent observateur. Vous comprenez que je tiens à lui. Quand sa mère mourra, il aura cent cinquante mille francs de rentes. Cela ne se trouve point dans le pas d'un cheval, un amant de ce genre, sérieux, et qui n'a nulle envie d'aller prendre de l'amour ailleurs.

— J'avoue, dis-je, que je n'ai point pour ma part d'héritage à espérer.

Elle resta silencieuse quelques instants, puis derrière le petit mouchoir dont elle essayait de se cacher la figure, elle éclata en sanglots.

— Ah ! fit-elle, pourquoi suis-je venue ! pourquoi suis-je venue !

Ses yeux, humides de larmes, se portaient snr mon visage comme s'ils eussent épié dans mes traits l'effet produit par ce grand chagrin. J'étais attristé, agacé ; je devais avoir une physionomie assez maussade qui sans doute lui parut fort drôle, car au milieu de ses pleurs tout à coup elle éclata de rire, me disant ensuite pour s'excuser :

— Ah ! si vous voyiez la figure que vous faites !

Ma fureur s'en alla au bruit de cette gaieté. Et je baisai ses lèvres riantes.

— Mon Dieu ! m'écriai-je, comme c'est stupide de perdre en querelles de belles heures !

— A qui la faute ?

— A moi ! A moi ! me hâtai-je de répondre, prenant sur mon dos tous les torts.

— C'est quelque chose de se reconnaître coupable.

— Alors pardonnez-moi.

Elle tourna la tête pour voir si personne ne nous suivait et finalement elle m'embrassa. Nous entendîmes un léger chuchotement au-dessus de nous et, nous aperçûmes deux jeunes filles, la tête perchée en dehors d'une fenêtre, qui nous regardaient en souriant d'un œil curieux et indiscret.

Un peu gênés par leurs regards nous descendîmes la petite ruelle

baignée d'une ombre fraîche. La lumière frôlait seulement les derniers étages des maisons où des chemises de toutes couleurs pendaient comme des drapeaux. Des vieilles femmes, non sans majesté, peignaient des bambins noirs et barbouillés ; de temps à autre elles arrêtaient leur besogne et, comme on admire une perle fine, elles considéraient entre leurs doigts les trouvailles qu'elles avaient faites dans les longues et poudreuses chevelures ; au milieu de ces occupations les commérages allaient leur train d'une porte à l'autre et emplissaient la rue d'un murmure d'abeilles.

Des poules s'effarèrent dans nos jambes, et une fillette vint répandre un baquet d'eau devant nous comme si c'était sa façon de nous rendre hommage. Tandis que Juliette essuyait des gouttes qui avaient jailli sur sa robe, une main tout en os jaunes et en veines bleues sortit d'un couloir obscur, lui prit le bras.

— Una bella camera, signora mia, faisait une voix plaintive.

Il y avait au-dessus de la main décharnée un châle noir et, au-dessus de ce châle, une toute petite figure que les ans avaient à demi mangée, ne laissant que de grands yeux douloureux, blancs et immobiles sur une boulette de cire ancienne. La voix, qui nous avait appelés, sortait de cette figurine.

— Una bella camera, signore, dit-elle encore.

On s'adressait maintenant à moi sans doute dans la pensée qu'en nous implorant tous les deux on arriverait à décider au moins l'une de nos volontés.

Cette face chétive avait un air respectable ; et, bien que mon désir ne le fut point, la bienveillance qu'elle exprimait m'attira vers elle.

— Cette dame nous offre une chambre, dis-je. Si nous entrions dans sa maison ?

— Pourquoi faire, mon Dieu ! demanda Juliette étonnée.

Elle lut la réponse dans mes yeux et sourit.

— Mais nous allons nous faire assassiner !

— Oh ! dans une maison où il y a une madone !

Et je lui montrai, derrière un grillage où brûlait une petite lampe, une statuette ébréchée couronnée de fleurs artificielles. Ce signe de la piété des habitants la décida. Mais dans le corridor sombre où la vieille nous précédait, elle parut regretter son escapade. Il fallut l'entraîner un peu jusqu'à la chambre qu'on nous donna et que remplissait presque entièrement un meuble faisant l'office de lit mais qui ressemblait à une estrade, à un échafaud, à tout ce qu'on voudra. Il n'y avait pour tout ornement qu'un large bénitier de coquillage surmonté d'un Jésus tout rose qui ouvrait ses bras. Juliette, en apercevant le bénitier, y trempa ses doigts et fit le signe de la croix. Je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Comme vous devenez pieuse ! C'est le pays sans doute qui vous rend ainsi ?

— Mais j'ai toujours été attachée à la religion... Et puis ça nous portera bonheur.

Cependant la petite vieille entra dans des explications sans fin sur le mode et le prix de la location. J'avais beau accepter toutes ses conditions, elle persistait à nous assourdir de ses bavardages. Je dus la mettre doucement à la porte.

— Ah ! s'écria Juliette, comme c'est mal de tromper ce pauvre commandant !

Elle céda toutefois sans prières à mon étreinte et nous tombâmes enlacés sur ce lit de planches, lit d'ermite plutôt que d'amoureux où je fus ravi de la serrer dans mes bras. Soudain elle se désenlace, court à la fenêtre, inspecte sa toilette.

— Si j'allais me salir ici, dit-elle, savez-vous qu'il n'y a personne à Naples capable de me faire une robe comme celle-ci ? Elle n'a l'air de rien, n'est-ce pas ? Et bien, c'est un bijou de robe. C'est un amour de petit tailleur, que j'ai déniché moi-même, qui me l'a faite. Il travaille mieux que Doucet.

— Juliette, Juliette, vous ne sentez pas l'importance de ce que nous faisons.

— Mais si !... C'est pour être plus à l'aise.

Comme elle revenait vers moi, une porte que nous n'avions pas remarquée, s'ouvrit et notre vieille logeuse apparut encore. En apercevant Juliette en chemise contre moi, elle se voila les yeux.

— Jesu ! Cristo ! Sant'Anna e Maria ! s'écria-t-elle. Che fedente !

Elle feignit une grande colère et nous fûmes bien supris d'entendre une voix pareille au grondement d'un matou sortir de ce petit corps, léger comme un paquet de plumes. Juliette, la chemise relevée sur ses genoux, la regardait avec terreur comme si c'eût été quelqu'une de ces sorcières que le peuple de Naples redoute plus que la peste, venue tout exprès pour nous jeter un sort.

— Mère du Christ ! répétait la vieille dans son jargon, qu'elle indécence d'Egypte ! Quelle pourriture d'humanité !

Je lui mis dans la main un louis qu'elle laissa tomber. L'éclat et le le tintement de la pièce éveillèrent son regard ; elle se baissa péniblement, la chercha en vain sous le lit, finit par la trouver entre les pieds de Juliette, qu'elle écarta d'un geste familier, puis, l'ayant bien contemplée et retournée, elle essaya pour nous remercier, de rendre sa face plaisante ; ses joues s'arrondirent, son regard se brouilla, ses gencives se montrèrent pâles et édentées ; elle eut un petit sautillement, nous envoya un baiser de ses longues mains desséchées et disparut.

— Bon vent ! fit Juliette.

Nous ne voulions plus être exposés à de pareilles surprises. Nous inspectâmes les murs soigneusement et nous barricadâmes les deux portes. Ce retard apporté à nos baisers, les rendit plus vifs et plus ardents. Juliette sentit qu'elle n'avait plus le temps de songer à ses

robes, et elle se rua au plaisir comme si le commandant l'eût attendue à la porte de la maison.

Sans arrière-pensée, sans comédie, simple comme son corps qui n'avait plus que sa propre beauté, elle fut mienne et je connus une autre femme. Le lit l'avait rendue à elle-même.

Sans presque y songer, je goûtais à toutes les jouissances. J'étais si transporté de bonheur! Alors les sens ne semblent rien gar-der pour eux-mêmes, ils se dévouent à une ivresse unique. J'ignore les grâces secrètes que je couvris de baisers. J'ignore ce qui me charma davantage dans son joli corps, formé pour les caresses. Je ne voyais rien, et je ne voyais qu'elle.

Il y a une souffrance exquise dans ce désir de toujours se joindre davantage, de vouloir étouffer deux souffles en unissant nos lèvres. On prend, on donne en même temps. Une égalité parfaite règne alors entre les amants : l'Amour seul est maître.

Tous les malheurs qui me sont arrivés plus tard ne m'ont pas fait oublier cet après-midi d'automne où Juliette s'offrit d'un cœur si ingénu. La corruption qui menace les objets les plus chèrement aimés, où déjà viennent se fondre et s'abîmer tant de grâces, n'a point souillé ces souvenirs. Ils gardent leur fraîcheur comme l'image qu'a laissée un peintre d'un bouquet lorsque les fleurs, déjà, n'existent plus.

Elle n'était ni déesse, ni grande dame. ni femme instruite; elle n'avait point la beauté un peu froide qu'admirent les sculpteurs, elle n'avait point ce regard céleste ou pervers qui inspire certains poètes; ce n'était qu'une jolie fille, n'ayant d'autre guide que son caprice, souvent fausse, artificieuse, frivole, mais qui sut prendre et se donner comme elle? Elle n'aimait qu'un instant, mais mon Dieu, la vie est-elle si longue que cet instant ne doive compter? Seulement, qui avait connu une fois ces rapides fortunes ne pouvait se résigner à ne plus les rechercher. Amoureuse et capricieuse, elle a semé autour d'elle les plus féroces jalousies.

La lumière s'était retirée de la chambre; la fenêtre seule conservait encore quelques clartés. Comme l'ombre favorisait nos caresses, Juliette se transforma; après avoir régné sur moi de sa chair despotique, elle retrouva les charmants badinages de notre première entrevue; elle joua de tout son corps souple et enveloppant. Alors mon désir, et aussi cette vanité d'homme qui voit toujours une protection là où il n'y a qu'un servage, me la montrèrent comme une innocente, une naïve enfant et je l'appelai de ce nom, que je lui donnai toujours depuis dans la suite : « Ma petite câline ».

J'ai longtemps voulu oublier qu'elle fût réellement une maîtresse pour tous ceux qui la connurent.

— Nous nous sommes aimés en sauvages, fit-elle en relevant ses cheveux qui voilaient son regard.

— Il n'y a qu'une façon d'aimer, répliquai-je.

— Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle étonnée de l'obscurité. Comme il doit être tard!

Elle courut à la fenêtre. Sur sa chemise les dernières lueurs du jour indiquaient d'un reflet les courbes fines et les lignes fléchies de son corps, ici enveloppé, disparu, là soulevant d'un mouvement ferme la soie brillante. J'admirais toutes ces richesses que, dans l'avidité, l'aveuglement de ma joie, j'avais à peine soupçonnées, et je lui dis, la baisant encore :

— Comme je te remercie d'être venue!

Mais, déjà indifférente à ce qui nous avait embelli la journée, elle était agitée de mille inquiétudes.

— Que va dire le commandant? Comment vais-je me recoiffer ici? Où trouverons-nous une voiture? Si nous allions faire de dangereuses rencontres?

Je parvins à la calmer un peu; elle s'habilla à la hâte, et un instant après, nous eûmes quitté cette pauvre maison, sans songer que les heures que nous venions d'y passer compteraient parmi les plus belles de nos amours.

Il faisait nuit quand nous sortîmes, et nous eûmes quelque peine à retrouver notre chemin. En voyant que je ne savais souvent quelle rue prendre, son impatience était vive; elle craignait de ne pas arriver à l'hôtel pour le dîner.

Comme nous atteignions la Porte de Capoue, Juliette crut reconnaître devant nous l'un de nos compagnons de voyage. C'était en effet Pierre Chaperon qui marchait à côté d'un garçonnet frisotté comme un mouton. Un boiteux les suivait en s'appuyant bruyamment, à chaque pas, sur un long bâton ferré.

— Mais, fit-elle, tout le monde vient donc dans *notre* quartier?

— Pierre Chaperon y vient sans doute dans le même but que nous.

— Avec ses amis?

— Oh! il n'est pas avec ses amis. Avec son fils peut-être, ajoutai-je en souriant.

Elle regarda le jeune homme frisotté qui s'avançait au bras de Pierre Chaperon.

— Quelle horreur! s'écria-t-elle devinant la parenté qui pouvait les unir... Puis, se ravisant : C'est bien le chroniqueur parisien, n'est-ce pas? Vous le connaissez?... C'est un homme curieux. Vous devriez me le présenter.

— Attendez un peu. Le moment serait mal choisi pour l'aborder.

Cependant une carrozzella passait à toute vitesse. Nous l'appelâmes avec de grands gestes. Le cocher arrêta à quelques centaines de mètres.

— Je vous quitte, dit-elle. Ne venez pas avec moi. Si un ami du commandant nous voyait! Ah! connaissez-vous un coiffeur? Vous comprenez que je ne puis pas arriver ainsi à l'hôtel.

Je lui donnai une adresse, et elle courut vers la voiture, puis, à mi-chemin, revenant vers moi, avec un gentil sourire :

— J'oubliais, fit-elle, que je ne vous avais pas dit au revoir, mon ami. Vous ne m'en voudrez pas, je suis si inquiète !

Ses yeux semblaient tout attendris de ce qu'ils découvraient dans les miens. Elle tourna la tête pour voir si Pierre Chaperon était loin de nous — elle était toujours prudente — ; et elle m'embrassa comme elle m'avait embrassé dans la petite chambre.

— Au revoir, je tâcherai de vous voir demain, mais n'y comptez pas trop. Je ne sais pas si je pourrai sortir. Il me tient tellement à l'attache !

Elle monta vite dans la voiture qui partit aussitôt.

Ainsi tout se succédait en elle, tout passait, tout s'éloignait avec la rapidité du cheval qui l'emportait d'un trot de folie, activé encore par le fouet du cocher, menant à droite, menant à gauche le frêle équipage, au risque de briser avec lui ce que j'aimais le plus au monde.

XII

UN RENDEZ-VOUS DANS L'EAU

Les heureuses images qui m'avaient exalté tout le jour me suivirent à l'hôtel et rendirent d'abord ma solitude presque agréable. Je frémissais encore de ses baisers ; je conservais sur mes lèvres l'odeur de son corps ; et, tandis qu'on me servait à dîner dans la grande salle triste, silencieuse, où des Anglaises mangeaient lentement et avec la solennité d'un prêtre qui dit la messe, j'avais l'impression qu'elle ne m'avait quitté qu'un instant, qu'elle allait, d'un moment à l'autre, venir me retrouver.

Mais quand j'eus terminé mon repas, je sentis se dissiper ma griserie. Je m'imaginai que je ne la reverrais plus. Pourquoi, me demandais-je, ne m'a-t-elle pas donné son adresse ? Pourquoi est-elle revenue sur ses pas me dire adieu ? Est-ce qu'elle en aurait pris la peine si elle avait dû me revoir demain ? Je prêtais à sa sollicitude, comme à sa négligence, la même intention défavorable. J'étais ingénieux à me torturer.

Il faut bien peu de réalité pour alimenter, pour satisfaire l'amour. J'aurais su où elle demeurait qu'une promenade sous ses fenêtres me l'eût rendue de nouveau présente. Je l'aurais attendue à sortir. J'aurais eu la chance de la voir. Le commandant ne pouvait me rendre bien jaloux. Mais je n'avais aucun moyen de tromper ma solitude.

Afin de m'étourdir je me mis à errer dans les rues de Naples. Elles sont si animées et si singulières que je fus un peu arraché, malgré moi, à ma passion.

J'allais devant ces églises ouvertes au bruit de la rue et qui laissent voir un peuple immobile d'ombres inclinées sous des voûtes pleines de ténèbres, d'où s'élève parfois, du fond d'un chœur illuminé de

pâles étoiles, un appel de voix enfantines, un murmure d'orgue, qui expire sans résonnances ; j'allais parmi ces théâtres de planches branlantes et de toile trouée où les pauvres viennent oublier qu'ils ont à se plaindre du destin ; j'allais au milieu de pancartes invitant à une parade de Pulcinella et de sonnets célébrant sur une affiche l'ordination prochaine d'un prêtre. Et aussi sur ce port qui s'endormait à peine, sur ces places qui ont vu tant de révoltes, d'exécutions, de dynasties. Puis, des rues de matelots, d'ouvriers, de mendiants, je revenais aux promenades où se mêlent l'aristocratie et la richesse de tous les peuples ; regardant se coudoyer les êtres les plus divers, comme dans un carnaval de l'humanité, admirant cette étonnante ville qui a conservé les usages de quatre civilisations, qui héberge l'univers, sans rien changer à ses mœurs, et, avec l'esprit le plus vif et le plus ardent, demeure la gardienne du Passé.

Je rencontrai dans la Via Roma le boiteux au bâton ferré que j'avais vu suivre Pierre Chaperon. Avec quelle importance s'avançait-il ! Avec quelle majesté résonnaient son pas et son bâton sur le trottoir ! Il semblait ce soir-là, aux lumières, comme le premier citoyen de Naples, le dispensateur de tous les plaisirs ! Car c'était là son rôle. Il s'adressait aux grands de ce monde sans humilité ; tout en marchant, il effleurait les robes des moines avec dédain et ne se dérangeait même point pour laisser passer les jolies filles. J'eus l'honneur d'attirer son attention ; il s'approcha de moi, et m'offris ses services. Il avait à me présenter à mon choix des favoris d'évêques en vacances et des maîtresses de princes en disponibilité ; à l'occasion, il m'aurait trouvé des reines dans le malheur.

— Foi d'honnête homme ! disait-il, vous pouvez m'en croire, monsieur, Salvator n'a jamais trompé personne.

— Salvator, répliquai-je, sois meilleur observateur. Ai-je le visage d'un homme qui songe à se réjouir ? Ne vois-tu pas à mes yeux que j'ai d'autres préoccupations ?

— Je l'avais déjà deviné, monsieur, c'est pour cela que je venais vous offrir mes consolations.

— Va les porter à d'autres ; je n'en ai pas besoin.

— A votre aise, monsieur. Mais vous les souhaiterez peut-être une autre fois. Quand vous voudrez me voir, je me promène tous les soirs dans la Via Roma.

Et il s'éloigna.

Un instant j'eus l'idée de le rappeler. Je voulais lui faire chercher la demeure de Juliette ; mais il me répugna de mêler cet homme à mes amours et je le laissai courir.

Dans mon état d'esprit je craignais la nudité de ma chambre d'hôtel. Notre âme habite les objets familiers, les murailles que nous sommes habitués à voir. Lorsqu'une affliction nous courbe et nous domine, lorsque nous cherchons un encouragement à vivre, cet entourage accoutumé nous rappelle à nous-mêmes, tandis que ces tristes

cellules des grands caravansérails modernes, d'une si froide impersonnalité, ne peuvent qu'augmenter encore notre accablement.

Au lieu donc de revenir à l'hôtel, j'entrai dans un petit théâtre où l'on représentait le *Barbier de Séville* et je ne sais plus quel ballet napolitain. Les maillots roses et bien moulés ne surent point m'émouvoir ; plusieurs figurantes étaient jolies et dansaient avec cet art et cette grâce que n'ont guère que les ballerines italiennes, mais c'est à la fois le charme et le défaut de l'amour de rendre si attrayant un seul être que tout le reste du monde n'a plus de prix. Je m'ennuyais fort ; et le *Barbier* joué en charge, mimé grossièrement, trahi par le plus déplorable des orchestres, allait me faire quitter la salle, lorsque j'aperçus à quelques rangs de moi Paul Ancelle. Je ne l'avais pas rencontré depuis le jour de mon départ et je pouvais croire qu'il ne nous avait pas suivis jusqu'à Naples. Sa vue me frappa comme un malheur soudain ; et je demeurai au théâtre, les yeux attachés sur lui. Il s'occupait peu de la représentation, sortait à chaque instant sa montre, se l'appliquant contre l'oreille comme s'il eût craint qu'elle ne fût arrêtée. Evidemment il attendait l'heure d'un rendez-vous. Une jalousie atroce m'étreignit, me souleva. Je pensai que Juliette allait venir le trouver, et je me declarai à moi-même que je ne le souffrirais pas. Pour la première fois, Paul Ancelle m'apparut comme un homme absurde, laid et ridicule ; si pitoyable qu'il me semblât, il m'inspirait aussi de la haine. A la fin, après avoir une dernière fois examiné, puis écouté sa montre, il se leva, partit. Résolu à le suivre, je me levai et je partis aussi ; par malheur, les corridors et le vestibule étaient encombrés ; ma sortie fut retardée, et, quand j'eus quitté le théâtre, je ne pus découvrir par quelle rue il s'était enfui. Je rentrai désolé à l'hôtel.

M. Coningsby se trouva avec moi dans l'ascenseur.

— Je vais écrire mon interview du Prince de Naples, fit-il.

— Interview authentique ? demandai-je.

Il ne se souvenait plus de ce qu'il nous avait contés le matin même et dit fièrement en haussant le menton, pareil à un coq qui lève sa crête :

— Toutes mes interviews sont authentiques, monsieur !

Cependant il se radoucit, et, pour me laisser soupçonner sa valeur :

— On me paie deux shellings six pence la ligne, monsieur, or, avec ma machine à écrire, j'écris un mot en trois secondes. Vous voyez ce que je puis gagner par heure.

Nous étions arrivés sur le palier où se trouvaient nos chambres.

— Vous pouvez entrer chez moi, dit-il ; vous ne me dérangez nullement. Je causerai avec vous tout en travaillant. Voyez-vous, monsieur, le travail, il n'y a que cela. M. Mielgounof, M. Chaperon sont des hommes de talent, mais comme travail, que font-ils ? Rien. Ils ne sont pas maîtres de leurs passions. Moi, je suis maître de mes passions ; j'ai rayé l'amour de ma vie. J'ai une femme, femme des plus distinguées, présidente de la Ligue pour l'éducation des jeunes

ouvrières ; malheureusement cette femme a un mauvais caractère. Elle serait un embarras pour moi en voyage. Je la laisse à New-York. Nous nous voyons un mois à Brighton tous les ans. Je fais la part... Comment dites-vous ? la part de la flamme. C'est cela, la part de la flamme ! Je fais la part de la flamme, mais c'est tout.

M. Coningsby ouvrit sa porte avec difficulté, et, comme il entrait, il trébucha, et se fut étendu par terre si je ne l'eusse secouru.

Il me dit avec une haleine odorant le wisky :

— Ce sont ces vins du pays : ils sont très dangereux... mais ils sont moins dangereux que l'Amour ; moi je l'ai rayé de ma vie, parce que je suis maître de mes passions... Allez-vous-en, je vous prie, parce que je me trouve un peu mal.

Comme je regagnais ma chambre, j'appris qu'il y avait un homme à la porte qui voulait me remettre une lettre, mais que le portier refusait de le laisser monter. Je descendis et je fus très étonné d'apercevoir Salvator qui me tendit un feuillet de carnet où quelques mots étaient tracés au crayon.

— Vous ne saviez pas, signore, dit-il, que je vous rendrais sitôt service.

— Pourquoi ne vouliez-vous pas le laisser monter ? demandai-je au portier.

— Parce que, monsieur, le drôle passe pour avoir donné plus d'un coup de couteau.

— Quel mensonge ! s'écria Salvator.

— Silence ! fit le portier majestueusement. Vous n'avez rien à dire ici. Remettez votre lettre à monsieur, et partez.

Je lui donnai une pièce d'argent et Salvator, malgré sa claudication, disparut avec la légèreté d'une jeune fille.

Le portier, auquel M. Coningsby avait dû enseigner sa morale, me regardait de la tête aux pieds et se demanda sans doute quel genre de sacripant je pouvais bien être. Cependant je lisais avec étonnement le billet qu'on venait de m'apporter.

« Je ne puis vous voir. Soyez demain au bateau d'Ischia. Au premier départ.

« JULIETTE. »

Ce mot me mit d'abord dans la joie, puis me remplit d'inquiétude. Je songeai à Paul Ancelle et me demandai si le billet m'était réellement adressé. La première phrase, en effet, n'avait pour moi aucun sens.

Tant pis ! me dis-je. Quel que soit le destinataire de cette lettre, j'irai au rendez-vous.

Je passai la nuit dans l'attente, dans l'angoisse.

Dès huit heures du matin je me trouvais à l'Immacolatella. Je la vis arriver de son pas un peu défiant, timide, dont le sautillement semblait produit par l'effort d'une volonté en lutte avec l'instinct.

Elle avait vaincu en elle tant de répugnances et tant de colères ! Toujours vêtue avec cette simplicité apparente qui éloigne les aventures, mais qui est une fête pour ceux que l'on convie à admirer, à aimer. Il semble qu'il y ait beaucoup de jupes de ce genre ; et on reconnaît pas d'elle que seule la sienne a la coupe exacte, la nuance juste. Et tout ce qui enveloppe, tout ce qui caresse sa chair est l'œuvre de sa fantaisie. Où trouve-t-elle ces batistes aux fleurettes capricieusement jetées, où prend-elle ces soies lumineuses ?

Un instant je ne pense plus à ma jalousie. J'admire Juliette. Mais la voilà près de moi, et le souvenir de son billet me revient. C'est avec de violents battements de cœur que je l'aborde.

Elle recula en m'apercevant. Je vis bien qu'elle n'était pas venue pour moi, mais elle avait une facilité merveilleuse à accepter les hasards les plus inattendus et à transformer brusquement ses résolutions.

— Il paraît que c'est charmant Ischia, dit-elle, et je suis bien heureuse d'y aller avec vous.

J'essayai de sourire.

— Vous allez être la reine sur ce bateau,

— Oh! je n'aurai pas grand'peine. Beaucoup de femmes s'imaginent qu'il y a des moments pour s'habiller avac élégance. Elles s'habillent pour un bal, pour un dîner. Elles sont aussi stupides que cet homme qui ne voulait avoir de l'esprit que le dimanche. Au fond, une femme ignore si ce n'est pas en chemin de fer, à la promenade, dans une course d'affaires qu'elle sera le plus admirée.

— C'est cela, vous ne passez pas une seconde sans songer à conquérir quelqu'un.

— Vous vous trompez... Oh ! voyez cette jeune fille. Elle est jolie, mais s'enveloppe-t-on ainsi de cache-nez, se met-on dans un sac comme cela ?

Tous ces caquetages n'étaient que des tromperies réciproques. Elle était inquiète, j'étais furieux ; mais nous ne voulions point nous avouer ce qui nous tourmentait. Elle restait éloignée de moi de quelques pas, regardant à chaque instant derrière elle. Elle attendit, pour monter dans le bateau, qu'il fût prêt à partir. Elle fit ensuite mille tours sur le pont et dans les cabines, me disant qu'elle ne me quittait que pour une minute. Le bateau se mit en marche. Elle s'assit alors à côté de moi et resta sans dire un mot, comme endormie.

En vain lui montrai-je successivement au-dessus des vagues étincelantes Nisida toute blanche de ses rocs creusés et déchiquetés, les azurs fins du cap Misène qui semblent effleurer la mer, Ischia encore enveloppée et vaporeuse sous la lumière comme une attirante promesse de beauté.

Son regard vague errait au loin ; elle ne voyait rien, ne parlait toujours pas, et j'avais envie de la battre. Nous fîmes ainsi, par un soleil et une mer admirables, la plus horrible des traversées.

Lorsque le bateau toucha Casamicciola, nous fûmes des premiers à

débarquer, mais à peine étions-nous sur le quai, Juliette s'arrêta et demeura immobile à considérer la foule bariolée qui se précipitait sur la passerelle. On eût dit qu'elle y cherchait quelqu'un.

— Qu'attendez-vous? lui demandai-je.

— Rien, rien, fit-elle sans bouger. Je regarde ce monde.

Les derniers passagers eurent bientôt quitté le transport et se dispersèrent devant nous. Alors Juliette parut délivrée d'une violente inquiétude ; elle me sourit, jeta les yeux autour d'elle comme par devoir, puis me prenant le bras :

— Nous sommes à Ischia?... C'est joli... Marchons !

Que ce fût l'angoisse ou le voyage, elle avait faim, grand'faim, et, à l'hôtel, le plaisir qu'elle eut de manger lui fit trouver tout gentil, tout aimable : la salle coquettement parée d'arbustes, la galerie de bois s'ouvrant sur une cour fleurie, et la mer plane, sans lumière, fermant l'horizon comme d'un tulle vague et léger. Elle admira les petites corbeilles de paille tressée que l'on fabrique à Ischia pour quelques sous et que le propriétaire de l'hôtel lui offrit comme cadeau de bienvenue. Les yeux brillants, soulevée d'une joie folle, elle s'écria :

— Oh ! nous irons après déjeuner voir la fabrique, dis, veux-tu ? Ce sera amusant !

Un collier de perles, une parure de turquoises, les plus beaux joyaux ne l'eussent pas ravie davantage.

Sa gracieuse âme qui s'était éveillée, qui avait commencé de sentir à Paris, ne pénétrait point encore les magnificences d'une nature trop éloignée, trop nouvelle. Elle allait aux travaux des êtres, même les plus infimes, comme si elle s'y fût trouvée moins étrangère. La vie obscure et merveilleuse de cette île, soulevée par les volcans, écrasant les hommes de siècle en siècle, et sans cesse les attirant par une fertilité, une richesse sans égales, ne la touchait donc point, mais elle était tout de même heureuse de son voyage, pareille aux enfants que la couverture d'un livre enchante et qui n'ont pas même la curiosité d'en regarder les feuillets. Insensible, elle n'en était pas moins charmante. Je l'aimai de ne rien comprendre en dehors d'elle-même. Son esprit n'était-il pas, à lui seul, un monde : tantôt simple et d'instinct, tantôt compliqué, artificiel, toujours riche de mouvements et de révolutions ?

Elle avait beau être aveugle à ce que nous étions venu voir, je devinais déjà en elle une bienfaisance mystérieuse.

L'air qu'on respire dans ces pays fortunés ne nous donne point une agitation stérile et ne nous presse qu'au bonheur. C'était peut-être cette chambre du quartier de Castel Capuano où des misérables se sont unis depuis tant d'années qui l'avait rendue une femme naturelle, et c'était sûrement cette pure lumière qui donnait à ses yeux de si franches et de si heureuses clartés. Les mille idées qui, autrefois, partageaient son existence, l'empêchaient de se livrer à quoi que ce fût plus d'un instant, s'étaient enfin évanouies : quand nous sortîmes de

l'hôtel, elle était disposée à prendre encore davantage de plaisir. Et elle voulait tout voir.

Le maître de l'hôtel, qui était sur le seuil, vint me dire qu'un jeune homme ayant demandé madame, pendant notre déjeuner, il lui avait répondu qu'elle n'était pas seule et l'avait prié de donner son nom ; le jeune homme était parti en disant qu'il reviendrait.

Cette communication, qui eût dû me bouleverser, me laissa toute ma tranquillité ; Juliette ne parut pas l'avoir entendue, bien que l'hôtelier se fût exprimé à voix haute et en français. La voiture que nous avions retenue était à la porte et Juliette montrait une impatience enfantine à partir. Son enivrement me gagna. Je ne pensai point à cet inconnu, qui avait voulu troubler notre joie, tant il est vrai que la jalousie a ses heures et que les circonstances les plus inquiétantes ne suffisent pas à l'inspirer.

En passant devant les blocs noirs d'Arso, devant cette lave tordue en croupes et en faces convulsées de monstres, qui couvre de mille débris énormes une terre abandonnée où des pins clairsemés et des touffes de genêts étendent un maigre ombrage, le cocher se tourna vers nous et, d'une voix de guide qui travaille pour son pourboire, nous rappela le désastre de quatre-vingt-trois : Casamicciola ensevelie par un beau soir d'été en une seconde ; les survivants allant chercher dans les ténèbres les inconnus, peut-être la mère, l'enfant, la maîtresse qui hurlent au milieu des décombres ; les acteurs du théâtre Manzi affolés fuyant vers les barques en habits d'Arlequin et de Pulcinella ; puis les journées de calme horreur, la découverte des morts sous une pluie torrentielle, l'appparition hideuse d'êtres surpris dans le plaisir, qu'une danse ou un baiser avait enlacés ; enfin, pour achever la ruine, la peste, montant de ce sol pourri de cadavres, s'étendant partout sur l'île voluptueuse et embaumée comme une vengeance des victimes envers ceux qui ne les ont pas suivis. Les traces de la catastrophe nous entouraient ; nous retrouvâmes la terreur de ce soir fatal dans les inscriptions et les affiches qui couvraient les murailles des villages : les flatteries à Dieu et aux saints, les prières pour les attendrir et s'assurer leur protection : Viva Giesu Sacramentado ! Sant'Anna e Maria, orate pro nobis ! Tant d'évocations funèbres ne suffisaient pas encore. Nous touchâmes une fois de plus la mort au château d'Ischia, dans ces étroits caveaux où les anciens prieurs, revêtus de leur robe, sont assis sur leur siège abbatial, humbles petites momies qui tombent en poussière doucement, sans plus agiter le monde de leur fin qu'ils l'ont fait de leur existence.

Mais ces images n'étaient pour Juliette qu'un amusement sans tristesse.

La belle et fine clarté du ciel nous déguisait toute misère.

— Dire qu'ils ont le froid à Paris ! faisait-elle, fière de son destin.

Elle s'abandonnait aux séductions d'Ischia ; déjà les hasards de

la promenade avaient dérangé sa toilette ; la brise jouait dans ses cheveux cendrés ; mousseline et batiste trahissaient un peu des grâces charmantes. J'écartai encore les voiles, je respirai la douce chaleur de son sein, le désir le soulevait vers moi, et j'arrêtais ma bouche dans ces fruits délicats et parfaits, sur lesquels les sculpteurs antiques eussent pu mouler leurs coupes.

— Vous les avez vus hier, dit-elle, avec un sourire.

— Non, dis-je, je vous découvre aujourd'hui, comme vous-même découvrez l'île.

C''était vrai. Elle était à présent surprise et exaltée de ce qu'elle apercevait. Ses yeux demeuraient épanouis; elle frémissait devant un horizon si vaste qu'elle n'eût pas soupçonné.

Lorsque nous aperçûmes au-dessous des routes que nous suivions, au-delà des vallées et des puits d'ombre, la mer lointaine, d'un bleu à peine moins pâle que le ciel, radieuse, infinie, caressant l'île d'une molle ceinture de flots, nous fûmes attendris de cette paix et de cette union de toutes choses; à notre tour nous avons rapproché nos lèvres, nous nous sommes mêlés et perdus dans la joie immense.

Le cocher, avec la familiarité ordinaire aux Italiens du Midi, se permit des plaisanteries toutes rustiques sur la musique des soupirs. Il avait entendu nos baisers. Nous ne fûmes ni blessés, ni honteux. Notre ivresse débordait; il fallait que tout ce qui nous entourait fût complice ou spectateur.

Nous nous oubliâmes si bien au milieu de nos caresses ! nous ne savions plus qu'il y avait au monde d'autres pays que cette île merveilleuse et que nos yeux devaient revoir des endroits moins beaux. Quand la lassitude nous fit souvenir de l'heure, nous revînmes à Casamicciola trop tard pour reprendre le bateau de Naples. Il y avait longtemps déjà qu'il était parti.

Alors pour la première fois depuis notre arrivée, Juliette pensa à autre chose qu'a notre plaisir. Elle pensa avec colère à cet homme qui l'attendait et dont dépendait son bien-être. Elle était si irritée d'avoir risqué de le perdre qu'elle oubliait toutes les jouissances de cette heureuse journée. Comme, sans prendre garde à sa fureur, je lui disais que l'île avait plus d'un hôtel où nous pouvions passer la nuit, elle s'écria en frappant du pied :

— Mais je ne veux pas ! Je ne veux pas rester ici. Il faut que je sois à Naples, ce soir, ce soir même.

Je cherchai des bateliers pour nous conduire. Après avoir frappé vainement à plusieurs maisons et erré longtemps sans pouvoir rencontrer de passeurs, nous allions renoncer à ce tardif départ, quand un vieux marinier vint mettre son canot à notre disposition. Il nous débarquerait à Cumes, et, de là, nous mènerait chez un de ses amis qui possédait une petite carriole et nous conduirait volontiers à Naples. Nous acceptâmes avec empressement.

Le vieillard disparut et revint un instant après avec ses deux fils et un autre de ses parents, et nous partîmes aussitôt à la rame.

La nuit montait rapidement. L'horizon, les côtes, les montagnes disparurent dans des fumées sombres, cuivrées, flamboyantes. Un cercle immense d'ombre grise emprisonna la mer unie et blafarde. La barque, envahie par les ténèbres, glissa son ombre informe sur les flots blanchâtres et sur le ciel éclairé. Nous ne pouvions plus voir nos visages. Juliette, un peu effrayée de se trouver parmi ces pêcheurs, un peu fatiguée de sa promenade, se serrait contre moi. Nous étions attirés par la limpidité du ciel, nous égarions nos yeux dans les profondeurs infinies où les étoiles brillaient, pâlissaient, semblaient se fondre en myriades de clartés. Les rameurs, comme pour se donner du courage, se mirent alors à appeler la lune absente d'un chant large et tranquille.

Tout à coup, le vieillard qui faisait, lui aussi, sa partie dans le chœur, laissa s'échapper de ses lèvres, au lieu de sons harmonieux, une bordée d'injures et de cris.

Le chant s'interrompit brusquement.

— Managgia ! faisait-il.

— San Gennaro ! Uh ! puorco.

Et, dans son émotion, il lâcha sa rame qui tomba dans la mer.

Nous n'eûmes pas le temps de nous garer : une barque arriva sur nous, beaucoup plus grande que la nôtre, éclairée à l'avant par une petite lanterne rouge, manœuvrée à toute vitesse par des gens qui semblaient ivres ou ne pas nous voir. Elle nous prit en travers. Le choc pouvait nous faire chavirer. Nous en fûmes quitte pour une violente secousse. Mais tandis que nos rameurs trouvaient leurs invectives des grandes circonstances pour lancer à la tête des maladroits, trois hommes, sans s'occuper des injures, sautèrent vivement dans notre barque. L'un de ces hommes se tourna vers le bateau qui l'avait amené et cria :

— Elevez le fanal ! Vite, donnez-nous de la lumière !

Au même instant, il saisissait le vieillard par le col de sa vareuse et le secouait rudement.

— Abominable canaille ! répétait-il, rends-moi ma femme ! Rends-la moi, lâche !

Je reconnus la voix de Paul Ancelle. Une minute après, la lanterne de son embarcation dirigée sur nous éclaira des yeux égarés, une face féroce : il était devenu un autre homme.

Il s'aperçut de sa méprise, lâcha le vieux marinier et enjamba les bancs qui le séparaient de celui où je me tenais avec Juliette. Ma figure restait dans l'ombre, mais Juliette se trouvait en face de la lumière.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! disait-elle toute tremblante, protégez-moi, protégez-nous !

Paul Ancelle s'élança de notre côté et saisit le bras de mon amie.

— Gueuse ! fit-il en essayant de l'entraîner.

Mais, d'un effort brusque, je repoussai l'agression ; Ancelle trébucha lourdement, faillit perdre l'équilibre. Il était par là même à

notre merci, et tout allait se terminer sans lutte à notre avantage, lorsque ses deux rameurs accoururent à son secours; avant que j'eusse le temps de me mettre sur la défensive, je me sentis enserré par des bras de fer. La tête renversée, je me débattais vainement dans une étreinte impitoyable; j'étais écrasé, étouffé contre un corps qui me paraissait énorme et gigantesque. J'eus l'impression que dans une seconde j'allais être jeté à la mer.

Subitement, les rôles changèrent. On me dégagea. Les hommes des deux barques se prirent à bras-le-corps. Le champ de bataille, qui, dans sa plus grande largeur, n'avait pas quatre pieds, était le plus redoutable ennemi. Le bateau penchait à droite, à gauche, en avant, en arrière. Je voyais approcher le moment où nous allions couler, en grappes humaines, ennemis et amis accrochés les uns aux autres.

Devant moi, sur le canot qui avait amené Ancelle, un moussaillon, resté seul de l'équipage, dirigeait vers nous sa lanterne et nous considérait d'un œil hébété, sans faire un mouvement.

Je pris dans mes bras Juliette, qui semblait anéantie par la terreur, et j'essayai de passer avec elle sur le canot avec le mousse. Je ne songeais qu'à nous sauver tous deux.

Malheureusement, un couple de lutteurs s'effondra devant nous, au milieu de plaintes et de rugissements étouffés. L'un d'eux parvint à se redresser, à se débarrasser des mains qui l'étreignaient, et, au hasard, croyant sans doute frapper son adversaire, il m'asséna un coup de poing que je lui rendis de toutes mes forces. Nous nous battîmes avec la fureur égarée de gens qui ne savent pas où sont leurs ennemis et qui ne se voient pas. La lanterne, tournée maintenant d'un autre côté, nous laissait dans une obscurité complète.

Tout à coup, des cris de détresse partirent; la barque pencha vers la droite; se coucha presque sur l'eau; je sentis que cette fois c'était fini et que nous allions chavirer.

Mon inquiétude fut courte. Il y eut une chute pesante, je fus inondé d'écume et aussitôt la barque se releva, rebondit comme allégée d'une lourde charge. A la lumière, qui nous éclaira en plein, j'aperçus un homme à la nage. Juliette était étendue au fond du canot, blême, frissonnante. Le vieux marinier, nos trois rameurs avaient repris leurs avirons.

— Tout le monde est là? demanda le vieux. Et le signore et la signora ne sont pas blessés?

— Il y a Giulio, répondit l'un des fils, qui a été blessé au front.

Le bonhomme se pencha, examina la plaie sanglante, puis déchirant un morceau de sa vareuse trouée et salie, il le tendit au blessé :

— C'est rien, dit-il. Enveloppe-toi avec ça. Moi aussi, j'en ai reçu un coup, à la tête! Bah! ce n'est pas le premier. Allons! En route!

Les rames battirent l'eau d'un même coup. Quelque temps encore, nous vîmes derrière nous la lueur de la petite lanterne tournoyer au-dessus de la mer, puis ce ne fut qu'un point rouge, puis tout redevint obscur.

Je remerciai chaleureusement le vieux marinier et son équipage de nous avoir ainsi sauvés.

— Ah! dit le vieux, c'est du sale monde de Forio. Je connais toute la nichée. Ça n'a jamais fait rien qui vaille. N'empêche qu'à présent ces porcs-là ne nous réclameront plus leur godaille. Nous leur avons donné à boire ! Mais, ajouta-t-il, qu'avait donc ce signore contre vous?

Et, comme je ne répondais rien :

— Oui, ça se conçoit : l'Amour!

Il jeta ces mots d'un ton triste et gouailleur. Sans doute quelque ancienne amertume lui remontait à la bouche; il devait rire de pitié en songeant aux misères qui frappaient après lui les hommes, aux misères qui attendent les générations à venir et qui sont inévitables.

Sur cette peau rude, la peine ne mord qu'une fois — à la dernière heure. Sans me parler davantage, il se mit à siffloter quelques instants, puis il s'écria brusquement :

— Allons! A l'ouvrage!

Il cracha dans ses mains et recommença de plus belle, de toute sa vigueur, à manœuvrer ses avirons.

Le silence et l'immobilité de Juliette me causaient une horrible angoisse. Dans les ténèbres, je me demandais si elle n'était pas blessée, malade. Je l'avais embrassée, elle était demeurée rigide, les lèvres serrées; enfin, ce fut un grand soulagement pour moi, — je l'entendis parler. Elle dit d'une voix faible, à peine distincte :

— Qu'est-IL devenu?

Elle me rappelait la scène qui venait de se passer. Quelque surprenant que cela puisse sembler à ceux qui n'ont point subi les mêmes épreuves, ni remarqué combien certaines circonstances nous transforment et nous paralysent, je ne pensais plus à l'aventure. Les émotions violentes nous absorbent à ce point que toute conscience disparait en nous. La lutte de tout à l'heure n'était pour moi qu'un cauchemar. Je ne savais plus si j'avais frappé Paul Ancelle, si je l'avais jeté à la mer. Lui que j'avais si profondément détesté lorsqu'il m'était apparu tout à l'heure ivre de jalousie et de colère, il m'était à présent indifférent. Je ne m'inquiétais pas de son existence possible, ni de sa mort probable; je n'avais nul regret, nulle pitié, nulle inquiétude. Je ne songeais qu'à Juliette, et c'est pourquoi je ne lui répondis pas aussitôt lorsqu'elle me demanda une seconde fois :

— Qu'est-il devenu ?

Elle pensa que, si je me taisais, c'était de crainte d'avouer la vérité.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! fit-elle.

— Mais, répliquai-je, je ne sais pas ce qu'il est devenu. Il a peut-être regagné son canot à la nage. S'il s'est noyé, tant pis pour lui ! Il l'a bien mérité.

Et, assez mal à propos, je lui rappelai ce que nous avions vu à la Porte de Capoue ; tout l'enthousiasme qu'un donneur d'estafilades avait inspiré au peuple. J'ajoutai :

— Ces mœurs-là sont contagieuses; Ancelle a voulu imiter les Napolitains, il nous a contraint de lui retourner ses propres arguments.

D'une voix brève, sifflante, elle dit :

— Alors, c'est bien vrai, il est... (elle n'osait pas prononcer le mot et elle chuchota tout bas) il est tué.

— Son sort vous inquiète donc bien? répondis-je. Je vois à présent qu'il avait peut-être des droits de vous traiter comme il l'a fait.

— Ah! taisez-vous. Je suis libre d'agir comme bon me semble.

— Avouez-donc que vous l'aimez!

— Ah! ne parlez pas d'amour en ce moment. Vous me faites horreur.

Et elle s'écarta de moi.

Cette aversion subite, inexplicable, m'accabla.

Je me demandai ce que j'avais fait pour la mériter. Elle l'aimait donc, cet Ancelle; alors pourquoi les baisers emportés de l'après-midi, cet amour si bien joué qu'on se refusait à y voir une comédie? Une pareille duplicité m'exaspérait. Je me disais : « Oh! toi, ma chérie, sois tranquille, tout à l'heure, quand nous serons seuls, nous règlerons nos comptes. Dans ce bateau, je suis le rival de tous ces hommes; ils sont avec toi; ils m'empêcheraient de te battre comme tu le mérites. Peut-être profiteraient-ils de l'incident pour faire de toi leur gouge, et tu en serais bien heureuse. Va, j'attends. Je suis patient. Plus tard! Plus tard! » Je n'avais pas, comme on le voit, des imaginations bien délicates, ni bien raisonnables; mais ceux qui furent la proie d'un désir aussi implacable me pardonneront.

La traversée, qui fut longue, ne dura point pour moi. Ma haine m'occupait, me donnait ce plaisir stérile d'inventer mille vengeances.

HUGUES REBELL

(A suivre.)

Notes

politiques et sociales

FRANCE ET ITALIE

L'accord franco-italien signé tout récemment a été acclamé par deux démocraties comme la fin d'une ère de tension et d'excitations méthodiques. Le traité que la Chambre française a voté en décembre et que l'assemblée de Monte-Citorio n'a pas encore discuté n'a, en apparence, qu'une valeur commerciale; il ne vise que des réductions de tarifs. En réalité, sa signification diplomatique est considérable, et des deux côtés des Alpes, les chancelleries signataires n'ont pu se dispenser de l'affirmer dans leurs exposés des motifs.

C'est par une rupture douanière qu'à la fin de 1886 et au début de 1887 le conflit moral entre la France et l'Italie s'était pratiquement révélé. Jusqu'au moment où Crispi avait dénoncé le pacte existant et qui favorisait si nettement les échanges des deux pays, la Triplice, scellée en 1882, n'avait pas pris toute sa portée. La guerre des tarifs devait aviver, incruster, pour ainsi dire, dans le sentiment public de la Péninsule une hostilité dont les explosions avaient été auparavant rares et sans lendemains. Par un remarquable retour des choses, la réconciliation douanière se présente aujourd'hui comme le prélude d'un renouvellement des sympathies passées.

Nous n'avons pas à nous demander si le gouvernement français, en accordant à nos voisins un abaissement de taxes, a prétendu les arracher à l'alliance austro-allemande. La question nous semble puérile et l'on ne conçoit guère que M. Billot, ex-ambassadeur de France au Quirinal, ait cru devoir la traiter longuement dans un article de la *Revue des Deux-Mondes*. D'abord, ce n'est pas le cabinet de Paris qui a fait les avances, ainsi que l'atteste l'exposé des motifs de M. Delcassé ; ensuite, le rapprochement n'a pas eu le caractère d'une manœuvre de chancelleries, d'une pure négociation de chargés d'affaires. On peut dire, sans exagération et même si l'on déteste les grands mots, qu'il a été imposé par deux peuples. Il est aussi permis d'avancer que la Maison de Savoie, en formulant une proposition d'accord, a songé avant tout à ses intérêts dynastiques.

En France, la haine à l'égard de l'Italie n'a jamais réussi à s'enraciner. Pourquoi les excitations de Crispi, les provocations, les insinuations malveillantes et calomnieuses de ce déplorable agitateur n'ont-elles point eu prise sur la masse de cette nation ? Insouciance, dira-t-on peut-être ; ignorance des choses du dehors. Il est plus juste

de soutenir que l'on a été toujours convaincu de ce côté des Alpes que la dictature crispinienne restait toute en surface, qu'elle était dépourvue de racines profondes, et que tôt ou tard un grand sursaut la balaierait. A part nos cléricaux, qui, comme ceux d'Autriche, d'Espagne et d'Allemagne, sont incapables d'oublier la question romaine, la grande majorité de la population française attendait avec sécurité que le gouvernement italien comprît son erreur et voulût bien se raviser. Nos nationalistes ont eu beau grossir la voix et dresser le fantôme des armées de Humbert Ier sur la frontière alpine ; on les accueillait avec un joyeux scepticisme. M. Firmin Faure qui a combattu le nouveau traité de commerce en citant Machiavel, Gioberti... et surtout Brachet (*l'Italie qu'on voit et l'Italie qu'on ne voit pas*) a pu apprécier même au Palais Bourbon ce sentiment vivace.

Dans la Péninsule, les apôtres de la conciliation ont consommé une tâche qui, par beaucoup de côtés, était difficile, sinon périlleuse. Le Quirinal, par intérêt dynastique, avait pris des engagements formels vis-à-vis de l'Allemagne. Toute cette masse flottante, qui s'incline devant le pouvoir, affichait, par servilité, la gallophobie. La presse restée sympathique à la France s'était peu à peu raréfiée, et encore la traitait-on, sous main, de vénale ou du moins d'inconsciente. La démocratie républicaine protestait bien de toute sa force contre l'alliance qui ruinait le pays, contre le militarisme qui suçait toute sa richesse, contre les agressions crispiniennes qui eussent pu soulever des incidents graves. Mais, si éloquents que fussent ses chefs, et quelque dignité morale dont ils fussent parés, ils ne trouvaient d'écho que dans des milieux convertis d'avance. La campagne que, pendant des années, ont menée les Cavallotti et les Imbriani, les Colajanni et les Bovio, n'en est pas moins admirable. Pour qu'elle triomphât, il fallait que les événements, des événements douloureux et inattendus, quoique logiques, vinssent en démontrer la rigoureuse justesse. Ambalagi et Adoua, l'effondrement d'Afrique, la retraite précipitée des généraux Baratieri et autres vers Massaouah, la catastrophe de cette armée constituée à tant de frais, ont fait plus pour le rapprochement avec la France que des années de prédication et de luttes parlementaires. Les soulèvements qui suivirent, la grande explosion révolutionnaire de Milan, mai 1898, ont dissipé les dernières résistances de la royauté. Comme Humbert Ier, pour s'environner de splendeur, avait signé la Triplice, hier pour sauvegarder sa couronne vacillante il a fait appel à l'amitié française. Il obéit à la volonté de tout un peuple qui a enfin senti les motifs de sa déchéance économique et qui, jeune encore d'espérances, plein d'une sève féconde, veut vivre, prospérer, s'enrichir dans la paix certaine.

L'explication du revirement du Quirinal est là. La réconciliation franco-italienne doit être, dans la pensée de la Consulta, le salut de la Maison de Savoie. Mais cette conception apparaît d'avance illusoire, ce dernier expédient est condamné à un inévitable échec. On ne fait pas à la Révolution sa part; Humbert ne saurait désormais

sauver sa dynastie. Il s'humilie aujourd'hui pour ne pas crouler ; il croulera demain parce qu'il reculera devant une humiliation nouvelle.

De même que la rupture franco-italienne s'était accomplie jadis au détriment de la Révolution toujours en travail, à Milan comme à Rome, à Ancône comme à Palerme, le rapprochement des deux pays apparaît comme un triomphe de l'esprit antidynastique, comme le prélude de grands événements politiques et sociaux.

PAUL LOUIS

SERVICE MILITAIRE

« Je soussigné, Pahin (Antoine), propriétaire, ex-maire de la commune de Montherot, canton d'Audeux (Doubs), et y demeurant, certifie m'être trouvé comme convive au banquet de Recologne le 18 septembre dernier, jour du comice du canton d'Audeux et avoir entendu très distinctement M. Rambaud, sénateur du Doubs, parlant de l'affaire Dreyfus et du ministère Méline, prononcer ces paroles : « Nous aussi, nous avons connu les faux, mais nous avons pensé que le mieux était de n'en rien dire. » J'ai entendu également, et très distinctement, M. Tramu, maire de Saint-Wit et député de la 2e circonscription de Besançon, répondre à ces paroles : « Ah ! vous avez connu les faux et vous avez pensé que le mieux était de n'en rien dire ? J'en prends acte. C'est du propre ! »

Telles étaient les simples et fortes paroles dont la Chambre entendit lecture en sa séance du 20 janvier ; elle entendit encore les témoignages des soussignés Rétet (Jean-Baptiste) et Gaudot (Désiré-Albert), tous deux cultivateurs-propriétaires, domiciliés à Pelousey, canton d'Audeux (Doubs) ; elle entendit le témoignage signé : Grandclément, meunier à Emagny (Doubs), et M. Charles Tramu avait encore d'autres attestations du même genre.

Je ne connais pas M. Pahin, ni M. Rétet, ni M. Gaudot, ni M. Grandclément, meunier à Emagny (Doubs), parce que je ne suis pas du pays ; mais ce fut un rare défilé de beaux noms, de noms bien français, comme disent les autres ; et il est toujours agréable que les députés se taisent un peu pour laisser la parole à quelques-uns qui ne sont pas députés.

Que valaient au juste ces témoignages de terroir ? je ne le sais pas non plus. Comme Jaurès le faisait remarquer dans la *Petite République*, il se peut très bien que M. Rambaud ait mal dit ce qu'il voulait dire ; on sait qu'il bafouillait déjà beaucoup quand il était ministre ; on ne peut vraiment fonder une démonstration sur un mot de M. Rambaud, même sur un mot honnêtement constaté.

L'incident serait donc secondaire s'il n'avait donné prétexte à M. Méline. L'ancien président du Conseil ne s'attarda pas longtemps à réfuter les beaux témoignages de la province ; il se hâta de recommencer le jeu qu'il avait joué tout au long de son ministère :

« Voulez-vous que je vous dise maintenant ce qui fait que le pays oppose aux revisionnistes une résistance dont ceux-ci ne paraissent pas se rendre compte ? C'est que le pays, avec sa clairvoyance patriotique, aperçoit [derrière cette

affaire Dreyfus, une campagne systématique et perfide contre son armée. » (*Vifs applaudissements au centre et à droite. — Bruits sur divers bancs à gauche.*)

Le plus étonnant dans cette aventure inattendue n'est pas que M. Méline ait osé, après les événements récents, recommencer son jeu comme si de rien n'était : nous connaissons la rancunière impudence de cet agriculteur ; le plus étonnant n'est pas que la Chambre ait accueilli des mêmes applaudissements les mêmes déclarations : nous connaissons le peu que vaut cette assemblée ; le plus étonnant est que les meilleurs adversaires de M. Méline aient bien voulu, cette fois encore, lui complaire.

M. Méline est, à la Chambre et dans le pays, à beaucoup près, le chef le plus intelligent des nationalistes. M. Méline sait ce qu'il fait : il veut centraliser les haines antisémitiques et nationalistes contre les internationalistes ; et ceux-ci sont d'abord un peu déconcertés parce qu'ils n'ont pas de haines à centraliser : pourquoi ne veulent-ils pas voir que là est leur avantage personnel ?

M. Méline sait ce qu'il dit : sa thèse est que les internationalistes attaquent l'armée, plus précisément : que les internationalistes français attaquent l'armée de la nation française.

Comme internationalistes français, nous savons ce que nous disons quand nous lui répondons : Oui, nous attaquons universellement toute armée en ce qu'elle est un instrument de guerre offensive, c'est-à-dire un outil de violence collective injuste ; et nous attaquons particulièrement l'armée française en ce qu'elle est un instrument de guerre offensive en Algérie, en Tunisie, en Tonkin, en Soudan et en Madagascar, c'est-à-dire un outil de violence collective injuste ; et si nous attaquons l'armée française en particulier, c'est justement parce que, étant internationalistes, nous sommes encore français, parce que dans l'Internation nous sommes vraiment la nation française ; il n'y a même que nous qui soyons bien français : les nationalistes le sont mal. C'est parce que nous sommes bien français que les massacres coloniaux commis par de mauvais Français nous donnent comme un remords personnel ; c'est parce que nous sommes les Français des Internationalistes que les crimes du général Galliéni nous sont plus douloureux que les crimes des Anglais, des Allemands ou des Américains.

Que si par ce mot « l'armée » vous entendez la nation elle-même, armée pour la défense de sa liberté nationale, ce n'est plus vraiment d'une armée qu'il s'agit, mais, pour parler exactement, d'une contre-armées ; et toute la question est là : au lieu que la France devait devenir une contre-armées, je ne dirai pas qu'elle est devenue, mais je dirai qu'il lui est devenu une armée.

Voilà ce que nous répondons aux nationalistes, mais un député croit devoir complaire ; M. René Viviani croit devoir élever au nom de son parti une réponse très nette contre les paroles de M. Méline :

« Nous ne pouvons pas laisser dire par M. Méline, ni par qui que ce soit — lorsque, sous notre responsabilité, nous engageons certaines polémiques qui

sont personnelles — nous ne pouvons pas laisser dire que nous avons en vue le dénigrement de l'armée tout entière, et j'apporte ici notre protestation. »

M. Viviani continue :

« Lorsqu'en février dernier, je montais à cette tribune pour interpeller M. Méline sur l'attitude de M. de Boisdeffre devant le jury de la Seine, je disais qu'il n'y avait pas un parti en France qui pût ne pas s'incliner devant l'armée nationale. Je le dis encore. » (*Vifs applaudissements à l'extrême gauche et à gauche.*)

Et encore :

« L'armée, n'est-ce pas la nation ? Est-ce que, vous comme nous, nous n'y avons pas notre place ? » (*Applaudissements à gauche.*)

Ils avaient prêché aux électeurs que tout ce qui est bourgeois est dès à présent, mauvais sans remède et sans espoir : idée simple, commode, fausse; et ces mêmes candidats, devenus députés, se sont mis malgré eux à faire ces fonctions bourgeoises qu'ils avaient supprimées en pensée ; ils se sont mis, comme les députés bourgeois, à faire leur service militaire.

Car c'est bien son service militaire que la Chambre continue à faire ; dès qu'on parle de l'armée à la tribune, les députés remplacent le travail critique par l'obéissance passive.

Il ne fallait pas protester en bloc contre toutes les paroles de M. Méline, contre toutes ses accusations ; il fallait distinguer ; il fallait accepter hautement l'expression « toute l'armée » ; il fallait rejeter hautement le mot « perfide » ; il fallait accepter sincèrement le mot « systématique ». Ce que M. Méline et les réactionnaires ses complices ne se représentent sans doute même pas, c'est qu'on puisse attaquer une institution fermement sans haine; il faudra cependant qu'il s'y résigne et qu'il se le représente. car ce sera notre nouveauté: nous ferons sans relâche la guerre à la guerre; mais à la guerre, qui est haineuse, nous ne ferons pas une guerre haineuse, car alors nous ne serions pas plus avancés qu'avant. Sans haine, sans rien qui ressemble aux sentiments de M. Méline et de ses réactionnaires, nous attaquons l'institution de toutes les armées, de toute l'armée, en ce qu'elle est, précisément, un instrument de haine internationale, en ce qu'elle devient une école de haine civile.

CHARLES PÉGUY

LES FAUTES INDIVIDUELLES

« Les fautes individuelles n'atteignent pas les institutions. » Voilà encore une formule sonore, chère aux « amis des militaires ».

Or, c'est là encore une équivoque : en effet, s'il est vrai que certaines fautes individuelles n'atteignent pas l'institution à laquelle appartient le coupable, il est d'autres fautes individuelles qui atteignent rigoureusement cette institution. Précisons.

1° D'une part, il y a des fautes individuelles, inspirées par des passions étroitement propres à l'auteur de ces fautes ; des fautes déter-

minées par une conformation morale purement personnelle, laquelle n'est attribuable en aucune façon à l'influence de la profession exercée par le coupable. Il est clair que ces fautes-là n'atteignent pas l'institution : le crime de Fenayrou n'a jamais déshonoré la pharmacie, et personne n'a songé, lors du procès Bazaine ou Anastay, à prétendre que le régiment fût une école de trahison ou d'assassinat.

2° D'autre part, il y a des fautes individuelles auxquelles président des tendances, des sentiments, des croyances, en un mot un certain état psychologique *explicable par le jeu naturel de la fonction sociale du coupable*, par des habitudes de sentir et de penser *nécessairement spécifiques* de toute une corporation. Ces fautes-là atteignent l'institution. Ce sont des crimes *symboliques*, dans lesquels la responsabilité du coupable s'efface pour faire place au principe moteur, moral ou politique, lequel comparaît devant la raison humaine : c'est ainsi que les crimes, pourtant individuels, de Louis XIV et de ses successeurs ont amené la France à faire justice du système monarchique, et que, à l'occasion de l'affaire de Panama, certains penseurs ont cru pouvoir, derrière la surface de quelques députés, atteindre l'essence du régime parlementaire.

Notons, en passant, qu'*en fait* les fautes sont toujours individuelles, c'est-à-dire commises par des individus : et que, — les modes d'éducation, les principes, les lois n'ayant pas encore trouvé moyen de révéler leurs défectuosités autrement que par des actes individuels — si l'humanité s'astreignait à accuser strictement les individus et ne mettait jamais en cause les principes, elle s'interdirait du même coup toute abrogation de loi, toute réforme, toute révolution, tout progrès.

Cette distinction une fois reconnue entre ces deux catégories de « fautes individuelles », je demande aux membres de la « Patrie française » dans quelle catégorie ils placeront les fautes actuellement reprochées aux militaires ? Je demande si la soustraction de pièces à la défense, violation du droit commise *par souci de l'intérêt national ;* si le faux Henry, exécuté dans une intention *toute patriotique ;* si la conduite de M. du Paty de Clam, inspirée par l'esprit de *discipline ;* si la partialité des enquêtes relatives au procès Esterhazy, dictée par une confiance inébranlable dans le bien jugé d'un arrêt supérieur ; si en un mot tous ces actes commis par une application rigoureuse et intransigeante de *vertus militaires* ne nous mettent pas en présence de fautes singulièrement symboliques, et si dès lors le logicien n'est pas fondé à poursuivre, bien au delà des minces contingences individuelles, le véritable auteur, seul responsable, *l'esprit militaire ?*

Surtout qu'on n'aille pas déplacer la question : nous ne demandons pas si, en localisant la cause première dans la nature de l'esprit militaire, nous commettons une bonne ou une mauvaise action ; mais simplement si nous raisonnons juste ou faux.

JULIEN BENDA

Notules de Théâtre

Nouveautés. **La Dame de chez Maxim**, vaudeville en trois actes de M. G. Feydeau. — *Gymnase.* **Trois Femmes pour un Mari**, vaudeville en trois actes de M. Grenet-Dancourt. — *Ambigu.* **La Mioche**, drame en cinq actes et neuf tableaux de M. Jules Mary. — *Théâtre des Capucines.* **Le Coup de Cyrano**, comédie en deux actes de M. Tristan Bernard. — *Nouveau-Cirque.* **La Cascade merveilleuse.** — *Nouveau-Théâtre.* **Le Roi de Rome**, pièce en cinq actes de MM. Emile Pouvillon et Armand d'Artois.

Jusqu'à ce jour M. G. Feydeau n'était que le meilleur de nos vaudevillistes. *Champignol malgré lui*, *l'Hôtel du Libre-Echange*, *le Dindon*, *le Fil à la Patte* lui assuraient déjà parmi nos Bissons et nos Valabrègues une place de choix, probablement la première. Mais il n'était que plus habile ou plus heureux que ces messieurs; il n'y avait pas, entre leurs ouvrages et les siens, une différence, si j'ose ainsi parler, *qualitative*.

Aujourd'hui, il n'en va plus de même, et M. Feydeau, depuis qu'il nous a donné cette triomphante *Dame de chez Maxim* dont le succès, après avoir secoué le vieux Paris et l'antique Europe, galvanisera les deux Amériques et la Polynésie, apparaît comme un être privilégié, pourvu de dons personnels et incomparables. Il a le génie de la fantaisie bouffonne; il s'atteste un créateur d'un ordre supérieur, capable de concevoir un monde différent de celui où nous vivons et caractérisé par ce fait que tous les événements s'y impliquent dans l'absurde et s'y nécessitent dans l'improbable.

Il y a vraiment là une faculté quasi géniale d'organiser l'invraisemblable et de coordonner le contradictoire. A ce degré, le quiproquo, le coq-à-l'âne, la cocasserie, le burlesque prennent une beauté pour ainsi dire abstraite et rationnelle. C'est de la haute mathématique et je ne m'étonnerais nullement que certains des spectateurs de M. Feydeau éprouvent à le suivre le même plaisir que leur peuvent procurer un livre de géométrie, telle partie de *l'Ethique* ou encore *le Joueur d'Echecs de Maëlzel.* Ces œuvres valent par la force vive de logique qui les édifie; elles se développent d'elles-mêmes selon les lois nécessaires de la raison en fonction de certains principes ou postulats initiaux. Il en va de même ici. Etant donné que... et ceci que... et ceci... il en résulte que... et les conséquences diverses (presque toutes les possibles) sont extraites des prémisses posées, avec une cohérence, une conscience, une puissance de déduction tranquille qui forcent l'admiration. Le point de départ peut être arbitraire; il n'importe. L'auteur a tous les crédits et peut prendre toutes libertés; nous sommes ses complices les plus sûrs, puisqu'en somme

il ne désire que notre divertissement. Mais l'exposition faite, c'est-à-dire tous les éléments de sa démonstration analytiquement exposés, nous entendons qu'il n'en déduise rien qui n'y trouve sa justification, qui n'y soit implicitement contenu, qui n'en dérive synthétiquement; et les faits les plus drôlatiques, les événements les plus surprenants, les rencontres les plus bouffonnes, les surprises les plus hilarantes, les malentendus les plus opaques et les plus denses méprises doivent encore être des résultats nécessaires, prévisibles, non prévus cependant (d'où la joie!), des conséquences mathématiques, des produits pour ainsi dire de toutes les forces comiques mises en œuvre pour notre amusement. A ce jeu, où l'ordonnance la plus sage règle la folie la plus épileptique, M. Feydeau excelle et il y a un Laplace caché dans cet éminent vaudevilliste. Un poète aussi, car tous les dons du créateur sont évidents en l'homme qui peut provoquer tant de joie à simplement faire s'entrecroiser diverses séries d'incidents empruntés à la réalité la plus immédiate, la plus prochaine. Les rencontres de ces séries, leurs points d'intersection constituent précisément les coïncidences, les improbabilités cependant réelles qui dans la vie nous secouent d'un brusque éclat de rire et qu'ici l'art de l'auteur multiplie savamment.

Je m'excuse de ces réflexions un peu abstraites à l'occasion d'une pièce si joyeuse qui fera tressauter la fressure de tous les peuples du monde; elles attestent au moins la qualité du plaisir que j'ai pris à ce spectacle, que je recommande spécialement aux si décriés *intellectuels*.

Des réserves, on en peut faire. Il y a des lenteurs dans le début et des longueurs dans le second acte, quelques invraisemblances, tout de même, malgré tout (il faut bien, dans le nombre!), trop d'épisodes; mais il n'y a là qu'un peu de surabondance et nous serions mal venus à insister, puisque tout l'essentiel y est.

La pièce est jouée dans un bon mouvement, mais sans éclat et sans originalité. (J'excepte Tarride, de tout premier ordre dans un rôle de général parfaitement idiot, courtois, jovial, aristocrate et bon enfant.) Germain, ahuri dès le début, n'est qu'ahuri, et cela sans variété. Colombey, d'un comique tendu et laborieux, n'a pas retrouvé son succès du *Sursis*. Torin, Mangin, Landrin, trinité en *in*, s'acquittent honorablement de la tâche qui leur est confiée. Quant à Mlle Cassive, vraiment aussi môme Crevette que possible (Eh! allez donc, c'est pas mon père!), elle se répète à satiété au cours de ces trois actes et finit par rendre monotones ses meilleurs effets. Toutefois, il serait injuste de ne pas proclamer qu'elle a remporté dans ce rôle le plus grand succès de sa noble carrière artistique. Les Nouveautés aussi, d'ailleurs, le plus grand succès de leur non moins noble carrière... Nous ne reverrons plus, mes frères, de répétition générale aux Nouveautés, c'est fini! Sur les débris de cette planète fracassée par une comète maladroite, des comédiens très différents évidemment des bipèdes que nous sommes et fort perfectionnés

mâchonneront encore, râleront, baveront des lambeaux de phrases de cette increvable, mais crevante *Dame de chez Maxim.*

Au Gymnase, très bonne et qui sera fructueuse reprise de *Trois Femmes pour un Mari* du sympathique Grenet-Dancourt. Gloires lui soient rendues! Il fut un des initiateurs du genre où triomphe Feydeau. Mais il manque de cette fantaisie endiablée, de cette audace extraordinaire que nous exaltions tout à l'heure. Le quiproquo est bien conduit, mais trop sagement, et les surprises sont rares. Nous avons toutefois revu avec plaisir les excellents Carindol, les oncles Dubochard et Dardenbois et le couple Boxoon (ces noms sont à faire frémir!).

Au contraire des Nouveautés, les interprètes sont individuellement plus satisfaisants que d'ensemble. La pièce n'est pas assez lestement menée, assez enlevée. A citer avec grands éloges Boisselot et Numès. Mlles Carlix et Dallet sont charmantes et fines; on ne peut leur reprocher que de paraître trop peu. Mlle Thomassin est une comédienne expérimentée et fort avenante qui paraît destinée à de proches succès (elle fut exquise dans l'*Amorceur*). Quant à Mme Grassot, il faut s'incliner devant elle; elle est la seule duègne à Paris dont les contorsions, les grimaces et les mines soient divertissantes.

A l'Ambigu, *la Mioche.* Ce mélodrame ne paraît pas destiné à tenir longtemps l'affiche. Il est trop ambitieux et aborde témérairement un sujet aussi périlleux que celui du *Supplice d'une Femme.* Toutes les *corseries* qui le corsent ne semblent pas d'un pittoresque assez saisissant pour incliner à l'indulgence un public indisposé par tout un acte des plus pénibles entre Michel Nicolaï, Frédéric et Marie-Rose. Une telle situation exigeait un maître qui ne fût pas qu'un maître charpentier. M. Jules Mary a trop présumé de ses forces; il réparera dans quelque six mois avec un bon mélodrame plus modeste et plus apte à faire se moucher les foules.

M. Léon Noël est un bon gros père de bandit à embrasser sur les deux joues. MM. Ravet et Lefrançais ont de la tenue et M. Renot est un gendarme qui ne rit pas dans la gendarmerie. Mlle Cogé ne manque pas de force tragique, mais elle est parfois un peu sèche, et Mlle Andrée Méry, qui a de la grâce et du charme, est un peu pâle, grêle et fluette.

C'est bien simple. Dans la délicieuse comédie de Tristan Bernard, *le Coup de Cyrano,* aux Capucines, Cyrano mange le morceau. Il débine à Roxane le truc des lettres maquillées et essaie de la soulever au pauvre benêt de Christian, en réclamant le bénéfice de toute sa littérature. Mais Roxane se fiche des métaphores comme de sa soixante-neuvième chemise; elle aime Christian pour son physique et non pour sa métaphysique; ses lettres la rasent et elle est ravie d'apprendre que son gigolo n'en est pas responsable. Dénouement qui

touchera les âmes sentimentales et satisfera les consciences délicates. L'amour y triomphe; la canaillerie et le mauvais style y sont punis de pair. — Cette charmante fantaisie a ravi le public des Capucines qui n'a pas ménagé ses applaudissements à MM. Dayle, Spark et Lévesque, ainsi qu'à Mmes Barklay et Blanchet.

Il serait injuste de ne pas signaler, au Nouveau-Cirque, la pantomime nouvelle, *la Cascade Merveilleuse*, où, après des danses javanaises de haut goût, s'exécutent divers ébats nautiques du plus vif intérêt; des équilibristes, des sauteurs, des plongeurs, des chevaux et d'illustres pachydermes y prennent part. D'une roche artificielle cristallisée de petites femmes artificieuses jaillissent des flots vivaces d'eau miraculeuse où la lumière électrique dissout d'extraordinaires topazes, des améthystes puissantes et des rubis éclatants. Spectacle digne d'attirer les petits et les grands, ces derniers ayant encore la chance de pouvoir se ravir avant la pantomime aux merveilleux exercices de l'incomparable Thérèse Renz.

Le Roi de Rome de MM. Pouvillon et d'Artois a remporté au *Nouveau-Théâtre* un réel succès. Les auteurs ont habilement tiré parti de l'histoire un peu pâlotte et lointaine du malheureux duc de Reichstadt. Il semble bien vraisemblable que ce jeune homme a dû, à plusieurs reprises, tenter de s'évader de l'exil et, s'y étant vainement épuisé, souffrir toute sa courte vie de la nostalgie d'un trône. Quoi qu'il en soit, l'œuvre de MM. Pouvillon et d'Artois sait nous intéresser aux espoirs déçus et aux amours charmantes du fils de l'empereur. Rien dans ce drame n'est très original, rien non plus n'y est choquant, sinon peut-être ces trop fréquentes et faciles apostrophes aux gloires militaires, à la Grande Armée, à la Légion d'honneur et autres thèmes à développement fixe.

On peut regretter aussi que les auteurs aient cru nécessaire d'alourdir leur œuvre d'un prologue qui est décousu, d'intérêt mince, et même assez maladroit. Mais il y a, au premier, au second et au dernier actes, des scènes heureuses et fortes qui ont été chaleureusement accueillies.

De Max est très remarquable dans le rôle bien venu du duc de Reichstadt. Bour, vieux grognard, vieux roublard, trace avec beaucoup de vérité et de finesse la silhouette de J. Chambert. Mlle Maud Amy est fort agréable dans le rôle un peu effacé d'Olga de Melk. Enfin Mlle Demongey a de la bonne humeur et de la bonne grâce dans le rôle épisodique d'une jolie fille de Vienne.

M. N.

Musique

DANS LES GRANDS CONCERTS

Secouant leur torpeur coutumière, voilà que les Concerts se mettent à exécuter des compositions de jeunes musiciens, M. Lamoureux s'évade du cercle des enchantements wagnériens; M. Colonne se décide à inscrire des noms inconnus sur ses programmes. C'est à n'y pas croire et pourtant il en est ainsi. Après avoir longtemps fait la sourde oreille aux réclamations de la critique indépendante, laquelle demandait avec instance que l'on jouât, enfin, autre chose que des œuvres archi-connues et unanimement consacrées, les deux chefs d'orchestre ont compris que l'Etat n'accordait pas une subvention annuelle aux Concerts qu'ils dirigent pour aider à l'éclosion des génies de Beethoven et de Wagner et qu'ils avaient à accomplir une besogne d'art plus immédiate et plus intéressante au point de vue français. Certes, les grands maîtres ne doivent point être traités en quantités négligeables; ils ont droit à tous les égards imaginables; il est bon, il est indispensable que leurs chefs-d'œuvre soient exécutés souvent; mais, à côté des morts illustres, il y a les vivants. Et ces derniers méritent bien une attention particulière. Si les Concerts n'accueillent pas leurs premiers essais où se feront-ils connaître? Ce n'est pas au Théâtre-Lyrique, puisque Paris est privé de cette scène d'utilité publique. Ce n'est pas à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, scènes fort encombrées, où les compositeurs ne peuvent espérer d'être joués que lorsqu'ils ont déjà fait leurs preuves autre part. Les Concerts sont donc la ressource suprême des jeunes. S'ils manquaient à leur haute mission, s'ils se dérobaient à la responsabilité qui leur incombe, les jeunes n'auraient plus qu'à brûler leurs manuscrits et à gémir sur la situation lamentable qui est faite, en nos temps de fraternité, aux producteurs assez ingénus pour avoir pu croire que le travail exigé par le Conservatoire une fois terminé, les examens passés brillamment, le prix de Rome obtenu après mille efforts, obligeaient l'Etat à ne pas les abandonner au début de la carrière, c'est-à-dire au moment où l'on a le plus besoin d'appui. Mais je laisse ce genre de réflexions qui me mènerait trop loin, et je constate avec plaisir que MM. Lamoureux et Colonne viennent d'ouvrir les portes de leurs Concerts à plusieurs inconnus. Et, comme un bienfait n'est jamais perdu, la récompense ne s'est pas fait attendre.

Chez M. Colonne, *la Procession nocturne*, de M. Henri Rabaud, a réussi à merveille. En cette composition remarquable de tout point, une personnalité artistique s'affirme. D'inspiration distinguée, d'exécution claire et savoureuse, cette page a noble allure. Il y a beaucoup

de musique dans *Procession nocturne*, et il y a gros à parier que M. Henri Rabaud fera parler de lui quelque jour. M. G. Sarreau, dans un *Episode symphonique* pour piano et orchestre, prouve qu'il n'est pas indifférent.

Chez M. Lamoureux, *la Naissance de Vénus*, de M. Alexandre Georges, n'est pas indigne de l'auteur des pittoresques *Chansons de Miarka*. Le début, plein de rumeurs troublées et d'imprécision bruissante, est d'une curieuse impression. La phrase qui annonce et célèbre la déesse est banale; mais la fin du poème symphonique, fortement inspirée de la scène du Venusberg, ne manque pas d'ampleur et de joie copieuse. *La Chaîne d'Amour*, de M. Jules Bouval, ne pêche pas précisément par l'originalité; très honorable réalisation. Enfin, la musique écrite par M. Omer Letorey sur un passage du *Brand* d'Ibsen est loin d'être du premier venu. Le choral a du caractère et est savamment développé. Interrompu par un allegro tumultueux et par une fugue joliment conduite, il reparaît pour fournir à cette page d'un intérêt musical réel sa conclusion logique.

Je signale les grands succès remportés par Mme Jeanne Raunay dans des airs de Beethoven, Gluck, Wagner et Duparc. Et je m'en voudrais de ne pas mentionner l'accueil chaleureux fait, au Conservatoire, à des fragments du *Miracle des Perles* de M. Henri Busser et à *Quatre Motets* de ce musicien très en progrès.

ANDRÉ CORNEAU

UN NOUVEAU TOPIQUE FLAMAND : PRINCESSE D'AUBERGE

En attendant que M. Alcan songe à réclamer d'un de nous une « Psychologie du peuple flamand » à l'effet de compliquer un peu la conversation, il convient qu'on signale un cliché dont l'ossature prend déjà chair. Dès maintenant, les épithètes interchangeables adhérentes au vocable « Flandre » peuvent être relayées par une circonlocution que le fin public déjà hospitalise.

Le nouveau rite du tempérament flamand, c'est, voilà, un opéra : « Herbergprinses », *Princesse d'Auberge*, livret de M. Nestor de Tière, partition de M. Jan Blockx. Le Théâtre Lyrique Flamand d'Anvers, le monta en 1896; c'est néanmoins la Monnaie de Bruxelles qui lui réserve aujourd'hui son entrée dans le monde. M. Blockx profite des présentations pour colporter son œuvre sur les rapides de Groningue à Carcassonne, ou, plus exactement, à La Haye, à Verviers, Liège, Lille, Angers, Rouen, dans six cents endroits, parmi lesquels, sans doute, l'éditeur Heugel fait dans les feuilles publiques comprendre Paris, encore que M. Carré, de votre Opéra-Comique, descendu un de ces soirs à Bruxelles, à l'effet de réengager Mlle Wyns, ne dise pas précisément oui.

Verbo « Flandre » un encyclopédiste moyen tenait compte à ce jour :

En art : des kermesses flamandes de Breughel le Drôle (truands et pataudes se serrent des cuisses, se soutiennent au moment du hoquet, marmaillons de

six mois refusent le sein pour enfoncer leur frimousse dans le broc à cervoise), de celles de Rubens *(Louvre)* et de Teniers (les seigneurs de village paient grassement ménétrier et aubergiste ; le soir tombant on va se faire des enfants derrière les futailles vides et dans les fossés, et tant mieux pour le domaine et les fermages...), des intérieurs de cabaret de Van Ostade et de Van Craesbeeck, de toutes les productions d'ailleurs de la fameuse école anversoise (religieuses ou profanes, c'est tout un : Marie, Suzanne ou Danaë, ce sont les gouges « rubéniennes »!), puis, en ces temps-ci, des sculptures de Jef Lambeaux *(la Folle Chanson, l'Ivresse, les Passions humaines)*;

En littérature: du théâtre de Willem Ogier, des *Flamandes* de Verhaeren, etc.;

En archéologie : des brocs, pintes, cruches en grès, étain ou cuivre, des réchauds à pipes, des plats à barbe, des bonnets de laitière;

En gastronomie : des bières à particule de bourgs et bourgades : Diest, Louvain, Hougaerde, Werchter, Bornhem, et ces « faro de Bruxelles », ces « diable », ces « jack-op », ces « gueuze-lambic » ; bouteilles pansues et poussiéreuses, couchées dans les petits chariots de table: genièvre de Hasselt vieux système, boonekamp et bitters; poulardes de Bruxelles, choux de Bruxelles, asperges de Malines, tripes, « choesels » des antiques gargottes, « bloedpans » des ducasses — on a saigné le porc! —, chapel de saucisses dorées de Diest, pains de saucisse du Lundi-Perdu à Anvers, pain cramique, jusqu'à même les pâtisseries que sait faire liturgiquement M. Eugène Demolder;

Et pour parler des endroits de plaisir et des fastes : Rietdijk aux fanaux rouges, d'Anvers, magnifié par Lemonnier et Eekhoud; bouges à matelots où Mirbeau seul vit danser des Javanaises; caboulots plus familiaux à l'entour de la grand'place de Bruxelles, où tel brave archiviste du Vatican, venu en Belgique compulser des cartulaires, trouvait si plein délassement après des journées derrière ses bésicles; « Aangenamen Hof » du Vieil-Anvers de l'Exposition, où les commis maritimes pouvaient pincer les bonnes le dimanche; francs lurons au cabaret du « Diable-au-Corps »; pochardises en famille au Bruxelles-Kermesse de la récente Exposition.

Voilà, voilà, et c'est vive Flandre!

« Princesse d'Auberge » est le dernier-nouveau véhicule de cette constante traditiou, et l'on augure dans les journaux que le tempérament national acquiert une exultante réviviscence.

Ce que c'est (1) : Un musicien séduit non seulement par les yeux de l'accorte tenancière, mais aussi par la pinte qu'elle lui offre, oublie mère et fiancée, carillon et clavecin, pour être le Prince Carnaval aux côtés de la Princesse d'Auberge, lui dédier des ariettes bachiques et érotiques et ne plus désoûler. L'action fondamentale n'importe : c'est Carmen dans les bas-fonds de Bruxelles au XVIIIe siècle, avec du tragique à pouffer et une morale à laquelle on refuse l'attention.

Mais tout est prétexte à la circulation de paysans, de laitières et de charrettes à chiens, à des lutineries de serveuses déliées, à un plantureux étalage de pochards exemplaires, à des bals de guinguette, — chopes brisées, couteaux tirés, — à un somptueux débraillement de la foule — gosses, garces, pitres, arlequins, maîtres-chanteurs, soldats et magistrats — en un mardi-gras énorme sur la grand'place de la capitale. Et le carillon tintinnabule, jovial et sans reproche.

(1) Sur *Princesse d'Auberge*, on peut lire : CHRONIQUE DE BRUXELLES, par Georges Eekhoud (*Mercure de France*, janv. 1899). — PRINCESSE D'AUBERGE, par Octave Maus (*Art Moderne*, 18 déc. 1899). — MLLE WYNS DANS PRINCESSE D'AUBERGE, par Auguste Joly (*La Libre Critique*, 25 déc. 1898). — PRINCESSE D'AUBERGE ET MLLE WYNS, par Ernest Deltenre (*La Lutte*, 15 janv. 1899).

Cette œuvre est destinée à être congrûment immonde : c'est ains[i] qu'on la voit en province, mais, à la Monnaie, Mlle Wyns — et je le regrette, parce que toute chose doit tendre à ses fins — n'a ni su, [ni] voulu être la « crapule » d'élection et a pris sur elle de sauver cet opéra de l'ignominie.

Je l'avais pourtant avec une perfide serviabilité conduite devant une toile de Jordaens au Musée d'Anvers, d'où pouvait résulter [un] parfait enseignement : Devant une table chargée de fruits et [de] viandes, l'aïeule, la mère et l'enfant, parmi des musiciens familiers, entonnent la grasse chanson de la tradition du manger et du boire en Flandre. La gorge plantureuse de la mère parmi les brocarts écl[a]tants, la bouche humide du gosse, disent que cet enfant a sucé avec le lait capiteux le refrain. Et les enfants accueilleront, maintiendront et perpétueront le rit de goinfrer et de copuler. L'épigraphe du tableau élabore la doctrine : Comme chantent les vieux, ainsi sifflent les jeunes.

Depuis deux siècles cette toile prestigieuse enseigne délibérément le pire système de vie à notre peuple. Nous reconnaissons que M. Blockx a bien appris à cette école et siffle avec virtuosité « comme chantaient les vieux ». Mais elle est bien audacieuse, Mlle Wyns, qui refuse de suivre cette tradition consacrée par les lieux communs et ne voulut pas [illegible] crânement [illegible] spiritualité candide [illegible] seraient donc — aussi — de Flandre.

[illegible] une sérieuse attention au dénombrement [illegible] pleinement sat[isfaisant] [illegible] version [illegible] pense-t-elle [illegible]

[illegible]

bêtement, superficiellement, grossièrement faux; c'était satisfaire au livret et le public. Celui-ci convoitait l'âme flamande en une femelle qui débriderait sa gorge, qui roulerait sa hanche vers le client. Il réclamait qu'on le calomniât : Mlle Wyns lui a refusé cette satisfaction. Elle consent, oui, à se coiffer du petit bonnet de dentelle flamande, à s'asseoir sur la table de cabaret, à lancer des œillades de derrière le comptoir ruisselant de brocs, mais elle nous confie surtout ce qu'il y a d'éternel, de femme, d'innocent, d'inconscient dans sa tragique influence. Elle montre trop de talent : elle joue fin, amenuisant un caprice de derrière la tête, faisant des réserves mentales, petite serveuse flamande qui porte sans doute un saint Antoine en plomb dans son corsage; on est si certain qu'elle aime bien, en somme, son musicien et qu'elle fait mal, câlinement, sans savoir beaucoup autre chose. — Mlle Wyns est donc à ravir et croquante et très bien.... mais pas du tout ça.

Tant mieux. Nous n'avons néanmoins pas la faiblesse de permettre que sa délicatesse préserve cette œuvre de notre désobligeance.

L'interprétation authentique, que peu d'artistes auront encore le tact et le talent d'éviter, ne peut que constituer pour la Flandre le pire des affronts. Il me répugne de continuer à en sourire : qu'il soit dit que nous n'en voulons pas, de cet art national — étiquette pour l'exportation du lambic, carte-réclame pour la putasserie brabançonne...

Nous ne prétendons pas que l'ange fasse la bête, ni ne réclamons que la bête fasse l'ange; nous ne trafiquons pas d'une légende contraire : Brugis formosae puellae, lac d'amour, cygnes, béguines, châsse de sainte Ursule, pâquerettes des prés et chlorose! pas plus que nous ne subsidions les débits anti-alcooliques de soda à la fleur d'oranger, mais nous tenons à revendiquer le caractère flamand que nous aimons tout plein, en sincérité et véracité — tel qu'il est.

M. Kinon le définit récemment avec justesse :

« ... Certes, au Flamand, les appétits sensuels ne font pas défaut; il ne les cache point d'ailleurs, n'y voyant aucunement matière à rougir, et les satisfait, dans les limites de l'honnêteté, franchement et joyeusement. Mais, en somme, il y a de la gravité et de la réflexion dans ses yeux; rarement il s'éparpille en paroles oiseuses; il est religieux d'instinct, et son premier souci demeure, quoi qu'on prétende, celui de la vie intérieure. Croyez que le Flamand mangera de fort mauvais appétit s'il n'a pas la conscience tranquille.

On a tort d'ailleurs de n'envisager ce peuple qu'au cabaret. Pour apprendre vraiment à le connaître, il faut le suivre dans ses foyers, autour des lampes familiales, et dans ses chapelles d'encens et dans ses pèlerinages de verdure... On trouvera un peuple foncièrement bon, simple, pieux, doué d'un admirable bon sens, heureux de peu de chose, candide dans la joie, patient dans l'adversité, et dont l'âme recèle des trésors de la plus aimable et douce mysticité (1). »

Tout est dit. *La Princesse d'Auberge* — Londres, Paris, New York! — c'est l'âme flamande pour l'exportation.

EDMOND DE BRUIJN

(1) MAX ELSKAMP ET LA POÉSIE DE FLANDRE, par Victor Kinon (*Spectateur catholique*, juin 1898).

Petite Gazette d'art

EUGÈNE BOUDIN

L'exposition qu'on a faite à l'Ecole des Beaux-Arts de presque toute l'œuvre d'Eugène Boudin est agréable à voir. Elle est encore instructive.

Il semble bien qu'on eût à la fois éprouvé moins de fatigue et plus de plaisir si les organisateurs s'étaient souciés d'un groupement plus méthodique et s'ils n'avaient pas craint d'écarter bien des toiles qui ne font que triple ou quadruple emploi. L'ordre historique paraissait bien s'imposer dans le cas d'une exposition rétrospective, sans doute la dernière de cette œuvre. Les visiteurs en eussent tiré un bien plus grand profit.

Il n'y a presque pas de toiles de ce bon paysagiste ou plutôt — car il a circonscrit encore plus son effort — de ce peintre de marines, qui ne soient d'aspect plaisant, et il n'en manque pas qui soient tout à fait séduisantes. Or, c'est toujours par des qualités plastiques qu'il arrive à plaire : de toutes petites qualités, en fort petit nombre, les mêmes, mais essentiellement plastiques. C'est son mérite, il est sage d'avoir su s'y borner. Des tonalités agréables et un petit nombre de rapports peu variés, mais justes presque toujours; à défaut du plus significatif, l'essentiel des formes gardé en tant que signe et que support; pas d'autre agrément que l'éclat, pas excessif mais vif, d'un accent ou deux, délicatement choisis et posés, un rouge presque toujours ou des verts : c'est à quoi peut se réduire l'analyse de presque tous ses tableaux. Qu'il s'agisse d'un de ces ports de la Hollande ou des Flandres ou de Venise, de Bordeaux ou du Havre, tels qu'il les a vus dans la période des années soixante-dix et quatre-vingt — qui paraît avoir été la meilleure —, de ses paysages de Camaret, d'un village ou d'une de ces innombrables plages de Trouville avec ses promeneuses et ses bavardes, on ne trouvera pas autre chose. Qu'on aille du croquis le moins appuyé, du souvenir le plus léger, il en est de charmants, des œuvres les plus effacées à la plus importante de ses œuvres, la plus significative, la mieux venue, la plus complète, ce grand Port de Bordeaux à dominantes vertes et rouges, qu'il faut féliciter le musée du Luxembourg d'avoir choisi, ou même à cette toile, unique dans l'œuvre, représentant une île, de tonalité moins verte que blonde, à apparence de plan, c'est toujours le même sujet plastique que Boudin formule. Il ne semblerait pas, tant il paraît menu, qu'il pût suffire pour toute une œuvre et toute une vie féconde.

L'exemple de cet ouvrier consciencieux, délicat s'il n'est raffiné, continuera justement d'enseigner qu'il suffit d'une formule, même

exiguë, mais convenablement choisie et limitée, pour fournir à toute une vie laborieuse. Le secret d'avoir su se borner à de véritables qualités plastiques, si rares qu'elles fussent, quand une fois il en a eu pris conscience, garde Eugène Boudin de l'oubli et permet de penser qu'il saura plaire toujours.

Il arrive que, par instants, avec la transparence d'un vert émeraude ou d'un vert turquoise, il fasse songer jusqu'aux paysages de Guardi qu'on voit à Venise, avec un clair de lune ou tel petit port, même à Jongkind. Par éclairs encore, des bateaux qu'il a couchés ou pressés font songer à des coques noires où Corot s'est une fois arrêté. Les crinolines, les toquets, les rubans et les châles d'une époque que Guys, que Manet ont vue, à qui c'est leur nom qui restera, font songer à Manet ou à Guys. Il y a des ciels, il y a des vagues qui appellent le nom de M. Monet. Cependant il n'y a ni une forme assez expressive, ni une tonalité, ni un accent assez significatifs pour qu'on s'arrête plus que le temps de passer à d'impossibles comparaisons. Les croquis et les dessins, toutes les études sont instructifs à cet égard. En revanche, si c'est quelquefois à des peintres, ce n'est jamais qu'à des peintres qu'Eugène Boudin peut faire songer.

Ne pourrait-on pas dire que les petites qualités plastiques délicates où il se maintient avec aisance assurent à Eugène Boudin une place honorable entre les inventeurs ou les créateurs à qui il fait songer agréablement, de loin, et les fabricants dont il donne, d'aussi loin, le dégoût ?

TABLEAUX ET AQUARELLES DE H.-W. MESDAG.

Par une rencontre qui vaut peut-être d'être signalée, c'est en même temps que celle d'Eugène Boudin que s'est ouverte l'exposition de M. H.-W. Mesdag, paysagiste hollandais (1).

M. Mesdag n'est pas qu'un habitué du Salon, c'est, semble-t-il, un souvent *déjà nommé* de son palmarès. Aucune des toiles qu'on a réunies n'apporte un aspect nouveau de son mérite. Leur groupement permet cependant d'avancer qu'infiniment plus ambitieux que Boudin, M. Mesdag est singulièrement moins bien servi par ses moyens. Ses grandes marines et ses paysages ne recourent à aucun procédé blâmable pour se faire valoir, mais ne se signalent non plus par beaucoup d'agrément, ni même d'éclat.

PARIS-PROVINCE

Celle-ci est — on ne s'en doutait guère — la huitième exposition faite par une Société dont le nom comme l'objet demeurent énigmatiques (2).

(1) Galeries Durand-Ruel.
(2) Galerie Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi.

M. Borglum Solon y expose des statuettes gracieuses qui étendent, campent ou font caracoler les chevaux des plaines de l'Ouest américain et leurs hardis cavaliers, les *cowboys*. M. Peské montre un petit paravent agréable dont les deux feuilles sont des panneaux de bois pyrogravé. Un buste d'homme, œuvre de Mlle Galoupkine, n'est pas sans intérêt. On peut encore louer la Société artistique et littéraire de Paris-Province de vendre ses catalogues au profit de la Société de Secours aux Familles des Marins français naufragés.

PEINTURES ET SCULPTURES D'OCTAVE VOLANT

Dans la boutique naguère fameuse où l'on revient chercher le souvenir défunt de l'audacieux et bon Le Barc, M. Dosbourg a réuni des œuvres peintes et sculptées de M. Octave Volant (1). Le plus beau mérite des bois qu'il cisèle et qu'il assemble est d'invoquer les mobiliers de M. Carabin. Ses peintures s'éloignent davantage des modèles que leur ont fournis les paysages dits impressionnistes.

THADÉE NATANSON

(1) Rue Le Peletier, n° 47.

Les Livres

LES ROMANS

PAUL ADAM : **La Force** (Ollendorff).

Dirai-je l'histoire de Bernard Héricourt ? Tandis que son père et sa sœur décuplaient l'avoir familial dans les fournitures de guerre, lui courut le monde, cuirassier de la République, dragon de l'Empereur. Courageux et diligent, il guida le flot montant des armées. Ses cavaliers menèrent par l'Allemagne les chevaux ferrés de ses forges, bridés du cuir de ses tanneries. Il reconnut la voie aux infanteries nourries des farines de ses moulins. Sa fortune suivit la fortune des campagnes. Il fut colonel, il fut riche, et mourut au soir de Wagram. Il avait vu beaucoup de guerres, Boulogne, le Rhin, les sapins de Bade et les étangs gelés d'Austerlitz, traversé quelques régimes et goûté bon nombre de modes. Il avait aimé des merveilleuses, qui étaient devenues des républicaines, et ensuite des servantes dociles de la Cour. Il avait connu Moreau, vaniteux et mou, faisant parader les généraux du Rhin et de Sambre-et-Meuse dans les salons blancs de Grosbois ; et Napoléon, exact, tatillon, injuste.

Il est des souvenirs auxquels on ne peut échapper. Dans le plus beau roman de ce siècle, Tolstoï a fait revivre les mêmes campagnes : le Danube, Hollabrunn, Austerlitz. Je ne veux pas comparer, ce qui serait parfaitement inexact et injuste, mais à quel point diffèrent les procédés et les effets ! Le détail est ici moins dispersé et moins naturel. Chaque coin de la bataille n'est pas, comme dans *Guerre et Paix*, un aspect complet et suffisant de la vie, exprimé par des personnages nouveaux, essentiels pendant une heure et qui ne reparaissent plus. Le roman de M. Paul Adam a plus d'unité, plus de monotonie, et la charge d'Engen se distingue mal dans mon souvenir de la charge d'Austerlitz. Les comparses, Pilouet, Marius, Pied-de-Jacinthe, le chef d'escadron élégiaque ou le magnifique Cavanon, n'ont pas la gravité et la vérité des caractères russes. La bravoure diverse des soldats, Tourangeaux, Gascons ou Flamands, révélant dans la guerre les vertus et les types variés de la race, se répète et donne l'inquiétude d'un procédé parfois lassant. Mais le héros atteint souvent à des émotions fortes et intenses ; et une fois au moins, dans l'épisode admirable du cheval turc, Bernard Héricourt, injustement humilié en sa bravoure, beau d'amertume, pourra évoquer l'image du prince André Bolkonsky.

Il est vrai que Bernard Héricourt n'est pas, comme le prince André, un rêveur tendre, ambitieux et chagrin, demandant au hasard des batailles le sens incertain de la vie. Ce n'est pas non plus, comme le général Raxi, dans *la Bataille d'Uhde*, un chef, un stratège, un calculateur sûr et froid ; et le goût certain de M. Paul Adam à remanier les cartes d'empires et de batailles, s'est même courageusement

contenu en maint endroit. Bernard, bon cavalier, exact et perspicace au service des reconnaissances, est une puissance, une force en action, un mouvement. Avec ses cavaliers anonymes, dures brutes stoïques et sans scrupules, il galope âprement sur le monde, dans la joie des charges, dans la recherche jouisseuse des coups. Et cette chevauchée infinie, monotone et lyrique, M. Adam l'a exprimée avec toute sa puissance nerveuse, toute sa poésie chantante, et ce ton épique qui le met d'abord de plain pied avec toutes les forces naturelles.

Ainsi passa Bernard Héricourt, distrait dans la vie, noyé dans les choses, entraîné parmi les files d'hommes et de chevaux, poussé dans les marches et dans les charges par des desseins qu'il ne comprit pas et n'essaya pas de pénétrer, peu conscient, peu lucide, heureux seulement de vivre, de pouvoir et de frapper. Sa meilleure joie fut l'entrée dans les forêts matinales, par le soleil, au trot souple des chevaux frais. Il fut d'accord avec les vérités naturelles, avec les instincts rudimentaires du cœur. Aimant la vie, il chérit tout ce qui ressemblait à sa vie, tout ce qui la rattachait à la vie future ou à l'existence antérieure. Son âme simple fut troublée d'un seul grand remords, emplie d'un seul grand désir, fortifiée d'une seule grande joie. Il souffrit de n'avoir pas protégé, excusé, chéri, le père avare et despotique qui avait brutalisé son enfance, le père aveugle qui, dans sa maison vide, tout le jour, vérifiait l'aloi des monnaies à son trébuchet tremblant. Il désira sa sœur Aurélie, la merveilleuse zézayante, qui elle aussi désirait son frère et n'osa jamais vouloir son désir. Et c'est peut-être ici la meilleure partie du livre, la plus fine, la plus sensible, la plus neuve. Bernard aima Aurélie parce qu'elle était toute semblable à lui, parce qu'elle avait compris chaque jour toutes ses pensées, parce que lui l'avait sentie trop de fois emplie d'émotions pareilles aux siennes et que nul autre ne pouvait éprouver. Il ne la posséda jamais; il posséda Zulma, la servante, envoyée un jour par Aurélie pour sa ressemblance extraordinaire. Il épousa Virginie Lyrisse, qui avait la taille d'Aurélie et aussi les yeux inoubliables d'une petite fille bavaroise, violée autrefois dans un village, pendant la charge de Mœsskirch. Au lendemain d'Austerlitz, vous verrez Aurélie, amoureuse, stoïque et heureuse, mener Virginie aux bras de Bernard, les joindre devant elle l'un à l'autre, rester là; et c'est une scène admirable. Et la grande joie de Bernard, ce fut son enfant, cet enfant naissant qui vivrait un jour, qui serait fort, qui aimerait l'enfant d'Aurélie, qui serait sa gloire et sa revanche sur le destin.

Oui, Bernard Héricourt aima la vie. C'est pourquoi il s'aima lui-même, chérit sa sœur qui fut lui-même, et son père qui le créa, et son fils qui le devait faire revivre. Et ainsi, dans le livre de M. Paul Adam, par une fine confusion toute couverte et enveloppée de lyrisme, la joie de la vie devient le sens de la race, et l'amour de la nature une soumission obscure aux lois du sang. Je n'attache pas trop d'importance à cette idée, où l'on pourrait voir l'unité apparente du roman,—je dirai même de la série, car certains passages paraissent

amorcer une suite, et la persistance de certains noms : Héricourt, Dessling, Lyrisse, donne à penser que plusieurs ouvrages déjà parus s'intercaleront un jour dans l'œuvre totale. Je pense avoir fait sentir avec quel art, quelle pénétration et quelle nouveauté l'idée de la race était ici employée. Et pourtant il me gênerait que, même adroite, même superficielle et volontaire, elle dût faire le lien et la suite de l'œuvre de M. Paul Adam. Certes, je ne soupçonne pas M. Adam de préméditer pour nous les Rougon-Macquart du premier Empire. L'hérédité prendra toujours sous ses doigts des formes spécieuses et imprévues. Mais qu'avons-nous à faire de l'hérédité? Tous les jours, la science nous montre contagion et imitation, où l'on ne voulait voir avant nous qu'atavisme, et chaque pas de la science dans cette voie doit nous réjouir comme une conquête sur la barbarie et sur la brutalité. Mais je ne veux point parler trop gravement de ce qui n'est ici qu'un jeu. Je sens bien par quoi Bernard Héricourt, colonel de dragons, est le frère de l'agitateur Dessling et de la comédienne Clarisse. Je sens bien qu'il jouit du galop, du sang, de l'ardeur fraîche de la bataille, comme nous avons vu Dessling jouir âprement de la foule, et Clarisse jouir, avec les mêmes spasmes, de la mer, de l'eau froide, de manger, d'aimer. Tous trois livrent voluptueusement leur forme personnelle, leur vanité d'individu, à l'Univers, à la Vie, et ils s'y effacent, s'y baignent, s'y pâment, en stipulant l'immense volupté de leur abandon. Ils sont reflet, aspect, miroir des choses. Tous se veulent abîmer dans la Nature, mais en refermant sur elle des bras avides et gourmands. Ils sont voluptueux et lyriques. Ils sont étranges et pareils. Est-ce bien la race? M. Paul Adam sait bien ce que c'est.

J'ai beaucoup parlé de ce roman dont je voudrais encore beaucoup dire. Mais ce que j'ai passé aujourd'hui, je l'avais dit peut-être à la dernière occasion. J'hésite chaque fois, et cela fait déjà bien des fois, que M. Paul Adam me donne un nouveau livre. Je crains d'avoir épuisé sur lui tout ce que je pense; et maintenant j'espère presque avoir dit quelque chose de nouveau. Ce ne sera pas mon mérite, mais le sien. L'amour que j'ai pour son œuvre est profond et ancien; il ne varie pas, mais il s'enrichit. M. Paul Adam a ceci de prodigieux qu'il féconde jusqu'à ses critiques.

LÉON BLUM

ETATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS

JULES DELAFOSSE : **Vingt ans au Parlement** (Ollendorff).

M. Jules Delafosse, qui fut député, pense encore au Parlement ; il relit ses discours en des *officiels* jaunis, y prend plaisir et se demande pourquoi tous ceux qui ont la curiosité et le souci des choses d'Etat ne partageraient pas ce sentiment bien naturel. D'où, vingt-cinq discours brochés d'une introduction : question d'Egypte, question du Tonkin, politique intérieure. Cela fait un livre et une politique, ou à

peu près, dont l'orientation est au mot de la fin : Vifs applaudissements à droite.

Le discours le plus fameux de M. Jules Delafosse est sans doute son discours sur la déportation (1890). Vous vous rappelez les beautés oratoires de Victor Hugo sur le même thème, en d'autres temps.

M. Delafosse ne voit point les choses sous le même angle : il n'a point le crâne fait de même que celui du poète ; il ne reproche pas à la société d'être une marâtre, mais une « maman gâteau »; elle pousse au crime en choyant les criminels ; à eux les délices de Poissy et le confortable de Melun, un temps de repos bien gagné. Et cependant notre régime pénitencier de l'intérieur n'est rien ; on pourrait encore admettre la petite cellule, le lit de fer, le parquet ciré — ils n'en ont pas nos paysans ! — mais ce qui révolte M. Delafosse, c'est la douceur du régime calédonien.

Il ne sait pas si on fit bien de supprimer le bagne, mais il affirme qu'on eut tort de le remplacer par une « villégiature ». Là-bas, sous un climat merveilleux, les malfaiteurs mènent une existence oisive et moelleuse, vivent en rentiers et finissent en propriétaires. « Il nous vient de là-bas des récits qui font rêver », dit M. Delafosse, ennemi du droit à l'idylle. « Pas de paradis terrestre pour les repris de justice ! vocifère-t-il, ces gens-là n'ont droit qu'à l'expiation ! » Toujours du Victor Hugo, mais à rebours. — Et cette belle âme de tortionnaire et d'inquisiteur, rejetant le faux-col pour la fraise espagnole, proclame le devoir parlementaire, en un français également vacco-espagnol : « C'est à nous, législateurs, qui avons charge de la défense sociale, de rechercher le mode d'expiation qui est le plus efficace sur le moral des condamnés, et aussi le plus profitable à la société qu'elle doit défendre. » (p. 349).

Et il insiste, en belge, cette fois.

« Il faut que le condamné peine, que le condamné souffre, non pas seulement pour se repentir mais pour décourager par son exemple ceux qui seraient tentés de faire comme lui. »

Ce fut ce jour-là, le 28 novembre 1890, que M. Clemenceau proposa le rétablissement de la torture pour faire pièce à l'orateur.

Il faut lire ça.

VICTOR BARRUCAND

LIVRES D'ART

MAURICE MAINDRON : **L'Art Indien** (Société française d'Editions d'Art).

Voici, de l'auteur de *Saint-Cendre* et du *Tournoi de Vauplassans*, pour montrer une fois de plus qu'il est encore un savant de très réel mérite et un grand érudit, un manuel excellent. Conçu méthodiquement, écrit avec lucidité et non sans art ni malice, il nous fournit les notions élémentaires indispensables qu'il convient d'avoir de l'art hindou.

Toute l'histoire de l'architecture hindoue y est écrite et, du même coup, en ses grandes lignes et les plus significatives, l'histoire de la civilisation et les destinées de ces contrées de la Merveille. Depuis les monotolithes des Khassias jusqu'aux produits incestueux de l'architecture imposée par l'Administration anglaise ; l'architecture bouddhique, gréco-bouddhique ; les influences grecques, persanes, musulmanes.

Ces mêmes influences sont signalées pour la sculpture et la peinture, en même temps que sont analysées les raisons diverses de l'infériorité de ces arts par rapport au premier, à quoi ils sont toujours subordonnés. La sculpture est caractérisée non sans bonheur telle que l'auteur la goûte, sensuelle et symbolique, voluptueuse et libre. De la peinture, si fort en honneur dans les temps reculés, il reste peu de spécimens, assez cependant pour qu'elle apparaisse, aux premiers jours comme dans ses dernières productions, un dessin toujours théorique et traditionnel, puissamment enluminé.

L'histoire des arts décoratifs et leurs caractères ne sont pas analysés avec moins de soin. Non content de donner des descriptions minutieuses, il ne répugne pas aux formules, qu'il s'agisse d'alliages ou d'émaux. Même, il est particulièrement servi par l'ensemble de ses connaissances : il y paraît bien, tant pour la damasquinerie et les armes que pour la sériciculture.

M. Maindron connaît les pays dont il parle. Mais il ne s'en est pas tenu à sa propre expérience. Les sources de renseignements sérieusement critiquées où il recourt sont signalées, et une bibliographie très sérieuse peut servir utilement la curiosité que le volume excite.

Les exigences d'un travail populaire et de vulgarisation — dont il est tenu très grand compte — n'empêchent pas cependant que le savant aborde des idées très générales et élevées. Que, par exemple, touchant les influences internationales, les rencontres, les similitudes, il ne dise des choses excellentes et d'un ordre tout à fait général. Ou bien qu'il fasse justice des exagérations qui reculent à l'infini l'antiquité de l'architecture hindoue dont les origines seraient à peu près contemporaines de celles du christianisme. C'est enfin une notion féconde, qui trouverait à s'appliquer ailleurs, que celle où il revient souvent et une fois dans ces termes : « Tout ce que l'Europe touche et influence en Inde, dans quelque branche d'art que ce soit, perd du coup, à ce contact, ses meilleures qualités. »

A la fois nous avons, grâce à la méthode scientifique et à l'ingéniosité de M. Maindron, un formulaire qui nous donne du moins des clartés — mais de véritables clartés — d'un des sujets les plus vastes et les plus attirants qui soient, et, grâce à l'amour dont il est épris pour une des civilisations les plus mystérieuses et les plus splendides de ce monde, un livret dont l'enthousiasme raisonné est communicatif et fait aimer mieux l'éclat et la profusion de ces trésors, qui se ruinent.

Georges Lafenestre : **La Tradition dans la Peinture française** (Société française d'Editions d'Art, L.-Henry May).

Des préoccupations récentes donnent quelque actualité au volume, pour quoi M. Lafenestre a fait choix d'un titre ambitieux. Pas plus qu'aucun de ceux qui en parlent le plus volontiers, l'auteur ne prend la peine de préciser ce gros mot « la tradition ». Sauf le choix qui est fait de MM. Baudry, Cabanel, Delaunay et Hébert, et à moins qu'ils ne la représentent, rien ne nous éclaire sur le sens du mot. Il ne s'agit en réalité que d'une étiquette pompeuse. Convenons qu'elle ne porte pas plus bonheur à M. Lafenestre qu'à M. Barrès ou à M. Coppée.

Des articles nécrologiques dédiés à la mémoire des peintres qu'on a dit, il convient de ne pas parler, d'abord parce qu'ils ont peut-être été inspirés par une piété louable, et puis parce qu'il n'y a rien à dire des anecdotes généralement touchantes et des traits honorables qui interrompent la monotonie d'assez plats commentaires des peintures.

Au contraire, le rapport sur l'Exposition universelle de 1889 nous instruit du mérite qu'ont le plus souvent ces sortes de documents officiels. L'auteur ne s'étant pas élevé une fois à une vue générale et s'étant comme à dessein contenté de paraphaser le catalogue des Expositions centenale et décennale, on ne peut lui savoir mauvais gré de n'avoir pas accordé plus de lignes à Delacroix et à Ingres qu'à Prud'hon, Gros et Géricault, à Corot qu'à Jules Dupré, et à Puvis de Chavannes qu'à M. Hébert ou à M. Gustave Moreau « dans sa tour d'ivoire ». Mais il vaut la peine de remarquer que par exemple il n'est pas dit un mot des *figures* de Corot et que la renommée de Courbet comme celle de Manet ne sont expliquées que par les artifices de la réclame. Il est comique de relever l'appréciation de l'influence de M. Jules Breton, de celle de M. Meissonier, père à la fois de tous nos peintres militaires et de tous nos peintres historiens, et de celle de Bastien-Lepage dont il est écrit qu'elle complète et corrige celle de Manet. Enfin, c'est tout de même un peu fort que, dans cent cinquante pages consacrées à nommer tous les peintres de ce siècle, M. Carrière ne soit traité qu'avec une méprisante pitié et qu'il ne soit même pas fait mention, je ne dis pas d'un Césanne, mais d'un Renoir, d'un Degas et d'un Monet.

Emile-M. Engel, d'après le Dr Reinhold Schener : **Rome avec 290 illustrations** (Per Lamm, librairie Nilsson).

Sans pédanterie, donnant à chaque pas les renseignements utiles et évoquant les souvenirs innombrables à la façon d'un qui en a l'amour et le respect, l'auteur nous promène dans *terza Roma*. On le suit avec plaisir, sans fatigue, par les rues modernes, au Corso, sur la via Flaminia et jusqu'au Colisée, entre les édifices publics et les ruines des temples, les hippodromes, les bains, les palais, les villas, les arcs de triomphe et les églises..

Les illustrations, nombreuses, soigneusement tirées, excitent la curiosité qu'on a de la Ville dont la gloire s'éternise, et donnent plus fort envie de toucher à cette poussière que l'Histoire laisse enfin reposer. Il n'est pas jusqu'à la gêne qu'apportent parmi les photographies des architectures, la fantaisie douteuse des compositions italiennes récentes et le goût particulier que les artistes de ce pays mettent à les laver qui ne fouettent le désir d'aller voir comment se comportent nos contemporains dans l'espace fameux où subsiste le Forum et se dresse la forteresse du Château Saint-Ange et de courir aux impressions qu'on peut éprouver à aller en tramway du Capitole au Vatican.

THADÉE NATANSON

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ALBUMS. — Hermann-Paul : *Guignols*, 60 dessins, Editions de La revue blanche, 6 fr.

ROMANS ET NOUVELLES. — Paul Adam : *La Force*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Jean Lorrain : *La Dame turque*, Nilsson. — Enacryos : *Amour Etrusque*, Borel, 3 fr. 50. — Jean Guétary : *Les Compagnons de l'Alliance (Une conspiration sous le Premier Empire)*, 30 gravures, Tours, Mame. - Léon de Tinseau : *Les Péchés des autres*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Georges Virrès : *En pleine terre (la Glèbe héroïque*, 1798-1799), Bruxelles et Paris, Editions de la Lutte, 3 fr. 50. — Henri Vignemal : *Vain effort*, Lemerre, 3 fr. 50. — J.-H. Rosny : *Les Ames perdues*, Fasquelle, 3 fr. 50.

POÉSIE. — Emile Verhaeren : *Les Visages de la Vie*, Bruxelles, Deman. — Francis Jammes : *Quatorze prières*, Orthez, Imp. Faget, hors commerce. — Eugène Plouchart : *Les Equinoxes* (avec une préface d'Auguste Dorchain), Lemerre, 2 fr. — C.-A. d'Elgif : *Larmes et Sourires*, Montpellier, imp. Gustave Firmin et Montane, 1 fr. — René-Mary Clerfeyt : *La Nature chante et j'écoute (Pastorales, la Voix des Cités, le Chant du Cœur)*, Bruxelles, Balat. — Valentin Mandelstamm : *Rumeur*, poésies suivies de *Les Choses, l'Amour et la Vie*, parade, Vanier, 3 fr. — F. Ménétrier : *Les Arcanes*, Vanier, 3 fr. — Elie Léage : *Chevauchée* (avec préface de Ch. Vachier), Bibliothèque de l'Association, 2 fr. 50. — Jean Sévère : *La Poésie humaine*, Bibliothèque de l'Œuvre internationale, 3 fr. — Jules Moulin : *Refuges*, Société libre d'édition des gens de lettres, 2 fr. 50.

THÉATRES. — G. Fabius de Champville : *L'Huître et les Plaideurs*, pièce à dire, F. de Launay, 1 fr. — G. Fabius de Champville : *La Grisette*, pièce à dire, F. de Launay, 1 fr. — Henry Revers et F.-A. Steenackers : *L'Exilé*, un acte en vers, Bibliothèque de l'Association, 1 fr. — Saint-Just : *Les Loups* (avec frontispice, par Henry de Groux), Georges Bellais, 2 fr. — Michel Provins : *L'Ecole des Flirts*, trois actes précédés d'une Conférence sur l'Amour Moderne et le Flirt, Ollendorff, 2 fr. — René Blain des Cormiers : *Le Cas de M. Benoit*, un acte, 1 fr. 50. — Jules Renard : *Le Pain de Ménage*, Ollendorff, 2 fr.

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS. — Marcel Lami : *La Débandade (Souvenirs d'un volontaire inutile)*, Editions de La revue blanche, 3 fr. 50. — Albert Delacour : *Les Lettres de Noblesse de l'Anarchie*, Editions de La revue blanche, 3 fr. 50. — Georges Clemenceau : *L'Iniquité*, 3 fr 50. — Dr Bonnafy : *L'Armée coloniale*, Tonnerre, Imp. Bailly. — B. : *Expéditions coloniales*, la Nouvelle Revue. — Th. Tourneux : *Jules Guérin, délégué général de la ligue antisémitique*, Imp. Tourneux. — Anna Lampérière : *Le Rôle social de la Femme (Devoirs, Droits, Éducation)*, Alcan, 2 fr. 50. — Joseph Reinach : *Vers la Justice par la Vérité*, Stock, 3 fr. 50. — Unus : *« Le Syndicat de Trahison » (Petits Portraits)*, Stock, 1 fr. — Ph. Dubois : *Les Machinations contre le colonel Picquart*, Stock, 1 fr. — Capitaine Paul Marin : *Le lieutenant-colonel Du Paty de Clam*, Stock, 3 fr. 50.

— Albert Jounet : *La Question Sociale* (*les Harmonistes*), la Coopération des Idées. — François Bournand : *Les Juifs et nos contemporains* (*l'Antisémitisme et la Question juive*), introduction par Edmond Picard, A. Pierret. — Maria Deraismes : *Œuvres complètes* (Tome III, *Lettre au clergé français, Polémique religieuse*), Alcan, 3 fr. 50. — Gustave Le Bon : *Psychologie du Socialisme*, Alcan, 7 fr. 50. — Dr T.-G. Masaryk : *Palacky's Idee des Bœhmischen Volkes*, Prague, Stivin. — Lino Ferriani : *Delinquante che scrivono* (*studio di psicologia criminale*), Como, Vittorio Omarini, 4 fr. — Bouvard et Pécuchet : *Un Côté de l'Affaire Dreyfus* (*Coups de gueule et coups de trique, Petit Manuel du Polémiste ou Recueil d'injures adressées ou reçues par MM. Dieu, Brunetière, Joseph Reinach, Edouard Drumont, Emile Zola, Judet, Rochefort, Quesnay de Beaurepaire, Bard, Jaurès, Gyp, etc.*), A. Pierret.— Henri Rainaldy : *Escarmouches*, Société libre d'édition des gens de Lettres, 3 fr. 50. — *Derrière les masques* (*Résumé historique de l'affaire Dreyfus*), Nancy. — Sébastien Voirol : *En vue du Désarmement* (*Autour d'un projet*), Charles, 0 fr. 75 — Pierre Molé : *Exposé impartial de l'Affaire Dreyfus*, Stock, 1 fr. — Un ancien officier d'artillerie : *Le Bordereau est-il d'un artilleur ?* (*les Erreurs du général de Pellieux*), Stock, 1 fr.

Villes. — *Rome*, d'après le Dr Reinhold Schoener, avec 290 illustrations originales d'Alcardo et Amadeo Terzi, G. Bacarisas, M. Barbasan, E. Benlliure, O. Brioschi, E. Fuchs, F. de Lembach, F. Lionne, S. Macchiati, M Pagani, publié par Emile M. Engel, Librairie Nilsson.

Histoire. — Frédéric Masson : *Joséphine de Beauharnais*, 1763-1796, Ollendorff, 7 fr. 50

Critique. — Léon Maillard : *Auguste Rodin, statuaire*, Floury, 25 fr. — Maurice Maindron : *l'Art indien*, Bibl. de l'Enseign. des B.-Arts, H. May. — Alcanter de Brahm : *L'Ostensoir des Ironies, essai de métacritique* (1re partie : *l'Homme, la Femme et la Famille*), Bibliothèque d'art de la Critique, 5 fr. — Antoine Albalat : *L'Art d'écrire, enseigné en vingt leçons*, Colin, 3 fr. 50. — Jean S. Barès : *L'Ortografe simplifiée et les autres réformes nécessaires*, Aus bureaus du Réformiste, 3 fr.

Musique. — *D'aimer*, poèmes d'Emile Verhaeren, Max Elskamp, Georges Ramaekers, mis en musique par Ernest Delterre, Bruxelles, La Lutte.

Littérature italienne. — Gabriele d'Annunzio : *La Gioconda*, tragedia, Milano, Fratelli Treves, 4 fr. — Tullio Giordana : *La Fiamma e l'Ombra*, romanzo, Torino, Roux Frassati, 1 fr. 50. — Romolo Quaglino : *Dialoghi d'Esteta*, poèmes, Milano, Fratelli Treves, 3 fr. 50. — Luigi Marrocco Diprima : *Teresina Molieri*, romanzo, Catania, Niccolo Giannotta, 3 fr. 50.

Littérature portugaise. — Guerra Junqueiro : *A Musa en Ferias* (idilios e satiros), Lisboa, Antonia Maria Pereira, 700 reis. — Guerra Junqueiro : *Patria*, Porto, Chardron, 800 reis. — Guerra Junqueiro : *A Velhice do Padre Eterno*, Porto, Alvarim Pimenta e Joaquim Antunes Leitao, 1000 reis. — Guerra Junqueiro : *Os Simples*, Lisboa, A.-M. Pereira, 700 reis. — Guerra Junqueiro : *A Morte de D. Joao*, Lisboa, A.-M. Pereira, 800 reis.

Nouveaux périodiques. — *L'Anticlérical*, hebdomadaire; directeurs : Michel Zevaco et Jacques Prolo; le no : 0 fr. 10; Paris, rue des Canettes, 7. — *Le Pays de France;* Aix-en-Provence, A. Dragon, et Paris, Brasseur; le no : 1 fr. — Le *Mouvement Socialiste*, bi-mensuel; directeur : Hubert Lagardelle; le no : 0 fr. 40; Paris, rue Cujas, 17. — *Germinal*, revue mensuelle d'Art et de Sociologie; le no 0 fr. 50; Lyon, rue des Archers, 10. — *La Chanson nouvelle*, politique, satirique et d'actualité, par Jacques Durudeau : Levallois-Perret, rue Voltaire, 37. — *Le Camarade*, chronique quotidienne; le no : 0 fr. 05; Paris, rue Caulaincourt, 50. — *Mir Iskousstva* (*le Monde Artiste*,; Pétersbourg, Liteinaja, 45. — *La Vogue*, revue mensuelle de littérature, d'art et d'actualité; le numéro 0 fr. 60; Paris, rue des Ecoles, 54.

Le gérant : Paul Lagrue.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. Frémont

La Guerre économique

I

Introduction

Coup d'œil d'ensemble sur la situation économique. — Révolutions, classements et déclassements. — Expansion du champ de l'industrie. — La grande industrie, le développement de la productivité et la prolétarisation progressive. — Conséquences sociales de l'évolution. — La guerre économique sous ses divers aspects. — Regain de protectionnisme et fermeture des frontières. — Le colonialisme. — Ouvriers nationaux et ouvriers étrangers. — La politique des Etats et leur condition industrielle et commerciale. — Les questions de nationalités et la concurrence. — Origines des conflits contemporains. — Organisation nouvelle du monde : les grandes fédérations.

Le XIXe siècle aura vu la plus prodigieuse poussée d'activité humaine dont l'histoire fasse mention. Ce qui lui donne le mieux son caractère d'unité et de continuité, en dépit de la diversité des courants d'idées qui l'ont traversé et des multiples révolutions qui l'ont fragmenté, c'est encore le développement, sans arrêt ni régression, de la production industrielle. Pour réfuter sans phrases les détracteurs de la science, on n'aurait qu'à leur opposer quelques simples statistiques. En confrontant le chiffre des échanges du globe en 1799 et le chiffre atteint cent ans après, on dresserait un bilan qui serait l'apothéose de l'esprit scientifique et de ses découvertes.

Ce n'est pas ce bilan que nous entendons établir en ce travail : nous voudrions, à l'heure où le siècle va se clore sur la plus grande et la plus somptueuse Exposition qui ait été organisée, préciser la condition économique des principaux Etats des deux hémisphères. Nous nous efforcerons de montrer quels changements sont intervenus dans l'équilibre général, depuis l'Exposition de 1889 et quelles énormes zônes d'action la grande industrie a conquises en ces dernières années. La tâche que nous nous sommes tracée est, si possible, plus haute encore. C'est une idée féconde de la doctrine socialiste que les phénomènes économiques agissent et réagissent sans cesse sur les autres phénomènes de la vie des peuples. Ils sont le facteur déterminant, la substance même des autres manifestations d'activité. L'histoire des cinq continents, les relations des Etats à l'étape présente se ramènent en grande partie aux faits qui constituent l'objet de cette étude. Peut-être trouvera-t-on dans certains chiffres,

arides par eux-mêmes, l'explication de certains revirements diplomatiques qui s'accomplissent sous nos yeux. Peut-être aussi éclaireront-ils l'évolution sociale qui travaille l'humanité et qui prend, de jour en jour, plus de netteté, plus d'importance, aux regards mêmes des plus prévenus.

Il est incontestable qu'en ces dix ou quinze dernières années une transformation profonde s'est accomplie dans la hiérarchie des nations productrices. Telle, qui marchait sur le front, s'est vue rejetée subitement en arrière par la croissance rapide et presque vertigineuse de ses rivales. Telle autre, qui avait acquis une primauté à ses yeux intangible, se sent menacée, et recherche avec fièvre les causes de ses appréhensions. La France, qui avait si longtemps occupé le second rang, et qui, de 1860 à 1875, avait si énergiquement et si heureusement poursuivi une carrière commerciale triomphante, a été soudain refoulée par l'Allemagne et par l'Amérique. Ses échanges, qui avaient excédé huit milliards, sont tombés à sept milliards et demi, et parfois même, dans la dernière période quinquennale, au-dessous de sept. L'Angleterre, elle aussi, a été tout à coup arrêtée en son essor et ses exportations n'atteignent même plus les chiffres d'autrefois. Nous aurons, au cours des articles que nous consacrerons à ces puissances, à déterminer les motifs de cette décadence et de cette stagnation. C'est l'Empire germanique, c'est l'Union américaine qui, par une contre-partie logique, ont bénéficié de la révolution économique. L'un, à peine unifié, s'est empressé de se couvrir d'usines, de cheminées, de voies ferrées et de canaux; l'autre, dès le lendemain de la guerre de Sécession, a tiré parti de ses inépuisables ressources naturelles, qui lui vaudront la prééminence matérielle dans l'humanité.

Les transformations qui se sont produites dans l'aspect du globe sont autrement vastes par ailleurs. Ce serait singulièrement les méconnaître que de les ramener, en tout et pour tout, à quelques classements et déclassements. Phénomène de second plan encore, en dépit de son importance considérable, que l'éveil de la Russie à la fabrication moderne et à la civilisation capitaliste. Le grand trait distinctif de ce temps, ce sera à coup sûr l'ouverture à l'industrie et à l'échange, de contrées jusque-là sommeillantes dans la torpeur d'une barbarie prolongée.

L'Extrême-Orient va devenir, il est déjà devenu en certains points, l'un des plus grands centres de l'activité humaine. Dans cette gigantesque officine de l'Asie, où d'innombrables populations grouillaient sans besoins et sans vie, l'influence européenne a pénétré comme un coin, faisant tout craquer autour d'elle. Sept cents millions d'Indous, de Chinois et de Japonais, entraînés dans l'orbite des Etats d'Occident, ont commencé à révolutionner les conditions de la production. Dès la première heure, la menace a paru si évidente que, d'un bout à l'autre de l'Europe et de l'Amérique du Nord, le péril jaune a été dénoncé comme un suprême danger.

Après l'Extrême-Orient asiatique, l'Afrique, hier mystérieuse, aujourd'hui sillonnée en tous sens par les explorateurs, les colonnes militaires, les missions scientifiques et administratives, viendra à son tour aggraver la concurrence internationale, en versant ses produits sur les marchés.

Avant longtemps, les deux hémisphères ne seront plus qu'une usine continue, brûlant nuit et jour de l'activité des travailleurs, consommant, expectorant, par toutes ses cheminées, le souffle des prolétaires saisis, broyés en l'engrenage. Entre les vieux Etats de la veille et les terres conquises et défoncées par eux, une sorte de nivellement s'opérera. Les dernières solitudes sauvages où les Peaux-Rouges, les Cafres et les Papous chassaient librement les bêtes fauves, les grands espaces où les tribus gaspillaient les ressources de la vie primitive, s'éclaireront de la lueur des hauts-fourneaux, retentiront des fracas des marteaux-pilons. L'organisation industrielle aura couvert les cinq continents.

L'énorme développement de productivité qui caractérise cette fin de siècle a coïncidé avec une économie nouvelle des modes de production. Partout la petite industrie a fléchi devant la grande industrie qui s'est brutalement substituée à elle. Les minces capitaux ne suffisent plus à parer à toutes les nécessités du temps. Il faut des accumulations colossales d'argent pour payer les outillages mécaniques des grandes usines du Lancashire, de la Prusse rhénane, de notre agglomération du Nord, des centres surpeuplés de l'Union américaine. L'abaissement des prix sous l'effet de la concurrence, de l'afflux des marchandises exotiques, n'est plus compatible avec le coût à peu près irréductible des petits ou même des moyens établissements. Nous verrons, dans un instant, sous quels aspects divers se présente la guerre économique d'Etat à Etat. Ses conséquences sociales à l'intérieur de chaque contrée se font sentir avec une intensité grandissante, avec une rapidité qui dépasse toute prévision.

Dans tous les pays qui ont reçu l'empreinte de la grande industrie, la prolétarisation de la petite bourgeoisie s'est accomplie ou s'accomplit encore sans un instant de répit. Les derniers tampons, qui subsistaient entre la classe dirigeante contemporaine et la foule des travailleurs, sont en voie de disparition. En face de nos Louvre et de nos Bon Marché, notre moyen commerce gémit et s'effondre. On mesure la puissance de destruction et de déclassement des raffineries, des distilleries à gros capital et surtout la force d'émiettement des trusts ou syndicats qui triomphent en Amérique depuis tant d'années et qui déjà ont franchi l'Océan.

Mais si son contingent s'accroît d'un côté, la condition du prolétariat s'aggrave de l'autre. Ce n'est pas tant des réductions de salaire qu'il peut se plaindre, que des effroyables crises de surproduction et de chômage, qui sont le fléau décisif du régime actuel. Le développement de la productivité a entraîné, avec le surmenage matériel et

moral de l'ouvrier, un accroissement d'anarchie dans la production. De formidables paquets de produits sont jetés sur le marché français ou anglais par les diverses zônes du pays, sur le marché mondial par les centres manufacturiers épars sur les continents. Comment telle ou telle société — nous laissons de côté les individus qui n'ont plus guère de place dans l'organisation économique — peut-elle prévoir, conjecturer même l'importance de cet afflux ? L'industrie n'est qu'un jeu de hasard où il n'y a point de gagnant définitif. Qu'un engorgement survienne, et le chômage s'impose dans des milliers d'usines. Jusqu'à l'heure où les produits surabondants seront écoulés, il n'y aura plus de travail pour les salariés d'hier. La surproduction, inévitable dans les conditions présentes, déverse sur le pavé des villes des dizaines de milliers de femmes et d'hommes sans foyer et sans pain. Le chômage périodique est l'équivalent des famines, des épidémies d'autrefois.

Certes, ces crises de surproduction ne sont pas un phénomène nouveau; on les a connues jadis comme aujourd'hui, mais il est concevable qu'elles aient pris une amplitude exceptionnelle, depuis que les contrées extra-européennes ont été soumises au système capitaliste. Les investigations du producteur, en 1830 ou en 1840, étaient bornées à un champ restreint de trois ou quatre pays délimités. Avec l'expansion des dernières années, avec l'adaptation de l'Australasie, de l'Extrême-Orient, la part d'aléa s'est démesurément accrue. Le prolétariat n'est pas sûr du lendemain. La puissance de la bourgeoisie possédante sur les serfs du salariat s'est augmentée, tandis que sa propre fortune devenait moins assise, plus vacillante, plus assujettie aux caprices des forces mystérieuses du dehors. Contradiction, dira-t-on peut-être; soit, mais contradiction de la réalité même, que les événements décèlent, et qui à elle seule expliquerait le travail fécond qui craque au sein des sociétés civilisées.

Cet aperçu ne donne-t-il pas une idée des conséquences sociales de l'évolution économique, et ne démontre-t-il pas la haute portée, la largeur de répercussion des faits que nous allons étudier?

C'est une guerre quotidienne, universelle, aux innombrables aspects que le besoin des débouchés a déchaînée entre les peuples d'une extrémité à l'autre des continents. Guerre plus effroyable cent fois par ses suites, immédiates et lointaines, que les plus terribles invasions de la fin de l'Empire romain! Elle fait plus de victimes que le pire des conflits armés dans le même laps de temps, elle sème plus de rancunes, plus d'hostilités qu'une question de frontières ou qu'un problème de nationalités. Elle est le fléau que l'antiquité n'a pas connu, qui n'a même pas effleuré le moyen âge, que seule l'époque contemporaine a subi en toutes ses horreurs : la conflagration sans limite, sans armistice, sans conclusion, le mal dévorant qui renaît toujours des soubassements du régime social et que la société moderne ne pourra rejeter sans s'ensevelir sous ses propres ruines.

Trois des aspects de cette lutte dépourvue de pitié méritent d'être plus spécialement envisagés. Ou plutôt, si l'on veut, trois des caractéristiques d'une époque qu'elle domine et remplit, — trois applications du principe souverain de la concurrence internationale.

Le protectionnisme est devenu un peu partout l'arme de défense des peuples engagés dans cette querelle. La liberté des échanges semblait devoir triompher, il y a vingt-cinq ou trente ans, et même ses adversaires escomptaient avec effroi son expansion indéfinie. Aujourd'hui, les frontières sont closes; chaque Etat se ferme de son mieux aux produits de ses voisins, essaie de monopoliser à son profit son propre marché. Ce phénomène n'est pas spécial à la France qui a résolument renversé en 1892 le système implanté chez elle par le fameux traité de 1860. On peut dire, sans trop de risques d'erreur, que le système de la muraille douanière a conquis dans la plupart des pays, grands et petits, les gouvernements monarchiques et républicains. Nous n'avons pas à discuter ici ce régime qui est la sauvegarde des intérêts conservateurs, des privilèges des bourgeoisies dirigeantes, et que le prolétariat allemand a si hautement répudié au récent Congrès de Stuttgard. Nous nous bornons à constater les faits. L'Allemagne, après la chute de Bismarck, a bien mécontenté ses agrariens et signé des accords commerciaux avec les pays voisins, mais, même dans ces pactes bilatéraux, elle a maintenu des droits élevés. L'Autriche et l'Italie, avec des différences d'application, ont imité l'Empire germanique. La Suisse s'est ralliée au protectionnisme, de même que l'Espagne, et l'on sait avec quelle vivacité de représailles ces deux puissances ont répondu à la modification des tarifs français. La Russie a conservé sa ceinture de taxes exorbitantes. La Belgique a dérogé à son tour à l'orthodoxie économique. Point n'est besoin d'insister sur le caractère presque prohibitif du système américain qui, déjà fort exclusif au temps du bill Mac Kinley et légèrement allégé sous le démocrate Cleveland, a été très aggravé, au lendemain de la victoire des républicains, par le bill Dingley. Quant à l'Australie, ses préférences ultra-protectionnistes ont été jusqu'ici l'un des obstacles essentiels à la Fédération anglo-saxonne, dont Chamberlain s'est constitué le champion résolu.

L'Angleterre est restée à peu près une exception dans l'univers, mais, même chez elle, la ténacité libre-échangiste des doctrinaires a cédé. La célèbre ligue de Manchester, dont Cobden et Bright furent les illustrations, ne défend plus avec le même acharnement ses glorieuses traditions commerciales du milieu du siècle. Devant l'afflux de la production allemande, américaine, indoue, en présence aussi de la fermeture de débouchés si accueillants pour elle jusque-là, la Grande-Bretagne a réfléchi. Le protectionnisme n'a pas encore son adhésion, mais, par tout le dommage qu'il lui a causé, il lui a imposé le respect. Outre-Manche, on ne dit plus aujourd'hui Free Trade, mais Fair Trade. Le « Franc Jeu », la réciprocité des procédés a remplacé la liberté intégrale. L'Angleterre veut traiter les autres nations comme

elle sera traitée par elles. Un courant très fort, issu de Lancashire, la plus éprouvée des provinces, se dessine en ce sens dans les trois royaumes. L'impérialisme, en lui faisant sa place, lui a donné une extraordinaire ampleur, et rien ne prouve que la Grande-Bretagne, au début du siècle prochain, ne le soutiendra pas par de nouvelles lois douanières. Alors le monde civilisé aura accompli tout son cycle économique. Parti du protectionnisme, il reviendra à son point de départ. Dans chaque Etat, la grande bourgeoisie industrielle, murée par ses propres tarifs, s'étouffera sous son propre poids, à moins que d'un élan elle ne brise, de ci de là, une frontière et ne constitue des fédérations douanières, des tronçons plus larges déjà d'humanité internationalisée.

L'expansion coloniale est le complément logique de la protection. Tout Etat qui clôt ses marchés s'interdit les marchés des autres Etats ou du moins y restreint la demande. Il faut donc qu'il développe les débouchés de son industrie à l'intérieur de ses limites ou qu'il déplace ces limites par des annexions. Là est l'unique explication de ce grand phénomène moderne : la pénétration des continents nouveaux. Ce n'est ni pour moraliser les Jaunes et les Noirs, ni pour les initier, par pur désintéressement, aux progrès de nos sciences, que les grandes puissances se sont approprié de grands lambeaux d'Asie ou d'Afrique. La généralisation même du système des conquêtes lointaines attestait qu'il était impérieusement commandé par des causes profondes. Peut-être la France, l'Angleterre, l'Italie ont-elles cédé aussi quelque peu à l'appétit de la gloire militaire, à la passion des kilomètres carrés, mais le mobile capital de leur politique se résume nettement dans cette expression qui explique la plupart des actes gouvernementaux : la nécessité des débouchés. La colonisation à main armée ou la colonisation pacifique, l'établissement des Français au Dahomey et à Madagascar, des Belges au Congo, des Anglais dans la Rhodesia et au Soudan, etc., etc., comme l'installation et l'éparpillement des Italiens au Brésil, des Allemands dans l'Argentine, se ramènent indistinctement à la propagande commerciale. Les nations modernes ne reculent pas devant l'effusion du sang pour accroître leur chiffre d'affaires : la guerre de l'opinion avait déjà affirmé cette vérité dans la première moitié du siècle, les entreprises des Etats-Unis sur les Philippines tendent encore à la consacrer à la fin de la seconde.

Ainsi deux phénomènes, l'un et l'autre remarquables par l'extension de leur domaine, — le sursaut du protectionnisme et la colonisation, — se rattachent déjà à cette concurrence économique qui est le grand ressort de vie et de mort de cet âge; il fallait encore que, par une particularité plus étrange, elle contrariât la grande poussée de fraternité qui monte des démocraties.

Au protectionnisme des dirigeants a correspondu le protectionnisme de la classe qui travaille. Ceux-là, pour sauvegarder leurs productions, leurs bénéfices, ont interdit l'entrée aux produits du dehors;

celle-ci, pour préserver ses salaires, a prétendu bannir l'ouvrier étranger. Entre les deux faits, analogie parfaite, corrélation logique. Chez nous, le Belge ou l'Italien vient travailler à vil prix, réduit par son offre abondante la main-d'œuvre, sert indirectement, involontairement le patronat contre l'employé. Aux Etats-Unis, en Australie, c'est le coolie chinois qui est la terreur et en même temps l'objet de la haine de l'artisan indigène. Au Brésil, l'autochtone, malgré ses faibles besoins, redoute l'immigration italienne. De là des hostilités durables, parfois des lois d'exception, souvent des rixes qui dégénèrent en batailles rangées et en massacres. Les échauffourées d'Aigues-Mortes sont encore dans toutes les mémoires. A-t-on oublié le conflit de 1898 entre le gouvernement de Rio de Janeiro et le cabinet de Rome et qui n'avait pas d'autre cause que la rivalité ouvrière traduite par une guerre des rues ? Idéalement, les masses laborieuses restent internationalistes, gardent conscience de la solidarité prolétarienne; en fait, le jour où elles sont acculées à la misère par la rivalité de l'étranger moins exigeant, moins rongé de besoins, elles s'agitent, se soulèvent comme folles et, uniquement soucieuses de l'intérêt du moment, réclament leur pain quotidien; elles manquent au devoir de fraternité, mais les rendrait-on responsables de leurs propres souffrances ! Effet de la concurrence; nouvelle physionomie de la guerre économique. Elle dresse classe contre classe, elle divise les classes contre elles-mêmes.

La lutte s'avive automatiquement; les armes de défense que les Etats emploient se retournent contre eux-mêmes; l'expansion exotique est un instrument à deux tranchants. Elle suscite de nouveaux rivaux à ceux-là qui ont mis leur espoir en elle et qui, tôt ou tard, dénonceront en elle un artisan de leur propre ruine.

L'un des phénomènes actuels les plus captivants est, à coup sûr, l'entrée en lice de l'Extrême-Orient, de l'Australasie, de l'Afrique australe. La somme des échanges des colonies australiennes, de la Chine, du Japon et de l'Inde s'élève à plusieurs milliards; peu importe ici le chiffre exact. Mais ces pays ne se bornent pas à acheter, à recevoir des marchandises, à ouvrir des clientèles aux contrées européennes : ils exportent. Ce mot indique le sens du développement.

Lorsqu'ils créent une colonie par la force ou autrement, lorsqu'ils introduisent cet ensemble de règles et de besoins qu'on dénomme civilisation dans une région dite barbare, les Etats d'Occident entendent exclusivement s'assurer un marché. Le jour où cette annexe administrative, où cette dépendance morale s'émancipe, produit, vend, une nouvelle complication surgit dans la concurrence internationale, et en général c'est contre la puissance initiatrice que s'exerce ce renversement d'équilibre.

Deux pays d'Extrême-Orient nous offrent, à cette heure, un exemple frappant, une illustration instructive de ce fait. L'Inde a été, pendant plus d'un siècle, pour l'Angleterre, une admirable source de

fortune, un immense débouché de production. Soudain, elle s'est dotée d'un outillage; dans les faubourgs de Bombay et de Calcutta se sont dressées de vastes usines, où le natif travaille à des prix dérisoires. En peu d'années, la péninsule gangétique a pu si bien parer à ses besoins qu'elle s'est fermée aux cotonnades anglaises. Puis, multipliant encore son rendement, elle a inondé l'Asie de ses tissus. Nous verrons, à son heure, la décroissance caractéristique que cette transformation a imprimée aux exportations britanniques. Les filateurs de Lancashire ont si bien compris la gravité du phénomène qu'ils ont sollicité du Parlement des mesures contre la concurrence de l'Hindoustan.

Le Japon est plus menaçant encore que la grande presqu'île pour l'industrie européenne. Il ne s'est pas spécialisé. Eduqué par les Européens, appuyé parfois sur leurs capitaux, spéculant sur leur passion aveugle du lucre immédiat, il a installé chez lui toutes les productions. De Vladivostok à Singapour, de San-Francisco à Aden, ses négociants, ses sociétés se sont établis, ont refoulé aisément leurs concurrents d'Occident, impuissants à livrer à aussi bon compte. L'Europe était heureuse de vendre à l'Empire du Soleil-Levant pour quelques dizaines de millions; maintenant, c'est plusieurs centaines de millions d'affaires que lui dérobent annuellement les sujets du Mikado.

D'ici trente ans ou quarante ans, la Chine, en plein travail, nous présentera les mêmes aspects, nous infligera les mêmes défaites. Déjà les jeunes communautés anglo-saxonnes de l'Australasie inquiètent, par le rapide accroissement de leur industrie, les vieilles maisons d'Outre-Manche; et les éleveurs de la République Argentine et de l'Uruguay, avec leur personnel puisé dans l'immigration européenne, portent des coups mortels à l'élevage de notre continent. Il en sera ainsi, à des échéances variables, de toutes les terres vierges où la race blanche a essaimé, où elle croyait conquérir des officines de richesse, où elle engendrait en réalité d'écrasantes rivalités. L'expansion exotique, la colonisation proprement dite, la pénétration pacifique ont encore ajouté de nouveaux foyers à la guerre générale et surexcité la lutte pour la vie que se livrent toutes les nations modernes. Point n'est besoin de déplorer un phénomène logique, fatal, et qui, s'il ajoute aux difficultés de l'échange, hâte aussi les grandes transformations à venir. Notre rôle ici consiste uniquement à fixer un trait, entre tous essentiel, de la situation.

La prépondérance du facteur économique dans la vie internationale s'affirme de jour en jour. Il pèse sur la politique des Etats qu'il domine, à laquelle il s'incorpore. Il n'y a plus d'exemple d'une puissance subordonnant à des aspirations idéales, à des considérations d'honneur national ou de dynastie son système diplomatique, ses relations avec ses voisins.

L'élément « nationalité » qui s'était élevé, au lendemain de 1789, à

la hauteur d'un principe, qui joua un si large rôle dans les événements des deux premiers tiers du siècle, atténue de plus en plus son action. On expliquera peut-être cette diminution de force en énumérant toutes les sanctions pratiques que les soulèvements nationaux ont conquises de 1820 à 1878. Mais il reste encore des groupements ethniques à constituer en nations; l'agitation des races, qui s'est substituée à l'agitation des nationalités et qui en est le dérivé, la pleine expansion, n'a encore produit aucun effet matériel. Ni le pangermanisme ni le panslavisme n'ont entraîné le moindre remaniement sur la carte du continent; au contraire, et devant la croissance visible de l'élément « commerce », ils ont partiellement désarmé. A une autre époque, les affaires arménienne et crétoise auraient à coup sûr déchaîné une conflagration localisée ou même générale; si elles se sont liquidées soit dans le silence de la diplomatie, soit dans un compromis qui réalise un progrès, c'est précisément que les puissances ont d'autres soucis, qu'elles sont occupées, en Asie, en Afrique, à l'élargissement méthodique de leurs débouchés.

Nous aurons, au cours de cette étude, à montrer la répercussion des intérêts économiques sur la politique, sur l'attitude extérieure de chacun des Etats, dont nous examinerons les statistiques. Un publiciste anglais, Rogers, a déjà écrit pour son pays un long et substantiel volume fondé sur ce principe. Peut-être n'a-t-il pas suffisamment ramassé, en un chapitre d'ensemble, les vues originales et vraiment saisissantes qu'il présentait. Il est vrai que sa dialectique s'appliquait à toute l'histoire d'Angleterre et que son champ d'investigation était, de par sa nature, fragmenté. Nous ne saurions, en de courtes pages, développer comme il conviendrait cette interprétation de la politique contemporaine, d'ailleurs si conforme à l'une des vues les plus neuves de la doctrine de Karl Marx, mais tout au moins tâcherons-nous de justifier la pensée que nous formulons ici, et qui semble être une source féconde d'explications et d'observations.

Pour s'en tenir à des faits qui sont encore dans toutes les mémoires, l'expansion politique de l'Union américaine ne se rattache-t-elle pas à des intérêts urgents et évidents de son commerce? Croit-on qu'elle ait déclaré la guerre à l'Espagne, au lendemain de la catastrophe du « Maine », uniquement pour affranchir les Cubains et les Philippins insurgés? Certains ont pu se laisser prendre aux affirmations humanitaires des classes dirigeantes d'Outre-Atlantique, seules représentées au Congrès de Washington. Dès le lendemain de la victoire, nous avons apprécié les sentiments exacts, les visées de derrière la tête de la bourgoisie américaine. Ce que cherchait la grande industrie de l'Union, c'était des débouchés; ce qu'elle entendait obtenir, en armant 200,000 hommes et en formant des escadres, ce n'était pas l'autonomie des Antilles et des Philippines, mais des annexes qui stimuleraient ses usines et recevraient ses produits. Opération de marchand, au fond, et rien de plus. Les profits attendus devaient dépasser les pertes. Que comptent quelques milliers de vies humaines

dispersées dans la brousse ou sur les flots, au regard de plusieurs centaines de millions d'affaires annuellement renouvelées?

Faut-il interpréter en vertu de principes différents le conflit franco-anglais, qui traîne depuis des années, et qui, de temps à autre, comme au moment de la crise de Fachoda, atteint un degré particulier d'acuité? Au fond, ce que se disputent ces deux pays, les plus profondément engagés de tous dans le colonialisme, dans la course aux kilomètres carrés, c'est la clientèle des nègres du continent africain. Le dernier Livre bleu de Madagascar a donné à cette affirmation une incontestable valeur. Tant que la France s'est bornée à conquérir, à occuper la grande île de l'Océan Indien, le Foreign Office n'a rien revendiqué. Le jour où ses marchands de calicot ont cru leurs intérêts menacés, où ils se sont heurtés à la barrière protectionniste dressée par le général Gallieni, lord Salisbury a pris un langage agressif. Au fond de l'impérialisme anglo-saxon, il n'y a qu'un immense appétit d'affaires. Si la Grande-Bretagne était certaine que la France et la Russie ne lui fermeront pas leurs dépendances d'Afrique ou d'Asie, elle les laisserait disperser dans la pénétration militaire, et sans la moindre protestation, leurs hommes et leurs ressources budgétaires.

La guerre économique n'est pas une sauvegarde contre la guerre sans épithète. Au contraire, celle-là peut à toute heure déchaîner celle-ci. Inversement, les bonnes relations commerciales peuvent contribuer à rétablir ou à maintenir de bonnes relations diplomatiques. Lorsqu'il rompait l'accord commercial franco-italien en 1886, Crispi reconnaissait la première de ces assertions; lorsqu'ils signaient tout récemment un nouveau pacte douanier, les cabinets de Paris et de Rome consacraient la seconde.

La concurrence commerciale, les besoins économiques détermineront, à une date qu'il serait puéril de fixer, mais qui n'est peut-être pas très lointaine, de nouvelles organisations dans l'humanité. L'émiettement du monde en groupements épars ne saurait subsister bien longtemps. L'acuité même de la lutte aux multiples aspects qui fait le fond immuable de l'histoire contemporaine, commande des rapprochements, provoque des associations de forces. L'isolement ne sied plus aux peuples; il équivaut à la ruine, à la mort. La bataille engagée dans les deux hémisphères et où, de jour en jour, se déversent des troupes fraîches, est trop accablante pour les puissances livrées à elles-mêmes, sans alliances, perdues dans l'immensité de la carrière. Contre l'individualisme national, la course aux échanges a dressé une formidable attaque.

Déjà la forme fédérative surgit des limbes de l'avenir. Elle apparaît même dès aujourd'hui dans le grand rêve, chimérique peut-être pour quelques années, réalisable et destiné à triompher plus tard, que la bourgeoisie britannique nourrit avec les Chamberlain, les Rosebery et les Charles Dilke. La « Greater Britain » est le type de

ces syndicats de demain qui se partageront et se disputeront les continents, — soulevés au-dessus des nationalités fermées de notre âge.

Entre ces fédérations et les coalitions du passé, une différence essentielle s'accusera. Celles-ci devaient pourvoir à un intérêt du moment, dynastique et militaire. Au lendemain de l'exécution de Louis XVI, les rois se liguèrent contre la Révolution régicide; plus tard, l'Europe se serra contre la conquête napoléonienne; plus tard encore, la Sainte-Alliance se noua contre l'agitation libérale. La Triplice et la Duplice représentent maintenant ces formations qui sont vouées à disparaître avec l'objectif transitoire et limité auquel elles correspondent. Chacun des Etats qui sont entrés dans les coalitions du siècle a gardé sa pleine autonomie, sa parfaite individualité; les frontières douanières subsistaient. Malgré les conventions diplomatiques signées depuis dix-sept ans, l'Allemagne ne traite pas moins bien la France, au regard de ses tarifs, que l'Autriche et l'Italie. La France applique à l'Allemagne, à l'Angleterre, à la Belgique, aux Pays-Bas, le même régime qu'à la Russie.

Les fédérations de demain seront fondées, avant tout, sur la communauté des intérêts économiques. Entre les groupements qui les constitueront respectivement, toute barrière commerciale tombera. Le jour où la Grande-Bretagne aura réuni autour d'elle toutes les terres de langue anglaise du globe, soit avec, soit sans les Etats-Unis, et où un moteur unique réglera de Westminster, ou d'ailleurs, les palpitations et les mouvements de ce corps immense, les produits circuleront librement d'un membre à l'autre... Mais, sans doute, contre le dehors, la « Greater Britain » se cuirassera d'une ligne renforcée de douanes. Elle sera un monde qui se suffira et qui, le plus possible, rompra avec l'extérieur.

La guerre économique aura donc contribué, dans la plus large mesure, à faire passer les peuples d'un cadre d'organisation à un autre. Certes, s'il doit y avoir expansion de vie d'un côté, il y aura il y aura aussi resserrement des fédérations sur elles-mêmes. Le champ d'horizon de l'homme se restreindra et s'amplifiera à la fois : de tel peuple à tel autre peuple de la même association, les rapports seront si quotidiens, si intimes que les diversités se fondront en une harmonieuse unité; d'une association à l'autre, les rapports se réduiront au strict nécessaire et les divergences s'accentueront.

Mais cette étape des fédérations ne saurait se prolonger. Elle édifiera d'abord un internationalisme fragmenté. La guerre des échanges entre les lignes adverses se poursuivra, cependant, avec une vivacité grandissante, accrue de toute la puissance même des éléments en présence. Alors, sous la pression des faits économiques, d'où de siècle en siècle montent les idées maîtresses de l'humanité et les formes de civilisation, les sociétés briseront les dernières lignes séparatrices pour s'épanouir dans l'universelle solidarité.

PAUL LOUIS

Le Prisonnier

I

Après que les administrateurs de la prison, siégeant en comité à la prison même, eurent entendu et expédié les réclamations et pétitions d'un certain nombre de condamnés, le directeur déclara qu'on avait entendu tous ceux qui en avaient fait la demande. Ici, une expression de gêne et de malaise qui, pendant la séance, avait assombri la physionomie des administrateurs, s'accentua visiblement. Le président, homme nerveux, énergique, brusque, tranchant, jeta un coup d'œil sur un morceau de papier qu'il tenait à la main et dit au directeur :

« — Envoyez un gardien chercher le condamné n° 14 208. »

Le directeur tressaillit et il pâlit légèrement.

Puis, évidemment interloqué, il balbutia :

« — Mais il n'a exprimé aucun désir de comparaître devant vous.

— Néanmoins vous l'enverrez chercher tout de suite, répliqua le président. »

Le directeur s'inclina d'un air contraint et ordonna à un gardien d'amener le condamné. Puis, se tournant vers le président, il lui dit :

« — J'ignore quel est votre dessein en faisant venir cet homme, et je n'ai naturellement pas d'objection à faire ; je désire cependant, avant qu'il soit ici, formuler une déclaration à son endroit.

— Quand nous vous demanderons une déclaration, rétorqua le président d'un ton glacial, vous la ferez. »

Le directeur se laissa retomber sur son fauteuil.

C'était un homme de haute taille, aux traits fins, bien élevé et intelligent, à la physionomie bienveillante. Bien qu'il fût, à l'ordinaire, froid, courageux et maître de lui, il était incapable de maîtriser une certaine émotion qui ressemblait fort à la crainte.

Dans la salle pesait un silence lourd que troublait seul le sténographe officiel, taillant ses crayons.

Les rayons du soleil couchant se glissèrent entre le bord du store et le châssis de la fenêtre, et leur mince lame verticale vint éclairer le siège réservé au condamné. Les regards inquiets du directeur tombèrent finalement sur cette lame de lumière et y restèrent fixés.

Sans s'adresser à qui que ce fût personnellement, le président remarqua :

« — Il est des manières d'apprendre ce qui se passe dans une prison sans le secours ni du directeur ni des condamnés. »

A ce moment le gardien apparut avec le condamné.

Celui-ci entra, marchant avec difficulté, d'un pas traînant; à l'aide d'un bout de corde, il soulevait du plancher le pesant boulet qu'à ses chevilles rivait une chaîne. Il avait environ quarante-cinq ans. Sans aucun doute, ç'avait été un homme d'une force physique peu commune : sa peau blême se tendait sur une ossature puissante. Sa pâleur était particulière et hideuse. Elle était causée en partie par la maladie et en partie par quelque chose de pire; et ce quelque chose expliquait aussi l'amaigrissement de ses muscles et cette faiblesse manifeste.

On n'avait pas eu le temps de le préparer pour cette comparution devant le comité.

En conséquence, ses orteils nus pointaient par ses chaussures trouées; le costume de prisonnier qui couvrait son grand corps décharné n'était plus qu'un assemblage de loques malpropres; on avait depuis longtemps oublié de couper, selon la règle, ses cheveux qui se rebellaient sur sa tête, et sa barbe, comme ses cheveux, toute grisonnante, depuis des semaines n'avait point été taillée. Ces particularités et l'expression de sa physionomie lui conféraient un extraordinaire aspect. Il est difficile de donner de cette expression, qui n'avait presque rien d'humain, une idée exacte.

A une certaine férocité contenue s'alliait une inflexibilité de volonté qui le couvrait comme d'un masque. Ses yeux étaient affamés et avides; ils étaient la seule partie de son être qui parût vivre, et, sous la broussaille des sourcils, ils luisaient. Le front était massif, la tête bien proportionnée, la mâchoire carrée et forte; le nez long et mince témoignait d'une race ayant dû laisser son empreinte en quelque coin du monde à une période quelconque de l'histoire. Il était prématurément vieux, cela se voyait à ses cheveux gris et aux rides singulièrement profondes qui lacéraient son front et se creusaient au coin des yeux et de la bouche.

Après s'être traîné péniblement dans la salle, il regarda autour de lui, l'œil ardent, comme l'ours que la meute a mis à terre. Son regard circula si rapide et si vide d'une figure à l'autre qu'il n'avait pu avoir le temps de se former une idée des personnes présentes, quand ses yeux rencontrèrent le visage du directeur. Ses yeux aussitôt flamboyèrent; il allongea le cou; ses lèvres s'ouvrirent, bleuirent; les rides se firent plus profondes autour des yeux et de la bouche; son corps se raidit; sa respiration s'arrêta. Cette attitude, sinistre d'autant plus qu'il en était inconscient, il la garda jusqu'à ce que le président d'une voix tranchante eût commandé :

« — Prenez ce siège. »

Le condamné tressaillit comme si on l'eût frappé et regarda le président. Il respira et sa poitrine eut un sifflement rauque. Une expression d'atroce douleur passa sur son visage. Il laissa retomber le boulet qui résonna sur le plancher et ses longs doigts osseux, crispés, étreignirent sur sa poitrine les lambeaux de sa chemise rayée.

Cela ne dura qu'un instant, puis, à bout de forces, il se laissa tom-

ber sur le siège, où il resta assis, conscient, mais veule, désorganisé, indifférent.

Le président se tourna vers le gardien :

« — Pourquoi avez-vous enchaîné cet homme, demanda-t-il, alors qu'il se trouve en un tel état de faiblesse et qu'aucun des autres n'est enchaîné ?

— Mais, monsieur, balbutia le gardien, vous connaissez sûrement l'homme ; c'est le plus dangereux et le plus résolu...

— Nous savons tout cela. Enlevez-lui ses fers. »

Le gardien obéit.

Le président se tourna vers le condamné et d'une voix bienveillante dit :

« — Savez-vous qui nous sommes ? »

Il y eut une pause.

Le condamné rassemblait ses esprits et regardait fixement le président.

« — Non, répondit-il enfin, d'une voix creuse et rauque.

— Nous sommes les administrateurs des prisons. Nous avons entendu parler de votre cas et désirons que vous nous disiez à ce propos toute la vérité. »

L'intelligence du condamné travaillait lentement et quelques instants s'écoulèrent avant qu'il eût compris. Alors, très lentement aussi, il dit :

« — Vous voulez, je suppose, que je vous adresse une réclamation.

— Oui, si vous en avez une à faire. »

Le condamné rassemblait toute son énergie. Il se redressa et regarda le président avec une fixité singulière, puis fermement et clairement il répondit :

« — Je n'ai pas de réclamation à faire. »

Les deux hommes, assis l'un en face de l'autre, se considéraient en silence et, lentement, un pont d'humaine sympathie se tendait entre eux.

Le président se leva, fit le tour de la table qui les séparait, s'approcha du condamné et posa une main sur son épaule décharnée, tandis que dans sa voix passait un accent de tendresse que peu de gens y avaient jamais trouvé.

« — Je sais, dit-il, que vous êtes patient et ne vous plaignez jamais, sans quoi depuis longtemps déjà nous aurions entendu parler de vous. En vous demandant de faire une réclamation, je vous demande simplement de m'aider à redresser un tort, s'il y a eu tort. Laissez votre propre volonté entièrement de côté, si vous voulez bien. Supposez, à votre gré, que ce n'est ni notre intention ni notre désir de vous apporter un adoucissement ou de rendre plus dure votre situation. Il y a quinze cents êtres humains dans cette prison qui, tous, sont sous le contrôle absolu d'un seul homme. Si l'un d'entre eux subit un tort sérieux, d'autres le peuvent subir également. Je vous demande, au

nom de l'humanité simplement, et d'un homme à un autre, de nous mettre en mesure de rendre la justice en cette prison. Si vous avez en vous les instincts de l'homme, vous vous rendrez à ma demande. Parlez donc, comme un homme, et ne craignez rien. »

Le condamné fut ému et piqué. Levant avec fermeté les yeux vers le président, il dit fortement :

« — Il n'y a rien en ce monde que je craigne. »

Puis il baissa la tête, et, la relevant bientôt, il ajouta :

« — Je vais tout vous dire. »

Il modifia sa position, et maintenant la lame verticale du soleil passait sur sa face et sur sa poitrine, de telle sorte qu'il paraissait coupé en deux. Il semblait se régaler les yeux à ce jeu de lumière. Quelques instants après, parlant avec lenteur et d'une voix étrangement monotone, il conta :

« — J'ai été condamné à vingt ans de prison pour avoir tué un homme. Je n'étais pas un criminel : je l'avais tué sans réfléchir, parce qu'il m'avait volé et m'avait nui. Voici treize ans que je suis ici. Au début, j'eus de la peine, cela m'irritait d'être un condamné ; mais je surmontai cela, parce que le directeur d'alors me comprit et se montra bon pour moi, et il fit de moi l'un des hommes les meilleurs de la prison. Je ne dis pas ceci pour vous laisser penser que je me plains du directeur actuel ou qu'il ne m'ait pas bien traité : je sais me conduire avec lui. Je ne fais pas de réclamation. Je ne sollicite la faveur de personne et ne crains la puissance d'aucun.

— C'est très bien. Continuez.

— Quand le directeur eut fait de moi un brave homme, je me mis fidèlement au travail, monsieur ; je faisais tout ce qu'on me disait de faire ; je travaillais volontiers et comme un esclave. Cela me faisait du bien de travailler, et je travaillais dur. Jamais je n'ai manqué à un seul des règlements. Puis fut votée la loi qui dit que des attestations pourront être accordées aux hommes pour leur bonne conduite. J'étais condamné à vingt ans, mais me conduisais si bien que mes attestations augmentaient et, au bout de dix ans, je commençai à escompter ma libération. Je n'avais plus que trois ans à faire, et, monsieur, je travaillais fidèlement pour que ces trois années fussent bonnes. Je savais qu'au moindre manquement aux règlements, je perdrais mes attestations et qu'il me faudrait encore faire près de dix ans. Je savais tout cela, monsieur : je ne l'oubliais jamais. Je voulais être libre de nouveau, me promettant de m'en aller quelque part et de recommencer la lutte, — pour être en ce monde un homme encore une fois.

— Nous savons tout ce que renferme votre dossier à la prison. Continuez.

— Eh bien, cela arriva ainsi. Vous savez qu'on avait entrepris de gros travaux dans les carrières et sur les rampes, et on avait besoin des hommes les plus vigoureux de la prison. Il n'y en avait pas beau-

coup : il n'y a jamais beaucoup d'hommes vigoureux dans les prisons. Je fus l'un de ceux que l'on mit à ces travaux pénibles et je m'acquittai fidèlement de la tâche. On avait coutume de payer les hommes pour le travail supplémentaire, — on ne les payait pas en argent, mais on leur en donnait la valeur en bougies, en tabac, en vêtements supplémentaires et autres choses du même ordre. J'aimais travailler et j'aimais les travaux supplémentaires, et j'en fis pour les autres. Tous les samedis, les hommes qui avaient fait de ces travaux étaient conduits en rang chez le gardien-chef, qui remettait à chacun de nous ce qui lui revenait. Les noms étaient inscrits sur un registre, et à l'appel de son nom, chacun sortait du rang, et le gardien-chef remettait à chacun ce qu'il demandait, qui fût d'accord avec le règlement.

« Un samedi, je m'étais mis en rang avec les autres. Dans les rangs il y en avait beaucoup devant moi. Mais j'allais oublier de vous dire que, quand on avait reçu ce qu'on demandait, on allait se ranger plus loin pour être ramené en cellule. Or, quand vint mon tour, je m'approchai du gardien-chef et lui demandai la valeur de mon dû en tabac. Il me regarda d'un œil perçant et me dit : « Comment êtes-vous revenu là ? » Je lui dis que c'était mon tour et que je venais réclamer mon supplément. Il regarda son registre et me dit : « Vous l'avez eu ; je vous ai donné du tabac. » Et il m'ordonna de rejoindre les rangs de ceux qui étaient déjà payés. Je lui dis que je n'avais point reçu de tabac, et n'avais pas encore été appelé. Il me dit : « N'allez pas gâter votre dossier en essayant de voler un peu de tabac. Rompez... » Cela me blessa au vif, monsieur. Je n'avais pas été appelé ; je n'avais pas reçu mon supplément ; et je n'étais pas un voleur, je n'avais jamais volé et nul au monde n'avait le droit de me traiter de voleur. Je lui dis carrément : « Je ne partirai pas avant d'avoir mon dû, et je ne suis pas un voleur, nul ne peut m'appeler ainsi et nul n'a le droit de me voler de ce qui m'est dû. » Il pâlit et dit : « Rompez », là. Je répondis : « Je n'en ferai rien tant qu'on ne m'aura pas donné mon dû. »

« Là dessus, il leva la main : c'était un signal. Les deux sentinelles postées derrière lui me mirent en joue, et la sentinelle du mur ouest, et la sentinelle du mur est, et la sentinelle de la poterne de l'arsenal me mirent en joue. Le gardien-chef se tourna vers un de ses subordonnés et lui ordonna d'avertir le directeur. Le directeur arriva et le chef lui dit que j'avais indûment cherché à toucher mon supplément en double et que je m'étais montré insolent et insubordonné en refusant de regagner les rangs. Le directeur me dit : « En voilà assez, rompez. » Je refusai. Je déclarai que je ne n'avais nullement cherché à toucher en double, que je n'avais pas eu mon supplément et que je resterais là jusqu'à la mort plutôt que de me laisser voler. Il demanda au chef s'il n'y avait point erreur ; celui-ci consulta son registre et dit qu'il n'y avait pas erreur. Il se rappelait, prétendit-il, m'avoir vu prendre mon tabac et gagner les rangs, mais ne m'avait pas vu retourner à mon ancienne place. Le directeur ne demanda pas

aux autres s'ils m'avaient vu prendre le tabac et me glisser de nouveau parmi ceux qui attendaient leur tour. Il m'ordonna tout simplement de reprendre mon rang. Je dis que je mourrais plutôt. Je dis que je réclamais mon dû et rien de plus, et lui demandai d'en appeler aux autres.

« Il répéta : « En voilà assez. » Il fit reconduire les autres en cellule et me laissa campé là. Puis il ordonna à deux gardiens de me reconduire à mon tour. Ils s'approchèrent pour s'emparer de moi et je me débarrassai d'eux comme s'ils eussent été des enfants. D'autres survinrent et l'un m'asséna un coup de bâton sur la tête; je tombai. Et alors, monsieur — ici, la voix du condamné se changea presque en un murmure, — et alors il leur dit de me mener au cachot. »

L'éclat dur, continu qui brillait dans les yeux du condamné s'éteignit ; il baissa la tête et son regard se fixa désespéré sur le plancher.

« — Continuez, dit le Président.

— Ils me menèrent au cachot, monsieur. Avez-vous jamais vu le cachot ?

— Peut-être ; mais vous pouvez nous en parler. »

L'éclat froid et persistant se ralluma dans les yeux du condamné, comme il les reportait sur le président.

« — Il y a plusieurs petits réduits dans le cachot. Celui dans lequel ils me placèrent avait environ cinq pieds sur huit. Murailles et plafond étaient de fer, le sol de granit. La seule lumière qui y pénétrât passait à travers une fente dans la porte. La fente a un pouce de large sur cinq pouces de long. Elle ne donne pas beaucoup de lumière parce que la porte est épaisse. Elle a quatre pouces environ d'épaisseur, et est faite de chêne et de plaques de tôle, rivées. La fente a cette direction ci, — il dessina dans l'air une ligne horizontale, — et elle est à quatre pouces au-dessus de mes yeux quand je me dresse sur la pointe des pieds. Je ne puis voir le mur de l'usine en face à quarante pieds de là à moins de m'accrocher par les doigts à la fente et de me hisser. »

Il s'arrêta et regarda ses mains dont l'aspect singulier nous avait tous frappés. Le bout des doigts était extraordinairement épais ; ils étaient rouges et gonflés, et les articulations en étaient curieusement labourées par de larges cicatrices blanches.

« — Eh bien, monsieur, il n'y avait rien du tout dans le cachot, mais on me donna une couverture et on me mit à l'eau et au pain sec. C'est tout ce qu'on vous donne au cachot. On vous apporte le pain et l'eau une fois par jour, et cela à la nuit, parce qu'en venant dans la journée, on laisserait entrer la lumière du jour.

« Le lendemain soir du jour où l'on m'avait enfermé, — c'était un dimanche soir — le directeur accompagna le gardien et me demanda comment j'allais. Je lui dis que j'allais bien. Il me dit : « Voulez-vous vous bien conduire et retourner travailler demain ? » Je répondis : « Non, monsieur ; je ne retournerai pas travailler avant d'avoir eu mon dû. » Il haussa les épaules et me dit : « Fort bien ; peut-être changerez-vous d'idée après avoir passé ici la semaine. »

« Ils me tinrent là la semaine.

« Le dimanche soir suivant, le directeur revint et me dit : « Etes-vous disposé à reprendre le travail demain? » Et je dis : « Non, je ne retournerai pas au travail avant d'avoir eu mon dû. » Il me dit des injures. Je lui dis que c'était le devoir d'un homme d'exiger ses droits et qu'un homme qui se laisserait traiter comme un chien n'était pas un homme. »

Le président l'interrompit.

« — Ne vous êtes-vous pas dit, demanda-t-il, que ces employés n'avaient pu s'abaisser à vous voler; que c'était en somme par erreur qu'ils vous retenaient votre tabac et qu'en tous cas vous aviez le choix entre deux maux, perdre un paquet de tabac d'une part et sept années de liberté de l'autre?

— Mais ils m'avaient irrité et blessé, monsieur, en me traitant de voleur, et ils m'avaient jeté au cachot comme une bête... Je défendais mes droits, et mes droits, c'était ma dignité d'homme; c'est la seule chose qu'un homme puisse emporter intacte au tombeau, qu'il soit prisonnier ou libre, faible ou puissant, riche ou pauvre.

— Eh bien, après votre refus de retourner à votre travail, que fit le Directeur? »

Le condamné, bien qu'une terrible agitation dût bouillonner et faire rage en lui, lentement, délibérément et avec effort se leva. Il plaça son pied droit sur la chaise et reposa son coude droit sur son genou. L'index de sa main droite, tourné vers le président et qu'il remuait légèrement pour donner plus de force à son récit, troublait seul la rigide immobilité de tout son être.

Sans changement aucun dans le son de sa voix, sans jamais se presser, mais avec la lente et morne monotonie du début, il poursuivit :

« — Quand je lui eus déclaré cela, monsieur, il me dit qu'il me mettrait à l'échelle et verrait bien si je ne changeais pas d'idée... Oui, monsieur, il me dit qu'il me mettrait à l'échelle. »

Ici, il fit une longue pause.

« — A moi, continua-t-il enfin, un être humain ayant de la chair sur les os et un cœur d'homme dans le corps. L'autre directeur n'avait pas essayé de briser mon caractère sur l'échelle. Pourtant il réussit à le briser, il l'avait brisé jusqu'au fin fond de moi, mais y était arrivé avec une bonne parole, sans le cachot ni l'échelle. Je ne crus pas le directeur quand il me dit qu'il me mettrait à l'échelle. Je ne pouvais m'imaginer être vivant et être mis à l'échelle, et je ne pouvais m'imaginer qu'un être humain pût avoir le cœur de m'y mettre. Si je l'avais cru, je l'aurais étranglé sur place et me serais laissé cribler le corps de balles. Non, monsieur, je ne pouvais pas le croire.

« Il me dit de sortir. Je le suivis, escorté par les gardiens. Il me conduisit à l'échelle. Je ne l'avais encore jamais vue. C'était une pesante échelle de bois, accotée à un mur, le pied rivé au sol et le haut à la muraille. Sur le sol il y avait un fouet. »

Ici encore une longue pause.

« — Le directeur me dit de mettre bas mes vêtements, et je me déshabillai... Et je ne pouvais toujours pas m'imaginer qu'il me fouetterait. Je pensais qu'il voulait m'épouvanter.

« Il me dit de faire face à l'échelle. J'obéis et élevai les bras à la hauteur des liens. Ils m'attachèrent les bras à l'échelle et serrèrent si fort qu'ils m'enlevèrent du sol. Ils me lièrent ensuite les jambes à l'échelle, et le directeur alors ramassa le fouet. Il me dit : « Je vais vous donner encore une chance : Voulez-vous retourner au travail demain? » Je dis : « Non, je n'irai pas travailler tant que je n'aurai pas mon dû. — Très bien, dit-il, vous allez avoir votre dû à cette heure. » Et alors il se recula d'un pas et leva le fouet. Je tournai la tête et le regardai ; je lus dans ses yeux l'intention de frapper... Et quand je vis cela, je sentis que quelque chose en dedans de moi était sur le point d'éclater. »

Le condamné s'arrêta à ce moment de son histoire pour rassembler ses forces; mais il ne changea rien à sa position; la légère agitation de l'index persista ; les yeux luisaient d'un éclat immobile ; rien n'avait troublé la lenteur monotone du débit.

J'avais été ému par nos plus grands acteurs quand ils lâchaient la bride à leur génie en de tragiques situations, mais combien ces spectacles me semblaient pauvres et prétentieux au prix de celui-ci! Les trémolos de l'orchestre, les lumières, les poses, les masques grimaçants, la respiration convulsive, les cris, les saccades de la démarche, le roulement des yeux, que tout cela était terne, banal et ridicule!

Le crayon du sténographe s'arrêta sur le papier.

« — Et alors le fouet me cingla le dos. Le quelque chose en moi se tordit violemment et, se frayant brusquement passage, se répandit dans tout mon être comme de l'acier en fusion. Et alors je dis au directeur ceci : « Vous m'avez frappé avec le fouet, de sang-froid. Vous m'avez lié, pieds et poings, pour me fouetter comme un chien. Eh bien, fouettez tout votre saoul. Vous êtes un lâche. Vous êtes plus abject, plus vil et plus lâche que le plus vil et le plus abject des chiens glapissant au coup de soulier de son maître. Vous êtes né lâche. Les lâches mentent et volent, et vous ne valez pas plus qu'un menteur ou qu'un voleur. Un chien ne vous reconnaîtrait point pour ami. Fouettez-moi fort et longtemps, lâche que vous êtes. Fouettez-moi, dis-je. Sachez combien un lâche se sent meilleur quand il attache un homme et le fouette comme un chien. Fouettez-moi jusqu'à mon dernier souffle ; si vous me laissez vivre, je vous tuerai pour ceci. » Sa figure blêmit. Il me demanda si je pensais ce que je disais. « Oui, certes, devant Dieu, oui. » Alors il empoigna le fouet des deux mains et tapa de toutes ses forces. »

— Ceci se passait il y a près de deux ans, dit le président. Vous ne le tueriez plus maintenant, n'est-ce pas?

— Si. Je le tuerai, si j'en trouve l'occasion, et je sens en moi que l'occasion se présentera.

— Bien. Continuez.

— Il continua de fouetter. Il me frappa de toutes ses forces, des deux mains. Je pouvais sentir la peau coupée friser sur mon dos et quand ma tête fut trop lourde pour que je la pus se maintenir droite et que je la laissai tomber, je vis le sang ruisseler sur mes jambes et tomber de mes pieds dans une mare, sur le sol. Et toujours en moi quelque chose luttait et se tordait ; c'était ce quelque chose se tordant en moi qui me faisait mal. Je comptai les coups, et quand j'eus compté vingt-huit, ce tortillement se fit si violent qu'il m'étouffa et m'aveugla... et quand je m'éveillai, je me retrouvai dans le cachot, et le docteur m'avait couvert le dos d'un emplâtre, et, agenouillé près de moi, me tâtait le pouls. »

Le prisonnier avait fini. Il jeta autour de lui un regard vague, comme s'il eût voulu s'en aller.

« — Et vous êtes toujours resté au cachot depuis ?

— Oui, monsieur, mais cela m'est égal.

— Combien de temps ?

— Vingt-trois mois.

— Au pain sec et à l'eau ?

— Oui, mais c'était tout ce dont j'avais besoin.

— Avez-vous réfléchi que tant que vous garderiez la résolution de tuer le directeur, on pourrait vous garder au cachot ? Vous ne pouvez plus vivre bien longtemps là dedans, et, si vous mourez là, vous ne trouverez jamais l'occasion que vous voulez. Si vous dites que vous ne tuerez pas le directeur, il pourrait vous remettre en cellule.

— Mais ce serait mentir, monsieur ; j'aurais l'occasion de le tuer, si je retournais en cellule. J'aime mieux mourir au cachot que d'être menteur et sournois. Si vous me renvoyez en cellule, je le tuerai. Mais je le tuerai sans cela. Je le tuerai, monsieur... et il le sait. »

Sans dissimulation, mais ouvertement, délibérément et implacable, dans le corps ruiné de cet homme, si proche que nous l'eussions pu toucher, se dressait le meurtre, — non pas fanfaron, mais inexorable comme la mort.

« — Sauf votre état de faiblesse, votre santé est-elle bonne ? demanda le président.

— Oh ! elle est assez bonne, répondit avec lassitude le condamné. Le tortillement revient parfois, mais lorsque je me réveille après cela, ça va bien. »

Le médecin de la prison, appliqua son oreille à la poitrine du prisonnier, puis, dit quelques mots à l'oreille du président.

« — Je le pensais bien, dit celui-ci. Maintenant, conduisez-moi cet homme à l'hôpital. Qu'on le mette dans un lit où le soleil puisse le reconforter et qu'on lui donne une bonne nourriture. »

Le condamné, sans prêter attention à tout cela, sortit d'un pas traînant, suivi d'un gardien et du médecin.

II

Le directeur de la prison était assis dans son bureau, seul avec le n° 14 208.

Qu'il eût été enfin amené face à face, et seul, avec l'homme qu'il avait résolu de tuer, cela étonnait le condamné. Il n'était pas enchaîné; la porte était fermée à clé, et la clé était sur la table entre les deux hommes. Les trois semaines passées à l'hôpital lui avaient été profitables, mais il avait toujours la figure d'une pâleur mortelle.

« — L'acte des administrateurs, il y a trois semaines, dit le directeur, a rendu ma démission nécessaire. J'ai attendu la nomination de mon successeur qui a maintenant pris possession de son poste. Je quitte la prison aujourd'hui. Mais pour l'instant j'ai quelque chose à vous dire qui vous intéressera. Il y a quelques jours, un condamné qui, son temps fini, avait l'an dernier quitté la prison, ayant lu ce que les journaux ont récemment publié à votre sujet, m'a écrit pour m'avouer que c'était lui qui avait sous votre numéro réclamé votre tabac au gardien-chef. Il se nomme Salter et vous ressemble beaucoup. Il avait reçu son compte et, quand il vint réclamer le vôtre, le gardien-chef, le prenant pour vous, le lui donna. Le gardien-chef n'avait pas la moindre intention de vous voler. »

Le condamné respira convulsivement et se pencha avidement.

« — Jusqu'au reçu de cette lettre, reprit le directeur, je m'étais montré hostile au courant qui s'était établi en faveur de votre grâce; mais dès que cette lettre m'est parvenue, je l'ai à mon tour sollicitée, cette grâce. et elle vient de vous êtes accordée. De plus vous avez une grave maladie de cœur. Vous êtes donc maintenant libre. »

Le regard du condamné devint fixe et il se redressa sans mot dire. Dans ses yeux passa une expression étrange et ses dents blanches étincelèrent menaçantes entre ses lèvres écartées. Cependant une certaine douceur triste tempérait la dureté des traits.

« — L'omnibus va partir pour la gare dans quatre heures, continua le directeur. Vous avez proféré certaines menaces contre ma vie... »

Le directeur s'arrêta, puis d'une voix que faisait légèrement trembler l'émotion, il poursuivit :

« — Je ne laisserai pas vos intentions à ce sujet — car je ne m'en préoccupe nullement — m'empêcher de m'acquitter d'un devoir qui, d'homme à homme, m'est une dette envers vous. Je vous ai traité avec une cruauté dont je comprends maintenant l'énormité. Je croyais avoir raison. Mon erreur fatale a été de ne pas avoir compris votre nature. J'ai dès le début mal interprété votre conduite et, ce faisant, j'ai chargé ma conscience d'un poids qui empoisonnera le reste de mes jours. Je ferais tout ce qui est en mon pouvoir, s'il n'était pas trop tard, pour réparer le mal que je vous ai fait. Si, avant de vous mettre au cachot, j'avais pu comprendre le tort et prévoir ses conséquences, j'aurais gaîment donné ma vie plutôt que de lever la main sur vous. Nos deux existences ont été perdues, mais votre souf-

france est dans le passé, la mienne est dans le présent, et ne cessera qu'avec ma vie. Car ma vie est une malédiction et je préfère ne pas la conserver.»

Sur ces mots, le directeur, très pâle, mais l'air décidé, tira d'un tiroir un revolver chargé et le plaça devant le condamné.

« — Voilà l'occasion trouvée, dit-il tranquillement ; personne ne peut vous empêcher... »

Longuement le condamné respira, puis s'éloigna de l'arme comme d'une vipère.

« — Pas encore... pas encore », murmura-t-il, angoissé.

Les deux hommes étaient assis, face à face, sans un mouvement des muscles.

« — Avez-vous peur d'agir? » demanda le directeur.

Un éclair rapide passa dans les yeux du condamné.

« — Non! haleta-t-il, vous savez que non. Mais je ne peux pas... pas encore... pas encore. »

Le condamné, à qui une effrayante pâleur, des yeux vitreux et des dents étincelantes faisaient comme un masque de mort, se leva en trébuchant.

« — Vous y êtes arrivé enfin! Vous m'avez dompté! Un mot humain a fait ce que n'avaient pu ni le cachot ni le fouet... Cela me tortille là-dedans maintenant... Je pourrai être pour ce mot humain votre esclave. »

Des larmes coulaient de ses yeux.

« — Je ne puis me tenir de pleurer. Je ne suis après tout qu'un enfant... et je croyais être un homme. »

Il chancela.

Le directeur le saisit dans ses bras et l'assit sur sa chaise. Il prit la main du condamné dans la sienne et sentit une ferme, une loyale étreinte. Les yeux du condamné roulaient sans regards. Un spasme douloureux lui fit porter à sa poitrine la main restée libre, ses doigts décharnés, noueux — qu'avait rendus informes leur longue suspension à la fente de la porte du cachot — étreignirent automatiquement sa chemise. Un faible sourire rida son visage pâle, découvrant mieux ses dents étincelantes.

« — Ce mot humain, murmura-t-il, si vous l'aviez dit il y a longtemps ... si ... mais ça va ... ça va bien ... maintenant. Je retournerai ... je retournerai au travail ... demain. »

La main qui tenait celle du directeur la pressa un peu plus, puis desserra complètement son étreinte. Les doigts crispés sur la chemise glissèrent et la main retomba. La tête, lasse, se renversa et s'appuya au dossier de la chaise; le sourire se figea sur le visage de marbre, et ce furent les yeux vitreux, les dents étincelantes d'un mort qui restèrent tournés vers le plafond.

W. C. Morrow

Traduit de l'anglo-américain par George Elwall.

ESSAI SUR LA MÉDECINE

III

Contre tout l'Institut

ou le Voleur de prunes

Comment y a-t-il des gens qui, ayant des jardins, ne se promènent pas dedans ?
ALEXANDRE DUMAS FILS

Les malades ne s'accusent pas. Des maux de tête, des indigestions, des boutons d'acné leur arrivent : ils n'en rendent pas responsables; ils acceptent qu'il en soit ainsi; ils admettent que les affections se distribuent au hasard, sans aucune sanction.

C'est une erreur. De simples douleurs dentaires indiquent de l'imprudence dans les soins de la bouche ou un mauvais emploi des substances antiseptiques. Lorsque l'on ne se trompe pas, que l'on ne s'écarte pas des préceptes de l'expérience, que l'on ne se livre pas à l'arbitraire, il n'est pas raisonnable que l'on éprouve des déceptions.

Malheureusement la médecine est encore inexplorée en bien des coins. La maladie étant erreur, ses formes étant innombrables, l'on s'aperçoit que l'humanité stagne loin de la vérité.

Les infirmités, la laideur manifestent un désaccord avec la volonté de l'Inconscient. La terre tourne, la mer gronde sur les côtes; ces phénomènes ne sont pas séparés. La mort continue la vie, dépouillée de représentation; elle glorifie l'être en toute son étendue. En comparaison, les existences souffreteuses sont dénuées d'amusements et de variété.

Sur le visage des individus il n'est pas difficile de voir en quoi ils s'insurgent, inutilement, contre l'ordre établi. De définition exacte de la beauté, il ne s'en rencontre pas. Un fait certain, c'est que la beauté ne correspond pas à l'idée que s'en donne le commun. Indéfinissable, elle ne saurait rentrer dans aucun cadre. La beauté d'une personne ne conviendrait pas à une autre. Car la beauté, en ce sens, se dessine parfois avec des traits farouches et rudes, des lignes inégales, que des esprits mal avertis et peu perspicaces prendraient pour de la difformité.

L'impression seule juge de la beauté, entendue comme adaptation parfaite entre chacun de nous, l'univers et ses fins. La laideur devient un vice d'articulation.

La joie, non pas la joie exubérante, mais une félicité secrète, est le signe pathognomonique de l'innocence intentionnelle. Son ardeur s'oppose à l'incurie, au découragement, à l'intempérance des besogneux. Dans la classe des besogneux rentrent les névropathes à quelque condition qu'ils appartiennent.

Pourquoi se plaindre, pourquoi se trouver mal du rôle que l'on doit remplir? Pourquoi renier sa pensée? Lorsque l'on veut nuire, c'est toujours soi que l'on attaque. Nos pouvoirs les uns sur les autres sont nuls. Des mêmes courants d'opinion nous entraînent et expliquent le succès.

Le mécontentement, la disgrâce causent notre faiblesse.

Si je redevenais malade, après l'avoir été tant de fois, mais sans être corrigé, je me répéterais encore ce raisonnement : « De nouveau tu viens de commettre une gaffe. Cette grippe, qui te colle dans ton lit, réduit ton cerveau en bouillie, t'étouffe d'une fièvre de cheval, tu l'as méritée à rester la nuit si tard à abattre des cartes dans une sale guinguette ou en travaillant, ivre de thé alcoolisé, dans un courant d'air. Quand donc, mon pauvre garçon, consentiras-tu à ne pas t'enthousiasmer à blanc? Si tu te méprisais sérieusement, tu retomberais sur tes pieds dans tes excentricités, au lieu de te briser les côtes. Taquiner l'incertain, cela ne te réussit décidément pas. Tu y perds à chaque fois un morceau de ta peau de chagrin. Quelle tristesse de demeurer ces jours-ci, ramolli de corps et d'entendement, dans une morne et agaçante stupeur! Calme avec des drogues, avec des emplâtres, avec des ventouses, tes organes congestionnés et épaissis. »

Les souliers nous chaussent mieux que les savates. Nous ne sommes pas bâtis pour regarder le mouvement de la rue, en bonnets de coton, à nos fenêtres.

Défendre les médecins! On les attaque avec injustice. Ils ne sont pas chargés de guérir. Ils secourent comme ils peuvent. Naturellement le titre ne fait pas le moine.

Les sciences expérimentales ne peuvent pas lutter avec les sciences abstraites, les mathématiques où la déduction dirige le débat sans contrariété. Les sciences d'induction, d'observation progressent à tâtons. Mais leurs conclusions acquièrent une rigueur identique, lorsque les faits ont été dûment contrôlés.

Celui qui refuse de se soigner montre une naïveté incroyable ou un orgueil ridicule. Vous possédez sous la main le moyen d'atténuer vos douleurs, d'aider vos digestions, d'activer ou de diminuer votre nutrition et vous vous en priveriez! Vous n'entendez rien alors à votre économie.

La négligence en pareille matière prouve une indocilité envers soi condamnable. Les médicaments règlent l'énergie. Le roulement des planètes s'effectue systématiquement, sans accroc. Et nous, nous joui-

rions du privilège de nous relever, quand nous sommes tombés, en nous précipitant dans le bourbier? Les cigares excusent de tels sophismes après dîner, mais rira bien celui qui attrapera le scorbut faute d'avoir avalé du citron. Un anémique qui se priverait de fer ne mériterait aucune compassion, si son état s'aggravait. Notre énergie a besoin d'être surveillée et sagement distribuée. La thérapeutique nous offre un tamis pour la filtrer. La mauvaise humeur des récalcitrants nous importune.

L'intelligence est au compte de la matière. Elle se manifeste dans les moindres actes. Les soins du corps importent autant que la parure sentimentale. Quelle différence entre le bon fonctionnement des intestins et la faculté de comprendre le grec? Les lettrés, qui sont couverts de poux, même s'ils sont versés en vers latins, ne vont pas à la botte des rustres qui, le soir, rentrant des travaux des champs, mangent leur soupe aux choux, les coudes sur la table, avec de belles dents.

Madame de Sévigné disait dans une de ses lettres, avec sa malice coutumière : « Je me suis lavée ce matin avec de l'eau de carbonate. M. de Bourdaloue ne m'a jamais vue si bien disposée. Un mendiant qui est entré dans le verger pour nous voler des prunes a profité de ma gaieté. Je lui ai vidé ma bourse. » Cette charité, entretenue par la libre jouissance de soi, ne se trompe guère.

Adage : Le cœur dépend de l'état de la peau.

De même que le vivant, si humble soit-il, est digne de plus de considération que le mort le plus grand, fût-il Victor Hugo ou Gœthe, de même la jeunesse, la beauté surpassent le génie. La vie est une petite chose concrète. Un geste égale une pensée. Il y a autant de poésie dans l'acte de laver la vaisselle que dans la composition musicale. Quelle puérilité de réduire notre langage à la parole et à l'écriture! Nous parlons par tous nos pores, avec nos pieds, avec notre derrière comme avec notre tête. Une tête sans corps, quelle pitié!

Les pigeons, auxquels on a détruit la substance cérébrale, continuent à voler et à manger. Les réflexes sont conservés. Une grenouille gigotte, lorsqu'on lui pince les pattes. Ne voilà-t-il pas des phénomènes respectables? Le cerveau n'est qu'une moelle prolongée. La pensée n'est qu'un sentiment. Tous les sentiments se valent. La sympathie de l'estomac est aussi intéressante que la sympathie oculaire. Et, si l'on voulait bien chercher, l'on s'apercevrait que notre cerveau est surtout renseigné par un organe, qu'il est inutile de nommer, puisque les sensations qu'il procure retentissent en nous avec le timbre le plus aigu, une renommée surfaite.

En quoi la médecine, qui s'occupe plus spécialement des questions d'esthétique, de morphologie, le cède donc à la rhétorique, à la philosophie, aux sciences morales et politiques? L'Académie de Médecine pourrait seule lutter contre tout l'Institut, sections réunies. A elle

revient tout ce qui ne concerne pas l'esprit. N'est-ce pas la part la plus considérable en même temps que la plus curieuse!

Un vésicatoire dans des circonstances données remplace les discours avec une efficacité supérieure. Quel homme d'Etat, d'église ou de science (la médecine est plutôt un art) pourrait réconforter un brightique menacé d'asphyxie? Si les médecins tiraient orgueil de leurs procédés, pour employer une expression narquoise, il faudrait les tuer. Aucune profession n'exige autant d'indifférence et de modestie.

L'importance des fonctions physiques croîtra avec les progrès de l'humanité. La civilisation marche vers l'ignorance ou l'intelligence. Du passé survivra le souvenir d'époques troublées par la métaphysique. La terre devant remplacer l'immortalité, l'essentiel apparaîtra de vivre ici-bas en immortel avec les plaisirs placés autrefois dans l'au-delà. Plus de querelles scolastiques, ni de querelles de parti : la révélation de la beauté. L'animalité dans son complet épanouissement. Joies du cœur, joies du cerveau, joies des sens comprises sans amphibologie, subtilités incomparables par la nature même des faits, nul respect, nulle honte. Fortunés et infortunés, sur le même pied, du moins dans l'opinion, par suite de la libération de l'esprit.

Ignorance ou intelligence, le terme est tout un. Dans leur perfection elles se rencontrent. L'intelligence acquiert alors les vertus de l'instinct; elle devient fatale, irréfléchie, inconsciente. Les sciences ne dénotent pas un libre arbitre plus évident que les jeux des collégiens. La cosmographie n'exige pas plus abstraction que les perfidies amoureuses. Les différences proviennent des occupations. Les détails de la vie intime offrent autant de réjouissance que l'étude des textes bibliques. Bonaparte, qui n'était pas un imbécile, se conduisait comme un chenapan; il trichait aux cartes, il ouvrait les lettres. Ses manières étaient grossières, il traitait les femmes avec une basse familiarité. Autrement, sa gloire eût été inachevée. Il eût manqué un fleuron à sa couronne.

Les destinées de la médecine s'annoncent, en conséquence, sous d'heureux augures.

Moquée si longtemps, elle interviendra dans la plupart des actes de la vie quotidienne.

Déjà l'alimentation commence à être réglée par des spécialistes. Lorsqu'on connaîtra les phénomènes de la nutrition dans leur ensemble, qu'on aura calculé la quantité exacte des substances ingérées grossièrement aujourd'hui sous forme de viandes, de légumes et de fruits, où les déchets pèsent davantage que les matières assimilables, il sera facile de se nourrir de produits chimiques. L'alimentation sera entendue ainsi qu'un composte, mélange de différents engrais. Les engrais chimiques ont réussi dans la culture des terres. Nous nous améliorerons aussi à ce régime. *L'œuvre de Dieu dépassera notre rêve*, a dit Victor Hugo. Pourquoi ne parviendrions-nous pas à

nous nourrir d'odeurs et d'essences qui contiendraient tout ce qui nous est nécessaire?

Les alcaloïdes que l'on a retirés des plantes, poisons violents qui tueraient sans ménagement pris à l'aveuglette, en granules d'un milligramme obtiennent un plein effet thérapeutique. On en découvrira pour chaque cas particulier. Nos insuffisances sauteront avec ces engins. Voyez que l'homme s'habitue à la strychnine et qu'il puisse en faire un usage journalier! Il acquerra un esprit d'entreprise que nous ne soupçonnons pas. Nous sommes encore enlizés dans la routine. Nous dormirons et nous veillerons à volonté. Nous nous guiderons absolument selon nos désirs. Notre rêve sera à portée et celui qui y faillira ne le regrettera pas, il ne l'aura pas voulu.

La chimie organique, à laquelle nous sommes déjà redevables d'analgésiques et d'antiseptiques puissants, nous fournira les moyens de lutter contre les infections sans douleur et sans suppuration.

Ceci joint aux progrès réalisés par les personnes sur elles-mêmes, — c'est-à-dire à la conviction que les maladies dérogent à la noblesse de caractère, indiquent des défauts d'intelligence, un manque de coquetterie et de témérité, — il est permis d'avancer, par moyen préjudiciel, que la santé aura force de loi.

Les médecins seront beaucoup plus occupés à cultiver cette santé, à la fleurir, véritables jardiniers de la beauté humaine, qu'à s'inquiéter des mauvaises herbes, à les préserver. Il est ingrat de ne pas laisser mourir des gens qui, par leurs tares héréditaires ou acquises, leurs empêchements chroniques, ne demandent que cela. Un cancéreux ressemble à un arbre dont les racines sont rongées par le ver blanc, chauve de feuilles et qui dépare le paysage. Les chirurgiens, ces bons bûcherons, s'emploient, il est vrai, à les précipiter.

Il nous reste à voir comment, à l'heure actuelle, des infirmes, pleins de bonne volonté, plus atteints de troubles fonctionnels que de décompositions organiques, névropathes, dyspeptiques, hypocondriaques, anémiques, fiévreux, l'immense majorité, peuvent se refaire, remonter à la surface, entrer définitivement dans le mouvement de la nature et la sarabande des esprits.

PIERRE FINET

L'Inutilité de l'objet

Assise devant un bureau en marqueterie de violette et de satiné avec des incrustations de nacre, Germaine Nonette, en déshabillé de tulle uni, écrivait sur son journal, à la date du 2 juin 189..., les lignes suivantes :

Georges Caprice ne m'aime plus. Hier, il est venu me saluer au seuil du lit. Mon mal l'effraye. Il me plaignait. Je toussais à me rompre le cœur ; il cachait sa figure dans ses mains. En cela, il me reniait. Ne pouvait-il pas montrer du courage et me réconforter, au lieu d'exaspérer ma souffrance par sa pitié !

Comme je l'ai aimé, moi ! Chaque fois que je le regarde encore, je sens mes jambes trembler. Je vacille lorsqu'il me touche. Pauvre enfant, je vais le laisser seul. Il eût besoin de ma sollicitude pour se guider.

Il ne m'aime pas. Cependant, il se dévouerait pour moi sans condition. Il cherche à me tromper, en parlant des passions avec incrédulité. Je le devine, à travers ses attitudes et ses regards, éperdu d'une ardeur si rare pour la beauté, pour l'amour du monde ! Aussi le mal dont il me pique me le fait chérir davantage. S'il m'aimait autant que je l'adore, ma joie ne serait plus complète.

L'aimer et mourir...

Un sanglot l'étrangla. Sa tête tomba sur le cahier où ses larmes délayèrent l'encre. Sa nuque blanche, fragile, estompée d'un duvet brun où si souvent Georges Caprice avait délié ses doigts, était découverte.

Elle pleurait. Sa poitrine se gonflait et lui imprimait des saccades. Se sentir périssable, si jolie ! Elle pleurait non pas sur elle, son sort lui indifférait depuis qu'il était fixé, mais sur la misère commune à tous.

Avec son mouchoir elle tamponna ses paupières. S'étant approchée de la glace qui décorait un panneau, elle s'y accouda et s'y regarda longtemps.

Que cherchait-elle dans son image ? A la garder et à l'emporter dans sa tombe. Son souvenir serait-il fidèle ? Ses traits ne s'effaceraient-ils pas dans sa conscience ? Sans ses portraits se rappellerait-elle comment, gamine et jeune fille, elle figurait ?

Un cerne bleuâtre, chagriné soulignait ses yeux. Leurs pupilles reluisaient d'un éclat si prononcé que le blanc de la cornée semblait disparu. Elle se perdait dans leur signification. Elle ne les comprenait pas ; ils lui demeuraient une énigme impénétrable.

Ses joues rosées d'étonnement et de tristesse, moulées délicatement par l'ovale des mains de Georges Caprice, s'avivaient des lèvres inquiètes, déterminées cependant par une charité ironique. La chevelure touffue, trop épaisse, avec des reflets de jais, voilait de deuil son front pâle et lourd.

La glace se ternissait de l'évaporation de son haleine. Elle retira

son coude, marbré de rouge à la pointe. La coquetterie de ses bras, elle se l'avouait. S'étirant, les mains entrelacées derrière la tête, elle baisa son poignet gauche, veiné comme une rose thé.

Georges Caprice lui avait promis qu'il lui rendrait visite ce jour même, elle l'attendait.

En son honneur elle planta une branche de laurier à l'espagnolette de la fenêtre.

Un petit chien, Nez-mouillé, avec de longs poils frisés, indécelé, renfrogné sous sa tignasse, se réveilla et sauta sur les genoux de sa maîtresse, appliquée de nouveau à son journal, où elle griffonnait, en se grattant le sternum de son index.

Je ne l'attends pas avec impatience. Absent ou présent, il m'enveloppe. Son voisinage ne me surprend pas davantage que son éloignement. Lorsque je le vois apparaître, j'ai peine à lui prononcer quelques mots de bienvenue, car ma pensée ne l'a pas quitté.

Osera-t-il encore, ce qu'il a osé la dernière fois, me presser de lui céder! Je l'ai repoussé à mon corps défendant. S'il savait combien, après son départ, je me suis rongé les ongles! J'en ris maintenant. J'ai failli en mourir. Mon oppression a duré deux heures mortelles.

Qu'il ose encore contre mon gré! Dussé-je subir, après, un pareil martyre, mieux vaut qu'il me contraigne à le repousser. C'est ma dernière illusion!

Je ne serai plus femme, je ne lui crierai plus mon amour, avec déchirement, en des crises voluptueuses; je ne gémirai plus d'épuisement entre ses bras. Il m'a connue perverse, un peu coquine même, si espiègle avec mes nippes et les couvertures! Nous vivions dans une sanguine de fragonnard.

Le docteur m'a défendu *cela* pour ne pas le contaminer. Non; il ne s'en ira pas de la poitrine, je ne le veux pas. Qu'il vive, lui. Il m'oubliera en d'autres aventures. Il ne me remplacera pas. C'est maintenant mon unique orgueil.

Il arriva sur la pointe des pieds, sans bruit, l'embrassa sur le front, lui mit dans la figure un bouquet de violettes de deux sous qu'il venait d'acheter. Nez-mouillé aboya gravement.

Il lui prit les mains, tâta si elle avait la fièvre.

Leurs yeux s'interrogèrent longuement, en silence, pendant que leurs lèvres se contractaient d'amertume. Il baissa le premier les paupières.

— Regarde-moi encore, s'écria-t-elle, en le retenant par son habit.

Ils se possédèrent par leurs yeux avec une volupté aussi ardente qu'*autrement*.

Il tomba la tête sur sa poitrine. Elle haletait en essayant de bouger, elle se renversa, défaillante.

Puis elle chassa le rêve de son visage, de ses mains formant écran. D'un ton indifférent, elle demanda à Georges Caprice s'il était passé chez le couturier lui chercher des échantillons pour une robe, « une robe beige avec un figaro de malines ». Il tira de sa poche une petite liasse d'étoffes.

— Je la mettrai la première fois où nous sortirons ensemble. J'y ajouterai un transparent rose, fit-elle. On croira peut-être que je ne suis pas morte! Mais cela n'est pas pressé.

Ils goûtèrent sur une crédence. Elle mangeait pour lui tenir compagnie. Contre son habitude, elle prit du thé et le sucra avec de l'élixir de Garus.

Les rideaux de la fenêtre étant tirés devant le soleil, une lueur orange, très douce, filtrait dans la pièce.

Nez-mouillé se dressait pour attraper des gâteaux.

Ils firent la sieste sur un canapé, Germaine assise sur les genoux de Georges Caprice.

— Mon chéri, lui dit-elle, à quoi t'occupes-tu depuis que tu es revenu de Grèce, en mars dernier ? Je n'ai pas osé aborder cette question avec toi, persuadée que je durerais encore une année. Raconte-moi tes intentions, afin que je ne m'en aille pas troublée sur ton avenir. L'amour pour un homme n'est digne que d'un passe-temps.

Il fit la moue. Cette question lui déplaisait. Il ne confessait pas en général ses idées premières. Il répondit :

— En Grèce, où j'ai cherché une raison de vivre qui reposât sur d'anciens fondements, qui se réclamât de souvenirs archaïques, dûment constatés, je me suis trouvé en présence de petites sous-préfectures, déchirées par les ambitions locales. Les monuments là-bas ont perdu, comme ici, à Paris, les vestiges du moyen âge, leur suggestion excitante. Leur ombre ne cache pas des fantômes qui vous donnent des coups de pied dans le derrière. Le paysage grec a conservé le caractère antique, par contre. En me promenant près de Corinthe, dans un ravin où les coccinelles dévoraient les feuilles des lauriers-roses, sous un soleil éblouissant qui n'estompait pas la clarté et le relief des différents plans, je me pris à prononcer ce vœu : « Tu ne blagueras pas le sacrifice d'Antigone ! » Cette impression-là a dominé mon voyage. Désormais, je ne sourirai pas du malheur. La beauté hellénique était compatissante, sinon en fait, du moins en inspiration. Mais j'eusse dû, de préférence, me rendre aux Etats-Unis ou au Japon étudier sur place la genèse de la civilisation, assister à la formation d'une race et d'une histoire. J'eusse été trop longtemps séparé de toi. Je me fusse usé en pure perte.

Germaine n'insista pas. Elle affectait d'ailleurs un tel dédain des conventions sociales qu'elle eût accordé ses faveurs à Georges Caprice quand même il eût été rétameur ou fumiste. Il ne manquait de rien. Son petit avoir lui suffisait pour vivre sans s'occuper. Il n'était pas gêné pour se procurer les quelques plaisirs élémentaires et indispensables. Avec des lettres, de solides amitiés, une sensibilité instable, comment se fût-il ennuyé !

Le portrait de la mère de Germaine Nonette était accroché dans un cadre rond au-dessus d'une bibliothèque tournante. En manteau de velours bleu d'argent, garni de petit gris, une toque d'hermine, brillante de lacis d'acier poli sur la tête, elle donnait froid de vigueur et d'entrain. Ses joues colorées, ses cheveux châtain clair, la gaieté

limpide, nuance saphir, de ses yeux accusaient une noblesse de caractère allègre.

— Pauvre mère, fit Germaine, si elle me voyait assise sur tes genoux, comme elle nous considère de ce portrait, le sang lui tournerait. Son honnêteté n'admettait pas de complications. Son bonheur datait de son jeune âge. Cependant elle nous pardonnerait ; elle ne permettait pas que l'on tuât les lapins qui pullulaient à Bonnétable, où nous habitions. Quoi de plus honnête que de s'entretenir librement avec un ami qui fut, jadis, le confident de votre langage inédit et ineffable.

De Germaine sortait un parfum trop violent. Mélange d'iris et de lilas blanc, il arrivait dans la figure de Georges Caprice par bouffées. Il en était empoisonné. Il l'aspirait comme une odeur de ténèbres.

Elle lui refusa ses lèvres. Elle détournait la tête de côté et d'autre afin qu'il ne s'en emparât pas par inadvertance.

— Vous êtes trop légèrement vêtue, lui dit-il, pour recevoir un amant, auquel vous êtes décidée à tenir la dragée haute. Vous devriez être bardée de fer, tandis que ce tulle vous prête à des caresses trop naturelles.

— Vous ne m'avez pas tutoyée, fit-elle. C'est la première fois que cela vous arrive. Vous vous séparez déjà de moi, avant que je n'en aie pris la mesure! Allez-vous me faire regretter de survivre à l'irrespect dont vous m'honoriez !

Alors il rencontra ses lèvres. Surprise, elle fut la dernière à se retirer.

Georges Caprice, si elle lui avait cédé, l'aurait encore prise. Que craignait-il? d'avaler, avec sa salive, ou de s'inoculer, avec les sécrétions plus gluantes des attributs du libertinage, les germes de la terrible maladie de Germaine ? Non. Il ne s'arrêtait pas à ces considérations utilitaires. La peste, le choléra ne l'auraient pas détourné d'elle. Transformée en moricaude par les eschares et les emphysèmes, elle l'eût emporté auprès de lui sur ses compagnes dans l'éclat de leur jeune santé.

Plus Germaine dépérissait, plus il la désirait. Soucieux de ses plaisirs, il savait que l'amour augmente ou diminue en raison inverse de la logique. Il était consolé à l'avance qu'elle mourût. Dans le moment où elle trépasserait, elle serait idolâtrée ainsi que nulle personne humaine ne le prétendrait. Il la chérissait assez pour lui donner cette preuve de sa passion.

Germaine Nonette pouvait bien être âgée de trente ans. Il n'en comptait que vingt-trois. Malgré cela, il remplissait les fonctions de doyen dans leur association à deux. Elle écoutait. Sa beauté féminine la mettait en tutelle. La pudeur de ses yeux craintifs lui conservait une physionomie juvénile. Une femme aimée et aimante ne vieillit pas. Les traits impérieux, la fixité de l'expression, qui dénotent

l'hypocrisie masculine, masque de la véritable vieillesse, la vieillesse du cœur, ne se rencontrent pas chez les individus à épiderme souple. Malheureusement, dès leur puberté, les éphèbes se tannent la peau avec des produits coriaces, de sorte qu'en amour ils jouent, prématurément, le rôle de Sganarelle vis-à-vis d'Agnès. Georges Caprice avait évité, selon ses moyens, de s'hypnotiser l'esprit par des formules rigoureuses : en comparaison de Germaine, il ressemblait à un sectaire bourru.

Ayant préservé le velouté de son âme, Germaine Nonette, fleur de péché, où perlait la rosée du matin, ne cessait pas d'exciter la concupiscence de Georges Caprice. Elle lui inspirait une tendresse toujours fraîche. A tenir la pointe de son sein tendue contre le glissement insensible et circulaire de la paume de sa main, il éprouvait un contact presque physique de l'immortelle jeunesse de la nature.

Il vénérait, dans le service de l'amour, les cérémonies les plus délaissées. Sa piété se montrait avec une égale disposition dans les grandes circonstances et pour des occasions anodines.

Adolescent, pendant les vacances du lycée, il lisait, le soir, à la lampe, des livres de voyages, en compagnie d'une petite fille, qu'il appelait Sucre-d'orge. Leurs cheveux se mêlaient quelquefois. Il n'avait pas gardé la mémoire d'une caresse aussi vive.

Brusquement Germaine, quittant les genoux de Georges Caprice, vint s'accouder sur le manteau de la cheminée. Elle était courbée en deux, pressant son ventre de sa main libre. Une grimace atroce et exquise lui torturait la figure.

Il ne se doutait pas de ce qui lui prenait. Elle ne répondit pas à une question qu'il lui posa. Lorsque la crise fut passée, chancelante encore, avec un sourire fatigué, elle murmura : « Cela n'a rien été, une cuisson interne plus violente qu'à l'ordinaire. » Elle cacha sa figure dans son mouchoir ; il ne la vit pas se pincer les lèvres de plaisir, si fort qu'elles saignassent.

Germaine Nonette avait résolu son problème. Par déférence envers la science, elle avait refusé à Georges Caprice de l'aborder. Seulement elle s'était réservée la liberté de son imagination amoureuse. Le résultat était revenu au même, la science avait été tournée.

L'amour de Germaine Nonette triomphait sans accessoires ! sa perfection lui permettait de se priver de l'objet.

EUGÈNE VERNON

Les Armées improvisées dans l'Histoire

II. — En 1870 et depuis

Début de la guerre franco-allemande. L'armée allemande.

La guerre franco-allemande se divise en deux parties, qui diffèrent l'une de l'autre à tous égards.

Avant Sedan, il y avait en présence deux armées permanentes, très inégales d'effectif et de préparation. Mais on peut dire qu'en face de nos vieux soldats de Metz, l'armée allemande, avec ses jeunes soldats encadrés de réservistes, apparaissait dans une certaine mesure comme une milice opposée à une des armées actuelles. Je n'entends pas soutenir par là que ses succès aient été dûs à ce caractère de ses troupes ; la préparation meilleure, l'armement plus perfectionné, la supériorité numérique ont été les facteurs véritables de ces succès. Et si nous avions remporté les victoires qui nous furent offertes sous Metz, il est probable que c'eût été pour aller nous faire battre définitivement un peu plus loin, dans le Palatinat. Mais il est bien certain que les officiers de notre vieille armée considéraient ces conscrits et ces réservistes comme une troupe inférieure *a priori*. et l'eussent volontiers qualifiée de « ramassis de tailleurs et de cordonniers », comme les officiers prussiens, en 1792, appelaient leurs futurs vainqueurs de Valmy. Et cette condition, alors réputée inférieure, des troupes allemandes, ne nuisit certes pas aux succès que d'autres causes leur assurèrent, loin de là ; l'enlèvement des hauteurs de Spickeren (même contre un adversaire très inférieur en nombre), l'attaque manquée contre Saint-Privat et le retour offensif qui la suivit, la charge de la brigade de Bredow à Rezonville, comptent parmi les plus brillants faits d'armes que rapporte l'histoire des campagnes.

La valeur des troupes allemandes, ainsi que le degré de préparation auquel on les avait amenées avec une durée de service que l'on considérait partout ailleurs comme trop réduite, furent même capables de compenser l'insuffisance du haut commandement. Car il est incontestable que les succès stratégiques des Allemands furent dûs, bien plus à l'impéritie de leurs adversaires, qu'au génie, ou même au talent de leurs généraux. Dans la première ivresse de leurs victoires foudroyantes, ils ont pu se faire illusion sur ce point ; mais, depuis assez longtemps, leurs écrivains militaires les plus estimés ont reconnu les fautes nombreuses et capitales qui furent commises dans cette guerre. C'est leur formation initiale, à la faveur de laquelle notre armée de Metz devait envahir le Palatinat en bousculant la

2e armée allemande. C'est la bataille de Reichshoffen, engagée contre la volonté arrêtée du commandement, et après laquelle la cavalerie allemande perd complètement le contact de notre armée en déroute. C'est la marche de flanc au sud de Metz, visiblement, mais imprudemment imitée de la classique manœuvre de Napoléon à Ulm, et qui devait, en toute rigueur, aboutir à un désastre. Ce sont les batailles sous Metz, où nos généraux ne surent pas saisir l'occasion de la victoire, qui s'offrait à eux. Ce sont enfin les attaques de front contre Spickeren et Saint-Privat, de véritables « crimes militaires », suivant l'expression de M. Bleibtreu, qui s'écrie à ce propos : « Ce n'est pas la rasance de l'arme chargée par la culasse qui causa ces grandes pertes, mais bien l'aveuglement des sabreurs ; mais, à l'avenir, qui nous protègera contre ce dernier ? »

Dans son ouvrage sur *La théorie et la pratique de la guerre*, M. Bleibtreu juge comme il suit la bataille du 18 août (Saint-Privat), qui fut, d'après le major Hœnig, « la banqueroute de la tactique allemande » :

> Ce récit suffit à montrer que la bravoure des troupes allemandes fut obligée partout de rétablir ce que le commandement avait compromis, aussi bien dans les unités considérées isolément, que dans l'ensemble de chaque corps d'armée. Partout, l'éparpillement et de grossières fautes tactiques. Et en ce qui concerne la direction supérieure des deux armées allemandes, même le profane conclura du récit de cette bataille, qu'elle a été défectueuse, et que la responsabilité principale en remonte au quartier général de de Moltke.

Aussi quand Boguslawski, faisant honneur à ce dernier de ses fautes même, s'écrie : « Si *un autre* voulait opérer comme Moltke le fit à Sadowa et à Sedan, cela lui coûterait cher », suffit-il de répondre, avec Bleibtreu : « Oh non ! Il suffirait qu'il y eût eu quelqu'un d'autre à la place de Benedek, de Mac-Mahon ou de Bazaine, et c'est *alors* que cela aurait coûté cher ! » C'est une remarque classique : l'archiduc Albert battit les Italiens à Custozza comme Benedek aurait *dû* battre les Prussiens en Bohême. S'il avait été sur ce dernier théâtre d'opérations, il aurait évidemment appliqué la stratégie qu'il tenait de son père, la manœuvre en lignes intérieures, chère à l'archiduc Charles autant qu'à Napoléon. Et Moltke aurait dû échouer devant cette même manœuvre en 1870.

Il est difficile, d'autre part, de se montrer plus sévère pour le commandement de l'armée allemande en 1870, que ne l'a été le colonel von Bernhardi, dans une étude sur les éléments de la guerre moderne, publiée dans le *8e supplément* de l'officieux *Militaer-Wochenblatt* de 1898. Il est vrai que, sans doute en raison de sa situation de chef d'état-major d'un corps d'armée prussien, l'auteur procède la plupart du temps par prétérition : il faut lire entre les lignes. Ainsi, les véritables génies créateurs, dans le domaine de la guerre, ont été, suivant lui, « Alexandre et Annibal, César et Napoléon, Epaminondas et Frédéric ». Quoi qu'on pense de la manière dont il appareille ces capitaines, on ne peut manquer de remarquer que de Moltke ne figure

pas sur cette liste ; d'où il faut conclure qu'il est au nombre de « ces esprits peu doués, qui se laissent porter par les circonstances, au lieu de les dominer. Ils se soumettent à la nécessité *apparente* des choses, préparent et conduisent la guerre avec un certain opportunisme ; leur volonté, leur action, leur succès sont plus ou moins abandonnés au hasard ». Après quoi, l'auteur déclare plus explicitement que « les dernières grandes guerres (y compris celles de de Moltke) n'enseignent pas grand chose de positif », et que « le succès, qui dissimule toutes les fautes, ne trompe que trop facilement sur la valeur des décisions prises ». Le « grand danger », suivant lui, consiste à mal comprendre les succès de 1866 et de 1870, dûs à la chance.

Et que dire de ce passage, écrit par ce colonel prussien :

En temps de paix, l'armée permanente n'est aucunement une école du caractère. Elle ne développe que trop facilement une froide chasse à l'avancement, et une sorte de subordination qui ne ressemble guère à la subordination consciente d'hommes habitués à penser librement, et qui anéantit mainte qualité militaire essentielle : la *conscience de soi-même,* la *fierté,* la *franchise.* Le bureaucratisme stérile de notre époque empêche toute valeur personnelle de se produire au jour.

Et ailleurs :

La nation qui, défendant son territoire, sait mettre en jeu toutes ses forces vives, et pratique en grand la guerre populaire, y gagne des éléments de résistance presque invincibles dans la guerre d'opérations. Cela résulte des guerres populaires de toutes les époques, et nous le voyons encore confirmé par l'exemple des Cubains... Les guerres de la libération de l'Allemagne ont montré, et la guerre franco-allemande a encore permis de pressentir quelle puissance formidable est en germe dans cet élément populaire.

(Remarquons que, dans cette phrase, l'auteur lui-même sacrifie au culte du succès. Comme le fait observer M. Bleibtreu, à qui j'emprunte cette citation, il intervertit les faits, car « si la campagne de 1813 a été grandiose, elle a tout au plus fait pressentir ce qui a été réalisé par la République de Gambetta. ») Au fond, ajoute l'auteur, l'important n'est pas la courte instruction militaire que reçoivent les soldats, mais « l'esprit d'abnégation par lequel on est toujours prêt à sacrifier sa personne au bien général et aux nécessités de l'avenir ».

On trouvera sans doute que le colonel von Bernhardi est, bien involontairement, un précieux auxiliaire pour les partisans des milices.

Les premiers régiments de marche.

Déjà dans cette première partie de la guerre, nous voyons apparaître dans l'armée française des troupes improvisées, qui se montrèrent à la hauteur de leurs devoirs. Dès la déclaration de guerre, on avait en effet décidé de former dans chaque régiment d'infanterie un quatrième bataillon, au moyen des jeunes gens de la classe 1870, qu'on incorpora donc brusquement un an à l'avance. Ces quatrièmes bataillons, encadrés au moyen de nouveaux promus et d'officiers des dépôts, furent groupés trois par trois en « régiments de marche », dont un certain nombre rallièrent encore l'armée de Mac-Mahon, où ils formèrent notamment la division Lacretelle. J'ai raconté le brillant épisode d'un de ces bataillons, dont les soldats avaient un mois de présence sous les drapeaux, et qui combattait encore, à Sedan, quatre heures après qu'on eût hissé le drapeau blanc. son chef croyant que

notre armée était victorieuse. A propos de ce brillant épisode, j'écrivais, dès 1885 :

Quelle consolation et qu'elles espérances nous trouvons dans le spectacle de ces jeunes soldats d'un mois qui, réveillés par le canon à quatre heures du matin, après cette longue marche (1) qui suivait elle-même le combat de Mouzon, purent, grâce à des cadres énergiques, combattre vigoureusement jusqu'à la nuit, en résistant à une perte de plus du tiers de leur effectif ! (2).

La Défense nationale. L'effort d'ensemble.

Encore, ces hommes étaient-ils encadrés d'une manière relativement normale, et armés comme les autres troupes. Mais après Sedan, la situation fut unique dans l'histoire. L'armée de Bazaine était enfermée à Metz ; en dehors de la division Vinoy, que les Allemands ne surent pas empêcher de se réfugier dans Paris, il nous restait les dépôts, écrémés par la formation des quatrièmes bataillons, et les garnisons de l'Algérie, indisponibles.

Mais du moins, qu'avait-on pour équiper et armer les hommes qu'on allait lever de toutes parts ? Rien. « A la date du 17 septembre — écrit le général Thoumas, qui fut en province l'improvisateur et l'âme de notre artillerie, — il ne restait plus, en dehors de Paris, de Metz et de Strasbourg, que les débris de 6 batteries échappées de Sedan, 5 batteries en Algérie, et 1 batterie réfugiée à Mézières, dont l'existence ne fut connue qu'au mois de décembre. En fait de matériel, il n'existait en magasin que celui de 5 batteries de 12 » (3). Il restait 350,000 chassepots et seulement 2 millions de cartouches. Il fallut commencer par créer des ateliers de toute nature ; les cartoucheries non bloquées, par exemple, ne pouvaient livrer que 3 millions de cartouches par mois, bien moins que la consommation d'une seule bataille ! Les Allemands n'auraient eu qu'à marcher droit devant eux pour occuper tout notre territoire sans coup férir ; leur excuse est que, préparés comme ils l'étaient, ils ne pouvaient même pas soupçonner un tel dénuement.

Ces détails sont nécessaires pour bien faire comprendre quelle était la situation relative des deux adversaires après Sedan. Ce n'était plus seulement une armée inférieure à la leur, que les Allemands avaient devant eux : ce n'était pas davantage une milice ; c'était une garde nationale. Et cette distinction est de première importance ; car il est bien certain que, si la constitution d'une milice ne devait pas nous donner une plus grande puissance défensive que celle dont disposa le Gouvernement de la Défense nationale, on devrait la repousser d'une manière absolue.

Quoi qu'il en soit, on se mit à l'œuvre, avec l'énergie du désespoir. Ce qui manquait, on le fabriqua, ou on alla le chercher en Amérique ; on fit venir d'outre-mer jusqu'aux machines-outils nécessaires à la fabrication de l'outillage des ateliers militaires. Et sur tout le terri-

(1) De minuit et un quart à sept heures du soir.

(2) *Sedan. Les derniers coups de feu (3e bataillon du 3e régiment de marche).* Paris, Charles-Lavauzelle.

(3) *Paris, Tours, Bordeaux.* Paris, Librairie illustrée, 1893.

toire, on vit bientôt les armées sortir du sol. Je ne connais rien de plus émouvant que de feuilleter l'atlas de la guerre de 1870-71, du colonel, alors capitaine Patry (1). Sur de grandes cartes in-folio sont représentées jour par jour les positions de tous les corps français et allemands. On suit de l'œil la concentration méthodique de l'armée allemande, en face de nos hésitations ; puis on voit nos troupes se précipiter dans les deux souricières de Metz et de Sedan. Et ensuite, pendant une longue série de journées, plus rien : les forces allemandes sont seules en France, et s'y répandent lentement. Enfin, les efforts de la Défense nationale commencent à porter leurs fruits, et, chaque jour, on voit la carte se garnir de nouvelles troupes françaises, convergeant vers Paris.

Dans les coteries militaires, écrit M. Bleibtreu, il est de mode de contester, sans autre forme de procès toute valeur aux levées révolutionnaires. Or, la guerre de 1870 est le meilleur exemple de ce qu'on en peut attendre. Louer l'œuvre organisatrice de Gambetta, serait porter de l'eau à la rivière. Au moment de l'armistice, il restait encore, en province, 900 000 hommes sous les armes. Gambetta avait équipé, en moyenne 10 000 hommes et 12 pièces attelées par jour ; car il fit sortir du sol 1 200 000 hommes en quatre mois (et non 600 000, comme l'écrit de Moltke), et il put en mettre en ligne plus de la moitié. En 1793, Carnot n'avait jeté à la frontière, tout au plus, que la moitié de ce nombre de soldats, et l'ensemble de la levée en masse, qui se monta à 700 000 hommes, fut dépassé de beaucoup en 1870, puisque la France arma 3 millions d'hommes, dont 600 000 dans la seule vlle de Paris. Mais le nombre des habitants de la France était loin d'avoir doublé depuis 1793 ; il n'avait augmenté que de 40 p. 100 (26 millions en 1793 ; 29 en 1815, qui ne donnèrent que 400 000 gardes nationaux). Ainsi, le cri « La patrie en danger ! » a soulevé encore plus puissamment les Français de 1870, prétendus énervés, que ceux de cette époque de fièvre (2).

Quant à la manière dont les opérations furent conduites, on l'a critiquée d'une manière très injuste, et sans tenir un compte suffisant des conditions lamentables, absolument sans précédent, dans lesquelles cette lutte se poursuivait. Par exemple, on a blâmé, comme inutile et mal exécutée, la marche de Bourbaki sur Belfort, décidée par Gambetta et M. de Freycinet. Ce fut au contraire, répond M. Bleibtreu, une diversion utile, puisque, sans même atteindre son but, elle attira Manteuffel sur ce théâtre éloigné ; et, si elle échoua, ce fut parce que Bourbaki, général dénué de tout talent, ne voulut pas écouter les conseils de M. de Serres, un civil ; et ce fut aussi par la

(1) *Campagne de France, 1870-71*. Paris, imprimerie Grandremy-Henon, 1879.

(2) Le chiffre de 900 000 combattants, restant disponibles à l'armistice, est celui que fournit l'enquête faite par l'Assemblée nationale : il y avait, le 3 février, en ligne, 534 452 hommes, plus 354 000 hommes (principalement des gardes nationaux mobilisés) dans les camps et dépôts, et en Algérie, avec 1 460 bouches à feu de campagne (voir de Freycinet, *La Guerre en province pendant le siège de Paris*. Paris, Michel Lévy, 1871). Il convient, pour plus de clarté, de préciser que ces 1 200 000 hommes dont parle d'abord M. Bleibtreu ne se rapportent qu'aux armées de campagne de la province. Pour atteindre le chiffre total de 3 millions, il faut y ajouter les armées de l'empire, les garnisons des places fortes (notamment de Paris) et tous les gardes nationaux sédentaires.

faute du chemin de fer. Il est certain que jamais opération ne fut contrariée par plus d'infortunes. Il s'en fallut de bien peu que Belfort ne fût débloqué, et que Bourbaki ne pénétrât donc en Alsace, coupant les communications ennemies : l'issue de la campagne était changée (voir sur ce point l'ouvrage, déjà cité, de M. de Freycinet).

Quant à la défense de Paris, son organisation fut, nous dit M. Bleibtreu, à la hauteur de ce que Gambetta fit en province, bien qu'il n'y eût pas dans la capitale un génie comparable au sien. Et j'ajouterai à cela cette remarque, que Paris n'avait pas, comme la province, la ressource des achats de matériel à l'étranger : ce tour de force fut fait, d'improviser, dans une ville dépourvue de grands établissements militaires, tout ce qu'il fallait pour mettre sur pied 600 000 hommes, sauf les fusils, qui s'y trouvaient pour la plupart !

Il n'est pas inutile, enfin, de mentionner que le siège de Paris donna lieu, comme auparavant la guerre de Sécession, à l'emploi de moyens techniques tout nouveaux, qui furent imaginés sous la pression du besoin, et que les armées permanentes, dont la fonction est pourtant de préparer la guerre, n'avaient pas songé à étudier : projecteurs électriques, locomotives cuirassées, ballons, pigeons-voyageurs avec dépêches micro-photographiques.

La Défense nationale. Les troupes.

Les troupes de la Défense nationale, envoyées directement au feu après avoir reçu un simulacre d'instruction, étaient équipées, armées et commandées, Dieu sait comment ! Le général Chanzy rapporte (1) qu'à la deuxième armée de la Loire, il n'y avait pas moins de quinze systèmes différents de fusils et de carabines, et qu'on trouvait jusqu'à quatre modèles de bouches à feu dans l'artillerie d'une même division ; on imagine quels efforts surhumains représentait le ravitaillement en munitions de cet armement disparate. Quant aux officiers, beaucoup, dans la garde nationale mobile, et même dans ses armes spéciales, n'avaient absolument jamais servi.

Eh bien, cette cohue disputa la victoire aux Allemands, trois fois plus longtemps que n'avait fait l'armée impériale, et la leur arracha parfois, leur imposant toujours les efforts les plus pénibles, pendant un hiver dont la rigueur exceptionnelle eût affaibli l'armée la plus endurcie. Ceux qui ont commandé ces troupes, et qui, appartenant à l'armée régulière, avaient des éléments de comparaison, ne leur ont pas marchandé les éloges, comme le colonel Patry, dont je rappelais plus haut le témoignage. Quant aux officiers allemands, ils leur ont rendu pleine justice.

C'est sur un de ces témoignages que Chanzy conclut son histoire de la deuxième armée de la Loire :

Pendant les rudes journées de Josne, écrit-il, un officier supérieur allemand fait prisonnier, ne dissimulant rien de l'étonnement que lui causait la résistance de nos jeunes troupes, comparait ces batailles de la Beauce à celles de 1866 auxquelles il avait pris part, et avouait que ces dernières n'étaient qu'un

(1) *La deuxième Armée de la Loire*, Paris, Plon, 1871.

jeu d'enfants *(ein Kinderspiel)* auprès de ces luttes acharnées et incessantes qu'il leur fallait de nouveau soutenir pour réduire un pays qu'ils croyaient à bout de ressources après ses désastres. C'est là le plus bel éloge de ces armées nouvelles que la volonté et le patriotisme de la France ont fait surgir.

De même une des sommités militaires de l'Allemagne, le général von der Goltz, écrivait dans son livre sur *Gambetta et ses armées :*

Par l'effort de sa volonté (et grâce à des collaborateurs comme M. de Freycinet) Gambetta enflamma un pays sans armes et déjà agonisant, et le rendit capable d'une résistance qui arrêta pendant des mois les armées allemandes ; nous dûmes reconnaître ainsi l'existence *de forces qu'aujourd'hui encore*, sans cette expérience, *nous n'apprécierions pas à leur valeur* (1)... Il lui suffit de quelques semaines pour tirer du chaos une armée bien équipée, forte de plusieurs centaines de milliers d'hommes... Les corps d'armée sortaient de terre... Il forma douze corps d'armée constituant une armée de près d'un demi-million d'hommes avec 1,400 bouches à feu... Il voulait que la guerre fût faite, non plus par l'armée, mais par l'élément civil : c'est la nation entière qui devait être son armée... *Peu d'hommes le secondèrent sincèrement*, car il n'y avait presque personne qui crût à la possibilité du succès. Mais, *sur ces quelques hommes, la majorité n'avait jamais été soldat*. Néanmoins, *il parvint à ce qu'il voulait* (2).

Si, ce qu'à Dieu ne plaise, notre patrie devait jamais subir une défaite analogue à celle de Sedan, je souhaiterais qu'il s'y levât un homme capable de susciter une résistance désespérée, telle que la voulait Gambetta (3).

Sans doute, la discussion n'est pas près d'être close entre ceux qui s'accusent réciproquement d'exagérer ou de dénigrer la valeur de nos moblots de 1871. Aussi est-il intéressant de relever l'opinion des auteurs qui savent asseoir leur jugement, non sur des déclamations de parti pris, mais sur des faits et des chiffres soigneusement analysés.

Le général Thoumas était certes peu suspect de tendresse pour tout

(1) Ce passage est intéressant à opposer à ceux qui ne comprennent pas que le grand mérite de la Défense nationale fut de montrer à des adversaires éventuels que, pour peu que nous ayons profité des enseignements de 1870, de tels désastres ne sont plus possibles.

(2) Il est intéressant de constater que dans ses mémoires, parus postérieurement, le général Trochu dit que Ducrot et lui considéraient comme *impossible* que les masses de Gambetta pussent être aussi rapidement rassemblées et prêtes à entrer en ligne ; « nous nous trompions », ajoute-t-il.

« Partout où les généraux obéirent au gouvernement civil, comme le firent Le Flô et Fourichon à Tours, tout alla bien », constate M. Bleibtreu. Mais, par contre combien d'entre eux furent indisciplinés ! On pourrait ajouter bien des exemples aux quelques-uns que mentionne cet auteur ; mais il serait cruel d'insister.

(3) Je sais bien que le même auteur a émis, dans sa célèbre *Nation en armes*, une prédiction ou plutôt une hypothèse vingt fois répétée après lui, sur le nouvel Alexandre qui, à la tête d'une armée relativement faible, mais très solide, dispersera peut-être un jour les cohues indisciplinées des armées modernes. Mais il ne serait pas juste de tirer argument de cette phrase contre les idées ici défendues. Von der Goltz n'y avait certainement pas en vue une milice analogue à celle de la Suisse, qui est bien ce qu'on peut imaginer de moins ressemblant à une cohue indisciplinée. Il ne pouvait songer qu'à ce que deviendront les nations modernes, affublées d'institutions militaires surannées, qu'on n'a pas su adapter aux besoins nouveaux.

élément de désordre et d'incapacité, lui, le militaire de la vieille école, qui sut se montrer le digne collaborateur de Gambetta dans la tâche écrasante consistant à organiser de toutes pièces l'artillerie de la défense nationale. Aussi bien ne manque-t-il pas de signaler, dans son beau livre sur *Les Transformations de l'Armée française* (1), tout ce qu'il y eut de défectueux dans cette seconde partie de la campagne ; les éloges qu'il décerne à certaines troupes improvisées n'en ont que plus de poids.

Or, le général rend pleine justice à la valeur que montrèrent en tant de circonstances les troupes improvisées.

Il parle peu de la garde nationale mobile, « mal organisée, nullement préparée » par le maréchal Lebœuf, qui « semble s'attacher en toutes circonstances, à prendre le contre-pied des idées » de son prédécesseur Niel. Cependant, remarque-t-il, « quelques bataillons » montrèrent ce qu'aurait été la garde nationale mobile, si on avait épousé les idées et suivi les plans de son créateur : tels, les bataillons de l'Aube à Bagneux, de la Seine au Bourget, de la Dordogne à Coulmiers, de la Sarthe à Loigny, de la Gironde à Nuits, des Pyrénées-Orientales à Villersexel.

On verra plus loin que ces mots « quelques bataillons » sont bien insuffisants. Mais il importe de remarquer d'abord que la garde nationale mobile, même organisée suivant les vues du maréchal Niel, aurait été inférieure de tous points à la milice suisse, puisque l'instruction de la troupe, et surtout celle des cadres, aurait été tout à fait sommaire, et qu'elle ne devait former que des bataillons et des batteries isolés et sans services auxiliaires ; et bien qu'on ne lui ait même pas donné cette organisation rudimentaire, elle rendit des services appréciables. Enfin la liste des bataillons énumérés par Thoumas montre que cette organisation en milices peut s'appliquer aux populations des tempéraments les plus divers; ce fait répond à l'une des objections que l'on oppose le plus fréquemment à toute idée nouvelle, notamment à toute adaptation d'institutions étrangères.

D'autre part, on avait continué, pendant toute la guerre à former des « régiments de marche ». Mais ces corps n'avaient plus que le nom de commun avec ceux auxquels j'ai déjà fait allusion, qui avaient été créés par le décret du 19 juillet. Ces derniers se composaient de quatrièmes bataillons, formés dans les cent régiments actifs, au moyen de cadres des dépôts et de jeunes soldats improvisés. Mais, une fois épuisée cette fournée de cent bataillons, « il fallut avoir recours à des cadres improvisés. Pour être juste, il faut ajouter que plusieurs des régiments et bataillons de marche se montrèrent les égaux des vieux régiments en maintes circonstances ; les bataillons de chasseurs, surtout, animés par l'esprit de corps qui les caractérise en toute occasion, rétablirent plus d'une fois des affaires compromises ».

Voilà bien un fait qui mérite d'être souligné : même ces troupes

(1) Paris, Berger-Levrault, 1887.

improvisées possédaient cette quintessence de l'esprit militaire que l'on appelle l'*esprit de corps !* Non seulement il avait suffi d'enrôler ces hommes et de leur faire comprendre leur devoir pour qu'ils cherchassent à l'accomplir ; mais il avait suffi de les habiller un peu différemment de leurs camarades de la ligne, sans même les encadrer dans des éléments provenant réellement des chasseurs, pour qu'ils se crussent supérieurs, *et que cette conviction les rendît tels !* Quelle meilleure réponse peut-on faire aux partisans d'un service militaire prolongé au-delà des strictes nécessités de l'instruction ?

« A Paris, continue le général Thoumas, tous les régiments de marche méritèrent par leur brillante conduite pendant le siège d'être transformés en régiments permanents. » Et quantité d'autres se distinguèrent de même en province : parmi tous ceux dont cet auteur mentionne le numéro, je citerai seulement le 27e, qui eut 30 officiers mis hors de combat à Pourpry, et le 39e, qui eut 1 300 hommes hors de combat à Loigny.

Quant aux corps francs, beaucoup d'entre eux ne furent assurément que des éléments de fantaisie et de désordre. Mais combien d'autres se couvrirent de gloire ! Il faut citer d'abord la campagne entière des francs-tireurs de Paris (Lippowski), des volontaires vendéens (de Cathelineau).

Les premiers se distinguèrent au combat d'Ablis (8 octobre), où ils prirent un escadron de hussards ; dix jours plus tard, au nombre de 700, et avec l'aide de 300 gardes-nationaux et de 165 francs-tireurs de Nantes, de Cannes et d'Indre-et-Loire, ils défendent Châteaudun contre une colonne de 12 000 hommes et 30 canons ; puis du 10 novembre au 1er décembre, ils couvrent l'aile gauche de l'armée de la Loire, harcelant sans cesse l'ennemi sur la lisière de la forêt d'Orléans, et livrant plusieurs combats glorieux, entre autres à Varize ; et ils terminent la campagne par le brillant combat d'Alençon. Pendant qu'ils couvraient la gauche de notre armée, Cathelineau en gardait la droite avec ses volontaires, et ces deux corps francs empêchaient pendant trois semaines les avant-gardes allemandes de pénétrer dans la forêt d'Orléans. Au combat de Binas (28 octobre), 38 francs-tireurs de Saint-Denis (capitaine Liénard) attaqués par 200 cavaliers, 200 fantassins et 2 canons, épuisent leurs munitions, et se défendent à coups de crosse jusqu'à ce qu'on les dégage ; à ce moment, 14 d'entre eux étaient tués, 23 blessés, un seul sans blessures, et ils avaient infligé aux Allemands une perte de 137 tués dont un colonel, et de nombreux blessés. Et que dire de la charge héroïque entreprise par le général de Sonis et le colonel Charette, à la bataille de Loigny : 800 zouaves pontificaux, mobilisés des Côtes-du-Nord et francs-tireurs de Tours et de Blidah, parcourant 1 200 mètres en terrain découvert, sans tirer un coup de fusil, sous un feu terrible qui abat 374 des leurs, soit 47 p. 100 de l'effectif ! D'après le major Hœnig, la conduite des 27e, 37e et 40e régiments de marche et des corps francs, à Loigny, « fut telle que tout régiment régulier allemand pourrait en être fier ». Mais

l'épisode le plus remarquable fut peut-être la marche des chasseurs des Vosges (capitaine Coumès), partant de Lamarche le 18 janvier, marchant pendant trois nuits de suite par un froid de 21 degrés, à raison de 30 à 40 kilomètres par nuit, à travers une région occupée par l'ennemi et sillonnée de nombreuses patrouilles, et réussissant à surprendre et à faire sauter l'important pont de chemin de fer de Fontenoy, et à dérober de même leur marche en retraite.

Il est bien vrai que le capitaine Coumès était, au début de la campagne, un jeune lieutenant frais émoulu de Saint-Cyr ; mais ses hommes n'en étaient pas moins des soldats improvisés. Et, en ce qui le concerne personnellement, il faut reconnaître qu'il déploya les plus rares qualités militaires, tant dans l'exécution de son coup de main, que dans sa préparation, car il avait commencé par faire une première fois la route, pour reconnaître exactement les lieux. Il en fit davantage, en cette occasion, que Bonaparte à Toulon. Je ne veux point dire par là qu'il fût un autre Bonaparte, mais seulement marquer que ce furent ses qualités personnelles, et non le fait de son passage par Saint-Cyr, qui assurèrent le succès de cette opération : et il faut aussi rapprocher cette constatation du fait qu'une fois repris dans l'engrenage d'une armée bureaucratisée, Coumès, qui était, par surcroît, un officier savant et travailleur, mourut plus de vingt ans plus tard, simple chef de bataillon ! Il est vrai qu'on lui reprochait quelque indépendance de caractère ; mais c'était encore un trait de ressemblance entre Bonaparte et lui.

M. Bleibtreu aussi rend hommage à nos troupes improvisées. Et, tout d'abord, il fait justice de cette légende assez répandue outre-Rhin, suivant laquelle les Allemands les auraient facilement battues, « un contre cinq ». Ainsi, on prétend officiellement qu'il n'y avait à Loigny que 35 000 Allemands contre 93 000 Français ; impitoyable analyseur de chiffres, il ramène le nombre des Français à 50 000. De même, à Beaugency, ce ne sont pas 100 000, mais 60 000 jeunes soldats qui combattirent offensivement contre 30 000 Allemands aguerris. Sur la Lisaine, les Français n'avaient pas, comme on le prétend, 140 000 hommes, mais tout au plus 80 000 ; et les mobiles de la Gironde et de la Savoie y déployèrent une valeur remarquable... Encore le nombre de 80 000 combattants en ligne est-il un maximum, car il restait pas à Bourbaki plus de 100 000 hommes en tout, contre les 90 000 de Manteuffel et de Werder (1).

(1) Notons à ce propos qu'il faut en rabattre beaucoup de la légende d'exactitude scrupuleuse qui s'est faite autour des travaux historiques de l'état-major allemand. M. Bleibtreu s'est fait des ennemis acharnés dans la presse militaire de son pays, par les nombreuses rectifications qu'il a portées à ces travaux ; pourquoi donc la vérité leur déplaît-elle ?

Pour en citer un exemple frappant, de Moltke dit qu'à Saint-Privat (la bataille appelée Gravelotte par les Allemands), il y avait en ligne 180 000 Français contre 178 000 Allemands. « Falsification de chiffres », répond M. Bleibtreu, il y avait 130 000 Français et 230,000 Allemands !

L' « erreur » de de Moltke a été nettement expliquée par M. Archibald For-

Quant au détail de ce que firent ces troupes, chez lesquelles le patriotisme devait suppléer à tout, le mieux est de laisser la parole à M. Bleibtreu :

Le corps de Crouzat se composait, pour les *sept dixièmes*, de simples mobiles (Jura, Meurthe, Vosges, Pyrénées, Garonne, Saône), et les écrivains allemands ont reconnu sa « résolution farouche » ; sous le feu le plus meurtrier, il parvint à cent pas de l'ennemi et enleva un canon ; et, malgré les terribles pertes qu'il avait subies, il tenta une nouvelle attaque pendant la nuit (1). *Il est absolument impossible de mieux se battre*, et ces mobiles avaient en face d'eux les plus célèbres vétérans allemands, la 5e division et la 38e brigade. Un témoin oculaire, Natzmer, rapporte que leur artillerie tirait « brillamment et sans arrêter ». Dans la deuxième bataille d'Amiens, la batterie Dupuich, des mobiles du Nord, *sans avoir encore jamais fait un tir d'exercice ni une manœuvre de combat*, entra en ligne contre des batteries prussiennes qui venaient de réduire au silence une batterie de la marine, c'est-à-dire d'élite ; elle eut aussitôt trois avant-trains et un caisson de démolis, mais ne cessa pas de tirer jusqu'à la fin du combat. Déjà auparavant, l'attaque des Prussiens contre Saint-Quentin, repoussée par les pompiers et la garde nationale, et surtout la célèbre défense de Châteaudun par des francs-tireurs et des gardes nationaux avaient été de bon augure. A propos de ce dernier épisode, un officier, l'auteur de « Comment j'ai gagné ma croix de fer », déclare que *les zouaves, à Reichshoffen, lui avaient produit moins d'impression que ces bourgeois héroïques*. A Coulmiers et à Loigny, les mobiles de la Sarthe déployèrent un courage admirable ; à Orléans, en octobre, les Bavarois durent s'égorger, corps à corps, avec ceux de la Nièvre. A Beaugency, des mobiles du Lot résistèrent aux Hanséates ; à Villejouan, 170 hommes tinrent bon dans un hameau qu'il fallut enlever maison par maison ; de même, à Messas, les francs-tireurs de l'Ain, et d'autres, de l'Indre-et-Loire et de l'Isère, luttant désespérément contre les Bavarois, bien que les 8e et 71e régiments, de Bretagne, eussent lâché pied. Au Mans, si quelques mobilisés se débandèrent, et si la mobile d'Ile-et-Vilaine se laissa surprendre en train de faire la soupe, les mobiles de la Mayenne, de la Dordogne, et surtout de la

---

bes (*Nineteenth Century* de décembre 1891 ; voir le *Temps* du 1er décembre) et mieux encore par le capitaine J.-B. Dumas (voir le *Temps* du 8 décembre 1891). D'après les chiffres mêmes de l'Etat-major allemand, remarque M. Forbes, il y avait dans les première et deuxième armées allemandes, 178 818 *fantassins et sapeurs (officiers non compris), plus* la cavalerie, l'artillerie, le train et les services auxiliaires ; de Moltke n'a compté que les soldats d'infanterie ; il devait y avoir en ligne, 232 000 hommes, contre 125 000 à 140 000 Français. On remarque que cette évaluation est identique à celle que donna plus tard M. Bleibtreu.

Quant au capitaine Dumas, l'auteur de *La guerre sur les communications allemandes* (Paris, Berger-Levrault, 1891), il a montré d'où vient le malentendu entre auteurs allemands et français. Dans leurs ordres de bataille, les Allemands ne comptent jamais que les fusils et les sabres, c'est-à-dire les soldats et sous-officiers d'infanterie et de cavalerie ; même l'artillerie n'est décomptée que par pièces, non par hommes. Par contre, ils prennent tels quels nos chiffres, lesquels sont toujours comptés en *rationnaires*, c'est-à-dire donnent la totalité de l'armée, y compris tous les non-combattants. Cela fait la part belle aux écrivains officiels..... jusqu'à ce qu'il se trouve un Bleibtreu, pour les confondre.

En faisant de même le décompte des *rationnaires* allemands, d'après les chiffres officiels de l'entrée en campagne et les pertes subies depuis, M. Dumas arrive à un total de 295 430 au 18 août, contre 118 000 rationnaires français, soit une proportion de plus de 2 1/2 contre 1.

(1) Bataille de Beaune-la-Rolande. A ce propos, M. Bleibtreu remarque ailleurs que la garde prussienne, à Saint-Privat, ne parvint qu'à 500 et 800 mètres des lignes françaises, avant d'être dégagée par l'attaque de flanc des Saxons.

Charente-Inférieure, résistèrent furieusement, et la division des mobiles bretons enleva le plateau d'Auvours, défendu par les impassibles Holsteinois. A Parigné et à Changé, les mobiles du Loir-et-Cher combattirent d'une manière terrible contre les redoutables Brandebourgeois; chez ces derniers, un bataillon du 35e perdit tous ses officiers, et le célèbre commandant de batterie Stophasius fut tué d'une balle.

D'ailleurs, les pertes subies par les Allemands, dans les batailles qu'ils livrèrent aux troupes improvisées, ne furent pas seulement considérables; elles comprirent une proportion frappante de morts et de disparus. Il y en eut, à Loigny 1 300 contre 2 800 blessés; à Champigny, dans la journée du 2, 1 250 contre 2 285; à Beaugency, 1 368 contre 2 033; et en général, du mois d'octobre au 16 décembre, 5 680 contre 9 400! En octobre, dans le corps bavarois, la proportion fut de 349 tués et disparus contre 624 blessés! A Loigny, le 1er bataillon du 12e bavarois était réduit, en entrant en ligne, à 11 officiers et 268 hommes, le soir, il lui restait 3 officiers et 167 hommes (1). Voilà qui montre les résultats obtenus par les tirailleurs français improvisés. L'ouvrage de l'état-major rapporte qu'à Coulmiers, ces derniers serrèrent les batteries bavaroises de si près, que les servants durent ramasser des chassepots pour les repousser; il en fut de même, d'après les témoins oculaires, à Beaune et à Bapaume, où l'on trouva des mobiles tués à coups de fusil, juste devant la bouche des pièces. A Villepion, la batterie Prince-Léopold manqua d'être enlevée. A Loigny, les tirailleurs de Chanzy parvinrent fréquemment sur les deux flancs de l'artillerie bavaroise, à 400 pas, et on eut peine à les repousser... A Beaugency, cinq batteries de la réserve furent aussi éprouvées que les cinq batteries de Loigny, dont on connaît les pertes; la batterie Kriebel, également, fut réduite à 14 hommes et 3 canons; dans la soirée, les batteries bavaroises durent amener les avant-trains et se retirer. Que l'on compare les pertes subies ici : 89 canonniers sur 30 pièces encadrées dans une ligne de bataille, à celles des 30 pièces qui, engagées à Verneville dans une situation tout à fait isolée et pendant un combat beaucoup plus long, ne perdirent, chacune, qu'un ou deux hommes de plus; si l'on tient compte de la force de résistance des Bavarois, toujours prêts à combattre malgré leur épuisement, on arrive à cette conclusion que la valeur des troupes improvisées, surtout des brigades Bourdillon et Deplanoue à Loigny et de la division Deflandre à Beaugency, *dépassa notablement* celle de l'armée impériale. Il est vrai qu'à Verneville, le 5e chasseurs pénétra dans la ligne de l'artillerie prussienne, mais il ne put l'obliger à amener les avant-trains; et ses pertes furent bien inférieures à celles que supporta la poignée de zouaves pontificaux à Loigny. Après Reichshoffen, le corps d'armée d'Afrique se montra complètement démoralisé; après Loigny, Chanzy sut enflammer aussitôt ses troupes, et les mener aux trois journées de Beaugency, un bain de sang.

Quant aux troupes de la défense de Paris, on a coutume de tirer de pair les régiments réguliers qui en faisaient partie, le 35e, le 42e, et les zouaves.

Or, on sait comment ces derniers se débandèrent à Châtillon; et à Buzenval, ce furent les mobiles de la Seine et les francs-tireurs de Paris qui les poussèrent en avant. Quant aux deux régiments de ligne, ils se laissèrent faire quantité de prisonniers à Champigny où ils s'enfuirent en partie, tandis que les mobiles du Loiret, de l'Ille-et-Vilaine et de la Côte-d'Or livraient les plus beaux assauts, et perdaient presque tous leurs officiers, des bourgeois de la

(1) Ailleurs, M. Bleibtreu cite d'autres pertes considérables, infligées aux Allemands par le feu des mobiles : ainsi à Champigny, quatre régiments ayant pris l'offensive, perdent en peu de temps de 20 à 35 p. 100 de leur effectif. Ce qui montre qu'avec les armes modernes, il ne faut pas être grand clerc pour produire des effets meurtriers en tirant « droit devant soi », comme dit le colonel Patry.

veille. L'artillerie — encore plus improvisée que l'infanterie, suivant un mot de Trochu — y supporta plus de pertes qu'aucune autre fraction de la même arme, française ou allemande, pendant toute la campagne ; et son tir fut excellent.

La défense du Bourget par les mobiles du commandant Baroche et les francs-tireurs de la Fresse vaut celle de Bazeilles : à côté d'eux, se débandaient des bataillons formés avec des dépôts de la Garde.

Je ne puis entrer dans le détail de l'analyse que Bleibtreu consacre à la bataille de Champigny ; en voici les points essentiels. Les historiens allemands y mentionnent un effectif de 100 000 Français ; tout bien pesé, il y avait, le 30 novembre, 30 000 Français engagés contre 15 000 Allemands, et, le 2 décembre, 35 000 contre 25 000. Dans la journée du 30, on vante surtout l'attaque des zouaves, qui dura une demi-heure : mais on ne parle pas de la brigade de mobiles de Miribel, qui se battit bravement toute la journée, et dont le régiment du Loiret eut à lui seul 12 officiers et 400 hommes hors de combat. Dans les deux journées, les 35e et 42e régiments perdirent quantité de prisonniers et finirent par se disperser. Quant à la brigade Martenot (mobiles de la Côte-d'Or et d'Ille-et-Vilaine), elle livra pendant toute la journée, contre 4 500 Allemands, la terrible lutte des fours à chaux où elle perdit ses deux colonels, tous ses chefs de bataillon, 27 officiers et 600 hommes. Seulement, comme elle était appuyée par un millier d'hommes de la ligne (brigade Paturel) un auteur (le major allemand Kunz) parle de l'attaque faite par « Paturel et quelques mobiles » — et voilà comment on écrit l'histoire !

Même la célèbre artillerie de la garde de Drouot, à Wagram, n'a pas montré plus de solidité que l'artillerie improvisée de Ducrot. Et elle ne fut que deux heures au feu, alors que la bataille de Champigny dura deux jours ! Plusieurs batteries se sacrifièrent positivement, en prenant audacieusement position à 300 mètres des lignes allemandes. D'autres, accablées par le feu, ne songèrent qu'à reconstituer en hâte leurs attelages, tant bien que mal, et leurs débris revinrent aussitôt en ligne. Elles eurent 695 chevaux tués, ce chiffre en dit assez. L'une d'elles perdit 48 canonniers. Au reste une autre batterie en perdit 42, le 3 décembre, à Orléans, et l'artillerie de Faidherbe tint bon, à Saint-Quentin, avec 99 pièces contre 160.

Même les bataillons mobilisés de la garde nationale sédentaire — troupes encore moins régulières que les mobiles, si l'on peut ainsi parler — ont rendu des services appréciables. Ils auraient pu en rendre bien d'autres. « Cet animal de Trochu, disait le général Le Flô au général Thoumas (1), n'a pas voulu m'écouter quand je lui disais qu'il avait tort de ne pas faire un meilleur usage de la garde nationale. Elle aurait pu être redoutable à l'ennemi et ne pas être à craindre pour le pays : il suffisait pour cela de la mettre camper en dehors de l'enceinte fortifiée, de lui donner le contact avec les assiégeants par des escarmouches incessantes, en ayant l'adresse de la placer dans des conditions avantageuses, comme fit Dumouriez en 1792 pour les volontaires du camp de Maulde. Peu à peu, elle se fût aguerrie et je

(1) Paris, Tours, Bordeaux.

ne doute pas qu'au jour d'une grande bataille elle n'eût fait son devoir. »

La vérité est que, quand on se décida à l'utiliser, sans même l'avoir ainsi préparée, elle montra qu'on avait eu tort de manquer de confiance en elle : Trochu lui-même constate, dans ses mémoires, que si certains régiments de mobiles ont lâché pied à Buzenval, toute la garde nationale a tenu bon. Elle y perdit trois colonels, et la moitié des officiers qui tombèrent ce jour-là lui appartenaient.

Tous ces exemples font comprendre ce qu'on aurait obtenu des levées de la Défense nationale, si ces hommes et leurs cadres avaient reçu le peu d'instruction qui est réellement nécessaire pour faire campagne, s'ils avaient été organisés, armés et équipés à l'avance. Car tout ce qu'on nous représente comme exigeant un long séjour au régiment, le patriotisme, le courage, l'abnégation — que dis-je, même cet excès d'esprit militaire qu'on appelle l'esprit de corps, ils l'avaient apporté de leur village, sans avoir passé par la caserne !

Aussi bien le propos d'un officier allemand, cité plus haut, que rapporte Chanzy, n'avait-il pas été perdu pour lui. Partisan de la lutte à outrance, et confiant dans la possibilité de repousser l'envahisseur, il adressa le 2 février 1871, un rapport au ministre de la guerre, sur la manière d'organiser la résistance, pour le cas où les hostilités reprendraient à la fin de l'armistice. Et tout son projet est conçu en vue de l'usure de l'armée allemande par la guerre de partisans :

Ce que les Allemands redoutent le plus, écrivait-il, c'est la guerre de détail, la défense du sol pied à pied, la résistance derrière tous les obstacles. C'est ce qu'il faut obtenir du véritable patriotisme de nos populations. Les armées, les corps formés ne doivent être que des points d'appui, des moyens ménagés pour profiter habilement des fautes de l'ennemi, de ses échecs et de sa dispersion. Il faut donc organiser partout la défense locale en faisant appel à tous les gens de cœur, en les groupant autour de personnalités influentes dans leur propre pays. Il faut qu'après avoir disputé le terrain pied à pied, on le cède à l'ennemi en faisant le vide autour de lui, en le privant de toutes ressources.

Au lieu d'improviser cette « résistance locale » au dernier moment, dans un pays déjà presque à bout et qui, en fait de cadres, en est réduit à compter sur des « personnalités influentes », organisez-la d'avance, avec des bataillons isolés obligeant l'envahisseur à se disperser et des corps d'opérations qui n'interviendront que quand cet ennemi aura été suffisamment harcelé de la sorte... et vous avez la définition même de la défense nationale par une armée de milices, vous avez l'organisation même de l'armée suisse et de son landsturm !

Et l'opinion de Chanzy doit être généralisée : ce n'est pas seulement l'armée allemande, c'est toute armée régulière qui redouterait une guerre de ce genre. Dans ces conditions, tout progrès de l'invasion constitue un accroissement de dangers pour elle. Car, en avançant, elle augmente le front sur lequel elle est usée par les partisans; elle ne peut étendre ses réquisitions et se trouve réduite à ses convois pour vivre; mais ses lignes d'opérations deviennent de plus en plus vulné-

rables; elles sont à la merci d'un bataillon isolé, dont l'irruption peut entraîner un désastre, et l'envahisseur est obligé d'affaiblir progressivement ses troupes d'opérations — alors que le contraire serait nécessaire — pour renforcer la garde des services de l'arrière.

En résumé, d'après l'expression du général Thoumas, la défense de l'Espagne contre Napoléon « devrait toujours servir, sinon de modèle à copier, du moins d'exemple à suivre ».

La guerre de Cuba.

Depuis 1870, une autre campagne a mis aux prises des soldats improvisés avec une armée permanente, valeureuse entre toutes, sous le climat meurtrier de Cuba. Ce furent d'abord les insurgés, que des forces décuples ne purent réduire, en deux ans de lutte acharnée. Eux, du moins, étaient acclimatés, et faisaient la guerre de partisans dans un pays fait pour elle. Mais il n'en était pas de même des Américains, qui vinrent se heurter de front aux troupes espagnoles, sans préparation et avec une administration des plus défectueuses.

Je ne tirerai aucune conclusion du résultat final de cette guerre, dû à quantité de causes étrangères à la valeur des volontaires américains et qui, de toute façon, devait être ce qu'il fût. La question est de savoir comment se sont comportés ces volontaires.

Or, à ce propos, il s'est produit une coïncidence vraiment amusante. Le général Boguslawski, dans son malencontreux essai de réfutation de la brochure de M. Bebel, écrivait : « L'organisation militaire des Etats-Unis ne pourrait être sérieusement mise à l'épreuve que s'ils étaient entourés de puissances analogues à celles de l'Europe centrale. Mais, de toute façon, la guerre actuelle prouvera que la petite armée permanente, les milices et les volontaires des Etats-Unis sont incapables d'amener une décision rapide. »

Il faut répéter encore, au risque de fatiguer le lecteur, que, si même la petite *armée permanente* et les *gardes nationales* des Etats-Unis avaient été battues, cela ne prouverait rien contre la valeur d'une armée de *milices*. Et l'on sait avec quelle promptitude les faits ont infligé au général le démenti le plus complet.

D'une lettre d'un combattant, citée par M. Bleibtreu, il résulte que les Américains, après avoir supporté des fatigues et des misères extraordinaires, dues au climat et aux difficultés du terrain, ont montré la plus grande valeur à l'attaque de Santiago : malgré des pertes terribles, en face d'un ennemi couvert et employant de la poudre sans fumée, ils ont délogé les Espagnols de leur position fortifiée, par une attaque acharnée et sans un temps d'arrêt.

Un autre témoin oculaire, un correspondant de journal, m'a dit, il est vrai, qu'ils n'en seraient pas venus à bout sans l'appui des insurgés, qu'ils avaient dédaigné d'abord; mais il attribuait ce fait à leur déplorable état sanitaire : à l'attaque de Santiago, me disait-il, les Américains grelottaient la fièvre. Et pourtant, ils ont attaqué et vaincu. Au reste, voici un témoignage probant, celui de l'attaché militaire allemand qui a suivi la campagne de Cuba :

Le comte Gœtzen, qui adresse des rapports à l'empereur Guillaume sur les opérations américaines autour de Santiago-de-Cuba, exprime sa « haute admiration » au sujet des faits militaires des volontaires des Etats-Unis.

Le comte aurait écrit qu'il n'eût jamais cru que ces soldats improvisés pussent faire preuve d'autant de qualités militaires. Ils tirent, paraît-il, « avec une justesse et une rapidité surprenantes ». En un mot, le rapporteur de Sa Majesté ne cacherait pas que certains régiments américains se sont comportés aussi bien que l'auraient pu faire les troupes les mieux disciplinées.

Si tout cela est vrai et si la manière de voir du comte Gœtzen se trouve confirmée par d'autres témoignages compétents, on en tirera de singulières conclusions en Europe (1).

Certes, ce rapport mérite d'être médité en Europe. Mais il y a une remarque à ajouter à cette constatation ; c'est que les volontaires américains étaient assurément des hommes de bonne volonté, puisqu'ils s'étaient enrôlés pour cette difficile campagne ; mais ils n'avaient subi, à aucun degré, le dressage méthodique que reçoit tout citoyen suisse.

Quelle est la conclusion à tirer de tout ce qui précède ?

C'est que, suivant les termes employés par M. Bebel :

Chaque fois qu'un des grands Etats civilisés — Angleterre, France, Etats-Unis, Prusse — a été frappé d'une catastrophe, ce n'est pas l'armée permanente qui a sauvé le pays, mais bien cette puissance élémentaire qui s'appelle le peuple. A l'appui de ce fait, on pourrait citer encore les populations de l'Espagne et du Tyrol, qui, réduites à elles-mêmes, tinrent tête à l'envahisseur, longtemps après la disparition de tout organisme officiel et militaire.

Mais cette force, irrésistible pour la défense d'une juste cause, il ne s'agit naturellement pas de la laisser à l'état chaotique. Sans doute, les exemples que je viens de rapporter prouvent que, même ainsi, elle est redoutable. Mais je ne les prends que comme arguments *a fortiori*.

Pour que cette force produise tous ses effets, il faut l'organiser. Et il faut l'organiser de la manière qui convient le mieux aux conditions des sociétés modernes : non en armée permanente, mais en milice.

Dans ces conditions, elle sera si évidemment en état d'accomplir sa tâche, qu'elle fera mieux que de sauver son pays ; elle le préservera de la guerre. Personne n'oserait s'attaquer à la France ainsi préparée.

GASTON MOCH

(1) L'*Indépendance belge*, du 18 juillet 1898.

La Câlineuse [1]

XII (*suite*).

UN RENDEZ-VOUS DANS L'EAU

Nous abordons à Cumes ; au milieu des ténèbres le vieux marinier nous conduit parmi les ruines et les broussailles ; nous montons et nous descendons ; à chaque instant on craint de mettre le pied dans une fondrière ; nous ne savons pas où nous sommes ; notre guide seul connaît son chemin et se dirige d'un pied sûr. Nous suivons le bruit de ses pas.

Juliette, à un moment, se rapproche de moi ; elle s'arrête, me force aussi à m'arrêter.

— Oh ! fait-elle, j'ai peur. Donnez-moi le bras.

Cette prière m'est délicieuse ; elle me paie plus d'une souffrance.

— Andiamo ! Andiamo ! (Allons ! Allons !) s'écrie le vieux.

Nous continuons notre marche.

Nous parvînmes à la petite ferme où nous devions trouver une voiture. A coups de pied et de poing qui ébranlèrent la porte, et avec des appels sauvages, nous réveillâmes l'homme qui devait nous servir de cocher. Il vint nous ouvrir, une chandelle à la main, Il nous écouta en se frottant les yeux et voulut bien accepter notre proposition, homme de bonne volonté jusque dans son demi-sommeil. Tandis qu'il préparait son cheval, le vieux marinier lui racontait l'aventure de notre traversée avec une volubilité étonnante et des gestes grandiloquents, me tapant sur l'épaule et me montrant du doigt pour bien laisser entendre qu'il s'agissait de moi, roulant des yeux épouvantés, ou menaçants ; se prenant le bras, puis se frappant sur le poing d'un air terrible. Son auditeur le regardait un instant, approuvant le récit d'un « Benissimo » ou d'un « Giesu ! » et allait à son ouvrage. Il semblait dire : « Que voulez-vous que cela me fasse ? Ce ne sont pas mes affaires. »

Lorsque la voiture fut attelée, mes rameurs, qui ne voulaient point partir sans pourboire, me demandèrent, le front humble et le chapeau à la main : « La bona mancia ! » et me rappelèrent leur obligeance. J'étais d'autant mieux disposé à reconnaître leurs services, qu'au lieu de me secourir, je savais qu'ils auraient très bien pu m'assassiner. La pièce que je leur remis excita d'abord chez eux le même étonnement que chez la vieille du quartier de Castel Capuano. « L'or, dans le pays de Naples, disait Beresford, est aussi rare que la vertu

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 novembre, 1er et 15 décembre 1898, 1er janvier et 1er février 1899.

des filles. » Mais ils reconnurent vite ma générosité et exprimèrent leur reconnaissance par de grands saluts et toutes sortes de souhaits. Seulement, avant de s'en aller, ils voulurent savoir pour qui ils avaient risqué leur peau et défilèrent devant Juliette, la regardant comme les paysans regardent à la foire.

— Trop petite ! Telle fut, à demi-voix, la confidence de Giulio, le blessé, à l'un de ses compagnons.

Il regrettait sans doute d'avoir versé son sang pour une femme qui ne répondait pas à son idéal d'amoureux.

Nous arrivâmes à Naples sans nous être réconciliés. Sa frayeur m'avait attendri, mais elle ne l'avait rapprochée de moi qu'un moment. Elle était à présent plus armée, plus forte, puisque ma pitié pour elle en dissipant mes haines, en détruisant mes projets de vengeance, me mettait à ses pieds.

Sur la Via Caracciolo, elle me dit d'un ton impérieux :

— Vous n'allez pas venir jusque chez moi. Je ne le veux pas. Je ne veux pas que vous sachiez mon adresse. Descendez ici. Descendez.

— Juliette, m'écriai-je, que vous ai-je fait pour que vous me parliez ainsi ?

— Comment osez-vous le demander !... Allons ! descendez. Et puis, je vous demande de quitter Naples... Si vous y êtes venu pour moi, vous savez que vous n'avez plus rien à y faire, puisque je ne vous verrai plus. Non, il est inutile de me supplier. Je ne vous verrai plus jamais. Si je vous rencontrais, je ne sais pas ce que je ferais. Je vous dénoncerais à la police !

— Mais, Juliette, vous savez bien que je ne suis pas cause de ce qui s'est passé. C'est lui qui nous a attaqués.

— Non. Vous êtes cause de tout... Je devais aller avec lui à Ischia. Oui, c'était avec lui, et vous n'avez rien à dire. Pourquoi êtes-vous venu ? Pourquoi m'avez-vous gardée là-bas si longtemps ? Pourquoi ne lui avez-vous pas parlé doucement, comme il faut parler à un fou, car il était fou alors, fou d'amour pour moi. Et vous l'avez tué. Si, c'est vous qui l'avez tué. Que vais-je devenir à présent ? Le commandant va tout savoir, et bien d'autres aussi le sauront. On m'accusera peut-être... Ah ! c'est atroce. Je vous hais, tenez, je vous hais.

Elle m'avait repoussé de la voiture, mais je gardais sa main dans la mienne ; j'espérais encore, bien qu'il n'y eut plus rien à espérer.

— Lâchez-moi ou j'appelle au secours, cria-t-elle, et d'un brusque effort elle se dégagea. Ah ! pourquoi vous ai-je connu ?

Elle ne voulait pas donner son adresse devant moi ; et, comme elle ne savait pas un mot d'italien, de la main seulement elle fit signe au conducteur de partir, mais il ne comprit pas son geste.

— Alors j'irai à pied, dit-elle.

Elle sauta de voiture et se mit à courir. Je la rattrapai ; je la retins par la taille. Elle se débattait, résolue à ne pas céder.

— Cela m'est égal. Vous ne saurez pas où j'habite.

Voyant que j'étais décidé aussi, moi, à ne pas la quitter, elle consentit, pour m'échapper, à ce que je voulus, remonta en voiture et dit au conducteur :

— Hôtel Bristol. Corso Vittorio Emanuele. Et elle ajouta en se tournant vers moi : Vous pouvez venir, vous pouvez venir, vous ne m'y trouverez pas.

— Juliette, arrêtez ! criai-je.

Il était trop tard, la voiture roulait déjà vers la Piazza dei Martiri, et j'avais vu Juliette se pencher à l'oreille du conducteur, sans doute pour lui donner sa véritable adresse.

En quel pénible cortège d'images riantes et douloureuses m'en retournais-je le long de la Via Partenope ! La lutte ignoble du bateau, la fin de Paul Ancelle, ne me préoccupaient point ; ce qui me torturait sans cesse, autant que le souvenir d'une couronne perdue peut supplicier un roi sans royaume, c'était le souvenir de ce visage, que j'avais vu heureux et passionné sous mes caresses, prenant tout à coup une expression — que je pouvais croire immuable pour moi — de haine et de ressentiment. La mort est-elle plus terrible que l'arrachement d'un être où nous nous sommes plu à réunir toutes les beautés, tous les plaisirs, où nous avons placé, par un coup de folie, toute notre fortune et tout l'attrait de l'existence ?

Sur le seuil de l'hôtel, ce fut un divertissement à mon chagrin de retrouver la personne de Salvator, si peu noble qu'elle fût. N'était-ce pas en effet à cet homme que je devais cette journée d'affliction, dont je ne pouvais encore oublier les délices ?

Salvator paraissait ne pas être de bonne humeur. Il parlait à voix haute, frappait le sol de sa canne ferrée, et de temps à autre, il abattait sa main d'un coup sec sur la manche de M. Mielgounof, qui s'empressait aussitôt de la chasser et de lisser soigneusement l'étoffe du bout de ses doigts. M. de Sonsfeld et Pierre Chaperon assistaient à l'entretien, très animé.

— Comprenez-vous, me dit M. Mielgounof, que ce ruffian demande une commission ! Il me propose de me conduire chez la duchesse de Casête et il me mène chez une gueuse. Je n'ai pas besoin de gueuse, moi. J'ai des mœurs.

— Mais, mon cher, si cette gueuse est belle. Que vous importe !

— Je me fice de la beauté, moi. Je connais la Duchesse de Casête. C'est un ange ! Elle adore ma musique. Elle m'écrit de venir chez elle ; j'y vais, je me laisse conduire par ce coquin, et je me retrouve en face d'une maritorne, d'une femme pour les matelots. Et le ruffian prétend être payé.

— Mais, signore, vous ne voulez pas comprendre. C'était la femme de chambre de la duchesse. Elle venait de sa part. Foi d'honnête homme ! Salvator n'a jamais trompé personne. Puisque je vous dis que c'était la femme de chambre de la duchesse et qu'elle avait un message de sa maîtresse à vous porter.

— Ce n'est pas vrai, répliqua M. Mielgounof. Je connais aussi la femme de chambre de la duchesse.

— Salvator, dis-je, en prenant le ruffian par le bras et en le conduisant à l'écart, si M. Mielgounof ne veut pas te payer, sois mon commissionnaire et tu y trouveras profit. Dis-moi où demeure cette dame qui, hier soir, t'a remis une lettre pour moi.

— Ah ! cela est impossible, signore.

— Pour une pièce d'or française.

— J'en ai reçu déjà une de la signora.

— Pour deux pièces, alors.

— Pour deux, je suis à vous. Elle demeure Strada di Chiaia. Je vous montrerai la maison quand vous voudrez.

Je déchirai un feuillet de mon carnet et j'écrivis à Juliette une lettre de supplications, où je la conjurais de me donner un rendez-vous pour l'après-midi du lendemain.

— Porte, dès le matin, ce billet à cette dame, dis-je à Salvator, et rapporte-moi la réponse.

J'essayai de m'étourdir cette nuit-là en allant avec mes amis de voyage dans les salons de jeu de la Via Roma et dans les tavernes du port où des fillettes du pays viennent danser la tarentelle, après avoir laissé glisser leurs jupes sur un corps souple et potelé. Mais dans ces bouges misérables, l'image aimée ne me quittait pas. Je voyais toujours le joli rire qu'Elle avait quand je la pris dans mes bras sur la route d'Arso.

Dès le matin, comme je retournais à l'hôtel, alourdi de lassitude, je vis arriver Salvator. Je me sentis fléchir en lui voyant à la main le billet que je lui avais confié.

— Pourquoi ne lui as-tu pas donné ? demandai-je.

— Signore, la dame est partie.

— Partie, mon Dieu ! Mais pour où ! pour où ! dis-le donc, animal !

— Ah ! signore, Dieu seul le sait. Il y a des secrets que Salvator lui-même ne connaît point.

J'eus l'impression que toutes les choses du monde perdaient leur lumière et qu'il se faisait une nuit étrange autour de moi. Mon grand bonheur n'avait pas duré deux jours.

XIII

LE MUTILÉ

Je partis de Naples comme au milieu d'un rêve. Des émotions si diverses, la fatigue d'une journée de fête et de chagrin avaient tari en moi toute sensibilité, effacé toute conscience. J'avais seulement cette idée fixe qu'il fallait m'éloigner au plus tôt, et aussi, qu'un grand mal venait de m'atteindre. Mais il ne me tourmentait pas encore. Je

montai dans le wagon comme un enfant se laisse conduire par la main, sans regret pour cette ville que j'abandonnais. Une force, qu'on eût dit étrangère, me pressait à quitter un pays où je n'avais plus qu'à souffrir.

Mais dès que le repos m'eût rendu la pensée, tous mes souvenirs se précisèrent. La nuit, dans la demi-somnolence du voyage, d'atroces fantômes m'entouraient. Criminel, abandonné, je sentais une barrière entre le monde et moi, que je ne voulais même pas franchir. Je me demandais pourquoi je me rendais à Paris ; je n'avais nulle raison d'y revenir ; je fuyais au hasard, comme si on pouvait fuir un ennemi intime installé au fond de soi, et que seul doit renvoyer un caprice de la destinée.

C'est un état d'esprit étrange. La vie s'écoule aussi abondante, aussi énergique qu'à l'ordinaire ; et tout ce qui s'offre à nous apparaît terne, sans séduction. Nous souffrons, et je ne sais quel vacillant espoir nous empêche de vouloir terminer cette souffrance. L'assassin que l'on conduit au bagne ou à la prison d'où il ne sortira que pour mourir, est résigné ou affolé : l'image d'une fin inévitable domine peu à peu son esprit, l'entraîne lentement à la suprême renonciation. Au contraire, le mal qui nous frappe est sans franchise et perfide ; il vient nous surprendre dans toute l'ardeur de nos désirs, dans toute la floraison de la vie, dans toute la lucidité de l'intelligence. Il enfièvre l'existence en même temps qu'il écarte tout ce qui pourrait l'embellir ; il augmente son pouvoir, l'entretient dans une activité double, comme pour la rendre plus sensible à l'inquiétude, à l'angoisse. C'est une soif torturante et qui refuse d'être apaisée. Oh ! qu'on maudit alors la minute où l'on s'est laissé séduire, le hasard qui vous a fait rencontrer l'ennemie, la maîtresse !

On avait deux yeux qui nous suffisaient à aimer et à admirer le monde ; à rendre nos jours variés, imprévus, sans redites ; à nous consoler, par tout ce que nous apprenions de nouveau, des maux semblables et anciens ; et voici qu'une fois ces yeux ne nous suffisent plus ; nous croyons rendre notre vision plus heureuse en l'unissant à une autre ; un instant le monde nous apparaît plus beau, glorifié par un double désir. Le miracle est accompli ! Pour longtemps, pour toujours peut-être, il nous sera impossible de considérer le monde autrement ; et, si l'auteur du miracle, la magicienne complaisante, la dispensatrice de beauté s'éloigne, non seulement nous ne verrons plus ce qu'elle nous faisait voir, mais nous ne verrons plus ce que nous apercevions de nous-même, avant sa venue. Nous n'avons plus nos yeux puisqu'elle est absente ; nous sommes des aveugles, nous sommes des mutilés !

A chaque moment je sentais que tout s'était transformé en moi. Je ne pouvais plus rien examiner avec calme et sang-froid. Dans le train, je me rappelais en détails la lutte du bateau, à laquelle, dans mon trouble, je n'avais pas encore songé. Je me vois avec horreur meurtrier, et meurtrier d'un ami. Volontiers j'oublie notre rivalité, notre

haine, et je me reporte à plusieurs années en arrière, à un soir de chasse où je causais joyeusement avec Paul Ancelle, des exploits ou des maladresses de la journée. Mon attendrissement ne dure pas. Je retrouve pour maudire Ancelle une jalousie irritée, impitoyable. C'est lui qui m'a forcé à le frapper, c'est à cause de lui que Juliette ne veut plus me voir. Peut-être même l'a-t-elle aimé ? Mon imagination surexcitée multiplie les idées douloureuses, exécrables. Il me semble qu'ils sont là enlacés devant moi. Et, de toute la force de mon être, voici que je déteste ce rival misérable qui, sans doute, n'est plus à présent qu'un cadavre.

La figure placide et un peu niaise d'un gendarme, que j'entrevis à la douane française, me causa de nouvelles préoccupations. J'avais tué, on pouvait découvrir que j'étais meurtrier, et bien que ce fût un cas de légitime défense, m'arrêter, m'accuser. Le ridicule plutôt que le tragique de ma situation m'apparut. Que la justice sous la forme de cet homme à chapeau à cornes et à grand sabre entrât dans ma vie et en devînt maître, il me semblait que c'était absurde comme un jaillissement de boue sur une toilette neuve. Une société sans chef, sans direction, sans ordre, qui laisse mourir de faim les hommes, n'est-elle pas assez mal venue de se faire justicier comptable des existences, d'excéder les droits ordinaires de police et de prétendre régenter les passions ? Il y a des crimes isolés, qui n'ont aucune importance sociale et qui sont réellement des accidents chez leurs auteurs. Supprimer une existence utile parce qu'il s'y trouve un acte mauvais, se priver de tous les services qu'elle peut rendre pendant des années parce que, par hasard, dans un moment, elle s'est trouvée nuisible, cela n'est pas moins déraisonnable que ne le serait la suppression des chemins de fer à la suite d'un déraillement ou d'une collision de trains. C'est des criminels, non pas des crimes que l'on doit s'occuper, et des actes bien moins que des hommes. Quiconque a un peu voyagé ou seulement un peu vécu, un peu réfléchi, doit sentir qu'il est des circonstances nombreuses où la société ne vous protège point, ne peut vous protéger et où l'on doit se défendre soi-même ; il y a ainsi tout un domaine qui devrait être fermé à la justice, comme il serait fermé également à la sécurité. L'Amour comporte des chances de crimes comme les traversées comportent des tempêtes et des naufrages. Mais ce culte que l'on rend, après tant de cultes détruits, à l'Existence de l'homme, auquel chaque jour on immole solennellement quelques hommes, et, ce qui est plus grave encore, les plaisirs et la liberté d'action de tous les autres, ce culte fort de la piété et de la terreur de toutes les anciennes dévotions qui sont venues s'unir en lui, ne permet pas que l'on regarde un assassinat comme un accident ordinaire. Cette vie humaine, dont chaque instant est menacé, qui porte en elle-même ses meurtriers, quand elle ne les trouve pas dans un simple contact avec les êtres ou les choses qui l'entourent, est devenue un dieu qui, une fois mort, réclame ses victimes.

Il m'était arrivé déjà dans mes voyages, et ce qui pourra surpren-

dre, dans de petites villes de France et d'Italie, qui semblent fort paisibles, des aventures du même genre, sans que je m'en fusse ému. Je me gardais toujours d'occuper la police de mes défaites et je ne me souciais pas beaucoup, non plus, des conséquences de mes victoires. Mais cette fois, comme je l'ai dit, j'étais un « mutilé », l'homme à qui manque son soutien ordinaire, l'opium dont il s'est fait une habitude et sans lequel il n'a plus de courage. Aussitôt à Paris, je courus à la recherche de journaux napolitains ; je n'y trouvai aucune mention de l'événement. Le lendemain de mon arrivée et les jours suivants pendant plus d'une semaine, je lus encore avidement les journaux. Il n'y avait rien qui pût me concerner.

Dès lors la pensée de cet amour perdu domina seule et étreignit mon existence. Je me réveillais avec une impression d'accablement, la douleur d'un être qui n'arrive pas à respirer. Puis quand ce premier malaise s'était dissipé, je sentais autour de moi une décoloration de toutes choses ; la lumière des plus beaux jours, les teints de femmes les plus frais, me paraissaient fanés ; les livres ne me parlaient plus. J'étais du matin au soir enfoncé dans un dégoût sombre, comme dans un marécage battu de pluie. Si un faible espoir m'en sortait un instant, ce n'était que pour m'y laisser ensuite retomber plus profondément.

Dans la rue, bien souvent, il me semblait la voir. Sans me demander si elle me parlerait, je me précipitais à sa rencontre et j'avais le désespoir de trouver devant moi une autre femme, qui, presque toujours, n'avait pas un trait de ressemblance avec Juliette. Le désir que j'avais de la retrouver, brouillait ma vue, me rendait halluciné.

Comme furtivement elle s'était insinuée en moi, la cruelle passion ! comme il lui avait fallu peu de temps pour écraser mon orgueil, et faire une loque d'une volonté qui avait des raisons de se croire puissante et à l'épreuve de pareilles surprises !

Un jour enfin je me décide à me rendre boulevard Péreire. Un pâle soleil brillait derrière les arbres défeuillés, sans pénétrer de sa lumière l'écorce verdâtre et humide. Ce ciel clair au-dessus des allées obscures et froides, me rappela d'abord, par contraste, les belles après-midi de Naples, en me faisant sentir davantage mon abandon ; puis ces rayons, qui se posent à peine sur la terre, m'enlevèrent peu à peu à mes chagrins, m'inspirèrent de vastes espoirs.

De quelles hauteurs brillantes je tombai quand j'aperçus à la porte l'écriteau annonçant un appartement à louer ! Je fus aussitôt assuré que c'était le sien, comme si elle eût habité seule la maison. La concierge, interrogée, me dit :

— Cette dame a donné congé, voilà plus de quinze jours.

J'éprouvai par tout le corps le frisson qui vous saisit à l'idée d'un malheur irréparable et dont on est l'artisan. Pourquoi n'étais-je pas venu plus tôt ! Je l'aurais vue certainement, et peut-être m'aurait-elle pardonné. Je demandai, tout en pressentant déjà la réponse :

— Savez-vous où elle demeure à présent ?

— Non, monsieur, cette dame ne m'a pas laissé son adresse.

Je vis bien à son air indifférent que cette femme n'observait nulle consigne, que réellement elle ne savait rien. Me rappelant alors le nom de « cet amour de petit tailleur » dont Juliette m'avait parlé, je me suis rendu chez ce fournisseur sous prétexte de solder une note et de lui commander pour elle un costume de voyage. Mais le tailleur me reçut en souriant et me répondit d'un ton badin que Madame Juliette Fournier ne lui devait rien et qu'il irait la voir à son retour, car elle n'était plus en ce moment à Paris. Il venait justement, le matin même, de recevoir d'elle une lettre datée de l'étranger. Il me fut impossible d'en savoir davantage.

Comme je sortais, je croisai l'ami de Juliette, le commandant qui l'avait accompagné en voyage. Il marchait le dos voûté, les yeux baissés, aveugle, insensible à l'agitation de la rue, se heurtant aux passants, pareil à quelque songe-creux absorbé par sa folie.

— Il n'est donc pas avec elle! pensais-je. Elle l'a donc quitté, lui aussi !

Et me souvenant de l'air hâbleur du commandant, de l'expression de forfanterie qui lui était ordinaire, j'étais frappé, presque attendri, par la peine inattendue, toute nouvelle, que témoignait son visage. Il souffrait comme moi !

Cette apparition du commandant eut l'effet d'une sentence. C'était fini ! Je le comprenais. Elle m'échappait pour toujours. Jamais plus à présent ces yeux aux longs cils, cette grâce vive, ardente, libre, enjouée, diverse, tout le charme de ce corps souple et caressant ne viendraient m'enchanter. Et la douceur de vivre s'envolait avec cette journée.

XIV

MESSAGES DES PARQUES

A quelques mois de ces événements, un matin, l'esprit plus calme, je me trouvais à écrire dans mon cabinet de travail lorsqu'on m'apporta trois lettres. Aux suscriptions des enveloppes je reconnus les écritures, ronde, droite, sereine de Lord Beresford ; rapide, penchée, fébrile de M. de Requoy ; large, carrée, un peu lourde de Maurice Lefranc.

Cet ami venait de me sauver de moi-même. Le travail est la seule défense contre l'amour, qui demeure, à cause de cela, le plaisir et la souffrance de riches inoccupés ; or dans le désarroi, l'oisiveté d'esprit qui suit un long voyage, j'étais sans ressource pour me guérir, comme j'avais été sans défense pour me préserver. Maurice Lefranc me rencontra en cet état misérable, vagabondant à travers ce Paris nocturne où s'égarent peu les Parisiens, où l'on a chance, plus qu'ailleurs, de se trouver sans compagnon et de s'étourdir au milieu de foules bruyantes et bariolées d'inconnus.

Ceux qui craignent également de se livrer aux choses et aux êtres, ont ainsi une satisfaction à voir se mouvoir devant eux des existences pareilles à la leur, et qui ne les touchent pas plus que des roches ou des vagues. Lorsque j'aperçus mon ami, mon premier mouvement fut de chercher à l'éviter, tant j'avais honte de ce mal accablant, que j'étais incapable de dissimuler. Mais il me poursuivait avec une obstination singulière, poussé sans doute par ce besoin de confident ou de société qu'éprouvent les gens qui n'ont pas de très vives émotions. Il me rejoignit enfin, me tendit la main, et je la lui pris avec effusion, car j'avais plaisir à le rencontrer, malgré tout. Il avait senti confusément ma peine et, pour me consoler, il n'imagina rien de mieux que de me prodiguer de grosses plaisanteries qui, en un autre moment, ne m'eussent pas même fait sourire, mais où je trouvai alors un divertissement inattendu.

— Tu sais, dit-il, cette fois je t'emmène.

Il demeurait une partie de l'année dans ses terres du Gâtinais, et, à plusieurs reprises déjà, il m'avait invité, par vanité de propriétaire moins encore que par besoin de société, à passer la saison des chasses dans son château de Crucy-Lespinoy qu'il venait de faire réparer, et dont il tenait à me montrer les transformations de luxe et de confort qui étaient son œuvre. Je fus ravi de son invitation ; je mis un grand empressement à l'accepter ; il me semblait que, près de ce garçon avec lequel pourtant je n'avais pas deux idées communes, mais qui était gai et actif, volontiers remuant et causeur, je m'affranchirais de mon obsédante passion. Si je la subissais, ce n'était point, en effet, en amoureux résigné à sa misère et qui trouve presque un plaisir dans son affliction, c'était en révolté malheureux, encore impuissant, mais qui a toujours l'espoir de se délivrer.

Le commencement de mon séjour à Crucy-Lespinoy fut marqué par certains froissements, inévitables entre des êtres si différents que nous étions l'un de l'autre. Il les oublia vite, et l'effort que je fis moi-même pour ne pas m'en souvenir, occupa mon attention et me devint très profitable.

Peu à peu cette vie de chasses, de promenades, calme et plantureuse, assoupit mon inquiétude. Par certaines journées, sous un ciel bas et obscur, mes bottes, lourdes de boue, me pesèrent moins que ces plaines monotones, ces terres noires, désertes, étouffées par des nuages énormes, et ces taillis grisâtres où s'accrochent des lambeaux jaunes de feuillages. Quand je n'étais pas prisonnier de la terre, c'étaient les brouillards diaphanes, la rosée étincelante du matin, ou la lumière large des après-midi qui emportaient ma pensée. Depuis cette époque, j'ai compris pourquoi les bergers ont des yeux vagues et sans clarté. Ils sont fascinés par le monde étranger et mystérieux qu'ils contemplent ; ils ne peuvent le pénétrer ; et c'est lui plutôt qui les attire, qui les étreint, et où ils oublient leur âme.

Je ne reprenais mon humanité que le soir, au dîner : c'était, au contact de mon ami, une humanité même à demi faunesque, à demi bestiale.

Les champs l'ont assoupli à leurs mœurs simples. Un robuste appétit, un palais délicat, une vigueur à toute épreuve lui laissent croire qu'il goûte à toutes les joies terrestres. Des vins vénérables à point, réunis par le père et que le fils prodigue à ses hôtes sans craindre de vider jamais sa cave, nous disposaient mieux, malgré le proverbe, à goûter la fraîcheur rustique et les gaietés acides de son entourage féminin, dont il est fier, qui est fier de lui et ne demande qu'à le servir, avec ses invités. L'âme morte ou absente, et d'un désir tranquille, j'enlaçais la nuit ces conquêtes aisées. Mon ami Maurice Lefranc avait eu toutes les prévenances.

Au bout de quelques semaines je m'étais enfin réveillé de ce sommeil ; décidé à partir, je m'arrachai aux supplications de Maurice qui paraissait désolé de se retrouver à nouveau seul avec ses servantes, d'attentions désormais trop prévues.

— Tant pis pour toi ! me dit-il à la gare, en me serrant la main. J'irai te relancer à Paris. Au lieu d'être mon invité, tu seras mon hôte. Et tu sais, je ne suis pas d'humeur si changeante que toi. Une fois que je me trouve à mon aise dans un endroit, j'y reste.

— Je l'espère bien, répliquai-je en le remerciant.

Cependant cette cure m'était suffisante.

Le mal demeurait, mais apaisé ; je le sentais pareil à une blessure à demi cicatrisée qui ne se fera plus sentir qu'à de longs intervalles. J'avais l'anxiété d'un être dont chaque instant est menacé, mais qui attend toujours la menace : mon aventure se perdait dans un passé qui me semblait très lointain, seulement dès que mon souvenir se portait sur la catastrophe, j'éprouvais comme une étreinte douloureuse, en même temps qu'une honte soudaine, et je tâchais de diriger bien vite mon esprit d'un autre côté.

Ce matin-là, le soleil m'apporta de frais espoirs, et des désirs égoïstes de liberté. Je regardai ces lettres avec une certaine indifférence. Je me décidai pourtant à les ouvrir.

— Que peut me dire ce bon Maurice ? pensai-je un peu étonné à la vue des quatre pages aux lignes serrées que m'envoyait mon ami, dont je connaissais pourtant la paresse à écrire.

« Mon cher Herbert, m'écrivait-il, le marquis de Thouars, qui re-
« présentait notre circonscription, vient de mourir. On va élire son
« successeur. On a d'abord pensé à moi, dont on connaît les opinions
« conservatrices...

— Il est conservateur, me dis-je, interrompant ma lecture, et il a raison de l'être. Tout, dans sa vie, n'est-il pas à conserver. Au fait, pourquoi ne serait-il pas député ? Maurice Lefranc a beau avoir des instincts faunesques il n'en est pas moins un excellent homme. Il a, d'ailleurs, intérêt, plus qu'un autre, à la prospérité de la région qu'il représente, puisqu'il en possède une partie.

« ... Seulement, tu sais, moi je suis un garçon paisible, peu « remuant, meilleur agronome que profond politique...

— Il se flatte, mais continuons.

« ... Nullement orateur...

— Ah ! ça, m'écriai-je, il n'a donc jamais lu le compte-rendu d'une séance de la Chambre? Et puis, est-il nécessaire d'être orateur pour voter un budget ? Il est étrange que pour tous les Français, un homme politique, grand ou petit, c'est surtout un monsieur qui prononce de beaux discours. Peu importe, d'ailleurs, qu'il ait du jugement. Bismarck et Disraëli firent éclater de rire lorsqu'ils parlèrent pour la première fois en public, cela ne les a pas empêchés, je pense, d'être de grands hommes d'Etat...

« Au surplus, mes intérêts, mes habitudes, tout me retient à la « campagne...

— Avoue donc la vraie raison, vieil ami ! Tu ne pourrais te séparer longtemps de tes chambrières, ni manquer de faire la sieste après ton déjeuner. Tu trouves Paris trop bruyant pour toi ; et puis tu ne t'y sens pas, sur les êtres, l'autorité que tu possèdes sur tes fermiers.

« Alors j'ai pensé à toi ! continuait-il. J'ai parlé de toi au comité. « On a lu tes brochures d'économie politique et tes relations de voya- « ges. On a déclaré que tu étais l'homme de la situation.

Je me demandai si mes yeux ne me trompaient point. Il me fallut relire les lignes précédentes.

« Tu étais ambitieux autrefois. L'es-tu encore ?

— Singulière ambition, me dis-je, que d'être le domestique de plusieurs milliers d'hommes, car, si indépendant que l'on soit de pensée, ne faut-il pas, au moins pendant la période des élections, flatter toutes les sottises, se dévouer aux intérêts les plus médiocres et aux plus abjectes vanités.

« Décide-toi ! Que fais-tu à présent ? Rien. Pourquoi ne serais-tu « pas député. Tu viendrais en aide à ton pays, d'abord, et à ton ami « ensuite. Je m'explique. Voici ce qui aura lieu, si tu ne te présentes « pas. A ta place, le comité mettra un niais avec lequel j'ai eu déjà « maille à partir. Je ne puis guère appuyer sa candidature. Le ferais- « je, qu'il n'a aucune chance de réussite : il y a des gens qui ne sont « pas populaires. Que veux-tu ? Moi, je le suis. Tu le seras, si tu « veux. Mais la personne en question, jamais ! C'est une sorte de « petit pète-sec qui fait le Monsieur avec nos terriens, et qui répond « à leurs poignées de mains par de belles manières. Le paysan n'aime

« pas ça. Alors, vois-tu, on a beau, dans le pays, n'être point « pour les innovations, ce ne sera pas lui qu'on nommera, mais le « « socialisse », comme ils disent : un certain Marpaux, qui est la « bête noire des propriétaires, et pour cause ! Il a proposé au conseil « municipal de construire un chemin de fer économique pour relier « La Garenne-des-Lices à Crucy-Lespinoy. Ce chemin de fer n'aurait « aucune utilité, mais il couperait en deux le jardin du marquis de « Thouars et le parc de ton ami Maurice. C'est là un précieux avan- « tage pour le citoyen Marpaux qui serait aux anges du bon tour « qu'il nous aurait joué. Naturellement on a repoussé son projet, mais « que mon Marpaux soit nommé député, il fera la pluie et le beau « temps, il aura son chemin de fer économique, et tu ne verras plus, « quand tu viendras chez moi, cette belle terrasse plantée de mar- « ronniers où nous avons fait de si bonnes parties d'écarté. Tu te « souviens, tu me gagnais toujours, sacré tricheur ! Il n'y a donc pas « à hésiter, décide-toi, je te répète, arrive par le premier train, sauve « le jardin des Thouars et la terrasse de ton ami. Tu passes haut la « main ; je soutiens ta candidature mieux que si c'était la mienne. Je « n'aurai pas honte de faire de la réclame pour un autre ; je serai élo- « quent pour la circonstance, je t'en f... mon billet, et puis j'ai dans « ma cave de quoi acheter toutes les résistances. Le citoyen Marpaux « n'a pour lui que le vin des cabaretiers qui ne voudront pas lui faire « crédit. Seulement il a du bagout, le coquin, et, si tu refuses, il « pourrait bien entortiller son monde. »

La proposition qui au premier instant, m'avait surpris, ne m'étonnait plus : Je m'habituais fort bien à envisager la nouvelle charge qu'on me proposait ; elle ne me paraissait pas incompatible à mon caractère, aux qualités que je pouvais avoir. Il y avait, me disait Maurice, des chances que je fusse nommé. Pourquoi ne pas tenter l'aventure ? J'étais disposé à rendre service à mon pays et déjà, excellent présage, signe évident de ma vocation politique, je commençais à détester cet adversaire qu'on n'avait fait pourtant que me signaler. Je me le représentais déjà la barbe touffue et les cheveux ébouriffés, pareil à un épouvantail à moineaux, lançant ses phrases de cette voix tour à tour douce et puissante, ordinaire aux professionnels de son genre, qui rend la sottise spirituelle et prête aux mauvaises raisons des grâces toujours victorieuses. Non, me dis-je, je ne le laisserai pas nommer à ma place. Je dois me dévouer à une tâche qui, médiocre d'apparence, peut avoir une réelle beauté.

Je ne savais guère alors si j'étais ambitieux ou désintéressé.

Mais le souvenir de mon séjour à Naples me revint subitement à la mémoire. Ce fut la surprise du marin qui, croyant être au port, aperçoit tout à coup le rocher contre lequel vont le briser les vagues. Comment songer à représenter les intérêts des autres hommes, quand on a ainsi oublié les siens ! Et quelle imprudence de prétendre imposer à la volonté de plusieurs milliers d'êtres lorsqu'on a anéanti sa propre

volonté dans un amour de hasard, qui eut paru à tous si facile à combattre.

Il y a quelques mois, mon travail, mes voyages, certaines connaissances spéciales sur la vie des peuples, que j'avais acquises durant ces dernières années, me rendaient apte plus qu'un autre à m'occuper des affaires publiques; aujourd'hui il me semblait que j'avais perdu toute l'énergie qui pouvait à mes yeux justifier mon ambition. J'étais indigne, j'étais incapable! Et puis ce meurtre que l'on savait déjà ou que l'on saurait un jour, s'il ne troublait point ma vie privée, devait compromettre à jamais ma carrière politique et m'éloigner des affaires. Mes ennemis, s'ils apprenaient l'événement, ne manqueraient pas de le travestir, de me reprocher toutes les infamies, et je ne rencontrerais pas un ami pour me défendre.

Eh bien! qu'importe! me disais-je, lors même que je ne serais pas coupable, mes adversaires inventeraient bien quelques horreurs sur moi; moquons-nous donc des accusations vraies ou fausses. Je ne suis pas maître du passé, mais il n'est pas mon maître non plus. Si j'ai été faible, je me sens aujourd'hui plein de courage. Je suis libre de faire ce que je veux, car je veux aujourd'hui. Je suis guéri de ma passion.

Guéri! oh! non pas. Comme une plaie que le plus léger contact met à vif, mon amour, dès que ma pensée s'y reporte, s'enflamme. Elle n'est plus près de moi, mais il me semble qu'Elle est à la porte, qu'Elle va entrer. Comme je courrais à son baiser, même à ses injures! Je criais trop tôt victoire.

Ainsi deux voix se répondent en moi, pareilles à deux avocats qui défendent et accusent le même criminel. C'est dans cette alternative affligeante que je prends la lettre de lord Beresford.

Il m'annonçait son intention de partir pour la Chine et me demandait de l'accompagner.

« Pensez, m'écrivait-il, à l'utilité que présentent des voyages « accomplis par des hommes comme nous, qui ne sommes point des « spécialistes ni des hommes de parti, mais simplement des observa- « teurs affranchis de tout système et désireux de connaissances « variées.

« Je ressens pour ma part plus que tout autre, le besoin de « me retremper souvent l'esprit dans des civilisations différentes, « afin d'en éprouver la solidite. Je sais bien que mon jugement n'est « pas mauvais et que mes sens sont assez exercés, mais une atroce dis- « cipline a plié trop longtemps ma raison pour qu'il ne lui en reste « quelque chose. Alors même que je crois ma vision nette et claire, « j'ai peur que des préjugés l'obscurcissent.

« Il est bon de voir comment d'un pays à l'autre, on juge diverse- « ment les mêmes choses; on contrôle mieux ainsi la valeur de ses « pensées.

« C'est, je m'imagine, un noble but de mettre son intelligence en

« harmonie avec les formes multiples de la vie, et loin d'en rejeter « aucune, de s'appliquer à toutes les aimer. Je crains que notre « vieille Europe, à ce point de vue, ne soit moins avancée qu'elle « l'était il y a cent cinquante ans, lorsqu'on ne pensait pas à décou- « vrir le monde, mais seulement à le regarder.

« J'ai hâte de connaître par moi-même, ces peuples d'Asie, qui ont « été si sévèrement ou si dédaigneusement jugés par des historiens « et des voyageurs qui ne prenaient pas la peine de connaître des « religions, des gouvernements et des mœurs, qui avaient le tort de « ne pas ressembler du tout aux leurs. Il me semble qu'il faut respec- « ter ce qui a servi à l'existence et au rêve de millions d'hommes pen- « dant des siècles.

« Nous voyagerons en honnêtes gens, comme votre Bernier, « comme notre Burton. Nous verrons tout. J'ai des lettres pour l'am- « bassade d'Angleterre, pour des négociants et des consuls. Nous « aurons des escortes.

« Et si nous courons des dangers, nous ne sommes pas de ceux, « n'est-ce pas, qui n'estiment un plaisir au prix même de la vie.

« Venez donc avec moi. Je suis pressé de me mettre en route ; mes « lèvres brûlent de crier à la mer la salutation du poète :

« Welcome, welcome, ye dark blue waves ! »

Voilà une offre admirable. On donne à l'intelligence jusqu'à l'effort et à la fatigue musculaire. Regardez le monde de haut et sans s'y mêler, c'est une jouissance de Dieu. Seulement nous sommes des hommes ; et nous ne pouvons guère qu'élargir notre égoïsme en utilisant pour notre race nos ambitions et en rapportant à notre pays tout ce que nous avons pris aux autres. De quelle sécheresse est frappée une existence uniquement contemplative ! Il nous faut nous mêler aux passions des autres hommes, sous peine de ne plus éprouver aucune passion. Moi aussi j'ai senti l'attirance des vagues, mais de même j'ai senti au loin le regret du coin de terre où les mêmes amitiés, les mêmes objets familiers nous cachent nos continuelles transformations, ces morts incessantes qui nous acheminent à la fin dernière.

Et pourtant aurais-je trouvé, il y a quelques mois, toutes ces bonnes raisons pour ne point partir ! L'attrait de l'inconnu était alors si grand pour moi ! Aujourd'hui l'idée de l'exil, d'une solitude attristeraient toutes les heures de mon voyage. Autrefois, elle ne m'eût même pas effleuré. On ne connaît pas de solitude avant d'avoir aimé. Et l'exil, c'est surtout l'absence de cet amour dans un pays où rien ne vous le rappelle.

Cependant les deux propositions m'attiraient également. Indécis, troublé, je remis au lendemain ma réponse. Ces deux lettres m'avaient absorbé à ce point que je ne songeais plus à la dernière, celle de M. Requoy.

Je l'ouvris enfin avec une peur étrange que je ne m'expliquai pas, mais il faudrait prendre garde à ces frayeurs-là. N'y a-t-il pas en nous,

à l'approche des êtres et des événements, une intelligence obscure du danger comparable à cet instinct plus grossier des animaux qui les éloigne de tout ce qui peut leur nuire? Le billet de M. de Requoy n'avait pourtant rien d'épouvantable.

« Je viens, cher ami, vous rappeler votre promesse de me pré-
« senter à M. de Mauffez-Ponthieu. »

Je n'avais rien promis du tout à M. de Requoy. C'était lui seul qui s'était promis de se faire présenter.

« J'organise au Mans une exposition de peinture. J'y accroche mes
« paysages, mais mon nom et mon œuvre ne sont pas une attraction
« suffisante pour le public et je serais heureux si quelques-uns de vos
« amis, M. de Mauffez, M. Jean Veber, M. Renoir voulaient bien se
« joindre à nous dans cette tentative de décentralisation artistique.
« Nos provinces désirent beaucoup connaître cette jeune école de
« peinture que Paris détient jalousement. M. de Mauffez, surtout,
« serait sûr d'obtenir un grand succès de curiosité. Nous lui deman-
« derions seulement de ne pas choisir dans son œuvre les scènes les
« plus décolletées, car la pudeur et la pruderie sont toutes puissan-
« tes chez nous. J'irai vous prendre demain, et peut-être pourrons-
« nous aller rendre visite, le jour même, à M. de Mauffez.»

Je songeais en lisant cette lettre, beaucoup moins à l'exposition de peinture de M. de Requoy qu'à sa gracieuse Geneviève. Qu'était-elle devenue? Comment avais-je pu l'oublier si longtemps! Et que l'amour nous rend injustes envers tant de biens précieux qui nous sont offerts et que nous ne savons pas voir! A présent plus détaché d'une aveuglante amie, je regrettais, trop tard hélas! d'avoir répondu par de l'indifférence à une demande si touchante d'amitié et de protection. Si j'étais décidé à attendre M. de Requoy, si j'étais même impatient de le voir, j'espérais que ce père insouciant, au milieu de ses causeries d'art, trouverait un mot pour me parler de son enfant.

Le hasard devait le prévenir, ou plutôt cette entente obscure qui fait se deviner deux désirs lointains, et les réunit. J'allais bientôt apprendre par quels marécages, par quels pénibles chemins de traverse cette aimable jeune fille s'était égarée.

(A suivre.)

HUGUES REBELL

Notes

politiques et littéraires

LA CRISE BELGE

La crise qui s'est brusquement révélée, en Belgique, à la fin de janvier, dans les groupements catholiques, mérite d'être étudiée avec un certain soin. Elle peut en effet exercer, à très brève échéance, une influence décisive sur l'évolution politique de nos voisins.

C'est un fait évident, incontesté, chaque jour mis en relief, que la désagrégation de la majorité conservatrice du Parlement de Bruxelles. Un parti ne reste pas pendant quinze ans au pouvoir, il ne met pas la main sur tous les rouages de l'Etat, il ne monopolise pas toutes les places et tous les honneurs, sans créer dans son sein de multiples dissidences. Les divergences de vues qui se sont affirmées, le 23 janvier, dans la fraction cléricale des assemblées et qui ont éclaté jusque dans le Conseil des ministres sont d'une importance extrême : elles portent, en effet, sur l'assiette même de l'édifice gouvernemental, sur l'organisation du droit de suffrage.

Bien que le nouveau chef du Cabinet, M. Vandenpeereboom, ait évité de s'expliquer devant la Chambre et d'indiquer nettement les causes de la crise, l'opinion les a aisément pénétrées. Les deux ministres démissionnaires, MM. Smet de Nayer et Nyssens, se refusaient à toucher à la loi électorale, ou n'acceptaient qu'un seul amendement aux dispositions en vigueur depuis 1894 : la représentation proportionnelle; pour leurs collègues, à la suite de négociations très récentes avec le leader de la majorité catholique, M. Wœste, ils adoptaient un système nouveau : le découpage et le scrutin uninominal; en d'autres termes, c'étaient la suppression du scrutin de liste et la division du pays en 152 circonscriptions comptant chacune un député. Cet antagonisme d'opinion sur un problème aussi essentiel devait à lui seul entraîner la retraite des deux ministres de la minorité; mais le roi Léopold a encore usé de toute son autorité morale pour précipiter l'événement. On comprend donc que ce replâtrage du Conseil, imprévu pour presque tous, et brusquement annoncé en dehors de tout débat régulier, ait suscité des appréciations amères sur les bancs catholiques : les Assemblées n'aiment pas ces coups de théâtre qui sont, à leurs yeux, la négation de leurs prérogatives. Mais on conçoit surtout que toutes les gauches unies, et les socialistes en particulier, aient dénoncé l'attentat aux principes consommé par la Couronne.

Pourquoi le roi Léopold d'une part, M. Wœste de l'autre ont-ils été si prompts à réclamer une solution nette, fût-elle même légèrement périlleuse? La coalition qui s'est formée entre les anticléricaux, et qui

ne vise à rien moins qu'à déposséder les catholiques du pouvoir, a accéléré la marche des choses.— La dissolution visible de la majorité conservatrice constitue un premier résultat acquis, et elle fortifiera les liens noués entre tous les adversaires de la domination de l'Eglise.

Pour bien saisir les dessous de la crise présente, il est indispensable d'évoquer quelques souvenirs. Déjà, avant les élections législatives de 1898, qui portaient sur la moitié des sièges, des tentatives de rapprochement avaient été faites entre libéraux, radicaux et socialistes. Mais, bien que deux Congrès ouvriers, celui de Deynze et celui de Verviers, se fussent prononcés pour le cartel des gauches, l'échec fut à peu près complet. A part Ath, Huy et Thuin, toutes les circonscriptions furent le théâtre de dissidences marquées entre les divers groupements anticléricaux. En somme, rien ou presque rien n'avait été modifié à la situation antérieure, qui avait permis aux catholiques de saisir et de garder la mainmise sur l'Etat, — sans trop d'efforts.

Mais cet état de choses ne pouvait subsister indéfiniment. Les statistiques, à elles seules, comportaient pour les fractions de l'opposition de tels enseignements qu'elles devaient forcer les résistances les plus tenaces. Les députés de gauche et d'extrême-gauche qui siègent actuellement à Bruxelles représentent 895,000 suffrages, alors que les conservateurs n'en comptent que 848,000 ; ceux-ci depuis 1894 ont perdu plus de 95,000 voix, alors que ceux-là en gagnaient près de 20,000; entre les deux éléments s'inséraient les daensistes ou socialistes chrétiens qui ont réuni 59,000 électeurs, mais que, pour l'instant et vu l'indépendance de leurs allures, il vaut mieux laisser en dehors.

Les opposants de gauche ont donc, numériquement parlant, une majorité relative. Il s'agissait pour eux de conquérir à la Chambre la quantité de sièges qui leur revient légitimement et, au surplus, de renverser la domination cléricale, qui ne peut pas s'autoriser du concours de l'opinion. Remarquons en outre, et cette constatation n'est pas sans valeur, que nos statistiques ont été dressées sous le régime du suffrage plural toujours en vigueur et qu'en conséquence elles faussent, au détriment du socialisme, la répartition réelle des citoyens.

Depuis le mois de janvier dernier, toutes les fractions qui forment la minorité de la Chambre ont ouvert des négociations et préparé les voies à une entente intégrale et sincère. Le 12 janvier, le parti ouvrier chargeait plusieurs délégués de conférer avec les libéraux et radicaux, avec mission de rendre compte des résultats acquis, dans un délai de deux mois. Le programme devait comprendre la revision constitutionnelle, le suffrage universel, l'instruction obligatoire, les retraites ouvrières. Deux jours après le remaniement ministériel, se réunissaient à Bruxelles les représentants de l'Association libérale, de la Ligue libérale, du Parti ouvrier socialiste et du Parti ouvrier libéral. Ils se mettaient d'accord pour cimenter une alliance étroite : virtuellement, le pacte est noué.

La substitution de M. Vandenpeereboom à M. de Nayer à la présidence du Conseil n'est pas autre chose qu'une réponse à ces tentatives

de coalition. Elles ont eu un retentissement immense, en Flandre comme en Wallonie. Si elles réussissent, comme tout le laisse présumer, l'édifice clérical reconstruit en 1884 craquera et s'effondrera.

En introduisant le scrutin uninominal, M. Wœste et le roi ont cru parer le coup et sauver le conservatisme. Peut-être l'événement eût-il, malgré tout, montré la fragilité de leurs conceptions. Mais ils ont, en tout cas, rendu à la cause anticléricale un service signalé. Désormais, la majorité gouvernementale à la Chambre est divisée en deux tronçons : l'un avec M. Wœste tient pour le découpage; l'autre, plus modéré, avec M. Bernaert, réclame la représentation proportionnelle. Dans le pays tout entier, cette dissidence s'accuse et paralyse l'effort des catholiques. Les deux associations conservatrices de Bruxelles et de Gand, réunies au lendemain du replâtrage, ont protesté contre la retraite de M. de Nayer et de M. Nyssens. Ajoutons enfin, pour bien rendre l'état du parti catholique, que le daensisme ou christianisme démocratique, très répandu, malgré les évêques et malgré Rome, dans les circonscriptions rurales, contribuera à précipiter la chute du système actuel. L'organisation cléricale est, de fait, disloquée, vouée à l'impuissance; la démocratie libre-penseuse de Belgique apparaît à la veille de la revanche et du triomphe.

PAUL LOUIS

RENAN ET JULES LEMAITRE

Mon interlocuteur paraissait documenté sur la psychologie de M. Jules Lemaître.

« Ne le jugez pas si sévèrement, me dit-il. Croyez-moi, Lemaître ne manque pas de générosité : ses amis en ont des preuves; et son esprit, bien qu'ayant reçu une éducation purement littéraire, n'est pas aussi fermé à l'argument qu'il voudrait le faire croire. C'est vous dire que, dans l'espèce, sa conviction en la culpabilité de Dreyfus est bien autrement ébranlée qu'il ne le dit, et qu'au fond ses aspirations ne sont pas aussi brutales qu'il le fait paraître. Alors, me direz-vous, à quoi tient son attitude? D'abord, à la colère : que voulez-vous? le retentissement universel de la lettre *J'accuse*, l'enthousiasme européen, sinon français, dont Zola est le centre, tout cela a provoqué chez Lemaître une violente fureur : demandez à ceux qui lui ont proposé de souscrire pour la médaille de Zola comment ils ont été accueillis! Jalousie de boutiques littéraires, chose misérable assurément, mais qui obscurcit toute lucidité d'esprit. Et puis, dans de pareilles querelles, une fois engagé dans le mauvais chemin, l'amour-propre exige qu'on s'y maintienne, et les révélations les plus accablantes n'ont d'autre effet que de vous attacher plus passionnément à votre erreur : c'est ce qui est arrivé à Lemaître comme à tant d'autres. Un autre de ses motifs, il faut bien le dire, ce fut l'intérêt. Dame! il est « homme de lettres » non pas uniquement par amour de l'art, lui! Or, mettez-vous à sa place : depuis un an, on ne lit que du Jaurès, du Clemenceau, du Trarieux,.. : il fallait bien chercher à ramener les

acheteurs, à rentrer en scène avec éclat. Comment? Tous les rôles étaient pris; un seul était vacant, celui de « patriotard littéraire »; il s'en est emparé. Mais sachez qu'il ne se fait pas d'illusion sur le caractère humiliant de sa pantalonnade, de même qu'il n'est pas fier quand des nécessités mondaines l'obligent à parler du « talent » de Gyp ou à écrire que Hervieu est supérieur à Laclos. Au surplus, il s'en confesse lui-même : tenez! je me rappelle un article où, blâmant Lavedan d'avoir étalé dans *Viveurs* des déshabillages de femmes, il ajoutait mélancoliquement qu'il « savait *pertinemment* quelles fai- « blesses peut conseiller à un honnête homme, en ce temps de si dure « concurrence, l'ardeur de réussir (1) ». Soyez assuré que cet écrivain, dont un mérite incontesté est d'avoir su échapper à la « piperie des mots », selon son heureuse expression, est plutôt honteux de succès obtenus à coup de termes sonores et équivoques; tenez pour certain que cet homme, sobre, délicat sinon profond, sincèrement épris d'atticisme, n'est guère flatté de subir l'approbation des majorités, l'accolade de Coppée ou l'estime littéraire de Brunetière : celui qui a su vibrer au contact de Renan (relisez ce qu'il a écrit à la mort de Renan) souffre, croyez-le bien, dans une fraternisation avec M. Déroulède. »

Ces paroles me ramenèrent à de plus équitables sentiments... Je songeais à ces heureux mortels, fils de Nicias, que la possession d'un vil métal met à l'abri des âpres appétits, à ces hommes qui, sacrifiant largement à la tyrannie des voluptés terrestres, peuvent ensuite se mouvoir en toute liberté sur les sévères sommets de l'abstraction et de la vérité; je songeais aussi à ces autres hommes, fils de Spinoza, plus riches encore que les premiers, seuls vraiment riches, puisqu'ils possèdent le minimum des besoins humains, l'insensibilité au luxe et aux succès. De la part de tous ces hommes-là, pensais-je, beau mérite, en vérité, que de parler et d'agir selon ce qu'ils croient juste! Ah! quand la copie de journal est l'unique gagne-pain et qu'en même temps l'on affectionne le grand confort, se réduire subitement au strict nécessaire (comme j'en sais qui l'ont fait) plutôt que d'écrire contre sa conscience, voilà qui est admirable! Mais ceux qui font cela sont des héros, et on ne peut pourtant pas exiger qu'une corporation, fût-ce celle des gens de lettres, se compose de héros. Allons! le vrai crime de M. Jules Lemaître, comme de tous ceux que notre immense orgueil appelle des « lâches », c'est d'être une créature humaine : et il me semble que Renan eût pardonné à ce nouveau Judas et que, conviant ses disciples à la modestie et à la pitié, il leur eût doucement répété : « Ceux que les circonstances ont *dispensés du soin d'être* « *habiles* et *éloquents* ne doivent pas se prévaloir des avantages que « cette position leur donne, pour blâmer ceux sur lesquels ont pesé « d'autres nécessités (2). »

JULIEN BENDA

(1) *Journal des Débats*, 24 nov. 1895.
(2) Renan, *Essais de morale et de critique*, p. 94.

Notules de Théâtre

Théâtre-Antoine : **L'Avenir**, pièce en trois actes, de M. Ancey; **Le Gendarme est sans pitié**, comédie en un acte, de MM. Courteline et Norès. — *Ambigu-Comique :* **Le Roi des Mendiants**, drame en cinq actes et huit tableaux, de MM. Dornay et Matthey. — *Odéon :* **Les Antibel**, pièce en quatre actes, de MM. Pouvillon et d'Artois; **La Tunique merveilleuse**, comédie chinoise en un acte, de Mme Judith Gautier. — *Théâtre Sarah-Bernarhtd :* **La Tosca** (reprise), drame en cinq actes, de M. Sardou; **Samedis populaires de Poésie ancienne et moderne.**

Le Théâtre-Antoine ne chôme pas. Cependant qu'il reprenait pour ses abonnés l'étonnante tragédie de Srindberg, *Mademoiselle Julie*, avec les créateurs, Mlle Nau et M. Arquillière, qui ont su imposer l'œuvre à un public quelque peu rétif; cependant qu'il remontait cette amusante et naïve historiette du *Petit Lord*, qui ravirait tous les gosses de la capitale si les parents bien avisés se préoccupaient de ce qui peut les divertir, il nous donnait une œuvre nouvelle de G. Ancey, *l'Avenir*, accompagnée d'une fantaisie de Courteline et Norès, *le Gendarme est sans pitié*, et de la reprise de *Son Petit Cœur*, de Marsolleau.

La pièce de G. Ancey a obtenu un accueil des plus sympathiques. Elle a plu par ses fortes qualités de simplicité, de sobriété, de réalisme sans outrance. Elle est d'une ironie moins âpre, moins cruelle que *l'Ecole des Veufs*, mais qui, pour se teinter d'émotion, ne me paraît pas moins heureuse, au contraire. Dans cette nouvelle œuvre de G. Ancey s'atteste une intelligence vive de tout ce qu'abîme, fatigue, use de passions, d'enthousiasmes, d'élans, de volontés, de caractères, la morne lutte quotidienne pour la vie « si quotidienne » aussi, comme disait Laforgue; que d'hommes défunts dans le quadragénaire égoïste et paresseux qui traîne tous les matins au même bureau, encombré des mêmes imbéciles, ses manies déjà invétérées et ses rhumatismes naissants! De quels rêves déçus, de quels projets démolis, de quelles ruines d'énergie et de jeunesse ardente est construite, pièce à pièce, sa médiocre existence présente! Lui seul le saurait s'il avait la force de s'en souvenir. Mais sa veulerie est telle qu'il oublie même, à être chaque jour davantage ce qu'il est, celui qu'il aurait pu être. Aujourd'hui il n'aime plus que lui et même il n'aime de lui que ses servitudes de tout ordre, vieille maîtresse, vieux amis, café accoutumé, camarades quotidiens, promenades mêmes, pipes chroniques. Il est déchu; sa personnalité abolie ne se manifeste plus que par un ensemble de réactions automatiques, mécaniques, sur quoi se règlent pour n'en pas trop souffrir et s'y adaptent comme ils peuvent, du mieux qu'ils peuvent, les égoïsmes voisins. Et cependant cet homme a aimé; il a été aimé par une fille qui était pauvre et qu'il

n'a pas pu épouser, qu'il a attendue, qui l'a attendu; tous les deux se sont lassés; ils avaient escompté l'*Avenir*. Le jour où ils pourraient être heureux l'un par l'autre, ils n'ont plus la force ni le désir de l'être. Ils ont changé et n'ont plus souci de se créer des joies communes. Ils ont vécu dans l'attente impatiente d'un temps dont, venu, ils ont le dégoût. Et il n'est même pas sûr qu'à l'amour défunt succède une solide amitié compensatrice.

Cette étude douloureuse et vraie a été très heureusement et fortement mise à la scène par M. Ancey qui a trouvé dans MM. Antoine, Gémier et Mlle Devoyod des interprètes excellents. Rarement pièce fut mieux jouée d'ensemble.

On ne raconte pas une fantaisie extraordinaire comme *le Gendarme est sans pitié*. Dans cette satire de notre arme d'élite, Courteline et Norès sont *sans pitié* pour le gendarme comme, dans *le Client sérieux*, le fils de J. Moinaux se montrait sans indulgence pour la magistrature. Ces auteurs comiques sont de terribles démolisseurs et nous leur devrons peut-être, après de merveilleuses digestions, d'excellentes réformes. En attendant félicitons Arquillière et Gémier qui ont fait du gendarme La Bourbourax et du baron Larade deux types inoubliables.

L'Ambigu n'est pas en forme. *La Mioche* n'a guère eu le temps de grandir. Où sont les temps héroïques où *les Deux Gosses* devenaient successivement *les Deux Adolescents*, *les Deux Adultes*, *les Deux Quadragénaires*, *les Deux Vieillards* et *les Deux Cacochymes?* Voici déjà l'affiche renouvelée et la place prise par *le Roi des Mendiants*, cinq actes, huit tableaux de MM. Dornay et Matthey. Substitution d'enfants, escroquerie d'héritage, tentative d'assassinat, rien n'y manque, et si M. Dornay ne nous apprend rien de nouveau, c'est évidemment qu'il n'a rien oublié de tous les méfaits extravagants où se complurent tous les mélos antérieurs. Il aurait même pu déployer plus d'habileté dans les rencontres dont certaines supposent au hasard de si providentielles complaisances qu'on n'a pu s'empêcher de sourire. Toutefois *le Nid des Mendigots* et *l'Eglise Saint-Gervais* sont des tableaux pittoresques où évolue toute la racaille bancale, stropiate, claudicante de Paris et qui, peut-être, suffiront à attirer quelques soirs à l'Ambigu les gogos de l'orchestre et les titis des galeries. Mais rien n'est moins assuré.

Le couple Renot est plein de bonne volonté et de zèle; Mlles Georgette Loyer et Andrée Méry ont de la simplicité et de la gentillesse; MM. Léon Noël et Ravet font de Valensol et de Martingale des silhouettes amusantes. Les décors sont souvent heureux et la musique de M. Herman rarement nouvelle.

Les Antibel, pièce en quatre actes de MM. Pouvillon et d'Artois, appartiennent au genre vicinal. Nous lui devons diverses œuvres,

celles un peu fades de la maman Sand, celles un peu rudes de Léon Cladel, la noble pièce de Jean Jullien, *le Maître*, la séduisante *Arlésienne* de Daudet si admirablement commentée par Bizet. Mais nous lui devons aussi de bien terribles paysans parlant en de bien déconcertants patois, paysans de quels pays ? s'exprimant en quels dialectes? Sans doute la fonction de ces problématiques ruraux est de nous accoutumer tout doucement aux étranges bonshommes lyriques de M. Richepin, dont *le Chemineau* est en ce genre une façon de chef-d'œuvre d'irréalité.

Ah ! que doit donc souffrir l'auteur des *Bucoliques* et des *Géorgiques* modernes, le si exact, précis et délicat observateur des mœurs campagnardes ! Mais que d'autre part doivent se réjouir nos faiseurs de livrets nationaux : l'opéra-comique sévit sur toute notre dramaturgie paysanne.

Les Antibel ne sont pas pour nous faire revenir sur ces réflexions mélancoliques. Toutefois, cela dit, il serait juste de louer la fable scénique si elle n'était quelque peu désuète (c'est *Phèdre* au village). Elle serait présentée assez dramatiquement, si elle était mieux équilibrée, et il est à regretter que M. d'Artois n'ait pas tiré un meilleur parti du roman de M. Pouvillon dont les *savoureuses* qualités n'apparaissent plus à la scène. Le drame proprement dit est trop brusque ; il commence à la fin du 3e acte et se dénoue presque aussitôt ; deux actes et demi de préparation semblent exagérés pour une si brève secousse dramatique. En somme, avouons que nous espérions davantage et confessons une légère déception.

Mlle Sorel a été avec raison fort applaudie dans le rôle de la Jane ; Mlle d'Arcylle a plu par son charme et son espièglerie ; M. Janvier a été excellent dans le rôle épisodique de Front. Mme Tessandier, très fatiguée et souffrante, n'a pas obtenu tout le succès que mérite sa vaillance, et M. Chelles a paru un peu conventionnel.

Madame Judith Gautier est une artiste un peu précieuse, mais dont tous les ouvrages sont dignes de retenir l'attention des lettrés. Sa comédie chinoise, *la Tunique merveilleuse*, est une fantaisie amusante et qu'il faut voir, bien qu'elle soit interprétée d'une façon un peu... chinoise par M. Laumonier et Mlle Parny.

Madame Sarah Bernhardt a ouvert de la façon la plus brillante son nouveau théâtre de la place du Châtelet.

Elle a reparu dans cette *Tosca* où elle est admirable de grâce amoureuse et de violence tragique, et on lui a fait fête. Ce furent, le soir de la première, des ovations prolongées, juste tribut d'hommages à l'artiste extraordinaire qui a fait acclamer l'art français sur toutes les scènes du monde.

L'œuvre de Sardou reste une solide machination théâtrale, plus angoissante qu'émouvante, mais fort capable d'attirer pendant de nombreux soirs un public amateur de fortes sensations. Elle est

remarquablement montée et fort bien jouée par Calmettes dans le rôle de Scarpia, illustré par Berton, et Magnier dans celui de Mario Cavaradossi.

Signalons aussi la réouverture des *Samedis populaires* de poésie ancienne et moderne organisés par Catulle Mendès et Gustave Kahn. Mme Sarah Bernhardt devait offrir aux poètes avec son admirable hospitalité, le concours de son enthousiasme et de son génie. Désormais, les *Vêpres* poétiques sont assurées d'attirer une foule religieuse et fervente, si toutefois... ici nous nous associons à presque toutes les judicieuses réflexions de notre confrère Lucien Muhlfeld. Il y a ce semble, de sérieuses modifications à apporter à ces *récitations* qui, pour le moment, ne sont encore que des *lectures*. Mais le sujet est vaste et comporte des développements qui fourniraient la matière d'un véritable article. Nous y reviendrons prochainement.

O. P.

Musique

Théâtre Grand-Ducal de Carlsruhe : **L'Apollonide,** drame musical en trois actes et cinq tableaux, d'après LECONTE DE LISLE; musique de M. FRANZ SERVAIS.

Eschyle dédiait ses tragédies au temps. Nombre de musiciens vivant à notre époque pourraient imiter le glorieux combattant de Marathon et dédier, eux aussi, leurs partitions au temps maître absolu de toutes choses; non certes dans l'espérance ridicule que leur musique durera autant que les chefs-d'œuvre du père de *l'Orestie*, mais simplement pour bien marquer qu'ils ne se bercent d'aucune illusion folle et qu'ils n'ignorent pas qu'après avoir enfanté un ouvrage dans la joie et la douleur, les années succèderont aux années avant qu'un théâtre se décide à l'exécuter. Je ne sais quel compositeur de jadis avait pris pour habitude d'écrire sur la partition qu'il venait de terminer : « Ici finit le plaisir. » Quel qu'il soit, celui-là était un sage. M. Franz Servais, après vingt ans d'attente (comme Reyer pour *Sigurd*), car, pendant près d'un quart de siècle, ce musicien doué dut errer de pays en pays, la partition de *l'Apollonide* sous le bras, refusé partout et, conséquemment, réduit à l'inaction, M. Servais est très loin déjà des heures où le plaisir commence. Et l'on se plaint que la production s'affaiblit de jour en jour, en France, en Belgique et ailleurs! Avec de semblables procédés, dont, cette fois, est victime un compositeur belge, il y a lieu de s'étonner qu'il se trouve encore des hommes d'assez de foi et de naïveté pour consacrer leur existence à l'art musical. Si les artistes authentiques, capables de produire des œuvres inspirées, de belle tenue et de nobles accents, sont systématiquement repoussés des scènes qui devraient

les accueillir, il n'est pas surprenant que les répertoires des théâtres lyriques s'appauvrissent au lieu de s'enrichir. La responsabilité entière de la situation actuelle remonte à ceux-là même qui s'arrogent le droit de faire un choix parmi les œuvres, de prononcer le *dignus est intrare*, et qui ne manquent pas une occasion de préférer le savoir-faire et la mièvrerie aimable au vrai talent et surtout au génie « dont la haute religion offusque les superstitions inférieures ». « Qui ne prête pas la voile aux caprices du sort, dit le poète, n'est point un pilote habile. » Les Directeurs se croient habiles en s'abandonnant aux caprices de la vogue, heureux qu'ils sont de flatter les médiocres aspirations de ce qu'ils prennent pour l'élite, oubliant que l'Art en sa fierté éternelle se rit des modes et méprise souverainement les adresses, petits calculs, attrape-nigauds et escamotages des faiseurs. Les résultats de pareilles façons d'agir sont déplorables. Assurément, les belles œuvres restent de belles œuvres, en dépit des dédains et mauvais vouloirs directoriaux; mais que deviennent les compositeurs traités avec une rigueur si criminelle? Le souvenir de Chabrier n'est pas tellement effacé de nos mémoires pour que nous le sachions pas. Joué, comme M. Massenet par exemple, Chabrier eut certainement écrit de nombreuses partitions; éloigné de la scène, délaissé, méprisé, il se désespéra, se rongea; puis la maladie posa sur lui sa griffe impitoyable et, lambeau par lambeau, on vit s'obscurcir et s'éteindre cette intelligence impétueuse, si largement ouverte aux clartés de l'Art et s'effondrer dans la plus cruelle détresse ce cerveau peuplé de magnifiques rêves. Comme Lalo, le pauvre grand auteur du *Roi d'Ys*, comme le divin César Franck, qui eurent tant à souffrir de tout et de tous, Chabrier tomba victime de l'indifférence stupide. Grâce au ciel, M. Franz Servais est encore assez jeune pour oublier les amertumes du passé et pour se remettre courageusement au travail. Mais que de temps perdu! Enfin, le mal est quasi réparé, après vingt années d'anxieuse attente, puisque, par delà la frontière, en terre allemande, il s'est rencontré un kapellmeister qui a compris que l'ostracisme dont était frappé le drame musical de Leconte de Lisle et de M. Franz Servais avait trop duré, puisque, sur le théâtre grand-ducal de Carlsruhe, où furent représentés *les Troyens* de notre Berlioz, *l'Apollonide* vient d'être exécutée.

Le sujet de *l'Apollonide*, emprunté à *Ion*, la tragédie d'Euripide, ne s'écarte en rien des lignes essentielles du modèle grec.

Si Mercure ne paraît pas, au début du drame, pour conter l'histoire des amours d'Apollon et de Creuse, de la naissance d'Ion, du mariage de Creuse avec Xutus, issu d'Eole, fille de Jupiter; si Minerve ne surgit pas, à la fin, pour tout arranger au gré de l'éternelle sagesse; si le poète français a chassé le dieu et la déesse de son affabulation, le livret n'en reste pas moins d'une compréhension fort aisée et d'une admirable clarté. Tout s'explique en cours de pièce, et ce sont les personnages eux-mêmes qui apprennent au spectateur ce qu'il est indispensable qu'ils connaissent.

Les personnages, ou plutôt les ombres augustes évocatrices du songe grec, passent et repassent, dialoguent, souffrent et pleurent, tantôt dans le rugueux paysage où la fontaine de Castalie épand la fraîcheur de ses eaux vives, parmi les lauriers et les myrtes, proche le temple de Delphe qu'emplit la majesté du Dieu de la lumière; tantôt au milieu des plaisirs des festins auxquels se mêlent le chant des hymnes et le rythme des danses; tantôt sous la tente de la Reine; tantôt dans le sanctuaire étincelant d'or qui recèle le trépied fatidique de la pythie redoutable. La tragédie d'Euripide est trop familière à chacun pour qu'il soit utile de raconter *l'Apollonide*. Nul n'ignore l'enfant du Dieu (dont s'inspira Racine pour son Eliacin) passant sa jeunesse, le front ceint du laurier d'Apollon, dans le calme mystérieux du temple, ou occupé à lancer des flèches sur les oiseaux fendant d'une aile rapide le ciel lumineux de l'hellade. C'est une création d'exquise innocence dont l'extrême simplicité devait tenter un poète aussi épris des choses de l'antiquité que Leconte de Lisle. En passant de la tragédie dans le drame musical, Ion n'a rien perdu de sa grâce. Il conserve l'ingénuité du geste et le charme harmonieux de ses attitudes.

Le conflit dramatique naît, s'accuse, s'exaspère et s'apaise logiquement et sûrement. Les types gardent leur physionomie classique et, sur l'ensemble, Leconte de Lisle a jeté le riche manteau de sa poésie ample et sonore.

La musique de M. Franz Servais est adéquate au drame; elle possède la grâce et la belle ligne antique. On songe à Glück en écoutant ces phrases inspirées aux périodes larges, déroulées avec magnificence.

Rien n'est étriqué dans *l'Apollonide*. L'horizon y est vaste. Le flot mélodique coule imposant. A l'encontre de tant de maîtres de petites chapelles, le compositeur s'offre le luxe rare d'avoir des idées qu'il développe avec bonheur. La technique pour lui n'est pas le but suprême de l'Art, mais un moyen de mettre en valeur les trouvailles de sa pensée. Son orchestration, d'une curieuse légèreté, limpide comme un jour de printemps, exhale un parfum de délicieuse jeunesse.

Dans les deux premiers actes, à plusieurs reprises, l'influence wagnérienne se fait sentir, non dans la structure générale, ni l'esthétique personnelle, mais à tel détail d'harmonie, à telle couleur chère au Titan à tel souvenir éloigné. A partir du troisième acte, la personnalité de l'artiste se dégage pleinement, une haute et noble personnalité. Cet acte suffirait seul à classer M. Franz Servais au premier rang parmi les musiciens modernes. Le compositeur qui a écrit le prélude du premier tableau du troisième acte, page de superbe caractère, remarquable synthèse de l'œuvre; les déclamations angoissées de Kréousa, d'une si expressive éloquence, autour desquelles rôde l'action sanglante; le salut à Athènes où passe le souffle épique; la scène de la Pythonisse et la scène magistrale de la reconnaissance d'une si pure impression, coupée de cris jaillis de l'âme, où l'orchestre s'emplit d'une émotion sacrée; — ce compositeur est un maître.

Pourtant, je ne voudrais pas que l'on se méprit au sens de ces lignes. Si j'insiste particulièrement sur le dernier acte, que couronne l'apothéose des muses, et qui est le point culminant de l'ouvrage, il reste vrai que les deux autres actes renferment d'indéniables beautés, dont le dénombrement excéderait les limites d'un article. L'entrée des femmes au premier acte est d'un charme adorable et il n'est pas possible de rester insensible à l'éloquence de certains silences magnifiés par la symphonie et à la caresse de telle phrase de Kréousa parlant de son enfant perdu. M. Servais a des inspirations d'une fraîcheur et d'une tendresse ineffables. Que de coins ravissants dans les rôles de Kréousa et d'Ion! Et quelles délices que cet hymne « Io Païan! » et ces danses au rythme langoureux!

L'Apollonide est plus qu'un noble effort, c'est une réalisation heureuse, d'autant plus digne d'inspirer le respect qu'elle a la double consécration de la persécution dont elle fut l'objet et du succès éclatant qui l'accueillt en la cité grand-ducale de Carlsruhe.

M. Mottl, kapellmeister de conviction ardente, s'est dévoué à cet ouvrage de valeur peu ordinaire et, avec les ressources en sa possession, a fait de son mieux. Son orchestre impeccable fut merveilleux. Mme Mailhac est une des grandes tragédiennes lyriques de ce temps qui font passer sur un auditoire le divin frisson et les artistes qui entouraient cette cantatrice unique se sont montrés à la hauteur de la tâche qui leur était confiée. On dit que le Théâtre de la Monnaie de Bruxelles est décidé à monter *l'Apollonide ;* tant mieux! Il y aura encore de belles soirées en ce théâtre qui a déjà rendu de si sérieux services à l'art musical et, si souvent, aussi, donné le bon exemple à nos scènes les plus subventionnées.

André Corneau

Les Livres

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS

FRANÇOIS BOURNAND : **Les Juifs et nos Contemporains (Pierret).**

Voici une série d'interviews, des lettres et des extraits de journaux, des bribes de conférences, des rognures de romans qui visent à nous faire connaître l'opinion de nos contemporains sur les juifs et l'antisémitisme. L'impression générale qui s'en dégage n'est point celle que l'éditeur a cherchée : l'avocat du diable l'emporte cette fois ; il a plus d'esprit, plus d'érudition, plus de logique que son adversaire. A ne voir qu'un dialogue machiné dans ce livre de propagande, il se trouve que M. François Bournand n'a pu, malgré ses commentaires et de naïfs artifices typographiques, prêter aux nationalistes et antisémites d'autre raison généreuse qu'une apparente tendance au socialisme, tout au moins à « l'attaque des riches », mais l'esprit satanique de la révolution a vite fait de lever ce masque : le plus simplement du monde, les socialistes reprennent leur bien, le geai antisémite apparaît alors assez déplumé. Parle-t-on au contraire de race ou de religion, les juifs se trouvent aussitôt en assez bonne posture. S'en tient-on aux valeurs individuelles, un Spinoza ou un Henri Heine participent à la beauté de l'humanité. Et ne faut-il pas quelques hommes comme ceux-là pour la rédemption des masses? Après lecture des trois cents pages incohérentes de ce livre fidèle où s'affirme une fois de plus la belle âme de concierge dite *moderne*, il apparaît que la question juive est une question de goûts plutôt que d'idées ; elle échappe à la discussion ; maintes opinions contemporaines sont comme des champignons de terrain vague ; c'est ce qu'on appelle la poussée antisémite. Il y a sans doute de bonnes plaisanteries sur les Auvergnats d'un report possible à la question juive et Forain ne manque pas de les faire, ce qui n'empêche Blaise Pascal d'avoir écrit les *Provinciales*. Autre chose est le provincialisme qui s'oppose au patriotisme républicain d'un Clemenceau. Celui-ci parle au nom de la France, mais les sectateurs de la *France aux Français* entendent bien qu'il ne faut pas confondre.

ARSÈNE DUMONT : **Natalité et Démocratie (Schleicher).**

L'auteur étudie en six conférences, professées à l'Ecole d'Anthropologie de Paris, le mouvement de la population française ; il tient état de notre production et soumet la race à des calculs fixes. Ses chiffres sont éloquents plus que ses raisons. Il nous rappelle avec un effroi patriotique assez prudhommesque que les femmes françaises sont moins fécondes que les wurtembergeoises et que, dans 51 de nos départements sur 87, les décès l'emportent annuellement sur les naissances, ce qui n'empêche pas la population d'augmenter.

Est-ce, comme il le pense, un indice de décadence réelle? On peut en douter après avoir constaté que les départements les plus pauvres sont ceux qui fournissent le plus à la cause du patriotisme numérique. Il reste encore que la France, peuplée avant 1789 de vingt-six millions d'habitants, en compte aujourd'hui trente-huit millions. Que veut-on de plus ?

J'aime mieux la critique des mœurs où glisse insensiblement notre démographe et ses notations sur le vif : lorsqu'il constate, par exemple, que les marins de Groix sont tous pêcheurs et qu'ils ont beaucoup d'enfants, tandis que ceux de Bréhat se destinent à la flotte de guerre pour devenir ensuite petits fonctionnaires, gardiens de phares, employés dans les ports, ce qui leur donne pour idéal l'existence décente, économe et rangée du retraité, d'où il résulte en fait une natalité très faible. Il y a là une observation bien spéciale et qui vaut mieux que toutes les considérations abstraites. Les professions de tout repos et la manière bourgeoise sont fortement malmenées par M. Arsène Dumont, et son livre intéressant conclut, à tout prendre, en un sens socialiste : « Quand notre pseudo-démocratie, qui nous mène au césarisme et à la dépopulation, sera devenue une démocratie véritable, la nation marchera, de front et en ordre, vers un maximum jusqu'à ce jour insoupçonné de valeur individuelle et sociale, de liberté et d'harmonie. »

Quand l'humanité sera « de front et en ordre », nous passerons la revue du bonheur ; et puis : « Rompez les rangs! » sera le cri nouveau.

Mme Anna Lampérière : **Le Rôle social de la Femme** (Alcan).

A la fougue de nos Bradamante Mme Lampérière oppose un sens rassis, doctrinal et se campe sur le terrain de la raison pratique. Le droit de conquête ne lui dit rien; pour elle la femme n'a que faire de libertés plus grandes, elle ne doit pas se lancer dans l'inconnu, mais prendre conscience des fonctions spéciales auxquelles elle est destinée et se consacrer à un rôle qui ne soit pas celui de l'homme.

Esprit positif et de demi-science, sans audaces, mais sentencieux, pour qui le problème moral s'affirme dans la tradition et l'usage, Mme Lampérière estime qu'une bonne division du travail conduirait l'homme à œuvrer, à acquérir, et la femme à administrer : les métiers aux hommes, l'organisation aux femmes, depuis le carnet de l'épicier jusqu'au grand livre de la dette publique. Partant de cette constatation que la femme peut être une ménagère, Mme Lampérière conclut, me semble-t-il, de l'économie domestique à l'économie politique; et, comme il n'y a pas de petite réforme au point de vue des mœurs, elle insinue : « Bien des métiers sont réservés aux femmes qui *devraient* être tenus par des hommes; on n'oubliera pas qu'en Amérique des Chinois font le blanchissage. »

Après cela, rien ne l'embarrasse. Ainsi, la question sociale, quoi de plus simple? « La question sociale est une question d'éducation ; on l'a dit maintes fois et tout le démontre. Or, qui fait l'éducation des

êtres? qui peut faire l'éducation sociale? La femme seule, parce que c'est sa destination biologique. »

Inutile d'insister. La biologie n'empêchera pas le raisonnement de Mme Lampérière d'être trop simple et d'une logique trop complaisante. Cependant un grave journal du soir accueillit naguère les études que Mme Lampérière réunit aujourd'hui en volume et les opposa à ce qu'il lui convenait d'appeler « les erreurs de la campagne féministe ». Mme Lampérière parle de l'amour comme une sage-femme qui aurait lu le Dr Papillaud : elle appelle *ça* la « loi de sélection », qu'elle définit : « La tendance qui porte un être en possession de toutes ses forces vers un être non seulement égal à lui, mais, s'il est possible, plus beau, plus fort que lui. »

Mme Lampérière excelle à dire de ces choses simples et fortes, comme on voit; elle n'y entend pas malice et se garde des idées subversives, par respect de la race et de la société, et parce que la loi de continuité *veut*... si bien qu'elle continue à dire des choses énormes avec ingénuité.

VICTOR BARRUCAND

ALBUMS

HECTOR GUIMARD : **L'art dans l'habitation moderne, le Castel Beranger** (Rouam).

Dans une paisible rue d'Auteuil, proche cette morgue où gisent honteusement entassés les statues et les tableaux des Collections Artistiques de la Ville de Paris, devant la façade d'une maison de construction récente, les passants béent, des groupes chevelus discutent, les cyclistes se relèvent, les automobiles s'arrêtent et, lorsque le régiment défile, le colonel massivement se retourne et se congestionne.

Cette maison sensationnelle, c'est le Castel Béranger, construit (1894-1898) sur les plans et les dessins de M. Hector Guimard, professeur à l'Ecole des Arts décoratifs. A compulser l'album publié par cet architecte et reproduisant — en 65 planches in-folio exécutées, d'après des clichés photographiques, en fac-simile d'aquarelles par un procédé personnel — tous les détails de la construction qu'il a édifiée et de la décoration dont il l'a ornée, on conçoit l'émoi qu'éprouve, devant les gaillardes arabesques et l'audacieuse polychrome de son œuvre, un public atrophié par le minable parallélisme, par les veules badigeons des coutumières architectures citadines.

Le Castel Beranger n'a de romantique que sa dénomination ; c'est un très moderne immeuble de rapport à trois corps contenant une quarantaine d'appartements. Sa façade, au lieu d'être l'habituel rectangle, percé d'ouvertures symétriques, est multiple : la brique rouge ou émaillée, la pierre blanche, le grès flammé, la meulière s'y disposent en pans inégaux et en teintes variées sur lesquels grimpent, teintés d'un unique bleu-vert, le fer et la fonte des balcons, des bow-windows, des ancres de chaînage, des tuyaux, des

chêneaux, et les boiseries, d'une teinte identique, mais à un ton plus clair. La porte d'entrée en cuivre rouge étincelle ; le vestibule n'a rien du banal vomitoire acajou en faux-marbre : les grès flammés de Bigot, le cuivre, la tôle découpée, la mosaïque de grès cérame, la fibrocortchoïna le revêtent somptueusement ; les escaliers n'ont pas la sournoise gravité de celui de Pot-Bouille : ils sont hardiment orangé, bleu ou vert, les murs recouverts de cordolova et d'étoffes aux arabesques dynamogéniques, les marches tendues de tapis aux entrelacs escaladeurs.

Chaque appartement a son caractère particulier : le bourgeois, le travailleur, l'artiste, le smart y peuvent trouver ce qui leur convient; l'amateur des jardins y peut satisfaire ses goûts grâce aux plates-bandes du rez-de-chaussée ou des terrasses supérieures.

Jadis, on n'était guère nomade : on pouvait orner sa demeure d'objets d'art et de bibelots. Aujourd'hui, que l'on déménage volontiers, transporter ces accessoires, et même les meubles, devient une opération ardue. Un intérieur moderne doit donc présenter, par ses propres moyens, un maximum de confort et de décoration. Aussi bien, au Castel Béranger, les cheminées, suffisamment parées de leur grès flammé, de leur cuivre rouge, de leur lave émaillée, ne réclament nul autre ornement. Les papiers de tenture sur lesquels virevolte la fantaisie ornementale de M. Guimard n'exigent — et ne supportent d'ailleurs — l'appoint d'aucun cadre. Aux fenêtres, dont les obligatoires perpendiculaires sont heureusement rompues par l'arc harmonieux des vitraux, nul besoin de rideaux ; aux huis décorés des bronzes et ferrures indispensables, nulle urgence de la complication des portières ; les pièces s'ornent de crédences, de piédouches, de consoles, d'étagères remplaçant la plupart des meubles nécessaires ; cependant pas de table aux salles à manger, pas de lit aux chambres à coucher. Sur de calmes plafonds, en tuiles de terre cuite encastrées dans de légères poutrelles en fer bien apparentes, débarrassés des vaines et molasses pâtisseries, l'œil se repose de ce décor mouvementé. — Rien d'inutile, d'ailleurs, rien d'inexplicable dans cette décoration. Les motifs d'ornementation ne seront pas des objets quelconques de flore ou de faune, mais des lignes imposées par la destination, l'usage, la nécessité. Ex. : sur un tapis d'escalier, ah, pas de feuilles de marronnier ni de têtes de lion, mais des entrelacs vous incitant vers les étages supérieurs. Comme il sied, la ligne droite bannie ou dissimulée, la teinte plate évitée. — La beauté naturelle des matériaux respectée : s'il faut, pour des raisons pratiques, les protéger de peinture, on les reconnaîtra facilement sous la teinte unique réservée à chacun d'eux, et à l'échelle de leurs tons respectifs.

Car l'architectonique de M. Guimard, sous une apparence fantaisiste, est de pure logique. Telle courbe d'aspect capricieux s'explique par des raisons d'hygiène, tel ornement de physionomie paradoxale est ordonné par l'isorrhopastique, tels matériaux hétéroclites par l'économique utilisation de ressources nouvelles.

Il semble donc juste d'honorer la puissance créatrice et la volonté de M. Guimard qui a su ainsi édifier de toutes pièces et contre la routine une maison d'une architecture et d'une décoration véritablement modernes. Il ne prétend guère avoir créé un style nouveau, mais il faut lui accorder que son œuvre, de style — puisque de sentiment et de raison — comptera parmi celles d'où se dégagera la synthèse du style de notre époque. Dans sa tâche si complexe, où il lui a fallu tout imaginer, des fondations aux boutons de sonnette, quelques trop brusques changements de rythme, quelques mesures inhibitoires, quelques croles exagérées sembleront bien légères tares. Déjà des œuvres prochaines s'annoncent plus eurythmiques. Bientôt, maître des deux termes de cette formule de beauté, *l'unité dans la variété*, M. Guimard sera indiqué pour être le constructeur de la Maison joyeuse dans la Cité future.

PAUL SIGNAC

LES LETTRES PORTUGAISES

Le Centenaire de Garrett. — Le premier des grands romantiques du Portugal, Garrett, génie universel, mais surtout prosateur charmant en même temps que poète lyrique et dramaturge national, mort en 1854, était né à Porto le 4 février 1799. L'anniversaire de cette naissance vient d'être fêté à Paris par la colonie portugaise et nombre de lettrés français, réunis dans la salle de la Société de géographie, sous la présidence de M. Catulle Mendès, — avec le concours de MM. Jules Claretie et Bartholomeu Ferreira (lettre et allocution); Louis-Pilate de Brinn'Gaubast (conférence); Faure, Formont et Vincent (lectures); Marc Legrand, René Ghil et P. Redonnel (poésies); Vianna da Motta et F. de Lacerda (musique portugaise); et d'artistes de l'Odéon et de la Comédie-Française (Mlles Moreno et Clerc et M. Albert Lambert père). Les personnes qui s'occupent en France de littérature portugaise sont peu nombreuses : ayant été chargé, d'une part, de présenter Garrett au public de la fête, et, d'autre part, de rédiger, pour la *Revue Encyclopédique* (n° du 11 février), une étude sur le même sujet, étude accompagnée d'*Extraits*, d'un choix d'*Opinions sur Garrett* et d'une longue *Bibliographie*, — le signataire des présentes lignes est forcé, pour ne pas se répéter ici, de renvoyer à cette étude les lecteurs curieux de détails. Voici d'ailleurs, traduits à l'usage de quiconque n'a besoin que de quelques brèves indications, les principaux passages d'une excellente brochure qu'on nous a spécialement priés de propager (*O Centenario de Garett;* Gênes, 1898); elle est due à M. Joaquim d'Araujo, l'un des bons poètes parnassiens de son pays, dont il est le consul à Gênes :

« Dans la rénovation littéraire, qui est une des nobles pages de l'histoire contemporaine du Portugal et qui accompagna parallèlement les grandes lois transformatrices de Mousinho da Silveira, c'est à Garrett que revient l'insigne honneur de la place la plus éminente. Le Roman, la Poésie, le Théâtre, l'His-

toire littéraire, l'étude des Traditions, le Journalisme, la Tribune parlementaire, tels sont les champs dans lesquels a fulguré son talent génial, en laissant, dans quelques remarquables chefs-d'œuvre de l'Art portugais, les modèles qui guidèrent trois générations.

« Il avait, comme personne au monde, le pouvoir de l'Evocation. Les grandes époques et les grandes figures de l'histoire nationale, il les voyait d'un coup, baignées de splendeur, et à sa voix elles s'éveillaient pour ainsi dire de leurs tombeaux. Dans l'exil, c'était *Camoëns*, — Camoëns, le grand exilé, qui se dressait en face de lui; au siège de Porto, c'était la vision de la fameuse, de l'extraordinaire révolte contre l'évêque féodal du Moyen-Age, — si hautement reconstituée dans ce roman : *L'Arc de Ste-Anne;* puis, devant les yeux de son âme, *Gil-Vicente* faisait passer l'ancien théâtre national avec sa culminante splendeur; au milieu du tumulte des partis en lutte, *L'Armurier* et le Connétable lui parlaient du vieil honneur et de l'immaculée loyauté portugaise; *Frère Luiz de Souza* enfin venait lui livrer le secret de cette tragédie unique entre toutes, admirée des nations modernes!

« Dans le *Voyage en mon pays*, Garrett a porté la langue portugaise à un degré de simplicité et d'élégance qui, jusqu'alors, n'avait pas été même pressenti; il s'y inspire, en outre, de la tradition avec les belles légendes locales de Sainte-Irène et de Frère Gil de Santarem. C'est dans ce même ordre d'idées qu'il produisit le recueil du *Romanceiro*, point de départ des études de littérature populaire en Portugal.

« Sectateur d'idées grandes et généreuses, Garrett, comme Camoëns, fut incarcéré, et, comme lui, porta l'uniforme de soldat portugais.

« Un naufrage lui fit perdre ses manuscrits, comme Camoëns, dans un naufrage, fut sur le point de perdre l'extraordinaire poème de notre nationalité.

« Sa bonté fut celle d'un héros antique : dans son histoire, minutieusement et excellemment racontée par le disciple aimé qui lui ferma les yeux (Gomes de Amorim), on ne relève pas la plus petite tache qui soit de nature à ternir ce caractère si pur, si lumineux et si élevé.

« Orateur des plus remarquables, député, pair du royaume et ministre, il fut toujours le soldat du siège de Porto, fusil à l'épaule pour la défense de la Liberté. »

Ajoutons que parmi les œuvres de Garrett non mentionnées dans ce fragment, il convient de nommer surtout les *Feuilles tombées*, qui demeurent, en même temps que l'un des plus sublimes livres de vers de la poésie amoureuse universelle, la fécondante révélation des sujets qui conviennent le mieux au lyrisme mélancolique, ingénument sentimental et délicatement sensuel des Portugais. A la fête parisienne du Centenaire de l'artiste, on a lu deux de ces poèmes, *traduits en simple prose vulgaire :* or, quelle que fût l'insuffisance du lecteur et du traducteur, l'auditoire tout entier palpitait, passionné, et, des lèvres du vrai poète qui présidait, jaillissaient malgré lui des cris d'admiration.

LOUIS-PILATE DE BRINN'GAUBAST

Le gérant : Paul LAGRUE.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. FRÉMONT

Dans la salle de jeu

I

Un contre sept

— Maintenant, observez un peu cette dame, là-bas, au trente et quarante, me dit à l'oreille un des gnomes qui m'accompagnaient. Son mari, pour ne pas faire banqueroute, aurait besoin de quarante mille francs... et à bref délai encore ! Voyez donc comme elle se donne du mal.

Ma foi, j'avais déjà à plusieurs reprises remarqué cette dame ainsi que son mari qui de long en large se promenait dans la salle et qui bougonnait quand elle perdait. Tous deux, par leur agréable physionomie, m'avaient inspiré de l'intérêt. Chaque fois que la jeune femme gagnait je me réjouissais et quand la fortune lui était adverse j'étais triste comme si moi-même j'avais perdu. En général, d'ailleurs, il est fort difficile de suivre les péripéties du jeu sans, pour ainsi dire, prendre parti pour ou contre tel ou tel joueur. Involontairement on prend part aux émotions qui sont la conséquence forcée des caprices du sort. Chaque *coup* est, parfois, l'acte d'un drame.

La dame que pour le moment j'avais choisie comme héroïne n'était pas très en veine. Elle changeait un billet de mille francs après l'autre et rarement elle en rattrapait un. Depuis plusieurs jours j'avais remarqué qu'elle en possédait quatre ou cinq. Il y avait, alternativement, du flux et du reflux dans ce nombre, mais, à la longue, la somme ne variait guère. Longtemps déjà avant la communication de mon gnome j'avais deviné qu'elle avait besoin d'une somme déterminée... qui ne venait toujours pas !

Elle jouait, non comme une personne qui veut gagner, mais comme quelqu'un qui *doit* gagner. Elle gardait les quelques mille francs qui constituaient son petit capital dans un charmant portefeuille... son corsage. Vingt fois par jour le petit paquet en était retiré, pour être changé en partie, et, après quelque succès, complété de nouveau, puis remis en place — chaque fois avec un geste qui signifiait : « pour tout de bon maintenant... je n'y touche plus ! » — et, chaque fois, de nouveau les billets sortirent de leur cachette pour encore être changés contre des louis d'or... et la lutte opiniâtre continuait.

Constamment son mari avait l'air de lui dire du geste : « Cesse donc, cesse donc ! Tu ne réussiras pas. Gardons, au nom du ciel, ces cinq mille francs ! » Mais la jeune femme était entêtée, ou peut-être persévérante et courageuse : le mot dépend souvent du résultat.

Quand ses yeux rencontraient le regard de son mari, elle semblait promettre, tantôt qu'elle prendrait soin de garder deux, trois ou quatre mille francs, tantôt que — une fois son petit capital recomplété — elle ne l'entamerait plus. Mais une autre expression encore se lisait parfois sur sa figure, surtout lorsque, en des moments de déveine, elle devait de nouveau changer un billet. Cela voulait dire : « Mais, mon cher ami, à quoi nous servent ces deux, trois mille francs? Il nous en faut bien davantage! Donc : ou tout ou rien! » Et, anxieux, mécontent, chagrin, il se détournait. Il paraissait souffrir plus qu'elle ou moins courageusement supporter son malheur.

Elle avait mis de côté quatre billets maintenant. Devant elle il y avait une vingtaine de louis. Elle mettait invariablement — était-ce un système? — trois pièces d'or sur la noire, laissait là son gain jusqu'à ce qu'il y en eût vingt-quatre, puis y ajoutait un louis pour ainsi porter sa mise à cinq cents francs. Il lui fallait, pour cela, trois coups gagnants successifs. Au quatrième il y avait ainsi mille francs, de sorte qu'au cinquième seulement un billet de mille venait se joindre à son enjeu. Et elle avait besoin d'une quarantaine de ces billets pour ne pas se trouver à la rue avec son mari et ses enfants...

Depuis le temps qu'elle jouait elle n'avait rencontré qu'une seule fois une série gagnante de *six*, et tout juste assez de séries de *cinq* pour maintenir à niveau son petit capital. Au septième gagnant elle dirait « *moitié* »... chose convenue avec son mari. Mais pas une seule fois encore elle n'en avait eu l'occasion!

Et aujourd'hui non plus les affaires de la pauvre femme ne prospéraient pas. Que *d'intermittences!* Trois louis devinrent six louis, et six louis devinrent... rien du tout! Encore une mise de *trois*. Et voilà... encore devenus *six*... puis rien! Et ces irritants coups de deux! *Trois, six*, puis *douze*... partis encore, tous les douze! Des *intermittences* encore : gagné... perdu! Gagné... perdu! Gagné... perdu! Ah, tout est inutile!

Un coup de quatre! *Trois... six... douze* — cette fois-ci cela réussira! — *vingt-quatre*... oui, cela ira! Vite un *louis* pour compléter les cinq cents francs...

— *Rouge gagne!* (1)

Partis les cinq cents francs!

— *Madame aurait dû retirer la masse*, dit un prophète après coup, debout derrière elle.

Ah, où ne les trouve-t-on pas, debout, assis ou à plat-ventre, ces êtres qui savent toujours exactement — après coup! — ce qu'il aurait fallu faire?

Mais elle n'a cure de cette sagesse agaçante et elle continue d'envoyer ses trois louis à la découverte d'une belle série.

Encore une fois : était-ce de l'entêtement ou du courage?

Qui sera le plus fort des deux : elle ou le sort? Hélas, sa petite fortune menace plus d'une fois de s'évanouir, et ce « sort » est inépuisable en

(1) Les passages soulignés sont en français dans le texte.

coups de deux, *de trois*, en *intermittences* et même en séries de rouge, lorsque tout cela peut servir à mettre à l'épreuve la patience du pauvre diable qui une fois s'est mis en tête de jouer sur la noire.

Rouge! Rouge! Rouge! Incessamment ce maudit *rouge*. Un SCHLUNGELHANS quelconque était sans doute en train de gagner des fortunes sur cette couleur!

Et ma petite protégée — car elle l'était devenue par l'intérêt avec lequel je suivais son jeu et ses émotions — changeait un billet après l'autre. Elle en avait encore un maintenant. « Celui-là, elle le garderait! » disait-elle, d'un signe de la tête à son mari...

Mais lui était fort triste et semblait ne plus pouvoir assister à ce martyre. Il sortit de la salle, s'assit à une petite table derrière le *Kurhaus*, prit un cigare qu'il ne fuma point, et commanda un verre de limonade qu'il ne but pas...

— Cet homme n'est pas si bête que cela, s'écria SEMI-UR, l'intelligent petit gnome. Cette limonade lui fera du bien.

Je trouvai qu'il avait bien tort alors de laisser là son verre sans y toucher. Et j'en fis la remarque.

— Oh! cela n'a pas grande importance, dit son camarade, le petit CRISTALLISATEUR. Tout est en tout. Bue ou non, cette limonade se cristallisera *hinein* quand le moment sera venu. SEMI-UR a raison; elle lui fera du bien.

Ma foi, le pauvre homme, à en juger sur son air, il était grand temps que quelque chose vînt lui faire du bien! D'un œil fixe il regardait par terre en traçant des lignes bizarres dans le sable. Il semblait s'efforcer pour sourire; en vain. Aux mouvements de ses lèvres on voyait qu'il soliloquait. Et que pouvait-il bien se dire, sinon qu'il était ruiné? Ruiné, non à cause des cinq mille francs qu'à présent sa femme avait perdus en leur presque totalité, mais par la non-réussite de leur plan audacieux, par la non-obtention de ces quarante mille francs dont il avait absolument besoin pour ne pas sombrer.

Nous retournâmes dans la salle pour observer la jeune femme qui continuait sa lutte ardue. A part l'unique billet dans son corsage il ne lui restait plus que deux louis. Elle se leva en jetant ces deux pièces sur la couleur favorite qui l'avait si méchamment traitée.

La première série de cartes jetées sur le tapis avait un *point* bas. Les chances étaient bonnes pour la *noire*...

Mais à quoi cela servirait-il que les deux pièces devinssent *quatre!* Et *huit*, ou même *seize!*

Néanmoins elle resta, là, la main sur le dossier de sa chaise, comme pour attendre cette « chance » jusqu'au dernier moment. Car, lorsqu'elle quittera cette place, et les tables, et la salle... cela signifiera que le sort s'est prononcé irrévocablement, contre elle. Et *cela* elle devra aller le dire à son mari, elle qui si audacieusement avait fait miroiter comme des certitudes ses désirs et ses espérances!

Un système? calculs? Non, elle n'en avait pas! Que connaissait-

elle huit jours auparavant encore, au jeu? Mais elle était courageuse et se sentait de la volonté. C'était tout, mais c'était insuffisant!

Elle attendit.

C'était *possible* cependant, que ces deux derniers louis, ces deux pièces dernières...

A vrai dire, ce n'étaient pas les dernières. Elle avait toujours encore ce billet ! Non, elle ne l'avait pas ! N'avait-elle pas promis à son mari de ne pas l'entamer ? Et ce ne serait peut-être pas nécessaire même... la première série de cartes avait un *point* bas... la noire gagnerait certainement cette fois.

— *Et trente points !* s'écria le *croupier*, en poussant de côté les dernières cartes de la *taille*.

Le coup ne comptait pas puisque la deuxième série de cartes avait moins de trente-et-un points.

Les voilà donc toujours intacts, ces deux louis dont, cette fois, le sort semblait ne pas vouloir s'occuper. Que ferait-elle ? Si le dernier coup avait été perdu, elle serait partie, vraiment. Mais à présent ? Attendra-t-elle la nouvelle *taille ?* N'attendra-t-elle pas? Que pouvait-elle, après une si persistante déveine, espérer de ces deux misérables pièces d'or ? De ces deux dernières...

Pourtant... le billet de banque ! Le dernier aussi !

Non, non, elle avait promis à son mari...

Son cœur battait à se rompre.

S'en aller ? Maintenant ?

Elle ne pouvait pourtant pas faire cadeau à la banque de ces quarante francs ?

Evidemment non ! Mais... puisque c'était son argent. Elle pouvait le reprendre...

Est-ce que cela n'aurait pas « l'air bête » devant la *galerie ?* N'aurait-elle pas l'air d'avoir besoin de ces deux louis pour manger, se loger, vivre aujourd'hui ? Est-ce que tous ces gens avaient besoin de savoir combien elle était pauvre ?

Hésitante, et sans se résoudre à quoi que ce fût, elle se décida. Car, en hésitant à partir, elle restait, et rester *était* ici une décision. Après tout, elle pouvait bien « attendre pour voir ce qui, à la prochaine taille, adviendrait de ses deux louis ; et puis elle ne jouerait plus, décidément ! »

Et quant à tous ces gens autour d'elle... pourquoi ne changerait-elle pas son billet ? Elle pourrait alors s'en aller avec cinquante louis et « tout le monde verrait qu'elle n'était pas décavée si elle partait avec sa bourse pleine d'or. »

Voilà ce qu'elle ferait ! Mais elle avait promis à son mari...

Promis ? Oui, certes... de ne plus *jouer* avec ce dernier billet. Mais... le changer ? Elle pouvait toujours faire cela. Nul risque, n'est-ce pas ? Rien que pour les gens et pour bien faire voir qu'elle n'était pas décavée.

Ah, comme elle aurait désiré pouvoir annoncer à son mari un bon

résultat de son entreprise hasardeuse ! Etre sauvés du danger lui paraissait moins séduisant que la joie de pouvoir lui *dire* qu'il était sauvé, et... par elle ! Certes, il la trouverait belle et il l'aimerait, à ce moment...

Mais que d'illusions perdues ! Ce serait trop sot vraiment, d'espérer encore quelque chose de ces deux louis ! Et les autres cinquante... non, non, elle n'y toucherait pas ! Ne savait-elle pas, par des expériences répétées, combien vite on peut perdre un billet de mille avec des mises de soixante francs ?

Et puis, il fallait bien conserver quelque argent pour payer la note de l'hôtel qui était assez élevée, car... « elle avait été si sûre de gagner ». Et pour le voyage de retour !...

Retourner? A la maison? Son mari oserait-il rentrer à la maison où l'attendaient des protêts, la honte, la banqueroute, la ruine, le désespoir? Mais... s'ils n'allaient pas à la maison, où iraient-ils ?

Et le moment fatal approchait ! Les quarante mille francs devaient être gagnés aujourd'hui, aujourd'hui au plus tard. sinon...

Pourtant elle n'entamerait pas les cinquante pièces d'or qu'elle recevrait pour son billet... *si* elle le changeait !

Non, non, elle ne jouerait pas avec cet argent, elle ne le ferait pas. Elle changerait seulement, et rien que « pour les gens ».

Elle retira de son corsage le billet, plié en six... tiède et un peu moite. Lord Ci-devant en eût volontiers donné mille livres... au temps de sa splendeur. Ah, ce chiffon de papier eût pu témoigner combien anxieusement ce cœur battait !

Avec un vain effort pour montrer une figure indifférente, elle déplia le billet...

Sa main tremblait...

« *O fortune, à ton caprice...* jouait la musique dans le parc derrière le *Kurhaus*.

Et, comme pour confondre son tremblement dans un mouvement autre... du billet elle battit légèrement la mesure de la mélodie : *tiens, je livre mon destin !*

« *L'or n'est qu'une chimère...* répliquèrent en chœur les compagnons de Robert.

Ce Robert et ses camarades avaient beau dire. Ils n'avaient jamais eu affaire avec des protêts et des banqueroutes. De leur temps on allait loin avec un peu de courage animal et combatif.

« *Sachons nous en servir...* »

Nous en servir ? De quoi ? De courage ? Elle en avait ! D'argent ? Elle n'en avait presque plus !...

Ses genoux fléchissaient.

« *Grâce... grâce !* » implorait — ou promettait ? — maintenant la musique.

« *Non, non, non, non !* » rugissait Robert.

Du moment qu'elle attendait elle pouvait aussi bien s'asseoir. Elle

reprit sa place sur la chaise qu'elle venait de quitter... mais pas entièrement! Ce n'était guère la peine de tout à fait se rasseoir, puisqu'elle n'était pas assez indiscrète pour espérer encore quelque chose. Elle se glissa, s'affaissa, tomba... et elle était assise... ma foi, oui, assise, à peu près comme MOLIÈRE au déjeûner de LOUIS XIV, sur le bord de sa chaise... Tout juste assise. Presque pas, mais assise tout de même. Et elle attendait!

— *Attendre* est le travail le plus pénible que vous ayez à faire, vous autres hommes, me dit SEMI-UR. Qui sait faire *cela*, est fort.

— Changera-t-elle? demandai-je.

— Non.

— Continuera-t-elle à jouer?

— Non.

— Cessera-t-elle?

— Non.

— S'en ira-t-elle?

— Non.

— Ruinée?

— Non.

— Mais... mais... quoi alors?

— Cristallisation, homme! Elle attendra. Qui peut faire *cela*...

Je récitai à voix basse :

> A quoi bon courir, peiner et vous fatiguer?
> La fortune, de préférence, visite celui qui sait attendre...

— Est-ce cela? demandai-je à mon gnome.

— Hm... sottise! C'est dans la limonade!

— Mais il ne la boit pas!

— Cela n'est pas nécessaire non plus.

— D'ailleurs, si quelqu'un a besoin d'un *calmans* c'est *elle* plutôt. Voyez comme elle tremble... Je n'y comprends rien.

— Homme... aveugle! s'écria le petit CRISTALLISATEUR avec une intonation de mépris qui dépasse mon talent descriptif. Homme aveugle, homme entièrement aveugle, *homme*, HOMME!

Ces gnomes vous lancent des injures terribles! J'aurais été fort humilié si ma curiosité de l'issue de l'aventure m'en eût laissé le temps.

En passant, je veux noter, au profit du lecteur studieux, que dans le langage des gnomes le mot HOMME paraît signifier : quelque chose de bien sot. Tant pis!

Non pas : tant pis! Je ne me résigne pas!

II

Rouge perd.

Entre temps les croupiers s'étaient occupés à préparer les cartes pour la nouvelle *taille*. Les six jeux étaient repris dans la cavité de la table où, après chaque *coup*, les cartes sont jetées. Ils en faisaient des petits paquets qu'ils mêlaient en se les passant de main en main, les battaient de nouveau et finalement en formaient un grand paquet.

Maintenant un des croupiers offrit la « *coupe* » à quelqu'un parmi les assistants. Cette coupe est toujours effectuée par un personnage de la *galerie* qui pour ainsi dire représente, en ce faisant, le Public en face de la Banque. On glisse, au hasard, un petit bout de carton blanc entre les cartes entassées des six jeux, qui de cette façon, sont divisées en deux parties dont l'inférieure est ensuite placée sur la supérieure. Il va sans dire que cette *coupe* exerce une influence immédiate — quoique toujours inconnue — sur la *taille* qui est déterminée par la disposition des cartes.

— *Mais à qui donc la coupe?* demanda le croupier après que plusieurs personnes eussent refusé de jouer le rôle d'ordonnateur inconscient du sort.

Car les joueurs, sans exception presque, sont superstitieux et s'imaginent souvent: *qu'ils n'ont pas la main heureuse*. D'autres craignent d'indisposer le « sort » par une trop audacieuse immixtion dans ses affaires. Son Altesse veut être traitée avec déférence. Il y en a aussi que retient la rancune possible d'autres joueurs si la *taille*, déterminée par la *coupe*, n'est pas à leur goût.

La jeune femme regardait tristement devant elle, sur la table, en piquant des arabesques dans un petit carton. C'est ainsi que le regard interrogateur du croupier, qui faisait le tour du cercle des joueurs, ne rencontra pas le sien. Mais finalement, étonnée de cette longue pause dont elle ignorait la raison, elle leva les yeux. L'employé lui présenta les cartes...

« *Et viens diriger ma main !* » chantait la musique.

Presqu'inconsciente et comme hypnotisée elle prit le petit carton... « *Grâce... grâce! Non... non!* » et le glissa à un endroit quelconque entre les trois cent douze cartes. Maintenant elle avait elle-même déterminé la *taille!*

Hélas !

Le premier coup était *rouge :* les deux louis qui, narquois, avaient si longtemps attendu là, et qui étaient cause qu'à la fin de la *taille* précédente elle n'était pas partie, furent enlevés par un des employés. C'était le moment maintenant de se lever pour tout de bon. Evidemment.

— *Rouge perd!* s'exclama le croupier. Bien entendu : *rouge perd*, noir gagne, à présent qu'*elle* ne joue pas.

Et encore : *rouge perd !*
Et encore !
Et puis encore !
Noir gagna sept ou huit fois de suite.

— *Il paraît que la noire a une série cette fois. Madame aurait dû jouer à la noire*, disait, derrière elle, un de ces prophètes qui savent toujours si exactement prédire les choses passées.

C'est vrai, elle aurait dû jouer ! Le ferait-elle *maintenant ?* Maintenant encore ?

Rouge perd! Encore une noire...

— *En voilà dix*, disait le prophète. *Je vous l'ai bien dit... c'est une série de la noire. Pourvu qu'elle ne s'épuise pas trop tôt. il y en aura davantage.*

Fort juste ! Si d'autres noires suivent, la série sera plus longue encore. Si la série devient plus longue, il y aura d'autres noires. Cet homme était expressément né pour faire un politicien-gazetier.

— *Rouge perd !* s'écria le croupier.

— *Que vous ai-je dit ?* se vanta le voyeur.

— *Rouge perd !*

— *Voilà la douzaine au grand complet! Douze noires! Et même... eh... eh... voyons... attendez !*

— *Rouge perd !*

— *Treize noires ! Eh... eh... eh... je l'ai bien dit ! Ne l'ai-je pas dit? Voyez, m'sieur! Madame, voyez! C'est une série de treize, et... peut-être davantage! Qui sait! Quand la noire persiste, il y aura... voyons... attendez...*

Et le cou tendu il suivit, en comptant à mi-voix, les cartes déposées sur la table. Et il n'était pas le seul. Toute la *galerie* était surexcitée. Beaucoup se levèrent en se penchant vers le milieu de la table, afin d'être les premiers à jouir des choses ahurissantes dont l'intérêt semblait constamment s'accroître. Seul notre ami lord Ci-devant ne paraissait nullement disposé à l'étonnement.

— *Rouge perd !*

— *Quatorze ! Ne l'ai-je pas dit, m'sieur ? Madame, ne l'ai-je pas dit ? C'est qu'une couleur... une fois bien en train... ei pourvu qu'elle continue...*

— *Rouge perd !*

— *En voilà encore une ! Quinze noires ! C'est prodigieux, n'est-ce pas? Voyez...*

L'agaçant bavard montra à tous les assistants le bout de carton sur lequel il marquait les coups successifs. Il le fit même avec une sorte de satisfaction comme si le jeu s'était réglé d'après son carton. Exactement comme une gazette encore ! « N'avons-nous pas prédit que la guerre éclaterait si la paix était troublée ? »

— *Rouge perd !*

— *Eh... eh... seize! C'est extraordinaire, en vérité. Mais... on aurait dû en profiter! C'est qu'on n'a pas voulu me croire!*

Pourquoi donc n'en avait-il pas profité lui-même?

— *Il y avait là une fortune à gagner...*

Ce que l'on peut dire de chaque groupe.

— *C'est incroyable! Voyez, m'sieur! Voyez, madame! Il y en a seize déjà! Eh... eh... voilà ce qui s'appelle une série! Et il se pourrait, que... peut-être... qui sait! Attendons encore ce coup là! Vous verrez que... peut-être...*

— *Rouge perd!*

— *Ne l'ai-je pas dit? En voilà dix-sept! C'est...*

— *Zu kolossal*, s'écria ici notre vieille connaissance *Herr* FRIEDRICH PLUMP, *der Wissenschaften Zœgling*, qui, ce coup, avait risqué une toute entière pièce de deux florins sur rouge.

— *Zu kolossal... auf Ehre! So'ne Seeeerje ist mir mein Lebtag nicht vorgekommen!*

Son Lebtag!

Mon cher FRIEDRICH PLUMP, tout le respect pour ton *Lebtag*, mais, mon petit ami, si une série de dix-sept noires est *trop* colossale — et, par conséquent, impossible, car il n'y a pas de « trop » dans la Nature! — pourquoi alors n'as-tu pas jeté sur *rouge*, après la *seizième* noire, les six florins que tu as encore dans ta poche?

— *Rouge perd!*

— *Dix-huit! Eh... eh... qu'ai-je dit?*

— *Zu kolossal!*

— *Rouge perd!*

— *Eh... eh! Dix-neuf! N'est-ce pas que c'est inouï? C'est... fabuleux, m'sieur! Madame, c'est incroyable!*

— *Aber, nein! So etwas ist noch nie da gewesen! Es ist nun aber wirklich zu...u...u...*

— *C'est... énorrrrme!*

— *Grossartig! Kolossal!*

Ici l'intelligent lecteur peut remarquer combien la philosophie est favorable à la fraternité entre les hommes. *Herr* FRIEDRICH PLUMP ne s'était jamais rendu coupable de connaissance de la langue française, et le Français ne savait pas un mot d'allemand. Mais leurs âmes se rencontrèrent si harmonieusement sur la large route de l'ébahissement imbécile qu'ils comprirent aussitôt leurs adjectifs réciproques.

Et, à quelques rares exceptions près, toute la *galerie* en faisait autant. Le long et traînant « ah! » connu de toute personne qui jamais assista à un feu d'artifice, remplaça avantageusement toutes les exclamations dont je fais grâce au lecteur. Plus éloquent encore fut le silence qui précédait chaque fois le *pneuma* admiratif si universellement poussé. Il semblait que l'on craignît de troubler le « sort » pendant qu'il se délivrait de toutes ces noires. La géné-

reuse accouchée avait besoin de tranquillité. Mais lorsque finalement un nouveau rejeton était venu au monde et proclamé, les « ah! » étaient ahanés avec d'autant plus de vigueur. Ils constituaient alors un soupir unique, qui tenait le milieu entre les symptômes d'un proche évanouissement et la respiration soulagée qui succède au soudain jeter-bas d'un trop lourd fardeau d'admiration accumulée.

Que l'on ne s'imagine pas que l'intérêt témoigné eût le moindre rapport avec des gains ou des pertes. Personne presque ne jouait. Même Friedrich Plump était abattu. Il serrait éperdument les trois doubles-florins qu'il avait dans sa poche, mais il n'osa pas en risquer un. Les joueurs en de semblables occasions sont pris d'une certaine timidité. De très petites *mises* seulement furent jetées sur la table par des nouveaux venus, ignorants de la crise, et conséquemment inconscients de braver les mystères du « sort ». L'abstention des autres était basée sur quelque chose comme de la crainte « que la noire finît par être épuisée maintenant ». Et puis, jouer sur la *rouge*... contre la *gagnante*... hm, hm, c'est risqué, fort risqué!

Notre lord Ci-devant non plus ne jouait pas. Mais c'était à cause de la saison avancée : c'était la dernière semaine de son trimestre. Rien cependant ne trahissait qu'il trouvât cette *taille* plus extraordinaire que toute autre. Je crois bien! Depuis beau temps il s'était archi-familiarisé avec le *nil mirari*. Cet exercice lui avait coûté cent mille livres. D'un air fort placide il manœuvrait son cure-dents qui avait constitué ce jour-là son unique dîner.

La vingtième noire était maintenant venue.

— *C'est excessivement dangereux maintenant*, affirma le prophète. *Vous comprenez que la noire... quand elle se déclare si opiniâtrement... c'est pyramidal! Vingt noires! Tenez, m'sieur, je vous expliquerai ce que c'est. Il faut connaître le jeu, tout est là! C'est une taille qui... qui... contient une série énorme de noires... Voilà ce que c'est! Et la raison en est... voyons ce coup-ci...*

— *Rouge perd!*

— *Ne l'ai-je pas dit? Vingt-et-une, m'sieur, vingt-et-une! C'est... une série de la noire! Il faut connaître le jeu. La noire était en retard, m'sieur, et elle se rattrape. Voilà la raison! C'est madame qui a fait la coupe. Une couleur en retard... cela se rétablit toujours, et vous verrez que... cette fois-ci... à moins que la rouge ne reprenne le dessus...*

— *Rouge perd!*

— *Qu'ai-je dit? Ne l'ai-je pas dit? N'est-ce pas que c'est...*

— *Das ist nun aber wirklich zu...u...u...*

Ni le prophète, ni l'inepte petit philosophe n'avaient plus d'adjectifs. Et les soufflements admiratifs des autres aussi avaient quelque chose d'étouffé et sonnaient comme poussés avec quelque réserve. On voulait ménager son haleine pour de plus grands étonnements. Car, comment faire si le « sort » exhibait plus de noires qu'on n'était capable d'en admirer?

— *Rouge perd!*

— *Vingt-deux! Que vous ai-je dit? C'est la noire qui...*

Et la pauvre petite femme, qui était toujours là avec son billet non changé devant elle! Oh, combien pénible pour elle, d'entendre sans cesse annoncer ces *noires*, pour elle qui depuis si longtemps avait espéré une petite fraction seulement d'une série semblable! Oh, comme cela était cruel, et perfide, et douloureux! Ne semblait-il pas que le « sort » se moquât d'elle? « Vous voyez que j'ai bien des séries de noires en provision, mais... pas pour *vous!* »

Ah! elle aurait bien voulu s'en aller maintenant, mais elle n'en avait plus la force. Pourquoi ne pas avoir changé ce billet tout de suite, lorsqu'elle avait perdu ses dernières pièces d'or? Elle n'eût pas laissé passer de coups, alors! Et son but eût été réalisé en quelques instants! Alors elle aurait pu quitter, triomphante et joyeuse, cette place où à présent elle était comme à la torture! Elle aurait...

— *C'est madame qui a fait la coupe*, affirma, de nouveau, le prophète qui était toujours derrière elle. Et elle sentit qu'il l'indiquait du doigt comme l'artiste créatrice du présent miracle.

— *Mais madame a eu le tort de n'en pas profiter! Eh... eh... eh, si madame voulait me procurer une nouvelle taille pareille... eh... eh... eh... parole d'honneur, je saurais parfaitement ce que j'aurais à faire... eh... eh... eh!*

Je présume que ce spirituel petit rire voulait dire son intention de jouer sur la noire dès qu'il saurait d'avance qu'une série semblable se reproduirait. Et de nouveau il montra aux assistants notre pauvre martyre, comme la cause de tant de choses extraordinaires.

— *En voilà une qui sait couper!...* et le doigt indicateur du haïssable cornac la brûlait dans le dos.

Elle était assise là comme anéantie. Elle ne pouvait pas se lever. Elle sentait qu'elle tomberait dès qu'elle aurait quitté sa chaise. Quant à changer son billet, elle n'y pensait plus. D'ailleurs, à quoi bon? Continuer de jouer? Maintenant? Et sur quelle couleur? La série de noires sur laquelle elle avait fondé tout son espoir était venue maintenant, et avait été bien plus longue qu'il ne lui aurait fallu pour atteindre son but. Ce qu'elle avait rêvé était devenue une réalité, mais, pour elle... quelle amère ironie!

Et maintenant, que ferait-elle?

Elle aurait voulu être partie, être loin de là... morte peut-être!

Outre le déjà si cruel insuccès de son plan, autre torture : elle devrait dire à son mari que tout était fini, tout, et que, désormais, lui, elle, les enfants...

Pour réaliser ces cinq mille francs, ils avaient...

Non, elle ne pouvait penser à rien. La trop forte douleur l'avait rendue insensible. Elle était anéantie.

Voici que quelqu'un lui frappait doucement sur l'épaule. C'était un des employés de la salle qui venait lui demander : « *einen* Lewih *fuer den Herrn Gemahl der draussen sass.* »

Cela était arrivé d'autres fois déjà, qu'elle avait eu sur elle la bourse commune, et qu'au restaurant il avait pris une consommation quelconque. Nous l'avons entendu commander un verre de limonade.

La nature domestique de ce message la rappela à la réalité. Depuis des heures elle avait rêvé de milliers de francs, ou, plus exactement, des quarante mille dont elle avait besoin, et la valeur de l'argent dans la vie de tous les jours avait complètement changé à ses yeux. Les trois, six ou douze louis de ses *mises* qu'elle avait vus constamment sur le tableau, lui avaient paru autant de fiches, autant de cartes d'entrée au séjour des fameux quarante mille francs... et non *de l'argent* ayant de la valeur par lui-même. Et voici que tout à coup le message de son mari, qui faisait demander un louis pour solder une petite dépense, venait détruire cette illusion qui s'empare de tout client du tapis vert! Elle comprenait bien qu'il n'avait pas besoin d'un louis entier, mais « il ne pouvait cependant pas envoyer un domestique pour demander des *groschen* ou des *kreutzers* ». Et puis... ô mon Dieu, c'était peut-être *cela!* Il voulait savoir si elle possédait encore un louis !

Il était urgent d'au moins le rassurer sur ce point. Vite elle jeta le billet au croupier et voulut le prier de lui en donner de l'or, mais il lui fut impossible de prononcer un mot. Elle était comme étranglée par l'émotion...

Depuis longtemps la fameuse série était épuisée et la *taille* qu'elle avait elle-même coupée avait été remplacée par une autre. Les amateurs conservaient le petit carton où la précédente était marquée, comme une curiosité, destinée à servir de texte, pendant longtemps, à des dissertations sur les caprices du « sort ».

— *Der Herr laesst bitten um nur einen Lewidoor*, répéta l'employé qui croyait qu'elle n'avait pas entendu.

— Naturellement, chuchota Semi-ur, la limonade doit être payée...
— Et former des cristaux, ajouta un autre gnome.

Le billet qu'elle voulait changer était tombé sur noir.

— *Tout?* s'enquit aimablement le croupier qui avait remarqué que d'habitude ses *mises* étaient moins importantes.

Elle voulait dire qu'elle ne lui avait jeté le billet que pour le faire changer. Mais sa gorge contractée lui refusa le service. Maintenant elle essaya de saisir le *râteau*, pour enlever de sa place trop dangereuse le précieux petit papier. Mais un autre joueur l'avait déjà pris. Et lorsqu'enfin le *râteau* fût libre et qu'elle le prit d'une main tremblante :

— *Tout va au billet!* s'écria le croupier, impatienté de ne pas recevoir de réponse. *Rien ne va plus!*

Et de *son* râteau il écarta celui de la jeune femme, avec lequel

elle était sur le point de sauver le reste de sa fortune des griffes de ce maudit jeu.

— *Pardon, madame, c'est trop tard. Le point est connu!*

En effet! Déjà on avait annoncé *quarante* pour la première rangée. *Quarante*, le *point* le plus haut, et encore pour *rouge!*

— *Ne l'ai-je pas dit? C'est excessivement dangereux maintenant de jouer à la noire. Vous comprenez... après une taille comme la dernière... la noire est épuisée! C'est la rouge qui dominera cette fois... à moins que... ce coup-ci... eh... eh... eh... que vous ai-je dit?*

En effet, la deuxième rangée aussi comptait *quarante!* Le coup était *nul.*

— Vraiment, ce billet l'a échappé belle, dit une jeune Amsterdamoise au gros et Très-Estimable Monsieur, qui paraissait être son papa en café et en sucre. Il trafiquait aussi en solennité et en horreur du jeu. Il est vrai que de temps à autre il risquait une couple de florins. « Oh, voyez-vous, rien que pour m'amuser, vous comprenez! » et toujours quand ses filles n'étaient pas là. Et ces demoiselles non plus ne jouaient jamais en présence de papa. C'était une famille remplie de P. G. (1) et de principes et qui frémissait on ne peut plus vertueusement à la seule idée d'une inconvenance. Une des demoiselles était en ce moment en train « d'occuper » papa au trente et quarante pour ainsi permettre à ses sœurs de jouer un peu à la roulette. Et afin de se rendre cette tâche un peu plus agréable elle attira l'attention de papa sur notre sujet d'étude.

— Regarde donc quelle mine qu'elle a! Elle en sue! Elle ferait bien mieux de s'en aller à la maison!

C'était vrai, la sueur lui perlait au front. Et elle était pâle comme la mort. J'ignore si, comme l'affirmait de nouveau le prophète, *la noire* était si particulièrement *épuisée*, mais *elle* l'était sûrement, notre pauvre héroïne. Elle n'entendait pas ce qu'on disait autour d'elle, ou du moins elle ne le comprenait pas. Elle ne percevait rien, qu'un bourdonnement confus. Elle comprenait à peine ce que voulait dire ce *quarante* et *quarante après* et que le coup avait été nul. Et la conscience même lui manquait pour reprendre maintenant sa mise. Elle était anéantie et se serait affaissée si la pression de la foule autour d'elle ne l'avait pas maintenue sur sa chaise.

Le prophète risqua à présent... ce fut son premier coup d'audace de la journée...

— *Je fréquente les Jeux depuis trente ans*, confia-t-il aux assistants, *et j'ai toujours remarqué que...*

Bref, pour une raison ou pour une autre, il allait risquer maintenant toute une pièce de deux florins sur rouge, ce qui était fort délicat de sa part. Lui, qui grâce à ses profondes études des mystères de la table verte n'aurait eu qu'à amonceler des fortunes, se contenta, lorsqu'à

(1) PROTESTATSSCHE GODSDIENST : *religion protestante.*

la fin il se décida à faire quelque chose, du minimum des *mises*. Le noble personnage, manifestement, ne voulait pas ruiner la Banque.

— *C'est un coup sûr... à moins que...*

— *Rouge perd!*

— *Sacré nom de Dieu! De tels contretemps n'arrivent qu'à moi! Faut-il être déveinard pour avoir une chance pareille! Voyez, monsieur... madame, voyez, moi qui ai prédit correctement — mais cor-rec-te-ment! — tous les coups, ne voilà-t-il pas que le premier que je joue... mon Dieu, quelle tuile! Voyez un peu, je vous en prie... Voyez, madame...*

Et il démontra, à l'aide d'une demi-douzaine de petits cartons perforés, que, suivant toutes les lois humaines et divines, il aurait dû gagner ce fameux coup.

Il y avait deux billets de mille francs sur noir maintenant. La propriétaire de cette *mise* avait l'air de ne pas savoir que cet argent lui appartenait... heureusement.

— *Rouge perd!* Deux nouveaux billets vinrent s'y joindre.

— Je les enlèverais vite, à sa place, affirma l'Amsterdamoise. Car, vois-tu, papa, si elle les reperd maintenant, elle n'aura rien et ce sera sa propre faute!

Évidemment! Mais elle ne les perdit pas! Quatre autres billets vinrent s'ajouter à son gain. En voilà *huit*... le maximum de la *mise* sur *simple chance*. Quatre fois encore la noire sortit...

Et à chaque coup la fortune de la jeune femme s'augmenta d'un *maximum*...

— *Combien y a-t-il de billets maintenant?* demanda notre patiente, en balbutiant et comme en se réveillant d'un affreux rêve.

— *Quarante, madame!* répondit le croupier. *Voulez-vous retirer la masse?*

— O mon Dieu, je vous remercie! Oui, oui, donnez, donnez tout, tous les quarante! Quarante... ô mon Dieu, je vous remercie!

Elle dit cela en hollandais, car elle était Hollandaise et elle oubliait, dans la joie de son cœur, toute autre langue que celle dans laquelle elle avait si fervemment imploré un dénouement heureux.

— Hm! Dieu n'y est pour rien, dit Semi-Ur. C'était la limonade! Si le mari n'avait pas fait demander un louis...

Le croupier lui sourit d'un air aimable. Il était visiblement content d'avoir à lui payer une si belle somme. Cinq par cinq il prit les billets sur son *râteau* et en huit fois lui remit le trésor froufroutant. Elle prit les billets, les comprima en une boule informe et, en bousculant quelque peu les assistants, se précipita hors la salle.

— Eh bien, quoi!... ne me renversez pas! s'écria sa compatriote d'un ton plus aigre que ne le comportait l'insignifiant heurt qu'elle avait reçu. Est-ce qu'elle est maboule? Et quel vulgaire hollandais

qu'elle parle! Dieu sait de quel sale quartier qu'elle sort. Peut-être bien qu'elle est de Bois-le-Duc, ou de Deventer. C'est vraiment dommage, de la belle argent. Dieu sait ce qu'elle en fera!

— *Very nice indeed!* se dit lord CI-DEVANT à lui-même — la seule personne avec qui d'habitude il s'entretînt — et pour la première fois j'aperçus quelque chose comme de l'émotion sur sa figure. C'était la très noble joie du bonheur d'autrui. Il eût probablement dédaigné de jamais faire preuve d'une banale pitié, cette trop facile contrefaçon de la bonté.

— *Et moi qui croyais la noire épuisée*, gémit notre prophète. Mais immédiatement après il expliqua fort clairement pourquoi la *noire*... si elle était « *épuisee* »... et si, bien considérée, elle n'était pourtant pas « *épuisée* »... bref, il avait tout prévu et il aurait certainement joué sur cette couleur, si seulement...

— *Zu kolossal!* énonça FRIEDRICH PLUMP.

— Limonade! s'écria SÉMI-UR.

— Cristallisation! affirma le petit CRISTALLISATEUR.

Et « tout est en tout! » jubila, sur tous les tons, mon escorte de gnomes. Même la musique s'en mêla : *Heil dir im Siegerkranz!* Pour la première fois de ma vie j'entendis avec plaisir ce lamentable air.

Je suivis mon héroïne. J'avais souffert avec elle et je voulais jouir de son triomphe. N'était-ce pas juste?

Son mari était encore assis au même endroit où nous l'avions laissé une heure auparavant. Elle courut vers lui, jeta le trésor conquis sur la table et l'embrassa avec véhémence :

— Sauvés, sauvés! Les voilà... tous les quarante. Compte-les, compte-les... O mon Dieu, sauvés! O mon Dieu, je vous remercie! Et maintenant... jamais, jamais plus un pied dans ce terrible enfer!

— Hm! Elle n'est pas trop reconnaissante, dit SEMI-UR. A-t-on jamais...! voilà qu'elle renverse le verre de limonade qui lui a fait tant de bien! Sont-ils bêtes, ces hommes! Dieu, qui si impitoyablement la laissa se débattre, récolte tout l'honneur de l'affaire, tandis qu'elle pulvérise ce pauvre verre. Voilà ce que c'est de ne pas savoir lier ensemble cause et effet... comme c'est bête!

— Elle a bravement lutté pour sa toison d'or, hasardai-je timidement.

— Possible, mais elle ne l'a conquise que lorsqu'elle ne luttait pas du tout. *Elle* était découragée et avait le *bras cassé*, comme disent les joueurs. Elle ne pouvait plus bouger. Que serait-il advenu de son héroïsme, sans cette limonade?

— C'est vrai!... Mais dites-moi, pourquoi m'avez-vous fait intituler le précédent chapitre : « *Un contre sept?* »

— Mais... c'est encore une des choses les plus simples du monde. Votre madame... JASON, qui, avec ses *cinq* billets, voulait en gagner

trente-cinq, devait vaincre sept ennemis. Cela réussit une fois sur huit... Nous autres gnomes nous en avons la comptabilité. Et pis encore : lorsqu'il ne lui resta plus qu'un seul billet la chance était comme *un* contre *trente-neuf*. Elle a réussi, mais quiconque, après elle, voudrait tenter quelque chose d'analogue ne doit pas s'attendre à grand succès : *épuisé!*

Dites-lui cela, si jamais vous la revoyez. Ou, mieux encore, racontez cela dans vos études-millionnesques... encore une cristallisation!

MULTATULI

Traduit du néerlandais par ALEXANDRE COHEN.

Sur Stendhal

(UNE LETTRE DE DONATO BUCCI)

[Donato Bucci, le signataire de cette lettre était un marchand d'antiquités, ami de Stendhal. C'est chez Bucci que Stendhal passait ses meilleurs moments pendant son exil de Civita-Vecchia.

Sa lettre est écrite non en italien, mais en une sorte de français. Elle était adressée à Romain Colomb, l'exécuteur testamentaire de Stendhal, et elle nous est communiquée par M. Casimir Stryienski.]

Mon cher Monsieur Colomb,

Je désirais depuis bien long tems, mon cher monsieur Colomb, remplir avec vous ma promesse de vous faire quelques observations sur la correspondance inédite de notre monsieur Beyle, afin de vous expliquer, pourquoi il avait dit dans une de ses lettres : qu'il ne pouvait pas se voir à Civita-Vecchia. J'hésitais, cependant, à prendre la plume, parce que je devais pour cela vous donner des détails biographiques d'un individu jouissant auprès de vous d'une bonne réputation, qu'il est bien loin de mériter. Une circonstance tout à fait extraordinaire, et que vous connaîtrez dans la suite de cette lettre, m'y décide maintenant.

L'individu dont il s'agit est monsieur Lysi Tavernier (1). Ce monsieur, natif de Salonique, vint s'établir à Civita-Vecchia, en 1822, avec sa mère qui avait épousé, en secondes noces, un certain Mordo, juif et devenu chrétien, comme dirait de Stendhal, par intérêt mercantile. M. L., fort jeune, et ne laissant nullement deviner le caractère qui se développa chez lui plus tard, obtint d'être nommé chancelier-élève au consulat de France à Civita-Vecchia par le consul, baron de Vaux. En 1829, le chancelier étant décédé, M. L. aurait dû de droit le remplacer, mais le consul fit nommer à cette place un autre individu. M. L. en porta plainte au ministre, mais sans résultat. La Révolution de Juillet arrivée, M. de Vaux fut destitué et remplacé, en 1831, par M. Beyle. Ce nouveau consul, aussitôt arrivé à Civita-Vecchia, le connaissant par sa réputation littéraire, j'allai lui faire une visite et lui offrir mes services. Il me reçut parfaitement bien, d'autant plus qu'il avait pour moi une lettre de recommandation de M. Constantin (2), qu'il avait vu à son pas-

(1) Lysimaque Tavernier.

(2) Abraham Constantin, peintre sur émail; ses œuvres principales sont au Musée de Turin, ce sont des copies des tableaux les plus célèbres des musées italiens.

sage par Florence. Dès ce moment nous nous liâmes en amitié, qui dura jusqu'à sa mort. M. L. à cette époque se trouvait à Rome, y attendant le nouveau consul, pour en obtenir la place qu'il réclamait. Le lendemain de ma visite, M. B. m'entretint sur cette affaire, en me demandant mon avis. Je lui dis, que réellement M. L. avait reçu un tort, car la place de chancelier lui revenait de droit, et d'après mon avis, il lui rendit justice. Je le priai, toutefois, de ne jamais dire à personne, que j'étais intervenu dans cette affaire, étant également lié en amitié avec les familles des deux prétendants à la même place. Mais, par une de ces distractions habituelles chez lui, il dit à L., que c'était à moi qu'il devait sa place. Il vint, par conséquent, me remercier de tout ce que j'avais fait pour lui, et j'eus beau protester, que je n'y étais pour rien, il me répéta, qu'il en était sûr, car c'était M. B. lui-même qui le lui avait dit. Il prit donc possession de sa place, pour laquelle il avait acquis, il faut le dire une certaine capacité, bien supérieure à celle de son prédécesseur. Vous connaissiez les habitudes locomotives de M. B., qui était pris du spleen, s'il devait rester longtemps dans le même lieu, et surtout dans un petit pays comme Civita-Vecchia, sans société, sans distractions et ressources d'aucune espèce. Il passait donc son temps principalement à Rome, en faisant parfois des excursions à Naples et Florence. Pendant son absence, c'était M. L. qui gérait le consulat, mais avec ordre d'avoir à me consulter sur toutes les affaires de quelque importance. Dans les premiers temps, il se conduisit assez bien : et venait me demander mon avis même sur les affaires les plus simples, et M. B. n'eut qu'à se louer de sa conduite. Mais au bout d'environ deux ans il commença à développer un caractère, auquel j'étais loin de m'attendre, et que je n'aurais jamais pu imaginer. M. Latour-Maubourg ayant été nommé ambassadeur de France à Rome, M. L. à son passage par Civita-Vecchia, alla lui offrir ses services, et, par ses plates courtisaneries, il parvint à se mettre dans ses bonnes grâces et obtenir sa protection. Il lui servait de commissionnaire pour tout ce qu'il recevait de France, et de véritable domestique de place, lorsqu'il avait à passer par Civita-Vecchia, il en agissait de même avec tous ses parents ou amis. Le fait est, qu'après avoir obtenu la protection de l'ambassadeur, il me fit volte-face, et commença à desservir son supérieur auprès de tous ceux qui avaient de l'influence dans le gouvernement, en disant, que le consul n'était jamais à sa place, et que c'était lui qui gérait entièrement le consulat. M. Beyle était même certain qu'il l'avait aussi calomnieusement dénoncé à M. Desaugiers, directeur des consulats à cette époque. Dans l'espoir que, par la protection de l'ambassadeur, si M. Beyle venait à être destitué ou nommé à quelque autre consulat, il pourrait le remplacer, il ne se borna pas à le calomnier auprès du gouvernement français, mais il le dénonça aussi au gouvernement romain, comme athée en religion et révolutionnaire en politique, et comme l'un des principaux agents en Italie de la propagande de Paris. Il faisait croire que c'était dans

mon cabinet que l'on tenait des complots, pour faire une révolution dans les Etats Romains. Cette dénonciation fut tellement prise au sérieux par le gouvernement romain que je fus mis sous la surveillance de la police, et enregistré au livre noir, qui existe encore, avec des noms, que Mazzini lui-même ne pourrait pas mériter. Son inique conduite et sa noire ingratitude exaspérèrent M. B., qui, ne pouvant plus souffrir sa présence, prolongeait son absence de Civita-Vecchia le plus qu'il pouvait. Il me disait un jour : « Mon ami j'aurais préféré que vous m'eussiez donné 50 coups de bâtons plutôt que de m'avoir fait prendre pour chancelier cet infâme coquin de L. » — J'hésitais, ainsi que je vous l'ai dit plus haut à entrer avec vous dans ces tristes détails, et dont, j'en supprime beaucoup pour ne pas vous ennuyer, mais voici la circonstance qui m'y a enfin décidé. Dernièrement un diplomate français fort distingué, qui a été pendant quelque temps secrétaire d'ambassade à Constantinople, se trouvant à causer avec moi, et notre conversation étant tombée sur M. B. qu'il connaissait de réputation, me dit, que le Grec se présenta un jour chez lui en le priant de recommander au ministre des Affaires étrangères de la Porte, son affaire de l'indemnité réclamée pour ses propriétés confisquées à Salonique par le gouvernement turc, lors de la révolution grecque ; et qu'après lui avoir parlé de son affaire, il lui montra un paquet de lettres de Victor Jacquemont, l'auteur de la correspondance sur l'Inde, adressées à M. B., avec des notes de ce dernier en marge ; ces lettres contenaient principalement des observations critiques sur ses ouvrages. Il se rappelait entre autres un paragraphe d'une de ces lettres, dans lequel Jacquemont, en parlant d'un passage d'un ouvrage de son ami, disait : « Tu en as effrontément menti », et une note en marge de M. B. — « vrai ». Il m'ajouta que ces lettres étaient extrêmement curieuses et intéressantes, surtout pour les notes de M. B. qui dévoilaient toute sa pensée. Voici de quelle manière M. L. peut être entré en possession de ces lettres. A son dernier voyage à Paris, M. B. comme à l'ordinaire, m'avait laissé les clefs de son appartement, qui était à côté du mien. Le jour qu'arriva ici la funeste nouvelle de sa mort, M. L. (après me l'avoir annoncée sans aucun ménagement, et mal déguisant sa joie) me dit : « Maintenant, dans l'intérêt de ses héritiers, il faut que je prenne possession de son appartement, et que vous m'en donniez les clefs. » Je ne me le fis pas dire deux fois ; je les lui consignai au même instant. Deux ou trois jours après, ne connaissant pas encore le testament du défunt, il vint me prier d'assister à l'inventaire de ses effets ensemble avec M. Chiros, à cette époque agent des postes françaises à Civita-Vecchia, et maintenant trésorier de la division française à Rome, ce qui fut fait. Mais j'appris ensuite, qu'avant la rédaction de l'inventaire le monsieur était entré plusieurs fois tout seul dans l'appartement, et c'est alors qu'il a dû s'emparer des lettres en question, et probablement d'autres objets que j'ignore. Lysimaque avait

un jour volé des billets de banque dans le secrétaire de Beyle (1). Je me rappelle, qu'au moment de la rédaction de l'inventaire, s'étant permis une proposition impertinente contre la mémoire de M. B., je lui dis : « Il n'y a qu'un infâme coquin comme vous qui puisse dire du mal d'un homme aussi respectable, et auquel vous devez tout ce que vous possédez depuis les souliers jusqu'au chapeau. Je m'emportai, tellement, que je lui aurais tiré quelque chose sur la figure, s'il ne s'était pas précipitamment sauvé. M. Chiros, qui partageait toute mon estime et respect pour M. B. et mon mépris pour le Grec, applaudit de tout son cœur à la sévère leçon que je lui donnai. Mais le croiriez-vous, vil, rampant et souple comme un véritable Grec du Bas-Empire, quelques heures après cette scène, il osa retourner chez moi, comme si rien n'avait été, en me priant de vouloir bien continuer à l'assister dans l'opération de l'inventaire. Ayant ensuite reçu de vous le testament, après l'avoir lu il me dit : « Tant mieux, je n'ai plus d'embarras pour cette affaire. » J'aurais encore bien des pages à vous écrire sur son compte, mais pour en finir, je laisserai la parole au même M. B. Je vous inclus donc, avec prière de retour, une de ces lettres, qu'il m'écrivit de Paris, aussitôt retourné de son voyage en Hollande. Cette lettre vous en dira plus de ce que je vous ai écrit et je pourrai encore vous écrire sur ce digne sujet. Pour votre intelligence les deux dames dont il est question dans la lettre, sont : la princesse de Canino, veuve Lucien Bonaparte, et la duchesse Caetani, mère de Don Philippe et de Don Michel, prince de Teano, tous les deux connaissant aussi bien que moi les qualités du Grec. — Vous voilà le portrait de M. L., de beaucoup réduit dans ses proportions, que je confie à votre discrétion. Connaissant la bonne réputation dont il jouissait auprès de vous, peut-être que je ne vous en aurais jamais parlé, sans la circonstance indiquée, qui a produit en moi l'effet de la goutte faisant déborder le vase.

Laissons maintenant de côté M. L., abandonnons-le à sa destinée, et parlons seulement de notre M. Beyle dont la mémoire, profondément gravée dans mon cœur, m'est aussi chère qu'à vous. Ce sera une espèce de compensation à l'ennui et aux pénibles impressions que vous aurez dû éprouver à la lecture d'aussi tristes et misérables détails. Je vais vous raconter, entre autres choses, quelques anecdotes assez curieuses de ses conversations avec moi et le commun ami Don Philippe Caetani.

Vous aurez vu avec plaisir, que la réputation littéraire de M. B. grandit tous les jours, et que de temps en temps l'on publie des articles sur ses ouvrages. Je ne sais pas, si vous avez lu celui publié dans le feuilleton de l'*Indépendance Belge* du 5 mai dernier. Cet article est bizarrement signé : ΔΣΕ, assez spirituel, contenait, suivant

(1) C'est à quoi Bucci fait allusion plus haut lorsqu'il parle des reproches que lui fit Stendhal au sujet du Grec.

moi quelques justes appréciations sur son caractère et ses principes religieux, à côté d'autres fausses ou inexactes. En lisant ce qu'il disait sur ses principes religieux, je me rappelai qu'un jour, en me répétant son refrain habituel : ou il n'existe pas, ou il est méchant, il m'ajouta : voulez-vous que je vous le prouve ?

— Non, monsieur, épargnez-vous cette peine.

— Ah ! c'est dommage, mon ami, que vous n'ayez pas un peu plus de religion.

— Pourqnoi, monsieur ?

— Parce que de cette manière nous n'avons pas de matière à discuter et nous restons là comme deux imbéciles.

Lorsqu'il voyait quelqu'un affligé d'un mal physique ou moral, il disait : « C'est la bonté du père éternel. » Une fois étant à nous promener à la campagne, nous avions devant nous un chien hargneux et dégoûtant — Mais, mon ami, me dit-il, vous n'avez pas de police ? Pourquoi laisser circuler ce chien et ne pas le tuer ? c'est horrible à voir !

— C'est vrai, je lui répondis, mais si ce chien, pouvant tout à coup avoir le don de la parole, vous disait : Eh ! Monsieur, c'est la bonté du père éternel qui m'a réduit dans cet état ! — Alors je l'embrasserais, je le mènerais chez moi, et je le soignerais comme le meilleur de mes amis.

Dans une de ses promenades dans Rome avec Don Philippe Caetani, un pauvre l'aborda, en lui disant : Monsieur, faites-moi de l'aumône, pour l'amour des cinq plaies de Notre Seigneur Jésus. — Il en devint furieux, et en le menaçant d'un coup de bâton, il lui dit : Va-t' en à tous les diables, toi et les cinq plaies ?

Il est dit dans le même article, qu'il ne pouvait pas supporter les ennuyeux. Rien de plus vrai. Etant une fois à causer ensemble d'une affaire de quelque intérêt, je m'aperçois qu'un individu, parfait honnête homme, mais l'être le plus ennuyeux que j'aie jamais connu, s'approchait de nous, je lui dis : « Ah ! M. B. nous sommes perdus, voilà notre ennuyeux qui vient interrompre notre conversation ! » Il se retourna, et quoiqu'il fût, comme vous le savez, de manières très polies et convenables avec tout le monde, il le traita de la manière la plus brutale, en lui disant toutes les insolences possibles. Ce pauvre homme en fut tellement foudroyé et anéanti, qu'il se sauva, sans pouvoir articuler une seule parole. Un moment après, il me dit : « J'ai eu tort de m'oublier de la sorte, mais aussitôt que je l'ai vu, le sang m'a monté à la tête, et il m'a été impossible de me réprimer. »

L'article en question se termine par une conjecture de l'auteur, pour expliquer ce qu'il appelle la singularité de son épitaphe mortuaire, et il l'attribue à son affection pour Milan, qui était demeuré la patrie de son cœur et de ses souvenirs. J'ignore, si vous avez sur cela le secret de sa pensée. Quant à moi, qui en suis aussi réduit aux conjectures, je crois que son affection pour Milan, peut bien y avoir contri-

bué, mais qu'elle n'a pas été la cause déterminante. Vous connaissez, sans doute, son antipathie pour le système gouvernemental de Louis-Philippe, et surtout pour sa politique étrangère, qu'il qualifiait d'humiliante et indigne d'une grande nation comme la France. Son antipathie se convertit en aversion profonde lors du traité de Londres, de juillet 1840. Je me rappelle parfaitement, m'avoir dit (1) cent fois : « Après avoir abandonné l'Italie et la Pologne, payé 25 millions, qui n'étaient pas dûs, aux Etats-Unis, après l'affaire Pritchard, sa trahison envers le vice-roi d'Egypte, en sacrifiant la dignité et les intérêts de la France, mit le comble à la mesure de ses lâchetés et de ses infamies, je vous avoue, qu'il y a maintenant de quoi rougir de s'appeler Français.» Je suppose donc, qu'ayant fait son testament en septembre 1840 (2). Il se décida sous l'impression de cette idée, à renoncer à sa qualité de Français, et que devant adopter une nouvelle patrie, il donna la préférence à Milan, son pays de prédilection, où, ainsi qu'il le disait souvent, il avait passé les plus beaux jours de sa vie, et dont les souvenirs étaient aussi chers à son cœur qu'à son esprit. Voilà pour moi la conjecture la plus probable. Qu'en dites-vous ?

A propos du gouvernement de Louis-Philippe, il me disait un jour : « C'est un bien mauvais gouvernement sans base, et qui peut-être renversé du jour au lendemain, et si nous vivions encore quelques années, je crois que nous verrons quelqu'un de la famille Bonaparte au pouvoir, car, quoiqu'on en dise, l'empire a laissé des traces bien profondes en France. » Sa prophétie ne tarda pas à se vérifier, mais malheureusement il n'a pas pu avoir le bonheur d'en être témoin. Je crois, cependant, que tous les actes du nouvel empire n'auraient pas également obtenu ses sympathies, et surtout sa politique dans la déplorable question romaine, qui, après avoir mis la France dans une impasse, est plus loin que jamais d'une solution satisfaisante.

Voici une anecdote que vous serez bien aise de connaître.

Me trouvant l'autre soir à causer avec un Français, personnage haut placé, très connu dans le monde politique, de la situation actuelle du gouvernement républicain, la conversation tomba sur M. B. « Voilà, je lui dis, un homme qui connaissait parfaitement les rouages compliqués et rouillés du gouvernement républicain, et la corruption de tous ses fonctionnaires. » Je lui citai à ce sujet sa lettre sur la Tartarie Chinoise que l'on n'avait pas pu livrer à la publicité, en l'insérant dans sa correspondance inédite, parce que plusieurs personnes dont il y était question, étaient encore en vie (3). « Je la connais, me dit-il, et voici comment j'en ai eu connaisssance.

(1) Cela veut dire : qu'il m'avait dit.

(2) La politique n'est pour rien dans le *Milanese*, l'épitaphe fut rédigée bien avant 1840.

(3) Elle a été publiée depuis dans les *Lettres inédites* qui font suite aux *Souvenirs d'Egotisme*.

Cette lettre fut envoyée par l'auteur, je ne me le rappelle pas bien, si à Louis-Philippe ou à M. Guizot. Le gouvernement français, pour vérifier ses appréciations, envoya, sous le plus grand secret, à Rome un des principaux employés de la police, homme de beaucoup de tact et d'esprit. Cet individu résida à Rome pendant un an, et il envoya à M. Guizot un rapport qui contenait des notes en regard à chaque personnage de la lettre en question, et complétaient leur biographie. Ce rapport contenait, en outre, un chapitre extrêmement curieux et intéressant, intitulé : Tarif des cardinaux. Le même employé, que je connaissais beaucoup, et qui était sûr de ma discrétion, voulut bien me le faire lire. » Lorsqu'il vous plaira de me donner de vos bonnes nouvelles, je vous prie de me dire si le Grec est encore à Paris, où il était venu pour briguer un avancement ou un changement de résidence.

J'achève ma lettre, mon cher monsieur Colomb, en vous souhaitant pour vous et les vôtres, à l'occasion du nouvel an, dans lequel nous venons d'entrer, la satisfaction de tous vos désirs, et en vous répétant l'assurance des sentiments, aussi invariables que sincères, de parfaite estime et cordiale amitié, avec lesquels j'ai le plaisir d'être

Votre ami et serviteur très dévoué,

D. Bucci

Civita-Vecchia, le 10 janvier 1858.

Quelques appréciations sur l'armée suisse

Sans doute, quelques critiques de détail peuvent être portées sur l'armée fédérale ; et je me garderai de les négliger quand j'en viendrai à l'application d'institutions analogues à l'armée française. Mais, si l'on jette sur cette armée une vue d'ensemble, on reconnaîtra que ces petites imperfections, facilement remédiables et qui, du reste, ont ailleurs leur contre-partie, sont largement compensées par de hautes qualités générales. Il est certain qu'il suffit d'ouvrir une publication spéciale ou une revue militaire d'un pays quelconque pour constater qu'à l'occasion de chaque rassemblement des troupes fédérales, les officiers de toutes les grandes armées portent sur elles les jugements les plus favorables.

Dans son cours de géographie militaire qui, de l'Ecole d'application de Fontainebleau, s'est répandu dans toutes les armées (1), le commandant Marga écrivait :

> La durée totale du service dans l'élite est de cinq mois environ, ce qui, grâce à une bonne préparation antérieure, au zèle de tous et à l'*esprit militaire* de la nation, suffit pour faire d'*excellentes troupes*. La cavalerie seule laisse un peu à désirer.

A propos de cette restriction, il convient de remarquer qu'à cette époque, l'école des recrues de la cavalerie suisse ne durait que 60 jours, et qu'elle a été portée, depuis lors, à 80 jours. En outre, comme le constate le colonel Wille dans son *Projet d'organisation militaire de la Confédération suisse* (2), le recrutement de cette arme présentait jadis de grandes difficultés; aujourd'hui, les diverses mesures qui ont été prises ont eu pour effet de multiplier au-delà des besoins le nombre des recrues demandant à servir dans cette arme ; on n'y admet donc que des hommes choisis, et le niveau de la cavalerie suisse s'est notablement relevé.

Quant aux armes spéciales, dont il semble que la valeur puisse être également inférieure dans une milice, personne ne s'est jamais avisé de prétendre qu'elles fussent au-dessous de leurs devoirs.

Les conditions particulières de la Suisse y ont amené un tel développement de l'art de l'ingénieur, favorisé d'ailleurs par une Ecole polytechnique de premier ordre, que le recrutement et la préparation du génie ne sauraient présenter aucune difficulté. Et, de fait, les fortifications du Gothard sont aussi bien comprises et exécutées que celles d'aucun pays, et leur défense est également bien organisée.

(1) Paris, Berger-Levrault, 1881.

(2) *Skizze einer Wehrverfassung der Schweizerischen Eidgenossenschaft* Berne, Wyss, 1899.

Pour l'artillerie, on peut seulement regretter la parcimonie un peu trop grande qui préside, dans cette arme, à l'instruction du tir. Mais, en ce qui concerne les autres détails de son service, et l'aptitude de la troupe à faire campagne, notre *Revue d'Artillerie* contient deux articles qui montrent de quoi est capable l'armée fédérale.

C'est d'abord, dans le numéro de janvier 1893, le compte-rendu de transports de gros matériel exécutés au Saint-Gothard dans les conditions les plus remarquables ; d'expériences des plus curieuses sur le transport et l'emploi des canons de campagne dans ces mêmes régions accidentées ; enfin, d'une marche exécutée dans les Grisons, de Coire à Klosters, par une batterie de montagne que nos meilleurs alpins reconnaîtront comme leur égale. Or, cette batterie, formée à Coire le 19 septembre, recevait, le lendemain, des chevaux qu'on avait, par mesure d'expérience, choisis *non dressés* au port du bât ; elle consacrait les journées des 20, 21 et 22 à ajuster le harnachement, essayer les chevaux, rafraîchir l'instruction du personnel ; et, le 23 au matin, elle partait, sous la pluie, pour faire sa première étape, 22 kilomètres en montant.

Parmi les conclusions qui terminent le rapport officiel relatif à cette marche-manœuvre, il faut noter celles-ci :

Il *faudrait* disposer de deux jours et demi pour mobiliser une batterie de montagne.

D'où il résulte qu'on avait compté, à cette époque, la mobiliser plus rapidement, bien que ce laps de 60 heures nous semble merveilleusement court; car il faut noter que la mobilisation ne consiste pas, en Suisse, à incorporer des réservistes dans une unité existante, comme on fait ailleurs, mais à créer de toutes pièces cette unité : *ex nihilo aliquid!*

Et, d'autre part :

Pendant aucune étape, les hommes n'ont reçu une alimentation spéciale; la distribution de conserves et de chocolat, matin et soir, s'est montrée suffisante et il n'est pas à recommander d'habituer la troupe à des avantages sur lesquels on ne saurait compter en campagne. *Il convient au contraire d'amener les chefs et les hommes à considérer des efforts, même considérables, comme quelque chose de journalier et de tout naturel, et à les supporter d'une humeur égale.*

Ces lignes sont extraites d'un compte rendu écrit par un officier fédéral, le lieutenant-colonel von Tscharner, et n'auront certainement étonné personne dans cette armée de miliciens!

Plus remarquables encore ont été les deux marches de montagne exécutées chacune par un groupe de deux batteries montées, dont on trouvera la relation dans le numéro d'août 1897 de la *Revue d'Artillerie*. Pour toute dissertation sur la valeur des troupes de milice, je me bornerai à en recommander la lecture aux personnes sceptiques.

L'une de ces marches a eu lieu en été. 366 kilomètres ont été parcourus en 11 jours, dont 2 journées de séjour, soit une longueur moyenne de 40,5 km. par étape, en franchissant des différences de

niveau qui ont atteint près de 500 m. par jour. Chaque marche était employée à l'instruction tactique du personnel, ainsi que les deux journées de séjour. L'initiative la plus complète était laissée au chef de groupe (major Frey) pour l'alimentation, le logement, l'instruction, la mobilisation et la marche; *aucun ordre* ne lui était donné à cet effet. Comme le note la *Revue d'Artillerie :*

La marche de guerre à exécuter, *loin d'être le couronnement de toute une période d'instruction*, devait tenir lieu de cette période même, et se compliquait par le fait singulièrement... Malgré les efforts considérables demandés aux hommes et le surcroît de fatigue occasionné par le mauvais temps, la discipline a toujours été irréprochable et l'état sanitaire est resté très satisfaisant.

L'autre exemple. encore plus topique, est fourni par un groupe (major Bellamy) dont le cours de répétition, exécuté en *janvier-février* 1897, a consisté en une marche de six jours, suivie de quatre jours de manœuvres et d'écoles à feu, et d'une seconde marche de sept jours coupée par un jour d'écoles à feu, le tout, constamment sous la neige et la pluie, par une température qui s'est abaissée jusqu'à 20°, et en franchissant une altitude de 1146 mètres.

Voici le résumé de cette épreuve vraiment exceptionnelle.

DATE	CONDITIONS ATMOSPHÉRIQUES TEMPÉRATURE	CHEMIN PARCOURU (km.)	DURÉE DE LA MARCHE Heures	Minutes	OBSERVATIONS
22 janvier	Pluie, + 7°	42	8	40	
23	Gelée blanche, verglas, puis chûte de 40 centimètres de neige. De — 2° à — 5°	21	7	15	Y compris une école à feu de 55 minutes et une halte de 25 minutes pour ferrer les chevaux à glace.
24	Chûte continue de neige, jusqu'à 1 m. 10 d'épaisseur. De — 6° à — 18°.	7,5	6	5	Pour la pièce de tête; la dernière voiture est arrivée au bout de 10 h. 15 minutes.
25	Pendant la nuit il est encore tombé 40 cm de neige. Le matin, temp. découvert. De — 10° à — 20°.	17,5	8	15	Arrivée à l'altitude de 1 446 mètres. Il a fallu réquisitionner 17 chevaux et 5 traîneaux. La dernière voiture est arrivée au bout de 10 heures 30 minutes.
26	La neige tombe serrée. De — 1° à — 8°.	25	7	15	Y compris une grande halte de 50 minutes, avec café chaud; plus loin, chaque homme a reçu un grog chaud, sans arrêter.
27	Neige ininterrompue. — 5°	41	7	45	A l'arrivée à Thoune, douche chaude à tous les hommes.
Du 28 au 31		Séjour à Thoune. Ecoles à feu (dès le premier jour, une école de cinq heures dans la neige), instructions, etc.			
1er février	Neige De — 8° à — 3°	31	7	40	Y compris le temps employé à des occupations de position et exercices de tir.
2	Pluie et verglas + 2°	17	6		
3	Pluie battante. Verglas. + 4°	10	7	55	Id.
4	Terrain mou, sans neige. + 8°	26	6	40	Id.
5	Brouillard épais jusqu'à 11 heures.	Construction d'épaulements rapides. Ecole à feu. Instructions. Tir au revolver.			
6	Forte pluie, vent froid et violent. + 6°	31	7		Id.
7	Pluie.	19	6	50	Id.

Au total, dans ces conditions épouvantables, 340 km en 12 étapes, avec cinq jours, non de repos, mais de manœuvres !

Tout s'est aussi bien passé que dans l'exercice précédent. L'état sanitaire, notamment, a été excellent. A l'arrivée à Thoune, le 27, il n'y avait pas un homme malade ; un seul cheval était indisponible. Sur 283 hommes, il y a eu en tout 21 journées de maladies, dont 6 hommes blessés (y compris les blessures aux pieds) et 9 refroidissements : c'est une morbidité quatre fois inférieure à celle de l'ensemble de la population suisse d'âge correspondant. L'état sanitaire des chevaux a été, de même, excellent : 20 journées de maladie, et seulement 5 blessures au garrot — tout artilleur comprendra quel éloge cette constatation fait de la troupe. Disons simplement que ce bon état des chevaux prouve qu'ils ont été intelligemment soignés par des soldats disciplinés.

Ces résultats, conclut la *Revue d'Artillerie*, dénotent des qualités d'endurance qu'il est remarquable de trouver à ce degré chez un personnel qui n'est réuni que temporairement pour des périodes d'instruction.

Un organe officiel français ne pouvait en dire davantage. J'ajouterai qu'il n'y a pas, *en France ou en Allemagne*, un groupe de batteries de soldats de trois ans, commandé par des officiers de carrière, qui puisse faire mieux.

L'armée suisse est d'ailleurs loin de se laisser distancer par les armées permanentes sous le rapport de l'application de la technique moderne à l'art militaire. Tout récemment (15 avril 1898), elle apportait un élément nouveau à la tactique de la cavalerie, en créant une nouvelle subdivision d'arme, les mitrailleurs à cheval (une compagnie par corps d'armée, avec huit fusils automatiques Maxim). Elle avait aussi créé, la première, des mitrailleurs de forteresse. Et, dans le message du Conseil fédéral à l'Assemblée au sujet de la création des mitrailleurs à cheval, on rappelle avec un légitime orgueil que l'armée suisse fut la première à adopter le fusil de moyen calibre (en 1859) et le fusil à répétition (en 1868).

Puisque je viens de mentionner un message du Conseil fédéral, il est bon de noter que ces documents sont en général de véritables modèles en ce qui concerne l'exposition de la question considérée au point de vue tactique, technique ou administratif (voir, par exemple, ceux du 24 mai 1897, sur la création d'une compagnie d'aérostiers, et du 15 avril 1898, sur la création des mitrailleurs à cheval); les officiers des armées permanentes ne pourront manquer d'apprendre beaucoup en lisant ces exposés dus à leurs camarades suisses.

Il faut mentionner un article anonyme, très vraisemblablement dû à un officier, qui a été récemment consacré à l'armée suisse par la *Revue Bleue* (1).

L'auteur entre en matière par une erreur. Il omet l'existence du

(1) 3 décembre 1898.

landsturm non armé, et croit donc que les hommes sans instruction militaire seront versés dans le landsturm armé, lequel ne comprend, au contraire, et bien naturellement, que les hommes sortis de la landwehr; d'où un couplet d'une quarantaine de lignes sur cette organisation « un peu saugrenue » — qui n'existe que dans son imagination.

Plus loin, je signalerai encore une autre erreur manifeste : la nourriture serait, dans l'armée suisse, « de qualité et de quantité insuffisantes ».

Mais, ces inadvertances laissées à part, l'ensemble de l'article est déconcertant par la contradiction continue qui s'y manifeste. Visiblement, l'auteur voudrait pouvoir trouver tout mauvais dans l'armée fédérale, qu'il a fréquemment vue; il ne le peut, et s'en étonne; un peu plus, et il s'en irriterait. Aussi, les efforts que fait la Confédération pour améliorer encore son organisation militaire lui apparaissent-ils comme autant de condamnations portées contre cette organisation.

Et pourtant il est obligé d'écrire ce qui suit :

Si les troupes suisses n'ont pas la belle ordonnance, la parfaite discipline, les mathématiques allures des régiments français ou allemands, *je n'estime pas qu'elles leur soient sensiblement inférieures*. Ces qualités qui leur font défaut, elles les remplacent, en effet, par d'autres, d'une acquisition plus difficile et qui, en temps de guerre, sembleraient aussi *plus utiles* : l'endurance peu commune, l'esprit d'initiative et le courage, un de ces courages intrépides qui ont la violence des forces aveugles et qui, fatalement, franchissent tous les obstacles pour arriver au but. C'est ainsi, par des remarques psychologiques et ethnographiques, que je voudrais expliquer la *supériorité indiscutable*, en dépit d'une organisation discutable, de l'armée des vingt-deux cantons.

Et là-dessus l'auteur, qui nous promet de la psychologie et de l'ethnographie, nous parle des exercices d'instruction préparatoire, de l'enseignement de la gymnastique, des marches d'entraînement, de l'organisation des sociétés de tir, bref des institutions parfaitement rationnelles qui sont, on ne saurait trop le répéter, *la base même de l'organisation d'une milice*, et que la Confédération a édifiées peu à peu, sans être d'ailleurs parvenue au bout de cette tâche. Où est donc, dans tout cela, ce qui distingue essentiellement un Suisse, français, allemand ou italien, d'un Français de France, d'un Allemand d'Allemagne ou d'un Italien d'Italie? La Suisse a eu le mérite incomparable de poser les principes de l'armée de milice; il n'est pas surprenant qu'elle ne soit pas encore parvenue à la perfection absolue au bout de 25 ans. Profitons de son expérience. Quelques charges de plus que nous demandions d'ailleurs à nos populations, elles en supporteront moins qu'aujourd'hui. Et quand nous aurons imité la Suisse, en ne demandant à nos troupiers que ce qui est réellement « utile », nous aussi, nous aurons une armée d'une « supériorité indiscutable »!

Il faut citer encore l'épisode de la mobilisation du 13e bataillon de fusiliers, que rapporte l'auteur de cet article. L'été dernier, une grève de maçons avait dégénéré, à Genève, en troubles que la police était impuissante à réprimer. Un matin, des affiches furent apposées

par l'autorité cantonale, mobilisant ce bataillon ; *l'après-midi même*, il était à la caserne, encadré, *prêt à partir en campagne*. Il était venu plus de 800 hommes, l'effectif réglementaire du bataillon étant de 757. « Point à noter, *un tiers* des miliciens appelés étaient des grévistes convaincus. Eh bien, si étrange que cela paraisse, il n'y eut qu'un cas de rébellion. Un instituteur socialiste fut le seul à refuser d'obéir à la convocation (1). En revêtant la tunique, les autres ne voulurent plus se souvenir que d'une chose, qu'ils étaient citoyens suisses. »

Voici, enfin, des appréciations émises à la suite des grandes manœuvres suisses de 1894, 1896 et 1897.

Après avoir suivi, comme attaché militaire, les manœuvres de 1894, le capitaine d'état-major autrichien Edler von Mannsau disait, dans une conférence, aux officiers de la garnison de Vienne :

Sous la protection de montagnes en partie infranchissables et confiante dans les armes excellentes que les Suisses savent si bien manier (3000 sociétés de tir avec environ 160 000 membres), la Confédération peut se passer d'une armée permanente, car ses conscrits admirablement doués possèdent, au moment de leur incorporation, quantité de notions que d'autres sont obligés d'acquérir au régiment.

Un fait de grande importance est qu'on mobilise chaque année environ le quart de l'armée de campagne — toutes les unités de combat, ainsi que les services auxiliaires et les trains, étant mises sur le pied de guerre à chaque rassemblement de troupes.

Chaque combattant conserve chez lui en temps de paix tout son équipement, ses armes et une partie de ses munitions; le cavalier détient même son cheval. Aussi, admet-on que l'élite, c'est-à-dire l'armée de campagne, serait *concentrée en cinq ou six jours*, et le landsturm, qui doit occuper les frontières, en *douze heures*...

En terminant, le conférencier exprimait la conviction que l'armée fédérale est parfaitement à la hauteur de sa tâche défensive, mais que, si la Suisse voulait atteindre ses buts politiques au moyen de l'offensive, elle devrait constituer une armée permanente, à l'exemple des autres puissances.

Suivant la remarque de M. Bebel (2), à qui j'emprunte cette citation, on reconnaît à cette conclusion le militaire professionnel; le capitaine von Mannsau oublie, en effet, que la politique suisse n'a pas de ces visées criminelles et se borne à ce qui devrait être aussi le seul objectif de la politique des autres puissances : repousser toute attaque dirigée contre le territoire national.

Cet argument, il est vrai, ne suffit pas : c'est parce que beaucoup d'entre eux tendent trop à tabler sur ce qui « devrait être », que les les partisans de la paix internationale s'entendent constamment traiter de rêveurs. Ce qu'il faut ajouter, c'est que tous les gouvernements affirment à tout propos, et hors de propos, que leur seul souci est

(1) Il est utile de mentionner à ce propos que les socialistes sont nombreux à Genève ; les autres ont marché avec leur bataillon.

(2) *Nicht stehendes Heer, sondern Volkswehr!* Stuttgart, Dietz, 1898.

celui de la défense nationale ; c'est que cette affirmation leur est imposée par la répulsion notoire des peuples pour la guerre ; c'est, enfin, qu'il est temps qu'ils mettent d'accord leurs actes avec leurs paroles, et leur politique avec les besoins et la volonté des peuples.

Quant à l'éloge que le capitaine consacre en débutant aux conscrits suisses, on y retrouve le singulier défaut de raisonnement que nous avons relevé dans l'article de la *Revue Bleue*. La supériorité que tout le monde accorde aux conscrits suisses ne leur est pas innée ; elle tient simplement à l'instruction qu'ils ont reçue dans leur enfance. Il n'y a donc qu'à imiter au dehors, et, si possible, à surpasser ce qui se fait en Suisse.

Et, en vérité, on se demande à quoi il sert de faire étudier avec tant de soin les armées étrangères, si l'on ne tire aucun profit des renseignements ainsi recueillis. On sait, par exemple, que les conscrits suisses sont plus avancés, avant même d'être incorporés, que ceux de tout autre pays — ce qui, sans même aller jusqu'à l'adoption des milices, permettrait de réduire considérablement les charges militaires : on sait que cette armée est capable de se mobiliser et de se concentrer en moins d'une semaine, résultat dont on est bien loin partout ailleurs ; on sait que son landsturm de couverture est capable de garnir la frontière en douze heures ; et des institutions aussi admirables ne sont pas aussitôt adaptées aux autres armées ! N'y a-t-il pas là une coupable incurie de la part de ceux qui ont charge de la défense nationale, et qui épuisent leur pays pour obtenir de moindres résultats ?

Voici maintenant le témoignage d'un officier général français. A l'issue des manœuvres fédérales de 1896, le général Brunet prononça les paroles suivantes, auxquelles on ne saurait prêter trop d'attention (1) :

La réputation de l'armée fédérale n'est pas à faire ; et, depuis longtemps, ses institutions militaires tiennent, à côté des institutions des grandes armées européennes, une place unique et dont votre pays peut concevoir une légitime satisfaction ; il n'est pas, en effet, d'institutions qui excitent davantage, d'abord la *surprise*, puis l'*attention* et enfin le *respect* de tous ceux qui les étudient et qui croient les bien connaître. Et pourquoi ne dirai-je pas qu'il s'y ajoute un sentiment de regret, oui, de regret — que ce mot ne vous inquiète pas — du regret que chacun de vos voisins ne peut se défendre d'éprouver quand, faisant un retour sur les difficultés que les conditions de l'existence des énormes armées modernes font à toutes les grandes nations, il constate *avec quelle sagesse et avec quel succès, seule en Europe, la Suisse a su trouver la solution de ce problème que tous cherchent en vain : armer tous ses enfants et faire que chaque citoyen donne un soldat à son pays, sans que ce soldat enlève à son pays un seul citoyen.*

... Nous avons pu apprécier de nos yeux les effets remarquables de votre méthode et de vos procédés d'instruction si bien adaptés au tempérament de vos jeunes gens. Nous les avons vus bien vêtus, bien armés, bien équipés, pourvus d'un matériel de choix, marcher et combattre en silence, avec ordre, sans confusion et sans hésitation. Et alors nous avons compris combien, à

(1) *Journal de Genève*, 16 septembre 1896.

juste titre, la Suisse est fière de son armée, l'affection dont elle l'entoure et la confiance qu'elle met en elle.

Enfin, le *Times* avait envoyé aux manœuvres suisses de 1897 un correspondant compétent, qui écrivit :

Il est impossible de parler de l'armée suisse sans risquer de paraître trop louangeur à ceux qui n'ont pas eu l'occasion de constater de quoi elle est capable. Je ne soutiendrais pas que, dans tous ses détails, elle soit parfaite ou aussi bonne que l'armée allemande ou la française; mais je prétends, sans hésiter, que, dans son ensemble, elle mérite bien d'être comparée aux meilleures forces du continent. Ainsi considérée, c'est-à-dire dans son ensemble, elle est même *supérieure à toutes les autres troupes européennes*. Et j'ajoute qu'à ma connaissance *aucun autre Etat ne serait capable* de mobiliser tous les ans le quart de son armée dans les conditions de la guerre. Ce fait est particulièrement important en ce qui concerne l'état-major.

La bonne volonté et l'intérêt que la population des campagnes témoignent aux troupes sont absolument étonnantes; ainsi, dans les exercices de fortification, les habitants leur apportent et remportent leurs outils agricoles, de la manière la plus cordiale. On ne verrait cela en aucun autre pays.

Aucune autre armée ne serait en état de réaliser, dans ses manœuvres, une image plus fidèle de la guerre.

Et après avoir raconté avec un véritable enthousiasme divers épisodes de manœuvres, le correspondant conclut :

Il n'y a certainement pas une armée au monde qui puisse amener un Anglais à des réflexions plus sérieuses. S'il prend fantaisie à un officier anglais d'assister à ses manœuvres, il peut être assuré d'y trouver un bon accueil. En la voyant à l'œuvre, il ne sera pas tenté de se demander, comme ailleurs, si elle n'impose pas au pays des charges écrasantes. Nulle part, il ne trouvera un patriotisme et une abnégation plus sincères que dans les rangs de cette armée, dont la fière devise est : Tous pour un, un pour tous!

En regard de ce jugement, M. Bebel cite ceux qui furent portés sur les manœuvres allemandes de 1897, où l'on renouvela les fautes tactiques de la bataille de Saint-Privat, en faisant exécuter des attaques qui auraient entraîné la destruction complète de la troupe assaillante; où des unités d'infanterie et de cavalerie se promenaient tout tranquillement sous le feu le plus violent, comme lors de la fameuse charge de cavalerie conduite par l'empereur lui-même à Koppenheim; où enfin le général Haeseler tira la morale de cette invraisemblable « bravoure » des troupes, en demandant : « Mais qui donc restera pour enterrer les morts? »

Ces manœuvres dans le grand style, écrivait à ce propos un militaire dans la *Gazette de Francfort*, donnent aux officiers une idée fausse du combat. Elles n'ont aucune valeur pratique, et ne constituent que de brillants spectacles, coûtant annuellement des millions dont on ne saura jamais la somme.

Voilà des choses que personne n'a jamais dites de l'armée suisse.

Et, bien entendu, elles ne s'appliquent pas à la seule armée allemande. J'ai reproduit des jugements portés sur des manœuvres exécutées par cette dernière, simplement pour ne pas permettre à nos chauvins d'employer ici le procédé qui consiste à accuser de dénigre-

ment systématique et antipatriotique ceux qui signalent dans l'organisation militaire des points faibles à améliorer. Je me bornerai donc à indiquer une différence, qui empêche d'appliquer ces jugements tels quels à l'armée française : c'est que nous n'avons pas de jeune empereur pour mener nos escadrons à une mort inutile.

Mais, après tout, d'autres s'en chargeront peut-être.

En ce qui concerne notre armée, d'ailleurs, c'est le ministère de la guerre lui-même qui peut nous fournir un point de comparaison intéressant. Voici, en effet, une note officieuse qui a fait le tour de la presse l'été dernier :

On communique au ministère de la guerre qu'aucune autorisation spéciale ne sera accordée pour suivre les grandes manœuvres des 3e et 6e corps d'armée. *Ces manœuvres auront donc un caractère confidentiel.*

Placées sous la haute direction du général Jamont — successeur, comme on sait, du général Saussier à la tête du Conseil supérieur de la guerre — elles serviront à préparer les nouvelles modifications qui doivent être introduites dans le service en campagne, pour tenir compte de la nouvelle transformation de l'artillerie allemande.

Faites dans un but purement technique, sans apparat, elles n'auront pour témoins que les sommités militaires compétentes (1).

Vraiment, le rédacteur de cette note aurait dû, avant de l'écrire, songer au discrédit qu'il allait jeter involontairement sur nos institutions militaires!

Je n'insisterai pas sur l'étrangeté de l'idée consistant à vouloir faire exécuter à deux corps d'armée des « manœuvres confidentielles ». Croire qu'il est possible de dissimuler de semblables rassemblements de troupes, et l'annoncer de manière à donner rendez-vous sur le terrain à ceux-là précisément qu'on en veut écarter, voilà qui est d'une jolie naïveté!

Mais quel est l'officier suisse qui n'aura pas souri à l'annonce de ces manœuvres « faites dans un but purement technique, sans aucun apparat »?

En Suisse, on ne fait *que* « des manœuvres purement techniques, sans aucun apparat ».

En résumé, je me bornerai, en ce qui concerne l'instruction de l'armée suisse, à demander à ceux qui la prennent pour une garde nationale :

Quelle est l'armée dans laquelle tous les hommes valides du pays sont instruits, sans aucune exception, chacun exclusivement en vue de la tâche bien déterminée qu'il aura à accomplir en cas de guerre, et par les soins des chefs mêmes qui le commanderaient à la guerre?

Quelle est l'armée dans laquelle cette fixité de la composition des unités est telle qu'elle s'étend jusqu'aux chevaux de la cavalerie, chaque cavalier étant détenteur de son cheval d'armes pendant toute la durée de ses obligations militaires?

(1) *Le Temps*, du 21 août 1898.

Quelle est l'armée dont les cadres n'ont jamais à s'occuper d'autre chose que de la préparation à la guerre?

Quelle est l'armée dont les cadres n'ont jamais à commander — n'ont même jamais vu — que des unités au complet de guerre, et composées précisément des hommes qu'ils emmèneraient en campagne?

Quel est le pays qui est en état de mobiliser chaque année, dans ces conditions, la moitié de son armée active, composée de 12 ou 13 classes de recrutement, et le quart de sa landwehr, composée des 12 classes suivantes; la moitié de l'élite mobilisée (soit le quart de l'armée active), faisant des manœuvres de corps d'armée, et l'autre moitié, des manœuvres de division?

J'ajouterai encore cette remarque :

On a vu plus haut que la Suisse a précédé de dix-huit ans la France et l'Allemagne dans l'emploi du fusil à répétition.

Toutefois, dix ans plus tard, en 1878, on donna une arme analogue (le fusil Kropatchek) à nos équipages de la flotte. Et, à la même époque, on nous enseignait, dans les écoles militaires, que l'emploi du fusil à répétition ne pouvait pas être généralisé, une arme de ce genre ne convenant qu'à des troupes d'une valeur aussi exceptionnelle que l'infanterie suisse ou les fusiliers-marins.

Oui, on nous enseignait cela, sans broncher, sans paraître avoir conscience du camouflet que de semblables paroles infligeaient à notre organisation militaire!

Or, on était encore, à cette époque, au début de la période de réorganisation qui a véritablement marqué la naissance de l'armée fédérale; car cette dernière est aux milices d'avant 1874 ce qu'une armée véritable est à une garde nationale. Et les progrès faits, depuis lors, sur tous les domaines, sont prodigieux.

Eh bien, en proposant de remplacer notre armée par une milice à la mode suisse, ce que j'ai en vue, c'est l'organisation d'une puissance militaire *supérieure à la milice suisse actuelle*. Car cette dernière, si remarquable qu'elle soit, n'est pas encore le dernier mot de ce qu'on peut attendre du système.

Avant 1870, la Suisse, n'ayant aucune raison de supposer qu'une grande guerre pût éclater à ses frontières et considérant sa neutralité comme efficacement garantie par les puissances, pouvait se contenter d'une organisation rudimentaire, d'une sorte de garde nationale; et, en fait, les dépenses militaires de la Confédération n'étaient pas, à cette époque, le quart de ce qu'elles sont aujourd'hui. Mais, quand le triomphe de la politique bismarckienne vint abolir tout sentiment de sécurité internationale, la Suisse se vit en danger d'être envahie par l'une ou l'autre des quatre puissances, prêtes à en venir aux mains, qui l'entourent; elle fut donc amenée à pourvoir elle-même, et sérieusement, à la défense de son territoire. Elle s'y appliqua avec un admirable esprit de suite, sans toucher à l'esprit de ses institutions, dont il ne s'agissait que d'améliorer l'application.

Mais il est certain qu'elle n'est pas encore parvenue à tirer de ces institutions tout ce qu'elles peuvent donner, tant en raison des résistances du particularisme cantonal, que parce qu'il était indispensable de graduer les sacrifices financiers demandés au pays.

Or, nous, c'est la marche inverse que nous avons à suivre. En ramenant notre état militaire de celui d'une armée permanente à celui d'une milice, il ne tient qu'à nous de nous arrêter, non au point où l'armée suisse en est actuellement, mais *à celui vers lequel elle tend.* En imposant au pays le maximum des charges correspondant à l'idée de milice, nous serons encore tellement au-dessous de ce qu'il supporte aujourd'hui, que ces charges, encore excessives aux yeux des Suisses, apparaîtront à notre population comme un soulagement énorme et inespéré.

Par là, il est aisé de répondre à ceux qui, dans l'armée suisse, ne veulent voir que ses légères imperfections, pourtant compensées par des qualités incomparables. Il ne tient qu'à nous de faire mieux, de faire absolument bien, et de nous procurer ainsi, avec un grand allégement de nos charges militaires, une puissance défensive qui rende la patrie inviolable.

GASTON MOCH

Les Tristesses de l'Amour

Christine d'Ambre appartint à Bertrand Dessein. Elle ne professait pas la fidélité. Il ne s'occupait pas des aboutissants de ses congénères. Il l'avait trouvée appétissante ; il y avait mangé. Elle s'était défendue pour la forme comme une anguille décapitée qu'on écorche.

L'histoire de Christine d'Ambre était des plus savoureuses.

Son excuse importait : elle ne s'était jamais donnée à des hommes vicieux par entraînement et par goût.

Elle en avait connu de toutes les couleurs. Déflorée à seize ans par un académicien, ami de sa famille, qui, ému sur le tard par les traductions de Théocrite et les exploits de Penthésilée, reine des Amazones, expliquait aux fillettes les leçons de choses de l'Anthologie, — elle avait sucé les prâlines de ce bonze. Chaperon Rouge qui avait été dévoré par le loup.

Née dans le vice comme dans un fromage, rat aux dents pointues, elle y avait creusé son trou.

N'inférez pas de là qu'elle était dépourvue de saine doctrine. Elle vous eût répété que Xénophanes et son disciple Empédocles se lamentaient déjà sur la fragilité de la vie humaine et l'incertitude de la connaissance, et que, d'après Cabanis, la pensée étant une sécrétion du cerveau, il ne convenait pas de s'en faire de la bile.

Les Grecs disaient qu'Alexandre alla jusqu'au Chaos. Christine d'Ambre était allée encore plus loin. Elle avait pénétré, sous la conduite du docte académicien, justement célèbre pour ses discours sur les prix de vertus (vous ne devinerez pas qui), dans les coulisses de l'Opéra. Les habitués de cet établissement lui débitèrent des horreurs à l'évanouir. Au contraire, elle les écouta avec candeur. Elle dut à ces messieurs de comprendre l'impudeur, huile qui graisse les ressorts criards.

Dans ses fresques, Michel-Ange mit le cardinal qui l'avait offensé rôtir sur une montagne de diables.

Christine d'Ambre suivit cet exemple. Elle se vengea de ses amants en les faisant rôtir à petit feu devant son mépris. L'académicien mourut d'une hémiplégie à la suite d'une colère qu'elle avait provoquée par sa façon de renifler, en l'imitant.

Majeure, elle quitta les siens. Elle se corrompit le cœur avec hardiesse, de parti pris. Dans ses pires débauches, elle ne perdait pas de

vue le plan qu'elle s'était tracé. Pour se faire du tort, par humiliation, elle eût avalé de la cendre. Elle désirait s'éclairer sur la capacité de l'âme humaine, la somme d'ignominies qu'elle pouvait contenir, sans se briser. Vase d'expériences dangereuses, elle résista aux explosions et ne se fêla pas.

Malgré d'invraisemblables clowneries sentimentales, elle ne disloqua pas sa conscience! Cherchant à sortir d'elle, à se répandre dans l'impersonnel, elle n'y réussit pas. Allant à l'encontre de toutes les opinions, piétinant religions et respect, elle ne dépouilla pas la misérable friperie que les siècles précédents lui avaient repassée. Elle resta avec sa beauté.

A multis animalibus decore vincimur. Plusieurs animaux nous surpassent en beauté. Ainsi s'exprime Sénèque. La beauté de Christine d'Ambre tenait de la chouette et de la belette; rapace et fouineuse, plus éclatante la nuit, elle dévorait dans son rayon les insectes et les larves nuisibles.

Son attraction s'exerçait principalement sur les gendelettres. Lorsqu'elle mourra, nous publierons les lettres que lui envoyèrent un grand nombre de nos contemporains. On y trouvera des contradictions formelles entre les théories professées « ex cathedra » et l'application des sens.

Elle bouleversa un des esprits de ce temps, remarquable entre les autres par le sérieux et son élévation. Nous le nommerons Henri Perceneige. Pour expliquer l'influence d'un génie artistique ou politique sur une époque, il était incomparable. Son intelligence saisissait les rapports éloignés, les liait avec force et dextérité. Malheureusement, il était convaincu. Quelques idées dirigeantes formaient carcasse au savant édifice de son talent; elles disparues, il était perdu. Christine d'Ambre souffla dessus.

Henri Perceneige devait faillir. Le rêve, qui hanta bien des adolescents, de concilier l'éthique et l'esthétique, de confondre les préceptes moraux avec les subtilités de l'entendement, d'ordonner la beauté d'après les règles catholiques, de répandre l'amour dans la science — le guidait aveuglément. Il avait vécu à peu près chaste. Avec quel remords il avait aimé une femme honnête qui trompait!

Christine l'entoura de miasmes délétères. Elle le prit par son point le plus sensible : le culte de l'intelligence. Endiablée, espiègle, quelquefois ordurière, elle lui jeta à la face le reproche de sa naïveté. Dans leurs discussions, elle triomphait par son impertinence, par la violence de son goût. Son élégance personnelle prima celle du jeune homme, niaise d'être didactique.

— Comment! lui répétait-elle, vous faites métier de tirer des lois et des aphorismes des mœurs actuelles et vous ne vous conduisez pas avec scélératesse! Mais, mon cher, quand je marchais à quatre pattes, écrasant mes poupées, j'étais plus renseignée que vous ne l'êtes... Je

possédais déjà la réalité. Tandis que vous, maintenant, vous voudriez imposer vos concepts rigides aux lianes des forêts !

Elle concluait par ces termes polissons : « En fait de cabinet de travail, je préfère le water-closet. Le papier n'a qu'un bon usage ; le meilleur est celui de soie. »

Après son cerveau, elle lui mangea la moelle. Epris de vérités idéologiques, féroce en utopie, Henri Perceneige, au demeurant, était le garçon le plus tendre qui fût. Efféminé de figure par l'étude et la réflexion, poli par le frottement de passions ingénieuses, beyliste sans griffes, il ne se défendait pas contre les palpitations de son cœur, palpitations qui le secouaient parfois comme une feuille.

Christine d'Ambre le possédait, démon qui lui avait ravi son libre arbitre. Ayant péché par excès de piété envers l'humanité, Henri Perceneige était tombé plus bas qu'un autre.

Il entra chez les Chartreux. Lorsqu'elle jugea l'avoir suffisamment renseigné sur ses défauts, elle le pria de s'abstenir de ses visites. Rejeté hors de l'amour, démoli de son mandarinat, il embrassa la foi.

Ainsi Christine d'Ambre, Poire d'Ambrette, comme l'appelaient ses intimes, était un instrument de perfection. Elle humiliait l'orgueil des analystes. Elle ne se plaisait vraiment qu'avec les simples d'esprit. L'amant qu'elle apprécia fut un bûcheron de la forêt de Lyons, en Normandie, où elle résidait en été, et qui ne lui parla pas. Il la renversait et il en prenait tout son saoul, sans broncher. Il se mouchait avec les doigts et s'essuyait après ses robes. Des chevreuils s'avançaient jusqu'auprès d'eux, les oreilles curieuses, sur trois pattes, l'autre prête à partir. C'était, au matin, dans des allées profondes où le brouillard formait des voûtes. L'air dormait encore. Des stalactites de soleil pendaient dans l'ombre...

Matinées délicieuses où il était bien inutile de s'épuiser en prétentions !

Esope vit son maître pisser en se promenant. « Quoi donc, fit-il, nous faudra-t-il... en courant ? » Christine d'Ambre en prenait tout à son aise.

Un jour, elle assistait, à l'Opéra, dans une loge, à la représentation de Lohengrin. Derrière elle était caché un prince étranger, mais très parisien. « Lohengrin, son cygne, le Graal, s'écria-t-elle, en musique, je n'y contredis pas. La fable analogue du Corbeau et du Renard est plus concise. Cependant il est immoral de vouloir s'épiler partout. Cet énergumène de Lohengrin devrait être emprisonné. »

Elle n'attendait plus des impressions ignorées. L'amour lui était connu dans ses larges lignes. D'un amant à l'autre, elle ne trouvait pas de variété. Les quelques différences qu'elle remarquait, différences de procédés et d'éloquence, ne la touchaient pas.

Elle s'était figuré que Bertrand Dessein lui serait une proie aussi

docile que les autres. Elle lui résista longtemps. Il la rencontrait aux soirées de son patron, Me Le Bigre d'Avalanche. Soirées très fréquentées, amusantes et libres. La fille de la maison aurait réconcilié des morts par son entrain. Georges Caprice y passait de temps en temps.

Bertrand Dessein était féru de Christine. Il s'était juré de s'en emparer. Le dédain protecteur dont elle le couvrit, dès qu'il se déclara, excita son amour-propre. Il se promit de s'en venger, plus tard. La beauté de Christine, beauté qu'il jugeait accomplie, le déchirait d'envie. Il ne l'aimait déjà pas avant que de songer à elle. Le plaisir seul de la victoire le tentait. Dans l'amour, il ne prisait que la lutte.

Christine fut choquée de l'ostentation qu'il mit à la rechercher. Il réussit à attirer son attention. Ses insistances la lassèrent et la soumirent. Elle lui accorda certains moments. Son esprit d'entreprise la déconcerta. Personne ne l'avait brusquée de cette façon. Elle avait pensé que les arêtes dures de sa physionomie, d'ailleurs caractéristique et énergique, signalaient un bas aventurier ou un gentilhomme décavé ; elle reconnut son erreur : il se fichait d'elle dans ses déclarations. Elle se piqua au jeu.

La misère de nos passions tient du miracle. Notre conscience est ordonnée pour contenir la plus grande quantité de contradictions possible. Ceux qui se plaignent de souffrir montrent de l'ingratitude ; ils ne connaissent pas le bonheur. L'amour voisine avec la supercherie. Les électricités de noms opposés s'attirent.

Christine consentit à recevoir Bertrand Dessein.

A l'abord, sa froideur la surprit. Elle l'engagea à se départir de cette attitude d'enterrement. Il feignit d'être embarrassé et de ne pas oser s'approcher d'elle afin de ne pas perdre contenance. Elle soupçonna son audace, le pria, néanmoins, de s'asseoir à côté d'elle et de causer.

Elle semblait à mille lieues du péril naissant. Comme elle se baissait pour enlever un fil de sa robe, il la saisit et l'enveloppa. Avant qu'elle eût pu s'ébattre, il ne lui restait plus rien à cacher. Furieuse de n'avoir pas été mieux consultée, de n'avoir pas été prévenue, elle regimba, cherchant à glisser de l'embrassement. Il la maîtrisa de ses poignets solides. Elle dut même entrer dans le mouvement et participer du dénouement. Elle retira ses lèvres des siennes en dernier.

— « Madame, fit alors Bertrand Dessein, réparant son désordre, je vous loue de l'indifférence avec laquelle vous vous y prenez. Votre esprit ne se rencontre pas dans votre culotte ; vous ne le prodiguez pas ailleurs que dans votre cervelle. Mais vous êtes plus admirable ainsi sous ces deux aspects nettement séparés, immobile par le haut, mobile par le bas, clairvoyante et passionnée. »

Elle l'aima de tout le mépris dont il la rétribuait. Sa joie fut sans pareille d'être aimée avec haine.

Bertrand Dessein ne la haïssait pas, en réalité, car elle se pliait à ses volontés. Au moindre dissentiment, il se fâchait.

Elle devint jalouse d'une jalousie torturante. S'était-elle assez moquée de la jalousie alors qu'elle triomphait ! Avec quelle hauteur elle parlait des femmes qui s'attachaient à quelqu'un !

Elle était jalouse et elle n'osait pas se plaindre. A chaque scène qu'elle préparait, il faisait mine de s'en aller ; elle le retenait. « Je ne veux pas assister à de telles comédies, répétait-il ; tu pleures et tu t'actionnes pour m'imposer tes mensonges. Tu ne penses pas un seul mot de tes importunes récriminations. Je préfère que tu te taises. Si je te trompais, tu l'ignorerais. » Elle obéissait. Sa peine se doublait de son silence.

Les défauts de Bertrand Dessein ne lui échappaient pas. Il s'en était expliqué lui-même, trouvant qu'elle le vantait en termes trop pompeux.

— « Je manque de cœur, lui avait-il confessé, ou plutôt, si j'ai un cœur, il ne compatit pas et ne défaille pas à la pantomime des singes que nous sommes. Cette absence de tendresse n'est pas compensée en moi par d'autres qualités. Je ne m'exerce à aucune. Mes connaissances sont bornées. Je travaille avec dégoût. Je ne m'estime pas. Ni le courage, ni l'intelligence (j'entends par là, la faculté médiocre de saisir le rapport des causes et des effets) — ne me tentent. »

Christine le peignait dans sa pensée sous des couleurs encore plus repoussantes. Elle lui savait gré de l'horreur qu'il lui causait. Autant ses précédents amants lui avaient déplu, en chargeant la vie d'ornements postiches, en sucrant la sauce, autant Bertrand lui plaisait, en acceptant crânement de s'abreuver de fiel, en ne supportant aucune étrangeté, en dédaignant tout artifice.

Henri Perceneige l'avait navrée par sa fadeur sentimentale en laquelle il s'efforçait de maintenir une sorte de distinction arbitraire. Elle s'était adressée à lui parce qu'il représentait un type d'éducation doctrinale. Il s'était déficelé, paquet serré, mais mal.

Trompée dans sa recherche de l'homme, drapeau d'un idéal magistral, œcuménique, lasse des prétentions aux différences systématiques des célébrités de tous les genres, art, commerce, science, elle s'était arrêtée à admirer désespérément les vices de formes avec Bertrand Dessein.

Il lui faisait manger de la viande fraîche, au lieu de la bourrer de babas, d'éclairs, de cette pâtisserie nauséeuse des dîners d'apparat où l'on bâille après un peu de vinaigre et de moutarde.

Impératif, méchant, il la châtiait. Elle baisait la main qui la frappait (plus par principe que par emportement et sans cris) avec une chaleur implorante, caresse si vive à ses nerfs qu'elle n'en avait pas imaginé le bienfait !

Bertrand Dessein, illustre inconnu à cette date, avait supplanté auprès de Christine d'Ambre les personnages dont la gloire retentissait, qui attendaient ses faveurs. Elle n'eût eu qu'à s'incliner pour ramasser des fleurs délicates et odorantes, les épingler à son corsage. Elle choisit la pomme, une pomme de reinette, marquetée de rouge et de gris, coriace et éthérée.

A eux deux, ils avaient revisé le classement des individus. Ils avaient préféré le tempérament au talent.

« Ma seule noblesse est la canaille des faubourgs ! » s'écria Napoléon en 1814.

— « Il faudra que je te fasse connaître mon ami Georges Caprice, dit Bertrand à Christine, une nuit qu'elle ne dormait pas, étant trop fatiguée. Il t'apprendra à danser dans ton lit et à t'arc-bouter ! En ce moment-ci, il empoisonne d'amour une de ses maîtresses qui en meurt. Il ne m'a pas fourni la recette.

EUGÈNE VERNON

Herméros

I

Je bercerai l'Amour comme on berce un enfant,
Et de le voir dormir mon cœur simple rira.

Je faucherai l'Amour comme on fauche les seigles,
Généreuse moisson dont le Soleil rira.

L'Amour viendra vers moi comme vers une tombe,
Et dans mon cœur comme un mort s'ensevelira.

O poussière d'amour en ce cœur qui battit,
O cœur, tombe d'amour où nul ne pleurera...

II

Comme un cygne très blanc sur la grève endormi,
Toute une nuit la Mort sur mon sein a dormi.
Toute une nuit j'ai cru que c'était mon amante,
Et je l'ai caressée ainsi que mon amante.
Le matin j'ai dit au Soleil :
— J'ai dormi avec mon amante !
Et le Soleil m'a répondu :
— Ton amante, c'était la Mort, c'était la Mort !

III

Tu partis un matin
Toute rose d'aurore,
En chantant des chansons
Dont mon cœur vibre encore.

Tu partis, et la mer,
Rose de ta splendeur,
A tes pieds clairs offrait
Sa plaine de lumière.

L'étoile du matin
Se fanait dans le ciel :
Tu partais en chantant,
Le doigt levé vers elle...

IV

L'horizon est teinté de rose,
Et le soleil comme une rose
Va surgir à l'horizon.

Ton âme au soleil s'ouvrira
Comme une rose,
Et mon âme dans ton âme comme une rose
Se jettera.

La vie nous offre sa douceur comme une rose.
Pour nous abîmer dans son sein
La tombe fleurira comme une rose.

V

Un soir viendra
Où tu regretteras
La paix des soirs.
Un soir viendra
Sans étoiles du soir.
Le ciel sera
Le désolé miroir
De ton cœur sans espoir.

Tu pleureras
Un soir.

Et tu verras
Comme des spectres noirs,
Les nuages épars
Peupler les plaines noires,
Et tu verras,
Comme des spectres noirs
Tendant vers toi les bras,
Autour de toi s'asseoir
Tes souvenirs épars.

Le vent s'élèvera,
Et la cohorte
Des feuilles mortes
T'assiégera.

Un soir
Tu pleureras.

VI

— Ah, d'un pic solitaire et formidable, choir
En un abîme inexploré de désespoir,
Cela satisferait peut-être ton orgueil ?
Et je t'en loue.

Mais trébucher un soir d'ivresse sur le seuil
De ta porte, et glisser malgré toi dans la boue ?
Si c'est là ton souhait, n'aie crainte de le dire :
Je t'en admire. —

Le démon qui me parle est si beau que j'en pleure :
— Un seul baiser de ta bouche ! Après, que je meure ! —
Mais le démon a ri. Ses ailes éployées,
D'ombre ont noyé

Mon être. Et sais-je si je tombe à l'abîme, ou,
Misérable et souillé, si je gis dans la boue...

VII

J'hésite si c'est toi qu'il faut que je rejoigne,
Être qui dans la nuit t'immatérialises.

Ta beauté croît à mesure que tu t'éloignes ;
Au gré de mes désirs ta forme m'est soumise.

Ne te retourne point, car j'ai vu ton visage,
Et ne t'arrête point puisque je te possède.

De ce que tu passas, la nuit sera plus tiède.

Sur mon âme penché je suivrai ton sillage,
Tant qu'il s'efface, tant qu'une voile nouvelle
Eclose à l'horizon de mon âme infidèle...

VIII

L'être que seul j'aimai, pour me porter malheur,
Comme un miroir fatal s'est brisé dans mon cœur.
Eparpillé dans les innombrables fragments,
C'est lui que je revois, lui dont je suis l'amant.

— Ah, honte ! Tant d'amours qui vers un seul convergent !

Narcisse infatigable, au bord de quelle berge
Pour contempler, invariable, quelle image
Mobile, t'assieds-tu sous quel triste feuillage ?

Voici que les lauriers pleurent au fil de l'eau,
Et des sanglots légers ont parcouru le flot
Où des étoiles débiles se sont perdues.
Toi qui te regardais, tu ne les as point vues :

Narcisse! dont le cœur est un miroir brisé.
Et toute la nature et tous s'y sont mirés.

IX

Tu naissais. L'aube était pleine d'incertitude.
Pâle d'un long sommeil la mer se réveillait.
Sur l'eau ridée un blanc navire appareillait.

A mon âme inquiète offrant ta quiétude,
Tu vins vers moi, légère et triste, et souveraine,
Ah! de quel Océan quelle Anadyomène?

Tes mains chastes se croisaient sur ton sein; et nue,
Des perles à ton cou, l'écume à tes cheveux,
L'immensité du ciel emprise dans tes yeux,

A mon désir craintif déesse dévolue,
Tu te dressais, humble et superbe, inespérée.
De l'horizon jaillit une flèche dorée.

Elle frappa ta nuque, et ta chair fut vivante.
Ta bouche harmonieuse au baiser s'entr'ouvrit :
Ecume ou marbre, ô rêve, ô femme que j'enfante,

Par qui dans mes débiles bras l'amour a ri!

X

Je ne sais si tu vis ces ailes près de nous.
Pour moi qui entendais leur frémissement doux,
Je n'osais regarder de peur de voir leur ombre;
Et l'ombre de l'Amour est celle de la Mort,
Et notre couche blanche est peut-être une tombe.

L'éternelle chanson nous berce et nous endort.
Qui la chante? Au lent balancement de ces ailes
Dont le jour vient de s'obscurcir, un rythme est né.
Rythme d'amour, de mort? — Quand je t'abandonnai,
J'ai cueilli sur ta lèvre close une asphodèle...

ROBERT SCHEFFER

La Câlineuse [1]

XV

LA GLISSADE

Il n'était bruit, à ce moment, dans le monde des courses, que des « Glares », les magnifiques étalons du Nouveau-Cirque, présentés en liberté par Miss Poppy. Ce succès était-il dû à leurs sauts incroyables, à leurs formes parfaites qui leur valaient l'enthousiasme des artistes et l'attention des éleveurs, ou bien à l'aisance singulièrement hardie de la jeune dresseuse, à la fois svelte et potelée dans sa culotte de soie noire à crevés et ses bottes Bassompierre? Il est à croire que le plaisir qu'on prenait devant eux était fort mélangé. Les cirques ont mille attraits pour les existences actives aussi bien que pour les tranquilles. Les odeurs et les mouvements des bêtes; l'adresse et la force de corps souples, robustes, élégants; le combat, la rivalité, la maîtrise de l'homme, de la femme et de l'animal, entretiennent dans notre civilisation un souvenir utile des sociétés primitives et flattent l'être d'instincts qui demeure en nous en dépit des lois et des morales. Nous serions trop dupés si de temps à autre, sous nos raffinements, nous ne retrouvions, avec une surprise pleine de délices, notre peau naturelle de sauvages.

J'avais vendu mes chevaux en quittant Paris, et je n'en avais pas racheté à mon retour; je m'en sentais très privé et je ne manquais pas les occasions que je trouvais d'en voir. Justement, ce soir-là, mon ami Louis Deshays m'avait donné rendez-vous devant la jolie dresseuse, et, malgré mes préoccupations, ou peut-être à cause d'elles, je m'étais promis d'aller le retrouver.

J'arrivai dans un cirque empli d'ombres et d'agitations muettes. Aux frises seulement et aux balcons du pourtour traînait une lumière fanée de soleil couchant, mais, comme je cherchais à me glisser au milieu de la foule obscure, tout à coup des gerbes lumineuses de roses et de lilas tombent sur l'arène; une galopade affolée, sourde, tourne aux claquements d'un fouet, sous des rayonnements cuivrés, en des incendies rouges; des chevaux passent à côté de moi, s'évanouissent comme des fantômes. J'étais venu trop tard. En un clin d'œil, aux applaudissements des spectateurs, aux colères de l'orchestre, le cirque s'éclaira d'une poussière d'or, trembla sous les enthousiasmes, et j'aperçus, au milieu de l'arène, Miss Poppy, blonde et rose poupée, en culotte bouffante et tout de noir vêtue, qui souriait

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 novembre, 1er et 15 décembre 1898, 1er janvier, 1er et 15 février 1899.

béatement de ses lèvres peintes, de ses yeux agrandis et noircis au crayon, envoyant du bout des ongles, à droite et à gauche, des baisers à la foule.

Aux doigts de l'écuyer qui l'accompagnait, elle s'élança vers la sortie et retomba près de moi sur ses grosses bottes et de tout le poids de ses hanches lourdes. J'entendis un cri, puis la voix de la dresseuse s'éleva, voix enfantine et zézayante qui contrastait avec la force et l'ampleur de sa personne.

— C'est de vot' faut! Pôquoi éttiez-vô su' mon cemin?

Aussitôt se forma autour d'elle un groupe de manteaux amples et parfumés, et de dos poudreux de valets d'écurie.

Louis Deshays, en même temps, venait de m'apparaître, et en lui tendant la main :

— As-tu vu ce qui vient de se passer?

— Oh! ce n'est rien, répondit-il, rien ou peu de chose. Miss Poppy vient de retomber sur les pieds d'une petite danseuse, comme par mégarde. Elle lui a à moitié écrasé le pied. Il paraît que cette chère demoiselle est coutumière de ces maladresses... ou de ces violences. Cela lui arrive presque tous les soirs.

— Mais pourquoi cela?

— Ah! va lui demander. Rivalité, jalousie, est-ce que je sais? Les femmes, et ces femmes-là surtout, ça ne peut jamais se souffrir... Tiens! voici la petite écrasée. Elle va figurer dans la pantomime. La grosse Poppy en estourbirait bien trois comme elle!

— Mon Dieu! fis-je, c'est étonnant comme sa tournure, ses yeux, tout en elle...

— Tu la connais?

— Je ne la connais pas, mais elle ressemble beaucoup...

— A qui donc?

— C'est impossible! Mais regarde si on ne croirait pas voir les yeux de mademoiselle de Requoy.

— Eh bien, elle serait contente si elle savait que tu l'as comparée à une danseuse de cirque.

— Et si c'était elle, pourtant?

— Tu es fou, ma parole! D'abord elle est bien plus petite. Et puis mademoiselle de Requoy est aux Cormiers, en train sans doute de rêver au fiancé. Regarde-la bien. Tu verras qu'elle ne lui ressemble pas du tout. Elle paraît au commencement de la pantomime. Tu vas pouvoir l'examiner à loisir.

Toute une foule, figurant le cortège d'un prince indien, venait d'entrer d'une marche scandée, effarant les yeux d'un chatoiement de soies, de châles multicolores, de parasols fleuris, de voiles amples et flottants. On eût dit des étoffes devenues, par je ne sais quel miracle, vivantes, prenant mille formes bizarres, sans rapport avec le sexe ou la personne humaine, monde créé par la fantaisie d'un costumier, bien en harmonie avec cette salle étrange où les êtres disparaissent dans les jeux de lumière, semblent se fondre avec les boiseries, ne

sont plus qu'un rayonnement de corsage ou une lueur de peau, ou l'éclat brutal d'un plastron.

Du cortège se détachent trois jupes de taffetas pailleté; des bras se tendent dans un enroulement de gaze; des yeux noirs, des bouches d'un rouge de fruit s'offrent sous les tulles. Ce sont, paraît-il, les bayadères. Les bandelettes qui semblent les lier se desserrent : elles vont danser.

Elles dansent les jambes écartées, les yeux perdus, les bras envolés, comme ravies de jouissance. La foule rythme leurs pas d'un bruit de clochettes, tandis qu'un gong de temps à autre lance une note stridente, étouffée par des tambours. Elles se joignent, s'enlacent, se séparent; puis deux d'entre elles étendent le bras, se donnent la main, et, sur ce dossier gracieux, la troisième qui s'approche à reculons et sur la pointe des pieds se renverse, pâmée; les voiles qui recouvrent son front s'écartent et une splendide chevelure blonde jaillit, libre et rayonnante.

Trois nouvelles bayadères avaient surgi pour des danses nouvelles; mais, après des mouvements si mesurés et si harmonieux, on remarqua le sautillement pénible de l'une d'elles, qui semblait boiter. Dans le public, on riait, on s'indignait « qu'un cirque osât exhiber de pareils sujets ».

— Allons! me dit Deshays, est-ce qu'elle lui ressemble?

— Non, fis-je pour être agréable à son obstination.

— Ah! tu vois bien.

Mais il était difficile qu'on pût reconnaître qui que ce fût sous le lourd travestissement qui déguisait les formes, la taille et jusqu'au visage. Cependant je ne regardais qu'elle; je cherchais à rencontrer ses yeux, à lire dans cette physionomie dont le sourire glacé paraissait emprunté comme le costume, et je souffrais à chacun de ses pas de l'effort évident qu'elle faisait pour cacher sa claudication. Elle n'y réussissait point, arrivait à perdre absolument la mesure, heurtait par des pas à contre-temps l'épaule des autres danseuses qui lui lançaient des regards féroces, irritées de voir qu'elle compromettait leur succès. Enfin, elles se retirèrent; la danse m'avait paru d'une longueur exagérée; la petite bayadère en passant auprès de moi, très vite, détourna la tête. Elle se rencontra dans les couloirs avec une vieille dame qui sortait, emmenant une fillette, et elle se rejeta vivement de côté. La vieille dame s'en alla la tête haute, les lèvres pincées, en baissant les yeux.

Louis Deshays me plaisanta sur la manie que j'avais, prétendait-il, de retrouver partout des ressemblances. Est-ce que mademoiselle de Requoy pouvait être dans un cirque! faisait-il.

— Mais qu'y aurait-il là de si extraordinaire? répliquai-je. N'est-ce pas un préjugé qui nous vient des Romains, ce mépris de l'acteur, du bateleur, de l'homme qui montre au public son savoir-faire? Est-ce que toi qui donnes à de grands journaux tes dessins, est-ce que moi qui ai commis un livre autrefois, est-ce qu'une femme qui va

offrir dans une loge ou dans un bal sa beauté à tous les yeux, est-ce qu'un politicien qui affiche sur les murs sa profession de foi, est-ce que tous nous ne sommes pas cabotins ou exhibitionnistes par goût ou par nécessité? Je t'assure qu'il vaut mieux montrer une belle gorge qu'une belle pensée. La foule vous en a plus d'obligeance, car cela lui paraît moins singulier.

— C'est au moins une pensée de Lord Beresford?

— Peut-être. Beresford est un second moi-même.

— Et quand me présentes-tu l'oiseau rare?

— Il s'en va en Chine, dis-je en le quittant. A son retour!

Au fond, j'étais fort troublé. Je n'étais pas sûr d'avoir vu Geneviève; mais je craignais pour elle un malheur, une chute déshonorante; en parlant à Deshays comme je l'avais fait, j'avais surtout voulu établir que je n'en étais pas responsable. Je tenais ainsi à me justifier devant moi-même.

Etais-je donc décidé à m'étourdir, à vouloir oublier tout, et cette pensée de Geneviève avait-elle hâté ma résolution? Le lendemain, j'écrivis à Lord Beresford que je restais en France, et, à Maurice Lefranc, j'annonçai mon arrivée prochaine à Crucy-Lespinoy. Je voulais achever de guérir ma passion par une autre passion et user dans une activité et des soins nouveaux, fussent-ils d'ailleurs inutiles, les mille désirs qui me consumaient.

Je sortais pour faire les divers achats que nécessitait mon départ quand je me rappelai que M. de Requoy devait venir. Tant pis! On lui dira que je suis en voyage. Telle fut ma première idée. Puis le souvenir de Geneviève, la curiosité, l'intérêt qu'elle m'inspirait, m'ont retenu. J'eus tort : presque tous les malheurs qui me sont survenus dans la suite proviennent de cette sortie différée. Et je ne dois pourtant pas les regretter, puisque j'ai eu l'occasion de rendre un grand service.

On sonna. Je me levais déjà pour recevoir mon fantasque ami. Mais ce n'était pas lui.

— Une femme qui prétend connaître monsieur, annonça le valet de chambre.

— Et où est-elle?

— Dans le vestibule. Je ne savais si je devais la faire entrer. Elle est si mal habillée.

— Priez-la d'entrer.

Que vois-je? Oh! je ne m'étais pas trompé la veille. C'était bien elle que j'avais reconnue au cirque. Geneviève m'apparut, mais ce n'était point la Geneviève des Cormiers, la Geneviève qui était venue me surprendre un matin, — il y avait si longtemps déjà! — rieuse, coquette, charmante, avec de naïves et d'audacieuses paroles aux lèvres. Oh! pauvres yeux gros et rouges de larmes, pauvres yeux flétris, sous le petit chapeau de velours vert usé, aux plumes tordues. Elle avait un collet beige vieilli, sali de pluie. Mais c'était son visage qui me saisissait! Si pâle, avec ce ton terreux que donne

la misère. Ah! il semblait bien maintenant qu'elle n'avait plus rien à apprendre de la vie.

Elle entra, sombre et muette, les yeux baissés; puis, comme si elle avait fait un grand effort pour venir et qu'elle fût maintenant à bout de forces, elle se laissa tomber sur un canapé; je lui pris les mains, je lui dis tout ce qu'on peut dire à une malheureuse enfant dont on ne connaît point la peine et pour laquelle on éprouve une réelle affection, mais elle ne me parlait toujours point et elle ne me répondait que par des sanglots. Elle me dit enfin :

— Si vous saviez quelle honte j'éprouve à être ici. Vous m'avez vue hier, d'autres aussi... Ah! à présent, je dois souffrir toutes les humiliations, tous les maux, puisque je n'ai pas le courage de me tuer! Si, c'est ce que je devrais faire. Je n'espère plus rien, allez... que du pain! Car cela est nécessaire quand on manque de résolution comme moi. Soyez bon! Ayez pitié de moi! Je sais beaucoup de petites choses. J'ai appris l'anglais, l'allemand... Arrachez-moi à ma misère. Ne pourrais-je pas trouver une place d'institutrice, de maîtresse de piano? Je viens à vous; je n'aurais osé demander un service à madame de Trémant, aux amies de ma mère. D'ailleurs, elles me l'auraient refusé. Tandis que vous, Herbert, il me semble que vous ne devez pas être trop dur pour moi. Ah! si vous aviez su voir...

Elle reprit avec plus de force :

— Oui, si vous aviez su voir! Mais vous ne comprenez rien, vous autres hommes. Il semble que vous ayez un masque sur le visage pour vous protéger et aussi pour vous empêcher de voir, d'être sensible. Mais laissons cela. Tout cela est fini! Tout cela est passé!

Et comme je détournais la conversation sur les Cormiers, voulant m'épargner des reproches et ne pressentant point les aveux qu'elle allait me faire :

— Ne me parlez pas des Cormiers! Je n'y mettrai plus jamais les pieds, non jamais! Tant que ma mère sera là. J'aimerais mieux mourir de faim. Car il n'y a plus rien de commun entre nous. Mais vous ne savez pas ce qui s'est passé. Vous avez cru ce que je vous ai dit, ce que vous a dit papa, sans en chercher plus long. Je vous avais menti. Vous voulez savoir? A quoi bon? Au surplus, à présent, je puis bien tout vous dire. Je n'ai plus rien à ménager, plus rien à cacher, mon Dieu!

Et comme je lui baisais tendrement les doigts, jolis naguère et maintenant si rugueux, qui avaient, hélas! d'autres occupations que de courir sur un clavier ou de promener un léger pinceau d'aquarelle, elle eut un triste sourire et me dit d'une voix sourde :

— Ils ont voulu me marier. Oh! pas papa. Vous savez bien, papa est indifférent à tout; il ne s'occupe de rien; mais ma mère, madame de Trémant, qui s'était réconciliée avec nous, par intérêt et pour mon malheur. Oui, ils voulaient me marier avec Paul Ancelle. Cet homme-là, voyez-vous, je le déteste, je le hais! Et chaque soir, c'é-

taient des discussions qui se terminaient de la sorte : « Si ce mariage me convient, vous m'obéirez. Une jeune fille de votre âge ne doit pas avoir de volonté. » Papa disait simplement pour arranger les choses : « Ecoute ta mère, mon enfant. Elle connaît, mieux que toi, ton intérêt. Tu la remercieras un jour. — Mais puisque je ne puis souffrir cet homme-là ! » m'écriais-je. Papa, quand il voyait que l'on commençait à se disputer, faisait : « Allons, je monte à mon atelier. » Mais une fois qu'il était parti, ma mère ne ménageait plus rien. Ah ! j'ai souffert aussi là-bas, je vous assure. Elle m'insultait. Une fois elle m'a frappée, elle m'a battue. Alors je suis partie, et pour être sûre que rien ne pourrait me décider à revenir, je suis allée chez vous ce matin-là...

Elle continua :

— Mais vous n'avez pas su voir ! Il ne faut jamais prendre les femmes pour ce qu'elles paraissent. Si je suis venue en folle, mon Dieu, vous me connaissiez déjà, un peu, vous auriez dû vous dire que pour avoir ainsi oublié mon caractère, il s'était passé quelque chose de grave en moi. Ah ! si vous aviez voulu à ce moment-là ! J'avais seulement un peu peur de vous, cela se conçoit, n'est-ce-pas ? et je faisais ma fière, mon indifférente, mais, au fond, je me disais que c'était vous qui deviez me protéger, et il me semblait aussi que cela ne vous déplaisait pas. Là-bas, aux Cormiers, on aurait fini par vous accepter, bien que vous n'ayez pas la fortune d'Ancelle... Mais je m'étais trompée...

— A présent, reprit-elle, comme pour répondre à des paroles qui étaient sur mes lèvres, il est trop tard. Quelques jours après notre visite au Louvre, je battais les rues de Paris, — j'avais dépensé, perdu mon argent, je m'étais fâchée avec mon amie russe, je ne voulais plus vous revoir, et je voulais moins revoir encore ma famille ; je ne savais où aller ; je m'étais assise sur un banc, bien triste : j'avais dîné d'un morceau de pain, un sergent de ville a voulu m'emmener, sous je ne sais quel prétexte, et alors un homme qui passait a pris ma défense, et moi je l'ai suivi, au hasard, sans trop savoir ce que je faisais, où il m'emmenait. J'avais la fièvre, j'avais faim. Je ne réfléchissais guère. Eh bien, je suis tombée par hasard sur un brave homme. Oh ! ce n'est pas un prince, mais j'ai eu de l'amitié pour lui, et puis je l'ai aimé vraiment. Oui, nous avons eu des moments heureux. Je mentirais si je vous disais le contraire. Il gagnait un peu d'argent. Il était écuyer au nouveau Cirque. Mais il a fallu qu'il tombât malade. Il jouait dans la pantomime nautique. Il a attrapé un refroidissement un soir, en sortant de l'eau. Alors c'est moi qui ai dû aller chercher l'argent du ménage. Je m'étais amusée autrefois à apprendre avec ma sœur, des danses exotiques ; cela m'a servi ; on m'a engagée dans la troupe du ballet. D'abord tout allait bien, mais il y a une méchante femme qui m'a prise en grippe ; il paraît qu'elle a connu autrefois mon ami. Il ne se passe point de soir qu'elle ne cherche à me faire du mal. On dit qu'elle veut me tuer. Hier, elle m'a

à moitié estropiée. Je ne pourrai pas danser ce soir. Et puis je ne veux plus rester là. Oh ! trouvez-moi une place, je vous en supplie.

Je la priai d'accepter quelques secours et je lui offris ce que j'avais dans mon portefeuille.

— Ce n'est pas cela que j'aurais voulu, fit-elle, avec hésitation.

— En attendant.

— A cette condition, alors.

A ce moment, j'entendis sonner et je regardai par la fenêtre.

— Vous attendez une visite ? me demanda-t-elle.

— C'est votre père qui doit venir, Geneviève.

Un sourire de joie éclaira sa physionomie.

— Vraiment ? papa doit venir ici ? Oh ! que je voudrais le voir... Mais il ne le faut pas. J'ai assez de chagrin comme cela.

— Geneviève, chère petite amie, dis-je, laissez-moi lui parler de vous.

— Cela ! je vous le défends, dit-elle.

— Vous ne voulez plus retourner aux Cormiers.

— Jamais, du vivant de ma mère ! On m'a assez tyrannisée.

— Mais à présent on vous laisserait peut-être libre, ma pauvre enfant.

— Et on me permettrait de vivre avec mon ami, avec un écuyer du cirque !... Non, n'est-ce pas ? Alors cela me suffit. J'aime mon ami et je ne le quitterai point. Je suis majeure, je suis libre de mes actions. Que ma famille m'oublie. Je n'ai plus rien de commun avec elle, à présent. Je ne porte plus son nom.

Comme elle sortait, elle aperçut la lettre de M. de Requoy ; elle reconnut l'écriture et prit l'enveloppe qu'elle regarda avec des yeux attendris, tout humides.

— Pauvre papa, dit-elle, c'est un enfant, un tout petit enfant.

Quel regret infini me laissa son départ. Je crus l'avoir vue pour la première fois ; pauvrement vêtue, avec un air malade et fatigué, elle ne m'avait jamais paru pourtant aussi gracieuse. Et je pensai qu'elle aurait pu m'aimer, que nous aurions pu être heureux ensemble, mais je n'y avais pas seulement songé.

Cependant, j'entendais la voix de M. de Requoy résonner dans l'escalier, il avait cette fois une mise soignée, et portait à la boutonnière de sa redingote, le ruban d'officier d'académie ainsi que deux autres décorations.

— Eh bien, mon cher, dit-il, nous allons chez Mauflez-Ponthieu, j'espère ? Vous savez que l'exposition du Mans est un grand succès, mais colossal. Dagnan-Bouveret a envoyé un chef-d'œuvre !

— Ah ! tant mieux, m'écriai-je.

Mais pourquoi suis-je sorti avec lui, pourquoi ai-je fait cette funeste visite ?

XVI

AGAPES CORDIALES

Après avoir dîné ensemble, nous nous rendîmes aussitôt chez Mauffez-Ponthieu, tant était grande l'impatience de M. de Requoy.

L'atelier du peintre était en fête ce soir-là.

J'y rencontrai cette société aux éléments disparates que Mauffez affectionnait, et où il se plaisait à retrouver une image de ce monde moderne, fait de coudoiements, d'incohérences et de désunion. Pierre Chaperon y était venu chercher des types pour sa nouvelle pantomime; Mauffez avait raccroché lui-même M. Mielgounof et M. Coningsby qui faisaient maintenant les beaux jours de Paris. Rencontrés dans un bar, ils lui plurent à cause de leur ivresse loquace et originale. Un anarchiste, compromis dans les attentats de Barcelone, et auquel le peintre donnait le vivre et le couvert, un peu adouci par la vie tranquille qu'on lui assurait, causait doucement avec un riche amateur anglais des préraphaëlites et de la décoration moderne des châteaux. Deux hautes dames de la galanterie honoraient l'atelier de leur présence. C'étaient Suzette de Joigny et Félicienne d'Entragues. Suzette de Joigny, dont les tiroirs se trouvaient vides en ce moment, s'était empressée d'aller chez Ponthieu chercher un bon souper pour elle et l'heureux dragon qui régnait sur son cœur; Félicienne d'Entragues était venue à cause de Lili, la maîtresse du peintre, à laquelle pourtant elle ne cachait point sa passion. Lili, tout en demeurant froide, se sentait flattée et, sans répondre à ce grand amour, elle ne voulait point le repousser : « Il faut que je la tienne sur le feu, disait-elle, car elle pourra me chauffer à l'occasion. » Il y avait les petites sœurs Sandwich, Riquette et Bluette, frisées, roses, poupines et aux grands yeux bleus innocents. Elles sortaient pourtant de Saint-Lazare où elles avaient fait plusieurs retraites, injustement, prétendaient-elles; avec justice, assuraient leurs ennemis. La Poire-à-soif, un jeune homme équivoque, qu'on disait leur frère, les accompagnait. Il y avait enfin les familiers de Ponthieu, parmi lesquels deux chanteuses de café-concert, camarades de Lili.

M. Coningsby, quand il aperçut ce monde à la fois brillant et sombre, eut un geste de dégoût.

— Je ne comprends pas, commença-t-il, que mon illustre compatriote...

— Qui est-ce donc? demanda quelqu'un.

— Je ne me rappelle pas son nom, mais je sais que c'est un ami de Lord Rosebery, et qu'il doit être membre de la Chambre des Communes. Un homme aussi honorable ne devrait pas se compromettre dans une société pareille, même à l'étranger.

— Mais vous le faites bien, mon cher ami.

— Moi, c'est tout différent. Je suis ivre. Je ne suis pas, en ce moment, responsable de mes actes.

En convoquant ainsi près de lui, familiers et inconnus, Mauffez n'avait pas seulement prétendu se divertir, mais donner plus d'éclat et de solennité à l'arrêt qu'il allait rendre pour flétrir deux de ses anciens fidèles, Perdriel et Vermacher, coupables de traîtrise à son égard.

Vermacher, dont les complaisances ménageaient tout le monde, était devenu l'ennemi commun. Il avait rapporté à Mauffez ce mot de la supertitieuse Lili : « Moi je ne garde Mauffez, que parce qu'il a de la veine. Depuis que je suis avec lui, je gagne aux courses. Avant, je perdais toujours. » Dédaigneux d'une liaison si vénale, Mauffez avait imaginé la comédie machiavélique de laisser courtiser Lili par Perdriel, et de les surprendre en flagrant délit dans son atelier, afin de les mettre tous deux à la porte. Il serait survenu comme par hasard, et les aurait chassés en chemise dans la rue. En dépit de sa taille, il était de force, disait-il, « à mâter ces deux carcasses ». Mais Vermacher, averti, et craignant un esclandre, courut avertir les coupables qui, loin de lui en savoir aucun gré, le crurent de complicité avec Mauffez. Tandis que sa trahison lui valait le plus vif ressentiment de la part du peintre.

Lili, femme et gracieuse, avait obtenu aisément son pardon ; quant à Vermacher et Perdriel, n'ayant aucun droit à la clémence, ils allaient être sévèrement châtiés. Sans soupçonner le péril, insouciants et légers, ils vaquaient à leurs affaires, ne comptant arriver à l'atelier du peintre qu'à l'heure où l'on se mettrait à table, mais, pendant ce temps, on préparait leur sentence qui devait éclater sur eux comme un orage.

Les conversations bourdonnaient et se croisaient dans les chambres encombrées.

— Ah ! vous voilà, ma toute belle, dit Pierre Chaperon à Félicienne d'Entragues qui arrivait dans un grand bruit de jupes et couverte de toutes ses parures comme si elle se rendait à une réception royale.

Félicienne salua de la tête, remercia d'un sourire embarrassé, et passa, ne sachant trop si on lui avait lancé un compliment ou une rosserie.

— Je lui ai donné son titre, fit Pierre Chaperon en se tournant vers Lili, car elle n'est plus toute charmante à présent. Elle est montée en grade !

— Et en rides ! répliqua la petite Riquette.

— Ma chère, des titres comme cela, on ne les obtient qu'à l'ancienneté. C'est quand les miroirs ne vous flattent plus qu'on s'adresse aux journalistes.

Les petites figurantes accoururent aux côtés de Chaperon, se pendirent à ses bras.

— Monsieur Chaperon ! monsieur Chaperon ! vous savez : nous

débutons demain à la Cigale : ne nous oubliez pas dans votre chronique.

— Est-ce qu'on a besoin de demander quand on est jolie comme vous ?

— Et moi, monsieur Chaperon, vous savez, je danse demain.

— Mais, ma petite chérie, je ne suis pas le bon Dieu pour être partout à la fois.

— Oh ! monsieur Chaperon, cela ne fait rien, vous vous échapperez bien un moment pour venir me voir. Et puis pour dire un petit mot, rien qu'un petit mot sur moi, vous n'avez pas besoin de me voir. Vous me connaissez bien comme cela. Et puis, tenez, je vais tout vous montrer, si vous le voulez : moi j'suis pas fière.

— Tu perds ton temps. M'sieu n'en pince pas pour toi.

— Ah ! c'est bien vilain, ça.

— Comment, vilain ?

— Dame ! j'suis assez jolie pour qu'on m'aime. Je suis sûr que la vôtre ne me vaut pas... Car vous en avez une. Oh ! ne mentez pas. Qu'est-ce qui vous aurait fait des yeux cernés comme ça ?

— Ma petite amie, je me fatigue les yeux à écrire des compliments pour les vieilles actrices de Paris, et je gagne le paradis à ce métier-là, soyez-en sûre.

— Et pourquoi ne pas parler des jeunes aussi ?

— Parce qu'on pourrait croire qu'elles en ont besoin... D'ailleurs comment voulez-vous qu'on soit impartial devant vous ?

— Alors vous êtes impartial, comme qui dirait indifférent, blasé. C'est joli, ça, à votre âge !

— Vous voulez donc que je brûle tout le temps, mais à ce jeu-là, je serais vite consumé.

— On brûle pour les jeunes, les belles. Il n'y en a pas déjà tant.

— Et les autres, qu'est-ce qu'elles diraient ? L'autre jour, je me permets de trouver qu'une ballerine ne dansait pas avec toute l'élégance désirable. Je reçois le lendemain une lettre où l'on me menace de me vitrioler. Ce sont les mœurs douces de notre époque qui préludent un désarmement général.

— Ce que cela m'assommerait, si j'étais à votre place ! C'est que vous avez l'air fatigué ! Prenez donc du vin Orsini.

— C'est bon ?

— C'est excellent. Cela vous donne bien un peu de migraine, un léger mal d'estomac, mais ce que cela vous remonte, oh ! c'est étonnant.

— Je suivrai vos conseils. J'aime beaucoup changer de maladies ; cela distrait le corps.

M. de Requoy, sans écouter les conversations, sans regarder les femmes, ni les tableaux, se promenait dans l'atelier, de long en large, d'un air ennuyé et de temps à autre, demandait sur un ton impatienté, autoritaire :

— Où est donc M. de Mauffez-Ponthieu ?

C'était bien la troisième fois qu'il s'interrogeait ainsi lui-même, lorsque Lili s'écria d'un air important, en dame d'intérieur :

— Mais je ne sais pas ce qu'il fait! Il était à montrer des lithographies tout à l'heure à « l'amateur anglais ». Je pense qu'il va venir.

— Dis donc, toi, fit tout à coup Riquette. Tu crois que c'est convenable de se promener devant des dames sans leur parler ?

M. de Requoy qui, pour être amateur de peinture et organisateur d'expositions, n'en était pas moins homme, regarda la jeune femme et se tournant vers moi.

— Mais elle n'est pas mal, cette petite ?

— Je te crois que je ne suis pas mal. J'ai eu un prix de beauté.

Tandis que M. de Requoy s'occupait de faire à la petite Riquette la cour de gestes et de caresses que réclamait cette beauté facile et apprivoisée, je causais avec Lili, qui venait seulement de s'apercevoir de ma présence.

— Il y a tant de monde ici, disait-elle, que je ne vous avais pas encore vue. J'espère que vous ne nous amenez pas votre beau déchireur de dessins, M. Paul Ancelle! Ah! il serait mal venu ici ce soir. Juliette Fournier m'a promis qu'elle viendrait souper. Et dame, à présent, ils sont à couteaux tirés. Ils se sont assez léchés le museau comme cela. Faut bien que ça finisse.

Je ne revenais pas de ce que venait de m'apprendre Lili, laissant de ses jolies lèvres heureuses et indifférentes, tomber d'écrasantes paroles. Je sentais déjà ce frisson qui nous annonce les grandes catastrophes. Ah! comme je me repentais d'avoir accompagné M. de Requoy chez Mauffez-Ponthieu. Mais à présent, je ne pouvais plus parler, il fallait écouter cette imprudente petite babillarde, et même la forcer à parler, dût-elle me torturer encore davantage.

— Comment? fis-je, Juliette est à Paris ?

— Mais elle ne l'a pas quitté, que je sache. Ah, si! elle m'a dit qu'elle avait fait un petit voyage en Italie, mais de quelques jours seulement. Par exemple, elle a changé sa vie depuis un an! C'est à ne plus la reconnaître. Elle s'est lancée dans la grande vie. C'est qu'aussi le commandant l'avait trop bassinée. Mais ce n'était pas une raison pour prendre le portrait après avoir eu le modèle, car Paul Ancelle, c'est le commandant tout craché et de la délicatesse en moins. Ah! fallait-y qu'elle l'aimât tout de même pour s'appliquer ça sur la peau. Car ça a bien duré, dix, oui, je dis bien, ça a bien duré dix mois.

— C'est donc fini? demandai-je.

— Ah! vous ne voudriez pas que ça durât jusqu'à la fin du monde, n'est-ce pas? Au commencement, on eût pensé qu'ils étaient partis pour ne plus en revenir. Quel béguin! mes amis. On ne se quittait pas : on se baisait dans les coins et devant le monde. C'en était scandaleux. Avec ça, ils menaient l'existence dans les grands prix. Un hôtel, une voiture, ma chère, et un train de maison comme on n'en avait pas sous l'Empire. La fortune à Rothschild n'y aurait pas suffi. Ils n'ont pas fait long feu. Et puis vraiment ils dépensaient l'argent comme s'ils

l'avaient volé, que ça faisait mal au cœur aux pauv'gens. Lui, eût joué jusqu'à sa peau, et madame se serait plutôt privée de bouffer pour se payer une liquette avec de la dentelle. Quand elle sortait pour une emplette, elle ramenait le Louvre dans sa voiture. Voulait-elle acheter des croquenots, elle se fourrait des traîneuses avec du point d'Alençon, du Chantilly! est-ce que j'sais? Rien n'était trop beau pour la mignonne, mais avec ces exercices-là, ils se sont trouvés un beau matin à chercher dans leur doublure où diable ils avaient oublié leur dernière cigue. Ils ont eu beau retourner leurs poches, l'or n'a point chanté. Dame! à partir de ce moment-là, ça n'a pas été joli, joli chez Juliette. Monsieur battait madame, quand ce n'était pas le contraire. Chacun portait la livrée de l'autre sur la figure. Ancelle a tondu la famille de Juliette; il a dit au papa qu'il avait trouvé un placement extraordinaire, et il a mis les quat'sous du vieux dans ces belles mines d'or du baccara qui rapportent tant de zéros. Si vous aviez vu la colère de Juliette! quand son vieux bonhomme de père est venu lui réclamer c'qu'il avait gagné à la sueur de son corps. Ils ont manqué de se tuer tous les deux. Ancelle est tout de même parvenu à lui faire entendre raison en la laissant dégringoler les escaliers sur son pauv'troussequin. Mais ce n'était rien encore. Un beau jour, Juliette a trouvé ses tiroirs forcés, vides. Tous les bijoux envolés à faire des pépettes pour le bac. Il n'avait pas de quoi bouffer, et s'il avait un sou, c'était pour le perdre au jeu. A ce coup-là, ma Juliette n'a pas bronché. Elle est partie pour se rendre chez le commissaire de police, mais elle n'était pas seulement devant la porte qu'il revenait, lui flanquait une roulée, et la reconduisait à coups de bottes dans le derrière.

— Mon Dieu! m'écriai-je, désespéré, dégoûté de ce flot de boue qui souillait mon amour, mon amitié, tous mes souvenirs. Je n'aurais jamais attendu d'Ancelle de telles hontes. Et je me disais en moi-même : « Dire que j'ai regretté d'avoir pu le tuer! Ah! si c'était à recommencer, je ne le manquerais pas, cette fois, le misérable. » Mais, repris-je, Ancelle était très riche. Il est bien étrange, malgré toutes ses prodigalités, que toute sa fortune s'en soit allée en si peu de temps.

— Je ne sais pas, moi, voilà ce qu'on m'a raconté. Je crois que sa famille l'avait fait interdire; je ne sais trop ce que Juliette m'a chanté. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils n'avaient le sou ni l'un ni l'autre, et les pains qu'ils se donnaient sur la peau ne leur en mettaient pas dans l'estomac. Alors Ancelle, qui ne doute de rien, a usé des grands moyens. Il a cherché des amants pour madame. Ah! il en est arrivé de drôles, je vous prie de croire. Il a eu la toquade de lui amener une fois M. de La Baille qu'il ne connaissait pas et qu'il a pris gravement avec ses belles manières pour un fils à papa, un grand seigneur qui a des miyons à dépenser. Il en a été pour son déshonneur. Y a aussi un vieux cacochyme qui a failli leur faire arriver une sale histoire. Ancelle s'était mis dans la tête de le faire trépasser entre les bras de

Juliette une fois qu'il l'aurait nommée son héritière. C'est un monsieur de bonne famille, de je ne sais pas quoi, qui s'est mis sur le tard, ne pouvant pus rien faire, à écrire des livres d'amour sur Henri IV, sur madame de Pompadour. Il aimait encore à traînoter le soir au Palais de Glace, aux Folies-Bergère, partout où il y a de la chair fraîche. Ça l'amusait, cet homme. Juliette, faut lui rendre justice, rendrait de l'appétit à un mort. Quand le vieux monsieur l'a vue, il s'est imaginé que son printemps lui était rendu ; il a sauté dessus comme le loup pour croquer la brebis. Comme Juliette a tiré, a pressuré le pauvre homme pour extraire son argent et les dernières gouttes de sa vie, je ne pourrais vous le dire. Mais il était plus voisin du cimetière que du lit de noces, quand quelqu'un auquel on ne s'attendait pas, comme qui dirait la Providence du bon Dieu, l'a pris sous sa protection. Faut dire que s'il n'était plus sage, il l'avait été une fois, lorsqu'il avait promis à son valet de chambre un legs important s'il vivait au delà de quatre-vingts ans. Le domestique, voyant son maître décliner, décliner, a senti approcher le moment où l'héritage allait lui échapper avec son bonhomme. Alors il l'a suivi, épié, et a découvert sa réelle maladie. N'a-t-il pas fourré dans la tête au vieux monsieur qu'on l'empoisonnait à petites doses. C'est qu'il s'en est peu fallu qu'on arrêtât Juliette et Ancelle. S'ils ne s'étaient hâtés de décamper, je ne sais pas où ils seraient aujourd'hui. Enfin leur est arrivée, d'elle-même, la plus complète brave bête que la terre ait portée. Un Péruvien, je crois, qui ne savait que baragouiner sa langue. Ah! ce que nous avons ri ensemble. Il y a eu des scènes impayables. Elle nous faisait cacher, moi et la femme de chambre, derrière un rideau, et, là, elle nous montrait comment elle lui donnait ses pieds à baiser, à lécher. Parfois elle se troussait, et alors, non, c'était trop drôle. Une fois nous avons éclaté de rire, si haut qu'il nous a entendus ; Juliette sans s'émotionner lui a dit : « Veux-tu rester là. Ce sont mes amis. S'il me plaît qu'ils te voient comme cela, je suis libre, je pense. » Et Ancelle venait aussi des fois avec nous derrière le rideau, et pourtant d'après ce que j'ai pu voir, il aimait Juliette. C'est à ne rien comprendre à cet homme-là... En deux mois Juliette a râtissé la fortune du Péruvien, et l'a envoyé se tirer quelque part une balle dans la tête. Mais tout l'argent qui a passé entre ses mains s'est écoulé aussi vite qu'il était venu. Elle n'a plus rien aujourd'hui, Ancelle a sa place de commissaire, car tout en menant cette jolie existence, il a trouvé moyen de passer ses examens. Il doit partir pour Madagascar, mais il a demandé un sursis, car il l'aime toujours.

— Mais Juliette ? demandai-je, est-ce qu'elle l'aime ?

— Vous vous intéressez donc à ses amours? demanda Lili souriante et un peu étonnée. Ah! je ne saurais vous répondre. Elle prétend qu'elle ne peut pas le voir en peinture, mais est-ce vrai? C'est une femme si étrange; les gens qui ont pu savoir ce qui se passait dans sa cervelle sont bien malins.

A ce moment Mauffez-Ponthieu apparut avec « l'amateur anglais »

dont la taille de géant ressortait davantage auprès du petit homme. L'un marchait en levant le nez et l'autre en se courbant en deux. En les voyant, M. de Requoy, dont les genoux supportaient Riquette qui s'était accrochée à lui comme un enfant déposa doucement la petite femme sur une chaise voisine, et, se levant, il s'avança d'un pas majestueux vers le peintre.

— Monsieur, dit-il, je suis le président du comité de l'exposition artistique du Mans, et je viens vous prier, au nom de mes confrères, de vouloir bien nous honorer d'un envoi. Quelques-uns de vos précieux dessins seraient l'ornement de l'exposition et contribueraient à en assurer le succès.

— Ah! fichez-moi la paix, s'écria Mauffez. Ceux qui veulent voir mes œuvres, n'ont qu'à venir à mon atelier. Quant à envoyer en province des dessins pour qu'ils soient perdus; la peau!

— Monsieur, j'espérais... dit M. de Requoy assez surpris et irrité d'un pareil accueil.

— Monsieur de Requoy est un de mes bons amis, fis-je en le présentant à Mauffez.

— Excusez un mouvement d'humeur, je vous prie, reprit le peintre en se radoucissant. Certainement cette exposition provinciale a un grand intérêt, et si je puis vous être agréable...

Mais sans achever sa phrase, les yeux inquiets, il se tourna vers Lili et d'un ton irrité :

— Ils ne viennent pas, dit-il, on a dû les avertir?

— L'heure n'est pas encore passée, répliqua Lili. Tiens, les voilà.

Les yeux fureteurs et le crâne luisant de Perdriel venaient d'apparaître, suivis du ventre imposant et du front tranquille de Vermacher.

— Ces chers amis! s'écria Mauffez, en leur tendant les mains, que Vermacher et Perdriel saisirent avec transport; puis il passa gravement avec Lili et les deux arrivants dans la salle attenant à l'atelier où l'on avait préparé le souper. Les autres invités comprirent que le moment solennel, si impatiemment attendu, était proche; et ils suivirent à la file, sans s'occuper des rangs des personnes. Mauffez couvait des yeux ses paisibles victimes. Insconscientes du péril, elles contemplaient cette table que le peintre s'était plu lui-même à parer de fleurs, et qui resplendissait, comme un autel, de sa vaisselle et de ses candélabres illuminés, chargée de bons vieux plats que reconnaissait leur gourmandise et de mets nouveaux qui intriguaient leur curiosité, entourés d'une armée de bouteilles aux goulots dorés.

— Fous affez pien ffait les choses, dit Vermacher.

— N'est-ce pas ? répliqua Mauffez. Et regardez le menu. Il y a des friandises que votre palais encore grossier ignore certainement. Dites-moi. Connaissez-vous les biscotins en lacs d'amour et les gimblettes à la fleur d'oranger? Non, n'est-ce pas? Ce souper est une reconstitution historique des plats qui ont charmé nos bisaïeuls et qui doivent charmer encore leur descendance si elle n'a pas tout à fait perdu le goût. Il faut vous confier que c'est le cuisinier d'un grand-

duc en villégiature qui a bien voulu se charger de cette merveilleuse cuisine. Je tais son nom parce que, modeste comme beaucoup de grands hommes, il tient à ne pas signer ses chefs-d'œuvre.

Le peintre continua :

— Et regardez l'assistance! Voici M. Poire-à-soif, par exemple, qui vous donnera des conseils sur la manière de se conduire avec les femmes. Je vous assure qu'il s'y entend très bien. Ces dames aiment qu'on les débarrasse de leur argent et qu'on leur chatouille un peu rudement l'épiderme. Je vous avoue, pour ma part, que c'est ma méthode...

— Ah! assez, fit Lili en secouant le bras de Mauffez. Ne me fais pas passer pour ce que je ne suis pas.

Puis elle ajouta avec un sourire et en haussant les épaules :

— Enfin, c'est réglé pour moi. L'averse est tombée. Je m's'coue. A présent, c'est le tour des autres.

— Vous avez à votre droite, reprit Mauffez, mon cher Perdriel, un homme fort riche. N'auriez-vous pas en ce moment quelques jolies petites affaires véreuses en train pour lui extorquer quelque argent...

Le riche amateur se tourna vers un de ses voisins ; il n'avait pas compris le mot « véreux » et il en demanda l'explication. Quand on lui eut répondu :

— Ah! ah! charmant! très joli, fit-il en éclatant de rire.

— Vous pourriez trouver peut-être, disait toujours Mauffez, parmi les jeunes femmes qui entourent cette table, une personne charitable qui voulût bien se charger d'amuser vos veilles. Ce ne serait malheureusement pas la maîtresse d'un ami...

— Mais qu'est-ce qu'il a? Mais qu'est-ce qu'il a? grommelait Perdriel qui commençait à deviner l'orage.

— Aussi je vois bien que, malgré les délicatesses du menu, malgré les charmes de l'assistance, je ne pourrais réellement pas vous satisfaire, à moins de me retirer discrètement, ce dont mon dévouement pour vous n'est pas encore capable. Souffrez donc, cher Perdriel et cher Vermacher, que je vous prie d'aller chez Veber retrouver mon ombre, puisque ma personne ne saurait désormais vous être bien agréable.

— Voilà une farce de fort mauvais goût, fit Perdriel entre ses dents. Il est gris! Sûrement il est gris!

— J'affoue ne bas gombrendre, ajouta Vermacher.

— Tâchez que je ne vous donne pas d'autres explications. Elles ne seraient pas de votre goût, s'écria le peintre en montrant la porte du doigt au large et épais Vermacher, qui fit sa retraite avec Perdriel, au milieu d'une assistance glaciale. De rouge, il avait pris des teintes de vert-de-gris. Quant au crâne brillant et comme ciré de Perdriel, il était toujours inaltérable aux émotions.

Lorsqu'on entendit la porte de la rue se refermer avec fracas sur es deux bannis, des félicitations tumultueuses assaillirent Mauffez.

Les rois ne sont pas les seuls hommes du monde à avoir leurs courtisans.

— Tous mes compliments, mon cher ami, pour cette exécution.

— C'est un homme taré, ce Perdriel.

— Je vous avoue, mon cher ami, dit M. de La Baille, que ma seule amitié pour vous me faisait lui donner la main.

Au milieu de ce concert, la petite voix de Lili, qui était devenue criarde pour la circonstance, dominait toutes les autres. Lili avait toutes sortes d'histoires plaisantes à raconter sur les expulsés.

— C'est bien ! dit Mauffez en baissant la tête. Et puisque les mouches et les mouchards sont partis : à table !

A ce moment, M. de Requoy s'approcha du maître pour prendre congé. Sa fatigue, disait-il, ne lui permettait pas de rester au souper auquel on voulait le convier. Il sortit, heureux d'avoir pu obtenir de Mauffez un rendez-vous pour le lendemain. Moi, je restais encore. Lili ne m'avait-elle pas dit que Juliette allait venir?

A peine M. de Requoy était disparu, je vis la gentille Riquette qui mettait son chapeau.

— Tu pars ? demanda Bluette.

— Oui, j'ai r'fait l'pante qui s'en va. Il a l'sac.

— Qui t'a dit ça ?

— L'espérience. C'est un pante chic qui vient de province pour acheter des tableaux. J'lui ai tapé dans l'œil. Il a dit qu'il allait à l'hôtel et qu'i me rejoindrait cette nuit. Tu sais où j'donne mes rendez-vous.

— Moi, vois-tu, à ta place, j'aurais pas confiance. Ces gens de province, ça boufferait sa m... putôt que d'sortir une cigue.

Elles s'étaient écartées des invités, et continuèrent à demi-voix leur conversation.

— Crains rien, va ! fit Riquette. On grattera l'porc s'i n'veut pas suer. Viens-tu?

— Ah ! moi, j'aime pas ces histoires-là.

— Allons, est-ce que j'suis un bleu ? T'épate pas. J'connais l'métier. J'ferai pas de turbin inutile. Seulement, c'est en cas qu'y ait d'la rouspétance ; vaut mieux être deux qu'une. Le p'tit aura l'œil, et le clampin aussi, mais une de pus, ça fait pas d'mal.

Ah ! me dis-je, M. de Requoy s'est fourré dans un joli guêpier. Il faut à tout prix le prévenir. Mais comment ? Il ne couchait pas chez lui quand il était de passage à Paris, et j'ignorais l'hôtel où il descendait. Une idée soudaine me donna une résolution. M. de Requoy voyait toujours Ancelle, lui seul devait savoir son adresse. Je répugnais profondément à me rendre chez cet homme qui m'était odieux, mais je n'avais pas d'autre moyen de sauver M. de Requoy d'un malheur probable, qui sait ? peut-être de la mort. C'était moins le souci de sa personne qui me rendait si anxieux que la pensée de Geneviève. Je me rappelais l'attendrissement qu'elle avait eu en prenant la lettre de son père et les paroles qui s'était échappées de ses

lèvres à son départ : « C'est un enfant, papa, un tout petit enfant ! » Malheureusement, je ne connaissais pas plus l'adresse d'Ancelle que celle de M. de Requoy.

Je la demandais à Lili, quand je remarquai un mouvement parmi les invités. Suzette de Joigny, Félicienne d'Entragues, s'étaient levées et Lili, sans faire attention à mes paroles, se tournait vers la porte. Juliette venait d'apparaître, pâle, avec un sourire un peu effacé, surprise sans doute de rencontrer une assistance si nombreuse ; mais elle reconquit aussitôt sa grâce modeste et insinuante, et elle se glissait vive et gaie parmi les convives ; souple, échappant d'un bond coquet aux étreintes, et répondant par un regard malicieux aux caresses qui n'avaient pu l'atteindre.

(A suivre).

HUGUES REBELL

Notes

politiques et sociales

QUELQUES ÉGARÉS

Dans le message qu'il vient d'adresser à « messieurs les sénateurs » et à « messieurs les députés,». M. Loubet constate que : « La transmission régulière des pouvoirs, accomplie en quelques heures,... a été aux yeux du monde entier une preuve nouvelle de la fidélité de la France à la République, au moment même où quelques égarés cherchent à ébranler la confiance du pays dans ses institutions. »

C'était nous qui, naguère, étions les égarés ; et même c'était quand les hommes du gouvernement voulaient nous faire une faveur qu'ils daignaient nous appeler seulement les égarés ; à présent les égarés sont ceux qui cherchent à ébranler la confiance du pays dans ses institutions.

De ces égarés nous ne retiendrons pas ceux que tout le monde connaît et observe ; nous retiendrons celui qui est le plus dangereux parce qu'un certain nombre de bons citoyens se sont laissé séduire à sa fausse bonhomie : nous retiendrons M. Charles Dupuy.

Un excellent député radical me disait avant la loi de dessaisissement : « Nous votons pour le ministère Dupuy parce que c'est le seul moyen d'éviter le ministère Méline. » L'expérience a montré que ce n'était pas le moyen d'éviter le ministère Dupuy.

M. Dupuy n'est pas seulement dangereux par la confiance mal placée qu'il a su inspirer à un certain nombre de républicains ; il est devenu particulièrement dangereux parce que, d'ambitieux grossier qu'il était, il est devenu un ambitieux grossier malheureux.

Si les aventures de ce personnage n'avaient un retentissement dangereux sur nos libertés, une certaine pitié lui serait due pour ses malechances.

Il s'était, par un long silence laborieusement gardé, fait pardonner ses anciennes duplicités ; il avait fait le malade, l'homme fini, l'homme inoffensif ; et il était ainsi revenu au pouvoir.

Président du Conseil, il voulut tromper les deux partis en présence ; il y réussit un certain temps ; il commençait à user lentement la Chambre criminelle de la Cour de cassation ; et, par une malechance dernière, quand M. Dupuy venait de tromper les républicains, à leur tour, M. Félix Faure laissa ouvrir la succession présidentielle.

Le surlendemain, le samedi dans l'après-midi, la France eut cette nouveauté que le Président de la République fut un président républicain. M. Charles Dupuy voulut user ce président comme il avait voulu déjà user les juges.

Malheureusement le Président du Conseil fut bien mal servi par des subordonnés trop zélés ; de la gare Saint-Lazare au ministère des

Affaires étrangères le scandale fut excessif ; les camelots payés pour figurer le peuple de Paris s'amusèrent trop à ce carnaval nouveau. Tout le monde comprit ; les républicains du Sénat et de la Chambre, qui avaient fait l'élection présidentielle, demandèrent des comptes au Président du Conseil.

Alors M. Dupuy, qui a une longue habitude, recourut au second moyen. Vous n'ignorez pas qu'il y a deux moyens de perdre un président : le premier est de ne pas le garder, le deuxième est de le garder trop ; non seulement chacun de ces deux moyens est bon, mais le deuxième est justement complémentaire du premier ; quand on a épuisé le premier, le second se présente naturellement comme une réparation nécessaire.

Aussi, dès le mercredi suivant, les agences nous communiquèrent-elles soigneusement la liste extraordinaire des précautions minutieuses prises pour assurer le lendemain, non seulement la sécurité, mais aussi la dignité de tous ceux qui défileraient dans le cortège.

Par un clair soleil de printemps un peu frais, le cortège passa ; et tout de suite on eut l'impression que les précautions prises étaient parfaitement inutiles ; tout le monde était là, le vrai peuple, joyeux du beau temps, joyeux de la fête, joyeux du cortège, du spectacle ; ce fut un beau jour de promenade, et d'amusement honnête, une mi-carême plus franche, moins apprêtée, plus ouvrière, moins banalement et bêtement bourgeoise. On était profondément heureux et assez convenable ; on ne se battait pour voir. Et on eut la preuve que les manifestations précédentes avaient été organisées, payées, tolérées, encouragées.

Les grandes cérémonies militaires ne sont pas autant qu'on le croit favorables aux grands chefs, car, tout ployés qu'ils soient sous le faix des dorures, ils font presque tous piteuse mine auprès de leurs hommes ; la foule, qui s'y connaît, regardait curieusement le général Zurlinden ; mais elle regardait avec admiration les simples cuirassiers de l'escorte ; et puis elle sentait vaguement que tous ces grands messieurs n'étaient pas au-dessus d'elle, puisqu'ils défilaient devant elle, puisqu'ils donnaient devant elle et pour elle une représentation. Enfin la foule trouvait que M. Loubet avait l'air bon garçon : tout est là.

Sur le tard M. Déroulède eut l'idée invraisemblable d'emmener à l'Elysée deux régiments d'infanterie qui étaient sur pied depuis le petit jour ; notez que ces deux régiments rentraient à Reuilly, au casernement, que les hommes n'attendaient que le moment de rentrer à la chambrée pour jeter le sac sur le paquetage, manger la soupe du soir, et aller faire un tour en ville, puisque c'était jour de fête. L'idée d'aller monter la garde à l'Elysée ne leur sourit sans doute point, car on me dit que les ligueurs malencontreux reçurent quelques coups de crosse. Le général Roget, qui commandait la brigade, fit comme ses hommes.

On a conduit au Dépôt M. Déroulède, M. Marcel Habert, M. Mil-

levoye. Je ne sais pas ce que M. Dupuy fera d'eux, mais je sais bien qu'ils ont, par leur tentative criminelle et bête, découvert M. Dupuy. Si fous que l'on veuille bien supposer les césariens, ils n'auraient pas eu l'audace de tenter ce coup si les précédentes complaisances du ministère ne les y avaient formellement encouragés.

CHARLES PÉGUY

HONNEUR OU HONNÊTETÉ?

« A cette occasion, Napoléon fit la distinction entre ce qu'il appela l'*homme d'honneur* et l'*homme de conscience*, en donnant la préférence au premier, parce que, avec l'homme d'honneur, avec celui qui tient purement et simplement sa parole et ses engagements, on sait sur quoi compter, tandis qu'avec l'autre, avec l'homme de conscience, qui fait ce qu'il croit être le mieux, on dépend de ses lumières et de son jugement. Puis il ajouta : « Mon beau-père, « l'empereur François, a fait ce qu'il a cru utile aux intérêts de son « peuple : c'est un honnête homme, un homme de conscience, mais « ce n'est pas un homme d'honneur. Vous, par exemple, Marmont, « si, l'ennemi ayant envahi la France et étant sur la hauteur de « Montmartre, vous croyiez, *même avec raison*, que le salut du pays « vous commmandât de m'abandonner et que vous le fissiez, vous « seriez un bon Français, un homme de conscience, et non un homme « de cœur. » (*Mémoires du duc de Raguse*, tome v, p. 275.)

Ces paroles font allusion à cette vérité généralement méconnue : *l'honneur et l'honnêteté sont deux principes contradictoires.*

Essayons d'établir cette antinomie.

Considérons d'abord le mode d'affirmation de l'un et de l'autre principe. L'honneur, attribut d'ordre métaphysique, ne peut pas prouver sa réalité : il est article de foi; l'honnêteté, valeur positive, est matière à discussion, à démonstration. L'honnêteté suspectée cherche sa justification dans l'argumentation, devant un tribunal; l'honneur, révoqué en doute, n'a pas encore trouvé d'autre réponse que l'effusion du sang.

Voyons-les, maintenant, au point de vue de leur genèse, de leur finalité. A quelle forme de la vie sociale correspond l'invention de l'honneur? A la forme monarchique, dit Montesquieu; plus exactement, au mécanisme de l'association militaire. Dans cette association, le chef, seul responsable devant les sociétés voisines et n'ayant que faire de l'initiative privée de ses subordonnés, avait besoin uniquement d'hommes *sur qui l'on pût compter*, d'hommes chez lesquels aucune considération ne fût capable d'entraver l'exécution de l'ordre reçu. Or, comme cette fidélité comporte de durs sacrifices, il devint nécessaire, pour l'obtenir, d'engourdir la naturelle répugnance de l'homme pour la mutilation du moi. A cet effet, on lui présenta la chose sous une expression spéciale : l'attachement brutal à la consigne, l'abdication de l'individualité, l'aliénation de la liberté, tout

cela s'appela « l'honneur ». Ainsi le métier dont le règlement veut que M. du Paty de Clam se laisse pendant huit mois traiter de faussaire sans répliquer; dont le principe fondamental exige qu'un homme insulté par un autre ne lui réponde, si ce dernier est le plus galonné des deux, que par une marque de respect, — ce métier s'appelle le « métier de l'honneur ». Notons, en passant, que nous découvrons là le terrain d'entente du militarisme et du catholicisme : tous deux ont eu besoin, pour assurer leur institution, d'auréoler la servitude. L'artiste, le poète (de nos jours, les images du *Petit Journal* et la prose de M. Lemaître) furent donc chargés d'exploiter l'eurythmie du vocable, de créer à « l'honneur » un cortège de métaphores saisissantes; ils n'y manquèrent pas, et leur action n'est pas près de s'épuiser, si j'en juge par le nombre des jeunes gens qui, chaque année, se ruent vers la noble carrière de l'obéissance.

L'honnêteté, elle, création toute moderne, est une valeur morale nécessitée par la structure de la société civile, de cette association dans laquelle « un corps de producteurs et de distributeurs conviennent entre eux de se rendre en retour d'un paiement spécifié des services spécifiés (1) ». Peu propre aux attitudes castillanes, aux drapés à la Cyrano, elle se symbolise assez modestement dans les plis lustrés de la blouse de Franklin, et n'a guère été chantée que par Ponsard et Eugène Manuel.

Tout cela, me dira-t-on, prouve l'hétérogénéité des deux principes, et non leur antagonisme; et l'on me citera des milliers d'hommes d'honneur qui n'ont jamais enfreint les lois de l'honnêteté. Cela tient à un cas particulier, à ce que ces hommes, dans leur application du principe de l'honneur, n'ont jamais été mis en demeure de violer un commandement de la morale civile. Or, un principe, pour être jugé sainement, doit être envisagé dans l'universalité et dans l'ultime rigueur de ses applications; dès lors, l'antagonisme apparaît clairement ; le principe militaire se dissout tout entier, s'il admet qu'une considération quelconque (y compris la crainte de la disqualification civile) puisse affranchir l'homme de son devoir militaire : il en résulte que ce principe contient implicitement l'indifférence à l'honnêteté; en un mot, comme je défie qui que ce soit de me fixer *un point précis* où pourrait s'arrêter impunément le souci de la consigne et où commencerait le respect de l'honnêteté, il s'ensuit que la conciliation entre le libre jeu de ces deux principes est impossible, que chacun d'eux par son développement logique est assujetti à engloutir l'autre, et qu'en somme un véritable homme d'honneur contient toujours *en puissance* un malhonnête homme, tandis qu'inversement un honnête homme est toujours *virtuellement* capable de méconnaître la consigne.

L'antinomie entre ces deux principes une fois établie, je ne prétends pas décider lequel des deux est supérieur à l'autre : je constate

(1) Herbert Spencer, *l'Individu contre l'Etat*, p. 2.

seulement la nécessité d'adopter l'un, à l'exclusion de l'autre. Cette option, on le voit, Napoléon l'avait faite; Henry, Picquart surent s'y résoudre : Henry, s'étant engagé à maintenir l'intégrité du jugement de 1894 et ayant travaillé simplement à maintenir ses engagements, fut *homme d'honneur;* Picquart, sacrifiant le renom d'infaillibilité de quelques-uns de ses supérieurs à ce qu'il *crut être le mieux* pour son pays, à l'intérêt de la justice, fut *homme de conscience.*

Quant aux membres de la « Patrie française », ils essayent de bénéficier des deux rubriques à la fois : alors que leurs actes sont franchement favorables à l'homme d'honneur et hostiles à l'honnête homme (admission des souscripteurs de la *Libre Parole*, exclusion des protestataires favorables à Picquart), leurs paroles exaltent l'honnêteté. Nous verrons bien si l'analyse ne finira pas par volatiliser la surface littéraire de ces amateurs d'équivoque et par mettre à nu la réelle conformation de leur mentalité. Or, ce jour-là, il arrivera peut-être que, présentés en liberté, ces partisans de l' « honneur » recueilleront les suffrages de la France entière : cela est même probable; mais, au moins, nous saurons cette fois à quoi nous en tenir sur les aspirations morales et politiques de ce pays.

JULIEN BENDA

POLITIQUE AMÉRICAINE

L'Union Américaine traverse une phase décisive de son histoire. Comme les grandes puissances européennes, elle fait l'école des guerres coloniales, elle apprend que l'expansion exotique, que les annexions de dépendance lointaines ne vont pas sans luttes, sans sacrifices, sans ennuis. Les Philippines aujourd'hui et aussi Cuba demain pourraient imposer au Cabinet de Washington des mécomptes inattendus et paralyser étrangement son action générale dans le monde.

M. Mac Kinley, en négociant avec le gouvernement espagnol la cession de l'Archipel philippin, ne pensait pas à coup sûr qu'il se heurterait, en sa nouvelle colonie, à des résistances forcenées. L'attitude un peu énigmatique, parfois équivoque, que le chef des insurgés tagals, Aguinaldo, avait gardée au lendemain de la victoire de l'amiral Dewey à Cavite, et jusqu'à la clôture des hostilités hispano-américaines, n'avait pas suffi à l'édifier. Dans son incommensurable vanité, le parti impérialiste de l'Union avait cru triompher à l'aise des prétentions d'une république révolutionnaire de demi-sauvages. On se targuait, à Washington, de renforcer, à l'aide de la cavalerie des banknotes, l'infanterie des généraux Otis et Miller. N'était-il pas de notoriété courante, dans les couloirs du Congrès, que pour quelques millions, voire même pour quelques centaines de mille francs, tous les Philippins marquants vendraient volontiers, avec leur conscience, l'indépendance des Philippines? On fut très étonné, et à la Chambre des représentants et au Sénat, lorsque survint la nouvelle de la première rencontre, à Manille, entre les bandes d'Aguinaldo et

le corps expéditionnaire américain. Il fallut pourtant se rendre à l'évidence : pour emporter la domination de l'Archipel, une lutte onéreuse, sanglante, était indispensable — lutte de buissons, féconde en surprises, en guets-apens, où un homme vaut un homme, où les perfectionnements de l'armement moderne restent impuissants. La lutte des Hollandais à Atchin, poursuivie pendant trente ans sans avantage appréciable et au grand dommage du budget des Pays-Bas était là pour attester le péril de ces conflits en des îles montueuses et boisées.

Coup sur coup, le Sénat de l'Union a émis deux votes qui ne nous paraissent pas contradictoires, qui bien plutôt se complètent. Peut-être ces deux scrutins recèlent-ils la solution du problème philippin; en tout cas, si, au lieu de les isoler, on les lie l'un à l'autre et si on leur donne ainsi toute leur valeur, ils ne contiennent rien qui s'oppose à un compromis entre la république américaine et la république tagale.

D'abord, par 57 voix contre 27, c'est-à-dire à une majorité de trois voix par rapport au chiffre exigé par la Constitution, la haute assemblée a ratifié le traité de Paris. On sait que cette convention retire à l'Espagne Cuba, Porto-Rico, les Philippines et stipule diverses conditions particulières. Ensuite, par 26 voix contre 22, les sénateurs ont adopté une motion de M. Mac Enery, aux termes de laquelle l'Amérique s'engage à restituer le plus tôt possible aux Philippins l'exercice de leur autonomie.

Si ce second vote est sincère, il est incontestable qu'une réconciliation s'opérera à une échéance plus ou moins proche entre les alliés d'hier, aujourd'hui ennemis. Mais tout le problème est là : l'Assemblée fédérale a-t-elle entendu désarmer Aguinaldo et ses collègues par une concession purement formelle, c'est-à-dire par une duperie diplomatique ou, tout au rebours, consacrer loyalement les promesses faites l'an dernier aux Tagals et sanctionner leurs droits?

Il est bien difficile de déterminer la portée exacte de ce scrutin. On retrouverait, dans l'histoire, même contemporaine, tant d'exemples de manquements de paroles qu'il faudrait être bien ingénu pour prendre à la lettre le vote du Sénat. Il est, comme l'on sait, tel article du traité de Prague, entre la Prusse et l'Autriche, qui n'a jamais été exécuté, bien que diverses puissances fussent intéressées à défendre les Danois d'avant 1866 incorporés à l'Etat des Hohenzollern. L'Angleterre, au lendemain du bombardement d'Alexandrie, a affirmé son désintéressement et promis d'évacuer le Delta, dès que les circonstances l'y autoriseraient. Elle a, depuis cette date, réitéré bien des fois cette assurance, mais il s'est trouvé, par aventure, que les circonstances lui interdisaient d'abandonner l'Egypte. Peut-être des circonstances analogues empêcheront-elles les Yankees, à leur grand regret, de rendre les Philippines aux Philippins.

Il s'est dressé un énorme parti, aux Etats-Unis, pour réclamer l'an-

nexion pure et simple de l'Archipel. Ce parti a été battu le jour où la motion Mac Enery a recueilli une majorité de quatre voix; mais l'on a remarqué, non sans justesse, que le Sénat compte 90 membres et que 48 seulement, un peu plus que la moitié, s'étaient prononcés. Les expansionnistes de Washington ont pour eux l'immense majorité des membres du Congrès qui se réunira en mars prochain et qui succédera à un Congrès moins férocement jingoïste. (C'est à dessein que nous employons l'expression britannique, car des deux côtés de l'Océan la convoitise anglo-saxonne se manifeste avec une égale intensité.) M. Mac Kinley est leur homme, et surtout ils s'appuient sur la grande industrie de l'est et des grands lacs, qui réclame des débouchés nouveaux, qui salue dans les Philippines un grand entrepôt de consommation, et qui, avec la domination, entend bien y implanter son monopole commercial.

C'est ce syndicat puissant de politiciens, de financiers, d'industriels qui a exploité, en 1898, la philanthropie et le chauvinisme latents parmi les masses, pour déchaîner la guerre avec l'Espagne. Il devait y trouver double bénéfice, puisqu'il pouvait d'un côté vendre des conserves avariées, et de l'autre s'enrichir de quelques marchés importants. Les rapports des généraux de Cuba attestent suffisamment qu'il a rempli jusqu'au bout la première partie de son programme, mais réussira-t-il aussi bien à exécuter la seconde?

Il ne manque pas de gens Outre-Atlantique pour blâmer les excès de la presse jaune ou jingoïste. Ils s'effraient, depuis l'attaque d'Aguinaldo sur Manille, de la perspective d'une guerre prolongée qui coûterait des hommes et des dollars, et dont, après tout, les résultats seraient des plus hypothétiques. Il leur semble aussi que cette expansion exotique doit entraîner des conséquences bien graves pour le pays, au dehors et au dedans. Avant la guerre avec l'Espagne, la force armée de l'Union atteignait à peine 25,000 hommes; on l'a portée à cent mille. Les doctrinaires du fédéralisme et du « civilisme » se demandent si l'esprit militariste ne va faire ses ravages dans le Nouveau-Monde comme dans l'ancien, et si son avènement ne provoquera pas une transformation totale des rapports constitutionnels. En outre, les Philippines conquises, force sera à l'Union d'adopter une politique nette, suivie, dans l'Extrême-Orient, où elle deviendra naturellement un élément de premier plan. Or, à Washington, on se défie de toute alliance, de l'alliance anglaise ouvertement offerte par M. Chamberlain, comme de l'alliance allemande délicatement présentée par M. de Bülow, et agir sans appui ni complicité dans cette Chine immense, où se heurtent tant de convoitises, serait vraiment puéril et dangereux.

L'Amérique est donc partagée sur le problème des Philippines : rien ne prouve que la liberté des Tagals sera définitivement violée.

PAUL LOUIS

Petite Gazette d'art

LES SISLEY DE BERNHEIM

Ils sont une vingtaine, épaves d'à peu près toutes les époques, de 1875 à 1893 : cela n'est ni une collection ni un choix, c'est un hasard, je dirais un solde de laissés pour compte que j'approcherais assez de l'exactitude, et, sans offenser la mémoire de l'artiste qui, presque jusqu'aux derniers jours, demeura dans la pénombre, il faut souligner, et participa à peine aux fureurs et aux enthousiasmes soulevés par ses éclatants compagnons. Il est probable que lui-même eût sacrifié plusieurs des toiles que je vois là; pourtant, si la série ici présentée avec de tels trous, de telles sautes que l'on est tenté de se demander si le même peignit tout cela, ne permet pas de suivre sa patiente évolution (comme l'exposition d'ensemble de 1897), elle le révèle mieux, lui, que telles exhibitions collectives : Sisley s'assourdit, il s'efface à côté d'une personnalité violente, comme Claude Monet, n'étant sauvegardé par la sérénité hautaine d'un Seurat, la science verveuse, un peu systématique d'un Signac, la robustesse d'un Pissarro... et son portrait par Renoir, auprès de ses paysages appendu, les anémie. La nature même de son originalité, de tels voisinages l'obscurcissent, on ne la distingue qu'avec peine, et il semble comme leur reflet. Rêveur timide et confident discret, les réunions nombreuses l'apeurent, il attend un dialogue où son charme peu à peu se dégage, charme qu'un mot caractérise : une sympathie; on s'est reconnu en présence d'un brave homme si attendri devant la nature qu'il ne sait plus comment exprimer sa tendresse et son attendrissement : ne le reprenez pas de s'être successivement assimilé les stratégies de frères d'armes plus virils, ce serait que vous ne l'auriez pas compris. Mais au fond Sisley, s'il n'est le maître d'une technique perpétuellement repêtrie, à la Claude Monet, Sisley n'est pas tant qu'il apparaît, asservi aux styles des voisins; et c'est son assimilation qui le défend : qu'importe que les paroles qu'on dit à l'amoureuse viennent un peu de ça, un peu de là : l'accent qu'on y introduit est tout. S'il faut s'attarder seul à seul avec Sisley pour le saisir et l'écouter avec patience, sans que quelque puissante voix d'à côté étouffe sa chanson paisible ; si semblablement le public fut lent à pénétrer son caractère, c'est que ce caractère lui-même a mis longtemps à reconnaître son accent et puis à s'habituer à le parler avec assurance : on peut dire qu'il se chercha toute sa vie. Et significatives en sont les toiles de sa dernière période; voyez : de 1868 à 1877, son

verbe a quelque chose d'hésitant, de concassé, sa couleur se dissémine, un peu trouble; après 1880, il s'affirme; de 1891 à la fin, ses œuvres maîtrisent : blondes, grasses, lumineuses, robustes avec moelleux, elles soutiennent tout voisinage et définitivement expriment ce que leur peintre fut : comme j'ai dit, un brave homme qui aima avec dévotion la Nature et la traduisit en brave homme, simplement, honnêtement, comme ça.

LES ORIENTALISTES

C'est chaque année leur manifestation, chaque année semblable; on vient de regarder les toiles de Monet, de Sisley : chacune d'elles est une heure et un lieu, et ici, l'impersonnel, presque le neutre : que d'Orients! autant que de peintres, et si peu de saveur locale et de couleur individuelle! M. Chudant brosse un *Port d'Alger au crépuscule d'hiver :* tout s'effondre, atmosphère, eau, vaisseaux, quais, dans le même brouillard glauque; curieuse sensation d'être immergé dans un aquarium où dormirait la flotte sous-marine de Lilliput. M. Dinet expose (*Chansons de Jeunes Filles*) un dévalement d'Algériennes à la peau de brique, aux yeux de bêtes; une d'elles, dans le cadre voisin, plat-ventrée *au Bord de l'Oued*, compose un petit animal voluptueusement gras... mais elles sont les mêmes que l'an dernier, elles seront mêmes l'an prochain; plus loin, filtre par un défilé la fameuse caravane, mais la rougeur violente des hautes roches rejoint mal le bleu cru du ciel; mais les roches sont de liège, de liège creux; mais l'antithèse des pics immenses avec la menue caravane qui s'égrène au pied, hurle l'intention, et M. Perrichon me prononce : « Que l'homme est petit quand on le contemple du haut de la Mer de Glace!» M. Girardot : la profondeur élastique des brumes dont il balaye l'eau morte... mais les logis, mais les hôtes s'aplatissent contre la toile, découpures enluminées. M. Buffet communique, sous l'ampleur des draperies bariolées, l'architecture barbarement somptueuse des casques, des diadèmes, une grandeur comme d'Assyrie à ses rois africains; M. Enders emplit de sérénité magistrale quelque rue mahgrébite. La couleur de M. Girardet est criarde et sale; M. Henry Lévy dans son *Montreur de serpents à Tunis* groupe avec une pompe heureuse des personnages — ô l'obsession de ceux de 1840! — aux attitudes académiquement romantiques. Potter ferait regretter sa récente mort, pour la discrète harmonie des teintes ocre de ses montagnes à l'unisson des verts sablonneux, des ciels au bleu lavé, mais leurs personnages se sentent n'être pas les hôtes vrais de ces paysages. M. Lecuit-Monroy « pignoche » avec sincérité de bonnes illustrations coloriées. Les Montenard aux plans qui n'osent fuir, aux ciels opaques d'un bleu si connu, aux plâtreuses lumières, sont vieux de cent dix ans. Mme Lucas-Robiquet s'obstine à des chromos qui pleurent l'éventail.

M. Leroy, qui construit en savon ses maisons, ne construit pas ses femmes, à l'orientalisme que la Place Clichy revendique. Pour M. Surand, sa ménagerie de lions, d'éléphants et de tigres, implore la descente de lit. Les créatures de M. Taupin s'agitaient avec sincérité, oui; mais si quelque charme leur souffle la vie, ils n'achèveront pas le mouvement commencé : ils sont figés. M. Marius Perret, lui, a le sens de la vie et le sens de la lumière; ses tirailleurs envolutés de poussière quittent le cadre, s'enfoncent dans les sables; elles grouillent, ses études de dromadaires, et celui-ci, dévoré des chacals, moitié charogne et moitié squelette, est hideusement beau. Les *Frises indiennes* aquarellées par M. Tapissier sont originales, mais sans flamme...

Il y a des sculptures absolument quelconques... J'avais cherché un homme, je l'ai trouvé enfin, mais un mort, du reste plus en vie que ceux-là :

A L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE DE GUILLAUMET

Lui, quitta l'Orient cliquetaillant et bariolé des romantiques, pour un Orient de demi-teinte : intérieurs frais aux lumières assoupies, où éternellement tissent les «ménagères », placides animaux. L'influence de Delacroix, de Fromentin — reconnaissez-vous les chevaux de Fromentin? — de Chassériau, peut-être, hante cependant cette peinture; mais ses pastels tendrement illuminés par des ciels irisés et limpides, mais ses dessins, ses croquis où des femmes d'Orient lavent, pétrissent leur linge avec des attitudes évoquant Nausicaa, sont d'une individualité dégagée absolument.

CHEZ HESSÈLE

M. Besson a réuni une quarantaine de pastels avec quelques esquisses de tableaux, paysages, personnages de la Bretagne et des pays miniers. On aime à peine ses paysages, un peu creux, un peu secs, et leur coloration qui, poursuivant la peinture sans les moyens de la peinture, aboutit au dessin colorié; mais il a pour ses mâles et ses femelles de la mine trouvé des attitudes et des physionomies bellement de brutes en large unité avec le fuligineux décor de hauts-fournaux colossaux et noirs.

FÉLICIEN FAGUS

Notules de Théâtre

Théâtre de l'Œuvre. **La Noblesse de la Terre**, pièce en quatre actes de M. Maurice de Faramond.

Cet ouvrage, d'un très noble esprit, a évidemment surpris. Il n'est pas conçu sur le modèle des dramaturgies courantes. Il atteste chez son auteur un très louable désir d'exprimer une conception poétique personnelle sans s'assujettir aux conditions ordinaires de l'art scénique. L'action en est dispersée et flottante; il n'y a pas de *sujet* à proprement parler. Et cependant l'œuvre a une *unité* et l'on en garde une impression forte.

Il faut bien tout de suite s'accommoder à la manière de l'auteur. Ses personnages sont des abstractions, comme *l'envoyé de l'Etat*, Aristide Moindrot, porte-lettres, ou des individualités si rudimentaires qu'elles ne comptent que comme éléments d'un groupe (*les conducteurs de la charrue, les ouvriers champêtres, les porte-quenouille*) et que, pour les distinguer, on recourt au procédé homérique et cladélien des épithètes : c'est *le Baysson plein de bon sens, le Patriarche à la magnifique barbe, l'Intrande qui parle plus souvent qu'à son tour*. Mais, par une bizarre transposition, tandis que tous ces paysans qui grouillent, s'agitent, parlent à la manière sentencieuse nous apparaissent irréels et inexistants, la véritable Abstraction, le personnage mythique, celui qui n'est représenté par aucun comédien, *la Terre*, vit pour nous et d'une vie très intense, composée de toutes les petites émotions, de toutes les petites joies, de toutes les douleurs marmonnées par ces braves gens à l'âme si simple; il n'est pas un événement, pas une catastrophe, pas un deuil qui ne frappe en eux des fils de la Terre, des êtres qui sont à elle, qui la portent en eux, qui l'aiment jalousement, qui la possèdent et en sont possédés.

M. de Faramond nous a donné dans cette œuvre où vraiment il a su faire sentir, comprendre et respecter la Terre noble, une façon de géorgiques dramatiques, et dans une série de tableaux, fresques à la Puvis de Chavannes tant les groupements en sont simples, les lignes sobres et la lumière classique, il a, après tant d'autres, mais d'un verbe personnel, décrit la grande vie rurale, les labours, les semailles, la fenaison, et les joies pastourales, et les conciles de vieilles sur les portes. Et toutes ces scènes sont traitées avec un sens profond de la nature et certainement par un poète, dont la forme est encore un peu indécise et composite, mais qui sera, croyons-nous, un écrivain.

Un auteur dramatique? cela est plus problématique, bien que, au deuxième et au troisième actes, se trouvent deux scènes d'une véritable grandeur tragique : celle où le porte-lettres annonce à ces paysans perdus dans le domaine de Bosredon, au fin fond du Tarn, que la guerre vient d'éclater, et celle où le maire de la commune apprend la mort, en Afrique, de Jean-Pierrot, fils aîné de Jean-Pierre, le *Sans-Quartier*, et de Miou, *la Régente des Pourceaux*, à Rose qui l'aimait en silence, Rose, *la Fiancée des Bœufs*, fille de Bosredon, dit *Tranche-Montagne*, et de *la Bonne Dame*.

Ces scènes reçoivent un intérêt puissant de ce qu'elles contiennent d'humanité éternelle et de vérité générale ; bien que symboliques, elles sont trop étroitement rattachées à la réalité pour que le symbole empêche l'émotion de se produire. Malheureusement, on n'en peut dire autant de toutes les autres, et ce sera ici ma critique essentielle ; il y a trop de symboles et de symboles arbitraires, trop d'abstractions, trop de schèmes symétriques : les deux familles, noble et roturière ; les deux fils de Jean-Pierre, Jean-Pierrot et Ambroise, que *le Désert* et *la Mer* volent à *la Terre ;* Zéphirin (*3e unité*, dit M. de Faramond) qui représente *la Mine*, etc. Il y a parfois un peu de puérilité dans ces oppositions et, malgré ses qualités très fortes, l'œuvre en est atteinte et en pâtit dans son ensemble.

Cette *dramaturgie* très exceptionnelle a été remarquablement montée par Lugné-Poe sur la scène de la Renaissance, prêtée au poète par Sarah, la grande amie des poètes. Le décor du 2e acte mérite une mention toute particulière.

Interprétation très intéressante dans son ensemble. Mlle Suzanne Desprès a fait une création originale du personnage de *la Fiancée des Bœufs*, et Mlle Nau a donné à *la Fille aux Grillons* une physionomie puissante. Quant à M. Lugné-Poe, il a été excellent dans le rôle de Jean-Pierre, où ses qualités de comique narquois et finaud ont trouvé à s'employer.

En résumé, soirée à tous points de vue heureuse, car elle a révélé aux lettrés le nom d'un écrivain de talent et a ramené à l'Œuvre de chaudes sympathies : c'est, en effet, le dernier survivant des théâtres d'à côté. Il faut donc qu'il vive.

Z.

Les Livres

LES ROMANS

JANE AUSTEN : **Catherine Morland**, traduit de l'anglais par FÉLIX FÉNÉON (Editions de La revue blanche).

Je ne sais trop que dire de *Catherine Morland*, après l'étude excellente et si complète qu'a publiée dans cette revue même M. Théodore Duret (1). Je viens de la relire, et je ne crois pas qu'on puisse exprimer mieux et plus simplement que ne l'a fait M. Duret ce qui fait le charme vraiment inimitable de ce livre : la candeur, le naturel et la vérité. Ce roman sans événements, sans péripéties, presque sans romanesque, m'enchante, tout simplement. Il y a peu de livres au monde que je serais aussi satisfait d'avoir écrit.

Tous les personnages sont tranquilles, unis et bien élevés. « Ils vont et viennent, se visitent, dînent ensemble, prennent le thé en causant et en échangeant les idées convenables. » Tous cependant, Catherine, Isabelle, le général, ou l'amoureux Tilney, sont admirablement distincts et particuliers. Ils ne sont jamais analysés, expliqués, dépeints. Ils se révèlent d'eux-mêmes, involontairement, par des phrases simples et appropriées. Ils dévoilent avec la même progression insensible et nécessaire leur passion ou leur ridicule. Ils sont, comme l'auteur même, sans affectation et sans hypocrisie volontaire. De tout ce livre naît cependant un plaisir persistant de sensibilité ou d'ironie, si délicat et si secret qu'on ne sait au juste à quoi le rattacher. C'est d'un art exquis.

« La renommée de Miss Austen, dit M. Duret, a toujours grandi depuis sa mort, et elle occupe maintenant, du consentement de tous, une des premières places dans la littérature anglaise. » Je le crois sans peine. Je ne vois pas qu'on ait employé avant elle avec une telle perfection, je dirais presque avec une telle tendresse, ce procédé qui est caractéristique du roman anglais — hors peut-être le roman de George Eliot — et que des écrivains aussi différents que Dickens ou Disraeli ont pratiqué avec une assiduité presque égale. Jamais, dans *Catherine Morland*, les personnages ne sont exprimés du dedans, par le raisonnement ou l'étude psychologique, mais uniquement par des attitudes, des paroles, des gestes, des actes caractéristiques, dans le choix desquels le romancier paraît n'être pas intervenu. Miss Austen a

(1) Il est indispensable de relire l'étude de M. Th. Duret : *Miss Austen* (*La revue blanche* du 15 juin 1898). Voici cependant les renseignements biographiques indispensables. Jane Austen est née en 1775 et morte en 1817, à quarante-deux ans. Elle ne se maria point et vécut toujours à la campagne. Ses livres n'eurent, de son vivant, aucun succès : *Pride and Prejudice* (1811); *Sense and Sensibility* (1814) ; *Mansfield Park* (1815); *Emma* (1816). *Catherine Morland* et *Persuasion* ont paru en 1818, après sa mort.

l'art merveilleux de rendre chaque mot instructif sans qu'il cesse cependant d'être vraisemblable. Elle ne se hâte point, d'ailleurs, et n'essaye pas de forcer le temps raisonnable qu'il faut à ses héros pour nous devenir familiers. Cela paraît si simple que l'on n'y voit point la difficulté, et rien n'exige, je crois, plus de travail, de perspicacité et de bonne foi. Mais aussi de tels livres ont le charme de la vie, du repos, des connaissances nouvelles...

Félix Fénéon, qui a si bien traduit, avec une exactitude si savoureuse et si naïve, ce beau roman, saura, je pense, comprendre son devoir : il doit traduire les autres.

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS

GEORGES CLEMENCEAU : **L'Iniquité** (Stock).

Il n'y a pas de livre que j'aie ouvert avec plus de crainte et une appréhension plus timide que *l'Iniquité*. Qu'allaient donner réunis, ajustés en un volume, ces articles qu'au jour le jour nous avions attendus avec passion? J'avais peur, malgré moi, d'une œuvre froide et monotone. C'est un livre pressant, éloquent, émouvant, que j'ai lu jusqu'au bout sans répit, dont des parties entières sont admirables.

J'ai regretté, et mes amis regrettaient avec moi, que depuis le début de l'Affaire, nous n'eussions point noté chaque jour, simplement, l'impression, l'espoir ou le découragement de la journée. Nous aurions voulu que tant d'émotions perdues ne le fussent point tout à fait pour nous. Je n'ai plus de regret, maintenant; ce livre existe; et il est à tel point plus grave, plus fort et plus beau qu'aucun de nous n'eût pu le tenter. *L'Iniquité* n'est point, comme *les Preuves*, une sereine et définitive démonstration, ou bien, comme *Sous le Sabre*, un livre de mépris et de joyeuse colère. C'est l'histoire journalière d'un grand esprit à travers ces années tragiques, d'un esprit dont la certitude lente avança d'un pas chaque jour, qui du même mouvement développa sa conviction, son action, et sa pensée. En tête du volume, M. Clemenceau a reproduit l'article fameux du *Journal*, l'article de 1894; il a bien fait; c'est d'un beau courage, et comme nous le comprenons mieux.

Ils dureront, ces articles de l'*Aurore*, ces courts articles de cent lignes, qui, dans l'automne 1897, tranquilles, forts et sûrs, maintenaient chaque jour une nouvelle prise sur le mensonge ou sur l'obscurité. Comme les flots de la mer montante, ils recouvraient chacun leur conquête dans un effort inévitable et progressif. Ils sont d'une forme brève et dure, polie, comme il m'a toujours semblé, à une culture qui peut être la grecque, mais qui peut être aussi l'anglaise, appliquée avec une rigueur presque scientifique aux progrès du raisonnement. Les Goncourt ont aussi passé par là, bien que M. Clemenceau n'ait guère retenu de leur école que quelques procédés, quelques habitudes de syntaxe. Mais, à travers ces phrases sèches précises et fines, il passe autre chose qu'une rigueur dialecticienne ou

une sensibilité *artiste;* on y sentira souffler la grandeur ardente des romantiques, et tout le lyrisme religieux d'un Michelet. Et si quelqu'un doutait, je lui ferais lire, par exemple, cette extraordinaire parabole : *Ils ne sont pas assez,* que Vigny ou Lamennais auraient signée, et qui est admirable, tout simplement.

L'Iniquité est un livre lyrique et ferme. et pourtant, je dois le dire, car je ne voudrais tromper personne, c'est aussi un livre triste et décourageant. Quel est, chez M. Clemenceau, l'instinct le plus fort, l'ardeur et le besoin d'agir, ou l'impossibilité de croire ? On sent en lui comme un fond de pessimisme ancien qu'aucune infamie ne peut étonner, que parfois même l'excès du mal semble amèrement satisfaire, et qui jamais pourtant ne recule ou n'affaiblit l'action. Je lui trouve souvent le ton d'un moraliste à la La Rochefoucauld, finalement désabusé des choses. Dans l'Affaire aussi, ce qui dès le premier jour l'a hanté et retenu, c'est le point de droit, qui n'était au fond qu'un point de morale, je veux dire le vice juridique de 1894, l'illégalité première. C'est là que le meilleur et le plus aigu de sa polémique a porté. Son grand effort n'a pas été la démonstration des faits, ni même la critique des hommes : il est à peine entré dans les querelles des personnes et des partis ; les lâchetés les plus imprévues n'ont tiré de lui que des ironies, des allusions rares et supérieures qui n'avaient rien d'étonné. Ce qui a ému M. Clemenceau, c'est la mentalité. la moralité d'un peuple hésitant devant la plus paradoxale de toutes les crises de l'histoire. Cela il l'a dit sans cesse, et il l'a bien dit.

J'aime fort M. Clemenceau, et il le sait, ou je voudrais qu'il le sût ; et cela me gêne malgré moi de le sentir revenu de si loin et de tant de choses. Pour être revenu de tout, dit Fantasio, il faut être allé dans beaucoup d'endroits ; et c'est le cas de M. Clemenceau, sans aucun doute. Il fut l'homme le plus bassement, le plus faussement calomnié de ce temps. On a exploité contre lui le roman ridicule de l'Egypte, — lisez à ce sujet le livre de M. Jules Delafosse qui n'est pourtant pas un témoin complaisant, — et le roman tragi-comique de Millevoye-Norton, et beaucoup d'autres. Je comprends son amertume, et c'est beaucoup qu'elle ne l'ait découragé d'aucune tâche et d'aucun effort. Ce qui lui manque, c'est la joie, la confiance. Mais alors, il serait un autre, et peut-être l'aimerions-nous moins.

MARCEL LAMI : **La Débandade** (Editions de La revue blanche).

En un livre charmant, M. Marcel Lami nous livre ses souvenirs de volontaire inutile. Volontaire bien inutile en effet, qui, avec la troupe rouge des garibaldiens, sous le ciel de Grèce, connut surtout l'encombrement des paquebots, la détresse des routes, la misère des étapes sans pain ; qui s'échappa de l'hôpital un matin de bataille et ne rejoignit ses compagnons que dans la déroute ; — soldat d'une guerre apparente et fausse, conduite de loin par l'intrigue des diplomates et des financiers, mais où pourtant se révélèrent la générosité, la bravoure, toute la grandeur naïve d'une race ! Et ainsi M. Lami, s'il fut un soldat inutile, fut un précieux observateur.

M. Lami chérit la Grèce, et il ne l'aime pas seulement d'avoir combattu pour elle. Elle est pour lui la Légende, le Passé, le Rêve désintéressé et poétique, aux prises avec la brutale et morne réalité. Je comprends M. Lami : il est émouvant d'avoir fait le coup de feu avec les soldats du Sultan Rouge sur les pentes du Parnasse ou de l'Othrys. Pour moi, je ne puis partager cette philosophie, je ne dirai pas romantique — le romantisme fut infiniment plus compréhensif, — mais parnassienne. Il me plaît que M. Lami, sur l'Acropole ou devant les Thermopyles, ait parlé comme l'auraient fait avant lui Leconte de Lisle et Théophile Gautier. Mais toute la beauté n'est pas dans la légende et dans le rêve ; la réalité aussi est belle, et l'action. Et je ne puis m'empêcher de transcrire à ce sujet une belle phrase de Maurice Barrès, parlant de son enfance commune avec Stanislas de Guaita — « Ces curiosités étaient au dessus de ma raison, qui, si elle en avait eu quelque éveil, aurait mis sa fierté à les écarter. Et pourtant, cet ordre réel qui paraît le domaine des hommes sans âme, des fonctionnaires et des financiers, est magnifique quand on le voit en poète et en philosophe. »

Je sais que M. Hanotaux n'a rien d'un poète, et le syndicat des valeurs ottomanes n'a jamais frappé le monde par le caractère philosophique de son action. Mais cependant il n'est pas vrai que la Grèce ait été vaincue parce qu'elle est la Poésie et la Légende. Elle-même n'est plus la Légende ni la Poésie. M. Lami a bien vu et bien montré que la Grèce à demi-barbare de 1825 eût mieux résisté à l'envahisseur que la Grèce à demi-civilisée d'aujourd'hui. Une nation peut rester en dehors de la civilisation, mais elle ne peut l'adopter que tout entière. La Grèce fut vaincue pitoyablement parce qu'elle n'avait plus les bandes sauvages de l'Indépendance, et qu'elle n'avait pas encore une véritable armée moderne. Rien n'est pire, et, selon moi, rien n'est moins beau, que ces parodies hybrides de la civilisation.

De là vient ce sentiment presque douloureux d'à peu près, de ridicule, cet accent involontaire d'opérette, que M. Lami a traduit malgré lui, mais cruellement. Les Grecs se sont affublés d'un uniforme qui leur va mal, et cela est en effet ridicule. Dans la première partie de son livre, M. Lami l'a fait sentir par mille détails exacts, pittoresques, presque trop expliqués. Les choses ne changeront que sur le champ de bataille, où l'armée régulière ne se montra pas indigne de l'héroïsme d'un Cipriani ou d'un Garibaldi. La bataille et la retraite, c'est la plus belle page de la guerre, et la meilleure partie du livre. M. Lami y met plus que de grandes qualités, il y apporte de la vie; et avec un style clair, spirituel et heureux, avec le goût et le choix des détails caractéristiques, avec l'esprit des tableaux et des anecdotes, j'y trouve une puissance de vision directe et forte qui est vraiment d'un écrivain.

LÉON BLUM

LE THÉATRE

Georges Polti, Guelfe : **Les Cuirs de Bœuf**, un Miracle en XII vitraux, outre un prologue invectif (Mercure de France).

Œuvre puissante et étrange, c'est-à-dire absolument étrangère à l'âme neutre de notre civilisation fatiguée, œuvre qui va chercher sa force en des temps où la vitalité de l'Europe et de la France, en particulier, se manifestait par sa foi en Christ (la Somme, les Croisades), en la Beauté (l'Ogive), en la Liberté (les Communes).

La situation initiale est la luxure, péché qui a toutes les sollicitudes de l'Eglise, celui où la subtilité des clercs s'est épuisée, et dans la luxure, son cas le plus horrible, l'inceste. Par là, M. Georges Polti pénètre naturellement aux sources profondes du christianisme, et il révèlera à beaucoup quelle psychologie pénétrante est la théologie.

Le 1er acte nous présente deux êtres, deux âmes chrétiennes en qui Christ a versé l'amour. Ils ne connaissent pas la pudeur parce qu'ils ne craignent pas les éveils de la chair, car ils croient l'avoir vaincue en eux ; ils s'abandonnent sans défiance à ce qu'ils croient être l'amour chrétien et ils tombent en proie au Mauvais caché sous les apparences de l'immatérialité. Inconscients encore, ils rêvent l'anéantissement dans la volupté. Mais quand ils se croient appelés par la mort, c'est la vie qui répond dans le sein de l'amante, c'est la maternité issue de l'inceste qui vient leur donner l'odieuse conscience du passé. Pour une âme antique, après l'horreur du crime, il n'y a plus rien. le criminel appartient aux Euménides. Pour le chrétien, c'est une vie nouvelle, c'est la vraie vie chrétienne qui commence. Il semble presque que le péché soit nécessaire pour que le corps, pour que tout l'être veuille ensuite s'abîmer dans la souffrance, afin que l'âme s'exalte. Le chrétien est originellement pécheur, mais quelle plus belle conquête pour Christ que celui qui a commis le plus horrible des péchés? Plus bas la créature humaine est tombée, plus puissante sera l'action chrétienne qui tuera la chair pour dégager l'âme et la délivrer des liens terrestres. Aussi, dans le drame de M. Polti, l'inceste n'apparaît-il que comme une introduction à l'expiation de ces réprouvés. le fils incestueux, la mère, la fille perverse et pure, fruit de l'inceste qui portent leur croix à travers le monde. Au moyen âge, les grands pécheurs sont des errants, l'Eglise les jette sur les routes et leur montre Rome et le Saint-Sépulcre, où ils sont appelés par Christ pour leur Rédemption.

Nous voyons donc la Rome de ces papes apôtres et guerriers qui inclinent devant leur tiare ces Hohenstaufen superbes, héritiers de l'Empire Romain — sans Rome. On y entend le choc des armures, les clameurs des guelfes et des gibelins, on est gagné par la fièvre de foi, de combats et de scolastique qui anime les masses. Cette intense vision du moyen âge s'élargit encore dans le triptyque du 4e acte où apparaissent simultanément la commune d'occident, microcosme du monde médiéval, le désert devant lequel les croisés s'arrêtent, suprême re-

fuge de l'Islam, puis le Saint-Sépulcre, objet de tous les espoirs, centre idéal de la chrétienté dont Rome est le centre réel. C'est à Rome d'ailleurs que l'acte dernier nous ramène. Dans une grange des environs de la ville sainte, la Providence réunit les trois réprouvés qui devaient à jamais être séparés. Leurs misères ont passé les forces humaines, l'au-delà les appelle et le Mauvais les guette. La grange s'enflamme ; ils meurent sans avoir reçu l'absolution de l'Eglise. Mais leur foi et leur souffrance les ont absous; le miracle s'opère : ils réapparaissent transfigurés, environnés d'anges, en assomption vers le Dieu de miséricorde. Il fallait des âmes aussi pécheresses et aussi meurtries pour nous révéler l'Expiation et l'Espérance comme l'essence d'une religion qui se trouvait alors indistincte de la vie des peuples et il fallait nous plonger dans l'époque pour nous faire comprendre de telles âmes. On admirera dans ce drame comme la vie intérieure et la vie extérieure se pénètrent. Mais ici, c'est la vie intérieure qui conditionne la vie extérieure du drame. Ce n'est pas la fortuité des événements qui provoque les agitations de l'âme, mais au contraire, ils résultent d'états d'âme.

HENRI LASVIGNES

LES LETTRES ITALIENNES

GABRIEL D'ANNUNZIO : **La Gioconda** (Milan, Treves).

Après la *Ville morte*, le *Songe d'un matin de printemps* et le *Songe d'un soir d'automne*, M. Gabriel d'Annunzio use encore de la forme dramatique moins convéniente à son génie lyrique et sensuel que le soliloque phrasier. *La Joconde* est une « nouvelle » impressionnante dont l'intensité se perd en répliques trop verbeuses. L'effort d'art y apparaît, non sans un cabotinage ingénu trahi dès la première page par l'épigraphe de Léonard de Vinci : *Cosa bella mortal passa, e non d'arte.*

M. d'Annunzio, ayant eu l'intention d'écrire une tragédie, justifie son ambition d'une page de l'*Iliade* qu'il déclare concordante à sa *Joconde*. Il est vrai que Gioconda Danti est une personne dramatique qui joint à sa plastique de modèle une volonté fatale.

Cette Gioconda, de mœurs excentriques et qui passe sa vie au pied de la statue qu'elle inspira, est une création peu émouvante : elle est faite de quelques clichés sur l'idée de beauté étrangère à l'idée morale et supérieure à toute autre considération; souveraine en l'atelier d'un sculpteur de génie à peine ébauché, elle déclare à la femme du sculpteur, qui veut la chasser, qu'un atelier n'est pas une maison, « c'est un lieu en dehors des lois, dit-elle, et des droits communs ». Pour l'amour de son modèle, le sculpteur a tenté de se suicider; sa femme l'a soigné, guéri; l'inspiratrice lui rappelle qu'il est temps de recommencer le jeu; elle renvoie l'épouse à ses tisanes, à ses bandelettes; elle lui reproche d'avoir fait à son mari une âme de coton.

« J'étais, dit-elle, sa force, sa jeunesse, sa lumière. J'ai emporté avec moi tout ce qu'il y avait en lui de plus libre, de plus ardent, de plus fier. Il est fini. Dites-le-lui. Et cette statue qui est à moi, qui m'appartient, qu'il a faite avec la vie qu'il a exprimée de moi goutte à à goutte, je l'abattrai. » Une lutte s'engage entre la femme de foyer et la femme d'atelier. Celle-ci renverse la statue qui se briserait si la dévouée ne la retenait avec ses frêles mains pâles ; ces pauvres mains sont écrasées par la chute de la statue, et la femme du sculpteur, qui sauva son œuvre, pourra au quatrième acte nous jouer une *femme aux mains coupées* qui ne tient à la pièce que par des moignons. Ce n'est point qu'il n'y ait au cours de ces quatre actes des impressionnismes vigoureux, mais l'auteur y insiste trop; il semble ignorer l'art des demi-teintes et l'éloquence des paroles neutres, ou bien il les réserve pour ses indications de scène.

Que dire du dialogue de M. d'Annunzio?

C'est de la belle prose française aux effets littéraires et qui doit sonner plus étrangement aux oreilles italiennes qu'aux nôtres, car les tours de notre syntaxe y sont habituels et l'œuvre pourrait se translater mot à mot dans notre langue. Il en va de même pour les livres précédents de M. d'Annunzio. qui ne comportent aucune difficulté de traduction, mais la langue de M. Fogazzaro, par exemple, révèle un génie latin plus particulier. Aux amateurs de mise en scène étudiée, comme M. Albert Lambert, je recommande certaines indications, telle celle-ci, nombreuses à travers le drame :

« C'est une après-midi de septembre. Le sourire tombant de l'été semble enchanter toutes les choses. Dans la chambre solitaire on sent la présence de l'âme musicale qui dort au fond de l'instrument baandonné, comme si les cordes cachées étaient touchées elles-mêmes par le rythme que mesure le calme de la mer voisine. »

Ou bien :

« Le coucher du soleil semble une aurore. »

Et cela n'éclaire rien. Il est vrai que le drame est si peu obscur! M. d'Annunzio exige vraiment trop peu du lecteur. Dans tout drame psychologique le spectateur doit aussi collaborer. Ibsen ne manque jamais de nous convier à ces délices créatrices, et nous les goûtons d'autant mieux que nous y sommes pour une part.

VICTOR BARRUCAND

Le gérant : Paul LAGRUE.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. FRÉMONT

Journal d'un Byzantin

I. — Réalité d'une morale militaire (1)

Existe-t-il actuellement une morale spéciale, propre au monde militaire ? *Sentiment de la justice.*

Je laisse parler les faits.

25 juillet 1898.—Le colonel de Montmédy adresse des paroles comminatoires aux officiers de son régiment qui se sont permis d'acquitter un homme recommandé à leur sévérité par l'autorité supérieure (2). La publicité que le colonel donne à ces paroles (elles ont paru au rapport) prouve qu'elles correspondent pour lui à la morale généralement admise.

26 janvier 99. — M. d'Ormescheville s'étonne *publiquement* qu'une enquête faite par un capitaine soit attaquée par un défenseur, simple lieutenant (3).

24 novembre 1898. — Le général Lambert rapporte que, dans un procès militaire qui eut lieu pendant la Commune, les juges, — sur le point de prononcer une condamnation incontestablement juste, — furent tellement émus par les pleurs de la femme et des enfants du coupable, qu'ils acquittèrent le coupable : ce qui est significatif, c'est que le général cite ce trait dans l'intention de prouver l'équité des juges militaires (4). Aussi bien, dans la même intention, un grand nombre de personnes (officiers ou civils, admirateurs de l'institution militaire, d'une manière plus générale : militaristes) m'ont signalé quel goût particulier ont les avocats à plaider devant les conseils de guerre, certains que, devant cet auditoire, les armes de l'avocat (mouvement oratoire, rythme, geste, métaphore, appels larmoyants à la compassion, etc...) produiront leur maximum d'effet (5). Le fait à retenir est celui-ci : le général Lambert et les militaristes précités, en montrant à quel point une assemblée est impressionnable, sont convaincus qu'ils en démontrent l'excellence juridique.

Combien de militaires m'ont dit encore : « Si des officiers avaient pu sauver l'un des leurs, soyez sûrs qu'ils l'auraient sauvé : il fallait que Dreyfus fût bien coupable, etc... » (6). Qu'en avouant quelle est la force de l'esprit de corps chez un juge, on fournit un grave argument

(1) L'auteur, notant ses impressions au hasard et pour lui seul, n'avait pas établi ces subdivisions. Nous avons cru bon, pour la commodité de la lecture, d'intercaler ces sous-titres (Julien Benda).

(2) *Temps* du 11 août 1898.

(3) *Temps* du 26 janvier 1899.

(4) Le *Matin*, 24 novembre 1898. L'article est à lire en entier : l'auteur relève plusieurs fois à la charge des juges civils, leur « impassibilité ».

(5) « Me Danet connaissait bien nos juges », dit le général Lambert. (*Article cité.*)

(6) Voir, dans le *Gaulois* du 6 mars 1899, l'article de M. L. Desmoulins.

contre son équité, c'est là assurément une chose dont ces militaires ne se doutent pas.

14 novembre 98. — Les cinq ministres de la guerre ont fait devant la Chambre criminelle des dépositions si peu définitives que, au lendemain même de la dernière déposition, cette Chambre décide d'informer Dreyfus de la recevabilité de son pourvoi ; or, si nous observons que ces ministres avaient la conviction d'apporter des dépositions écrasantes, nous voilà fixés sur leur façon de sentir la validité de la preuve juridique. — A l'effet de nous éclairer sur ce point de la mentalité militaire, nous avions déjà l'*Acte d'accusation* de 1894, dont les arguments sont tellement probants que, au lieu d'aboutir à une demande de châtiment, ils pourraient, sans qu'on y changeât rien, aboutir à la demande d'une récompense en faveur de Dreyfus (il sait l'allemand, a l'esprit curieux, etc.).

Assurément, tous les militaires précités attachent au mot « justice » un sens particulier.

Sentiment de l'honnêteté

Au sujet du faux Henry, notons que la conscience du faussaire ne lui reproche rien (1) ; que, récemment, un général a blâmé Henry surtout de sa maladresse et de sa naïveté ; que ce général a ajouté qu'il gardait son estime à la mémoire du faussaire (2) ; et que, par la publicité qu'il a laissé donner à ses déclarations, il a prouvé qu'elles étaient pour lui l'expression de la morale la moins révoltante.

Notons encore ceci : M. du Paty de Clam intervient dans l'affaire Esterhazy par des actes... déloyaux : le but de cette intervention étant *de sauver* Esterhazy, cela est une circonstance atténuante aux yeux du général de Zurlinden (3).

Assurément, MM. Henry, Mercier, Zurlinden, quand ils prononcent le mot « honnêteté », lui attribuent une signification spéciale.

Sentiment de l'honneur.

M. Lebrun-Renaud traité de menteur par M. Forzinetti (4) ; M. du Paty de Clam traité de faussaire, chaque matin pendant plusieurs mois, par le *Siècle*, subissent ces traitements sans donner signe d'impatience.

Assurément ces hommes ont, au sujet de l'honneur, une sensibilité caractéristique.

Ces faits, en nous montrant quelle est, chez un grand nombre d'individus pris çà et là dans le monde militaire, la conception de la justice, de l'honnêteté, de l'honneur, ne nous permettent-ils pas de croire à la réalité d'une morale militaire ?

II. — Nécessité de cette morale. — Recherche inductive des principaux caractères de la mentalité militaire

Voyons si l'induction confirme l'empirisme.

Il est clair que le système militaire, répondant à un besoin humain

(1) La revision du procès Dreyfus à la Cour de cassation (p. 13).
(2) Interview du général Mercier. Le *Temps*, 17 janvier 1899.
(3) La revision du procès Dreyfus à la Cour de cassation (p. 240).
(4) Voir le *Temps* des 16, 17 février 1898.

particulier, doit nécessairement comporter des sentiments, des croyances, des idées, en un mot un état psychologique particulier. Essayons de déterminer *a priori*, la formule de cet état. Pour cela considérons le besoin initial qui suscite le système militaire, et la série des actes instinctifs par lesquels l'homme satisfait ce besoin ; en notant les sentiments, les concepts généraux correspondants à l'aiguillon de ce besoin et à l'accomplissement de chacun de ces actes instinctifs, nous aurons donc noté des états psychologiques intimement liés au mécanisme et à la finalité du système militaire.

Or, ce besoin initial, c'est celui de l'attaque ou de la défense : la nature des circonstances qui provoquent ce besoin (actions ambiantes ou cénesthésie), le travail organique d'adaptation par lequel il se traduit, la qualité essentiellement vitale des intérêts qu'il met en jeu, tout cela détermine chez le sujet une série d'états de conscience, qui ont pour résidu représentatif : 1° le sentiment de la *haine ;* 2° le vif désir d'une *solution rapide* et *pratique ;* 3° le vif sentiment de l'*utilité immédiate*, à l'exclusion despotique de toute sensibilité aux intérêts médiats.

Supposons maintenant ce besoin en train de se satisfaire, et suivons les mouvements par lesquels il se satisfait. Considérons, par exemple, la première troupe humaine qui a fonctionné, armée et organisée. L'existence de cette troupe présuppose la succession des deux opérations suivantes :

1° Concours de plusieurs individus en un même point du sol. Etats psychologiques concomitants : sentiment d'une communauté d'intérêt ; sentiment de la supériorité d'effet d'un faisceau d'actions réunies sur la somme des mêmes actions isolées ;

2° Organisation. Le principe en est invariable : soumission des mouvements individuels à l'autorité centrale d'un seul (*caput*, chef) ; sentiments concomitants : confiance dans le chef ; méconnaissance de l'individualisme, ou plus exactement, engourdissement du *self-feeling*, du *selbst-gefühl* (*égotisme* équivaut imparfaitement à ces mots).

Remarquons maintenant que tous ces sentiments, étant engendrés par un besoin *passager*, sont essentiellement instables et de courte durée ; que, par suite, il y a des fortes probabilités pour qu'ils s'éteignent avant que le but de la coopération militaire ne soit atteint ; que, dès lors, le système militaire, *toujours en raison même de sa finalité*, doit travailler à entretenir les sentiments susdits. Comment y travaille-t-il ? D'abord directement, en cherchant à maintenir chez l'homme l'excitation pathologique primitive, au moyen du vin, du rythme, de la couleur, de l'encens populaire, etc. ; puis, indirectement, en symbolisant les idéats dans des signes grossièrement tangibles (le drapeau pour la collectivité des actions parallèles ; l'uniforme, pour la suppression des individualités ; le galon, pour l'autorité centrale, etc.), et en exploitant chez l'homme, l'unique sensibilité aux formes matérielles. D'où, chez le militaire, vive impressionnabilité au geste, à l'image, à l'attitude, etc.

Enfin, si, malgré ces soins, les sentiments militaires viennent à manquer inopinément, la coopération, pour assurer l'exécution des mouvements nécessaires à sa vie, n'a plus qu'une ressource : la menace de la mort. Donc, dernier attribut psychologique du militaire : la crainte, avec ses acolytes : habitude du mensonge, etc.

Telle est, je crois, d'une façon schématique, la mentalité militaire. Il était à prévoir qu'elle serait particulièrement simple, étant donné l'unicité et la matérialité du besoin auquel elle s'adapte, étant donné surtout qu'elle élimine, *par définition*, le principal élément de complexité psychologique, l'action des désinences individuelles.

III. — Morale civile. — Conflit. — Crise

Or, depuis cent ans, une nouvelle morale est née sur le globe ; d'autres conditions d'existence ont créé d'autres sentiments : la vie pacifique et industrielle a déterminé les notions d'honnêteté, de responsabilité et de droits individuels, la conception du châtiment comme d'un acte destiné à protéger la société, non à la venger, en un mot, la morale civile.

La morale de la paix et la morale de la guerre vivaient silencieusement côte à côte, quand tout à coup éclate l'affaire Dreyfus, qui les met en demeure de s'adresser mutuellement la parole. Alors nous avons assisté à quelque chose de comparable à ce qui dut se passer au pied de la tour de Babel : nous avons vu les hommes s'acharner à se faire comprendre les uns par les autres, alors qu'ils parlaient des langues différentes. — « Avez-vous été justes, disaient les uns ? » — « Nous avons défendu la patrie », disaient les autres, et ils croyaient répondre. — « Vous persévérez dans l'iniquité, vous êtes de mauvais citoyens », disaient les uns. — « Vous voulez que des chefs se déjugent, disaient les autres ; vous faites bon marché de la confiance qu'ils doivent inspirer : vous êtes de mauvais citoyens. » Et tous disaient vrai, puisque, dans leurs deux affirmations, le mot « citoyen » n'avait de commun que la consonnance. — « Celui qui a fait un faux est un infâme. » — « Celui qui aime ses chefs et veut perdre leurs ennemis est un brave homme. » Ainsi, sur l'objectivité des faits, tous étaient d'accord ; sur leur dénomination, c'était la pire confusion. Jamais peut-être les kantiens n'ont subi un pareil démenti ; jamais il n'a été démontré par une expérience plus saisissante combien la morale est chose relative, modalité d'interprétation, idiome du jugement ; et à voir la continuité et l'âpreté de la lutte, à voir l'inattendu de certaines religions éthiques, les actes de courage, les pleurs, les colères, les insultes, on peut affirmer que l'attribut dans lequel l'homme reconnaît et défend le plus directement les conditions intimes de sa conservation et de son bonheur, ce n'est pas sa race ou sa patrie, mais c'est certainement sa morale.

Les « intellectuels », — simple notation abréviative qui m'épargne la transcription d'une suite de noms propres, — ont pris part à la mêlée, et

non avec le moins d'ardeur. Cela devait être : les conditions continuellement nécessaires à l'exercice de la vie intellectuelle étant l'imprescriptibilité de la liberté individuelle, la sanction de l'incapacité du faux, etc., en un mot le maintien des principes qui émanent de l'association industrielle, c'est bien dans les « intellectuels » que la morale industrielle devait trouver ses avocats naturels, c'est-à-dire ses plus furieux défenseurs. Mais aujourd'hui que nous voilà un peu apaisés, ne conviendrons-nous pas que, dans cette fureur si légitime, dans l'inévitable affolement de la surprise et de la blessure, en saisissant des hommes au collet et en les meurtrissant à coups redoublés parce que leurs actes et leurs sentiments sont qualifiables de monstrueux, nous avons manqué à la première loi de l'intellectualisme, qui est d'expliquer les mouvements humains et non pas de les qualifier. En vérité, nous nous sommes montrés des idéalistes effrénés : croyant à l'innéité, à la nature absolue et transcendante de notre morale, nous, avons refusé le nom d'être humain à ceux qui ne la possèdaient pas, et nous ne nous sommes pas dit un instant que, si nous sommes, nous, sensibles à l'argument, c'est uniquement parce que des forces obscures, mais matérielles et dont nous sommes irresponsables, nous ont *appris* cette sensibilité. Avouons cela, et soyons plus modestes ; ou, du moins, plaçons mieux notre orgueil : soyons fiers de sentir si sincèrement notre modeste condition de « résultante ». Et, revenant maintenant aux mœurs normales des « intellectuels », reconnaissons que la vraie façon de porter à nos adversaires un coup qu'ils ne peuvent pas nous rendre, c'est de les comprendre.

Ah ! si nous avions commencé par là, si nous avions, depuis un an, établi préalablement la formule *a priori* de la mentalité militaire, comme je l'ai fait tout à l'heure, que de révoltes, c'est-à-dire que de souffrances nous nous serions épargnées, qui furent les nôtres à chaque nouveau mouvement de ces militaires ! Plus je vais, plus je trouve que la colère tient surtout à l'inintelligence des choses, à l'ignorance : savoir, c'est prévoir, c'est donc ne plus s'étonner, ne plus s'indigner, ne plus souffrir. Avec une demi-heure de réflexion utile pour établir la formule en question, on admettait *nécessairement* l'éventualité (c'est-à-dire qu'on accueillait sans émotion l'événement) des actes et des paroles qui se sont produits subséquemment. Tortures infligées à Dreyfus et à Picquart ? Simple manifestation d'un sentiment nécessaire (on l'a vu) au militarisme : la *haine* (1). Faux Henry, passion et grossièreté des enquêtes d'Ormescheville, Ravary, Tavernier, inconscience de ceux qui trouvent ces enquêtes valables ? Simple effet de l'*esprit pratique :* œuvre de gens qui cherchent, non pas à découvrir une vérité inconnue, mais à établir un fait affirmé à l'avance, non pas à résoudre un problème, mais à démontrer un théorème. Poursuivons. Fallait-il s'étonner de l'illégalité commise en 94, de l'innocence avec laquelle elle fut avouée ? Mais c'est encore l'*esprit*

(1) Voir comme monument de haine sauvage, la réponse de M. de Pellieux à M. Paul Meyer, au lendemain de la découverte du faux Henry.

pratique; mais la justice militaire est une simple formalité par laquelle on consacre (et, dans l'état de guerre, il faut que cela soit fait *rapidement*) les peines disciplinaires supérieures à soixante jours de prison et qu'un haut commandement, seul juge et responsable, a cru devoir décider ; quant à la recherche de la vérité, aux garanties individuelles, aux débats contradictoires, à l'impartialité, etc..., quant à toutes ces notions qui correspondent à notre « justice », cela n'existe pas dans ces tribunaux, par cette raison suffisante que cela n'a rien à faire dans des âmes d'officiers, que le fonctionnement de la machine militaire exige uniquement le sentiment du devoir, et se passe rigoureusement de celui du droit, qu'en un mot la synthèse du caractère militaire se fait tout entière (on l'a vu) sans prononcer le nom d'une seule de nos notions de justice, lesquelles constitueraient, dans le fonctionnement militaire, des forces parasites et bientôt des résistances (1). Passons à l'attitude de MM. du Paty de Clam, Lebrun-Renaud? Simple effet de l'*engourdissement des sentiments égotistes :* le militaire n'a pas à ressentir une injure personnelle ; c'est l'association concrétée dans un symbole, c'est l'armée qui se charge de la ressentir : le sentiment de l'honneur chez un militaire, c'est le sentiment de l'honneur de l'armée concentré en un individu, c'est-à-dire d'un honneur dépourvu de toute forme individuelle et uniformisé; ceci m'explique que les juges du conseil de guerre de 94, attaqués en tant que fonctionnaires militaires, devaient sentir attaqué l'honneur de l'armée. Et ainsi de suite...

Comprenant donc que ces MM. Henry, du Paty, Tavernier, etc., sont d'humbles instruments actionnés par un principe supérieur à eux, et seul intéressant pour le sociologue ; comprenant que des actes analogues ou plus opposés encore à notre morale sont contenus *en puissance* dans tous les tributaires du principe militaire ; que, par suite, le caractère des scandales militaires à venir étant rigoureusement déterminé, leur réalisation ou leur révélation n'offre plus aucun intérêt objectif, — les « intellectuels » feront mieux de passer à d'autres spéculations et, considérant que la crise actuelle réside dans l'antinomie de deux systèmes de morale, ils feront mieux de songer à prévenir le retour d'un pareil conflit et de chercher les meilleures mesures de prophylaxie.

IV. — Solutions proposées

1° *Unification.* Cette méthode tendrait à identifier, dans la mesure du possible, les deux morales, en dissolvant, dans la psychologie militaire, certains éléments d'une vétusté par trop choquante, et en y introduisant certains éléments propres à la mentalité moderne

(1) Tacite l'avait compris, et son déterminisme avait prévu les événements actuels : « On refuse communément aux gens de guerre la finesse d'esprit, parce que la justice des camps, franche, simple, accoutumée à trancher par le glaive, n'a que faire des subtilités du barreau. » (Vie d'Agricola, IX.)

(esprit critique, habitudes de discussion, lectures philosophiques, etc.). Remarquons tout de suite que le produit qu'on obtiendra par cette mixture ne sera pas nouveau : le militaire « intellectuel », cela existe : avant le colonel Picquart, avaient déjà paru, dans cette famille, César, Montluc (1), Marmont, etc... Furent-ils des « militaires », ceux-là ? Non. Ils furent des « capitaines », c'est-à-dire qu'ils présentèrent les qualités nécessaires au commandement, lesquelles, — consistant dans le vif sentiment de l'initiative, de la responsabilité, dans l'hyperesthésie d'un moi où se concentrent plusieurs milliers de volontés, — constituent exactement le contraire de ce qu'on appelle communément les « vertus militaires » (2). Or, surtout dans cette Europe démocratique où l'on n'obtient le haut commandement qu'à la suite d'un *cursus honorum* qui dure de vingt à cinquante ans, l'armée doit être surtout une école d'obéissance et d'abnégation. Et alors, je demande au réformateur : pensez-vous que le lieutenant qui aura lu et *goûté* Taine ou Renan sera disposé, à moins d'être atteint d'un caractère *rare*, à prendre au sérieux une revue d'astiquage ? pensez-vous qu'il aura le privilège d'échapper au sentiment de supériorité de l'intelligent sur le moins intelligent, lequel peut être son supérieur hiérarchique, et ne verriez-vous pas là une attitude mentale dangereuse pour la solidité de la discipline, surtout en temps de paix ? Enfin, si l'officier s'est assimilé ces lectures, si l'esprit philosophique a envahi son économie morale, (et c'est assurément là votre vœu ; ce que vous souhaitez, ce n'est pas qu'il puisse émailler sa conversation de citations pédantesques et mal digérées, n'est-ce pas ?) croyez-vous qu'il saura à heure fixe récupérer la mentalité nécessaire au métier militaire, et ne craignez-vous pas que sa nouvelle conception des choses et surtout la méthode analytique, l'accompagnant dans l'exercice même de sa fonction, ne travaille à dissoudre sa foi et à adultérer son effort ? A ces questions répondent d'abord les faits : les officiers « intellectuels » que j'ai rencontrés dans la vie, ou bien ont démissionné depuis, ou bien servent soit avec dégoût, soit avec résignation, en un mot, sans ardeur, sans efficacité : quant à Picquart et Marmont qui ont obéi aux injonctions d'une conscience purement civile (3), ils ont été des militaires tels que, si l'armée n'était composée que d'hommes pareils à eux, elle ne serait pas une armée. Et puis, la logique répond aussi et dans le même sens : il est clair qu'en modifiant les conditions mentales d'une institution vous en modifierez

(1) « Nos vies et nos biens sont à nos rois, l'âme est à Dieu, l'honneur à nous ; car sur mon honneur, mon roi ne peut rien. » (Commentaires de Montluc, tome II, p. 117). N'est-ce pas radicalement contraire à « l'esprit militaire » ce *distinguo* dans le sacrifice des sentiments égoïstes ?

(2) « Je suis né pour les armes et non pour le commandement. » (Corresp. du général Joubert).

(3) Comme Picquart en 1896, Marmont s'est trouvé, en 1814, avoir à opter entre l'intérêt du chef et celui de la France, entre la religion prétorienne et la raison ; comme Picquart, il a obéi à la raison ; et à lui comme à Picquart, les vrais militaires ne l'ont jamais pardonné.

nécessairement les effets. Ces nouveaux effets répondront-ils au besoin social? Si non, vous aurez fait une œuvre funeste ; si oui, inutile de vous appliquer à la modification : elle se fera naturellement.

2° *Spécialisation.* Voici le principe de cette méthode : Etant donné que la mentalité militaire est un mal nécessaire, la conserver intacte, mais en préserver tout le reste de l'organisme social : à cet effet, (action morale), élever les générations dans la connaissance exacte et dans la méfiance de la mentalité militaire; (action politique), dépouiller l'armée de toutes ses attributions non spécifiquement militaires (exercice de la justice, de la médecine, intendance, etc.) et l'enfermer impitoyablement dans sa fonction propre qui est l'assouplissement des organes d'attaque et de défense nationales. Remarquons que cette solution présente un double avantage : d'abord, elle supprime les ravages produits par l'incursion de la morale militaire dans l'organisme civil (ainsi un faussaire devient inoffensif, dès l'instant qu'on est prévenu qu'il est un faussaire); et puis, elle multiplie l'efficacité de l'armée, en tant que force militaire ; on l'a dit, l'efficacité d'un appareil est en raison directe de sa spécialité ; et, pour être spécial, un appareil doit être limité. C'est ce qui n'a pas lieu pour l'appareil militaire ; et c'est ce qui fait que, non seulement l'Etat-Major, depuis deux ans, ne cause que du dommage à la France par son ingérence dans la vie politique et civile, mais encore il est visible qu'il ne s'occupe que de l'Affaire et néglige totalement les intérêts de la défense nationale.

Ne nous le dissimulons pas : le triomphe de cette solution sera laborieux. La nécessité d'une autonomie militaire, cette survivance d'un temps où la société militaire était la société, cela est une croyance encore vivace : c'est toute l'âme de la féodalité et de ses justices privées qui se cramponne furieusement à l'âme moderne. Le caractère de cette lutte a été symbolisé par l'attitude de M. de Boisdeffre à la Cour d'assises : « Ou bien nous ne subirons pas de contrôle, ou bien nous refuserons nos services. »

Pourtant, il faudra bien qu'un jour l'armée, — sous la poussée de l'organisme social en continuel travail de transformation,— en arrive à fondre sa noble inflexibilité en un prosaïque opportunisme, et à épouser le mouvement général : il faudra bien qu'elle accepte le démenbrement et qu'elle se résigne à subir, sans la comprendre, l'éternelle loi biologique et sociologique : la progressive différenciation des fonctions.

V. — La France et le militarisme. Considérations a posteriori

J'ai discuté les solutions précédentes à un point de vue purement théorique, les supposant appliquées à une société moderne indéterminée.

Quant aux personnes qui prétendent, sans autre examen, les appliquer actuellement à la France, elles me semblent commettre incons-

ciemment une dangereuse pétition de principe : en effet, ces solutions constituant des *remèdes*, présupposent un *mal* ; or, dans la nation comme dans l'individu, un mal n'existe pas objectivement, mais seulement relativement à l'état de la partie ambiante. Dès lors, avant de songer à porter remède à la France contre le rayonnement de la psychique militaire, ne faut-il pas commencer par examiner si cette psychique constitue réellement un mal, un foyer de désorganisation, c'est-à-dire si elle est réellement en rivalité de tendances avec la psychique de la société environnante ? En un mot, n'est-il pas tout d'abord nécessaire de déterminer la mentalité générale de la France, de reconnaître si ce peuple tend à réaliser le type de la société industrielle, ou celui de la société militaire ?

Cette tendance, si difficile à découvrir aux époques de stagnation, s'est concrétée, depuis un an, dans une collection de *faits*. Quelle bonne fortune de vivre dans un temps si troublé, d'assister à une de ces admirables crises pathologiques, lesquelles, en désorganisant l'âme d'un pays, vous montrent comment elle était organisée ? vous en présentent le mécanisme dans ses rouages les plus intimes ! Cherchons donc à grouper ces faits, et à les interpréter.

1° Manifestations *directes et immédiates* de la volonté nationale. Notons, à ce titre, l'attitude de la rue, à Paris, lors du procès Esterhazy ; à Paris et en province, lors des procès Zola ; à Paris, lors de la rentrée des Chambres ; les acclamations populaires, particulièrement chaleureuses cette année, à l'occasion des solennités militaires (retraite du général Saussier, entrée en fonctions de divers commandants de corps, etc.) ; l'impopularité constante, sauf à Paris, des conférences revisionnistes (récentes scènes de Toulouse) ; la lacération des affiches revisionnistes ; le respect, par toute la France, des affiches du mois d'*octobre*, mentionnant les déclarations successives des cinq ministres de la guerre, etc., etc.

Plusieurs personnes (par exemple, M. Cornély) me feront observer que les actes précités représentent au plus le mouvement d'un million d'individus ; que, dès lors, il est singulièrement arbitraire d'y voir la manifestation de l'esprit national ; que l'état de cet esprit relativement à l'Affaire, ce fut et c'est encore l'*indifférence*. Voici ma réponse : Comme une troupe démonstrative obstrue, pendant le jour, la circulation publique de plusieurs milliers d'hommes et gêne leur sommeil pendant la nuit, si je cherche pourquoi ces derniers se sont accommodés de ces mouvements, pendant plusieurs jours consécutifs, ainsi qu'on l'a vu dans certaines villes de province au mois de février 98, j'ai le choix entre les deux explications suivantes : ou bien résignation tolérante, ou bien hypocrite complaisance pour un mouvement dont on s'abstient personnellement, par souci de son repos ou de sa sécurité ; la première explication me semble s'appliquer admirablement à un Spinoza ou à un Vincent de Paul, mais mal au corps des électeurs français ; la seconde, au contraire, me paraît, dans le cas présent, devoir réunir tous les suffrages impartiaux. Dès lors,

n'est-il pas arbitraire de prétendre que les manifestants représentent uniquement l'état d'esprit de leur cohorte, et n'est-il pas juste d'affirmer qu'ils représentent également celui du pays qui tolère, en souriant, leurs débordements ?

Mais l'objection susdite me semble valable, dès qu'il s'agit de certains autres actes collectifs (souscriptions, protestations, etc.), dont l'accomplissement n'exige point la tacite connivence de ceux qui s'en abstiennent. Je néglige donc ces faits pour l'instant.

Observons encore les dernières élections législatives : je dois dire que, pour tirer ici une conséquence positive au point de vue de la mentalité générale, je considère, non pas la Chambre élue, laquelle ne représente jamais plus du tiers des électeurs, mais le tableau de tous les candidats en présence, au mois d'avril, avec leurs positions respectives dans l'Affaire et le chiffre des suffrages réunis par chacun d'eux ; qu'en un mot, je m'appuie sur le total des voix françaises antirevisionnistes.

Enfin, et toujours à titre de symptôme immédiat de l'esprit public, je crois pouvoir juger significatif le chiffre qu'on obtiendrait en dénombrant les lecteurs de journaux dits nationalistes (le *Petit Journal*, la *Patrie*, le *Gaulois*, etc.).

2° Manifestations *indirectes et médiates* de la volonté nationale.

Je désigne, sous ce titre, l'attitude générale de la Chambre et celle de la presse.

Ici, beaucoup de personnes, persuadées que c'est le journal qui crée la conviction de son lecteur, certaines que c'est la gesticulation des Parlements qui détermine les sentiments de la nation, vont m'accuser de prendre pour un effet de l'esprit public ce qui en est la cause. J'invite ces personnes à méditer le mot de *l'Ennemi du Peuple :* « Ce ne sont pas les rédacteurs qui font l'opinion d'un journal, ce sont les abonnés. » Je me permettrai encore de poser à ces personnes la question suivante : croient-elles que si ces MM. Lasies, Millevoye, etc., qui connaissent les sentiments de leur collège électoral, pensaient par leur conduite encourir sa disgrâce, ils adopteraient cette conduite ? J'ose répondre « non » : je crois que les personnages capables, comme Jaurès, de sacrifier leur carrière à leur conviction, sont rares et que d'ailleurs ils doivent logiquement disparaître des Parlements, puisqu'ils ne sont plus représentatifs d'une collectivité populaire : je crois au contraire, que dans tout Parlement, en vertu d'une sorte d'harmonie préétablie fondée sur l'instinct de la conservation parlementaire, le représentant adapte, pour ainsi dire, inconsciemment, son mouvement sur l'émotion synchronique des représentés ; que les variations d'un journal sont une fonction très simple des variations de sa clientèle ; qu'en un mot, la Chambre et la presse populaire sont d'excellents appareils démographiques, décrivant dans l'histoire contemporaine des courbes presque rigoureusement parallèles à celle de l'opinion publique.

Ceci posé, considérons donc ces courbes. Qu'enregistrent-elles ?

Au Palais-Bourbon, la question de savoir si l'accusé connaîtrait les pièces accusatrices *a été discutée ;* dans la presse démocratique (le *Temps*, les *Débats*), les plus grandes précautions sont observées pour parler des officiers suspects, sans toucher à leur uniforme ; quant au journal mondain, par excellence, le *Figaro*, il a dû renoncer à sa campagne contre un « commandant » ; enfin dans la presse démagogique, ceux qui osent discuter la parole des généraux sont maudits, certains actes qualifiés crimes et avoués par des militaires rencontrent l'indulgence, parfois la louange, et les plus hauts dignitaires de la magistrature sont quotidiennement insultés.

Bref, dans l'ensemble des manifestations précitées, qu'apparaît-il ? Il apparaît, je crois pouvoir l'affirmer sans être taxé d'interpréter partialement les faits, un peuple, indifférent ou hostile à toutes les institutions non militaires, acquis à la simple assertion des chefs, radicalement imperméable à l'argument ; un peuple, en un mot, dont on résumerait assez exactement la psychologie, en disant de lui, — comme cela se dit, paraît-il, dans les casernes, — qu'il aime l'armée et « qu'il ne veut rien savoir ».

VI. — Nécessité de cet état d'esprit. — Explication et détermination générale des mouvements sociaux en France a l'heure actuelle

Coexistence et harmonie préalable des idées de justice et de patrie.

« Ce qui fonde l'appétit et le désir, ce n'est pas qu'on ait jugé qu'une chose est bonne ; mais, au contraire, on juge qu'une chose est bonne, parce qu'on y tend par l'appétit et le désir. (1) » Ce mot, relatif à l'individu, est également vrai de la nation : si l'esprit français est ultramilitariste, c'est que cette forme spéciale d'esprit est commandée par un appétit, c'est qu'elle est *nécessaire* à la satisfaction de cet appétit ; et, comme d'ailleurs, l'appétit n'est qu'une tendance subconsciente, appropriée aux besoins de la conservation, il nous faut, afin de déterminer la mentalité française *par voie rationnelle*, rechercher d'abord à quelles conditions ambiantes et internes l'organisme français doit s'adapter pour assurer son existence.

Or, parmi ces conditions, il convient de placer au premier rang cette perpétuelle aspiration déprédatrice des peuples circonvoisins ; à cette condition ambiante, la France s'est immédiatement adaptée en exaltant son sentiment patriotique et en se pourvoyant d'une forte organisation militaire. D'autre part, comme ces aspirations déprédatrices n'existent, en somme, depuis 1870, qu'à l'état *virtuel* et que la France n'a eu à se protéger contre elles par aucun réel fait d'armes, il est arrivé que le climat pseudo-pacifique de ces vingt-huit dernières années a favorisé l'éclosion et le développement des sentiments propres aux sociétés pacifiques et dont le principal est, on le sait, l'amour de la justice. En sorte que, à considérer la psychologie française telle qu'elle était encore il y a dix-huit mois, un observateur

(1) Ethique, III, prop. 9, Scholie.

eût pu déclarer qu'il y avait coexistence et bonne intelligence entre l'idée de justice et l'idée de patrie.

Le mot « patrie » représentant une abstraction largement compréhensive, je crois devoir préciser le sens que je lui attribue. Je n'entends point par « idée de patrie » l'ensemble des croyances et des sentiments qui correspondent au souci de la conservation et de la prospérité de l'association : car, prise dans ce sens, l'idée de patrie embrasserait, *sans exception*, tous les sentiments dont est capable une collection d'hommes associés ; c'est cette imprécision qui permet à ces MM. Legouvé, etc., (soit qu'ils l'exploitent, soit qu'ils en soient dupes) de prononcer que « l'idée de patrie est inséparable de l'idée de justice » ; on pourrait, en ce sens, ajouter qu'elle est aussi bien inséparable de l'idée de pudeur, du sentiment esthétique, de l'esprit commercial, etc., toutes ces choses étant indispensables au bien-être social. — J'entends par « idée de patrie » l'ensemble des croyances et des sentiments correspondant strictement aux intérêts territoriaux et au souci du droit des individus par rapport aux individus des autres nations. En un mot, remarquant que les nations sont pourvues, d'une part, d'appareils appropriés aux besoins de la vie extérieure (organes d'attaque et de défense, armée, maxime, etc...), d'autre part, d'appareils appropriés aux besoins de la vie intérieure (industrie, banque, etc.), j'appelle « idée de patrie » le faisceau des sentiments et des croyances nécessaires au fonctionnement des premiers appareils, et « idée de justice » le faisceau relatif aux seconds. Et j'observe que, il y a dix-huit mois encore, ces deux groupes de sentiments se faisaient équilibre dans la conscience française.

Antagonisme latent.

Or, que ces deux séries d'organes sociaux et, par suite, les sentiments respectivement correspondants soient, malgré une harmonie apparente et une réelle coopération, en perpétuel antagonisme latent et que l'équilibre soit toujours sur le point de se rompre au profit de l'une des deux séries, c'est là une vérité sociologique (1). Je sais que certaines personnes prétendront infirmer cette vérité en citant l'exemple de Rome et des cités helléniques : ces personnes, évidemment, pensent que les républiques antiques étaient des gouvernements égalitaristes et que les anciens connurent la liberté individuelle. Respectons leur candeur. D'autres croiront exterminer cette même vérité en alléguant que les soldats de la Révolution connurent à la fois l'esprit de justice et l'esprit militaire : exemple qui, habilement exploité, servirait à prétendre que les armées les plus indisciplinées sont victorieuses, si l'on ne se hâtait de faire remarquer que les menaces européennes forcèrent immédiatement ces armées à observer une sévère discipline et la France à abdiquer son idéal de justice en faveur du commandement despotique de Napoléon et qu'ainsi cet exemple vient précisément confirmer la vérité précitée.

Cet antagonisme se déclare.

A l'occasion de l'Affaire, cet antagonisme se déclare : de latent, il devient patent. Je connais, à ce sujet, l'avis de ces MM. Lemaître,

(1) Herbert Spencer, *Essais de Politique*, pages 176 et 190.

etc,.. : vous voyez faux, disent-ils; le désaccord n'a lieu que sur une question *de fait*, etc. Que l'équipollence entre deux éléments, moraux ou autres, soit le cas exceptionnel, et que le cas général soit, au contraire, l'inégalité de force, c'est là une loi que ces « amis de tout le monde » veulent ignorer ou, plus exactement, qu'ils ignorent. Toutefois, si je démontre que, à supposer que nous soyons tous d'accord sur la question *de fait*, le conflit ne prendrait pas fin pour cela, il faudra bien alors reconnaître que ce conflit tient à une divergence de vues politiques. Admettons donc tous, pour un instant, que Dreyfus soit coupable. Voilà qui est entendu. Il n'en demeure pas moins acquis, n'est-ce pas? que les membres du conseil de guerre ont condamné sur des pièces dissimulées à l'accusé, qu'en un mot « sept officiers français » ont commis un crime juridique: que les enquêtes de Pellieux et Ravary sont iniques; qu'Henry fut un faussaire; qu'il y a *nécessairement* (cela est prouvé) d'autres officiers faussaires, etc... Dès lors, qu'exige la simple application du Code? L'envoi au bagne d'au moins une escouade de grands galonnés : spectacle plutôt nuisible au bon fonctionnement de l'armée, dans laquelle on reconnaît si bien la nécessité du prestige du commandement, que les rapports communiqués aux troupes ne mentionnent jamais les punitions infligées aux officiers. Ensuite, comme la logique la plus élémentaire établira aisément que tous ces crimes sont dus au simple exercice de principes militaires, qu'exigera l'esprit de justice? La flétrissure de l'esprit militaire. Après quoi, M. Lemaître est toujours libre de déclarer que le conflit n'a pas lieu entre l'intérêt de l'équité et celui de la patrie; aussi bien, est-il libre d'affirmer que tous les angles droits ne sont pas égaux entre eux. Ce n'est pas moi qui lui chercherait noise.

En somme, la France s'est trouvée assujettie à opter entre les deux ordres du jour suivants :

1° « La France, considérant que la force d'une République réside dans l'implacable inviolabilité des droits de l'homme, dans la rigoureuse observation de l'égalité de tous devant la loi, poursuit, *sans distinction d'étiquette sociale*, tous ceux qui se seraient rendus coupables d'une violation de ces principes; et, fidèle à sa mission éclairante dans le monde, elle sacrifie peut-être sa puissance matérielle à l'intérêt de la justice. »

2° « La France, considérant que la prospérité de sa force matérielle doit être le premier de ses soucis, considérant qu'une atteinte, *même légitime*, portée au prestige de ses officiers compromettrait sa force matérielle, sacrifie l'intérêt de la justice à l'intérêt du prestige militaire. »

Il fallait adopter l'une des deux solutions à l'exclusion de l'autre. Ces déterminations, que l'individu ne sait pas prendre d'une manière radicale, la nation sait les prendre : c'est que, chez l'individu, les exigences de la loi biologique, « s'adapter ou périr », sont contrariées par le jeu des idiosyncrasies, lesquelles se neutralisent dans la nation.

La prépondérance s'établit au profit du principe le plus absolu.

Quelle solution allait prévaloir? La solution *la plus utile*. Quelle est-elle? La réponse sera unanime, je crois : vu l'état actuel de l'Europe, la prépondérance de l'idée de patrie sur l'idée de justice est plus utile à la France que la prépondérance en sens inverse. D'une manière générale, — ne nous y trompons pas, — quand la conservation matérielle d'un pays est en question, même alors que cette question ne se pose pas dans la réalité des événements, c'est uniquement cet intérêt vital qui règle l'économie émotionnelle de ce pays, qui lui prescrit quel doit être son sentiment le mieux enraciné; et, si d'autres sentiments, répondant à d'autres besoins, semblent masquer celui-ci, c'est là un phénomène tout artificiel et passager : élégantes superfluités, qui recouvrent la surface nationale sans la pénétrer, elles sont destinées à se volatiliser, au premier choc, pour laisser apparaître clairement l'émotion *nécessaire*, c'est-à-dire ici le patriotisme et ses dépendances (1).

Cas du peuple.

Chez le peuple, cette apparition a été subite et toute spontanée. Il a, dès le début de l'Affaire, avec le diagnostic informulé de l'instinct, défini le conflit des intérêts sociaux et aperçu le péril; il a senti que, s'il permettait, dans l'intérêt de la justice, qu'on lui démontrât l'infamie ou l'imbécillité d'une trentaine des plus hauts gradés de son armée, il allait fatalement être victime de sa manie généralisatrice, c'est-à-dire paralyser sa confiance dans ses chefs, compromettre sa vie extérieure. Instantanément, il a ressenti l'aiguillon occulte des convoitises germaniques et autres: le besoin de réagir contre cet aiguillon, besoin engourdi par vingt-huit années de sommeil civilisateur, s'est réveillé avec la plus furieuse intensité; tous les autres besoins sont réduits au silence; les aspirations vers la liberté, vers la discussion sont refoulées, traitées de chimériques, bafouées par ce peuple qui a fait la Révolution; les institutions destinées à assurer l'équité des rapports civiques sont conspuées; elles paraissent actuellement inutiles; l'instinct de conservation sous sa forme défensive (mouvement nécessaire aux organismes menacés) — la peur — se révèle; les chefs ne manquent pas de l'exploiter pour demander un crédit illimité à la confiance nationale (voir le discours du général de Pellieux à la cour d'assises et les adieux du général Mercier au Mans); impérieusement s'étale la sensibilité à la couleur, au titre, au grade, à l'attitude; enfin, dans son délice patriotique, la plèbe s'enivre du patriotisme le plus frelaté, qu'une démagogie friande d'espèces sonnantes lui verse quotidiennement sous les noms de nationalisme et d'antisémitisme.

Cas de la classe éclairée.

Chez les Français éclairés, l'opération aura été beaucoup plus com-

(1) Remarquons tout de suite que, sous les régimes despotiques, il suffisait que l'esprit militaire animât exclusivement les troupiers professionnels, lesquels composaient l'armée; mais aujourd'hui l'armée, c'est la nation; en sorte que, sous une république, il est nécessaire au salut de l'Etat que l'esprit militaire reçoive une extension mille fois plus considérable que sous un gouvernement essentiellement militaire.

pliquée et laborieuse, tout en aboutissant au même résultat. Je préviens que, sous le nom d'hommes « éclairés », je ne désigne pas des hommes tels que MM. Coppée, Silvestre, Barrès, etc., lesquels en se précipitant *sans lutte intérieure* vers le drapeau et trouvant que la question Dreyfus était une « misérable affaire » quelconque, ont prouvé à la fois la chaleur de leur tempérament et l'embonpoint de leur intellect et rentrent directement dans la catégorie des hommes du peuple. Ceci dit uniquement pour préciser le sens des mots que j'emploie, j'appelle « éclairés » ces hommes nourris d'une littérature libérale, épris et, dans une certaine mesure, pénétrés d'idéal démocratique; chez eux, le patriotisme, actionné, est venu se heurter aux notions de justice et de liberté, munies cette fois du pouvoir propre aux représentations nouménales. Je me suis dit souvent que ces hommes, refusant de reconnaître l'irréductibilité de la doctrine libertaire et des exigences militaires, et travaillant mille et mille fois dans leur conscience à concilier l'inconciliable, avaient dû beaucoup souffrir depuis un an. Cependant, comme les notions de justice et de liberté sont, chez eux, surtout des formes intellectuelles, superficiellement senties, incapables de provoquer un état profondément affectif et, à plus forte raison, un mouvement; comme, d'autre part, l'amour de la France est chez eux une donnée physiologique, c'est évidemment cette dernière tendance qui a déterminé le sens de l'émotion final et l'acte. Si déjà vous voulez pressentir à quel point l'intérêt patriotique régit leur morale et en exclut tous les sentiments capables de le contrarier, notez ceci : c'est *sans la moindre répugnance* que ces hommes, dont quelques-uns sont des esprits très délicats, ont accepté la pensée de cette « parade d'exécution », laquelle, en admettant qu'elle chatiât un coupable, représentait, par son caractère théâtral et uniquement destiné à frapper l'imagination populaire, un état de civilisation digne du xve siècle. Aujourd'hui, que font-ils? Ils adhèrent à la ligue de « la Patrie française », qui ne parle que de l'armée, accueille les césariens et les nationalistes et répudie les justiciers. Seulement, tout en sentant et en agissant franchement dans le sens de la coopération militaire, ces hommes ne peuvent se résoudre à articuler la réprobation de l'idéal civil : « La justice est inséparable de la patrie », dit l'un; « nous ne sommes pas hostiles à la ligue des *Droits de l'Homme* », dit l'autre, etc.; on croirait entendre Baucis qui, pâmée sous les baisers de Jupiter, ne cesse de répéter : « Ah! Philémon, ne crois pas que j'oublie... » Allons! il avait raison le philosophe allemand : l'intelligence est une chose, la volonté en est une autre, et, si elles ne s'entendent pas, le combat se termine toujours par l'humiliation de l'intelligence.

Résumé.

En résumé, la France, menacée au dehors, s'adapte : à voir l'énergie avec laquelle elle tend vers l'organisation militaire, on peut mesurer l'utilité actuelle de cette organisation. Or, qu'il s'agisse d'un individu ou d'une nation, dès qu'un organisme est mis en demeure de défendre sa vie contre des attaques étrangères, le sentiment de la jus-

tice devient une émotion de luxe : dans l'état actuel des rapports internationaux, *la France ne peut pas s'offrir le luxe d'être juste.* Et elle ne se l'offre pas. Un acte de justice est peut-être à la veille de s'accomplir; la vibration publique, celle du moins qui semblerait devoir être provoquée par la réparation d'une iniquité, ne se produira pas ; l'esprit de justice se rencontre chez quelques Français ; il n'existe pas dans la nation française. Est-ce à dire que l'arrêt de la Cour sera accueilli par un coup de force? Je ne le crois pas; je crois même que, devant cet arrêt, la France s'inclinera, mais douloureusement, toute désappointée de reconnaître une innocence, alors qu'elle *espérait* une culpabilité. Malgré les efforts des promoteurs de la vérité pour associer le pays à leur gloire, la réhabilitation de l'innocent demeurera le patrimoine de quelques-uns : l'on verra un acte de justice dont la France refusera d'être fière. Et cela est honnête : la France n'a pas à s'enorgueillir d'une œuvre juste, laquelle s'est accomplie sur son sol, à la faveur de son régime politique, cela est vrai, mais contre sa volonté. Et elle s'enfermera dans sa rancune : à ceux qui ont douté de la parole des grands chefs, elle ne pardonnera pas d'avoir eu raison d'en douter; quels que soient le tact et la modération des vainqueurs, elle voudra voir dans l'arrêt de la Cour exclusivement une mortification à l'adresse du conseil de guerre; et, plus étroitement que jamais, elle se serrera auprès de ses chers généraux, semblable à ces femmes qui étreignent leur amant d'autant plus amoureusement qu'il est plus notoirement convaincu de bassesse ou d'imbécillité.

On l'a dit : les Constitutions les plus soigneusement combinées restent lettre morte si elles ne cadrent pas avec le caractère, avec le besoin national, et les systèmes de gouvernement qui sont en avance sur leur époque ne peuvent manquer de reculer jusqu'au niveau de leur époque (1). Cela est vrai également des systèmes de sentiments et d'idées. C'est ainsi que la France, ayant tenté de s'élever aux hauteurs de la morale civile, est aujourd'hui contrainte, par la persistance de la morale barbare chez les autres nations, de faire rétrograder sa mentalité jusqu'à celle de l'association militaire, c'est-à-dire de plusieurs siècles en arrière. Et si l'on observe combien ces avortements sont fréquents en France, depuis ces cent dernières années; si — plus généralement — on observe que la France, d'une part, en raison de son sol, de son climat, etc., a connu les plus fortes poussées du désir humain vers l'idéal civil, et que, d'autre part, en raison de sa position géographique, elle est, presque sans interruption, obligée de s'enfermer dans la nuit de l'idéal militaire, on se sent envahi d'une invincible tendresse pour cette nation née pour l'amour et condamnée à la haine, et mille questions séduisantes vous environnent, dont je laisse la résolution aux doctes personnes qui s'appliquent à échafauder une métaphysique de l'histoire.

(1) H. Spencer. *Mœurs et Procédés des Administrations de Chemins de fer.* « Edimburg Review », oct. 1854.

VII. — Aux « intellectuels »

Alors, je me tourne vers les intellectuels, et je leur dis : « Ainsi, la morale militaire, loin d'être en rivalité de tendance avec la mentalité générale de ce pays, est au contraire avec elle en harmonieuse communion. Donc, ce qui constitue, dans l'organisme français, un élément parasite et désagrégeant, ce n'est pas le monde militaire. Qu'est-ce alors? Apparemment, c'est le monde intellectuel, et c'est à vous, intellectuels, de quitter ce pays.

Et d'abord, qui êtes-vous ; quelles sont exactement vos tendances? Quelles sont vos conditions, quelles sont les effets de votre activité?

Tous plus ou moins parents de cette infortuné (1) qui, vers la fin de sa vie, malade et avide de repos, en était réduit, pour essayer d'engourdir son activité cérébrale, à parcourir les chemins en les jalonnant de cailloux blancs suivant une ligne bien droite, vous êtes ces hommes chez lesquels l'exercice de l'intelligence répond à la satisfaction d'un besoin, — non pas secondaire et modéré, — mais lancinant et principal. « Intellectuels » est bien votre nom, hypertrophiés de l'intelligence que vous êtes, *monstra per excessum,* comme l'a dit l'un des vôtres (2) qui jouait à vous répudier ! Alors que l'homme normal fait travailler ses facultés mentales, machinalement et sans joie, uniquement pour accomplir une fonction vitale et sociale, vous autres, par un raffinement tératologique, vous trouvez une extase dans cette prosaïque opération, vous éprouvez une volupté malsaine dans l'exercice même de l'intelligence, vous vous complaisez où les autres se résignent et vous souscririez tous au mot de ce satyre — allemand, du reste — lequel ose déclarer qu'entre la vérité toute trouvée et le plaisir de la chercher, il n'hésiterait pas à choisir la seconde proposition (3). Et vous joignez le cynisme à la perversité : tandis que les honnêtes gens savent n'être intelligents qu'un certain nombre d'heures par jour, suivant les prescriptions de leur situation sociale; tandis que ces messieurs Vandal, Thureau-Dangin, etc., au sortir de leur cabinet où ils ont appliqué leur intelligence à l'éclaircissement de la politique passée, ont le tact de la déposer, cette intelligence, de ne pas l'emmener dans les salons, surtout de ne jamais l'employer à juger les événements contemporains, vous autres, méchants maniaques, vous étalez impudemment votre infirmité et vous affichez la prétention d'appliquer l'intelligence à la discussion des choses publiques et même des actes militaires!

Naturellement, par le simple jeu de son mécanisme, votre activité produit des sentiments, des habitudes, des mouvements directement contraires aux saintes aspirations populaires, à la morale des hommes équilibrés.

(1) C'est H. Taine.
(2) Schopenhauer.
(3) Ce mot est de Lessing.

Parbleu! ils sont régis par le principe d'adaptation, et vous autres par le principe de contradiction! Ils disent : « Une chose qui nous ferait tant de mal ne peut pas être la vérité. » Vous dites : « Une chose est ou n'est pas : la vérité se moque de nos intérêts immédiats! » Ils disent : « Si nous la produisons, nous périssons. » Vous dites : « Qu'est-ce que la ruine de nous-mêmes et même d'un pays, auprès de la découverte de la vérité! » Ils disent : « Notre attachement unanime à cette conception prouve qu'elle est juste. » Vous répondez : « Si forte que soit l'adhésion à l'erreur, jamais nous ne l'appellerons certitude (1). » Ils disent : « Faisons du patriotisme une religion. » Vous dites : « Avoir besoin d'une terre spéciale, à l'exclusion d'une autre, c'est une forme de l'esclavage! » (2) — « Malheureux, on vous prendra vos maisons et vos champs. » — « Je porte ma fortune sur moi. » Et tout naturellement vous venez donner la main à ce peuple maudit, les Juifs, dont l'une des propriétés est précisément d'avoir produit les êtres les plus exclusivement sensibles à l'idée entre tous les fils des hommes (3) et qui, seul entre tous les peuples, a su durer depuis deux mille ans, justement parce qu'il a, lui aussi, l'univers pour patrie et la portative intelligence pour tout patrimoine.

Et de tels sentiments ne vous ont pas valu la persécution, l'exil, la mort! Non, vous êtes même l'objet d'un certain respect; vous avez même imposé au peuple la revision d'un de ses jugements! D'où vient ce phénomène? De ce que vous avez menti, de ce que vous avez joué de l'équivoque, de ce que vous avez habilement drapé l'inflexible réalité de vos tendances sous les couleurs d'un *patriotisme modernisé* et du libéralisme. Mais, croyez bien que, si vous avez réussi à duper l'intelligence du peuple français, vous n'avez pas dupé son instinct, lequel vous hait, vous guette, et, surexcité par des gouvernants intéressés, finira bientôt par vous frapper. Dès lors, en considérant le cas le plus favorable, en admettant simplement que l'on vous congédie poliment, n'est-il pas préférable pour vous de prendre l'initiative de la rupture? Allons! quittez cette terre, comme Descartes, comme Bayle, comme St-Evremond, comme tant d'autres dont ce pays, qui ne les posséda pas, a l'aplomb de se glorifier! Le bonheur vous attend dans les autres pays : non pas que les foules y soient moins carnivores; mais elles y sont muselées, et le suffrage universel n'y fait point, comme ici, monter les instincts de l'anthropoïde jusqu'à la surface politique.

. . . . . .

Pourtant, — tout bien examiné, — c'est encore dans cette espèce de République, c'est encore au milieu de ces caractères-là que votre besoin de liberté sera le moins comprimé; c'est encore là que vos habitudes de discussion et d'expérimentation seront le moins contrecarrées. Vivez donc en France. Seulement, vivez-y comme à l'hôtel :

(1) *Ethica*, I, 118.
(2) Voir Renan, *Essais de morale et de critique*, p. 94.
(3) Spinoza, Karl Marx.

payez les contributions, acquittez régulièrement votre note, n'entrez jamais en conversation avec l'hôtelier : vous ne parlez pas la même langue que lui. C'est ce que faisait Renan, votre chef de ligne : lui qui disait : « On ne se bat que pour ce dont on n'est pas tout à fait sûr », soyez certains qu'en cette Affaire il n'eût pas essayé de prouver à M. Lemaître l'infamie du procès Dreyfus, pas plus qu'il n'eût insisté auprès de celui qui eût nié la loi de la gravitation ; tenez aussi pour assuré qu'il n'eût pas été assez naïf pour tenter de mettre en évidence une vérité que tant de hauts personnages ont intérêt à cacher, ni pour prétendre, lui, modestement armé de la raison, disputer une proie à la bestialité nationale. Imitez son exemple : ne vous abaissez plus à travestir et à mutiler vos chères doctrines, comme cela vous sera toujours nécessaire dès que vous voudrez parler aux masses ; cessez d'attenter à la liberté publique, et de contraindre à l'équité un peuple qui, après tout, a bien le droit de se complaire dans l'iniquité ; consciences du xxxe siècle, ne perdez plus votre temps à accumuler preuves sur preuves en faveur d'une éthique prématurée ; arrêtez votre superfluité d'arguments, chose anti-artistique ; cessez de ravaler votre style au niveau de la compréhension plébéienne (1). Que les peuples continuent à croupir dans le fétichisme politique, dans la croyance superstitieuse en d'artificiels impératifs, qu'importe les peuples ! Si l'ignorance et les passions populaires constituent une perpétuelle menace pour votre sécurité individuelle, comprenez que c'est là sim plement l'un des innombrables aspects de la Force épandue dans l'univers, arrêt de mort virtuel constamment suspendu sur nos têtes, et dont la réalisation est aussi impossible à éviter complètement que la chute d'une tuile ou la morsure d'un chien enragé : garons-nous du danger autant que possible, ayons soin de ne pas nous faire capitaine d'artillerie et de ne pas nous vanter d'être juifs ; mais n'allons pas faire à la brutalité humaine l'honneur de concentrer vers elle l'effort de notre cerveau. Que si, dans sa course meurtrière, elle envahit notre cabinet de travail, elle nous surprenne en train de donner à nos concepts une forme durable et lumineuse, et d'accomplir cette tâche, non pas dans l'intention d'éclairer nos inférieurs, mais pour faire savoir notre existence à nos pairs : simple système de signaux, par lequel les praticiens de la pensée se reconnaîtront entre eux, à travers les âges, et par-dessus l'éternelle nuit de la mentalité générale.

VIII. — Ultima verba

Une heure du matin. Bruit dans la rue. Des bandes passent en chantant.

Ah ! oui... J'oubliais... C'est la sortie du théâtre. On leur aura joué

(1) Allusion probable aux *Preuves* de M. Jaurès et aux allocutions publiques de M. An. France. (*J. B.*).

quelque bonne pièce à panache, quelque beau drame de cape et d'épée, autre forme de l'éternelle démagogie, transposition dramatique des moyens d'action des Drumont et Beaurepaire, continuel souci d'impressionner la sensibilité humaine dans sa région la plus barbare et la plus générale... Inclinons-nous pourtant : ces œuvres-là donnent leur nom à des bicyclettes; il y a eu du papier à lettre *Théodora;* j'ai mangé, dans le monde, des glaces *Cyrano ;* je n'ai jamais mangé de glaces *Cité antique.* Pauvre Fustel !

Le bruit augmente. Refrains patriotiques. « Vive l'armée ! » « Conspuez !... » je ne distingue pas qui, mais je devine. Assurément, la rétine de tous ces gens-là est encore innervée par l'effet des uniformes de la pièce, et l'évocation de la redingote d'un Brisson ou de la cravate noire d'un Trarieux doit leur apparaître comme une image repoussante et insupportable.

Violent tumulte. Courant en sens inverse. Cris. On se bat.

Pourquoi me mentir à moi-même ? Pourquoi dissimuler à ma propre conscience mon émotion et mon désir? Je veux descendre... On n'a pas encore trouvé mieux, pour exterminer une croyance, que d'exterminer ceux qui la détiennent ; ni mieux, pour offrir à une idée ce que l'on a de plus cher, que de lui sacrifier sa vie.

Et mes belles résolutions de tout à l'heure ?... Et la retraite de l'intellectuel sur la montagne ?... Ah ! je ne peux pas m'y résoudre ; et quelque chose tout bas me dit que c'est en descendant dans la bagarre que je fais vraiment preuve d'intellectualisme... Voyons ! Comprenons donc ce qui se passe dans cette rue : c'est la bataille de l'idée contre la couleur, de l'expérience contre la métaphore, de la justice contre la sentimentalité, de la logique contre l'éloquence, en un mot c'est la collision la plus symbolique et la plus formidable que l'histoire ait jamais enregistrée entre le positivisme et la métaphysique. Et, au moment où l'humanité joue tout son avenir, je resterais, moi, confortablement installé entre mes quatre murs, gravement occupé à monter mon scepticisme en camées ? Allons donc ! celui qui fait cela est ou bien un méchant scribe, un pauvre cerveau étriqué, incapable de comprendre le sens de l'heure actuelle, et non moins borné qu'un général de division ; ou bien un élégant émasculé, atteint d'anesthésie sociale : c'est un représentant de Mabillon ou de Chaulieu, ce n'est pas un intellectuel, ce n'est pas un possédé de la raison. La raison est une *force*, elle tend à s'exercer, à produire du mouvement, à se transformer en travail ; « penser, c'est toujours se retenir de parler et d'agir » (1); l'équivalent mécanique de la raison, cela existe. Les vrais intellectuels, les seuls dont je me réclame, l'ont tous connue, cette dynamique, cette essence irradiante de la raison ; ils ont senti la mission sociale de la vérité : Descartes, quoi qu'il en ait dit, fut dévoré de prosélytisme ; cette mission s'est même révélée à eux sous la forme tyrannique : Leibniz, Comte, Renan, dès qu'ils donnent libre cours à leurs instincts, rêvent tout sim-

(1) Bain.

plement l'asservissement des microcéphales et le rétablissement du despotisme au profit de l'espèce pensante. Je ne suis pas dupé par leur prétendu dédain du pouvoir : le sourire de Renan est celui d'un autocrate frustré, trop fier pour se plaindre, ce n'est pas celui d'un homme heureux. Aussi bien, s'ils conseillèrent à leur école l'indifférence à la démence populaire, c'est que ces orgueilleux, prenant conscience de leur faiblesse numérique et de l'indiscutable omnipotence matérielle de l'erreur, préférèrent affecter l'insensibilité plutôt que d'avouer une haine impuissante; mais, j'ose l'affirmer, ils ne vécurent pas impassibles dans le voisinage de l'erreur; cela ne se peut pas; il y a entre l'homme raisonnable et le fou une véritable réaction physiologique; tout intellectuel contient en puissance un iconoclaste: il y eut chez ces hommes, non pas immobilité initiale, mais continuelle alternance de mouvement à l'état naissant et d'arrêt de mouvement; non pas vocation, mais résignation, c'est-à-dire contraction; et leurs cendres frémiraient d'expansion combative et d'impatience despotique, s'ils pouvaient se douter dans leur tombe qu'aujourd'hui nous formons une minorité assez cohérente et assez imposante pour forcer les peuples à compter avec nous. Allons! c'est bien leur volonté qui me précipite à la rue. Patrie contre patrie, nationalistes : nous avons, nous aussi, notre tradition à suivre, nos morts à apaiser! Cocardiers, esclaves ivres, nous avons à venger les larmes que vous avez fait couler.

Un mot encore. Quand un principe réussit à provoquer chez l'homme le mouvement sous son aspect le plus essentiellement vital, à éveiller en lui la férocité la plus primitive, et à lui poser le problème de la vie sociale dans son irréductibilité la plus brutale : « meurs ou tue »; quand ce principe réussit à déterminer de tels effets par *son simple jeu*, et alors que tous les autres principes seraient sans effet sur ce même homme; et Dieu sait que c'est bien mon cas à l'égard du rationalisme (Dieu sait que j'ai l'instinctive répulsion de la mort ; que je n'exposerais pas ma vie pour une insulte faite à ma mère, à mon nom, à ma personne physique peut-être; que j'aurais pu, sans broncher, voir mes plus belles maîtresses aux bras d'un autre ; que, dans l'heure présente, c'est l'Idée seule qui m'agite, et que les souffrances personnelles de Dreyfus me sont parfaitement indifférentes); quand un principe en arrive là, il présente la condition propre à toutes les religions qui ont conquis le monde. Condition à laquelle notre religion n'échappera pas : après ses prophètes, il lui faudra, sous peine d'avortement, ses martyrs et ses fanatiques; tout comme les précédentes, la religion intellectuelle ne deviendra un fait réel que par l'effusion du sang. En voici l'instant. Dès lors, elle s'inscrit de droit au nombre des deux ou trois éléments moraux qui vont se disputer l'empire social. Et comme, entre ces éléments d'ailleurs équipollents, le rationalisme a l'avantage d'être le plus jeune; comme l'humanité, dans les rares instants où elle vibre à son contact, lui apporte du moins, — non pas, comme

aux autres dogmes, un amour usé dans une liaison séculaire et revivifié à force de stimulants, — mais bien une étreinte spontanée et une émotion vierge, j'ose croire que le triomphe de la religion intellectuelle n'est plus qu'une question de temps. Dix siècles, vingt siècles ? Qu'importe! Puisque cela sera. Si l'heure est venue qui doit terminer ma pensée et ma vie, mes derniers mots auront été : « Confiance et bonheur ».

Ici s'arrête le manuscrit. La concierge a déclaré que, vers une heure et demie, un locataire descendit et se fit ouvrir la porte... Toujours est-il que, fort heureusement, on n'a jamais revu cet homme subversif.

JULIEN BENDA

Le Conseil du Cœur

Geneviève Le Bigre d'Avalanche, une des filles de l'illustre maître du barreau, s'approcha de Georges Caprice qui, le genou sur une chaise, regardait le décolleté des femmes, agitant de leurs éventails leurs parfums. On entendait de la musique en sourdine dans une pièce voisine. Les tapis, les lumières atténuaient l'écho des conversations. Au buffet les verres tintaient. Les yeux étaient soulignés de cerne à cause de l'absence de préoccupations.

« — Pourquoi vous cachez-vous, demanda Geneviève à Georges Caprice? » Elle releva de sa main quelques boucles de cheveux qui lui tombaient dans le cou.

Grande, mince, alerte, elle n'était pas affligée par de sombres projets. Sa bienveillance, sa facilité la rendaient entreprenante. Lorsque ses paupières étaient baissées, elle semblait encore voir. Sa bouche était triste de doute.

« — Je me cache, lui répondit Georges Caprice ! j'examine les vices de vos invités à travers leurs habits de cérémonie.

— Pourquoi ne me faites-vous pas la cour ? Chacun me la fait ici.

— Vous êtes trop jolie et je n'ai pas assez d'esprit.

— Taisez-vous. Vous me traitez comme une mijaurée. Jeune fille, je vous parais insignifiante. Vous n'avez rien à me conter. Il faudrait, pour attirer votre attention, que je me livrasse à des écarts de conduite et que l'on chuchotât sur mon passage. Telles de mes amies dans cette soirée, boutons de rose entr'ouverts avant le mariage, n'ignorent plus aucune des sujétions féminines. Voulez-vous que je vous les présente ? Elles vous décideront. »

Geneviève d'Avalanche (le Bigre supprimé) avait été élevée dans un couvent (son père ayant des opinions radicales) en Touraine. La maison, située dans un vallon creux où poussaient des fougères autour d'un ruisselet, dont les pierres cachaient des couleuvres, lui avait formé une petite âme grise. La campagne sablonneuse de la Loire si riante, en automne, de frondaisons pâles et encaustiquées, avait serti sa pensée troublée d'une poudre d'or, d'une joie confiante.

Les inconvénients de la vie en commun, entre petites filles, au couvent, ne lui avaient pas échappé. L'atmosphère de dévotion, où on les surchauffait, avait excité ses sens de bonne heure. Geneviève ne s'était pas défendue contre les sournoiseries de ses compagnes. Elle se rappelait un enclos de chèvrefeuilles, baptisé « le Trou de la Supérieure » et où il lui était survenu maintes aventures. Même qu'une

fois elle faillit être renvoyée de la communauté sous prétexte d'insipidité. L'archevêque consulté répondit qu'il n'y avait pas dommage entre personnes du même sexe...

A Paris, Geneviève s'était souvenue de ne pas permettre que l'on passât à la pratique. A son départ de Touraine, la mère supérieure lui avait bien recommandé de ne pas soulever ses goûts au-dessus de sa pudeur : « Ma chère enfant, lui avait-elle expliqué, la charité divine est infinie ; elle s'applique à des méfaits qui mériteraient condamnation. Le monde vous attend. Portez-y cet esprit de miséricorde que nous vous avons enseigné ; vous ne souffrirez pas de vos fautes. Je gage que vous parodierez la loi du Seigneur. Tant que vous ne vous affligerez pas outre mesure, votre salut n'entrera pas en cause. Pour cela, n'agissez pas par imitation ; attendez le conseil de votre cœur. »

Elle attendait le conseil de son cœur. Elle avait résisté à l'entraînement où des amis trop intéressés l'avaient engagée.

Innocente de cœur et de fait, elle n'avait pas préservé son esprit des maléfices. Elle avait secoué sur sa tête l'arbre de la science du mal : les fruits mûrs et pourris avaient rebondi sur son crâne, s'y écrasant, sans la blesser.

« — Alors, monsieur, répéta-t-elle à Georges Caprice, vous vous figurez que vos compliments m'ennuiraient, vous vous trompez. Je suis franche. N'ai-je pas l'air de quémander ? Essayez.

— Toutes les femmes sont aimables, répliqua-t-il. Vous ne faites pas exception. En chacune d'elles, il existe un point où l'on voudrait insister. De là à vous déclarer le genre de votre mérite, il y a une distance que je n'oserais franchir.

— Osez, je vous en prie. Je ne me hérisserai pas.

— Eh bien, voici votre horoscope. Je vous parle, les cartes sur la table, comme une somnambule insouciante de son dire. Vous êtes digne d'être aimée. Seulement vous n'aimerez peut-être pas. L'amour ne se cueille pas à la première branche. Il résulte bien plus d'un ensemble de circonstances favorables que du désir que l'on en manifeste. Il arrive en second lieu, après la réflexion. Prenez garde de ne pas vous débrouiller jusqu'à lui.

— J'aurais préféré une opinion personnelle à cet avis neutre.

— Je vous trouverais charmante, si vous n'étiez vous et si je n'étais moi, si nous nous rencontrions sur une plage déserte. Il est inutile que je démêle votre beauté, en amateur, pour m'en séparer ensuite. Je me taperais moi-même sur les doigts. Ne devant pas vous toucher, je ne vous estime pas, par précaution.

— Que vous êtes minutieux ! Vous me désolez. N'eût-ce été qu'en imagination, j'aurais tenu à être induite en mensonge par vous, afin, justement, de vous estimer. »

Elle se sauva, lui ayant marché sur les pieds. Georges Caprice ne dansait pas. Son ami, Bertrand Dessein, avait trouvé une excuse

pour ne pas venir. Seul, il s'amusait du spectacle. Il n'était pas dérangé de la pitié voluptueuse dont il environnait des couples. Malgré les détours de sa pensée, il avait de la bonté. Jamais il ne se fût moqué sciemment de quelqu'un qui eût été accablé. Il avait trop souffert dans son enfance des taquineries d'une belle-mère. Il eût été difficile d'avoir moins de vanité que lui. Il était bête à contre sens, n'admettant pas que l'on se donnât le moindre éloge, ni que l'on se vantât des autres, des particularités diverses.

Geneviève était liée surtout avec une jeune personne que l'on appelait Barbette, Mlle Electre d'Arcadie. Barbette connaissait les délices, auxquelles agrée l'âme humaine par récréation, dans les détails techniques. Elle avait disséqué à l'école pratique de Médecine, avait autopsié dans les amphithéâtres des hôpitaux des cadavres hideux. Comme elle avait tripoté avec ardeur dans les entrailles de ses victimes! Lorsqu'elle ouvrait la poitrine avec le costotome qui brisait les os d'un coup sec et qu'elle rejetait le plastron sternal, elle considérait le cœur et les poumons en place (son cœur et ses poumons devaient offrir le même aspect) avec une satisfaction impie. Plus les cas la dégoûtaient, plus elle ressentait de plaisir. La vie manquait encore d'horreur à son goût. Elle dévidait les intestins, les lavait, après les avoir sectionnés. Elle se salissait jusqu'au coude de sang mêlé à de la bile et à des glaires. Ces bains de boue humaine la fortifiaient contre le respect en lequel, trop souvent, elle était tentée de se tenir. D'autre part elle avait appris sur les lèvres ternes et glacées des morts les secrets d'une séduction anormale.

La danse parodie l'amour. Les femmes devraient y être employées uniquement ; leurs cavaliers ne servent qu'à les faire valoir. Geneviève dansait à la bonne franquette, s'arrêtant pour rire au milieu d'une contredanse. L'endroit où elle était serrée à la taille par la main de son valseur jouissait d'une sensibilité excessive; le chatouillement qu'elle en éprouvait l'endolorissait : elle le recherchait.

Amants et maîtresses, amis et amies papotaient sous le couvert des plantes vertes, palmiers et phénix. L'heure tardive, proche de l'aurore, le silence des rues avoisinantes, la richesse des toilettes composaient à l'esprit une somnolence narquoise. L'abolition des craintes matérielles, la négation même de la vie naturelle excitaient à une faconde enjouée.

Folle de musique, Geneviève avait fait installer derrière les tentures, loin du bal, pour les oisifs, un orgue qui jouait des airs religieux de Bach et d'Haendel. On l'entendait à peine. Des vagues d'une mélodie imprécise surgissaient à l'improviste, pulvérisaient les sensations. Nul encens n'eût tant caressé l'odorat! Aucun autre accompagnement n'aurait tant aidé au goût de la perversion !

Dans cette buée voluptueuse qui pénétrait partout en l'hôtel, qui raréfiait l'espace, les femmes s'étendaient si ingénument! Il ne leur restait de pudeur que pour piquer la curiosité. Elles se livraient en

pensée avec un désarroi calculé. Leurs épaules frissonnaient de baisers devinés. De leurs doigts elles indiquaient en l'air, avec une moue équivoque, le prix incertain qu'elles attachaient à l'amour, essayant de tromper leurs interlocuteurs sur leurs véritables jugements. Confuses, elles rougissaient d'incitations derrière leurs éventails, puis, sans y toucher, elles posaient des questions embarrassantes et tentantes.

Des camélias blancs étaient moins pâles que leurs désirs.

Geneviève revint à Georges Caprice.

« — Vous n'avez pas changé d'opinion, monsieur, sur mon compte, lui dit-elle? Je ne parviendrai pas à conquérir votre suffrage. Si vous saviez, pourtant, combien je serais flattée de vous causer quelques souffrances. Je serais ravie que vous eussiez mal aux cheveux de mon fait. Je voudrais vous tourmenter, vous agacer au point que vous vous rendissiez comme le lion harcelé par la mouche!

— Je vous loue, mademoiselle, de ce zèle. Avec une beauté telle que la vôtre, il est permis de choisir pour proie un pauvre garçon désillusionné. Je vous préviens que je ne m'émouvrais pas des piqûres de votre aiguillon à me dévorer de prurit. Vous vous efforcerez en vain à me faire avouer une peine que je garderai dans mon for intérieur. Vous triompherez de toute manière; votre malignité sera plus choyée que les prévenances de quiconque. »

Elle lui prit le bras. S'appuyant légèrement sur son coude, elle le conduisit au buffet où elle le pria de lui offrir une glace. Elle y mordit une bouchée. « Finessez-la, fit-elle, en la lui passant, je ne puis l'avaler; j'ai mal aux dents. Vous n'allez pas être dégoûté! » Il ne manifesta pas de surprise. Avec des grimaces occasionnées par le froid sur ses gencives, il lui parla de Robespierre. Le révolutionnaire but une tasse de sang d'une victime qu'il avait aimée. Il l'avait envoyée à l'échafaud parce qu'elle conspirait avec les alliés. Cependant, comme il était anémique, il s'incorpora les restes d'une amie, affligée de phlétore.

Il prétendit qu'elle lui faisait subir le même supplice.

« Le joli pied, fit Georges Caprice, en relaçant les souliers de Geneviève! » Il ajouta par surcroît : « Et le reste? »

« — Et le reste serait à vous, répondit Geneviève, en se mettant de la poudre de riz sur le cou, si, si j'avais l'heur d'être Madame un tel et si vous n'étiez pas disposé à vous prémunir. Mais, d'ici là, j'aurai probablemement changé. Donc, ne piaffez pas.

— Je ne piaffe pas. Vous tiendriez ce langage à un tiers que je m'en gausserais davantage.

— Vos impertinences finiront par vous faire prendre en considération. Ah! monsieur Georges Caprice, vous me maltraitez. Les meilleurs compliments fouettent l'amour-propre. Vous vous conduisez exactement en soupirant bien élevé.

— Je ne puis vous donner le change?

— Non, de nous deux, le plus monté, c'est vous, qui avez une adorable maîtresse, Germaine Nonette. Ne me contredisez pas, mes renseignements proviennent d'une bonne source. Elle se meurt. Votre tendresse se dissipe avec son souffle. A cause d'elle, je vous ai remarqué. Si elle meurt, elle vous a trop aimée. Cette auréole ceint votre front. Sa louange reluit dans votre mélancolie. »

Geneviève lui tira la révérence. Il se gratta l'occiput. Comment avait-elle appris sa liaison avec Germaine Nonette qui ne sortait jamais ? Il courut après Geneviève et lui demanda une explication. « Je ne l'ai jamais rencontrée, lui répondit-elle; mais, vous connaissant, je la connais. La patte d'oie de vos tempes, la couleur de vos regards, l'amertume de votre bouche me la restituent en entier. A sa place, je serais peut-être morte aussi ! Vous voyez que je ne me suis trompée ni sur elle, ni sur vous. »

Barbette proposa, au matin, une promenade sur la route de Versailles, en charrette anglaise. Geneviève et Georges Caprice en furent.

Ils traversèrent le Bois de Boulogne. Des souteneurs et des filles, qui avaient passé la nuit à la belle étoile, dormaient côte à côte, dans des fourrés. Le poney chassait devant lui des cailloux. L'herbe était rose. Les fleurs des acacias pendaient en grappes blanches dans les feuillages timides, non encore entr'ouverts au jour nouveau. L'air pénétrait dans les poumons comme une lumière humide et filtrée. On aspirait du bois, de la terre, du ciel ; Barbette en faisait claquer ses dents. Les canards nasillaient sur la berge des lacs. Quelques pêcheurs tôt levés, en larges chapeaux de paille, contemplaient les bouchons rouges de leurs lignes, immobiles sur l'eau. Une vieille femme débarbouillait un môme qui pleurait.

La côte de Suresnes fut montée au trot. Paris se levait dans un déchirement de dentelles, de brumes serpentines, de tuniques paillettées. Des cloches sonnaient. Cloches argentines, gaies et câlines, voix de naïve espérance et de tendresse ailée. La pipe à la bouche, les mains dans les poches, des ouvriers descendaient. Dans les villas, le long de la route, des jardiniers arrosaient. Aux fenêtres, en manches de chemise, des hommes se rasaient et bâillaient.

Dans le bois de Saint-Cloud, la voiture s'arrêta à une guingette. Tout le monde sauta à terre. A une table en bois mal équarrie, Barbette commanda des consommations. Elle prit de l'eau teintée d'absinthe, assise sur les genoux de Georges Caprice. L'on invita à partager quelques mauvais drôles à tournure patibulaire qui formaient cercle autour. Barbette était enragée après les individus en marge de la société ; elle approuvait leur snobisme déguenillé.

Au retour, près du pont de Puteaux, deux êtres ivres étaient vautrés dans une mare. Barbette, dans un élan, applaudit : « Si je pouvais être aussi abjecte, s'écria-t-elle! Que c'est beau de s'avilir à ce point là! N'importe, je n'irai pas à leur secours : ils pourraient se réveiller.

Ah! qu'ils meurent et que nous mourrions tous avec folie! Notre misère m'enchante trop! »

Il fallut se coucher et dormir jusqu'à midi.

Quelles excentricités commit encore Barbette cette après-midi! Au lieu de la calmer, la fatigue, les intempérances, l'insomnie mettaient à nu ses plaies et les envenimaient. Elle s'enfonçait de plus en plus dans ses obsessions, délirante d'espièglerie.

EUGÈNE VERNON

L'Express dans la Nuit

Il est expressément défendu de descendre
Avant, complet, l'arrêt du train,
A moins qu'on n'ait — foin donc du frein ! —
Le désir de descendre cendre.

Messieurs les employés ont bouclé les voitures.
Closes les chambres de torture
Qu'empoisonnent de vieux relents de nourritures,
Souvenirs de maigres orgies
Dans les nuages d'innomables tabagies!
Ce sont dans les compartiments
Au hasard des assentiments
De délicats assortiments
De pourritures
Futures.
Là, devant qu'on les enlinceule,
Il est des dames qui choisirent d'être seules.
Etrange!
Vaudrait-il pas, avant d'être ange,
Mieux faire la bête, à deux dos
Fût-ce,
(Rideaux!)
Ou même discuter de l'affaire Dreyfus
Qu'étant dame, stagner dans le wagon des seules?
Eh non! il est des dames, de vraies dames
Qui craignent pour leur corps, peut-être pour leurs âmes
Des drames,
Dont les vertus aux abois brament
Et dont la pruderie aiguisée en prudence
Se tient à l'écart de la danse.
Comme il est de toute évidence
Que tous les dégouts sont dans la nature,
Evitons de nous ébahir outre mesure.
Fasse chacun ce qui lui plaît:
Ne gênons personne. En voiture!

Les wagons ont toutes leurs lampes allumées;
Toutes les valises crèvent tous les filets;
Il s'institue un match décisif de sifflets.
On va partir. Il fait nuit noire. Des fumées.

★

La machine d'abord s'enroue
A force de hurler; et puis le train s'ébroue
Dans la canonnade des plaques.
Du métal geint; du métal claque.
Du métal sonne et s'époumonne.
La locomotive marmonne
Et ronchonne et fait sa rogomme
Se plaignant de traîner de l'homme
Et d'être une bête de somme
En somme.
Tous les soirs, alors, tous les soirs
Alors,
Broyer du noir,
Fendre du noir,
Moudre du noir!
Pourquoi? Pour que la Compagnie
Dans ses tiroirs encolonne des rouleaux d'or!
Comme c'est drôle!
Est-il plus imbécile rôle que ce rôle
Identique à pleurer et de monotonie
Telle qu'il en avoisine l'ignominie?

Quand peut-être on a du génie!
Qu'on pourrait aller de l'avant!
Qu'on est plus vite que du vent!
O ironie!

Et ces rails au parallélisme invraisemblable,
Ces rails constants, ces rails exacts et scrupuleux,
Ces rails précis, ces rails stricts et méticuleux,
Ces rails irrévocables, ces rails implacables
Dont la géométrie accable,
Equidistants au point que c'en est scandaleux!
Ah! les luxer! Ah! les fausser! Ah! les démettre!

Mais, voilà, on n'est pas le maître!
Faut se soumettre!
Et l'on s'esquinte et l'on s'anémie et l'on peine
A déplacer de la bêtise humaine
Qui se promène.

★

Le sifflet aigre crie sur les vitres du soir
Et les raie et rageusement les égratigne;
Et le train frauduleux file au fil de la ligne

Forçant les mystères du noir
Où, sanglant, un fanal tragique lui fait signe.

Et la machine ronfle et le rythme s'irrite.
La vitesse énervée augmente.
Le garde-frein est ballotté dans sa guérite.
Commence la course démente
La course folle, la tourmente,
Que seuls, du bruit, du vent commentent.
Le rail succombe au poids monstrueux qui le poind.
Le rail s'effare; il crie : alerte!
Ces choses volent à leur perte.
Où vont-elles? On ne sait point!
D'ailleurs personne n'écoute
L'appel, n'entend, ne se doute.
Il s'agit de mater la route
Et d'infliger de la déroute
A du chemin
En conflit avec un vouloir humain.

Sur un levier, quelque part, une main.

★

Le rythme s'accélère et tocsine et vacarme
Et dissémine de l'alarme.
Infiniment de la campagne s'éventaille
Que soufflette de sa bourrasque
Cette formidable tarasque
Ruée ainsi qu'au cœur d'une bataille
Et qui pénètre et qui entame et qui entaille.
Saccageant la nuit adversaire.
Faisant sauter l'obscur obstacle,
Irrésistible, inexorable. Nécessaire.

Cependant la bête renâcle
Hennit, piaffe, se défend
Parfois pleurniche ainsi qu'un tout petit enfant
Qui a peur.
Ce sont les enfantillages de la vapeur,
Crocodilismes, feintes et coquetteries
Afin d'apitoyer parmi les métairies
De bonnes âmes
De bonnes femmes
En insomnie.

★

Mais cela s'accélère encore et s'évertue
Et s'efforce et s'accroît et fonce et s'habitue

A manger de l'espace en économisant
Le temps agonisant.
Cela sursaute et roule en sautes orgiaques !
Il semble qu'en se déplaçant cela détruit ;
Et c'est de la folie en fer, en feu, en bruit ;
Quelque chose d'absurde et de démoniaque ;
Un monstre né de notre orgueil et de la nuit ;
De la détresse qui sanglote à perdre haleine ;
Le paroxysme de la passion humaine ;
Du désir éperdu ; du péché ; de la peine
Qui clame et qui supplie et vainement implore
La pitié double du repos et de l'aurore.

★

Or — cependant que ce drame extraordinaire
Se déploie à travers les pays — débonnaires,
Les messieurs
Allongés, improbablement insoucieux,
Cuits de rêves — soyons gentil — licencieux
Et casquettés de leurs casquettes jusqu'aux yeux
Qui demain seront chassieux,

Sans le plus mince émoi d'être des pourritures
Futures,
Cuvent un lourd sommeil bardé de couvertures.

ROMAIN COOLUS

Quelques lettres de Manet et de Sisley

Nous assistons à un essor qui fait prendre aux œuvres de Manet et des peintres impressionnistes la première place dans la faveur publique. Elles étaient, depuis quelques années, consacrées et on avait cessé de les discuter; mais, maintenant, c'est de l'engouement qu'elles provoquent : les amateurs et les critiques en sont au dithyrambe. Que cela dût un jour arriver ne faisait doute, pour le petit nombre d'amis et de fervents que Manet et les impressionnistes avaient, dès la première heure, groupés autour d'eux. Personnellement, ayant été mêlé aux luttes du début, qu'on me permette de le dire, j'ai toujours eu confiance dans le succès à venir. Mais j'avoue humblement, tant les résistances et le dénigrement étaient profonds et comme universels, que je ne m'attendais pas à voir le changement s'opérer si vite. Je ne pensais pas y assister, dans sa plénitude, de mon vivant, et je croyais que la joie en serait réservée à mes arrière-neveux.

Aujourd'hui que je vois couvrir d'or les toiles de Manet et des impressionnistes, que je vois, dans les expositions de leurs œuvres, le public se prendre d'admiration et les critiques multiplier les louanges, j'ai eu la curiosité de revenir sur le passé. J'ai fouillé parmi les vieilles lettres. J'en ai trouvé faisant dans leur note de misère un si absolu contraste avec le triomphe actuel de ces peintres, que je n'ai pu résister à l'envie de les mettre sous les yeux du public.

La lettre suivante, que je recevais de Manet, dans le courant de 1875, montrera, sans préambule, dans quelle situation d'isolement et de dédain se trouvait alors Claude Monet, le plus en vue, après Manet, de la nouvelle école et comme le chef des impressionnistes.

Mercredi.

Mon cher Duret,

Je suis allé voir Monet hier. Je l'ai trouvé navré et tout à fait à la côte.

Il m'a demandé de lui trouver quelqu'un qui lui prendrait, *au choix*, de dix à vingt tableaux, à raison de 100 francs. Voulez-vous que nous fassions l'affaire à nous deux, soit 500 francs pour chacun?

Bien entendu, personne, et lui le premier, ignorera que c'est nous qui faisons l'affaire. J'avais pensé à un marchand ou à un amateur quelconque, mais j'entrevois la possibilité d'un refus.

Il faut malheureusement s'y connaître comme nous, pour faire, malgré la répugnance qu'on pourrait avoir, une excellente affaire et en même temps rendre service à un homme de talent. Répondez-moi le plus tôt possible ou assignez-moi un rendez-vous.

Amitiés,

E. Manet

Ainsi Claude Monet, sous la pression des circonstances, réduisait ses prétentions de manière à pouvoir tout juste vivre.

Mais Manet, qui alors se mettait avec dévouement en campagne au service des autres, qui apparaissait comme le chef d'école, qui me conviait avec lui à agir en sorte de Mécène et de capitaliste, il faut voir, par les lettres et les billets qu'il m'écrivait au cours de cette même année 1875, combien sa position à lui-même était précaire et à quel prix infime il devait tenir ses toiles pour avoir chance de les vendre.

Premier billet :

Mon cher Duret,

Il me semble qu'Ephrussi m'a fait hier quelques questions, qui paraîtraient me faire penser qu'il ne serait peut-être pas éloigné de vouloir quelque chose de moi. Tâtez-le donc. En ce moment, je serais très accommodant.

Amitiés,

E. Manet

Second billet :

Vendredi.

Si encore M. Q... était convaincu qu'il fait une bonne affaire, en achetant mon tableau 600 francs, cela me serait égal de le lui donner, car M. Hayem s'est décidé pour un autre. Enfin, mon cher Duret, faites là-dedans ce que vous jugerez convenable. Vos conseils sont généralement bons.

A vous,

E. Manet

Autre billet :

Samedi.

Mon cher Duret,

Soit, pour 350 francs! d'autant que j'envoie aujourd'hui à M. Berggrue un choix d'épreuves d'eaux-fortes qui représentent au moins 200 francs. Ce n'est donc pas trop lui demander pour cette tête.

Merci et à vous,

Ed. Manet

Il est certain qu'on se sentait à l'aise quand, se mettant en route par amitié, ce qui était mon cas, pour chercher à vendre les toiles d'un homme qu'on considère comme un très grand artiste, on le voit les estimer 600 et 350 francs et encore, dans cette dernière circonstance, se mettre en frais de raisons pour légitimer sa demande.

Puis alors, je recevais de Manet, au moment de l'examen du Jury, auquel, pour être admis au Salon de 1876, il devait soumettre ses toiles, les billets suivants :

Mon cher ami,

Je passe aujourd'hui au Jury.

Je saurai ce soir ou demain matin le sort qu'on m'a fait.

Merci de vos bonnes intentions.

J'ai vu ce matin l'exposition de Durand-Ruel, elle est intéressante.

Amitiés,

E. MANET

Et alors la décision du Jury :

Lundi.

Mon cher Duret,

Mes deux tableaux sont refusés. J'ai eu trois voix pour moi. Si vous avez une minute mercredi, venez me voir. Je vous dirai mes projets. Je ne puis sortir en ce moment.

Amitiés,

E. MANET

De 1875 et de 1876, je saute à 1878 et 1879, et je trouve alors les lettres suivantes de Sisley :

Mon cher Duret,

Avant votre départ de Paris et à la suite de la vente Hoschedé, vous avez pu constater, j'en suis sûr, le pas que j'ai fait dans l'opinion. Je n'ai donc pas besoin de vous faire l'article. Voilà l'été qui s'en va et je perds un temps qui m'est plus que jamais précieux.

Parmi vos amis de la Saintonge, ne pourriez-vous pas trouver un homme intelligent, qui aurait assez de confiance dans vos connaissances artistiques pour se laisser convaincre par vous, qu'il ne ferait pas une mauvaise affaire en plaçant quelqu'argent dans l'achat de tableaux d'un peintre sur le point d'arriver.

Si vous le connaissez, voilà ce que vous pourrez lui proposer de ma part, 500 francs par mois, pendant six mois, pour trente toiles. A l'expiration des six mois, comme il peut n'être pas disposé à garder trente toiles du même peintre, il pourra en distraire une vingtaine, risquer une vente, rentrer ainsi dans ses débours et avoir dix toiles pour rien.

Cette dernière combinaison m'a été suggérée par Tual (le commissaire-priseur successeur de Boussaton) que j'ai vu ces jours derniers et auquel j'ai vendu une toile. Il m'a engagé fortement à faire une vente l'hiver prochain, en m'assurant du succès. Vous voyez, mon cher Duret, que l'affaire que je vous propose est tout à fait pratique et a toutes chances de réussir. Tâchez donc de me trouver ce commanditaire.

Il s'agit pour moi de ne pas laisser passer l'été sans travailler sérieusement, sans préoccupations, pour pouvoir faire de bonnes choses, persuadé qu'à la rentrée on marchera. Petit ne sera pas éloigné, à ce moment-là, de me donner un coup d'épaule.

Persuadé que vous ferez votre possible pour la réussite de ce que

je vous propose et en attendant votre réponse, je vous serre la main d'amitié.

18 août 1878.

A. Sisley

Ainsi Sisley en 1878 était contraint, par les circonstances, à ne pas dépasser, dans ses demandes, ce prix de 100 francs par tableau, auquel Claude Monet s'était vu lui-même réduit en 1875.

Autre lettre :

Mon cher Duret,

Je vous crois assez de mes amis pour, à un moment donné, faire un effort pour contribuer à me donner un coup d'épaule. Quelques-uns de mes amis, beaucoup par amitié et un peu intéressés à ce que j'arrive, me prêtent leur concours. Je compte sur le vôtre.

Je suis fatigué de végéter comme je le fais depuis si longtemps. Le moment est venu pour moi de prendre une décision. Nos expositions ont servi, il est vrai, à nous faire connaître et en cela elles nous ont été très utiles, mais il ne faut pas, je crois, s'isoler plus longtemps. Le moment est encore loin où l'on pourra se passer du prestige qui s'attache aux expositions officielles. Je suis donc résolu à envoyer au Salon. Si je suis reçu, et il y a des chances cette année, je crois que je pourrai faire des affaires et c'est pour m'y préparer que je fais appel à tous ceux de mes amis qui me portent de l'intérêt. Il faut que je puisse travailler et surtout faire voir ce que je fais, dans des conditions convenables. Je quitte Sèvres ces jours-ci, mais je ne m'éloignerai pas de Paris.

Comptant sur votre bonne amitié et une prompte réponse,

Je vous serre la main,

A. Sisley

Sèvres, le 14 mars 1879.

Je ne connais rien de plus pathétique, je puis même dire tragique, que l'angoisse révélée par ces deux lettres de Sisley. Voilà un homme qui a déjà un vrai passé de travail derrière lui, qui est arrivé à la force de l'âge, à trente-huit ans, et qui en est réduit, de déboires en déboires, à rechercher, comme suprême espoir, le capitaliste qui, en lui donnant trois mille francs pour trente toiles, le mettrait à même de vivre et de travailler pendant six mois. Et que dire encore du même homme qui est un maître, qui a conscience de sa valeur et qui, aspirant à se produire, après des années d'attente, aux Salons officiels qu'un gouvernement paternel ouvre à des centaines de médiocres et de ratés, est obligé de se dire anxieux, que ce qui va de droit pour les autres restera peut-être encore pour lui un privilège qui lui sera refusé.

On découvrait cependant, de temps en temps, quelque amateur bienveillant et je trouve, à la date de 1878, la lettre suivante :

Mon cher Duret,

Votre ami monsieur Jourde m'a pris les sept toiles. Il a été très aimable.

Je vais donc avoir, grâce à vous, un moment de répit, que je vais utiliser aussiôt. Je viendrai vous voir à la fin de la semaine.

En attendant, recevez la poignée de main que vous envoie votre dévoué,

A. SISLEY

Jourde était le directeur du *Siècle*. J'avais des rapports amicaux avec lui. Le critique d'art de son journal abîmait, en toute occasion, les impressionnistes. J'avais fait toutes sortes de démarches pour obtenir qu'il se modérât. Jourde n'avait jamais voulu intervenir. Il avait la clientèle de son journal à satisfaire et celle-ci, croyait-il, trouvait très bien qu'on dît le plus de mal possible des impressionnistes. Mais sans vouloir changer la ligne de son critique d'art, il avait, en regardant, fini par trouver qu'après tout les impressionnistes ne manquaient pas de talent et il était allé jusqu'à acheter un certain nombre de leurs toiles pour les mettre chez lui. Un bourgeois cossu et important dans la presse comme l'était Jourde qui, en 1878, se donnait le genre d'avoir de la peinture impressionniste, devait s'attendre à subir les railleries de ses amis, mais il s'assurait aussi, en face d'eux, la distinction d'une certaine perversité de goûts et de dévergondage de conduite qui n'était pas banale.

Puisque j'en suis aux vieux souvenirs, je vais remonter à l'année 1870, avant la guerre.

En ce temps reculé, vivait, dans le bas de la rue Laffitte, un marchand de tableaux qu'on appelait le père Martin. C'était un très brave homme, qui avait été maçon de son état avant de se mettre à vendre des tableaux, dont les plus chers atteignaient de mille à quinze cents francs. Il avait du goût et était connaisseur d'instinct. Il avait un des premiers vendu des Corot. Il s'était ensuite, longtemps presque seul, consacré à la tâche, alors difficile, de faire accepter les œuvres de Jongkind. Puis, y étant parvenu, il avait passé à d'autres encore ignorés. En 1870, à peu près seul, il présentait aux amateurs des toiles de Pissarro. Il les achetait au peintre 40 francs, cherchait à en obtenir 80 francs, et, quand il ne pouvait y réussir, ce qui était souvent le cas, il se rabattait sur le prix de 60 francs, satisfait d'un bénéfice de 20 francs. Ces toiles, qu'offrait le père Martin à un prix si minime, sont aujourd'hui parmi les plus recherchées dans l'œuvre de Pissarro. C'étaient généralement des grands chemins bordés d'arbres, des vues de villages agrestes, qui ont depuis longtemps pris place dans les meilleures collections.

Quand on écrira la vie de Manet et des impressionnistes qui l'ont suivi, Claude Monet, Pissarro, Renoir, Sisley, on ajoutera à l'histoire de l'art français un chapitre qui sera entièrement à sa gloire. Car on n'aura pas seulement à louer le mérite des artistes, on aura aussi à mettre en évidence la valeur morale des hommes. On devra dire que tous, épris avant tout de leur art, jaloux de le pousser dans des voies nouvelles, ne pensant qu'à réaliser la vision qui s'élevait en eux, ont subi sans défaillance les railleries, les injures, le mépris, qu'ils se sont tenus tellement en dehors de la voie où s'obtiennent les faveurs du public et les encouragements officiels, qu'ils ont dû supporter de longues années de pauvreté frustrés d'une juste rémunération de leurs œuvres et d'une honorable récompense de leur travail. La vaillance que ces hommes ont montrée, dans la bataille acharnée qu'ils ont dû soutenir pour se faire seulement accepter, devra être proposée en exemple à tous ceux qui, au service d'une cause noble, pourront avoir, à leur tour, à braver les persécutions et à connaître la misère.

THÉODORE DURET

La Câlineuse [1]

XVII

ADIEU VA !

Dès que Juliette m'apparut, les injures de la dernière causerie, les hontes que je prévoyais dans son existence, tout ce que je ruminais de haine et de mépris se dissipa. Et en même temps mes projets de départ, la pensée de M. de Requoy, de mon élection possible s'évanouirent devant elle. Chaque fois ainsi qu'elle revenait, je franchissais un degré de plus vers la servitude. Elle n'avait plus pourtant, aussi fraîche qu'aux premiers soirs où je la vis, cette grâce printanière qui m'avait d'abord enchanté; les soucis, l'amour peut-être avaient effleuré son visage, lui enlevant cet éclat de peau et ce charme de bonheur qui sont comme l'innocence et le premier âge de la beauté. Mais à présent ses traits se dessinaient mieux, adoucis et embellis par ces ombres qu'étendent les années et qui semblent couvrir de tristes et radieux souvenirs. La séduction d'une vie qui ne s'ignore plus, qui a déjà un passé derrière elle, cet art de plaire et de se parer qui n'appartient pas aux très jeunes femmes la rendaient davantage désirable, d'autant qu'elle avait toujours son entrain, sa gaieté d'enfance. Elle m'aperçut au premier coup d'œil ; et, avant de s'asseoir à table entre Suzette de Joigny et Félicienne d'Entragues, elle vint à moi sans aucun embarras, comme si rien ne s'était passé entre nous, comme si elle n'avait plus de mémoire ! La sienne s'illuminait ou s'enveloppait de ténèbres, ou encore se transformait, selon ses besoins, ses caprices. Elle me prit les mains, onduleuse, avec cette jolie façon qu'elle avait de tendre, d'offrir, de retirer son corps. Elle paraissait le jouer dans des sourires. Des paroles s'envolèrent au hasard de ses lèvres.

— Eh bien, mon ami ! Comme il y a longtemps !... Vous ne vous souvenez plus de moi... Oh ! ne dites pas non... C'est mal ! Ah ! Naples, était-ce beau, ce voyage ! Et notre escapade ! Savez-vous que deux matelots ne sont pas revenus. J'ai eu une peur ! Vous en faites de belles. Heureusement que ces histoires-là sont à la mode là-bas. On n'y prend pas garde.

Puis m'ayant regardé :

— Savez-vous que vous êtes pâle ? Vous avez un teint d'amoureux. Quelle est l'heureuse femme qui a vos tendresses : est-ce indiscret de vous le demander ?

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 novembre, 1er et 15 décembre 1898, 1er janvier, 1er et 15 février et 1er mars 1899.

Elle n'attendit pas la fin de la réponse que je lui fis et se mit à rire :

— Ah ! ah ! vous m'amusez. Voyez, je ne connaissais pas mon bonheur. Je ne m'en serais même jamais douté. Vous m'avez trouvée méchante alors, je suis sûre ? Oui, j'étais une petite rosse dans ce temps-là. Mais il n'y a plus ça, aujourd'hui, de l'ancienne Juliette. J'ai changé, n'est-ce pas, de figure, de façons ? Eh bien, mon caractère a plus changé encore !

Elle m'entraîna jusqu'à la petite pièce qui servait de vestiaire, tandis que les convives nous appelaient, en frappant sur la table, et que Mauffez-Ponthieu, gouailleur, improvisait un nouveau discours :

— Ohé les amoureux ! Ohé ! criaient-ils.

— Sont-ils bêtes, ces gens-là, dit-elle, un peu contrariée, en haussant les épaules. Si vous voulez, nous allons filer à l'anglaise, et les laisser à leur tapage. Nous nous excuserons demain.

— Mais où irons-nous ?

— Où il vous plaira. Chez moi, par exemple. Vous verrez comme je me suis arrangée. C'est gentil. Je ne suis plus boulevard Pereire, et je n'ai plus le père Chauffe-la-Couche pour Cerbère. Soyez sans crainte. Je l'ai plaqué à Naples. Il devenait trop insupportable.

— Vous n'avez plus le commandant, mais vous avez Paul Ancelle.

A ce nom, Juliette pâlit subitement et, avec un air de profond dégoût :

— Pourquoi me parlez-vous de cet homme-là ? Vous ne connaissez donc pas l'aversion qu'il m'inspire. Voulez-vous savoir : il me répugne !

Et comme je ne répondais rien, elle reprit en épiant dans mes yeux l'impression de ses paroles :

— Je vois : on vous a raconté notre liaison. Et après ! Si vous croyez qu'on fait toujours dans la vie ce qui vous amuse. D'ailleurs maintenant, c'est bien fini entre nous.

— Cela ne me regarde point, répondis-je, en affectant une grande indifférence. Vous êtes libre : vous me l'avez dit à Naples. Si je vous parlais d'Ancelle, c'est tout simplement que je désirais avoir son adresse et je pensais que vous pourriez peut-être me la donner. Il faut que je le voie dès ce soir !

Et je dis à Juliette la conversation que j'avais surprise entre les deux pierreuses.

Le sort de M. de Requoy m'était toujours indifférent, mais j'étais heureux de trouver un prétexte d'aller voir Ancelle. J'avais soif de lui parler, au besoin, de le provoquer, de le forcer à se battre.

— Alors, vous m'abandonnez dans cette cohue ?

— Mais pourquoi ? Ne pouvons-nous partir ensemble ?

— Vous n'attendez pas que j'aille voir Ancelle, je suppose ?

— J'irai vous reconduire et je reviendrai.

— Mais nous n'habitons pas tout à fait le même quartier... De la rue de Prony à l'extrémité du boulevard Saint-Germain, il y a du chemin.

Cependant, elle se décida, et d'un ton brusque :

— Tenez, je vous accompagne. Je resterai dans la voiture. Vous n'aurez pas, j'espère, de trop longues explications.

De la pièce voisine, nous parvenaient des voix querelleuses de femmes, mêlées à des rires et à de petits cris effarouchés.

Nous allâmes jusqu'à la porte entr'ouverte pour voir ce qui se passait.

M. de la Baille avait entrepris de comparer les grâces des jeunes chanteuses et avait prié de la façon la plus galante, mais aussi avec les gestes les plus osés Félicienne d'Entragues et Suzette de Joigny de ne pas dérober si égoïstement leurs beautés.

— Je ne sais pour qui vous me prenez, s'écria Suzette de Joigny, d'un ton indigné, et le front empourpré de rougeurs virginales.

— Allons-nous-en, ma chère, fit Félicienne d'Entragues, grave, solennelle, pareille à une reine offensée. On ne répond à de tels mufles que par le mépris.

— Monsieur, s'écria le dragon, l'ami et le soutien de Suzette, si vous ne savez pas vous conduire avec les dames, nous vous l'apprendrons !

— Ce serait un renseignement qui pourrait vous coûter cher, monsieur, répliqua M. de la Baille, avec cette assurance qui imposait à tous, et lui valait les baisers des femmes, le respect et la crainte des hommes. (Sans être allé une seule fois sur le terrain, il passait pour être une des plus redoutables épées de Paris.)

— Silence, là-bas ! s'écria Mauffez comme un professeur pourrait parler à ses élèves.

— Y a qu'lui qu'a l'droit d'faire du chichi, ajouta Lili.

Mais on ne l'écoutait point ; les répliques irritées se croisaient avec les observations aigres et les apostrophes furieuses. Un verre fut lancé par une femme et alla se briser en tombant contre la muraille, juste au-dessus de Mauffez qui poussa un énorme juron.

— Il est temps de partir, dit Juliette.

Je songeai que nous nous étions connus un soir pareil et dans la même société, et je craignis que celui-ci ne s'achevât comme l'autre, tristement. Mais Juliette s'était si amoureusement pendue à mon bras, elle avait une si radieuse gaieté ! ces rires frais, ce pas sautillant, tous ces charmes ingénus, m'émouvaient d'autant plus que je les connaissais déjà, et que le souvenir d'un même bonheur venait augmenter mon plaisir. Je me laissai conduire par sa joie feinte ou sincère : je ne pensais plus qu'à l'étreindre encore. Et cependant, notre folie est parfois si grande qu'au lieu de jouir simplement de mon amour retrouvé, je gardais, j'entretenais la préoccupation de ce qui, selon moi, le menaçait toujours ; et plusieurs fois, dans la voiture, tandis que nous roulions vers le boulevard Saint-Germain, je détournai, avec un despotisme bien maladroit, le joli babil de Juliette sur Ancelle. Par bonheur, ce soir-là, elle était décidée à me voir aucun de mes défauts et à tout me passer.

Quand la voiture s'arrêta, elle mit la tête hors de la portière et leva les yeux.

— Il est là, fit-elle, il y a de la lumière chez lui. Allez vite. Je vous attends !

Je montai les quatre étages et sonnai à la porte que m'avait indiquée Juliette. Au premier coup de timbre, Paul vint ouvrir, comme s'il attendait quelqu'un ; lorsqu'il m'aperçut, une vive surprise, puis un grand désappointement se peignirent sur son visage, qui me parut las et ravagé, atteint de la vieillesse précoce de ces êtres sensibles, ardents, que la vie n'effleure pas, mais pénètre de toutes ses peines et de toutes ses joies. Il était vêtu avec soin ; pourtant son appartement aux tapisseries en lambeaux, aux portes souillées trahissait bien sa misère. Il me fit entrer dans une pièce nue où il n'y avait comme meubles qu'un vieux canapé usé, passé, et une petite table en bois blanc. Pour qui l'avait connu autrefois, menant une large, luxueuse existence, ce dénûment avait quelque chose de profondément douloureux, mais je n'étais pas venu pour m'attendrir. Ancelle m'avait naguère assez blessé pour me rendre aujourd'hui impitoyable. Nous avons par-dessus notre être réel, un masque et une armure qu'on peut frapper sans beaucoup nous émouvoir ; qu'on attaque nos préjugés, tout ce qu'ont déposé en nous l'éducation et l'entourage, nous sommes à peine atteints ; il nous est facile de pardonner ; mais c'était ma chair d'homme qu'Ancelle avait meurtrie, et ces plaies-là ne se cicatrisent guère.

Cependant, il me reçut avec cordialité, ce qui ne laissa pas de me causer quelque étonnement ; Juliette me donna plus tard la raison de son bon accueil : à Naples, à Ischia, il ne m'avait pas vu ; dans notre lutte sur le bateau, l'obscurité ne lui avait pas permis de me reconnaître ; et Juliette, naturellement, s'était bien gardée de lui apprendre nos relations. Il semblait disposé, selon sa coutume, à des épanchements ; ayant déjà commis ou prêt à commettre les pires scélératesses pour son amour, il conservait, malgré les apparences, une naïveté d'enfant ; mené toujours par ses instincts, il était incapable de considérer les êtres et les choses autrement qu'au point de vue de sa passion.

D'un mot bref, j'arrêtai des confidences qu'il commençait déjà, et je lui appris la cause de ma visite. A mes paroles, sa physionomie, qui était triste et soucieuse, s'éclaira :

— Tant pis pour le vieux ! fit-il avec indifférence, et tant mieux pour moi !

Je n'aurais pas eu déjà tant de motifs de le détester, qu'une pareille réponse eût soulevé mon mépris, ma colère.

Le silence que je gardai lui laissa voir l'effet de ses paroles ; mais sans se troubler de ce muet reproche il continuait ainsi :

— Ce serait une vraie chance pour moi si le bonhomme pouvait s'en aller. Geneviève hériterait alors et serait un beau parti. Sans

compter que M. de Requoy a été jusqu'ici le principal obstacle à notre mariage.

— Vous vous trompez, dis-je froidement, sur un ton qui l'étonna fort, car, comme on a pu le voir, la plus grande familiarité régnait dans nos causeries. M. de Requoy, je le sais d'une façon certaine, serait heureux de vous voir entrer dans sa famille.

— Autrefois, peut-être. Mais aujourd'hui que je suis ruiné, il ne veut plus entendre parler de moi. Madame de Requoy, au contraire, s'est entiché de ma personne, et malgré ma pauvreté, elle me donnerait volontiers sa fille.

— Vous l'aimez ? demandai-je.

— A vous dire vrai, mon cher Herbert, elle m'est assez indifférente, mais je ne suis pas dans une situation si brillante que je puisse me marier selon mes goûts.

— Ainsi, m'écriai-je, la vie d'un homme, d'un ami dépend peut-être de vous, et loin de rien faire pour lui, vous souhaitez qu'il disparaisse, et cela, afin d'épouser une jeune fille que vous n'aimez pas, ou plutôt afin de voler un héritage. Vous êtes un misérable !

Il eût bondi autrefois à mon insulte ; à présent, il demeurait tranquille, et ce fut sans montrer la plus légère impatience qu'il me répondit :

— Enfin, je ne suis pas chargé de veiller sur la vie de M. de Requoy !

— Evidemment. Mais c'est votre devoir de me donner son adresse. C'est un service qui devrait vous êtes facile.

— Mais je ne la sais pas, son adresse !

— Vous mentez. Je sais que M. de Requoy est allé vous voir à son dernier voyage à Paris, qu'il vous a conduit à son hôtel, où vous avez dîné ensemble. Il a dû y descendre encore cette fois. Cela est probable. Où était-il cet hôtel ?

— Si vous croyez que je me rappelle ! Et puis ce danger que vous craignez pour lui est tout à fait imaginaire. M. de Requoy n'est pas un petit garçon, voyons !

— Ancelle, repris-je, vous commettez aujourd'hui un crime abominable, et vous n'en retirerez aucun profit.

— Que voulez-vous dire ?

— Jamais vous n'épouserez Mademoiselle de Requoy.

— Vraiment ? Pourquoi tout à l'heure, me disiez-vous que M. de Requoy était fort bien disposé à mon égard ?

— Ce mariage ne dépend pas seulement du père, mais aussi, je pense, de la jeune fille. Or, Mademoiselle de Requoy n'y consentira jamais.

— Vous êtes devin, dit-il, et il eut un sourire sarcastique. C'est vraiment agréable d'être si bien informé !

Je ne pris pas garde à ses railleries et je continuai.

— Quand bien même vous épouseriez Mademoiselle de Requoy, le but que vous cherchez dans ce mariage, vous ne l'atteindrez pas !

Vous auriez la femme la plus riche, vous auriez tous les trésors du monde. Vous n'aurez pas Juliette !

Il devint pâle ; puis comme un afflux de sang et de colère le précipita vers moi.

— Non, lui répétais-je avec une joie mauvaise et tout près de lui, vous n'aurez pas Juliette.

— Je vous défends, s'écria-t-il, en crispant le poing comme s'il voulait me frapper, je vous défends de prononcer une seconde fois le nom qui vient de tomber de votre bouche. Entendez-vous?

A ce moment on sonna, Ancelle tressaillit et courut ouvrir. Tout son visage s'illumina en voyant entrer Juliette, comme s'il m'avait aussitôt oublié, moi et mes paroles. Cependant Juliette, sans lui dire seulement bonjour, sans jeter un regard sur lui, froide, grave, dédaigneuse, s'avança vers moi.

— Eh bien ! mon ami, fit-elle, vous vous attardez ici. Il est temps de rentrer.

Et, comme si Ancelle ne s'était pas trouvé derrière nous, elle m'enlaçait avec le rire et les gestes joueurs d'une femme amoureuse, et qui ne sait plus attendre ; elle me poussait contre le canapé, pour m'y renverser sous son corps, les reins tendus, les jambes ouvertes, avide et haletante de plaisir.

A cette vue, Ancelle fut d'abord si frappé et si anéanti qu'il n'eut pas un mouvement, mais il revint à lui, hurlant de rage et de douleur.

— Chiens immondes, criait-il, infectes charognes ! Attendez ! je vais vous traiter comme des chiens !

Et il saisit la lampe qui se trouvait sur la table.

Juliette devina le mouvement, et se détournant vers Ancelle, sans cesser de m'enlacer, avec cet accent fier et dédaigneux qu'elle savait prendre à l'occasion.

— Ose donc ! s'écria-t-elle.

Ce fut assez pour qu'il reposât la lampe sur la table, fasciné par le regard de cette femme qu'il adorait, en dépit de sa cruauté. Elle était si bien habituée à le gouverner qu'elle ne pouvait plus en avoir peur.

— Partons, dis-je à Juliette en l'écartant de moi, n'ayant plus le courage de prolonger une si atroce vengeance.

Je sortis en baissant les yeux sans oser le regarder. Ah ! quel soulagement j'éprouvai en passant son seuil ! Mais je n'en avais pas fini avec ce malheureux ! Comme nous allions monter en voiture, nous l'entendîmes appeler d'une voix lamentable. Il était là derrière nous, non plus féroce, mais gémissant, implorateur, si accablé que je me sentis ému de pitié.

— Juliette ! criait-il, oh ! ne t'en va pas. Que t'ai-je fait? Tu veux donc que je meure de chagrin.

Nous étions déjà installés dans le coupé, lorsqu'il se précipita vers nous, nous empêchant de fermer la portière.

— Tu ne veux donc plus me voir, ma Juliette ?

— Non, répondit-elle.

— Et que veux-tu que je devienne si je ne peux plus te voir?

— Tu n'as qu'une chose à faire, c'est de t'en aller au plus vite.

— Eh bien, c'est cela, je partirai, je quitterai Paris, tu ne me verras plus.

— Mais je ne demande que cela!

— Je m'en irai bien loin, le plus loin possible. Sois tranquille! Mon Dieu! Mon Dieu!

La voiture partit. Juliette se pencha au dehors et, en manière d'adieu ironique :

— Adieu va! lança-t-elle, puis, se pressant contre moi, elle me donna ses lèvres.

J'entendis alors un bruit de sanglots, si douloureux qu'il retentit longtemps en moi et que les baisers de Juliette ne purent me le faire oublier.

XVIII

LES RÊVES ET LES CAUCHEMARS

Le miracle était accompli. Je ne savais plus si, réellement, j'avais vécu d'autres heures. Mes journées de Naples et d'Ischia, simples et calmes, me semblaient fades à présent que je connaissais d'autres joies : tourmentées, inquiètes, il est vrai, mais aussi pleines de surprises, de nouveautés, où les nuées orageuses se déchirent sur des ciels d'une suavité infinie, des paysages d'une lumière et d'une ombre adorables.

L'amour ne va point sans d'incessantes angoisses. Comment s'attacher à un bien si fragile que le désir et la grâce d'une femme, et, en même temps, voir couler les heures d'un cœur reposé? Ne croyez point à ceux qui confondent l'amour et le bonheur. Les amoureux ne connaissent la paix que dans les contes mensongers et les tombes où ils viennent prendre un sommeil chèrement acheté.

Juliette n'était jamais la même. Elle était parfois une amie grave, sérieuse, parfois une enfant espiègle et capricieuse; elle avait des jours de sombre, d'ardent désir, et des lendemains d'indifférence, où tout l'ennuyait; des besoins de fête, et aussi de vie tranquille. Railleuse jusqu'à la méchanceté, froide, cruelle, elle était capable de s'attendrir, d'être généreuse. Sans éducation elle avait une intelligence souple et avisée, qui aurait pu faire envie à des femmes instruites; ce qui ne l'empêchait pas d'avoir ses moments ternes et arides.

Prodigue, désintéressée, avide de plaisirs comme elle l'était, je voyais parfois apparaître dans ses yeux ce regard âpre, égoïste et prudent des durs travailleurs qui l'avaient mise au monde. Je crois qu'elle n'avait point de passions, mais qu'elle était toujours passionnée. Elle était belle, elle était jolie, puis presque laide, comme par déguisement et pour être plus charmante tout à l'heure. Son corps,

son esprit, sa grâce, c'était une féerie, une agitation sans fin, le génie même du mouvement.

Les ombres où se perdent un visage attirent, éloignent.

Dans cet être que l'on aime, on sent des amis, des ennemis ; on se voit en même temps trahi et désiré. On voudrait combattre, mais, comme dans une mêlée obscure, les adversaires se confondent avec les défenseurs. Et puis on hésite : du mal, du bien qui est à elle? Je l'ai vue dominatrice, mais elle a peut-être été asservie? Même sans l'avoir été jamais, comme il est probable que son âme ouverte, sans défense, a laissé jusqu'à ses esclaves la marquer à leur signe. Bataille singulière que celle que je livre chaque jour, où sans cesse je me trouve en face de nouveaux ennemis. Mais la lutte a mille séductions par là même qu'elle est plus difficile, et le plaisir est en nous, pour nous reposer de nos peines.

Il n'y a guère que l'amour où civilisation et barbarie s'unissent et concourent si intimement à nos jouissances, où une sensibilité affinée puisse aider, prolonger, embellir nos violences. Aux instants où la jalousie s'apaise, où le doute se dissipe, notre ivresse est d'autant plus parfaite qu'elle est simple, qu'elle dépend tout entière d'un sourire et que tout, de nos soucis et du monde, s'efface dans une caresse.

Je ne savais pas ce qu'étaient devenus M. de Requoy, Paul Ancelle ; je ne songeais plus à Maurice Lefranc ni à ses propositions politiques ; je ne faisais plus aucune visite, j'avais cessé tout travail, j'avais brisé toutes mes relations. Il n'y avait plus rien que sa chère présence; pas d'autres fêtes que celles de sentir sa joie s'éveiller et frémir, tandis que ma vie s'abandonnait et se perdait en elle.

Nous voyageâmes ; des passants joyeux ou stupides vinrent un instant dans notre existence ; de magnifiques paysages, des jours sombres ou étincelants encadrèrent nos amours ; mais les forêts, les plaines ou les grèves, c'était la place qu'elle avait foulée de son corps, que nous avions marquée de nos étreintes. Les êtres, ennuyeux ou intéressants, ce n'étaient que les bouffons de nos intermèdes, des ombres pâles et falotes qui se confondaient dans notre souvenir. A Monte-Carlo, à Biarritz, à Trouville, partout où des foules se rassemblent, prodigues d'or, avides d'ostentation, je la conduisis parce que je savais qu'elle aimait à jouer à la reine, au milieu des jalousies grondeuses des femmes et des compliments audacieux des hommes. C'était encore une façon de préparer nos fêtes du soir. Il me semblait qu'elle m'appartenait mieux encore, lorsqu'elle avait raillé ou dédaigné tant d'hommages ; pour moi seul sa peau nacrée, les lignes fermes et grasses de son corps sortaient des jupes sombres; pour moi seul sa fine et délicate beauté de l'après-midi s'épanouissait en une large et impudique fleur de chair. Enfin elle me donnait ces émotions de victoire que seules peuvent donner des femmes libres comme elle, en me livrant tous ceux qu'elle connut, dont elle chassait ainsi le fantôme de sa mémoire, en le flagellant de ses sarcasmes.

Aveux cruels et délicieux, indiscrétions ravissantes pour l'orgueil

viril dont se fussent gardées des femmes tenues à plus de réserve, et qu'elle laissait tomber avec négligence de ses lèvres, comme si c'était sa façon de se reconquérir et de venger ses abandons. A ces moments-là je me rappelais très bien la scène du Palais-Royal, et comment elle m'avait mis moi-même devant un autre sur la sellette; mais nous avons le pouvoir de prêter aux images, selon les circonstances, une couleur plaisante ou odieuse, et j'étais si disposé à tout accepter d'elle avec enthousiasme que je n'avais aucun ressentiment du passé, aucune crainte pour l'avenir. Une fois qu'elle semblait prête à me faire de franches confidences, je lui demandai de me dire quelle place avait dans sa vie ce jeune soldat qui trop souvent s'était rencontré près d'elle. Cette fois encore elle répondit évasivement et se tira de mes demandes comme elle put, mais sans me rien révéler. Je n'insistai pas davantage; les tortures de la jalousie viennent plus tard, même chez ceux prédisposés à cette atroce passion. Nos querelles, ne duraient pas; on eût dit qu'elles n'étaient destinées qu'à relever nos plaisirs.

Combien de temps avons-nous vécu ainsi ? Je ne saurais le dire. Nous étions tout à la minute présente; toujours l'un près de l'autre, ne nous quittant point, nous ne pouvions pas songer à ce que nous avions fait la veille, et nous n'avions plus conscience du temps. Notre existence se transforma insensiblement jusqu'au moment où il fallut bien nous apercevoir que nous n'étions plus les mêmes. Comme pour punir notre égoïsme, ce furent des événements étrangers, ce fut ce monde indifférent auquel nous ne voulions plus prêter attention, que nous ne considérions que comme un décor à nos amours, ce fut cet entourage dédaigné, oublié, qui vint nous ouvrir les yeux.

Juliette, naturellement prodigue, n'avait pas montré cette folie de dépenses, signalée par Lili. Il est à croire qu'Ancelle, plus faible encore que je l'étais, avait encouragé sa passion de gaspillage; peut-être aussi, Juliette se plut-elle à ruiner un homme pour qui elle prétendait n'éprouver que de la haine. Cependant mon insouciance à l'égard de tout ce qui n'était pas ma passion me fut aussi nuisible que la complaisance d'Ancelle. Conserver une fortune demande presque autant de soins que d'en acquérir une nouvelle; or cette entente des affaires et des hommes, qu'on m'avait accordée jusque-là et que je croyais moi-même posséder, je la perdis bien vite; des catastrophes successives se produisirent, dues à mon incurie ou à un aveuglement subit. Après avoir possédé des biens assez considérables, je ne disposais plus que de ressources à peine suffisantes pour vivre, et j'étais décidé à les employer encore à mes amours, cachant à Juliette une nouvelle qu'elle n'eût point reçue, je le savais, d'une âme paisible, car le luxe lui était devenu aussi nécessaire que le pain.

Qu'espérer pourtant ? Il y a quelques mois encore, une éducation diverse, sérieuse et utile, des connaissances spéciales, des relations étendues, m'auraient permis, avec un peu d'énergie, de refaire ma fortune, mais la réclusion amoureuse où je m'étais confiné ne m'avait pas seulement privé de mes amis et de ma fortune; elle avait lentement

détruit ce que je possédais de plus précieux : ma volonté. Je me sentais sans force pour rompre, sans force pour travailler, sans force aussi pour faire accepter à Juliette ma pauvreté. Qu'elle fût là, près de moi, et que je fusse assuré d'avoir ses caresses, quand la nuit viendrait, je n'avais plus d'autre ambition. Je crois que l' « après moi le déluge » ou plutôt le « demain le déluge », est le mot de tous les amoureux. C'était du moins le mien à ce triste moment de ma vie, qu'aujourd'hui encore je ne saurais maudire, tant Juliette savait mettre de délices à ces heures incertaines, où l'on a conscience d'une chute proche et fatale.

Cependant cet avenir menaçant dont je ne pouvais toujours écarter l'idée, me rendait assez soucieux, et m'enlevait cette gaieté nécessaire à l'entretien d'une petite âme désireuse d'amusements et sans pitié pour la tristesse. Nos disputes furent dès lors fréquentes ; et Juliette était trop observatrice pour ne point finir par savoir la cause de ce changement d'humeur. Un jour, avec ces grâces d'enfant qu'elle prenait pour demander quelque chose.

— Si Bert voulait être bien zentil, bien zentil, faisait-elle, sait-il ce qu'il donnerait à sa petite Zette pour sa fête? Tu sais ce collier que nous avons vu chez Vever l'autre jour. Oh ! dis, veux-tu ?

Il fallut bien lui refuser, non seulement ce cadeau, mais d'autres plus modestes, car ma bourse était vide ; elle s'étonna de mes explications, ne les trouva pas claires, enfin elle devina.

— Mon pauvre Herbert ! fit-elle en allant vers moi, puis elle s'assit sur mes genoux, me donna de petits baisers longs et prolongés, répétant toujours : « Mon pauvre Herbert ! » avec un grand accent de pitié et comme si ma ruine ne la frappait point.

Puis elle resta songeuse un moment.

— Ah ! c'est ennuyeux, ça, dit-elle en secouant la tête.

Mais vite elle changea de ton, et furieuse :

— Que tu as été bête, aussi ! s'écria-t-elle, et durant deux heures les reproches tombèrent dru, sans un instant d'arrêt. Elle redevint pourtant calme et insouciante :

— Enfin, nous ne sommes pas à la mendicité, n'est-ce pas? Eh bien, amusons-nous ce soir. Nous verrons ce que nous pourrons faire demain.

Nous passâmes la soirée aux Variétés, où nous aperçûmes les deux anciens amis de Mauffez-Ponthieu, Perdriel et Vermacher. Elle me les montra en riant.

— Est-il laid, ce Perdriel !

Pendant l'entr'acte Perdriel passa près de nous, nous salua, et Juliette lui lança du ton le plus aimable :

— Eh bien, M. Perdriel, vous n'avez pas de chance avec vos amis.

Perdriel crut devoir nous répondre. La conversation s'engagea. Nous l'invitâmes, Juliette ou moi, je ne sais, à venir dans notre loge.

La causerie naturellement fut une accusation en règle de Mauffez-Ponthieu.

— Un homme pour lequel j'ai été si dévoué, s'écriait Perdriel.

Quand nous revînmes à la maison, comme je me moquais assez vivement de l'homme d'affaires.

— Mais je ne trouve pas qu'il soit si ridicule, dit Juliette. Il a été fort aimable ce soir.

Dans le vestibule, en rentrant, nous trouvâmes une lettre que la femme de chambre avait déposée sur le plateau, en notre absence. Je la pris négligemment, mais dès que j'eus regardé l'adresse, j'éprouvai cette défaillance de tout l'être que nous sentons aux moments où se joue notre existence. Elle venait de Madagascar ! Elle était d'Ancelle ! Juliette, qui s'était penchée sur mon épaule, me l'arracha brusquement des mains, et avec une sorte de colère :

— Donne-moi ça, dit-elle, ce n'est pas pour toi !

(*A suivre.*)

HUGUES REBELL

Notes

politiques et sociales

DESSAISISSEMENT

Encouragée aux lâchetés momentanément commodes par le silence de M. Bourgeois, de M. Ribot, de M. Poincaré, de M. Barthou, la Chambre avait voté en hâte et pour ainsi dire en vitesse la loi de dessaisissement présentée par le président du conseil ; le Sénat fit une résistance plus solide ; il avait déjà donné une première preuve de sa force en faisant l'élection présidentielle ; il en donna une seconde quand le gouvernement lui apporta le projet de la loi votée par la Chambre.

Non-seulement la bataille au Sénat dura trois longues séances, non-seulement la loi ne fut votée qu'à une faible majorité (158 voix contre 131), mais certains vieux républicains, moins silencieux que leurs jeunes collègues de la Chambre, dirent des paroles dont le retentissement sera plus important que l'effet de la loi même.

Ces vieux républicains appartenaient aux groupes les plus divers de la Haute-Assemblée, comme il convient de nommer ici le Sénat, car il y a des fois où il faut le nommer le Sénat, et des fois où il faut l'appeler la Haute-Assemblée de la République ; M. Maxime Lecomte, M. Girault, M. Bérenger, M. Monis, M. Morellet, M. Waldeck-Rousseau parlèrent contre la loi comme il convenait : simplement, honnêtement, honorablement, fortement. Plus encore cependant que l'incontestable situation politique de M. Waldeck-Rousseau, une certaine sincérité profonde, ancienne, et comme un peu naïve et d'autant plus chère émut dans le discours de M. Bérenger.

« D'autres peuples », disait-il, « ont un trésor de guerre ; nous avons, nous, ce trésor de paix, de justice et de liberté, et nous avons cette situation unique dans le monde, que même au milieu de nos plus grands désastres, alors que la fortune et l'avenir même de la la France pouvaient paraître menacés, la fidélité à ces principes avait continué à nous conserver la clientèle de cœurs dévoués que nous avons dans le monde.

« C'est notre éternel honneur qu'il n'y a pas aujourd'hui, quelque part que cela puisse être, un opprimé, un homme qui croie avoir à se plaindre des pouvoirs ou des lois de son pays, qui ne tourne avec confiance et espoir ses regards vers la France et qui n'invoque son exemple et son concours. »

Ces paroles anciennes, et d'un mode un peu oublié, firent une impression profonde.

Considérant l'ensemble de la discussion et du vote, plusieurs conclusions, autrefois imprévues, récemment pressenties, apparaissent d'elles-mêmes :

Les radicaux nous avaient dit qu'ils étaient les meilleurs, sinon les seuls défenseurs de la république ; et il s'est trouvé que la république a été défendue par les socialistes en première ligne, puis par les modérés.

Les radicaux nous avaient dit qu'ils étaient les défenseurs du suffrage universel contre le suffrage restreint, parce que le suffrage universel était souverainement et presque mystérieusement bon, comme le suffrage restreint était irrémédiablement mauvais ; or, dans l'espèce, le suffrage universel nous a donné une Chambre honteusement lâche, le suffrage restreint nous a donné un Sénat presque honnête.

Mieux encore, on a fait le pointage des votes obtenus au Sénat, on les a pointés d'après le renouvellement des mandats correspondant à ces votes ; on a constaté ainsi que les sénateurs qui ont à braver le plus tôt leurs électeurs ont à beaucoup près voté le plus mal : voilà qui ne va plus seulement contre le suffrage universel, mais contre tout suffrage, et on se demande avec effroi ce qui arriverait si les mandats étaient impératifs.

Nous aurons à revenir sans doute sur le sens de ces expériences très simples, mais très incontestables ; constatons seulement ici que la bataille même engagée au Sénat et si durement soutenue par de vieux républicains, outre ses conséquences lointaines, aura des résultats directs et prochains.

Acculé par les fortes paroles de ses adversaires, M. Charles Dupuy a promis formellement que les débats définitifs devant la Cour de Cassation jugeant toutes chambres réunies seraient publics et contradictoires ; et ainsi sa chétive loi de dessaisissement partiel et de circonstance est devenue comme une grande loi de dessaisissement global définitif.

Le faux bonhomme a voulu dessaisir la chambre criminelle au profit de la Cour tout entière, présumée plus facile aux grands de ce monde ; il aura fini par dessaisir la Cour elle-même au bénéfice du public.

Le public, définitivement saisi, a déjà reçu en partie la déposition d'un témoin, celui qu'on nommait il y a deux ans de ce nom très long : M. le Commandant comte de Walsin-Esterhazy.

Nous aurons, la prochaine quinzaine, à déterminer aussi quel est au juste ce « public » devant qui M. Charles Dupuy aura contribué à évoquer l'affaire.

CHARLES PÉGUY

L'ESPAGNE APRÈS LA GUERRE

On eût pu croire qu'au lendemain des désordres des Philippines et des Antilles, une Espagne nouvelle surgirait, secouerait le passé, briserait la domination séculaire de toutes les forces de réaction. Certains pays, avant elle, se sont retrempés dans la défaite et y ont repris conscience d'eux-mêmes. Au lendemain d'Iéna, la Prusse se redressa, se mit à l'unisson du monde moderne; les réformateurs parurent; les cadres administratifs furent refondus; de haut en bas, l'Etat se reconstruisit. Quelque appréciation qu'on porte sur l'œuvre intérieure et sociale de la troisième République, on ne saurait contestester qu'elle ait donné, après 1871, tous ses efforts au relèvement. Il n'y aurait rien eu de surprenant si la Péninsule avait suivi ces mémorables exemples et si, à son tour, elle avait essayé de s'adapter au milieu contemporain et de se régler sur les conditions nouvelles de la vie. L'Espagne s'est donné un nouveau ministère : là s'est borné son effort.

C'est au milieu des circonstances tragiques qu'un peuple affirme sa vitalité, sa volonté d'être, son génie. Nos voisins ont, dans l'ensemble, présenté un bien triste spectacle parmi les événements et les catastrophes de l'an dernier. Pendant que l'empire colonial s'effondrait sous les coups secs de l'Union américaine, des chroniqueurs malicieux notaient, semaine par semaine, les fêtes, les courses de taureaux, etc., de Madrid, de Barcelone et de Séville. Le chiffre est resté celui de la normale : on a tué autant de bêtes que de coutume; les belles Andalouses et les hautaines Castillanes n'ont pas supprimé un des bals ordinaires. L'Espagne, sans doute, a voulu évoquer ces grands Etats de l'Orient antique qui croulaient dans l'ivresse publique. Mais le passé est le passé... et les peuples de notre âge ont des droits et des devoirs.

D'heure en heure, avec une impatience qui croissait, nous attendions la révolution de Madrid. Nous croyions que les Espagnols feraient leur 4 Septembre — ou leur 18 Mars — et qu'ils vengeraient sur une dynastie débile, sur l'oligarchie nobiliaire et cléricale du gouvernement, la perte des colonies. A plusieurs reprises, l'occasion fut propice pour un soulèvement, tout au début, après Cavite, plus tard après la destruction de l'escadre Cervera et la reddition de Santiago. Au total, aucun mouvement ne se produisit dans la Péninsule. Presque sans soulever de protestations, le cabinet Sagasta put suspendre les garanties constitutionnelles et livrer aux capitaines-généraux les libertés publiques. Même dans les centres les plus remuants : au Nord, dans la Biscaye et la Galice; au Sud, dans l'Extrême-Andalousie; à l'Ouest, en Catalogne, — la tranquillité subsista. Devant le cataclysme qui emportait sa fortune exotique, qui balayait ses derniers vestiges de splendeur, l'Espagne s'inclina, saisie par la stupeur des effroyables surprises.

Comment expliquer cette attitude extraordinaire des chefs des

diverses factions? Cette politique humiliée convenait certes aux carlistes qui, comme nos orléanistes, ne sont jamais prêts et qui, au surplus, ne sauraient franchir l'Ebre sans se heurter à d'unanimes résistances. Mais, les républicains, en dépit de leurs discussions classiques, avaient une superbe partie à jouer. Salmeron et Pi y Margall (nous laissons à dessein Castelar de côté), et avec eux les chefs socialistes, avaient assez d'assises dans tout le pays, du golfe de Gascogne à la Méditerranée, pour organiser une agitation sérieuse — sinon une insurrection immédiate. Le républicanisme a beau ne compter que de très rares représentants aux Cortès; cette particularité n'a aucun sens dans une contrée où toutes les élections sont à la discrétion du ministère et où les opposants ne passent que du consentement des hommes au pouvoir. A Madrid et dans les grandes villes, comme Bilbao, Séville, Murcie, Barcelone, Cadix, les éléments démocratiques sont assez nombreux, assez puissants pour prétendre à jouer un rôle. En négligeant d'exploiter et d'interpréter les événements récents, ils ont perdu une occasion unique.

La discussion du traité de paix aux Cortès ne pouvait prendre une bien grande extension. Si le parlementarisme est partout une fiction, nous avons dit qu'en Espagne il était, plus qu'ailleurs, un perpétuel mensonge. Le débat a pu offrir quelques séances intéressantes, avec les discours de MM. Salmeron et Sol Ortéga, républicains, sur les responsabilités et contre le régime; il nous a montré quelques conservateurs, comme M. d'Almenas, rompant résolument en visière à leur propre parti, attaquant à fond le militarisme et les généraux de pronunciamientos; il a eu ses heures amusantes, ses incidents vaudevillesques, avec les apostrophes de M. Romero Robledo, ex-césarien, à un émule obscur du célèbre Pavia, et les protestations académiques des officiers. Il a enfin été marqué par cette déclaration solennelle et écrasante en sa simplicité du ministre de la guerre : « Nous avons sacrifié l'amiral Cervera, nous avons prescrit la capitulation de Santiago pour parer aux nécessités de la politique intérieure. » Les joûtes oratoires de ces dernières semaines n'auront que mieux mesuré l'abaissement moral où la suprématie des congrégations a entraîné l'Espagne. Ce pays, enlizé dans le passé, ose à peine regarder l'avenir. Pas un mot n'a encore été dit par les mandataires du corps électoral pour préciser les réformes nécessaires de demain.

Pourquoi M. Sagasta a-t-il cédé la présidence du Conseil à M. Silvela? Pourquoi les conservateurs remplacent-ils les libéraux au pouvoir? Tel est le bon plaisir de la Reine-Régente, qui, à l'heure même où elle refusait la dissolution des Cortès à ceux-ci, l'accordait à ceux-là. Aucune autre raison ne saurait être légitimement invoquée. La responsabilité de la guerre et du démembrement incombe par portions égales aux deux partis dynastiques, car si la gauche n'a rien fait pour prévenir l'ultimatum américain et pour organiser la défense, c'est la droite qui a fomenté par sa tactique l'insurrection cubaine, puis surexcité dans la grande Antille le sentiment séparatiste.

D'ailleurs, que l'Etat soit aux mains des libéraux ou des conservateurs, peu importe. Les uns et les autres se valent, et leurs programmes se confondent. Autrefois, les premiers se piquaient de respecter la Constitution et les seconds de défendre les prérogatives de la Couronne et les privilèges de l'Eglise. Aujourd'hui, M. Silvela est, par certains côtés, plus libéral que M. Sagasta, et celui-ci, pour prolonger son ministère, n'a pas hésité à verser dans les alliances les plus compromettantes.

C'est un fait bizarre et inouï que les défaites extérieures aient encore grandi au-delà des Pyrénées le prestige des généraux, que tout au moins elles leur aient restitué l'intégralité du pouvoir politique. M. Sagasta et M. Silvela ne sont plus que des prête-noms, ou, si l'on veut, les paravents de dictatures militaires antagonistes. Le véritable chef des conservateurs est le maréchal Polavieja, qui n'a guère brillé aux Philippines et qui triomphe beaucoup plus aisément sur les champs de bataille de l'intrigue parlementaire. Par une fortune des plus dignes d'attention, le général Weyler, le vaincu de Cuba, est devenu le grand arbitre du libéralisme — et même certains soi-disant républicains ne dédaignent pas de s'attacher à la fortune de ce capitaine dont les exploits rappellent ceux du duc d'Albe.

L'Espagne reste en proie aux coteries qui la dévorent depuis tant d'années et qui ont tari toutes les sources de sa richesse et de son énergie. La guerre n'a rien modifié dans sa situation intérieure; elle n'a pas eu la grande poussée de régénération; sa mentalité dormante, son affaissement devant la servitude matérielle et morale la livrent — pour combien de temps encore? — aux préjugés dynastiques, cléricaux, nobiliaires. La guerre s'est faite trop loin de ses frontières pour qu'elle subît le choc et entrevît l'étincelle. Son histoire continue dans la stagnation.

Peu importe la date du réveil. L'avenir est obscur, mais, ce qu'on peut affirmer, c'est que ce sursaut, à quelque heure qu'il advienne, en quelques circonstances qu'il se produise, aura la splendeur des renaissances et la majesté des choses sinistres. De par la volonté des camarillas dirigeantes, le peuple ne saura rien, prolongera son engourdissement, désertera ses droits, jusqu'au jour où, d'un formidable élan, il brisera toutes ses lisières et balaiera tout autour de lui. Que M. Silvela songe au lendemain, au surlendemain! Il est beau de tenir le pouvoir des mains d'une reine, de gouverner au nom d'un prince mineur, d'être le mandataire d'un syndicat d'intérêts, de mettre les finances publiques en coupe réglée; il est si simple de plonger les récalcitrants à Montjuich et de mutiler les républicains et les libre-penseurs; mais quelle épouvantable inconnue dans la sérénité du présent, et quel germe de cataclysme social dans les masses sommeillantes!

PAUL LOUIS

LA CRISE AUSTRO-HONGROISE

L'analogie entre la crise française et la crise austro-hongroise est si grande qu'en supprimant les noms propres, on pourrait facilement les confondre. Leur base, du reste, la « maladie sociale » — toute crise n'est que le symptôme d'une maladie — est la même ; on dirait une fracture de l'épine dorsale.

L'épine dorsale de tout organisme social est *le* droit. *Le* Droit n'est que le plus général *des* droits. Le droit n'était originairement que le compromis entre deux partis de forces égales ; et il n'a jamais perdu, et ne perdra jamais ce caractère primitif. Voilà pourquoi il existe tant de « droits » spéciaux, et si infiniment peu d'un droit général. De ce dernier il existe jusqu'à présent — par-ci, par-là — un minimum codifié, sans lequel un ensemble d'individus ne saurait exister. Ce minimum, cette « conditio sine qua non », entamé, la plus grave des crises sociales se déclarera ; et cette crise sera, au fond, toujours et partout la même.

En 1896, il s'agissait en Autriche-Hongrie de renouveler pour dix ans le « compromis austro-hongrois », c'est-à-dire le traité économique entre l'Autriche et la Hongrie qui règle la répartition des dépenses communes et les questions douanières, monétaires et commerciales également communes aux deux Etats. Si ce traité n'est pas renouvelé, la monarchie austro-hongroise cesse d'être une unité, mais se divise en deux Etats, unis seulement par la personne du monarque. Les délégations, représentant les gouvernements et parlements, avaient élaboré un projet de compromis, qui donnait tous les avantages aux Hongrois et toutes les charges aux Autrichiens. Le comte Badeni, dupe des Hongrois — mais il savait probablement pourquoi — ne trouva pas de majorité au Reichsrat. Et, vieux Polonais, et ne connaissant l'Europe que de loin, il faisait non seulement ce que les Allemands appellent dignement un « Kuhhandel », mais encore un petit coup d'État — sans le savoir ! Il acheta les 70 voix jeune-tchèques, en promettant les « ordonnances bilingues » pour la Bohême. Et comme, naturellement, il ne voyait pas de moyen de faire accepter ces ordonnances ténébreuses — sur le sujet desquelles il n'avait même pas consulté les Allemands de Bohême, — il ne les déposa pas au Reichsrat, mais les décréta tout simplement et en contradiction manifeste avec la constitution. Il est vrai qu'il ne connaissait pas cette constitution. Grand fut son étonnement quand les Allemands (très raisonnablement) lui reprochèrent non pas les ordonnances, mais la façon inconstitutionnelle de leur promulgation. Les Allemands demandaient la rétractation ; d'où fureur des Tchèques et (naturellement) des autres Slaves. Les uns invoquaient le droit constitutionnel, les autres le droit national ; du « Droit » personne ne parlait.

La lutte des nationalités intra-autrichiennes, latente depuis longtemps, éclata dans sa forme la plus aiguë. Et, horreur ! on ne désarmait pas devant la question patriotique du compromis. Il n'y avait pas de patriotisme dans cette magnifique monarchie autrichienne, qui est

définie dans sa constitution comme « ensemble des royaumes et pays représentés au Reichsrat ! » Les Allemands empêchaient le vote du compromis par une obstruction sauvage mais admirable. La majorité slave du Reichsrat restait impuissante ; Badeni, ne voulant pas rétracter, tomba ; le compromis ne fut pas voté. Son vote était absolument nécessaire, donc les Allemands... non, ils ne vainquirent pas du tout.

A l'est des Vosges, les gouvernements européens — c'est une façon de parler — ne représentent pas la volonté du Parlement, mais celle du monarque. Ils gouvernent essentiellement contre le Parlement ; Bismarck l'a formulé : « Le régime constitutionnel est la lutte de l'autorité gouvernementale contre les prétentions du parlement. » La base de ces gouvernements, leur seule base, est une conception toute spéciale du droit : c'est la croyance en le « droit autoritaire » ; et il est doux de jongler non seulement avec le pouvoir, mais encore avec la puissance...

Le baron Gautsch, successeur de Badeni, vivait de ce droit extraparlementaire. Rétracter quoi que ce soit — jamais. Gouvernement était gouvernement, et le resterait : jamais avoir tort et — quand même. Et il régna sans parlement ; — et fort de son droit.

Oui, du « droit »; il appliqua le § 14 de la constitution, lequel stipule que, dans « l'impossibilité de consulter utilement le Parlement, le gouvernement peut *de droit* promulguer des décrets *administratifs*. » Donc, rien n'était plus simple maintenant que de sauver la patrie. Le Parlement hongrois voulait le compromis, Gautsch le décréterait, et tout serait pour le mieux. Mais la constitution hongroise contient une clause d'après laquelle le compromis est nul s'il n'est pas voté par le Parlement autrichien aussi bien que par le Parlement hongrois. On riait tant de la splendeur extraparlementaire du baron Gautsch, qu'il eut peur de convoquer le Reichsrat. Il démissionna, et voilà, qui entre en scène, le comte Thun, aristocrate magnifique, extraordinairement doué pour tout ce que l'homme civilisé admire, sauf pour cette tâche impossible de diriger en Europe et à la fin du XIXe siècle ce monstre ridicule et affreux qu'on appelle Etat.

Il aurait pu être sauveur de la patrie, héros, Bismarck, Machiavel même ; il ne fut que jocrisse. Cet autoritaire de grande envergure, supplia le Reichsrat de résoudre toutes les questions pendantes (dont il portait lui-même la responsabilité); après, il verrait si la solution était acceptable. Le Parlement lui rit au nez; et voilà sa dignité qui revient. Il renvoya le Parlement. appliqua le § 14 et fier de sa « grande liberté d'action » se mit à l'œuvre; non pas pour *résoudre* la question du compromis qui ne pouvait être résolue sans la rétractation préalable des ordonnances bilingues, mais pour l'embrouiller tant qu'il n'y aurait plus enfin qu'un seul moyen d'en sortir, un coup d'Etat. En Autriche, le comte Thun aurait pu faire ce qu'il voulait grâce au § 14. Mais la stagnation de la vie et la fermentation secrète étaient tout ce qu'il pouvait désirer. Vis-à-vis de la Hongrie, le comte Thun était lié en

quelque sorte par la constitution hongroise, qui n'admet pas de compromis au § 14. Mais c'est justement pourquoi il voulait ce compromis inconstitutionnel. La constitution hongroise anéantie comme l'autrichienne, c'était la réalisation de tous les rêves de tous les « clérico-féodalo-centralistes » qui veulent un empire « un et indivisible », plus d'Autriche et de Hongrie, mais une Chine grotesque au milieu de l'Europe.

Le comte Thun, grand seigneur, attira dans son intimité le baron Banffy, parvenu. Banffy était chef du gouvernement hongrois. On devine le reste. Banffy avait été le père du compromis, comme Badeni la mère. Il l'aimait beaucoup; il ne vivait — comme ministre — que pour cet enfant et à cause de cet enfant. Le terme de l'ancien compromis était arrivé. En jurant qu'il ne ferait plus jamais pareille chose, le Parlement hongrois prolongea le compromis pour un an. Et le nouveau compromis ne naquit point! Fureur des Hongrois qui craignent de devoir renoncer à la bonne affaire. « L'opinion publique » demande le compromis à tout prix. Banffy trouve une « tâche patriotique » ! « Le compromis avant tout — et moi avec lui. »

Donc, Thun et Banffy arrivaient tout naturellement à vouloir la même chose. L'intimité fut grande. Il en sortit au mois d'août 1898 un avorton qu'on appelle communément le « traité malfamé d'Ischl ». Personne ne le connaît, mais il est facile de constater ce qu'il y avait dans cette trahison patriotique.

Banffy, dépendant du Parlement, avait besoin pour imposer le compromis au § 14, d'une raison péremptoire. Il n'en existe qu'une seule pour tous les gouvernements noctivagues, la raison d'Etat. Comment y arriver? Convoquer le Parlement, provoquer une obstruction sauvage et anti- patriotique suivie de troubles dans la rue ; nécessité de renvoyer le Parlement (à ce moment, discours patriotique en Hongrie, le vote inconstitutionnel du compromis s'impose); pendant ce temps le § 14 décrète (incorruptible comme lui seul l'est) une revision salutaire de la constitution (suppression de la Chambre des députés; apparences européennes) ; alors une revision s'impose aussi en Hongrie, puisque depuis les changements survenus en Autriche, la constitution commune n'a plus de sens. Banffy s'en charge. La Chine est sauvée, et les gouvernants se réjouissent avec les aristocrates et le clergé.

Le plan avait deux « conditiones sine quibus non » que tout le monde (sauf Thun et Banffy, bien entendu) connaissait. Eviter l'obstruction sauvage à Vienne c'était rendre la dissolution du Reichsrat impossible. Ne pas permettre à Banffy, parjure, d'imposer un compromis inconstitutionnel à Pest, c'était donner le coup de grâce à la conspiration metternichoise.

Donc, stupéfaction désolée du comte Thun, quand le Reichsrat, hypocritement convoqué, ne voulut plus obstruer ; et fureur opiniâtre de Banffy, quand, loin de voir afficher sa trahison patriotique sur les murs de la Hongrie, il souleva un unanime cri de mépris, et après, plus rien.

Et depuis ce moment, on cherchait surtout en Hongrie les causes du désastre économique et national. La cause était le dualisme. Quoi qu'on en dise, le véritable ressort de l'opposition qui vient de tomber Banffy et la Cavagne hongroise, c'était l'idée « hongroise ».

L'échec de la conspiration fut, il est vrai, complet. Mais il n'y a rien de changé. Le § 14 règne en Autriche. La Hongrie égoïste, et impuissante à faire autre chose pour le moment, a accepté le compromis inconstitutionnel. Tout reste en stagnation excepté la grangrène nationale. Tout s'envenime. L'organisme international qui s'appelle l'Autriche-Hongrie est rongé maintenant ; quand le tout petit organe vieilli qui dirige et conserve encore maintenant aura disparu, tout s'écroulera. Et cet écroulement entraînera infailliblement la chute des Etats voisins dans le vide formé. Notre cher et grand ami aura le gros morceau, à moins que ce ne soit l'autre ; en tout cas, les Français seront les dupes de tous les deux, comme toujours ; c'est pourquoi ils ont à redouter, beaucoup plus que les discours de M. Chamberlain, la fin du monarque tragique, qui, après un demi-siècle de vains efforts, écrasé sous le poids d'un destin sans nom, sent qu'au moment où il fermera ses bons yeux qui ont versé tant de larmes sans jamais voir une journée de triomphe, des catastrophes viendront anéantir l'œuvre ironique de sa vie.

ALEXANDRE ULAR

Petite Gazette d'art

AUGUSTE POINTELIN (1)

La plaie de l'art moderne, ce sont les paysagistes.

Aussitôt qu'un monsieur quelconque, fonctionnaire, calicot, rentier, sait malaxer quelques couleurs, il fait du paysage. Et il arrive fréquemment que tel amateur, égalant dans un délai rapproché les professionnels du paysage, passe à son tour maître, se faufile dans les salons annuels, dans les jurys et peut, tout comme M. Busson, M. Rigollot, M. Dameron, M. Damoye et certains autres, exclure des expositions un artiste véritable.

C'est qu'aujourd'hui l'étude du paysage se résume en un grossier trompe-l'œil.

Par des combinaisons savantes ou une maestria sommaire, on imite les rugosités des arbres, leurs feuilles, on simule le frisson de l'eau. Le public admire, les jurys récompensent.

Antérieurement, il n'en était pas de même. Au temps de Cabat, on cherchait le style, Corot ajouta la poésie. Rousseau, Daubigny, Millet, profondément émus par la nature, en disent respectueusement la puissance, la force, l'infini ; Harpignies, dans ses belles années, curieusement, reproduisit l'architecture des forêts ; nos impressionnistes notèrent les aspects de la vie sous l'influence de la lumière. Tous ces artistes-là étudiaient, observaient, réfléchissaient. Les paysagistes d'aujourd'hui réfléchissent, mais à la manière des glaces.

Au milieu de cette faillite, M. Auguste Pointelin contraste heureusement. Lui seul, ou à peu près, continue la tradition des grands maîtres que nous citions plus haut. Comme chacun d'eux, il a apporté sa note personnelle, définitive, bien à lui.

Avec audace, d'autres cherchaient la lumière ; lui se complut dans la pénombre. A l'heure qu'il n'est ni le jour ni la nuit, au moment indécis où le ciel perdant sa clarté rend plus intime la terre, M. Pointelin a pris ses pinceaux pour noter le mystère des fourrés, la placidité froide des mares où viennent mourir les rayons lunaires, la magie des horizons qui rendent infinie la perspective des choses.

La technique de M. Pointelin est sommaire ; parfois trois tons lui suffisent pour indiquer la terre, la ligne d'horizon, le ciel. Mais, pour être sensiblement les mêmes, ces trois tons se muent, se nuancent à l'infini, selon l'heure, les saisons, l'état de l'atmosphère.

(1) Galerie des Artistes modernes.

Comme tous les grands artistes, M. Pointelin n'a pas besoin d'un large champ d'observation. Toute son œuvre, ou presque, a été exécutée dans les environs d'Arbois (Jura).

De cet exemple et de beaucoup d'autres, on pourrait inférer que le génie d'un artiste est en raison inverse de la complexité des moyens et de la multiplication des motifs d'émotion. Exemple : Rembrandt, Chardin, Puvis de Chavannes.

A la présente exposition, qui montre, non des toiles de circonstance, c'est-à-dire à vendre, mais un ensemble d'œuvres de l'artiste, il est bien difficile de faire un choix. Néanmoins, *Pleine Lune d'Octobre*, *Côte roussie*, *Une Passe des Soulerots*, *Aube grise*, parmi les peintures, *Etang à Belmont*, *Soleil couchant dans le Bois*, parmi les pastels, me semblent résumer particulièrement la conception artistique de cet artiste.

M. Auguste Pointelin expose dans les Salons annuels depuis 1866. Il y a même eu toutes les récompenses qu'on y souhaite. Et lorsqu'on considère l'audace de sa technique, la simplicité de son art « impressionniste », on est étonné de cet anomalie.

C'est qu'hélas ses confrères sont les gens les plus inconséquents du monde. Ils proscrivent la lumière du jour, en Monet, en Renoir, en Pissarro, et acceptent Auguste Pointelin, parce qu'il fait des « impressions » de nuit.

Que nous importe, au fond? Puisque les artistes aimés, nous allons les chercher n'importe où : chez Durand-Ruel, au Champ-de-Mars ou même aux Champs-Elysées.

CHARLES SAUNIER

La Quinzaine dramatique

Vaudeville. **Le Lys rouge,** comédie en cinq actes, de M. ANATOLE FRANCE. — *Ambigu.* **Le Coupable,** pièce nouvelle en quatre actes, deux parties et onze tableaux, tirée du roman de M. FRANÇOIS COPPÉE, par M. JULES DE MARTHOLD. — *Comédie-Française.* **Othello,** drame en vers en cinq actes et six tableaux, de M. JEAN AICARD. — *Gymnase.* **Un Conseil judiciaire,** comédie en trois actes, de JULES MOINAUX et M. ALEXANDRE BISSON. — *Théâtre Sarah-Bernhardt.* **Dalila,** drame en cinq actes, par OCTAVE FEUILLET.

Pour une fois qu'il m'est donné de parler à cette place de M. Anatole France, je souhaiterais ardemment que mon admiration pût s'exprimer sans réserves. L'occasion n'est pas des plus propices, que nous fournit *le Lys rouge*, où ne se rencontrent ni les maîtresses qualités du grand écrivain, ni, il faut l'avouer, des qualités analogues. Cet aveu — plus que jamais il nous coûte — n'y aurait-il pas, à le dissimuler, quelque injustice à l'égard de M. France lui-même? C'est bien parce que nous goûtons infiniment les livres de M. France que sa pièce ne nous a pas satisfaits. Son œuvre même nous a rendus exigeants et nous lui devons, en raison de notre respect, toute notre franchise. Balzac, Flaubert, Zola, pour citer les plus illustres, ont médiocrement réussi au théâtre. Pas plus que la leur, la renommée de l'auteur de Jérôme Coignard et de Bergeret ne saurait être amoindrie par un insuccès tout relatif et qui nous eût été moins sensible si M. France ne nous avait habitués à la perfection.

Personnellement, je ne fus point si déconcerté. A l'annonce d'une pièce tirée du *Lys rouge*, je ne m'attendais pas à un triomphe. Le livre, d'une humanité profonde, d'un charme rare, d'un agrément continu, est tout à fait digne de M. Anatole France : ce n'est pas un de ses meilleurs romans. Il semble même que le cadre étroit du roman moderne, presque du « roman mondain », pour la première fois adopté par l'auteur dans toute sa rigidité, n'ait pas été sans entraver quelque peu cette entière indépendance qui, au seul point de vue de la technique, différenciait des productions courantes des œuvres comme *l'Orme du Mail* ou *la Rôtisserie*. Plus condensé en apparence, *le Lys rouge* offre moins d'unité, de cette unité spéciale à M. France et qui consiste à lier indissolublement l'intrigue et l'épisode. Si peu appropriée que soit à l'art de M. France la brutalité d'une formule, on peut dire que, dans *le Lys rouge*, ces deux éléments paraissent moins combinés que juxtaposés, au point de constituer comme deux sujets distincts : le drame et la causerie. Cette causerie, je m'en tiens à ce mot, lequel prend toute sa force lorsqu'il s'agit de M. France, ne l'avez-vous pas trouvée en ce livre aussi indispensable et plus attachante que le drame même, dont, en revanche, l'intérêt demeure parfois théorique? Un tel contraste ne pouvait manquer de s'accuser fâcheusement à la scène, où l'effet se

produit plus succinct, plus rapide, moins atténué. Le charme du conteur s'évanouit dans le décor, l'esprit se dissémine parmi les jeux de scène, le mot s'efface devant l'acteur. Est-ce donc à la scène qu'il faut s'en prendre? Comme on voudrait pouvoir le proclamer et par ainsi donner raison quand même à un maître vénéré! Mais, en vérité, ce serait s'en tirer à trop bon compte. Il faut avoir le courage de rendre M. France responsable d'une erreur qui est la sienne, puisqu'il n'a pas pris, en abordant le théâtre, l'indispensable soin d'y adapter son génie.

La pièce est inférieure au livre, parce qu'elle n'est pas assez différente. Les types, les scènes, les mots du livre, M. France ne les a pas recréés, il s'est contenté d'en fixer quelques traits, d'en rapporter quelques fragments. Au lieu de reconstituer un tout, il nous a donné un choix, forcément hâtif et incomplet, de l'œuvre primitive. Qu'en subsiste-t-il? Que retrouve-t-on ici du prodigieux Choulette, réduit aux proportions d'obscur bouffon? Comment en cette insignifiante miss, malgré le rythme familier de ses phrases, reconnaître l'exquise Vivian Bell, dont l'âme ingénue et fragile est restée prisonnière entre les lignes du livre? En quel piteux comparse se dissimule l'inoubliable savetier! La comtesse et Dechartres ne sont pas moins défigurés. Leur amour ne nous exalte plus guère, dont là-bas nous suivions l'éveil pas à pas, au cours des pages; nous ne désirons pas, nous ne vivons pas cet amour, qui éclate ici en si vulgaire coup de foudre que, pour un peu, nous commencerions par en rire.

C'est pourtant, cette entrée de Dechartres au premier acte, cette brusque et franche entrée au milieu des papotages du salon Martin-Bellème, un des coins les plus nets, les mieux réussis de la pièce, un de ceux où la mise en scène, c'est-à-dire proprement le théâtre, ajoute effectivement au drame. Un instant s'éclaire ainsi, de façon saisissante et presque ironique, tout un côté de cet art captivant du théâtre, un côté essentiel que M. Anatole France n'a pas exploité!

Combien la pièce faiblit lorsqu'au lieu de s'affranchir du roman elle tâche à le restituer par tronçons malaisément ajustés! Durant les deux scènes consécutives de Le Mesnil et de Dechartres, on devine l'auteur manifestement gêné par de trop précises réminiscences et le souci bien superflu d'y demeurer scrupuleusement fidèle, alors que les conditions mêmes du théâtre en exigent le définitif abandon. M. France eût, à coup sûr, donné à cet acte une tout autre énergie si résolument il avait pris le parti de le créer de toutes pièces, sans tenir compte de sa composition primitive, et en un décor qui, pour nous rappeler Florence et sa chaude atmosphère de fleurs et de passion, ne nous eût pas obligé à fermer les yeux. Le procédé est vraiment primitif et illusoire, qui consiste à transporter directement des chapitres en scènes, des alinéas en répliques. Il fallait, non transporter, mais transposer, chercher non la ressemblance, mais l'équivalence. Pour n'avoir pas tenu compte de cette nécessité dramatique, l'auteur a singulièrement atténué l'effet de ses deux tableaux florentins; celui de l'Opéra déroute

tout à fait et amène, non sans stupeur, à constater ceci : que, par une erreur initiale de composition, M. Anatole France, l'artiste éminemment savoureux et fin, a pu écrire tout un acte de grossière invraisemblance et de complète indigence pittoresque. C'est irritant à penser.

La scène finale nous était bien due. Mais si tardive, elle vient encore trop tôt. Que savons-nous des personnages, de la comtesse ou de Dechartres ? Toutes nuances abolies ici, toutes gradations omises, nous comprenons difficilement les sentiments qui les animent, les raisons qui les déterminent. Témoins indiscrets plutôt que confidents élus, nous sommes frappés de leur irrémédiable détresse : elle ne nous étreint pas. Cette scène a pourtant été rendue en parfaite simplicité par les interprètes. Mme Réjane y a montré une sobriété d'autant plus saisissante que, durant les premiers actes, l'actrice avait mal à propos embarrassé et vulgarisé son rôle par un évident souci de diversité. M. Guitry a su garder plus d'unité à Dechartres, qu'il incarne positivement.

Si nous n'avons reconnu aucun des autres personnages, ce n'est pas absolument la faute des acteurs. J'ai dit que Choulette et le Savetier étaient méconnaissables : tout le talent de MM. Numès et Lérand ne parvient pas à les rendre intelligibles. Le Mesnil ne conserve au théâtre qu'un aspect étriqué et ridicule ; M. Grand n'y est pour rien, et l'on ne saurait reprocher à Mlle Avril de ne point nous rendre la Vivian du roman : elle rend scrupuleusement celle de la pièce.

Si les personnages ne sont pas eux-mêmes, du moins la langue qu'ils parlent est bien celle de M. Anatole France : voilà ce qui vaut mieux que tout le spectacle, sinon que tout spectacle et ce qui suffit à parer d'un éclat unique cette représentation que l'on quitte sans regret, mais avec le ferme propos de lire bien vite de l'Anatole France.

Il n'en va pas de même pour *le Coupable*, que M. Jules de Marthold n'a pas craint de tirer du roman de M. François Coppée. Que M. France me pardonne ce rapprochement, de transition pure, et auquel l'ont préparé les promiscuités académiques. En fait, le voisinage n'est point immédiat. Il y a, entre les deux spectacles, la distance au moins des deux théâtres : on joue M. France au Vaudeville, M. Coppée à l'Ambigu, c'est dans l'ordre.

Sans avoir lu *le Coupable* — vous ne voudriez pas — on peut affirmer que M. de Marthold n'a pas trahi son modèle. Son drame est bien du Coppée, du Coppée tout pur, s'il est permis de s'exprimer ainsi. L'écriture (?) est la même, les couplets sont pareils, les tirades identiques. L'esprit surtout se retrouve entier, tout englué de cette générosité factice qui est bien la pire bassesse : c'est fort réussi. Mais de telles curiosités ne sont guère à leur place sur ce théâtre, et le public ingénu n'en savoure point l'ironie : il se morfond tout uniment.

M. Jean Aicard intitule son drame *Othello* : c'est son droit ; mais

il ajoute en sous-titre : « Shakespeare's Othello the Moor of Venice » ; ce n'est pas notre avis. S'il est une œuvre qu'on ne peut châtier sans folie, c'est bien ce drame énorme où gronde une fureur supra-humaine, où gémit la formidable torture de l'Hercule noir. Comment concevoir Othello pesant ses mots, polissant ses phrases, pour cracher la menace ou l'injure? Toute atténuation devient ici parodique. Comme parodie, l'alexandrin de M. Aicard suffisait. Pour constater un manque aussi absolu de lyrisme, il faudrait chercher longuement, affronter les poètes familiers de la Maison, remonter peut-être jusqu'à feu Camille Doucet, dont M. Aicard s'est manifestement inspiré, au point de pourvoir d'une digne rime le fameux : « Considération! Considération! » Cette rime jaillit au troisième acte de la bouche inspirée de Cassio : « Ma réputation! Ma réputation! » brame Cassio. Pourquoi M. Aicard s'est-il arrêté en si bon chemin, au lieu de poursuivre la série de ses à peu près ingénieux? On eût marqué quelque satisfaction et peu de surprise en entendant Emilia s'écrier : « Iago, je te défends de chiper mon mouchoir! »

Mais M. Aicard a eu beau *traduire*, rogner les angles, anémier Othello, embourgeoiser Desdémone, aplatir tous les caractères à l'instar de ses rimes, il n'a pu faire qu'à certains moments le chef-d'œuvre primitif ne reparût. Le dernier acte, en particulier, est si simplement sublime qu'en prenant la précaution de n'écouter point de trop près, on peut se souvenir encore.

Je regrette de n'avoir pas vu M. Novelli dans *Othello*. M. Monnet-Sully néglige tout un aspect du rôle que l'acteur italien n'avait garde de dédaigner : l'aspect douloureux, plaintif du pauvre colosse dont le chagrin émeut comme d'un petit enfant. M. Mounet-Sully n'est que tragique et véhément. Certains ont blâmé M. Novelli d'être trop méticuleusement réaliste : on ne peut faire ce reproche à M. Mounet-Sully. Son jeu, fait de hurlements et de saccades, n'a évidemment aucun rapport avec la vie. L'artifice romantique, que ne masque plus aucun prestige verbal, apparaît tout sec et l'acteur lui aussi a tout l'air de parodier. Il ressemble à Othello comme... ma foi, comme M. Aicard ressemble à Shakespeare.

La même méthode est moins sensible et choque moins chez M. Paul Mounet, qui parvient à donner l'illusion de Iago, non sans rare vigueur. Mlle Lara serait une Desdémone idéale, si elle ne compromettait, par un maniérisme pédant, sa pure grâce. Mlle Wanda de Boncza est presque tout à fait sincère et M. Baillet est suffisant pour une fois (celle qui n'est pas coutume). M. Louis Delaunay est luxueux comme un Dürer.

Mais que l'élément comique est donc pitoyable. On ne s'imagine pas ce que devient, aux mains de M. Aicard, puis de M. Barral le clown shakespearien! Sans prétendre à l'adresse de François-Victor Hugo et sans tâcher à traduire l'intraduisible, M. Aicard n'aurait-il pu, tout de même, faire preuve d'une invention moins uniformément absurde?

Je réserve pour mon prochain article le plaisir de parler tout au long du nouveau spectacle de la Comédie-Parisienne. Avec *la Petite Famille* de M. Maurice Vaucaire, avec *les Miettes* de M. Edmond Sée, surtout avec *l'Anglais tel qu'on le parle* de M. Tristan Bernard, le petit théâtre de la rue Boudreau tient un succès qui sera encore de fraîche actualité dans une quinzaine. Je signalerai seulement, sur la scène du Gymnase, deux reprises qui, ni l'une ni encore moins l'autre, ne s'imposaient.

Un Conseil judiciaire est une bouffonnerie vieille (oh ! oui) de dix ans. Le premier acte est passablement ennuyeux ; les deux autres sont de joie mince. Il s'y trouve pourtant des mots drôles, très drôles parfois, voire d'excellente qualité comique, et qui demeurent intacts. Les péripéties sont moins hilarantes : il s'en faut. Les acteurs ont beau se démener en conscience et s'appeler Boisselot, Huguenet, Daynes-Grassot, Lagrange, on sourit à peine de ce dont, presque hier, on s'esclaffait.

Dalila divertit davantage. Voilà donc le type du succès Second-Empire! Nous connaissions déjà *la Femme de Claude* et *la Princesse de Bagdad. Dalila* est plus parfaite encore. Quelles conceptions baroques de l'art, de l'amour, de la vie! Quelle insignifiance de pensée et quelle faiblesse d'expression ! Quel néant et quelle emphase, quelle guimauve et quel charabia! Mme Sarah Bernhardt a-t-elle voulu prouver qu'elle pouvait être excellente *quand même ?* Avec le répertoire Sardou la preuve était faite, moins décisive pourtant. Peut-être y aurait-il, malgré tout, quelque imprudence à trop fréquemment la renouveler. Seul de l'interprétation, M. Magnier semble créé et mis au théâtre pour incarner ce roman d'un pauvre jeune homme.

ALFRED ATHYS

Musique

La Résurrection du Christ, oratorio de DON LORENZO PEROSI. — *Opéra :* **Guillaume Tell.** — *Opéra-Comique :* **L'Angelus**, un acte de M. GEORGES MITCHELL, musique de M. CASIMIR BAILLE. — **Phryné**.

Le nom de Don Lorenzo Perosi, porté sur les ailes de la Renommée, étant venu jusqu'ici inquiéter les curiosités du dilettantisme parisien, chacun se demandait quel pouvait bien être cet abbé dont la gloire musicale surgit un beau jour au bruit des applaudissements italiens, telle Vénus surgit, dans les temps de beauté, au bruit des vagues mourant harmonieusement sur les rives de la Grèce. Etait-ce quelque nouveau Mascagni ou un simple Léoncavallo? Nul ne pouvait répondre. Mais on parlait de M. Perosi, tout en marquant une légère défiance, cependant. Là-bas, sous le ciel d'Italie, les réputations éclosent avec une telle violence et s'éteignent si rapidement,

que l'élémentaire sagesse exige que l'on ne se hâte pas trop de porter aux nues le génie d'un maestro dont on ne connaît pas une seule note. Donc, Paris attendait, sans fièvre, M. Perosi, très persuadé que le jeune musicien ne tarderait pas à solliciter son suffrage éclairé. Le jeune maître eut le bon goût de ne pas se faire désirer longtemps. Il est venu, confiant en l'heureuse étoile qui le guide vers le succès et, avec une grâce charmante, il a conduit la phalange profane des exécutants des Concerts Lamoureux. Ce n'a pas été un mince régal pour les amateurs de spectacles rares de voir un adolescent, le corps serré dans la noire soutane des hommes d'Eglise, brandir d'une main ferme le bâton de chef d'orchestre et commander aux masses chorales et instrumentales. Le féminin en était délicieusement ému. Je m'empresse de constater que le batteur de mesure n'a pas nui au compositeur. L'oratorio : *la Résurrection du Christ* est loin d'être indifférent. C'est le produit d'un art d'où le factice n'est pas absolument exclu, mais qui tend vers la simplicité des maîtres de l'autrefois sacré.

Partagé en deux parties, l'exécution littéraire, fort quelconque, en est d'une monotonie accusée. La partition, est intéressante. Dans la première partie : *De la Mort du Sauveur au Saint-Sépulcre*, l'artiste ne s'est pas trouvé à la hauteur du sujet à traiter. La musique manque de caractère, de force, de couleur et de grandeur. Le motif douloureux de la Nature, qui paraît pendant le tremblement de terre, causé par la mort du Christ, pour revenir plus tard, est sans relief plastique et dénué de toute expression. De ci de là, quelques jolis détails. La phrase des deux Maries au Sépulcre produit de l'effet; le chœur : « Domine recordati sumus quia seductor ille dixit » est vulgaire ; on trouve même une sorte de finale à l'italienne avant le chœur des fidèles au Saint-Sépulcre.

En somme, rien de saillant dans cette première partie, où le musicien, écrasé par l'ampleur de l'idée, surmène son désir de faire vaste, abuse du râle des cuivres et déchaîne les fureurs de l'orchestre pour faire croire à une puissance qui n'existe pas. La seconde partie — *la Résurrection* — a un accent plus personnel. Là, le compositeur est lui-même et il est possible de juger de sa valeur artistique. Le reproche que je ferai pour ma part à cette œuvre religieuse, c'est de ne pas vous donner l'impression de cette foi profonde que l'on ressent lorsque César Franck laisse parler son âme qu'emplit l'idée de Dieu. Sans établir ombre de comparaison entre l'auteur des *Béatitudes* et M. Perosi, ce qui serait ridicule, il est indéniable que Franck voit grand et que sa musique exprime grandement de nobles choses; c'est une sorte d'olympien vivant en un rêve divin, les yeux fixés sur les splendeurs du ciel; sûrement, son royaume n'est pas de ce monde. M. Perosi n'appartient pas à la race des solitaires de l'art qui ont leur paradis en eux-mêmes. C'est un moderne qui semble plus attiré et charmé par les extériorités de la religion que par ses pures et simples beautés. Sa vision humaine et divine est gracieuse, tolérante

amusée, et il ne m'étonnerait pas outre mesure que le côté théâtral du culte eût une large part dans ses préférences d'artiste. Il effleure plus les sentiments qu'il ne les creuse; il ne généralise pas, l'anecdote lui suffit. Abbé ne répugnant pas à livrer sa personne en pâture aux enthousiasmes des foules frémissantes, il peint d'une touche aimable, quasi-reconnaissante, l'allégresse des foules qui décernent les ovations; il entonne l'alléluia de bonheur avec un emportement de bon ton que ne trouble aucune exagération déplacée. Le tableau (j'emploie ce mot faute d'autre) de *la Résurrection*, qui part du « matin du triomphe » pour aboutir à l'explosion finale, n'est qu'une heureuse et lumineuse progression de joie que traversent deux ou trois superbes cris poussés par Marie. L'ensemble, en sa magnificence décorative un peu sommaire, a franche tenue et de l'allure. Evidemment, je préfère le « Christ est ressuscité » de Berlioz au « Christ est ressuscité » de M. Perosi; j'ai noté dans ces paroles de Marie : « Quia tulerunt Dominum meum... », une phrase congrûment développée et qui est la reproduction fidèle d'un motif de la scène de la meule de *Samson et Dalila;* je crois qu'il y a, dans l'oratorio, moins d'émotion vraie que d'habileté et de connaissance des ouvrages des vénérables maîtres de la musique religieuse. La formule chère à M. Perosi ne me jette pas dans des transports d'admiration. Je ne me dissimule pas que si, chez M. Perosi, le sentiment est juste, l'expression est courte, et que sa technique n'est pas très extraordinaire. Et pourtant, *la Résurrection du Christ* n'est pas l'œuvre de tout le monde. Il y a là une réalisation incomplète sans doute, mais curieuse et troublante par instant. Ce que fera M. Perosi dans la suite, je l'ignore. Il me surprendrait qu'il se traînât dans l'ornière banale.

La reprise de *Guillaume Tell* ramène l'attention sur Rossini, que ses contemporains appellaient « Vacarmini » ou « M. Crescendo » pour se conformer à l'antique règle qui veut que, lorsqu'une grande personnalité artistique paraît, on l'injurie ou on la nie.

Enfant prodigue du génie, comme dit Stendhal, Rossini, à peine à l'aurore de la vie, ouvrit les ailes à sa libre et débordante inspiration et versa sur la terre des torrents de mélodies. Il composa des opéras comme l'oiseau chante. Passant du comique au sérieux, il entassa en quelques années partitions sur partitions; puis, après avoir donné *Guillaume Tell*, en pleine force, à l'apogée de la gloire, il cessa de produire et se retira sous sa tente, comme Achille, — à trente-sept ans. Pendant trente-neuf années, il s'est survécu à lui-même, heureux dans sa maison de Passy qu'il emplissait de ses saillies spirituelles et de son ironie exempte d'amertume, entouré de l'universelle admiration. On a déploré ce repos prématuré. Qui sait si ce ne fut pas un acte de suprême sagesse, profondément réfléchi ? Rossini, que Wagner qualifie de « génie sans gêne » et qui fit sur l'auteur de *Parsifal* « l'impression du premier homme vraiment grand et digne de vénération qu'il eût rencontré dans le monde artistique », Rossini élar-

git sa manière et son style en France. Laissant de côté les fariboles italiennes, cherchant à serrer la vérité de près en se rapprochant du drame lyrique, fuyant les fastidieuses inutilités, Rossini, qui « marchait entouré de mélodies comme d'un essaim d'abeilles bourdonnantes », les yeux fixés sur un idéal supérieur, enrichit la scène française de *Guillaume Tell*. Par la force expressive et l'éloquence des récitatifs, par l'ampleur des scènes, par le souffle dramatique qui le traverse d'un bout à l'autre, par la vérité des caractères et la noblesse des types, par la recherche de coloris et la force des situations, *Guillaume Tell* est digne de figurer parmi les grandes œuvres du répertoire.

Nombre de pages ont vieilli ; souvent on se heurte à des faiblesses ; mais que sont ces ombres à côté des indéniables beautés renfermées dans cet ouvrage sillonné de radieux éclairs?

Qu'est le duo du second acte ou la barcarolle du 1er acte, si l'on met en regard de ces morceaux, oppressés par la formule, les chœurs empreints d'un si merveilleux sentiment et les récitatifs du vieux Mechtal d'une simplicité antique, le duo d'Arnold et de Guillaume et le final du 1er acte ; le commencement du trio, l'arrivée des cantons, le chœur sublime du serment ; l'air « Jemmy, pense à ta mère », où le violoncelle exprime les angoisses qui torturent le cœur paternel, et l'hymne à la liberté qui clôt génialement l'opéra.

On ne jouera plus l'habile Meyerbeer depuis longtemps que le nom de Rossini figurera encore sur les affiches de nos théâtres lyriques.

Cet Italien doué à miracle, ce mélodiste millionnaire qui n'avait qu'à laisser courir sa plume d'or pour produire des ouvrages charmants, a ambitionné d'écrire autre chose que des airs à roulades. On ne saurait trop s'incliner devant ce maître que la facilité ne perdit pas. Et, si *Guillaume Tell* donne prise à la critique par plusieurs côtés, il contient de telles envolées d'inspiration, de tels coups de génie et de si réelles beautés qu'il impose l'admiration.

L'Angelus, petit acte de M. Georges Mitchell, joué jadis à l'Odéon, a permis à M. Casimir Baille de prouver qu'il n'est pas un musicien maladroit. Si sa partition ne sort pas d'une honorable moyenne, la faute en est au sujet, plus indiqué que développé, qui n'offrait pas d'énormes ressources au compositeur.

C'est l'excuse de M. Baille.

A citer parmi les interprètes : Mme Dumont et Mlle Del Bernardi.

Dans *Phryné*, Mlle Emelen se montra jolie personne. M. Clément roucoule toujours le mieux du monde et Fugère est adorable.

A NDRÉ CORNEAU

Les Livres

LES ROMANS

ANATOLE FRANCE : **L'Anneau d'Améthyste** (Calmann Lévy).

Voici le troisième volume de l'Histoire Contemporaine, qui sera sans doute le dernier de la série provinciale. Vous y verrez l'abbé Guitrel, devenu évêque de Tourcoing par l'entregent des femmes et l'intrigue républicaine, portant désormais l'anneau d'améthyste avec la mitre, invectiver les pouvoirs publics de son éloquence épiscopale. Quant à M. Bergeret, devenu dans l'intervalle professeur titulaire et ayant tiré quelque joie de cet avantage inattendu, il est enfin nommé à Paris où l'appelaient évidemment ses mérites. Je souhaite que nous l'y retrouvions bientôt : « Etant assez particulier sans pourtant être farouche, ayant même un peu de penchant pour la retraite, il ne lui saurait manquer que les occasions, ou ce qu'on appelle un grand théâtre, pour y faire briller toutes ses vertus. » Ainsi parle La Bruyère, un de ses aïeux.

M. Bergeret deviendra, il est déjà devenu un type éternel de la littérature. Les critiques de l'avenir prendront plaisir à le comparer à M. Jérôme Coignard, et je voudrais apporter quelque contribution à cette étude. Sans doute l'abbé Coignard, qui fut paillard et ivrogne, apporta dans ses discours une audace moins secrète, une vigueur plus colorée et presque truculente. Mais tous deux également furent indulgents et légers, faibles et perspicaces, sensuels et philosophes. Tous deux montrèrent un goût et une aptitude infinie à démêler la pensée cachée des hommes, à montrer la vanité de leurs vertus ou de leurs actes au regard de la raison. Ce qui les sépare, c'est que M. Coignard trouva dans la foi son recours et sa force, et M. Bergeret dans la science. Encore M. Coignard se faisait-il de la foi une idée peu scientifique, et M. Bereret de la science une idée presque religieuse. Il fut pourtant quelque chose sur quoi ils n'entendaient pas discussion, l'un sur la vérité révélée par le Fils de l'homme et l'autre sur les vérités révélées dans les laboratoires. Aussi me semble-t-il qu'un homme en ce siècle sut les comprendre tous deux en lui-même, et ce fut Ernest Renan qui, ayant perdu la foi en Dieu, reçut aussitôt par un merveilleux échange une foi sacrée en la Science et en la Raison. M. Renan au séminaire annonçait sans doute un Jérôme Coignard de meilleures mœurs : et l'on aurait de M. Bergeret une idée juste en disant qu'il rappela, avec moins de préjugés, Ernest Renan après Saint-Sulpice. Je propose ces définitions modestement.

Dirai-je maintenant, et une fois de plus, que M. Anatole France est un admirable écrivain, le maître certain de la prose française en notre temps, et que je l'aime, et qu'il est impossible de ne pas l'aimer, et qu'il réunit en lui une richesse de dons et de charmes dont la variété

ne s'était peut-être jamais rencontrée ? Dans ces Histoires Contemporaines on le goûtera sous tous ses aspects. « Nous avons grandi dans la foi rationaliste », a-t-il dit lui-même, et en effet il y a d'abord en M. France, un rationaliste, et même un dialecticien, subtil, varié, logique, et maniant les idées non pas comme des abstractions sèches, mais avec un toucher fin et voluptueux. Et cette sensualité qu'il apporte jusqu'au maniement de la raison, il la répand sur tous les sujets qu'il touche avec une onction continue et joyeuse, car il a dit aussi que celui qui n'est pas sensuel n'est pas humain. Son imagination est aussi richement nourrie de poésie que d'érudition, de sorte qu'au service de sa pensée les images et les faits, les raisons et les exemples naissent en une floraison abondante et parfumée. Voilà des dons dont le mélange est étrangement rare et nous paraît délicieux. Mais, peut-être, jusqu'à ces dernières années, M. France les employait-il plus volontiers à se dérober le monde qu'à se le révéler plus clairement. Du moins semblait-il qu'il ne voulût voir les choses qu'à travers les voiles charmants, et rarement soulevés, de l'histoire, de la poésie et de la méditation. Un Sylvestre Bonnard restera toujours protégé contre la voix bruyante du siècle par la poussière des livres et des ans. Dans Thaïs la vérité naît de l'illusion, du mythe ou du paysage. Mais, dans cette *Histoire Contemporaine*, M. France, sans rien changer ou rien perdre de lui-même, a touché de près, d'une main curieuse et directe, l'âme et la vérité de son temps.

Sans doute je vois bien qu'il s'en tient toujours à une distance raisonnable, je veux dire à la distance de sa raison. Les événements ne le surprennent pas ; ils ne l'enveloppent jamais assez vite qu'il n'ait réservé le temps de les juger. Quel triomphe de garder sur les événements les plus passionnés, le ton sévère et solide d'une postérité impartiale ! L'Affaire elle-même et ses plus frappants épisodes se disposent dans l'ordre lucide et tranquille que leur eût assigné un Montesquieu. Mais que cette raison est droite, vigoureuse et colorée ! L'image tragique de Raoul Marcien est sanglante et chaude dans son évidence. Les deux entretiens de M. Bergeret avec M. de Terremondre et le recteur Leterrier sont des pages inoubliables. Et quant à l'admirable chapitre sur la nécessité et la force du mensonge, chapitre incomparable où le paradoxe et la vérité, l'expérience la plus fine et l'ironie la plus spécieuse et la plus acerbe, se mêlent avec un éclat extraordinaire, je ne sais s'il évoque davantage la mémoire d'un Swift, d'un Paul-Louis Courier ou d'un Rabelais.

J'évoque maintenant les conversations que tinrent, sous l'Orme du Mail, M. Bergeret et M. Lantaigne, directeur du grand séminaire. Je revois Paillot, Terremondre, l'archiviste Mazure, l'abbé Guitrel passant du château converti des Bonmont au château orthodoxe des Brécé, et le préfet Worms-Clavelin et le vagabond Pied-d'Alouette, et je me demande qui, depuis Balzac, a lancé dans le monde une famille aussi variée, aussi riche et aussi vraie. Sans doute M. France ne traduit pas la vie par les impressions premières qu'on en reçoit.

Il attend d'avoir pensé et de peindre, et, alors qu'un Balzac jetait avidement sur le papier ses sensations ou ses visions à peine refroidies, il est clair que M. France prend le temps d'avoir des idées avant d'animer des hommes. Mais il est prodigieux de les animer par ce moyen ; et je voudrais qu'on me montrât en quoi cette méthode, qui exclut assurément certains sujets ou certains effets, affaiblit et altère la vérité, car moi je vois seulement par quoi elle la conserve ou la fortifie. Ou plutôt disons qu'il y a beaucoup de vérités en littérature, et que celle-là est assurément une vérité.

Et voilà comment, dans cette série de l'*Histoire Contemporaine*, M. Anatole France me paraît s'être étendu, exalté et enrichi. Il pouvait sembler périlleux qu'il voulût ainsi se dépasser lui-même. Ce charme voluptueux, cette fleur de raison poétique et légendaire qui nous avait attachés à lui, ne se flétriraient-ils pas à des contacts plus réels ? Rien de ce que nous aimions n'est atteint, et l'on retrouvera le même charme. Il pouvait sembler difficile qu'il surpassât, même d'un petit degré de perfection, l'ensemble de son œuvre antérieure, et je crois qu'il s'est de beaucoup surpassé. — Je ne songe pas ici à son rôle personnel ni au noble courage civique qu'il montra en des moments difficiles. Je ne veux penser qu'à l'homme des lettres, qui était grand et que je vois maintenant plus grand encore.

Jean Lorrain : **La Dame Turque** (Fasquelle).

M. Jean Lorrain qui sait tout le goût que j'ai pour son esprit, pour sa fantaisie et pour son talent, me permettra de ne point aimer beaucoup *la Dame Turque*. C'est une fantaisie exotique, qui doit avoir pour lui le charme du souvenir et de l'espace, qui a pour moi l'agrément du moment de son voyage où j'eus beaucoup de plaisir à le rencontrer. Mais *M. de Bougrelon* est un livre extraordinaire, et que je n'hésite pas à déclarer solide et durable jusqu'à une lointaine postérité. Assurément, ces cent pages garderont leur place, une place étrange et particulière dans l'histoire de notre temps. Elles sont d'une intensité, d'une profondeur exacte et outrée, d'une nouveauté et d'une dépravation inoubliables et paradoxales. C'est, en son genre, un chef-d'œuvre. Jamais ce goût du passé, de la légende et de la fanfreluche, et d'autre part ce sens aigu et cruel de la nervosité contemporaine, dont l'alliance fait le caractère propre du talent de M. Jean Lorrain, ne se sont encore cimentés dans une œuvre aussi curieuse, aussi expressive et aussi complète. Elle joint les trouvailles de sensualité les plus exorbitantes à la plus grande vraisemblance psychologique et à la plus simple unité de récit. C'est un livre extraordinaire.

Jeanne Marni : **Celles qu'on ignore** (Ollendorff).

Je ne me lasserai pas de dire que j'aime extrêmement madame Jeanne Marni, et qu'elle a beaucoup de talent, et que ses nouvelles dialoguées sont infiniment meilleures que tout ce que font dans ce genre les messieurs les plus réputés. Je donnerais volontiers pour un

de ses livres toute la production analogue de MM. Lavedan, Donnay et Hermant réunis (je ne parle pas des pièces de M. Donnay ou des premiers romans de M. Hermant, que j'estime, mais pour M. Lavedan, je ne veux rien distinguer).

Je trouve seulement que madame Marni fait un peu trop de livres. Elle a sans doute pour cela de bonnes raisons que ma raison ne connaît pas, mais n'importe. Dans *Celles qu'on ignore* il y a des pages excellentes, et il y en a de moyennes et de manquées. Mais quelles jolies qualité d'esprit, de tendresse, de sensibilité et de vérité! C'est charmant, et c'est très émouvant aussi, parfois, d'une émotion sans cabotinage, pas frelatée, presque pas littéraire. Il faut la lire.

CHARLES FOLEY : **Zéphyrin Baudru** (Ollendorff).

De tous les romans de M. Charles Foley les meilleurs, et de loin, sont les romans fantaisistes et comiques. M. Foley a beaucoup d'agrément, de nouveauté et d'ingéniosité dans l'humour. J'ai signalé autrefois *M. Belle-Humeur* qui était un récit simple et savoureux de mœurs bourgeoises. *Zéphyrin Baudru* au contraire a un point de départ tout à fait extraordinaire, l'un des plus singuliers et des plus neufs qui puissent s'imaginer, et qui eût enchanté Edgar Poe ou Théodore de Banville. M. Foley n'en a pas fait un poème tragi-comique ; il a eu l'art malicieux de traiter cette hypothèse invraisemblable sur un ton de vérité et de naturel, avec des détails familiers et un effort d'observation comme pour l'aventure du monde la plus commune. Cela donne un roman très particulier, très agréable à mon goût, et dont la dernière partie me paraît même tout à fait charmante.

JÉROME ET JEAN THARAUD : **Le Coltineur débile** (Georges Bellais).

J'aime beaucoup *Le Coltineur débile* de MM. Jérôme et Jean Tharaud. Le titre est peut-être un peu prétentieux ; mais le livre ne l'est point du tout ; bien au contraire. Il est frappant de simplicité, de jeunesse et de sincérité, et je ne saurais assez prier qu'on le lise, car il doit être difficile de ne pas du tout l'aimer. Je me réjouis beaucoup de tout ce que promettent les deux jeunes gens dont ce petit livre est le début. Il est écrit dans une langue excellente, sans aucun bavardage et sans obscurité, avec un accent poétique qui me charme, parce qu'il est naturel et juste et n'est pas trop exprimé. Mais surtout j'y trouve de l'ardeur, un fort amour de l'action et de la vie, une générosité de pensée et d'émotion. Vous y sentirez en même temps une sensibilité aiguë, détaillée, délicate. Et cette sensibilité n'est pas affectée, et cette générosité ne comporte aucune espèce de déclamation. Je fais tous mes compliments à MM. Jérôme et Jean Tharaud. C'est un très mince petit livre, presque un essai ; mais je le préfère à bien des choses.

AUGUSTE GERMAIN : **En Fête** (Simonis Empis). — JEANNE SCHULTZ : **La Main de Sainte-Modestine** (Calmann Lévy). — JEAN BERTHEROY : **La Danseuse de Pompéï** (Ollendorff).

Je signale, parmi les romans que j'ai reçus le plus récemment, — et pour les jeunes femmes qui aiment qu'on leur désigne « des lectures » : *En Fête*, de M. Auguste Germain, qui plaira aux curieuses et aux passionnées, *la Main de Sainte-Modestine*, de madame Jeanne Schultz, qui plaira aux sentimentales, et *la Danseuse de Pompéï*, de madame Jean Bertheroy, qui satisfera plusieurs espèces de snobismes.

LÉON BLUM

L'HISTOIRE

FRÉDÉRIC MASSON : **Joséphine de Beauharnais** (Ollendorff).

Les livres qui ont été jusqu'à présent consacrés à l'impératrice Joséphine, me rappellent ces volumes extraordinaires que l'abbé Bournisien prêtait à Emma Bovary. C'est un amas de légendes ineptes et de racontars puérils. M. Frédéric Masson, dont on connaît les curieux travaux sur Napoléon, a voulu reprendre cette vie, « comme eût fait un juge d'instruction ». Il a groupé les pièces authentiques, réuni certains documents nouveaux, et, du dossier ainsi formé, il a dégagé la femme, sa vie, ses actes, son caractère, son esprit.

Cette étude est divisée en trois parties. La première seule a paru, et dans celle-ci — *Joséphine de Beauharnais* — M. F. Masson a rendu compte de l'existence de Mlle Tascher de la Pagerie depuis sa naissance jusqu'à son mariage avec le général Bonaparte.

La future impératrice des Français est née en 1763 (aux Trois-Ilets). Jusqu'à l'âge de dix ans, elle est confiée à une mulâtresse ; elle ne reçoit aucune culture. « Elle fait, dit M. Masson, une sorte d'apprentissage de sa coquetterie en pleine indépendance. » Lorsqu'elle a accompli sa dixième année, on s'avise qu'il faut lui apprendre « les belles manières », et on la met en pension à Fort-Royal, chez les Dames de la Providence. Ces religieuses se flattent d'enseigner à leurs élèves « tous les arts libéraux et autres. » La vérité est que l'on n'apprend guère chez elles que le français, la danse et la musique — le tout superficiellement. Après cinq années de ce régime, la jeune fille passe pour avoir reçu une éducation suffisante et elle rentre chez ses parents. Elle a donc quinze ans et ne donne nulle idée de ce qu'elle sera plus tard : « Une belle peau, de beaux yeux, de jolies extrémités, mais le corps lourd et sans grâce, la taille épaisse, une figure large, sans traits, avec un nez relevé et commun, rien de ce qui fera sa séduction. »

L'homme que sa famille lui destine, Alexandre de Beauharnais, a dix-sept ans ; il est sous-lieutenant au régiment de la Sarre-Infanterie. M. de la Pagerie s'embarque avec sa fille sur la flûte du Roi, *l'Ile de France*, et arrive à Brest. C'est dans cette ville que les fiancés se voient pour la première fois. Alexandre ne paraît pas avoir

reçu le coup de foudre, car il écrit à son père : « Mlle de la Pagerie vous paraîtra peut-être moins jolie que vous ne l'attendez, mais je crois pouvoir vous assurer que l'honnêteté et la douceur de son caractère surpassent tout ce que l'on a pu vous en dire. »

Quelques semaines plus tard, le mariage est béni dans l'église de Noisy-le-Grand et les « jeunes époux » viennent s'installer à Paris, rue Thevenot, dans un hôtel de « construction noble et ferme ». Mais M. de Beauharnais rejoint bientôt son régiment à Verdun. Pour se consoler de l'absence de son mari, la jeune femme pâlit sur les rudiments et s'efforce en vain « de mettre dans sa petite tête créole des noms et des dates ». Elle accouche d'un fils — le futur prince Eugène — ce qui semble préoccuper assez peu M. de Beauharnais, lequel continue à courir le monde.

Promu capitaine, le jeune officier revient passer quelques semaines auprès de sa femme, mais bientôt il sollicite la faveur de partir pour la Martinique que menace une descente anglaise. Lorsqu'il quitte Paris, Joséphine commence une nouvelle grossesse. Elle mettra bientôt au monde une fille qui sera la reine Hortense.

En arrivant à la Martinique, M. de Beauharnais recueille sur sa femme des renseignements fort graves. Joséphine, avant son mariage, a été courtisée de très près. Les choses ont-elles été jusqu'aux « fins dernières », comme disait un moine ligueur? Mlle de la Pagerie s'est-elle, au contraire, contentée de ce que nos pères appelaient « la petite oie » et de ce qu'on nomme aujourd'hui le « flirt » ?

Quoi qu'il en soit, voilà Joséphine libre. Elle inspirera encore plus d'une passion, même lorsqu'elle sera prisonnière sous la Terreur, avant de conquérir le cœur de Bonaparte. Sa liaison avec Barras a inspiré à M. F. Masson des pages qui ont beaucoup de grâce et de saveur.

Tout en constatant les faiblesses de cette femme dont la vie a été le plus extraordinaire des romans, son historien reconnaît qu'elle a été bonne, généreuse, reconnaissante, qu'elle n'a oublié aucun de ceux qui lui ont rendu des services, même lorsque le souvenir des bienfaits reçus pouvait sembler une humiliation pour la toute-puissante impératrice. « Cela, écrit l'historien de Joséphine, cela qui est si rare doit autrement servir sa mémoire que si elle n'eût point trouvé d'amants, et que, sèche, envieuse et méchante, elle eût traversé la vie dans une ombrageuse et inutile chasteté — dont personne ne lui eût su gré et qui n'eût été, comme il arrive, qu'une hypocrisie ou un regret. »

Il semble, en effet, que la séduisante créole ait porté, en sa nature morale, la souplesse capiteuse de son corps. Elle n'eut point de haines. Des hommes qui la firent jeter en prison, de ceux qui la dénoncèrent, elle ne tira aucune vengeance, lorsqu'elle fut sur le trône.

JEAN GUÉTARY

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS

JOSEPH REINACH : **Vers la Justice par la Vérité** (Stock).

Le plaisir qu'on peut prendre à la lecture du livre de M. Reinach est d'une espèce rare et durable : logique aisée, émotion de pensée, passion de justice, la plus généreuse indignation, les rapprochements de faits les plus saisissants, une méthode, des mouvements oratoires, des concisions épistolaires, tout le jeu d'un esprit sagace, tendu vers l'ambition du vrai, s'y manifeste. Au meilleur sens, cela est « bien français », si l'on admet que la France marque dans l'histoire philosophique par un don particulier d'aisance et de clarté. La discipline de Port-Royal, la belle et simple logique sans affiquets, une conviction sincère et inébranlable fournissent à M. Reinach des armes bien trempées auprès de quoi certains pamphlets ne sont que flèches de sauvages. L'intérêt dramatique du livre, c'est qu'écrit au jour le jour, suivant le cours de l'Affaire, chaque page nouvelle y confirme les précédentes, chaque tranche de temps y marque un progrès vers un dénouement audacieux. Cette série d'articles publiée au journal *le Siècle* restera; on y goûte une ivresse mathématique, et le merveilleux, c'est que l'aveuglement des masses soit obligé à céder devant la certitude d'une telle dialectique prophétique.

MM. Barrès et Lemaître ne veulent point encore accepter ce miracle; psychologues trop avisés, ils croient que, cette fois encore, l'erreur sera maîtresse et s'emploient à la légitimer par quelques nécessités bien probantes; ils se rient de ces *fous de bon sens* qui veulent entraîner l'opinion publique par des arguments et des considérations abstraites, telle l'idée de justice, étrangère au plus grand nombre; dans les conditions sociales comme dans les existences individuelles, ils acceptent la bienfaisance du *mensonge vital*. Exceptionnellement, la maligne histoire pourrait leur infliger un blâme vertueux. J'imagine que leur équilibre intérieur n'en sera pas troublé et qu'ils accepteront leur défaite d'une âme rajeunie en se rappelant qu'autrefois, eux aussi, furent des critiques et des logiciens. En attendant, le spectacle est plaisant de les voir ravauder de cette fine aiguille qui creva tant de ballons, la vieille nappe d'autel chère à M. Coppée.

Quoi qu'il arrive, M. Reinach a pris dans cette affaire la meilleure posture : trois millions de signatures et vingt batteries de siège ne détruiraient pas la solidité nerveuse de son argumentation; il a eu raison dès le début et continue. Cela est d'une grande maîtrise. La lanterne sourde de M. du Paty de Clam pâlit dans ce plein jour.

LA CRITIQUE

VITTORIO PICA : **Letteratura d'eccezione** (Milan, Baldini-Castoldi).

Littérature d'exception, dit M. Victor Pica en proposant à l'admiration italienne l'œuvre des Verlaine, Mallarmé, France, Poictevin

Barrès, Huysmans, qu'il étudie successivement en un livre avisé, fourni de renseignements précis et de citations probantes, propre à exercer la meilleure influence sur l'esprit du lecteur qui veut s'instruire. — On regrettera seulement que la personnalité du critique s'y manifeste trop rarement, et rien que pour expliquer. — La politesse de M. Pica devant ses modèles est exquise : il s'efface. Cependant le soin qu'il prit de les élire et de les grouper atteste la certitude de son goût.

S'il n'était d'intéressant critique que celui racontant les aventures de son âme parmi les galeries d'art, M. Pica ne serait point un promeneur original — il admire trop et en bloc; — mais, voulant intéresser ses compatriotes à d'autres auteurs que les Daudet, il a pris la voie droite; les coquetteries cérébrales en face d'écrivains déjà précieux eussent évidemment passé le but qu'il se fixait.

En maintes pages M. Pica a fait œuvre de courage et de perspicacité. Les idées de M. Barrès l'intéressent surtout comme jeu d'art : « Ses personnages, dit-il, ne sont à bien considérer que des idéologues voluptueux. » Non sans malice, il s'applique à démontrer — le livre étant écrit d'hier — par force citations empruntées aux œuvres anciennes de Barrès que, dans les conflits sociaux où l'intérêt général et l'intérêt particulier seront en opposition. M. Maurice Barrès prendra toujours la défense de l'individu contre la masse, et qu'en ces débats vitaux il n'hésitera pas à combattre presque dans les rangs des anarchistes. Excellente ironie.

Par ailleurs, il sait mettre en valeur le rare écrivain, l'artiste à voix basse qu'est M. Francis Poictevin, et la chatoyante spiritualité de son âme. L'étude qu'il lui consacre est sans doute la plus neuve du livre.

De tous les critiques italiens, M. Pica est le mieux au courant de l'art nouveau et de l'écriture française.

VICTOR BARRUCAND

LES LETTRES ANGLAISES

Décembre 1870, la Révolution, Napoléon, Alsace-Lorraine : ces odes, fragments d'un « chant de France » comptent parmi les œuvres les plus belles de Georges Meredith. M. John Davidson entend dans ces odes l'accent épique. Je ne suis pas de son avis. Je ne vois guère d'inspiration épique dans l'œuvre de Meredith. Je vois en Meredith, tout d'abord, un lyrique. Dans ce chant de France, il chante non pas la passion de la France, mais la sienne. Ce n'est pas ici le poète s'identifiant aux choses qu'il voit et qu'il dit; ce n'est pas une voix par laquelle parlent les choses. C'est une voix d'homme disant : J'ai vu ceci, j'ai senti, j'ai souffert cela, le disant avec la force d'un cœur passionné et d'un esprit juste et subtil. Tout Meredith se retrouve dans ces odes : l'extraordinaire énergie de sa parole, cri de l'âme ou étincelant éclair de pensée, sa fantaisie vigoureuse et

primesautière, son esprit pénétrant et clair, et surtout cette recherche, au milieu d'un art délicat et complexe, de ce que les choses et les êtres ont de fondamental et de vrai, cette passion à la fois du subtil et du simple, cette volonté d'affiner la pensée jusqu'à l'analyse la plus ténue et de la fortifier en la ramenant aux sources rudes et primitives de la vie, en un mot, l'amour immense et sans réserve de la nature. La forme, enfin, c'est toujours le vers étonnamment varié de Meredith, tantôt haché et morcelé, tantôt se déroulant en longues et amples périodes, souvent d'une musique divine, quelquefois rude et sauvage, compliqué et recherché à l'excès.

John Davidson : **Godfrida, a play in four acts** (Londres, John Lane).

La pièce de M. Davidson est précédée d'un prologue d'un genre nouveau. Ce n'est autre chose qu'une interview. Personnages : le poète, l'interviewer. On cause de la pièce. Pourquoi le poète l'a-t-il publiée avant de la jouer? « Je ne me soucierais pas, dit le poète, de convier le public à voir une pièce que je n'oserais pas lui faire lire. » Réponse pleine de bon sens. D'ailleurs, le poète affirme qu'il a toujours écrit ses pièces pour qu'elles fussent jouées et non lues seulement.

Autre question qu'il est du devoir de tout bon interviewer de poser : Aimez-vous Ibsen? « C'est le dramaturge le plus original qui fut jamais, répond M. Davidson, mais je ne veux pas l'imiter, et je ne voudrais — le pourrais-je — aller plus avant dans la voie qu'il a tracée. Elle mènerait à quelque abîme de mysticisme, à quelque bourbier du naturalisme. Le sort en est jeté, je suis romantique. — Et qu'est cela? — L'esprit romantique est l'essence de la réalité. Je prends les hommes tels qu'ils sont : des malades de l'intelligence, Isembert, Ermengarde, et puis des sains d'esprit, Godfrida, Siward : mais pour que moi-même je les puisse réaliser, et qu'à mon public ils soient plus apparents et plus intéressants, je les place dans un milieu imaginaire et je peins ce milieu avec les couleurs du passé. »

« Quel a été votre objet, demande, enfin, l'interviewer, lorsque vous écrivîtes votre drame? — Je voulus simplement donner quelque plaisir à ceux qui le liront ou qui iront le voir jouer. — Est-ce là une bien noble ambition? — C'est la plus noble que puisse avoir l'artiste. La joie, c'est la force, et en donner, c'est fortifier de la manière la plus directe et la plus durable qui soit. »

Le prologue de M. Davidson présente donc un avantage incontestable. Avant de lire une ligne de la pièce, nous savons ce qu'elle veut dire. On ne lit plus à l'aventure. A vrai dire on ne lit plus très impartialement. Godfrida, Siward, ce sont, nous dit-on, des âmes saines. Isembert, Ermengarde, sont des malades. Fort bien. Voyons, ceci étant posé par M. Davidson lui-même, la pièce.

Nous sommes en Provence au milieu du XIVe siècle. Godfrida repousse les avances du vieil Isembert, un ambitieux devenu sur le

tard un amoureux, aime Siward, le guerrier venu de chez les Norsemen et que nul n'a pu vaincre au tournois. Mais Siward est aimé de la Duchesse de Provence. Ermengarde lui offre la couronne. Il la refuse. C'est Godfrida seule qu'il peut aimer. Ermengarde jette au cachot les deux amants qui la bravent. Isembert, lui aussi, se ménage une vengeance. Mais tous deux ont compté sans le peuple qui acclame les amants. Godfrida fuit avec Siward vers les Norsemen, vers les « hommes qui sont honnêtes et droits ». Ermengarde périt sous les coups d'assassins qu'elle avait postés pour qu'ils attendissent Godfrida fuyant avec son amant. Et les sains d'esprit triomphent des malades.

A vrai dire, M. Davidson n'a pas eu tort d'indiquer par avance quelle est la conclusion qu'on doit tirer de son drame. La pièce ne dit pas trop clairement ce qu'il veut qu'elle dise. Tout cela est quelque peu gauche et voulu. L'intrigue du drame ne présente qu'un intérêt faible. Les caractères sont peu nettement accusés, et l'ébauche que nous offre M. Davidson n'est même pas toujours très juste ni très vivante.

Pourtant, les vers de M. Davidson ne manquent jamais d'intérêt. Dans « Godfrida », où les vers blancs se mêlent à la prose, il s'en trouve de curieux et de charmants. La scène d'amour entre Godfrida et Siward est exquise de tendresse et de passion ; cette autre, où le peuple acclame les deux amants, est d'une allure emportée et vraiment poétique. Mais qu'Isembert dit des choses banales et froides, et que la jalouse fureur d'Ermengarde est compassée ! Il y a encore et surtout deux chevaliers, l'un niais, l'autre ivrogne, qui, désespérément, s'efforcent d'être comiques.

Et tout cela fait qu'on se demande s'il valait vraiment la peine que M. Davidson usât encore d'un romantisme qui montre déjà la corde pour ne réaliser que si peu réellement la vie.

JOHN DAVIDSON : **The Last Ballad, and other Poems** (Londres, John Lane).

M. Davidson a écrit quelques fort beaux poèmes qu'il a intitulés ballades. Ce sont, en général, des récits poétiques, en vers courts disposés par quatre en strophes et rimés alternativement, non des ballades proprement dites. M. Davidson n'écrirait-il plus de ces ballades ? Ou bien cette « dernière ballade » qu'il place en tête de son volume lui paraîtrait-elle, entre toutes celles qu'il a écrites ou qu'il pourra écrire, définitive ? M. Davidson aurait, je pense, tort dans l'un et l'autre cas. Le récit un peu fade, inspiré de la légende de Lancelot, par lequel débute le dernier volume de M. Davidson n'a rien de définitif, et l'on citerait facilement d'autres « ballades » que M. Davidson a parfaites, sinon avec plus d'habileté, du moins avec plus de bonheur. Dans ce volume même, je trouve d'autres pièces du même genre qui sont supérieures à la première. La « ballade d'un lâche » est d'un style fort et nerveux. Cette autre, que l'on pourrait appeler « ballade

de l'homme qui porte son cœur sur sa manche », est riche et abondante de pensée et de langue. Mais elle n'a plus guère le caractère d'un récit. « L'Epreuve », au contraire, est une longue narration dramatique très bien venue, en vers blancs cette fois, souvent fort beaux. J'ajoute que c'est dans le récit poétique bien plutôt que dans le drame proprement dit, que le talent dramatique de M. Davidson, très véritable, se sent libre et s'éploie sans effort.

Mais si M. Davidson ne manque pas du sens dramatique, il a bien davantage le sens lyrique du réel. C'est ce qui fait de lui vraiment un poète; c'est une qualité, d'ailleurs, qui est loin de lui faire défaut dans plusieurs de ses « ballades ». Elle donne à sa pensée je ne sais quoi de direct et de pénétrant. Ses meilleurs vers en semblent imprégnés et frémissants. La forme reste simple, sans rien d'artificiel, mais elle est abondante et colorée. L'impression, d'ailleurs, la plus profonde que donne M. Davidson, c'est d'une sorte de copieuse richesse, des sentiments surtout et un peu des sens. Dans son dernier volume, je trouve deux poèmes, « Earth to Earth » et « Insomnie », ce dernier d'un accent tragique très puissant, qui donnent cette impression, Il y a encore une manière de chanson, « My Lily », d'une exquise simplicité. Mais dans « The Isle of Dogs », sorte d'hymne en vers irréguliers pour célébrer à nouveau un hymne fameux de Luther. « The old Hundredth », M. Davidson a, semble-t-il, justement failli donner cette même impression.

Le volume contient un certain nombre de pièces appartenant à un genre auquel M. Davidson s'est peu souvent exercé. Ce sont, par exemple, un chant de guerre, mais le chant de ceux qu'on mène à la guerre et qui ne veulent plus de la guerre. M. Davidson lève aussi la voix contre « l'homme malade », mais avec moins de force que M. William Watson. Enfin, « l'Attente » est d'un rythme entraînant, mais la dernière strophe déconcerte. Ce qu'attendent les peuples opprimés, c'est, d'après M. Davidson, un maître qui leur commande, à moins que je l'aie mal compris.

LAURENCE JERROLD

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS ET NOUVELLES. — Charles Foley : *Zéphyrin Baudru*, Ollendorff, 3 fr. 50. — J. Marni : *Celles qu'on ignore*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Maurice Vaucaire : *Demi Grand Monde*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Maurice Barrès : *Un Amateur d'âmes* (réimpr.); illustrations de L. Dunki gravées sur bois; Fasquelle, 3 fr. 50. — Maurice des Ombiaux : *Histoire mirifique de Saint Dodon*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Jean de Ferrière : *Les Messieurs de Séryac*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Jérôme et Jean Tharaud : *Le Coltineur débile* (avec un frontispice de Henry de Groux), Georges Bellais, 1 fr. — Jane Austen : *Catherine Morland* (traduit de l'anglais par Félix Fénéon), Editions de La revue blanche, 3 fr. 50. — Léon A. Daudet : *Sébastien Gouvès*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Dr Facieu : *Fiorina*, Société d'éditions littéraires, 3 fr. 50. — Jehan Pertuis : *Cœur incompris*, Société d'éditions littéraires, 3 fr. 50. — Henry Kistemaeckers : *Les Amants romanesques*, Flammarion, 3 fr. 50. — Amédée Delorme : *Disgraciée*, Société d'éditions littéraires,

3 fr. 50. — H.-G. Wells : *La Machine à explorer le Temps* (traduit par Henry-D. Davray), Mercure de France, 3 fr. 50. — Rudyard Kipling : *Le Livre de la Jungle* (traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières), Mercure de France, 3 fr. 50. — Jacques des Gachons : *N'y touchez pas*, Société française d'imprimerie et de librairie. — Anatole France : *L'Anneau d'améthyste*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Albert Pinard : *Samuelle Servais*, Société libre d'Edition des gens de lettres, 3 fr. 50. — Pierre Louys : *Une Volupté nouvelle* (illustrations de L. Marold et J. Dedina), Borel, 1 fr. 50. — M. Reepmaker : *La Peine du Dam*, Stock, 3 fr. 50. Camille Pert : *Leur égale*, Simonis Empis, 3 fr. 50.

Poèmes. — Francis Vielé-Griffin : *Phocas le Jardinier*, précédé de *Swanhilde, Ancaeus, les Fiançailles d'Euphrosine*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Henri de Régnier : *Premiers Poèmes (les Lendemains, Apaisement, Sites, Episodes, Sonnets, Poésies diverses*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Paul-Henri Tessyl : *Frissons de Vie*, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 2 fr. 50. — Xavier Brun : *Poésies simples et intimes*, Lyon, Legendre. — René Ghil : *Dire des Sangs, I, le pas humain*, Mercure de France, 2 fr. — Georges Pioch : *Instants de Ville*, Mercure de France, 2 fr. — Emile Verhaeren : *Poèmes* (Troisième série : *Les Villages illusoires, les Apparus dans mes chemins, les Vignes de ma muraille*), Mercure de France, 3 fr. 50.

Théatre. — Abel Hermant : *Théâtre des Deux-Mondes*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Albert Mirabaud : *(Théâtre de la Rue) La Plèbe*, illustrations de A. Béchard, Chamuel. — Georges Polti : *Les Cuirs de Bœuf*, Mercure de France, 3 fr. 50. — P.-J. Edouard Callon : *Hercule vainqueur de la Mort*, suivant l'Alceste d'Euripide, Mercure de France.

États, Sociétés, Gouvernements. — Emile Vandervelde : *L'influence des villes sur les campagnes (Monographies locales : La Hulpe, Rixensart, Genval)*, Bruxelles, Au siège de l'Institut des Sciences sociales. — *A bas le Confessionnal (la Confession jugée par* Michelet, Paul-Louis Courier, Voltaire, Pierre des Piliers, Alfred La Belle, Le Dr A. Wahu, Edouard Drumont, etc.), Bibliothèque républicaine, René Godfroy, 0 fr. 10. — Marius Decrespe : *L'Affaire Damoiseau*, Ed. du Petit Troyen, 0 fr. 30. — Emile Faguet : *Questions politiques*, Colin, 3 fr. 50. — Giovanni Bertola : *Il Libro di testo nella scuola elementare al Congresso pedagogico di Torino*, Mondovi, Tip. B. Graziano, 1 fr. — Jean Bernard : *La Vie à Paris, 1898* (Préface de Charles Tardieu), Lemerre, 3 fr. 50. — G. Dubois-Desaulle : *Sous la Casaque (Notes d'un soldat)*, Stock, 3 fr. 50. — Paul Marie : *Le Petit Bleu*, Stock, 3 fr. 50. — Karl Marx : *Salaires, prix, profits* (traduit par Ch. Longuet), Giard et Brière, 0 fr. 50. — Cesare Lombroso : *L'Antisémitisme* (traduit par A. Marie et H. Hamel), avec une préface du Dr Paul Brousse, Giard et Brière, 2 fr. 50. — Laterrade : *La Définition du Socialisme*, Librairie de la Revue Socialiste, 0 fr. 10. — *Les Millions de Barnum, amuseur des peuples, autobiographie adaptée de l'américain* par Jehan Soudan, Hachette. — J. Bourdeau : *Le Mouvement syndical en France*, Arthur Rousseau. — Enrico Malatesta : *Un peu de théorie*, Bruxelles, Bibliothèque des Temps Nouveaux, 0 fr. 10. — Paschal Grousset : *Le Mot de l'Enigme*, Stock, 1 fr. — Marie de Saint-Rémy : *Les dieux de l'Anarchisme* (Annales de l'Universellisme). Librairie du Magnétisms, 5 fr. — Jacques Dhur : *Le Père d'Emile Zola* (Préface de Jean Jaurès), Société Libre d'Edition des gens de lettres, 3 fr. 50.

Albums. — *Hommage des Artistes à Picquart* (Album de douze lithographies par Anquetin, Cornillier, Gumery, Hermann-Paul, Luce, Manzana, Perroudon, Petitjean, Rault, Van Rysselberghe, Sunyer, Vallotton; préface d'Octave Mirbeau; liste des protestations; publié sous la direction de Paul Brenet et Félix Thureau), Société libre d'Edition des Gens de lettres, 3 fr. 50. — *Almanaco de Blanco y Negro (la Tierra Espanola)*, Madrid, 1 peseta. — Jean Darc : *Guil-*

laume II, empereur d'Allemagne, Simonis Empis, 3 fr. 50. — *Les Rats*, icônes par Jossot, sur vers de Heinrich Heine, translatés par Papyrus, musiqués par Baudot, Edition de la Critique.

Histoire. — Frédéric Masson : *Joséphine Impératrice et Reine*, Ollendorff, 7 fr. 50.

Philosophie. — H. Fierens-Gevaert : *La Tristesse contemporaine, essai sur les grands courants moraux et intellectuels*, Alcan, 2 fr 50 — John Stuart Mill : *Lettres inédites à Auguste Comte*, publiées avec les réponses de Comte et une introduction par L. Lévy-Bruhl, Alcan, 10 fr. — *Stultitiae Laus*. Des. Erasmi Rot. *declamatio*, recognovit et adnotavit I. B. Kan; figurae Holbeinianae; Hagae-Com. apud Martinum Nijhoff, 6 fr. 75. — Albert Jounet : *Principes généraux de science psychique*, Librairie du Magnétisme, 0 fr. 20.

Médecine. — Dr R. H. Henri : *Le Diabète sucré, ses causes, ses effets, sa guérison par le traitement successif*, Ch. Mendel, 0 fr. 75. — H. Durville : *Application de l'aimant au traitement des maladies*, Librairie du Magnétisme, 0 fr. 20.

Villes — Georges Renault et Gustave Le Rouge : *Le Quartier Latin*, Flammarion, 3 fr. 50.

Critique. — Albert Mockel : *Stéphane Mallarmé, Un Héros*, Mercure de France, 2 fr — Santiago Arguello : *Silhuetas literarias (los Franceses)*, Leon, Nicaragua, J.-G. Gurdian, 2 fr. 50. — Walter Pater : *Portraits imaginaires*, avec une introduction d'Arthur Symons (traduit par Georges Khnopff), Mercure de France, 3 fr. 50. — Paul Signac : *D'Eugène Delacroix au néo-impressionnisme*, Editions de La revue blanche, 1 fr. 50.

Bibliographie. — D. Jordell : *Catalogue annuel de la librairie française pour 1898*, Per Lamm.

Littérature italienne. — Enrico Castelnuovo : *Natalia ed altri racconti*, Milano, Fratelli Treves, 3 fr. 50.

Littérature espagnole. — Manuel M. Pinto : *Palabras*, Buenos Aires, Imprenta « Galileo » Moreno.

Nouveaux Périodiques. — *Revue franco-allemande* (*Deutsch-franzœsische Rundschau*), bi-mensuelle, le n° : 0 fr. 60; Muenchen, Rezidenzstrasse, 23. — *Tunis Artiste;* directeur : Oscar Saeggly; le n° : 0 fr. 10; Tunis, Imp. du Commerce (H. Bonhour). — *El Ateneo Nicaraguense, revista mensual de la Sociedad del mismo nombre;* directeur : Santiago Arguello; Leon, Nicaragua. — *Rivista, Critica del Socialismo*, mensuelle; directeur : Saverio Merlino; le n° : 1 fr. 25; Roma, via della Purificazione, 71. — *Pro Amnistia*, le n° : 0 fr. 05; Milano, via San Maurilio, 18. — *Les Feuilles Libres*, hebdomadaire; directeurs : Jacques Defrance et Paul Carrère; le n° : 0 fr. 10; Alger-Mustapha, boulevard Bon-Accueil, 34. — *La Vie médicale*, mensuelle; le n° : 0 fr. 25; Paris, rue de Saintonge, 43. — *Le Bulletin des Arts*, mensuel; directeurs : Clément-Janin et André Mellerio; le n° : 0 fr. 50; Paris, rue Sainte-Anne, 50. — *Flegrea*, revue bi-mensuelle; directeur : Riccardo Forster; le numéro : 1 fr.; Napoli, piazzetta Mondragone. — *Revista Loura*, bi-mensuelle; le n° : 60 reis; Coimbra, rua do Marco da Feira, 28.

Musique. — Raoul Bardac : *Fleurs de crépuscule*, mélodies sur des poésies d'André Lebey, Mercure de France — Marcel du Forez (Rachel Sapho) : *Autrefois* (paroles et musique), Quinzard.

Le gérant : Paul Lagrue.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. Frémont

Lettres de Stendhal

AU COMTE CINI

[En 1830, M. de Stendhal, qui connaissait l'Italie et y avait fait de nombreux séjours, fut nommé consul de France à Trieste et, bientôt après, à Civita-Vecchia. C'est durant ce dernier consulat qu'il publia le Rouge et le Noir, *les* Mémoires d'un Touriste, la Chartreuse de Parme *et qu'il écrivit* Lucien Leuwen *et* Lamiel. *De cette époque aussi (1834-1840) date l'épistolaire qu'on va lire. Les huit lettres qui le composent sont signées de divers pseudonymes, — on sait que M. de Stendhal aimait assez ces déguisements. Elles sont adressées à un ami, au comte Cini, et ont trait uniquement à leurs relations cordiales comme à quelques affaires d'intérêt]* (1).

I

Al nobil uomo il signor Conte Cini,
Santa Lucia, Napoli.

Rome, 26 août 1834.

Cher et aimable ami,

Je veux d'abord vous remercier des journées aimables que nous avons passées à Guzano. Rome est si chaude, le soir surtout, que je repars pour Albano. Il n'y a rien de nouveau qu'une quarantaine mise sur les provenances de Toscane et de France. Ainsi je crains bien pour les envois que Mme la Csse P..... pourrait faire à Civita-Vecchia. J'ai passé trois fois chez D. Michele sans le trouver, ainsi je ne puis vous donner des nouvelles de D. Fi. J'ai appris des détails qui confirment toujours plus ma défiance en matière d'argent.

J'espère que votre voyage aura été heureux. Vous ne le serez jamais autant que le désire votre dévoué

(1) *Les inédits de M. de Stendhal sont devenus extrêmement rares.*

Rappelons que La revue blanche *en a déjà inséré plusieurs :* Avis aux têtes légères qui voyagent en Italie (*n° du 1er mars 1894*), Fragments inédits (*n° du 1er mars 1896*), Consultation de la duchesse de B... pour Banti (*n° du 1er octobre 1897*), Burrhus [*le comte Pierre Daru*] (*n° du 15 octobre 1897*); *et qu'elle a publié quelques documents sur Stendhal :* Le Procès de Julien Sorel, cour d'assises de l'Isère, audience du 15 septembre 1827 (*n° du 1er mars 1894*), Soirées du Stendhal-Club, *par M. Casimir Stryienski* (*n°s des 1er juin 1895 et 1er mars 1898*), Les Budgets de Stendhal, *par M. Auguste Cordier* (*n° du 1er avril 1897*), La Queue de M. de Stendhal, *par M. Jean de Mitty* (*n° du 1er juillet 1898*), Une lettre de Donato Bucci (*n° du 1er mars 1899*), *trois portraits de Stendhal dessinés par Félix Vallotton* (*n°s du 1er avril, 1er octobre et 15 octobre 1897*). *En outre, les Editions de* La revue blanche *ont publié de Stendhal un vol. gr. in-18 :* Napoléon, *avec notes et introduction par Jean de Mitty.*

Mad. la comtesse Julie prend-elle soin de son estomac? Conjurez-la de ma part de ne pas me prendre pour un médecin pédant. Mais sans la santé, il n'est pas de bonheur.

Adresse de la réponse, si vous avez le temps d'en faire : Palazzo Conti, Piazza Minerva.

II

Al nobil uomo il signor Conte Cini,
Palazzo Cini, Piazza di Pietra,
Roma.

C^a V^a le 4 novembre [1834].

Excusez, mon cher Comte, si je vous adresse aussi tard les explications que je vous ai promises sur le drap. Anciennement le drap payait un droit de 3 1/2 écus par canne. Maintenant il ne paye plus que trois pauls par canne environ; il faut 3 cannes pour faire un manteau, donc l'épargne sur le droit à payer, en achetant le drap à Civita V^a, ne serait que de 9 pauls.

Mais les marchands romains ne payent qu'environ 2 pauls par canne au moyen de certains cadeaux. Civita V^a n'a pas de bon tailleur. Quand on veut avoir un bon manteau, il faut aller au *Ghetto* et demander la maison *Cave Rondi*.

Parler à M. Rondi *lui-même* et demander du drap de la maison *Le Jeune Vincent* expressément fabriqué *pour manteau*. Ce drap peut se vendre à Rome 22 fr. l'aune.

J'espère que la santé de Mme la C^sse se trouve bien de ce temps si beau, et que vous en profiterez pour tuer force alouettes. Ici on a tué trois sangliers magnifiques.

Un voyageur m'a raconté ce matin que M. Beugnot a épousé une Anglaise âgée et est avec sa femme à Alger. Voilà, en vérité, tout ce que je sais de nouveau; je ne vous parle pas de mon sincère attachement pour vous et toute votre maison, ce n'est plus chose nouvelle.

Croyez-moi tout à vous.

Bien des choses à D. Philippe et à M. Annibal.

Nous allons entreprendre des fouilles superbes après la première pluie.

III

[Même adresse].

Civita-Vecchia, le 14 novembre [1834].

Il y a huit ou dix jours, mon cher comte, que j'ai reçu deux paquets d'arrow-root. J'apprends par notre ami Annibal que cet arrow-root vous est destiné.

Lundi prochain, à deux heures moins un quart, envoyez un de vos domestiques hors de la porte *Cavalegieri* sur la route de Civita-Vecchia, à 200 pas hors de la porte, je lui remettrai ces deux paquets.

Je ne prends pas de *lasciar passare*. Rome est menteuse, elle dirait bientôt qu'à chaque voyage je fais pour 1 000 écus de contrebande.

Mille compliments à l'aimable comtesse.

N'oubliez pas d'envoyer un domestique lundi prochain *à 200 pas en dehors* de la porte *Cavalegieri*. Je passerai entre 2 et 3 h. 1/2. Je lui remettrai les 2 paquets d'arrow-root.

Et j'aurai le plaisir de vous voir le soir.

Tout à vous,

IV

[Même adresse].

De chez M. L.....gano,
[Paris] le mardi gras, 3 février à 10 h.

Cher et aimable Comte,

J'ai su hier que M. L. était à Paris et partait. Toute ma journée du mardi gras a été remplie par une course en voiture avec des fous masqués; je comptais demain acheter des caricatures et vous écrire une longue lettre. Je vais chez M. L., il m'apprend qu'il part le mercredi des Cendres au matin.

Je n'ai donc que le tems de vous remercier de la charmante lettre que vous m'avez écrite sur le mariage de la P^sso^ Egi.

Voulez-vous encore des caricatures? Voulez-vous Molière illustré superbe en 2 vol., 30 ou 40 fr.?

Je retournerai vers le mois de mars.

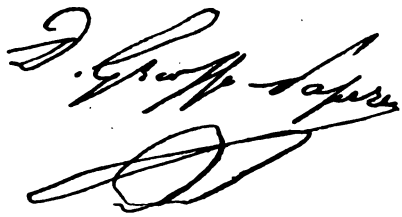
Mille amitiés à M. Annibal à qui je comptais écrire.

Comment vont les Cae.? Enfin j'ai reçu une lettre de D. F.

Mes respects, je vous prie, à la très aimable Comtesse. J'espère que les chaussures de Paris vont bien.

Mille et mille amitiés aux Caetani et à Annibal.
[Adresse :] à M. B., n° 17, rue du Mont-Blanc.

Tout à vous,



V

[Même adresse].

Mercredi [mars 1836].

Je vous dois mille et mille remerciements, mon cher Comte. Rien ne peut m'intéresser davantage que ce que vous avez la complaisance de me raconter. Oserai-je vous dire que je n'ai point cru qu'un habitant ou natif de [illisible] qui veut voler ou tuer soit assez simple pour ne pas prendre une lampe à pied et 2 ou 3 couteaux.

Rappelez-vous cette reine de Lombardie, femme de Joconde, qui belle et jeune fesait l'amour avec un nain difforme. Quand une femme est fort noble et fort riche, elle prend l'âme seule. Quand on a l'âme desséchée par l'orgueil, un domestique vigoureux que l'on peut appeler par un coup de sonnette vaut mieux que M. Malatesta ou M. de Stal dont tout le monde sait l'histoire et qui d'ailleurs peut bavarder et être cru.

Je donnerais 4 écus pour que Mme C. puisse faire prendre une jolie histoire. Mais si ce mauvais bruit a quelque fondement, la voilà dans la dépendance de ses domestiques. L'horreur d'une telle histoire devrait la faire aller à Paris, où le seul crime est ce qui nuit à quelqu'un, c'est-à-dire tuer ou voler. Quant à s'amuser avec son corps, rien de moins nuisible, surtout quand on est séparée d'avec son mari.

Je vous serais bien obligé si vous consentiez à avoir l'extrême bonté de me tenir au courant.

Probablement M. Thiers nommera un nouveau préfet de police à Paris, auquel j'écrirai pour votre affaire si cela vous convient.

Mille respects à Madame la Comtesse et autant d'amitiés à D. Fi. et Annibal. M. Guglielmi, l'homme le plus riche de Civita-Vecchia, vient de mourir à Rome pour avoir pris froid en allant solliciter de S. S. une dispense pour marier sa fille à un cousin germain imbécile. Son testament est un roman absurde selon moi. Mais vous

avez lu cela à Rome. Le consul de France à Gênes a gagné 8,000 fr. au pharaon; c'est ce que je vous souhaite et surtout à moi.

VI

[Même adresse].

Marseille, 16 mai [1836].

Mon cher Comte,

Je viens de prendre pour vous un beau Gil Blas qui coûte 18 fr. 50 c., environ 3 écus et demi. Ce paquet arrivera à M. Lysimaque (1) à C. Vecchia vers le 24 mai. Là tâchez de le faire prendre. Présentez, je vous prie, mes respectueux hommages à Mad. la C^sse Cini et mes compliments les plus affectueux à D. Fi. et à Annib.

La prospérité de Marseille est tellement croissante que la *malle-poste* est arrêtée d'avance pour 6 jours et les diligences pour 4. J'ai retrouvé un ancien ami qui avec une complaisance extrême m'en fait partir le 16 au soir. Je suis à vos ordres à Paris. L'éclipse m'a paru insignifiante; il fait plus obscur un jour nuageux d'hiver. Cette circonstance a gâté tout à fait l'éclipse pour moi. Passage superbe de C^a V^a à Livourne, 14 heures par le Pharamond. C'est le bâtiment le plus rapide. De Livourne à Gênes, 9 h. 1/2. De Gênes, après 28 heures de séjour, le passage n'a été que de 22 heures. Les bateaux napolitains, plus commodes, vont plus lentement. Voyage magnifique.

Tout à vous,

(1) Voir sur M. Lysimaque, une lettre de Donato Bucci dans *La revue blanche* du 1er mars 1899.

VII (1)

A Sua Eccelenza
il signor Conte Cini,
Rome, Etats Romains.

[Paris] Rue Caumartin, nº 8, le 10 8bre [1837].

Votre lettre, mon cher Comte, me fait le plus vif plaisir. Je demande sans cesse de vos nouvelles à M. Lysimaque ; dans les commencements il me répondait que vous étiez à Naples, puis il a su que vous étiez à Castel Gandolfo. Je suis ravi de vous voir loin de Rome, mais où est Castel Cellere? Comment adresser ma lettre? Je suis ravi d'apprendre que l'aimable comtesse n'a point été exposée à voir de près toutes les horreurs du choléra. Mais n'oubliez point que souvent le choléra s'y prend à deux fois pour décimer un pays et la seconde fois il s'adresse surtout aux classes élevées. Il faudrait choisir quelque ville de montagne point trop ennuyeuse. Si le choléra revient à Rome vous pourriez passer à Florence, ou prendre le bateau à vapeur et venir jusqu'à Marseille. Maintenant, il n'y a plus que deux décès cholériques par jour, ce qui veut dire que dans un mois il n'y aura plus de choléra du tout. Cette ville étrangère serait plus amusante que Florence pour l'aimable comtesse.

J'espère que vous aurez lu la lettre que j'ai envoyée à Lysimaque le jour même de mon retour à Paris. Lorsque je partis je fis parler à un avocat connu par un de ses amis; il refusa de se charger de cette affaire trop peu importante. J'allai chez un second avocat, que je ne trouvai point; il m'a écrit une lettre pour me dire qu'il fallait absolument une procuration d'une personne intéressée, c'est-à-dire du mari ou du frère.

Ce qui m'est resté de mon cours de droit m'avait donné la même idée et je vous demandai une procuration dans le tems.

La lettre que l'avocat m'a écrite en province ne m'est point parvenue parce que j'ai quitté la ville le jour même que sa lettre a dû y arriver.

Envoyez-moi une procuration qui m'autorise à prendre expédition chez tous les notaires de France des testamens que Mme Canfora aura pu y faire ou y déposer. Approuvez-vous que l'on fasse insérer dans les journaux un article dont l'objet serait de demander aux notaires de Paris et des environs s'ils ont reçu un testament de Mme Canfora?

Il me semble que vous pouvez faire cette procuration dans le lieu où vous êtes, faire certifier la signature du notaire par le délégat, envoyer cette pièce au secrétaire d'Etat à Rome par votre homme d'affaires qui la portera ensuite à l'ambassade de France. On m'en-

(1) Les douze premiers paragraphes de cette lettre, jusqu'au mot *Commerce*, ont été dictés. La fin et toutes les autres lettres sont de la terrible écriture de Stendhal.

verra la procuration, je ferai certifier la signature par le ministre des affaires étrangères et alors je ferai agir l'avocat.

Je suis bien fâché de tous ces retards, mais vous voyez qu'il n'y a pas de ma faute.

Je ne conçois pas, en vérité, pourquoi l'aimable Don Philippe est resté à Rome; le choléra ne se communique point par le contact, mais, dit-on, par les exhalaisons qui sortent du corps des mourants. Quand vous écrirez à Don Philippe, rappelez-lui, je vous en prie, qu'il est à craindre que le choléra ne vienne une seconde fois à Rome; alors, comme à Berlin, il commencera ses ravages par les gens qui habitent des palais. Il devrait aller à Florence ou profiter de l'occasion pour venir à Paris; je lui donnerai une chambre dans mon appartement situé à cent pas du boulevard. Mes affaires à Paris n'étant pas encore terminées je vais être remplacé jusqu'à mon retour à Civita-Vecchia par M. Doumerc; c'est le plus ancien des élèves consuls, fort joli garçon, comme ils le sont tous. Il a passé quatre ans à Athènes et ensuite dix mois en Hollande. Il m'a dit qu'il comptait aller voir Venise et arriver à Civita-Vecchia vers la Toussaint Je prends la liberté de vous le recommander. Vous trouverez un jeune homme à petite taille et qui a un ton parfait. Mais je voudrais bien pour vous et non pour M. Doumerc ne pas vous savoir de sitôt à Rome. Souvent, quinze jours après que le choléra a disparu d'un pays, il attaque les imprudents qui y retournent.

J'ai été bien sensible à la mort de l'excellent Chiaveri; je l'ai apprise par le *Diario* auquel je me suis abonné pour avoir des nouvelles du petit nombre de Romains qui me sont chers, mais ceux-là je les aime infiniment. Dites-le bien, je vous prie, à notre excellent Annibal. Le devoir l'entraîne auprès de son père, mais ne pourrait-il pas persuader à ce vieillard singulier de quitter Rome lors de la seconde édition de la maladie?

Si vous avez de l'amitié pour moi, achetez des gâteaux au café et dites aux enfants que c'est M. B. qui les leur envoie.

On pense que les élections amèneront cent nouveaux membres à la Chambre et que le ministère s'adjoindra le maréchal Soult.

Le journal intitulé la *Presse* tire 14 000 exemplaires, le *Siècle* 11 000, le *Constitutionnel* 9 000, les *Débats* 8 000. Le moins menteur des journaux c'est le *Commerce*.

Je commence à trouver bien longue l'absence qui me sépare de mes amis de Rome. Présentez, je vous prie, à l'aimable Comtesse l'hommage de la plus sincère affection. Ne m'oubliez pas auprès d'Annibal, de D. Philippe et de D. Michele. Peut-être vous reverrai-je au mois de février.

Adieu, cher Comte, mille et mille amitiés.

V. Aly. Constant

Avez-vous reçu une lettre de moi par Civita-Vecchia il y a 10 jours? On n'a plus peur du choléra en France. Il est un peu partout, c'est une nouvelle maladie qui remplace la petite vérole.

VIII

All n. u. il signor Conte Cini,
Piazza di Pietra,
Roma.

1 avril [1840].

Votre lettre, mon aimable Comte, m'a fait à peu près l'effet du chant du coq sur feu St Pierre. J'ai cru que vous alliez me parler des *flacons plats* d'eau de Cologne. J'allai chez le marchand le lendemain de mon arrivée, il était absent, je n'y ai plus pensé, j'y retournerai demain.

Il n'y a rien de nouveau pour l'affaire des bœufs: seulement j'ai su ces jours derniers qu'on en avait acheté 3,000 en Sardaigne. La Sardaigne étant un pays encore plus sauvage que les environs de Civita-Vecchia, je suppose que les bœufs y sont à meilleur marché. Dès qu'il sera question d'achats, j'écrirai par la poste à vous et au ministre de Piansano. Dieu sait si la poste va à Piansano.

M. Horace Vernet sera à Rome en même temps que ma lettre; il a fait la joie des habitants de C. Vecchia, grands et petits, en paraissant dans les rues vêtu en Bédouin ou en Turc, je ne sais lequel, ayant peu de pratique des modes orientales.

J'ai eu des nouvelles de Calcutta. Toute l'Inde Anglaise est occupée des préparatifs de l'expédition contre la Chine. Il y aura 3 divisions anglaises : la première partira de Calcutta, la seconde de [en blanc], la troisième de Célan.

Mes lettres de Paris me font penser que la bataille des *fonds secrets* qui a dû se livrer le 24 mars aura fini à l'avantage des hommes d'esprit, MM. Thiers, Rémusat, Jaubert et Cabière.

On dit que Monseigneur Cioja, duc du St Esprit, va être fait car (1), il serait remplacé par M. Piati, missionnaire. Vous devez savoir cela mieux que moi.

Je regarde les canons sous mes fenêtres avec amour depuis que je sais le plaisir qu'ils font à M. Pepino. Nous avons eu un joli exercice à feu en l'honneur du car. de Angelis; j'ai dîné à côté de ce prince et l'ai trouvé fort poli; il a été ambassadeur avec le duc de Montebello dans les temps de l'espion *Conseil*. J'espère que M. Pepino se porte bien ainsi que mon amie Mlle Virginie. S'ils se portent bien, leur aimable mère se porte bien aussi, et les amis du soir sont heureux et satisfaits. J'ai chassé hier 5 heures sans m'asseoir pour tâcher de me

(1) Cardinal.

donner cette passion. Mais il faut de l'espérance (1) comme en amour, c'est là ce qui manque; il faudrait savoir lancer un coup de fusil aussi bien que vous. Je ne tue rien de plus gros que des alouettes.

Adieu, bien des choses à tous les amis du soir et à leur aimable présidente.

J'ai fait tous les efforts possibles pour être lisible.

Tout à vous.

C.te de Tourneau

(1) On peut lire aussi : expérience.

Le Page

I

Titularisé.

Lucien Lorédan prétendait convaincre mademoiselle Matilda Monti, un jour de février, dans la ferme du Pré Catelan.

« — Mais si je ne vous dis pas maintenant que je vous aime, il vaut mieux que je m'en aille, car je ne sers plus à rien ici. Voyez, Matilda, nous sommes en pleine bucolique, puisque nous causons de nos cœurs dans une ferme, dans une étable même, où des vaches véritables nous tournent la croupe. Madame votre mère trempe là-bas du pain bis dans un lait mousseux... Faut-il que je chante? Je n'ai pas de chalumeau, tant pis !

— Qu'il ferait bon vous entendre jouer de la flûte, pastoureau ! »

Cette jeune fille avait un accent gazouillant et sonore et parlait en riant. Lucien Lorédan, au contraire, montrait à ce moment un visage désagréable, presque bourru, comme les amants qui veulent paraître trop sincères. Aussi lui ordonna-t-elle de détourner les yeux et de ne plus l'entretenir que de la pluie ou du brouillard, en regardant paisiblement les bonnes vaches alignées. « Nous ne devons pas inquiéter maman, fit-elle, pendant qu'elle mange ses tartines. » Mais Lucien n'obéit pas, et reprit :

« — Voilà plus d'un mois que je ne vous quitte guère, et vous n'avez pas daigné même y prendre garde depuis le soir que vous m'apparûtes pour la première fois, dans le salon des Ennison. « Quelle est cette vierge de Giotto? » ai-je demandé...

— Malhonnête !

— Non pas, au contraire. Vous savez bien que les femmes de Giotto ont des hanches, un profil net, et des yeux byzantins qui leur descendent des tempes jusque tout près du nez. Elles paraissent en très bonne santé. Votre portrait est-il fidèle?

— Je n'ai pas de hanches.

— Que si ! Vous les cachez avec art sous un ingénieux corset, parce que cette partie du corps n'a point la vogue en ce moment, et que ces dames l'ont sacrifiée. Mais votre jupe fait la cloche et se balance. »

Comme pour constater l'exactitude de cette observation, la jeune fille voulut marcher, fit un pas. « Matilda ! » cria Lucien. Elle fronça les sourcils. « Pardon, j'ai cru que vous partiez, dit-il.

— Vous devenez insupportable, mon ami. Des cris pareils ! ce n'est pas du flirt, c'est du dressage. »

A vrai dire, elle n'était point fâchée qu'un joli jeune homme aussi bien élevé l'aimât jusqu'à l'impolitesse. Peut-être qu'en un lieu moins tiède et moins doux elle eût montré de la rancune, car son cœur chan-

geait comme le ciel ; mais la chaleur de l'étable l'avait engourdie. Au dehors, une brume glacée devait tomber sur le Bois, et les arbres se resserrer pour accueillir le crépuscule. Les bêtes écoutaient l'ombre venir, et Lucien murmurait à présent :

« ... Non, amie, je ne sais même pas si je préfère que vous fassiez un geste, que vous parliez ou que vous ayez du chagrin, tant j'adore également vous voir et vous entendre, et tant il me serait doux de vous consoler. »

Elle lui permit de baiser sa main légère : « Eh bien — soyez mon page. »

Et, courant soudain vers madame Monti : « Tu sais, maman, je l'ai titularisé : il est mon page.

— Et monsieur le page commence-t-il son service aujourd'hui ? répondit la dame.

— Sans doute, fit Matilda, ce soir, à l'Opéra, loge 32. »

Lucien admira la docilité de cette madame Monti, sans vouloir entendre tout ce qu'il y avait de fâcheux dans sa voix : car elle prononçait le français comme les italiennes ne l'écorchent que dans les opérettes. Mais il la remercia tendrement, en donnant à ses mots le ton un peu gamin et très caressant que prennent les nouveaux gendres.

Puis une urbaine découverte, bien luisante, s'avança : la mère et la fille se tapirent sous la fourrure, les chevaux tournèrent entre les arbres, et la voiture disparut.

Lucien s'en revint à pied par l'allée des Acacias, toute mystérieuse sous le brouillard bleu, et d'où s'enfuyaient devant la nuit quelques dames et quelques messieurs, las de s'être salués doucement, pendant une heure, dans leurs équipages discrets.

II

Un beau métier.

En arrivant à la Porte Dauphine, le nouveau page, qui avait un esprit précis, se résumait en phrases claires les perfections de Matilda, son cœur libertin, sa grâce, et quel bonheur c'était de prévoir qu'un jour il caresserait ses seins.

Les lumières étaient allumées au bord des pelouses, mais la chaussée restait dans la pénombre. Un phaéton qui rentrait s'y arrêta, et Lucien aperçut la pantomime joviale d'un monsieur corpulent. C'était Bob Milton, le duelliste.

« — Hep, Lorédan! Que faites-vous à pareille heure, seulet? Je vous ramène dans Paris, voulez-vous? »

Et Lucien d'escalader vivement la voiture, et de dire à son ami : « Il est délicieux de marcher à cette heure, mon bon. A travers la buée, les rideaux et les dentelles, de petites lampes luisent dans les hôtels noirs et percent la nuit. Peau d'Ane, en quittant son château, se retourna souvent et vit des fenêtres qui brillaient ainsi. Mais vous

vous êtes encore battu, terrible d'Artagnan, j'ai lu cela dans les feuilles. »

Bob Milton sourit modestement. Son incroyable adresse à piquer la main d'un adversaire l'avait rendu fameux dans les combats, et ses duels étaient les mieux fréquentés de Paris. Aussi, sans que l'on sût comment, sa lourdeur d'esprit était-elle devenue pour tout le monde une aimable simplicité, son humeur injurieuse de la pure insolence, et les femmes disaient pudiquement « sa carrure » quand elles voulaient parler de son ventre énorme.

« — Eh bien, et vous, Lorédan, montez-vous en course bientôt? Les belles journées d'Auteuil ont recommencé.

— Oui, mais en ce moment il me gênerait bien de me casser les jambes.

— Ah, ah, une femme? Gare à vous! Les hommes de sport sont des machines de précision qu'il ne faut pas déranger. Quand je dois tirer dans une poule à l'épée, ou bien aller sur le terrain, je m'enferme auparavant, afin d'éviter toutes les excitations. La perfection, comme justesse du coup d'œil et vitesse de main, est acquise aux hommes mariés. J'en viendrai là.

— Pas moi.

— Il faut pourtant se faire une raison. On vous voit toujours à cheval, essayant, appréciant, fatigúant des chevaux. Moi, je me bats, chacun son goût. Mais si je me fais écharper, si l'on me crève un œil, ou que vous vous rompiez les côtes en sautant la rivière d'Auteuil, ce ne sont pas ces demoiselles qui viendront nous soigner : une femme légitime y serait forcée, comprenez-vous?

— Ce raisonnement, mon brave Milton, décèle un calcul à faire dresser les cheveux. Entre découvrir la beauté d'une jeune fille et se marier, il y a mille nuances d'amour, croyez-moi sur parole, et j'en connais une si douce que je ne veux rien vous en dire : vous la chercherez, et voilà déjà un plaisir délicat que l'on vous signale pour le temps où vous courtiserez une fiancée, en homme d'épée qui sait ce qu'il se doit. »

Lucien n'avait aucun scrupule à parler ainsi de délicatesse, de nuance, de Peau d'Ane, à des gens épais et stupides. Il mettait une telle assurance dans son accent qu'ils en demeuraient surpris, et charmés quelquefois. C'est ainsi que Bob Milton s'attendrit sur les sentiments raffinés dont on le croyait capable, et ne fit pas à son ami les allusions que celui-ci redoutait. Car le duelliste connaissait les Monti, et très souvent depuis un mois, au bal, ça et là, en soirée, il avait rencontré la jeune fille toujours suivie par son page.

Avenue Percier, Lucien serra la main de Bob, descendit, entra dans une maison d'aspect médiocre et triste comme si on l'avait construite sous Louis-Philippe. Lentement, sans joie, il commença de gravir l'escalier en songeant que ses chères Monti étaient rentrées au Grand-Hôtel, où elles logeaient. Elles avaient traversé en riant la cour lumineuse où tant d'inconnus vont et viennent et se bousculent.

Des fenêtres de leur appartement, on voyait le jet d'eau rougir et bleuir, les voitures qui tournent et les oisifs qui jasent, les affairés qui sortent en mettant leurs gants d'un air sombre.

Ouf! un étage : Lucien devait en monter trois encore. Plusieurs fois, il avait été prié de prendre le thé chez madame Monti, qui semblait riche et recevait dans son vilain salon du Grand-Hôtel des Américaines, des Russes assez millionnaires. On parlait de Florence, de Milan, de chasses dans la campagne romaine. Le gros poète qu'on nommait Tof était toujours là, gouailleur et souriant.

Deux étages. Insupportable, ce Tof! Il habillait sans aucun art son corps ridicule. Dans son visage barbu de mage ou de pacha s'ouvraient des yeux si beaux, si fins, et qui regardaient chaque être et toute chose du monde de telle sorte que l'on n'eût point osé mentir impudemment devant eux, ni commettre une indélicatesse trop effrontée. Lucien donnait Tof à tous les diables, et d'autant plus qu'il le fallait ménager, car c'était l'amant de la bonne madame Monti.

Trois. Et n'en était-il point partout, des Tof, dont les yeux gênent et troublent les plus hardis? Lucien voyait près de lui, à tous les repas, sa mère, une pauvre femme rongée par la timidité, veuve trop tôt, épouvantée par les prévisions, l'avenir et cent billevesées. Leur fortune était modeste ; Lucien ne voulait rien faire, et madame Loredan lui gâtait la vie en répétant vingt fois le jour que tout serait bientôt perdu.

Quatre, enfin. Il sonna : une bonne ouvrit. « Ma lampe, Julie. Mère est-elle rentrée? Je sors, ce soir : préparez mon habit. Quand dînera-t-on ?

— Dans une heure, monsieur. »

On ne voyait en sa chambre que des bottes sur tous les meubles, et des livres brochés. Il s'assit et se mit à écrire des lettres avec le plus grand soin, car la grâce de ses billets était un de ses moyens de parvenir ; les femmes et les sots y avaient d'abord vu le pire pédantisme, mais avouaient maintenant « qu'il tournait ça très joliment ».

Hélas, toujours parvenir, toujours s'efforcer, quelle fatigue! On l'accusait de vivre oisif...

« — Lucien, lui dit sa mère le soir même, en dînant, ton cousin Pierron vient encore de m'écrire : il te propose des appointements superbes à Reims, une espérance...

— Oh, maman, ne me persécute donc point sans cesse! On veut que je travaille ; mais j'ai un métier difficile et périlleux : je monte en course. On ne me paie pas, c'est vrai : mais on me divertit, on me nourrit, on me chauffe dans vingt maisons luxueuses ; on met à ma disposition voitures, automobiles et chevaux, et je passe quatre mois d'été chez plusieurs amis. Ma jument Liliane me coûte dix louis par mois, mon tailleur guère plus et je n'invite qu'une fois chaque semaine un de mes hôtes à déjeûner. Je ne joue point, ni ne fume, et ne fais pas une dette. Le jeudi, fidèlement, je préside le dîner que tu offres à tes amies intimes..... Que te faut-il de plus ? »

Lucien n'ajoutait pas qu'il devait à ce dîner du jeudi presque toute l'élégance de sa conversation : un vieux cousin, Damet du Val, collectionneur d'émaux, lui fournissait hebdomadairement l'érudition facile et les anecdotes dont ensuite le jeune centaure faisait des contes aux dames. Il passait de la sorte pour un lettré chez les gens de courses, pour un sportman chez les artistes, et aux uns comme aux autres, il plaisait.

Ce rôle n'était pas difficile à tenir, pourvu qu'on y apportât quelque application et de l'énergie. Et Lucien se sourit dans la glace, en s'habillant pour l'Opéra : il ne trouvait point trop mal sa figure nette encadrée de cheveux blonds de lin, ni ses yeux bleus scintillants.

III

Nouvelles de Paris.

A madame la marquise Agnese Campavera.

« Là, là, tu me grondes, tu me fais peur, gentille Agnese. Mais c'est une preuve que tu m'aimes bien, et alors cela me plaît. Ecoute maintenant, mauvaise amie, je vais te dire la vérité : sache donc que le comte Jenkins, et ton Giulio, et l'étourdie Mabel Giannone, et toi-même, Agnese, vous m'avez beaucoup vexée en vous moquant tous les quatre de moi, quand je suis partie pour Paris, au mois d'octobre passé. Vous m'avez répété cent fois que je ne saurais jamais le français, que ce n'était pas la peine de quitter Florence, et que je reviendrais aussi incapable de causer avec un parisien qu'il y a six ans. Mais alors, gens malhonnêtes, j'étais une petite fille. Maintenant, je suis une grande petite fille, qui regarde autour de soi, et je francise délicieusement bien, comme j'espère que cette lettre vous le prouvera. Et voilà pourquoi je ne t'ai pas écrit avant aujourd'hui : j'attendais que mon style fût mûr, comprends-tu. D'ailleurs, maman envoyait là-bas des nouvelles chaque semaine.

Tu montreras ma lettre surtout à M. Jenkins. Depuis qu'il est comte du Pape, il se croit infaillible, et je pense qu'il va fonder une religion quand il sera revenu dans sa Chicago. Quant à Mabel et ton mari, j'en ai pitié, en français, car ils prononcent des phrases, ma chère, qu'ils terminent jusqu'au bout. C'est ridicule : on ne finit pas, on oublie les verbes, on abrège les mots, enfin on cause légèrement.

Ah, en arrivant ici, comme j'écoutais ! J'essayais de saisir l'accent, l'accent vrai, pas celui de Jenkins, ni de Herbert de Tolpitz, qui est viennois. Or, depuis Lyon, j'ai été surprise ; véritablement, on a raison : tous ces Français nasillent. C'est peut-être à cause de cela qu'ils passent pour tellement spirituels. En effet, essaye de dire quelque chose en fermant à demi tes yeux, tu sais, et en nasillant un tout petit peu. Tu verras comme tu paraîtras fine.

Maman ne peut pas s'habituer à ces manières-là. Tous les parisiens bien élevés que j'ai vus plaisantent toujours, et sans rire le plus sou-

vent. Alors, maman est déroutée : elle se juge perdue, croit qu'on la raille, et je l'ai entendue dire l'autre jour que personne n'aimait les vers, ici, et que c'était très gênant. Nos amis Ennison prétendent que c'est moi qui la dirige. Elle a pourtant coutume de Paris, puisqu'elle y vient tous les deux ans.

Tu les connais, ma chérie, ces Ennison. Ils t'ont parlé à Florence. D'ailleurs, tu connais aussi madame Zetchkine, madame Saint-Vaille, madame Hardley. Toutes ces dames ont des corsets qui leur effacent les hanches et leur font rentrer le ventre tout à fait. Lorsque l'on porte avec cela une robe toute plaquée au corps et de ces jolies manches qui dessinent les bras et les épaules comme une étoffe mouillée, on a l'air nue sous sa robe : c'est très joli. Moi, ces corsets me vont très bien, parce que tu sais que j'ai la poitrine un peu forte : alors, la jupe toute simple, la minceur des hanches, de la taille, tout cela fait comme une tige.

Tu as su par maman, sans doute, tout ce que nous faisions. Peuh ! il pleut souvent et le ciel est triste cinq jours sur sept. Alors, on se rencontre dans les salons pleins de lumière. Il faut beaucoup de gaîté, dans le Nord. Les Parisiens ragent quand on leur dit qu'ils sont dans le Nord. Mais, tous les dimanches, ils offrent une bien belle fête, les courses. Nous n'y manquons jamais. Je dis que c'est beaucoup plus beau que les jeux antiques dont ton vieux Fioravizzi nous a fait des descriptions.

Adieu, mon Agnese. Ai-je encore quelque chose ? Mais oui ! Que me parles-tu de M. Pierre Toffannel ? Qu'est-ce que cela ? Tu as donc oublié son nom ? C'est Tof qu'on l'appelle, le gros poussah, et non pas Pierre Toffannel. Il fait toujours des vers, et m'a chargée de te féliciter parce que tu habites Florence et que tu es jolie. Il y viendra sans doute cette année, comme de coutume. C'est maman qui vous a écrit que je ne l'aimais pas ? Quelle idée ! Un vieil ami comme lui ? Mon oncle Guido le trouve aimable, chacun admire béatement tout ce qu'il dit, même quand c'est agaçant. Non, non, je n'ai rien du tout contre Tof. D'ailleurs, je le vois tellement, tellement souvent que je m'y habituerais.

Et puis, est-ce que je sais si j'aime Tof ou non ! Je ne sais jamais rien, ma pauvre Agnese, et ta petite Matilda voudrait bien t'avoir près d'elle, souvent, quand l'incertitude la rend pluvieuse comme Paris. Il me suffit de changer de lieu pour que je ne sente plus la même chose qu'un instant avant. Le Grand-Hôtel, où nous vivons, m'affole : tant de monde, tant de bruit, de rires, de questions, d'électricité ; toujours dîner avec cent personnes, habiter avec mille, je ne sais plus ce que je fais, je tourne comme du papier de soie... J'ai beaucoup de chagrin. Et je t'ennuie, tiens, je le vois. Mille baisers pour toi, ma chérie, et un pour ton mari, tu permets ? MATILDA

P.-S. — J'ai fait la connaissance de quelques personnes. Je les surnomme : j'ai appelé « mon page » un jeune homme qui monte en course et qui est charmant ».

IV

Des Dates.

Matilda se promenait à pied tous les matins qu'il faisait beau, vers onze heures. Elle marchait avec madame sa mère jusqu'à la grille du Bois de Boulogne et revenait, heureuse des saluts accoutumés et des sourires supplémentaires qu'on leur offrait; contente aussi d'apercevoir son page sur Liliane, quand les exigences de son métier ne forçaient point celui-ci à travailler dans les haras de la banlieue, à courir chez les marchands de chevaux ou à combiner des opérations devant le bureau redoutable des puissants seigneurs, maîtres d'étalons nombreux et de surprenantes pouliches.

Lorsqu'ayant sa matinée libre Lucien galopait au Bois et qu'il voyait son amie, il retenait doucement la souple Liliane, et la jolie bête, docilement, s'allait non sans grâce ranger près d'elle. Lucien disait alors n'importe quoi, une fadeur, et du haut de sa selle, baisait Matilda des yeux. Celle-ci, la tête levée, riait à plaisir, et comme la marche l'avait essoufflée, ses beaux seins tendus palpitaient sous l'étoffe : le page y rêvait tout le jour.

Mais ce matin-là Lucien revêtit un vêtement d'esquimau, un terrible vêtement de fourrure sous lequel il parut un ours gringalet, un monstre d'ours. Il coiffa d'une casquette en cuir ses cheveux blonds, et grimpa dans l'automobile pourpre que René des Eparges, son camarade, lui prêtait. Il allait, dans cet appareil, chercher mademoiselle Monti pour la régaler d'une promenade en voiture à pétrole.

« Mais vraiment, est-ce que j'aime Matilda ? » se disait-il en roulant vers le Grand-Hôtel. « Je ne puis l'épouser : elle est trop riche et je n'ai rien. Je suis son page, voilà tout, et je n'ai droit qu'aux baisers d'aventure. Advienne que pourra ! Mais la couleur qu'il me faudrait porter, si je tenais pour elle dans un tournoi, serait la gorge de pigeon, fugitive. »

Au même moment, Matilda, prête à sortir, descendait l'escalier du Grand-Hôtel, une lettre à la main : « Mon oncle Guido nous écrit qu'il va dans un mois revenir de Londres pour nous chercher. Que ferai-je de mon page ? Plusieurs fois le jour, je crois que je l'aime... J'en doute dès qu'il s'éloigne ; mais dès qu'il revient, il me plaît. »

Enfin, le poète Tof, lui aussi, marchant vers le Grand-Hôtel, coudoyé des passants qu'il voyait à peine, suivait de son œil mi-clos des formes aimées. Il se chantait tout bas :

« Où sont les doux plaisirs, qu'au soir sous la nuit brune
Les Muses me donnaient, alors qu'en liberté
Dessus le vert tapis d'un rivage écarté
Je les menais danser aux rayons de la lune ? »

Or ce fut Tof qui arriva le premier au rendez-vous, et les beaux vers de notre Du Bellay l'avaient sans doute bien attendri puisqu'il parut troublé, lui dont l'ironie et la pitié avaient fait un grand philosophe.

Matilda qui ne le goûtait guère, quoi qu'elle en eût, n'essaya point de ranimer sa verve, mais répondit avec résignation à des : « Il ne pleuvra pas aujourd'hui... Le général X. s'est suicidé... Delmas a-t-il bien chanté?... » Un tel dialogue eût agonisé tout à fait si madame Monti n'était survenue à son tour, toute émue : « Eh bien, Tof, Matilda vous a-t-elle dit que nous avions reçu des nouvelles de Guido? Il traversera Paris à la fin de mars et compte nous remmener vers Florence... »

Mais comme Matilda dissimula sa pensée et que le poète affecta la tranquillité, la pauvre madame Monti se sentit soudain glacée entre sa fille et son gros Tof. Il ne fallut rien moins que l'entrée du page déguisé en bête féroce pour les délivrer de leur gêne et de leur silence :

« — Qui vient avec moi? s'écria-t-il. J'ai ce matin la plus belle automobile de Paris : elle est rapide comme un express et rouge comme un char de muscadin. Nous écraserons vingt personnes! Ah, mais, mon pauvre Tof, il n'y a pas de place pour vous. »

Celui-ci affirma doucement que cela n'avait aucune importance. « Qu'a donc Tof? » demanda Lucien, en s'éloignant avec Matilda. « Il boude, parce que nous partons dans un mois. »

Lucien s'approcha d'elle, en suppliant : « Pas encore, Matilda... Ce n'est pas possible... » Tout à l'heure, il se demandait sincèrement : « Est-ce que je l'aime? » A présent, la réponse était trop certaine.

Pendant ce temps, le bon Tof murmurait à madame Monti : « Nous allons encore nous séparer, mon amie : quelques mois longs et tristes à passer loin de vous. Mais mon affection ne cesse jamais, vous le savez. Je suis inamovible. Allez, ne faites pas languir ces petits... Bah, point de tristesse... » Et le bon Tof sourit, de toutes ses forces.

La mère et la fille montèrent donc seules avec Lucien dans la voiture frémissante, qui tremblait de colère entre ses roues. Lucien fit jouer des rouages, on partit : il était temps. Matilda, nerveuse, serait restée.

C'est qu'elle se repentait d'avoir ainsi parlé de départ à son page, si rudement, sans plus d'apprêts. Elle voyait ses lèvres se serrer, ses mains se crisper sur les poignées de métal, et la voiture filait plus vite, tournait plus court. Matilda pâlit : elle savait Lucien volontaire et violent, elle eut peur.

On croisait maintes voitures, effleurant les unes et les autres, au hasard de la course, et les maisons de la rue Royale s'enfuirent comme des images légères.

Certes Lucien, en ce moment, eût volontiers jeté les Monti, ses ennemies, contre quelque mur solide : il les détestait. Non que l'événement fût imprévu ; il savait bien qu'elles partiraient un jour, mais sans y croire, parce qu'il est dans la nature des hommes de ne pas tenir pour vrai ce qui les contrarie. Et ces deux femmes sournoises étaient là, près de lui, serrées sur la banquette! Matilda pensait sans doute à Florence, à des coquetteries lointaines. Parbleu, elle se marierait, là-bas!

L'automobile gronda, roula, vola vers l'Arc de Triomphe.

Mais se jouerait-on de lui ? Allons donc, il empêcherait bien cette gamine capricieuse de quitter Paris, puisqu'il l'aimait en dépit de tout ! C'était une course à gagner, en avant... Il fallait en un mois la conquérir si bien que l'Italie parût à la chère petite le bout du monde ou les tropiques. Un mois seulement, un mois !

Lucien, grisé d'impatience, de jeunesse et de passion, lança l'automobile comme un fou. Bien qu'à demi suffoquées, madame Monti et Matilda enivrées aussi riaient malgré le vent. Et sans souci de la terreur des bêtes et du courroux des hommes, par les routes et les rues, les villages et les allées, à Neuilly, à Longchamps, à Boulogne, autour des lacs et tout le long des belles avenues, le page conduisit son chariot diabolique, laissant derrière lui tout un cortège de piétons furieux et de chevaux cabrés.

V

Une faute.

Lucien, dès lors, n'eut plus de repos. S'il est vrai qu'on ne s'attache une femme que par les soins qu'on sait lui rendre ; qu'on n'obtient tout son cœur qu'en surveillant minute par minute ses moindres battements ; que mieux vaut obséder qu'être trop discret et bavarder que de se taire ; si l'amour, enfin, est surtout affaire de jardinage et d'horticulture, il faut prévoir que Matilda se donnera toute à son page.

Pendant quinze jours, il fut à lui complaire, à l'amuser, à mourir de tristesse chaque fois que tombait le crépuscule ou que le soir s'achevait. Elle n'eut bientôt plus un doute sur la grande distance qu'il y avait entre elle-même et toutes ces femmes qu'admirent les badauds, car Lucien portait au ciel son esprit et sa beauté : comment ne pas l'en croire ? Il arrangeait les promenades et les soirées, et les plaisirs çà et là : comment séparer ensuite son image d'avec des souvenirs aimables ? Il contait à l'ironique Tof les histoires du temps passé dont le cousin Damet du Val lui apportait chaque jeudi toute une glane, et Tof le jugeait un page de bon goût. Madame Monti appréciait son âme parce qu'ils disputaient ensemble sur les plus nobles sentiments humains. Et plus il aimait Matilda, plus celle-ci le tenait pour un sage.

« — Avouez, lui disait-il, que dans votre Florence vous êtes la millième merveille, et que les voyageurs ne jugent pas leur visite complète tant qu'ils n'ont point vu passer aux Cascine la célèbre Matilda Monti ? Allons, avouez...

— Je veux bien, répondit-elle ; mais vous êtes impertinent parce que vous m'appelez millième. »

« Je veux bien », dit-elle encore le jour que Lucien lui proposa de l'accompagner boulevard Maillot et de demeurer blotti dans la voiture pendant que Matilda rendrait seule visite aux Saint-Vaille,

madame sa mère étant indisposée. Ils partirent de bonne heure, se caressèrent un peu durant le trajet, et Matilda expédia promptement sa visite. Comme elle remontait dans son fiacre, Lucien qui s'y tenait caché lui dit : « Si nous allions nous promener dans le Jardin d'Acclimation ! Il n'y flâne presque personne en ce mois-ci ». Hélas, elle y consentit.

Ce jardin était encore, voilà quelques années, une oasis d'arbres où l'on pouvait ne pas trop s'étonner de voir vivre des animaux. Aujourd'hui que l'on y a construit en tous lieux des boutiques, il nous faut rencontrer l'éléphant parmi des bars, et voir non loin des girafes un panorama. Pourtant, tout enlaidi qu'il soit, tant de nos pauvres sœurs les bêtes y rêvent en silence que c'est un lieu puissamment triste.

On s'y croirait loin de Paris. A deux pas de là, cependant, bruissent maintes potinières et roulent des équipages ; tout près aussi s'ouvre un faubourg bâti sans doute pour les cyclistes du monde entier, tant s'y pressent de restaurants et d'hôtelleries. Mais, entre les grilles du Jardin d'Acclimatation, une société d'animaux choisis est assemblée : ils ne font rien, mangent un peu, pour tuer le temps ; la solitude et l'ennui donnent aux plus mutins cette dignité qu'on gagne en exil : c'est le Coblentz des animaux. Il en vint de tous les points cardinaux, et l'on distingue au fond de ces yeux troubles, en se penchant, le songe d'un soleil plus clair ou la nostalgie des neiges lointaines. Amants et philosophes, fuyez ce lieu ! Vous y prendriez, stoïciens, l'orgueil en pitié ; le chameau vous donnerait des leçons de mépris, sceptiques ; et vous, pauvres amants, vous verriez peut-être deux bêtes frileuses se réchauffer l'une l'autre, et votre tendresse humaine après cela vous paraîtrait bien fade.

Quand Lucien et Matilda furent entrés dans le Jardin, ils s'étonnèrent soudain du silence qu'on y entendait : à peine, au loin, un ou deux abois, mais nul bruit dans les branches encore sans feuilles, ni sur le sol humide où les pas ne résonnaient point. Il avait plu. De très rares promeneurs erraient dans les allées aussi doucement que les cygnes sur le petit lac, et l'on ne devinait un peu de vie que dans la serre où les plantes, sous globe, étouffaient.

Matilda s'aperçut tout à coup qu'elle était seule avec Lucien, comme Eve après sa faute s'aperçut qu'elle était nue. Sa pudeur, dont elle n'avait que faire à Paris, renaissait ici. Et elle songea que Lucien était pour elle, florentine, un barbare, un étranger.

Derrière les grillages qu'elle longeait, des oiseaux de toutes sortes, longs comme Jonathan ou trapus comme John Bull, hirsutes ou coquets, en habit de cour ou de voyage, montés sur pattes de verre ou plantés sur leurs griffes, debout dans des mares ou couvant de petits rochers, des oiseaux de maint plumage lui déplaisaient, ou plutôt, l'inquiétaient. Ces êtres-là se méfient, c'est certain : ils regardent tous de profil, de côté, comme des peintures d'Egypte.

Matilda regarda son page ainsi et lui trouva l'air contraint. C'est

qu'il sentait maintenant quelle sottise ce fut que de la conduire là. Si la capricieuse l'aimait au milieu de l'élégance et du bruit, il était bien sûr que, dans la mélancolie, elle allait réfléchir et se détacher de lui. Petite bête acclimatée aussi, ne penserait-elle pas au pays lumineux d'où on l'avait amenée, lorsque l'y conviaient tant d'autres exilés comme elle, qui la suivaient doucement tout le long de leur prison, espérant du pain? L'autruche, se croyant au désert, courait. Des antilopes voulurent bondir : en deux sauts, elles furent aux grilles. Certains ruminants ne bougèrent même pas. Un aigle tourna la tête. Matilda pleurait presque. « M'aimez-vous? » disait-elle pour parler. « Vous le savez », répondit-il humblement tout bas.

En arrivant au bassin des otaries, ce fut de la détresse : à la fois gracieuses et horribles, celles-ci se jouaient tumultueusement dans l'eau bouleversée, où l'on comprenait mal que tant de monstres pussent évoluer, plonger et replonger. Subitement, une outre de soie noire émergeait en hurlant, se jetait sur les rebords en pierre du bassin, y glissait et retombait ; ou bien elle se poussait sur la terre et faisait peine à voir. Un vieux phoque à moustache blanche tournait désespérément, terrible.

Lucien et Matilda sont sortis presque fâchés, sans s'être pourtant fait un reproche, de ce Jardin de spleen et de lamentations, et toute la tribu des chiens captifs les salua d'une clameur d'adieu plus sauvage que tendre.

Il ne faut pas mener les petites filles impressionnables dans les lieux où l'on souffre, où l'on se plaint, où l'on regrette.

VI

Le jeu des devises.

De toutes les manières de se réconcilier avec Matilda, Lucien choisit la plus agréable : il fit la cour à madame Zetchkine. Outre la beauté de cette dame et les cheveux orangés qu'elle avait, l'occasion aussi tenta notre page, car il rencontra par hasard madame Zetchkine et Matilda chez Cuviller, rue de la Paix. Or, ne point parler en un lieu où l'on mange et où l'on boit, c'est se résoudre à passer pour un être plein d'appétit, mais à peine différent d'un singe. Il ne manque pas d'hommes élégants qui entrent avec une femme chez l'épicier modèle, et là, debout le plus souvent, après s'être fait tailler des sandwiches, les dévorent en silence vis-à-vis l'un de l'autre. Redoutant ce ridicule, Lucien se mit à causer avec vivacité. Mais Matilda, gênée peut-être, ne semblait pas désirer qu'on la complimentât, ni même qu'on l'amusât. Il fallut donc bien offrir à sa compagne des hommages qui eussent été perdus.

Fallait-il vraiment? Certes, et d'abord parce que c'était habile. Ensuite, le moyen de tenir des propos qui ne soient pas galants, rue de la Paix, à cinq heures et demie! Sur ces trottoirs plus doux que

les autres aux souliers vernis, vous marchez, l'œil au guet. A chaque instant, des coupés s'arrêtent dont les portes sont ouvertes par des grooms, et de jolies femmes sortent de leurs boîtes pour entrer qui chez son bijoutier, qui chez le fourreur, qui chez Doucet. D'autres flâneuses s'arrêtent aux étalages afin qu'on voie plus longtemps leur taille et leurs fourrures, d'autres encore attendent sans doute que les messieurs inoccupés s'occupent à leur dire deux mots. Cependant, vous allez, l'imagination pleine de fêtes galantes, et la lumière de cette rue où tout scintille est si fine que vous y trouveriez aimable même une sotte et même un refus.

Madame Zetchkine n'avait rien d'une sotte, ni la laideur, ni le goût de babiller en vain. Elle savait ce qu'elle voulait dire et le disait en un français barbare et savoureux. C'est ainsi qu'elle répondit à Lucien :

« — Monsieur Lorédan, laissez vos révérences un petit peu, et dites-moi quel homme est-ce, M. Gaston Vilain ?

— Je ne puis, madame : il vous intéresse, donc j'en suis jaloux. Je n'en dirai rien.

— Vous devez pourtant. Est-il joueur ?

— Non, puisqu'il triche. A Auteuil, ses poulains sont truqués comme des mécaniques. A la Bourse, ses amis ont bien du mal...

— La Bourse, il dit qu'il ne sait même pas où elle se trouve.

— Le blagueur ! il dirait aussi cela du Palais de Justice.

— Mais il parle gentiment aux femmes. A moi, il décrit mon avenir, dans lequel il ne s'oublie pas.

— J'espère au moins qu'il n'appelle pas ça la bonne aventure.

— Et s'il est sincère, savez-vous ?

— Je sais qu'après neuf heures du matin, nul ne l'est plus.

— Vous allez bientôt mentir, monsieur Lorédan.

— Oui, madame, si vous m'y forcez en fronçant ainsi les sourcils, ce sera bientôt fait.

— Taisez-vous seulement une minute et je vous pardonne. »

Matilda s'était assise et regardait passer les gens d'un air si las, si triste même que madame Zetchkine se pencha vers elle, et lui demanda tout bas : « A quoi souffres-tu, mignonne, en ce moment-ci ?

— Mais à rien. Seulement, sortons d'entre ces boîtes de conserves, veux-tu ? Monsieur Lucien n'en madrigalisera que mieux ensuite. »

Il n'y a que la première allusion qui coûte. Un homme à grande barbe noire marchant non loin d'elle, Matilda ne perdit point l'occasion de confier à Olga Zetchkine qu'elle adorerait un mari un peu respectable, comme ce monsieur-là, qui ne paraîtrait à personne un gamin : elle aurait confiance en lui.

— Bah ! répondit son page, un homme à grande barbe passe-t-il que l'on se dit : la noble tête ! Est-il passé ? les oreilles du crétin se montrent. »

Pour le coup, Matilda voulut bien répondre : « Tandis qu'à propos de vous, par exemple, on entendra chacun crier : Fi ! l'impudent qui n'a pas honte de sortir avec la figure toute nue !

— Bah ! reprit Lucien, il en va de cela ainsi que du reste, et il n'y a point que vous, mesdames, qui changiez de beautés comme de chemise, ou comme de modes, si vous voulez. Celle-ci plaît et celle-là ennuie, voit-on pourquoi ? On est mélancolique et la gaieté revient sans qu'on sache bien à quoi l'une et l'autre tenaient, n'est-ce pas, mademoiselle Matilda ? »

Ils s'arrêtèrent devant un petit magasin dans l'intérieur duquel on ne voyait que meubles anciens surchargés de groupes et de pendules. A l'étalage, entre des colliers d'aigues-marines et plusieurs chaînes précieuses, c'étaient cent brimborions qui reposaient : la pierrerie ancienne des uns luisait à côté d'un doux ivoire, et près d'un encensoir microscopique de discrets émaux avaient été rangés. On nommait cette boutique « le Vieux Paris », mais c'est plutôt « la Vieille Province » qu'il eût fallu dire, pour l'impression que l'on en gardait d'avoir déjà vu tout cela chez nos grand'mères, dans les hôtels vénérables qui bordent le mail ou le canal.

« — Entrons-nous ? dit Olga. Je veux acheter peut-être le petit encensoir, et quand Gaston Vilain et monsieur Lorédan dîneront ensemble chez moi, je le leur prêterai tour à tour. Mais Gaston Vilain est davantage fidèle, car voici déjà que monsieur Lorédan ne regarde plus que toi, Matilda, et ne m'écoute même pas. Il a bien raison. »

Et madame Zetchkine commença de marchander le bibelot, puis une boucle de ceinture, une plaque brillante, des broches, des bagues. Matilda s'assit plus loin à une table dont s'approcha Lucien.

« — J'avais jadis mon page, lui dit-elle, mais aujourd'hui je dois attendre que les autres femmes n'en veuillent plus pour qu'il revienne à moi.

— Et pourquoi donc me fîtes-vous aussi grise mine, quand je vous rencontrai ? Je me suis cru disgracié.

— J'étais triste depuis l'autre jour, vous savez, au Jardin... Je vous gardais rancune, et quelle mine voulez-vous faire lorsqu'on ne sait comment accueillir quelqu'un ? On prend l'air ennuyé, c'est le plus commode.

— Il fallait, Matilda, si j'avais déchiré vos doigts d'un baiser rude ou maladroit, me tendre de nouveau votre main. On cicatrise par un autre baiser la brûlure du premier.

— Je ne suis pas assez bonne.

— Il ne s'agit point là de bonté, mais de plaisir. La plus sage maxime humaine est d'éviter à tout prix les grossiers soucis. Les chagrins sont trop lourds et bons pour des goujats. »

Lucien, tout en parlant, maniait divers objets qui se trouvaient sur la table. A ces derniers mots, sa main errante prit dans une coupe où gisaient de vieux jetons l'un de ceux-ci. Ces jetons, datant peut-

être de la Restauration, montraient des devises inscrites en lettres gothiques sur leur nacre jaunie. Lucien lut machinalement celle qu'il avait en main, et la montra en riant à Matilda : « — Voyez, dit-il.

— *Cueille le jour.* Que signifie cela ?

— Que chaque minute dont la Providence nous accorde le charme est pour qu'on en jouisse ; que les hommes doivent cultiver le bonheur comme un champ fragile, en bons agronomes qu'irritent la vaine ivraie et les papillons noirs ; et qu'enfin nul n'a le droit de laisser ses journées se gâter.

— Mais quand on est fatiguée, pourtant, et si la tristesse vous est venue ?

— Bah ! » Lucien prit encore un jeton dans la coupe et lut ceci : *On va loin depuis qu'on est las.*

« — Vos jetons sont faux, et vous servent trop bien. Ne les faites plus répondre, mon page, et parlez vous-même.

— Eh bien, Matilda, vous savez que dans un stud-book toute phrase caressante paraîtrait exquise, et, sans vanité, ma tendresse devrait vous sembler aussi plus délicate parce que je ne suis qu'un demi-palefrenier, à peine un jockey... Mais je vous aime comme si j'étais un poète. »

Cette fois ce fut à la jeune fille de tirer un nouveau jeton de la coupe enchantée, et le sort voulut que celui-ci portât : *Il dit cela de bouche, mais le cœur n'y touche.*

Le page de protester, de maudire à son tour les devises perfides ! Mais quoi, sa cause était gagnée, après tout, puisque son amie se penchait maintenant un peu vers lui, et le regardait sans rancune, et murmurait : « Taisez-vous, mais taisez-vous donc... » du ton qu'elle eût avoué : « C'est bon, allez, je vous aime aussi... »

Et ce fut bien par simple caprice de joueur en veine que l'heureux Lucien retourna le dernier jeton : *La chose s'en va faite*, y lisait-on.

(A suivre.) MARCEL BOULENGER

Une date de l'Histoire de la Peinture française

Mars 1899

Il ne suffit point que les visiteurs attirés à l'exposition ouverte dans les galeries Durand-Ruel aient attesté par leur empressement et des exclamations son importance. Il ne suffit pas que des quolibets l'aient privée ou pas de la consécration qu'ils confèrent. C'est pour de meilleures raisons qu'il semble qu'aucune personne avertie n'aura pu s'y tromper. Même hésiter à la considérer comme le plus récent événement de l'histoire de la peinture dans ce pays. De la peinture, car, si intéressants, si attrayants qu'apparaissent les efforts des sculpteurs, ce sont les tableaux qui accaparèrent l'attention.

Parmi les exposants il n'en est pas qui soit un tout à fait nouveau venu. Surtout pour les lecteurs de ce recueil, que beaucoup d'entre eux ont orné d'images (1) et qui récemment enfermait le docte traité substantiel que M. Signac consacre au Néo-impressionnisme et à ses origines (2).

Toute une génération d'hommes qui ont un peu moins ou n'ont pas beaucoup plus que trente ans — sauf M. Odilon Redon, mais sa verdeur n'est l'aînée de personne — députait là (3) non plus des promesses, mais les œuvres où aboutit une recherche déjà longue et dont l'effort n'a qu'à persévérer, ce qui ne signifie pas piétiner.

A part un Toulouse-Lautrec, Anquetin qui s'isole, Cottet que les Salons retiennent, Maillol dont l'absence s'explique mal, M. Evenepoel, deux ou trois encore peut-être, aucun ne manque de ceux qui paraissent qualifiés pour toucher aux formules dont l'illustre maturité va vieillir. Aucun de ceux entre lesquels seront les élus de qui l'on doive attendre ces images charmantes où se caractérise la façon qu'à de voir une époque, et la plus jolie part des objets en quoi elle continue le plus sûrement de durer. C'est un spectacle qu'il n'a pas été donné de considérer encore ou qui du moins ait eu jamais une aussi significative ampleur.

(1) Cf. outre les dessins dispersés, les estampes parues en frontispices des n^os de juillet, septembre, octobre, novembre, décembre 1893, et de tous les numéros de 1894, et réunis dans l'*Album de La revue blanche*.

(2) Cf. les articles parus dans les n^os des 1er et 15 mai et 1er juillet 1898, et réunis dans un livret indispensable pour une connaissance même élémentaire de la peinture contemporaine : P. S., *D'Eug. Del. au N. Imp.* (Ed. d. l. *Rev. bl*).

(3) 12, rue Le Pelletier, et 16, rue Laffitte, du 10 mars au 2 avril 1899. (L'entrée libre.)

Des chiffres suffisent mal à limiter ce qu'on appelle une génération. Il faut pouvoir entre ceux qui la composent saisir une cohésion. Ceux-ci ont en commun des haines comme des admirations, c'est à peine s'il est besoin d'y insister une fois de plus.

Rebutés par l'enseignement tel qu'il se pratique à l'Ecole ou dans ses alentours, répugnant à imiter ceux qui avaient la faveur du public, mais avertis et soutenus par d'illustres exemples, les uns comme les autres et pour tant qu'ils diffèrent ont dû faire seul l'apprentissage d'un métier dont, depuis près d'un siècle, on n'enseigne plus nulle part l'essentiel. C'est la méditation, leurs entretiens, leurs tâtonnements, l'élaboration et l'épreuve de beaucoup de théories, ce sont enfin de longues stations dans les musées qui les ont instruits. D'autre part, on sait, sans qu'il soit utile de détailler les divergences, quelle piété tous gardent aux gloires anciennes de la peinture, le choix qu'entre les plus récentes ils ont fait avec ferveur de Delacroix, d'Ingres, du sublime Corot, du grand Daumier, du précurseur Jongkind, quels horizons leur découvrirent les splendeurs de l'art de l'Orient, comment ils honorent leurs aînés, un Renoir, Manet, Degas et Monet, Sisley et Pissarro, le magnifique Cézanne et M. Odilon Redon, Gauguin et Van Gogh, et quelle piété ils gardent à Seurat, mort avant d'être devenu l'un des meilleurs d'entre eux.

Ce n'est donc pas du tout par hasard qu'ils ont choisi une maison où on a le culte des anciens, où ils ont pu apprécier les maîtres du XVIIe et du XVIIIe, Goya, Ingres, Courbet, Corot, Delacroix, où se suspendit l'œuvre de Hok'sai et l'œuvre de Hiroshighé, où a passé l'œuvre entier de Renoir, où se sont vus les plus beaux Degas, où Monet, Sisley, Pissarro, Mme Morisot, Gauguin ont exposé avec le plus d'éclat, où brille encore, après tant d'autres, le plus admirable peut-être des Manet, *la Guitariste aux Cerises*. Quand, leur curiosité et leur admiration en ayant si souvent pris le chemin, ils lui demandèrent l'hospitalité, de par ses traditions et sa courtoisie elle la leur accorda gracieusement.

Mais il y a quelque chose encore qui est autrement significatif et qui même est tout à fait émouvant. C'est qu'entourant de la ferveur du plus pieux respect un maître tel qu'Odilon Redon, sachant ce qu'ils doivent aux avis et à l'exemple du plus grand lithographe de ce temps, outrés qu'il restât, dans son pays du moins, presque à l'écart, ils l'ont hardiment porté comme sur un pavois parmi ses contemporains et ses pairs, à sa place. Leur jeunesse se sentait la force de l'y rétablir. En dépit que l'indifférence de la foule l'eût jusqu'alors laissée vide. En retour il rehausse de son éclat leur exposition. S'est-il paré pour eux? jamais il n'a paru avec plus de force et tant de splendeur.

M. Gustave Moreau, s'étant par une recherche ingénieuse, distingué de ses contemporains, dont on peut dire que l'effort était borné par l'idéal naturaliste, et s'étant affranchi jusqu'à l'audace de peindre sans modèle immédiat et de fournir à l'imagination avec des couleurs une matière où elle pût jouer, même les plus ignorants ne peuvent se

défendre de songer à lui en présence d'Odilon Redon. Mais le louable effort de M. Gustave Moreau, poursuivi avec moins d'intelligence que, plus précisément, de l'esprit, ne s'embarrasserait-il jamais parmi la pauvreté des architectures et des attributs, où se déforme, mais ne s'oublie rien des réalisations connues, qu'il fallait transgresser ; son essor ne s'arrêterait-il pas, habilement, à mi-chemin, privé de l'audace essentielle ; qu'un monde le séparerait encore de ce maître-ci. C'est le don de peindre qui fait la différence, comme il établit la distance qu'il y eut de Delacroix à Chassériau ou d'un Cézanne à M. Bastien-Lepage.

Les noirs désormais fameux de M. Odilon Redon avec les libertés qu'il a su prendre eussent suffi à faire durer sa gloire. Mais il semble qu'il ait voulu les traduire ou, si l'on veut, enseigner quelle couleur était dans leur puissance. Ses pastels n'en sont que comme des variations où le thème initial perd de son austérité et dont ils dispersent en séductions le prestige absolu. Les dessins exposés ont une grandeur émouvante et cette énergie d'éloquence qui ne se boursoufle point. Mais les pastels, les plus délicats ou les plus intenses comme *les Epines* ou l'inoubliable *Mauvais Ange* enchaîné, dont l'aile reployée enténèbre de l'azur et la tête se courbe parmi des poudroiements d'or qui s'éteignent, une orgie miraculeuse à ses pieds, petit cadre que de la couleur a la magie d'illimiter, tous les pastels ils font songer à la grâce et à l'éclat des fleurs dont ils ont la simplicité.

M. Odilon Redon a appris aux jeunes qui l'entourent quelles libertés autorise le don, permis d'approfondir les ressources de leur métier par l'usage de la lithographie. Il a au plus haut point ces dons plastiques primordiaux dont ils ont avant tout le souci et le respect. Voilà qui donne un sens profond à sa présence.

Ces exposants, on pourrait aller jusqu'à dire tous, sont, dans la force du terme, des peintres. C'est-à-dire qu'uniquement occupés d'un art, dont la gloire est, dans ce pays, traditionnelle ; pour quoi quelques-uns sont doués merveilleusement, dont ils savent les ressources ; ils ne tiennent compte de rien de ce qui lui est extérieur, aucun de ce que la foule prétend y apporter pour s'approprier ce qu'elle n'a pas saisi ou pris la peine de comprendre. Mais voyons si, outre leurs dons, qui les apparentent, si vite qu'on les considère, aux plus illustres d'entre leurs devanciers, et les aspirations qu'ils ont en commun, quelque chose de caractéristique ne les distingue pas encore, puisque nous attendons qu'ils transforment, du moins qu'ils renouvellent l'apport de leurs aînés, dont ils ont assez de talent pour évoquer le fonds essentiel. Il faut que cette caractéristique ait tant de généralité qu'elle convienne à tous ceux qui sont là, mais les distingue des autres. Il faut aussi qu'historiquement elle formule une évolution.

Est-ce parce que leurs devanciers auront été presque exclusivement occupés de conquérir une technique nouvelle qui les ramenât

aux sources pures dont ceux de l'Ecole et des Salons avaient détourné et brouillé le cours, et leur permit d'en faire couler à nouveau l'éclat? mais ce n'est pas le souci d'un procédé qui suffira pour grouper nos contemporains. Ceux-là même dont M. Signac nous a persuadés qu'ils ne font que poursuivre l'œuvre entrepris par Delacroix et que les Impressionnistes ont continué, en appliquant de façon si absolue une théorie exclusivement plastique, comme ceux qui, familiarisés avec les anciens et les orientaux, se cherchent eux-mêmes, les uns et les autres, avant tout, se sont affranchis. Un Sérusier qui l'annonce non sans gravité, K.-X. Roussel, comme Maurice Denis, mais surtout Bonnard et Vuillard, qui apportent la plus pure nouveauté et nous enchantent, vont nous dire de quoi.

Renonçant à poursuivre hors de leurs tableaux, on ne saurait dire quelle vaine ressemblance — quand il ne s'agit pas d'un phénomène naturel ou d'une industrie, elle cesse d'être intelligible; s'étant proposé d'abord, voire avec succès, une imitation immédiate qui ne les satisfaisait point et où un Vinci peut-être eût renoncé, s'il eût connu la photographie; avertis en outre par les conceptions plus conformes aux hypothèses scientifiques récentes, que des écrivains ont popularisées, ils font évanouir le fantôme de la nature. Mais c'est pour ramener à eux-mêmes, c'est-à-dire à leurs dons qu'ils éprouvent et approfondissent, à leur goût qu'ils assurent, à eux-mêmes, la seule origine comme la norme unique des objets d'art qu'ils réalisent.

De ce point de vue, tous les raffinements de technique prennent une importance considérable. Voici la poursuite d'une matière rare et durable, avant tout d'harmonies séduisantes, de rapports exquis, d'arabesques plaisantes, de combinaisons et de ragoûts délectables, débarrassée de toute contrainte qui lui soit extérieure. Cependant, au contraire de ce qu'on se plaît à dire encore, de tous les tableaux qui se peuvent voir, ceux-ci sont les plus intelligibles. Par un retour qui n'a rien d'inattendu, cette façon, on peut la dire nouvelle, de peindre, demeure essentiellement subjective, si objectives qu'en apparaissent les productions. Ou, pour parler autrement, ces peintres qui se travaillent surtout pour aboutir à des résultats matériels, demeurent entre tous, les plus personnels, par l'objet même qu'ils se sont proposés.

Ces généralités, éminemment superflues, mais en quoi il est le plus décent peut-être de faire durer l'absolu du plaisir qui se passe de commentaires et demeure hors de toute atteinte, une telle exposition méritait qu'une fois de plus on les examinât à propos d'elle. Au surplus assez de charme et de séductions lui permettent d'en supporter aisément la sécheresse.

Voyons encore cependant, fût-ce sans y insister, par quelles qualités chacun des exposants se recommande particulièrement et, pour revoir rapidement les objets, prenez le catalogue, en tête duquel le

dévoué secrétaire de l'entreprise, M. André Mellerio, inscrit une claire et substantielle préface.

M. Alexandre-M. Charpentier n'est représenté par aucune œuvre importante. Mais son petit groupe en plâtre comme ses esquisses, ses bustes, médailles et médaillons témoignent de la plus aimable souplesse de métier et d'un goût charmant.

L'envoi plus complet de M. Georges Minne a de quoi retenir l'attention, voire l'admiration. Les attitudes où il étire et roidit ses personnages, la netteté des plans comme des artêtes où il insiste, la poursuite de formes qui s'enlacent ou se cassent, souplesses ardentes, maigreurs douloureuses, figurent des variations passionnées du corps, qui ne s'oublient point.

M. Georges Lacombe avait montré déjà sa *Marie-Madeleine*, mais jamais un aussi somptueux bloc de bois, des formes si pleines, une masse aussi majestueuse, un tout si complet et satisfaisant que son *Christ*.

Le panneau de bois que M. Emile Bernard creuse et teinte avec la plus heureuse ingéniosité, fait regretter qu'il soit devenu si difficile de jouir de son œuvre et d'apprécier un mérite dont sa tenture ne donne qu'une bien faible idée.

L'agrément des enluminures de M. Charles Filiger n'est pas pour nuire à une vigueur singulière où il excelle.

M. Antoine de la Rochefoucauld s'inspire d'interprétations faites en Extrême-Orient des épisodes chrétiens.

M. Henri Roussel-Masure témoigne qu'il a mis à profit consciencieusement l'enseignement de quelques maîtres paysagistes et de certains qui ne sont pas des maîtres : il apporte dans ses applications beaucoup de variété.

Il semble que M. Georges d'Espagnat perde un peu, à trop vouloir séduire, des qualités plus profondes dont il avait fait preuve.

Dans un portrait d'une grande fermeté d'exécution, dont tous les éléments sont agréables, même savoureux, et aussi, quand, résolument, il emprunte pour une nature morte des motifs célèbres de Cézanne, M. George Daniel-Monfreid exprime une gravité et un mérite sérieux qui sont on ne peut plus sympathiques.

M. Signac a réussi à justifier victorieusement la technique de la division que les néo-impressionnistes ont le courage de pousser à bout. Il a établi qu'elle ne saurait gêner aucun talent, l'exposition qu'il fait avec ses amis ne le démontre pas moins victorieusement. L'éclat de gaieté dont vibre la salle où s'irisent leurs œuvres, voilà une démonstration qui ruisselle de clarté.

Les tableaux de M. Signac où joue la transparence éclairée des eaux, où voguent les nuages dans les ciels ardents, éteints, font la joie des murs. Les notations à l'aquarelle se rehaussent de cet attrait aigu qu'ont les œuvres burinées, ont l'agrément de gravures, dont cependant aucune sécheresse n'altèrerait la grâce des lavis. La lumière qui

dore ses *Mont Saint-Michel* fait vibrer tout le divin éclat du soleil. Ses *Ports de Marseille* chantent une splendeur orientale.

Les paysages que Henri-Edmond Cross condense avec énergie ont une rare saveur, et les masses dont il divise l'ardeur recomposent et font vibrer comme de très beaux blocs de couleur pure. Peut-être que ces cygnes qui jouent sur un bord charmant, sont le morceau le plus agréable, le mieux enveloppé de sa remarquable exposition.

La technique où a recours M. Théo van Rysselberghe empêchera sans doute que jamais son talent qui se plaît surtout à des images gracieuses, s'affadisse. Son portrait du peintre Signac où il fait vibrer l'intensité des bleus jusqu'à créer comme une manière noire vibrante du néo-impressionnisme fait contraste et fort heureusement avec les délicatesses où il se joue dans un portrait de femme, voisin.

M. Luce sait varier non sans bonheur l'abondance de ses dons et apporte dans l'application de la technique commune une nouveauté, une âpreté réjouissante, très reconnaissables.

Encore qu'il soit moins doué M. Hippolyte Petitjean n'est pas sans mérite.

Quant aux dessins de M. Charles Angrand, ils sont proprement admirables. On ne saurait citer rien qui mérite plus le respect et commande l'admiration plus que le travail qui a, patiemment, passionnément composé ces silhouettes et ces masses, où s'enveloppe et se répand une infinie tendresse et que rehausse la plus pure gravité. Il pulvérise jusqu'à en faire évanouir les contours dans l'atmosphère où il les mêle, des formes d'une grâce impalpable.

Tous ceux qui savent quelle campagne admirable — même du point de vue plastique — a accaparé M. H.-G. Ibels se consoleront qu'il n'ait à montrer que les jolies marines que la Bretagne lui inspira cet été.

Les qualités comme le mérite de M. Hermann-Paul s'affirment singulièrement. C'est surtout quand il laisse aller la verve de sa bonne humeur et ne ménage pas la satire, mais une satire qui loin d'être littéraire, garde toujours beaucoup de saveur plastique, qu'il est le plus et le plus heureusement lui-même. On pourrait citer comme modèle cette aquarelle *Le Monsieur qui fait construire* et dont l'agréable clarté faite d'éléments jolis force le rire par l'agencement des traits comiques.

Il est déplorable qu'aient manqué les belles tapisseries de M. Paul Ranson — les cartons pleins d'espoir n'en sauraient tenir lieu. — Ce n'est pas que, dans ses pastels, il n'ait su ployer ses dons remarquables de décorateur à composer de très agréables tableaux d'intérieur.

Dans une manière noire nouvelle que des essais antérieurs eussent permis de prévoir, M. J. Rippl-Ronaï demeure l'artiste singulier, peureux d'user de tous ses dons, défiant de la grâce qui lui est naturelle, et qui, même quand il accumule les difficultés et s'abrite le plus fort contre la banalité des admirations, reste intéressant.

L'envoi de M. Sérusier a beaucoup d'importance. Ses *Bretonnes*

sous l'arbre en fleurs et davantage son site breton sont mieux qu'agréables, tout à fait jolis. Mais ce sont surtout les fragments qu'il a montrés d'une décoration considérable qui retiennent l'attention. L'âpreté des harmonies où leur aspect se maintient résolument force d'abord l'attention et puis le respect et l'admiration. Il est nécessaire, agréable de songer quelle sérénité leurs accords graves que soutient l'ampleur de la composition, ces panneaux dispenseront dans la maison où ils sont destinés.

M. Albert André a une élégance native et une séduction qui ne peuvent manquer d'assurer son succès. Non seulement il est sûr de plaire, mais il se recommande par la souplesse, la variété, l'abondance des dons qu'il sait renouveler avec une facilité digne qu'on la distingue. Sa *Femme à la promenade* est un fort aimable morceau de peinture et le *Square en été*, savoureux. Il ne manque plus à M. Albert André que d'affirmer avec plus d'énergie sa personnalité pour que, ne devant plus rien à personne, elle fasse triompher la grâce qu'elle a en partage.

M. Maurice Denis est un des premiers que la réputation ait consacrés. Il passe maître dans un art délicat d'imagerie délicieuse dont il a trouvé en lui-même les éléments complexes. Cependant des méditations sérieuses et les stations qu'on voit bien qu'il a faites dans les musées et les monuments de l'Italie ont singulièrement élargi, épuré son art, en ont généralisé la portée. C'est affaire de goût individuel que de préférer aux grandes toiles où voisinent les éclats des couleurs pures, les tableaux où ils s'amortissent jusqu'à nuancer les plus sourdes harmonies, tel ce *Verger* qu'intelligemment il dit *monotone;* aux compositions plus vastes dont l'ampleur n'est pas sans sonorité, ces images charmantes dont le cercle se restreint à une plus tendre intimité et où ceux qui l'admirent depuis longtemps, retrouvent accusées et plus sévèrement éprouvées, ces qualités exquises qui les ont ravis le premier jour.

Il faut faire à M. Vallotton une place à part. On savait — pour ne parler cette fois que du peintre — que des intentions intéressantes l'entraînaient dont il n'était pas aisé de pénétrer la signification, la direction : cette fois il nous a prouvé qu'il en était maître, qu'il les dominait. C'est avec une aisance inaccoutumée qu'il s'exprime à présent et qui ne va pas tarder à s'égaler à sa maîtrise de graveur. Mais toujours c'est par les mêmes dons qu'il étonne. Une âpreté de hardiesse qui va jusqu'au bout du chemin qu'elle s'est proposé. La fermeté d'une décision que rien n'arrête. Un amour si entêté, si minutieusement passionné de son art qu'il faut absolument qu'il aboutisse à des résultats superbes, par une force comme mathématique. Une ardeur que la sauvagerie n'effarouche point. Le raffinement de la plus tendre sensibilité. Une intensité sensuelle qui, même exaspérée, s'exprime chastement.

Il n'est pas de séductions que K.-X. Roussel ignore. Dommage qu'il n'ait envoyé que trois pastels. Il ne donne pas, entre des expositions

beaucoup plus importantes, toute la mesure de son mérite qui est de premier ordre. Cependant il ne pouvait rien envoyer qui fût plus délicieux, qui fût aussi exquis.

Tant par l'importance et la variété de leurs envois que par la maîtrise où éclate le génie, propre à chacun, les expositions de MM. P. Bonnard et Edouard Vuillard sont hors de pair. C'est le rare et c'est l'exquis. C'est l'inimitable.

On ne saurait rien imaginer qui se puisse comparer à la subtilité du charme, au raffinement de la séduction que M. Vuillard fait jouer dans ses tableaux et qui chantent.

Si c'est à la couleur qu'on est plus sensible, ce sera par la palette qu'il crée et dont la souplesse fera vibrer à l'infini toutes les harmonies possibles qu'on sera conquis. Ou bien par la virtuosité avec quoi il subordonne les figures à l'ensemble, et, comme à dessein, en efface le mouvement au profit de l'éclatante confusion où se mêlent les objets. Leur somptuosité, caressée amoureusement, les absorbe, un peu comme fait le prépondérant orchestre actuel. de la voix.

Rien peut-il exprimer mieux le secret profond, le prestige subtil de son art que cette magie qu'il sait de ne devoir les plus somptueux accords, les harmonies les plus complexes, la splendeur inouïe des ressources de sa palette, ou, d'un mot, mais qui est ambigu et dangereux, sa richesse, qu'aux éléments les plus communément méprisés, aux timbres que lui fournissent, en leur variété, les matières réputées les plus pauvres. Mystère renouvelé d'un Watteau ou d'un Chardin mais renouvelé absolument et qui signifie le prestige même de la couleur.

Peut-être que M. Bonnard, dont la séduction est moins caressante, garde une plus rare âpreté d'invention et qu'il demeure plus capable de conquérir l'admiration et de la forcer qu'il ne prend la peine de persuader ou de plaire. Mais son mérite éclate invinciblement. En maître il absorbe toute la lumière ambiante : à son gré il la raréfie, l'éteint jusqu'aux plus exquises délicatesses de ce *Crépuscule* ou au prodige assourdi de cet *Intérieur*; à son gré encore il en emplit le *Paysage normand* qui rayonne ou la fait jaillir, blonde, inondante, des draps où elle joue avec un superbe corps de femme qui s'abandonne.

Mais que dire des formes qu'il invente et à quoi il n'accorde aucune réalité hors de son imagination : c'est de sa fantaisie qu'il attend qu'elle les anime, oublieux de tous souvenirs de contours écrits jusqu'au pouvoir d'en créer. Importe-t-il qu'on les saisisse d'abord, importe-t-il même qu'on s'en moque, puisque c'est lui qui prétend les imposer ? La liberté de son indépendance ne peut manquer d'y parvenir, puisqu'elle l'ose entreprendre, toute œuvre n'étant que l'issue de la lutte d'une volonté aux prises avec l'univers ou le triomphe que remporte sur soi-même qui tente de s'exprimer.

Nous pouvons attendre de lui qu'après quelques autres il modifie la vision de ses contemporains. Exemple dont on pourra conclure

une fois de plus que ce dessein, avec quoi chacun prétend mesurer les œuvres plastiques, n'est qu'un état de l'opinion, créé par ceux à qui elle obéit et qui n'est ni plus ni moins éternel, ni plus ni moins méprisable que les autres.

Ayant rendu hommage à des œuvres dont il faut avant tout saluer la maîtrise, on ne saurait plus nommer après elles que M. Valtat. Son rude mais déjà magnifique instinct de peintre, emplit assez de toiles de sa verve luxuriante pour qu'on garde un souvenir charmé de sa force comme des délicatesses où il se plaît.

Parce que l'heure qu'il fallait attendre est venue, les noms de quelques hommes dont les œuvres ici brillent vont rendre cette sonorité où se reconnaîtra l'effort de tant de bouches qui les vont marteler. Or, même quand ils auront usé la surprise au creux des oreilles, rien ne se sera perdu ni rien créé de nouveau. Les millésimes n'ont pas tant d'efficace. Leur prestige est illusoire. La tendresse de ceux qui ne se comptaient hier qu'un tout petit nombre à chérir leurs contemporains concentrait la vertu des plus fervents comme des plus futiles hommages à venir. Seulement la renommée commence d'en répartir l'essence qu'il n'est peut-être pas de gloire qui ne volatilise.

THADÉE NATANSON

Les Grammairiens et la Déformation

NOTES SUR LE MAUVAIS LANGAGE

Au cours d'une étude parue ici même, l'*Esthétique de la Langue française*, il fut question d'un livre au titre séduisant où M. Deschanel examinait les signes, selon lui, de corruption que présente à l'heure actuelle notre langage. Pour blâmer ce qu'il appelle la déformation et qu'il serait plus scientifique de nommer la transformation des mots, M. Deschanel semblait se placer uniquement au point de vue de l'usage et de la correction académique.

C'est aussi ce qui a guidé le colligeur de l'*Almanach Hachette* pour la présente année 1899. Ce modeste et anonyme défenseur du beau langage a recueilli environ trois cents fautes (à ce qu'il écrit) de français, et il les a redressées courageusement. Il ne donne pas d'explications ; il enjoint. C'est un *Dites, Ne dites pas* dans toute la sécheresse brutale de ces sortes de manuels et intitulé avec fermeté : *Si nous parlions français?* Il fallait peut-être plus de modération, car l'opinion de Malherbe sur l'excellence du parler de la place Maubert a toujours sa valeur, et il y a un usage obscur qui souvent sera l'usage universel, demain. Vaugelas dit innocemment : « Dans les doutes de la Langue, il vaut mieux pour l'ordinaire consulter les femmes et ceux qui n'ont point étudié que ceux qui sont bien sçavans en la Langue Grecque et en la Latine. » Et Vaugelas, vraiment, ne trompe jamais (1).

Trois cents déformations populaires; voilà un répertoire curieux et qui va peut-être nous permettre de reconnaître quelques-unes des tendances auxquelles obéissent les déformateurs. Il est très certain que les lois qui ont présidé à la naissance du français continuent de guider sa vie et que l'*Almanach Hachette* lui-même est impuissant à modifier le gosier d'une race. Nous disons *statue* par politesse et par peur, pour ne pas contrarier nos maîtres et pour ne pas déchoir dans l'estime de nos contemporains. Mais, dès que la politesse ou la peur n'ont plus de prise sur nous, nous disons *estatue* avec délices. C'est pourquoi je voudrais passer en revue presque toutes ces trois cents déformations et me rendre compte si, dans tous les cas, le déformateur est bien du côté que croit M. Deschanel, avec tout le monde et avec le précieux Anonyme.

(1) Vaugelas, avec qui M Sarcey a la gloire de se rencontrer quand il écrit que le français que tout le monde parle est presque toujours le *bon français*. Dans ses deux petites querelles récentes sur la légitimité des locutions : *je suis allé au théâtre* et *je pars en voyage*, il a eu plusieurs fois raison contre les raisons des grammairiens.

Il ne s'agit pas de contester l'usage (l'usage est comme l'âme et la vie des mots, dit Vaugelas) ni de donner de pernicieux conseils : l'Anonyme a toujours raison; il s'agit seulement de montrer que la déformation est beaucoup moins capricieuse que ne le croient les professeurs d'orthographe.

Estatue. — Aucun mot français véritable, c'est-à-dire d'origine populaire, ne commence par *st*, *sc*, *sp*, non plus que par deux consonnes quelconques, à l'exception des liquides *l*, *r* précédées de *b*, *c*, *g*, *p*, etc. Pour *st* en particulier, tous les mots de cette sorte venus de l'italien ont pris la forme initiale *est*, à l'exception de *stance*, *stuc* et *stylet*, qui ne descendirent jamais, ou descendirent trop tard, à l'usage populaire :

Stoccata	Estocade
Saffeta	Estafette
Staffiere	Estafier
Staffilata	Estafilade
Stampa	Estampe
Strada	Estrade (route, batteur d'estrade)
Strato	Estrade (plancher)
Stramazzone	Estramaçon
Steccata	Estacade
Stroppiare	Estropier

Ces mots ne sont pas de formation populaire originale; ils ont seulement été remaniés par le peuple à mesure qu'ils arrivaient à sa portée. La vraie formation populaire se trouve dans les mots de cette sorte venus anciennement du latin : *esturgeon*, de *sturionem; estragon*, *draconem; étape* (autrefois *estaple*), de *stapula*, flamand *stapel; étain* (autrefois *estain*), de *stannum* ou *stagnum*. Dès le ve siècle, on relève dans les inscriptions de la Gaule : *iscala*, *ispiritus*, *ispes*, *ischola*, *istudium*, etc. (1).

Celui qui dit : des *estampes* et des *estatues* parle-t-il plus mal, en théorie, que celui qui dirait : des *stampes* et des *statues?*

Fanferluche. Palfernier. Pimpernelle. Sersifis. — Le trait commun aux trois premiers de ces mots populaires, c'est la transposition de l'*r* et de l'*e*, *re* devenu *er*. C'est le contre-courant de la tendance normale, qui est le changement de *er* en *re*. *Berbis*, latin *berbicem*, a donné *brebis; beryllare* a donné *briller*. *Fanfreluche* vient de l'italien *fanfalucca; palefrenier*, de *paraveredus; pimprenelle*, de *pimpinella*. Ils devraient donc être : *fanfeluche*, *palefredier* et *pimpenelle;* les trois formes correctes sont des corruptions.

Quant à *sersifis* pour *salsifis*, l'original étant l'italien *sassefrica*, le mot le plus déformé est évidemment celui qui a passé dans la langue générale. *Sersifis* n'est pas plus irrégulier que *breuvage*, de

(1) Le Blant, *Epigraphie*.

biberaticum, ou *frange*, de *fimbria*. *Salsifis* est sans doute plus récent que *sersifis;* on y trouve, comme dans les mots suivants, *l* remplaçant *r*.

Angola. Colidor. Flanquette. — Ainsi l'italien *garbo* a donné *garbe*, encore employé par Ronsard, lequel est devenu *galbe;* ainsi *bureter* est devenu *buleter*, puis *bluter;* ainsi *carandrion*, *calandre;* *peregrinus*, *pèlerin;* etc.

Angola est la déformation naturelle de *Angora*. Tout le monde connaît le titre du petit roman écrit au dernier siècle, *Angola*, *histoire indienne*.

Nentille. Esquilancie. — Ainsi *liveau*. latin *libella*, est devenu *niveau;* ainsi *colucula* a donné *quenouille*; ainsi *marle* de *margula*, *pesle*, de *pessula*, *posterle*, de *posterula* sont devenus *marne*, *pène*, *poterne*.

Dans *esquilancie*, c'est le changement contraire : *n* est devenu *l*. Rien de plus raisonnable ; en effet :

Orphaninus	Orphelin
Quaternoniem	Carillon
Bononia	Bologne
Intranea	Entrailles

L'ancien français *fanot* est devenu *falot*.

Cangrène. Franchipane. Reine-Glaude. Cintième. — Ce sont des changements :

1° de *g* en *c*. En beaucoup de mots d'origine commune aux trois langues, le *g* de l'italien et de l'espagnol est représenté en français par un *c*. *Crier : gritar, gridare; crèche*, ital. *greppia*. Le *g* et le *z* italiens deviennent souvent *c* en français : *gabineto*, cabinet; *zagrin* (vénitien), chagrin. Cela se rencontre également au passage du latin au français : *mergus*, marcotte, anciennement *margotte*. Il y a un exemple de *g* latin devenu *ch : pergamenum*, parchemin.

2° de *c* en *g*. C'est le changement normal :

Aquila	Aigle
Ciconia	Cigogne
Cicala	Cigale
Cicuta	Ciguë

Nodier signale la prononciation *Glaude;* tous les dictionnaires, à *second*, indiquent que le mot et ses dérivés se disent *segond; secret* a eu la même tendance.

3° du *c* dur ou *q* en *t*. Il y a des exemples du contraire : *craindre* vient de *temere;* carquois était jadis *tarquois* venu du grec de Byzance, ταρκάσιον (turc, *turkash*). Le *t* pour le *c* dur se trouve en latin, *quinque*, *quintus*, ce qui correspond à la déformation française; *taberna* et *caverna; torquere*, *tortura;* l'italien *busto* a donné

buste et *busc*. En français, on peut noter *tabatière* pour *tabaquière;* peut-être *abricotier* pour *abricoquier* (abricot, venu du portugais *albricoque*). *Cintième* est, en somme, une forme analogique calquée sur *septième*, *huitième*, *centième*.

Sesque. Prétexe. Esquis. — L'*x* latin se change volontiers en *sc*, *sq*, au lieu de *s* et *ss*. *Lâcher*, de *laxare*, est dans la *Chanson de Roland* sous la forme *lasquer*; *myxa* a donné *mesche*, devenu *mèche*.

Prétexte, que le peuple dit *prétèxe*, deviendra peut-être *prétesque* ou *prétesse*. La forme actuelle est particulièrement hostile.

Rien de plus normal que *esquis :*

Exagium	Essai	*Examen*	Essaim
Excorrigata	Escourgée	*Axiculum*	Essieu
Excussa	Escousse	*Exaurare*	Essorer

Vermichelle. — Exemple d'une forme orale qui s'est transmise intacte, concurremment avec une forme écrite. En effet, l'original italien s'écrit *vermicelli* et se prononce *vermichelle* (ou *tchelle*).

Castrole. — Ce mot, en effet très vulgaire, indigna M. Deschanel. Il se plaint que *cassole* ait déjà été déformé en *casserole*, quoique *cassole* n'ait jamais existé, que *cassolette* vienne de l'italien, et que *casserole* soit un dérivé direct de *casse*, poêlon. Il y a en français un diminutif en *role;* exemples :

Ligne	*Lignerole*	(Ficelle)
Mouche	*Moucherolle*	(Oiseau)
Museau	*Muserolle*	(Partie de la bride)
Roux	*Rousserolle*	(Fauvette)
Fève	*Fèverole*	
Flamme	*Flammerolle*	
Feu	*Furolles*	(Feux-follets)
Fusée	*Fusarolle*	(Terme d'architecture)
	Fuserolle	(Terme de tissage)
Bande	*Banderole*	
Barque	*Barquerolle*	(Petit bateau, coffre, pâtisserie)
Bout	*Bouterolle*	(Terme de serrurerie)

A cela on ajoute sans surprise aucune :

Casse *Casserole* (1)

Castrole n'est pas plus mystérieux. Phonétiquement, *casserole* équivaut à *cas'role*. Or, une dentale s'intercale normalement entre *s* et *r* au passage du latin en français; c'est ainsi que se sont formés, par l'adjonction d'un *t* ou d'un *d*, nombre de mots français qui, dans l'original latin, n'ont aucune dentale :

(1) Quant à savoir pourquoi de ces mots les uns ont un *l* et les autres deux, c'est le secret des grammairiens.

Croistre / Croître	*Crescere*	*Estre* / Etre	*Essere*
Ancestre / Ancêtre	*Antecesor, ancessor*	*Cousdre* / Coudre	*Consuere*

Le latin faisait ces intercalations de dentales. Brachet cite : *tonstrix* pour *tonsorix* et même *Istraël* pour *Israël*. Il ajoute, ce qui me dispense d'un plus long commentaire : « Le peuple, toujours fidèle à l'instinct, continue cette transformation euphonique et dit *castrole* pour *casserole*. »

Eléxir Gérofle. Géroflée. Gengembre. Gigier. — Déformation de déformations, ces mots ne doivent pas inspirer une horreur sans mélange. *Elixir* est une adaptation de l'arabe *al-aksir*, quintessence; *gingembre*, anciennement *gingibre*, puis *gingimbre*, vient de *zinziber; girofle* représente le gréco-latin *caryophillum*, d'abord *chériofle*, puis *gériofle; gésier*, qui est le latin *gigerium*, est plus anormal que *gigier*, et ne l'est pas moins que *gisier* et *jugier*, formes que donne encore l'abrégé de Richelet de 1761.

Chaircutier. — Cette manière de dire, qui a précédé la manière actuelle, et qui est celle que J.-J. Rousseau emploie, est elle-même une déformation de *chaircuitier*, marchand de *chair cuite*. Le mot aujourd'hui en usage est assez récent, et récent aussi le verbe *charcuter*, qui n'a pu être fait qu'à un moment où ses éléments n'avaient plus de sens direct.

Crusocale. Poturon. — Tous les traités vous diront que *y* se transforme naturellement en *u;* le bas latin écrit *bursa* et *byrsa*, *crypta* et *crupta*. Mais nous n'avons plus à différencier *i* et *y*, et il suffira de noter que *i* latin, lui aussi, s'est changé jadis très volontiers en *u* :

affiblare	affubler	*casibula* / *casib'la*	chasuble
fimarium	fumier		
piperata	purée	*zizuphum*	jujube

Ce dernier mot est à lui tout seul la justification des deux monstres modernes.

Lévier. — *Evier* rappelle le lointain moment de la langue où *aqua* était devenu *eve*. Dunn, dans son *Glossaire canadien*, cite la forme agglutinée *lévier* (pour l'évier) comme champenoise; au Canada, on dit aussi *lavier* et même *lavoir*. L'agglutination de l'article s'est faite sous l'influence de ce dernier mot. Cette corruption curieuse est aujourd'hui répandue à Paris, où le peuple dit *le lévier*. Elle est, on le sait, tout à fait dans les habitudes de la langue.

Pariure. — Excellent mot qui a plusieurs analogues dans la langue. *Pariure*, pour *pari*, est tout aussi légitime que *parure* ou que le vieux français *parleure*, malheureusement perdu sans compensation.

Il y a cinq ou six cents mots en *ure* dans le dictionnaire; de quel droit les grammairiens veulent-ils condamner *pariure* quand ils respectent *reliure*, *sciure*, *pliure* et même *chiure* de mouche?

Mairerie. Seigneurerie. Chrétienneté. — Ne dites pas... Sans doute, mais si nous disions : *sucrie*, *trésorie*, *verrie*, *serrurie*, que diraient les grammairiens? Là encore le peuple a raison; le suffixe est bien *rie* et non *ie : toile-rie*, *tapisse-rie*, *tanne-rie*, *poudre-rie*, *maire-rie* (1).

Il y a des mots en *té* de deux sortes : ceux qui viennent directement du latin *fierté*, de *feritatem*, *chrétienté*, de *christianitatem;* et ceux où *t* est précédé d'un *e* et qui semblent des formations analogiques, postérieures, au moyen de l'adjectif féminin. Sauf exceptions, puisque *puritatem* a donné *pureté ; chrétienneté* n'est pas plus extraordinaire, mais il est inutile.

Nage. Consulte. Purge. — *Nage*, pour *natation; consulte*, pour *consultation; purge*, pour *purgation :* il suffit d'écrire ces mots successivement pour rejeter les mauvais, — ceux qui sont en usage. Ce sont des substantifs verbaux, comme il y en a des milliers en français. *Purge* est d'ailleurs resté comme terme de droit et *nage* dans une locution.

Se revenger. Rancuneux. Enchanteuse. Corrompeur. — Pour n'être pas admis par les arbitres, ces mots n'en sont pas moins de bonnes formes françaises.

Venger appelle *revenger*.

Rancuneux fait penser à la querelle du XVIIe siècle sur *matineux* et *matinier*, à propos du sonnet de la « Belle Matineuse ».

Enchanteuse, qui était inévitable, n'est pas déplaisant. Quant à la logique des féminins attribués aux mots en *eur*, il suffit de citer *cantatrice*, *enchanteresse* et *chanteuse* pour montrer que, dans cet ordre de finales, la langue se permet toutes ses fantaisies.

Corrompeur, rapproché de *corrompu*, est très logique.

Regaillardir. — Au lieu de la forme usitée *ragaillardir*. Il y a *rebouter* et *rabouter; radoter* fut d'abord *redoter*.

Cambuis. — Le vieux français dit *cambois*. Si *buis* et *bois* sont deux modifications parallèles de *buxum* ou *buscum*, *cambuis* est la seule forme acceptable. Mais les Normands disent *du bouis; cambouis* est dialectal.

Comparition. — Etant donnés *apparitio* et *comparitio*, il eût été sage de ne pas faire de l'un *apparition* et de l'autre *comparution*. Mais ce dernier mot et *parution*, tout court, que l'on commence à rencon-

(1) Ou du moins il est devenu *rie*, la finale *ie* s'ajoutant toujours à l'infinitif du verbe.

trer (*parution* d'un livre) prouvent du moins qu'il n'est pas nécessaire d'être du bas peuple pour changer les *i* en *u*. *Parution* est le *poturon* des grammairiens.

Contrevention. — Ne se dit pas. Sans doute, mais dirons-nous : *contrabande*, *contracarrer*, *contradire?*

Coutumace. — Ecrit ainsi le mot est un peu moins mauvais; il rentre dans la logique de la vieille langue, au moins pour sa première syllabe :

Constare	Coûter
Consuetudinem	Coutume
Conventum	Couvent

Dinde. Nacre — Il est convenu que le premier est exclusivement féminin. Mais comme *dinde* est l'abrégé de *coq d'Inde* aussi bien que de *poule d'Inde*, la décision des grammairiens est peu hardie. Il est vrai qu'il y a *dindon*, mais seulement dans les basses-cours. *Dinde* est un exemple, peut-être unique, de la préposition *de* s'agglutinant avec un substantif pour former un autre substantif (1).

Le peuple dit du *nacre;* ce mot qui semble venir du persan *nakar* est entré en français par l'intermédiaire de l'espagnol, où il est masculin, *nacar*.

e devenant i. — Une des tendances de l'*e* long latin est de se transformer en *i*. Déjà, aux temps mérovingiens, on écrivait *ecclisia*, *mercidem*, *possedire*, *permanire;* au passage du latin en français, ce fait se retrouve constamment : *cire* (*cera*), *fleurir* (*florere*), *raisin* (*racemus*). Il se perpétue et le peuple dit *fainiant*, *moriginer*, *pipie*, *récipissé*, *résida*, *sibile*, *batiau*, *siau*. Ce dernier mot n'est pas plus étonnant que *fabliau*, jadis *fableau*.

Pomme d'orange. Jardin des Olives. — Les fruits dont les arbres sont inconnus portent le même nom que cet arbre. Dans le nord de la France, il n'y avait jadis qu'un mot pour dire *orange* et *oranger*, *olive* et *olivier*, et ce mot était celui qui est demeuré pour désigner le fruit. Pomme d'orange, fleur d'orange, plantation de café, jardin des Olives : toutes ces expressions sont fort logiques. Nous disons de même et sans être blâmés par les grammairiens : noix de coco, noix de kola, fleur de cassis, clou de girofle, etc. Mais il est plus facile de blâmer que d'expliquer et de comprendre.

Bivouaquer. — Bivac, de l'allemand *beiwache*, étant devenu *bivouac*, il est fâcheux que *bivaquer* ait été arrêté en chemin par la fantaisie des arbitres.

(1) Du moins dans la période moderne de la langue.

Airé. — Bien meilleur que *aéré*. Il faudrait oser s'en servir.

Laideronne. — Par ce féminin, le peuple achève de faire vivre le mot *laideron*,

Fortuné. — *Fortuné* prend le sens de *riche;* il suit l'évolution de *fortune*, et les grammairiens n'y peuvent rien. C'est un barbarisme, disait Nodier en 1828, mais les mots qui veulent vivre sont tenaces.

Incarnat, que les dictionnaires définissent : « entre rose et rouge », ne contenait pour Voltaire que l'idée de *carnation :* « Votre peau, dit Cunégonde à Candide, est encore plus blanche et d'un incarnat plus parfait que celle de mon capitaine. »

Carbonate. — Voilà des années que les grammairiens font la chasse à ce mot. » Dites : du carbonate de soude! » De tous les carbonates, un seul est usuel et d'un usage constant; on le tire de la foule, on le spécifie et avec quelle simplicité de moyens : par un changement de genre. *La*, au lieu de *le*, et voilà un mot nouveau, clair, vrai. Il sera dans les dictionnaires avant dix ans.

Jor. Jornal. Ojord'hui. — Ce sont des prononciations archaïques.

Jour a d'abord été *jorn*, puis *jor ; journal* a été *jornal*. Au XVIIe siècle, on prononçait *ojord'hui*.

Ecale. Ecaille. — Ce sont deux orthographes d'un même mot. Le peuple avoue ne pouvoir les distinguer. En fait, la répartition de deux sens différents aux deux orthographes est absolument arbitraire. *Ecale de noix* exige *écale d'huître;* et, d'autre part, il y a loin des *écailles* d'une carpe à l'*écaille* de la tortue. Ici encore l'intervention des grammairiens a été mauvaise. *Ecale* est le mot primitif; il vient de l'allemand, où la forme ancienne était *schalja*. Aujourd'hui, *schale* vient dire indifféremment *écale* et *écaille* ; en français, les deux formes ont des sens tellement voisins qu'on les confond dès que l'on sort des locutions usuelles. On a voulu réserver *écaille* pour les poissons et *écale* pour les végétaux; c'est d'après le même principe de répartition enfantine et hiérarchique qu'un grammairien avait décidé jadis de n'accorder au bouillon que des *œils* : *yeux* lui semblait trop noble pour une constatation aussi vulgaire. Peut-être même assignait-il à ces *œils* une étymologie particulière ; ainsi le plus répandu des petits dictionnaires manuels a soin de spécifier que *écaille* vient du latin *squama*. ce qui est absurde (1).

Ecale et *écaille* sont des formes parallèles à *métal* et *métail*, entre

(1) Il y a peut-être à ces pluriels, *œils*, *ciels*, etc., une raison véritable. Charger un mot d'une signification nouvelle, c'est, en somme, créer un autre mot. Or, la langue ne peut plus à cette heure attribuer à un mot nouveau un signe du pluriel autre que l'*s*. Cela est très sensible à *ciel* qui fait son pluriel en *s* dans toutes ses significations métaphoriques, celle de paradis exceptée; mais elle est très ancienne.

lesquels on avait voulu aussi faire une distinction (1). *Métail* a disparu.

Maline. Echigner. — L'usage impose *échiner* et *maligne;* il impose *cligner*, mais *clin* (d'œil) témoigne qu'à un moment de la langue on a dit *cliner*. *Peigne* a d'abord été *peine*. *Maline*, qui est dans La Fontaine, est une forme plus ancienne que *maligne*, refait sur le latin écrit. *Echigne*, de *skina*, est identique à *cligner* de *clinare*. Du temps de Vaugelas, on disait à la cour *preigne* et *viegne* pour *prenne* et *vienne*. La langue n'a pas encore choisi un son unique pour cette finale; il serait bien prématuré de poser des règles.

Farce. Flegme (2). — Ces mots sont devenus des adjectifs parmi le peuple. Rien de plus normal. Il en est de même de *colère*. J'ai entendu cette phrase : « Vous avez agi d'une façon *cruche*. » Le substantif qui implique une idée de qualité, de manière d'être, tend naturellement à devenir un adjectif; c'est le passage du particulier au général. L'inverse est tout aussi fréquent; une idée générale de qualité se particularise en substantif : de là des mots comme *baudet, renard*, qui signifiaient d'abord *gai* et *rusé*. Pour expliquer *cruche*, il suffit de citer *bête, butor, andouille, brute, pioche, daim, tourte, jocrisse*, mots qui, avant d'être à la fois des adjectifs et des substantifs, furent d'abord exclusivement des substantifs.

Dompeteur. — Cette prononciation absurde est un des méfaits de l'orthographe enseignée à des enfants du peuple. On ne sait d'ailleurs où les humanistes ont pris le *p* dont ils ornèrent ce mot. L'ancienne langue disait *donter*, ce qui représente le latin *domitare*.

Le cheval à mon père. — C'est une des tristesses des grammairiens que, malgré leurs objurgations, on continue à marquer la possession par *à* aussi bien que par *de*. Ils autorisent : *ce cheval est à mon père;* ils défendent : *le cheval à mon père*. Hélas ! cette faute remonte exactement au ve siècle, puisqu'on lit sur un marbre de cette époque *membra ad duos fratres*, pour *membra duorum fratrum* (3). Voilà un solécisme qui a de belles lettres de noblesse.

Mésentendu. — Prohibé par les grammairiens, quoique excellent, de même que *mésaventure, mésestime* et d'autres.

(1) « Le *métal* est la substance métallique pure; l'argent est un métal. Le *métail* est la substance métallique composée; le bronze est un *métail*. » Victor Hugo, *La Légende du beau Pécopin* (*Errata* du tome II). Pure imagination, *Metallum* avait donné populairement *métail*, comme *mixtellum, méteil*. Les lettrés du xve siècle firent oublier *métail* en calquant *métal* sur le mot latin. La forme populaire, presque identique, nous est revenue par l'italien, *médaille*.

(2) *Flegme* est d'un langage bien académique. Il y a longtemps que le peuple, avec raison, dit *flemme, flemmard*, etc. On trouve au xvie siècle la forme *flemme*.

(3) Le Blant, *Epigraphie*.

Perclue. — Une langue ressemble à un jardin où il y a des fleurs et des fruits, des feuilles vertes et des feuilles tombées, où, à côté du définitif, il y a la vie, la croissance, le devenir. On a cherché, depuis trois siècles, à figer ce jardin dans cette attitude contradictoire; de là, ces incohérences qui permettent de rédiger des grammaires en quatre volumes. Il faut bien justifier *inclus* et *exclu*, *reclus* et *conclu*, *incluse* et *conclue*, *recluse* et *exclue*. Je sais : les uns sont des participes français et les autres des adjectifs latins mal francisés. Laissons le peuple dire *perclue*, puisqu'il le veut bien. La tendance est bonne.

Eclairer. Allumer. — On entend assez souvent cette expression qui semble bizarre : *éclairer le gaz*. Elle nous choque, quoiqu'elle soit identique à *allumer le gaz*, puisque *allumer*, c'est *adluminare*, donner de la lumière à..., comme *éclairer*, c'est donner de la clarté à... Il est curieux de retrouver, à tant de siècles de distance, la même méthode linguistique aboutissant au même résultat.

A fur et à mesure. — Cette déformation reproduit exactement le latin *ad forum et ad mensuram*, à prix et à mesure. Ce *forum* est le même qui figure dans *forfait*, prix fait, marché fait, *forum factum*.

Secoupe. — Et même *s'coupe*. Ainsi *succussare* a donné *secouer*, qui maintenant est assez souvent *s'couer*. *Secourir*, c'est *succurrere*. *Soucoupe*, malgré son sens très clair, devait devenir *secoupe*.

Vous faisez. — Ceci représente brutalement la tendance de la langue française à ramener quelques verbes à la première conjugaison. L'Anonyme cite *agoniser* pour *agonir* (de sottises); il y en a bien d'autres, et on les constaterait surtout dans le langage des enfants. J'ai entendu *buver*, *cuiser*, *romper*, *pleuver*, *mouler*, *chuter*, pour *boire*, *cuire*, *rompre*, *pleuvoir*, *moudre*, *choir*. Aujourd'hui, il est impossible de créer un verbe français qui ne se conjuge sur *aimer*. On a abandonné depuis longtemps *tistre* pour *tisser*, *semondre* pour *semoncer; imbiber* remplace *imboire*, qui devient archaïque; on oublie *émouvoir* et l'on abuse d'*émotionner*.

Prévu d'avance. — On connaît par ses affiches la Société des « Prévoyants de l'Avenir ». Ce pléonasme apparent s'explique par l'affaiblissement de la signification de certains mots. *Prévoir* n'a plus un sens absolu pour le peuple; mais nous-mêmes ne disons-nous pas, sans rougir, *prédire l'avenir*?

C'est encore à ce besoin de renforcement que répondent les expressions : *monter en haut*, *dépêchez-vous vite*, et les locutions plus populaires : *regardez voir*, *voyez voir*. Vaugelas disait, à propos de certains pléonasmes d'usage, que « la parole n'est pas seulement une

image de la pensée, mais de la chose même », laquelle se représente d'autant plus nettement que la phrase est plus descriptive de l'acte.

Promener. — Il y a une tendance à supprimer le prénom réfléchi dans les phrases : je vais me promener, — me coucher, — me baigner, etc. L'expression toute récente, *se cavaler*, est déjà devenue *cavaler*. J'entendis hier les enfants abandonnant un camarade dire : *Cavalons, il nous rejoindra.*

Cependant Vaugelas écrivait au mot promener : « Tantôt il est neutre, comme quand on dit : Allons promener; il est allé promener; je vous enverrai bien promener. » Il est donc possible que la manière populaire de traiter *promener* soit un archaïsme (1).

Raisons. — Le peuple emploie ce mot, au pluriel, comme synonyme de discussion, difficultés, querelle et même d'injures. Quelque jour, ce sens passera dans les dictionnaires. *Mots* et *paroles* ont également ces mêmes significations, peut-être atténuées.

Voix de centaure. — C'est un exemple amusant d'étymologie populaire. On exprime par ce terme la tendance du peuple à ramener l'inconnu au connu.

Il ignore *Stentor; centaure* lui est moins étranger : cela suffit pour influencer son oreille, ensuite sa langue Quel rôle cette habitude a-t-elle joué dans la formation du français? On n'a jamais tenté de l'établir et cela serait peut-être impossible. Cependant, c'est sans doute ainsi qu'on expliquerait certains mots tels que : *marjolaine, échalote, ancolie, érable, camomille, étincelle, licorne*, et d'autres que signale Brachet parmi ceux qui échappent aux explications phonétiques. Si c'est *amaracana* qui est l'original de *marjolaine*, il faut que le mot français ait subi une influence analogue à celle qui a transformé récemment *olénois* en *à la noix* et jadis *galatine* en *galantine*. Quoi qu'il en soit, voici quelques-unes des explications que se donne à cette heure le peuple, des mots qu'il ne comprend pas :

Voix de centaure	(Stentor)
Cresson à la noix	(Alénois, *olénois*, *orléanois*)
Dernier adieu	(Denier à Dieu)
Souguenille	(Souquenille)
Soupoudrer	(Saupoudrer)
Trois-pieds	(Trépied)
Ruelle de veau	(Rouelle)
Semouille	(Semoule)
Tête d'oreiller	(Taie)

(1) Vaugelas revient souvent ici parce que son livre est toujours précieux. On a suivi l'édition de 1662, *Remarques sur la Langue Françoise utiles à ceux qui veulent bien parler et bien escrire*. Vaugelas fut un observateur de premier ordre.

Bien découpé	(Découplé)
Echarpe	(Echarde)

Cette dernière mutation est due à *écharper*, verbe qui n'a aucun rapport de sens, ni d'origine, avec *écharpe;* mais il en a avec *charpie*, avec l'idée de déchirer (*carpire*), par conséquent blesser. Il est donc possible que *écharpe*, au sens de blessure, soit très ancien.

Venimeux. Vénéneux. — Le peuple confond ces deux mots, mais sa préférence va au premier, qui est de meilleure lignée. *Vénéneux*, c'est le latin tout cru, *venenosus*. *Venimeux* a été formé de *venin;* on commença par venineux, puis le second *n* s'est dissimilé; en des parlers provinciaux l'*n* est devenu *l* et on dit *velimeux;* en italien, il y a deux formes : *veneno* et *veleno*.

La répartition des deux mots a été tentée, comme pour *écaille* et *écale*, d'après des principes étrangers à la logique linguistique : l'un est bon pour les bêtes; l'autre, pour les plantes et les minéraux. Ces distinctions sont nécessairement absurdes, la nature étant plus variée que ne peut le concevoir le cerveau d'un grammairien. Nombre de plantes sont *venimeuses* et nombre d'animaux sont *vénéneux*, si on s'en rapporte aux définitions des dictionnaires.

Il y a des répartitions, maintenant admises, qui ne sont certainement pas l'œuvre des grammairiens; ainsi celle de *coulé* et *coulis*. Une cuisinière, sans doute, confondit la première le nom d'une sauce avec le nom du vent qui passe sous les portes et le *coulé* devint le *coulis*. Cela n'aurait aucune importance, puisqu'il y a dans la langue des centaines de confusions pareilles, si le peuple ne disait encore un *coulé* d'écrevisses, ce qui est intolérable!

La répartition des mots très voisins de forme se fait lentement et difficilement. Désespérant de jamais sentir la différence trop profonde qu'il y a entre *colorer* et *colorier*, le peuple s'en tire en fabriquant *couleurer* qui répond à tous ses besoins dans cet ordre d'idées. Il prendra longtemps encore l'un pour l'autre : *croire* et *accroire*, *envers* et *revers*, *épurer* et *apurer*, *étuvée* et *étouffée*, *des fois* et *parfois*, *recouvrer* et *recouvrir*, *passager* et *passant*, *neuf* et *nouveau*, *gradé* et *gradué*, enfin *autour* et *alentour*.

Cette dernière répartition est toute récente et particulièrement arbitraire; elle a devancé l'usage. A ce propos, il faut noter la certitude plaisante des dictionnaires à cataloguer les mots sous les vieilles rubriques scolastiques, à les figer dans une fonction unique. Cela est très délicat. Les mots sont souvent des signes à tout faire, tantôt verbes et tantôt substantifs, ici adverbes, et là adjectifs; et, à mesure qu'une langue se dépouille, cela devient plus visible. Les mots anglais ont ainsi acquis une très grande liberté d'allures, peut-être parce qu'ils ont été moins tyrannisés qu'en France. Pour *autour* et *alentour*, ce ne sont ni des adverbes, ni des prépositions, à moins que n'en soient aussi *au pied*, *au fond*, *au cœur*, *au bas*. *Tour* est un substantif et *entour* un de ses dérivés, comme *atour* et *pourtour*. Au

lieu de définir et de classifier, les dictionnaires devraient se borner à décomposer de tels mots : *au tour*, *à l'entour;* cela serait plus clair et moins compromettant.

Iniation. — Cette déformation d'apparence bizarre, que j'ai recueillie personnellement, est des plus caractéristiques comme preuve de la perpétuité des lois qui ont guidé la création du français. Elle représente le mot *initiation*, tel que prononcé et écrit à plusieurs reprises (des centaines de fois) par un commis de librairie. C'est tout simplement la règle de la chute du *t* médial. A la chute du second *t* on aurait un mot pareil à tant de vieux-mots français :

Abba-t-ia	Ini-t-iation	Inia-t-ion
Abba—ye	Ini—iation	Iniai-s-on

Cette manifestation de l'instinct est une grande leçon.

Voilà. J'ai seulement voulu montrer que la déformation n'est pas du tout chaotique; que le mauvais français du peuple est toujours du français et souvent du meilleur français que celui des grammairiens.

REMY DE GOURMONT

La Câlineuse [1]

XVIII (suite)

LES RÊVES ET LES CAUCHEMARS

Juliette décacheta la lettre ranq illement, sans ombre de crainte, et commença de la lire avec un sourire attendri ; elle avait l'air flatté et embarrassé d'une jeune fille qui reçoit des compliments. Je m'imaginai que la lettre en était remplie. De temps à autre des paroles s'échappaient de ses lèvres :

— Le pauvre garçon, comme il m'aime !

Elle dit encore :

— Il s'en tirera ; c'est un roublard, celui-là !

Puis je vis son regard s'agrandir et son sein soulevé vivement comme par une forte émotion.

— Juliette, dis-je, montre-moi cette lettre.

Et j'essayai de la lui prendre. Elle la serra contre sa poitrine et, sans me regarder, m'écarta doucement.

— Laissez donc! fit-elle, d'un air seulement un peu ennuyé.

Elle semblait si inconsciente de la douleur qu'elle me causait que tout autre se fût senti désarmé.

— Juliette, repris-je, autrefois vous n'aviez pas de secret pour moi.

Elle répliqua simplement et tout en continuant sa lecture :

— Autrefois n'est pas aujourd'hui.

Je crus qu'elle m'annonçait la fin de nos amours, qu'elle me repoussait à jamais. Avec une grande angoisse et une colère désespérée :

— Vous allez me donner tout de suite cette lettre, m'écriai-je, entendez-vous, tout de suite !

Je lui avais saisi les mains, mais elle se débattait, refusant de céder.

Elle glissa enfin entre mes bras.

— Espèce d'idiot ! Il m'a fait mal.

Et elle se sauva dans le salon ; je la vis s'approcher de la cheminée où le feu allumé avant le théâtre rougeoyait encore ; je n'eus pas le le temps de la prévenir ; elle déchira la lettre et en jeta les morceaux.

— Allez la lire dans le feu ! cria-t-elle, et, craignant sans doute ma fureur, elle courut, avec de bruyants éclats de rire, s'enfermer dans son cabinet de toilette.

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 novembre, 1er et 15 décembre 1898, 1er janvier, 1er et 15 février, 1er et 15 mars 1899.

Mais, tandis que ma rage s'exhalait en insultes, en malédictions, en marches folles, j'aperçus les morceaux dans un coin du foyer ; le feu les avait épargnés; ils étaient presque intacts, à peine brunis et rongés aux bords. Je les ramassai précipitamment et pus sans peine reconstituer la lettre en grande partie. C'était une sorte de journal écrit en plusieurs fois, et sous des influences très diverses. Dans une agitation extrême, les jambes molles, la gorge sèche, le cœur battant à coups pressés, je dévorais et je remâchais ces passionnés, ces insanes fragments, comme quelque fruit amer, brûlant des tropiques. un piment, un poison !

« Mardi. — Je t'écris de l'hôpital militaire, écrivait-il, dans un air enflammé, infect. Je suis là, abandonné comme une loque immonde. L'infirmier, le médecin, personne depuis des jours. ne me regarde plus. J'ai entendu le major qui disait hier : « Celui-là n'en a pas pour longtemps. S'il ne claque pas dans deux jours, je n'y comprends plus rien. » Oui, je devrais être mort. La fièvre ne m'a pas quitté depuis mon départ de Marseille. Mon corps s'en va, se fond lentement. On m'a défendu de boire, mais il y a un nègre qui est là près de moi et qui me donne tout ce que je veux, et je me moque des ordonnances, et je lui fais jeter les remèdes par les fenêtres. Oh ! puisque la mort doit venir, qu'elle se hâte. J'en ai assez, mon Dieu !

« Je t'ai vue aujourd'hui dans mon rêve, et quand je me suis réveillé seul dans mon lit, si loin de toi, ç'a été plus atroce que tout. Et dire que tu es à rire peut-être, en ce moment, tandis que je vais mourir, et que c'est toi qui m'a mis où je suis. Au moins, tu sauras que c'est toi qui m'as tué. Quand cette lettre t'arrivera, ce sera fini d'Ancelle, mais tu entendras sa malédiction.

« Non, non, Juliette, ma chérie, je ne te maudis pas. J'ai la fièvre, je ne sais trop ce que je dis. à présent, mais tu comprendras bien, toi, chère petite Zette, ce que je voudrais te crier, ce que je te dirais si ma tête ne s'en allait pas dans un vertige. Je t'aime de toute ma force, entends-tu, chère délicieuse. Je ne suis pas poète, je ne sais pas écrire, et je suis si malade ! mais tu m'entends bien, n'est-ce pas ! Tu sais que ta bouche, tes chers yeux aux grands cils, tes beaux grands yeux d'enfant, je les baise encore, je les baise jusqu'à la fin. Je ne veux voir qu'eux, mon adorée, mon Dieu ! Oh ! si tu étais bonne, je sais bien que tu l'es, mais si tu voulais avoir un peu de pitié pour un homme qui t'aime tant, tu écrirais bien vite, aussitôt que tu recevras cette lettre ; et alors ta lettre aurait peut-être le temps d'arriver, quoi qu'ils disent ; et je ne m'en irais pas sans avoir baisé quelque chose de toi. Ah ! ma chère aimée, c'est trop beau d'espérer : mes idées fuient dans un tourbillon. Je ne vois plus rien. C'est la fin... Mais toi, toi, toujours..., tu es là, je te vois. Mon adorée, adieu ! Je te baise toute. Juliette chérie, adieu ! »

« Jeudi 25.

« Je ne croyais pas en revenir, et pourtant à présent je me sens

mieux. Le major me dit : Soyez donc prudent, sacré N. de D. ! Oui, monsieur le major, oui, je serai prudent. Oh ! je voudrais tant en réchapper, pour revenir en France, pour revoir ma Juliette. Oui, je te reverrai, j'en suis sûr, nous aurons encore de belles journées. Nous nous sommes trop aimés pour que tu ne m'aimes plus à présent. Je suis sûr que tu penses à moi quelquefois, ma chère petite aimée. Tu te rappelles qu'une fois, parce que tu avais été méchante, je t'ai mordu si fort que tu en as gardé plus d'un an les marques. Il n'y a pas que ta peau qui soit restée marquée. Ne dis pas non. Ton sang est en moi, ta chair est sur moi. Il me semble que tu te presses comme une petite chatte sur mes genoux, que je sens tes grosses petites fesses contre moi. Oh ! que je voudrais t'étreindre, te mordre, te tuer, mais à condition que tu me tues aussi en même temps. Je suis fou. C'est que tu n'es pas là. Ah ! je ne me guérirai jamais, puisque je ne te vois pas. Un misérable m'a volé ta photographie, sur le paquebot. Comme je suis malheureux loin de toi !

. . . . . .

« Jeudi 15.

« Enfin cette fois, je me décide, tu vas lire mes griffonnages. Ah ! tu en liras ce que tu pourras, mais quelques lignes te tomberont bien sous les yeux, et comme toutes disent : « Je t'aime ! » il est impossible que tu ne te souviennes pas un peu, que tu n'aies pas pitié. Oh ! écris-moi, ma chère adorée.

« Je vais aller moi-même porter ma lettre à la poste, car je suis debout maintenant ; je suis un brillant commissaire dans toute l'importance et tout l'éclat de ses fonctions. Je commence à connaître mes attributions, à me faire à ces mœurs : elles ne sont pas toujours drôles, va. Je demeure dans une sale maisonnette, humide, malpropre et habitée par mille petits insulaires qui viennent me dévorer la nuit. Et encore ne faut-il pas les tuer ! un de mes domestiques malgaches m'a fait comprendre que cela me porterait malheur. Je dis un de mes domestiques, car j'en ai plusieurs ; c'est mon seul luxe ici. On ne les paie guère d'ailleurs qu'en riz, en friandises ou en coups de bâton. L'un d'eux, qui est Hova, m'a amené sa sœur. Elle avait d'abord la gaucherie, la fierté timide d'une demoiselle qui sort du pensionnat, mais sur un geste de son frère, elle s'est jetée snr moi, m'a écrasée la bouche de ses lèvres et m'a serré le cou à m'étouffer. Oh ! ne sois pas jalouse, je l'ai repoussée. Seulement, cette réserve de ma part n'a pas été sans causer de l'étonnement. Il paraît que le commissaire dont j'ai pris la succession ne s'était pas montré si dédaigneux. Il avait eu l'autre sœur qui, m'a-t-on dit, était plus jolie ; et qu'on ne m'a pas amenée par égard pour moi parce qu'elle ne pouvait me donner ce qui, aux yeux d'un Hova, constitue le bien le plus précieux de l'amour. La pauvre fille a paru profondément mortifiée de mon refus ; je ne pouvais, paraît-il, davantage l'humilier. En vain ai-je essayé de la consoler, elle est sortie, froide, digne et solennelle, d'un pas à

rendre jalouses nos chanteuses d'opéra. Que les galants nègres me pardonnent! les femmes malgaches, à quelque race qu'elles appartiennent, avec leurs cheveux pareils à une laine qui ne serait pas cardée, ou tordus, ramassés en petites tresses misérables, avec leurs grands yeux, leurs dents longues, leur peau grasse et froide, ne sont plus pour moi des femmes, mais comme des animaux étranges, mystérieux. Elles m'effraient ou me répugnent. Je ne m'imagine pas comment on peut les aimer. Il paraît que les Hovas de leur côté méprisent aussi nos Françaises. Est-ce bizarre!

« Tu devines si ce pays-là est bien amusant. Mais ce qui me console un peu, ma chérie, c'est que j'espère y faire assez de gratte pour te rendre heureuse à mon retour. Tu comprends : Si on risque sa peau, ce n'est pas pour des prunes, et en vérité le gouvernement est si peu généreux qu'il faut bien se payer soi-même. Il y a mille moyens de s'enrichir, et je ne suis pas assez niais pour ne pas user de quelques-uns. Il n'existe pas de monnaie divisionnaire, qui permette de régler tous les paiements; on se sert de grenaille d'argent que l'on pèse avec huit poids ; si la somme ne correspond pas à ces poids, ce qui arrive sans cesse, ce sont des contestations à n'en plus finir. De fait, dans les marchés, il y a toujours une perte, du côté de l'acheteur ou du côté du vendeur. Il faut s'arranger à avoir assez de poigne, de calcul et de vivacité d'esprit pour ne pas être volé. Car c'est là un sot rôle. Tu peux compter que je sais m'y prendre. J'ai à ce moment à choisir mes fournisseurs pour l'infanterie de marine. C'est une lutte extraordinaire entre tous les marchands et les éleveurs. Naturellement, que ce soit l'un ou l'autre, cela ne m'importe guère. Leur marchandise, leur bétail se ressemble, ou à peu près. Je traite avec ceux qui se montrent les plus aimables. Un marchand de bœufs de l'Antankara est venu l'autre jour m'offrir une jolie commission. Je me suis fâché tout rouge. Il a haussé la somme : « Je verrai, lui ai-je répondu, vos élèves. Je ne me décide pas si promptement. » Je les ai vus. Ils sont fort beaux. Malheureusement, il vend cher, et il y a ici tant de coquins et d'imbéciles pour s'occuper de ce qui ne les regarde pas, que je ne sais si je conclurai le marché. N'importe! Je crois qu'il y a de l'argent à gagner dans ce pays. Ah! chère adorée, que je voudrais devenir bien riche pour toi. Nous serions si heureux ensemble! Oh! ne dis pas non. J'ai consulté un vieux sorcier qui m'a prédit que mes amours ne seraient plus contrariées. Du moins, c'est l'oracle que m'a traduit mon interprète, car le sorcier ne savait pas le français et je ne comprenais pas un mot de son baragouinage. Mais son air m'a inspiré confiance, que veux-tu? moi, je suis superstitieux. Tout le monde l'est dans ma famille. Le bonhomme m'a donné un odi, c'est-à-dire un talisman. C'est un morceau de bois creux, où l'on a versé du sang de taureau et que l'on a imbibé d'un parfum piquant, qui dure autant que nos amours et doit éloigner nos ennemis. Ainsi, que tes amoureux prennent garde!...

« Je songe à la jolie maison que nous avons vue un soir en ren-

trant à Saint-Germain, tu te souviens? au fond d'un grand parc plein d'ombre, où il y avait une vieille dame qui tricotait toute seule. Tu as dit : « Comme nous serions mieux tout de même, à sa place ! » Je voudrais revenir riche. Et nous irions nous aimer là-bas. N'est-ce pas que tu le veux, ma chérie?

« Lundi 5.

« Je jette ma lettre et je la reprends. Il y a des jours où je me dis que tu vas te moquer, d'autres où je pense que tu es mon aimée d'autrefois et que cela ne t'ennuie pas de m'entendre parler. A qui écrirais-je si ce n'était à toi ! Est-ce qu'il y au monde une autre personne que j'aime, à qui je veuille confier ma vie. Zette, ma chère petite Zette chérie, écoute-moi. Je me sens triste à mourir aujourd'hui. Il n'y a que ta pensée qui puisse me donner un peu de courage.

« J'ai vu aujourd'hui, au café, le Père Chauffe-la-Couche à qui nous avons fait tant de misères à Naples. Oui, le commandant est ici. Oh ! bien changé. C'est à peine si je l'aurais reconnu. Sais-tu que je me sens attiré vers lui. Il me semble que je l'aime de t'avoir connue. J'ai essayé de lui parler. Mais il ne veut rien savoir. Je sens qu'il me hait de toute sa force. Ne serait-ce pas préférable, pourtant, puisque nous souffrons de la même peine, de nous confier l'un à l'autre? Si nous parlions de toi, ensemble, je crois que je serais si content !

« Je suis rentré chez moi. J'ai ouvert ma fenêtre. Il fait un temps exceptionnel ici. Une brise fraîche souffle dans les hauts feuillages, m'apporte des vagues de parfum, chasse jusque sur mon tapis, des pétales violets de bougainvillier. De mon quartier on aperçoit une partie de la ville, des milliers de toits noyés dans des verdures sombres, claires, vertes, blondes, dorées, des bicoques à galeries suspendues sur des rocs on ne sait comment et, tout au loin, la plaine, la plaine à perte de vue, où étincellent les rizières entre les monts bleus qui semblent s'effacer, se perdre dans la violente clarté du ciel.

« Mais tout ce paysage resplendissant me paraît funèbre. Je sais bien que ce que je vois est beau, mais cela ne me touche pas. Il me semble que je suis dans un autre monde, et qu'il faudrait d'autres sens pour le comprendre. Je n'ai plus goût à rien. Je ne me sens pas malade et pourtant je me sens faible, brisé comme si je l'étais. J'irais me jeter sur mon lit si ces damnés moustiques pouvaient m'y laisser dormir, mais ils ne m'abandonnent pas. Et puis j'ai peur d'un jeune domestique que j'ai depuis hier. Je ne vois rien luire dans ces yeux-là. Un français a été assassiné l'autre jour mystérieusement. Hovas, Sakalaves, qui peut se fier à de pareilles gens? D'ailleurs, je ne sais pourquoi, ce jour clair, silencieux, cette ville tranquille, ensevelie dans ses jardins, et abritant un peuple ensommeillé m'épouvantent. Ah ! ma bien aimée ! il faudrait ton joli rire pour que tout cela parût riant, gracieux, charmant, pour que tout cela eût une âme. Mon Dieu ! pourrai-je demeurer des mois et des mois ici, sans te voir. Il me semble que j'y suis depuis l'éternité, et que je n'en sortirai jamais.

. . . . . .

« Je t'envoie un singetra que j'ai tué et que j'ai fait empailler. Tu verras ses merveilleuses plumes ! J'ai acheté aussi à ton intention un châle qui sert à rehausser les beautés du pays, mais, je t'en avertis : il est bien laid. Seulement ça t'amusera peut-être de faire la madame de Madagascar. Pauvre aimée, quand donc pourrai-je t'envoyer des présents dignes de ta beauté, dignes de mon amour ! »

Etait-ce la lettre d'un amoureux désespéré dont on n'a jamais satisfait la passion? Jusque-là j'avais eu pour Ancelle une aversion froide et raisonnable; aujourd'hui j'éprouvais cette colère charnelle qu'exaspère sans cesse une image odieuse, permanente. Je ne pouvais plus penser à Juliette sans penser aussitôt à cet homme-là, comme si cette union abominable eût aussi été indissoluble.

Tandis que je m'irritais et que je m'affligeais de la sorte, Juliette, croyant sans doute ma fureur passée, sortit du cabinet de toilette, odorante de parfums, parée plutôt que vêtue d'une chemisette lumineuse, tout encadrée de dentelles et de rubacelles bouffantes. Elle avait l'air ainsi d'un joujou charmant, mais la chair, dont les lignes brusques et hardies tendaient ou laissaient tomber le fin tissu, la chair qui transparaissait sous l'étoffe, plus ferme et plus douce encore, prenait une vie et une séduction nouvelles de cet attirail et de ces fanfreluches de jolie poupée. Juliette affectait une expression froide, dédaigneuse, compassée; cependant, malgré elle, sa bouche souriait et des éclairs de gaieté maligne brillaient dans ses yeux.

Ma jalousie et mon désir me précipitèrent vers elle. Et je lui montrai la lettre d'un geste emporté.

— Eh bien! je l'ai lue!

Elle fut une seconde surprise; mais, se remettant vite, elle haussa les épaules d'un air agacé, et, comme je lui prenais la main, elle me repoussa, bondit vers le lit, m'offrit en se penchant l'arc voluptueux de ses jambes, se glissa vite entre les draps; en un clin d'œil, elle fut couchée, couverte, reposant une tête innocente dans l'encadrement blanc et virginal de l'oreiller.

— Laissez-moi, fit-elle d'une voix dolente et les yeux à demi-fermés, laissez-moi, ou je vais coucher à l'hôtel.

Qui m'imposait, de sa malice ou de sa candeur? je ne sais; j'aurais aimé la frapper de mes poings, la déchirer de mes dents, de mes ongles; et je n'osais plus toucher à cette grâce frêle et légère qui allait peut-être s'échapper en gambades et en rires tout à l'heure. Il n'y avait pas de femme plus sérieuse, je ne l'ignorais point; malgré cela, ces transformations en enfant déroutent toujours. Comme ce manteau rouge que l'espada lance au taureau surexcité, elles étourdissent ou désarment l'attaque.

Le sommeil accepte toutes les complicités. Doucement, les paupières closes, elle vint, d'un mouvement volontaire, audacieux, caressant me chercher, se suspendre, s'enrouler à mon corps, me pénétrer de

toute son ardeur, et ensuite, comme reconnaissante et enivrée, prolonger du bout de ses lèvres glacées des baisers lents et attendris, tremblante, soulevée de plaisir comme par des sanglots.

Cependant, ma joie inquiète, troublée d'un doute, sottement exigeait d'elle des promesses, des aveux.

— Encore! disait-elle d'un air ennuyé, mais calme, devenue soudain compatissante. Encore! tu seras donc toujours le même! Je ne puis que te répéter ce que j'ai déjà dit cent fois. Je le déteste.

— Pourquoi êtes-vous donc restés ensemble si longtemps?

— Il me faisait peur. Je croyais qu'il me tuerait si je l'abandonnais. J'avais bien essayé de m'enfuir, de m'en débarrasser. Il me reprenait, il refaisait de moi son esclave. Il m'ensorcelait.

— Tu l'as quitté pourtant?

— Je ne pouvais plus le souffrir. Je me suis dit : Tant pis! Il me tuera. Mieux vaut en finir que de supporter une pareille existence. Alors j'ai vu qu'il suffisait de ne pas me soumettre pour le dominer. Il a filé doux. Tu as vu ce qui s'est passé quand je suis allée chez lui. Au moment où il voulait nous jeter la lampe à la tête, je me suis tournée vers lui. Mon regard a suffi à l'arrêter. Oh! je serais une bonne dompteuse.

Et, au milieu des explications, elle s'endormait avec un air de petite sainte.

Tout semblait s'être raccordé de notre amour, quand, deux ou trois jours après cette scène, je dus me rendre pour mes affaires à Versailles. J'en revins plus tôt que je ne croyais. En rentrant dîner à la maison, je fus assez étonné de rencontrer dans l'escalier Perdriel qui me salua, sans s'arrêter et d'un petit geste protecteur. Aussitôt j'eus le pressentiment qu'il venait de voir Juliette.

La porte du vestibule faisait face à celle de la chambre à coucher qui était au fond du couloir. Cette porte était ouverte, et j'aperçus Juliette les pommettes en feu, les cheveux ébouriffés, la robe de chambre dégrafée devant le lit découvert.

Elle tressaillit en m'apercevant. Je me jetai sur elle, et alors tous les mots abominables que j'avais dans la mémoire, toutes les injures boueuses que j'avais entendues proférer au milieu des querelles des faubourgs, se pressèrent sur mes lèvres et vinrent la salir. Et en même temps je la frappais. Elle sembla résignée à mes injures, à mes violences, et, sans me répondre, renversée sur le lit, le visage protégé par ses mains, elle attendait mes coups. Quand j'eus la gorge enrouée de l'insulter, je me sentis brisé de douleur, je pleurai devant elle, trop ému pour songer à l'humiliation de ces larmes qui suivaient de si près ma brutalité. Elle n'avait pas changé de place, s'était seulement redressée, et les bras croisés, les yeux au plafond, elle paraissait attendre tranquillement que je me fusse calmé. Je la regardai. Avec ses cheveux épars sur le cou, sa chemise tombante qui laissait voir une gorge admirable, avec son teint enflammé et ses yeux froids,

ce contraste d'un corps frémissant et d'une tête reposée, jamais elle ne m'avait paru plus belle. Je voulus nier l'évidence, m'imaginer que j'avais eu tort de la soupçonner. Je la serrai contre moi.

— Pardon! fis-je.

Je vis ses yeux s'allumer. Elle se sentait redevenir reine.

— Je vous pardonne à une condition, dit-elle. C'est que vous allez partir tout de suite.

Je confessai mes torts, j'implorai ma grâce. Elle me répliqua :

— Je ne peux plus supporter de pareilles scènes. Moi, je veux être libre, libre! Il fallait m'accepter comme j'étais. Quand même je me serais donnée à ce Perdriel, est-ce que cela vous regarde? Pouvez-vous m'entretenir? Non. Alors laissez-moi tranquille. Maintenant tout est fini entre nous.

— Je ne partirai pas! m'écriai-je.

— Ah! c'est comme cela, eh bien! je vais appeler la femme de chambre, et, si cela ne suffit pas, le concierge montera ici pour vous jeter dehors. Vous allez voir cela!

Mais, comme elle courait à la porte, je l'arrêtai, la rejetai sur le lit; elle voulait appeler, ma main la bâillonna, arrêta les paroles sur ses lèvres; vainement, elle se débattait, jouait des jambes et, de sa main restée libre, m'assénait de vigoureux coups de poing. Enfin, fatiguée de la lutte, elle se soumit, et comme pour mieux marquer son servage, je la pris sur ce lit en désordre où sans doute un autre homme venait de la posséder.

Une existence horrible commença dès lors pour moi. Je fus pour Juliette cet ami complaisant, indifférent ou aveugle qui m'avait si fort indigné chez Ancelle, ou plutôt j'en jouai le personnage. Il y eut cependant des jours où je me révoltai contre mon rôle. Une fois, je suis arrivé dans une maison de rendez-vous, car, en attendant la richesse, c'est là qu'elle allait chercher ses amis; sans m'occuper de la stupeur de l'entremetteuse, j'ai fait sortir Juliette à demi-nue, je l'ai entraînée dans un fiacre, féroce de rage et de honte. Une autre fois, c'est Coningsby que j'ai mis à la porte, ayant encore sur sa personne l'odeur de Juliette et balbutiant des paroles ridicules : « Je ne souffrirai pas, monsieur, qu'un citoyen de la libre Amérique... » Enfin, j'ai connu des matins gris, froids, humides, où l'on va risquer sa peau dans un de ces vrais duels qui n'ont lieu que pour des femmes, et où on laisse sur le terrain un cadavre ou un moribond, quand on n'y reste pas soi-même. Et tout cela, afin de défendre un amour douteux et chancelant, un honneur que l'on n'a plus!

C'étaient, on doit le comprendre, après de semblables esclandres, des reproches atroces ou des silences interminables de deux, trois jours, où je n'obtenais pas un mot et qui me torturaient plus encore que les scènes de violences et d'injures; n'imaginant pas ce qui se passait dans son esprit, ignorant la cause de son ressentiment, je ne pouvais pas la combattre ni la ramener à moi. Pendant ces heures d'angoisse,

j'avais toujours la crainte de la voir partir brusquement, fuir à l'inconnu, sans me laisser un mot.

L'amertume de telles amours est inconnue à ceux qui attendent pour se lier fortement de rencontrer des âmes vierges et estimables, ayant des titres et des richesses, une bonne éducation et des connaissances variées. Mais ces gens-là savent-ils ce que c'est que l'attrait de deux yeux, la folie qui pousse deux êtres l'un vers l'autre, qui lie deux peaux vivantes, le parfum unique pour un homme qu'exhale une chair de femme! Je méprisais Juliette ; je me méprisais moi-même, et il m'était impossible de concevoir, sans elle, mon existence.

Aussi, pour la garder, je me résignais aux pires complaisances et j'employais mille artifices d'esprit et d'imagination à me les déguiser. L'aimer, c'était aimer aussi son désir de luxe, d'élégance, son besoin de richesse, et n'ayant plus aucune fortune, il me fallait bien accepter ses intrigues et ses prostitutions. A présent que je lui devais tout, il me semblait parfois que notre amour renaissait, qu'elle était même meilleure pour moi qu'à l'époque de notre aisance et que notre attachement, en dépit de tant de misères, prenait un caractère de tendresse et de confiance qui m'en faisait oublier les basses humiliations.

Et pourtant, par combien d'épreuves ai-je passé! Ingénument, elle me contait les passions ardentes, viles ou grossières dont elle était devenue l'inspiratrice et la servante ; ingénument aussi, elle me demandait de jouer l'amant malheureux, de lui écrire des lettres brûlantes et désespérées qu'elle montrait à un autre pour attirer sa vanité ou sa jalousie. Je ne refusais plus aucun service; j'en étais assez payé, si j'avais réussi à lui plaire, par ses rires et ses caresses du soir.

Seulement, ce que je ne pouvais pas souffrir, c'étaient ces bals et ces fêtes qu'elle aimait plus que tout, où elle se donnait toute à la danse, à ses parures, aux compliments sincères ou affectés d'une foule brillante et d'où elle revenait au petit jour, anéantie, indifférente aux baisers. Elle ne voulait pas de moi pour compagnon, parce qu'elle me trouvait trop jaloux et qu'elle avait peur aussi des propos qui couraient sur notre union, des railleries qu'on entend chuchoter derrière soi. Parfois pourtant, je l'ai suivie déguisé, masqué, mais quel supplice de la voir rire de si bon cœur aux galanteries, aux caresses indiscrètes, et lorsqu'une bouche avide se posait sur ses épaules nues! Je m'approchais d'elle aussitôt, mais, avec un haussement d'épaules, elle me disait la phrase qui revenait sans cesse sur ses lèvres : « Ah! laissez-moi, ici je suis libre! » Prestement, elle m'échappait et j'entendais au loin sonner son rire.

Il fallut m'intéresser à ses chasses hasardeuses de l'argent. Ancelle lui avait donné plutôt que le goût, l'habitude du jeu. Autrefois, j'avais le droit de le dominer ; maintenant, je ne pouvais guère disposer de ce qui ne m'appartenait plus. Elle me demandait des conseils qu'elle ne suivait d'ailleurs point d'ordinaire, écoutant les avis intéressés, se faisant une opinion d'après les différents journaux de

courses, puis se décidant au petit bonheur, jouant le cheval qui portait un nom agréable. Je compte plus d'une de ces journées douloureuses, d'attente inutile, de grelottements, de pataugeage dans les boues d'Auteuil ou à la recherche de la voiture qui ne vient pas et dont on ne pourra seulement payer le pourboire du cocher.

Combien aussi de ces longues séances, de ces soirées perdues aux casinos d'été, devant une table de baccara ou à ces petits chevaux où l'on sème doucement un tapis vert de pièces d'argent comme d'une graine inutile qui embarrasse vos poches! A l'air libre, ou sous les lampes, dans ces encombrements de joueurs, on aperçoit des têtes à la Perdriel, aux yeux fureteurs, aux lèvres minces et perfides, aux calvities triomphantes. Bookmakers, batteurs de cartes, ils guettent l'anxiété, la détresse des malchanceuses. Les maîtresses de ruses galantes, les reines toutes puissantes d'alcôves se voient ici désemparées, à la merci parfois de quelques sordides obligeances. Quelle horreur, quel dégoût, quelles angoisses affreuses ai-je éprouvés à la vue de ces oiseaux de naufrages, rôdant, cherchant leurs proies parmi lesquelles allait se trouver peut-être ma Juliette.

Les lendemains de pertes, comme si la fortune voulait nous mieux accabler, on voyait arriver les marchands grands et petits, les innombrables créanciers avec des factures invraisemblables. Juliette, depuis qu'elle dirigeait seule sa maison, n'avait pas seulement envie du Louvre, comme avait dit Lili, elle désirait tout ce qu'elle voyait dans la rue, tout ce que le monde pouvait fournir de beautés pour ajouter à ses grâces ; elle n'achetait pas tout, mais presque. On avait compté sur un gain très douteux pour les règlements. A quand les remettre? C'est alors que Juliette se montrait merveilleusement habile, rouée, astucieuse ; caressante pour l'un, ferme pour cet autre, fixant une date au hasard, laissant entrevoir une extraordinaire fortune, invitant les petits à goûter avec elle, pleine de respect et d'attention pour les plus considérables. Le Don Juan de Molière, renvoyant M. Dimanche, n'eût été que son élève. Et cependant il y avait des fournisseurs pressés, inquiets ou malveillants que nulle bonne raison ne pouvait éconduire. On entendait gronder d'ignobles injures dans le vestibule et jusque dans l'escalier; moi-même je devais intervenir et pousser par les épaules les plus entêtés insulteurs. Une vieille vendeuse de la rue du Temple, à qui Juliette devait depuis des années et qu'on ne voulait jamais recevoir, entrait malgré la femme de chambre, cherchait de pièce en pièce sa débitrice qui se cachait dans la salle de bains, s'enfermait dans les cabinets ou se sauvait dans l'escalier de service, attendant le cœur battant et toute pâle que la vieille fût partie, battant les portes, gémissante, emportée, prenant Dieu, la maison et le monde entier à témoin de la félonie de sa cliente. On s'arrangeait encore avec les créanciers, mais les dettes brutales, les traites, les billets, il fallait bien les payer. Deux ou trois fois par mois, nous étions sur le point d'être vendus. La veille, le jour parfois des échéances, Juliette s'ha-

billait avec autant de soin que pour une fête, se faisait coiffer et décoiffer, ne trouvant jamais de mains assez expertes pour arranger ses cheveux; elle écrivait au courant de la plume une douzaine de lettres galantes : aimables, enjouées, au besoin amoureuses; puis sortait vite. Je ne devais point lui parler ces jours-là, elle ne me répondait que des phrases de ce genre-là : « C'est ta faute, si tu n'étais pas là, j'aurais un amant sérieux. » Elle rentrait le soir toute pâle, les traits creusés : « Ai-je des lettres? » Il n'y en avait jamais. « Les mufles! » s'écriait-elle en haussant les épaules, puis jetait vite sur la table une poignée d'or : « Tiens, tu iras payer », disait-elle. Et elle allait s'étendre sur son lit où elle dormait jusqu'au lendemain un lourd et bruyant sommeil.

Ce jour-là je me sentais si pénétré de pitié, si accablé de honte, que je perdais toute personnalité, je n'étais qu'une machine à exécuter des ordres, j'aurais obéi à la femme de chambre, à un enfant. Je n'étais plus rien; et si ma conscience parlait encore, me montrait dans quelles infamies j'avais roulé, je trouvais cette pauvre excuse : « N'est-ce pas son amour, n'est-ce pas elle qui m'a fait le misérable que je suis ? »

Des amours ainsi battues, ainsi secouées par la vie, n'ont pas la marche des amours ordinaires. Les joies simples, naturelles, ne conviennent qu'à une existence sûre et réglée. Juliette cherchait les jouissances inéprouvées, nouvelles, inconnues, tout ce qui devait l'arracher plus complètement à la pensée d'un lendemain d'afflictions. Elle apportait à nos courtes, à nos trop rares étreintes, une frénésie et une science bizarres, et d'instinct, sa caresse pervertissait les plus innocents désirs.

Sa sœur, malade à l'hôpital, abandonnée sans ressources par son mari, lui avait confié son enfant, une fillette de sept à huit ans, jusqu'au jour où elle serait rétablie, où elle aurait trouvé un métier et pourrait la reprendre. Juliette la traitait selon les jours en mère ou en marâtre; c'était son élève ou sa poupée. On la lavait, on la fessait, on causait avec elle, on la comblait de cadeaux et de bonbons. Enfin les jeux changèrent de caractère. La grande enfant révéla à la petite des mystères ingénus et ignorés. Elles furent toutes deux de vicieuses, d'inconscientes fillettes. Aux emportements de ma jalousie éveillée et clairvoyante, elles répondaient du fond du lit par de frais éclats de rire, et si je levais la main, il y avait deux voix pour remplir la maison de gémissements.

Enfin ce fut au dehors et impudemment qu'elle chercha des intermèdes à notre passion.

Au Nouveau-Cirque, un soir, Juliette avait admiré deux jeunes femmes, dont, l'une se pendant par les pieds à un trapèze, soutenait l'autre à bout de bras, puis la laissait se relever, glisser, monter sur son corps, la soutenir elle-même à son tour. Rien de plus voluptueux que ces exercices qui semblaient faciles, tant les jeunes gymnastes laissaient voir peu d'effort. Ces corps, jaillis, développés, épanouis

comme de sveltes fleurs, puis ramassés, enroulés l'un sur l'autre, ces corps qui prennent mille formes surprenantes et pourtant gracieuses, ces têtes souriantes entre des jambes levées, émurent et enflammèrent Juliette. Quelque temps après nous les aperçûmes au Palais de Glace, courbées, rapides, oscillantes, ombres noires sur les blancheurs. Elles étaient seules à patiner; on eût craint, sans doute, de lutter de charme avec elles, et c'était une jouissance de les regarder. Quand elles cessèrent, Juliette profita du moment où je causais avec un ami pour me quitter.

Elle revint au bout d'un instant ; elle semblait préoccupée, elle me pressa de sortir. Elle me dit qu'elle avait un de ces rendez-vous odieux, que je m'étais résigné à accepter. Nous nous séparâmes ; puis je ne sais quel instinct ou quel hasard me conduisit au Cirque. Dans les couloirs j'aperçus les patineuses de tout à l'heure, en maillot, déjà habillées pour la représentation ; Juliette marchait entre les deux femmes et leur enlaçait la taille. Je m'approchai du groupe, j'abordai Juliette et lui pris le bras assez rudement ; elle se laissa emmener.

— Menteuse! coquine! faisais-je entre mes dents.

— Mon Dieu, disait doucement Juliette, il n'y a pas grand mal. Je voulais m'amuser avec ces filles.

Comme nous quittions le Cirque, j'aperçus Geneviève de Requoy, dans son misérable travestissement, elle me regarda avec étonnement, puis sa physionomie exprima une profonde douleur. Je fus atterré de cette rencontre. L'idée de sa déchéance me rendait plus sensibles mes propres malheurs.

— Tu connais cette femme, me dit Juliette. Tu la connais ! Ne dis pas non !

Et sur le seuil du Cirque elle me chercha querelle. Nous rentrâmes furieux l'un contre l'autre.

Nous nous étions réconciliés, et nous menions toujours la même existence où quelques plaisirs étaient achetés par tant de misères, mais me semblaient indispensables à ma vie, lorsqu'un soir, comme je rentrais assez tard pour dîner, je m'étonnai de ne pas déjà voir mon amie dans la salle à manger. Je la cherchai dans la chambre à coucher, puis dans les autres pièces, appelant à grands cris :

— Juliette ! Juliette !

Personne ne répondait. J'eus aussitôt l'impression qu'il était arrivé un malheur irréparable.

— Florence, demandai-je à la femme de chambre, où est Madame?

— Mais je croyais que Monsieur savait. Madame est partie.

— Partie ! partie ! pour où est-elle partie ?

— Ah ! je ne sais pas. Madame est partie ce soir, par la gare de Lyon, je crois.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Je sentis cette fois que c'était fini à jamais de nos amours. Et d'abord je me révoltai contre cet abandon. Pendant des heures, je maudis

Juliette et je souhaitai pour elle toutes les tortures. Je rêvais aux accidents de chemins de fer, aux rencontres de trains, aux brûlures, aux étouffements sous les tunnels effondrés, aux supplices les plus lents et les plus atroces. C'était une compensation à mon désespoir, que l'image de ce corps anéanti souillé, déchiré, en lambeaux. Puisqu'il n'était plus à moi, puisqu'il me causait tant de mal, je voulais qu'il souffrît à son tour.

Cependant j'aperçus le lit de tant de nuits délicieuses, le lit où ses formes se moulaient encore et ma férocité s'évanouit. Je ne sus plus que pleurer et sangloter, que l'appeler de cris inutiles : Ma Juliette ! Ma Juliette !

— Monsieur, dois-je revenir demain ? interrogea Florence.

— Oui, non, revenez. C'est cela, revenez !

Je ne savais ce que je disais.

Quand je me sentis seul dans l'appartement vide, je ne me contins plus.

Je passai la nuit à me lamenter devant la petite chemise qu'elle avait oubliée au chevet de son lit et qui était le seul bien qui me restât d'elle.

L'aube parut, rose, avec de belles promesses de lumière, et je pensai que cette claire journée qui s'annonçait, je ne la passerais pas avec elle. Puis je me souvins que, ce jour-là justement, je devais payer deux mille francs. Je courus au tiroir où nous mettions notre argent. Des cinq cents francs qui nous restaient, elle avait laissé dix louis, emportant le reste. J'étais forcé de quitter cette maison. Une dernière fois, je visitai ces chambres où le souvenir même de nos querelles me mettait les larmes aux yeux, et je songeai à tout le passé qui m'apparaissait maintenant plein d'instants adorables, comme ces prairies que l'on découvre de loin où ne brillent que les marguerites et les claires fleurettes.

Je sortis avant que le concierge ne fût levé, avant que personne ne me vît, je sortis en sanglotant. Quand je fus dans la rue, une dernière fois, je regardai le balcon où nous nous tenions parfois l'après-midi, où nous avions fait de si beaux projets, où nous nous étions enlacés et baisés sans nous soucier des passants.

C'était Juliette qui avait compromis et ruiné mon existence, mais je ne regrettais rien que son départ. Qui avait pu le lui inspirer ? Et je cherchais de quel crime je m'étais rendu coupable envers elle. Jamais plus qu'en cette dernière nuit de nos amours elle n'avait paru simple, franche et passionnée, si bien que dans ma folie toujours prête à s'abuser, j'avais pris pour le renouveau de nos amours ce qui en était l'indubitable déclin.

(*A suivre.*)

HUGUES REBELL

Notes

politiques et sociales

L'OPINION PUBLIQUE

Nous nous sommes demandé la dernière fois ce que c'est que cette « opinion publique » devant laquelle M. Charles Dupuy a contribué à faire évoquer définitivement l'affaire Dreyfus.

Tous les partis se réclament de l'opinion publique ; nous, à qui elle fut si longtemps défavorable, quelle fonction, quelle valeur, quelle autorité lui reconnaissons-nous ?

L'opinion publique est-elle constituée pour nous par l'ensemble du corps électoral agissant politiquement ? Non, car le corps électoral, considéré en son ensemble, peut faire l'injustice comme un individu ; le corps électoral peut avoir des passions, des intérêts, des faveurs, des haines, des vices, des maladies comme un individu ; le corps électoral peut faire l'injustice et dire le mensonge, il peut devenir la dupe ou le complice de l'injustice et du mensonge.

Le corps électoral étant faillible, aucun des organes légalement institués pour exprimer son désir ou sa volonté ne nous semble infaillible ; ni les organes parlementaires, le Sénat ou la Chambre des députés, ni le Gouvernement, ni les organes judiciaires, professionnels ou non, les tribunaux de métier, civils ou militaires, le jury enfin ne nous semblent infaillibles.

Et non plus les organes plus ou moins spontanément constitués pour exprimer le désir ou la volonté de ce corps électoral, ni les manifestations de la rue, ni les manifestations de la presse ne nous semblent infaillibles.

Nous ne commettrons donc pas cette inconséquence de nous en prendre à l'opinion publique, comme ayant par elle-même une valeur mauvaise quand elle nous est contraire, et de nous référer à l'opinion publique, comme ayant par elle-même une valeur, quand elle nous est devenue favorable ; nous ne dirons pas avec un ancien rhéteur bourgeois qu'il y a le peuple et la foule, que le peuple est en haut et la foule est en bas ; nous ne commettrons pas cette inconséquence de déclarer que nous avions évidemment raison puisque nous étions communément condamnés par les tribunaux petits, moyens et grands, puisqu'un jury de bourgeois condamnait honteusement Emile Zola, et qu'à présent nous avons non moins évidemment raison puisqu'un tribunal suprême nous a rendu justice, puisqu'un jury de citoyens a cordialement acquitté Urbain Gohier et son éditeur, et en leurs personnes la presse revisionniste, particulièrement *l'Aurore* et cette *Revue blanche*.

Nous ne commettrons pas cette inconséquence ; nous ne nommerons

pas bourgeois les jurés qui nous condamnèrent et citoyens les jurés qui nous acquittèrent. Nous dirons :

« Nous étions les défenseurs de la justice et de la vérité ; à aucun moment cette justice et cette vérité ne fut altérée parce que les tribunaux professionnels et les tribunaux non professionnels la persécutaient ; à aucun moment la justice et la vérité n'en fut diminuée à nos yeux ; à présent donc elle n'est pas agrandie, elle n'est pas honorée parce que la Chambre criminelle de la Cour de Cassation et le jury parisien lui ont rendu hommage. »

Est-ce à dire que nous ne soyons pas heureux de ce progrès ? Nous en sommes heureux profondément, intimement, non pas orgueilleusement ; nous ne sommes pas heureux d'être devenus les plus forts après avoir été si longtemps les plus faibles ; cela serait du talion, et ainsi cela ne serait qu'une contrefaçon de la justice.

Nous ne croyons pas du tout que tant d'adhésions considérables aient authentiqué la vérité, aient justifié la justice ; la vérité n'avait pas besoin d'être authentiquée, puisqu'elle était authentique ; la justice n'avait pas besoin d'être justifiée, puisqu'elle était la justice ; mais nous sommes heureux de ce qu'un grand nombre de nos concitoyens ont reconnu la justice et reconnu la vérité.

Il en est de cette vérité historique ainsi que de toutes les vérités scientifiques : les lois de la nature par exemple étaient les lois de la nature avant qu'on les eût découvertes ; elles étaient les lois de la nature quand, découvertes par des savants, l'Eglise ou la science officielle ou le peuple ne les reconnaissaient pas ; mais ce n'en fut pas moins un événement décisif dans l'histoire des sciences et de l'humanité que la reconnaissance et l'adoption par cette humanité des découvertes scientifiques.

Pareillement la valeur intrinsèque de la vérité historique n'est pas augmentée par l'adhésion des multitudes, par la prétendue sanction des autorités ; mais la valeur extrinsèque, la valeur d'enseignement de cette vérité est puissamment augmentée quand les foules et les grands lui font bon accueil.

Nous nous réjouissons pour cela ; nous nous réjouissons aussi pensant à tous ces hommes qui étaient des ouvriers d'erreur, et qui sont devenus joyeusement des ouvriers de vérité.

Ce fut le sentiment abondant de cette quinzaine : la joie, la joie sincère, naturelle, publique ; on échappait à la tyrannie des malades, criminels ou fous ; on allait recommencer la simple vie publique honnête et libre, en attendant les fécondes révolutions.

Aussi les très remarquables discours de Me Albert Clemenceau et de Me Morel ne furent-ils pas vraiment des plaidoyers pour des accusés, mais bien plutôt des démonstrations éloquentes pour donner connaissance à un public bienveillant de vérités incontestables ; le public fit bon accueil à ces vérités ; le jury acquitta facilement, bienveillamment, comme si l'acquittement devait aller de soi.

Le public applaudit vigoureusement, joyeusement, on cria « Vive

la République » en manière de fête et non plus pour la nécessité du ralliement.

Ce fut vraiment, comme l'a dit Me Morel, la fin de la « terreur tricolore ».

Cette opinion publique ainsi réveillée, redevenue saine, simple, vivace, n'en restera pas là. De même que la *Ligue française pour la défense des droits de l'homme et du citoyen*, née de l'affaire Dreyfus, a déjà commencé à travailler pour d'autres réparations individuelles dues, ainsi l'opinion publique française, réveillée par l'affaire Dreyfus, va se trouver forte et vivante pour travailler à la réparation des injustices collectives, des injustices nationales. Dès à présent une politique étrangère sournoise comme l'était celle de M. Hanotaux est devenue impossible.

Dès à présent nous sommes assurés que cette opinion publique ne restera pas indifférente à ce coup d'Etat perpétré par le gouvernement du tsar sur les libertés politiques de la Finlande ; on sait que le gouvernement du tsar veut russifier l'armée finlandaise, décider de toutes les affaires communes à la Finlande et à la Russie, et, admirez bien ceci, décider quelles sont les affaires communes à la Finlande et à la Russie ; on livrerait ainsi des libertés politiques nationales à un gouvernement étranger ; on livrerait la culture occidentale ; l'opinion européenne, plus que toute autre l'opinion publique française ne peut se désintéresser d'un tel débat, se refuser à une telle défense ; elle doit commencer par en appeler au tsar mieux informé, s'il est vrai, comme on nous l'affirme, que le tsar ait été circonvenu par des intrigues panslavistes.

CHARLES PÉGUY

LA CRISE ALLEMANDE

Ce titre ne prétend pas faire allusion seulement à la querelle qui s'est élevée entre le Cabinet germanique et le Reichstag à propos du renforcement des effectifs militaires. On peut dire sans exagération, que, depuis l'avènement de Guillaume II, c'est-à-dire depuis près de onze ans, l'Allemagne traverse une crise politique ininterrompue.

Le débat que la Commission du Parlement a provoqué sur l'accroissement du contingent en temps de paix ne portait que sur une adjonction de 7000 hommes ; en lui-même, il offrait donc un minime intérêt. Il n'est qu'un épisode de la longue lutte qu'au lendemain même de son arrivée au trône, l'empereur actuel a soutenue sans trêve ni lassitude contre les prérogatives constitutionnelles des députés.

Cette fois, Guillaume II a cédé, du moins en apparence ; son chancelier, le prince de Hohenlohe, a déclaré, de sa petite voix timide et dépourvue d'accent, que le souverain consentait à la diminution provisoire des crédits militaires, mais il a ajouté que plus tard, avant l'expiration du quinquennat, il présenterait vraisembla-

blement de nouvelles demandes d'hommes et d'argent. La grande bataille n'est que différée; hier, le monarque n'a pas dissous, parce que les circonstances ne lui semblaient pas favorables et que conservateurs et nationaux libéraux, le baron Stumm en tête, exhortaient à la temporisation; demain, il se portera à toutes les extrémités et engagera contre l'opposition du Reichstag, c'est-à-dire contre le libéralisme et le socialisme, l'action décisive, fatale à l'un ou à l'autre des adversaires, qu'il rêve et qu'il prépare.

C'est peut-être, c'est même très probablement à Berlin que se mesureront pour la dernière fois, en notre vieille Europe, le droit populaire et l'absolutisme du droit divin.

Nous ne nous faisons pas d'illusion sur l'issue de ce choc, et sans doute, dans l'entourage immédiat de Guillaume II, parmi les rois et les ministres qui ont la faveur de discuter avec lui de la politique germanique, beaucoup redoutent pour la prérogative impériale. On dit que le roi de Saxe, miné par le socialisme, et le prince de Hohenlohe, vieux routier avisé, ont conseillé, conseillent la prudence, expriment nettement leurs appréhensions. A voir la croissance de l'idée révolutionnaire outre-Rhin, à interpréter la marche même des choses et la poussée des doctrines à travers le monde, le doute n'est point permis. Une seule question mérite d'être traitée, sollicite l'attention, impose quelque incertitude : laquelle des deux forces en présence donnera l'assaut?

Le socialisme — nous laissons de côté à dessein le libéralisme qui, en Allemagne, comme en Belgique, comme en Italie, n'est plus qu'un appoint — le socialisme a grandi dans la propagande méthodique de la paix comme dans les convulsions de la lutte intérieure. Ses chefs ont tout lieu d'être satisfaits de ses progrès dans l'Empire. Un contingent de 2200000 suffrages, c'est à peu près l'effectif officiel et incontesté de leurs troupes, les autorise à espérer. Il n'y a point de raison pour que demain diffère d'aujourd'hui et que le mouvement ascendant inauguré sous le régime des lois répressives, accentué encore après leur abolition, ne se prolonge pas, toujours égal à lui-même. Le socialisme peut attendre, car il se sait servi par les événements quotidiens.

L'empereur ne peut pas attendre, car il n'ignore pas que le temps travaille contre lui. De même que les marées effritent le pied des falaises, puis en engloutissent d'énormes fragments, la démocratie, jour par jour, sape le pouvoir monarchique: chaque concession faite, chaque humiliation acceptée en rétrécit la base; faute de soubassement, il est condamné, s'il ne réagit, à s'écrouler dans le vide. Guillaume II entend réagir avant que ne sonne l'heure finale.

Sa politique est dangereuse, aléatoire, mais simple. Au lieu de résister à l'attaque suprême de la révolution par en bas, il fera la révolution par en haut. C'est la doctrine de M. de Waldersee, l'inspirateur du début du règne, de M. Miquel, le chancelier en expectative, le maître des coulisses, de ce cabinet militaire qui, en

réalité, est plus puissant que tout le conseil des ministres et dont les volontés ont force de loi. Il y a quelques années, à la suite des révélations scandaleuses de l'affaire Kotze, parut un volume qui fit grand bruit et qui portait justement pour titre l'expression en laquelle nous avons synthétisé les desseins de Guillaume II. Il fut proscrit, poursuivi, condamné, il avait touché juste. L'empereur n'attend plus que son Polignac, ou plutôt, car l'homme est trouvé, il n'attend plus que l'instant psychologique du coup de théâtre.

Nous ne croyons pas que cet instant soit fort éloigné. Le mystique couronné de Berlin n'aurait pas cédé si aisément aux désirs de son Reichstag, il n'aurait pas marqué tant de condescendance aux scrupules du centre catholique, s'il n'avait médité la conquête immédiate de celui-ci pour arriver à l'écrasement prochain de celui-là. Les hommes qui ont suivi Windhorst, qui maintenant dévient de la tradition en suivant Lieber, sont mûrs pour toutes les abdications. En fait, dès aujourd'hui, le centre est aux pieds de l'empereur, auquel il se vend pour rien ou presque rien. L'opposition est disloquée, désagrégée; soixante socialistes, vingt radicaux du groupe Richter, et avec eux les représentants des nationalités spoliées, Alsaciens-Lorrains, Danois : voilà tout le parti de la résistance aux attentats qu'on élabore dans le cabinet militaire du souverain germanique. Son peu de surface parlementaire inspirera confiance aux Waldersee, aux Miquel. Pourquoi reculeraient-ils l'échéance?

Le scénario de l'assaut est connu : d'abord la dissolution sous un prétexte plus ou moins spécieux, puis la mutilation des dernières libertés existantes, restriction du droit de grève, organisation de l'école confessionnelle et persécutions contre la pensée libre. Si le Parlement se cabre, le statut sera déchiré. Et, comme il est certain qu'après tout Guillaume II se heurtera à une défensive sérieuse, l'armée sera appelée à soutenir par quelques fusillades les modifications constitutionnelles escomptées. On comprend le sens des discours périodiques aux recrues : ce ne sont point paroles vaines, mais enseignements pratiques.

Il est vrai qu'à la révolution par en haut répondrait forcément une révolution populaire : celle-ci s'organise dans l'ombre, s'outille à tout hasard, s'étaie sur d'énormes masses prolétariennes et plonge ses ramifications dans la petite et la moyenne bourgeoisie.

PAUL LOUIS

LA BONNE FOI DE M. JULES LEMAITRE (1)

« NOTRE PATRIOTISME EST CELUI DE RENAN DANS SES LETTRES A STRAUSS. » (M. Jules Lemaître, *Discours du 19 janvier 1899.*)

M. JULES LEMAITRE. — « Nous portons en nous-mêmes comme

(1) Cf. M. Jules Lemaître, *Discours du 19 janvier, passim;* Renan, *Lettres à Strauss (Réforme intellectuelle et morale,* pp. 167-209).

une image géographique, historique de la patrie. La patrie, intérêts d'une assemblée de vivants — et de morts — avec qui on se sent en communion... »

RENAN. — « *Nul ne peut dire où cette archéologie s'arrêtera : Nous pourrions réclamer un droit celtique antérieur ; et avant la période celtique, il y avait, dit-on, les Allophyles, les Finnois, les Lapons ; et avant les Lapons, il y eut les hommes des Cavernes, et avant les hommes des Cavernes, il y eut les orangs-outangs. Défiez-vous de l'ethnographie.* » (*Lettres à Strauss*, p. 196 et p. 201.)

M. JULES LEMAITRE. — « La patrie est une église qui a ses traditions... »

RENAN. — « *Il est impossible d'admettre que l'humanité soit liée pour des siècles indéfinis par les mariages, les batailles, les traités des créatures bornées, ignorantes, égoïstes, qui, au Moyen-Age, tenaient la tête de ce bas monde.* » (*Lettres à Strauss*, p. 196.)

M. JULES LEMAITRE. — « Parmi les liens moraux, parmi ces sentiments qui unissent et font agir de concert, le premier qu'il importe d'affirmer, c'est bien l'amour de la Patrie. » (Bravos.)

RENAN. — « *Il est certain que le parti démocratique, malgré ses aberrations, agite des problèmes supérieurs à la patrie ; les sectaires de ce parti se donnent la main par-dessus toutes les divisions de nationalité, et professent une grande indifférence pour les questions de point d'honneur, qui touchent surtout la noblesse et les militaires. Il paraît difficile que cette fureur d'une poignée d'hommes, resté des vieilles aristocraties, mène longtemps à l'égorgement des masses de populations douces, arrivées à une conscience démocratique assez avancée et plus ou moins imbues d'idées économiques (pour eux saintes) dont le propre est justement de ne pas tenir compte des rivalités nationales.* » (*Lettres à Strauss*, p. 183-184.)

M. JULES LEMAITRE. — « Les vertus à la pratique desquelles l'armée est nécessairement et spécialement vouée sont les plus vitales de toutes. »

RENAN. — « *La guerre est un tissu de péchés, un état contre nature où l'on recommande de faire comme belle action ce qu'en tout autre temps on commande d'éviter comme vice ou défaut, où c'est un devoir de se réjouir du malheur d'autrui, où celui qui rendrait le bien pour le mal, qui pratiquerait les préceptes évangéliques de pardon des injures, de goût pour l'humiliation, serait absurde et même blâmable.* » (*Lettres à Strauss*, p. 185.)

M. JULES LEMAITRE. — « La Ligue aimera donc l'armée et elle ne craindra pas de mettre dans cet amour un peu d'intransigeance. »

RENAN. — « *Avez-vous remarqué que ni dans les huit béatitudes,*

ni dans le sermon sur la montagne, ni dans l'Evangile, ni dans toute la littérature chrétienne primitive, *il n'y a pas un mot qui mette les vertus militaires parmi celles qui gagnent le royaume du ciel.* » (*Lettres à Strauss*, p. 185.)

M. Jules Lemaitre. — « L'idée de la diminution ou de la déchirure de la patrie nous est douloureuse ou même insupportable. »

Renan. — « *Le grand Gœthe, l'admirable Fichte ne nous ont-ils pas appris comment on peut mener une vie noble et par conséquent heureuse au milieu de l'abaissement extérieur de sa patrie.* » (*Lettres à Strauss*, p. 185.)

M. Jules Lemaitre. — « Nous voudrions faire de l'amour de la patrie une sorte de religion. »

Renan. — « *Je me suis étudié toute ma vie à être bon patriote, ainsi qu'un honnête homme doit l'être, mais en même temps à me garder du patriotisme exagéré comme d'une cause d'erreur.* » (*Lettres à Strauss*, p. 177.)

M. Jules Lemaitre. — « Quand les Français mettraient dans l'amour de la France un peu de jalousie, un peu de parti-pris, je n'y verrais pas grand mal. »

Renan. — « *Je crains que votre génération ultra-patriotique ne se prépare un auditoire beaucoup plus restreint. Laissons ces fanatismes étroits aux régions inférieures de l'opinion. Permettez-moi de vous le dire : Vous avez déchu.* » (*Lettres à Strauss*, p. 206-207.)

M. Jules Lemaitre. — « Le moment serait mal choisi d'être faiblement patriote, quand tous nos voisins le sont avec une application, une intensité, une intransigeance croissante. »

Renan. — « *La France est en train de dire : « Assez d'amour comme cela; essayons maintenant de la haine. » Je ne la suivrai pas dans cette expérience nouvelle, où l'on peut, au reste, douter qu'elle réussisse; la résolution que la France tient le moins est celle de haïr. J'ai travaillé dans mon humble sphère à l'amitié de la France et de l'Allemagne; si c'est maintenant « le temps de cesser les baisers », comme dit l'Ecclésiaste, je me retire. Je ne conseillerai pas la haine, après avoir conseillé l'amour; je me tairai.* » (*Lettres à Strauss*, p. 208-209.)

Pour copie conforme :
Julien Benda

Petite Gazette d'art

CAMILLE PISSARRO

Les vingt et quelques toiles chez Bernheim (1) exposées, si elles n'apportent aucun document nouveau, fournissent au public incomplètement averti de l'évolution contemporaine de la peinture un suffisant élément d'enseignement relativement à elle ; en ce sens, elles corroborent avec bonheur les exhibitions parallèles de Claude Monet, Sisley, Besnard, Cazin, Thaulow, (chez Georges Petit), de Signac et les néo-impressionnistes chez Durand-Ruel : une coïncidence d'expositions des œuvres typiques de Van Gogh, Seurat et Renoir, eût parfait la manifestation avec les réapparitions récentes de Gauguin et de Guillaumin.

Et pourtant Camille Pissarro, seul, presque suffirait : trop modeste promoteur, en somme, de tout le mouvement « plein-airiste », ses tableaux en écrivent l'histoire ; leurs dates en sont comme le calendrier. Signac se pétrifia trop vite, il semble, dans un procédé, gaîne qu'il n'ose assouplir aux articulations ; le véhément Claude Monet perpétuellement demeure l'esclave ravi de la première impression ; Camille Pissarro, visionnaire réfléchi, se transforme avec logique et sincérité, et, cheminеur infatigable, pas à pas, sans foucade ni lassitude, exprime, par le proportionnel élargissement de la technique, l'épanouissementde sa vision, de son horizon.

Claude Monet ne le fait pas fléchir : l'un l'autre confrontés, ils ne se font nul tort : réciproquement ils se soutiennent, se vérifient, se complètent ; Claude Monet, c'est le mouvement, jusqu'au vertige, jusqu'à l'illusion d'optique : la mer arrive, balaye la falaise qui presque se meut en sens inverse ; le soleil fait réellement pivoter l'ombre bleue et violette autour des meules ; les pierres de la cathédrale se vêtent, se dévêtent d'irisations atmosphériques. Camille Pissarro a bu la lumière ; il la fait boire au ciel, à la terre, à l'herbe, aux paysannes vautrées dans le vert : c'est torrent chez l'autre ; chez lui, inextinguible vibration ; cette *Inondation* (1873) conserve un aspect terreux encore ; mais le *Seuil de village* (1884), route poudreuse mais moite sous un ciel plombé, saisit l'œil par une apaisante unité de valeurs : la même aqueuse atmosphère pénètre l'air, la terre, la pierre ; la villageoise couchée dans le champ (1882) est en quelque sorte réduite au même dénominateur que l'herbe qui l'entoure, que les arbres du fond ; aux toiles dernières, la possession est parfaite : les paysages parisiens, *Place du Théâtre-Français, Avenue de l'Opéra*, toits de zinc miroitant sous la pluie, toits de fiacre recevant d'eux le reflet du ciel mouillé qu'ils renvoient à l'œil, façades ternes, imbibées de brume, prodige d'un panorama plombé mais lumineux, fixent le point culminant

(1) Bernheim jeune, rue Laffitte.

(1898) d'une carrière d'artiste toujours égal à lui parce que toujours se recommençant, à la maîtrise sans défaillance parce que, perpétuellement maître de soi, chaque fois il débute.

FÉLICIEN FAGUS

BRUXELLES. LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Dès le jour de l'ouverture, *la Moisson* de Constantin Meunier rassembla autour d'elle les enthousiasmes. Regardez. Elle s'étale là-bas toute blonde et chaude d'été, toute noble, puissante et religieuse, en hauts et bas reliefs, dans le plâtre pur et clair, sculptée! Des paysans et des filles de ferme s'avancent dans la masse serrée des épis; fauchant et bottelant en même temps; émergeant, le torse au clair, de l'énorme taillis doré et souple; les uns séchant du revers de la main la sueur de leur front; les autres travaillant sans cesse, la faulx au poing, infatigables et obstinés. Rarement, grâce à un groupement combiné de lignes, grâce à une répartition réfléchie de rehauts et d'enfoncements, de clartés et d'ombres, il fut donné à un maître de mieux réaliser la beauté d'un acte humain. Moyens purement plastiques, mais employés avec quelle émotion! Les gestes des moissonneurs sont rythmiques, leur allure auguste. Un fait quotidien acquiert ici une signification profonde. On songe à un travail qui serait sacré comme une loi de la nature, au pain qui deviendra la vie, c'est-à-dire l'éternité.

Cette œuvre fait partie d'un ensemble. Elle est jumelle de cette *Fonte de l'acier* exposée jadis, au Champ-de-Mars. *La Mine*, *le Port* (les esquisses définitives existent) compléteront la série, et le travail moderne sera glorifié dans sa souffrance et sa grandeur, non plus au moyen d'allégories banales (éclairs, marteaux, charrues et roues) mais de manière directe, poignante, épique.

Le Débardeur est exposé non loin de *la Moisson*. Le voici en l'énergie de sa simplicité, debout. Sa pose est au repos; son allure statique, mais réalisée de telle façon que toutes les activités du travail, toute la dynamique des mouvements y soient visibles. Les jambes sont déformées par les marches chargées de sacs et de ballots au long du quai, les épaules sont asymétriques, les mains énormes. On devine un ressort de force géante, momentanément détendu. Cet art est calme et fort, bien qu'il contienne toute l'agitation en puissance. Pour le juger, c'est-à-dire le comparer, les plus rares chefs-d'œuvre s'imposent à l'esprit. Ceux des Grecs, surtout.

Rops voisine avec Meunier. Exposition choisie quoique abondante. Et d'abord, quelques peintures aux tons puissants et sourds, tels que les Dubois et les Degroux, voici vingt-cinq ans, les combinaient sur leurs toiles. Un dessin cerné, large et précis. D'admirables rouges éclatants sur des bruns ardents. Peinture pareille aux nature morte, toute pavoisée de tons cossus et forts, peinture foncièrement flamande, venue vers nous, comme un héritage non encore gaspillé, des maîtres gras du XVIIe siècle.

Et puis quels crayons, quels fusains, quels lavis admirables ! Non pas que l'on doive glorifier ces déshabillés académiques, ces erreurs galantes que l'artiste commit quelquefois. Au contraire. Son art véritable est au-dessus de ces vignettes. Il réside dans *l'Attrapade*, dans *la Dame au pincé-nez*, dans *le Retour fait aimer l'Absence*, dans *le Médecin des fièvres*. Ici, la perfection de la forme est atteinte, largement; aucune futilité de détail, aucun accessoire spirituel, aucun trait, aucune mièvrerie ne distrait l'admiration profonde. C'est la femme ardente, tendue et redoutable qui nous est montrée ; c'est la femme destructive, hostile, qui a volé à l'amour ses armes, les a empoisonnées et s'en sert contre nous, cherchant une grandeur et même un héroïsme au fond de la méchanceté humaine. Il est regrettable que *les Sataniques* n'aient pu apparaître et donner la mesure de la puissance réelle et de la grandeur sombre de Félicien Rops. Ces planches, toutes de luxure funèbre, toutes de violence souterraine et damnée, toutes de spasmes noirs, sont des monuments de tragique et convulsive douleur. L'humanité y apparaît saignante, la peau des seins et des vulves arrachée, le cœur fouillé, non avec des glaives, mais avec des ongles. — Rops et Meunier dominent ce cinquième Salon de la *Libre Esthétique* de toute la hauteur des talents suprêmes ; ils le sacrent de leur art désormais indiscuté.

Une étude qui paraîtra dans *La revue blanche* me dispense d'insister aujourd'hui sur l'envoi de M. Georges Minne, le jeune sculpteur belge dont la personnalité grandit de jour en jour et qui peut-être recueillera l'héritage de Meunier.

Parmi les peintres, il n'en est guère dont l'envoi soit une surprise. Grâce aux divers Salons, on connaît le *Christ* de Carrière, *Au pays de la mer* de Cottet, les *Vues de Paris* de Raffaelli et les *Ports turcs* de Brangwyn.

J'aimerais à insister sur les envois de Xavier Mellery, William de Gouve de Nuncques et Alfred Delaunois. Le premier compte les deux autres parmi ses descendants et ses heureux continuateurs. Il travaille, depuis trente ans, dans l'isolement farouche, indifférent à ce qui se fait autour de lui, hostile à la marche contemporaine de l'art, vivant pour lui seul et pour ses œuvres. Il les retravaille sans cesse. Tandis que la peinture moderne conquiert clarté, lui s'en va du côté des ténèbres, cherchant le caractère, l'atmosphère, la vie dans la nuit. Le noir le tente, l'hallucine. Il le voit partout. Une scène de fête, une scène de deuil, une scène de plein air, une scène d'intérieur sont traduites sans avoir égard ni au milieu ni à l'heure. Pour Xavier Mellery, l'ombre seule paraît intéressante et révélatrice.

Si, malgré cette première impression défavorable, on pénètre, avec ténacité, en son art têtu et rébarbatif, celui-ci tout à coup s'affirme extraordinaire. Dans la cave de sa peinture, les soupiraux peu à peu s'éclairent et l'on distingue un monde de silence, d'intimité et d'observation profonds. Certes, jadis, toutes les qualités du peintre s'affir-

maient et s'épanouissaient mieux et plus à l'aise, mais, tel qu'il se présente aujourd'hui, il s'impose encore, magistralement. Il est allé au bout de son système, sans cesse en lutte avec lui-même, exigeant que son art confessât, de plus en plus la solitude, la sombre ardeur, la vision nocturne et la mélancolie de son âme. *Un coin de la maison où je suis né* et *Oost West t'huis best* sont des pages qui hantent et qui règnent.

M. de Gouve de Nuncques élabore des paysages de rêve. Il songe à quelque coin de forêt empoisonnée, où les eaux stagnent vert-de-grisées, où la mousse des arbres et leurs branchages donnent non pas à la langue mais à l'œil la sensation ou plutôt le goût des venins rares, où des serpents sveltes et durs et dardés suggèrent, par les lignes tordues de leur corps, la méchanceté et la scélératesse. Il peint de tels sites, pour l'esprit seul, comme Edgar Poe les réalisait. Une aristocratie triste distingue sa manière de les concevoir : à preuve la rose et blanche et néanmoins mélancolique étendue de glaciers qu'il réussit à limiter d'un cadre d'or et dont la vue excite dans l'âme une très pure fierté déchue. Un aigle, placé au sommet d'une roche, blasonne ce pâle paysage. Peintre immatériel, autant que la peinture le lui permet, M. William de Gouve de Nuncques s'attache à voiler son art de mystère et de poésie. Parti de l'intimité, dont il aima, à l'exemple de Mellery, le silence et la discrétion, il est, pour l'instant, hanté par ses voyages imaginaires, vers des pays lointains, inconnus, merveilleux, où toujours il se retrouve lui-même. Il se confesse et se traduit alors en tels sites qui nous apparaissent comme des témoignages de son orgueil et de son ennui.

Alfred Delaunois fut, à l'Académie de Louvain, l'élève de Constantin Meunier. Depuis, il obliqua vers l'enseignement de Mellery et se prit à aimer les coins des villes vieilles, les murs humides des béguinages et des hospices, la déréliction et la mort des choses. Une cour, un jardin menu, un couloir lisse et morne, un arbre maigre et sec d'hiver, un Christ de carrefour, un faisceau de cierges dardé vers une Vierge, lui servent de sujets, et son œuvre, trempée de foi et d'humilité, s'affirme très profondément émue et sincère.

La *Légende d'une vie de béguine*, conçue dans le format et avec la minutie d'une miniature, renseigne plus encore que *le Jour des Morts* sur les tendances de M. Delaunois. Nous aimerions le voir s'engager dans la route de clarté, de sérénité et de béatitude que ce petit triptyque semble ouvrir à l'opposé du chemin noir et taché de suie où, jusqu'à ce jour, il marcha.

Des noms de divers peintres allemands, hollandais, anglais et américains grossissent le catalogue : les Inness, les Greiffenhagen, les Isaacson, les Roche, les von Hoffmann, etc... La plupart rappellent soit les maîtres anciens, soit les peintres du Champ-de-Mars.

Parmi les dessinateurs s'affirment Donnay, Rassenfosse, Lemmen. Ce dernier, en des planches un peu lourdes, témoigne d'un franc et patient souci de la réalité en même temps que d'une préoccupation

d'arrangement et d'ornementation. Les illustrations des *Fleurs du Mal* commandées à M. Rassenfosse par la *Société des Cent bibliophiles de Paris*, l'ont amené vers des recherches nouvelles de composition. Il commence à s'éloigner de son maître Félicien Rops, sans toutefois se délivrer de toutes attaches.

Un lot de caricatures, signées d'un nom bizarre : Léo Jo, attire la curiosité, grâce à, souvent, une excentricité savoureuse et imprévue. Raffaelli alligne au catalogue une litanie de pointes sèches qui lui font pardonner la sécheresse en papier de ses peintures. Anquetin se prouve puissant, savant, docile aux grands maîtres.

Avant de passer aux industries d'art, notons la mise en décor de deux grandes toiles : *les Derniers*, de M. Léopold Speekaert, peintre de jadis, manieur de tons chauds et pleins, qui aujourd'hui se complaît en des grisailles fines, mais molles ; et *Une Famille sous la protection de Saint-Georges* de M. Em. Motte, toile aux tons d'argent, à l'atmosphère verdâtre, dont les personnages étonnent plus par leur roideur et leur engoncement que par le style dont les voulut douer l'artiste.

Voici des socles, des étagères, des armoires. Et ce sont les bijoux de Fernandubois, de Hirzel, de Colonna, de Paul Dubois qui les parent, étalant sur le velours chiffonné des tons d'écaille, des complexités de nœuds et de tortils, des cambrures de chimères et des férocités de dents et de griffes : tout cela fin, charmant, précieux et cher.

Et voici les poteries de Willy Finch aux décors sobres, aux tons calmes quoique riches, aux formes simples que l'usage et l'utilité déterminent ; voici celles de Schmuz-Baudiss, plus lourdes de style et de couleur ; celles d'Etienne Moreau-Nélaton, où s'inscrit un franc sentiment de nature ; celles de Læger et de Max von Heider.

Et voici des coussins, des tapis, des soies, des broderies, et des horloges, et des verres, et des lampes, et des livres merveilleusement vêtus de peaux rares et décorés de rinceaux et de fleurs et d'entrelacs. Toute la rénovation du décor moderne s'y affirme, curieuse, réussie, inventive, originale ; tous les métiers d'art s'y groupent vivants et conquérants, s'imposant comme règle la logique au lieu de la fantaisie et la sobriété au lieu de l'abondance.

Il est des bronzes intéressants signés von Gosen, des cendriers, des jardinières, des services à thé parfaitement traités par Eugène Berner, des fers forgés originalement tordus par Riemerschmid. Toutefois, parmi ces artistes, celui qui s'affirme avec la personnalité la plus nette c'est Alexandre Charpentier. Sa pendule, qu'un sujet banal nouvellement compris orne de sa masse allégée grâce à un envol de lignes souples, est, sans réserve, l'objet d'art le plus attirant du Salon. Un goût sûr a présidé à sa conception et à sa forme, qui rappelle celle des cartels.

Depuis bien des années, le Salon de la *Libre Esthétique* n'offrit un ensemble d'œuvres aussi divers et aussi heureusement rassemblé.

EMILE VERHAEREN

La Quinzaine dramatique

Comédie-Parisienne. **La Petite Famille,** comédie en un acte de M. Maurice Vaucaire. **Les Miettes,** comédie en deux actes de M. Edmond Sée. **L'Anglais tel qu'on le parle,** vaudeville en un acte de M. Tristan Bernard. — *Théâtre-Antoine.* **La Nouvelle Idole**, pièce en trois actes de M. François de Curel. **Que Suzanne n'en sache rien**, comédie en trois actes de M. Pierre Veber.

Le défaut de place m'a contraint de reculer de quinze jours le compte-rendu des *Miettes* et de *l'Anglais tel qu'on le parle.* Je me doutais bien qu'un si court délai n'épuiserait pas la vogue de ce spectacle, ne ternirait pas sa fraîcheur. Au reste, ce retard offre l'avantage d'accuser, entre les sommaires des deux quinzaines, un parallèle assez significatif. Tandis que les « grandes scènes » s'exténuent en reprises sans intérêt, en adaptations sans nécessité, les théâtres neufs vont de l'avant, donnent l'exemple de l'initiative et nous avons la joie d'enregistrer, presque simultanés, à la Comédie-Parisienne et au Théâtre-Antoine, deux succès rationnels. C'est bien un peu le tour de ces succès-là. Un public a fini par se former, depuis le temps qu'on le façonne; des efforts aussi vigoureux, aussi déterminés que ceux d'Antoine, de Lugné-Poe, de quelques autres encore ne pouvaient demeurer vains : le public, clairsemé au début, est devenu suffisamment compact pour garnir de nombreuses salles; on a pu s'en convaincre l'an dernier lors des représentations du *Repas du Lion*, ce superbe drame qui, il y a dix ans, aurait eu beaucoup de peine à dépasser la dixième. Voici *la Nouvelle Idole*, triomphe plus improbable encore. Aujourd'hui comme hier, M. Antoine n'a pas tardé à former des émules. Et la Comédie-Parisienne, après des fortunes diverses ou plutôt des infortunes identiques, s'affirme largement hospitalière aux auteurs récents.

Les Miettes nous ont ravis sans nous surprendre. Après l'éclatant début que fut *la Brebis* au Théâtre de l'Œuvre, nous n'attendions pas moins de M. Edmond Sée; nous l'attendions seulement un peu plus tôt. On n'a pu oublier ces deux petits actes qui furent une révélation, presque une révolution — oh! sans tapage, sans formules ni professions de foi —, l'indice à tout le moins qu'une génération nouvelle abordait le théâtre, avec des soucis nouveaux. Plus exactement, on remarquait dans *la Brebis* l'absence des soucis anciens. Aucune trace chez l'auteur de passion, de haine, d'enthousiasme, pas la moindre velléité d'*emballement* ni de *voyage*, nulle désormais de ces préoccupations strictement morales qui subsistent, à travers parfois un épais voile d'ironie, chez la plupart des dramaturges contemporains. Qu'on ne s'y trompe pas, malgré leurs natures opposées, malgré la divergence de leurs points de vue, M. Ancey et M. de Curel, M. Coolus comme M. Donnay, M. Capus aussi bien que M. de Porto-Riche

gardent un caractère commun : ce sont des moralistes. M. Edmond Sée n'en est pas un, car son ironie à lui s'exerce en tous sens et il n'a cure de l'orienter; il est continûment, universellement gouailleur, persifleur et *rosse*, sans ménagements, ni scrupules : c'est un pince-sans-rire et sans pleurer, mais c'est aussi un pince-malgré-lui, dénué de parti-pris, d'affectation et de pose, en sorte qu'on ne saurait lui en vouloir et qu'il serait souverainement injuste de blâmer sa férocité candide. Son unique inquiétude est de n'être jamais dupe. On conviendra qu'il y réussit à miracle et qu'une telle maîtrise de soi est particulièrement surprenante et rare, qui se complaît dans la pure « comédie sentimentale ». *Les Miettes*, comme *la Brebis*, ne sont pas autre chose : mais le sentiment y est si peu voilé, le ton si peu grave, l'intimité si peu recueillie, on y sent l'étude si résolument présentée *du dehors* et avec une insouciance si hardiment désinvolte, qu'on a l'illusion vraiment d'assister non pas à une comédie sentimentale, mais à quelque joviale comédie de mœurs, sans plus subtile trame.

La distinction entre les deux genres n'est pas tellement scolastique; elle dépasse les mots, elle est essentielle, et l'on s'en rend aisément compte, sinon en écoutant *les Miettes*, dont chaque réplique, chaque mot scintille, du moins lorsque l'entr'acte laisse un peu de répit et le loisir de se reprendre. Il semble alors qu'on ne puisse se défendre d'un sentiment de gêne : oui, la pièce va quelque fois trop loin, presque trop haut, pour qu'il soit séant de rire. M. Sée ne désavouera point ce rire-là — m'est avis qu'il n'y pense guère — puisque c'est invariablement lui qui rit le premier, derrière l'un après l'autre de ses personnages, et qu'il a soin de rendre son rire contagieux. C'est, si l'on veut, un reproche à côté, fait après coup : je crois qu'il valait d'être énoncé. Aussi bien il met en plein relief l'indéniable originalité de M. Edmond Sée, dont, encore une fois, la verve ne s'étaye d'aucune recherche, d'aucune sensiblerie à rebours.

Par exemple, il faut bien avouer qu'en une scène l'auteur, tout de même, a forcé la note. Marcelle Boize vient d'être abandonnée ou, mieux, lâchée par Pierre Jontine, qui va se marier. Sur le conseil du bon Mérissel, confident résigné de la veille, ami presque amant, adorateur rabroué, qu'à juste titre effrayent les grâces neuves du petit de Xylas et ses tendresses inédites, Marcelle tente de revenir à son mari. Celui-ci feint de ne pas entendre, préfère ne rien savoir; elle précise, elle se livre, elle est frémissante, désemparée, lui ricane, il se dérobe, il n'a pas un geste secourable, pas une parole compatissante, pas une secousse d'émotion. Notez que l'auteur n'eut manifestement pas l'intention de présenter Boize comme un être vil ou méchant; il l'imagine simplement égoïste, jaloux de sa chère quiétude, désabusé des contingences conjugales, — plus vulgairement : philosophe. Mais quel primitif égoïsme, quelle illusoire quiétude, quelle niaise philosophie! L'ironie, cette fois, manque de mesure, grimace un à peu près, qui choque plus que ne ferait le faux.

Que M. Sée me pardonne si j'insiste, au risque d'exagérer encore ce que j'estime être son erreur. Certes une telle insistance peut paraître, elle aussi, démesurée en un article où je m'abstiens soigneusement de la fastidieuse analyse; mais ne serait-il pas superflu de répéter à chaque ligne mon admiration pour une œuvre que je veux supposer connue de tous lecteurs de cette revue ? La moindre défaillance y fait tache. Il y a tant de talent dans *les Miettes*! un talent si alerte, si primesautier, si nettement dramatique! C'est un éblouissement. Si la pièce pèche, c'est par excès d'éclat. Moins uniformément lumineuse, *la Brebis* semblait plus claire. *Les Miettes* révèlent un esprit plus prodigue, plus étincelant. En revanche, le « sujet » ne laisse pas que d'être disséminé à l'extrême : il y a défaut d'ordonnance, disproportion de valeurs. A chaque instant, on a l'impression d'entrer, sans frapper, à brûle-pourpoint, dans la vie même, mais dans une vie haletante, fébrile, décuplée.

Certains ont jugé factice une telle condensation. Il faut s'entendre : factice, elle l'est à coup sûr, comme toute transposition théâtrale; mais l'artifice est des plus licites et singulièrement fécond : on a taxé d'exceptionnels les personnages que ce procédé met en scène : le beau malheur! Depuis quand les cas d'exception sont-ils bannis du théâtre? Ces personnages sont éminemment nets et précis, délimités avec une vigueur peu commune. Ils s'avouent, voilà tout le secret de leur prétendue complexité. On dira : — ne l'a-t-on pas dit? — ces gens-là forment un monde à part, de trop chétive importance; seule une élite s'intéressera à cette élite. Rien n'est moins certain : consultez l'affiche et dénombrez les représentations. Au surplus, quelle élite constituent donc les personnages de M. Sée? Ecoutez-les, observez-les, jugez-les. En vérité, ce sont les tout-premiers venus. Leurs façons seules peuvent surprendre et retenir ; c'est à les détailler que M. Sée se complaît et nous divertit. Serait-il un moraliste quand même ?

L'interprétation est d'excellent ensemble. Il faut mettre à part Mlle Blanche Toutain : cette si jolie, si intelligente, si instinctive, si personnelle artiste ajoute à son rôle un exact, un délicieux frisonnement de vie, sans heurt, sans fatigue et de tous les instants. Elle est plus que parfaite. M. Burguet personnifie Mérissel de façon remarquable. Le type de Xylas étant légèrement poussé à la charge, on ne peut guère en vouloir à M. Bruly, qui d'ailleurs est fort plaisant, s'il s'autorise de cette nuance pour amplifier certains de ses effets : il arrive que le ton de la scène y gagne en joie mais non sans dévier quelque peu. M. Albert Mayer a le tort de prêter à Jontine une allure épaisse et brutale: elle détonne dans la scène exquise qui termine le premier acte. M. Bullier (Boize) rend intolérable la scène plus que scabreuse du mari.

Avec *les Miettes*, M, Edmond Sée renouvelle les plus magnifiques promesses ; dans *l'Anglais tel qu'on le parle*, M. Tristan Bernard a tenu toutes les siennes. On a prononcé le mot de chef-d'œuvre. Il se

pourrait que cet acte demeurât comme tel, et le mot n'est pas trop gros, appliqué à un auteur qui s'est petit à petit imposé comme un maître du rire, d'un rire qui n'appartient qu'à lui. Sa dernière pièce marque plus qu'un progrès, c'est un résultat. Non qu'elle soit spécifiquement différente de ses aînées — aînées presque jumelles, M. Tristan Bernard est si fécond ; — mais elle est plus complète, plus *sortie :* on y découvre toutes ses qualités, tous ses dons, en plein épanouissement, cette jovialité sagace, cette fantaisie dès l'observation, qui teinte de haute cocasserie les notations les plus simples, cette persistance, je dirais : cette obstination dans le comique, lequel s'étale on dirait nonchalamment, ingénûment. Si folle que soit l'aventure, elle demeure imperturbablement logique, possible. La gaîté ne naît et ne dure que grâce aux situations minutieusement retournées sous toutes les faces : on en sent l'auteur toujours maître, jaloux de la doser à sa guise. Jamais M. Tristan Bernard ne laisse le rire s'égarer au petit bonheur : gageons qu'il serait mortifié d'entendre de la coulisse se produire un effet qu'il n'aurait pas prévu. A peine on trouve à reprendre un ou deux détails outrés un tant soit peu, que le mouvement emporte et qu'on ne se résout pas à regretter, tant ils sont fertiles en joie : on se contente de les déplorer pour le principe. Mais c'est l'exception, et M. Tristan Bernard n'a que faire de recourir au burlesque vulgaire, puisque sa seule finesse suffit à mettre les foules en liesse et qu'il réalise ce prodige de faire sourire aux éclats.

Dans le théâtre de M. Tristan Bernard, *L'Anglais tel qu'on le parle* occupe une place importante et j'ajoute : de choix. Volontiers, bien qu'en dépit des apparences, je la rapprocherais des pièces les plus significatives non seulement du talent de l'auteur, mais de sa personnalité, telles que *les Pieds nickelés*, *En cambriolant*, ou même *le Fardeau de la Liberté*, si peu semblable qu'en soit le ton, si supérieures la forme et la portée. Ces œuvres sont étroitement parentes : on note dès l'abord une ressemblance frappante, un véritable air de famille, qui ne saurait tromper, entre Alain Lambert, Chambolain, l'interprète Eugène et l'inénarrable cambrioleur : une même insouciance au jour le jour les caractérise, une pareille absence de préjugés, un sang-froid égal, une bonhomie identique. Ils sont pour le moins cousins-germains, tous ces déclassés, et ils représentent tout autre chose que d'occasionnels pantins. Pour déclarer superficiel un tel rapprochement, il faudrait être bien peu familier avec l'œuvre de M. Tristan Bernard, qui, s'il met dans ses comédies toute sa verve, y met aussi tout son esprit et tout son cœur.

L'Anglais tel qu'on le parle est sous-titré « vaudeville ». Coquetterie fort naturelle chez M. Tristan Bernard, à la veille de nous donner un livre de vibrante et profonde humanité : *Mémoires d'un jeune homme rangé*. Ce vaudeville est joué à merveille par M. Modot, à miracle par M. Tréville, en toute grâce par Mlle Bignon, convenablement par MM. Barbier, Moriès, Lefort et Mlle Rozier.

La soirée de la Comédie-Parisienne débute par une saynète de

M. Maurice Vaucaire, *la Petite Famille*, qui n'est point dépourvue d'agrément, mais dont la fable un peu mince gagnerait à être soutenue par un dialogue plus relevé. Mme Juliette Darcourt y amuse.

La première de M. François de Curel : un événement de la saison dramatique. La première de *la Nouvelle Idole* aura été un événement dans l'histoire du théâtre contemporain. Événement, en effet, et plus remarquable peut-être que la pièce elle-même, cet accueil trépignant fait par la salle entière à une œuvre de pure idéologie. On en pourra discuter la valeur ; l'effet n'est pas niable, il se répète au reste chaque soir, hautement caractéristique d'une évolution accomplie. Déjà *le Repas du Lion* avait suscité un semblable enthousiasme. Mais dans le drame de l'an dernier une part plus prépondérante était réservée à l'aventure, au romanesque ; les idées qu'y dramatisait l'auteur, étaient, malgré leur élévation, davantage familières, elles appartenaient au domaine social, c'est-à-dire presque courant. Cette fois, le conflit s'atteste rigoureusement théorique, qui met aux prises la raison et l'instinct, qui oppose à la science, la foi. Eh bien, le triomphe n'a pas été moindre et il promet de se poursuivre aussi longtemps. Je pense néanmoins qu'il serait chimérique d'en chercher la raison dans les goûts abstraits de la foule. Plus vraisemblablement cette raison n'est point autre que dramatique.

M. François de Curel, s'il n'est pas un grand penseur, est à coup sûr notre grand dramaturge, notre grand tragique moderne. Les cas par lui transportés à la scène semblent bien les plus hautement poignants qui se puissent imaginer. Où trouvera-t-on sujets plus grandioses que ceux de *la Figurante*, des *Fossiles*, du *Repas du Lion* ? Mais cela ne serait rien encore, si M. de Curel ne se montrait, dans chacun de ses drames, de taille à les exécuter dans leur ampleur. Loin de les étriquer, comme neuf fois sur dix risquerait de le faire tel autre, ou dix fois sur dix M. Brieux, lequel ramène de fort nobles données aux proportions de l'anecdote, M. de Curel les magnifie, les surélève d'un degré au-dessus de la vie.

Au lieu de réduire en épisodes, en matière dramatique, les idées qu'il veut mettre en présence, il joue la difficulté, ne craignant pas d'installer sur la scène une simple discussion, qui constitue le point culminant de son drame. Avec quel art, M. de Curel sait rendre palpitant ce colloque ! On se souvient de la grande scène du *Repas du Lion* où Boussard et Jean de Sancy défendaient tour à tour leurs idées, j'allais dire : leurs croyances. Dans *la Nouvelle Idole*, le moyen employé est le même, aussi primitif. L'auteur procède encore par périodes, par tirades, par allégories, ou mieux par paraboles : ces périodes, ces tirades révèlent parfois un lyrisme défraîchi, ces allégories, une littérature contestable : mais — ici reparaît l'homme de théâtre — leur éloquence est irrésistible et c'est cette éloquence que l'on applaudit.

Cette fois, la discussion est plus angoissante encore, au milieu

de laquelle surgit sinistrement le drame même, du savant Albert Donnat soudain pris de scrupules et de doutes vulgaires devant l'erreur qui le rend criminel et le suprême attentat qui fait de lui un héros, discussion vraiment sublime, où le contradicteur peu à peu s'efface pour faire place au martyr. L'effet dramatique en est prodigieux.

Sublime, la discussion ne l'est que quant à l'expression théâtrale. Sur le fond même et sur l'esprit qui l'anime, des réserves s'imposent. Toutefois, il faut se garder d'une confusion néfaste autant qu'injuste. Nous n'avons à juger que l'œuvre d'art. La scène du second acte, direz-vous, est profondément choquante, pour ne pas dire inadmissible entre deux savants tels que nous sont présentés Albert Donnat et son disciple Maurice. Celui-ci a la part trop belle et comment ne pas s'indigner que le maître fasse si piteuse figure dans un tel débat? Mais précisément ce qui fait le point faible du débat accentue la force et la beauté de la scène. Dans le dialogue où Donnat si tragiquement se renie, il est d'autant plus émouvant qu'il demeure au-dessous de sa tâche, que sa raison chavire, que sa totale misère apparaît.

J'avoue qu'il est difficile, durant d'aussi graves, d'aussi capitales controverses, de ne pas prendre parti. L'auteur prend parti lui-même, bien qu'il ne le fasse pas très ouvertement, mais c'est en sentimental plutôt qu'en idéologue, ce n'est pas tant sa thèse qu'il soutient, c'est son héros qu'il défend. Ce héros, libre à nous de ne pas le suivre et nous userons de cette liberté. De toutes nos forces nous réprouverons les tendances rétrogrades où il sombre, nous condamnerons les déclarations vides et pernicieuses où il s'embourbe et nous conspuerons au besoin l'esprit haïssable qui les lui dicte. Mais il nous faudra prendre garde que ces hésitations, ces doutes, ces hérésies d'un haut esprit à la dérive sont le sujet même : nous n'avons nul droit de le contester. L'effort d'art seul importe. Il est magistral.

Certes *la Nouvelle Idole* soulève, outre ces querelles de principe, bien des objections secondaires, en l'espèce plus légitimes. On y relève des invraisemblances grossières, des contradictions évidentes, une écriture médiocre en son affectation de style noble, un abus irritant de vulgarisation hâtive. Mais que pèsent ces défaillances, en regard de l'intensité d'émotion qui se dégage du drame? Il date d'hier et déjà l'on dirait que ses tares ont déposé et que sa rare puissance lui donne un recul suffisant pour qu'on le puisse juger de loin et de haut, comme d'une génération prochaine.

Albert Donnat a valu à M. Antoine un de ses plus magnifiques, un de ses plus justes triomphes. Jamais encore il n'avait eu l'occasion de se montrer à la fois comédien plus habile et plus sincère artiste que dans ce rôle, admirable mais verbeux, qu'à force de sobriété il est arrivé à vivre. M. Gémier prête l'autorité nécessaire à Maurice Cormier, psychologue subtil et observateur peu perspicace. M. Arquillière anime du mieux qu'il peut un épisode encombrant. Bien ingrat est le personnage de Louise, la femme de Donnat : le jeu de Mlle

Devoyod ne corrige point cette ingratitude. Mlle Bellanger est charmante dans Antoinette.

Le spectacle est toujours copieux au Théâtre-Antoine. Après les trois actes sévères de M. François de Curel, nous avons eu trois actes pimpants de M. Pierre Veber.

Ce qui distingue M. Pierre Veber de ses collègues en humour, ce n'est pas tant le don d'invention burlesque, de satire placide ou d'ironie concentrée ; c'est plutôt le génie de la déformation. Il excelle à travestir l'événement, à parodier le réel. « Déformateur du Réel », telle était, on s'en souvient, la délicate et spéciale fonction que M. Pierre Veber occupait à l'inoubliable *Chasseur de Chevelures*, aux côtés de M. Tristan Bernard « Informateur du Possible ». Depuis ce temps, presque éloigné déjà, M. Pierre Veber n'a rien perdu de ses qualités de fantaisiste. Bien au contraire, elles se sont affirmées et affinées, comme on a pu en juger l'an dernier en écoutant *Julien n'est pas un ingrat* au Théâtre-Antoine, ou *Paroles en l'air* aux éphémères Funambules. La même fantaisie se retrouve, plus vivace encore, dans sa nouvelle comédie, *Que Suzanne n'en sache rien*. Le sujet est peut-être un peu mince, mais de cela on ne s'avise guère qu'à la réflexion, tellement l'auteur sait tirer parti de ses moindres trouvailles et entortiller de sorte imprévue les cheveux qu'il coupe en quatre. Et sa malice est si pirouettante, si intarissable qu'on s'esclaffe toujour de bon cœur.

Dans ce franc succès de gaîté l'interprétation est bien pour quelque chose. M. Dumény est remarquable de naturel et d'entrain continu. M. Gémier silhouette en âpre bouffonnerie Jules Flingault, déchard épique. Quoique moins mesuré dans la charge, M. Desfontaines est fort divertissant. Il convient encore de mentionner M. Arquillière, Mmes Barny, Derville, Barsange et spécialement Mlle Bellanger, si comique avec tant de grâce.

ALFRED ATHYS

Samedi, 8 avril, à quatre heures, aux Matinées-Depas, M. Marcel Schwob parlera de Charles Dickens et de l'influence de son œuvre sur le roman russe contemporain. — Des lectures de Dickens seront faites au cours de la conférence.

Les Livres

LES ROMANS

René Boylesve : **Mademoiselle Cloque** (Éditions de La revue blanche).

Mademoiselle Athénaïs Cloque, à dix-huit ans, s'en vint à Paris, courut droit rue d'Enfer, et, dans sa petite maison dont elle sut forcer courageusement la porte, elle vit le vicomte René-Marie de Chateaubriand. Démarche étrange et passionnée, qui parfuma sa vie d'un souvenir d'aventure et d'amour et qui nous l'explique encore toute entière ! « La Nature elle-même, lui avait dit le vicomte, va sans cesse en s'amoindrissant... Mais qui sait s'il ne naîtra pas, de ces tristes conditions de la vie nouvelle, une sorte d'héroïsme que l'on a ignorée jusqu'ici. » Mademoiselle Athénaïs Cloque devait sentir et réaliser cet héroïsme nouveau des vies médiocres. Et, pour en supporter le fardeau, qui lui fut lourd et amer, elle s'aida toujours du grand souvenir aventureux de sa jeunesse. L'héroïsme qu'elle rêvait alors était sans doute plus libre, et plus glorieux. Mais la sagesse et le temps avaient chassé toute vanité de cette âme, qui sut être grande obscurément.

Mademoiselle Cloque vécut à Tours, dans une étroite maison de la rue de la Bourde, dont son propriétaire, Loupaing, entrepreneur de plomberie et agitateur démocratique, lui gâtait l'usage par toute sorte d'ennuis mitoyens. Mademoiselle Cloque fut pieuse ; mais sa piété ardente ne s'apaisa point aux prières, aux pratiques, aux séances régulières de l'ouvroir ; elle conçut naturellement un but sublime, l'aima, et disparut en lui. La vie de Mademoiselle Cloque ne fut point désormais séparable de l'édification de Saint-Martin de Tours, la basilique immense qui devait couvrir comme un défi tout un quartier de la ville, attester par son immensité la vigueur des volontés catholiques, rendre les fils des Gaules à leur vieille foi. Elle ne connut plus d'autres amis que les amis de l'œuvre, d'autres haines que contre ceux par qui par mollesse, par cupidité, ou par lâche complaisance envers les pouvoirs établis, en abandonnent la splendeur première pour se rallier à quelque projet incomplet et bâtard. Pauvre Mademoiselle Cloque, elle devait tout sacrifier à la chimère désintéressée qui avait absorbé son âme : ses amis, ses dignités charitables, son orgueil, le bonheur même de Geneviève, la nièce charmante qu'elle adorait. Inflexible, elle imposa à Geneviève de rompre de chères fiançailles avec Grenaille-Montcontour, que Geneviève aima toujours, mais dont les parents, dans des vues louches, favorisaient le ridicule projet de la basilique exiguë et raccourcie. Elle connut les pires souffrances d'un cœur désintéressé ; elle subit l'ingratitude, la jalousie ; elle reconnut chez ses amies les plus chères des cœurs cupides et faux ; elle eut cette dernière amertume, de ne trouver une amitié constante que chez le seul

de ses amis qui n'eût pas la foi. Mais pas plus qu'une martyre au cirque, elle n'abjura rien de son rêve. Une déception dernière, dont elle mourut, n'altéra ni son visage, ni son cœur.

Etes-vous curieux de savoir ce que devint Geneviève ? Elle faillit mourir de désespoir et d'amour, sans que la sainte Mademoiselle Cloque, inébranlable comme Jephté, comprît rien à sa souffrance muette. Elle épousa Jules Giraud, notaire à La-Celle-Saint-Avant. Peut-être, quand sa tante mourut, allait-elle devenir la maîtresse de Grenaille-Montcontour qu'elle n'avait point cessé d'aimer. Je souffre un peu de penser qu'elle vieillira dans son village, entre un mari balourd et des voisins maussades, elle si fine, si ardente, si bien faite pour l'amour, et M. Boylesve pensera sans doute avec moi que la Grand Saint Martin nous fait payer bien cher sa basilique. Mais assurément Mademoiselle Cloque croyait agir pour le mieux, et personne ne l'eût convaincue qu'on pût être heureuse avec un homme qui avait le malheur de ne point penser juste sur la basilique du Grand Saint Martin. Le roman de Geneviève après dix ans de mariage, on peut l'imaginer, on pourrait l'écrire, et d'ailleurs M. Boylesve l'a écrit lui-même. Je conseille à tous ceux qu'aura charmés Mademoiselle Cloque, de relire ensuite *le Médecin des Dames de Néans*.

Pour moi, qui ai aimé et qui aime depuis le premier tous les livres de M. René Boylesve, faut-il dire si j'ai un goût vif pour Mademoiselle Cloque ! — avec quel charme secret et moqueur, M. Boylesve a exprimé l'amoureuse Geneviève ! Tous les personnages, qui sont nombreux et variés, sont peints avec le même art, le même esprit, la même finesse distinctive et spirituelle. Faut-il nommer le financier Niort-Caen, les demoiselles Jouffray, le marquis d'Aubrebie, Madame Pigeonneau, l'abbé Moisan, et surtout l'admirable M. Houblon, l'organiste éloquent et démesuré ? Les milieux, les paysages, sont traités avec un goût sobre et preste ; le choix des détails est toujours heureux et significatif. Peut-être même m'abusé-je, mais il me paraît que pour l'héroïne elle-même, cette silencieuse et passionnée Mademoiselle Cloque, M. René Boylesve déploie plus d'esprit, de bonheur et de clarté, que d'ardeur profonde et intérieure... Assurément ce livre, où le peintre voluptueux des amours italiennes montre un sens si discret et si fin de la vie provinciale, ressemble peu, en apparence, au *Parfum des Iles Borromées* ou à *Sainte-Marie des Fleurs*. J'y ai réfléchi, et ce caractère d'unité, visible ou cachée, que quatre ouvrages d'un incontestable talent doivent pourtant bien receler, je me flatterais presque de l'avoir découvert. Il s'exprime, selon moi, en cette distinction un peu subtile que M. René Boylesve est, plutôt qu'un romancier, un conteur. Un conte ou un roman, je présume qu'on sent clairement la différence. Le conteur se sépare de l'histoire qu'il conte ; il est là, près de vous, qui parle et cherche à vous plaire ; l'histoire est lointaine, passée, peut-être étrangère, en tout cas distincte de vous et de lui. C'est pourquoi les péripéties, les faits, s'y succèdent plus légèrement, plus prestement et avec moins d'intervalles que dans le

roman ou dans la vie. Les choses se passent ainsi ; peut-être auraient-elles pu se passer d'autre sorte. C'est une suite arbitraire, facile et prompte. Elles ne prennent point le visage sérieux et lent et la gravité presque douloureuse de l'Inévitable Nécessité. Le conte veut donner du plaisir, et point de fatigue, et, même pour des personnages exceptionnels ou des événements extraordinaires, que l'esprit goûte une surprise douce, ménagée et qui n'exclue pas le repos. Aussi les caractères, préparés, équilibrés, expliqués, éclairés sur tous les plans, distribués dans une lumière égale et douce, y sont-ils plausibles et vraisemblables plutôt que vrais. Si le roman a sa beauté propre, je crois qu'elle est dans la vérité ; et, bien que ma définition doive sembler étrange, je crois que la vérité romanesque n'est pas autre chose qu'une force appesantie et *partiale* d'observation, de poésie, de passion ou de raison. Ce qui nous charme dans le conte, c'est, au contraire, l'agrément, la justesse, la mesure, et soit la leçon morale, soit une sorte d'insouciance élégante qui la surpasse. Me trompé-je après cela en disant que M. René Boylesve est, avant tout, un conteur.

Je n'entends pas établir une hiérarchie des genres. *Candide* et *Gil Blas* sont deux chefs-d'œuvre, et l'un est un conte, l'autre une suite de contes. Peut-être l'esprit français sera-t-il toujours mieux armé pour le conte que pour le roman, et le lecteur français y est, assurément, plus sensible. Du reste, moi qui conseillais de relire *le Médecin des Dames de Néans*, je viens de le relire moi-même, et je trouve que M. Boylesve, dans sa dédicace, exprime tout son amour pour nos vieux conteurs français, et son désir de continuer leur œuvre. Je ne doute point qu'il y réussisse, et d'ailleurs il y a déjà réussi.

LÉON BLUM

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS ET NOUVELLES. — Henri Vignemal : *Vain Effort*, Lemerre, 3 fr. 50. — Maxime Audouin : *Lettres de ma Falaise*, Société d'éditions littéraires, 2 fr. 50. — Jean Destrem : *Romans très courts*, Bureaux du « Rappel ». — Henri de Régnier : *Le Trèfle blanc*, Mercure de France, 2 fr. — Manoël de Grandfort : *Les Franches-Fileuses*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Louis Bertrand : *Le Sang des races*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Jules Laforgue : *Moralités légendaires* (Tome II, *Hamlet ou les suites de la piété filiale*, *le Miracle des Roses*, *Pan et la Syrinx*), Edition Lucien et Esther Pissarro, Londres, Hacon et Ricketts, et Paris Mercure de France. — Charles Ephy : *L'Ame errante*, Société libre d'édition des Gens de Lettres, 3 fr. 50. — Prosper Castanier : *La Fleur de Cythère*, A. Charles, 3 fr. 50. — Guy de Maupassant : *La Maison Tellier* (édition illustrée par René Lelong), Ollendorff, 3 fr. 50. — Arthur Chassériau : *Du côté de chez nous* (préface de Pierre Loti), Ollendorff, 3 fr. 50. — J.-H. Rosny : *L'Aiguille d'Or*, Colin.

Le gérant : Paul LAGRUE.

Arcis sur-Aube. — Imp. L. FRÉMONT

Le Refus du Service militaire

Le nom du docteur autrichien Skarvan est déjà connu. On sait qu'il refusa, il y a quelques années, de servir dans l'armée comme médecin. Sa comparution devant le conseil de guerre, son internement dans une maison d'aliénés, la polémique qui s'engagea à son sujet entre les journaux, ont troublé alors l'opinion publique. On expliquait cette conduite de différentes façons : c'est un mystique religieux, disaient les uns; un anarchiste, déclaraient les autres; et beaucoup de journalistes le considéraient comme une victime du comte Léon Tolstoï.

Le Journal détaillé du docteur Skarvan vient de paraître. Il y a décrit très scrupuleusement toutes les hésitations de sa conscience et de son esprit qui ont précédé son acte héroïque, toutes les raisons qui l'y ont amené.

Le Dr Skarvan a écrit son Journal en langue russe, selon le désir de ses nombreux amis de Russie et en particulier de Léon Tolstoï. Ce Journal a été édité en Angleterre par M. Tchertkoff dans sa collection d'ouvrages sur les doukhobors et contre la guerre. On en lira ci-après les parties les plus saillantes. — W. B.

A mon entrée au régiment, je partageais déjà l'opinion du comte Tolstoï sur le service militaire. Je savais qu'il est tout à fait opposé aux préceptes du christianisme et à son esprit, en antagonisme absolu avec tout sentiment d'humanité, et que c'est chose impie que prêter serment et servir. Mais, bien qu'intimement convaincu de tout cela, j'entrai au service, ne me sentant pas assez de force spirituelle pour agir selon ma foi. J'ai éprouvé alors l'angoisse morale que doit ressentir tout homme dont les sympathies vont vers le bien, mais qui a trop conscience de sa faiblesse pour oser entreprendre un acte qui, il le sent à l'avance, sera au-dessus de ses forces. Car je ne savais pas encore que, pour engager une lutte chrétienne contre le monde, l'homme n'a besoin ni d'audace, ni en général d'aucun des attributs de l'héroïsme païen, qu'il lui faut tout autre chose : une certaine maturité spirituelle, un état d'esprit tel qu'il lui soit impossible de vivre d'une vie contraire à sa conscience... Mais, quand toutes les portes du salut sont fermées, il en reste une, et la plus étroite, que Dieu ouvre lui-même au moment le plus critique.

Au régiment, je me sentis tout de suite mal à l'aise. Les casernes me faisaient l'effet de maisons de fous : tout y était stupide et sauvage, et que de forces perdues !

[En 1894, Skarvan achevait ses études à la Faculté de Médecine d'Insprück ; il prit ses grades et entra alors, comme médecin militaire, dans le régiment qui était en garnison à Kaschau. La société des officiers, la vie de caserne, ses lectures, surtout les œuvres de Thomas A'Kampis, ne firent que fortifier ses idées contre le service militaire.]

Si nous sommes sur une certaine pente, nous allons en avant, pres-

que toujours sans savoir où : c'est ce qui arrive aux hommes qui s'abandonnent à l'entraînement de leurs désirs personnels, c'est aussi ce qui arrive à ceux qui s'abandonnent à l'entraînement du génie divin qui est en chacun de nous. En me laissant entraîner par cette force, je ne pouvais plus ne pas refuser immédiatement de servir dans l'armée.

J'écrivis alors la lettre suivante :

Monsieur le Médecin en chef,

Je devrais vous dire oralement ce que je vais écrire. Pourtant j'use de la plume : car j'ai peur de ne pouvoir vous parler en face aussi clairement et avec autant de calme.

Je suis décidé à quitter l'armée ; je veux cesser d'être soldat ; je ne veux plus revêtir l'uniforme. Je ne prendrai pas mon service à l'hôpital, car c'est aussi du service militaire. Or, le service militaire est contraire à mes opinions, contraire à ma science, contraire à mes sentiments religieux.

Je suis chrétien, et, comme tel, je ne puis aider au militarisme ni par la parole, ni par les actes. Si j'ai servi jusqu'à présent, c'est que je n'avais pas assez de courage pour lutter seul contre la force puissante qu'est l'organisation militaire. Maintenant, ma conscience est plus forte, non pas à la suite de quelque événement pathétique, mais par un résultat logique de mes pensées, de mes réflexions, de mes désirs depuis déjà plusieurs années. Je sais très bien que ma résolution semblera au conseil de guerre ridicule, stupide et coupable. Je sais aussi que, par ce refus, j'encours une peine grave, que l'autorité me tiendra en prison aussi longtemps qu'elle le voudra ; mais je me donne à une autorité plus haute, plus forte que toute la grande Europe ; je veux mettre ma vie en harmonie avec une seule vérité, c'est-à-dire la Vérité unique, éternelle et divine. Cette Vérité m'ordonne de ne plus courber la tête sous l'esclavage général, sous le joug du militarisme, que chaque gouvernement impose maintenant à l'humanité.

On dit et on écrit que le médecin militaire a un rôle humain et noble. Je crois que c'est faux ; car, ainsi que tous les autres militaires, il n'est qu'une arme sans volonté, docile instrument de ses chefs. Son rôle est tel : veiller à ce que l'armée puisse accomplir, dans les meilleures conditions, sa besogne rude et inhumaine.

C'est tout ce que j'ai à vous dire. Je vous prie de conserver cette lettre, pour qu'elle puisse être produite devant mes juges : car sans doute n'aurai-je pas autre chose à dire.

J'attendrai vos ordres dans mon appartement, à Kronen-caserne.

[Le gouvernement militaire de Kaschau voulut d'abord étouffer cette affaire ; mais persuasion et promesses échouèrent sur le Dr Skarvan : il refusa de retirer sa lettre. On se décida donc à agir. Skarvan, arrêté, enfermé à l'hôpital de Kaschau, fut soumis à un régime d'abord peu sévère : il pouvait voir ses parents,

ses amis, écrire et recevoir des lettres. Parmi celles qui lui furent envoyées alors, il fait mention de deux lettres écrites par deux pasteurs.]

Et comme toujours, le clergé montra sa rudesse et son ignorance de la doctrine du Christ. En effet, ces deux pasteurs essayaient de me prouver que le service militaire n'est pas en contradiction avec le christianisme, que mon acte était illogique et cruel, et ils me conseillaient de me repentir, de rentrer dans l'obéissance, de reprendre mon service.

Beaucoup de personnes comprennent que le soldat refuse de rester à l'armée, car il est évident que le rôle du soldat au régiment est d'apprendre l'assassinat, en vue d'assassiner quand les chefs le demanderont ; mais, dit-on, le médecin militaire accomplit une œuvre chrétienne et quiconque refuse ce service mérite, au point de vue moral, le blâme et non l'approbation. Il y a là une grande erreur.

Le service du médecin militaire est criminel comme tout service militaire, parce qu'il existe un lien très étroit entre son rôle et l'assassinat, seul but des armées. Cette relation est dissimulée par hypocrisie sous des apparences d'humanité, c'est pourquoi elle échappe à la plupart des hommes. Néanmoins, elle existe et qui veut bien la voir la verra, car il est très facile de soulever le voile trompeur qui la cache.

Le médecin militaire inspecte les soldats, c'est-à-dire qu'il décide quels hommes sont bons pour la chair à canon et quels ne le sont pas ; il visite les soldats punis par leurs chefs, c'est-à-dire qu'il décide lesquels parmi eux peuvent être enfermés en prison, lesquels peuvent supporter les fers, lesquels peuvent être privés de nourriture, etc.; il aide donc à l'inhumaine et brutale violation des hommes. Le médecin militaire est, en tous cas, un mercenaire loué par la bande organisée des assassins, pour veiller à la santé d'hommes qui doivent être des victimes ou des meurtriers.

Pourquoi, dans ce cas particulier, vouloir méconnaître ce qui est connu de tous, à savoir que servir dans un établissement ignominieux et criminel, c'est une déchéance morale, une honte. Certainement, aucune honnête femme, quelle que soit la somme qu'on lui propose, ne consentirait à être la cuisinière d'une bande de meurtriers, bien que la préparation de la nourriture non seulement ne soit pas un péché, mais soit une des nécessités de l'existence des hommes. Et quelle différence y a-t-il entre une bande de meurtriers et une armée? une différence de nombre.

Il est temps de comprendre quel abaissement, quelle humiliation il y a à vendre son savoir à ceux auxquels ce savoir est nécessaire pour atteindre plus sûrement leur but criminel.

[Le Dr Skarvan resta peu de temps à Kaschau après son arrestation ; il fut envoyé à Vienne, avec ce diagnostic du médecin militaire de Kaschau : « Folie religieuse mêlée aux idées de Tolstoï.» Skarvan, accompagné de deux gendarmes

et d'un médecin, fut conduit, dès son arrivée à Vienne, à l'hôpital militaire et placé dans la section des aliénés.

Un de ses compagnons l'intéressa vivement.

C'était un nommé Bradavska, homme très remuant, très irritable, meprisant le monde, et qui était enfermé depuis plusieurs années déjà, pour indiscipline militaire et insultes à ses chefs. Philosophe, pessimiste, il était intimement convaincu que la vie est une stupidité, que toute la société actuelle est un éternel mensonge et que l'Etat est une organisation dont le but est le pillage.

Mais il méprisait surtout l'armée et ses représentants et disait franchement et très haut ce qu'il en pensait. Il avait traité les officiers, les juges militaires, les médecins de l'armée, de misérables, qui essayent de se donner des dehors de justice et de loyauté. Il raconta au Dr Skarvan que, pendant les différents interrogatoires qu'il avait subis devant les juges, les chefs, pour que les autres soldats ne pussent pas entendre ses réponses, avaient ordonné de couvrir sa voix par des roulements de tambour. Bradavska avait été mis en prison. Quand on fut las de lui, on l'envoya dans la maison des aliénés, d'où, après trois ou quatre mois, il fut renvoyé pour être de nouveau enfermé en prison.

Témoin de maints faits scandaleux, tant à la prison qu'à l'hôpital, il les raconta à Skarvan.]

Mais ces brutalités ou d'autres du même genre sont fréquentes dans chaque caserne, et il n'est pas étonnant qu'elles existent dans les hôpitaux. Et puisque les armées sont basées sur la violence et la cupidité, peut-on attendre d'elles quelque moralité, quelque bonne foi ? Non. Elles ne peuvent qu'augmenter chez les hommes ce qu'il y a de brutal et de mauvais dans leur nature. On moissonne ce que l'on sème.

[Les médecins de Vienne, n'ayant pu, malgré tous leurs efforts, constater le moindre symptôme de folie chez le Dr Skarvan, firent un rapport dans ce sens, et il fut décidé que Skarvan passerait devant le conseil de guerre. Après quelques temps de prison préventive, il fut conduit devant ses juges.]

Devant une table verte encombrée de nombreux papiers était assis le rapporteur, un lieutenant-colonel ; à sa droite, siégeait le président du conseil, également lieutenant-colonel ; tous les deux avaient revêtu l'uniforme de gala, et leurs visages étaient très graves ; je fus frappé par le regard sans expression du président et par son nez rouge et luisant. Sept juges étaient là, eux aussi en tenue de parade. L'officier qui m'avait accompagné me plaça devant le banc réservé aux accusés, puis s'éloigna. Le silence était profond. Tous se levèrent et on commença la lecture de l'acte d'accusation. Il y était dit que, le 7 février 1889, je ne m'étais pas rendu à l'hôpital où j'étais de service, et que le Dr Weese avait reçu une lettre dans laquelle je l'informais que je ne voulais plus faire mon service et, en général, aucun service militaire.

Or cela, constitue un grand crime contre la discipline militaire, concluait l'acte.

On me demanda si j'avouais ce dont j'étais accusé : je répondis oui, et signai l'acte d'accusation. Le président me dit alors : « Vous avez le droit de dire quelque chose pour votre défense. Parlez. — Je n'ai

rien à ajouter », répondis-je. Me montrant les juges, le président me demanda ensuite, si je n'avais aucune objection à faire contre leur choix, aucun grief personnel contre l'un d'eux ; je répondis négativement.

Je n'aurais eu que de l'indifférence et du mépris pour un tribunal quel qu'il fût, même composé des plus savants juristes, car tout jugement des hommes sur un autre homme est une impudence ; c'est la violation de la voix de la conscience et des lois chrétiennes. Or le tribunal qui siégeait pour me juger était encore plus inepte et impudent, parce qu'il était composé d'hommes serviles n'osant avoir une opinion devant leurs chefs. De tels hommes pourraient-ils, en effet, dire ce qu'ils pensent, s'ils pensaient quelque chose ? Comment les premiers venus, caporaux de caserne ou officiers, tout à fait incompétents dans une telle affaire, pouvaient-ils juger mon acte, même au simple point de vue de la justice professée par les juristes ? et que dire, au point de vue de l'appréciation des motifs moraux de mon acte !

Ils n'ont pas vu, ils n'ont pas cherché à voir son sens profond, ils n'ont vu que la manifestation extérieure d'une protestation contre l'Etat ; ils n'ont pas compris : car, ayant compris, ils eussent été de mon avis. On leur avait dit tout simplement que mon acte était un crime contre l'Etat, crime prévu dans tel article de tel statut du code militaire, et, d'après cela, ils ont prononcé leur arrêt, peut-être en diminuant de quelques semaines la durée possible de la détention.

Mes juges n'ont pas songé, même un instant, que j'aie pu agir ainsi pour satisfaire aux brûlantes et éternelles demandes de mon âme. C'est pourquoi je n'ai eu aucun désir de me justifier ; je n'en ai pas vu la nécessité ; j'ai senti que nous faisions deux espèces de services tout à fait différents, et je suis resté très passif, et j'ai préféré me taire. Je sais que mon seul juge, Dieu, me comprend et voit mon cœur, et cette conscience m'a suffi, m'a récompensé largement pour toutes les privations matérielles que j'ai endurées, et je n'ai pas senti les souffrances.

[Skarvan fut condamné à quatre mois de sévère réclusion ; et l'Université d'Insprück, accédant à une demande du conseil de guerre, annula ses diplômes. Enfermé dans une cellule étroite, sombre et malpropre, n'ayant qu'une nourriture grossière et mauvaise, Skarvan fut privé en outre du droit d'écrire ou de recevoir des lettres, sauf deux fois par mois.

Mais il reçut de toutes parts, des marques de bienveillance et de compassion.

Les scribes et les gardiens de la prison firent tout pour qu'il pût écrire et recevoir des lettres à n'importe quel moment. Chacun d'eux avait offert ses services en secret, et chacun était persuadé qu'il était seul à risquer quelque chose pour Skarvan.

Deux fois par semaine, le prisonnier pouvait voir ses amis. Un vieil ami de sa famille qui vint une fois lui rendre visite dans sa prison lui reprocha son action, tant pour la stupidité que pour l'ingratitude dont il avait fait preuve en l'accomplissant. « Expliquez-moi, lui dit-il, comment il est possible que vous puissiez trouver raisonnable une décision qui a de telles suites ? Ne pouviez-vous rien faire de mieux, que d'être là à souffrir et à faire souffrir ceux qui vous aiment ? »]

Chose étonnante, pourquoi les hommes souffrent-ils, quand ils voient accomplir ce qui est sage et logique? Tous, en effet, comprennent et admettent que le militarisme, c'est l'esclavage; tous savent quel grand malheur pour les hommes est la guerre, combien elle est sauvage et absurde; tous tiennent pour désirable la plus grande liberté possible et la conservation de la dignité humaine; et qu'y a-t-il de plus simple, quand on pense ainsi, de cesser d'être les esclaves et les auxiliaires de ce mal qui nous subjugue tous en général, et chacun de nous en particulier? De sérieuses et franches tentatives pour briser ses fers ne s'imposent-elles pas? Mais si quelqu'un est arrivé, dans l'intimité de sa conscience, à cette conclusion si simple, et veut chercher à la réaliser, c'est-à-dire à agir selon sa religion ou tout simplement selon une sage logique, s'il refuse tout service militaire ou tout service d'Etat, vite on se jette sur lui, on le raille, on le juge, on le punit; et, quand les gouvernements persécutent de tels hommes, comme c'est arrivé pour les doukhobors en Russie, ou pour les nazaréens en Autriche, cela n'excite dans la masse humaine ni honte ni colère. On dit, au contraire : « C'est bien. Pourquoi ces imbéciles luttent-ils contre le gouvernement? »

Et c'est ainsi que parlent, non seulement les hommes qui ont passé leur vie dans les casernes, ou devant des tables dans les bureaux, et ont été payés pour cela, mais des hommes qui se disent d'esprit libre et déclarent qu'ils placent la liberté au-dessus de tout.

[Un hasard fit tomber les lettres écrites en cachette par Skarvan, entre les mains de ses chefs, et, à cause de ce délit, il fut mené à la cellule correctionnelle.]

Quand un soldat est condamné à la cellule correctionnelle, on lui attache, par des fers, la main droite ou le pied gauche, c'est le régime ordinaire. Mais, pour des punitions encore plus sévères, il y a la torture : les bras du patient sont croisés derrière le dos et on les attache par des fers à l'endroit où ils se croisent; les pieds aussi sont attachés ensemble par des fers; puis une grosse corde est passée dans un anneau qui se trouve aux fers qui lient les bras, l'autre bout de la corde passe dans une bague de fer fixée au mur à deux mètres environ au-dessus du sol; tout étant ainsi préparé, on tire la corde jusqu'à ce que le prisonnier touche le sol seulement du bout des pieds, et que les mains ne soient plus appuyées au dos. Les plus forts ne peuvent supporter cette torture, et perdent vite connaissance; le bourreau attend que la victime ait repris ses sens, et la torture recommence.

[Skarvan resta 14 jours dans la cellule correctionnelle.]

En y entrant, j'ai d'abord été frappé de stupeur, mais j'étais dans un de ces moments où les hommes peuvent supporter beaucoup plus qu'ils ne le croient eux-mêmes, et bientôt je n'ai pas senti les maux que voulaient me faire endurer mes juges et mes chefs; mon âme était tranquille et forte. Je savais que ma situation matérielle était, à ce

moment-là, bien plus pénible que celle des mendiants ou des vagabonds qui errent par le monde, sans asile, et, quand même, je me sentais riche, car je possédais le bien le plus précieux : une foi ferme en Dieu.

Le secret de tout supporter, c'est de rompre franchement, de toutes ses forces, tous les liens personnels qui nous lient au monde, et de ne nous attacher qu'aux intérêts spirituels, les seuls qui donnent la vie réelle.

Avant d'être enfermé dans la prison correctionnelle, j'avais été un privilégié en comparaison de la plupart des détenus. J'avais une chambre à part, je pouvais fumer, m'acheter quelque nourriture, mes amis venaient me voir souvent, etc., en un mot, j'étais presque un maître, et le gardien avait raison quand il me disait : « Le maître restera le maître, même dans l'enfer. » Quand j'eus été mis en cellule, j'étais plus semblable à ces gens privés de tout droit et sur lesquels pèse, depuis déjà longtemps, la cruauté des hommes qui dominent sur la terre.

[L'expérience a montré depuis longtemps déjà l'influence de la cellule correctionnelle sur la santé. C'est pourquoi, dans l'armée autrichienne, le détenu est visité chaque jour par le médecin militaire ; le Dr Skarvan fut, lui aussi, soumis à l'inspection médicale. Elle consistait en ceci : le médecin d'un air désintéressé et ennuyé posait ces questions. « Comment allez-vous ? » — « Vous n'avez aucun mal ? » — « Tout va bien ? » — Après réponses affirmatives du prisonnier, le docteur écrivait dans le rapport : « Santé bonne », et signait.]

Le huitième jour, soit parce que j'avais l'air très souffrant, soit par pitié pour le sort d'un collègue, le médecin donna l'ordre de ne plus me faire dormir sur le sol.

Les hommes n'imaginent pas combien ils seraient effrayés de leur cruauté si, par quelque hasard, ils pouvaient voir toute l'hypocrisie qui est cachée sous leur philanthropie et leur humanitarisme. — Le cabaret est plein de fumée et exhale une odeur nauséabonde, les ivrognes rient, crient et se battent d'une façon scandaleuse, et cependant, parmi tous ceux qui causent ce scandale, aucun ne s'aperçoit de ce que cette vie a de mauvais et d'inepte ; au contraire, ils bafouent et insultent ceux qui ne sont pas ivres et ne vont pas au cabaret. Pour percevoir une différence entre la vie réelle et la vie fausse, il faut quitter le cabaret, sortir à l'air frais, car, en restant au cabaret et en continuant à boire, on ne peut se rendre compte de la réalité de cette situation abjecte et misérable... Il faut en sortir ; il est l'heure, déjà le soleil se lève, et honte à ceux qu'il trouvera encore ivres et pas encore prêts pour le travail du matin.

Le matin, à 4 heures et demie, une cloche sonnait le réveil, ma toilette du matin était vite faite, car je dormais tout habillé et n'avais qu'à prendre mes bottes, passer de l'eau dans ma bouche, et me laver le visage au-dessus d'un récipient fétide.

Puis deux gardiens accompagnés d'un chef faisaient l'inspection du matin pour voir si tout était en ordre, c'est-à-dire si personne n'avait

fui, s'il n'y avait ni mort ni cas de maladie. A 6 heures du matin, le cuisinier apportait du pain noir et une écuelle de soupe, c'était la nourriture de toute la journée. De 10 heures à 10 heures et demie, je faisais une promenade dans la cour de la prison, puis on me ramenait dans ma cellule et cela jusqu'au lendemain.

Pendant mon dernier jour de cellule correctionnelle, ma mère vint me voir ; elle avait pu obtenir cette permission. Avec ces mots : «Ah ! mon cher fils », elle se jeta dans mes bras. Je fus heureux de voir que son âme n'était pas trop accablée, bien qu'il lui fallût beaucoup de force pour retenir ses larmes. Mais sa douleur était, ce jour-là, modérée par la joie de me voir. Elle voulait visiter la cellule dans laquelle j'étais enfermé, mais l'officier qui assistait à notre entretien déclara que c'était impossible. Alors, elle voulut me la faire décrire. Je lui décrivis ma cellule, mais non pas le local que j'occupais auparavant, et je la tranquillisai en lui disant que je n'avais aucun besoin matériel et que moralement j'étais toujours aussi brave qu'elle me voyait. Bien qu'elle eût beaucoup souffert et souvent pleuré à cause de moi, elle ne me fit aucun reproche et, du plus profond de son âme, elle me pardonnait ses souffrances. Elle insista près de l'officier pour avoir la permission de me donner quelques gâteaux qu'elle avait apportés pour moi, mais il ne le lui permit pas. Elle me glissa en cachette quelques lettres, parmi lesquelles une du comte Léon Tolstoï.

Quatre mois après ma condamnation, je fus appelé devant une commission spéciale qui me déclara inapte au service militaire et, d'après son rapport, je fus chassé de l'armée. Le gouvernement autrichien voulait, par ce moyen, conserver pour lui l'apparence du droit.

[Le Journal du Dr Skarvan se termine là.

Quand le Dr Skarvan eut quitté la prison, les meilleurs jurisconsultes lui dirent que son diplôme de docteur en médecine lui serait certainement rendu. Ayant fait une demande dans ce sens à la Faculté de Médecine d'Insprück, il reçut du secrétaire de la Faculté la lettre suivante :

« *Je considère votre lettre au doyen de la Faculté de Médecine d'Insprück comme tout à fait particulière, c'est pourquoi je réponds à votre lettre comme homme privé, et tout à fait confidentiellement. La Faculté et l'Université ne peuvent pas être responsables de l'arrêt du conseil de guerre et de ses suites ; votre diplôme vous a été enlevé, et vous devez considérer cela comme un fait irrévocable.* »

A la fin de sa lettre, le secrétaire conseillait à Skarvan d'adresser une demande à l'empereur.

Skarvan ne put se résoudre à cette démarche, et jusqu'ici son diplôme gît dans les archives de la Faculté de Médecine d'Insprück comme témoignage de la soumission de l'Université à l'Armée.

Dans un chapitre qui complète son Journal, Skervan formule encore quelques réflexions sur le militarisme et le service militaire.]

En pensant à notre vie et à la nécessité où sont les hommes de secouer leur servilité envers de l'Etat qui base sur elle toutes les violences, je me suis souvenu de ce qui m'est arrivé

lorsque pour la première fois j'ai voulu fendre du bois. J'avais une bonne hache et le désir très grand de travailler. Néanmoins les résultats que j'obtenais étaient très médiocres au prix du travail que je faisais. Je multipliais mes efforts, j'avais des durillons aux doigts, et, malgré tout, il y avait certains troncs que je ne pouvais diviser. Le bois était très noueux, et j'évitais d'abattre ma hache sur un nœud, pensant que si j'éprouvais une grande difficulté pour fendre la bûche là où elle est tout à fait lisse et tendre, j'en éprouverais beaucoup plus si j'essayais de la fendre au nœud, dur comme une pierre. Mais il m'arriva un jour, par hasard, de mettre la hache au milieu d'un énorme nœud, et à mon grand étonnement, le tronc, comme sous l'influence d'une puissante force de feu, se trouva fendu. J'ai compris alors, que le secret de couper le bois, c'est de frapper au nœud même.

C'est la même chose pour l'Etat. Les hommes qui comprennent le mal dont souffre l'Etat essayent de détruire ce mal. Les uns pensent atteindre ce but par les bombes ; les autres rêvent à la création de nouvelles formes d'Etats ; les troisièmes font des ligues : ligue de la paix, ligue des patriotes, etc. Mais rien de tout cela n'aboutit, parce que toutes ces tentatives frappent leurs coups dans l'entre-nœud. On évite de couper le nœud en quoi réside la puissance du gouvernement et qui est le militarisme. De même que, pour couper la bûche, il faut abattre la hache directement sur le nœud, de même, pour détruire l'Etat, il faut détruire le militarisme sur lequel il est basé. Et le militarisme ne sera détruit que par ce moyen, qui pourtant paraît à première vue d'une puissance bien restreinte : le refus, par tel ou tel, du service militaire. Peu importe que ce moyen soit imposant ou humble : c'est le seul efficace.

Ce refus satisfait non pas à cette idée qu'il faut modifier l'Etat, ni en général à des vues extérieures : il satisfait au désir de régler sa propre vie selon la voix de sa conscience, selon la voix de Dieu ; mais, d'ailleurs, en agissant ainsi, en refusant d'être complice du mal et de la violence, on aura aidé à la destruction du mal essentiel.

Par cet acte, seront détruits les obstacles extérieurs et intérieurs qui empêchent les hommes de vivre d'une vie meilleure et plus heureuse, d'une vie que nous tous depuis longtemps attendons et désirons passionnément, celle de la paix et de l'amour.

Pour y arriver, il est nécessaire que les hommes apprécient la dignité humaine à sa valeur, qu'ils sachent qu'ils sont des fils de Dieu, qu'ils comprennent qu'il y a honte et danger pour eux à être les armes aveugles d'autres hommes, caporaux, généraux ou rois.

Dr SKARVAN

Le Printemps trompé

A mademoiselle Cora Laparcerie

I

— Comme tu semples lasse ce soir...
— Je suis fatiguée.
— Voici que tu te penches sur mon épaule...
— Oui...
— Qu'as-tu ?
— Rien...
— Tu tombes maintenant...
— Oui...
— Tu es malade ?
— Non...
— Attends que je relève ta tête, que je la regarde...
— Voilà...
— Qu'elle est pâle, ma chérie...
— Ah !...
— Pourquoi est-elle si pâle ?
— Je ne sais pas...
— Je t'en prie... Qu'as-tu ?
— De la lourdeur au front...
— Tes yeux sont tristes...
— Tu trouves...
— Ils ont pleuré...
— Non...
— A peine ont-ils la force de regarder...
— Mon Dieu !..
— Tu as la fièvre... Donne ton pouls, puisque tu as la fièvre.
— Perdu... mon petit pouls...
— Ta langue ?
— Ma petite langue...
— Tu trembles...
— Hélas !..
— Dis ce que tu as.
— C'est... des pays.
— Quels pays ?
— Où l'on cherche à m'emporter...
— Qui t'emporte ?
— Quelqu'un qui est là... Tu ne le vois pas...
— Quelqu'un ?
— Empêche-le... fort !

— Mais...
— Aussi fort que tu pourras !
— Pourquoi me quittes-tu, toi ?
— Ce n'est pas moi... C'est lui qui m'entraîne !
— Lui ?
— Lutte !... Sans cela il m'entraînera !
— Je lutte...
— Lutte encore !
— Oui...
— Ah !... Enfin !... Il s'est éloigné !
— Tu crois ?
— Que je suis heureuse... Il est parti.
— Qui était-ce ?
— Que te dire !
— Dis ?
— Tu me jures que tu ne m'en voudras pas...
— Non !...
— Un jeune homme, vêtu d'une tunique verte et qui portait des fleurs dans les cheveux... Ses dents riaient tout le temps...
— Un jeune homme ?
— Il m'a déclaré qu'il était le Printemps, le Printemps nouveau, le Printemps de l'année qui va venir, — et que tu aurais beau faire, il saurait bien m'enlever à tes bras !

II

— Encore ce Printemps misérable !... Il nous séparera donc toujours !.. Nous qui sommes si joyeux les hivers, les beaux hivers !.. Tout le temps il neige... Nous nous tenons l'un près de l'autre derrière la vitre, à regarder les fougères qu'y dessine la gelée... Et puis nous nous rapprochons, nous nous pelotonnons l'un contre l'autre, et, sans un mot, un souffle, comme deux oiseaux, nous nous aimons ! Oh ! que nous nous aimons ! Nous n'avons plus de corps tant nous nous sentons purs ! Réellement ce sont nos âmes qui s'aiment et qui se tiennent derrière la vitre !... Nous nous disons : « Nous sommes joyeux !... Nous sommes forts !... Nous traverserons ce qui meurt !... Nous nous créerons un amour sincère qui ne mourra plus !... En vain, l'insidieux Printemps reviendra semer ses petits brandons, il ne saura changer nos cœurs ! » Nous le disons, mais à peine arrive-t-il, qu'hélas, nous ne le pouvons !... Hier, c'était moi qui me trouvais malade... et pâle ! et pâle !.. Je me sentais comme toi partir vers des pays, et il me semblait qu'on m'arrachait à ton amour !.. Aujourd'hui, c'est toi qu'on arrache au mien. C'est toi que l'on entraîne !... L'affreux dieu nous tord à tour de rôle, il veut nous séparer malgré nous !
— Ah !...

— Il nous invite à nous quitter, à abandonner le nid si tiède et si doux où nous nous abritions... Et ses assauts sont tellement imprévus que nous ne savons lui résister !..

— Ecoute... Si nous lui résistions quand même... Si nous le fuyions... de façon qu'il ne nous retrouve plus ?

— Le fuir... Il rôde partout... Il nous retrouverait...

— Si nous le supplions de toute notre âme, de toutes nos larmes, de nous laisser encore cette année, cette unique année pour nous aimer ?

— Nos pleurs ne l'attendriraient guère... Il n'a pas de pitié et ne nous laisserait pas un jour...

— Alors... Trompons-le... Feignons de lui obéir et de nous laisser entraîner par lui !

— Que veux-tu dire ?

— Quittons-nous comme cédant à cette passion de renouveau qu'il nous insuffle ! Abandonnons-nous quelques instants ! Peut-être, se croyant obéi, cessera-t-il de nous harceler de ses appels !

— C'est vrai !

— Vite ! Dirige-toi vers ce bois comme si tu m'avais déjà oubliée et en cherchais une autre pour tenir ma place !.. Moi, je m'y dirigerai de mon côté, comme si je t'avais aussi oublié ! Et quand nous nous rencontrerons, ayons si peu l'air de nous connaître que croyant que nous avons suivi sa loi, il nous laisse continuer nos anciennes et si chères,... si chères amours !

III

— Printemps... Je viens de franchir la lisière du bois...

— Et moi aussi, Printemps...

— J'ai dû quitter ma maîtresse, tu sais, tendre et charmante, mais si enfant, si toujours la même !... Plus rien ne me convenait en elle, ni sa bouche, ni ses yeux, et puis elle avait les cheveux noirs, et je voudrais des cheveux blonds... comme les moissons prochaines !

— C'était un doux garçon que mon amant, mais il en est tant d'autres... Surtout, son affection se dépensait trop en paroles... Il ne cessait de me raconter des histoires... J'ai été petite fille..., et, je te l'avoue, je me fatiguais de ces histoires-là !

— Alors, je me suis dit : Vivent les feuilles vertes et les bourgeons qui pointent !... Et moquons-nous des vieilles feuilles, ô bourgeons !

— Et moi : Le changement seul a du bon... A chaque renouveau, l'on doit quitter ses passions de l'année précédente, ses trop vieilles passions !

— Aussi vais-je prendre ce sentier qui se perd ainsi qu'un fil blanc à travers les branches, et chanter une chanson pour attirer les belles qui, à mon instar, sont venues se dépêtrer de leurs anciennes ardeurs, se renouveler, se laver le cœur ici :

Hé!.. les belles qui vous lavez le cœur,
(La plus malade..., la plus malade en meurt!)
Hé! Ho! Dites donc où vous êtes,
Car lorsque je vous aurai trouvées
C'est moi... votre vainqueur!.. qui veux vous l'enlever!

— Je vais prendre cette route qui aboutit à la rivière, et, une fois là, je me cacherai, afin d'attirer l'attention des beaux garçons qui s'y baignent le soir, chantant :

Hé!.. les beaux garçons qui vous baignez le soir,
(Le plus dénué, ne sera plus dénué d'espoir!)
Hé! Ho! Dites donc où vous êtes,
Car si vous ne trouvez plus de baisers,
J'en sais une... bras en cercle... qui veut vous en griser!

— Curieux... Nulle ne répond à mon appel... Il est probable que les amoureuses de cette année n'aiment point les chansons légères, et que ce sont des prières, des litanies enflammées qui leur siéent... Prions :

Je vous aime, mon amante de rêve que je ne connais guère, mais que je rencontrerai tout à l'heure quelque chose me le crie..., je vous aime candeur de ma vie, douceur de mes jours..., et légères et légères mains sur mon front!

— J'ai beau fouiller de mes regards les buissons... je suis bien forcée de me rendre compte qu'on n'a pas entendu ma chanson et que j'ai chanté en vain... Que je suis malheureuse!... Prions :

Je vous aime, mon amant béni, mon amant que je n'ai pas rencontré... sans quoi je pourrais au moins me réconforter de votre présence! Je vous aime, ô vous, tout mon plaisir, toute ma tendresse..., et yeux de lumière et yeux de lumière pour m'éclairer!

— J'ai beau appeler, prier, chanter, tenter ce qui concerne mon état de galant en liesse et en quête, je ne vois rien... Ces demoiselles n'ont guère l'air de se promener ici... C'est bien triste!

— J'ai beau regarder de côté et d'autre, faire des signes, des pssst, envoyer baisers sur baisers, il faut bien me l'avouer, les branches ne me laissent entrevoir personne!

— Pourtant... Qu'est-ce? Je ne me trompe point... J'aperçois au bout du sentier là-bas... oui... une jeune fille... qui s'avance lentement, mystérieusement..., comme si c'était sur de la soie, sur du velours qu'elle marche!

— Et moi je distingue un jeune homme qui se dissimule pour mieux me surprendre au passage.

— Elle s'est couvert la tête d'un voile, de même que si elle craignait qu'on la reconnaisse...

— Il a mis la main sur ses yeux, comme s'il tremblait d'être vu...

— Bientôt, Printemps, j'aurai oublié mon ancienne maîtresse, et tiendrai celle-ci toute neuve et toute fraîche entre mes bras!

— Et moi, j'aurai trompé celui que j'aimais... et me sentirai heureuse, follement heureuse de l'avoir trompé !

IV

— Qui êtes-vous, belle dame, qui vous promenez au bois à cette heure ?

— Et vous, seigneur, qui ne craignez pas de vous y aventurer, et parlez aux dames attardées ?

— Un pauvre étudiant de Salamanque ou de Tolède, Madame, à votre désir, un jeune homme qui joint les mains et qui implore, sa fonction naturelle étant d'implorer..., un qui a senti, depuis que le nouveau printemps a lui, comme un pommier fleuri lui germer au cœur, et qui voudrait en cueillir toutes les fleurs, pour les jeter aux pieds de celle qui consentira à le regarder !

— Moi, je suis ainsi que vous, Monsieur, une étudiante de Salamanque ou de Tolède, à votre préférence... frêle jeune fille qui frissonne et qui tremble depuis que les premiers zéphyrs soufflèrent dans ses cheveux, et qui entend une multitude de petits oiseaux, d'oiseaux de paradis, faire un ramage tel en elle, qu'elle voudrait que quelque passant dévoué vienne ouvrir la porte de leur cage, pour qu'ils aillent chanter dans les cieux !

— J'en sais plus d'un, Madame, qui serait fort aise d'être le passant qui ouvrira la cage aux volatiles, si vous consentiez à l'agréer pour cette fonction !

— Et moi, plus d'une qui le serait non moins, de contempler les fleurs du pommier vous germant au cœur, si toutefois vous le lui permettiez.

— Relevez donc ce voile obstinément baissé sur votre figure, qui pourrait gêner le passant.

— Et vous cette main en abat-jour...

— C'est que... je ne voudrais à aucun prix être rencontré par certaine personne qui serait dans une belle fureur si elle savait...

— Juste comme moi qui ne voudrais point être rencontrée par certaine autre, qui entrerait dans une jolie colère, si elle se doutait...

— Alors que faire pour nous prêter l'aide mutuelle que nous réclamons, si nous ne pouvons même nous regarder !

— Je me le demande ?

— Que faire ?

— Un moyen ?

— Lequel ? Dites, que nous ne languissions pas.

— M'accompagner... jusqu'à ma maison proche ! En bien fermer l'huis derrière nous, et sûrs que celui et celle que nous avons abandonnés ne pourront nous y rejoindre.... mains en abat-jour et voile enlevés... nous... passer d'eux !

— Où votre maison ?
— Au sortir du bois, près de ce massif de bouleaux.
— La mienne aussi !
— Elle possède une tourelle avec un petit pignon pointu...
— La mienne aussi !
— Curieux, que, si voisins, nous ne nous soyons jamais rencontrés !
— Curieux !
— Ah ! Printemps, tu fais bien les choses, de nous mettre tes flammes au cœur, pour que nous nous rejoignions enfin !
— Remercions-le, Madame.
— Remercions-le, et envoyons-lui quelques baisers avant d'entrer... Et entrons.
— Vous la première.
— Voici.
— Vous y êtes ?
— Oui... Et refermons la porte sans bruit, avec toutes les précautions, afin que ceux que nous avons fui ne nous dérangent plus de leur obsédant amour !

V

— Et maintenant...
— Et maintenant...
— Que la porte est fermée...
— Que la porte est fermée...
— Que le verrou est verrouillé...
— Que le verrou est verrouillé...
— Et la clef tournée.
— La clef tournée...
— Je t'aime !
— Je t'aime !
— Je t'aime !
— Je t'aime !
— Embrasse-moi fort, dis.
— Plus fort, dis !
— Je suis si heureux, que je ris, que je pleure, que je suis fou !
— Et moi qu'il me semble que je vais mourir de plaisir... mon ami... de plaisir...
— Tu as raison ! Nous allons mourir de plaisir !
— Mourons vite, dis ! Qu'elle devienne notre vraie vie, cette mort-là !
— Tu n'es plus malade ?
— Non !
— Tes yeux redeviennent gais ?
— Oui !
— Ton pouls n'a plus la fièvre ?

— Il n'a que la bonne fièvre, mon petit pouls.
— Et ta langue ?
— Elle est toute rose, comme mon cœur !
— Tu ne les verras plus, les pays ?
— Personne ne m'y emportera !
— Nous irons jusqu'à l'année prochaine ainsi qu'aujourd'hui ?
— Nous continuerons !
— Toutes les années! Toutes les années !
— Jusqu'à la fin de nos jours !
— Nous aimant toujours !
— Toujours !
— Sans que qui que ce soit puisse nous séparer !
— Nous séparer !...
— Nous arracher l'un à l'autre !
— Qui que ce soit !...
— Ah, Printemps, nous t'avons bien trompé !
— Ah ! Printemps !...
— C'est que nous, vois-tu, nous allons croissant jusqu'à ce que nous éclations de passion !
— Tandis que tu vas recommençant ton inutile tâche, perfide et ingrat petit Dieu, qui ne sais pas grandir et qui finis toujours par mourir !

MAURICE BEAUBOURG

Notre Décadence commerciale

L'évolution politique des dernières années a plutôt aggravé la condition des nations latines. Par un mouvement plus ou moins rapide, mais continu, la prépondérance passe aux peuples germains et anglo-saxons, en attendant peut-être l'échéance de l'hégémonie slave et le grand réveil touranien.

L'évolution économique suit le même cours. L'Espagne, l'Italie, la France surtout sont en stagnation ou, plus exactement, en décadence, alors que l'Europe centrale, septentrionale et orientale présente, par constraste, une croissance hâtive et incessante.

Il ne serait pas juste pourtant de prétendre que la régression des pays latins, et du nôtre en particulier, se soit exercée tout à fait simultanément dans le domaine politique et dans le domaine économique. Pareille symétrie de marche est rare, sinon sans exemple, dans la réalité, et, s'il nous importe de relever l'identité des situations, c'est en écartant toute conclusion trop absolue. Durant vingt ans, après nos désastres de 1870-1871, nos échanges ont été s'augmentant, notre clientèle extérieure s'est élargie, le tonnage de nos ports a accusé de fortes plus-values annuelles. Puis, soudain, à dater de 1891, nos statistiques ont fléchi, nos débouchés se rétrécissant et notre industrie périclitant sous l'influence même de cette réduction de nos ventes. Aujourd'hui, nos deux courbes d'action diplomatique et commerciale se sont rejointes et coïncident.

Il a été de bon ton, chez certains publicistes, vers le milieu de la dernière période décennale, de contester, de nier notre crise des échanges. Nos protectionnistes, intéressés à masquer les faits, ont déployé une admirable ingéniosité pour tourner tous les chiffres à l'avantage de la France... et de leurs doctrines. En 1894, en 1895, alors que nos relations avec l'étranger tombaient à 7 milliards, ou même au-dessous, ils célébraient, avec un enthousiasme bruyant, nos prétendues victoires, et plus nous perdions de terrain, plus ils s'affirmaient satisfaits. Nous avouerons que cet optimisme de commande a été abandonné par ses tenants les plus convaincus. Depuis un ou deux ans, le public s'est habitué à cette idée que, dans la hiérarchie des grandes puissances productrices, un déclassement s'opérait contre nous. Les débats parlementaires, dont les journaux lui donnent un bien faible aperçu, ont toutefois appelé son attention sur la dépression qui pèse sur telle ou telle de nos régions. En même temps paraissaient sur l'Allemagne de remarquables études, celles de Schwob et de Blondel entre autres, qui signalaient les progrès de

géant de notre grande voisine et qui, au fond, et même sans y toucher, dénonçaient notre propre recul. Peu à peu, les doléances individuelles de quelques économistes ou hommes politiques ont cédé le champ à des plaintes collectives. Ce pays a soupçonné qu'on l'entraînait à la ruine, qu'après avoir déjà descendu deux échelons dans la liste des Etats industriels, il devrait bientôt encore en descendre un ou deux; insuffisamment éclairé, il a réclamé plus de lumière; on ne lui a pas livré des informations complètes, parce que nos gouvernements aiment à tamiser la réalité, mais enfin il a acquis assez de renseignements pour pouvoir, s'il le veut, établir les responsabilités et des hommes et des choses.

Le protectionnisme en est encore à sa phase d'épanouissement; s'il a pu, à certaines heures, se sentir menacé, ébranlé, il a pris immédiatement sa revanche. Il ne faudrait pas croire que le régime institué en 1892, et auquel M. Méline a attaché son nom, ait subi des brèches profondes. Au contraire, quand on examine d'un peu près les modifications apportées au système douanier, de 1895 à 1899, on constate qu'elles se sont plutôt faites contre la liberté des échanges qu'en sa faveur. C'est surtout en cette matière spéciale que l'on doit se défier des apparences. Ceux qui crient à l'écrasement des protectionnistes, lorsqu'ils saluent la convention franco-suisse ou la convention plus récente avec l'Italie, méconnaissent la matérialité même des faits. Certes, l'opinion, favorable aux traités de commerce, a obtenu une satisfaction par la signature de ces deux accords, mais cette satisfaction a été en grande partie purement formelle. N'oublions pas qu'avant de soumettre au Parlement le vote du pacte franco-italien, le gouvernement demandait un relèvement très sensible de la taxe sur les vins.

Depuis sept ans, il ne s'est pas écoulé, pour ainsi dire, de trimestre qu'une augmentation n'ait été inscrite sur des produits plus ou moins importants et au tarif général et au tarif minimum. A l'heure où nous écrivons, plusieurs accroissements de taxes sont encore en suspens devant les deux Chambres. Le protectionnisme a été, dans la dernière période décennale, le grand ressort de la vie économique de la France. Il ne désire pas abdiquer. Grâce à la puissance politique et sociale de ses adeptes, les industriels et les agrariens du nord et de l'ouest, il a mis la main sur une large fraction de la presse. Quelque résistance qu'il ait soulevée, les attaches parlementaires de ses chefs lui ont permis de subsister, de survivre à la formidable leçon qui jaillissait des événements. Comme ses principaux champions disposaient d'une sorte de primauté dans les conseils du pays, ils ont entretenu avec soin un régime douanier qui servait étroitement leurs intérêts. Ils ont joué, avec une merveilleuse habileté, du classique morcellement de la propriété chez nous, et, alors qu'ils drainaient au profit de quelques opulents détenteurs du sol la sève même de la nation, ils ont hypocritement prétendu défendre le petit paysan. Or, ce petit possesseur de biens-fonds n'a nullement profité,

bien au contraire, du régime méliniste, et la lente, mais incessante, expropriation dont il est la victime, atteste suffisamment que les grands agrariens ont visé, avant tout, à lui arracher, au meilleur compte, ses quelques arpents de terre arable ou de vigne. Le protectionnisme, qui est à la base de notre mouvement général, ou, plus exactement, de notre ruine, est resté l'une des armes d'exploitation sociale les plus formidables de notre époque. Nous le retrouverons encore dans nos études sur les autres pays, mais nulle part il n'offre un caractère aussi insolent de domination de caste.

La colonisation mérite, elle aussi, une place parmi ces considérations. Au cours de notre introduction, nous avons rappelé, en peu de mots, comment l'expansion exotique organisée dans les pays anglo-saxons et germains, et latins, se liait intimement au mécanisme interne des sociétés de notre âge.

Peut-être aucune contrée n'eût été plus en mesure de s'épargner, à cet égard, les sacrifices d'hommes et d'argent. Si des débouchés nouveaux étaient indispensables à nos capitalistes, à notre oligarchie industrielle, en vertu d'un processus de développement, dont nous nous bornons à constater la fatalité, la pénétration pacifique des zones tempérées de l'Amérique du Sud eût largement suffi. Mais la colonisation française offre un caractère spécial qu'on ne retrouve pas, qui, du moins, n'apparaît qu'à très petite dose dans la colonisation anglo-saxonne : elle a été l'assouvissement continu de cette fureur militariste, dont le pays, travaillé par la légende impériale, n'a pu encore se guérir.

Les Anglais n'ont jamais fait, en Afrique, en Asie, la guerre pour la guerre. Lorsqu'ils ont dépêché quelques milliers d'hommes en Guinée, ou dans l'Afrique centrale, ou en Birmanie, c'a été pour conquérir des débouchés selon un plan mûrement concerté. Notre colonisation a été surtout guerrière. L'Afrique occidentale, l'Indo-Chine, Madagascar sont devenues, comme l'Algérie au temps de Louis-Philippe, un champ de manœuvres pour officiers, un aliment aux intempérantes passions chauvines, un dérivatif aussi aux difficultés de l'intérieur. Un seul pays, à cet égard, mériterait d'être comparé au nôtre : l'Italie ; car les campagnes de l'Erythrée sont assimilables, sans réserves, à celles du Soudan. Les généraux de la Péninsule, soucieux exclusivement de leurs croix, de leurs galons, ont été sans cesse droit devant eux, dédaigneux des ordres des ministères, jusqu'à l'heure où le négus a brisé leur élan. C'est miracle que, dans nos annales, les surprises n'aient pas été plus fréquentes. Ce n'est point ici le lieu d'insister sur toutes les particularités de cette expansion exotique qui a tant influé sur les destinées de la troisième République et qui tendait à rendre au militarisme tout son lustre d'avant Sedan. Mais nous devions constater (et nous ne nous écartons pas de notre sujet) que le besoin de marchés nouveaux n'était pas le véritable, du moins le seul principe de notre action asiatique ou africaine. Au fond de toutes nos expéditions lointaines, au Tonkin

comme à Madagascar, comme sur la Côte d'Ivoire, on trouverait l'intérêt de quelque spéculateur bien apparenté ou l'ambition d'un officier trop pressé, ou l'expédient d'un cabinet embarrassé. On s'explique ainsi que cette colonisation n'ait exercé qu'une répercussion minime sur notre mouvement d'échanges, et qu'en réalité elle ait même plutôt, par ses effets généraux, paralysé notre puissance économique.

Nous entrons ici dans le domaine de la statistique. Nos lecteurs comprendront que nous ne saurions nous dispenser de leur présenter quelques colonnes de chiffres. Si mensongers que soient nos tableaux douaniers, comme ceux de tous les pays, si imparfaits que restent nos procédés de recensement officiel, il faut se faire une raison et accorder à ceux-ci comme à ceux-là une approximation de justesse.

Entre les deux dates extrêmes, 1889 et 1898, le commerce de la France est tombé de 8 020 à 7 879 millions. Ce seul résultat mesure notre décadence dans le monde : elle n'apparaît pas seulement dans la baisse absolue de nos échanges, mais encore et bien plutôt dans leur décroissance relative, à l'égard des hausses qu'enregistrent nos rivaux. L'Allemagne, la Belgique, l'Union américaine, la Russie, l'Autriche, etc. ont réalisé, dans la dernière période décennale, des progrès qui oscillent entre 10 et 25 o/o, et il n'est pas jusqu'à l'Angleterre, pourtant si éprouvée, qui ne puisse montrer une légère augmentation sur l'ensemble de ses entrées et de ses sorties.

Notre crise du commerce ressort encore avec bien plus de netteté du tableau des dix dernières années, examinées moins globalement. Le total 8 020 millions constaté pour 1889 est fort loin, en effet, de marquer un maximum. Il a été largement dépassé en 1890 et, surtout, en 1891, où notre rapport de la commission des douanes accuse 8 337 millions. Mais tout de suite après l'application du nouveau tarif douanier, la chute s'affirme avec une rapidité vertigineuse : 7 648 millions en 1892, 7 089 en 1891, 6 928 en 1894. Nous sommes ici au minimum, à plus de 1 400 millions au-dessous du résultat de 1891. Depuis cet exercice critique, nos échanges ont remonté progressivement au point de regagner 7 092 en 1895, 7 198 en 1896, 7 554 en 1897, 7 879 en 1898. Mais, quelque reprise des affaires que puisse constater notre statistique officielle, il n'en est pas moins vrai qu'à une heure où la plupart des Etats européens se sont soustraits à la dépression universelle, elle pèse encore sur nous. Et l'on doit, en outre, remarquer que, par un contraste frappant avec les autres périodes de notre histoire, en cette seconde moitié du XIXe siècle, la dernière série décennale se solde bien réellement par un recul — et qui porte exclusivement sur les sorties.

L'objectif du protectionnisme avait été la restriction des importations. Il prétendait réduire notre demande à l'étranger, tout en nous conservant sa clientèle. Théorie absurde par elle-même et que les événements, au surplus, n'ont pas tardé à démentir.

Il est puéril de croire qu'on puisse, à notre époque, par une bar-

rière de taxes, arrêter l'infiltration des produits extérieurs. Notre importation est constituée, en presque totalité, par les objets d'alimentation et par les matières nécessaires à l'industrie, ou du moins ces deux catégories y figurent pour les six septièmes. Nos acquisitions aux autres nations sont subordonnées d'une part aux circonstances atmosphériques, de l'autre à l'activité de notre industrie. Pour nous en tenir aux objets d'alimentation, et surtout aux céréales, et aux vins qui attirent spécialement la sollicitude de M. Méline et de ses amis, il ne dépend pas de la seule énergie ou de la seule habileté de nos cultivateurs de faire rendre à la terre plus ou moins. Que l'année soit bonne, et nos importations se rétréciront, tout naturellement; qu'elle soit mauvaise, au contraire, et nous serons forcés de nous adresser aux plus-values de récoltes de l'Italie ou de l'Espagne, de l'Inde ou de la Russie, ou de l'Union américaine. Il y a, dans le système protectionniste ou prohibitif, tout un côté de doctrinarisme enfantin et illogique qui croule devant les faits. Au reste, les statistiques de nos entrées permettent à elles seules de juger de la valeur du régime.

Prenons le chiffre de 1891, si anormal qu'il soit — car, à la veille de l'application du nouveau tarif, les envois ont, comme de juste, afflué à nos douanes terrestres et maritimes. Nous achetions alors pour 4 767 millions. L'année suivante, 1892, se rapproche de la normale avec 4 188, puis la baisse s'affirme : 3 853, 3 850, 3 719 au minimum, en 1895. Nos protectionnistes vont triompher sans doute, la descente se poursuivant, s'accentuant — mais attendons. Ces restrictions d'achats correspondent à des années de récoltes bonnes ou assez bonnes. Après les vaches grasses, les vaches maigres. En 1896, les importations remontent déjà à 3 798, puis à 3 956 en 1897, puis enfin à la somme très importante de 4 376 en 1898. En vérité, quel fond peut-on faire sur le dogme protectionniste? Et son impuissance, d'ailleurs toute naturelle, devant les circonstances barométriques, n'est-elle pas démontrée avec la dernière évidence?

Cependant, si le tarif Méline est incapable d'influer d'une manière permanente sur nos entrées, il aboutit visiblement à restreindre nos débouchés à l'extérieur. Nous vendions pour 3 706 millions en 1889, pour 3 720 en 1890, pour 3 570 en 1891; nous vendons pour 3 503 en 1898. Et si la réciproque de la thèse que nous soutenions plus haut peut également se défendre, s'il est exact que nos voisins se trouvent parfois dans la nécessité de recourir à nous, l'on nous permettra de faire quelques réserves. L'assertion n'a point une valeur absolue. Certains pays peuvent, de plus en plus aisément, remplacer nombre de nos produits par des produits analogues des contrées étrangères. L'Italie, au lendemain de la rupture de 1888, la Suisse, pendant les années d'hostilité douanière qui ont suivi la dénonciation des traités, nous ont refusé une part de leurs clientèles pour la reporter sur l'Autriche, sur l'Allemagne, et nous aurons, nous avons beaucoup de peine à regagner les débouchés sacrifiés. L'on doit même se demander si, après avoir rattrapé en 1897 le total d'exportations de 1891,

nous ne sommes pas rentrés dans une nouvelle ère de baisse. En 1898, nous avons déjà perdu près de 95 millions sur 1897.

Laissons, pour l'instant, cette polémique contre le protectionnisme et bornons-nous à enregistrer les chiffres. De 1889 à 1898, nos importations ont augmenté de 4 317 millions à 4 376; nos sorties sont descendues de 3 706 à 3 503, soit de plus de 200 millions. La décadence de nos ventes à l'extérieur est donc bien la caractéristique frappante de la dernière période décennale. Notre mouvement industriel, si intimement lié au mouvement commercial, s'est ralenti, diminué au grand profit de nos rivaux qui poursuivent si adroitement leurs avantages.

L'on ne niera point, en effet, que l'activité de nos usines soit mesurée assez exactement par la statistique de nos exportations d'objets fabriqués. Or, c'est sur cette catégorie de produits que porte presque tout entière la réduction de 200 millions que nous signalions à l'instant : 1 847 millions en 1889, 1 915 en 1890, 1 717 en 1898.

Il n'est point, d'ailleurs, sans intérêt de pousser plus loin l'analyse de nos ventes et d'examiner les oscillations qui ont frappé soit les exportations de telle grande catégorie d'articles, soit nos relations avec les plus importants de nos clients. Les deux dates extrêmes que nous choisirons pour établir cette confrontation seront 1890 et 1897; mieux vaut prendre 1890 que 1889 comme point initial, puisqu'aussi bien, 1890 marque le terme de l'ascension normale de nos sorties. Si, d'autre part, nous préférons 1897 à 1898 comme point d'arrivée, c'est que les résultats définitifs du dernier exercice n'ont pas encore été publiés.

Tableau des Exportations

PAR ARTICLES

(*en millions de francs.*)

	1890	1897
Tissus de soie.....	273	270
Tissus de laine.....	361	265
Tissus de coton.....	110	119
Vins.....	268	232
Laines en masse.....	121	172
Tabletterie, etc.....	154	160
Soies.....	127	117
Peaux.....	112	102
Vêtements.....	125	95
Sucres.....	118	88
Fromages et beurres.	92	86

On constatera surtout la dépression énorme qui a frappé notre industrie, jadis si florissante, de la laine. On conçoit que cette restriction du marché extérieur ait provoqué de nombreux et douloureux chômages dans nos grands centres manufacturiers de Normandie et du Nord. Rien ne caractérise mieux, que cette réduction de la production lainière, l'ère difficile que nous traversons depuis 1892. Il convient de remarquer aussi la décroissance si accentuée de nos ventes de vins, de vêtements et de sucres.

Tableau des Exportations

PAR PAYS DE DESTINATION

(*en millions de francs.*)

	1890	1897
Angleterre	1 026	1.132
Belgique	537	502
Allemagne	341	380
Etats-Unis	328	242
Algérie	194	216
Suisse	242	190
Italie	149	151
Espagne	152	98
Brésil	81	61
Argentine	103	50
Turquie	60	49

L'Angleterre et l'Allemagne seules ont donné des plus-values importantes; au contraire, les Etats-Unis, la Suisse, l'Espagne, l'Argentine ont atténué leurs achats dans des proportions qui vont de 25 à 50 o/o.

Nos colonies, qui nous ont imposé tant de sacrifices, nous ont-elles du moins présenté un marché ample et certain? Ont-elles assuré à la métropole des avantages considérables et exclu de parti-pris les produits étrangers : allemands, anglais, américains, belges, etc?

Il n'en est rien. On remarquera avec raison que l'extension de notre domaine colonial a beaucoup plus servi nos rivaux que nous-mêmes. Certains de nos comptoirs de la côte d'Afrique offrent des débouchés autrement larges à l'Angleterre et à l'Allemagne qu'à la France. Dans l'ensemble de nos possessions, les importations de nos concurrents dépassent très sensiblement les nôtres, et la marge à leur profit, au lieu de se rétrécir, a été plutôt s'élargissant. De 1890 à 1897, nos ventes à nos colonies ont, à coup sûr, progressé ; pourtant il serait puéril d'attacher ici aux statistiques une valeur absolue. En confrontant les totaux des deux exercices extrêmes, on a, d'une part, 70, de l'autre 121 millions. Mais l'on ne saurait oublier que Madagascar figure dans cette augmentation de 51 millions pour un bon quart, 13 millions, et que ces 13 millions représentent presque en totalité les colis expédiés à l'adresse des fonctionnaires et du corps d'occupation de l'île. La même observation, avec une portée moins large, s'appliquerait également à nos dépendances neuves du Congo et de la côte d'Afrique, où l'on saisit une relation évidente entre la croissance des entrées et celle du fonctionnarisme. Si même l'on passe sur cette réserve légitime, la colonisation est encore bien loin d'apparaître comme une opération profitable au point de vue économique. Tandis que, de 1890 à 1897, nos importations, dans notre empire exotique, montaient de 70 à 121 millions, le coût de nos annexes passait de 59 à près de 100 millions. Et encore, dans ce dernier total, ne sont pas comprises nombre de dépenses qui mériteraient d'y être inscrites.

C'est ainsi que les frais de colonisation, en contribuant à développer les déficits budgétaires annuels, ont joué un rôle indéniable dans la poussée de la dette publique. Rien n'est donc plus légitime que de mettre à leur compte une partie des arrérages du 3 o/o et du 3 1/2 o/o. En somme, la colonisation n'a point, du moins jusqu'ici, produit dans l'ordre commercial les avantages escomptés. Elle n'aura que, dans dans une bien faible proportion, stimulé nos échanges.

Cette parenthèse sur la poussée exotique était indispensable pour justifier et les affirmations émises au début de ce chapitre et les conclusions que nous devrons formuler dans un instant.

Les statistiques des entrées et des sorties, en valeurs, ne sont pas les seules qui doivent nous préoccuper; pour apprécier la situation économique d'un pays, beaucoup d'autres éléments méritent être recensés qui complètent ou atténuent, selon l'occurrence, les premières constatations.

Les statistiques, en poids, au commerce général, ont donné, en 1897, 37 millions de tonnes, contre 33 300 000 en 1890 et 35 700 000 en 1891. Il y a donc un certain progrès, mais qui s'est tout entier manifesté de 1896 à 1897 et qui s'explique exclusivement par les fortes importations de ce dernier exercice. Au commerce spécial, une plus-value s'accuse également, puisque le tonnage a passé de 29 500 000 en 1890 et 31 millions en 1891, à 31 900 000 en 1897; mais la même interprétation s'impose que pour la majoration précédente : l'accroissement est intervenu de 1896 à 1897 et porte sur les entrées de céréales qui ont été, en 1897, exceptionnellement considérables.

Le mouvement de la navigation dans l'ensemble de nos ports nous fournira encore des données analogues et justifiera une réserve identique. Il est descendu de 25 135 000 tonnes en 1891 à 24 340 000 en 1896, puis, en 1897, il remonte à 25 273 000. Si même l'on pouvait se féliciter de cette sensible différence d'une année à l'autre, en faisant abstraction des raisons réelles, il faudrait encore enregistrer la baisse incessante de la part du pavillon français dans ce mouvement; il faudrait aussi comparer l'activité de la circulation sur notre littoral à celle qu'on relève sur les rivages des autres grands pays européens.

En 1897, notre pavillon n'a couvert que 8 800 000 tonnes, au lieu de 8 900 000 en 1891; à l'entrée, son contingent n'a été que de 30 o/o du total contre 45 o/o à l'Angleterre; à la sortie, il n'a atteint que 42 o/o contre 36 o/o à l'Angleterre. Sur l'Océan, il s'est abaissé, entrées et sorties groupées, de 30 o/o en 1889 à 27,9 o/o en 1891 et 24,7 o/o en 1897; sur la Méditerranée, les pourcentages correspondants ont été 57,9 — 52,7 — 53,6. Pour les deux zones réunies, l'effectif est tombé de 40,5 o/o à 36 o/o, et à moins de 34 o/o.

Dans un laps de temps déterminé par le Board of Trade britannique, alors que le mouvement maritime français restait constant avec lui-même, la Belgique gagnait 47 o/o, la Hollande 57 o/o, l'Allemagne 37 o/o, l'Angleterre 26 o/o, l'Espagne 23 o/o, l'Italie 47 o/o.

Un autre trait : la Hollande et l'Italie se rapprochent sans cesse de nous, en ce domaine spécial, et l'Allemagne, que nous battions il y a encore quelques années, nous dépasse depuis deux ans de 5 à 8 millions de tonnes.

Les derniers débats parlementaires, les rapports des membres des commissions du budget, les travaux des chambres de commerce ont signalé sans relâche la décadence de plusieurs de nos ports, la paralysie de croissance de certains autres. Il n'est que trop vrai que l'année 1891 a été particulièrement critique pour nos entrepôts maritimes. Ils ont tous subi, de 1891 à 1894, une dépression ininterrompue et même proportionnelle. Si, de ci de là, des reclassements sont intervenus de 1895 à 1897, ils n'ont pas du tout présenté les caractères d'une reprise générale, et 1898 a déjà défait une partie de l'œuvre des deux exercices antérieurs.

Seules, Nantes et Marseille ont progressé de 1891 à 1897, la première passant de 400 000 à 500 000 tonnes, la seconde de 4 300 000 à 4 900 000. Ce relèvement do 600 000 tonnes constaté par notre grand marché méditerranéen a, sans doute, sa valeur, mais il est bien faible à côté des plus-values enregistrées pour Hambourg, Rotterdam, Gênes, Anvers, et dont nous aurons à rendre compte en d'autres chapitres. N'oublions pas, au surplus, qu'à part Nantes et Marseille, nos ports de premier ou de second plan ont décliné. Rouen, qui a perdu 400 000 tonnes, Bordeaux, qui en perd 300 000 ont été spécialement éprouvés. Quant au Havre, son tonnage a rétrogradé de 2 500 000 à 2 400 000.

Notre marine marchande n'a pas échappé à la crise grave qui a frappé le mouvement de nos ports. Est-il même nécessaire d'insister sur sa décadence continue en présence des nombreux travaux très documentés qu'elle a provoqués?

Le tonnage de notre flotte, qui dépassait encore 955 000 unités en 1889, s'est restreint à 948 000 en 1891, à 919 000 en 1897 : la réduction annuelle moyenne a donc été de près de 5 000 tonnes. Si l'on envisage seulement la marine à vapeur de plus de 100 tonneaux, de 1890 à 1898, nous avons, en réalité, gagné 7 o/o, mais l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Norvège, la Suède, le Japon ont progressé respectivement de 17 o/o, de 47 o/o, de 38 o/o, de 66 o/o, de 47 o/o et de 200 o/o. (Rapport de M. Estier, au nom de la chambre de commerce de Marseille.)

A considérer cette diminution absolue et relative de notre effectif naval, on conçoit que notre pavillon paraisse de moins en moins dans les ports de l'Ancien et du Nouveau-Monde. Cette situation, si désastreuse pour le maintien de notre influence économique et de notre autorité morale, est signalée en traits vigoureux par nos agents consulaires. En parcourant les rapports de ces fonctionnaires, nous avons surtout noté les doléances de nos représentants à Singapour, Yokohama, Hong-Kong, la Nouvelle-Orléans, Valparaiso, Trieste, c'est-à-dire dans quelques-uns des grands centres les plus actifs et les plus achalandés du globe,

L'affablissement de notre marine marchande explique aussi que nous devions de plus en plus recourir, pour nos transports à l'étranger, aux bâtiments de nos rivaux. Nous sommes tributaires des innombrables cargo boats britanniques, comme des immenses transatlantiques allemands de Hambourg et de Brème, les *Kaiser-Wilhelm-der-Grosse*, les *Pensylvania*, les *Pretoria*, qui viennent jusque dans nos havres militaires solliciter nos passagers. Rien n'est plus dangereux, plus onéreux que cette subordination pour un grand Etat producteur, menacé ainsi d'être, à certaines heures, à la merci de ses adversaires.

Une dernière note : Certains optimistes, dont les tendances économiques n'ont pas besoin d'être précisées, se rabattent sur notre circulation intérieure par voies ferrées. Ils affectent de se réjouir des progrès observés, des plus-values annuelles en tonnes, des recettes kilométriques grandissantes.

Il est exact qu'ici les constatations sont moins douloureuses que les conclusions de nos recherches sur la marine marchande et sur les ports; mais comparons notre trafic avec celui de l'Allemagne et de l'Angleterre, pour les derniers exercices dont les résultats soient clairement établis : c'est encore une impression pessimiste qui se dégagera de cette confrontation.

Le tonnage des voies ferrées a augmenté en France de 1,3 o/o en moyenne, par an, de 1891 à 1896, mais en Allemagne l'augmentation a atteint 3 o/o et en Angleterre 3,3 o/o.

De 1895 à 1897, les recettes totales de nos réseaux se sont accrues de 5 o/o, mais l'accroissement a été de 12 o/o de l'autre côté des Vosges. Dans les cinq exercices intervenus de 1892 à 1897, la plus-value moyenne annuelle a été de 2,8 o/o pour la France, mais de 3,3 o/o pour l'Angleterre et de 3,9 o/o pour l'Allemagne. Cette majoration s'est chiffrée, au total, à 36 millions pour la France, 73 pour l'Angleterre, 111 pour l'Allemagne.

Enfin, si nos recettes kilométriques ont haussé (1895-1897) de 1 000 fr., celles du Royaume-Uni ont grandi de 3 200 et celles de l'Empire germanique de 8 900.

En somme, la satisfaction n'est guère de mise ici. Comparé aux grands trafics étrangers, le trafic de notre réseau ferré accentue de plus en plus son infériorité.

Les conclusions, qui ressortent des diverses parties de notre analyse, suscitent ainsi, assez justement, l'impression d'une décadence.

Cette décadence est absolue sur certains points : pour le total de nos échanges, pour celui de nos exportations, pour nos ventes à plusieurs de nos clients, et non des moindres, pour le mouvement de quelques-unes de nos industries traditionnelles les plus considérables, pour la part de notre pavillon dans notre trafic maritime, pour la circulation de presque tous nos ports, pour le tonnage de notre marine marchande. Là même où cette chute n'est pas apparente et où nous

enregistrons des majorations de chiffres, notre décadence ne s'en affirme pas moins par rapport aux progrès de nos rivaux.

La France traverse donc une des crises commerciales et industrielles les plus tristes, les plus longues, les plus caractérisées de son histoire. La contester, serait aller contre les faits. En prédire la fin imminente, serait se payer de mots, car les éléments générateurs de ce krach économique, de cette défaite de notre production subsistent et triomphent encore, dans notre législation comme dans notre politique générale.

Nous ne voulons pas imputer la crise à l'action exclusive du protectionnisme. Quelles que puissent être nos préférences, et surtout quelque conception que nous ayons et de la société et du régime douanier de l'avenir, nous ne voulons pas engager ici un débat doctrinal. Mais même, si l'on n'entend pas pousser une charge à fond contre le mélinisme, dénoncer et son impuissance et tous ses méfaits, l'on se doit de noter la coïncidence de son triomphe avec la date initiale de notre dépression économique.

Cette dépression a d'autres racines encore. On peut dire, sans exagération et sans parti pris, qu'elle est issue de l'ensemble de la politique suivie à l'intérieur et au dehors par nos gouvernements depuis près de trente ans. Elle résulte et des folles prodigalités consenties par les Chambres dans les pays exotiques, et du monstrueux drainage pratiqué sur le capital national au profit des dépenses parasitaires, et de la mainmise de l'oligarchie financière sur nos moyens de transport, et de l'abandon des grands travaux publics les plus indispensables.

Ce n'est pas impunément qu'un grand peuple consacre, bon an mal an, près de 100 millions aux guerres de magnificence, aux expéditions coloniales. Ce n'est pas sans danger pour la vitalité même de la nation qu'on prélève, sur elle, à chaque exercice, de trois milliards et demi à quatre milliards. Certes, nos consuls ont raison de signaler, dans leurs rapports périodiques, l'indolence de nos négociants, leur ignorance des langues étrangères, leur manque d'initiative, leurs exigences de crédit, leur mépris pour les goûts des clientèles diverses éparses par le globe. Mais croit-on que nos rivaux anglais, allemands, américains, belges, etc., pourraient déployer tant d'activité et affronteraient avec tant de gaieté de cœur les risques du commerce, si leur fisc réclamait chaque année des contributions aussi écrasantes que les nôtres? Le commerçant, l'industriel français sont de beaucoup les plus grevés, sur toute l'étendue du globe; le consommateur français paie 30 à 40 o/o d'impôts de plus que n'importe quel consommateur étranger. Est-il surprenant que la faculté d'achat du citoyen français soit moins considérable, que la main-d'œuvre soit plus onéreuse chez nous, toutes choses égales, qu'en Belgique ou en Allemagne et que nos producteurs soient contraints de vendre plus cher?

Le grossissement incessant de nos cotes, en forçant notre industrie

et notre commerce à relever d'autant leurs prix, a singulièrement facilité la concurrence de nos adversaires, tous beaucoup mieux traités. Il est vrai que ni l'Angleterre, ni l'Allemagne ne dépensent annuellement 100 millions pour l'occupation de leurs annexes lointaines et que le militarisme impose à ces deux pays des charges relativement très inférieures aux nôtres. Il est vrai aussi que ces deux pays ne paient pas, d'arrérages annuels d'un milliard, les fautes et les crimes d'un Napoléon Ier et d'un Napoléon III, et qu'ils n'ont jamais toléré la main-mise des grandes compagnies financières sur les deniers publics.

Les hautes puissances d'argent sur lesquelles s'appuie, depuis un quart de siècle, le régime opportuniste sont, en effet, elles aussi, responsables de notre décadence. Maîtresses des voies ferrées, de tous les services de transport, elles n'ont songé qu'à leurs propres intérêts, elles ont piétiné l'intérêt collectif. L'omnipotence de nos compagnies de chemins de fer ne saurait trop être flétrie. Comment, garrottée dans son expansion par les actionnaires du Nord et de l'Orléans, la France pourrait-elle lutter avec les pays, tels la Belgique et l'Allemagne, qui ont nationalisé leurs réseaux? On a beau dire que, d'année en année, la somme des garanties d'intérêt diminue; il n'en est pas moins certain qu'à une date toute proche, elles s'inscrivaient pour plus de 100 millions au budget et qu'aujourd'hui encore elles sont dispendieuses. Mais, en outre, c'est sous un rapport plus général qu'il convient d'envisager les fameuses conventions de 1883. Livrés au capitalisme des chemins de fer, nos tarifs ne sont pas faits pour nous tous, mais pour quelques-uns, et plutôt contre nous. Que d'exemples pourraient illustrer cette assertion! Nous n'aurions qu'à puiser dans nos récentes discussions budgétaires. Nous verrions que le coût d'une tonne kilométrique, abaissé à 0,04 en Allemagne, est encore de 0,05 chez nous, que nos barèmes sont inintelligibles et inextricables, qu'une tonne de vin coûte 8 fr. de transport de Sens à Paris et 11,45 de Paris à Sens et que, sous le nom de tarifs de pénétration, nos compagnies favorisent l'étranger au détriment de notre producteur. Chacun sait que nos régions de la Normandie, du Languedoc, etc. sont intéressées à préférer la houille anglaise à celle de Lens et de Carmaux, le vin d'Espagne aux vins français, etc. Un député citait tout récemment des chiffres à la tribune; il disait que sur les 3 millions de tonnes de charbon que Cardiff et Newcastle fournissent à notre zône de l'ouest, Anzin et Lens en reprendraient aisément 1 500 000 avec des tarifs plus appropriés. L'affirmation n'a été ni contredite ni contestée.

Nos moyens de circulation sont exploités au détriment de la masse : ils sont, de plus, insuffisants et ne répondent point aux besoins modernes. La Hollande, l'Allemagne, la Belgique, l'Angleterre aussi, quoiqu'à un moindre degré, ont consenti des sacrifices d'argent pour se pourvoir d'un outillage convenable, pour mettre leurs voies terrestres et fluviales en rapport avec les exigences com-

merciales de notre époque. En d'autres chapitres, nous aurons à signaler les entreprises considérables que nos concurrents d'Europe et d'Amérique ont attaquées et en grande partie achevées pour faciliter leurs échanges et hâter leurs transports. Outre-Rhin, un immense programme de canalisation se poursuit de l'est à l'ouest et du nord au sud; Hambourg est devenu, grâce aux approfondissements opérés, le grand entrepôt du continent. Anvers et Rotterdam ont aussi, dans une énorme mesure, bénéficié des sommes qui ont été attribuées à leurs bassins. Chez nous, l'œuvre de travaux publics entamée sous la troisième République, au lendemain du 16 mai, n'a été que très partiellement exécutée. Le plan Freycinet, si grandiose en sa conception d'ensemble, n'a été qu'un trompe-l'œil, et, en réalité, de très faibles portions seulement, du réseau de voies qu'il traçait, ont été livrées à l'usage public.

On dresserait facilement une nomenclature des travaux de canalisation, édictés de 1862 à 1886, qui sont restés en suspens et dont il est impossible de prévoir la fin. On n'en compte pas moins de dix-sept, et, parmi eux, quelques-uns sont des plus urgents. Il n'est même pas abusif de soutenir que la prospérité économique du pays est liée, dans une large mesure, à quatre ou cinq d'entre eux. Nous signalerons seulement les canaux d'Aire à la Bassée, de la Marne au Rhin, du Rhône au Rhin, de Mons à Paris, etc. Les mêmes remarques pourraient être présentées pour l'outillage et l'approfondissement de nos ports.

Lorsqu'on compare les crédits qui étaient inscrits au budget pour ces tâches nécessaires en 1883, et les crédits qu'on leur alloue aujourd'hui, on est véritablement confondu. Si des frais sont légitimes, commandés par l'intérêt du pays, ce sont bien ceux qui ont pour but d'accroître sa puissance économique, de relier ses différentes régions entre elles et avec l'extérieur. Or, tandis que les dépenses purement somptuaires, que les articles parasitaires du militarisme, du colonialisme, du fonctionnarisme, s'augmentaient sans relâche, et presque sans opposition, les dépenses reproductives étaient incessamment comprimées et réduites. Veut-on quelques chiffres?

En 1883, les rivières obtenaient une dotation de 32 millions; elles ne recevaient plus que 5 200 000 francs en 1890 et 3 400 000 en 1897. Les canaux, aux mêmes dates, étaient inscrits pour 39 millions 1/2, 9 800 000 et 8 400 000 fr. Les ports, enfin, auxquels on attribuait 52 millions en 1885, ne sont plus compris dans les prévisions que pour moins de 7.

Et l'on ne dira pas que cette parcimonie du Trésor est justifiée par l'avancement des travaux ou par l'achèvement partiel du grand plan de 1878, puisque, nous l'avons montré : tout ou presque tout est demeuré suspendu. Si même les 17 canaux, dont nous énumérions plus haut les principaux, étaient dans leur intégralité ouverts au trafic, il resterait encore de grandes œuvres à attaquer, dont le besoin est manifeste, dont les études préparatoires ont été depuis

longtemps poursuivies. Faut-il les citer? Canal des Deux-Mers, Paris port de mer, Loire navigable, canal de Marseille au Rhône, etc.

La stagnation de nos grands travaux publics est, de toute évidence, l'une des causes principales de notre décadence économique, de même que les extensions d'outillage de nos voisins et rivaux ont très évidemment contribué à assurer leur expansion industrielle et commerciale. Prenons garde, car demain les mêmes causes entraîneront les mêmes effets, et notre condition risque à nouveau de s'aggraver. Dunkerque, déjà si atteint et qui constitue l'illustration la plus haute de l'incurie gouvernementale, est menacé par le futur canal de Bruges. Le percement du Simplon, commencé en décembre dernier, et destiné, selon toute apparence, à être terminé en 1903 ou 1904, portera à notre transit un coup terrible. Plus encore que le Saint-Gothard, le nouveau tunnel déplacera l'axe du trafic de l'Europe occidentale et centrale. Si nous n'essayons pas, par des entreprises similaires, sous la Faucille ou sous le Mont-Blanc, de ramener à nous le grand courant de circulation que nous canalisions jadis, nous aurons de gaieté de cœur participé à notre ruine.

Il n'est sans doute pas d'autre exemple de grand Etat qui, par ses propres fautes, qui, par une politique néfaste et abandonnée aux convoitises particulières, ait gaspillé en souriant sa prospérité naturelle et traditionnelle. Ce ne sont pas les événements imprévus, ce n'est pas l'éveil de telle et telle contrée à l'industrialisme ou la fermeture des débouchés de l'Extrême-Orient — si désastreuse pour le Royaume-Uni — qui ont pesé sur la France. Elle eût pu, par une meilleure distribution de ses forces, par une organisation plus intelligente de ses objectifs et de ses moyens, se préserver de la dépression présente. C'est à tout un régime gouvernemental et social que la crise mérite d'être imputée.

Lorsque nous étudierons les faits économiques contemporains intervenus dans le Royaume-Uni, nous pourrons conclure qu'ils ont largement influé sur la politique générale de cet Etat. Entre notre attitude au dehors et notre dépression industrielle et commerciale, il n'y a pas relation de causalité, en ce sens que celle-ci aurait déterminé celle-là, mais il est permis de soutenir que les raisons qui ont influé sur la baisse de nos échanges ont également contribué à diminuer notre rayonnement moral, à refroidir les sympathies dont nous jouissions, et à aggraver nos litiges.

En se livrant à l'oligarchie industrielle et à la propriété agrarienne liguées dans le protectionnisme, la France a été au rebours des principes qui ont été son honneur et où elle puisera demain un renouveau d'énergie et de prestige intellectuel. Versant dans la réaction, il était juste qu'elle s'aliénât les sentiments des peuples auparavant séduits, conquis par sa tradition de progrès. La barrière que le protectionnisme a dressée, entre ce pays et ses voisins, n'a pas été seulement une muraille de taxes; on peut dire, sans exagérer, que le régime Méline

a rompu, ou du moins étrangement relaché. les liens qui nous attachaient la Suisse, la Belgique, la Hollande, les différents petits groupements nationaux où, jusque-là, notre influence jouait sans obstacle. A l'époque où nous sommes arrivés et qui a donné aux rapports économiques une importance extraordinaire, ceux-ci se sont subordonné tous les autres. En inquiétant nos voisins dans leurs intérêts, en dénonçant les traités de commerce, sous lesquels ils avaient comme nous prospéré, nous avons commis une faute considérable dans le domaine de la pure diplomatie. Il fallait escompter l'habileté germanique qui, au moment précis où nous relevions nos tarifs, abaissait les siens et replaçait ainsi dans sa zone d'action des contrées où, de tout temps, nous recevions le meilleur accueil.

Notre colonisation militaire, brutale et intempérante, n'a pas seulement entraîné la France officielle à de singuliers revirements, à des violations de droits que l'humanité répudie; en étendant démesurément notre champ d'action, elle a multiplié à l'infini, de par le monde, les occasions de conflits entre notre pays et ses rivaux. Si l'on laisse même de côté notre querelle avec le Congo, en 1894, la guerre avec le Royaume-Uni n'a-t-elle pas paru imminente durant de longues semaines de cet hiver? Demain, de nouveaux litiges suscités par cette expansion outrancière ne peuvent-ils pas soudain surgir et compromettre, au nom d'on ne sait quels intérêts mesquins et illusoires, les intérêts permanents et généraux de deux grands peuples faits pour l'entente et la marche simultanée? Et si nous nous devons de combattre l'impérialisme anglo-saxon, l'impérialisme français est-il plus digne d'admiration?

Ce n'est donc pas simplement en considérant notre décadence des échanges, que nous avons le droit de condamner, de flétrir la politique oligarchique et égoïste soutenue par l'opportunisme depuis le 4 septembre. Les effets que ce programme rétrograde a exercés sur nos relations extérieures — même si l'on se refuse à entrer dans le détail (1) — lui méritent une égale réprobation et complètent nos éléments de jugement.

Il faut le répéter encore, car eeci est notre conclusion : La diminution commerciale de la Grande-Bretagne n'est pas imputable aux seuls méfaits de son gouvernement et de sa caste dirigeante. La croissance de l'Allemagne et de l'Union américaine doit être attribuée à la poussée collective de deux nations jeunes et avides de mouvement. Dans d'autres contrées, des facteurs, plutôt fortuits, joueront leur rôle, détermineront une hausse ou une baisse des échanges. Mais, en France, l'action des hommes au pouvoir est évidente, et le pays tout entier périclite, parce qu'il a bien voulu se soumettre à l'exploitation des hautes puissances financières dotées d'effroyables privilèges.

PAUL LOUIS

(1) Voir dans *La revue blanche* du 1er janvier : *le Rôle de la France.*

Le Page [1]

VII

Où Lucien mérite une récompense.

Quand un jeune homme affirme qu'il est très occupé, mais que pourtant il vit de ses petites rentes, nous haussons les épaules insolemment. Nous avons tort. Voyez plutôt.

Lucien s'éveillait de bonne heure, par tous les temps. Ce matin, il en était encore à manger ses rôties que déjà l'on sonnait à la porte. C'est une lettre de Maurice de Salisbot : « Max Robin est malade, écrivait ce jeune oison, et Max Robin m'avait promis de venir avec moi examiner une jument que je veux acheter. Je n'ose me décider seul. Ne voudriez-vous pas le remplacer?... »

« Ah, Max Robin est malade » se dit Lucien. Ce Robin jouait aussi dans le monde le rôle de jockey : c'était un concurrent. Lucien prit sa plume et rédigea un billet pour Salisbot : « Impossible... affaires... une autre fois... » Puis il sauta dans son tub, se vêtit bien vite et courut jusqu'à l'avenue Victor Hugo où habitait M. Jean-Paul Ailly, propriétaire d'une belle écurie de courses. Celui-ci, bègue, blême et boiteux, était déjà prêt à monter en buggy pour s'en aller voir des bêtes.

« — Cher monsieur Ailly, dit Lucien, je venais vous demander si vous avez reçu la lettre par laquelle je vous recommande un petit protégé? »

A la vérité, la demande était impertinente, car Lucien n'avait mis ce mot à la poste que la veille, et l'honorable Ailly ne se trouvait pas encore en retard. Il s'agissait du minuscule Jack Bourbon, gentil bâtard âgé de onze ans que Mme Constance Bourbon, fleuriste, avait eu d'un cocher très considéré.

Jean-Paul Ailly répondit avec empressement : « Mon bon, c'est une affaire conclue : le petit garçon entrera dans mon écurie comme lad. Je lui donnerai vingt francs par mois. Il rendra quelques services, et plus tard nous en ferons un homme. Mais j'ai bien autre chose à vous demander : voulez-vous monter Bohémond dimanche? Max Robin devait le faire, et je comptais beaucoup sur cette course. Mais l'imbécile est malade. »

Lucien triompha silencieusement, car son plan réussissait. Cependant il se fit prier : « Je n'y tiens guère, vous savez. C'est une responsabilité, je ne connais pas le cheval... » Enfin il céda, mais au comptant : « Allons, j'y consens, et pour me récompenser, vous

(1) Voir *La revue banche* du 1er avril 1899.

devriez bien m'obtenir de votre frère une loge pour l'Athénée, ce soir. C'est une première, je crois ? »

Jean-Paul rentra sur le champ dans son hôtel et remit bientôt à Lucien une supplique impérative pour Frédéric Ailly, grand bailleur de fonds dans plusieurs théâtricules.

Et voici de nouveau notre page en route. Mais, boulevard Haussmann : « Monsieur Frédéric Ailly vient de sortir à cheval », lui dit-on.

Lucien ne fait qu'un bond jusqu'à son logis. « Veux-tu gagner 10 sous ? crie-t-il à un gosse qui jouait aux billes. Cours 65 rue de Courcelles et demande qu'on amène tout de suite la jument de monsieur Lorédan. » Vingt minutes après, il sautait sur Liliane et partait au grand trot. Pauvre Liliane ! Habituée à faire coquettement sa promenade, combien elle dut souffrir, au train dont on la mena ce matin-là dans Paris et dans le Bois ! Elle parcourut maintes allées, et lorsqu'enfin son maître aperçut le Frédéric Ailly qu'il cherchait, la douce bête dut encore prendre un grand galop pour le joindre.

« — Mon Dieu, je ne possède plus qu'une loge, fit Frédéric : c'est la mienne. Mais bah ! je n'y ai invité personne, et j'en dispose pour obliger vous et mon frère. Moi, j'irai derrière le rideau. »

Quand Lucien fut revenu devant sa maison, le palefrenier qui ramena Liliane ne put cacher son mécontentement : « Je ne comprends pas monsieur, de mettre une bête dans un état pareil ! » Mais monsieur était déjà dans la cour. « Jérôme ! » cria-t-il. Le concierge sortit de sa loge, une chaise d'une main, des escarpins dans l'autre : Lucien s'assit, Jérôme lui tira les bottes et lui mit aux pieds les escarpins. Car madame Lorédan n'était pas assez riche pour avoir un valet de chambre, et sa bonne pas assez forte pour débotter monsieur Lucien. Les locataires s'étaient accoutumés, puis attachés à ce petit incident dont ils se racontaient presque chaque matin les moindres nuances.

Enfin, à midi un quart, Lucien se mettait en route vers le Grand-Hôtel où madame Monti l'avait invité à déjeûner avec Tof. Il se sentait joyeux. Passant devant le magasin de madame Constance Bourbon, il s'arrêta : « Eh bien, madame Bourbon, tout va bien ! J'ai réussi, votre petit est engagé.....

— Oh, quel bonheur ! s'écria la brave femme. Voilà son avenir assuré. Je ne sais comment vous remercier, monsieur Lorédan.

— Il n'y a pas de quoi.

— Si, si ! Tenez, on vient de m'apporter une belle gerbe de roses, la voulez-vous ? »

Le don partait d'un si bon cœur que Lucien ne put refuser.

Et voilà comment le page ne se présenta pas au Grand-Hôtel sans une loge dans sa poche et des roses dans les mains. D'ailleursMatilda lui dit : « Allons, allons, mon page, vous êtes en retard.... » Au lieu de ces paroles, ne méritait-il pas une récompense ?

Et l'après-midi encore, lorsqu'il se trouva en visite chez madame

Hardley, rhabillé pour la quatrième fois, le chapeau sur la cuisse, discourant avec application pour ne point sembler niais devant les dix femmes qui l'entouraient ; lorsque cette aimable Hardley, personne excellente vraiment, mais qui ne pouvait penser qu'une chose à la fois, l'eut successivement interrogé sur le temps qu'il allait faire : « Ah, chère madame, j'ai peur... A voir le soleil tout jaune et faux comme il est, on pourrait croire que le ciel a le mauvais œil aujourd'hui » ; sur le théâtre : « Cyrano ? je l'entendis blâmer l'autre jour, et me mis dans une telle colère que j'ai pris la parole, et l'ai laissée dans la figure de quelqu'un » ; sur l'affaire : « Peuh, vous savez, tous ceux qui n'ont plus l'âge de la territoriale crient : Vivent les armes ! Mais le prestige du militaire est bien Second Empire, et les généraux passeront comme le café » ; lorsqu'il eut longtemps souffert les tortures de la sellette, et que Matilda fit enfin son entrée, le buste en avant, la mine heureuse, offrant son sourire et ses poignées de main....

Ah, certes, Lucien méritait mieux que les deux petits baisers qu'on lui laissa prendre non loin des lèvres, mais sur la joue, dans un boudoir où le thé se trouvait servi.

VIII

Le coup du désespoir.

Cependant, chaque soir, en s'endormant, la jeune fille avait dessein de ne rien refuser à son page le lendemain, car celui-ci l'avait enchantée tout le long du jour. Mais il en était de ce beau dessein comme de la tapisserie de Pénélope : Matilda le détruisait pendant la nuit, et elle avait au matin des scrupules.

Sa mère, il faut l'avouer, n'y entrait pour rien. La bienveillante et douce madame Monti avait toujours eu des amants, prouvant ainsi la pureté de sa race, car elle était de noble famille, et l'on sait que, pendant deux siècles et plus, les italiens bien élevés n'eurent aucune autre affaire au monde que l'amour. Si on l'avait livrée jadis au puissamment riche Girolamo Monti, elle s'en était si souvent consolée qu'elle n'en garda rancune ni à ses parents, ni à son mari, dont elle porta très bien le deuil : et Guido Monti, qui vivait lui-même en des amours diverses, était resté le conseiller et l'ami très indulgent de sa noble belle-sœur. Aussi la petite Matilda avait-elle respiré depuis son enfance un air de tendresse : rien de plus caressant que tous ces familiers de Florence, de Venise, des lacs, et rien de plus amoureux de l'amour que madame Monti. Si le mauvais destin eût voulu qu'elle surprît sa fille en plein baiser, elle l'en eût peut-être grondée, peut-être...

Et Matilda savait bien cela. Mais Agnese Campavera et Mabel Giannone, les deux coquettes, lui avaient donné là-bas des leçons d'hypocrite vertu. Ainsi Tof, le gros Tof, lui déplaisait parce qu'il compromettait madame sa mère depuis trop longtemps. La vanité ne

la soutenait pas moins dans ses rigueurs : chacun disait que des deux femmes la plus jeune était l'aînée, et dame! noblesse oblige. En outre, si quelque charmante pudeur la retenait encore, Lucien lui-même n'eût pas souhaité que Matilda s'en dépouillât trop vite, tant un voile même léger donne de prix à ce qu'il cache.

Le jour que Lucien devait monter le cheval de Jean-Paul Ailly à Auteuil, il éprouvait pourtant des sentiments moins raffinés. Les garçons qui ont le goût de la lutte ne demeurent pas longtemps très délicats dès qu'ils ne sont plus dans l'oisiveté : or, ce dimanche-ci, Lucien avait à triompher dans une course, c'est un acte, cela ! Aussi, quelque amoureux fût-il, sa Matilda ne tenait point dans son cœur le premier rang : d'autres pensées toutes sportives et toutes sauvages le détournaient d'elle, et s'il y songea, ce fut sans douceur et comme à la hâte.

Une caravane, d'ailleurs, entourait la jeune fille lorsque celle-ci s'en vint s'asseoir à sa place accoutumée dans les tribunes, et Lucien vit successivement entrer après elle madame Zetchkine, madame Monti, puis Tof, enfin Serge Zetchkine, mari décoratif, et même le détestable Gaston Vilain, qui se dandinait comme un fat.

La russe montra beaucoup de cordialité pour Lucien ; elle l'appela de tous les noms glorieux qu'elle savait, prétendant qu'il gagnerait et qu'elle voulait jouer sur sa monte toute sa fortune et celle de Gaston Vilain : « N'est-ce pas, monsieur ? » dit-elle gracieusement en se tournant vers celui-ci.

Lucien devint pourpre, et lui répondit qu'elle avait sans doute juré de le faire arriver dernier.

« — Etes-vous superstitieux, donc ?

— Non, madame, mais énervé, et je vous supplie de ne pas jouer sur moi. D'ailleurs, vous avez mieux à faire aujourd'hui. »

Comme il avait dit cela du ton le plus insolent, ce fut merveille de voir comme Gaston Vilain et Zetchkine n'entendirent point. Mais Matilda lui demanda à voix basse pourquoi il offensait si grossièrement Olga.

« — Eh, parce qu'elle m'agace ! Elle sait que je déteste son galant, et me nargue ! Espère-t-elle se servir de moi comme d'un jouet pour exciter sa jalousie, ou veut-elle être coquette, et me pense-t-elle amoureux de ses cheveux orange, par hasard ? Je ne suis amoureux que de vous, Matilda, et cent fois plus que de raison, car vous ne me traitez guère bien. »

Le page se plaignit, rudement, amèrement, accusant Matilda de ne sentir nulle affection pour lui, de l'avoir recueilli comme un vivant Baedecker, tout simplement, et de rêver toujours à Florence où elle retournerait bientôt, dans quelques jours, le laissant là...

Et précisément la journée devenait de minute en minute plus douce : il ne pleuvrait pas, maintenant, c'était certain, mais le ciel foncé semblait verser du silence sur le champ de courses. Cela vous laissait infiniment mélancolique et prêt à savourer la conversation du voisin

et de la voisine. Lucien fit une peine extrême à Matilda en la brusquant. Elle le lui dit, il s'irrita davantage contre le monde et contre lui-même, tomba dans le découragement :

« — Que voulez-vous que je fasse ici-bas, sans importance, sans nom et sans argent, vous me mépriserez bien vite... Ah, que Bohémond serait donc avisé de me casser la tête tout à l'heure ! Adieu, adieu, Matilda... »

Et il disparut comme sonnait la cloche de la seconde course. Des petits jockeys s'éparpillèrent au loin dans la plaine, sautèrent, virèrent, sautèrent encore. Matilda les voyait mal : elle songeait à son page, et se demandait s'il était bien honnête d'avoir accepté son amour — et de partir. L'un des jockeys gagna supérieurement : au milieu des cris, la jeune fille, ayant soudain baissé la tête, rencontra le beau regard de Tof levé vers elle. Pour la première fois, il ne la fit ni rire ni se fâcher : elle s'appuya sur son épaule pour descendre du banc sur lequel elle était montée, et le pauvre homme en demeura si ému qu'il s'assit près d'elle, comme un confesseur, et lui parla de Lucien, rien que de Lucien. Quand on veut amuser un blessé, de quoi le faut-il entretenir, sinon de sa blessure, et toujours, avec une patience assez charitable pour qu'il se lasse le premier et n'y songe plus ? Tof avait vu le page s'enfuir, sourcil froncé, puis Matilda rester pensive : aussi, à l'entendre, Lucien avait-il maintes vertus d'exception, intelligent, énergique, distingué, aimant les vers...

« — Vous jabotez comme une commère, monsieur Tof, s'écria la terrible Olga Zetchkine. Vous êtes capable de raconter un sonnet à Matilda. Qu'est-ce que vous dites ? C'est indiscret ?

— Mais non, entrez donc, chère madame. Je disais qu'il faut un certain courage pour franchir à fond de train des obstacles redoutables au milieu d'un peloton de chevaux emballés, et qu'il est joli que de jeunes hommes se parent de cet acte un tantinet héroïque. C'est du luxe : Renan voulait qu'on frappât le courage d'un impôt somptuaire. La tradition du gentleman-rider est d'ailleurs ancienne, et les patriciens accablés qui brûlaient de conduire des chars dans l'arène se plairaient ici. Ils nous ressemblent davantage que tous les capitaines Rag du hargneux Thackeray. Cependant, Castor et Pollux seraient honteusement battus à Longchamps. »

Cette conversation n'était point du goût d'Olga, qui se reprit à disserter avec madame Monti sur les chapeaux ravissants qu'elle trouvait affreux et les fraîches toilettes dont elle blâmait tantôt le mauvais goût et tantôt le tapage.

Les inséparables Serge Zetchkine et Gaston Vilain revinrent pour la troisième course. Ils étaient allés parier, c'est-à-dire échanger des saluts et quelques plaisanteries avec les demoiselles de leur connaissance qui rôdaient çà et là derrière les tribunes. Avant la quatrième, on les vit reparaître encore au lieu où les chevaux se promènent au pas ; mais ils étaient accompagnés cette fois de toute la caravane : ces dames venaient admirer Bohémond.

C'était un immense pur-sang bai, à l'œil farouche, aux jambes si nerveuses et fortes qu'elles semblaient faites pour un galop géant, et restaient toutes raides au pas. Son cavalier apparut un instant : Matilda vit ses genoux minces dans la culotte blanche, son pardessus clair, sa tête coiffée jusqu'aux yeux d'une toque en satin jaune. Elle le trouva fort pâle ainsi, eut l'impression qu'il était frêle et fragile.

« — Mon page, mon cher page, lui dit-elle quand il s'approcha, vous allez gagner. Ne soyez pas triste.

— Matilda, s'il m'arrive un accident, ne l'attribuez qu'à vous. »

Plusieurs personnes les entouraient, la jeune fille ne put répondre à son gré. Mais elle pria Tof de la reconduire à sa place, où elle s'assit toute tremblante, et dès lors, elle ne bougea plus.

Les tribunes se garnirent soudain. Un par un, les chevaux arrivèrent sur la piste et galopèrent vers l'endroit du départ. L'immense Bohémond portait un léger jockey jaune et blanc. Il se réunit aux autres, dans le lointain, et toute la troupe partit d'un seul coup. Une haie, deux haies, un cheval tombe, un autre : Matilda frémissait à chaque chute, mais une petite boule de soie jaune conduisait toujours le vertigineux Bohémond. Les chevaux arrivèrent sur la rivière, Lucien était le troisième et la foule, dans les tribunes, palpitait : un bond, hop ! et le premier cheval est passé, le second le suit et Bohémond s'enlève sans effort, mais retombe mal, roule... Il y eut un cri ! — ce n'est rien, le cavalier se relève, veut remonter sur sa bête ; mais celle-ci boite, il faut rentrer.

On vit alors le jockey jaune et blanc prendre le bras d'un homme pour marcher : il était étourdi peut-être et tirait un peu la jambe.

Il avait perdu la course, mais gagné tout à fait le cœur de son amie.

IX

Le Rendez-vous.

Tof vint le lendemain prendre des nouvelles de Lucien, et lui confia de la part des deux Monti « qu'on fût allé le voir s'il avait été seul chez lui, mais que madame Lorédan intimidait, et qu'on avait craint de ne pas sembler convenable au cas où d'autres personnes se fussent trouvées là ».

Mais Lucien n'avait que l'épaule contuse et le coude écorché, et il put se rendre le soir même chez les Ennison où les bals, exquis, se passaient dans l'escalier : leur hôtel, assez petit, en effet, possédait un escalier monumental, mollement arrondi, et dont chacun des larges degrés supportait une chaise, un fauteuil. Aussi du haut en bas n'était-ce qu'une longue théorie de femmes, vers qui des hommes embellis par la courtoisie s'inclinaient pour causer. Aux étages s'étendaient de grandes oasis de palmiers et de tapisseries : on y devisait à voix douce, au son atténué des valses.

Lucien ne chercha donc pas autre part que sur ces marches fleuries madame Ennison : il y trouva deux de ses filles. Ayant dit un compliment à chacune, il rencontra la troisième et apprit d'elle que sa mère se trouvait dans un petit salon. Le pauvre Lucien offrit encore une phrase aimable à cette demoiselle et songea que, pour payer sa bienvenue, il devrait aussi murmurer quelque chose à la maîtresse du logis. Il fit ce rêve d'une maison où des valets de pied bien stylés seraient aux côtés des hôtes, et, arrêtant d'un geste les nouveaux arrivés : « Inutile, madame; inutile, monsieur », prononceraient à leur place quelques mots polis.

Puis il aperçut Matilda qui bavardait avec René des Eparges, assise au fond d'une bergère.

« — Oui, disait-elle, le jour de notre départ est proche : nous n'irons plus au Bois...

— Les lauriers-roses vont y bourgeonner, pourtant.

— Mon page que voilà ira les voir fleurir. » Et elle lui tendit sa main qu'il baisa.

René des Eparges était un jeune homme très distingué, fort aimable, mais qui n'avait aucune présence d'esprit dès qu'il se trouvait entre des amoureux. Il se troubla, balbutia, ne sut où mettre son sourire, et finalement leur fit le plaisir de les quitter.

« — Que vous m'avez fait peur, hier, mon page! Vous ne monterez plus.

— Peuh, que je fasse ceci ou cela, que je vive ou non... Je sais seulement que vous allez partir et me laisser affreusement seul. »

Jamais Lucien ne parlait plus sincèrement que les soirs où Matilda était toute décolletée, à cause de sa grâce savoureuse et de son impudeur. Sa taille effilée, ses jambes longues, tout son corps s'élevait du sol comme pour hausser ses épaules nues jusqu'au regard des hommes.

« — Vous m'écrirez là-bas.

— Non. Je ne veux pas que de tristes lettres s'en viennent vous chagriner, et le souvenir que vous garderez de moi restera tel que vous l'aurez voulu.

— C'est un doux et cher souvenir, alors, car j'ai passé des mois heureux.

— On dit que ceux dont la santé est bonne et le cœur froid passent, où qu'ils aillent, des mois heureux.

— Je ne suis pas ainsi, ne le savez-vous point?

— Je voudrais en être sûr...

— Mais comment faire? Il faut comprendre à demi-mot.

— Hélas, Matilda, ne me ferez-vous jamais l'aumône d'une bonne parole tout entière? Vous répondez toujours comme un oracle, et vos décrets sont si douteux, si aigus qu'ils me font mal, et peut-être à vous-même...

— Chut, éloignez-vous un peu, mon page, vous me compromettez... Tenez, allons faire un tour, donnez-moi votre bras.

— Le donner? non pas : je vous le vends, très cher, contre une petite orchidée que vous allez cueillir là, près de vous, dans cette corbeille. Mais pas si vite, et sachez que je prête une grande valeur à cette fleurette déchiquetée : elle signifiera que vous n'aimerez nul autre que moi tant que vous resterez à Paris... Ne me la refusez pas.

— A quoi bon, puisque je vais m'en aller? Il vous faudrait me la rendre aussitôt que donnée.

— Eh bien, demain?

— Et mes visites?

— Et la migraine? »

La jeune fille chercha de bonne foi quel motif elle pourrait bien trouver afin de ne pas recevoir en particulier, demain, ce jeune homme qui l'en priait si vivement. Quoi! sa démarche était-elle déshonnête? — il venait prendre congé. S'en trouverait-elle compromise? — nul n'en saurait rien. En voulait-il à sa dot, après tout? — jamais il n'avait seulement parlé de mariage. Non, il lui demanderait peut-être une caresse moins furtive... Voilà tout.

Matilda se leva, prit le bras de son page, commença de descendre l'escalier. Comme la soirée s'était avancée, les jolies femmes s'étendaient plus mollement dans leurs fauteuils, tout le long des marches, et leurs amoureux effrontés s'étaient accroupis à leurs pieds. On n'entendait que madrigaux par ci, serments par là, chuchotements... L'obèse Bob Milton faisait de son mieux auprès de sa voisine : « — Oui, mademoiselle, on dira plus tard devant votre portrait : quelle idée eut donc le peintre en donnant à cette jeune femme des yeux aussi grands? » Un peu plus loin, Albert Saint-Vaille, ayant effleuré de sa main le bras d'une amie, se gantait et jurait de ne plus rien toucher avec cette main-là. Tof, assis entre madame Monti et madame Zetchkine, assurait à celle-ci qu'elle serait décorée au printemps par le gouvernement de la République pour avoir orné Paris pendant une saison. Plus loin encore, Jean-Paul Ailly, affolé par du champagne, complimentait l'une des petites Ennison sur sa bonne mine, et Maurice de Salisbot lui-même confiait ses peines à madame Hardley.

Matilda pensa que l'amour, comme l'occasion, doit s'attraper au vol, que toutes ces femmes ne se gênaient guère et que pourtant leurs attentifs étaient moins épris que son page; et puis qu'elle partait irrévocablement pour Florence... En wagon, il serait temps de réfléchir.

Aussi lui dit-elle tout bas : « A cinq heures. »

X

Difficultés.

On compose des cérémoniaux, des manuels de civilité, on fixe des protocoles, mais personne ne s'occupe de la toilette des jeunes filles. Il y a pourtant des cas très difficiles : comment s'habiller, par

exemple, pour recevoir un jeune homme en tête à tête? Vous n'y aviez pas songé? Parce que, dites-vous, cela ne se fait pas, ou qu'une telle visite est du moins fort inconvenante. On ne traite pas, dans un livre sur les bonnes manières, des circonstances où toute manière devient un raffinement d'hypocrisie ou de perversion.

C'est cependant à la limite des choses permises et défendues que les femmes hésitent; il faudrait alors ne leur ménager les exemples ni les conseils, afin qu'elles ne perdissent rien de leur grâce. Et qu'on ne croie pas ainsi devenir un complice, mais au contraire l'ami de la dernière heure, celui qui arrive tout espoir perdu, pour sauver encore quelque chose à quoi l'on ne pensait pas.

Faute d'un tel ami, Matilda réfléchissait, bien perplexe, dans sa chambre. Le sort en était jeté : elle avait dit à madame Monti que la migraine l'empêcherait de sortir cette après-midi. Lucien allait venir, et Matilda ne savait pas si décidément elle mettrait son peignoir blanc à dentelles, ou bien une robe quelconque du matin très simple, ou bien une autre qui prouverait qu'elle attendait cérémonieusement pour prendre le thé.

Elle aurait dû s'interroger aussi sur les remords. Car enfin, malgré la fidélité de Lucien, sa vive, volontaire parole et la sincérité de ses yeux, elle le connaissait à peine et certes ne sentait pas en le voyant la bonne confiance d'une promise pour son fiancé. Mais il avait la séduction d'un pantin qu'une florentine pourra toujours trouver tout fait au Paradis des grands enfants, c'est-à-dire à Paris. Elle l'eût volontiers envoyé par delà les Alpes dans un carton bleu noué d'une faveur rose, pour l'anniversaire d'Agnese ou la fête de Mabel Giannone. Ou plutôt, non! — après tout, c'était son page, et elle l'aimait, pourquoi donc pas?

Entrer dans un salon où il se trouvait lui donnait un léger frisson... Matilda regarda l'atrium du Grand-Hôtel à travers les rideaux de sa fenêtre : cinq cents personnes, ayant bien déjeuné, y bavardaient en des idiomes variés, tandis que des essaims de figurants sortaient à chaque instant par maintes portes. Le jet d'eau s'essoufflait d'une façon comique. Et la jeune fille songea qu'il ne manquait à ce tableau qu'une lumière plus gaie pour qu'il devînt le décor d'une fête. D'ailleurs, des lunes éblouissantes et des fleurs de feu seraient allumées partout vers la fin du jour, et les boutiques de cette cour sillonnée en tous sens par les uns et les autres allaient étinceler. Vraiment, on vivait là deux minutes pour une : le plaisant lieu, et que Lucien y aurait bonne grâce, tout à l'heure!

Il allait sans doute se hâter, comme il faisait toujours, et traverser la cour de son pas alerte en marmottant quelque chose entre ses dents. Car il avait cette manie, le page, et c'était une manie d'homme nerveux, passionné, qui chérit sincèrement ses projets et ses pensées... Matilda se souvint alors d'une maxime que répétait toujours ce poseur de Jenkins : « Quand une femme devient amoureuse de moi, elle commence à trouver très élégant que je sois comte du Pape... »

Allons, à quoi bon disputer? Matilda se couvrira de dentelles et recevra Lucien comme un amant.

Ah, grand Dieu! si elles la voyaient en ce moment, ses amies de là-bas, Mabel et Agnese, et tant d'autres? Que penseraient-elles d'un sigisbée si peu important, et comment pardonner à Matilda qui refusa des mariages sonores et nobles de s'être venue jeter entre les bras d'un demi-jockey? Non, pas de sottise, Matilda s'habillera convenablement tout entière. Peut-être, d'ailleurs, Lucien est-il sorti de chez lui en triomphateur et avec insolence : il faut mettre une robe déconcertante, en velours.

Encore que son page ne l'ait point habituée à de telles façons, car s'il savait désirer ardemment, du moins n'avait-il nulle grossièreté dans ses paroles, même pas au fond de ses yeux bleus. Le regard qu'il promenait sur les choses et les êtres brillait, n'insistait point, et son éclat ne se voilait guère. Et puis fallait-il donc agir en hypocrite pour la dernière fois peut-être qu'elle le voyait, dans cette chambre dont les coins se noyaient déjà dans la pénombre? Le ciel s'obscurcissait comme s'il tombait de la brume ou de la pluie, et ils se diraient là, tous deux, blottis l'un près de l'autre, de mélancoliques mots d'adieu. Bah, tant pis! Mais que Lucien n'aille pas s'imaginer au moins qu'elle avait prémédité de se donner à lui, comme une esclave, comme une courtisane...

Bref, elle se résolut à une tenue intermédiaire. La jupe fut d'un drap ténu qui s'appuyait aux jambes et les entourait à demi. Sur ses bras ronds, sur son épaule de satin, elle posa la plus mince chemisette que trois perles tinrent close entre les seins. Ayant la migraine, souvenons-nous-en, elle n'avait point mis l'étroit étui qu'elle nommait son corset. Il fallait encore une veste, qui fut de même étoffe que la jupe. Que fût-il advenu des scrupules de la jeune fille si, ouvrant cette veste, elle s'était aperçue que la batiste de la chemisette était trop fine? Mais, tout bien fermé, rien de plus décent.

Cependant, on frappe à la porte. La servante apporte une carte, sa carte. Matilda fait ranger à la hâte quelques rubans qui sont restés là, une boîte, un mouchoir. Elle voudrait que l'on enfermât aussi dans les tiroirs les parfums délicats qui flottent dans l'air et conteront sur elle au visiteur plus d'un secret. Le silence de l'hôtel, aussi, l'ennuie : tout le monde en est donc sorti? Il est vrai, le milieu de l'après-midi approche... On ne rentrera que dans deux heures au moins...

« — Vous ferez monter du thé, deux tasses... Avec de la crème battue, n'est-ce pas... Allez. Vous pouvez faire entrer... »

Lucien ne se présenta ni en glorieux, ni en collégien, mais il la prit tout de suite dans ses bras, sans prononcer une parole, et l'embrassa comme un homme qui sait le prix du temps et le prix des caresses, comme un pauvre garçon qui va peut-être pleurer demain et prend d'un coup autant d'amour à son amie qu'elle lui en peut donner.

Et s'il ne connut point ce jour-là tout le bonheur possible, c'est qu'il y a certaines voluptés qui deviennent odieuses lorsqu'on les goûte avec précipitation, et certaines audaces que l'on n'ose pas lorsqu'un incident ridicule peut arriver.

XI

Partez avec nous.

L'oncle Guido était un homme joyeux, à moustache ébouriffée de père Noël, à la parole intarissable. Il gesticulait comme un mime, avec une telle envie de plaire à ses interlocuteurs que ceux-ci, entraînés par son exemple, devenaient bientôt aimables et persuasifs à leur tour. Affiné par l'amour des femmes et de son adorable pays, l'oncle Guido avait de l'esprit.

Dès qu'il lui eut été présenté, Lucien, sur le conseil de Tof, lui fit cent politesses, dont la moins discrète, mais la plus goûtée certes, fut d'affirmer que hors l'Italie, point de salut!

« — La noble parole! s'écria l'oncle enthousiasmé. Vous comprenez, monsieur, j'en suis sûr, que tout homme bien né ait deux maîtresses : la sienne, d'abord; puis, ma patrie ». Et il discourut longtemps, avec une joie puérile, des affaires ultramontaines, du pape, des nobles, de Florence, et des soldats à plumes qu'il ne pouvait voir passer sans pleurer en songeant qu'ils protégeaient tant de beauté. Il semblait ne connaître là-bas, que des princesses et des fées, et contait des histoires d'amour où figuraient maints cardinaux. Et ceci avait eu lieu sur un lac, cette autre chose en gondole, dans un palais, sous les arcades légères d'un campo santo, près d'un temple ruiné...

« — Mais pourquoi rester ici, monsieur Lorédan? Je conviens que les paysages français ont de la douceur : il y a des marronniers, arbres sensibles et délicats qui se mettent en boule comme des moineaux dès que le vent souffle. Oui, mais il pleut souvent, tandis que notre Toscane luit au soleil! La Lombardie scintille sous un réseau de ruisselets. Vous ne soupçonnez point cela ».

L'éloquence l'entraînait. Il devint plus patriote encore que naguère, trouvant merveilleux, maintenant, que Lucien ignorât encore l'Italie : une faveur des dieux!

« — Car ne la connaître qu'un peu tard, c'est véritablement se fiancer avec elle, voyez-vous... »

Puis, il prit Lucien par les épaules : « Je vous le dis, quand vous en reviendrez, vous vous croirez en exil... Mais n'allez point le dimanche à Gênes : les cloches y sonnent à l'électricité, et comme pour éloigner les gens des églises où l'on aurait parqué des lépreux... Tenez, savez-vous ce qu'il faut faire : partez avec nous! »

Lucien écoutait joyeusement l'oncle Guido. Pourtant ce n'étaient ni des lacs luisants, ni des montagnes sonores, ni des palais baignés par la mer où navigua Ulysse, ni même des villes dorées à campaniles

roses qu'évoquait le page — mais le souvenir d'une chair veloutée... Après une longue journée, il sentait encore cette douceur contre ses lèvres. Or, il vit tout à coup se préciser son rêve : suivre Matilda, découvrir chaque jour en elle un parfum plus exquis, une grâce nouvelle. Aussi bien, il y avait entre eux une chaîne de caresses, du moins le croyait-il. Nous nous persuadons qu'on nous aime toujours du moment qu'on nous a donné des baisers. Lucien espérait depuis la veille que son amie ne lui serait pas enlevée, et ne songeait déjà qu'à ne plus la quitter quand l'oncle Guido s'écria : « Partez avec nous ! »

Mais Lucien n'avait pas d'argent : il courut chez son vieux cousin Damet du Val. Pourquoi ce cher maniaque refuserait-il de prêter la somme nécessaire à voyager en un pays où l'on peut voir d'admirables émaux ? Jamais encore Lucien n'avait eu recours à lui, et, en ne le contrariant pas... Il prétendait en effet que l'abbaye de Fécamp, sa ville natale, fut le berceau des arts, et qu'en aucun temps, mordieu ! les Français n'avaient subi d'influences étrangères. Chacun sait que les érudits de tous les pays affirment que leur propre patrie ne dut rien aux voisins, ce dont ils découvrent à chaque instant la preuve avec une élégante virtuosité.

« — Mon bon cousin, dit Lucien dès qu'il fut entré, je sais quelle est la plus belle orfèvrerie : c'est la Sainte Foy de Conques, une idole d'or barbare aux yeux d'émail blanc et bleu qui, dès l'entrée, vous attirent et vous scrutent — une œuvre française ! Mais vous parlez bien souvent aussi de Saint-Ambroise, à Milan, et de la Pala d'Oro, à Venise. J'ai la nostalgie de ces lointaines Lusiades.

— Un beau livre que les Lusiades ! répondit Damet du Val. On y voit le radieux palais du Samorin et ses portes fameuses : sur l'une d'elles, toute une armée mourant de soif est sculptée, qui dessèche un fleuve en s'y désaltérant, tandis que son chef, jeune et voluptueuse reine, s'appuie contre un coursier splendide qu'elle aime impudiquement...

— Il y a de l'amour aussi dans mon cas.

— Tu suis une femme en Italie, gamin ?

— Je la suivrais... mais... »

Bref le bonhomme finit par donner de beaux billets à son petit cousin, en jurant, pour la forme, qu'il les lui retiendrait sur son testament. Lucien, tout ému, entendit en souriant le vieillard l'exhorter longuement et disserter encore jusque dans l'escalier : « Au revoir... En somme n'emporte qu'un de Brosses, un Burckhardt et un Stendhal : ces trois livres suffisent pour méditer, apprendre et s'émouvoir dans une première course en Italie... Allons, bon voyage, et regarde bien les figurines : sur les cous, les épaules, les genoux, les mains, il y a des tons que seul l'émail nous révèle précisément. Bon voyage, petit. »

Il n'y avait plus alors que madame Lorédan à consoler : Lucien fit de son mieux. A l'aide du gros Tof, qui devait être aussi du cortège

et vint dîner ce soir-là, il y parvint; la voix paisible du poète rassura la mère pessimiste sur les dangers que courrait au loin son enfant prodigue.

Puis, le lendemain matin, Lucien s'en fut vendre — ingrat! — l'élégante et douce Liliane. Il avait de l'argent, il aimait Matilda, il était prêt.

XII

De Paris à Florence.

Mesdames Monti arrivèrent en fastueux équipage à la gare de l'Est : chacune d'elles avait un cavalier servant, et Guido Monti pour majordome.

D'ailleurs, elles s'entendaient comme larrons en gare, excellant à occuper un wagon tout entier avec leurs sacs et des couvertures. Il arriva même qu'elles échangèrent quelques mots d'italien pendant cette manœuvre. Or, c'étaient les premiers qu'elles prononçaient devant Lucien. L'innovation ne lui plut pas. Quoi donc! des précautions, un mystère?

Pensifs et troublés tant que le train courut dans la nuit à travers la banlieue, nos voyageurs commencèrent à chercher une position commode dès que les maisons noires et les fenêtres éclairées s'espacèrent peu à peu. Tof se mit à rêver, les autres à dormir. Et le rêveur s'endormit à son tour quand aucune clarté ne troubla plus la lumière de la lune sur les champs.

Lorsque revint le jour, un pays aux collines vertes leur apparut, où l'on a mis à paître des petites vaches entre des maisons de bois. Puis, on vit de l'eau fraîche, des canaux, Lucerne, et bientôt les Alpes effrayantes où l'on roule par monts et par vaux, à travers les grands pics poudrés à frimas et parés de cascades en mousseline de soie.

A Lugano, Tof conta qu'en son premier voyage, des mendiants lui avaient souri sans lui demander l'aumône; qu'un beau paysan avec de l'or aux oreilles, et qui conduisait des bœufs, avait arrêté ses bêtes afin de le laisser courtoisement passer; que des fiacres couraient au galop; que des chanteuses erraient le soir, et qu'on passait doucement la nuit au bord du lac précieux soigneusement couvert de brouillards jusqu'au matin pour que rien n'en pût souiller ni ternir la glace. Mais le train s'arrêta quelques instants, et repartit, impitoyable, en côtoyant l'eau lumineuse et palpitante à cette heure et l'approchant si près que les roues brûlantes paraissaient devoir y toucher.

Pourtant Matilda était soucieuse, et par conséquent Lucien triste et inquiet. Elle semblait prendre plaisir à gâter l'émotion que toutes ces contrées nouvelles donnaient à celui-ci. Quand ils furent en Lom-

bardie : « Voyez ! le feuillage naissant est comme en verre, en verre fragile », s'écriait tendrement l'oncle Guido. Puis il montrait les ruisseaux dirigés entre les herbes, et les guirlandes aériennes qui s'enroulaient partout. Et ce fut l'instant que Matilda choisit pour dire tout bas à Lucien : « Comment jugez-vous, mon cher, un écervelé qui accompagne une amie en voyage sans songer qu'il la compromet, sans lui en demander même la permission ? »

Elle était donc froissée comme une pimbêche ? Ou bien, elle avait des remords... Hélas, que penser de la tendresse et de la voix des femmes : autant en emporte le vent.

L'arrivée à Milan, où l'on devait passer la nuit, fut encore une déception. Sur la foi de Stendhal, cette ville était, pour Lucien, un séjour habité par la société la plus bonhomme et la plus occupée de frivolités qu'il y eût au monde ; il ne pensait pas y rencontrer autre chose que des jeunes gens en tilbury, courant pour les affaires de leurs maîtresses entre le dôme, le corso et des palais. Le grand bruit des faquins et des cochers le surprit comme une inconvenance, et quand il s'en ouvrit à Matilda, celle-ci le choqua par un air de décence et de respect humain qu'il ne lui connaissait pas.

Le voyage l'avait peut-être lassée, agacée. Lucien n'insista point, regarda le pavé de la ville qui jadis émerveillait tellement Stendhal ; il reconnut des rues larges, des palais roses, gris, jaunes, de l'animation, et des calèches qui dataient aussi du temps de M. de Stendhal.

On s'en fut à l'hôtel, puis au Dôme qui dresse éperdument son immense dos d'âne, puis à la promenade de Milan où l'on voit d'assez méchantes toilettes. Enfin, le soir tombant, ils marchaient tous quatre, madame Monti et Tof, Matilda et Lucien, le long d'un canal dormant contre les pierres décrépies de quelques terrasses. En quelque lieu que le soir tombe, tout s'attendrit et la douceur des choses apparaît mieux. Le page sentit que l'air tiède se glissait jusque dans son cœur comme une caresse à demi-chaste, qui en veut d'autres. Il s'arrêta, ne bougea plus, s'écouta vivre. Matilda eut froid. Peste soit de la sotte !

Le lendemain, on se remit en route vers midi. En vain Lucien, levé dès l'aube, s'était allé perdre sur le toit de la cathédrale, puis devant l'auguste Cène du Vinci, œuvre divine qui agonise. Un chagrin confus et délicat l'opprimait. Il sentait qu'il aurait dû laisser un regret au cœur de Matilda, mais qu'en la suivant il avait tout gâté. Elle ne lui pardonnerait peut-être pas son imprudence, et d'ailleurs elle était changée, hostile, craignant davantage, certes, l'opinion de ses compatriotes que celle des parisiens. On peut à Paris aimer gaîment son page, qui devient, la frontière franchie, monsieur Lorédan, un étranger.

Le train toucha Florence au crépuscule. Le retour de madame Monti, de Guido, de Matilda, devait être un événement considérable dans la ville, car il y avait un bataillon d'amis intimes à la gare. Tof les connaissait presque tous et toutes, et l'on s'embrassa, on se serra

les mains, on s'interrogea fébrilement, en anglais, en français, en toscan. Cela fit tumulte, on oublia Lucien. Il se trouva tout seul, et triste comme un moineau dans une volière d'oiseaux des îles.

Il entendit seulement qu'un très joli officier en manteau gris perle complimentait Matilda : « Je voudrais, mademoiselle, que tous mes camarades me vissent en ce moment, car le plaisir de vous saluer devient un nouvel honneur pour l'uniforme que je porte. » Et cela fut dit en français, par galanterie, avec une vanité si gracieuse, si pimpante et si douce que jamais Lucien n'en avait remarquée de telle dans les Gaules.

(*A suivre.*)

MARCEL BOULANGER

Deux élégies

I

SUR LE SABLE DES ALLÉES

Sur le sable des allées,
elles s'en sont allées, désolées.

Elles avaient de grands chapeaux tremblants
et des robes aux blancs rubans, sur les bancs.

Elles avaient des âmes de rossignol
qui chante des choses qui volent, folles.

Elles ont fait un geste dans la brise,
un geste que je n'ai pas compris, triste.

Qui étais-je donc? Elles m'ont trouvé
à l'entrée de la forêt fraîche.

Elles m'ont dit : Vous êtes le poète
auquel rêvent nos cœurs en fleurs qui pleurent.

La Muse était auprès de moi
et tenait des colombes de tombe.

Et ses ailes démesurées
battaient dans les empyrées azurés.

Des grappes de lilas, lentement, tombèrent
du ciel avec mystère sur la terre.

II

QUAND MON CŒUR SERA MORT D'AIMER...

I

Quand mon cœur sera mort d'aimer : sur le penchant
du coteau où les renards font leurs terriers,
à l'endroit où l'on trouve des tulipes sauvages,
que deux jeunes gens aillent par quelque jour d'été.
Qu'ils se reposent au pied du chêne, là où les vents,
toute l'année, font se pencher les herbes fines.
Quand mon cœur sera mort d'aimer : ô jeune fille
qui suivra ce jeune homme, essoufflée et charmante,
pense à mon âme qui, en proie aux noires luttes,
cherchait sur ce coteau râclé par les grands vents
une âme d'eau d'azur qui ne la blessât plus.
Dis-toi, ô jeune fille, dis-toi : Il était fou,
pareil aux amoureux bergers de Cervantès
paissant leurs chevreaux blancs sur la paix des pelouses...
Ils délaissaient les vieilles bourgades enfumées
où Quittéria, peut-être, avait meurtri leurs cœurs.
Dis-toi : Il fut pareil à ces malheureux pâtres
qui essayaient, en vain, couchés aux belles fleurs,
de chanter leurs chagrins en soufflant dans des outres.

II

Quand mon cœur sera mort d'aimer, enviez-le.
Il passa comme un saut de truite au torrent bleu.
Il passa comme le filement d'une étoile.
Il passa comme le parfum du chèvrefeuille.
Quand mon cœur sera mort, n'allez pas le chercher...
Je vous en prie : laissez-le bien dormir tranquille
sous l'yeuse où, au matin, le rouge-gorge crie
des cantiques sans fin à la Vierge Marie.

III

Quand mon cœur sera mort... Mais non... Viens le chercher...
Viens le chercher avec ta grâce parfumée.
Je ne veux pas qu'il se refuse à ton baiser.
Prends-le, emporte-le avec cet air farouche
que tu avais parfois lorsque tu me serrais
sur ta gorge... Ne pleure pas, ô mon amie.

Ne pleure pas, amie. La vie est belle et grave.
J'ai souffert et t'ai fait souffrir plus d'une fois...
Mais les agneaux paissaient l'aurore des collines,

mais la lune baisait les brouillards endormis,
mais les chevreuils dormaient sur les clairières pâles,
mais les enfants joyeux mordaient les seins des mères,
mais des bouches de miel faisaient trembler les corps,
mais tu te renversais ravie entre mes bras...
Ne pleure pas, amie. La vie est belle et grave.

Quand mon cœur sera mort d'aimer, je n'aurai plus
de cœur, et alors je t'oublierai peut-être.
Mais non... Je suis un fou... Je ne t'oublierai pas.
Nous n'aurons qu'un seul cœur, le tien, ô mon amie,
et, lorsque je boirai aux sources des prairies,
et que je verserai de l'azur dans tes lèvres,
nous serons tellement confondus l'un dans l'autre,
que je ne saurai pas lequel des deux est toi.
Quand mon cœur sera...

Mais n'y pensons pas, ma chère
amie. Tes seins ont tremblé de froid à ton réveil
comme des nids d'oiseaux dans la rosée des roses.
Mon cœur éclatera, vois-tu, de tant t'aimer.
Il s'élance vers toi comme dans un jardin
s'élance vers l'air pur un lys abandonné.
Je ne puis plus penser. Je ne suis que des choses.
Je ne suis que tes yeux. Je ne suis que des roses.
Que regrettais-tu donc lorsque je t'ai quittée,
si je n'étais pas moi et si j'étais des roses?

IV

Quand mon cœur sera mort d'aimer : sur le penchant
du coteau vert, mon âme veillera encore.
Sur le coteau où vous irez, ô doux enfants,
elle luira dans les haies mouillées pleines d'aube.

Elle flottera, pendant la nuit, dans la brume
qu'adoucit la grise humidité de la lune.
Elle aura la fraîcheur des roses qui s'allument
sur le grelottement mouillé des anciens murs.

Elle ira se poser auprès des niches sombres
où dorment les vieux chiens au seuil des métairies,
et elle ira sourire à ces petites tombes
où sont des innocents qui n'ont pas vu la vie.

Que ma torture alors se noie dans la douceur,
et que ces jeunes gens qui viendront du village
à l'endroit où l'on trouve des tulipes sauvages
aient beaucoup de naïveté et de bonheur.

Pense à ces choses-là par cette journée triste.
Pleure, pleure et pleure encore, pleure sur mon épaule...
Tu es troublée, n'est-ce pas, de ce que je te quitte?
Tes baisers parfumés tremblent comme de l'aube.

Dis-moi, disons adieu à nos âmes chéries,
comme aux temps anciens où pour les grands voyages
des mouchoirs s'agitaient sur des faces flétries,
entre les peupliers des routes des villages.

Laisse. Abandonne-toi à ta douleur, et laisse
encore ton visage secoué par les larmes
se calmer doucement sur les chocs de mon cœur.
Souris-moi comme quand on est dans la tristesse?...

FRANCIS JAMMES

La Câlineuse (1)

XIX

TON AMOUR OU TON SANG!

Il reste toujours à découvrir dans la douleur. Je croyais, après ce retour désolé de Naples, n'avoir plus rien à en connaître, et la vie m'instruisit encore. Heures cruelles où tout manque à la fois, où notre courage n'est soutenu, n'est réveillé que par la diversité des peines, où la faim, l'humiliation, les courses inutiles et harassantes nous empêchent seules de sentir l'autre mal, plus secret, mais tout aussi destructeur. Cette fois, comme naguère, mon énergie à vivre, me sauva, énergie absurde, puisque j'avais vu se dérober tout ce qui me rendait agréable l'existence et que chaque jour augmentait mes causes d'affliction.

En effet, après mille efforts, des journées mornes ou désespérées d'attente, de misère, lorsque j'arrivai à obtenir une petite place qui me permit de subsister, je retrouvai mon mal, comme le supplicié d'autrefois, réconforté après la question, retrouvait sa torture. Il me sembla que je n'avais travaillé que pour le nourrir, pour avoir le temps d'en bien éprouver les artifices.

Le regret amoureux de l'homme qui n'a point possédé sa maîtresse ressemble assez à l'envie du misérable qui n'a jamais eu d'or entre les mains; il n'est pas comparable à la douleur de l'amant heureux naguère, qui a joui d'un bien et ne l'a plus. A chaque minute, il en sent la privation; les plaisirs passés lui rendent plus lourds le dénûment et la solitude. Ce lit vide du soir, où je retrouvais des souvenirs vains, des formes fugitives, devenait un chevalet d'affres, d'insomnies. Sans trêve, mille fantômes rôdaient jusqu'à mes lèvres pour s'évanouir aussitôt; le corps adoré, embelli et grandi par mon désir, se roulait sur moi, insaisissable et réel, effleurant mes yeux et mes narines, pesant lourdement sur mon sein, sur mes jambes, de sa chair railleuse et obsédante. Cette image qui s'acharnait après moi me devenait odieuse; j'employais toutes mes forces à la repousser, mais alors, par un jeu singulier de l'esprit, ma haine finit par m'absorber autant que mon amour. Je cherchai Juliette pour lui faire mal, qui sait? peut-être pour la tuer.

Je cherchais Juliette, mais je ne la rencontrais point. Elle avait quitté la maison de la rue de Prony comme elle avait quitté son appartement du boulevard Pereire, sans avertir qui que ce fût, non seulement pour dérouter ses créanciers, mais parce qu'elle aimait

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 novembre, 1er et 15 décembre 1898, 1er janvier, 1er et 15 février, 1er et 15 mars, et 1er avril 1899.

à recommencer sans cesse une existence nouvelle et à anéantir son passé. Jamais, je crois, personne n'a plus vécu du présent, inconscient de la veille comme du lendemain.

Elle se cachait; les journaux dévoués aux gloires de la galanterie ne mentionnaient plus son nom; peut-être l'avait-elle changé ainsi qu'elle avait changé son amant. Ma pauvreté m'empêchait de la rechercher dans les théâtres, les cabarets, les fêtes où elle aimait se montrer; quant à demander de ses nouvelles à ceux de mes anciens amis qui pouvaient la rencontrer, il n'y fallait pas songer. Ils avaient tous rompu avec moi. Maurice Lefranc, lorsqu'il venait à Paris, affectait de me regarder avec mépris et de ne plus me reconnaître. Louis Deshayes me saluait de loin, sans jamais me parler. C'était moins le caractère de ma liaison que sa bassesse qui les avait choqués. Juliette aurait eu titre ou richesse, mes complaisances ne leur auraient plus importé; non seulement ils m'eussent gardé leur estime, mais encore davantage honoré. Ce qu'ils ne pardonnaient pas, c'est que l'amour seul eût inspiré mes dissipations et mon industrie.

Ma haine s'exaspérait de son éloignement, de ma solitude, des humiliations de ma vie, de cette possession et de ce servage charnels qui continuaient malgré moi. J'ai passé des heures d'horribles et accablantes jouissances à rêver à tout le mal que je pourrais lui infliger.

On m'avait dit qu'elle allait souvent dîner chez une de ses amies qui habitait Neuilly. Je connaissais la rue. Pendant quinze jours, je m'y suis rendu tous les soirs à pied, passant des heures à me promener devant la maison où j'espérais la voir entrer. Une haine féroce m'exaltait et me rendait court le trajet; j'étais armé; je songeais que si je la voyais accompagnée, je tuerais les deux amants. Par bonheur pour nous, je ne l'aperçus point. De ces courses, je rentrais chez moi accablé, brisé de cette fatigue que donnent les passions inassouvies.

Enfin, je l'aperçus : bien assise au fond d'un de ces mylords, la voiture des luxes, des étalages et des orgueils féminins où la femme se montre appuyée langoureusement comme au fond d'une chambrette voluptueuse, se montre mais pour vite disparaître. Un jeune homme était près d'elle, dont je n'eus pas le temps de regarder le visage, tant l'attelage trottait vite, mais je vis bien qu'elle m'avait regardé et qu'elle me considérait en riant.

Oh! ce rire, ces yeux qui s'étaient posés sur mes vêtements râpés, sur mon visage attristé, enlaidi de sa fuite, je crois que je n'en oublierai jamais la blessure.

Et je la revis encore, comme si, à présent que sa vue m'était exécrable, je devais à jamais en être poursuivi. Dans un théâtre, — c'était au Gymnase, où j'étais entré avec un billet de faveur, — je la vis au fond d'une baignoire, entourée d'une troupe joyeuse, décolletée, resplendissante, les yeux amusés, la bouche moqueuse, avec l'air de dévisager un pitre grotesque. Je ne pus résister, je me levai, dérangeai tout un rang pour sortir; je voulais me faire ouvrir sa bai-

gnoire, lui parler, mais quand j'arrivai, elle venait de sortir; je l'attendis en vain; elle ne revint pas, et je me demandai si j'avais été le jouet d'une hallucination.

Une nuit, pour fuir mes obsessions, pour m'étourdir, pour m'apaiser, j'allai dans une de ces geôles amoureuses où à la faveur de lampes claires, de glaces, de fards, d'un léger duvet de poudre rose, des femmes entassées, actives d'œillades, de coups de langue, d'appels de doigts, ouvrant des sorties de bal luxueuses et vieillies sur de chaudes nudités, sur des croupes tendues, sur des gorges présentées, peuvent paraître tentantes à un désir exaspéré. Je choisis dans la brutalité des sourires, je ne voulais que me perdre un instant, oublier toute douleur contre des chairs neigeuses et sans âme. Mais, comme je sortais du salon, suivant l'un de ces corps consolateurs, je fus atterré, épouvanté, puis soulevé de colère et d'indignation ! Toute étincelante, toute légère, avec un collier de perles qui luisait doucement entre les bords écartés de sa fourrure blanche et fine, Juliette montait l'escalier, revenant sans doute de quelque théâtre. Elle m'aperçut, parut à peine étonnée, et me prenant la main :

— Chut! fit-elle à voix basse. Il vient derrière moi.

Je ne répondais rien, plus exaspéré encore de son calme que de sa présence. D'ailleurs, la femme qu'elle était alors, la femme qui accompagnait jusqu'en ses débauches un amant perverti, cette femme-là qui eût pu me répugner ou irriter ma jalousie, je ne la voyais même pas; je ne voyais en elle que l'autre femme, celle qui m'était apparue en voiture, au théâtre, et dont j'avais surpris le regard moqueur. C'était maintenant la maîtresse trompeuse, railleuse, impitoyable, celle qui m'avait abandonné, c'était la bourrelle, la donneuse d'affliction, la créatrice de misères. Elle ne devinait rien de ce qui se passait en moi; elle dit encore :

— Ah! il en a des passions, celui-là! Mais il arrive, je l'entends, laissez-moi!

Cependant, elle pâlit subitement, ma physionomie, sans doute, témoignait de la violence de mon émotion, elle fixa mes yeux avec une sorte d'angoisse. Je la poussai dans une chambre ouverte, je la poussai contre un lit, elle glissa, tomba à genoux. Alors je la frappai, je la frappai sans un mot, sans une injure, avec je ne sais quelle ardente et pourtant sereine férocité.

— Oh! fit-elle, ouvrant de grands yeux terrifiés, oh! qu'avez-vous? Laissez-moi! Ah! laissez-moi! Au secours! Grâce! Au secours!

Mais je la tenais par ses cheveux dénoués, en un clin d'œil, j'avais saccagé toute son élégance apprêtée; elle fut pitoyable et ridicule dans sa jupe déchirée, avec son collier de perles rompu, au milieu des lambeaux de sa riche toilette. Sous mes coups, elle poussait des cris perçants, des cris enfantins, affolée, prise d'une peur grandissante, comme si sa dernière heure était venue. Elle voulait se relever et elle n'y parvenait pas, et moi je la battais à coups de canne et à coups de pied, jouissant de sa douleur comme de la plus exquise

volupté, caressé, enchanté par ses lamentations. Le sang parut à son front : ce fut un encouragement à la frapper encore davantage, mais à ce moment mes bras furent saisis, je fus aussi moi violenté, terrassé, j'ignore par qui, je ne vis point mes agresseurs. Je sais seulement que sous les yeux d'une foule d'ombres noires et de corps clairs j'allai rouler au bas de l'escalier de cette maison de plaisir, au milieu de cris et d'injures. Je me relevai un peu contusionné, mais avec l'impression d'une délivrance, la joie d'une revanche. Longtemps les cris de ma victime me poursuivirent, mélodie ensorcelante. Tuer la traîtresse, c'est perpétuer son propre supplice, mais s'attaquer à cette chair qui vous a torturé, à ce corps devant lequel vous vous êtes anéanti d'amour, c'est bien se reconquérir. Oh ! comme ses cris m'avaient fait de bien ! L'horrible vision moqueuse qui bafouait ma peine, avait comme expiré dans cet élan douloureux. J'avais rencontré la plaie secrète pour la panser. J'avais percé le fantôme insaisissable qui depuis tant de jours s'était acharné sur moi. Certes, les femmes qui ne se rappellent pas leurs cruautés anciennes et aussi ces hommes froids, indifférents, qui n'ont jamais aimé ou n'ont jamais eu conscience de leurs abaissements devant une maîtresse trop ardemment chérie, ces gens-là m'appelleront lâche et infâme, mais moi je sais bien que je pouvais m'applaudir de ce coup difficile comme d'une prouesse. Frapper une femme? non, c'était frapper un monstre en moi, essayer de renverser au fond de mon âme un culte atroce et sanguinaire, et auquel je ne pouvais m'attaquer qu'avec violence, qu'avec colère.

D'ailleurs, le monstre était encore debout, comme inexpugnable. Quelles larmes, quelle pitié infinie suivirent cet acte sauvage ! J'écrivais des lettres de pardon que je couvrais de pleurs et qui restaient sur ma table, car je ne savais où les adresser ; mais cela me consolait de parler ainsi à son ombre. Qui sait ? Peut-être existe-t-il de secrètes correspondances entre deux êtres qui se sont aimés. Peut-être se doutait-elle de mes remords et me pardonnait-elle une cruauté que m'avait inspirée ma seule passion pour elle? Je subissais à présent des souffrances nouvelles. Je me demandais avec terreur si je l'avais blessée, si je l'avais tuée.

Dans cette chambre misérable que j'habitais, au haut d'une vieille maison du faubourg Montmartre, où personne ne venait, où je ne recevais aucune lettre, où j'avais l'impression d'être retranché du monde des vivants, mes journées du dimanche, ainsi qu'une partie de mes soirées et de mes nuits, s'écoulaient en regrets, en angoisses. Penser à mon chagrin était devenu le divertissement et tout l'attrait de mon existence ; je me sauvais du bureau empesté de mauvaises haleines et où me retenaient tout le jour d'insipides copies, d'interminables calculs, des voix nasillardes, sèches et autoritaires, je me sauvais le soir dans cette chambre afin de pouvoir m'affliger en paix, loin des indifférences, loin des indiscrètes et fausses compassions. Aussi, fus-je bien étonné de recevoir une fois une visite dans un

endroit où, selon moi, tous, sauf le concierge, devaient m'ignorer; mon étonnement s'accrut encore lorsque j'aperçus Florence, la femme de chambre de Juliette. Elle ne prit pas le temps de s'asseoir. A peine entrée :

— Monsieur, dit-elle, il faut vous sauver d'ici et le plus vite possible. Si vous restez, sûrement il vous arriverait malheur. Madame veut vous faire arrêter!

— Oui, continua-t-elle en voyant ma stupeur, et savez-vous que ce serait une mauvaise affaire pour vous, monsieur? Ce qui s'est passé l'autre nuit n'est rien; madame Juliette est toute marquée, et puis son beau collier est brisé, c'est vrai, mais ce ne sont pas les premiers ennuis que lui font ses amants. Ça ne serait rien, je le répète, si elle ne vous en voulait pas. Mais elle va dire que vous êtes un assassin, que c'est vous qu'avez tué ces marins de Naples, vous savez, ceux qui se trouvaient avec M. Paul Ancelle et qui, paraît-il, ne sont jamais revenus. Ah! ce sont de sales histoires! Et c'est que tout le monde vous en veut, monsieur. Vot' valet d' chambre à qui vous deviez d' l'argent, paraît-il... Ça ne me regarde pas, d'ailleurs. C'est l'affaire de monsieur, tout ça, mais le valet d' chambre, il se paraît, vous a espionné. Il a su où vous demeuriez. Et puis la police va venir. Je ne comprends pas madame. On règle entre soi ses comptes, sans mettre ces gens-là dans ses mic-mac. Moi, d'apprendre qu'on allait vous arrêter, ça m'a fait du mal, car monsieur a toujours été très bon pour moi, même que c'est lui qui m'a défendu quand madame voulait me chasser, rapport que j'étais enceinte... moi j'suis pas une ingrate; j' me suis souvenue de tout ça, et dès que j'ai su qu'il se manigançait quèque chose contre lui, alors je suis venue. A présent, c'est l'affaire à monsieur de savoir ce qu'y doit décider. Mais le temps presse.

Toute ma fureur contre Juliette s'était réveillée aux paroles de la domestique, que, dans mon émotion, je ne pensais même pas à remercier.

— Ah! elle veut me faire arrêter! Elle veut me faire arrêter! m'écriai-je, mais en souriant soudain à quelque idée abominable : Dites-moi, Florence, est-ce qu'elle a toujours chez elle sa petite nièce?

— Toujours, monsieur, même que ç'en est scandaleux. Elle la laisse patiner, bichoter par des messieurs. Elle n'a pas honte que c'est la fille de sa sœur!

— C'est excellent, ce que vous me dites là, Florence. Eh bien, vous allez voir, vous allez voir, qui de nous deux sera arrêté le premier!

— Qu'est-ce que monsieur va faire? s'écria la femme de chambre déjà effrayée.

— Vous me le demandez? C'est bien simple. Je vais mettre la police dans ses histoires, comme elle la met dans les miennes. Je vais la dénoncer au parquet! Oui! la dénoncer... pour encouragement de mineures à la débauche! Je ne la vois pas très propre, Madame Juliette Fournier, après quelques années de travaux forcés.

— Mon Dieu ! monsieur ne va pas faire ça. Et Florence immobile, me considérait d'un œil épouvanté, ne s'attendant pas à découvrir chez moi un être aussi féroce.

Je me sentais déjà vaincu, attendri à la pensée que Juliette pouvait souffrir, par ma faute, que je pouvais être quelque chose de pire que son bourreau : son dénonciateur.

— Non, Florence, fis-je les larmes aux yeux, j'étais fou en vous disant ces choses. Je suis incapable de lui faire du mal, mais elle, pourquoi ne me pardonne-t-elle pas ? pourquoi ne comprend-elle plus mon amour ? Elle a donc tout oublié des beaux jours que nous avons vécus autrefois. Elle aime donc quelqu'un ?

— Celle-là, aimer ! reprit Florence en haussant les épaules. Non, ça ne saura jamais ce que c'est ! Ça a des caprices. Après l'un, l'autre. Et puis l'argent, l'argent, voilà ce qu'elle désire surtout. Vous en savez quelque chose d'ailleurs. Est-ce qu'elle ne vous en a pas fait voir comme à M. Ancelle. Il n'en a pourtant pas assez celui-là.

— Que voulez-vous dire Florence ? demandai-je. Elle est encore avec cet Ancelle ?

— Comment, vous ne savez pas ! Quand elle vous a lâché, c'est lui qu'elle allait retrouver, à Marseille. Il arrivait de Madagascar. Ah ! dame, il était décati, le pauv' garçon.

— La misérable ! fis-je, sentant renaître toute ma colère. Elle m'a affirmé qu'elle ne l'aimait pas, et c'est à lui qu'elle retourne toujours. Dites-moi Florence, elle l'aime, elle l'aime ?

— Oh ! ça a été bien dans les premiers jours, mais je vous assure que ça s'est vite ralenti, cette passion-là. A présent elle lui en montre de rudes ! Elle le mène au doigt et à l'œil. Le malheureux en voit de telles qu'il a beau être la brebis du bon Dieu, il y a des jours où le sang lui monte à la tête. Ah ! pour sûr, il arrivera des malheurs ! Un soir, chez Maxim', un homme, un prince russe est venu quand l'autre était là, et il la pressait, et il la caressait, et elle, bien contente, riait tout son saoul, disant à son ami qui s'encolérait : « Finis donc, vilain jaloux ! » Ils se sont jeté des carafes à la tête. On a ramené monsieur en sang, évanoui... Faut lui rendre justice ! Tant qu'il a été mal, elle l'a soigné comme une sœur de charité, mais à peine a-t-il été rétabli, les scènes ont recommencé. Il dit comme ça qu'il n'a jamais vu de femme comme elle. En plein café de Paris, monsieur, elle lui demande de l'argent, et pas deux sous, des cent et des mille, et des bijoux et tout ; c'est qu'il lui en faut à présent, elle a des chapeaux, des chapeaux à en remplir une chambre. Et s'il fait mine de regimber, elle se lève de table ; l'autre soir elle est partie toute seule. Elle se faisait mettre sa sortie par les garçons que l'autre était encore à l'attendre devant le souper qu'il venait de commander. Vous voyez la tête de ce malheureux au milieu d'une foule qui rit et s'amuse de voir un homme qu'on plaque au milieu d'un souper. J' vous dis, monsieur, que les condamnés aux travaux forcés sont moins à plaindre que cet homme ! Elle le traite comme un paria. Plus il la comble, plus elle lui en fait.

L'autre jour, il venait de lui donner une bague que moi j' trouve pas bien jolie, bien jolie, mais qui, paraît-il, vaut des prix fous. Y a des perles noires, des perles roses. C'est admirable, il se paraît. Elle était d'abord dans le désir de l'avoir, elle la montrait à tout le monde, puis, le jour même du cadeau, la voilà, au Concours, qui se met à se jeter à la tête d'un officier. Tout le monde l'a vue. Et comme le pauvre amant, bien humble, souffrant le martyre, mais sans trop oser le laisser voir, venait l'implorer : « Ah ! fiche-moi la paix. Crois-tu que pour une bague je vais être à tes pieds ! Tiens, la voilà ta bague. » Et elle la lança je ne sais où, oui, une bague qui valait tant d'argent ! Après, par exemple, elle s'en est repentie, elle est allé la chercher, la demander, mais dame ! personne ne l'a retrouvée. On ne lui a pas fait dire. De trois jours elle n'a pas couché à la maison. J'ai cru que monsieur allait se tuer. Ah ! voyez-vous, c'est une méchante femme. Oui, elle en fait aux hommes comme aux femmes. Enfin, à moi, pourquoi qu'elle voulait me mettre à la porte, est-ce que ça la regarde que j'aime Pierre ou Paul. Tenez, que monsieur me permette de lui dire : Madame, c'est une sale bougresse !

— Florence ! m'écriai-je, je vous défends de parler ainsi. Taisez-vous, je ne puis entendre dire du mal de ma Juliette. Non, elle n'est pas méchante. Je ne veux pas le croire. Et vous, Florence, vous serez bonne de lui dire combien je l'aime, combien je suis malheureux de m'être ainsi laissé aller à ma colère, comme je pleure le mal que je lui ai fait. Tenez, Florence, portez-lui ce que j'ai écrit. Peut-être aura-t-elle un peu de compassion.

— Mon pauv' monsieur ! répliqua la domestique en me dévisageant d'un air de profonde pitié. Si j'avais été que monsieur, c'est pas des femmes comme ça qui m'auraient tourné la tête. Y en a tout de même assez qu'ont du cœur !

Elle sortait déjà ; elle revint sur ses pas et s'approchant tout près de moi, elle me chuchota :

— Si vous la voyez, madame, n' lui répétez pas c' que j'ai dit d'elle. Faut pas faire tort au monde. Et puis ça m'a échappé !

— Ah ! Florence, je ne la reverrai jamais.

— C'est ça qui s'rait heureux pour vous !

— Ne dites pas cela, Florence !

— Moi, reprit la femme de chambre qui ne voulait pas partir sur de mauvaises paroles, moi, j'ai dans l'idée que tout ça s'arrangera, et qu' monsieur n' sera pas c' qu'il est aujourd'hui, quoiqu' tout d'même, avouez-le, monsieur, c'est bien de vot' faute... J' vas toujours lui dire que ça n'a pas de bon sens de vouloir être mauvaise pour un homme qui l'aime tant !

Cette visite me laissa une grande joie. Je ne songeais d'abord point à la dénonciation de Juliette. Le léger espoir que m'avait donné Florence avait suffi à m'enchanter. Que Juliette fût si cruelle pour Ancelle, j'en éprouvais une mystérieuse jouissance. Ancelle était, sans doute, revenu riche de Madagascar, et c'est pour le dépouiller

qu'elle s'était précipitée vers lui. Que Juliette fût avide, fausse, abjecte, cela m'était égal, pourvu qu'elle n'aimât pas un autre homme.

Puis ma tranquillité s'enfuit.

En amour nous créons presque seuls nos plaisirs et nos peines ; et comme sans raison je m'étais mis à espérer, sans raison aussi je m'abandonnai à la crainte ; j'en vins, dans ma solitude, à m'effrayer à l'extrême de ces menaces d'arrestation dont m'avait parlé Florence. Je me demandais pourquoi je n'avais pas songé à savoir de la femme de chambre l'adresse de Juliette. J'aurais voulu lui écrire, la voir, lui parler ; elle m'aurait écouté, j'en étais persuadé tandis que, loin d'elle, je devais toujours être un ennemi détesté.

Dans ces temps-là le seul bien qui me fût resté, de toute ma fortune, bien jusque-là très inutile car je ne pouvais rien en retirer : une usine fermée depuis longtemps venait tout à coup de tenter un riche industriel. On me l'achetait à un prix, il est vrai, bien modique mais qui n'en était pas moins pour moi inespéré. Maintenant que ma vie de privations et de misères continues s'éclairait d'un pâle rayon, je redoutais tout ce qui pouvait l'inquiéter, et plus que dans les premiers temps de ma pauvreté.

En même temps que je reprenais goût à l'existence, ma passion devenait plus forte, plus impérieuse que précédemment ; je ne me résignais pas à l'idée de ne jamais la satisfaire ; et avec le peu de confiance que je pouvais avoir dans l'avenir, j'étais continuellement inquiet ou exaspéré.

J'étais encore dans ces angoisses lorsqu'un samedi soir, avant dîner, — il faisait jour encore, je me souviens, c'était au mois de mai, — j'entends frapper à ma porte. Je me demande avec des battements de cœur précipités si je dois ouvrir. Est-ce qu'on viendrait m'arrêter ? Non, il me semble entendre un bruit de jupe. Ce doit être Florence. J'ouvre vite, mais comme je suis saisi, comme je tremble de plaisir et aussi de cette peur qui vous abat aux moments suprêmes, quand je la vois, ma Juliette ! Car elle est là, devant moi, habillée comme elle sait l'être, jolie plus que jamais. Elle ne fait pas un mouvement ; elle n'entre pas. Elle a l'air d'hésiter, d'avoir peur aussi ! Est-ce qu'elle viendrait pour me dire des injures, pour être cruelle. Non, elle sourit ; elle ne craint pas que je la batte, elle ne m'en veut plus, elle me prend les mains ; et maintenant simple dans sa bonté comme peut-être aussi elle l'a été dans ses ruses et ses méchancetés, elle me dit :

— Votre lettre était gentille ; alors je suis venue. Ah ! vous avez bien mal agi... Oui, je sais, je l'avoue, j'avais des torts, mais ce n'était pas une raison pour que vous vous conduisiez de cette façon. Enfin, ne parlons plus de cela... Je vais partir, et je n'ai pas voulu m'en aller sans vous voir. Après avoir vécu ensemble comme nous l'avons fait, ce serait stupide d'être ainsi, à couteaux tirés...

— Oh ! Juliette, vous n'allez pas partir ?

— Si, pour Vienne. L'ennuyeux, c'est que je n'ai pas encore trouvé ce que je vais lui raconter...

— A qui ?

— A mon ami, je le lâche, j'en ai assez de lui. Je vais à Vienne où l'on m'attend...

— Juliette, m'écriai-je avec colère, vous partez avec Ancelle ?

Elle éclata de rire.

— Bête ! fit-elle, c'est justement lui que je plaque.

— Ah ! Juliette, pourquoi m'avez-vous quitté pour cet homme-là ?

— Pourquoi ? Est-ce que je puis vous dire ? Pour mille raisons. Nous n'avions plus le sou, mon pauvre ami ; il était impossible de rester ensemble. Et puis je sentais que vous n'étiez plus avec moi le même qu'autrefois. Ne dites pas non, c'est la vérité. Alors moi aussi, que voulez-vous, ça diminuait, l'amour ! D'ailleurs j'aime être libre, libre ! Et le pauvre garçon m'écrivait de là-bas des lettres, des lettres !... Ah ! si vous les aviez vues, ces lettres-là. Heureusement que je ne vous les montrais pas. Moi j'avais pitié de lui. Il était si malheureux ! Et puis il a fait des affaires admirables à Madagascar. Il est revenu cousu d'or. A présent... (elle se reprit à rire) à présent je lui ai tout boulotté !

— C'est comme cela que vous avez eu pitié de lui ?

— Dame ! La patience se lasse à la fin... surtout quand on n'aime pas. Maintenant, c'est bien décidé. Je ne le verrai plus. Un pareil crampon ! Non, c'est trop insupportable.

A ce moment, promenant les yeux autour d'elle, elle s'écria :

— C'est gentil, ici ! Sans blague ! C'est pas grand, mais c'est propret, coquet, et puis, pour un homme seul, n'est-ce pas suffisant ?

De la fenêtre ouverte sur la rue du Faubourg Montmartre montait cette rumeur lourde, appesantie, qu'on entend les soirs de paie, ce grondement sourd du travail lassé, de la luxure affranchie, des convoitises à demi déchaînées. Et au-dessus de ces bruits de foule d'une grande ville, le ciel était d'une limpidité, d'une paix infinie. Un dernier rayon de soleil s'endormait au bord du toit.

Nous étions muets tous deux ; elle appuyait son bras sur mon épaule, laissait pendre sa main. Je la lui baisai. Et je regardai le lit. Elle surprit mon regard. Sa coquetterie se défendit lâchement.

— Oui, mais comment me recoiffer ? Tu n'as rien ici ?

Cependant elle se livra où son fantôme durant tant de nuits était venu me tourmenter ; la légère, l'insoucieuse, l'intéressée offerte toute riait à mon plaisir et me retenait au sien de ses lèvres, de ses mains jointes, de ses jambes croisées sur mon corps.

Comme nous nous reposions du plaisir, elle dit, me montrant son bras marbré de bleu.

— Oh ! regardez, méchant, vous m'avez tout tigré la peau ?

Alors je m'agenouillai, et à chaque place où j'avais frappé, je mis avec délices un baiser. Elle riait, soupirait, le sein frémissant, étendue en travers du lit, la tête perdue, baignée dans ses longs cheveux

dénoués. Puis d'un effort violent elle se courba vers moi, elle m'attira encore à ses lèvres. Avec quelle ivresse, quelle fureur de jouissance, je l'étreignis ! Il me semblait fouler en elle toutes les hontes, toutes les jalousies, toutes les misères du passé.

— Savez-vous que nous allons mourir si nous continuons. Vous m'avez fait oublier de dîner. Et puis voilà, maintenant, mon vilain ventre me rappelle cette négligence, le malhonnête !

— Mais moi non plus je n'ai pas dîné.

— Quelle chance. Nous allons faire un joli petit gueuleton ensemble. Ah ! mais, elle tâta ses jupes... non... tout va bien !... je croyais avoir oublié mon porte-monnaie, mais je l'ai.

— Que vous l'ayez ou non, cela ne fait rien. Je suis riche aujourd'hui.

— Mon pauvre Herbert !

— Certainement.

— Veine alors !

— Et je ne veux plus que vous partiez pour Vienne.

— Ça, nous verrons ! Ce ne serait que dans trois jours. D'ici là, vous avez le temps de vous dégoûter de moi.

— Comme vous êtes méchante !

— Je vous connais comme si je vous avais fait.

— Ah ! m'écriai-je tout à coup, vous allez avoir honte de moi, Juliette, c'est que je suis loin d'avoir la garde-robe du prince de Galles.

— Vous êtes bien comme cela. Oh ! vos mains, montrez-les moi. Comme elles sont abîmées ! Il faudra que je vous envoie ma manucure. Et puis je vous donnerai de la crème Jones. C'est excellent. Oh ! pourquoi vous coiffer ainsi ? J'aimais mieux vos cheveux comme ils etaient autrefois.

Elle s'oublia en toutes sortes d'enfantillages, de conseils et de recettes. Sans doute pour veiller ainsi aux autres, elle devait jouer tout le jour à soigner et à embellir son corps, se faisant elle-même sa petite poupée.

En sortant de dîner, elle m'emmena chez elle, rue de Presbourg. J'entrevis une claire entrée, une suite de pièces gaies, blanches, virginales, ouvertes aux yeux et à la lumière.

Elle avait une gentille satisfaction de vanité à me les faire voir. Elle dit devant le grand salon vide encore de meubles, et qui résonnait tristement aux paroles : « J'attends mon prince de Vienne pour me l'aménager. » Mais au fond cet intérieur lui était indifférent. Là comme ailleurs elle vivait en camp volant. L'appartement joli et coquet, mais trop neuf, gardait quelque chose de banal ; on n'y trouvait point ces sièges larges, assouplis par l'usage, ni ces bonnes vieilles tentures, ces bons vieux meubles vastes et sombres d'autrefois qui font les coins, les cachettes et l'ombre délicieuse aux caresses. Rien n'y était intime sauf le cabinet de toilette où, chaque jour, durant de longues heures elle venait s'adorer, où le corps qui se parait par ambition

était là plus qu'ailleurs livré aux surprises. Je me rappelai alors. Des scènes libres, gracieuses, vinrent m'exalter; m'irriter aussi, car je songeais à ceux qui pouvaient avoir les mêmes souvenirs.

— Ah! monsieur voit bien que tout s'est arrangé, dit la femme de chambre que Juliette était allée réveiller.

Puis, agitée tout à coup d'un tremblement :

— Oh! madame, madame, fit-elle.

— Qu'avez-vous ?

— Mais vous savez bien que M. Paul...

— Qu'il a la clef. Eh bien, après? Je voudrais bien qu'il se permît d'entrer !

— Mais c'est qu'il ne se connaît plus, quand il est dans ses colères... Violent comme il est.

— Vous mettrez-là mon revolver pour lui faire peur s'il osait venir. Soyez sans crainte. Je ne m'en servirai pas. Et demain vous ferez changer la serrure. Il ne manquerait plus que cela, que je fusse l'esclave de ce monsieur-là !

Elle voulait avoir l'air irrité, mais au fond je la sentais heureuse, émue agréablement des fureurs qu'elle inspirait ; et cette nuit là, avec plus d'ardeur que jamais, elle m'écrasa, me transporta dans son étreinte.

— Vite! vite! réveille-toi, s'écriait-elle en me frappant l'épaule, le lendemain matin, et les yeux encore pleins de sommeil, elle sauta au bas de son lit comme si le feu était à la maison.

— Oh! il va faire beau. Quelle chance! continua-t-elle. Heureusement qu'il n'est pas tard. Nous avons le temps. Car tu ne sais pas, aujourd'hui il y a courses à Chantilly et pour rien au monde je ne voudrais manquer d'y être.

— Juliette, Juliette, tu vas encore jouer, te ruiner !

— Il faudrait avoir de l'argent pour se ruiner, moi tu sais bien, je n'en ai pas ; il vient, il passe, il s'en va. C'est comme l'eau, ça ne se retient pas. D'ailleurs je suis sage. Tu verras! je ne joue plus. Non. Seulement j'étrenne aujourd'hui une ravissante toilette. Tu ne t'imagines pas comme je suis jolie là-dedans ! C'est pour cela que je ne puis manquer les courses.

Et, de fait, jamais si modeste étoffe avec un art en apparence si ingénu n'avait mieux enveloppé des élégances discrètes et de belles formes en flattant les convoitises. Sous cette jupe, la marche de Juliette était une offre aussitôt retirée, des impudeurs vite recouvertes, la coquetterie la plus savante travestie en une simplicité sans façons. Une petite capote Louis XVI aux bords gaufrés, baissés sur le devant et relevés sur le côté, ornée de boutons d'or, de fleurs d'ajonc et de bruyère qui formaient sur la paille blanche comme une parure de hasard improvisée à travers champs, mettait une ombre et une grâce enfantine au front audacieux de Juliette, déguisait ce qu'il pouvait y avoir parfois de dur dans son visage. Les yeux apparaissaient à présent attendris, langoureux sous leurs longs cils.

Je souffrais à la pensée de cette provocation amoureuse qu'allait être dans la foule chaque geste, chaque regard de mon amie, et pourtant je savais qu'il était inutile de m'y opposer. Elle appartenait aujourd'hui à sa toilette, à sa grâce et à son orgueil, comme la veille elle avait appartenu à mon baiser.

Elle arrangeait les plumes de son chapeau lorsqu'on entendit une clef dans la serrure.

Malgré l'assurance qu'elle avait affectée précédemment, Juliette pâlit et se tourna vers moi.

— Mon Dieu ! fit-elle, c'est lui. Sauvons-nous par l'escalier de service.

Et nous sortîmes à la hâte.

— Que faut-il dire à monsieur Paul ? demanda Florence.

— Ce que vous voudrez, répliqua Juliette... que je suis en voyage !

(La fin au prochain numéro.)

HUGUES REBELL

Notes

politiques et sociales

L'ENQUÊTE PUBLIÉE

Le *Figaro* a tenu la promesse de M. Dupuy, et ainsi nous avons tous les matins connaissance, par morceaux, de l'enquête faite par la Chambre criminelle de la Cour de Cassation.

Nous ne pouvons, bien entendu, nous prononcer sur cette enquête avant que le *Figaro* n'en ait fini la publication; mais, dès à présent, nous devons nous estimer heureux que cet amas de documents n'ait pas été livré brusquement et d'un seul coup à la publicité.

Si l'opinion publique n'avait eu connaissance de l'enquête que par sa publication officielle, on aurait eu assez de peine à se reconnaître dans les assertions téméraires et dans les démonstrations presque habilement imaginées de plusieurs témoins; tandis que, de jour en jour, nous pouvons critiquer les témoignages, et peu à peu compléter l'enquête publiée par une enquête publique.

De tous les témoignages qui ont jusqu'à ce jour éclairci le débat, et en attendant le témoignage du colonel Picquart, le plus dramatique, sans aucun doute, fut celui de M. Bertulus, mais le plus important, je crois, fut celui du commandant Hartmann; nous avons reconnu ici quelle beauté peut avoir le travail d'un « géomètre » quand celui-ci reste rigoureusement fidèle à sa méthode.

Les effets de la publication commencent à se faire sentir; M. Dupuy, parlant en son pays dimanche dernier, nous a promis de laisser la Cour de Cassation faire son office; nous enregistrons cette promesse avec d'autant plus de confiance qu'il se pourrait bien qu'elle fût tenue par un autre.

CHARLES PÉGUY

A BRUXELLES. LA NOUVELLE MAISON DU PEUPLE

Le 16 mai 1881, une trentaine d'artisans de métiers divers, réunis à l'appel d'un journal ouvrier, décidaient d'établir à Bruxelles une Boulangerie coopérative, sur le type du *Vooruit* de Gand.

Leurs ressources étaient modestes, mais leurs volontés patientes, leur confiance dans l'avenir illimitée. Chacun d'eux, ce jour-là, prit l'engagement de verser, pendant des mois, vingt-cinq ou cinquante centimes par semaine, afin d'épargner sou par sou dix francs, destinés au premier capital. Et bientôt, au bout d'un semestre à peine, malgré l'hostilité des uns, malgré l'indifférence des autres et la concur-

rence redoutable des petits marchands qui vendent à crédit, ils étaient déjà soixante-dix et disposaient de sept cents francs...

Alors, ils louèrent un four à pain dans une cave de cabaret, achetèrent une charrette, un chien, un pétrin, des sacs de farine; et la boulangerie fonctionna, emplissant leurs cœurs de fierté. — En 1885, elle groupait quatre cents membres, produisait par an cent mille pains. A présent, ses charrettes à chiens fournissent chaque matin dix-sept mille familles de Bruxelles ; et elles distribuent chaque semaine deux cent cinquante mille kilos de pain.

C'est admirable : ces ouvriers se sont faits capitalistes, non pour spéculer, mais pour alléger le fardeau de la vie quotidienne et pour ennoblir les âmes. La propriété collective édifiée par eux s'enrichit, s'augmente à mesure qu'elle s'ouvre à plus de maîtres. Et, des gains, la plus belle part fortifie l'esprit de propagande, se dépense à des œuvres d'éducation, de solidarité sociale... Qui donc estimerait assez haut cet effort continu, tenace, dont le ressort n'est pas l'égoïsme, et cette audace non téméraire ?

Le 2 avril, dimanche de Pâques, tout Bruxelles était en fête. Les foules catholiques se pressaient dans les églises. Et, dès la veille, près des gares, les foules socialistes promenaient librement dans les rues leurs drapeaux rouges et leurs bannières : Anglais, Parisiens et Lillois, délégués du Brabant, du Hainaut, des Flandres, travailleurs de toutes les provinces de Belgique et du Luxembourg, tous venus pour inaugurer la nouvelle Maison du Peuple, œuvre ingénieuse, élégante, spacieuse de l'architecte Victor Horta.

Ce joli et fin monument s'est élevé, en trois ans, sur des terrains vagues de la rue Joseph-Stevens, dans le voisinage de la Chapelle, non loin du Palais de Justice énorme et hideux. D'aspect, c'est un « grand magasin ». C'est le Louvre ou le Printemps du peuple, concentrant comme eux les facteurs variés du bien-être, dur ennemi, comme eux, du menu commerce et broyant le petit marchand, comme eux, mais construit par le peuple et pour le peuple, aidant à son progrès moral autant qu'à sa vie matérielle, inférieur encore par le chiffre d'affaires, supérieur déjà par l'idée directrice à nos grands magasins bourgeois.

Le cocher bruxellois que j'avais pris, près de la Monnaie, pour me conduire à la nouvelle Maison du Peuple, m'avait dit : « Attendez ! je vais vous mener d'abord à l'ancienne... Comme ça, vous verrez le progrès ! » Et, grâce à lui, *j'ai vu* le progrès : le parti quittant de bonne heure, vers 1886, la brasserie du Cygne où s'étaient assemblés les premiers coopérateurs ; s'installant alors, pour douze années, dans cette vieille synagogue de la rue de Bavière, bâtisse triste et grise, aujourd'hui trop étroite, où les grands seigneurs catholiques, duc d'Ursel, comte de Calesbergh, vinrent discuter avec le peuple la réforme constitutionnelle ; s'envolant enfin vers le clair palais de la rue Joseph-Stevens, bien situé, lumineux, charmant !...

Au rez-de-chaussée, au-dessus des celliers et des caves et des pavil-

lons à chaudières, c'est le café, vaste salle joyeuse, où huit cents consommateurs tiennent à l'aise, où l'on ne boira point d'alcools; puis les magasins de nouveautés, la boucherie, le bureau où les bénéfices se répartiront... A l'entresol, au premier étage, des salons d'essai pour les magasins de confections, une vingtaine de bureaux, de salons, de salles, la bibliothèque, la « salle blanche », avec une tribune, pour les conférences du soir. Enfin, plus haut, la salle des fêtes, entourée d'un balcon qui serpente, surmontée d'une terrasse accessible, d'où le regard domine Bruxelles, ses toitures et ses monuments.

Cette salle des fêtes, c'est le « clou » de l'œuvre. Comme on n'y va pas tous les jours, l'architecte a eu la hardiesse heureuse de la mettre en haut, tout en haut de la Maison. Rien d'inutile en ce long hall rectangulaire, inondé de lumière, où de légères lampes électriques peuvent s'éclairer pour les jours sombres. La décoration en est pure, les fers élancés, les teintes délicates. Tous les ornements apparaissent gracieux, parce qu'on les sent indispensables. C'est de l'art moderne, du meilleur.

La nouvelle Maison du Peuple, à Bruxelles, a coûté douze cent mille francs.

Des milliers de personnes se sont pressées là, l'autre dimanche, pour entendre, acclamer Vandervelde, orateur disert, d'éloquence onctueuse et presque sacrée, puis le rauque Demblon, l'honnête Defuisseaux, le verveux Anseele, enfin Jean Jaurès, dont la voix cuivrée lançait aux échos cette belle phrase : « Ici, le rêve prend la solidité de la matière, sans perdre la hauteur de l'esprit !... » Et, religieusement, tous les orateurs évoquaient, sans le nommer, l'autre Jean — Jean Volders — le créateur, mort à la peine, il y a trois ans... Quelques assistants, en petit nombre, sont allés, je crois, porter sur sa tombe une couronne.

Ce furent de belles fêtes. Elles ont duré pendant deux jours. Oui, deux jours d'illuminations, de spectacles et de cortèges, de visites aux divers locaux de la Coopérative. C'est long, deux jours, et fatigant. Dès le premier soir, au restaurant de la Maison du Peuple, je me souviens d'avoir vu, la face contre une table, un mineur du Borinage en vêtements de travail, costume blanc, lampe sur la poitrine, chapeau de cuir noir... Le malheureux n'en pouvait plus ; et il dormait à poings fermés, malgré le bruit et la lumière. La foule le regardait en riant.

ROBERT DREYFUS

LE PARTAGE DE L'AFRIQUE

La convention franco-anglaise du 21 mars 1899 est l'acte décisif du partage de l'Afrique. Désormais, les puissances n'ont plus que des territoires relativement restreints à se disputer sur le continent noir.

Encore ces territoires sont-ils protégés par l'acuité des compétitions internationales; on ne saurait dire à quelle échéance succomberont le Maroc surveillé par quatre Etats, la Tripolitaine convoitée par trois, le Transvaal dont les champs d'or intéressent si bien toutes les chancelleries qu'il sera sans doute, tôt ou tard, neutralisé.

Sans exagération, on pourrait dire : l'Afrique tient l'Europe. L'importance des questions posées sur le continent noir s'est déjà affirmée en 1897 avec les incidents du moyen Niger, en automne 1898 avec l'incident de Fachoda. Il ne faudrait pas croire que les divers accords passés entre la France, l'Angleterre et l'Allemagne aient à jamais clos les litiges; ils ne font peut-être que les ouvrir, car les puissances se contentent à cette heure de la possession nominale du centre africain, et lorsqu'elles voudront passer à la suzeraineté effective, à la détention matérielle, on s'apercevra de l'insuffisance des délimitations.

Les tracés adjoints aux conventions successives n'ont, en effet, qu'une valeur théorique et abstraite; ni dans l'ordre géographique, ni dans l'ordre politique, ils ne sauraient être tenus pour sérieux. En usant d'un terme de droit, on dirait assez justement qu'ils sont indicatifs, mais non attributifs. Si l'on s'en réfère spécialement à l'entente franco-anglaise du 21 mars, on constate que les zones des deux puissances sont délimitées par de vagues contours qui suivent en droite ligne, ou peu s'en faut, les méridiens et parallèles. Il se peut fort bien que la frontière longe, à tel endroit, la crête d'une montagne ou la rive d'un cours d'eau, mais aussi qu'à tel autre elle soit dressée contre la logique, qu'elle coupe une région économiquement homogène. D'où matière à rectifications futures et aliment à querelles plus ou moins vives.

Le jour où l'une des dispositions essentielles de la convention du 21 mars sera exécutée et où une Commission mixte ira sur les lieux pour établir le tracé définitif, il faudra prendre des précautions rigoureuses. Il ne fera pas bon être commissaire. La majeure partie des Européens qui ont pénétré dans le Wadaï et dans le Darfour y ont laissé leurs squelettes. On s'explique ainsi qu'au point de vue géographique, toute cette zone du Soudan central et oriental soit une « terra incognita » : les voyageurs qui avaient recueilli sur elle des documents n'ont pu les rapporter.

Nous souhaitons, au surplus, que nos récentes acquisitions, dont les organes nationalistes ont proclamé avec enthousiasme l'étendue, restent, aussi longtemps que possible, platoniques. La souveraineté de nos colonies nous coûte assez cher pour que nous hésitions devant de nouvelles conquêtes. L'occupation des sultanats du Tchad qui nous sont dévolus, Baghirmi, Kanem, Wadaï, serait fort onéreuse et nous vaudrait sans doute de terribles mécomptes. Les campagnes du Soudan ont été fertiles en leçons que nos gouvernants auraient tort de ne pas entendre. Nous leur adressons cette prière instante : Interdisez à vos officiers de mettre le pied dans

la région que la Grande-Bretagne vient de nous reconnaître. Si quelque capitaine d'infanterie de marine s'avise, en effet, de tenter un raid vers la rive orientale du Tchad, du coup, il nous aura infligé une dépense de quelques milliers ou dizaines de milliers d'hommes et de plusieurs centaines de millions. Les guerres soudanaises ont été conduites par des subalternes, contre le gré des ministres, contre la volonté du Parlement. Ce sont de simples capitaines qui nous ont imposé la propriété des sables inhabitables et stériles du Haut Fleuve et de Tombouctou. Il faut se prémunir par avance contre les folles ambitions de quelque émule de Bonnier et déclarer nettement : le Kanem, le Wadaï et le Baghirmi sont les réserves d'un avenir très lointain, les terres vierges et inviolées que nous conservons dans notre domaine afin d'offrir aux générations des siècles futurs des spécimens de la barbarie primitive : défense d'y toucher.

Que si un ministre des colonies y envoyait un détachement, nous nous heurterions là à toute la puissance musulmane. Lord Salisbury nous a fait ce cadeau, fascinant, mais dangereux, du Wadaï, siège social du fanatisme senoussiste. Nous avons l'avantage désormais de posséder le repaire des Mahdis, et le Cabinet de Londres peut faire surgir à volonté des prophètes sur les confins de notre empire d'Afrique. Le Mahdi du moment s'appelle Rabah et, avec son armée victorieuse de 30 à 40,000 hommes, il est plus dangereux qu'Ahmadou et Samory réunis.

Mais n'espérons pas trop en la sagesse gouvernementale. Demain, il faudra bien relever quelque peu le prestige militaire, rehausser d'une gloire jeune l'autorité plus qu'ébranlée de nos états-majors. Les champs d'Afrique seront là, comme en 1829, en 1845, en 1853, en 1881, en 1890, pour servir de dérivatif aux passions intérieures. On offrira à la curiosité publique le spectacle d'une grande campagne contre Rabah et le senoussisme, à plusieurs milliers de kilomètres de la côte, et la foule, encore mal éduquée, oubliera les responsabilités de la haute armée pour acclamer les batailles soudanaises. En nous cédant le Wadaï, Lord Salisbury a plus fait pour le militarisme français que tous nos nationalistes associés.

PAUL LOUIS

Petite Gazette d'art

ALPHONSE OSBERT (1).

L'espèce de plébiscite d'art qu'a provoqué la confrontation des restaurateurs de la couleur et la lumière, si diverses visions, suscitatrices de techniques tellement diverses en apparence, mais qu'unifia une pareille dévotion à la nature, ce plébiscite reçoit la consécration surérogatoire : la contre-épreuve fournie par les expositions de deux des artistes qui prétendirent corriger, selon des dogmes d'après coup, la nature, et surnommés, ironiquement parfois, *les Peintres de l'Ame*, prirent trop au sérieux un dangereux titre.

On ne sait trop comment juger Alphonse Osbert ; et il le faut juger, parce qu'il représente un instant critique de la littérature. De la littérature... rôle douloureux, peu désirable chez un peintre ! De lui on dit : Puvis de Chavannes ; et cela n'est pas du tout Puvis de Chavannes ; Puvis est parti de la nature, et son œil détermina sa pensée ; ici, comme chez quelques autres, la pensée déforme la vision. La pensée, ou plutôt un duvet de pensée, chose ténue, suave à la mièvrerie il faut dire. (De fait, Puvis est confluent de l'hypersensibilité des « impressionnistes » à la nyctalopie dolente des artistes « de l'âme ».) Certains ont frissonné devant la nature, et Osbert, c'est de leur frisson que par contre-coup il vibre.

D'où pour son art un charme très sincère, mais, artificiel, enfin ; il semble que l'a hanté — bien moins que les bois, les lacs et le crépuscule, où son pinceau s'obsède —, la traduction qu'en tirèrent quelques peintres et surtout plusieurs hommes de lettres. On songe beaucoup au poète Stuart Merrill, à considérer ses toiles, et à Henri Degron, et se persuade qu'il y pensait aussi et peut-être eût écrit de beaux poèmes dans leur manière. Cela, fort loin de signifier qu'il ne soit que le transpositeur de telles littératures — auquel cas son œuvre ne mériterait pas plus l'attention que des enluminures d'illustrateur.

Son très noble talent oblige aux paroles de regret suscitées par la constatation : que ce talent peut-être s'égare ; en tout cas dévie sensiblement. Son biographe Degron loue à juste titre les testaments de sa première manière (1880-1887), influencée par les Espagnols et « dans une manière vigoureuse et noire non dépourvue de puissance et de relief. » Mais, les gloses des écrivains troublèrent manifestement plusieurs peintres, dont lui, que leurs variations lyriques engagèrent dans cette impasse : en place d'évoquer de la nature les pensées dont tacitement elle transpire, seule symbolique sérieuse, la torturer en

(1) 19, rue Caumartin.

gaîne — allégorique — à des pensées d'après coup, nécessairement étrangères ; de sorte que cette conception, qui prétend faire l'artiste l'homme de pensée (qu'il fut toujours), le déshabitue de penser par soi-même : la majesté, la poésie d'une clairière au crépuscule s'exprime par son propre spectacle, si sa traduction picturale sait transférer au spectateur l'exacte sensation que le peintre en conçut. Surcharger de femmes blanc vêtues aux attitudes, avouons, d'une convention un peu rhétorique, voire théâtrale, confesse en somme de l'impuissance, absolument comme le décorateur qui signifie l'Agriculture par un modèle d'atelier adossé à des gerbes, à un soc de charrue... L'impuissance n'est pas le cas d'Osbert, mais du procédé. La poésie des aurores et des soirs, il la pouvait transcrire en peintre, il l'a sténographiée en littérateur, et s'est tari : des vingt toiles exposées, la monotonie des titres, *Dans le Silence*, *Dans le Calme*, *Dans le Rêve*, *l'Adieu au Soleil*, *Charme du Soir*, *Pensée du Soir*, *Enigme de la Mer et du Soir*... représente celle des ouvrages : la toujours même clairière, même ciel, mêmes arbres, même couleur, et toujours même femme intarissablement recommencée. Claude Monet peignit cinquante fois sa cathédrale, chaque fois neuve, semblable en rien aux autres : il eût pu la peindre dix mille, sans répéter, parce que la nature est diverse à l'infini. Qu'Osbert ait réalisé toujours devant elle ses paysages mystiques, ce qu'on n'ose assurer, qu'importe : lectures et conversations des poètes lui faisaient — impalpable écran mais trop réel — la campagne avec son langage authentique moins présente que s'il n'eût pas quitté l'atelier. Or, il est jeune, a le temps de se ressaisir, et le haut talent qu'en dépit de lui-même il atteste fait souhaiter qu'il en retrouve l'énergie.

ARMAND POINT (1).

Celui-ci a subi une autre déviation, mais au moins pernicieux effet, puisque, issue d'une religion artistique et non exclusivement d'infiltrations littéraires, elle n'a pas en quelque sorte désagrégé, empoisonné son esthétique, l'ossifiant seulement dans un moule étroit. Stuart Merrill, préfacier du catalogue, dit : « M. Armand Point débuta très jeune et acquit rapidement une réputation de peintre habile à faire rayonner la nudité de la femme sous la lumière des heures chaudes, dans les miroitantes eaux qu'égratignent des libellules, contre les feuillages piqués de fleurs de pourpre ou de fruits de cuivre. Je rappelle aussi, de cette période, de sobres eaux-fortes où s'esquissent, parmi les tentes, les fantasias et les étendards, les gestes de la vie nomade du désert. La fortune aux mains pleines d'or souriait déjà au jeune peintre, quand celui-ci fit son premier voyage en Italie. *Ce voyage lui révéla la vanité de l'art moderne et l'inutilité de son*

(1) Galeries Georges Petit, rue Godot-de-Mauroi.

propre effort... » Voici ; tout l'immense, le prodigieux travail de trois siècles est rejeté d'un coup : comme qui se descendrait murer dans la cellule de Fra Angelico. Or l'art adorable de ce passé, l'est d'être spontané : fixation de la pensée de ces âges-là ; la cellule de l'Angélique, nous y descendrions avec nous notre âme du XIXe siècle, aussi riche et belle, enfin ! que toute autre. En résultat, quelque chose de bâtard, irrémédiablement. Armand Point qui rêve de Filippo Lippi, Botticelli, Vinci, et de bien d'autres ! ne se peut empêcher de venir après Gustave Moreau non seulement, mais après tous ceux du siècle qu'il renie, les garder dans sa palette, dans son sang : proscrire son temps n'exonère pas de l'invétérément transporter en soi, tels les Préraphaélites, dont il est, malgré tout.

Ses peintures sont belles, mais belles comme de belles paraphrases, paraphrasant étroitement l'art d'une date, et d'une date que *nous ne comprenons plus*.

Auprès, des émaux et des cristaux, des bagues et des faïences, des coffrets orfévris, des broderies et des cuivres, œuvre du peintre et de fervents collaborateurs. Il en devait venir là : sa peinture exquisement hiératique et mystique, devenant enluminure et miniature pieuse, devait figer en ces bijoux à l'art somptueusement rigide et glacé ; repoussant la vie, s'enfermer dans un tombeau plusieurs fois séculaire, qu'il décore à la mode d'autrefois.

FÉLICIEN FAGUS

Musique

OBÉRON

Une fois de plus, le théâtre lyrique — cette scène fantôme dont les portes se ferment aussitôt qu'elles viennent de s'ouvrir — essaye de renaître de ses cendres encore chaudes de tous les succès d'antan. C'est à la Renaissance (titre en situation) que l'expérience scabreuse est tentée à nouveau.

Pour n'effaroucher personne, MM. Milliaud frères ont débuté, en leur entreprise, en reprenant une pantomime à succès, et voilà que maintenant ils s'enhardissent jusqu'à monter *Obéron*.

Réussiront-ils à conjurer le mauvais sort qui s'acharne sur « le lyrique »? C'est le secret de l'avenir.

Si l'on examine les conditions dans lesquelles se trouvent les directeurs du « lyrique » actuel, il est certain qu'ils vont se heurter à nombre de difficultés, sinon insurmontables, du moins offrant plus d'un danger. Tout d'abord, la salle, où séjourna longtemps la folle opérette, et où ils opèrent maintenant, est de dimensions fort restreintes ; elle est même si petite, la bonbonnière du *Petit Duc*, que l'on est obligé de loger les cuivres de l'orchestre dans une des avant-scènes du rez-de-chaussée. Disposition originale dont le comique n'échappera sûrement pas aux faiseurs de revue de fin d'année.

Trouver des musiciens de valeur pour former uu orchestre est chose en somme assez facile à Paris, où un chef adroit et connaissant son métier n'a qu'à agiter sa baguette pour faire sortir des instrumentistes du mystère des foules. Réunir des choristes ayant des voix est encore possible ; mais une troupe d'artistes susceptibles de chanter honorablement les rôles principaux ! Car si pétri d'indulgence que soit le public parisien, on ne peut avoir la prétention de croire qu'il acceptera d'abominables médiocrités dont la province elle-même ne tolèrerait pas l'exhibition offensante. Il est donc de toute nécessité que la troupe du Théâtre lyrique soit, nous ne dirons pas excellente, mais suffisante et tolérable.

Et cela est d'autant plus indispensable, qu'une scène lyrique ayant la prétention de durer ne peut se dispenser de monter des œuvres nouvelles et de reprendre les vénérables chefs-d'œuvre qui exigent des artistes n'ignorant pas complètement l'art du chant et en possession de quelque voix. De puis la disparition du «Lyrique » de la Gaîté, qui eut de brillants moments, chaque année, à l'époque des lourdes chaleurs, un soi-disant « Lyrique » convie le public à venir applaudir le *Trouvère*, le *Voyage en Chine*, *Lucie* ou les *Mousquetaires de la*

Reine. Comme le prix des places est généralement modique et qu'il existe encore des braves gens qui préfèrent entendre massacrer les vieilles œuvres, joie de leur jeunesse, que d'aller s'ennuyer au café concert, ces tentatives se prolongent une couple de mois.

Les artistes chantent faux ou ne chantent pas du tout, ce qui est préférable, l'orchestre s'abandonne aux pires fantaisies, les décors sont sordides et les costumes ridicules. Mais c'est l'été, on n'est point sévère et l'on accepte tout. Pendant la saison théâtrale, le public, bon enfant cependant, demande qu'on ne se moque pas de lui et exige « d'en avoir pour son argent ».

Et il n'a point tort. J'ignore les intentions de MM. Milliaud frères. Je souhaite sincèrement qu'ils se persuadent de cette vérité qu'ils ne feront rien sans une bonne troupe d'ensemble.

S'ils n'entourent pas les exécutions de tous leurs soins, s'ils négligent le côté artistique et s'ils se contentent de méchants à peu près, ils n'arriveront à rien. On ne leur demande pas l'impossible; mais simplement le possible : des interprétations convenables qui servent les ouvrages et ne les desservent pas.

Il est peu d'opéra aussi délicat à mettre à la scène que l'*Obéron* de Weber, lequel exige deux artistes de grand premier plan et de hautes notes et une mise en scène exquise et fastueuse. La pièce est d'une puérilité touchante, pleine de naïveté et d'inattendu. Elle se meut dans une atmosphère de féerie ingénue. Dans la musique tout émeut, enchante et ravit. En l'écoutant, on se sent devenir le jouet d'une grâce supérieure qui vous enveloppe, vous berce et vous emporte dans un séjour de beauté où chante l'éternelle mélodie, — cette mélodie de Weber dont Wagner a dit : « elle est, en dehors de « toute bizarrerie locale ou nationale, d'une expression de sentiment « large et universelle; elle n'a pas d'autre parure que le sourire de « la tendresse intime la plus douce et la plus naturelle; elle s'adresse « ainsi, par l'ascendant d'une grâce sans mélange, au cœur des hom- « mes, quelles que soient leurs particularités nationales, précisément « parce que, en elle, l'élément purement humain se présente sans « coloris artificiel ».

Les vingt morceaux qui composent la partition sont des merveilles. De l'ensemble si varié d'aspect et d'accent, se détache en splendeur la grande scène de Rezzia, au sixième tableau, où Weber s'est élevé au sublime, scène dans laquelle Wagner n'hésita pas à puiser à pleines mains. Et, pour faire contraste avec cette page d'une superbe ampleur d'expression, magnifique de sentiment et d'éloquence lyrique, Weber a écrit l'adorable chant de Puck, que semble bercer le mouvement des vagues harmonieuses, et qui évoque à l'esprit tout un monde de souriante féerie. C'est divin. Si *Obéron* n'était pas une œuvre entrée dans la gloire depuis longtemps, si on ne l'avait pas déjà représenté, à Paris, en mai 1830, en février 1857, en juin 1876, je m'empresserais de découvrir ce chef-d'œuvre. Aujourd'hui, il est trop tard. Et il ne reste plus qu'à entonner l'hosannah de l'admiration

et à regretter que l'Opéra-Comique ne compte pas *Obéron* dans son répertoire. M. Carré qui aime la mise en scène et sait monter les ouvrages, trouverait dans *Oberon* un joli prétexte pour donner libre carrière à son goût si sûr et à ses qualités d'artiste délicat.

L'interprétation du Théâtre de la Renaissance ne brille d'aucun éclat. L'orchestre est fort bien et fait honneur à son chef, M. Danbé. Les chœurs ne sont pas au-dessous de leur tâche, laquelle n'est pas mince dans *Obéron*. Les décors ne sont pas déplaisants à l'œil ; par contre, les costumes sont parfois d'une couleur agressive.

Il n'y a pas à dissimuler que, même pour monter *Obéron* comme on vient de le faire à la Renaissance, il a fallu réaliser un sérieux effort.

Aussi, considérant que MM. Milliaud frères furent obligés de réunir une troupe à la hâte et n'ont pu disposer que d'un très court espace de temps pour mettre en état d'être présenté au public le chef-d'œuvre de Weber ; considérant qu'il serait malséant de se montrer d'une exigence exagérée, en la circonstance, il n'y a qu'à encourager un premier essai — en espérant mieux pour l'avenir.

ANDRÉ CORNEAU

Les Livres

LE LIVRE DE LA JUNGLE

Je sais qu'il n'y a rien de plus ridicule que de découvrir un écrivain déjà fort célèbre, et le romancier qui peut-être, à cette heure, est le plus passionnément aimé et lu. Je sais que pendant que nous lisions, comme une nouveauté, *le Livre de la Jungle*, vingt mille personnes attendaient silencieuses, dans une rue de New York, qu'on leur jetât de l'hôtel le dernier bulletin de santé de Rudyard Kipling, malade. Je sais aussi que les érudits déclarent d'un air dédaigneux que la traduction de ce livre extraordinaire est mauvaise, et même détestable, et qu'il est impossible de s'en faire une idée juste autrement que dans l'original. Mais tout cela ne m'a pas empêché, et n'empêchera personne, de lire *le Livre de la Jungle* passionnément, d'en être étourdi comme par une sensation absolument neuve, d'en être heureux comme d'une découverte et de trouver excellente la traduction à laquelle toutes ces jouissances étaient dues.

Si vous vous voulez sur Rudyard Kipling un jugement intelligent et expliqué, lisez dans la *Revue de Paris*, les beaux articles d'André Chevillon. Si vous préférez les impressions d'un très rare artiste, lisez dans un récent *Cri de Paris*, une chroniquette anonyme, mais qui est assurément d'un homme bien fait pour juger et pour aimer Rudgard Kipling. Moi, je n'en puis rien dire de sensé ; il y a des émotions littéraires si imprévues qu'il faut du temps, des comparaisons, et des moyens d'étude qui me manquent, pour se reprendre et se dégager.

J'ai vécu pendant deux jours sous les formes successives d'une panthère noire, d'un serpent python, d'un phoque blanc et d'une mangouste ; j'ai chassé dans la Jungle ou dans les jardins, j'ai voyagé dans l'épaisseur du Pacifique ; et je ne suis pas encore complètement revenu à mon existence antérieure. De même qu'il est inconcevable qu'un homme ait pu écrire *la Mort d'Ivan Ilitch* sans être déjà mort lui-même, et s'en souvenir ; de même, je ne conçois pas que Rudyard Kipling ait pu écrire un tel livre sans garder encore la conscience de formes animales qu'il aurait revêtues dans le passé. Ce livre là ferait croire à la métempsycose. J'affirme que je ne crois rien exagérer.

Les deux nouvelles qui terminent le volume, *Service de la Reine* et *Toomai des Eléphants* (encore dans celle-ci, trouvera-t-on quelques pages prodigieuses) me plaisent moins ; je les crois d'une époque antérieure. Mais les cinq premières sont admirables. Je suis convaincu qu'on peut les lire et les relire d'une manière indéfinie, et ne jamais s'en lasser. Elles ressemblent tout à la fois aux Fables de La Fontaine, aux Contes de Perrault et aux *Histoires naturelles* de Jules Renard,

et elles ne ressemblent à rien du tout. Elles sont d'une variété et d'une richesse lyrique incomparable, et en même temps, elles donnent la plus forte impression de vie, de naturel, de réalité. C'est un livre bien extraordinaire. Je voudrais bien qu'on traduisît vite d'autres livres, tous les livres de Rudyard Kipling ; et pourtant, je ne sais pourquoi, j'imagine que dans son œuvre même, ce doit être une œuvre exceptionnelle.

LÉON BLUM

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS

EMILE FAGUET : **Questions politiques** (Armand Colin).

Sub tegmine Faguet j'ai passé trois heures moroses. Quoi qu'il fasse et quoi qu'il dise devant les littératures, les morales et les politiques, M. Faguet affectionne la posture assise ; même au théâtre, où le plaisir serait de comprendre, tout au moins de somnoler au déferlement des phrases, il reste didactique. Comment se fonda sa conviction exempte de doutes et de nuances, il oublie toujours de nous en informer, et ne veut pas qu'on le trouble dans son assurance. — M. Maurras doit en savoir quelque chose. — Au lieu de parler de plain-pied avec le lecteur, il lui faut — je ne dirai pas une estrade — mais un petit banc. Le livre d'hier qu'il nous apporte sur les questions politiques du temps présent restera parmi les plus médiocres dissertations, riche de matière grise plus que d'idées ; un certain ton grinchu, parfois malveillant, jamais ému y soutient l'attention. Tout cela est trop simple et trop sec, conforme à la manière d'un professeur qui aurait lu trop de journaux. Toute politique est une coquetterie et c'est vraiment n'exprimer rien que de vouloir en dire le fond. Les réfutations de M. Faguet et ses objections au fédéralisme et au socialisme ne prévaudront jamais contre les raisons sentimentales et les fatalités qui déterminent ces courants.

M. Faguet croit que l'idéal socialiste fléchit parce qu'il s'en rapporte à certains mots, à certaines déclarations. Que ne pénètre-t-il le sens des tactiques !

Et vraiment l'heure est mal choisie pour infirmer l'effort d'un parti sur quelques divergences de programme, alors qu'il s'affirme en élevant l'esprit de ses adeptes jusqu'à l'idée de justice, si abstraite, si difficile, où répugnait jusqu'ici le sentiment de la foule. J'étonnerai sans doute M. Faguet en indiquant que l'affaire Dreyfus c'est encore du socialisme : la protection de l'individu par la masse et la mise en commun des intérêts ; on peut cependant affirmer que l'éducation socialiste, en habituant le sentiment populaire à réfléchir l'idée de justice, a donné à la question Dreyfus toute son ampleur.

L'idée la plus originale du livre de M. Faguet serait, me semble-t-il, que les hommes de 1830 ont coloré les faits de 1789 d'une imagination romantique qui nous en cache le véritable sens.

M. Faguet pense que, pour mieux comprendre cette révolution qu'il dit économique, et non sans raison, il conviendrait de lire atten-

tivement tous les cahiers des Etats-Généraux. — Eh oui, en 1834, le conventionnel Choudieu donnait déjà ce conseil aux jeunes historiens qui le consultaient.

G. Lenotre : **Le Marquis de la Rouërie et la Conjuration bretonne** (Perrin).

Chateaubriand, se trouvant à Londres, en 1793, dans l'antichambre d'un grand seigneur français émigré, remarqua un homme qui était assis sur une banquette et auquel nul ne faisait attention. Le futur auteur d'*Atala* demanda à un des platoniques défenseurs du trône et de l'autel qui encombraient le vestibule, quel était cet inconnu : « Ce n'est rien, répondit avec dédain le gentilhomme, c'est un paysan vendéen porteur d'une lettre de ses chefs. »

« Cet homme « qui n'était rien », ajoute Chateaubriand, avait assisté à deux cents prises et reprises de villes, villages et redoutes, à sept cents actions particulières, à dix-sept batailles rangées : cet homme « qui n'était rien » avait traversé les colonnes infernales commandées par des conventionnels ; il s'était trouvé au milieu de l'océan de feu qui, à trois reprises, roula ses vagues sur les bois de la Vendée ; il avait vu périr 300,000 hercules de charrue, ses compagnons d'armes, et se changer en un désert de cendres cent lieues carrées d'un pays fertile. »

Mais les émigrés français, qui battaient le pavé de Piccadilly, parlaient avec dédain de la chouannerie, et leurs princes faisaient la sourde oreille lorsque les Charette et les Cadoudal les conjuraient de venir se mettre à leur tête. L'épée, à garde de pierreries, que la grande Catherine avait donnée au Comte d'Artois ne devait point sortir du fourreau...

Un des chouans les plus intrépides fut ce marquis de la Rouërie dont M. G. Lenôtre vient de nous conter la passionnante histoire. Ce fut lui qui organisa la contre-Révolution dans l'Ouest avec une ténacité et une ardeur extraordinaires. Trahi par un misérable nommé Chevetel auquel il s'était fié, La Rouërie, traqué par la police, avait trouvé un refuge chez un ami, M. de la Guyomarais. C'est là qu'il apprit la mort de Louis XVI. Il en ressentit une telle émotion qu'une fièvre cérébrale l'emporta en vingt-quatre heures ; mais la formidable insurrection qui éclata après sa mort fut bien son œuvre.

Il faut remercier M. G. Lenôtre d'avoir fait connaître au public l'énergique partisan qui, d'après Michelet, était un « personnage équivoque », et, d'après Louis Blanc, un « aventurier ». Les hommes de second plan — les seuls pourtant qui fassent bien comprendre une époque et une société — sont toujours traités avec cette légèreté par les historiens graves.

M. G. Lenôtre a eu la curiosité de suivre jusqu'au bout de sa carrière le traître Chevetel et il a constaté que cet habile homme était devenu ardemment royaliste sous la Restauration.

Le fait n'est pas pour nous surprendre.

Nous aurions voulu citer bien des pages de ce livre, mais la place nous manque. M. Lenôtre dit, dans sa préface, qu' « il n'a point conçu l'espoir de déranger en rien ce qu'on sait de la Révolution ». Il a eu tort. Lorsqu'on a étudié les dessous de la Révolution comme l'a fait l'auteur du *Vrai Chevalier de Maison-Rouge*, on peut avoir la prétention de redresser les erreurs de ces pédants qui, selon le mot de Sainte-Beuve, sont des « esprits à mi-jour ».

JEAN GUÉTARY

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

THÉATRE. — François de Curel : *La Nouvelle Idole*, Stock, 2 fr. — Brieux : *L'Evasion*. Stock. 2 fr. — Alexandre Parodi : *Le Pape*, Hennuyer, 4 fr. — Louis Ernault : *Le Miracle de Judas*, Librairie de l'Art Indépendant, 3 fr. — Jean Richepin : *Les Truands*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Antony Puyrinier : *Les Déserteuses*, Bordeaux, Graby et Laborde, 1 fr. — Maurice Vaucaire : *La Petite Famille*, Ollendorff, 1 fr. 50. — Abel Hermant : *La Philippine*, Ollendorff, 2 fr. — Jean de Gourel : *Comédies pour théâtres ou salons*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Emile Bergerat : *Plus que Reine*, Ollendorff, 3 fr. 50.

CORRESPONDANCES. — Th. Aubanel : *Lettres à Mignon* (la comtesse de T***), Avignon, Aubanel frères.

ETATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS. — Francis de Pressensé, Un Juriste, Emile Pouget : *Les Lois scélérates*, Editions de La revue blanche, 0 fr. 25. — Un Intellectuel : *Gonse-Pilate et autres histoires*, Stock, 3 fr. 50. — Emile Vandervelde : *Les Villes tentaculaires*, conférence publique organisée par le groupe des étudiants collectivistes de Paris (16 janvier 1899), Georges Bellais, 0 fr. 15. — Edgar Milhaud : *Le Congrès socialiste de Stuttgard* (avec une préface de Jean Jaurès), Bellais, 0 fr. 10. — Brooks Adams : *La Loi de la civilisation et de la décadence, essai historique* (traduit de l'anglais par Aug. Dietrich). Alcan, 7 fr. 50. — Henry Houssaye : *1815, Waterloo*, Perrin, 3 fr. 50. — E. Rodocanachi : *Bonaparte et les Iles ioniennes (1797-1816)*, Alcan, 5 fr. — Jacque Bonzon : *La Législation de l'Enfance* (1789-1894), 2e édition, avec appendice de 1894 à 1898, Guillaumin, 3 fr. 50. — P. Lapie : *La Justice par l'Etat*, Alcan, 2 fr. 50. — C. Vallaux : *Les Campagnes des armées françaises*, Alcan, 3 fr. 50.

CRITIQUE. — Robert de Souza : *La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Charles Morice : *Baud-Bovy, un peintre de la montagne*, Genève, Ed. de la Montagne, 1 fr. 50. — Le Poète Emile Boissier : *L'Enlumineur Marcel Lenoir, l'Homme et l'Œuvre*, A. Arnould, 2 fr. — Albert Jounet : *Dieu de Beauté*, Bruxelles, Editions de la Lutte.

VILLES. — Theodore Andrea Cook : *The Story of Rouen*, illustrated by Helen M. James and Jane E. Cook, London, J. M. Dent, 7 fr.

LITTÉRATURE ALLEMANDE. **Poésie**. — Georg Stolzenberg : *Neues Leben*, Berlin, Johann Sassenbach, 2 Mk. — Rolph Wolfgang Martens : *Befreite Fluegel*, id., id., id. — Arno Holz : *Phantasus*, neue Gedichte, id., id., id. — Robert Ress : *Farben*, id, id., id. — Ludwig Reinhard : *Meine Jugend*, I, id., id., id.

NOUVEAUX PÉRIODIQUES. — *Le Smart, journal quotidien d'informations*; directeur : Henri de Savenne; gratis; Paris, boulevard des Italiens, 10. — *Le fil d'Ariane, remontant au sens originel des Mythes, Légendes, Fables et Monuments de l'Antiquité*, mensuel; le n° : 0 fr. 15; Paris, rue Hermel, 28. — *Dokumente der Frauen*, mensuels; le n° : 15 kr = 25 pf.; Wien, VI/1, Magdalenenstrasse, 12.

Le gérant : Paul LAGRUE.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. FRÉMONT

Table

du tome XVIII

Paul Adam : *Les Pauliciennes*..... 177
Jean Ajalbert : *Le nommé Graviou*..... 194
Anonymes : Notules de Théâtre..... 64, 135, 221, 308, 392
Alfred Athys : La Quinzaine dramatique..... 460, 551
Victor Barrucand : Bibliographie.... 77, 147, 235, 315, 474, 635
— — Les Lettres italiennes 399
Maurice Beaubourg : *Le Printemps trompé*..... 570
Léon Bélugou : Bibliographie..... 156
Julien Benda : *Journal d'un Byzantin*..... 401
— Notes politiques et sociales :
Les Fautes individuelles..... 219
Renan et Jules Lemaître..... 306
Honneur ou Honnêteté?..... 384
La bonne foi de M. Jules Lemaître..... 543
Vladimir Bienstock : Bibliographie. Les Lettres russes 79
Léon Blum : Bibliographie..... 143, 231, 394, 468, 558, 634
Marcel Boulenger : *Le Page*..... 490, 592
Louis-Pilate de Brinn'Gaubast : Bibliographie. Les Lettres portugaises 319
Edmond de Bruijn : Musique. *Princesse d'Auberge*..... 226
Donato Bucci : *Sur Stendhal*..... 337
Romain Coolus : *Elle est incorrigible*..... 191
— *L'Express dans la Nuit*..... 429
André Corneau : Musique..... 69, 140, 225, 311, 464, 631
Robert Dreyfus : Notes politiques et sociales : *La Maison du Peuple, Bruxelles*..... 623
Théodore Duret : *Quelques Lettres de Manet et de Sisley*.. 433
Félicien Fagus : Petite Gazette d'Art..... 389, 546, 628
Pierre Finet : Essai sur la Médecine (suite) :
II. *Le Cobaye*..... 110
III. *Contre tout l'Institut ou le Voleur de Prunes*..... 263
Jules de Gaultier : Bibliographie 149
Remy de Gourmont : *Les Grammairiens et la Déformation* 513
Jean Guétary : Bibliographie..... 155, 472, 636
Gunnar Heiberg : *Le Conseil du Peuple* (traduction DE COLLEVILLE et FRANZ DE ZEPELIN), actes IV et V..... 24

Francis Jammes : *Deux Elégies* 607
Laurence Jerrold : Bibliographie. Les Lettres anglaises..... 475

Gustave Kahn : Nécrologie. *Georges Rodenbach* 77
Rudyard Kipling : *Service de la Reine* (traduction de LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES)..... 87
Tristan Klingsor : *Six Variations sur le Vase et sur la Rose* 57

Henri Lasvignes : Bibliographie..... 398
Jacques Laubier : Notes politiques et sociales :
Flétrissures..... 61
La Ligue de la Patrie Française..... 129
Paul Louis : *Le Rôle de la France*..... 37
— Notes politiques et sociales :
L'Impérialisme anglo-saxon..... 132
France et Italie..... 215
La Crise belge..... 304
Politique américaine..... 386
L'Espagne après la Guerre 451
La Crise allemande..... 541
Le Partage de l'Afrique..... 625
— La Guerre économique :
Introduction..... 241
Notre Décadence commerciale..... 577

Daniel Maze : *Un Chien* 54
Mme Catulle Mendès : *Notre Sœur*..... 126
Gaston Moch : La réduction du Service Militaire :
IV. *L'Instruction des Troupes et les Gaspillages de temps*..... 5
V et VI. *Les Armées improvisées dans l'Histoire*..... 161, 273
VII. *Quelques appréciations sur l'Armée suisse* 344
W. C. Morrow : *Le Prisonnier* (traduction de GEORGE ELWALL) 252
Multatuli : *Dans la Salle de Jeu* (traduction d'ALEXANDRE COHEN)..... 321

Thadée Natanson : Petite Gazette d'Art..... 73, 230
— Bibliographie 152, 236
— *Une Date de l'Histoire de la Peinture française : Mars 1899*..... 504

Raymond de Passillé : *Disputes*..... 102
Charles Péguy : Notes politiques et sociales :
Service militaire 217
Quelques Egarés..... 382
Dessaisissement..... 449
L'Opinion publique..... 539
L'Enquête publiée..... 623